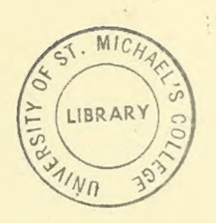

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01871466 7


LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES

très-complètes

DE SAINTE THÉRÈSE,

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX

ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA.

TOME QUATRIÈME.

Œuvres

TRES-COMPLÈTES

DE SAINTE THÉRÈSE

ENTOURÉES DE VIGNETTES A CHAQUE PAGE;

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR TH. BLANCHARD, DU FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET DE LA BULLE DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV;

SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE

DE LETTRES INÉDITES,

DES MÉDITATIONS SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI, DE SON ÉLOGE PAR BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS SUR LE NON-QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE;

DES ŒUVRES COMPLETES

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre École ascétique d'Espagne.

TRADUITES

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M[lle] DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABBÉ CHANUT, VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. PÉLICOT, J. A. EMERI, M. L'ABBÉ CENAT DE L'HERM *,

Et plusieurs autres traducteurs vivants;

Publiées par M. l'abbé Migne,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

TOME QUATRIÈME,

CONTENANT LA PLUS GRANDE PARTIE DES LETTRES INÉDITES DE SAINTE THÉRÈSE, LES ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA ET DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

4 VOLUMES IN-4°. — PRIX : 24 FRANCS.

PARIS,
CHEZ L'EDITEUR,
RUE D'AMBOISE, HORS LA BARRIÈRE D'ENFER.

1845.

* *Les Lettres placées en tête du tome III sont, pour la plupart, traduites par* M. Cénat.



Imprimerie de VRAYET DE SURCY et Cie,
rue de Sèvres, 37, à Paris.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Comme le Père Louis de Grenade, Espagnol et religieux de l'ordre de saint Dominique, si célèbre par son éminente piété et par ses excellents écrits qui sont entre les mains de tout le monde, vivait dans le même temps du bienheureux Jean d'Avila, il le connut si particulièrement qu'ayant été témoin non-seulement des effets merveilleux de ses admirables prédications et de ses actions dignes des premiers siècles de l'Eglise, qui l'ont fait nommer l'apôtre de l'Andalousie, mais aussi de sa manière de vivre plus angélique qu'humaine, il ne put refuser au sentiment de son estime et de son amour pour ce saint homme d'en conserver la mémoire en donnant au public l'histoire de sa vie. Ainsi il l'a écrite; mais d'une manière si étendue, qu'au lieu de la traduire ou de l'abréger, j'ai cru plus à propos de me servir de ce qui m'a paru plus remarquable pour en faire une qui forme dans l'esprit des lecteurs une idée d'autant plus grande et plus vive des grâces merveilleuses que Dieu a répandues dans cette sainte âme, qu'étant fort courte, ils les verront presque tout d'une vue par le retranchement de tant de choses beaucoup moins importantes.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA.

Ce saint homme naquit à Almadovar del Campo, dans l'archevêché de Tolède. Son père et sa mère, qui étaient des plus considérables et des plus riches de ce lieu-là, avaient beaucoup de piété et lui seul d'enfant.

Lorsqu'il eut quatorze ans, ils l'envoyèrent étudier en droit dans l'université de Salamanque. Mais peu de temps après, Dieu lui fit la grâce de l'appeler à son service par une vocation très-particulière. Ainsi il quitta cette étude et retourna chez son père. Comme il ne tenait plus à la terre, il le pria de lui permettre de demeurer dans une chambre séparée du reste de la maison, et ce bon père ne put le refuser à un tel fils. Il fit dans cette chambre une petite cellule où il mena une vie très-pauvre et très-austère; car il ne couchait que sur des fagots de sarment, il pratiquait une très-étroite abstinence, portait le cilice, prenait souvent la discipline, et avait une si grande dévotion pour le saint Sacrement qu'il demeurait en sa présence plusieurs heures dans l'Eglise.

Un religieux de saint François passant par ce lieu-là, et admirant une si grande piété dans une si grande jeunesse, conseilla à ses parents de l'envoyer étudier à Alcala. Il eut le bonheur d'y avoir pour maître en philosophie le P. Dominique de Soto, qui, reconnaissant en lui un excellent esprit joint à une extrême piété, le prit en grande affection. Ce fut là qu'il eut la connaissance de dom Pedro Guerréra qui fut depuis archevêque de Grenade, et acquit son amitié dont il reçut des preuves en toutes rencontres.

Ses parents moururent durant qu'il continuait ses études : et après qu'il les eut entièrement achevées, il entra dans les ordres sacrés, et fut ensuite fait prêtre. Il dit sa première messe dans l'Eglise du lieu de sa naissance, et revêtit ce jour-là douze pauvres à qui il donna à manger et les servit à table.

Comme il eut une vocation extraordinaire pour la prédication de l'Evangile, Dieu répandit dans son âme toutes les grâces nécessaires pour s'employer d'une manière apostolique à une fonction si importante et si sainte. La première chose que fit ce pieux ecclésiastique pour s'y bien préparer, fut de distribuer tout son bien aux pauvres sans se réserver autre chose qu'un habit tout simple d'une vile étoffe : et il demeura durant toute sa vie dans cette pauvreté volontaire pour

accomplir exactement ce que Jésus-Christ recommanda à ses disciples lorsqu'il les envoya instruire les peuples des vérités de l'Evangile.

Il ne refusa pas seulement tous les bénéfices qu'on lui offrit ; il refusa même jusqu'aux moindres présents qu'on lui voulut faire, excepté quelques livres et des ornements nécessaires pour dire la messe. Mais il avait autant de charité pour les pauvres qu'il aimait la pauvreté pour lui-même; et ainsi il pouvait dire comme l'Apôtre : *Je suis pauvre, et néanmoins j'enrichis plusieurs.* Tellement que ce fut par son moyen, qu'outre tant d'autres charités qu'il leur procura, l'on fonda un grand hôpital dans Grenade.

Reconnaissant l'importance d'avoir un bon guide pour se conduire dans un chemin aussi glissant et aussi périlleux qu'est celui de la prédication, il crut n'en pouvoir prendre un meilleur que ce grand Apôtre donné de Dieu pour annoncer la foi aux Gentils, sans qu'on pût l'accuser en cela de vanité, puisque cet admirable Saint exhorte tous les fidèles à l'imiter comme il imitait Jésus-Christ; et les effets firent connaître combien le dessein de se proposer un si excellent original lui réussit heureusement.

Un très-ardent amour de Dieu fut l'une des premières qualités qui, à l'imitation de ce vaisseau d'élection dont Dieu se servit dans la naissance de l'Eglise pour porter son nom aux nations, toucher les cœurs des peuples, et les convertir à lui, fit que ce vertueux homme exerça si parfaitement ce ministère apostolique. Tellement qu'un prédicateur l'ayant prié de lui donner quelques avis touchant la prédication, il lui répondit qu'il n'en savait point de meilleur que d'aimer beaucoup Jésus-Christ.

Il avait une si grande passion pour le salut des âmes, que, joignant à ses prédications ses leçons publiques, ses exhortations particulières, et ses lettres, il travaillait sans cesse pour les faire avancer dans le chemin du ciel, et employait aussi pour ce sujet les disciples qu'il formait et animait du même zèle.

Ainsi on fut redevable à ses soins de l'établissement des leçons publiques fait dans les principales villes de l'Andalousie pour enseigner la philosophie et la théologie, et rassembler des théologiens déjà capables de s'appliquer à l'instruction et à la conduite des âmes dans la piété.

Ce même zèle le porta à ne rien omettre de ce qui pouvait servir à l'instruction et à l'éducation des enfants, afin de les former dès ce jeune âge, pour pouvoir devenir de bons citoyens et de véritables serviteurs de Dieu.

C'est une chose presque incroyable que la manière toute sainte dont il se préparait à dire la messe et à la prédication, et la ferveur avec laquelle il s'efforçait de répandre dans les âmes cette céleste semence de la parole de Dieu. Les effets de ses prédications répondaient au zèle dont il était comme transporté par le fruit merveilleux qu'elles produisaient.

Mais si sa consolation d'avoir engendré des enfants à Dieu par le ministère de sa parole le comblait de joie, sa douleur de leurs chutes, lorsqu'ils tournaient la tête en arrière, lui perçait tellement le cœur, que l'on ne saurait sans en être touché, voir de quelle manière il l'exprime dans l'une de ses lettres rapportée parmi ses autres œuvres.

Comme ce saint homme imitait en cela le zèle de saint Paul et son extrême amour pour ses enfants spirituels, on ne saurait dire lequel de ces moyens pour gagner les âmes était le plus puissant, ou la force de sa doctrine, ou l'ardeur de sa charité, ou la tendresse de sa bonté toute paternelle jointe à une profonde humilité et à une douceur incroyables.

Son éloquence accompagnait avec tant de succès ses autres grandes qualités, que nul autre prédicateur de son temps n'a eu plus que lui le don de persuader ses auditeurs. Et ses admirables lettres produisaient dans l'esprit de ceux à qui il les écrivait, tout ce qu'il pouvait désirer, parce qu'il était comme impossible de ne se pas rendre à la force de ses raisons appuyées partout de la science de l'Ecriture sainte, qui lui était si présente, qu'elle paraissait plutôt être en lui une grâce infuse qu'une connaissance acquise par le travail et par l'étude.

Mais rien ne fait tant voir qu'il avait reçu de Dieu un don tout extraordinaire pour annoncer sa parole, que ce que ses prédications qui faisaient des effets incroyables pour la conversion de plusieurs, et pour inspirer à d'autres le courage de s'avancer dans le service de Dieu, ne lui donnaient point de peine. Car il n'employait pas plus de temps à composer ses sermons qu'à les prononcer, sans quoi il lui eût été impossible de suffire à la multitude des occupations que sa capacité, sa charité et sa réputation lui attiraient de toutes parts, et qui lui ont fait donner le nom d'Apôtre de l'Andalousie. Mais ce qui montre aussi que le Saint-Esprit l'éclairait de sa lumière et parlait par sa bouche, c'est que toute sa peine n'était qu'à s'empêcher de s'étendre trop dans ses discours, tant la source d'où ils coulaient était abondante.

Nul autre prédicateur de son siècle n'a travaillé tant que lui pour le salut des âmes, aussi bien par ses lettres que par ses prédications ; et l'on ne saurait trop s'étonner de voir par ce grand nombre qu'il en a écrit de quelle manière il console les affligés, encourage les lâches, échauffe les tièdes, fortifie les faibles, soutient ceux qui sont tentés, déplore la chute des pécheurs, humilie ceux qui s'élèvent par la bonne opinion d'eux-mêmes, découvre les artifices du démon, donne des moyens pour s'en défendre, fait connaître comment on avance ou recule dans la piété, rabaisse les forces de la nature, relève celles de la grâce, représente la vanité du monde, le malheur du péché, les périls dont notre vie est pleine, et avec quelle charité il montre que nous devons fonder toute notre confiance sur la providence paternelle de Dieu et sur les mérites de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Comme le mélange des couleurs en rehausse la beauté, le mélange des vertus de ce saint homme le rendait admirable en tout. Ainsi autant que sa gravité le faisait respecter, sa modestie et sa douceur le faisaient aimer. La tranquillité de son esprit paraissait toujours sur son visage. Son humeur était toujours égale ; et il était toujours aussi recueilli en lui-même que s'il n'eût fait que sortir d'une profonde méditation.

Dieu avait donné à ce saint homme un si grand discernement des esprits, et rempli pour cela son âme d'une si vive lumière, qu'elle lui faisait connaître ce qui procédait de sa grâce ou de l'artifice du démon, quelques nuages qui pussent les obscurcir. Ainsi, lorsque de fausses révélations avaient rendu si célèbre dans l'Espagne une religieuse nommée Madeleine de la Croix, au lieu de s'y laisser tromper comme les autres, il connut et fit connaître à tout le monde que c'était une illusion de cet esprit de ténèbres. Et au contraire, sainte Thérèse n'ayant pas seulement été persécutée, mais accusée devant l'inquisition d'avoir des sentiments très-dangereux, et l'inquisiteur l'ayant renvoyée à ce serviteur de Dieu pour former sur ses avis le jugement qu'il en devait porter, il reconnut qu'il n'y avait rien que de fort saint dans tout ce qui se passait en elle. Ce que l'on peut voir aussi par sa réponse à une lettre qu'elle lui avait écrite, et qui est la seconde du second livre.

Que si Dieu avait voulu éprouver cette illustre Sainte par d'aussi grandes persécutions que celles qu'elle souffrit, il était bien juste que son serviteur fût traité de la même sorte. Ainsi il se trouva des gens

assez méchants et assez hardis pour le déférer à l'inquisition, disant qu'il enseignait des erreurs, et que par une fausse doctrine il fermait la porte du paradis aux riches, damnait inconsidérément tout le monde, et autres choses semblables ; sur quoi les inquisiteurs lui défendirent de ne plus paraître en public jusqu'à ce qu'il se fût justifié. Mais la fausseté de ces calomnies ayant été vérifiée, elles ne servirent qu'à faire connaître encore davantage sa sainteté. Les inquisiteurs lui ordonnèrent de prêcher comme auparavant un jour de fête dans la grande église de Saint-Sauveur de Seville ; et toute la ville en témoigna une joie si extraordinaire, qu'elle se fit entendre par le son des trompettes.

Ce saint homme avait une grande charité et une affection particulière pour les religieuses, à cause que, les considérant comme les épouses de Jésus-Christ, il se croyait obligé d'avoir pour elles une affection particulière.

Le bienheureux Jean de Dieu a été l'une des plus illustres preuves de son admirable conduite. Car il l'avait pour directeur, ainsi qu'il paraît par plusieurs lettres qu'il lui a écrites, et qui se voient dans le premier livre de ses Lettres.

On serait trop long si l'on rapportait ici en particulier combien de personnes de grande qualité touchées par les prédications, les discours, les lettres et les avis de cet homme tout apostolique, ont renoncé aux honneurs, aux plaisirs et aux vanités du monde, pour ne penser qu'à gagner le ciel. Mais on ne saurait ne point parler de celle d'entre ces personnes qui a donné sujet à cet admirable traité qui porte pour titre, *Audi, Filia*. Elle s'appelait Sanche de Carille, et était fille d'un Seigneur nommé dom Louis Fernandez de Cordoue. Cette demoiselle étant près d'aller à la cour pour être l'une des filles d'honneur de la reine d'Espagne, désira de se confesser avant son départ au saint prêtre Jean d'Avila : et elle fut tellement touchée de la manière dont il lui parla dans cette confession, qu'oubliant toutes les pensées du siècle pour se consacrer à Jésus-Christ, elle embrassa une manière de vie si sainte, et y persévéra si constamment jusqu'à la mort, qu'elle vécut dans la maison de ses parents comme elle aurait pu faire dans un cloître. Ce fut pour la fortifier dans un si louable dessein qu'il fit cet excellent ouvrage, et il l'augmenta encore après qu'elle fut morte.

Ce bienheureux homme commença à l'âge de cinquante ans, d'être violemment attaqué de grandes maladies, et elles continuèrent durant dix-sept ans jusqu'à sa mort. Mais il les souffrait d'une manière si admirable, que la plus grande plainte qu'on lui entendit faire était ces paroles si édifiantes : *Seigneur, plus de mal, et plus de patience.* On ne doit pas aussi oublier une chose très-remarquable, qui est que dans la dévotion toute particulière qu'il avait pour le très-saint Sacrement et la sainte Vierge, quoiqu'il fût arrêté au lit, néanmoins lorsqu'il arrivait des fêtes consacrées à leur honneur, Dieu lui donnait la force de se lever et d'aller prêcher comme s'il n'eût point été malade, et que quelque grandes que fussent ses maladies, elles ne l'empêchaient pas de prier ou de travailler pour l'utilité du prochain.

Il mourut le 10e jour de mai 1569, d'une manière dont, au lieu de rapporter les particularités, il suffit de dire qu'elle répondit à la sainteté de sa vie, et qu'il ne se peut rien ajouter à l'affliction générale que l'on témoigna d'avoir perdu un si grand serviteur de Dieu.

AVERTISSEMENT

Je n'avais aucun dessein d'entreprendre encore à l'âge où je suis un aussi long travail qu'est celui de cette traduction. Un grand prélat m'y a engagé d'une manière dont je n'ai pu me défendre. Et j'aurai sujet d'en louer Dieu s'il lui plaît d'ajouter à la grâce qu'il m'a faite de l'achever plutôt que je n'aurais osé l'espérer, celle de faire que quelques personnes en profitent et que je sois moi-même de ce nombre.

J'avais cru que tous les ouvrages de ce saint homme ramassés ensemble m'obligeraient à un grand avertissement. Mais ayant commencé par écrire sa vie, j'ai trouvé, après l'avoir faite, qu'elle en peut servir. Car l'on y voit avec combien de raison il a mérité le nom d'apôtre de l'une des plus grandes provinces de l'Espagne, et sa réputation s'est tellement répandue dans toute l'Eglise, que les personnes les plus éminentes en doctrine et en sainteté ont eu une très-grande vénération pour sa mémoire, comme la manière dont saint François de Sales parle de lui en est une marque.

Je me contenterai donc de dire que ses excellents écrits ne sont pas seulement une admirable morale ; mais qu'ils contiennent toutes les instructions que l'on saurait souhaiter pour la conduite d'une vie véritablement chrétienne. Il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque ce bienheureux homme s'étant, comme saint Paul, proposé pour exemple Jésus-Christ crucifié et brûlant d'amour pour lui, ce divin Sauveur était l'adorable source où il puisait toutes ses pensées, et d'où il tirait tous ses sentiments.

Ainsi, tous les raisonnements, les exemples et les preuves de ce gros volume qui traite si solidement tant de diverses matières, sont fondés sur les paroles, les actions et les préceptes de l'auteur de notre salut. Et l'on ne saurait trop admirer qu'un même sujet entrant dans tous ces discours, au lieu de les rendre ennuyeux, ils sont si peu affectés et si touchants, qu'ils répandent partout l'odeur d'une onction toute divine.

Comme il n'y a point donc de personnes de quelque condition qu'elles soient qui ne puissent trouver dans des ouvrages si saints tout ce dont elles peuvent avoir besoin pour marcher sûrement avec l'assistance de Dieu dans le chemin du ciel, ceux qui ne tâcheront pas d'en profiter seront bien à plaindre.

Ce volume étant fort gros, j'ai cru à propos de le diviser en deux parties, dont la première contient : la Vie de l'auteur ; quatre livres de Lettres à des personnes de toutes conditions ; un Discours sur la conformité de notre volonté à celle de Dieu ; deux Discours de la sainteté du sacerdoce ; un Discours de l'Amour de Dieu ; et des Avis pour vivre d'une manière chrétienne, outre ceux qui sont insérés dans le corps des Lettres.

Et la seconde partie qui n'est toute composée que du traité qui porte pour titre, Audi, Filia, *contient ces divers sujets : du Langage du monde, du Langage de la chair ; du Langage du démon ; de la Vérité de la foi catholique ; des Fausses révélations ; de la Connaissance de soi-même ; de l'Oraison et de la Méditation ; Que Jésus-Christ nous écoute et nous regarde ; de l'Amour du prochain ; Qu'il faut renoncer à notre volonté ; Que l'âme a recouvré sa beauté par Jésus-Christ.*

Je proteste que je ne prétends point par le titre de Bienheureux que j'ai donné à l'auteur de ce livre, contrevenir en façon quelconque à la bulle du souverain pontife Urbain VIII, du 13 mars 1625, à laquelle je me soumets avec le respect que je dois ; mais seulement de distinguer cet auteur d'avec un autre Avila, et marquer son éminente vertu.

LETTRES
ÉCRITES A DES PERSONNES
DE TOUTES SORTES DE CONDITIONS,
DIVISÉES EN QUATRE LIVRES.

LIVRE PREMIER.
LETTRES ÉCRITES A DES PRÉLATS, A DES PRÊTRES ET AUTRES PERSONNES ECCLÉSIASTIQUES.

LETTRE PREMIERE.
A DON PEDRO GUERRÉRA, ARCHEVÊQUE DE GRENADE, SUR SON ÉLECTION A CETTE DIGNITÉ.

Il lui donne plusieurs avis touchant les obligations de sa charge.

Monseigneur,

Vous éprouvez maintenant la vérité de ces paroles de l'Ecriture : *Qu'il ne dépend pas de nous de continuer à marcher dans la voie qui nous est la plus agréable*, et j'avoue que depuis que j'ai appris la nouvelle de votre promotion, je n'ai point cessé d'admirer la profondeur des jugements de Dieu. Je ne puis penser sans étonnement et sans crainte aux périls où se trouvent exposés ceux que l'on tire du repos qui les rendait contents de leur fortune, pour les engager dans des emplois si élevés, qu'on peut dire que n'étant plus maîtres d'eux-mêmes pour suivre le chemin qu'ils avaient choisi, on les conduit où ils ne voudraient point aller.

Ce n'est pas connaître les éminentes dignités de l'Eglise que de ne les pas considérer comme une croix très-pesante qui rend les prélats esclaves de tant de personnes si difficiles à contenter. En vérité, monseigneur, le sujet que vous avez de gémir sous le poids d'une telle charge me fait une grande compassion, parce que la hauteur des montagnes attire sur elles les tempêtes, et que celui qui par le commandement qu'il a sur les autres les porte comme sur ses épaules, ne saurait trop appréhender de succomber sous un tel fardeau.

Mais il n'en faut pas parler davantage, puisque ce mariage spirituel qui vous attache à votre Eglise étant conclu, il ne s'agit plus que de satisfaire de telle sorte aux devoirs où il vous engage, que quelque pénibles qu'ils soient, vous vous en acquittiez sans offenser Dieu.

Tant de raisons qui me sont et me doivent toujours être présentes, me rendant vos peines aussi sensibles qu'à vous-même, il m'est témoin que je recevrais comme une faveur singulière qu'il me ferait de pouvoir en m'en chargeant vous en soulager.

Je ne perds pas l'espérance qu'il me fera cette grâce, puisqu'il dépend de lui de donner l'effet comme il donne la volonté. Mais les grandes occupations dont je ne puis sitôt me dégager, sont comme autant de chaînes qui me retiennent et m'empêchent de pouvoir sitôt me promettre l'accomplissement de mon désir. Car il me faut de nécessité faire des visites dans quelques bourgs dont je ne sais quand je pourrai m'acquitter; et encore que je croie qu'elles ne dureront pas longtemps, je n'oserais rien assurer, tant j'appréhende de manquer de parole en ce qui ne dépend pas entièrement de moi.

Ainsi, je me contente, monseigneur, de dire ce que je voudrais pouvoir faire, et en remets l'exécution à Dieu qui me donnera, s'il lui plaît, le moyen de me conformer à sa sainte volonté. Je sais que durant ce temps de Pâques je ne saurais être libre. Mais cela passé, ou lors de la fête du saint Sacrement, je pense pouvoir aller de delà s'il n'arrive autre chose que je sois obligé de croire que Dieu demande de moi.

J'ai, monseigneur, deux très-humbles prières à vous faire. L'une, de me recommander à Dieu dans vos oraisons et dans vos saints sacrifices, afin que je n'entreprenne pas ce voyage par une complaisance humaine, mais parce qu'il lui sera agréable : et l'autre, de croire que je vous parle selon le sentiment de mon cœur, étant très-véritable que j'ai un extrême désir de vous pouvoir rendre quelque service dans un aussi grand travail que celui où vous vous trouvez engagé.

Cependant, je prendrai la liberté de vous marquer certaines choses que je ne doute point que vous ne connaissiez assez par vous-même : mais ce m'est une consolation de vous les dire.

La première est de vous abandonner à Dieu sans réserve, de vous appliquer à l'oraison, de recommander à sa bonté et à sa miséricorde le bien que vous désirez de procurer à ces brebis spirituelles qu'il vous a confiées ; et de lui demander de vous assister du haut du ciel en vous donnant de quoi leur donner, puisqu'elles ne pourraient autrement rien recevoir de vous, qui, au lieu de les faire avancer dans son service, ne les rendît encore plus lentes et plus paresseuses.

L'Ecriture nous apprend que c'est ainsi que Moïse avait recours à Dieu dans ses doutes et l'allait consulter dans son tabernacle, d'où il sortait instruit de ce qu'il avait à faire, et avec la force de l'exécuter.

Ce fut aussi dans l'oraison que Salomon obtint de Dieu la sagesse qui lui était nécessaire pour bien gouverner son royaume. Car l'oraison est comme l'encensoir par lequel le prélat se rend agréable à Dieu, ainsi qu'il est dit d'Aaron lorsqu'il se tenait debout entre les vivants et les morts.

Vous devez, monseigneur, vous accoutumer à vous considérer devant Dieu comme un mendiant, et à ne point craindre de l'importuner en lui représentant vos besoins et ceux de vos peuples. Car si les larmes que vous répandrez en sa présence pour vous et pour eux tirent leur source de votre cœur, Notre-Seigneur est si plein de compassion, qu'il vous dira : *Ne pleurez plus*, comme il le dit à cette mère affligée lorsqu'il ressuscita son fils. Et n'est-il pas juste que les âmes que le Sauveur du monde est venu racheter lui ayant coûté tant de sang, la charité d'un prélat pour celles dont il lui a donné la conduite lui coûte des larmes ? Que si quelque cause légitime ne vous en empêche, il sera bon que vous disiez tous les jours la messe.

La seconde chose que je vous supplie d'avoir agréable que je vous représente, est la prédication de la parole de Dieu que saint Paul nous apprend devoir être si fréquente lorsqu'il dit : *Pressez*, *reprenez*, *priez à temps*, *à contre-temps* (I *Tim.* IV, 2). Car, puisque les loups ne cessent point de mordre et de dévorer les brebis, le prélat ne doit ni s'endormir ni se taire. Monseigneur l'archevêque dom Gaspar d'Avalos ne manquait en aucune fête à prêcher, quoiqu'il s'en rencontrât trois de suite, sinon lorsqu'il célébrait pontificalement la messe : ce qui est un grand exemple pour les prélats qui ont une abondante moisson à faire, et qui sont ainsi obligés d'y travailler avec beaucoup de soin et de diligence.

Le bon réglement des colléges consiste à bien choisir ceux qui y exercent la charge de principal : et il arrive très-rarement que l'on s'informe de leur vertu avec l'exactitude nécessaire. C'est pourquoi j'estime, monseigneur, que vous devez prendre un soin très-particulier de connaître ceux qui sont dignes de cet emploi, et vous préparer à souffrir de très-grandes importunités sur ce sujet, et même la haine de ceux que vous serez obligé de refuser. Car la malédiction des méchants attire la bénédiction de Jésus-Christ.

Vous devez, ce me semble, éviter autant que vous le pourrez de faire amitié particulière avec des personnes de qualité. Elle vous serait préjudiciable, à cause qu'ils se persuadent que les prélats sont obligés à leur accorder tout ce qu'ils demandent, quelque injuste qu'il puisse être; et qu'ainsi il vaut mieux n'avoir point de tels amis. Il ne faut pas non plus leur laisser croire que vous n'osiez les punir de leurs fautes, parce qu'ils vous mépriseraient. Quant à ceux de moindre condition, la trop grande douceur peut aussi leur nuire. Il est nécessaire qu'ils sachent qu'ils ne doivent pas manquer de respect à leur prélat ; et qu'autant qu'il est doux dans ses paroles, il est sévère dans ses actions, lorsque la raison l'y oblige. Saint Grégoire enseigne excellemment cette conduite en ces termes : *Le prélat doit être tel qu'on le craigne lors même qu'il témoigne le plus de gaîté dans son visage, et qu'on l'aime lorsqu'il paraît être en colère.*

Un lit de soie et les étoffes dont on use à la cour ne conviennent point à un évêque. *Il ne doit*, dit un concile, *avoir des meubles que vils et pauvres : et c'est la pureté de sa foi et la sainteté de sa vie qui doivent lui attirer le respect que l'on est obligé de rendre à sa dignité.*

Le collége de sainte Catherine mérite que vous lui soyez favorable, et que son recteur soit appuyé de votre protection, parce que c'est de là que l'on doit tirer des écoliers propres à étudier en théologie ; outre que non-seulement ceux de cette maison, mais aussi ceux des autres colléges en pourront recevoir un grand avantage.

Vous avez besoin de prédicateurs de grande piété et pleins de zèle, pour travailler dans votre archevêché à ramener au bon chemin tant d'âmes qui courent malheureusement à leur perte. Mais où trouver ces hommes apostoliques?

Saül avait toujours auprès de lui quelque vaillant homme dont il avait éprouvé le courage. Vous devez de même, monseigneur, avoir quelqu'un auprès de vous dont la vertu et la capacité vous soient connues, afin de vous en servir dans les occasions contre les Philistins ; car on ne saurait bien faire la guerre sans avoir des gens de valeur et d'expérience. Il est besoin que cette personne que vous choisirez ne soit pas moins discrète que fidèle, et qu'elle s'informe des nécessités des pauvres jusque dans leurs maisons, afin de pourvoir à leurs besoins. Il ne me vient maintenant personne dans l'esprit que je puisse vous proposer pour ce sujet. J'y penserai, et vous me pardonnerez, s'il vous plaît, la liberté avec laquelle je vous parle, puisqu'elle ne procède que de ma passion pour votre service. Je prie le Saint-Esprit d'être votre force et votre conduite, afin que vos bons desseins réussissent selon vos désirs.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai pensé que le chanoine que vous avez auprès de vous sera propre à vous servir d'aumônier.

LETTRE II.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

Il l'exhorte à envoyer dans son archevêché des ecclésiastiques capables d'instruire son peuple.

Monseigneur,

J'ai eu depuis le mois d'octobre un si violent mal de tête et une si grande fluxion sur les yeux que je n'ai pu faire ce que je désirais. Cette douleur est maintenant passée, et la fluxion continue, en sorte que l'on croit qu'elle pourra former une cataracte. Mais *soit que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes à Dieu* (*Rom.*, XIV, 8).

Le désir de vous voir soulagé d'un poids qui vous paraît avec raison si pesant m'oblige à vous dire que je crois à propos que vous envoyiez, au moins dans les lieux de votre archevêché où il y a d'anciens chrétiens et des Maures qui entendent notre langue, des prédicateurs et des confesseurs qui soient tels que l'on puisse dire d'eux que Dieu se confie en eux. Car il n'y a que ceux-là qui, étant armés du zèle de la gloire de Jésus-Christ aujourd'hui si méprisée, et du salut des âmes pour lesquelles il a répandu son sang à quoi l'on pense si peu, qui soient capables de faire la guerre aux démons.

Monsieur l'évêque de Badajoz m'a écrit qu'il a envoyé dans son évêché pour un semblable sujet six prédicateurs; qu'il a donné à chacun quarante mille maravédis et soixante boisseaux de froment; et que si je lui voulais envoyer quelques autres ecclésiastiques, il leur donnerait encore plus, s'ils jugeaient qu'il fallût assister aussi les pères ou les sœurs de ces pauvres gens, parce qu'il y en a qui, bien qu'on leur donne de quoi vivre en leur particulier, ont besoin de davantage pour pourvoir à la nécessité de ceux de leurs proches qu'ils ne pourraient abandonner sans offenser Dieu.

Il m'est sur cela venu dans l'esprit que maître Hernan Nugnez, natif de cette ville, et qui est maintenant à Baéza, a fait un grand fruit dans plusieurs villages. Il ne reçoit rien de personne, parce que ne mangeant qu'un peu de pain et des herbes, une très-petite rente qu'il a lui suffit pour vivre. Je ne sais toutefois si une vie si austère qu'il a menée durant plusieurs années n'a point tellement ruiné sa santé qu'il ait besoin de quelque chose de plus. On le demande avec grande instance à Caravaque pour une bonne œuvre dont je ne sais pas le particulier; mais je souhaiterais fort qu'il employât pour servir vos peuples les talents qu'il a reçus de Dieu, et qu'il pût mener pour confesser un ecclésiastique qui n'a pas moins de vertu que lui, parce que je vois sujet d'espérer qu'ils ne feraient pas moins de bien dans votre archevêché qu'ils en ont fait ailleurs où ils ont travaillé ensemble. Si vous approuvez cet avis, vous pourrez, s'il vous plaît, écrire au docteur Carloval, que dans le dessein que vous avez d'envoyer en votre archevêché des hommes animés du zèle de la gloire de Dieu, on vous a parlé si avantageusement de maître Hernan Nugnez, que vous désireriez fort de l'employer; que vous le priez de le lui proposer de votre part, de le persuader d'y aller, et de chercher un confesseur qui l'accompagne : comme aussi, s'ils en connaissent quelques autres qui soient animés du même esprit qu'eux, de lui en donner avis, parce que vous vous rapporterez à eux de ce choix; que pour ce qui regarde leur entretenement, comme vous savez qu'ils ne sont poussés que du désir de gagner des âmes, vous ne doutez point qu'ils ne se contentent de peu, et que vous leur donnerez avec joie ce dont ils auront besoin. Mais il ne faudrait point perdre de temps à écrire cette lettre, afin qu'elle fût rendue avant que le dit maître Hernan Nugnez se trouvât engagé ailleurs.

Je crois ce moyen fort bon pour les chrétiens nouvellement convertis à la foi, et fort propre pour faire de nouvelles conversions, parce que l'exemple de ceux qui ne cherchent que le salut des âmes touche beaucoup plus que les paroles. Ce feu de la charité que Jésus-Christ allume dans le cœur de ses ministres a tant de force, que rien n'est capable de lui résister. Car, qui peut se défendre de ces charitables et obligeants efforts qui ne tendent qu'à procurer un bien éternel avec une si grande bonté et un si grand désintéressement, que l'on serait prêt à donner sa vie pour un tel sujet? On m'a assuré que dans le Japon rien ne les porte tant à se convertir que de voir que ceux de la compagnie qui s'emploient pour une si bonne œuvre ont traversé tant de terres et de mers, ont souffert tant de travaux, et ont couru tant de périls par le seul désir de les mettre dans la voie du salut, sans y avoir aucun intérêt particulier.

Comme mes yeux commencent à se lasser, vous me permettrez, s'il vous plaît, monseigneur, de finir cette lettre, et de remettre à un autre jour ce qui regarde les sermons du très-saint Sacrement. Je prie le Saint-Esprit d'être votre lumière et votre force, et que ce soient là les bonnes Pâques que Notre-Seigneur vous donnera.

LETTRE III.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

Il lui donne des avis touchant les prédicateurs et les confesseurs, et la manière d'instruire les enfants dans la vertu.

Monseigneur,

J'apprends avec joie que grand nombre de religieux s'offrent à vous pour aller instruire vos peuples; mais j'appréhende beaucoup qu'il n'y en ait que peu qui aient toutes les qualités nécessaires pour se bien acquitter d'un ministère si saint. Car l'expérience fait voir qu'il faut pour cet emploi des hommes qui fassent leur séjour dans les villages, quoiqu'ils puissent passer quelquefois des uns aux autres, et des hommes fort vertueux, pleins de zèle et si humbles, qu'ils se rabaissent jusqu'à instruire les enfants dans les rues et les places publiques, et autres semblables manières d'agir qui se rencontrent en si peu de personnes, et qui demandent une entière application à ceux qui les ont, sans qu'ils se puissent occuper à d'autres emplois. Que si vous en trouvez de cette sorte et que rien n'empêche de s'attacher entièrement à cet exercice de charité, vous ne devez pas faire difficulté de les recevoir et de réserver les religieux pour un autre temps.

Il serait bon de mettre entre les mains des prédicateurs, pour donner aux pauvres gens des villages afin de leur apprendre à prier et à lire, des rosaires ou des chapelets bénits, s'il se pouvait, des alphabets et quelques livres de dévotion, tels que celui du frère Louis, avec des images du crucifix, de la sainte Vierge et de saint Jean. Une telle charité serait bien employée; car les paysans ont besoin de ce secours pour leur donner quelque teinture de piété: et parce qu'il faudrait pour cela beaucoup de chapelets et d'images, les habitants des villes qui sont riches devraient faire cette aumône.

Comme le carême est un temps propre pour pratiquer de bonnes œuvres sans qu'elles paraissent affectées, ainsi qu'elles le pourraient être en d'autres temps, vous trouverez bon, s'il vous plaît, monseigneur, que je vous fasse souvenir du soin que l'on doit prendre des enfants que l'on néglige tant aujourd'hui.

Il faut que ceux qui vont à l'école et sont en âge d'entendre la

messe, y aillent les dimanches et les fêtes; les envoyer pour cela en des églises où il y ait peu de monde, ou dans des hôpitaux, et que leurs maîtres les y mènent. On doit exhorter ces maîtres à prendre ce soin; ces enfants à y aller volontiers, et leur pères à le désirer, en leur représentant combien il importe de les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de ce devoir, et que ne les pouvant mener avec eux, et la presse étant si grande dans les églises ordinaires, ils doivent approuver cet expédient.

Il faut accoutumer ces enfants à entendre la messe dévotement, leur donner avant ou après quelque instruction sur ce sujet, leur expliquer quelqu'un des commandements de Dieu, ou des articles de notre foi, accompagné d'un exemple qui est ce qui les touche davantage; leur faire comprendre quelle est la grâce qu'ils ont reçue dans le saint baptême, et que s'ils ont été si malheureux que de la perdre, le remède pour la recouvrer est la confession; leur apprendre à la bien faire et leur représenter combien grand est le péché de taire quelques-unes de ses fautes par la honte de les découvrir.

Pour mieux réussir dans une si bonne œuvre, il serait à propos qu'un prêtre propre à cet emploi allât tous les jours dans les écoles donner quelque instruction à ces enfants, tant sur ce sujet que sur les autres qui regardent la religion. Les maîtres doivent prendre un grand soin de châtier ces enfants s'ils jurent, s'ils mentent ou s'ils tombent en d'autres semblables fautes.

Quant à ceux qui ne vont plus à l'école, on doit leur faire savoir que, quand on ne considérerait que le seul ordre politique, il ne peut souffrir que, pendant que les uns entendent la messe les dimanches et les fêtes, d'autres jouent dans la rue, quoique leur âge les oblige d'aller à la messe; et il faut donner charge à quelque homme de piété de les tirer de là pour les mener à l'église entendre la messe avec les autres. Les officiers des lieux peuvent aussi prendre ce soin.

Que si durant le carême on fait après complies le catéchisme pour les enfants, les garçons et les filles doivent y aller séparément. Il faut entre autres choses leur faire comprendre, et particulièrement aux filles, qu'ils ne doivent point avoir de honte de se confesser, et leur apprendre aux uns et aux autres avec combien de pureté ils sont obligés de vivre dans cet âge pour se former à la vertu, puisque l'instruction qu'on leur donne n'est que pour les porter à l'embrasser de tout leur cœur.

Mais ce qui importe le plus est de choisir avec grand soin pour ces deux sortes d'enfants des confesseurs sages, prudents et si zélés pour les âmes, qu'ils s'appliquent sérieusement à cet emploi. Car Gerson a grande raison de dire que l'on trouve fort peu d'enfants qui aient été bien confessés, parce qu'il faut beaucoup de discrétion et d'adresse pour tirer d'eux la confession de leurs fautes sans leur apprendre le mal qu'ils ne savent pas. Les traités faits par ce théologien sur ce sujet pourront beaucoup servir à ces confesseurs. Mais rien ne peut tant les faire réussir dans cette occupation de charité que de prier et répandre des larmes en la présence de Dieu pour le salut de ces âmes qui, après avoir été rachetées par Jésus-Christ au prix de tout son sang, se vendent pour si peu de chose au démon. C'est ce que vous devez, monseigneur, représenter à ces confesseurs, afin de leur faire connaître quelle est la grandeur de ces âmes, et combien il importe dès ce bas âge de les informer de leur devoir.

Ceux qui instruisent ces enfants dans les lettres doivent aussi les avertir du jour auquel ils devront se confesser afin qu'ils s'y préparent bien; et il faut aussi avertir leurs maîtres particuliers de prendre le même soin.

Il importe, monseigneur, que vous gagniez le cœur des uns et des autres en leur parlant quelquefois, et que les confesseurs soient toujours prêts à confesser ces enfants sans s'occuper à d'autres confessions; comme aussi que vous leur disiez en quelle manière vous voulez qu'ils les confessent.

Il serait bon qu'à l'heure du sermon il ne se fît point de leçons, ni même de grammaire, dans le collége royal, afin que tous allassent à la prédication, et que les regents y menassent leurs écoliers pour les empêcher d'employer ce temps à d'autres occupations. Il serait aussi à désirer qu'on pût leur donner à l'église certaines places qui leur fussent affectees; et il sera bon de les entretenir quelquefois.

Il faut, les dimanches et les fêtes, durant la grand'messe, fermer les boutiques où l'on vend les choses nécessaires à la vie; et à plus forte raison les maisons où il y a des femmes de mauvaise vie. Mais comme le tribunal établi dans cette ville est juge de tant de diverses appellations, je ne sais si on n'y appellerait point de cet article. Vous pourriez obtenir cet ordre du roi, et puis le faire savoir au juge de la police.

Il faudrait en certains jours faire des exhortations à ces femmes; et quand vous seriez sur les lieux, vous aviseriez à la manière dont on s'y devrait conduire; au moins ne peut-il y avoir de difficulté à fermer ces portes et ces boutiques dont j'ai parlé depuis la semaine sainte jusqu'après Pâques.

Je vous supplie très-humblement, monseigneur, de pardonner la longueur de cette lettre à la manière dont je suis touché de vous voir chargé d'un si grand fardeau. Je prie Notre-Seigneur de vous aider de telle sorte à le porter, que vous vous rendiez si agreable à ses yeux, qu'en recevant de sa main la couronne qu'il a promise à ceux qui le serviront fidèlement, vous l'entendiez vous dire et aux âmes dont vous aurez travaillé à procurer le salut : *Entrez dans la joie de votre Seigneur.*

LETTRE IV.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE,

Touchant le moyen d'empêcher les faux serments qui se font en justice.

Monseigneur,

Encore que vous sachiez mieux que moi ce que je vais vous écrire, et que vous en soyez touché plus vivement parce que vous avez plus de charité, je ne saurais m'empêcher de vous le dire pour chercher en cela quelque soulagement à mon déplaisir.

Vous savez combien Dieu est offensé par les faux serments des greffiers et des accusés dans les causes criminelles. Le nombre en est si grand en chaque jour, même dans un seul bourg, que l'on ne saurait être chrétien et n'avoir pas le cœur percé de douleur quand on considère combien l'on commet de tels péchés dans toute l'Espagne.

On dit que le conseil du roi veut y pourvoir par de nouvelles peines; mais je doute fort que le remède que l'on y apportera soit tel que la loi de Dieu le demande, parce que ce mal va jusqu'à un si grand excès, qu'il y a sujet de craindre que l'on n'observe non plus les nouvelles lois que l'on fera sur ce sujet, que l'on a jusqu'ici observé les précédentes; car après avoir perdu le respect que l'on doit porter au saint nom de Dieu, on tient peu de compte de tout le reste.

Ces messieurs du conseil diront sans doute que le salaire qu'ils ordonnent à ces personnes étant suffisant, ils sont inexcusables de ne s'en pas contenter; mais s'ils savent qu'encore que ce qu'ils ont droit

de prendre légitimement leur doive suffire, ils ne laissent pas de se parjurer; de quoi leur sert d'exiger d'eux un serment qu'ils violeront et qui les rendra encore plus coupables par ce mépris du moyen de tous qui devrait être le plus propre pour terminer les différends?

Un supérieur qui veut agir en chrétien ne doit pas se contenter de ne point offenser Dieu, et que ceux qui lui sont soumis ne l'offensent pas; mais lui et eux doivent aussi empêcher de tout leur pouvoir que les autres ne l'offensent; car si un fils qui aime véritablement son père serait très-fâché non-seulement de lui donner quelque sujet de déplaisir, mais ne peut souffrir qu'on lui en donne même dans les moindres choses; à combien plus forte raison doit-on prendre garde à ne pas donner sujet, en exigeant légèrement des serments, de commettre un aussi grand crime qu'est celui de les violer? C'est vouloir se tromper soi-même que de se persuader le contraire, puisqu'il est visible que les supérieurs sont obligés de faire observer les lois, et particulièrement celles que l'on ne saurait transgresser sans offenser Dieu et attirer sa colère.

Le parjure ne peut-il pas tenir rang entre les plus grands péchés? Néanmoins quoique l'on sache que l'on commet des parjures, on ne se met point en peine de l'empêcher, et l'on n'en poursuit point la punition, à moins qu'y étant porté par le mal que l'on veut à quelque greffier, on le poursuive pour le faire punir de ses voleries ensuite des preuves que l'on en produit.

J'ai remarqué que l'on ne contrevient point aux ordonnances que le roi commande absolument d'observer, parce que l'on ne se contente pas de les publier; mais on tient soigneusement la main à les faire exécuter. Ainsi le grand nombre de péchés qui se font par ces faux serments est une preuve du peu de compte que l'on tient des offenses qui se commettent contre Dieu; et il n'y a pas sujet de s'étonner s'il châtie son peuple à cause de ces faux serments, puisqu'il punit Saül par une sécheresse de trois ans dont il affligea son royaume, à cause qu'il avait contrevenu au serment fait par Josué aux Gabaonites, quoique ces peuples l'eussent trompé pour l'engager à le leur faire; ce qui a fait dire à saint Jérôme qu'*un parjure a été cause de la stérilité des fruits temporels et même des spirituels.*

Si nous voulons donc éviter d'être vaincus par les infidèles et n'être point châtiés de Dieu par une peste ou par quelqu'un de ces autres fléaux qui désolent les provinces, il faut détourner tous les obstacles qui peuvent l'empêcher de nous regarder d'un œil favorable, puisque si nos actions attirent sur nous sa colère, nos prières seront inutiles pour en détourner l'effet.

Le meilleur remède au mal dont je parle est, à mon avis, de ne point exiger ces serments, puisqu'encore qu'il semble qu'ils puissent servir à retenir quelques personnes par la crainte de pécher, le nombre de ceux en qui il ferait cet effet serait très-petit, et l'on pourrait faire la même chose dans leur esprit en leur représentant qu'il n'est point besoin de sentences ni d'arrêts pour les condamner à restituer ce qu'ils ont mal pris; joint que les confesseurs en usant ainsi, ils feraient par leurs remontrances ce que l'on prétend faire par des serments, et qu'au moins l'on éviterait tant de parjures.

A quoi l'on peut ajouter que d'ordinaire les serments ne servent de rien pour éclaircir la vérité; car ceux qui n'ont point de conscience ne craignent pas de les violer; et ceux qui en ont, font par la seule crainte d'offenser Dieu, les restitutions que la plupart ont tant de peine à se résoudre de faire; ce qui montre que les serments ne sont le plus souvent qu'une matière de parjure, et doit percer de douleur le cœur d'un prince véritablement chrétien; car quelle affliction peut lui être

plus sensible que de voir que Dieu l'ayant établi pour le faire honorer sur la terre, on le deshonore de la sorte; et que n'est-il point obligé de faire pour remedier à un si grand mal!

Que si l'on n'approuve pas le moyen que je viens de proposer, qu'on en cherche donc d'autres pour abolir ces detestables parjures, et que l'on y travaille avec le même soin que s'il s'agissait de la vie du roi, puisqu'il n'y va de rien moins que de detourner les malheurs qui pourraient tomber sur tout le royaume en empêchant que l'on n'offense Dieu; et que pourvu que l'on soit touche du zèle de son honneur, il ne manquera pas sans doute de donner moyen d'exécuter un dessein si juste.

Entre les personnes qui courent le plus de fortune de faire de faux serments, ceux qui sont poursuivis criminellement me paraissent y être les plus sujets : et vous pourrez, monseigneur, vous informer s'il y en a d'autres qui ne soient pas dans un moindre péril. Que si Dieu vous met dans le cœur d'en écrire au roi et de lui représenter fortement combien il est obligé en conscience de remédier à un si grand mal, j'en aurais une extrême joie, encore, comme je l'ai déjà dit, que nous ne devions pas tant considérer nos désirs que l'admirable conduite de Dieu qui fait souvent mieux réussir nos bons desseins que nous n'oserions l'espérer, et renverse quelquefois au contraire ce que nous tenions pour certain, afin que nul homme ne se glorifie en sa presence comme si les bons succès dependaient de nous. Je le prie de me faire la grâce de ne vous avoir pas fait employer du temps inutilement à lire une si longue lettre; et si vous vous résolvez d'écrire à Sa Majesté, il faudrait que ce fût avant la conclusion des Etats, parce que s'ils étaient finis on se contenterait d'ecouter vos remontrances sans s'appliquer à y apporter le remède.

Je prie Dieu, monseigneur, de vous faire la grâce d'être tout à lui, quoique cela ne se puisse sans que vous souffriez beaucoup; mais ces souffrances seront la marque que vous serez du petit nombre de ceux qui ne peuvent voir les abominations de Jérusalem sans gémir et verser des larmes.

LETTRE V.

AU MÊME ARCHEVÊQUE DE GRENADE,

Touchant un synode qu'il allait tenir.

Monseigneur,

Nous voyons dans l'Ecriture que Judas Machabée entrait avec joie dans les combats que Dieu l'obligeait d'entreprendre. Je ne sais si vous avez la même joie en entrant dans la guerre du synode que vous allez tenir. Jesus-Christ veuille, s'il lui plaît, vous assister et vous fortifier dans les difficultés que vous y rencontrerez et où vous aurez tant de besoin de sa lumière et de son secours. Car rien n'est si désavantageux et si honteux, principalement à un capitaine, que d'être touché de crainte lorsqu'il va combattre.

Cet illustre chef du peuple juif n'a jamais remporté de victoires qu'après avoir mis toute sa confiance en Dieu, en considerant que c'était sa cause qu'il défendait et non pas la sienne; et il n'a été vaincu que lorsqu'il a appréhendé le grand nombre de ses ennemis. Dieu ne peut souffrir que nous attendions de notre prudence nos heureux succès. L'expérience nous fait voir qu'elle est très-bornée et contribue peu à nos victoires; mais qu'il arrive souvent que ce que nous croyons nous être le plus avantageux tourne à notre désavantage; et qu'au contraire tout nous réussit lorsque nous croyons tout perdu.

Donnons à Dieu la gloire qui lui est due comme au souverain Maître de l'univers, qui voit tout, qui sait tout et qui fait tout ce qui est bon. La seule chose qui dépend de nous est de n'oublier aucun soin ni aucun travail pour nous acquitter de nos devoirs, afin de ne pas recevoir, par notre lâcheté et notre peu de confiance au secours de Dieu, le châtiment dont furent punis ceux qui allèrent reconnaître l'heureuse terre qu'il avait promise à son peuple.

Représentons-nous sans cesse que cette guerre où nous nous engageons est la guerre du Seigneur : combattons généreusement afin qu'il combatte avec nous; et, si nos péchés empêchent que le succès ne nous en soit favorable, rendons à sa justice la gloire qui lui est due. Reconnaissons que nous méritons de recevoir cette confusion, et surtout ne nous décourageons jamais et ne manquons à rien de ce que nous pouvons faire pour le service d'un si grand maître, suivant ces paroles de l'Ecriture : *Commencez dès le matin à semer la terre, et continuez durant tout le jour ; car, que savez-vous lesquels de ces grains que vous sèmerez à diverses heures germeront le mieux, et si les uns ou les autres ne vous réussiront pas* (*Eccl.*, II, 6)? Mais, quand même ces grains célestes ne germeraient point, vous ne demeurerez pas, monseigneur, sans récompense d'avoir travaillé fidèlement, puisqu'encore que la charité regarde autant l'intérêt d'autrui que le sien propre, vous éviterez au moins d'être condamné de négligence, et acquerrez du mérite. Dieu est si bon, qu'il considère comme un grand service, que nous lui rendions notre respect et notre soumission à ses ordres; et je le prie de perfectionner toujours de plus en plus les bons désirs et les bons desseins qu'il lui plaît de vous inspirer.

LETTRE VI.

A L'ÉVÊQUE DE CORDOUE,

Sur le sujet d'un concile provincial assemblé à Tolède où il allait présider.

Monseigneur,

La grâce que Dieu m'a faite de vous avoir pour père et pour pasteur, et la permission que me donne l'Ecriture, ou plutôt le commandement qu'elle me fait de m'adresser à vous, quand elle dit :*Interrogez votre père, et il répondra à vos demandes* (*Deut.*, XXXII, 7), me fait prendre la liberté de vous supplier très-humblement de me dire ce que vous croyez que Notre-Seigneur Jésus-Christ a désiré de vous lorsque, par une rencontre inopinée, il vous a choisi pour présider à un concile, ce qui donne sujet de dire de vous : *Le roi a jeté les yeux sur un ministre qui lui est agréable parce qu'il est fort intelligent* (*Prov.*, XIV, 35). Or, pour faire voir, monseigneur, que ces paroles vous conviennent, vous ne sauriez trop considérer à quoi vous engage cet ordre de Dieu, afin d'y répondre par tous les soins, toute la fidélité et tout le respect que ce souverain monarque demande de vous dans une occasion si importante.

Comme j'apprends que vous voulez me commander de vous dire mes sentiments sur ce sujet, je vous obéirai, mais non pas sans crainte, à cause de mon extrême affection pour ce qui vous regarde, sachant que l'affection aveugle même les sages, et que, ne l'étant pas, j'ai encore plus de sujet d'appréhender.

Je me suis réjoui de cet emploi où Dieu vous appelle; parce que, Jésus-Christ nous ayant dit, de sa propre bouche, qu'*il en donne d'importants à ceux qui lui ont été fidèles dans les petits* (*Matth.*, XXV), j'ai, ce me semble, sujet de croire que ce que vous avez si bien usé du pou-

voir que vous avez sur votre clergé et sur ces brebis spirituelles, dont il vous a confié la conduite, fait qu'il vous établit maintenant en autorité même sur les pasteurs ; et j'espère de sa miséricorde que vous vous acquitterez si bien de cet emploi, que vous serez cause d'une grande réformation tant des évêques que des évêchés de tout le royaume, parce que les prélats et les autres, que vous allez présider, tenant les premiers rangs dans l'état ecclésiastique, ce qui sera ordonné par ce concile instruira chacun de ce qu'il doit faire.

Vous ne sauriez trop vous représenter quel est ce travail où Dieu vous engage. Il s'y agit de son honneur, de se rendre agréable à ses yeux, de profiter à tant de prélats et d'autres pasteurs, et de procurer le salut à tant de peuples, que je ne saurais penser qu'avec plaisir aux bons effets que cette sainte assemblée pourra produire, nuls autres n'étant comparables à ceux qui portent les âmes à connaître, à aimer et à servir un Dieu qui est mort pour elles.

Je ne doute point, monseigneur, que lorsque vous considérerez avec les yeux de la foi, qui ne sont donnés qu'aux chrétiens, l'importance de cet emploi, la grandeur de ce Dieu tout-puissant qui vous le confie, et quelle en peut être la récompense, votre humilité ne vous fasse croire que vous en êtes indigne, et que vous ne disiez à Dieu, comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur* (*Luc.*, V, 8) ; et comme Moïse : *Que vous n'êtes pas capable d'exécuter une si grande entreprise que vous n'avez pas même la liberté de la parole, et qu'il pourrait en choisir un autre qui aurait toutes les qualités nécessaires pour s'en bien acquitter* (*Exod.*, XXXII). Mais il vous répondrait comme à ce chef des apôtres : *Ne craignez point; votre emploi sera désormais de prendre des hommes* (*Luc.*, V, 10) ; et comme à cet incomparable législateur : *N'appréhendez rien; car je mettrai dans votre bouche ce que vous aurez à dire* (*Exod.*, III, 12).

Vous pourrez, monseigneur, en recevant de Dieu de semblables grâces, et avec le courage qu'il vous inspirera, vous engager hardiment non-seulement dans cet emploi, mais en d'autres encore plus difficiles. Vous n'avez qu'à vous efforcer de témoigner par vos actions que vous êtes un digne ministre d'un si grand roi. Puisque c'est lui qui doit parler par votre bouche, et instruire les hommes par vos lumières, après les avoir reçues de lui, il n'y a rien que vous ne soyez obligé de faire pour surmonter tous les obstacles qui pourraient vous empêcher de recevoir ses inspirations et procurer le bien qu'il veut faire aux âmes par votre moyen. Vous devez dire comme Isaïe : *Le Seigneur mon Dieu a parlé à moi : et j'obéis à sa voix sans tourner la tête en arrière* (*Isa.*, L, 5). Dieu ne permettra pas, s'il lui plaît, que rien, quelque cher qu'il vous puisse être, soit capable de vous empêcher de penser, de dire et de faire ce que vous croirez lui être agréable et avantageux à l'Eglise. Vous vous souviendrez de ces paroles de Moïse, lorsque son zèle pour l'honneur de Dieu lui fit dire : *Que ceux qui sont fidèles au Seigneur se joignent à moi* (*Exod.*, XXXII, 26) ; et que la tribu de Lévi s'étant rendue auprès de lui, il leur commanda de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient ; à quoi ils obéirent si fidèlement, qu'ayant traversé tout le camp, ils n'épargnèrent ni leurs parents ni leurs enfants mêmes, parce qu'ils préféraient la gloire de Dieu aux sentiments que la nature nous inspire pour nos proches.

Vous devez considérer, monseigneur, que Dieu vous a choisi pour faire paraître votre zèle dans le rétablissement de l'honneur qui lui est dû, et qui est aujourd'hui si effacé dans l'esprit des ecclésiastiques et des séculiers. Vos paroles, pleines des vérités de ce Roi des rois, doivent être dans votre bouche comme une épée bien tranchante qui,

poussée par votre ardent amour pour lui, renverse et tue tout ce qui s'opposera à sa volonté. Ne craignez point de répandre du sang en cette manière, puisque c'est le moyen de vous garantir de la malédiction dont l'Ecriture parle en ces termes : *Maudit soit celui qui empêche son épée de se tremper dans le sang* (*Jérém.*, XLVIII, 10). Mais vous devez commencer par en tirer de vos propres veines et de votre propre cœur, parce que pour vous bien acquitter d'un ministère si saint, il ne suffit pas de vous mortifier dans les choses qui ne sont pas fort pénibles : il faut passer jusqu'à celles qui vous sont les plus chères et que l'on peut dire être le trésor de cette vie. Car c'est donner son sang à Jésus-Christ que de lui offrir ce dont on ne peut se détacher sans se faire une extrême violence : et il ne saurait nous faire une plus grande faveur que de nous donner le courage de répandre notre sang pour l'amour de lui, ainsi qu'il a répandu le sien pour l'amour de nous ; et comme il a bien voulu mourir pour notre salut, mourir aussi pour lui, soit en perdant la vie ou en renonçant aux affections les plus enracinées dans notre cœur. Car, si au lieu de cette vie et de ce sang qu'il a donnés pour nous garantir d'une éternelle mort, nous nous contentons de lui offrir non pas ce que nous aimons le plus, mais des choses qui nous sont peu chères, ne tomberons-nous pas dans la malédiction dont le prophète Malachie menace celui qui, ayant dans son troupeau un agneau gras, n'en offre qu'un maigre au Seigneur (*Malach.*, I, 14)?

Vous ne sauriez trop considérer de quelle sorte vous voulez vous acquitter de cet emploi où la providence de Dieu vous engage, afin qu'il ait sujet d'être satisfait de vous, et que l'Eglise en puisse tirer de l'avantage, quand même il vous en devrait coûter la vie. Car comment pourriez-vous plus heureusement la finir qu'en l'employant pour l'honneur de Jésus-Christ et le bien de son Eglise ?

Quelle gloire égale celle de ne chercher point dans un concile une gloire mondaine, mais seulement une gloire qui ait du rapport à celle de Jésus-Christ, puisque l'Ecclésiaste nous apprend que *la grande et la véritable gloire est de suivre Dieu* (*Eccles.*, XXIII, 38) ?

Représentez-vous, monseigneur, que ce fut dans cette disposition que notre Sauveur vint au monde, lorsque son Père éternel l'y envoya pour faire connaître aux hommes sa volonté, les retirer du chemin de l'enfer, et les faire entrer dans la voie du ciel. Nous savons qu'il naquit dans la pauvreté et la souffrance ; qu'il y a toujours vécu, et qu'elles ont toujours été en augmentant jusqu'à sa mort. Que si Jésus-Christ s'est acquitté en cette sorte et avec une inconcevable humilité de la commission qu'il avait reçue de Dieu, son Père, croirons-nous qu'il ait agréable que ceux qu'il envoie comme il a été envoyé, et qu'on peut ainsi nommer ses ambassadeurs, marchent avec apparat et avec pompe ; vu même qu'il nous a fait dire par saint Jean : *Je vous envoie en la même manière que mon Père m'a envoyé* (*Joan.*, XX, 21). Son cœur tout brûlant de zèle pour la gloire de son Père, l'a fait descendre du ciel afin de sauver des âmes qu'il a créées à son image ; et comme toutes les grandeurs d'ici-bas étant pesées au poids du sanctuaire ne sont que de la paille, faut-il s'étonner que ce grand feu de l'amour de Dieu n'ait point de peine à les consumer?

Vous ne persuaderez jamais aux autres de se réformer si vous ne vous réformez vous-même : et vous chercheriez en vain d'autres moyens d'y réussir que ceux dont Jésus-Christ s'est servi pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu de son Père. Car s'il y en avait de plus efficaces, sa connaissance infinie ne pouvait les ignorer, ni son adorable providence manquer à les employer. Mais puisque Dieu a voulu que

ces moyens coûtassent tant de travaux à son propre Fils, ses serviteurs pourraient-ils sans une étrange témérité prétendre d'être plus doucement traités que ne l'a été leur maître, et préférer leur faible prudence à sa sagesse éternelle ?

Considérez, monseigneur, le Fils de Dieu étendu sur une croix, percé de clous, et tout nu : et que cette vue vous porte à vous dépouiller des affections du monde, de la chair et du sang, du désir des biens, de l'honneur et de l'amour de vous-même ; afin de vous rendre conforme à Jésus-Christ, et vous bien acquitter de l'emploi pour lequel il vous a choisi. Mourez à tout pour ne vivre que pour lui et faire vivre les autres ; au lieu que si vous ne pensiez qu'à vous conserver une vie périssable, vous seriez cause de leur perte et de la vôtre, suivant cette parole de Jésus-Christ, qui ne saurait manquer d'avoir son effet : *Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit* (*Joan.*, XII, 24).

Oh! que souhaitable est cette mort qui est la cause de tant de vies, non-seulement heureuses, mais éternelles : et que malheureux sont ceux qui, par des intérêts et des prétentions humaines, se perdent eux-mêmes et ceux qu'ils pourraient sauver ! Ne devez-vous pas plutôt, monseigneur, offrir de bon cœur à Dieu ce corps et cette âme qu'il ne s'est pas contenté de vous donner, mais a bien voulu mourir pour vous rendre digne en ce monde de ses faveurs, et avoir sujet d'espérer en l'autre la couronne que saint Pierre nous assure qu'il nous donnera : *Lors*, dit-il, *que le Prince des pasteurs apparaîtra dans sa majesté, vous recevrez de sa main une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais* (I *Petr.*, V) ; et Notre-Seigneur lui-même nous l'a confirmé par ces paroles : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur* (*Matth.*, XXV).

Vous n'avez, monseigneur, qu'à vous représenter quelles seront cette couronne et cette joie que le Fils de Dieu nous a promises pour mépriser tous les contentements dont on peut jouir, et tous les travaux que l'on peut souffrir ici-bas. Car y a-t-il lieu de douter que si vous êtes un fidèle ministre de Jésus-Christ, il n'accomplisse en vous cette parole sortie de sa bouche : *Mes serviteurs seront au même lieu que je serai* (*Joan.*, XII, 26).

Les travaux de cette vie passent comme un éclair : la récompense que nous en recevrons sera éternelle ; et lorsque nous y penserons le moins, l'heure viendra qu'il nous faudra tous comparaître devant le tribunal de ce juste juge qui vous commande maintenant de travailler à une affaire si importante. Quelle satisfaction ne vous sera-ce point dans ce jugement si terrible de lui être agréable par la manière dont vous aurez agi en cette occasion, sans craindre, pour lui plaire, de mécontenter les hommes ! Je le prie de tout mon cœur d'ajouter à cette faveur, que j'espère qu'il vous fera, celle de vous donner par son Saint-Esprit la lumière nécessaire pour connaître sa sainte volonté et la faire connaître aux autres, en n'ayant devant les yeux que la gloire de celui de qui toute grâce excellente et tout don parfait procèdent. Je souhaite qu'il soit toujours avec vous sans jamais vous abandonner, ni en cette vie, ni dans l'heureuse éternité que nous espérons (*Jac.*, I, 17).

LETTRE VII.

A UN PRÊTRE DE SES AMIS.

Lorsque je considère votre peu de santé et tant d'autres circon-

stances qui, jointes ensemble, vous tiennent lieu d'une croix fort pesante, je ne m'étonne pas que vous vous plaigniez de ce que je ne vous aide point à la porter, en vous consolant souvent par mes lettres. Mais mes indispositions qui croissent toujours ne me permettent pas de m'acquitter de ce devoir comme je le désirerais; et j'avoue ne pouvoir sans peine entendre des plaintes auxquelles je ne saurais remédier : sur quoi je vous prie de croire que je vous parle très-sincèrement.

Ce que nous devons faire tous deux est de porter chacun notre croix après Jésus-Christ, comme il a porté la sienne, et lui demander de nous faire la grâce de recevoir avec joie de sa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer.

En vérité, mon père, j'appréhende que notre trop grand amour pour nous-mêmes et notre trop peu d'amour pour Jésus-Christ crucifié nous fassent paraître nos travaux beaucoup plus grands qu'ils ne sont, et nous plaindre de ne recevoir point de consolation dans nos peines. Car si nous avions véritablement en horreur tout ce que Jésus-Christ nous ordonne de haïr, pour lui témoigner notre amour, nous nous réjouirions de ce qu'il nous châtie des offenses que nous avons commises contre lui, et réputerions à une très-grande faveur l'honneur qu'il nous fait de manger à sa table, quoique tout n'y soit assaisonné que de fiel et de vinaigre, parce que le bonheur d'être en sa compagnie est si souhaitable, que quelque peine que l'on souffre, on ne saurait trop l'estimer à cause que c'est le moyen de posséder avec lui le royaume du ciel, où au lieu de ce fiel et de ce vinaigre, il nous rassasiera de ce miel délicieux dont il se nourrit lui-même.

Efforcez-vous, mon père, de vous avancer de plus en plus dans la grâce de Notre-Seigneur. Ne détournez point vos yeux de la croix. Préparez-vous à ne trouver durant le temps qui vous reste à vivre que des travaux continuels : et plus ils seront grands, plus regardez-les comme des marques que votre repos s'approche. Car ne savez-vous pas qu'après avoir marché par ces chemins si difficiles, on arrive à la céleste Jérusalem où l'on reçoit la consolation de toutes ces peines? Ces derniers travaux que l'on éprouve d'ordinaire dans la vieillesse, mettant fin à tous les autres, ils sont comme ce vin excellent que Notre-Seigneur garde pour ses amis, et qu'il ne leur donne pas d'abord, comme on le voit par la manière dont il en usa lorsqu'il convertit l'eau en vin. Buvez avec joie, mon père, de ce vin céleste dont l'Ecriture dit : *Enivrez-vous, mes très-chers frères* (*Cant.*, V, 1), et par le moyen duquel vous aurez sujet d'espérer d'être l'un de ceux dont elle dit en un autre endroit: *Ils seront enivrés des délices de votre sainte maison, et vous leur ferez boire à longs traits la divine liqueur de ce torrent de volupté* (*Psal.* XXXV). Car il ne faut pas s'imaginer que ce dernier jour soit éloigné, puisque notre corps est un vase de terre si fragile et reçoit à toute heure tant de coups, que lorsque nous y penserons le moins, il sera réduit en poudre, et que nous pourrons dire : *Le filet a été rompu, et nous nous sommes échappés* (*Psal.* CXXIII).

LETTRE VIII.

A UN CURÉ.

Il lui donne divers avis.

La tiédeur est une maladie fort périlleuse, principalement si elle dure quelque temps. C'est pourquoi si vous l'avez eue pour hôtesse, defaites-vous-en le plus tôt que vous pourrez. Car elle ressemble à une femme qui, dépensant beaucoup et ne gagnant rien, non-seulement ruine bientôt son mari, mais se cause la mort à elle-même, parce que

Dieu vomit le tiède de sa bouche en le laissant tomber dans quelque péché mortel. Ainsi, c'est un si grand mal, que ceux qui le connaissent ne sauraient sans frayeur l'entendre nommer et ne le pas éloigner d'eux à quelque prix que ce soit.

Voici les remèdes que je crois que l'on y peut apporter en ce qui regarde l'oraison. Le premier est de tâcher, dans toutes nos occupations, de rappeler le souvenir de la présence de Dieu; ce qui nous sera d'autant plus facile, que ce seront des occupations de piété. Comme par exemple : vous parlez à l'un de vos paroissiens, pour l'exhorter à quitter le péché ou à satisfaire à ses devoirs; cet entretien extérieur que vous aurez avec lui ne vous empêchera pas d'élever votre cœur à Dieu, pour le prier de vous faire la grâce d'accomplir vous-même ce que vous voulez persuader à l'une de ces brebis spirituelles dont il vous a établi le pasteur. Vous en userez de la même sorte lorsque vous irez par la ville; et si votre intention est si pure, que vous ne cherchiez que Dieu dans toutes les choses où vous vous emploierez, il vous sera facile de vous recueillir.

Le second moyen est de considérer dans l'oraison que ce Dieu à qui vous parlez est si grand, que le respect que les anges lui portent va jusqu'à les faire trembler. Et dans les distractions que l'égarement de vos pensées vous causera, donnez-vous quelque coup comme pour vous recueillir, de même que l'on en donne à un serviteur qui parle à son maître d'une manière peu respectueuse.

Le troisième moyen est de se représenter avec quelle instance un homme condamné à la mort et près d'être exécuté demande qu'on lui fasse grâce.

Le quatrième moyen est de s'imaginer que l'on est arrivé à cette dernière heure où il faudra comparaître devant le juste jugement de Dieu, et qu'ainsi nous ne devons plus nous souvenir d'aucune des personnes qui nous sont les plus chères, que pour les prier de lui demander de nous faire miséricorde.

Le cinquième moyen est de lire quelque livre de dévotion, et même de prendre la discipline.

Le sixième moyen est de faire des prières vocales tirées des psaumes de David ou de quelques autres endroits de l'Écriture capables d'exciter notre attention et de nous donner de bons sentiments; une fervente oraison vocale étant préférable à une tiède oraison mentale.

Le septième moyen est de se garder des péchés véniels parce qu'ils éteignent peu à peu le feu de la charité, et de vivre de telle sorte que lorsque nous voulons nous recueillir, Notre-Seigneur n'ait pas sujet de ne daigner jeter les yeux sur nous, ou de ne nous montrer qu'un visage courroucé.

Le huitième moyen est de lui demander l'esprit de dévotion et de le bien conserver s'il nous le donne, parce que les consolations qui viennent de lui sont, comme dit l'Écriture, faciles à perdre si l'on manque d'en faire l'estime qu'elles méritent.

Le neuvième moyen est de se résoudre à n'abandonner point ces saints exercices, soit que la dévotion les rende doux ou que la sécheresse les rende pénibles; mais d'y persévérer toujours en disant en soi-même : Je ne m'occupe à ceci que par l'ordre de Dieu et pour porter ma croix après lui comme il a porté la sienne.

Et le dixième et dernier moyen est qu'encore que l'on n'ait pas tant de dévotion que l'on en aurait si l'on n'était point engagé dans ces occupations, de ne s'en mettre point en peine, puisque l'on ne saurait sans une grâce particulière en avoir autant dans cette vie active que si l'on passait les jours et les nuits dans une cellule, et que la fécon-

dité de Lia la récompensait de n'avoir pas les yeux si beaux que Rachel.

Faites tout ce que vous pourrez pour vous avancer dans cette dévotion si souhaitable; mais ne vous troublez point si vous ne l'avez pas telle que vous la désirez, et consolez-vous en considérant que les âmes au salut desquelles vous travaillez sont d'un si grand prix qu'elles ont coûté à Jésus-Christ tout son sang.

Il paraît y avoir du péril à obliger par voie de précepte de réitérer les confessions, lorsqu'il ne se rencontre point quelques-unes de ces causes que les docteurs allèguent pour l'ordonner. Mais, considérant ce que vous m'écrivez, que la manière dont se font la plupart de ces confessions les rend douteuses, je crois que si ces conditions dont les docteurs parlent s'y rencontrent, et que l'on remarque dans ces personnes un grand sentiment et un grand respect pour ce sacrement de la pénitence et pour la préparation qu'il demande, il n'y a rien que l'on ne doive faire pour les porter à faire une confession générale. L'avantage du bien qui en peut arriver est visible, parce que, encore que les précédentes confessions fussent bonnes, il y a grand sujet de croire qu'elles étaient imparfaites, et que, manque de disposition, ce sacrement n'avait pas conféré la grâce que l'on aurait dû en attendre, à cause qu'il faut, pour l'avoir, y apporter une autre disposition que celle que l'on avait eue. Et comment ces personnes se préparaient-elles à l'obtenir, puisque nous voyons qu'elles agissent si mal dans la confession même? Il n'en faut point de meilleure preuve que ce que lorsque Dieu inspire à une personne le dessein de se convertir à lui, elle sent aussitôt son cœur touché du désir de faire une confession de toute sa vie. Ainsi je crois que c'est une chose conforme à la volonté de Dieu et que l'on doit toujours pratiquer, d'obliger de faire une confession générale lorsque, après avoir enquis le pénitent de ses confessions précédentes, on a reconnu qu'il les a faites comme la plupart les font, c'est-à-dire rarement et avec peu de préparation. Que si cette personne ne veut point changer de vie, le curé n'est pas obligé de l'en presser, si ce n'est qu'il s'y trouve engagé par l'une des causes que les saints ont prescrites. Et il ne doit aussi l'interroger que de ce qui s'est passé depuis sa dernière confession. Mais quand il voit clairement qu'il a sujet d'entrer en soupçon de lui, il peut alors l'enquérir sur ce sujet et faire tout ce qu'il jugera être le plus avantageux pour cette âme, qui est sans doute de tâcher à le disposer de faire une confession générale.

Lorsque l'on se sent recueilli en soi-même, on ne doit pas s'abstenir de dire la messe, encore que l'on ait souffert quelque illusion du démon sans y avoir rien contribué, et que l'on ait commis quelque légère imperfection. Mais il faut en être fâché et s'en confesser. Que si cette illusion ne laisse dans l'esprit que des images fâcheuses et qui causent de la distraction, il vaut mieux s'abstenir de ce divin sacrifice, pourvu que cela n'arrive pas trop souvent, parce que si elles viennent du démon, comme il arrive d'ordinaire, ou si, de quelque autre cause qu'elles viennent, cette distraction n'est pas si grande qu'il n'y eût point d'apparence de ne pas dire la messe, il ne faut pas laisser de la célébrer. C'est pourquoi ceux qui mènent une vie réglée et ne discontinuent point leurs saints exercices, ne doivent pas différer de la dire, encore qu'ils ne sentent pas en eux cette ferveur et ce mouvement intérieur que saint Bonaventure disait qu'il fallait avoir pour dire la messe ou communier; et parce qu'il était de ce sentiment, il ne la disait pas tous les jours. D'autres reçoivent chez eux Notre-Seigneur avec joie, comme Zachée, et ne s'en trouvent pas mal, parce que au moins ils ne tour-

nent point la tête en arrière, ainsi qu'ils ont éprouvé qu'ils faisaient lorsqu'ils s'en abstenaient. Que s'ils se sentent touchés de quelque vaine complaisance de paraître avoir une grande dévotion à la messe, je crois qu'ils feront mieux de se moderer en cela, et de demander à Dieu de réserver, pour leur cellule, cette dévotion et les larmes qu'elle leur fait répandre.

J'ai été si malade durant tout l'hiver, que cela m'a empêché diverses fois de pouvoir prêcher. Je ne sais si le froid étant passé, je serai mieux. Je prie Dieu de vous récompenser de la charité que vous m'avez faite de dire des messes et de le prier pour moi, et lui demande de me faire la grâce de la pouvoir reconnaître. Je serais bien aise de savoir comment vont les affaires qui regardent son service. Jésus-Christ de qui elles dépendent veuille, s'il lui plaît, assister ceux qui y travaillent et toujours être votre amour unique.

LETTRE IX.

A UN DE SES DISCIPLES QUI ÉTAIT PRÊTRE.

Mon révérend père, j'ai reçu votre lettre, et elle a fait en moi le même effet que toutes celles que vous m'écrivez ont accoutumé de faire, qui est de rendre de grandes actions de grâces à Notre-Seigneur de celles dont il vous favorise, tant vos paroles me font connaître ce que vous avez dans le cœur. Mais j'ai reçu en même temps une grande confusion de voir que vous me nommez votre maître et votre père ; au lieu que je me tiendrais heureux de passer pour votre disciple et votre fils. Ma confusion a été encore augmentée, parce que vous dites à la fin de votre lettre, que pour demeurer dans la bienséance d'un disciple, vous supprimez beaucoup de choses que vous pourriez aussi m'écrire. En vérité, je ne saurais souffrir que vous me traitiez de la sorte, et si vous continuez, vous m'obligerez à m'enfuir et à me taire.

Je ne sais si, la dernière fois que je vous écrivis, je vous mandai de prendre garde à ne pas tomber dans un défaut que j'ai remarqué en quelques-uns qui veulent passer pour spirituels, qui est de mépriser les travaux corporels et les amitiés qui n'ont pour objet que Dieu. Que si je vous l'ai écrit, il ne peut nuire de vous le répéter; et il est même nécessaire. Jésus-Christ, qui est la lumière que nos yeux doivent sans cesse regarder pour la suivre, a passé sa vie en ce monde dans des travaux continuels, et est mort au milieu des plus grandes douleurs que l'on saurait s'imaginer. Le désir de souffrir qu'ont ses serviteurs surpasse de beaucoup celui que les gens du monde ont de vivre dans les délices. Ils ne se contentent pas d'endurer tous les maux qui leur arrivent, et de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne point tomber dans le péché; ils tâchent même, par toutes sortes de voies, de trouver des occasions de souffrir encore davantage pour témoigner leur amour pour Jésus-Christ, comme il nous a témoigné le sien au milieu de tant de tourments. Ceux qui sont tièdes dans cet amour qu'ils lui portent, seraient bien aises de ne rien souffrir, et se contentent d'endurer avec patience les maux qui leur arrivent, afin de ne le point offenser. Mais ceux qui l'aiment avec ardeur sont si éloignés de désirer des consolations sensibles, que lorsqu'il leur en arrive, ils ont besoin de patience pour les recevoir, afin de ne lui pas désobéir. Ainsi, au lieu que les consolations sont l'objet du désir des tièdes, et les travaux celui de leur patience, ces mêmes travaux sont au contraire l'objet du désir d'un véritable chrétien ; et ces consolations celui de sa patience.

Il paraît par là que l'esprit de Jésus-Christ opère dans les parfaits ce qu'il a opéré en lui-même, lorsqu'il lui a fait aimer les travaux pour nous apprendre à les aimer; et comme les tièdes ont besoin de patience lorsqu'il leur en arrive, les parfaits chrétiens en ont besoin, quand il leur arrive des sujets d'une consolation sensible, parce que les uns n'aiment pas les travaux qu'ils souffrent, et que les autres n'aiment pas les consolations qu'ils reçoivent. Ce qui est en partie un effet des paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il nous commande de porter sa croix, si nous voulons être ses disciples. Je dis en partie, parce que la principale difficulté de ce commandement consiste à renoncer à nos sentiments, à notre propre volonté et à celles de nos passions qui paraissent raisonnables, c'est-à-dire à tout le vieil homme qu'il faut faire mourir en nous comme Jésus-Christ le fit mourir en la croix; car ce vieil homme n'est autre chose que notre corps passible et mortel. Mais encore que cette mort du vieil homme soit la principale partie de ce commandement de porter la croix, il ne faut pas négliger l'autre partie dont j'ai parlé, quoique saint Paul dise, en écrivant à Timothée, que les souffrances corporelles ne sont que médiocrement utiles (I *Tim.*). Car cela n'empêche pas que les serviteurs de Jésus-Christ ne doivent les embrasser avec joie jusque dans les moindres choses, puisque pour les empêcher de tomber dans cette erreur, ce grand Apôtre dit en un autre lieu: ***Je châtie mon corps et le réduis en servitude*** (I *Cor.*, IX); en quoi je ne crois pas qu'il entendît parler des tentations de la chair, comme quelques-uns l'interprètent, mais plutôt comme d'un préservatif pour tenir son corps en état de pouvoir continuer à travailler, puisqu'il dit dans sa seconde Epître aux Corinthiens en parlant de ses travaux: *Portant toujours dans notre corps la mort de Jésus-Christ* (II *Cor.*, IV) : ce qui montre qu'il donnait à ces travaux corporels le nom de la mort de Jésus-Christ qui n'est autre chose que la croix. Et il dit ailleurs : *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair* (*Galat.*, V). Que s'il eût voulu seulement parler de mortifier ses affections, il se serait contenté de dire de crucifier leurs vices et leur concupiscence. Mais en disant qu'ils ont crucifié leur chair, il montre qu'il entend parler de leur corps. Il l'explique encore mieux dans le sixième chapitre de cette même Epître, où il met entre les choses à quoi les ministres de Jésus-Christ doivent s'exercer, les travaux corporels, tels que sont les jeûnes et les veilles (II *Cor.*, VI) : ce qui montre que l'homme tout entier doit porter la croix comme Jésus-Christ y a tout entier été attaché, afin de se rendre ici-bas conformes à lui dans ses peines, comme ils y seront conformes au ciel dans sa gloire.

J'entends, en parlant de la sorte, que chacun, selon les forces que Dieu lui donne, souffre autant qu'il pourra, en considérant non-seulement si cela est nécessaire pour quelque autre bonne fin; mais principalement pour suivre l'exemple de Jésus-Christ qui a tant enduré, sans y avoir été poussé que par l'amour qu'il nous porte.

Quoique, ni le cilice, ni une pauvre cellule, ni autres choses semblables que l'on affectionne pour l'amour de lui, ne soient pas capables de nous sauver, puisqu'il n'y a que sa mort qui ait ce pouvoir, elles ont au moins cet avantage qu'elles nous font imiter son extrême pauvreté et la vie si âpre et si rude qu'il a menée jusqu'à ce dernier moment qu'il a rendu l'esprit sur une croix. Ainsi nous ne devons pas le réputer à un petit avantage, si nous avons de l'amour pour lui, parce que c'est une grande gloire de suivre son maître.

C'est tout ce que je vous dirai pour cette heure, quoique j'eusse dessein de vous écrire sur deux autres points. Car, je n'en ai pas le temps; mais j'en ferai un mémoire, afin de ne les pas oublier, à condi-

tion néanmoins que vous me manderez ce que vous trouverez à corriger dans ce que je viens de vous écrire.

LETTRE X.

A UN PRÊTRE.

Sur le sujet des dispositions où l'on doit être pour dire la messe.

Mon révérend père, je prie Dieu que le retardement de ma réponse soit récompensé par les vérités qu'elle contiendra et par le bon usage que vous en ferez, comme j'ai sujet de l'espérer si, étant telle que je le crois, elle a du rapport à l'importance des propositions que vous me faites.

Vous me demandez quelle disposition est la meilleure et quelles considérations sont les plus utiles pour célébrer dignement le saint sacrifice de la messe, parce que vous craignez que, manque d'avoir cette disposition, vous n'ayez fait à votre dommage une action qui est en elle-même si avantageuse.

Vous savez que les dispositions des âmes aussi bien que celles des corps sont diverses; que les dons de Dieu sont différents, et que son adorable providence conduit les uns par un chemin, et les autres par un autre. C'est ce qui fait que l'on ne peut donner sur ce sujet des règles qui conviennent à tous, lui seul sait ce qui est propre à chacun et le touche davantage. Car, qui peut être assuré de cette disposition ou préparation, et de ces considérations dont il s'agit, puisqu'elles ne sont ni de foi, ni évidentes, mais un mouvement qui vient de Dieu? Il en faut demeurer là sans vouloir pénétrer plus avant jusqu'à ce que Notre-Seigneur les change. Le moyen de connaître que ce changement vient de lui est de consulter sur ce sujet quelques personnes non-seulement sages et prudentes, mais expérimentées en semblables choses, et de s'en mettre après l'esprit en repos.

Il y a d'autres personnes qui ne se sentent pas plus particulièrement touchées d'une considération que d'une autre, et ceux-là doivent aussi rendre compte de leurs dispositions les plus intérieures à quelqu'un qui soit capable d'en juger, pour voir si on les doit conduire par des considérations d'amour ou de crainte, les tenir dans une joie qui les fortifie ou dans une tristesse qui leur soit utile, en appliquant ainsi divers remèdes selon leurs divers besoins.

Or, comme la connaissance que j'ai de vous me fait croire que votre disposition est d'une personne fort avancée dans la piété, j'estime que le meilleur conseil que l'on vous puisse donner est de vous exhorter à un ardent amour de Dieu, accompagné d'un profond respect; à quoi rien ne me paraît pouvoir tant servir que de se représenter que celui à qui nous allons offrir ce sacrifice est Dieu et homme tout ensemble, et pour quel dessein nous montons à l'autel.

Je ne sais rien, mon révérend père, qui soit plus propre à exciter la dévotion que l'on doit avoir dans une action si sainte que de considérer attentivement ces vérités, et se les dire à soi-même : c'est un Dieu que je vais consacrer, que je tiendrai entre mes mains, que je recevrai dans mon cœur et à qui je pourrai parler sans nulle interposition.

Si nous considérons bien cela, et si l'Esprit de Dieu nous donne ces sentiments, ils sont plus que suffisants pour nous mettre en l'état où nous avons besoin d'être pour nous acquitter selon notre faiblesse d'un ministère si saint. Car, qui est celui qui n'est point touché d'un sentiment d'amour lorsqu'il pense au bien infini qu'il va recevoir? Qui est celui qu'un respect plein de tendresse ne fait point trembler en la présence d'un Dieu dont la majesté fait trembler les anges, et qui, bien loin de l'offenser, ne se trouve pas porté à le louer et à le servir? Qui

est celui qui n'a point de confusion et ne gémit pas d'avoir été si malheureux que de déplaire à ce Dieu tout-puissant qu'il voit des yeux de la foi? Qui est celui qui peut manquer de confiance lorsqu'il tient entre ses mains un tel gage de l'espérance de son salut? Qui est celui qui, fortifié par ce divin viatique, n'entrerait pas avec courage dans un désert pour y faire pénitence? Et enfin toutes ces considérations jointes à l'assistance de Dieu ne doivent-elles pas faire un si grand changement en nous qu'elles nous tirent hors de nous-mêmes, soit par respect, soit par amour, ou par d'autres très-puissants motifs qui naissent de la pensée de la présence de Dieu et dont pour n'être pas très-sensiblement touchés, il faudrait avoir un cœur de pierre?

Vous ne sauriez trop, mon révérend père, vous appliquer à ces considérations et vous représenter que l'on vous dit : Voici *l'Epoux qui vient; voici votre Dieu qui s'approche* (*Matth.*, XXV). Que cette voix vous fasse rentrer dans votre cœur, et ouvrez-le pour recevoir ce Sauveur du monde qui, dans ces moments précieux, entre dans les âmes comme un éclair : priez-le d'ajouter à la faveur qu'il vous a faite de se mettre entre vos mains, celle d'en avoir la reconnaissance que vous devez, de lui en rendre des grâces infinies et de l'honorer et de l'aimer, sinon comme il mérite de l'être, au moins autant que vous en êtes capable, et demandez-lui avec instance de ne pas permettre que vous demeuriez en sa présence sans lui rendre le respect et l'amour qui lui sont dus.

Quand nulle autre considération que cette présence de votre Sauveur ne vous porterait pas à être touché de ces sentiments, celle-ci seule doit suffire pour vous accoutumer à les avoir. Considérez quels sont les respects que l'on rend aux rois de la terre, et considérez encore davantage quels sont ceux que les anges et les saints rendent au roi des rois dans le ciel. Quoique ces esprits bienheureux soient élevés dans un si haut degré de gloire, la grandeur infinie de Dieu fait qu'ils s'épouvantent de leur petitesse, et le feu de l'amour qu'ils lui portent s'allume toujours de plus en plus dans cette ardente fournaise de celui qu'il a pour eux. Imaginez-vous que vous entrez avec tous ces esprits célestes au service de ce grand monarque, et représentez-vous quels doivent être les sentiments qu'une majesté si redoutable et une telle compagnie vous doivent donner quand nulle autre raison ne vous y porterait. Sur quoi il faut remarquer que ce sont deux choses différentes que de savoir parler comme l'on doit à un prince, et de savoir de quelle sorte on peut, sans lui parler, demeurer en sa présence d'une manière qui lui soit agréable.

L'union de l'âme avec Dieu est l'état où le prêtre doit être durant la messe, et lorsqu'il est retiré dans sa cellule, il doit s'efforcer de conserver cette union d'une telle sorte, que sa lecture ne l'interrompe point, parce qu'il en peut retirer plus d'avantages que de ce qu'il apprendrait dans les livres, quoiqu'ils lui puissent beaucoup profiter. Mais le moyen de tirer du fruit de l'un et de l'autre est de s'accoutumer à demeurer uni à Dieu dans la vue qu'il nous est présent, et de ne laisser pas d'avoir de l'attention à ce que l'on fait.

Seigneur mon Dieu, quel doit être le sentiment d'un prêtre lorsqu'il voit dans ses mains celui que la très-sainte Vierge n'a tenu dans les siennes qu'après avoir, par une élection éternelle, été choisie entre toutes les femmes et enrichie de toutes les grâces qui la pouvaient rendre digne d'être la mère d'un Dieu fait homme! Quel doit être l'étonnement de ce ministre de Jésus-Christ! Quelle doit être sa reconnaissance d'une si extrême faveur! Quelle doit être, dans toutes ses actions, sa vigilance à ne rien faire qui puisse déplaire à ce rédempteur du monde qui lui fait tant d'honneur que de se mettre entre ses mains par les paroles de la consécration!

Ces considérations, mon révérend père, ne sont point des discours sans fondement et comme des paroles mortes ; mais ce sont comme des flèches tirées par le bras tout puissant de Dieu qui, en perçant le cœur du prêtre, y font un tel changement, qu'à la fin de la messe il considère avec attention ces paroles de Notre-Seigneur : *Savez-vous ce que je viens de faire pour vous* (*Jean.*, XIII) ? Qu'heureux serait ce prêtre s'il comprenait encore mieux le prix de la faveur que Dieu lui aurait faite dans la célébration de ce grand mystère, qui en goûterait bien la douceur et qui saurait bien la peser au poids du sanctuaire ! Il ne pourrait, après avoir achevé ce grand sacrifice, voir sans dégoût les créatures, ni sans peine traiter avec elles, et jusqu'au jour qu'il recommencerait à dire la messe, il ne trouverait du plaisir et de la consolation qu'à penser à cette extrême faveur qu'il aurait reçue de Dieu.

S'il vous donne quelquefois, mon père, cette consolation, vous ne pourrez sans confusion et sans douleur vous approcher de l'autel lorsque vous ne l'aurez pas. Mais il faut avoir éprouvé ces deux états si différents pour connaître quel est le bonheur dont on jouit dans l'un, et la peine qu'on souffre dans l'autre.

Que si, en allant dire la messe, vous joignez à ces considérations celle de penser qui est ce roi de gloire qui va se rendre présent sur cet autel, et à quel dessein il y vient, vous y trouverez un tel rapport avec son incarnation, sa naissance, sa vie et sa mort, que l'image qui s'en renouvellera dans votre esprit vous le rendra comme présent. Et, si vous portez vos pensées jusqu'au cœur de ce divin Sauveur, il vous fera voir que ce qui l'amène ainsi vers vous est la violence de son amour qui ne lui peut permettre que vous soyez privé du bonheur de sa présence. L'excès d'une telle faveur n'est-il pas capable de faire tomber dans le ravissement et la défaillance? La seule pensée d'avoir son Dieu présent fait une très-forte impression dans ce ministre de Jesus-Christ. Mais, lorsqu'il considère, dans cet adorable mystère, qu'il doit cette faveur à la grandeur de son amour qui fait que, comme un époux ne se lasse jamais de voir et de parler à son épouse, il ne se lasse point de nous favoriser de sa présence, il voudrait avoir mille cœurs pour pouvoir répondre à un tel amour, et lui dit avec saint Augustin : *Qui suis-je, Seigneur, pour mériter que vous me commandiez de vous aimer ?* Qui suis-je, mon Dieu, et que vous suis-je? Comment est-il possible, ô Jésus, mon Sauveur, que vous ayez un tel désir de me voir, qu'étant, comme vous êtes, dans le ciel avec ces esprits bienheureux qui brûlent d'amour pour vous et qui ne respirent que votre service, vous ne puissiez vous empêcher de venir vers moi qui ne fais au contraire que vous offenser ? Soyez-vous béni à jamais de ce qu'étant tel que vous êtes et la perfection même, vous avez bien voulu honorer de votre affection une vile et imparfaite créature jusqu'à souffrir de vous mettre entre mes mains avec une si extrême bonté, qu'il semble que vous me disiez : Je suis mort pour vous une fois, et je viens vous assurer qu'au lieu de m'en repentir, je mourrais encore une autre fois s'il en était besoin pour vous garantir d'une mort éternelle. Quel cœur serait à l'épreuve d'un tel témoignage d'amour! et ne se sentirait-il pas percé comme d'un trait enflammé à qui rien n'est capable de résister?

C'est ainsi, mon révérend père, que Notre-Seigneur vient du ciel pour se mettre entre nos mains, et que nous devons le recevoir. Je finis ce discours si utile, en le priant que, puisque nous recevrions en vain ses grâces si nous ne reconnaissions combien nous lui en sommes obligés, il ajoute à la faveur qu'il nous fait de nous les accorder, celle d'en avoir la reconnaissance que nous devons. Car les ingrats, comme le dit si bien saint Bernard, sont d'autant plus méchants que Dieu leur donne plus de preuves de sa bonté. Veillons sans cesse sur nos actions

afin que Dieu n'ait pas sujet de nous châtier lorsque nous sommes à l'autel, et, après en être sortis, entretenons-nous durant tout le reste du jour de ces pensées : J'ai reçu mon Sauveur ; j'ai eu l'honneur de m'asseoir à sa table, et il me fera encore demain la même grâce. Evitons ensuite de rien faire qui lui puisse être désagréable, et efforçons-nous au contraire de le contenter en toutes choses en considérant qu'il nous récompense d'ordinaire à l'autel des bonnes actions que nous faisons hors de l'autel.

Enfin, souvenez-vous, s'il vous plaît, que Notre-Seigneur ayant reproché à Simon le Pharisien, ce que, lorsqu'il était entré chez lui, il ne lui avait point lavé les pieds et ne l'avait point baisé, il nous apprend par là qu'il veut que, lorsqu'il entre chez nous, le regret de l'avoir offensé nous fasse répandre des larmes, et notre amour pour sa personne sacrée lui donner le baiser de paix. Je le prie de tout mon cœur de vous donner, avec lui-même et avec tout le monde, cette paix qui naît du parfait amour ; que vous soyez sensiblement touché des offenses que vous et les autres commettez contre lui, et qu'il vous rende participant dans le ciel de ses biens éternels, que vous ne considérerez pas seulement comme vous étant propres, mais plus que propres, parce que vous l'aimerez plus que vous-même.

Je vous conjure, par ce même amour, de corriger ce que vous trouverez à redire dans cette lettre, de rendre grâces pour moi à Notre-Seigneur de ce qui vous y paraîtra de bon, et de ne me pas oublier dans vos saints sacrifices.

LETTRE XI.

A un jeune homme qui lui demandait conseil pour savoir s'il se ferait prêtre.

J'ai reçu votre lettre, et il paraît par ce que vous m'y déclarez de vos dispositions, que vous ne lisez pas dans mon cœur, puisque vous croyez que la connaissance que vous m'en avez déjà donnée s'est effacée de ma mémoire. Mais Notre-Seigneur ne l'a pas permis ; je m'en souviens très-bien et conserve toujours un fort grand désir de vous rendre tout le service qu'il me sera possible.

J'ai vu aussi dans votre lettre quels sont vos exercices et les combats qui se passent dans votre esprit pour savoir si vous devez vous résoudre à vous faire prêtre. Il paraît que l'appréhension que vous donne le poids d'une telle charge vous fait douter si vous devez vous y engager. En quoi je ne trouve pas seulement que vous avez raison, mais je souhaiterais que vous en connussiez de telle sorte l'éminence et la sainteté, que vous n'eussiez pas seulement la pensée d'y prétendre.

Lorsque dans les premiers siècles de l'Eglise on avait une partie de l'estime que l'on doit avoir de l'excellence du sacerdoce, on n'y recevait que ceux que l'on jugeait dignes d'être évêques, ou d'avoir la conduite des âmes, ou de prêcher la parole de Dieu d'une manière apostolique. Les autres qui se consacraient à l'Eglise se contentaient d'être diacres ou sous-diacres, ou de la servir en des degrés inférieurs ; car, plus ils étaient éminents en vertu, et plus ils aimaient à s'occuper en des fonctions humbles et basses. Maintenant c'est tout le contraire, puisque ceux qui sont élevés à cette haute dignité du sacerdoce vivent d'une manière qui montre qu'à peine pourraient-ils passer pour de bons lecteurs ou de bons portiers.

Croyez-moi, mon cher frère, il n'y a que le diable qui puisse en ce temps mettre dans l'esprit des hommes un orgueil si audacieux que d'oser poursuivre avec tant d'ardeur la dignité du sacerdoce, dans le

dessein qu'il a de les élever ainsi comme sur le sommet du temple pour les précipiter de plus haut. Ce n'est pas ce que Jésus-Christ nous a enseigné. Il veut, au contraire, qu'en menant une vie qui nous fasse mériter les dignités, nous fuyions les dignités, et qu'au lieu de rechercher ces lieux élevés si exposés à la violence des vents, nous ne recherchions, même dans l'extérieur, qu'une sainte humilité pour nous mettre en assurance.

Oh! si vous saviez quelle doit être en ce monde la vie d'un prêtre, et quel sera le compte qu'il lui faudra rendre dans une autre vie! Il n'y a point de paroles qui soient capables d'exprimer la sainteté que demande une fonction qui donne le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel, de faire venir sur nos autels le Créateur de l'univers, et de l'imiter en devenant comme lui l'avocat et l'intercesseur pour les hommes.

Pourquoi donc, mon frère, voulez-vous vous exposer à un si extrême péril et vous obliger à rendre un tel compte au dernier jour? Ne songez-vous point qu'alors, quelque humble et quelque rabaissé que fût l'état où vous vous seriez engagé, le poids vous en paraîtrait si pesant? Et que sera-ce donc si vous en mettez sur vos faibles épaules un qui serait capable de faire trembler les anges?

Embrassez le genre de vie qui peut vous faire marcher plus sûrement dans le chemin de votre salut, et non pas celui qui passe pour le plus honorable aux yeux des hommes. Un jour viendra où vous connaîtrez clairement que le conseil que je vous donne est le meilleur, et que le connaîtront aussi ceux qui vous disent maintenant le contraire, parce qu'ils ignorent combien grande et élevée est la dignité du sacerdoce. Ils n'ont que des considérations humaines, et ainsi ne craignent point d'exposer témérairement à un si grand péril ceux qui ont de la déférence pour eux, et se croient être en sûreté et eux aussi. Il est visible qu'un tel conseil ne peut procéder que d'un sentiment intéressé ou de malice; et de là vient que plusieurs s'engagent dans un ministère aussi saint qu'est le sacerdoce, ou y engagent les autres dans la seule vue d'avoir moyen de subsister, quoiqu'ils veuillent faire croire qu'ils ne le font que pour servir Dieu.

Qui peut assez déplorer un aussi grand abus qu'est celui de ne prêcher la parole de Dieu et de n'offrir le saint sacrifice que pour se procurer une nourriture corporelle; de consacrer le pain de l'âme pour ne pas manquer d'un pain matériel, et de ne considérer dans un ministère tout divin que des intérêts purement terrestres? Nous voyons que notre Rédempteur s'en est plaint dans l'Evangile, et nous ne devons pas croire qu'il laisse impuni ce mépris que l'on fait de lui.

En vérité, il vaudrait beaucoup mieux s'occuper à quelque travail des mains comme tant de saints ont fait autrefois, ou assister les pauvres dans un hôpital, ou servir quelque bon prêtre pour avoir moyen de vivre, que de préférer ainsi la terre au ciel contre l'ordre et le commandement de Dieu.

Vous voyez, mon frère, ce que je crois que vous devez faire pour lui être agréable, et quel est mon sentiment touchant le sacerdoce. Il est si élevé, qu'il est vrai que j'aimerais mieux que vous témoignassiez votre respect pour une telle dignité en vous en éloignant, que d'oser vous en approcher.

Que si vous vous résolvez d'entrer dans les ordres, contentez-vous de prendre celui de sous-diacre, et deux ou trois ans après celui de diacre. Mais ne passez pas plus avant, à moins que le Saint-Esprit vous fasse connaître par de grandes conjectures que Dieu vous veut élever plus haut.

Vous êtes beaucoup plus heureux dans votre condition présente, quoique n'ayant aucun bien, que vous ne le seriez dans Rome avec tous les revenus de celui qui vous convie d'y aller. La vie que vous passez maintenant se peut nommer une école de patience, d'humilité et de charité, et si Dieu vous fait la grâce de bien comprendre quel bonheur c'est d'assister, pour l'amour de lui, les pauvres malades, et de supporter les mauvaises humeurs de ceux avec qui vous avez à converser, vous devez vous estimer plus riche que vous ne le seriez avec tout ce que le pape vous saurait donner. Jésus-Christ, dont vous devez attendre tout votre bonheur, veuille, s'il lui plaît, par sa grâce être l'objet de votre amour.

LETTRE XII.

A UN PRÊTRE.

Il lui parle de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler au sacerdoce, et de la manière dont il se doit acquitter d'une fonction si sainte.

Puisque Jésus-Christ vous a fait la grâce d'entrer dans le sacerdoce, vous n'ignorez pas sans doute le compte que vous serez obligé de rendre d'un ministère si élevé qu'il serait redoutable aux anges mêmes. Reconnaissez quelle est la faveur que vous avez reçue, et que ces considérations servent à vous recueillir lorsque vous serez distrait, et à vous encourager quand vous vous trouverez abattu. Car cette faveur est si grande, que vous ne sauriez trop la ressentir et vous efforcer d'y répondre par toutes sortes de services.

La première règle que vous devez observer est, toutes les fois que vous vous réveillerez la nuit, de vous imaginer d'entendre une voix qui vous dit : *Voici l'Epoux qui vient : allez au-devant de lui.* Car si lorsque quelqu'un de nos amis vient nous visiter, et particulièrement si c'est quelque grand seigneur, il n'y a point de soin que nous n'apportions pour nous préparer à le recevoir ; à combien plus forte raison les jours que nous célébrerons la messe devons-nous nous préparer le mieux qu'il nous sera possible pour recevoir un Dieu qui, étant adoré des anges, ne dédaigne pas de venir en qualité de notre frère loger dans notre cœur. Dans cette pensée récitez votre office, et puis demeurez en repos au moins durant une heure et demie pour considérer attentivement quelle est la grandeur de celui que vous devez recevoir. Admirez qu'un ver de terre ose traiter si familièrement avec Jésus-Christ, et dites-lui : qui vous a livré, Seigneur, entre les mains de ce misérable pécheur ? et comment se peut-il faire que vous veniez encore une fois dans l'étable de Bethléem? Souvenez-vous que saint Pierre ne se crut pas digne de demeurer avec lui dans une barque ; que le centenier n'osait le recevoir dans sa maison ; et que d'autres semblables considérations vous apprennent à redouter ce mystère si terrible, à y révérer une si haute majesté, et à vous remettre devant les yeux que c'est une image de ce qui se passa lorsque le Père éternel envoya son Fils unique prendre une chair humaine dans le sein de la bienheureuse Vierge afin de sauver le monde, et une représentation de la vie et de la mort de ce rédempteur des hommes. Considérez qu'il vient dans ce sacrement pour nous appliquer les remèdes qui sont les effets de ses souffrances, et nous faire part des richesses qu'il a gagnées sur la croix, où en satisfaisant pour nous à la justice de son Père il a payé le prix de notre rançon.

Après cela repassez dans votre esprit tous vos péchés et particulièrement les fautes et les imperfections auxquelles vous êtes encore sujet. Présentez-vous à Dieu comme un malade qui montre ses plaies à son

médecin. Demandez-lui qu'il vous les fasse encore mieux connaître, et qu'il lui plaise de les guérir. Offrez ensuite au Père éternel ce sacrifice de son propre Fils pour toute l'Eglise catholique en général, et particulièrement pour les personnes que vous êtes le plus obligé d'affectionner. Souvenez-vous de quelle sorte il s'offrit en la croix pour tout le monde; et priez-le de vous donner quelque étincelle de son ardente charité, afin qu'en qualité de son ministre vous vous conformiez à lui. Priez ensuite la très-sainte Vierge de vouloir par le souvenir de la joie qu'elle ressentit lorsque l'ange lui annonça qu'elle serait la mère d'un Dieu, vous obtenir de son Fils la grâce de le bien recevoir, comme elle le reçut dans ses pudiques entrailles, et dites alors l'oraison : *Deus qui de Beatæ Mariæ virginis*. Demandez la même chose à son divin Fils en disant l'oraison *Deus, qui corda fidelium*. Lisez quelque chose qui traite de ce grand sacrement ou du quatrième livre du livre qui porte pour titre, du Mépris du monde, ou de quelques autres livres semblables, si vous les avez. Que si après votre oraison vous vous trouvez fort recueilli et dans un grand sentiment de dévotion, vous pourrez vous passer de cette lecture.

Vous direz le lundi la messe pour les âmes qui sont en purgatoire; le mardi et le mercredi pour les personnes que vous affectionnerez le plus ou qui vous y auront obligé; et le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche pour la réformation des mœurs de l'Eglise.

Après avoir achevé la messe vous vous recueillerez au moins durant une demi-heure pour remercier Notre-Seigneur de la faveur qu'il vous aura faite de vouloir bien venir dans un cœur si indigne de le recevoir. Vous lui demanderez pardon de l'avoir si mal reçu, et le prierez que la grâce qu'il vous a faite vous attire de nouvelles grâces. Il sera bon aussi que vous repassiez dans votre esprit quelqu'un des passages de l'Evangile qui parlent des miracles qu'il a faits en faveur des hommes, comme lorsqu'il guérit le lépreux, et calma la mer en faveur de ses disciples que la tempête allait submerger. Commencez par l'un des quatre Evangélistes : méditez-en chaque jour tout à loisir un passage, et priez Notre-Seigneur de vous faire une semblable grâce puisque vous en avez le même besoin.

Vous pourrez ensuite jusqu'à l'heure du dîner lire quelque chose, et dire cette partie de l'office qui vous restera à dire.

Après avoir dîné et pris du repos, vous continuerez à dire votre office, lirez encore un peu, et puis ferez un peu d'oraison en vous souvenant que Notre-Seigneur vous a ce jour-là fait l'honneur d'être votre hôte. Vous pourrez après, jusqu'à vêpres, vous occuper à quelque travail corporel, soit au jardin, ou à écrire, ou choses semblables, sans néanmoins vous trop lasser de peur d'éteindre en vous, par un travail excessif, l'esprit de la dévotion. Quand vous aurez dit vêpres, vous lirez encore un peu : et si vous avez quelque malade ou quelque autre personne à visiter pour le bien de son âme, ou quelque affaire à la campagne, acquittez-vous de ces devoirs.

Vous emploierez le soir une heure et demie, comme vous avez fait le matin; et après avoir dit complies, vous lirez, mais peu, si vous êtes peu touché de dévotion, et penserez le plus attentivement que vous pourrez à l'heure de la mort, au jugement de Dieu et au compte que votre âme aura à lui rendre lorsque votre corps sera dans la sépulture. Vous vous accuserez en général et en particulier de vos péchés passés et présents ; vous vous représenterez les grâces que Dieu vous a faites et que vous avez si mal reconnues ; ferez un sérieux examen de vos actions pour en remarquer les défauts, et considérerez quelles sont les racines et les causes véritables de vos passions, sans quoi l'édifice spi-

rituel du renouvellement de votre vie auquel vous devez avoir dessein de travailler, ne pourrait longtemps subsister. Mais encore que ces considérations ne vous donnent pas tant de dévotion que vous en aurez eu en de semblables occasions, vous n'en tirerez pas moins d'avantage. Vous pourrez alors vous représenter qu'en qualité d'esclave de Dieu, comme vous l'êtes véritablement, vous êtes obligé de le servir avec toute sorte de soins, conformément aux talents qu'il vous a donnés, et à vous examiner, ainsi que je l'ai déjà dit, de même que si vous étiez à l'article de la mort. Car quel malheur peut être plus grand que de ne préférer pas à toute autre pensée celle d'une chose inévitable et où il ne s'agit de rien moins que de notre bonheur ou de notre malheur éternel? C'est ce qui a fait dire au Sage, dans l'Ecclésiastique : *Examinez-vous et jugez-vous vous-mêmes avant que vous soyez jugés* (*Eccli.*, XVIII, 20). Il est bon aussi en pensant à notre mort et à celle des autres de considérer toutes choses comme si elles étaient déjà passées, et tous les hommes comme étant réduits en poudre, afin de mépriser tout ce qu'il y a de visible, et ne mettre notre appui et notre confiance qu'en Dieu seul.

Les livres dont je crois, qu'après avoir dit vêpres, et dans les autres intervalles dont j'ai parlé, vous devez entremêler la lecture avec l'oraison et la méditation, sont le Nouveau Testament, le Mépris du monde, Cassien, saint Jean Climaque, les Morales de saint Grégoire, les Méditations de saint Augustin et de saint Bernard, afin d'élever par ce moyen votre cœur à Dieu : mais cela sans vous lasser et sans vous faire mal à la tête, étant au contraire à propos de cesser et de vous reposer lorsque vous sentez qu'elle s'échauffe. Si vous pouvez passer tout ce temps à genoux et même jusqu'à deux heures, je vous le conseille : à condition aussi de ne vous pas trop fatiguer.

Un excellent moyen de se délasser l'esprit est de demeurer dans une simple attention à Dieu, principalement après avoir employé quelque temps dans l'occupation dont je viens de parler, parce que Notre-Seigneur nous fait quelquefois en cet état plus de grâce que si nous avions passé toute une nuit à travailler avec la pensée.

C'est une chose louable de ne coucher le jeudi et le vendredi que sur des ais, en se souvenant que Notre-Seigneur souffrit tant durant ces deux jours ; et ne vous laissez jamais aller pour peu que ce soit au désir de faire votre propre volonté : mais que Jésus-Christ crucifié soit le modèle que vous vous proposiez sans cesse d'imiter.

LETTRE XIII.

A UN PRÊTRE QUI ÉTAIT MALADE.

Il lui représente en quoi consiste la paix, la force et la perfection d'un chrétien.

Nous aurions quelque sujet de nous étonner et même de nous troubler des événements extraordinaires qui arrivent dans le monde, si nous ne considérions que Dieu, sur qui nous devons toujours arrêter nos yeux, ne fait et ne peut jamais rien faire qui ne soit bien : mais dans cette vue nous ne saurions nous tromper, puisqu'il est infaillible dans sa conduite, et qu'elle ne tend qu'à notre avantage. Ainsi nous devons demeurer en paix sans nous laisser emporter aux jugements indiscrets de ceux qui s'égarent dans leurs pensées. Ces gens amoureux de leurs sentiments veulent mesurer la hauteur du ciel avec une canne, et sa largeur avec la paume de la main lorsqu'ils s'imaginent de pouvoir pénétrer les secrets jugements de Dieu par leur aveugle et faible raison qui n'est pas moins obscure au regard des choses

divines que les yeux d'un hibou le sont en comparaison des rayons du soleil.

La paix de l'esprit ne consiste pas à raisonner, mais à croire ; ni à s'imaginer ce qui pourrait être meilleur, mais à se soumettre sans faire de vaines réflexions à tout ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner. Il faut au lieu de nous mêler de vouloir conduire, nous laisser conduire à cette divine lumière qui ne peut errer : et au lieu d'ouvrir les yeux pour pénétrer ce que nous ne saurions comprendre, les fermer et la suivre de peur que son trop grand éclat ne nous aveugle. C'est le conseil que saint Paul donne lorsqu'il dit : *Que le Dieu de l'espérance vous comble de paix et de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu et la puissance du Saint-Esprit* (*Rom.*, XV, 13). Vous voyez que ce grand apôtre nomme Dieu le Dieu de l'espérance, parce qu'il avait allégué auparavant ce passage d'Isaïe : *Il sortira de la tige de Jessé un rejeton qui s'élèvera pour commander aux nations, et les nations espéreront en lui* (*Isa.*, XI, 1). Or, comme Jésus-Christ n'est venu au monde que pour nous faire connaître en mourant pour nous, quel est l'amour qu'il nous porte, faut-il s'étonner que comme il est nommé le Dieu d'amour, selon ces paroles de saint Jean : *Dieu est charité* (I *Joan.*, IV), c'est-à-dire amour, on le nomme aussi le Dieu de l'espérance, parce que rien n'est si capable de nous donner sujet d'espérer que ce que nous sommes aimés de lui, et qu'il ne pouvait nous donner une plus grande marque de son amour que de donner sa vie pour l'amour de nous? Puis donc que ce Dieu de l'espérance, comme le nomme saint Paul, nous remplit de paix et de joie, non pour nous porter à examiner ce qu'il fait, mais pour croire avec simplicité d'esprit qu'étant, comme il est, la véritable sagesse de ceux qui, dans cet exil de la terre, l'aiment et croient en lui en la manière que je l'ai dit, ils sont remplis par le Saint-Esprit d'espérance et de force. Car lorsque celui qui discerne le moins a plus de confiance et d'amour que celui qui a davantage de discernement, il a aussi plus d'espérance, parce qu'il croit que plus il renonce à son propre sens pour se jeter entièrement entre les bras de Dieu, et plus il est en assurance, à cause, comme dit saint Augustin, que Dieu est si bon, qu'il n'a garde de nous laisser tomber, lorsque nous ne cherchons point d'autre appui que lui, et que ceux qui tombent, ne tombent que parce qu'ils n'osent s'y confier, mais préfèrent leur volonté à la sienne, et leurs raisons à ses divines lumières, tant ils se croient éclairés, au lieu qu'ils ne sont en effet que ténèbres.

Cette espérance pleine d'amour qui naît de notre abandon entre les mains de Dieu nous donne une force extraordinaire, parce qu'au lieu que rien ne nous rend si faibles que de nous conduire par nos propres sentiments, rien ne nous rend si forts que de nous soumettre à la conduite de Dieu. De deux personnes qui se trouvent en ces différents états, l'une se plaint sans cesse de mille choses qui lui donnent peine, et l'autre est toujours contente ; l'une voit à tous moments des sujets de crainte et de déplaisir, parce qu'elle a toujours les yeux ouverts à ce qui peut la troubler, et l'autre demeure toujours tranquille, parce qu'elle les a toujours arrêtés sur Dieu comme sur son centre, et sait que sa sagesse infinie et son extrême bonté lui font connaître et vouloir tout ce qui est nécessaire pour le bien de ceux qui lui sont soumis.

Je vous ai dit tout ceci, mon très-cher père, pour vous faire voir que vous ne devez pas vous troubler de la maladie qu'il a plu à Dieu de vous envoyer afin d'éprouver votre obéissance, mais vous souvenir que cette vertu lui est si agréable, qu'il la préfère aux victimes et aux sacrifices qu'on lui offre, comme le prophète Samuel le dit au roi Saül ensuite de sa désobéissance (I *Rois*, XV).

N'entreprenez pas de faire ce que vous feriez si vous étiez en santé. Il vous doit suffire de plaire à Dieu en souffrant avec patience votre maladie. Et si, comme je le crois, vous n'avez pas d'autre dessein que de vous conformer à sa volonté, il vous est plus avantageux d'être malade que d'être sain, puisqu'il le veut ainsi, et que tout notre bonheur consiste à lui obéir.

Prenez bien garde que la maladie ne passe du corps à l'âme, car Dieu n'afflige l'un que pour le salut de l'autre; et elle n'y passera pas si, au lieu de vous attrister de ce que vous endurez, vous vous offrez à Dieu pour accomplir sa volonté, et trouver ainsi de l'avantage pour votre âme dans la diminution de la santé de votre corps.

Croyez-moi, mon père, c'est la manière dont Dieu conduit ses véritables enfants. Il leur fait sentir de l'amertume dans les temps qu'il juge y être les plus propres, afin de les détacher d'eux-mêmes et les rendre prompts à se soumettre à sa volonté. Il n'ignore pas combien il nous est difficile de nous dépouiller de nos affections, mais sa bonté pour nous considère ce qui nous est le plus utile et non pas le plus agréable. Il nous tire par ce moyen comme du maillot de l'enfance. Car l'homme peut passer pour un enfant jusqu'à ce qu'étant dépouillé de lui-même, il se soit revêtu de la volonté de Dieu, et on le voit à toute heure s'affliger, se réjouir, pleurer, rire, craindre et espérer, ce qui n'est pas seulement en nous un état qui se puisse longtemps supporter, mais périlleux, parce que ce qui convient à un enfant est blâmable dans une personne raisonnable. C'est pourquoi encore qu'Isaac eût été promis de Dieu à son père et à sa mère, et que son nom même signifie le ris et la joie que cette promesse leur causa, nous ne voyons point dans l'Ecriture qu'Abraham ait fait une grande fête au jour de sa naissance, mais seulement lorsqu'il fut sevré, ce qui est un temps de tristesse pour les enfants. Ainsi il faut que ceux qui naissent en Jésus-Christ souffrent des peines, afin que Dieu les ayant éprouvés en diverses sortes par des amertumes si contraires à leur inclination, ils deviennent des hommes parfaits qui ne vivent plus du lait des consolations et ne fassent plus leur propre volonté, mais qui se nourrissent du pain si dur d'une parfaite obeissance.

LETTRE XIV.

A UN PRÊTRE.

Il lui donne plusieurs excellents avis touchant la manière de se conduir dans la piété.

Comme tout notre bonheur consiste à être fidèles à Dieu, je le prie de tout mon cœur de vouloir vous donner la force de le servir parfaitement. C'est une assez grande peine de veiller sur ses propres actions sans y joindre encore celle de veiller sur les actions des autres ; et il se trouve peu de personnes qui s'acquittent de ces deux devoirs, parce que selon que l'on est plus affectionné à l'un, on manque à l'autre. Car les uns, lorsqu'ils se regardent eux-mêmes, trouvent tant de difficultés à prendre soin de leur prochain, qu'ils perdent l'envie de s'y appliquer, et se croient plus obligés de travailler pour leurs propres besoins. Et les autres, voyant qu'ils profitent en quelque sorte à leur prochain, s'oublient eux-mêmes et ne se mettent pas ainsi dans un moindre péril que les premiers. Sur quoi, ce que je désirerais que vous fissiez serait d'imiter notre divin Maître, qui, la nuit de sa passion, quittait la prière pour aller voir ce que faisaient ses disciples, et puis retournait à la prière, mêlant ainsi ces deux diverses actions. Car je voudrais que de même le soin que vous prendriez de l'un ne vous fît point négliger l'autre. Je n'ignore pas combien

cela est difficile et quelle prudence il faut avoir pour profiter aux autres sans se nuire ; mais cette difficulté au lieu de nous décourager doit nous exciter à redoubler nos efforts pour réussir dans une conduite si importante.

Il faut avouer que la lâcheté est grande en ce siècle. A peine se trouve-t-il un homme entre ceux mêmes qui font profession de servir Dieu qui veuille s'engager dans ce qui paraît pénible. Nous rejetons tout ce qui n'est pas à notre goût, et voulons que l'on entre dans nos sentiments. Quelque lâches que nous soyons, nous nous étonnons de la lâcheté des autres : nous sommes très-indulgents envers nous-mêmes, et ne pouvons rien pardonner à notre prochain ; au lieu que nous devrions au contraire supporter ses défauts avec patience et condamner les nôtres avec rigueur. Nous sommes si froids dans le service de Dieu que nous ne nous y engageons d'ordinaire qu'en tremblant, quoique notre amour pour lui devrait nous rendre comme insensibles dans les souffrances, nous faire recourir à lui, et, par notre confiance en son secours, nous porter à combattre avec un courage invincible contre le démon. Car ce serait le moyen de nous avancer dans le chemin de la piété dont nous voyons les autres s'égarer ou marcher si lâchement, et faire des chutes si fréquentes que c'est comme s'ils ne marchaient point.

Portez généreusement votre croix, mon père, par une disposition toute contraire en invoquant le nom de celui qui a voulu mourir à la croix pour nous racheter de la mort. Croyez que quelque grands que soient les maux qu'il permet que nous souffrions, il ne nous oublie pas néanmoins ; il veut au contraire, en nous traitant comme son Père éternel l'a traité lui-même, nous faire acheter par un si petit prix la faveur de nous prendre en quelque sorte comme ses coadjuteurs dans un aussi grand ouvrage qu'est celui de notre salut. C'est lui qui l'opère ; nous ne sommes que ses ministres, et il prend plaisir d'éprouver notre foi, notre charité et notre patience. Ainsi ce qu'il semble qu'il ne nous écoute pas, et que nous ne nous apercevons pas sitôt de notre progrès dans la vertu, est une grande grâce qu'il nous fait.

Lorsque vous verrez, mon père, des personnes qui s'affligent de ne se point apercevoir de leur avancement spirituel, vous devez donc leur dire, qu'en gardant les dix commandements de Dieu et les cinq commandements de l'Eglise ils se sauveront. S'ils veulent faire davantage, à la bonne heure, mais qu'ils ne s'imaginent pas d'être perdus s'ils manquent à quelque chose de ces œuvres de surérogation. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. Car presque tout le mal de ceux qui marchent par ce chemin vient de ce qu'ils croient que leur salut dépend d'avoir de grands sentiments de dévotion. Ils feraient beaucoup mieux de s'attacher à l'exacte observation des commandements de Dieu qu'à ces dévotions volontaires; et ils y trouveraient leur repos. Ne vous contentez pas de le leur dire, donnez-le leur par écrit, et exhortez-les à le lire avec attention afin de le pratiquer. Dites-leur que toutes les fois qu'ils prient Dieu ils se représentent qu'ils lui obéissent parce qu'il nous a commandé de le prier, et qu'ainsi nous ne devons pas y manquer encore que nous ne recevions point dans l'oraison de consolations sensibles.

Apprenez leur que soit en lisant ou en récitant par cœur des oraisons vocales, ils le doivent faire avec application à ces oraisons et à celui à qui ils les adressent. Mais surtout avertissez-les de veiller avec soin à observer les commandements de Dieu et à considérer comme une grande faveur la grâce qu'il leur fait de les accomplir. Que s'il leur

arrive d'y manquer quelquefois, ils doivent avoir recours aux remèdes, qui sont de s'en repentir avec un cœur contrit et humilié ; de croire que le sang de Jésus-Christ efface les taches de nos péchés, de les confesser, et puis de s'en mettre l'esprit en repos sans prétendre de pouvoir, comme par force, obtenir la sainteté que Dieu seul est capable de leur donner. Qu'ils imitent plusieurs personnes vertueuses qui se contentent d'observer la loi du Seigneur avec un désir sincère de lui plaire, sans aspirer à des dévotions extraordinaires, et qu'ils croient que s'il désire davantage d'eux, il le leur fera connaître.

Je vous supplie de me recommander à Dieu, comme de mon côté je vous recommande à lui.

LETTRE XV.

A UN PRÊTRE

Qui lui avait témoigné une grande joie des grâces qu'il recevait de Dieu. Il lui donne divers avis pour se rendre digne de ses faveurs.

Si ces commencements si favorables, qui sont comme des fleurs que Dieu par sa miséricorde a produites dans votre âme, vous donnent la consolation et la joie que votre lettre m'apprend que vous goûtez avec tant de plaisir, que serait-ce si vous marchiez avec encore plus de promptitude et de courage dans le chemin du ciel, afin d'obtenir de la bonté de Dieu que ces fleurs se changeassent en d'excellens fruits ? Je ne doute point que vous ne quittassiez votre cruche comme fit la Samaritaine, pour ne penser qu'à désaltérer votre soif avec cette eau vive que Jésus-Christ lui donna et que lui seul est capable de donner ; cette eau dont ceux qui en boivent n'ont jamais plus soif parce qu'elle devient en eux comme une source dont la céleste et divine liqueur rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Non-seulement vous cesseriez alors de désirer des prospérités mondaines, mais vous les auriez en horreur, parce qu'elles font perdre le goût des félicités du ciel, et que l'impression qu'elles font dans notre esprit est comme de l'ivraie qui étouffe le bon grain de la parole de Dieu (*Matt.*, XIII). Un saint pape (*Innoc.* III) a très-bien dit : *Le goût de la chair fait perdre celui de l'esprit, et le goût de l'esprit fait perdre celui de la chair.* Et ailleurs : *Celui qui a véritablement goûté les dons de Dieu ne saurait plus rien aimer sur la terre.* Quand on a une fois goûté ces dons d'un prix et d'une douceur ineffables, on ressent en même temps de la joie et de la douleur, parce qu'ils sont comme un vin délicieux qui enivre l'âme et lui donne du mépris pour toutes les choses visibles. Cette sainte ivresse nous fait considérer que quand nous étions engagés dans leur amour, au lieu de boire de ces pures eaux dont Dieu est la source, nous nous contentions de celle des ruisseaux de Babylone et de la vanité du monde. Nous ne saurions alors retenir nos larmes et nous empêcher de dire avec saint Augustin dans ses Confessions : *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai tard connue, et que j'étais malheureux de ne vous connaître pas et de ne vous pas aimer, parce que je ne vous connaissais pas !* Ce grand saint en parlant ainsi pleurait de regret de n'avoir pas connu Dieu par la foi à cause que les erreurs dans lesquelles il était tombé étaient comme un voile qui le cachait aux yeux de son âme. Mais encore que nous n'ayons pas le même sujet de nous affliger, puisque nous sommes si heureux que de connaître Dieu par la foi ; néanmoins, voyant que cette connaissance ne procède pas de notre amour pour lui, nous n'avons pas moins de sujet de pleurer et de dire : Quel malheur, mon Dieu, était comparable au mien lorsque je ne vous aimais pas ? Ce regret du temps que l'on a si mal employé est une grande marque que Dieu commence d'entrer dans une âme,

parce que la lumière chasse les ténèbres, l'amour bannit la tiédeur, et la sagesse qui vient du ciel confond la sagesse humaine.

Encore que Job durant sa prospérité fût un grand serviteur de Dieu, sa vertu s'augmenta de telle sorte par les souffrances qu'il éprouva en son corps, qu'elles le firent lui parler ainsi : *Mes oreilles avaient entendu vos paroles, mais maintenant mes yeux vous voient, c'est pourquoi je veux faire pénitence dans la poudre et dans la cendre* (*Job*, XXIV).

Il y a une grande différence entre connaître par une lumière qui nous vient du ciel quel malheur c'est d'avoir offensé Dieu qui est notre bien suprême, au lieu qu'il n'y avait rien que nous ne dussions faire pour le servir, ou de ne le connaître que par notre propre lumière, puis qu'autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, les inspirations du Saint-Esprit qui nous portent à faire pénitence sont élevées au-dessus des sentiments que nous pouvons avoir par nous-mêmes.

Si vous voulez comprendre quel avantage c'est de s'abandonner entièrement à Dieu, si vous désirez de boire dès ici-bas quelque goutte de ce vin délicieux des félicités éternelles dont la source est dans le ciel; et si vous souhaitez de vous approcher de ce buisson ardent qui brûle sans se consumer afin de voir de quelle sorte Dieu y est, tâchez plutôt à purifier votre âme qu'à faire de vains efforts d'esprit. Les gémissements qui procèdent de l'amertume du cœur peuvent plus en cela que les subtils raisonnements et tout ce que les livres nous peuvent apprendre. Prosternez-vous aux pieds de Jésus-Christ crucifié comme un criminel dont l'ingratitude est si grande qu'au lieu de reconnaître tant de bienfaits que vous avez reçus de sa divine libéralité, il semble que vous n'ayez pris plaisir qu'à lui déplaire. Admirez autant que vous le pourrez son infinie bonté, repassez dans votre esprit toutes les grâces qu'il vous a faites tant en ce qui regarde le corps qu'en ce qui concerne l'âme, et particulièrement celle de vous avoir donné un rang aussi honorable dans sa maison qu'est celui de vous élever au sacerdoce, encore que vous ne fussiez pas digne de le servir dans les emplois les plus vils. Considérez de quelle sorte vous avez répondu à ces faveurs et à tant d'autres, et conjurez-le par son extrême miséricorde d'y ajouter celle de vous donner le ressentiment que vous en devez avoir. Plaignez-vous à lui de votre misère. Condamnez la tiédeur dans laquelle vous avez vécu jusqu'ici, enflammez-vous du zèle de son honneur, et vengez-le vous-même sur vous-même d'avoir tenu si peu de compte de ce qu'il a mis votre âme à un si haut prix que de vouloir bien, pour la racheter, perdre la vie sur une croix.

Que si toutes ces considérations ne sont pas capables de vous toucher, reconnaissez qu'au lieu d'avoir un cœur de chair, le vôtre est de pierre; confondez-vous vous-même et gémissez en la présence de ce divin Sauveur, de voir que son cœur dont le fer d'une lance fit sortir le sang et l'eau qu'il répandit pour la rémission de vos péchés (*Joan.*, XIX), demeurant toujours ouvert en votre faveur, le vôtre, au lieu de s'ouvrir pour répondre à l'excès de son amour, demeure toujours fermé et plein de la corruption de vos vaines affections.

Oh! que malheureux sont ceux dont, ni les épines, ni les clous, ni la lance qui ont percé la tête, les pieds, les mains et le côté du Sauveur du monde ne peuvent percer le cœur; mais qui ressemblent à cet évêque à qui il dit dans l'Apocalypse : *Vous paraissez être vivant et vous êtes mort* (*Apoc.*, III)!

Réveillons-nous, mon père, réveillons-nous avant que la mort nous réveille; portons le flambeau dans le fond de notre conscience pour y remarquer jusqu'aux moindres taches qui la rendent désagréable

aux yeux de Dieu ; et considérons qu'étant du nombre de ceux en qui il a voulu établir particulièrement sa demeure en suite de la faveur qu'il nous a faite de nous honorer du sacerdoce, nous serons aussi des premiers qu'il jugera dans ce grand jour qui décidera du bonheur ou du malheur éternel de tous les hommes, comme nous l'apprenons par ces paroles qu'il dit au prophète Ezéchiel : *Commencez par mon sanctuaire* (*Ezech.*, IX.) Considérons si, de même que les matelots, pour ne point errer dans leur navigation, regardent toujours l'étoile du nord, nous avons toujours regardé Dieu, qui est notre véritable nord. Gémissons de douleur d'y avoir manqué, et disons-lui avec David : *Seigneur, détournez mes yeux des vains objets du monde qui ne sont que vanité* (*Psal.* CXVIII). Car, qu'y a-t-il de plus vain que ceux qui aiment des choses si vaines? Le prophète Isaïe les compare à des araignées : *Ils sont occupés*, dit-il, *à faire des toiles d'araignées qui leur seront très-inutiles puisqu'ils ne les sauraient employer à rien qui soit propre à les couvrir et à les défendre des injures de l'air* (*Isaïe*, LIX). Donnons entièrement notre cœur à Dieu et le regardons sans cesse. *Mes yeux*, dit ce grand roi et ce grand prophète, *sont toujours élevés vers le Seigneur* (*Psal.* XXIV). Laissons ceux qui n'aiment que le monde chercher leur bonheur dans les vanités du monde qui périront avec eux, et passons dans cette heureuse région de la vérité que nuls siècles ne verront finir. Considérons que lorsque ce souverain juge sera assis sur son trône pour juger les vivants et les morts selon les règles de ses éternelles vérités, il préférera les pleurs aux joies, la pénitence aux divertissements, et les maux temporels soufferts avec patience aux consolations des riches à qui il dira ces terribles paroles que nous lisons dans le sixième chapitre de saint Luc : On se réjouira alors de n'avoir pas eu autorité sur plusieurs personnes dont on soit obligé de rendre compte, tant on se trouvera en peine d'en rendre de ses propres actions, et celui qui aura employé sa vie à purifier son âme et à aimer Dieu paraîtra aussi sage que celui qui n'aura eu autre soin que de satisfaire ses inclinations, sera reconnu avoir été insensé.

Vous avez, mon père, grand sujet de vous réjouir de la grâce que Dieu vous a faite de commencer à vous ouvrir les yeux. Mais, si vous n'en avez la reconnaissance que vous devez et ne travaillez à l'augmenter, vous aurez grand sujet de craindre. Il faut passer outre, et alors vous éprouverez la vérité de ces paroles du Sage : *Je vous conduirai*, dit le Seigneur, *par les voies de l'équité et de la justice, et vous pourrez y courir à votre aise sans appréhender de rien rencontrer qui soit capable de vous arrêter et de vous mettre en hasard de tomber* (*Prov.*, IV).

Si donc vous désirez de courir dans cette heureuse carrière que Dieu vous ouvre, déchargez-vous du soin des choses temporelles et périssables, puisque plus vous y renoncerez pour l'amour de lui, plus il vous augmentera ses grâces; et plus il les augmentera, plus vous courrez légèrement et désirerez d'abandonner ce qui pourrait vous rester encore d'attachement aux choses du monde, afin de courir encore plus vite. Car si celui qui a trouvé un trésor caché vend tout ce qu'il a pour acheter le champ dans lequel il est, ainsi que le dit l'Evangile (*Matth.*, XIII), que fera celui qui aura trouvé cette manne cachée de l'infinie bonté et douceur de Dieu (*Apoc.*, II)? Fera-t-il difficulté, pour s'en pouvoir rassasier, de renoncer à tout ce qui paraît de plus agréable sur la terre, et de dire avec David : *Que désiré-je au ciel sinon vous? et qu'aimé-je dans la terre que vous seul? Ma chair et mon cœur languissent d'amour pour vous : Vous êtes, ô mon Dieu, la force de mon cœur et mon partage pour jamais* (*Psal.* LXXII, 24) ! Oh ! que riche est ce partage! Oh ! qu'admirable et incompréhensible est cette partie qui est un tout et à qui tout l'univers étant comparé n'est que comme

un grain de millet à l'égard du ciel! Qui est celui qui peut n'être pas pleinement content lorsqu'il a le bonheur d'être avec vous? qui ne désire pas de se dépouiller de tout pour se revêtir de vous? et qui ne souhaite pas d'être pauvre pour devenir riche en vous? Que si l'on se moque de ce qu'il a vendu tout ce qu'il avait pour acheter le champ où ce grand trésor était caché, il aura compassion de la folie de ces personnes et se réjouira de l'avantage que ce lui est de s'être décharge de ce fardeau, pour pouvoir plus facilement suivre Dieu, et d'avoir acheté à ce prix une perle qui n'a point de prix.

Ajoutez, mon père, si vous me croyez, quelque chose à vos pénitences ordinaires, priez plus qu'auparavant, faites plus d'aumônes, veillez encore davantage sur votre cœur, sur vos actions et particulièrement sur votre langue. Considérez-la comme un démon dont vous devez sans cesse vous garder, et comme une bête sauvage, et très-dangereuse, que vous devez tenir attachée et ne détacher qu'avec une grande précaution. Et, lorsque vous vous recommanderez à Dieu, remerciez-le des grâces qu'il vous a faites afin de vous rendre digne d'en recevoir de nouvelles. Que le saint autel soit l'objet de vos désirs, et cherchez-y votre joie et votre repos comme l'oiseau le trouve dans le lieu de sa retraite. C'est le moyen de faire que Notre-Seigneur achève en vous ce qu'il y a commencé; qu'il vous augmente ses faveurs; que vous lui deveniez de jour en jour plus agréable; que vous acquériez de nouveaux mérites, et soyez plus utile à votre prochain. C'est ce qui peut passer pour une véritable vie, pour une vie que l'on n'achèterait pas trop chèrement quand on donnerait pour l'acquérir mille vies semblables à celle que l'on passe d'ordinaire dans le monde, si l'on pouvait tant en avoir. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a acquis par sa mort une vie si souhaitable, de vous donner la force de fouler aux pieds toutes les choses d'ici-bas pour n'aimer que lui et votre prochain pour l'amour de lui. C'est en son nom que je vous demande de vous souvenir de moi dans vos prières et vos saints sacrifices, comme je fais souvent pour vous la même chose autant que j'en suis capable. Je me trouve maintenant par sa grâce en état de pouvoir prêcher.

LETTRE XVI.

À UN RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS QUI AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE ET QUI ÉTAIT MALADE À L'EXTRÉMITÉ.

Il l'exhorte à bien mourir et à mettre sa confiance en la mort de Jésus-Christ.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous. Encore que l'on dise ici que vous êtes près de passer dans la terre des vivants, et qu'ainsi j'aie sujet de croire que lorsque cette lettre arrivera au lieu où vous êtes, vous jouirez déjà de la félicité de cette autre vie promise par Jésus-Christ à ses élus, je ne laisse pas de vous écrire pour me réjouir avec vous de votre entrée dans la céleste Jérusalem où Dieu est loué éternellement, et où on le voit toujours face à face. Allez donc à la bonne heure, mon très-cher père, voir et posséder à jamais le souverain bien; allez à la bonne heure vous reposer dans le sein de ce père céleste qui reçoit avec tant de bonté entre ses bras et dans sa gloire ceux qu'il a nourris ici-bas de ses grâces et corrigés de leurs défauts par des châtiments si favorables. C'est maintenant que vous connaîtrez le prix de la faveur qu'il vous a faite de vous appeler à la vie religieuse, et de vous donner la force de mépriser le monde pour le suivre par le chemin de la croix. Quelle récompense sera la vôtre lorsque vous serez passé de la religion dans le ciel, et de la vie dans la gloire!

Béni, soyez-vous, mon Sauveur, de traiter ainsi des vers de terre et

de tirer des pauvres de la poussière pour les faire asseoir avec les princes de votre peuple (I *Rois*, II). O qu'heureuse est cette mort corporelle qui nous fait ainsi arriver jusqu'à prendre place avec ces esprits bienheureux qui jouissent sans cesse de la présence de votre suprême majesté! O jour souhaitable, qui sera la fin de nos travaux et de nos péchés, jour dans lequel nous commencerons à servir Dieu véritablement et à le louer sans cesse ; au lieu que nous sommes ici-bas dans la douleur de voir que le désir que nous avons de lui plaire, et les témoignages que nous tâchons de lui en rendre sont mêlés de mille imperfections!

Qu'il soit loué à jamais ce divin Rédempteur de vous appeler sitôt à lui pour empêcher que la corruption du monde ne pervertisse vos bons sentiments, pour vous faire voir quelles sont les richesses de son infinie bonté, et pour vous récompenser par un bonheur éternel de ce peu d'années que vous avez employées à son service ! Cette récompense est lui-même ; c'est le fruit de sa passion ; c'est l'effet de sa grâce, et voilà quel est l'avantage de tomber entre les mains d'un tel maître.

Rendez-lui, mon Père, les remerciements que vous devez ; rendez-lui amour pour amour sans vous étonner de vos manquements. Il efface avec son sang les taches qui se rencontrent dans nos actions en nous faisant participer à ses sacrements. L'amour paternel qu'il a pour nous le rend facile à nous pardonner nos fautes, et libéral à récompenser nos services. Il nous conduit à travers la mer Rouge de ce déluge de sang qu'il a versé sur la croix à la bienheureuse terre qu'il nous a promise; et en séparant de nous nos péchés il les noie dans ses plaies. Ainsi, encore qu'ils ne soient pas effacés de notre mémoire, nous ne les voyons plus que comme morts et comme un sujet de louer Dieu qui, selon les paroles de l'Ecriture, *a précipité dans la mer le cheval et le chevalier* (*Exod.*, XIV).

Allez donc, mon père, avec l'assistance de Notre-Seigneur, prendre part aux richesses de son Père qu'il vous a acquises par sa mort, et qui ne manquent jamais à ceux qui l'aiment et mettent en lui leur espérance. Nous vous trouverons ici à redire; mais puisque Dieu vous veut faire une si grande faveur, notre sincère amitié pour vous nous oblige à la réputer comme s'il nous la faisait à nous-mêmes. Nous vous pleurerons, et en même temps nous nous réjouirons de votre bonheur comme firent les frères de Rébecca lorsque les quittant pour aller épouser Isaac qui signifie joie, ils lui dirent : *Nous souhaitons, ma sœur, que votre postérité croisse à l'infini et détruise la puissance de ses ennemis* (*Gen.*, XXIV). Car nous vous dirons de même : Nous souhaitons, mon frère, que votre bonheur n'ait point de bornes, et que victorieux des démons vous triomphiez de nos irréconciliables ennemis.

Je ne vous dis point de quelle sorte vous devez vous préparer à cette heureuse journée. D'autres que moi vous le diront, vous aideront à passer de la compagnie des hommes à celle de Dieu ; et notre divin Sauveur, qui n'est descendu du ciel, et n'est monté sur la croix que pour vous faire monter au ciel, vous assistera lui-même. Ainsi quand vous vous trouveriez au milieu des ombres de la mort ou dans le ventre d'une baleine, vous n'auriez point sujet de craindre, puisque l'appelant à votre secours, il ne manquera pas de vous secourir. Invoquez aussi sa très-sainte Mère et la nôtre, et les saints qui sont nos pères et nos frères, et ayant de tels intercesseurs, n'appréhendez point de perdre le royaume du ciel.

Que si Notre-Seigneur veut que vous passiez par le purgatoire, bénissez son nom et consolez-vous par l'espérance, ou pour mieux dire par l'assurance de le voir un jour face à face. Comme il est mort pour

vous, je le prie de vous accompagner à votre mort et de vous recevoir entre ses bras au sortir de cette vie. Dites-lui du fond de votre cœur les mêmes paroles qu'il dit à son Père lorsqu'il était près de rendre l'esprit : *Mon Père, je remets ma vie entre vos mains* (*Luc.*, XXIII, 46). Il vous recevra et vous traitera comme son fils, comme héritier de Dieu, son Père, et comme son cohéritier.

LETTRE XVII.

A UN CHANOINE RÉGULIER.

Il l'excite à un parfait amour de Dieu, et lui propose des moyens pour y parvenir.

Mon Révérend Père,

Puisqu'il ne plaît pas à Jésus-Christ Notre-Seigneur que je jouisse du bonheur qui me serait si cher d'être en votre compagnie et en celle de messieurs vos confrères, il faut que je le souffre avec patience, quoique ce ne me soit pas une petite pénitence, tant parce que c'est une chose rude d'être séparé de ceux que l'on aime, qu'à cause que je n'ai jamais tant désiré vos avis; car je suis persuadé que j'en tirerais un grand avantage pour le service de Dieu. Mais comme les véritables amis reçoivent bien tout ce qui vient de leurs amis, votre absence ne m'empêchera pas de vous dire quelques-unes de mes pensées en attendant que j'aie la joie de vous voir.

Je désire avec passion, mon Révérend Père, que, Dieu étant notre véritable bien, nous le cherchions, non pas lâchement, mais avec l'ardeur que l'on cherche un trésor après avoir vendu tout ce que l'on a pour devenir riche en le possédant.

O Seigneur! qui êtes toute notre consolation et toute la joie de nos cœurs, quand aurons-nous un désir de vous qui soit digne de vous? Quand sera-ce que la vérité nous touchera plus que la vanité; la beauté que la laideur, le repos que l'inquiétude, et le Créateur, source de toutes sortes de biens, que la créature pauvre et misérable? Qui nous ouvrira les yeux, mon Dieu, pour connaître que hors de vous il n'y a rien de durable et qui puisse nous satisfaire? Qui nous ouvrira les yeux pour découvrir quelques-unes de vos infinies perfections, afin d'être embrasés de telle sorte de votre amour, que nous courions ou plutôt que nous volions après vous, et ne voulions jamais être séparés de vous?

Hélas! que nous sommes malheureux d'être si éloignés de notre Dieu et de n'en avoir aucun sentiment! Où sont, mon Sauveur, ces ardents soupirs des âmes qui ont une fois goûté votre ineffable douceur et senti la douleur d'avoir été privées durant quelque temps d'une telle grâce? Ces paroles de David ne nous font-elles point d'impression : *Que je périsse si je permets à mes yeux de dormir et à mes paupières de sommeiller, si je repose ma tête jusqu'à ce que j'aie bâti une maison au Seigneur, et une demeure au puissant Dieu de Jacob* (*Psal.* CXXXI, 4). Or, nous sommes, mon Père, cette maison lorsque nous ne la détruisons pas nous-mêmes, et qu'au lieu de répandre nos affections sur tant de différents et vains objets, nous les recueillons pour n'aimer et ne désirer que Dieu seul. Je suis persuadé que notre tiédeur ne vient que de n'avoir jamais goûté quel est le plaisir d'être véritablement à Dieu, ni su ce que c'est que d'avoir faim de lui et d'en être rassasié, pour user des termes de l'Ecriture. Car n'étant pas affamés de Dieu ni du désir de lui plaire, et les créatures n'étant pas capables de nous rassasier entièrement, nous demeurons paresseux, engourdis, glacés, découragés et sans aucun goût des choses de Dieu; ce qui fait qu'il nous rejette parce qu'il ne veut pour serviteurs que ceux qu'il voit être embrasés de ce

feu que notre Sauveur est venu apporter en la terre (*Luc.*, XII), et qu'il veut qui brûle comme lui-même brûlait d'amour sur la croix, dont cette génisse rousse que les Hébreux brûlaient hors du camp était la figure (*Nomb.*, XIX). Il veut que pour allumer ce feu nous prenions du bois de cette précieuse croix afin de répondre par notre amour à l'excès de celui qui l'y a plus fortement attaché que les clous dont on lui a percé les pieds et les mains. Attachons de même notre cœur à son amour; estimons-nous heureux d'être ses esclaves; ne connaissons point d'autre liberté que celle de ne sortir jamais d'une si aimable prison; ne résistons plus à ces armes si favorables dont il se sert pour nous vaincre, qui sont ses bienfaits, mais souffrons qu'elles donnent dans nous la mort au vieil homme pour donner la vie à ce nouvel homme qui, au lieu d'être conforme à Adam, le doit être à Jésus-Christ ressuscité. Ce divin Sauveur veut par son amour amollir la dureté de notre cœur pour y imprimer son image de même que l'artisan amollit par le feu la dureté du métal et le rend liquide afin de lui donner telle forme que bon lui semble. Comme Jésus-Christ n'est qu'amour, cette image est lui-même qu'il imprime en nous en y imprimant son amour. Il n'en faut point de meilleure preuve que ce qu'en parlant de l'amour que nous devons avoir pour lui, il n'a témoigné désirer autre chose de nous, sinon que nous l'aimions comme il nous aime (*Joan.*, XV). Et saint Paul en écrivant aux Ephésiens ne leur ordonne que la même chose (*Ephes.*, II). Nous ne pouvons donc que par l'amour ressembler à Jésus-Christ; et sans cet amour nous ne nous trouverons pas seulement pauvres, nus, aveugles, muets et sourds; mais nous serons morts. Car l'amour est tellement la vie de l'âme, qu'il est à son égard ce qu'elle est au corps; et qu'ainsi, comme un corps sans âme est mort, une âme sans amour est morte. Aimons donc Dieu, mon révérend père, et nous vivrons. Aimons-le et nous serons semblables à lui. Blessons-le dans le cœur par un trait enflammé de notre amour. C'est la seule manière dont il puisse recevoir une blessure qui lui soit agréable. Et pour tout dire en un mot aimons-le et il sera notre Dieu, parce qu'il n'y a que l'amour qui soit capable de nous le faire posséder. Aimons-le; et nous serons maîtres de tout, puisqu'il n'y aura rien qui ne tourne à notre avantage selon ces paroles de saint Paul : *Que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (*Rom.*, VIII). Mettons par un effet de ce saint amour la cognée à la racine de notre amour-propre pour le détruire entièrement. Reconnaissons que nous ne sommes qu'imperfection et que misère. N'ayons de l'estime que pour Dieu, et de la confiance qu'en lui. Entrons dans un profond mépris de nous-mêmes. Ne nous affligeons point de nos pertes, mais seulement de celle que Dieu fait des âmes qui sont si malheureuses que de s'éloigner de lui. Que la douleur de la difficulté que nous trouvons à nous détacher de l'amour de nous-mêmes nous fasse gémir du fond du cœur et répandre des larmes qui amollissent sa dureté et nous rendent Dieu favorable. Ayons de bonnes pensées qui sont, comme dit David (*Psal.* XXXVIII), des étincelles de feu qui montent jusqu'au trône de sa suprême majesté; et surtout entrons dans les plaies de notre Sauveur et principalement dans celle de son côté, non pour en sortir aussitôt, mais pour y demeurer. Notre cœur trouvera place dans le sien qui a été entamé pour l'amour de nous, et s'échauffera au feu de son amour, puisqu'il est impossible de s'approcher d'un si grand feu sans ressentir de la chaleur. Oh! que nous serions heureux si nous demeurions toujours dans ces plaies sacrées! Et d'où vient que nous en sortons si tôt? sinon parce que nous ne connaissons pas le prix de ces cinq divines blessures qui furent comme autant de demeures dans lesquelles Jésus-Christ se transfigura sur la montagne de la croix, non pas en se laissant voir tout éclatant de ma-

jesté et de gloire, mais en souffrant par une humilité inconcevable qu'on le couvrit d'opprobres et d'ignominies. En quoi il y a encore cette différence, qu'au lieu qu'il refusa à saint Pierre de dresser trois tabernacles sur le Thabor, il nous convie à nous etablir dans ces cinq demeures sur le Calvaire.

Pour peu que nous sentions ce divin feu s'allumer en nous, entretenons-le avec un si grand soin, que tant de vents qui lui sont contraires ne puissent l'eteindre. Couvrons-le avec la cendre de l'humilité pour conserver sa chaleur; ne laissons point passer de jour sans y mettre du bois comme dans l'ancienne loi Dieu ordonnait aux prêtres d'en mettre en chaque jour sur l'autel (*Levit.*, VI). Ce bois n'est autre chose que nos bonnes œuvres; que d'éviter la perte du temps, et surtout de s'approcher de ce feu divin qui embrase le cœur en s'approchant de Jésus-Christ dans le très-saint sacrement. Ouvrons la bouche de notre âme qui est notre désir pour désaltérer notre soif dans cette source d'eau vive. Mais avant que de communier, il faut s'y bien préparer, et la meilleure préparation consiste en une ferme foi que nous allons recevoir Jesus-Christ Notre-Seigneur, en la méditation de sa passion, et au sentiment que l'on en doit avoir, puisque ce sacrement en conserve la mémoire. Mais après que nous l'aurons reçu, il ne faut pas moins se préparer pour le recevoir une autre fois, parce qu'on le serait mal si l'on attendait alors à s'y préparer.

Courons après Dieu et, pour le trouver, allons le chercher à la croix où nous le trouverons attaché pour l'amour de nous (*Ephes.*, IV). Mettons-le dans notre cœur et puis fermons-en la porte. Mourons dès à présent aux choses visibles qu'il nous faudra de nécessité quitter un jour. Renouvelons-nous en nouveauté d'esprit après n'avoir que trop longtemps vécu de la vie du vieil homme. Et efforçons-nous de croître toujours dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ, notre souverain bien.

Une humble oraison et une généreuse persévérance nous peuvent faire entrer dans ces saintes dispositions. Mais cette oraison doit plutôt être formée par notre cœur que par notre esprit, et faire impression dans notre âme sans qu'elle y contribue par un violent effort. Ainsi après nous être dégagés de tous les empêchements extérieurs qui pourraient y apporter de l'obstacle, nous n'aurons qu'à nous recueillir pour attendre la venue de Jésus-Christ qui, de même qu'il entra dans le lieu où étaient ses disciples, viendra sans doute nous visiter et nous consoler selon ces paroles de David : *Vous exaucez, Seigneur, les désirs des humbles; vous préparez leur cœur, et vous vous rendez attentif à leurs prières* (*Psal.* IX). Puis donc que c'est Jésus-Christ qui veut principalement opérer cet effet en nous, quel sujet avons-nous de craindre? Nous devons au contraire, demeurer fermes par notre confiance en un tel guide et entrer hardiment dans cette sainte carrière pour ne point cesser d'y courir jusqu'à ce que nous nous soyons rendus entièrement agréables à Dieu.

Si nous ne pouvons aussi promptement que nous le souhaiterions assujettir nos passions, souffrons-le avec patience jusqu'à ce que Dieu s'étant comme réveillé vienne à notre secours, terrasse nos ennemis, tance les vents, commande à la mer et fasse cesser la tempête. Car puisqu'il veut que, même dans les plus grandes tentations et lorsque notre barque semble être prête à faire naufrage, nous mettions en lui notre confiance, ne nous étonnons point, ne chancelons point; et que la peine que nous donne cette guerre continuelle que nous avons à soutenir ne

nous fasse point perdre courage. Un jour viendra qu'il nous donnera la paix, et que nous pourrons dormir sans craindre que de semblables appréhensions nous éveillent. Mais comme cette paix n'est pas encore si proche, nous devons en l'attendant travailler à dompter nos passions, et non pas demeurer dans un lâche et honteux repos lorsqu'il s'agit d'acquérir la perfection où nous sommes obligés d'aspirer, puisque c'est déjà la posséder en partie que de faire tous nos efforts pour l'acquérir. Défions-nous de nous-mêmes et confions-nous en Dieu. Commençons avec l'assistance de son secours tout puissant; et commençons par l'humilité dont la cendre est la figure, pour finir par l'amour que la résurrection représente. C'est le moyen de passer saintement le carême et ensuite les pâques.

Je baise très-humblement les mains à messieurs vos confrères, et me recommande à leurs prières. Je les conjure d'aimer beaucoup Dieu et le prochain, afin de pouvoir bien répondre dans ce grand jour du rigoureux examen de toutes nos actions, recevoir ensuite la couronne qu'ils auront méritée, et entrer dans la compagnie des anges et des bienheureux. Ce sera alors que nous pourrons apprendre dans ce livre de vie, qui sera éternellement ouvert et qui est Dieu même, quelles sont ses infinies perfections, et qu'ainsi le connaissant tel qu'il est, nous l'aimions et le possédions à jamais. Jésus soit avec vous.

LETTRE XVIII.

A UN GENTILHOMME QUI ÉTAIT ENTRÉ EN RELIGION.

Il l'exhorte à reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite de l'avoir délivré des périls du monde.

Monsieur,

Après avoir appris le changement que Dieu a fait dans votre cœur, et quelles en ont été les causes, je l'ai remercié de vous avoir cherché avec tant de bonté, de vous avoir trouvé par sa grande miséricorde, et de vous avoir si puissamment enlevé et dissipé tous les obstacles qui vous retenaient dans le monde, pour vous conduire en un lieu où vous puissiez dans un paisible repos lui offrir votre cœur pour y faire sa demeure et y trouver ses délices ainsi que dans ses autres élus. Cette faveur est si grande, que vous ne sauriez trop la reconnaître. C'est le sacrifice qu'il demande pour de semblables faveurs; et il les retire souvent lorsqu'on manque de le lui offrir. Vous y êtes, monsieur, d'autant plus obligé, que les périls où vous couriez fortune de tomber étaient plus grands, tant à cause de votre qualité que des emplois que vous ne pouviez manquer d'avoir dans le monde. Ainsi vous devez considérer comme un excès de la bonté de Dieu la lumière qu'il vous a donnée pour vous porter à tout abandonner et ne chercher que lui seul. Adorez-le donc, et en vous prosternant devant sa souveraine majesté, reconnaissez votre néant, et rendez-lui du fond de votre cœur les remerciements que vous lui devez d'une telle grâce. Donnez-vous à lui sans reserve par une donation irrévocable, comme lui appartenant par tant de titres dont ce n'est pas un des moindres que de vous avoir cherché et trouvé lorsque vous étiez perdu, et de vous avoir par sa bonté donné un rang honorable dans sa maison. Il faudrait avoir le cœur bien dur pour n'être pas touché d'une si grande faveur, et de nous voir tellement prévenus par son amour, qu'il nous a aimés lors même que nous le haïssions; et que quelque opposition qu'il y eût entre sa bonté et notre malice, au lieu de se contenter d'employer ses anges pour nous assister, il a voulu venir lui-même nous prendre comme par la main, ainsi que des anges prirent Loth, pour nous tirer du plus grand de tous les périls et nous conduire sur cette sainte montagne où nous serons en sûreté.

Représentez-vous aussi cette sortie d'Egypte, si éclatante par une telle suite de miracles, dont le plus grand a été l'effusion du sang de cet Agneau sans tache, de qui la voix s'élève en votre faveur jusqu'au trône de Dieu, son Père, pour lui demander de vous en appliquer le mérite, afin que votre âme étant purifiée de ses taches et de l'affection de toutes les choses terrestres, vous vous consacriez tout entier à son service et ne respiriez que son amour. Nous avons sujet de croire que ce Dieu tout-puissant aura exaucé en votre faveur cette prière de son Fils, et qu'ainsi, de vile et méprisable qu'était votre âme, il l'aura rendue une pierre précieuse, et la lui aura donnée comme une partie de la récompense des travaux qu'il a soufferts pour le salut de tous les hommes. Car il n'y a, comme le dit Isaïe (*Isa.*, XLV), que les âmes qui l'adorent, qui se consacrent à son service, et qui courent après l'odeur de ses parfums, qui soient la récompense des combats dont il est sorti victorieux dans cette guerre qu'il a entreprise pour les affranchir de la servitude du démon. Vous serez désormais une partie de Jésus-Christ même; vous serez l'une des dépouilles qu'il a remportées sur ses ennemis, et vous serez une portion de la terre qu'il a conquise et qu'il ne dédaignera pas de cultiver, d'arroser et de faire fructifier.

Oh! que vous êtes heureux si vous savez connaître votre bonheur, si vous considerez à qui vous en êtes redevable, et combien vous étiez indigne de recevoir une telle grâce! Demandez à ce divin Sauveur, qu'après vous l'avoir faite sans que vous l'eussiez méritée, il ne permette pas que vous soyez si malheureux que d'attacher votre cœur à d'autres qu'à lui, que vos yeux regardent d'autre beauté que la sienne, et que vous cherchiez la bonté ailleurs que dans sa bonté infinie, qui est la source de tout le bien, tant en lui-même qu'à l'égard de nous. Considérez qu'en échange de tant de soins dont il vous a déchargé, il vous a chargé de celui de ne penser qu'à lui plaire, et obligé de courir avec la légèreté d'un cerf dans le chemin qu'il nous a marqué. Comme vous êtes si incapable de lui payer ce que vous lui devez pour tant de bienfaits que vous ne méritez pas, reconnaissez votre pauvreté; donnez-lui ce peu que vous avez; priez-le d'en disposer comme il lui plaira, et reconnaissez qu'il est beaucoup mieux entre ses mains qu'entre les vôtres.

Je crains de m'être trop étendu dans cette lettre, parce que les discours des hommes sont d'ordinaire ennuyeux à ceux à qui Dieu parle lui-même. Mais ma joie de la grâce qu'il vous a faite, et ce que vous m'avez ordonné de vous écrire, me serviront, s'il vous plaît, d'excuse. Je prie cette suprême bonté, qui vous a été si favorable, d'achever en vous ce qu'elle y a commencé pour sa gloire.

LETTRE XIX.

AU BIENHEUREUX JEAN DE DIEU.

Il lui donne plusieurs avis sur sa conduite dans l'hôpital, et particulièrement sur l'obéissance qu'il devait rendre à son directeur.

Vous m'avez donné une grande consolation en exécutant si exactement ce que nous avions résolu ensemble, touchant l'obéissance que vous devez rendre au père Portillo, dans le gouvernement des pauvres. Si vous agissez toujours ainsi, nous y trouverons tous deux notre satisfaction, au lieu que si vous vous conduisiez par votre propre esprit, j'aurais sujet de craindre pour vous les tromperies du démon; car il est si artificieux que lorsqu'il ne peut pousser quelqu'un à faire le mal, il le porte à n'observer aucun ordre dans le bien qu'il fait, parce qu'il sait que sans l'ordre rien ne peut durer, et que la di-

vision ne manque point d'arriver entre ceux qui sont de contraires sentiments, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : *Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit* (*Luc.*, XI). C'est pourquoi, mon frère, ayez grand soin de vous soumettre à l'avis d'autrui, et le diable ne vous trompera pas ; ce qui a fait dire à un saint : Que celui qui ne croit que son propre sens n'a pas besoin de démon ; et quoique ce que vous avez dessein de faire vous paraisse bon, sachez que cet ennemi des hommes ne leur tend pas moins de piéges dans leurs bonnes actions que dans les mauvaises. Ils croient d'abord se bien conduire ; mais ils tombent après dans tant d'inconvénients et de péchés, que leurs prétendus bons desseins s'en vont en fumée, et ils reconnaissent enfin qu'ils étaient trompés.

Je vous prie, mon frère, au nom de Dieu, de continuer à tenir la même conduite, et rendre la même obéissance jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur que j'aille où vous êtes, ou que vous veniez où je serai. Car, quand nous sommes ensemble, je ne me mets pas beaucoup en peine de voir que vous fassiez quelque chose par votre propre mouvement ; mais dans l'absence, les amis et les enfants doivent témoigner leur déférence et leur obéissance à leurs amis et à leurs pères, sans rien faire qui leur puisse donner du déplaisir, et agir, au contraire, de telle sorte que lorsqu'ils les revoient, ils aient sujet de se réjouir en Notre-Seigneur. Puisqu'il m'a engagé à prendre soin de vous et nous a unis en son amour d'une union fraternelle, agissons de concert et vous éprouverez que c'est le moyen de mettre en fuite le démon et de le vaincre. Car il ne s'efforce de nous détourner d'obéir que pour nous perdre : de même que le loup ne travaille à séparer une brebis du troupeau que pour l'étrangler et la dévorer. Gardez de vous laisser tromper par les artifices de ce trompeur, et croyez que vous ne pouvez faillir en imitant Jésus-Christ, qui aime tellement l'obéissance, qu'il a voulu s'assujettir à sa très-sainte Mère et à saint Joseph, pour nous apprendre, par son exemple, que puisque, encore que sa sagesse fût infinie, il n'a pas laissé d'obéir à des personnes qui lui étaient si inférieures, nous ne devons point faire difficulté d'obéir pour l'amour de lui.

Prenez garde que les femmes que vous tâchez d'attirer au service de Dieu ne vous causent un grand embarras et une grande dépense. J'estimerais plus à propos que vous vous employassiez pour les marier le plus tôt qu'il se pourrait, ou de les mettre au service de quelques dames, parce qu'autrement elles courraient fortune de se perdre.

Ne souffrez point dans l'hôpital des gens querelleurs, car ils le décrieraient, et ne vous laissez pas tromper à l'opinion que c'est manquer de charité que d'en chasser quelqu'un pour cette raison, puisque souvent la crainte de faire tort à un est cause de la perte de plusieurs. Vous voyez que quand un membre est attaqué de la gangrène, on le coupe pour sauver le reste du corps, et ce ne serait pas compassion, mais cruauté d'en user d'une autre sorte.

Il faut de même refuser quelquefois ce que l'on vous demande ; retrancher de l'hôpital ce qui peut y nuire, et faire aussi d'autres choses que vous ignorez maintenant, et qui pourront, avec le temps, venir à votre connaissance.

Que si vous prétendiez vous conduire par vous-même, vous tomberiez dans de grandes fautes ; et quelque bonne intention que vous eussiez, Dieu vous punirait, parce que son dessein sur vous n'étant pas que vous conduisiez les autres, mais que vous vous laissiez conduire, vous ne sauriez le bien servir qu'en obéissant ; et l'obéissance vous doit mettre l'esprit en repos, puisqu'il ne vous demandera

pas compte de ce que vous n'aurez fait que par le conseil d'autrui. Si donc vous m'aimez et me voulez obéir, obéissez au père Portillo, que je vous donne pour père en ma place. Recevez tout ce qu'il vous dira comme si je vous le disais, et faites tout ce qu'il vous conseillera comme si je vous le conseillais, jusqu'à ce que je vous voie. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous tenir toujours de sa main. Priez-le pour moi ainsi que je le prie pour vous.

LETTRE XX.

AU MÊME BIENHEUREUX JEAN DE DIEU.

Il lui donne divers avis.

J'ai reçu votre lettre et ne puis souffrir que vous disiez que vous ne méritez pas que je vous reconnaisse pour mon fils, à cause que vous êtes fort imparfait; car je ne pourrais donc, par la même raison, mériter d'être votre père, puisque étant encore plus imparfait que vous, je devrais avoir un plus grand mépris de moi-même que de vous. Mais nos défauts n'empêchant pas que Dieu ne nous reconnaisse pour être à lui, il est bien juste que nous agissions de la même sorte les uns envers les autres, et que nous nous supportions avec charité comme il nous supporte. Je souhaite, mon frère, qu'à l'imitation de ce bon serviteur qui, avec cinq talents que son maître lui avait donnés, en gagna cinq autres, vous lui rendiez un si fidèle compte de ce qu'il vous a confié, que vous l'entendiez vous dire : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur* (*Matth.* XXV).

Exécutez, mon frère, en telle sorte ce que l'on vous ordonnera, que vous ne vous oubliiez pas vous-même, mais vous vous souveniez que vous devez commencer par avoir soin de votre propre salut, et qu'il ne vous servirait de guère d'avoir retiré les autres du bourbier où leurs péchés les auraient fait tomber si vous y demeuriez vous-même engagé.

C'est pourquoi je vous exhorte encore à ménager toujours quelque temps pour l'employer à prier Dieu, à entendre tous les jours la messe, à aller tous les dimanches au sermon, et surtout, à traiter le moins que vous pourrez avec les femmes, parce qu'elles sont comme un piége que le diable tend pour faire tomber les serviteurs de Dieu. Vous savez dans quel péché la vue d'une femme fit tomber David, et de quelle sorte l'amour des femmes renversa tellement l'esprit de Salomon, son fils, qu'il se porta jusqu'à cet excès d'impiété et de folie que d'oser mettre des idoles dans le temple même de Dieu. Ainsi, comme nous sommes beaucoup plus faibles qu'eux, nous ne saurions trop appréhender de si dangereuses chutes ; leur exemple doit nous rendre sages ; et il ne faut pas vous tromper en disant que le seul désir de leur profiter pour leur salut vous engage dans ces conversations avec elles, puisque, si l'on n'y prend bien garde, de bons desseins peuvent jeter dans de grands périls, et que Dieu ne veut pas que nous procurions le bien des âmes aux dépens de notre salut.

Quant aux nécessités dont vous me parlez, je vous ai déjà écrit qu'il y en a tant partout, que lorsque nous nous proposons de faire quelque aumône, on nous répond que l'on est assez empêché de pourvoir à ses propres besoins. Je croyais que monsieur le duc de Sesse vous eût envoyé quelque chose, parce que l'on m'a dit que vous l'en aviez prié. Que s'il ne l'a pas fait, vous pouvez l'en prier encore, et je ne doute point qu'il ne le fasse ; car il vous aime beaucoup à cause que vous aimez les pauvres : sinon Notre-Seigneur y pourvoira.

Je me réjouis de la charité que vous avez trouvée dans la maison dont vous me parlez. Je vous prie de faire mes recommandations à ceux qui vous ont chargé de m'en faire. Je ne vous en dis pas davantage, parce que je suis en voyage; j'ajouterai seulement que je vous exhorte d'avoir toujours une ferme confiance en Jésus-Christ, afin qu'il vous favorise de ses grâces, et de veiller attentivement sur vous-même, afin de ne donner pas la joie au démon de vous faire tomber dans le péché, et que Dieu, voyant votre pénitence pour le passé, et le désir que vous avez de faire toujours de mieux en mieux à l'avenir, vous conduise par son Saint-Esprit.

LETTRE XXI.

AU MÊME BIENHEUREUX JEAN DE DIEU.

Il l'exhorte à travailler plus que jamais pour se rendre agréable à Dieu.

J'ai reçu votre lettre, et ne craignez point que sa longueur me donne de la peine, puisque les lettres ne paraissent jamais trop longues à ceux qui aiment beaucoup. Je vous prie seulement de vous rendre tel que, lorsque vous m'écrirez et m'apprendrez de vos nouvelles, j'aie sujet de me réjouir de ce qu'elles seront telles que je les désire. Que si vous appréhendez de m'affliger, efforcez-vous, de tout votre pouvoir, d'exécuter vos bons desseins, quoique vous ne le puissiez faire sans y trouver beaucoup de difficulté; car c'est par des actions et non pas par des paroles que l'on témoigne son affection, et on ne la fait jamais mieux paraître, qu'en surmontant la peine qui se rencontre dans ce que l'on fait pour ceux que l'on aime.

Considérez, mon frère, combien les grâces que Notre-Seigneur vous a faites lui ont coûté cher, et que vous devez avoir le même soin de les conserver, que vous en auriez de conserver une perle qu'il vous aurait donnée, d'une valeur inestimable, puisqu'il l'a achetée au prix de tout son sang. Que serait-ce donc si vous laissiez fouler aux pieds des pourceaux cette perle qu'il vous a donnée pour vous rendre semblable aux anges? que serait-ce si vous laissiez défigurer cette beauté dont il a paré votre âme, pour la rendre plus agréable à ses yeux, et plus éclatante de lumière que le soleil?

Mourons plutôt que d'être infidèles à un si bon maître. Or, pour lui être fidèles, il faut être fort prudents, puisque nous avons appris de sa propre bouche qu'il veut que les serviteurs qu'il établit sur sa famille aient cette qualité pour lui pouvoir plaire, parce qu'autrement ils commettent mille fautes qui les lui rendent désagréables, et l'obligent à les châtier. Ainsi une seule faute doit apprendre pour toujours à ne plus y retomber, comme un chien que l'on a battu ne retourne plus au lieu où il l'a été, ni un oiseau dans la cage d'où il s'est échappé. Si nous voyons les sages profiter des fautes des autres, et les plus habiles des leurs propres, que dirons-nous de ceux qui ne se corrigent point après en avoir commis un si grand nombre? Ne méritent-ils pas que Dieu les abandonne entièrement et les laisse courir à leur perte?

Ceux qui ont reçu des dons de Dieu, qu'il a comme retirés de l'enfer, et à qui il a comme donné des assurances de les rendre heureux dans le ciel, ne sauraient trop veiller sur eux-mêmes et travailler pour sa gloire. Plus nous avançons dans le cours de cette vie, plus nous devons nous efforcer de devenir meilleurs, puisqu'il est inutile d'avoir bien commencé, si l'on finit mal; car que sert à un chasseur d'avoir, avec beaucoup de peine, pris un oiseau, s'il le laisse échapper pour ne le revoir jamais plus? Notre-Seigneur se tient plus offensé, lorsqu'une âme qu'il s'était acquise, qu'il avait purifiée, et dont il avait fait son temple, le quitte pour se donner au démon, son ennemi, qu'il ne

s'offense des fautes de plusieurs autres âmes qui n'ont jamais été à lui ; et le démon se réjouit davantage d'avoir gagné un seul de ceux qui auparavant servaient Dieu, que d'être le maître de plusieurs qui n'avaient jamais tenu compte de leur salut.

Nous devons donc, mon frère, regarder fixement l'étendard de la croix, afin de ne donner pas ce déplaisir à Notre-Seigneur et ce plaisir au démon, de nous voir quitter le chemin du ciel, par où nous avons commencé de marcher, et dont il nous reste si peu à faire. Implorez de tout votre cœur l'assistance de Jésus-Christ : ne manquez point de le prier et d'entendre la messe. Prenez garde où vous mettrez le pied, de peur de faire quelque faux pas, et qu'en procurant le bien des autres, vous ne vous perdiez vous-même ; car s'il vous arrive de tomber dans le découragement, et ainsi de reculer dans la voie de Dieu, de quoi vous servira tout le bien que vous aurez fait aux autres, puisque Notre-Seigneur dit dans l'Ecriture : *De quoi servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme* (*Matth.*, XVI) ? Rien ne peut vous rendre plus agréable à ses yeux, que de conserver votre âme pure ; et vous ne sauriez faire une plus grande charité, que d'avoir pour elle cette charité. Veillez donc et priez, comme Notre-Seigneur vous l'ordonne, afin que le démon, qui vous tend à toute heure mille piéges, ne vous trouve pas endormi et ne vous surprenne pas.

J'approuve que, pour éviter de vous endetter, vous alliez à la cour, si vous le jugez à propos, demander quelque assistance à messieurs du conseil de Castille ; mais prenez garde, là et ailleurs, à vous efforcer surtout de servir Notre-Seigneur, afin de posséder un jour la gloire pour laquelle il vous a créé, et qu'il soit toujours votre soutien et votre force.

Il faut que celui qui, pour vous tirer de l'emploi où vous êtes et vous en donner un autre, s'offrait de payer vos dettes, fût un démon qui avait pris une forme humaine pour vous tromper, en vous faisant croire que vous pouviez, sans offenser Dieu, quitter celui où il vous a appelé ; car saint Paul dit : *Que chacun demeure dans l'état où Dieu l'appelle* (*Ephes.*, IV). Ainsi, s'il veut qu'on serve quelqu'un de valet de chambre, et qu'au lieu de lui obéir, on aime mieux, par une fausse humilité, garder des pourceaux, on pèche et l'on est obligé de lui rendre compte de tout ce que l'on aura fait dans un autre emploi que celui auquel il nous destinait. C'est pourquoi si une créature toute resplendissante de lumière, et qui se dirait être un ange de Dieu, voulait vous tirer de votre fonction ordinaire, répondez-lui qu'il est un démon, et que rien n'est capable de vous faire quitter le chemin où Dieu vous a engagé, parce que l'Evangile vous apprend qu'*il n'y aura que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé* (*Matth.* XX). Lisez et relisez ce verset, et Dieu veuille vous préserver de tout mal.

Je n'ai point maintenant d'habits que je vous puisse envoyer ; mais je dirai pour vous des messes qui vous serviront plus que des habits.

LETTRE XXII.

A DES CHANOINES.

Il leur parle de la lumière que donne la grâce ; dit qu'on doit au commencement la cacher ; quels sont ses effets ; qu'il faut peu en parler, et beaucoup agir.

Messieurs,

J'ai appris la grâce que Dieu vous a faite de jeter les yeux sur vous, afin que vous les jetiez sur vous-mêmes, et les arrêtiez sur lui, pour voir quel bonheur c'est de chercher en lui toute votre joie, et de

reconnaître que, vous aimant plus que vous ne vous aimez vous-mêmes, vous ne sauriez trop l'aimer, non plus qu'être trop mécontents de vous-mêmes.

Quelle folie est la nôtre, de penser que nous nous aimons, lorsqu'en effet nous nous haïssons, et de tomber dans toutes sortes de malheurs, en nous imaginant que nous travaillons pour notre bonheur? Oh! qu'admirable est la miséricorde de Dieu, qui, après que nous nous sommes perdus par notre amour pour les créatures, nous retrouve et nous regagne par celui qu'il a pour nous, et nous fait connaître notre erreur, afin de nous ramener à lui! C'est par là qu'il commence d'éclairer l'âme, et de lui faire voir combien elle a mal répondu à ses faveurs; c'est par ce moyen qu'il la rend si désagréable à elle-même, qu'elle ne remarque rien en elle qui ne l'oblige de déplorer sa misère : elle voit le mal qu'elle a fait et le bien qu'elle a négligé de faire; elle voit que ses meilleures actions étaient très-imparfaites, et cette vue redouble sa peine; mais ce qui l'afflige le plus est de penser qu'elle a été cause de ce que le Fils de Dieu a souffert, et d'avoir, par son ingratitude, ajouté de nouvelles douleurs à ses douleurs. L'aveuglement où elle a été l'étonne de telle sorte, qu'il n'y a que ceux que Dieu éclaire de sa lumière qui soient capables de le comprendre. C'est ce qui a fait dire à Jérémie : *Seigneur, après que vous m'avez ouvert les yeux pour voir ma misère, je me suis frappé la cuisse d'étonnement* (*Jerem.*, XXXI). Oh! que de choses, dit saint Jérôme, Dieu nous fait voir, lorsqu'il nous ouvre ainsi les yeux, et nous montre ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui, les biens que le péché nous a fait perdre, les maux dans lesquels il nous a fait tomber, et qu'au lieu de nous précipiter dans l'enfer, comme nous l'avions mérité, sa miséricorde va jusqu'à un tel excès, qu'il ne veut pas seulement nous pardonner, mais nous donner place dans le ciel! Cette vue de l'infinie bonté de Dieu nous fait dire, avec un sentiment mêlé de consolation et de douleur : Si nous avons été si malheureux que de courir à notre perte, en suivant nos passions déréglées, pourquoi, afin de nous sauver, ne courrons-nous pas désormais de toute notre force, pour acquérir les vertus? Pourquoi ne ferons-nous pas les mêmes efforts pour purifier nos âmes, que nous en avons fait pour les souiller? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas sur nous le même pouvoir que le démon y a usurpé depuis si longtemps? Pourquoi ce méchant maître nous ayant si mal récompensés, n'obéirons-nous pas avec joie à un si bon maître qui est Dieu, qui non-seulement ne dédaigne pas de nous vouloir reconnaître pour ses enfants, mais nous promet un royaume qui est éternel? Et pourquoi témoignerons-nous moins d'ardeur de régner avec lui, que nous n'en avons eu à nous précipiter avec le démon dans ces flammes qui ne s'éteindront jamais?

Je vous parle humainement et me rabaisse à cause de la faiblesse de votre chair, disait saint Paul (*Rom.*, VI, 19), et vous voyez, messieurs, que j'agis maintenant de la même sorte; car devons-nous nous contenter de faire pour Dieu ce que nous avons fait pour le démon, puisque tant de raisons nous obligent à faire incomparablement davantage? Mais je parle ainsi, afin de vous faire voir qu'ayant tant de sujet de vous réjouir d'être échappés des filets que ce monstre infernal vous avait tendus, vous ne laissez pas d'en avoir toujours de craindre, et d'employer fidèlement les talents que vous avez reçus de Dieu; car j'ai vu plusieurs personnes qui, manque d'en avoir fait un bon usage, les ont perdus, et soupiré depuis inutilement, pour obtenir une goutte de cette eau céleste qu'ils avaient auparavant en si grande abondance, et qui n'ont pu l'obtenir. Dieu s'offense extrêmement de voir qu'après l'avoir connu, on l'abandonne, ainsi que l'Ecriture le dit de Balaam,

parce que c'est comme se laisser tomber, lorsqu'on a les yeux ouverts; au lieu que les péchés que l'on commet, manque d'instruction, sont comme des actions d'un aveugle ou d'un insensé, dont l'esprit est tout charnel. Ainsi il n'y a pas sujet de s'étonner que si un homme tel que je viens de dire rencontrait le roi, il ne le saluât pas, quoiqu'on l'avertît de son devoir, parce que voyant, il ne voit point, et entendant, il n'entend point. Et qu'au contraire, on est très-coupable, si, connaissant le roi et n'ayant point l'esprit troublé, on manque à lui rendre le respect qui lui est dû. C'est pourquoi, messieurs, vous devez extrêmement vous tenir sur vos gardes, pour empêcher que ces anges de ténèbres, qui tournent sans cesse à l'entour de vous, ne vous dérobent ce que Dieu vous a donné par sa miséricorde, puisque si même les plus vigilants ont peine à éviter que leurs artifices ne leur fassent perdre une partie de leur vertu, comment les négligents pourront-ils éviter de la perdre bientôt entièrement?

Pour conserver la grâce de Dieu, il faut peu en parler et beaucoup agir par elle. Car l'expérience fait voir que comme les sentiments qu'elle nous donne se perdent par le péché, ils s'augmentent par le travail. Ainsi, en demandant à Dieu sa grâce, on peut dire ce que Rachel disait à Jacob, dans son extrême douleur d'être stérile : *Donnez-moi des enfants, ou je mourrai* (*Genes.*, XXX). Et nous voyons dans l'Evangile que Jésus-Christ ôta le talent à ce serviteur qui ne l'avait pas fait profiter (*Matth.*, XXV).

Vous devez surtout, messieurs, vous représenter que cette affaire si importante ne consiste pas en paroles, mais en œuvres, et qu'il vaudrait mieux que ceux qui commencent à marcher dans la voie de Dieu se crevassent les yeux, afin de ne point voir les actions d'autrui et en parler, que de s'en servir pour les censurer et se rendre ainsi coupables en se mêlant de ce qui ne les regarde point. Car plus on s'arrête à considérer les défauts des autres, et moins on remarque les siens propres. J'ai connu plusieurs personnes qui, au lieu d'employer les lumières qu'elles avaient reçues de Notre-Seigneur à examiner leurs fautes, s'appliquaient de telle sorte à reprendre celles des autres, sans avoir néanmoins dessein de leur nuire, mais par un bon zèle, ce leur semblait, qu'elles se trouvaient enfin privées de la grâce qu'elles avaient reçue et ne profitaient à personne.

C'est beaucoup faire que de bien conserver ce qu'il plaît à Dieu de nous donner, et travailler à purifier notre âme lorsqu'il nous a ouvert les yeux pour connaître nos défauts. Et c'est une grande tromperie de croire que lorsque l'on cesse de commettre de grands péchés, il ne reste plus rien à faire. Il faut au contraire demander à Notre-Seigneur de nous augmenter toujours la lumière dont nous avons besoin pour nous bien connaître. Et quand il nous fera cette grâce, nous verrons que ceux qui pensent avoir achevé ont à peine commencé. Nous devons toujours nous défier de nous-mêmes et embrasser les occupations nécessaires pour nous avancer dans la vertu. Notre faiblesse ne permet pas que dans les commencements l'on nous impose un grand fardeau; il faut se contenter de s'abstenir de ce qui offense Dieu, de combattre nos passions, de se recueillir autant que l'on peut, de veiller sur soi-même et d'éviter ce qui donne de la distraction. Mais, après s'être durant quelque temps conduit de la sorte, notre vertu croît comme un arbre dont les basses branches se sèchent à mesure que les hautes s'élèvent et se fortifient, ou comme un feu qui, après avoir été caché sous la cendre, devient beaucoup plus grand qu'il n'aurait été, s'il s'était d'abord fait paraître. Quand on se trouve en cet état, on peut, sans se dissiper l'esprit, s'engager dans des occupations où l'on n'aurait aupa-

ravant pu entrer qu'avec péril, et ainsi ce retardement donne à ce fruit le loisir de mûrir, dont parle David lorsqu'il dit qu'*un arbre planté sur le bord des eaux courantes porte son fruit dans sa saison* (*Psal.* I). Mais le contraire arrive à ceux qui, pour se trop hâter, ne produisent que des fruits, ou avortés, ou sans saveur.

Je désirerais, messieurs, que vous vous conduisissiez avec une grande prudence et un sage tempérament dans cet exercice de charité auquel vous me mandez que vous vous occupez de visiter les malades, d'assister ceux qui le sont périlleusement et de leur parler, quoique ce ne soient que des discours de piété, parce, comme je l'ai dit, qu'il importe à ceux qui commencent de ne pas laisser évaporer ces bons sentiments, qui sont comme un parfum précieux que Dieu leur met dans le cœur. Il faut leur donner de l'affection pour la lecture de l'Ecriture sainte, pour l'oraison et pour la communion. C'est le moyen de faire croître en eux le bien que Dieu y a commencé par sa grâce, jusqu'à ce qu'ils arrivent à ce degré de perfection où sa bonté les veut élever.

Je le prie d'être toujours votre protection et votre appui, afin que les artifices de nos ennemis invisibles ni votre propre faiblesse ne puissent vous séparer de l'amour de Jésus-Christ, en quoi consiste notre bonheur.

LETTRE XXIII.

A UN RELIGIEUX QUI AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE.

Il l'exhorte à ne se point relâcher, lui fait voir combien la tiédeur est dangereuse, et lui donne d'autres avis pour obtenir des grâces de Dieu.

Afin que vous ne vous trompiez pas dans la pensée qu'il suffit d'être en religion et de porter un habit religieux pour marcher toujours sans crainte dans la voie de Dieu, quoique lâchement et sans se souvenir de ses devoirs, ou que si vous faites davantage, c'est plutôt par la crainte de vos supérieurs que par le désir de le servir et de lui plaire, je me crois obligé de vous dire que rien ne l'offense tant que d'agir ainsi sans amour et sans charité. N'ayez donc pas cette fausse confiance, puisqu'il arrive assez souvent que des œuvres qui paraissent bonnes aux yeux des hommes sont désagréables aux yeux de Dieu. L'exemple du pharisien nous l'apprend ; car, encore qu'il jeûnât deux fois la semaine et qu'il donnât aux pauvres la dixième partie de son revenu, il fut réprouvé, et le publicain justifié. C'est pourquoi l'état d'un religieux lâche et négligent est plus déplorable que celui d'un grand pécheur, parce que ce pécheur connaît qu'il marche dans le chemin de l'enfer, au lieu que le religieux dont les mœurs ne sont pas conformes à sa profession, et qui n'a rien de religieux que l'habit, court aveuglément à sa perte avec sa vaine confiance. C'est de ces personnes dont ce grand roi et ce grand prophète entend parler lorsqu'il dit : *On les mènera en enfer comme des brebis* (*Psal.* XLVIII, 14). Car que peut-on mieux comparer que les religieux à ces brebis qui doivent par leur naturel, comme les religieux par leur profession, être douces et ne faire mal à personne? N'est-ce pas une chose déplorable qu'étant telles, elles se perdent pour une éternité? Considérez ce que dit l'Ecriture : *Maudit soit celui qui travaille avec négligence ou de mauvaise foi* (*Jerem.*, VIII). Dieu demandera compte à chacun, et particulièrement aux ecclésiastiques, de la manière dont ils se seront acquittés des fonctions auxquelles il les aura appelés. Ainsi ils ne sauraient trop prendre garde qu'il ne leur arrive comme à ces vierges folles qui, pensant être bien préparées pour assister aux noces de l'époux, se trouvèrent sans huile dans leurs lampes lorsqu'il fallut aller au devant de lui (*Matth.*, XXV). Tellement qu'encore qu'elles fussent vierges comme les sages l'étaient, elles furent pri-

vées par leur vaine confiance du bonheur d'entrer avec elles dans le ciel.

Il faut donc toujours prendre conseil de personnes spirituelles, afin qu'elles nous servent de guides pour ne pas errer à l'aventure, et connaître la différence qu'il y a entre servir ou ne pas servir Dieu fidèlement.

Serait-il bien possible, mon père, que vous négligeassiez une chose qui vous est si importante? Eprouvez de quelle conséquence elle vous est, en vous recueillant durant un an dans votre cellule et en vous éloignant des entretiens inutiles qui étouffent l'esprit de Dieu. Que si vous ne vous trouvez bien de ce conseil, reprenez vos mauvaises habitudes; mais éprouvez auparavant comment il vous réussira de l'avoir suivi. Pourquoi pensez-vous que quelques-uns soient si faibles et si tièdes dans le service de Dieu? c'est parce qu'ils n'ont pas voulu embrasser cet avis, ou n'ont pas eu le courage de l'exécuter après l'avoir approuvé, ou que, s'ils ont commencé à l'exécuter, ç'a été avec tant de répugnance, qu'ils sont aussitôt retombés dans leurs premières habitudes.

Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre un religieux qui sert Dieu et un qui ne le sert pas? c'est que celui qui le sert commence dès ici-bas à goûter le bonheur dont il jouira éternellement dans le ciel, et que celui qui ne le sert pas se trouve dans une espèce d'enfer d'où il passera dans un enfer éternel. Vous n'avez, pour être persuadé de cette vérité, qu'à considérer ces paroles de Jésus-Christ : *Je vous dis, en vérité, que personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, que présentement même dans ce siècle il n'en reçoive cent fois autant, et dans le siècle à venir, la vie éternelle* (*Marc.*, X, 29).

Puis donc que Dieu récompense dès ce monde ceux qui le servent, non-seulement au centuple, mais infiniment au delà par les consolations et les joies intérieures qu'il leur donne, comme je le sais par le rapport des personnes qui le servent fidèlement dans la religion, et qu'au contraire ceux qui ne marchent pas dans la voie qu'il leur a marquée, non-seulement ne reçoivent jamais de consolation, mais éprouvent toujours de nouveaux travaux, sentent toujours croître leurs peines, et trouvent enfin, à la mort, qu'ils ne peuvent espérer d'en être soulagés, puisqu'elles seront éternelles, quelle douleur doit être plus grande que de se voir dans un tel péril? Nous en avons un exemple en un saint ermite, à qui Dieu ayant fait connaître combien l'on a sujet d'appréhender tandis que l'on est en cette vie, il se couvrit la tête avec de la terre glaise, en sorte qu'il ne pouvait voir que ses pieds, ne parlait plus à personne, pleurait de douleur de voir le danger où l'on est toujours en cette vie, et ne répondait autre chose à ceux qui lui demandaient la cause de ce changement, sinon : C'est parce que je suis un homme.

Nous ne devons donc jamais nous relâcher par une vaine confiance, ni croire être en sûreté, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au port. Puisque vous avez choisi une vie de pénitence, comme votre habit en est une marque, ne vous ralentissez point dans votre course. La vie est courte, et la gloire est éternelle. Que sert d'avoir bien commencé, si l'on achève mal? Et pourquoi chercher du relâche dans une course qui doit être continuelle, si l'on veut remporter le prix à la fin de la carrière? N'est-il pas écrit : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie* (*Apoc.*, II)? Et Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu lui-même nous en montrer l'exemple par la manière dont il a commencé, continué et achevé? N'est-il pas juste que si vous voulez participer à sa gloire, vous participiez à ses souffrances, suivant ces paroles de l'A-

pôtre : *Si nous participons à ses souffrances, nous participerons à ses consolations* (II *Cor.*, I)? Ne vaudrait-il pas mieux ne se point engager dans une bataille, que de s'enfuir après avoir été diverses fois à la charge? Il faut imiter Jonathas qui, ayant combattu durant tout le jour contre les Philistins, les poursuivit même la nuit : et que nous signifient les Philistins, sinon les démons; et la nuit, sinon la mort? N'abandonnez donc point votre entreprise, puisque vous ne pourriez l'abandonner sans renoncer à la prétention d'aller au ciel. Perdez le souvenir des poireaux d'Egypte. Ne tournez point la tête en arrière, de peur qu'il ne vous arrive comme à la femme de Loth; puisque Dieu vous a fait la grâce de vous retirer de la compagnie des méchants, pour vous mettre en celle des bons, gardez-vous bien de vous en séparer. Demeurez ferme jusqu'à la mort, sans vous décourager par les peines que vous aurez à souffrir. Cette dernière heure ne tardera guère à venir, et les jeunes non plus que les vieux ne la sauraient éviter; mais elle est encore plus à craindre pour les vieux que pour les jeunes, s'ils tombent dans la négligence et s'endorment, parce qu'il leur reste moins de temps pour se réveiller de ce dangereux sommeil. Notre Sauveur n'a-t-il pas fait voir combien ce sommeil est périlleux et contraire à sa volonté, lorsque étant dans le jardin où il arrosa la terre de son sang, il alla deux fois réveiller saint Pierre et lui fit ce reproche: *Quoi, Simon, vous dormez* (*Marc*, XIV)! Mais, Seigneur, n'excusez-vous point sa vieillesse et sa lassitude, après un si grand travail? Laissez-le, s'il vous plaît, dormir un peu, et commandez à Jean, qui est encore jeune, de veiller avec vous. Hélas! mon Dieu, vous n'en usâtes de la sorte qu'à cause que saint Pierre étant déjà si âgé, il lui restait moins de temps qu'à saint Jean pour accomplir tout ce qu'il était obligé de faire. Ainsi, en quelque état que l'on soit, il faut bien se garder de s'affaiblir, et particulièrement les vieillards, parce que la fin de la journée est proche pour eux, et ils ne doivent point s'excuser en disant qu'après avoir servi Dieu durant trente ou quarante ans, c'est aux jeunes à travailler. Car je voudrais bien savoir si, lorsqu'ils se sont faits religieux, c'est l'Ordre qu'ils sont venus servir, ou si c'est Dieu. S'ils disent que c'est l'Ordre, je demeurerai d'accord qu'ils ont raison de prétendre que les jeunes les soulagent de ce service; mais s'ils répondent que c'est Dieu qu'ils sont venus servir, il faut qu'ils confessent qu'ils se trompent extrêmement, puisque Jésus-Christ nous a dit de sa propre bouche qu'*il n'y aura que ceux qui persévèreront jusqu'à la fin qui seront sauvés* (*Matth.*, XXIV). Et ailleurs : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive* (*Luc*, IX). Zacharie dit aussi, dans cet admirable cantique qu'il prononça lors de la naissance du Sauveur, qu'*il faut servir Dieu dans la sainteté et dans la justice, en nous tenant en sa présence durant tous les jours de notre vie* (*Luc*, IX). Ainsi, quelque saint que l'on soit, il ne faut point discontinuer de faire pénitence. Ce qui a fait dire à Job, tout juste qu'il était : *Je me châtie moi-même et fais pénitence dans la poudre et dans la cendre* (*Job*, XLII . Nous voyons aussi que saint Jean, quoique sanctifié dans le ventre de sa mère, en a toujours fait une si grande, et que les apôtres n'ont jamais cessé d'en faire une très-rude, encore que leur Maître, dont les paroles sont si infaillibles, que le ciel et la terre passeraient plutôt qu'elles manquent d'avoir leur effet, les eût assurés que leurs noms étaient écrits dans le livre de vie. Et nous, misérables que nous sommes, tout chargés de péchés et qui avons tant de sujets de douter de notre salut si nous ne faisons pénitence, ou si après l'avoir commencée nous nous relâchons, chercherons-nous dans notre vieillesse de la satisfaction et du plaisir, en nous exemptant des austérités que font les autres? Ce n'est pas que je prétende que les vieillards fassent plus que

leurs forces ne leur permettent ; mais pourquoi ne suivront-ils pas l'exemple des saints, autant qu'ils en seront capables? Savent-ils un autre chemin pour aller au ciel, ou sont-ils plus éclairés qu'eux? Il est certain que non. Et pourquoi donc ne tâcheront-ils pas de les imiter? Avec quel courage veulent-ils que les jeunes entrent et marchent dans le chemin du ciel, s'ils les voient eux-mêmes y marcher si lâchement? Je vous conjure au nom de Dieu de ne pas perdre sur la fin de vos jours le mérite que vous avez pu acquérir dans votre jeunesse, lorsque vous êtes entré en religion. Comme l'on ne peut être en assurance jusqu'à ce qu'on soit arrivé au port, il faut toujours de plus en plus nous efforcer de servir Dieu, et, sans tourner ni à droite ni à gauche, marcher dans cette voie étroite qui conduit au ciel et que nous avons choisie, afin de ne nous trouver pas égarés lorsque nous serons prêts à sortir de la prison de ce corps, et obligés de dire : *Oh! que nous avons pris un méchant chemin, et ignoré malheureusement celui par lequel le Seigneur voulait que nous marchassions* (*Sap.*, V)!

Quelle vie est plus rude que celle d'un religieux? tant de supérieurs à qui l'on est soumis ; tant d'obéissances qu'il faut accomplir de jour et de nuit ; tant de jeûnes et d'abstinences qu'il faut faire. Et quelle douleur après cela de nous trouver trompés, et de voir que nous avons marché dans une autre voie que celle que Dieu nous ordonnait de tenir ! Pour remédier à un si grand mal, il faut faire réflexion sur notre conduite, et, pour retourner à Dieu, suivre le conseil du Sage : *Pensez dans toutes vos actions à la fin de votre vie, et vous ne pécherez jamais* (*Eccli.*, VII).

Il y a quatre choses que nous devons souvent nous représenter, et qui sont les plus importantes de toutes : la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Pour ce qui est de la mort, jugeons par la brièveté de notre vie combien elle est proche. L'apôtre saint Jacques la compare à une vapeur, et Job à un vent qui passe. Puis donc que la foi nous apprend qu'une éternité de bonheur ou de malheur dépend d'une chose aussi peu considérable qu'est notre vie, pourquoi ne suivrons-nous pas l'avis que saint Paul nous donne, de faire du bien pendant que nous en avons le temps (*Galat.*, VI), sans attendre à le vouloir quand nous ne le pourrons plus, et n'avoir alors qu'un repentir inutile de n'avoir pas fait pénitence de nos fautes? Nous devons sans cesse avoir devant les yeux que cette fin de notre vie est sans retour ; et nous ne saurions trop peser ces paroles d'un saint docteur : Les religieux qui négligent de s'occuper à la méditation de la mort, deviennent tièdes, inquiets, ambitieux, colères, grands parleurs, sensuels et plus endurcis dans leurs péchés que les séculiers. Et si Dieu, par son extrême miséricorde, ne les portait à faire pénitence, ils tomberaient dans des précipices dont ils ne se relèveraient jamais.

Quant au jugement, tournez vos pensées vers ce dernier et inévitable arrêt, et considérez combien il sera terrible. Nos péchés paraîtront alors à la vue du ciel, de la terre, et généralement de tous les hommes; ce qui a fait dire à saint Jérôme : *Soit que je mange ou que je boive, ou que je fasse quelque autre chose, j'entends sans cesse ces paroles retentir à mes oreilles: Venez, morts, pour être jugés.*

Que si, au milieu de l'embrasement général du monde, qui arrivera en ce dernier jour, nous levons les yeux en haut, nous y verrons Dieu armé de fureur contre les méchants. Si nous regardons en bas, nous verrons l'enfer ouvert. Les remords de notre conscience nous bourrelleront au dedans de nous. Nos péchés nous accuseront au dehors, et une infinité de démons seront prêts à nous entraîner avec eux dans l'abîme. Alors les plus justes mêmes trembleront, et nous ne saurions mieux

connaître quel devra être notre effroi, que par ce souhait que faisait Job en parlant à Dieu : *Qui me protégera dans l'enfer jusqu'à ce que votre fureur soit passée et que vous me prescriviez un temps dans lequel vous vous souviendrez de moi* (*Job*, XIV)? Que si ce grand saint faisait cette prière, que deviendrons-nous, misérables pécheurs que nous sommes ? que dirons-nous ? et que pouvons-nous attendre, sinon qu'il nous arrive comme à celui qui, étant entré dans le festin des noces sans avoir sa robe nuptiale, ne sut que répondre quand on lui demanda qui lui avait donné cette hardiesse (*Matth.*, XXII)? Prenons donc garde de quelle sorte nous nous conduirons, afin, comme dit l'apôtre saint Jean, que, lorsque le Fils de Dieu paraîtra dans son avénement, nous ne soyons pas confondus par sa présence (*Joan.* II), et, suivant cette instruction de saint Pierre : *Que vos vêtements soient toujours blancs*, c'est-à-dire, soyez toujours parés de vertus, *parce que vous ne savez pas quand l'on vous demandera compte de vos actions* (I *Petr.*)

Pour le regard du paradis, qui est la troisième chose que nous devons nous représenter, il faut considérer cette gloire éternelle que Dieu nous prépare si nous lui sommes fidèles, ainsi que faisait David, comme il paraît par ces paroles : *J'ai porté mon cœur à suivre vos commandements, durant tous les jours de ma vie, dans la vue de la récompense que j'ai sujet d'attendre de votre bonté* (*Psal.* CXVIII). Nous devons imiter ce saint roi, puisque rien ne peut tant nous soulager dans nos travaux que l'espérance d'une si grande gloire, et que nous ne saurions sans folie nous mettre en hasard de la perdre, pour acquérir une gloire mondaine qui passe dans un moment. Imitons aussi Moïse, dont l'Apôtre dit qu'il méprisa tous les travaux qu'il souffrit avec les Israélites dans leur sortie d'Egypte, et durant tant d'années qu'ils furent errants dans le désert, parce qu'il avait toujours devant les yeux cette heureuse terre dont Dieu leur avait promis la possession (*Hebr.*, XI). Ne tournons plus la tête vers l'Egypte, mais élevons nos pensées vers le ciel, comme cet admirable législateur, et les souffrances de cette vie nous paraîtront faciles à supporter.

Que si des objets aussi puissants que sont la mort, le jugement et le paradis, ne sont pas capables de nous toucher, et que nous soyons si malheureux que de ne pouvoir nous donner à Dieu par les sentiments de l'amour que nous lui devons, le seul remède qui nous reste est de nous convertir à lui par la crainte des peines éternelles de l'enfer, selon cette terrible imprécation que David fait contre les méchants : *Que les méchants*, dit-il, *soient précipités dans les enfers, et que tous les peuples qui ont oublié Dieu soient abîmés* (*Psal.* IX ; comme s'il voulait dire : Pécheurs qui êtes si misérables que d'oublier entièrement Dieu, représentez-vous cet abîme épouvantable de l'enfer dans lequel vous serez précipités ; et si cela ne vous touche, qu'est-ce donc qui sera capable de vous toucher ? Quoi ! une peine qui ne finira jamais, ou, pour mieux dire, tant de diverses sortes de peines qu'on ne les saurait exprimer, parce que, comme le dit saint Jean Chrysostome, *de même qu'il y a divers degrés de gloire dans le ciel, il y a diverses sortes de supplices dans les enfers.*

Rentrez donc en vous-même. *Pourquoi*, dit le Dieu d'Israel par Ezéchiel, *courez-vous à une mort éternelle? Revenez, revenez à moi et vivez, car je ne suis point auteur de la mort, et ne me réjouis point de la perte des méchants* (*Ezech.*, XVIII). Que la vérité de ces paroles a paru clairement depuis la venue de Jésus-Christ dans le monde, par l'extrême douceur et l'inconcevable bonté avec laquelle il se donne à tous, et particulièrement à ceux qu'il appelle, comme nous, à la dignité du sacerdoce, et qui sommes élevés par là à un si haut degré d'honneur, que l'on peut dire que nous sommes son sanctuaire! Car, ainsi que sa très-sainte

Mère le porta durant neuf mois dans ses sacrés flancs, nous le recevons et le portons en chaque jour dans notre sein; et lorsque étant à l'autel nous le représentons, nous offrons avec lui le saint sacrifice, et sommes médiateurs entre Dieu et les hommes; ce qui est un ministère qui surpasse de beaucoup celui des anges, et nous conduit à la gloire quand nous nous en acquittons dignement. Peut-on donc, sans une irrévérence criminelle, négliger d'y apporter tout le respect imaginable?

Que si l'on demande comment il se peut faire que le corps de Jésus-Christ, que nous recevons en chaque jour, étant comme un brasier ardent qui doit nous enflammer de son amour, nous ne nous en sentons point échauffés, la raison est que nous ne mettons pas dans ce divin feu du bois propre à s'allumer, c'est-à-dire de bons désirs et de bonnes œuvres; mais que, nous confessant si souvent, nous retombons dans les mêmes péchés dont nous nous sommes confessés sans nous en corriger, et, qui pis est, sans nous efforcer de le faire. Or, d'où vient cela? Est-ce que ce sacrement ne confère pas la grâce? Il la confère sans doute; mais pour l'avoir, il est nécessaire de s'avancer dans la piété. Il faut donc avouer, à notre confusion, que toute la faute vient de nous, et que nous sommes inexcusables, puisque la seule considération de l'excellence de ce ministère et les avantages que nous en pouvons tirer devraient suffire pour nous animer à tenir une conduite toute contraire.

Faisons donc tous nos efforts pour ne nous pas manquer à nous-mêmes. Car que pouvons-nous désirer davantage de Dieu que de se donner comme il fait à nous? Je le répète encore: toute la faute vient de notre négligence, de notre lâcheté, de notre paresse, de nos désirs déréglés, de nos vains entretiens et de ce qu'enfin nous employons tout notre temps, comme des enfants, en des choses entièrement inutiles.

Pour remédier, Seigneur, à un si grand mal et donner de la vigueur à cette étincelle, afin que le brasier de votre amour la trouve disposée à en allumer le feu dans notre cœur, fortifiez-nous dans nos saintes résolutions; affermissez-nous dans nos bonnes œuvres; conduisez-nous par la seule véritable voie; rendez-nous, de charnels, spirituels; convertissez-nous, d'hommes terrestres, en des anges incarnés; faites-nous agir avec ferveur, et donnez-nous une telle crainte de vous offenser, que, tant que notre âme animera notre corps, nous ne pensions qu'à vous servir et à vous plaire. Que s'il arrive que nous nous affaiblissions par l'infirmité de la nature, ne permettez pas, s'il vous plaît, que cela refroidisse notre dévotion vers vous; mais rendez-la toujours ardente dans notre cœur, et faites que la crainte de nous éloigner de vous et le désir de conserver dans sa chaleur l'amour que nous vous portons nous empêche de perdre le temps en ces mécontentements, ces vains discours et autres choses inutiles qui éteignent la lumière de la piété; et que nous en tenions au contraire si peu de compte, que nous ne voulussions pas changer nos cellules contre les plus grands trésors, et que rien ne soit capable de nous faire quitter les exercices de la vie religieuse, en considérant quels sont les devoirs qui nous obligent de les pratiquer.

Or, encore que nos péchés fassent que peu de personnes demeurent fermes dans de si saintes dispositions, la bonté de Dieu est si grande, qu'il permet qu'il y en ait toujours quelques-uns pour nous donner l'exemple que nous devons suivre. Marchons donc après eux, malgré notre faiblesse et notre tiédeur, dans le chemin que Jésus-Christ lui-même nous a tracé; reconnaissons le besoin que nous avons de son assistance et que notre âme, comme dit David (*Psal.* CXVIII), soit tou-

jours entre nos mains pour la lui offrir, et l'en laisser disposer à sa volonté, suivant cette parole de l'Ecriture : *Dieu créa l'homme dans la justice, et le laissa en la main de son conseil. Il mit devant lui le feu et l'eau, avec une pleine liberté de choisir lequel il voudrait* (*Eccl.*, XIII, 1). Et saint Jean dit aussi : *Je vous ai donné le jour de la vie et le jour de la mort. Que chacun de nous se convertisse donc en quittant sa mauvaise vie et le péché dont il a souillé ses mains* (*Joan.* III). Ainsi, si nous manquons de faire pénitence, nous ne devrons nous en prendre qu'à nous-mêmes, et nous en porterons la peine; au lieu que si nous l'embrassons et élevons nos pensées vers Dieu pour l'aimer et pour le servir, il sera notre récompense dans l'éternité de sa gloire.

LETTRE XXIV

A UN RELIGIEUX QUI ÉTAIT PRÉDICATEUR ET AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE.

Il lui parle de l'avantage que l'on peut tirer des souffrances, et dit que l'on doit plutôt les désirer que les appréhender.

J'ai reçu depuis quelques jours la lettre par laquelle vous me mandez avoir besoin de consolation. Je ne vous en ai pas donné néanmoins et ne vous en donnerai point encore, parce qu'une âme qui a de l'amour pour Jésus-Christ crucifié, non-seulement ne recherche pas des consolations, mais les fuit, et désire au contraire avec ardeur de souffrir pour être conforme à celui qu'elle aime. Car comment pourrait-elle sans confusion regarder son adorable Sauveur, lorsque étant dans la consolation elle le verrait si éloigné d'en avoir, qu'il n'aurait pas seulement où pouvoir reposer sa tête? Son extrême désir d'être une même chose avec lui, fait qu'elle lui demande avec instance de vouloir la recevoir en sa compagnie, et faire que dans sa solitude sa foi croisse au lieu de diminuer, en considérant que c'est une faveur qu'il accorde à très-peu de personnes, et qu'il aime principalement et regarde d'un œil favorable ceux qui sont destitués de tout secours. Cette âme lui demande aussi que si les démons, pour la tromper, veulent lui persuader qu'il l'a abandonnée, elle ne soit pas si imprudente que de les croire et de craindre; mais se confie en l'amour qu'elle est assurée d'avoir pour lui, encore qu'elle n'en ait point de goût sensible, puisqu'elle le connaît à ces marques infaillibles, qui sont la pauvreté, les peines et les travaux; et qu'au contraire elle tienne pour certain qu'il ne l'aime jamais tant que lorsqu'il la voit dans la souffrance. Que si le remords de ses péchés lui donne de l'appréhension, elle ne doit point s'en troubler, mais recevoir ce châtiment comme une marque que Dieu les lui a pardonnés; le prier qu'au lieu de l'épargner il la punisse; croire que s'il le fait, ce n'est que pour l'éprouver; que ce châtiment est un témoignage de la paix qu'il lui donne et du pardon qu'il lui accorde; et le désirer avec tant d'ardeur, qu'elle n'appréhende point l'amertume d'une médecine si salutaire, parce que le bien qu'elle en espère est si grand, qu'il lui fait oublier le mal qu'elle en peut souffrir.

Dieu vous ayant fait la grâce de vous donner sa connaissance et son amour, je ne saurais croire que vous soyez submergé dans les eaux des tribulations, ni que les démons soient capables de vous effrayer, et les afflictions de vous décourager, puisque *ce qui paraît en Dieu être une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes* (I *Cor.*, I, 25), et qu'ainsi la moindre étincelle de son amour dans votre âme vous doit faire surmonter tous vos ennemis. C'est pourquoi, mon père, armez-vous d'un ferme courage; mettez votre confiance en Dieu; et quand vous vous trouveriez, comme Jonas, dans le ventre d'une baleine, ne doutez point qu'il ne vous fasse heureusement prendre

terre, et passer de là dans le ciel pour y jouir, avec lui, d'une félicité éternelle.

LETTRE XXV.

A UN PRÉDICATEUR QUI AVAIT ÉTÉ SON DISCIPLE.

Il lui parle contre la vaine gloire.

Le Saint-Esprit, qui est le consolateur des âmes et la vertu du Très-Haut, soit toujours avec vous et vous rende participant de la gloire de Jésus-Christ. Car c'est lui de qui nous devons attendre ce bonheur, selon ces paroles du Sauveur du monde : *Le Saint-Esprit vous fera connaître ma gloire* (*Joan.* XVI, 14); ce qui nous oblige à nous tenir extrêmement sur nos gardes, parce que cet Esprit, qui est la pureté même, ne se plaît que dans une demeure très-pure; que la grandeur d'un Dieu demande un profond respect, et qu'une bonté infinie ne saurait souffrir que l'on donne à des créatures quelque partie de l'amour qui lui est dû.

Ainsi nous avons sujet d'appréhender et de craindre, puisqu'il est si difficile à un homme, formé du limon de la terre, de traiter avec un Dieu, de lui préparer un séjour digne lui, et de vivre en telle sorte, qu'il puisse se rendre agréable à une si haute majesté : *Qui en sera capable ?* dit l'Ecriture : *Ce seront sans doute ceux-là seuls*, comme dit saint Paul, *qu'il a choisis lui-même, et en qui il a daigné répandre sa grâce* (II *Cor.*, II). J'espère, mon père, que vous serez de ce nombre, puisque vous travaillez continuellement pour ce Seigneur : *Qui relève les hommes les plus vils de la poussière, et tire les plus pauvres du fumier pour les faire asseoir dans des siéges honorables avec les princes de son peuple* (*Psal.* CXII, 6). C'est lui qui change des loups en brebis, des persécuteurs des justes en des gens de bien; et ceux qui avaient le plus d'éloignement de lui, en de continuels adorateurs de ses beautés éternelles : *Cet Esprit saint défendra l'âme fidèle de la flèche qui vole durant le jour, comme il l'a défendue de l'air contagieux qui se glisse dans les ténèbres* (*Psal.* XC, 6).

Personne ne sait, dit saint Augustin, *que celui à qui l'amour de la vaine gloire a déclaré la guerre, combien elle est capable de nuire.* Mais Dieu, combattant alors pour nous, selon ses promesses, fait disparaître nos ennemis, et leurs desseins s'en vont en fumée. Saint Bernard, pour se garantir de ce dangereux poison, se considérait comme séparé de ce grand nombre de gens qui lui rendaient de l'honneur; et saint Thomas faisait une croix sur son cœur en adressant ces paroles à Dieu : *Ne nous donnez point de gloire, Seigneur, ne nous en donnez point : donnez gloire seulement à votre nom* (*Psal.* CXIII, 9); ce qui le fit arriver à une telle pureté de cœur, qu'il n'avait plus aucun sentiment de ce venin; et il n'y a pas sujet de s'en étonner; car, que doit-on éviter avec plus de soin, que de dérober la gloire qui est due à Dieu, et en se contentant de dire seulement des lèvres, que l'on ne regarde que lui, en avoir le cœur si éloigné, que l'on en détourne les yeux pour les arrêter sur de viles créatures? Toutes ces créatures ne sont-elles pas comme autant de voix qui publient la grandeur de Dieu, comme autant d'images qui le représentent, et comme autant de pas qui nous doivent conduire à sa connaissance? Que peut-il y avoir, au contraire, de plus déraisonnable que de renverser un ordre si sagement établi ? de s'arrêter au milieu du chemin que l'on est obligé de faire, et de prendre le moyen pour la fin? Dieu veuille, pour son honneur, nous garantir d'un si grand aveuglement ! et, s'il nous arrive d'être touchés de ces sentiments de vanité, élevons notre cœur vers lui en lui

disant : Seigneur, c'est à vous seul que la gloire est due, ou autres semblables paroles, et rejetons avec mépris ces dangereux mouvements, jusqu'à ce que nous nous accoutumions peu à peu à n'en être non plus touchés que du conseil que l'on nous donnerait de dérober le bien d'autrui, quelque instance que l'on nous en fît.

Nous devons rendre grâces à Dieu de nos bonnes œuvres, comme étant des fruits de sa pure libéralité, et que nous ne saurions non plus produire par nous-mêmes, que la terre ne saurait rien produire, si la pluie qui tombe du ciel ne la rend féconde. Mais, encore que celui qui la cultive ne doive pas attendre sa récompense du fruit qu'elle produit, mais de son amour pour la gloire de Dieu, des avantages qu'il aura procurés à son prochain et des peines qu'il aura prises pour ce sujet, cela n'empêche pas qu'il ne doive se réjouir de la grâce que Dieu lui a faite de se servir de lui pour préparer sa demeure dans les âmes. Jésus-Christ lui-même nous en donne l'exemple. Car nous ne voyons point qu'il ait témoigné de la joie, que lorsque ses disciples lui rendirent compte de leurs prédications, pour faire connaître par là que les chrétiens ne doivent de rien tant se réjouir, que de la prédication et de la réception de l'Evangile. La vanité ne doit point avoir de part dans une affaire de cette importance : il faut l'attribuer toute au Saint-Esprit, se réjouir seulement de la réunion des âmes à leur Dieu, et lui en attribuer tout le bon succès.

Puis donc, mon père, que Dieu, comme pour rassasier la faim que vous avez du salut de ces âmes, les rend vivantes pour lui, de mortes qu'elles étaient par le péché, prenez courage, terrassez avec l'épée de sa parole les péchés, nos ennemis ; arrachez de la gueule de ce lion infernal la proie qu'il était près de dévorer, et tirez du profond de la mer ces monstres qui nous doivent être si redoutables. Préparez-vous ensuite à souffrir toutes sortes de travaux, et même la mort de la croix, sans permettre à vos yeux de goûter la douceur du sommeil, ni à vos paupières de voir le jour, jusqu'à ce que vous ayez gagné plusieurs âmes à Dieu, et les ayez rendues dignes de faire son séjour en elles et d'y trouver son repos. Par ce moyen, mon père, vous deviendrez un fidèle imitateur de son Fils unique, qui a travaillé avec tant de soin pour sa gloire et pour le faire connaître aux hommes, et vous vous rendrez digne de participer à cette grande promesse qu'il nous a faite : *Où je serai, là sera aussi mon serviteur* (*Joan.* XVI, 26).

Je vous recommande extrêmement le soin de ces demoiselles à qui j'ai appris que Dieu a depuis peu ouvert les yeux pour ne penser qu'à lui plaire. Conduisez-les avec beaucoup de prudence sans permettre que pour vouloir trop embrasser elles ne succombent sous le faix ; qu'une trop grande lumière ne les aveugle, et qu'elles n'aient sujet de se repentir de n'avoir pas suivi le conseil du Sage : *Si vous avez trouvé du miel, mangez-en autant que vous en aurez besoin ; mais non pas trop, de peur que vous ne soyez contraint de le vomir* (*Prov.*, V). Usez envers elles de retenue en ce qui regarde la fréquente communion et l'oraison, et assurez-vous que Dieu ne l'aura pas désagréable ni ne leur refusera pas dans leur retraite ce qu'il leur aurait donné à l'autel. Ne leur permettez pas de faire vœu de virginité qu'après qu'elles auront passé des années à prier Dieu sur ce sujet, afin qu'elles n'abandonnent pas par légèreté une résolution qu'elles auraient prise légèrement.

Ne vous laissez pas emporter à la joie par la prospérité, ni abattre par l'adversité. Mais quand vous serez dans l'un de ces deux états, préparez-vous à passer dans l'autre.

Ayez toujours une ferme confiance que Jésus-Christ vous assistera.

Je souhaite qu'il ne vous abandonne jamais. Et surtout je vous avertis que si vous ne craignez point de publier hautement ses louanges, vous serez éprouvés par des souffrances.

LETTRE XXVI.

AU MEME PRÉDICATEUR.

Il lui parle de l'avantage qu'il y a d'être tenté, et dit pourquoi Notre-Seigneur le permet.

J'ai reçu deux de vos lettres et recommandé à Dieu, selon ma faiblesse, ce que vous désirez de moi. Je le remercie de tout mon cœur d'avoir donné quelque soulagement à vos peines. Il a agi en cela comme il a accoutumé d'agir par son adorable sagesse, en donnant le calme après la tempête, parce qu'il sait que l'un n'est pas moins nécessaire que l'autre pour faire avancer dans son service ceux qui l'aiment. C'est pourquoi ils ne sont pas moins obligés de le remercier lorsqu'il les laisse dans le découragement et les prive de ce qu'ils aiment, que quand il les soulage dans leurs peines et les favorise. Ainsi ils doivent lui rendre grâces lorsque, par les travaux qu'ils souffrent, il leur ôte ces contentements attachés à la prospérité, considérant plutôt en cela ce qui leur est utile que ce qui leur est agréable.

J'ai beaucoup de joie de ce que vous avez éprouvé combien sont grands ces combats qui se passent dans nous-mêmes parce que cela vous fait connaître de plus en plus notre misère et le besoin que nous avons d'un continuel secours de Dieu. O mon père, s'il s'éloignait tant soit peu de nous et laissait souffler ces vents qui peuvent élever tant de tempêtes dans notre cœur, combien clairement verriez-vous alors par quelles merveilles il empêche une âme d'être submergée dans ces flots qui semblent monter jusqu'au ciel ! Ce serait alors que vous connaîtriez avec combien de vérité l'Ecriture dit que l'homme n'est que poudre et que cendre. Vous demeureriez si épouvanté, que vous seriez comme un enfant qui a sans cesse recours à son père, et verriez combien grand est le besoin que nous avons de la foi, puisqu'elle nous donne la force de résister à l'impétuosité de ces vagues qui semblent nous devoir entraîner et dire : *Ils ne trouveront point de salut en Dieu* (*Psal.* III, 2). C'est de cette foi que saint Paul dit : *Il a espéré contre toute espérance* (*Rom.*, IV, 18), et que l'âme au milieu de tous ces troubles ne craint point aussi de dire : *Seigneur, vous êtes mon bouclier, vous êtes ma gloire; et vous me faites marcher tête levée* (*Psal.* III, 3). Mais il y a peu d'hommes qui aient une foi si ferme qu'ils ne se sentent un peu ébranlés par les mauvais événements, et Dieu permet que ses serviteurs se trouvent souvent dans cette peine, afin que, s'en voyant délivrés comme par miracle par sa main toute-puissante, leur courage se fortifie en de semblables occasions par leur confiance en son secours qu'ils ont éprouvé dans leurs maux passés, et qu'ainsi leur foi s'augmente toujours, selon ces paroles d'Isaïe : *Qu'ils changent leur faiblesse en force ; qu'ils prennent des ailes d'aigles; qu'ils volent et qu'ils ne se lassent point de voler* (*Isaie*, IV). Une seule chose me donne sur ce sujet un peu de peine, c'est de les voir sitôt délivrés de celles qu'ils souffrent, parce que cela me fait craindre qu'ils ne se soient pas vaillamment portés dans un combat d'où ils sont sitôt sortis. Et comme je crois que ce ne sera pas le dernier où ils se trouveront engagés, je les exhorte, s'ils n'ont pas assez bien fait jusqu'alors, de faire mieux à l'avenir et sans discontinuer, jusqu'à ce qu'ils puissent demeurer dans le feu sans brûler, trouver la paix dans la guerre et changer les pierres en pain. Car c'est en quoi consiste notre véritable avancement, parce que cela ne s'accorde pas avec nos intérêts et

notre propre volonté, qui sont dans notre âme comme deux taches de lèpre qui s'effacent difficilement, et qui sont d'autant plus périlleuses qu'elles sont quelquefois si cachées, qu'on ne les aperçoit pas. C'est pourquoi les serviteurs de Dieu doivent beaucoup s'efforcer de recevoir avec joie ce qui leur arrive de contraire à leurs sentiments, à leur propre volonté, et à leurs intérêts, puisque c'est le moyen de purifier leurs âmes et de vaincre leurs ennemis.

LETTRE XXVII.

AU MEME PRÉDICATEUR.

Il l'exhorte à parler dans ses prédications du peu d'estime que l'on fait aujourd'hui de la parole de Dieu et de la perte des âmes.

Le désir que j'avais d'apprendre de vos nouvelles m'a fait recevoir votre lettre avec grand plaisir, parce qu'ayant appris votre maladie, et ne sachant point si vous vous portiez mieux, j'en étais en peine. Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué de vous avoir donné les forces dont vous aviez besoin pour prêcher son Evangile, et je le prie de faire qu'il soit reçu avec la jôie et le respect qui lui sont dus, afin qu'il opère dans les âmes l'avantage qu'elles en doivent tirer.

Nous sommes dans un siècle si malheureux que le cœur des hommes semble avoir contracté un mariage avec la terre. Ainsi comment peut-on espérer qu'il en naisse des enfants propres pour le ciel? On ne saurait voir le soleil sans la lumière du soleil, ni rien obtenir de Dieu, sans l'assistance de Dieu. Il faut que ce qui nous élève vers le ciel, vienne du ciel; rien de terrestre ne va jusque-là. Je crois, mon père, que nous sommes arrivés à la fin du monde, puisque les péchés sont dans leur comble; et je ne sais d'où peut venir cette dureté du cœur, ce mépris de la parole de Dieu, et cette insensibilité pour ce qui regarde le salut. On peut comparer cet aveuglement à celui des gendres de Loth, qui se moquaient de l'embrasement dont ils étaient menacés. Il semble que l'on croit que Dieu se moque lorsqu'il nous parle de ses jugements; on n'appréhende point ses menaces: on n'ajoute point de foi à ses promesses; on ne révère point sa grandeur: et l'on n'aime point sa bonté. Qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir que cette infinie bonté de Dieu étant comme une pierre précieuse qui n'a point de prix, on n'en considère point la valeur. On aime les choses terrestres, et vous, Seigneur, vous ne trouvez personne qui vous aime; ou si vous en trouvez, ils sont en très-petit nombre et ne vous aiment que faiblement.

Criez, mon père, d'une voix si forte à ces âmes endurcies qu'elles vous entendent, qu'il n'y a point de bien qui ne vienne de Dieu, ni de beauté qui ne procède de lui, et que toutes les créatures doivent arrêter leurs yeux sur lui comme s'il était le seul objet qu'elles fussent capables de regarder. Dites-leur que des ombres ne doivent pas les détourner de chercher la lumière de la vérité, ni des gouttes d'eau qui sortent d'une fontaine les empêcher de recourir à la source pour désaltérer leur soif.

Est-il juste d'oublier Dieu parce qu'il nous comble de biens; et ne devrions-nous pas, au contraire, les lui référer et l'en remercier sans cesse? Pouvons-nous l'offenser davantage qu'en arrêtant nos désirs dans la possession des choses dont nous ne devons avoir que l'usage, et ne le considérer lui-même qu'en passant, au lieu de souhaiter avec ardeur de le posséder, lui dérobant ainsi la gloire qui lui est due pour la donner à la vanité des créatures?

Le remède à un si grand mal est la pénitence et la confusion que

nous doit causer le regret d'avoir offensé un tel Maître. Il est si bon qu'encore que nous ayons tant de fois mérité la mort, il veut nous donner la vie. Mais il faut qu'il y ait de la proportion entre les maux et les remèdes. Nous lisons dans Isaïe : *Lorsque Dieu, après avoir touché le cœur de son peuple, lui aura fait faire pénitence dans les pleurs, les gémissements, le sac et la cendre, il le fera entrer dans la joie* (*Isa.*, XXII, 12). Mais écoutez ces terribles paroles que le Seigneur fit ensuite entendre à ce prophète : *Ceci ne vous sera point pardonné jusqu'à votre mort* Que si cela ne se pardonne alors, il ne se pardonnera pas après, parce que ces péchés ne sont pas du nombre de ceux qui se pardonnent après la mort. Car comment Dieu pardonnera-t-il à ces méchants qui ne font que se rire de l'avoir offensé et n'ont pas le moindre regret d'avoir méprisé un tel père, un tel Seigneur et un si grand Dieu ? Ce ne serait pas une miséricorde, mais une justice et une action indigne de ce souverain auteur de notre être, qui ne fait rien qu'avec raison, poids et mesure. Mais en voilà assez sur ce sujet, quoi que l'on n'en puisse assez dire. Et quelle douleur ne doit-ce point être de voir que l'on profite aujourd'hui si peu en parlant de lui au peuple, et d'un autre côté de se taire en voyant combien on l'offense ?

LETTRE XXVIII.

A UN PRÉDICATEUR.

Il lui parle contre la tentation que donne la défiance, et des grâces que nous recevons de Jésus-Christ.

Au lieu de vous plaindre de moi, je vous prie, mon père, de me pardonner comme saint Paul dit que Dieu nous pardonne. Vous connaissez mes imperfections, et elles suffisent seules à me faire commettre des fautes. Mais j'ai quelquefois aussi manqué d'occasions pour vous écrire, ainsi que j'en manque encore maintenant, ne sachant par quelle voie vous faire tenir cette lettre ; mais faites-moi la justice de croire qu'en des choses plus importantes, je ne manquerai jamais de désir de vous servir.

La défiance de votre salut, dont vous me parlez, n'est pas seulement une tentation visible, mais elle n'a point de fondement, et l'on peut la nommer folle, lorsqu'elle ne cesse pas par la considération des obligations que nous avons à Dieu, comme si nous les pouvions attribuer à nos mérites et non pas à la grâce de Jésus-Christ. Élargissez votre cœur, mon père, en le faisant entrer dans cet amour de Dieu sans bornes et sans mesure par lequel le Père éternel nous a donné son Fils unique, s'est donné lui-même à nous en nous le donnant, et nous a donné tout ensemble le Saint-Esprit avec toutes les autres faveurs dont nous lui sommes redevables. Recevez cette grâce comme une augmentation de grâces et une grâce qui vous doit ravir de joie, puisque c'est de Dieu qu'elle vient. Que si le souvenir de vos fautes vous tourmente, considérez qu'une seule des faveurs que Dieu nous fait par Jésus-Christ est capable de nous acquitter de toutes nos dettes, et d'apaiser sa colère. Car comment pouvons-nous douter qu'il ne nous pardonne nos péchés, puisque nous ne doutons point de la passion qu'il a soufferte pour les effacer par son sang ? Que nous servirait de croire que Jésus-Christ est mort pour nous racheter de la mort, et que le juste a enduré pour les injustes, si nous ne croyons aussi que sa mort a donné la mort à nos péchés : et s'ils sont morts, quel sujet avons-nous de craindre ? Lorsqu'au sortir de l'Égypte les Israélites virent leurs ennemis ensevelis dans la mer, dont ils avaient, en les poursuivant, osé, comme eux, tenter le passage, continuèrent-ils de craindre ? Ne chantèrent-ils pas,

au contraire, un cantique à la louange de Dieu, dont le sujet fut la mort de ces mêmes persécuteurs de leur nation, qui auparavant les faisaient trembler? Car, encore que nous ne soyons pas aussi assurés que nos péchés nous sont pardonnés comme nous le sommes que Jésus-Christ est mort pour nous, à cause que nous ne pouvons savoir certainement si la satisfaction faite par sa mort à la justice de Dieu nous a été particulièrement appliquée, et si ce cœur nouveau que Dieu nous a donné, en nous appelant à lui, n'est pas une marque assurée qu'il nous a pardonné, néanmoins, la grâce qu'il nous a faite de le considérer et de l'aimer comme notre Père est une marque que dans son cœur il nous tient pour ses enfants, puisque l'on ne saurait croire sans blasphème que cet amour que nous lui portons venant de lui, il ne nous aime pas lorsque nous l'aimons.

Ne vous représentez, mon père, rien que de grand dans les perfections infinies de Dieu, et particulièrement dans sa bonté. Elevez les yeux vers Jésus-Christ attaché à la croix, qui est le prix de notre salut, le gage de notre espérance, et le sacrifice dont l'odeur a été si agréable au Père éternel, qu'il nous a de telle sorte réconciliés avec lui, qu'il nous fera vivre éternellement devant son trône.

Que si nos œuvres nous paraissent défectueuses, comme elles le sont en effet, cela ne doit pas nous faire perdre la confiance. Jésus-Christ, d'ennemis que nous étions de Dieu son Père, nous a rendus ses amis et conservés dans son amitié. Avant que d'avoir connu Dieu, non-seulement nous ne lui étions pas agréables, mais nous l'irritions par nos péchés : et comme ils n'ont pu empêcher l'effet de la grâce de Jésus-Christ, ils ne pourront non plus le divertir de l'affection qu'il nous porte, puisque nous sommes incorporés en lui, et qu'il est le Fils bien-aimé de son Père.

Il est bon d'avoir du sentiment de nos fautes et de nos misères, pourvu que nous nous représentions quelle est la grandeur de la miséricorde de Dieu, et que, reconnaissant notre malice, nous rendions des grâces infinies à son extrême bonté, qui souffre avec tant d'amour et de patience des enfants aussi méchants et aussi imparfaits que nous sommes. Voudrions-nous, mon père, lui ravir la gloire d'être si libéral de son amour envers ceux qui aiment son Fils et qui croient en lui, qu'il leur pardonne leurs péchés après qu'ils les ont pleurés et qu'ils en ont fait une véritable pénitence?

Ne doutons point que Dieu n'ait assez de bonté pour nous aimer, et que les mérites de Jésus-Christ ne le portent à nous aimer à cause de lui. Rendons-lui de continuelles actions de grâces de tant de biens qu'il nous a faits, et de ce qu'il nous pardonne les péchés que nous commettons en chaque jour. Combattons avec courage et avec joie dans la guerre du Seigneur, comme l'Ecriture le dit de Judas Machabée, et que les grâces que nous recevons de son infinie bonté nous fassent espérer de participer un jour à la gloire de son royaume, après qu'un feu passager aura purifié nos âmes de leurs imperfections. Travaillons de tout notre pouvoir à nous avancer toujours, mais que notre désir en cela soit tranquille et plein de confiance, puisqu'encore qu'il n'augmente pas, il suffira pour nous sauver. Car si nous ne regardions que nous-mêmes, nous sommes tous si fragiles et si sujets à faillir, que nous ne serions jamais en repos ni ne croirions être aimés de Dieu. Ainsi, comment le servirions-nous et nous rendrions-nous agréables au Saint-Esprit, puisqu'au lieu qu'il n'est que consolation et que joie, nous l'attristerions par notre découragement contre ce que saint Paul nous ordonne lorsqu'il dit : *N'attristez point l'Esprit-Saint de Dieu* (*Ephes.*, IV).

Pour conclusion, mon père, examinons nos fautes : reconnaissons

qu'elles sont fort grandes : pleurons-les et gémissons-en dans la confession et la pénitence. Mais reconnaissons en même temps que les grâces que nous recevons par Jésus-Christ les surpassent : espérons de l'amour qu'il nous porte d'en recevoir encore de plus grandes ; et, quand il ne nous en ferait pas davantage, celles que nous avons déjà reçues de sa bonté suffisent pour nous donner sujet de nous promettre d'être heureux éternellement.

AVIS DONNÉS PAR LE RÉVÉREND PÈRE MAITRE JEAN D'AVILA

A dom Diégo de Gusman et au docteur Loart, lorsqu'ils étaient près d'entrer dans la compagnie des jésuites.

1. Qu'ils ne prétendent pas de ne s'avancer que par un certain moyen, et ne se souviennent point qu'il y ait des personnes dans le monde, si ce n'est pour leur souhaiter du bonheur et le demander pour eux à Notre-Seigneur. Car tant s'en faut qu'ils doivent s'entretenir de la pensée de choisir ces moyens : il faut au contraire qu'ils les rejettent comme une tentation.

2. Qu'ils ne s'imaginent pas, qu'entrant en religion, ils doivent se mêler de juger des actions des autres, mais qu'ils gravent au contraire dans leur cœur cette parole d'un bon religieux : Je suis venu ici pour être jugé et non pas pour juger les autres. C'est pour eux un pas si glissant, qu'ils doivent fort y prendre garde, et particulièrement s'ils croient savoir quelque chose, puisqu'il arrive quelquefois que ce défaut va jusqu'à faire perdre la grâce de Dieu.

Ils doivent croire que Dieu conduit ceux que leur charge oblige de conduire les autres, et qu'ainsi, ayant des raisons particulières de faire ce qu'ils font que ceux qui leur sont soumis ignorent, ils ne doivent pas se mêler d'en juger, mais se souvenir de ces paroles de Jésus-Christ : *Que vous importe? suivez-moi* (*Joan.*, XXI, 22).

3. Ils doivent fort s'affermir dans l'obéissance, et la considérer comme une grande faveur, de Dieu dans l'espérance que, par le moyen de leurs supérieurs, il leur fera connaître sa volonté. Mais ce n'est pas sur la sagesse et sur la capacité de ces personnes qu'ils doivent fonder cette espérance : c'est sur la promesse de Dieu, qui assiste ceux qui s'humilient. Et s'ils pratiquent cet avis avec une grande foi, ils jouiront d'une grande paix, et s'avanceront beaucoup en peu de temps.

4. Que si, au lieu de les employer à travailler à la conversion des âmes, on les occupe à d'autres exercices, il ne faut pas qu'ils s'en inquiètent, parce que l'observation de ce que les supérieurs commandent étant fort importante pour la conservation et l'augmentation de l'ordre, quand on ne les emploierait qu'à laver les écuelles, ils le devraient faire avec plaisir sans envisager autre chose, ne considérant pas cette action en elle-même, mais l'obéissance qui la leur fait faire, et la grâce dont ils sont obligés à Jésus-Christ d'être membres d'un corps par lequel il est servi.

5. Ceux qui ont soin de ne donner sujet à personne de se plaindre d'eux, et qui souffrent avec patience le tort qu'on leur fait, montrent qu'ils pensent à la croix de Jésus-Christ, et qu'ils se préparent à la porter. La diversité des conditions qui se rencontre dans les communautés ne doit point les troubler, mais ils doivent croire que, jusqu'à ce qu'ils aient été éprouvés au regard du prochain, Dieu ne leur a pas encore fait beaucoup de grâces. C'est ce qui les oblige de travailler de tout leur pouvoir à ne se point inquiéter à l'égard d'autrui, à être disposés de souffrir avec joie qu'on les offense et qu'on les foule aux pieds comme l'a été Jésus-Christ, et à ne se négliger jamais en cela, parce que, pour peu qu'ils se relâchent, ils ne manqueront pas de

tomber, à cause de la guerre continuelle qu'ils auront à soutenir sur ce sujet. Qu'ils aient donc toujours les yeux ouverts pour ne point se laisser surprendre à ce désir de condamner les sentiments des autres; qu'ils n'en parlent jamais si on ne le leur commande, et qu'à moins que cela, ils se contentent de se dire à eux-mêmes ces belles paroles : Je suis venu en religion pour être jugé, et non pas pour juger les autres.

6. Ils doivent travailler pour leur avancement avec le soin que mérite une affaire qui regarde Dieu, et se représenter que, comme il fit voir à Moïse ce buisson ardent qui brûlait sans se consumer, et dont la terre qui le portait était sainte, il leur fait voir un buisson tout plein de croix, pour montrer qu'il ne souffre point d'affections déréglées; afin qu'ils implorent le secours de Jésus-Christ, pour obtenir par la puissance de sa grâce la force dont ils ont besoin pour se refuser à eux-mêmes tout ce qui est condamnable, non-seulement dans ce qui regarde la sensualité, mais encore plus dans ce qui regarde l'entendement et la volonté, puisque l'on ne pourrait y manquer sans se rendre perturbateur de la paix, juge présomptueux, censeur de ses supérieurs, père de la division, ennemi de l'obéissance, et une idole que l'on met à la place de Dieu. Je les prie encore et les conjure au nom de Jésus-Christ, de renoncer aux lumières de leur esprit pour y faire régner par la foi Dieu en leur place, avec une ferme confiance que ce que leurs supérieurs leur commanderont sera conforme à sa volonté, de ne chercher point d'autre éclaircissement dans leurs doutes et de croire que, tant qu'ils en useront de la sorte, ils s'en trouveront parfaitement bien.

AUTRES AVIS.

1. Connaître sa bassesse, et avoir dans le cœur un véritable mépris de soi-même.
2. Ce mépris paraît extérieurement dans l'habit, dans le marcher et dans le plaisir que l'on prend à pratiquer les choses les plus viles et les plus basses.
3. Souffrir avec patience d'être méprisé.
4. Se réjouir d'être méprisé.
5. Désirer de tout son cœur de l'être de tout le monde.

Douze autres degrés d'humilité.

1. Craindre Dieu.
2. Renoncer à sa propre volonté
3-4. Pratiquer l'obéissance et la patience.
5. Confesser ses péchés.
6. Se mépriser soi-même.
7. Préférer les autres à nous, et les estimer plus que nous.
8. Eviter la singularité dans les choses extérieures.
9. Ne point parler si on ne nous interroge.
10. Ne rire pas facilement.
11. Parler peu, et seulement de choses bonnes.
12. Ne désirer rien que d'humble dans la condition et dans l'habit.

DIX AUTRES AVIS

Pour marcher dans le chemin du ciel.

1. Aussitôt que l'on s'aperçoit, non-seulement d'avoir fait un jugement téméraire, mais quelque autre péché que ce soit, il faut en rejeter la pensée et avoir recours à Notre-Seigneur, en lui montrant la plaie que cela a pu faire dans notre âme, et le prier de la guérir.

2. Si nous avons assez de courage pour désirer les répréhensions, les offenses, les dégoûts, les travaux et autres sujets de tristesse qui nous arrivent, il faut les souffrir avec patience sans s'en plaindre ; et au lieu d'en vouloir mal à ceux qui nous les causent, les considérer comme venant de la main de Dieu ; le prier pour eux, et lui demander de nous faire la grâce de les endurer pour l'amour de lui, en considérant que la patience jointe à la souffrance est une marque de prédestination.

3. Référer à Dieu toutes les grâces spirituelles, les dons naturels, et ce que nous faisons de bien, l'en remercier et ne nous attribuer que les imperfections, les fautes et les péchés

4. Lorsque l'on se sent touché d'envie, aussi bien des dons spirituels que des naturels et des temporels que l'on voit en d'autres, il faut élever son cœur à Dieu pour le prier de les leur augmenter encore, se réjouir de leur bonheur, et être fâché de ses propres défauts.

5. Avoir fortement gravé dans le cœur que l'on ne doit rien désirer que la grâce de Notre-Seigneur, ni se tourmenter de rien que pour acquérir son amour, éviter de l'offenser en quoi que ce soit, et tâcher de lui être agréable, soit dans la vie ou dans la mort, dans la santé ou dans la maladie, dans la joie ou dans la tristesse, dans la supériorité ou dans les offices les plus vils, en quelque lieu que l'on soit, fût-ce au bout du monde, pour ne penser qu'à s'approcher de Notre-Seigneur.

6. Croire fermement que tant que nous serons dans le monde nous ne manquerons jamais de travaux, de peines, de tentations et de croix, parce que c'est la marque des serviteurs de Jésus-Christ : et ainsi les souffrir avec patience, en considérant que nos péchés en méritent beaucoup davantage; que la vie de l'homme est un combat perpétuel sur la terre, et qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui persévéreront jusqu'à la fin.

7. Lorsqu'il nous vient quelque pensée de vanité, ou qu'il nous échappe quelque parole qui en procède, ou que nous faisons quelque action qui nous en donne, soit que l'on se croie meilleur qu'un autre ou plus capable de servir, ou que l'on se préfère à lui en quoi que ce soit ; il faut promptement y renoncer comme étant une chose qui donne de l'horreur à Dieu, exposer à ses yeux sa misère, et lui en demander le remède en se souvenant qu'il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.

8. Quand il nous vient dans l'esprit des raisons qui nous font croire que les autres ont tort et que nous ne l'avons pas, il ne faut point s'excuser quoique nous le puissions faire ; mais plutôt nous accuser nous-mêmes et excuser son frère, puisqu'encore que nous n'ayons pas mérité la répréhension, la pénitence ou la peine que l'on nous pourra alors imposer, nos péchés passés l'ont méritée, et qu'ainsi nous souffrirons toujours justement.

9. Nous devons plusieurs fois le jour, et particulièrement dans notre examen, rendre grâces à Jésus-Christ de ce qu'il nous a rachetés par sa mort, réconciliés avec Dieu son Père, et comblés de biens et de faveurs par ses travaux et par sa passion ; et remercier Dieu en même temps de nous avoir donné ce Rédempteur.

10. Le fruit de la sainte communion et de tous les autres exercices spirituels, doit être de nous fortifier dans l'amour et le service de Dieu, pour pouvoir résister aux tentations et soutenir les travaux avec patience; mais non pas pour avoir des goûts sensibles de dévotion qui sont d'ordinaire des marques d'imperfection, et qui peuvent même

venir du démon, lequel s'en sert pour nous tromper; ce qui fait que nous ne devons pas beaucoup nous mettre en peine de les avoir, si ce n'est Notre-Seigneur qui nous les envoie, ni, les ayant, mépriser ceux qui ne les ont pas ; ce qui serait une grande présomption, puisqu'il se pourrait faire qu'ils ne laisseraient pas d'être plus parfaits que nous et plus agréables à Dieu.

QUINZE AUTRES AVIS,

Pour ceux qui désirent d'être de véritables religieux.

1. Il faut avoir ses péchés toujours présents et être fâché de les avoir commis.
2. Le sentiment que l'on doit avoir de soi-même ne saurait être trop humble. Il faut reconnaître que l'on est si négligent dans ses devoirs, que l'on est indigne d'entrer en quelque compagnie que ce soit : et ainsi, ne pouvant rien espérer de soi-même, n'espérer qu'en la miséricorde de Dieu.
3. Non-seulement il ne faut point juger des autres; mais agir avec tant de simplicité que l'on n'en ait pas seulement la pensée, et que sans prendre garde aux fautes d'autrui, on ne s'occupe que des siennes propres.
4. Il faut ni avoir ni témoigner de la colère ou de l'aversion contre personne, mais conserver toujours dans son cœur la tranquillité, la paix et l'humilité, et porter dans le visage un air sérieux acompagné de pudeur.
5. Il faut toujours être prêt à servir tout le monde avec joie.
6. Il faut éviter toutes les paroles inutiles et celles qui ne tendent qu'à se divertir, si ce n'est dans de certaines rencontres où la charité oblige à s'en dispenser un peu.
7. Il faut souffrir, non-seulement avec patience, mais avec joie les déplaisirs, les contradictions, les paroles fâcheuses, et même les injures que Dieu permet que l'on nous fait.
8. Il faut dans toutes sortes de sujets mortifier la curiosité aussi bien que le désir d'avoir plus que le nécessaire, et ne se mettre en peine que de ce qui regarde le salut.
9. Il faut bannir de notre esprit toute autre pensée que celles qui regardent Dieu.
10. Nous ne devons travailler avec soin en cette vie, qu'à nous rendre agréables à Dieu.
11. Il ne se faut étonner de rien de ce qui arrive en ce monde, ni en demander la raison ; mais le recevoir de la main de Dieu avec action de grâces dans la confiance que nous devons avoir qu'il prend soin de nous, et que tout ce qu'il permet est pour notre plus grand bien, encore que nous en ignorions la cause.
12. On ne doit, quand on se porte bien, désirer aucune autre nourriture que celle qui est commune à tout le monde. Et si lorsqu'on est malade, on n'en peut avoir d'extraordinaire, il faut en remercier Dieu.
13. Il ne se faut entremettre de rien que de ce dont on est indispensablement obligé de se mêler, principalement dans ce qui regarde les défauts des autres et les actions des supérieurs.
14. Il ne faut jamais manquer à rendre de tout son cœur l'obéissance, le respect et l'affection que l'on doit aux supérieurs. Il faut avoir de bons sentiments d'eux, et ne consentir jamais que l'on en dise du mal ni que l'on fasse rien contre eux, ni contre nos frères et notre prochain
15. Il faut toujours chercher la solitude tant de l'esprit que du corps,

et regarder toutes les choses du monde comme étant très-peu considerables.

Il faut observer très-exactement la règle et les constitutions sans manquer à rien de ce qu'elles ordonnent; car elles sont comme les armes dont un religieux se doit servir s'il ne veut courir fortune de succomber aux tentations.

LETTRE XXIX.

A UN PRÉDICATEUR

Il lui parle de l'excellence de la prédication et de la manière dont ceux qui y sont appelés et les directeurs doivent se conduire.

J'ai reçu, mon très-cher Père, les deux lettres par lesquelles vous m'apprenez que Dieu vous a donné une nouvelle vocation pour lui acquérir des enfants qui le glorifient. Qu'il soit béni dans tous les siècles de ce qu'il ne dédaigne pas de se servir pour un ministère si glorieux d'une vile créature ; et de ce qu'étant Dieu, il veut bien parler par une langue de chair, prendre l'homme pour l'organe de sa voix divine, et le rendre l'oracle du Saint-Esprit.

Jésus-Christ s'étant fait homme, a été le premier sur qui cet Esprit qui donne la vie à ceux qui l'écoutent s'est reposé. Il a engendré par sa parole des enfants à Dieu, et il a mérité en mourant pour nous, d'être nommé le Père du siècle futur. Il ne s'est pas seulement communiqué à nous ; il nous a aussi communiqué tous ses biens. Ainsi, étant comme il est le Fils de Dieu, il nous a rendus enfants de Dieu ; étant le souverain Prêtre, il nous a rendus prêtres; étant aimé, chéri et béni de son Père, il nous a fait aimer, chérir et bénir de son Père; étant héritier de son royaume, il nous en a aussi rendus héritiers en lui et par lui, lorsque nous sommes en grâce : et pour ne rien laisser dans ces riches trésors dont nous ne soyons participants, ce Sauveur du monde, ayant un Esprit capable de ramener dans la bonne voie ceux qui se sont égarés, ayant un zèle plein de compassion pour gagner les âmes qui ont abandonné leur Createur, et ayant une parole vivante et si efficace, qu'elle rend la vie à ceux qui l'entendent, et console ceux qui ont le cœur contrit et percé de douleur, suivant ces paroles d'Isaïe : *Une langue qui peut relever par la parole ceux qui sont tombés* (*Isa.*, LVI); il a voulu rendre quelques-uns participants de cet esprit et de cette langue, afin qu'ils puissent pour sa gloire porter le titre de Père spirituel, comme saint Paul l'ose prendre lorsqu'en parlant de lui-même, il dit : *Je vous ai engendrés par l'Evangile* (I *Cor.*, IV, 15). Et saint Jean, si chéri de Jésus-Christ, nous exhorte de considérer quel est l'amour que Dieu nous témoigne de vouloir que l'on nous appelle ses enfants et que nous le soyons en effet.

Il est donc juste que nous soyons et voulions bien être les Pères des enfants de Dieu, et que nous fassions connaître sa libéralité et sa bonté envers les enfants des hommes. Ainsi, mon Père, pour vous acquitter de la charge où vous avez été appelé, vous devez prendre un extrême soin de ne pas laisser refroidir en vous cet esprit de fils à l'égard de Dieu qui est notre Père commun, et de Père à l'égard de ceux qu'il vous a donnés pour enfants. Comme fils, vous êtes obligé à un très-grand respect envers cette suprême Majesté, à vous oublier vous-même pour l'adorer avec une très-profonde humilité, et à vous abîmer dans l'abîme ineffable de son Etre. Et comme Père des enfants qu'il vous a donnés, vous devez lui être si fidèle, que toutes vos actions n'aient autre fin que sa gloire, et renonciez de tout votre cœur à la vôtre, afin que vous puissiez dire ces paroles de Joseph que nous lisons dans l'Écriture :

Mon maître m'a mis entre les mains la disposition de tout son bien, excepté de vous qui êtes sa femme. La gloire de Dieu n'appartient qu'à Dieu; ne la donnons donc qu'à lui seul. Car si nous la donnions à un autre, quel horrible adultère serait-ce de l'ôter au Créateur pour l'attribuer à une créature? Cette gloire de Dieu est l'épouse que nous cherchons; mais nous ne devons pas la chercher dans les âmes où Jésus-Christ fait sa demeure et qui nous doivent oublier pour ne penser qu'à lui seul, si ce n'est qu'il juge nécessaire que pour l'aimer et l'estimer davantage elles se souviennent de nous.

Ce désir de l'honneur de Dieu porte ses véritables enfants à ne cesser jamais de publier, par leurs paroles et par leurs actions, la gloire de ce divin Père sans s'occuper à autre chose. Ils doivent mettre en cela toute leur joie, si ce n'est qu'ils trouvent enfin quelque sainte retraite où ils passent leur vie comme dans un temple, à l'aimer et l'adorer sans cesse, à l'exemple de Jésus-Christ, lorsque dans cette dernière journée, qui termina sa vie mortelle, il déclara pour quel sujet il avait été envoyé par son Père et ce qu'il avait fait jusqu'alors, en disant: *J'ai fait connaître votre nom aux hommes* (*Joan.*, XIV): et il ne dormit ni ne se reposa point jusqu'à ce qu'il trouva du repos dans le sein du Dieu de Jacob. Ce respect et ce zèle si ardent pour l'honneur de son Père, qu'il eut toujours jusqu'à la mort, ne doit jamais s'effacer de la mémoire de celui qui est appelé au ministère de la publication de sa gloire, afin que, lui adressant en qualité de fils ces paroles: *Mon père, mon père* (*Rom.*, VIII,15), il ait pour lui dans le fond du cœur, le respect, l'amour et la confiance qu'un fils très-obéissant doit avoir pour son père, et qu'il puisse lui demander de lui donner un amour de père envers les enfants spirituels qu'il engendrera dans l'exercice de son ministère. Car, un bon père, après avoir donné à ses enfants la vie de l'âme, ne doit pas se reposer sur un autre du soin de leur éducation; il est obligé de continuer à leur donner des marques de son amour, en prenant toutes les peines nécessaires pour les bien élever, jusqu'à ce qu'il les ait tirés des périls qu'ils courent et remis entre les mains de Dieu, de même qu'un père ne cesse point de prendre soin de sa fille jusqu'à ce qu'il l'ait mariée. Ce soin si persévérant est un don particulier de Dieu, et une vive image de l'amour paternel et si vigilant qu'il a pour nous. Je ne sais point de paroles, ni de livres, ni de peintures, ni autres choses semblables qui puissent tant nous porter à la connaissance de cet amour si tendre et si fort que Dieu donne à celui qu'il considère comme son fils pour les autres hommes, quelque étrangers qu'ils lui soient. Mais que dis-je, étrangers? Il ne les considère point comme tels. Il les aime encore qu'ils ne l'aiment pas. Il veut leur donner la vie, quoiqu'ils voulussent lui donner la mort; et il a plus de passion de leur procurer du bien, que nul autre homme n'en a de procurer du mal à ceux qu'il hait.

Comme Dieu est plus fort que le péché, il donne aux peres spirituels un plus grand amour pour leurs enfants, que le péché ne donne de haine à ceux qui sont enfants du démon. De là vient que nous aimons davantage ceux que nous avons engendrés par l'Evangile, que les pères naturels n'aiment leurs enfants, parce que la grâce est plus puissante que la nature.

Ceux que cet amour rend si vigilants, pour ce qui regarde le bien du prochain, ont une grande confiance en l'assistance de Dieu, parce que sentant que leur cœur, tout petit et tout misérable qu'il est, brûle d'une ardeur si vive pour eux-mêmes, que rien n'est capable de l'éteindre, ils n'ont pas peine à comprendre combien le feu de l'amour, que Dieu leur porte, surpasse autant ce feu qu'ils ressentent, qu'il

y a de différence entre le chaud et le froid, entre sa bonté et leur malice.

Cet amour est nécessaire à ceux qui sont appelés à la publication de la parole de Dieu, parce qu'ainsi que les pères et les mères ne pourraient se résoudre à prendre autant de soins et de peines qu'il en faut avoir pour élever leurs enfants, depuis le berceau jusqu'à un âge parfait, s'ils n'avaient un cœur de père ; de même ces pères spirituels ne pourraient souffrir tous les travaux, les dégoûts et les difficultés qui se rencontrent dans la conduite des âmes, s'ils n'avaient ce même cœur.

Je n'ai pu voir, sans quelque envie de rire, ce que vous me mandez qu'il vous semble que c'est une chose fort consolante de se trouver riche en enfants spirituels, lorsque l'on amène des âmes à la connaissance de leur Créateur. Je dis alors en moi-même : C'est ainsi que la guerre paraît douce à ceux qui ne l'ont point éprouvée. Je demeure d'accord que la plus grande difficulté n'est pas dans cette génération spirituelle, quoiqu'elle n'en soit pas exempte. Mais pour la rendre agréable, ces enfants spirituels ne doivent pas seulement tenir leur naissance de l'entremise de notre voix, ils doivent aussi la tenir de celle de nos larmes, puisque lorsqu'il se rencontre que l'un de ces pères spirituels les engendre à Dieu par la prédication, et qu'un autre les engendre par ses pleurs et par ses gémissements, je ne mets point en doute de préférer ce dernier à celui qui ne les aurait touchés que par le son de ces paroles pompeuses qui auraient frappé leurs oreilles.

Ainsi il faut pleurer pour devenir un véritable père de ces enfants de bénédiction et de grâce, et être digne d'entendre ces paroles que Dieu dit par la bouche de saint Ambroise à la mère de saint Augustin : *Un fils de tant de larmes ne saurait périr.* Car Dieu ne donne des enfants à de tels pères, que comme le prix et la récompense de leurs pleurs et de l'offre qu'ils lui ont faite diverses fois de leur propre vie pour obtenir de lui celle de leurs âmes.

Que s'il y a tant à souffrir pour engendrer ces enfants spirituels : combien plus de peines y a-t-il encore à endurer pour les élever en la manière qu'ils le doivent être? Qui pourrait dire quelle est la difficulté de les contenter dans tant de petites choses qui leur donnent à toute heure sujet de se plaindre ? d'empêcher qu'il ne naisse entre eux de la jalousie dans la créance que l'on en aime d'autres plus qu'eux? à leur donner toute la nourriture spirituelle qu'ils désirent, sans considérer que l'on quitte souvent, en quelque sorte, la conversation des anges pour penser à leurs besoins ? à peser toutes ses paroles, de peur de leur rendre quelque réponse qui leur paraisse peu affectionnée? et à se contraindre de telle sorte, qu'encore que l'on soit accablé de soins et que l'on ait le cœur pressé d'une telle tristesse, que l'on voudrait, pour se soulager, répandre des ruisseaux de larmes, on leur témoigne de la joie, comme si l'on n'avait autre chose à faire qu'à se réjouir et à rire avec eux ? Qui pourrait, outre cela, nombrer les tentations, les sécheresses, les scrupules, les dangers et tant d'autres causes de déplaisirs pour les pères auxquels ces enfants spirituels sont sujets? Quelle vigilance ne faut-il point avoir pour les en préserver ! quelle sagesse pour les en tirer, lorsqu'ils y sont tombés ! quelle patience pour ne se point lasser de les entendre mille fois demander les mêmes choses à quoi on leur a déjà répondu ! et enfin, quelle continuelle et ardente oraison ne faut-il point adresser à Dieu pour le prier de leur conserver la vie de l'âme ! Car, s'ils la perdaient, je vous assure, mon père, et vous me pouvez croire, qu'il n'y a point de douleur égale à celle qui déchire alors le cœur d'un véritable père, et que c'est l'un des plus grands martyres que l'on puisse souffrir en ce monde. Que vous dirai-je da-

vantage? Cette douleur est si extrême, que nulle consolation humaine n'est capable de l'adoucir, non pas même de voir que, lorsque l'un de ces enfants spirituels meurt de la sorte, il en naît d'autres. On n'a point d'oreilles pour entendre ces paroles de Job qui suffisent d'ordinaire pour se consoler de tous les autres maux : *Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a ôté: son nom soit béni* (*Job*, XI), parce que s'agissant en cela du malheur d'une âme qui se perd elle-même, qui perd son Dieu, qui renonce à ce qui regarde son honneur, et qui abandonne son parti pour se ranger par le péché du côté du démon son mortel ennemi, rien ne saurait soulager la douleur d'une telle plaie, si ce n'est d'oublier la mort d'un enfant si cher. Mais la moindre chose que nous voyions, ou que l'on nous dise sur ce sujet, nous en renouvelle de telle sorte le souvenir, que nous considérons comme une trahison de ne pas pleurer celui que les anges pleurent en leur manière, et que Jésus-Christ pleurerait lui-même et donnerait sa vie pour le ressusciter, s'il pouvait mourir encore une fois. Ainsi l'affliction que l'on ressent par la mort d'un de ces enfants spirituels, surpasse la joie que l'on a eue de leur naissance et la satisfaction que l'on a des autres. C'est pourquoi celui qui veut bien s'engager dans cette qualité de père spirituel, doit avoir un cœur de chair, c'est-à-dire, tendre pour compatir aux faiblesses de ses enfants qui lui causeront mille peines, et, en même temps, un cœur d'acier pour résister aux coups que leur mort lui donnera, afin de ne se point décourager et tout abandonner, en ne faisant que pleurer durant plusieurs jours, et se rendant ainsi, pendant ce temps, incapable de travailler pour le service de Dieu, auquel il est obligé de s'occuper avec un soin et une vigilance infatigables. Car encore qu'il ait le cœur percé de douleur, il ne doit pas imiter Aaron, qui, lorsque Moïse le reprit de n'avoir pas offert le sacrifice après que Dieu eut fait mourir ses deux fils, répondit: *Comment aurais-je pu plaire au Seigneur en approchant de l'autel avec des yeux trempés de pleurs et un cœur percé de douleur* (*Lévit.*, X)?

Vous voyez donc, mon Père, que nous devons toujours nous efforcer de plaire à Dieu sans nous arrêter à nos sentiments, de peur que, nous occupant à pleurer la mort de l'un de ces enfants spirituels, nous ne laissions, par notre négligence, les autres s'engager dans le péril. On peut juger, par ce que je viens de dire, que si ces enfants sont bons, ils donnent beaucoup de soin, et que s'ils sont mauvais, ils causent de très-grandes peines. Ainsi le cœur d'un vrai père est dans une continuelle crainte, toujours comme en sentinelle pour veiller sur leurs actions, et demande sans cesse à Dieu leur salut dans l'oraison. Ce qui montre que la vie de ce père semble dépendre de la leur. C'est l'état où était saint Paul lorsqu'il disait: *Je vis si vous êtes fidèles à Dieu* (I *Thess.*, III).

Je crois, mon Père, vous devoir donner quelques avis sur ce sujet. Je les tiens de l'expérience que mes fautes m'ont acquise, et je m'en consolerais aisément si elles pouvaient empêcher que d'autres n'en commissent de semblables.

Le premier avis est de n'accorder pas à ces enfants spirituels tout ce qu'ils désirent, parce que, si l'on s'y rendait facile, leur âme se trouverait bientôt dans la sécheresse comme les mamelles d'une mère que son enfant tette sans cesse. Ainsi, lorsque l'on voit qu'ils voudraient presque toujours entendre parler leur père spirituel, il leur doit ordonner d'employer ce temps, qu'ils désireraient d'être avec lui, à parler à Dieu dans l'oraison, et être très-persuadés que la plupart de ceux qui sont si attachés à l'entretien de leurs directeurs n'en profitent pas beaucoup, parce que c'est plutôt une satisfaction humaine qui les y

porte par le plaisir d'entendre parler une personne qu'ils aiment, que la nourriture solide qu'ils doivent rechercher pour s'avancer dans la vie spirituelle, d'où vient que, s'imaginant que tout consiste dans ces entretiens, ils ne font aucun progrès. Cela fait aussi que, n'ayant nulle force en eux-mêmes, s'il leur arrive quelque affliction, ils recourent tout troublés à leur père spirituel. Mais encore qu'il ne serait pas juste qu'il les abandonnât dans une telle occasion, le mieux qu'il puisse faire est de leur ordonner de se mettre en la présence de Notre-Seigneur pour lui exposer leurs besoins; de ne pas perdre ce temps le plus favorable de tous pour traiter avec lui et écouter avec attention sa divine voix, et de croire que lorsqu'il permet que ces peines leur arrivent, c'est pour leur faire ouvrir les yeux afin d'en profiter, et non pas pour chercher de la consolation parmi les hommes. Le fruit que l'on peut tirer de cet avis est de leur apprendre à marcher peu à peu sans qu'on les soutienne, et qu'on les traite comme des enfants encore faibles qui ont besoin qu'on les flatte et qu'on les caresse; mais comme ayant déjà quelque vigueur. Et que pour ce qui regarde le père spirituel, il ne s'occupe pas de telle sorte à procurer le salut des autres, qu'il ne lui reste pas du temps pour se recueillir et demander à Dieu la nourriture spirituelle qui lui est si nécessaire pour lui-même et pour ses enfants adoptifs dont la charité l'a engagé à se charger. Car, par ce moyen, peu de paroles qu'il leur dira, procédant d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, leur serviront beaucoup davantage que des discours vagues et sans ferveur. Mais, pour garder en cela un juste tempérament, il doit consulter sa conscience, et pour mieux faire encore, prier le souverain Maître de l'en instruire par son Saint-Esprit.

Le second avis est que le père spirituel ou directeur ne se doit point engager à pourvoir particulièrement aux besoins temporels de ceux qu'il conduit; il suffit qu'il tâche d'y remédier en général, comme par l'établissement de quelque confrérie ou choses semblables; et il faut leur faire savoir qu'ils ne doivent attendre que cela de lui; car il ne pourrait agir autrement sans se détourner beaucoup du chemin qu'il doit tenir. Le quatrième concile de Carthage ordonne expressément d'en user ainsi. Voici ses propres paroles: *L'évêque ne doit point traiter lui-même les affaires des veuves, des orphelins et des pèlerins; mais en laisser la conduite à un archiprêtre ou à un archidiacre* (*Conc. Cart.*, c. 4, 17). Et ensuite : *L'évêque ne doit s'occuper qu'à la lecture, à l'oraison et à la prédication* (*Idem;* c. 20). Ne vous entremettez donc point envers les juges et les créanciers ; et si vous en êtes si pressé que vous ne puissiez vous en excuser, faites-le seulement par un mot de lettre fort simple. Enfin évitez de vous mêler de ce qui regarde le temporel en vous souvenant de ce que Jésus-Christ dit aux Juifs : *Vous me cherchez non pas à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné du pain à manger et que vous avez été rassasiés* (*Jean*, VI, 26). On peut néanmoins se dispenser de cette règle générale quand il se rencontre quelque nécessité corporelle si grande qu'elle regarde l'âme ; car il est permis alors d'y avoir égard ; mais cela arrive rarement, quoique ceux qui souffrent veulent faire croire le contraire.

Le directeur ne doit rien faire connaître, à ceux qu'il conduit, de ce qui se passe dans la communication qu'il a avec Dieu et avec des personnes spirituelles; car l'expérience lui apprendra que la conservation du secret est une chose plus rare qu'il ne l'aurait pu croire. Ce qui ne doit pas empêcher que dans certaines occasions particulières on ne puisse confier un secret à quelques-uns que l'on sait être capables de le garder.

Le directeur ne doit pas permettre à ceux qu'il conduit, de commu-

nier aussi souvent qu'ils le désireraient, parce que plusieurs se portent plutôt par légèreté à recevoir ce grand sacrement que par une grande dévotion et par un profond respect ; ce qui fait qu'au lieu d'en profiter, ils en reçoivent beaucoup de dommage. Ainsi il faut toujours les tenir dans une profonde révérence pour cet adorable mystère ; et s'ils ne l'ont pas, leur retrancher la nourriture de ce pain céleste jusqu'à ce qu'ils la désirent extrêmement et s'en reconnaissent indignes. Il suffira pour les personnes ordinaires de communier trois ou quatre fois l'année; celles qui sont plus avancées pourront communier neuf ou dix fois en un an ; les personnes mariées, qui vivront dans une grande piété, une fois en trois semaines ou un mois; les personnes religieuses, tous les quinze jours ; et celles que l'on connaîtra visiblement être extrêmement touchées de Dieu et tirer un grand avantage de cette nourriture des forts, une fois tous les huit jours, selon l'avis de saint Augustin. Il ne faut pas s'approcher plus souvent de la sainte table, si l'on ne remarquait en quelques-uns une si grande ardeur d'y participer et un si profond respect pour cette viande céleste, ou quelque violente tentation, ou quelqu'autre raison importante, que l'on se crût obligé de le leur conseiller après en avoir pris l'avis de personnes intelligentes ; mais je crois qu'il s'en rencontrera peu de cette sorte; et saint Bonaventure dit qu'il n'en avait point trouvé. Saint François de Paule ne se confessait (1), au commencement, que quatre ou cinq fois l'année, et quand il fut plus avancé dans la sainteté, tous les dimanches. Mais pour reconnaître une si grande faveur de Dieu, il faut, toutes les fois que l'on communie, lui rendre quelque service, soit en travaillant, en chaque jour, à renoncer à quelque passion, ou à faire quelque autre chose qui lui soit agréable. Car se jeter aux pieds d'un confesseur et aller aussitôt de là à l'autel passe de telle sorte en coutume à quelques-uns qu'ils n'emploient que ce moment pour se préparer à une action si importante.

Je ne crois pas, mon Père, que vous deviez vous engager à confesser ordinairement. Il y aurait, ce me semble, du péril par le trouble où vous vous trouveriez peut-être, de ne savoir à quoi vous résoudre, lorsque vous verriez que cette occupation vous déroberait le temps que vous devez employer à la lecture et à la prière dont on ne saurait se dispenser sans reculer dans le chemin de la vertu et se mettre en grand hasard de tomber. Que si l'on a quelques avis à vous demander, il faut vous le dire en particulier hors de la confession.

Il y en a qui ne désirent de se confesser que pour parler de leurs nécessités temporelles ; en quoi je puis dire hardiment qu'il n'y a que du temps à perdre, puisque c'est une merveille s'il en arrive autre chose.

D'autres ne demandent à se confesser que pour déclarer des scrupules ; et il leur faut répondre que si c'est quelque chose à quoi ils croient que vous soyez capable de remédier, ils peuvent vous le dire en particulier; mais que, quant à la confession, il y a plusieurs autres confesseurs à qui ils peuvent s'adresser.

Il sera bon de conférer avec quelques confesseurs de la meilleure manière de se confesser, afin d'agir tous d'une même sorte; et vous pourrez leur envoyer ces personnes qui vous demanderont à se confesser en les assurant qu'ils s'en acquitteront mieux que vous. Vous avez besoin de vous régler de la sorte, puisque si vous vouliez répondre à tous ceux qui vous demanderont à toute heure, vous n'auriez point de repos. Il suffira que vous assigniez certaines heures du matin et du soir auxquelles on puisse vous parler, et de donner ordre au portier que hors cela il ne vous laisse voir à personne.

(1) Au lieu de ce mot *confessait*, qui est selon l'espagnol, il doit sans doute y avoir *communiait*.

Il faut extrêmement recommander à ces enfants spirituels qui ne font encore que commencer d'entrer dans le service de Dieu et qui sont comme dans l'enfance de la grâce, de demeurer dans le silence, à cause que, sentant alors leur cœur échauffé par ce vin nouveau de l'amour de Dieu, la joie qu'ils en ont les porte à désirer d'en parler, et qu'ainsi, se repandant au dehors, ils demeurent vides dans eux-mêmes, suivant cette belle parole de saint Bernard : *Rien n'est si propre que la langue pour vider le cœur*. Qu'ils se taisent donc ; qu'ils travaillent à s'avancer de plus en plus ; qu'ils conservent dans le secret le don qu'ils ont reçu de Dieu et qu'ils pratiquent ce proverbe : Parler comme plusieurs, penser comme peu. Car autrement ils persécutent de telle sorte leur directeur qu'ils lui font tout abandonner, et il arrive même que par les louanges qu'on leur donne en les traitant déjà de saints, ils se laissent flatter, et par une chute déplorable deviennent pires qu'ils n'étaient auparavant. Ainsi lorsqu'ils ressemblent à ces arbres qui ne sont encore qu'en fleur et qu'il faut conserver avec un extrême soin, ils doivent bien se garder de se mêler de prêcher les autres et de croire qu'ils sont perdus s'ils ne les imitent; leur salut est le seul objet auquel ils doivent s'attacher sans cesse et travailler à ce grand ouvrage, selon l'avis de saint Paul, avec crainte et tremblement, en s'abandonnant à la conduite de Dieu qui connaît mieux que nous-mêmes le fond de notre cœur et à quoi se terminera tout ce qui s'y passe.

Enfin il faut que le directeur fasse vivre dans la crainte de Dieu ceux qu'il conduit; qu'ils mangent leur pain en silence, et que pour peu qu'il remarque en eux de légèreté ou d'orgueil, il les en reprenne sévèrement, à l'imitation de Jésus-Christ qui, lorsque ses disciples se glorifiaient d'avoir chassé les démons leur dit : *Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair* (*Luc.*, X, 18).

Outre ces avis généraux il y en a quatre autres que l'on peut donner à ceux qui veulent servir Dieu.

Le premier avis est de fréquenter les sacrements de la confession et de la communion en la manière que je l'ai dit, et pour se préparer à se bien confesser, s'examiner le soir sur toutes les fautes que l'on aura faites durant le jour, écrire les principales et les graver dans sa mémoire, afin de pouvoir brièvement s'en confesser.

Le second avis est d'être fort affectionné à la lecture des livres de dévotion en langue vulgaire, afin qu'elle touche davantage; et l'on peut choisir, pour cela, celui de la Passion des deux; le Mépris du monde ; les seconde et cinquième parties de l'Alphabet spirituel qui traitent de l'oraison (car, quant à la troisième, elle ne serait pas propre à tous à cause qu'elle porte à renoncer à toutes pensées); les Traités de Denis le chartreux; les OEuvres de saint Bernard et les Confessions de saint Augustin.

Le troisième avis regarde la prière : il faut s'y conduire avec beaucoup de prudence pour en tirer le profit que Notre-Seigneur a eu dessein que nous en recevions, lorsqu'il nous l'a tant recommandée. Vous direz donc à ceux que vous conduirez, d'y employer un peu de temps le matin et le soir; de réciter quelques oraisons vocales sur le sujet des cinq plaies de Notre-Seigneur, ou quelques offices ; de faire après, quelque lecture qui ait du rapport à la méditation qu'ils veulent faire telle qu'est celle de quelques points de la passion divisés selon les jours de la semaine. Par exemple, s'ils veulent méditer sur ce qui se passa dans le Jardin des Oliviers, qu'ils lisent ce point ou une partie, sans se mettre en peine de l'achever, réservant le reste pour la semaine suivante ; c'est le moyen de se recueillir, de sentir leur cœur s'échauffer un peu, et de trouver quelque entrée à la méditation ; ce qu'ils ne pourraient

faire autrement qu'avec une extrême peine, à moins que d'une assistance particulière de Dieu.

Ensuite de cette lecture, il faut qu'ils méditent un peu le matin sur un point de la passion sans contention d'esprit, mais dans une simple et humble vue de ce mystère, en se contentant de regarder avec respect les pieds de Notre-Seigneur, dans l'espérance de sa grâce et de sa miséricorde ; il faut après, entendre la messe en pensant encore à ce point sur lequel on aura médité le matin avant que de sortir du logis.

Ils doivent, de même le soir, prier, lire, penser à l'heure de la mort, se représenter qu'ils doivent comparaître devant le juste jugement de Dieu, s'accuser de tous leurs péchés avec regret et confusion de les avoir commis, mettre d'un côté tous les bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu et de l'autre leur ingratitude, et le prier de la leur pardonner et de leur faire concevoir un vif ressentiment de leur malice et de leur misère ; ils pourront aussi alors penser un peu à l'enfer et aux fautes où ils sont tombés durant cette journée ; mais tout cela se doit passer avec le plus de tranquillité qu'il se pourra, afin que si Dieu voulait parler à leur cœur il ne les trouve pas si occupés à dire tout ce qui leur vient en la pensée que cela l'oblige à se taire. *Ecoutez ce que je vous dis*, dit Dieu dans l'Ecriture, *et je vous donnerai l'intelligence de tout ce que vous aurez à faire.*

Avertissez-les de prendre garde à ne se pas faire mal à la tête ; mais de se contenter de demeurer quelque temps en la présence de Dieu, quoiqu'il ne leur accorde pas l'aumône spirituelle qu'ils lui demandent ; car encore que leur méditation se soit passée dans une grande sécheresse, elle ne laissera pas de leur être utile.

Il y en a de qui Dieu touche si fortement le cœur et agit en eux d'une telle sorte qu'ils n'ont besoin que de se recueillir, parce qu'ils se trouvent aussitôt remplis d'une si grande multitude de bonnes pensées et d'une heureuse communication avec lui, qu'ils n'ont qu'à suivre un si admirable guide ; et au contraire, il y en a d'autres si grossiers que tout ce qu'on leur peut ordonner est de prier vocalement, de lire, de se mettre quelquefois durant le jour en la présence de Dieu ou de penser à ce qui a été le sujet de leur lecture du matin. Tout cela se doit faire en telle sorte que l'on ne rejette pas loin de soi son imagination, mais plutôt qu'on la renferme dans soi-même, afin que ne troublant point ces personnes, ce qu'elles auront médité puisse, dans la tranquillité et le repos, s'enraciner dans leur cœur.

Le quatrième avis est que chacun s'emploie selon son pouvoir à faire des œuvres de charité, soit en donnant l'aumône ou le couvert, ou du conseil, ou d'autres assistances à ceux qui en ont besoin sans manquer à rien de tout ce qui dépendra de lui, ni sans s'arrêter à ce que cela pourra lui causer de la distraction, parce qu'il faut partager le temps entre la prière et les bonnes œuvres extérieures, et non pas l'employer tout entier à l'un ou à l'autre.

Il faut donner aux jeunes gens des pénitences qui leur soient proportionnées : en quoi, comme en tout le reste, le Saint-Esprit vous inspirera ce que vous aurez à faire.

Quant à ce que vous me priez de vous mander quelque chose touchant les livres dont on use maintenant, je n'en sais point qui mérite que je vous l'envoie. Je me suis servi utilement sur le sujet dont je viens de vous parler de celui de Guillaume de Paris qui traite des vertus et des vices.

Voilà, mon très-cher Père, ce qui m'est venu dans la pensée en vous écrivant cette lettre au milieu de tant d'occupations qu'elles m'ont souvent contraint de quitter la plume pour la reprendre quand je le pouvais. Je ne doute point que Notre-Seigneur ne vous mette dans l'es-

prit des choses beaucoup meilleures que celles que je vous mande; mais j'ai cru vous devoir dire les fautes où je suis tombé, afin que la compassion qu'elles vous donneront de moi, vous porte à lui demander de me pardonner mes ignorances dans la fonction de ce ministère, et de vous faire la grâce de n'y pas tomber comme je suis persuadé qu'il ne le permettra pas.

Je vois par votre lettre que le monde s'oppose à vos bons desseins; mais ne vous en mettez point en peine. Tenez au contraire pour certain que Dieu vous sera si favorable, qu'il faut l'avoir éprouvé pour le pouvoir croire. C'est tellement son affaire qu'il n'y a rien dans le monde sur quoi il arrête tant les yeux que sur la vocation, la justification et la conservation de ses élus. Quoique le monde et l'enfer se joignent ensemble, ils ne sauraient empêcher que ceux que Dieu veut sauver par l'entremise d'un prédicateur ne reçoivent cette grâce. Agissez, mon Père, avec tant de courage que, portant la parole de Dieu, vous ne craigniez point, s'il en était besoin, de commander de sa part aux éléments, puisqu'il n'a considéré que ses élus dans tout ce qu'il a créé, et qu'en nous confiant le soin de leur salut, il nous a obligés à leur représenter fortement tous leurs devoirs, et à travailler de tout notre pouvoir pour les rendre éternellement heureux; et nous ne devons pas croire qu'il oublie jamais ceux qu'il a choisis de toute éternité pour être à lui. Pensez bien à ce que vous devez faire pour vous acquitter d'un ministère si important, et exécutez-le sans rien craindre à l'imitation de tant de saints qui, ayant perdu la vie pour avoir prêché l'Évangile avec une sainte liberté, sont montés au ciel couronnés de gloire avec les âmes qu'ils avaient gagnées à son service, ce qui était la fin de tous leurs souhaits dans leur extrême ardeur d'obéir à ce précepte de Jésus-Christ : *Je vous dis à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire davantage* (*Luc.*, XII, 4). Et apprenez-leur que le soin, que ce Sauveur du monde prend de ce qui regarde notre salut, va non-seulement au delà de tout ce que l'on en peut dire, mais que l'on saurait penser.

LETTRE XXX.

A UN RELIGIEUX QUI ÉTAIT PRÉDICATEUR.

Il le console des persécutions qu'il avait souffertes; lui dit de quelle sorte il faut se conduire en ces rencontres; la confiance que l'on doit avoir en Dieu, et lui parle des moyens d'entendre l'Écriture sainte.

Si je voulais faire connaître, quelle est la force de l'homme lorsque Dieu l'assiste et le favorise, je n'aurais qu'à montrer la lettre que vous m'écrivîtes il y a quelque temps. Et si je voulais faire voir quelle est sa faiblesse lorsqu'il agit par lui-même, je n'aurais qu'à montrer cette autre lettre que je reçois maintenant de vous. Oh! qu'il est vrai que Dieu est toute notre gloire, tout notre appui, le salut de son peuple, la lumière de nos yeux, le soutien de notre vieillesse et tout notre bien. Que l'homme au contraire est un grand abîme de misère; que peu de chose est capable de l'abattre; qu'il change facilement, et qu'on peut avec raison le comparer à de la poussière que le moindre vent emporte!

Les caractères de vos deux lettres font voir qu'elles sont écrites d'une même main. Mais, mon Dieu, quelle différence entre l'une et l'autre; et qui pourrait croire qu'une même personne témoigne dans l'une recevoir des faveurs et des grâces extraordinaires de Dieu, et dans l'autre être dans un tel abandonnement qu'il se croit en péril de se perdre? Que dans l'une il paraisse que Dieu conduit cette personne comme par

la main et lui parle familièrement pour l'instruire de sa volonté; et que dans l'autre, elle semble douter de ce dont il l'avait instruite, avoir oublié les sentiments qu'elle avait, et marcher comme à tâtons en plein midi? Tout ce qu'on peut dire sur cela, est que l'homme assisté de Dieu ressemble à Dieu, et que, sans lui, il n'est qu'un fou et un insensé.

Vous me demandez si je vous considère comme un homme vivant, ou si je vous mets au nombre des morts puisque je ne vous écris point. Je réponds que je ne vous avais pas oublié, et que je différais à vous écrire jusqu'à ce qu'il en fût temps, parce que vous n'en aviez pas encore besoin. Saint Antoine se plaignant à Dieu de ce qu'il ne l'avait point vu durant le combat, il lui répondit qu'il était présent; mais qu'il ne se montrait pas parce qu'il voulait voir de quelle sorte il combattrait enfin de se rendre digne d'être couronné de sa main. Croyez-vous donc que vous ne deviez pas marcher seul sans que l'on vous tienne par la main, et qu'étant père comme vous êtes, il faille vous apprendre à cheminer et vous nourrir de lait comme un enfant lorsque vous devez être un homme parfait? En vérité, mon Père, si je n'avais compassion de votre peine, je ne pourrais sans rire vous voir plaindre et trembler comme ferait un enfant à la vue d'un lion de paille ou de quelques personnes masquées. Qu'est-ce donc qui vous donne tant de frayeur? Avez-vous oublié ce que Moïse répondit lorsqu'on le pressait de sacrifier à Dieu en Egypte sans aller pour ce sujet dans le désert? *Si nous offrons*, dit-il, *à Dieu les abominations des Egyptiens et lui immolons les animaux qu'ils adorent, ne nous lapideront-ils pas* (*Exod.* VIII)? Vous étonnez-vous qu'après avoir, par l'assistance de Dieu, donné la mort à ce que les gens du monde adorent, ils veuillent vous lapider? L'honneur, l'attachement à leurs sentiments, l'amour-propre, la duplicité de cœur, la tiédeur et la confiance en eux-mêmes, sont leurs idoles semblables à celles que Moïse nommait des abominations, parce qu'elles sont contraires à la loi de Dieu. Si donc vous êtes à lui, n'est-ce pas lui et non pas elles que vous devez adorer? Et y a-t-il sujet de s'étonner qu'il se rencontre de la contrariété entre des choses si opposées? Mais autant que les enfants de contradiction s'efforcent d'allumer la guerre, les enfants de paix s'efforcent de l'apaiser. Les uns mordent comme des chiens, et les autres souffrent comme des agneaux. Leurs armes sont les prières : ils aiment leurs persécuteurs; et ces agneaux, ayant Jésus-Christ pour chef, terrasseront ces chiens qu'il permet pour les éprouver qui se déchaînent contre eux.

Cinq rois voisins des Gabaonites s'irritèrent fort contre eux de ce qu'ils avaient fait alliance avec Josué, conducteur du peuple de Dieu, parce qu'autant que cette ville royale fortifiait son parti, elle affaiblissait le leur et résolurent de leur faire la guerre. Les démons et les gens du monde ont agi envers vous de la même sorte lorsqu'ils ont vu que vous vous êtes donné à Jésus-Christ ce chef adorable, envoyé de Dieu son Père pour mettre son peuple en possession de cette heureuse terre, toujours subsistante et abondante en biens éternels, qui est le ciel. Ces ennemis de notre salut jettent des cris de douleur et de rage de voir que, par la force de la parole de Dieu, vous leur avez fait perdre des âmes, et les avez gagnées à Jésus-Christ en les blessant de son amour. Voilà, mon Père, d'où vient la contradiction que vous recevez en toutes choses ; voilà la cause de l'union de ces cinq personnes qui se sont jointes ensemble pour parler et pour agir contre vous. Mais si dans cette guerre que l'on vous a déclarée, vous envoyez vers Jésus-Christ comme autant de messagers des prières humbles, ferventes et persévérantes, ainsi que les Gabaonites en employèrent vers Gédéon, ne doutez point qu'il ne vienne à votre secours, et qu'il ne

vous fasse triompher d'eux sans que vous ayez plus sujet de les craindre.

Croyez-vous donc, mon Père, être le premier qui ait été persécuté pour s'être donné à Jésus-Christ, ou que vous serez le premier de ceux qui ont souffert pour l'amour de lui qu'il voudra abandonner? Ne savez-vous pas que la cause pour laquelle on nous persécute, est la sienne et non pas la nôtre, puisqu'il ne s'agit en cela que de son honneur? Pourquoi croyez-vous que tant de personnes qui témoignaient auparavant vous aimer, vous sont à cette heure si contraires? N'est-ce pas à cause de l'affection que vous avez pour son service? Qui est le roi qui ne se tînt fort offensé si l'on méprisait et persécutait un homme parce qu'il le servirait avec passion, et que son service lui serait agréable? Oui, certes, il s'en tiendrait très-offensé, et c'est ce qui a fait dire à David : *Levez-vous, Seigneur; jugez vous-même votre propre cause, souvenez-vous des outrages que ces insensés vous font tous les jours* (*Ps.* LXIII, 23). Comme l'on honore Dieu en honorant ses serviteurs et en leur faisant du bien, on le déshonore sans doute en voulant les déshonorer. Souvenez-vous, mon Père, de ces paroles qu'il dit au lévite Jabaziel, pour animer son peuple à ne point craindre lorsqu'il irait à la guerre contre ses ennemis? *Cette guerre n'est pas votre guerre : c'est celle de votre Dieu, et ce ne sera pas vous qui combattrez* (II *Paral.*, XX, 14). N'appréhendez donc rien, et vous verrez quel sera le secours qu'il vous donnera. Que si ceux qui vous persécutent s'imaginent de ne le point offenser, nous ne devons pas en avoir moins de confiance, puisqu'il nous a avertis tant de fois que ses serviteurs seraient persécutés et que ces paroles de saint Jean nous apprennent qu'ils croiront bien faire. *Ils croiront*, dit Jésus-Christ de sa propre bouche, *faire un sacrifice à Dieu* (*Joan.*, XVI, 2). Comme c'est pour l'amour de Dieu qu'ils souffrent et à cause qu'ils sont à lui; c'est Dieu qui est persécuté en leur personne. Que si ces persécuteurs ne le croient pas, cette fausse persuasion diminue peut-être quelque chose de leur péché; mais elle ne diminuera rien de notre récompense et de notre couronne, puisque ce qu'ils sont trompés n'empêche pas que, dans la connaissance que nous avons de la vérité, nous ne continuions à servir Dieu.

Que vous importe, mon Père, que des personnes aveugles aient des sentiments désavantageux de vous, lorsque vous êtes assuré que la doctrine que vous prêchez est celle de l'Evangile, et que le fruit qu'elle produit dans les âmes, montre que la manière dont vous la prêchez, est celle que l'on doit suivre? *Ne soyez pas trop humble dans votre sagesse*, dit l'Ecriture, *lorsque vous êtes assurés que vous parlez selon la vérité* (*Eccles.*, XIII). Que l'amour du véritable Dieu vous fasse mépriser toutes ces vaines idoles. Dans la grâce que Dieu vous a faite de trouver ce trésor caché, qui n'a point de prix, réputez-vous si riche que vous n'ayez point de regret d'avoir tout perdu pour l'acquérir. N'estimez pas si peu Dieu que de ne vouloir donner que peu pour l'amour de lui, après qu'il vous a tant estimé que d'avoir bien voulu se donner lui-même pour l'amour de vous. Jésus-Christ, étant en la croix, vous a aimé; aimez-le lorsqu'il vous arrive des croix. Vous lui avez coûté si cher qu'il ne vous a enfanté spirituellement, et racheté qu'en poussant des gémissements et des cris; ne prétendez pas lui offrir un sacrifice qui ne vous fasse rien souffrir. Quelle plus grande gloire peut-il y avoir que d'endurer pour Jésus-Christ non-seulement glorieux, mais qui est la gloire même? *Heureuses sont les injures que nous recevons*, dit saint Augustin, *lorsque c'est pour la cause de Dieu.* C'est ici une guerre d'amour. On n'y souffre point de lâches ; mais selon l'ordre de Dieu même, on ne leur permet pas d'aller au combat. Que si les opinions, les discours et les jugements téméraires des hommes vous don-

nent de la peine, représentez-vous que vous avez dans le ciel pour juge et pour témoin tout ensemble un Dieu qui vous justifiera suivant ces paroles de saint Paul : *Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu même qui les justifie. Qui osera les condamner? Jésus-Christ est mort pour eux), et il n'est pas mort seulement, mais il est aussi ressuscité* (*Rom.*, VIII, 33). Et ailleurs : *Je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit* (I *Cor.*, IV, 3). *Car tous vieilliront comme un vêtement et seront rongés de vers. Mais ceux-là sont véritablement recommandables qui sont approuvés de Dieu* (*Psalm.* CI, 27). Pourquoi donc, mon Père, de si petites choses vous étonnent-elles, lorsque vous considérez ce que celui dont la grandeur est infinie, a souffert pour vous, et ce qu'il a fait et veut faire pour vous en ce monde et en l'autre? Vous n'avez pas encore combattu pour son service jusqu'à répandre votre sang, et ne sauriez encore dire comme ce grand Apôtre : *Je meurs tous les jours.* Pouvez-vous dire comme lui que vous avez souffert des persécutions, des outrages, des prisons, et que vous avez été lapidé. Faut-il, mon Père, avoir si peu de courage dans les combats du Seigneur? Ne savez-vous pas que nous y avons pour chef Jésus-Christ? Ne savons-nous pas que son Père éternel lui a donné un cœur de diamant (*Ezech.*, III), pour le rendre incapable de succomber sous le poids de tant d'outrages, de travaux et de tourments qu'il lui a fallu supporter pour accomplir le grand ouvrage de notre salut? *Dégageons-nous donc*, comme dit saint Paul, *de tout ce qui nous appesantit et des liens du péché qui nous serrent si étroitement ; et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte en jetant les yeux sur Jésus comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui, dans la vue de la joie qui lui était préparée, a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie, et est maintenant assis à la droite du trône de Dieu* (*Hebr.* XII, 1). Souvenez-vous des paroles que notre Rédempteur lui-même a dites : *Que le serviteur n'est pas plus grand que le maître ;* et que comme ce divin maître est véritable dans les persécutions qu'il nous prophétise, il l'est aussi dans les récompenses qu'il nous promet. Il nous commande de porter sa croix, et nous promet un royaume qui sera éternel. Que si c'est une chose bien difficile de demeurer ferme comme lui dans les tentations, c'en est une bien douce et bien agréable de s'asseoir à sa table dans son royaume. Quoi! mon Père, serions-nous si hardis n'ayant rien souffert, que d'oser nous asseoir avec ceux qui ont été tentés, persécutés, déshonorés, coupés en pièces et tués par le tranchant de l'épée? Quelle honte nous serait-ce de paraître devant ses saints des prédicateurs si délicats qu'ils ne peuvent se résoudre à rien souffrir? Jésus-Christ nous ayant si véritablement aimés, entreprenons pour l'amour de lui des choses qui fassent connaître que ce n'est pas seulement des lèvres que nous lui témoignons de l'amour, et que nous nous glorifions de porter des marques de l'honneur que ce nous est d'être à lui. Foulons aux pieds la tribulation ainsi que l'on écrase une vipère; passons par-dessus pour nous avancer dans le chemin de la piété; préparons-nous à souffrir encore davantage dans la confiance que Dieu nous donnera des consolations proportionnées à nos souffrances ; espérons que ces souffrances ne produiront pas seulement du fruit pour nous, mais aussi pour notre prochain; considérons-les comme des truites que l'on ne saurait prendre sans que le pêcheur se mette dans l'eau; et enfin, ayons toujours devant les yeux que Notre-Seigneur lui-même étant dans le monde n'a pas voulu en être exempt.

Remettez, mon Père, votre vie et votre honneur entre les mains de Jésus-Christ crucifié; donnez-les lui et il les mettra en assurance comme il l'a fait pour tant d'autres. *Je sais*, dit saint Paul, *à qui j'ai*

confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour (II *Tim.*, I, 12). Ce que nous souffrons est peu de chose et passe si vite qu'il ne peut paraître grand qu'à ceux qui ont peu d'amour et qui ne pèsent pas les biens et les maux dans une juste balance. Croissez et fortifiez-vous si vous voulez être nourri et rassasié de Jésus-Christ, car il est la nourriture des grands et des forts. Quoique son secours tarde, il ne manquera pas de venir; il tancera la mer, calmera la tempête, et reprendra son disciple d'avoir par son peu de foi été dans le trouble, et de ce qu'après avoir eu l'honneur de l'accompagner sur le Thabor, il n'avait pas le courage de le suivre sur le Calvaire. Car n'est-il pas juste qu'un animal que l'on a pris soin de bien nourrir porte une plus grande charge que celui dont on n'a point tenu de compte?

Dites-moi, je vous prie, mon Père, lequel vous aimez le mieux, ou de recevoir des faveurs accompagnées de souffrances, ou de n'en point recevoir et ne rien souffrir. Ayant tant de sujet de vous réjouir, ayez honte de vous plaindre de ce qu'après vous avoir fait voir sa divine lumière il vous l'a cachée. Il vous la montrera encore; vous la verrez avec plus de joie qu'auparavant; vos pieds ne trouveront pas les pierres du torrent plus dures que le sable du rivage, et au lieu de vous plaindre des coups de fouet, vous sentirez de la joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Il a voulu vous éprouver, mais il ne vous a pas abandonné. Il a fait comme une mère qui, s'étant cachée derrière le rideau lorsque son enfant pleure, est si touchée de tendresse qu'elle vient à lui, le prend entre ses bras et lui donne à teter et le caresse plus que jamais. Vous vous trouverez de même si content ensuite des peines que vous souffrez qu'il ne vous en souviendra plus; et vous verrez, suivant la promesse que Dieu en a faite par Isaïe, que: *Plusieurs de ceux qui vous persécutent maintenant auront recours à vous* (*Isa.*, LX). Que si la persécution fait tourner la tête en arrière à celui qui connaît Dieu et qui l'aime, ces persécuteurs seront ceux qui l'accuseront le plus fortement au dernier jour et lui diront: Ce n'a été que par ignorance que nous vous avons persécuté, mais si nous eussions été aussi éclairés que vous l'étiez, nous n'eussions jamais abandonné Dieu. Vous avez été cause de votre perte et de la nôtre. Car si vous eussiez persévéré dans la vertu, votre persévérance nous l'eût fait connaître

Vous devez donc, mon Pere, vous confier en Dieu et croire certainement avec saint Paul qu'*à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ* (II *Cor.*, I, 5); et qu'ainsi par le gain que vous ferez de quelques âmes, il vous récompensera des pertes que vous paraissez faire aux yeux du monde.

J'approuve fort que vous fassiez une retraite de quelques jours pour ne penser qu'à vous-même. Et quant à l'Ecriture Sainte, je suis persuadé que Dieu en donne l'intelligence en récompense de la bonne vie et des persécutions que l'on souffre pour l'amour de lui. *Pour vous*, dit-il dans saint Luc, *il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'en paraboles* (*Luc.*, VIII, 10). Or, qui sont ceux à qui il parle en cet endroit? Saint Paul l'explique en disant : *Pour vous, mes disciples, qui aimez Dieu, qui êtes séparés du monde, qui souffrez pour moi, et qui n'êtes considérés que comme le rebut des hommes* (*Philip.*, I).

Il semble qu'en lisant saint Jean, saint Paul et Isaïe on doive entendre l'Ecriture; et l'on voit néanmoins que plusieurs les lisent sans en acquérir l'intelligence. Ce qui montre, comme dit saint Jérôme, que si celui qui a la clef de la science, et qui seul peut ouvrir le livre n'en

donne l'intelligence, on ne l'entendra jamais. Ainsi, tout ce que je vous puis dire sur cela est de vous conseiller de lire ces livres sacrés et de consulter quelques interprètes sur les endroits que vous n'entendrez point, et particulièrement saint Augustin dans ses écrits contre les pélagiens : d'avoir devant vous un crucifix, et d'y avoir recours en tout parce qu'il est notre tout et que c'est lui que l'on doit prêcher partout, à quoi vous ajouterez la prière, la méditation et l'étude.

Représentez-vous souvent, mon père, cet aveugle né que Notre-Seigneur guérit avec de la boue, qui, lorsqu'on lui demandait s'il était celui sur qui il avait fait ce miracle et que quelques-uns disaient qu'il ne l'était pas, rendit à Jésus-Christ l'honneur qui lui était dû et avoua son infirmité passée en disant : *Je suis ce pauvre qui était né aveugle et qui mendiait sa vie, et maintenant je vois* (*Joan.*, IX, 25). Nous ne devons point être fâchés que l'on nous dise quels nous avons été, parce que cette confession de notre misère tourne à la gloire de Jésus-Christ et que nous en tirons un grand avantage, à cause qu'en nous jugeant ainsi nous-mêmes, nous évitons d'être jugés au dernier jour. C'est pourquoi, mon père, je vous conseille de ne chercher jamais à vous excuser : *Taisez-vous sans vous défendre*, dit l'Ecriture, *et le Seigneur combattra pour vous* (*Exod.*, XIV).

LETTRE XXXI.

A UN PRÉDICATEUR ET DIRECTEUR TOUCHANT LA FRÉQUENTE COMMUNION

Il lui déclare les circonstances selon lesquelles il la faut conseiller ou déconseiller.

La continuation de ma mauvaise santé m'a fait discontinuer à vous écrire. Mais Notre-Seigneur m'a fait la grâce de me mettre des soupirs dans le cœur et des prières dans la bouche pour lui demander pour vous de vous assister sans mon entremise, et pour moi, de me donner le moyen de m'acquitter de ce que je vous dois et que je désire de vous rendre.

Quant à ce que vous m'écrivez touchant le fréquent usage de la communion si ordinaire dans la ville où vous êtes, je crois qu'on ne saurait établir de règle certaine touchant la manducation de ce pain céleste. Car si on le considère en lui-même, il est très-avantageux d'y participer en chaque jour pourvu que l'on y soit bien préparé. Tout consiste en cela à prendre extrêmement garde de ne se point tromper dans cette préparation, en s'imaginant qu'elle est telle qu'elle doit être lorsqu'elle ne l'est pas. Car il y a des personnes dévotes qui s'abusent en ne s'y portant qu'à cause que leurs amis ou leurs voisins communient. Et quelques-unes même de ces personnes se scandalisent lorsque leurs confesseurs le permettent aux autres et ne le leur permettent pas. Ainsi ce n'est pas Dieu qui les appelle à ce sacré banquet ; mais c'est leur témérité qui les y conduit, et au lieu d'imiter la vertu des autres pour se rendre dignes d'y être conviés, ils ne suivent leur exemple que pour s'égaler à eux par une imitation toute charnelle.

Il se peut faire néanmoins qu'une personne moins vertueuse qu'une autre peut avoir quelquefois une juste cause de communier plus souvent, soit qu'elle en ait plus de besoin, ou qu'elle se rencontre alors y être mieux préparée, ou pour quelque autre raison.

C'est donc une très-grande erreur et très-périlleuse que d'oser se présenter à cette divine table sans y être appelé par ce glorieux Rédempteur qui s'y donne lui-même à nous. Il est utile sans doute de voir

communier les autres afin de s'exciter à les imiter dans une action si sainte ; mais à condition de les imiter aussi dans la manière dont ils s'y sont préparés.

On peut dire la même chose touchant ceux qui se retirent dans la solitude, ou qui s'engagent dans le célibat, ou dans la prédication, ou choses semblables. Car leur exemple n'est pas une raison pour imiter par un sentiment humain ce qu'ils ont fait par un mouvement du Saint-Esprit. Comme il se sert de nous en la manière qu'il lui plaît, il veut que quelques-uns s'approchent plus souvent que d'autres de cet adorable sacrement; et ainsi ce que les uns font ne doit pas servir de règle pour les autres.

D'autres se trompent en se persuadant que c'est une préparation suffisante pour communier, que d'en avoir une faible envie, fondée principalement sur l'accoutumance; et s'il se rencontre qu'en recevant Notre-Seigneur quelques petites larmes coulent de leurs yeux, ils se persuadent d'avoir très-bien fait : en quoi leur erreur vient de ne prendre pas garde qu'ils ne profitent point de ce divin sacrement. Car s'ils en profitent, ils sont louables de s'en approcher fréquemment ; au lieu que s'ils n'en profitent pas, ils ne le doivent pas faire, parce que c'est un si grand mal, qu'on n'en peut parler sans trembler, que de recevoir souvent Notre-Seigneur sans profiter de la présence d'un tel hôte, qui ne vient dans nos âmes que pour les enrichir de ses grâces, et que rien n'est plus périlleux ni que l'on doive plus craindre que de voir que les remèdes sont inutiles. Sur quoi il faut remarquer qu'encore que quelques-uns ne paraissent pas s'avancer dans la piété par la fréquentation de ce sacrement, ils en tirent cet avantage de ne retourner point en arrière, et que s'ils communiaient moins, ils tomberaient dans des fautes où ils ne tombent pas, ce qui fait qu'il est bon de le leur permettre. Mais quant à ceux qui, bien qu'ils communient souvent, demeurent toujours en même état, il leur faut représenter que c'est une chose terrible de porter dans son sein un feu divin, sans en ressentir de la chaleur ; de manger d'un pain céleste sans en goûter la douceur, et de demeurer toujours malade après tant de remèdes si salutaires. On doit ensuite leur ôter cette nourriture surnaturelle comme étant des personnes lâches et indignes d'en être rassasiées, afin que la douleur de s'en voir privés leur apprenne à l'estimer autant qu'elle mérite de l'être, et à travailler pour se mieux préparer à la recevoir en se corrigeant avec rigueur de leurs fautes, en désirant avec ardeur d'y remédier, et en priant et faisant tout le bien dont ils sont capables, afin de se pouvoir approcher de la sainte table avec une faim intérieure, selon ces paroles de saint Augustin : *Ce pain sacré demande une faim intérieure.*

Il faut aussi remarquer qu'il y en a qui profitent si peu du retardement de la communion, qu'ils ne s'en préparent pas mieux, mais s'imaginent que ce retardement est une assez grande préparation : ce qui est une grande erreur, comme saint Jérôme le dit très-bien, puisque si cela était, plus on irait tard à la communion et mieux on y serait préparé ; et qu'ainsi leur lâcheté, leur paresse et le désir de demeurer dans leurs péchés, les feraient se contenter de communier une fois l'année, dans la créance qu'en usant ainsi, ils y apporteraient plus de respect que s'ils y allaient plus souvent mieux préparés et ayant moins de péchés à confesser. Ainsi ils donnent le nom de respect à une crainte servile et à l'étonnement que produit le poids de tant de péchés ; et ils appréhendent tellement de s'approcher de Dieu, qu'ils ne communieraient point du tout si le commandement de l'Eglise ne les y obligeait. Mais lorsque l'on diffère de communier, ce ne doit être que pour quelques jours, afin de prendre ce temps pour s'y préparer avec

soin, pour se corriger de ses fautes, et pour être plus en état de s'approcher de Dieu.

Je viens maintenant à ce que vous m'écrivez du grand nombre de personnes mariées qui communient tous les jours, dans cette ville. Sur quoi j'avoue que je doute fort que ce grand nombre soit une marque que Dieu l'ait agréable, parce que cette action demande une telle préparation en ces personnes, que vous savez que les théologiens, et particulièrement saint Thomas et saint Bonaventure, en parlent plutôt comme d'une chose possible que comme d'une chose qui soit en effet, parce que l'état du mariage augmente la difficulté de cette préparation, tant par les soins continuels qu'il donne et les distractions qu'il cause, que parce qu'il appesantit extrêmement l'âme : et je n'apprends pas que la sainteté de la plupart de ces personnes soit telle qu'elles puissent, au milieu de tant d'empêchements, être dans la préparation que Dieu demande pour communier tous les jours. Tant s'en faut que je croie qu'elles soient instruites des dispositions où elles doivent être pour communier si souvent; je suis persuadé au contraire, qu'elles ne savent pas seulement ce que c'est que de faire oraison, puisque l'Apôtre conseille, pour ce sujet, à ceux qui sont mariés, de se séparer pour quelques jours de leurs femmes, comme si ce qui leur est permis en d'autres temps pouvait alors y apporter de l'obstacle. Je connais un mari et une femme qui, après s'être appliqués à l'oraison, crurent que la liberté que l'Eglise donne à ceux que le sacrement du mariage joint ensemble ne s'accordait pas avec une communication aussi particulière avec Dieu qu'est celle dont il favorise les âmes dans la prière. Ainsi, après avoir reconnu, par l'expérience, cette vérité, ils renoncèrent, par un mouvement du Saint-Esprit, à tout commerce charnel, pour n'en avoir qu'un spirituel avec Dieu qui est un pur esprit. Il y a déjà trois ans qu'ils vivent de la sorte, et qu'ils pratiquent ce que le Saint-Esprit a fait dire à saint Paul sur ce sujet. Que si cette conduite est une conduite inspirée de Dieu, peut-il approuver que l'on accorde les soins qui empêchent l'oraison, et les sentiments de la chair qui abattent l'esprit avec la réception si fréquente du corps de Jésus-Christ, puisqu'il demande un tel discernement et une telle distinction de tout le reste qu'on le connaisse à la moindre de ses paroles, comme dit saint Jean (*Joan.*, XXI), et dans la fraction de ce pain sacré comme les deux disciples d'Emmaüs (*Luc*, XXIV)?

Quand on me dirait seulement que quelques personnes mariées communieraient tous les jours, j'en serais étonné; mais de me dire que plusieurs en usent de la sorte, c'est ce que je ne saurais du tout croire que Dieu ait agréable, ni que l'on doive alléguer sur cela l'exemple de l'Eglise primitive. Car les personnes mariées de ce temps-là étaient si détachées de tous les soins temporels, si dévotes et si remplies du Saint-Esprit, qui s'était répandu avec tant d'abondance dans leurs âmes, qu'il s'en trouve peu dans le siècle où nous vivons qui leur ressemblent. Ainsi elles ne sauraient s'excuser d'oser les imiter dans une action qui demande une disposition si sainte, puisqu'elles ne les imitent pas dans leur vie, et que l'on voit à quelle pureté les décrets de l'Eglise obligeaient alors les personnes mariées pour pouvoir communier, et quelle considération l'on faisait sur ce précepte de saint Paul, dont j'ai parlé : ce qui donne sujet de croire que ce n'était pas sans y apporter une grande précaution que l'on permettait aux personnes mariées de communier tous les jours.

Je sais qu'un homme de piété conseille à tous ceux qu'il confesse de communier comme lui tous les jours. Mais son autorité ne me paraît pas d'un si grand poids qu'elle me fasse pencher à son opinion, et je crois qu'il ne pèse pas assez toutes les circonstances qui se rencontrent

dans une action si importante. Néanmoins comme il pourrait paraître y avoir de la témérité à le condamner sans l'entendre, je ne prétends pas en parlant ainsi m'établir juge. Je le dis seulement par la grande appréhension de faillir que me donne l'Ecriture sainte et l'expérience que j'en ai.

Je suis d'accord que l'on ne saurait trop exhorter les fidèles à vivre de telle sorte qu'ils se rendent dignes de communier tous les jours : et c'est le conseil que leur donne saint Ambroise. Mais de croire qu'il y ait plusieurs personnes mariées qui soient dans une disposition si éminente, c'est ce que je ne pense pas.

Nous voyons qu'entre tous les Pères du désert, saint Apollonius était le seul qui faisait communier tous les jours ses religieux. Mais quelle proportion y a-t-il entre des religieux tels que ceux de ce temps-là, et des personnes mariées telles qu'elles sont en ce temps-ci ? Je suis persuadé que la vigilance de ce saint abbé sur la conduite de ces vertueux solitaires, la ferveur de ses prières, et le soin qu'il prenait de les instruire pour les disposer à exécuter le conseil qu'il leur donnait, les rendaient dignes de recevoir tous les jours ce grand sacrement. Mais où voit-on maintenant de tels Pères, de tels disciples, une telle préparation, et une telle sainteté de vie, que saint Jérôme nomme la vie des anges, et dont il dit que les oraisons soutenaient le monde ? Et quel sujet y a-t-il de s'étonner que des personnes si saintes communiassent tous les jours ?

On peut ajouter à ces raisons l'inquiétude et l'impatience qu'ont les maris de ce que leurs femmes demeurent trop longtemps à l'église et le desordre que cela cause dans leurs familles. Ce qu'il est évident ne procéder pas de l'Esprit de Dieu, puisqu'il est contraire à ces paroles de saint Paul : *Que les femmes doivent obéir à leurs maris comme à Jésus-Christ, et leur être assujetties* (*Ephes.*, V) ; et ailleurs : qu'*elles doivent avoir soin de leur maison* ; ou comme porte le grec : *en être les gardiennes* (*Tit.*, II). Vous devez donc, mon père, les exhorter à s'acquitter de ce devoir auquel leur état les oblige ; et si elles ont du temps de reste, l'employer selon leur dévotion. Ce sera bien assez si quelques-unes peuvent communier dignement de huit jours en huit jours, après s'y être fort préparées, et quelques-unes entre autres plus souvent, parce, comme je l'ai dit, qu'on ne peut faire en cela une règle générale.

Pour le regard de la personne qui vous assure qu'elle ressent du profit de communier souvent, et du dommage de passer trois jours sans s'approcher de la sainte table, ne vous hâtez pas de la satisfaire ; mais éprouvez avec grand soin si en effet elle tire de l'avantage de recevoir si souvent le corps de Notre-Seigneur.

Je sais qu'il y a des personnes qui disent n'avoir du repos et de la dévotion que le jour qu'elles communient. Mais cela est bien éloigné de la disposition de ces Pères des premiers siècles, qui étaient de si grands exemples de sainteté. Ils ne passaient pas seulement quelques jours sans communier, mais des mois entiers, et n'en étaient pas moins dévots, parce que l'extrême soin qu'ils prenaient de s'avancer de plus en plus dans la piété, suppléait à l'avantage que ce leur aurait été de communier plus souvent. C'est là l'exemple que nous devons nous proposer et faire que les autres se proposent, et particulièrement les filles qui font profession de piété. Leur dévotion doit consister à traiter seulement avec Dieu, sans se familiariser avec les hommes : et si elles sont telles qu'il les demande, elles se contenteront de communier peu souvent, sans alléguer, pour avoir un sujet de sortir de la maison et de parler sans besoin, qu'elles sentent leur dévotion se refroidir lorsqu'elles ne communient pas. C'est agir comme des enfants qui, après

être sevrés, veulent qu'au lieu de pain on leur donne du sucre et des confitures. Il faut qu'elles travaillent de tout leur pouvoir à se contenter du moins d'entretien avec les hommes qu'il se pourra : et si elles en usent de la sorte, elles connaîtront bientôt le profit qu'elles peuvent tirer de cette conduite. Que si elles agissent lâchement et faiblement, elles ne doivent pas en attribuer la cause à ce qu'elles ne communient pas assez souvent. Sur quoi il faut leur représenter le grand bien que l'on reçoit d'une fréquente communion, et qu'ainsi l'on ne doit pas blâmer ceux qui communient tous les jours, puisqu'ils peuvent avoir des raisons d'en user de la sorte ; mais qu'il faut plutôt s'accuser de sa propre lâcheté et de son indévotion qui empêche qu'on ne les imite. Surtout représentez-leur combien il est périlleux de communier sans y être bien préparé ; et que, puisque l'on ne saurait prescrire une règle qui soit générale pour tous, ni même pour une seule personne, en divers temps, on doit s'en remettre au jugement d'un confesseur prudent et pieux, et qu'il semble que pour les personnes déjà assez avancées dans la piété, il suffit de leur permettre de communier de huit jours en huit jours, si ce n'est qu'il se rencontre durant la semaine quelque sujet qui leur fasse désirer de communier encore, auquel cas elles doivent vous en parler en particulier, afin d'en savoir votre sentiment, et vous ne le leur permettrez pas si vous ne voyez clairement qu'il leur est avantageux. Mais après avoir demandé lumière à Dieu, il s'en trouvera peu à qui vous deviez l'accorder, et vous le pourrez plus facilement aux personnes non mariées et assez avancées en âge, qu'à des filles, parce que le respect que la maturité de l'esprit donne pour ce grand sacrement est l'une des principales raisons qui doivent porter à permettre de s'en approcher souvent. Vous savez que saint François d'Assise ne communiait pas tous les jours, et que saint François de Paule, même en sa vieillesse, ne communiait qu'une fois la semaine : ce qui me fait croire qu'il suffit pour ceux qui ne sont pas si saints de communier une fois en huit jours. Mais comme la corruption du siècle, la lâcheté dans laquelle on est, et la malice des démons peuvent augmenter le besoin de recourir à ce remède que Jésus-Christ, en quittant le monde, nous a laissé pour nous garantir de tous maux, je crois que l'on peut dans certaines circonstances permettre de communier plus souvent : auquel cas on doit y aller non comme se croyant aussi saint que ces deux grands Saints, mais parce que l'on sait qu'on ne l'est pas, et que l'on n'y va qu'ainsi que les plus malades ont plus souvent recours que les autres au médecin.

Pour conclusion, mon avis est de recommander dans la chaire la fréquente communion, après avoir donné les avis nécessaires pour empêcher que l'on n'en abuse, en s'en approchant sans y être assez préparé et en montrant quelle doit être la confusion de ceux qui diffèrent trop. Il sera bon aussi d'en traiter en particulier avec les confesseurs, comme Jésus-Christ, par son extrême bonté, a bien voulu en parler à ses apôtres et à ses disciples, puisqu'il est si important de participer souvent à ce grand sacrement dans la disposition où l'on doit être pour le bien recevoir.

Ma santé est en l'état que je vous l'ai dit, et il semble que Dieu l'ait rendue telle pour me donner le moyen de vous écrire cette lettre. Je vous prie de me recommander à sa miséricorde et de faire que d'autres m'y recommandent aussi.

LETTRE XXXII.

A UN PRÉDICATEUR.

Il montre que l'on ne saurait, sans une assistance particulière de Dieu, prêcher sa parole ; de quelle sorte il se faut acquitter d'un ministère si saint; de la fréquente communion et du silence que les serviteurs de Dieu doivent garder.

Il n'était pas nécessaire, mon révérend père, que, pour m'empêcher de vous oublier, vous me donnassiez des marques de votre souvenir. Depuis la première fois que je vous ai vu, vous n'êtes point sorti de ma mémoire. Et comment un ver de terre tel que je suis pourrait-il perdre le souvenir d'un homme dont Dieu se souvient pour lui faire miséricorde, et qui se souvient de Dieu pour le servir? Je prie notre Seigneur Jésus-Christ d'achever ce qu'il a si heureusement commencé dans votre âme, afin qu'elle ne soit pas changeante comme la lune, mais que sa lumière ressemble à celle du soleil, qui va toujours en augmentant jusqu'à son midi.

Représentez-vous souvent, mon père, à quelle fonction Notre-Seigneur vous a appelé, et vous connaîtrez quelle est la vigilance dont vous devez user pour vous en bien acquitter. Rien ne lui est si considérable que les âmes : c'est pour elles qu'il a tout créé, et c'est pour elles qu'il s'est fait homme, afin qu'étant revêtu de notre chair, il pût se communiquer à nous.

Quelle fonction peut être plus élevée que celle dont un Dieu a bien voulu s'acquitter lui-même, et de succéder ainsi à un tel prédicateur? Et quelle obligation n'a-t-on point d'imiter sa vie lorsque l'on a l'honneur de porter sa parole?

La qualité de bon ministre de Dieu dans la conversion des âmes demande des forces plus qu'humaines. C'est ce qui a fait dire à saint Paul : *Qui est capable d'un tel ministère* (II *Cor.*, II, 16)? Certes, ce n'est pas nous. Mais comme ce grand apôtre le dit ailleurs : *C'est Dieu qui nous rend capables d'être les ministres de la nouvelle alliance, non pas de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue et l'esprit donne la vie* (II *Cor.*, III, 6). Mourons plutôt, mon père, que de ternir la gloire qui doit être inséparable d'une fonction si divine, et demandons pour cela instamment à Notre-Seigneur de nous assister, d'agir par nous et de parler de telle sorte par notre bouche, qu'encore que l'on nous méprise, cela ne diminue rien de notre respect pour sa parole ni de l'estime qu'en doivent faire ceux qui nous écoutent. Ne considérons que l'honneur de Dieu et sondons-nous nous-mêmes pour connaître si nous le cherchons véritablement, si nous ne manquons à rien de ce qui peut dépendre de nous pour en inspirer, par nos prédications, l'amour dans l'esprit des peuples. Car celui qui ne regarde que le sien propre ressemble à un homme qui, étant chargé de demander en mariage, pour le fils de son roi, une fille qui s'en tiendrait très-honorée, tâcherait à lui persuader de l'épouser lui-même. Nous sommes envoyés pour gagner des âmes à Jésus-Christ : et quelle infidélité serait-ce que de les vouloir pour nous et non pas pour lui? Il a été si fidèle à son Père, qu'il n'a, dans tous ses miracles et toutes ses prédications, cherché que sa gloire, référant toujours tout à lui, et voulant qu'on lui en donnât toute la louange. Ses prédicateurs doivent l'imiter pour être couronnés par lui, comme il l'a été par son père. Lorsque la maîtresse de Joseph le sollicitait de commettre un crime, il lui répondit qu'il était vrai qu'excepté elle, son maître lui avait donné un entier pouvoir sur tout ce qu'il possédait (*Gen.*, XXXIX). Un prédicateur doit croire de même qu'il n'y a rien

qu'il ne puisse espérer que Dieu lui accorde, excepté la gloire d'être cause du salut des âmes. Ainsi, mon père, quoiqu'il y ait des personnes qui se persuadent de vous être redevables, vous ne devez pas vous laisser flatter de cette pensée, mais vous réjouir avec elles de l'amour qu'elles ont pour Jésus-Christ et pour son honneur, et désirer qu'elles vous méprisent. Par ce moyen, elles gagnent beaucoup et nous aussi : elles, à cause qu'elles n'arrêtent les yeux que sur Jésus-Christ, et nous, à cause que nous souffrons de bon cœur ce mépris pour l'amour de lui.

Il nous arrive souvent, dans l'exercice de notre ministère, d'être tantôt honorés et tantôt méprisés; mais les véritables serviteurs de Dieu sont plutôt touchés de l'un que de l'autre, et s'ils y mettaient quelque différence, ce serait d'aimer mieux être méprisés qu'honorés, à cause que cela les rend plus conformes à Jésus-Christ, qui a souffert la honte et l'ignominie parce qu'il ne recherchait que la gloire de son Père. Ayons grand soin de conserver notre conscience pure, d'avoir toujours les yeux tournés vers Dieu et de vivre dans l'espérance de posséder un jour son royaume. Tout ce qui est ici-bas n'a qu'un vain éclat qui disparaît aussitôt, et il est facile de le mépriser à ceux qui ont de la piété et qui ne cherchent qu'à se cacher dans les plaies de Jésus-Christ, qui, par son infinie bonté pour nous, les tient sans cesse ouvertes pour nous servir de refuge. C'est là que nous pouvons trouver un véritable repos dans la bonne et la mauvaise fortune, et rien ne saurait troubler ceux qui y attachent fortement leur pensée.

J'apprends, mon père, que vous travaillez avec excès, et je désirerais que vous vous modérassiez en cela, au moins dans les confessions, parce qu'encore que l'esprit soit fort, la chair ne laisse pas d'être infirme, et que je ne voudrais pas vous voir réduit, par des travaux indiscrets, dans l'état où je me trouve de ne pouvoir plus prêcher sans avoir la fièvre. Ainsi, ce que je vous recommande est de garder un juste tempérament, en ne flattant pas votre corps et en ne le travaillant pas démesurément. Je me contente de vous le dire en général, parce qu'on ne saurait le spécifier en particulier par une lettre.

Quant à ce qui regarde l'âme, ce que je vous recommande est de ne vous occuper pas tant à servir le prochain que cela vous empêche de vous recueillir et de faire l'oraison mentale. Prenez-y bien garde, je vous prie; car j'ai vu plusieurs personnes qui, en se répandant trop au dehors, et donnant ainsi tout ce qu'ils avaient de biens spirituels demeuraient pauvres à l'égard d'eux-mêmes et incapables de servir les autres. Nous voyons aussi qu'en ce qui regarde l'aumône temporelle, saint Paul dit : *Je n'entends pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés, mais que, pour ôter l'inégalité qui se trouve entre vous, votre abondance supplée à leur pauvreté* (II *Cor.*, VIII, 13). Ce qui se fait avec mesure dure plus longtemps et est plus utile, et une parole dite ensuite de l'oraison profite plus que plusieurs autres qui n'en seraient pas précédées. Car le profit que l'on peut faire aux âmes ne vient pas de beaucoup parler, mais de prier avec ferveur et de bien faire. C'est pourquoi nous devons tellement travailler pour les autres que nous ne nous oubliions pas nous-mêmes, et que le feu de l'amour de Dieu ne s'éteigne point dans notre cœur. Vous me devez croire en cela, parce que j'en ai l'expérience.

Je vous conseille aussi de ne vous pas engager à confesser beaucoup de femmes, et principalement les jeunes, parce que cela est fort périlleux, à moins que d'avoir pour ce sujet un don fort particulier de Dieu qui rende la chair comme insensible. Mais appliquez-vous plutôt à conduire des hommes pour les faire avancer dans la vertu; car si vous vous engagez une fois à conduire des femmes, elles vous feront conse-

mer tout votre temps en des choses peu utiles. Je désirerais que votre principale occupation fût de prêcher : ce sera beaucoup si vous vous en acquittez bien. Et que, pour ce qui regarde la confession, vous ne vous y employassiez pas ni ne l'abandonnassiez pas entièrement. J'espère que Jésus-Christ vous instruira de tout ce que vous devez faire en cela, selon que le temps et les personnes le demandent.

J'apprends que l'on communie beaucoup plus souvent en vos quartiers qu'en d'autres lieux, et je ne crois pas qu'on le dût faire, quoique rien ne me donne plus de joie que de voir que l'on s'approche de la sainte table, pourvu que ce soit avec la préparation que l'on y doit apporter. J'ai connu des personnes qui, étant fort négligentes à s'y bien disposer, s'imaginaient qu'il suffisait de communier souvent et de sentir alors un peu de dévotion; mais cette dévotion superficielle et infructueuse passait bientôt, et ils demeuraient au même état que s'ils n'eussent point communié, ce qui procédait d'avoir reçu cet adorable sacrement sans être dans une disposition qui les en rendît dignes. C'est pourquoi je n'estime pas que vous deviez permettre à ceux que vous conduirez de communier toutes les fois qu'ils vous le demanderont, mais de ne leur dispenser cette divine nourriture que selon ce que vous jugerez que l'état de leur conscience vous y doit porter. Je voudrais que vous ne l'accordassiez que de huit jours en huit jours, selon le conseil de saint Augustin, si ce n'était dans quelque besoin particulier ou que vous reconnussiez qu'une personne désirât avec tant d'ardeur de recevoir ce pain sacré, que vous crussiez ne pouvoir le lui refuser sans faire tort à son amour pour Jésus-Christ. Quant aux autres, je voudrais qu'ils ne communiassent que de quinze jours en quinze jours ou de mois en mois, et que vous leur apprissiez que, s'ils désirent assister plus souvent à ce sacré banquet, il faut qu'ils s'efforcent de s'avancer dans la piété, parce que ce pain céleste n'est pas destiné pour les lâches, mais pour ceux qui travaillent avec courage à dompter leurs passions et à mortifier leur volonté. *Car*, comme saint Paul a dit, *que celui qui ne travaille point ne doit point manger* (I *Thess.*, III), à cause qu'il n'aurait pas gagné le pain qu'il mangerait. On peut dire de même de ce pain céleste qu'on ne doit point le recevoir, pour en nourrir son âme, sans avoir travaillé pour s'en rendre digne.

Souvenez-vous, mon père, de recommander à ceux qui veulent se donner à Dieu de travailler, de garder le silence, d'être si éloignés d'avoir la présomption de vouloir instruire les autres, qu'ils ne nomment qu'en tremblant le nom du Seigneur, et qu'encore qu'il leur semble être fort avancés dans son service, ils croient qu'ils ne font que commencer d'y entrer. Car je n'ai jamais vu persévérer dans le bien ceux qui se persuadent sitôt de bien faire et qui en parlent. Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent point aux révélations, qu'ils ne déclarent leurs sentiments qu'à leurs confesseurs pour leur demander conseil, afin de ne se laisser pas tromper par le démon, qu'ils cachent le plus qu'ils pourront leurs bonnes œuvres, de peur qu'il ne leur arrive comme aux fleurs des arbres que le vent emporte quand elles s'ouvrent lorsqu'elles ne sont qu'à demi ouvertes.

Ce sont des avis qu'il importe de donner à ceux qui commencent à servir Dieu, pour les empêcher de perdre par leur mauvaise conduite la grâce qu'il leur a faite, et qu'ils ne se mettent pas en hasard de voir avec douleur qu'elle s'en va beaucoup plus vite qu'elle ne revient. Exhortez-les à lire de bons livres et priez pour moi.

LETTRE XXXIII.

A UN PRÉDICATEUR NOMMÉ GARCIA ARIAS.

Il lui parle de la manière dont il se faut occuper le jour et se conduire à l'égard de soi-même et du prochain.

Encore que l'on m'ait dit, mon révérend père, que la lettre que je vous ai écrite n'a pas été bien reçue de tout le monde, je ne laisserai pas de satisfaire à votre désir de savoir mes sentiments touchant la conduite que vous devez tenir, puisque vous me le demandez avec tant d'humilité que je m'y crois obligé comme si Dieu lui-même me le commandait. Ainsi, après avoir imploré son assistance, je ne craindrai point de vous dire ce que je pense.

Je crois que votre principale occupation doit maintenant être non pas de conduire les autres, mais de veiller sur votre propre conduite et prier que l'on vous aide en cela.

Quant à ce que vous désirez de savoir, la conduite que j'estime que vous pouvez tenir, il me semble qu'elle doit être telle. Le soir, un peu auparavant que l'*Ave Maria* sonne, se mettre à genoux, faire le signe de la croix, dire le *Confiteor* et le *Miserere*, reconnaître devant Dieu son indignité, lui confesser ses péchés, et lui demander miséricorde par le mérite de la passion de son Fils qui s'est offert pour nous en sacrifice afin d'apaiser sa colère et nous garantir des châtiments que nos crimes avaient mérités.

Continuer ensuite de demeurer à genoux, si on le peut sans faire tort à sa santé ou que cela cause de la distraction, comme il arrive d'ordinaire lorsque le corps souffre. Que si on ne le peut, s'asseoir sur la terre ou sur quelque siége. Penser alors avec une grande attention à l'heure de la mort, et se l'imaginer comme si elle était présente avec toutes les circonstances qui l'accompagnent lorsque l'on se trouve dans son lit le cierge à la main et prêt à passer dans une autre vie. Songer en quel état sera le corps lorsqu'il sera séparé de l'âme. S'imaginer d'entendre les chants funèbres et de voir les pleurs que l'on répandra quand il sera porté en terre, où il sera foulé aux pieds et deviendra la pâture des vers après avoir couru fortune d'être dévoré par d'autres animaux. Car, puisque tout cela arrivera, il importe de le considérer comme s'il était déjà arrivé, de se réputer comme mort au monde afin d'y renoncer d'affection, de bannir de son cœur l'amour de toutes les créatures, le désir de l'honneur et la crainte du déshonneur, de se regarder comme étant déjà dans un autre monde, afin de ne vivre plus ici-bas que d'une manière immuable au milieu des changements et des révolutions continuelles qui ne sont qu'une suite de ce qui est arrivé dans tous les siècles où, de même que dans le nôtre, tout s'est passé ainsi que de l'eau qui s'enfuit, et enfin considérer que ceux que nous avons vus et qui ne sont plus sont déjà oubliés, et que nous serons oubliés nous-mêmes.

Après avoir fait ces réflexions sur ce qui regarde le corps, il faut porter sa pensée à ce qui regarde l'âme. Se représenter pour cela de quelle sorte, lorsqu'elle comparaîtra devant le tribunal de Jésus-Christ comme un criminel, les mains attachées derrière le dos, les yeux baissés, le visage couvert de confusion, et que les démons et sa propre conscience l'accuseront, elle sera jugée par ce redoutable juge.

Efforcez-vous ensuite de concevoir un grand sentiment d'un état si épouvantable, puisque ce sentiment est la fin à quoi la pensée doit

tendre. Priez Notre-Seigneur de vous faire connaître les imperfections de votre vie passée, ce que vous avez fait contre lui et ce qu'il a fait pour vous à commencer dès votre naissance, à quoi vous avez si mal répondu.

Lorsque ces pensées ne procèdent que de notre esprit, elles ne font autre effet en nous que de nous attrister un peu. Mais quand elles viennent de l'Esprit de Dieu, elles sont accompagnées de tant de lumière et nous font si clairement connaître notre indignité, que nous considérons comme un miracle que la terre veuille nous porter, et tout ce que nous pouvons faire est de croire que quelque grande que soit la bonté de Dieu, elle nous puisse souffrir. Le regret d'avoir ainsi vécu nous touche d'une si vive douleur, que si la crainte d'offenser Dieu ne nous retenait, nous userions de violence contre nous-mêmes, et désirerions que toutes les créatures nous aidassent à venger l'injure que nous avons faite à cette suprême majesté. Car ce que l'on ressent alors va au delà de tout ce que l'on en pourrait dire, parce qu'il procède d'un esprit plus qu'humain.

Il n'est pas besoin de repasser par notre mémoire tous nos péchés en particulier. Il suffit de nous souvenir de quelques-uns des plus importants et qui humilient davantage, et de considérer les autres en général comme une chose abominable, principalement après que l'on a employé quelques jours à se bien examiner.

On doit après se représenter les tourments de l'enfer, du purgatoire et le jour du jugement. Mais le principal est d'en avoir un grand sentiment. Il faut aussi repasser dans son esprit les fautes que l'on a commises ce jour-là, et en avoir un plus grand déplaisir que des précédentes, faire une grande attention sur ses inclinations, et demander lumière à Notre-Seigneur pour pénétrer dans cet abîme dont lui seul voit le fond, et l'homme seulement quelque petite partie lorsqu'il lui plaît de l'éclairer.

Voilà à quoi vous devez vous occuper durant deux heures entières et jusqu'à huit heures et demie. Vous ferez ensuite une collation de choses si légères qu'elles n'appesantissent point l'âme dans l'oraison. Je desirerais que depuis cette heure-là vous gardassiez le silence jusqu'à votre messe du lendemain.

Après votre collation, vous pourrez réciter quelques oraisons vocales et lire quelque chose qui vous porte à la piété sans vous bander l'esprit : ce qui pourra aller jusqu'à près de neuf heures et demie, que vous vous disposerez pour prendre un peu de repos en la même sorte que les autres se preparent à mourir. Et quand vous vous serez un peu recueilli et recommandé à Notre-Seigneur, vous vous endormirez en pensant que l'on vous mettra un jour dans la sépulture, comme il fut mis dans le tombeau.

Après avoir dormi depuis dix heures jusqu'à trois, vous vous lèverez pour dire matines, et, les ayant achevées, vous vous mettrez à genoux, vous méditerez sur un point de la passion en prenant un pour votre sujet en chaque jour de la semaine, afin d'arrêter votre pensée : ce que vous pourrez diviser en cette sorte.

Le lundi, l'oraison de Jésus-Christ dans le Jardin des Oliviers, et de quelle manière il y fut pris par les Juifs.

Le mardi, ce qui se passa ensuite jusqu'à ce qu'il fut attaché à la colonne inclusivement.

Le mercredi, comment il fut couronné d'épines, et qu'on lui dit : *Ecce homo*.

Le jeudi, le jugement prononcé contre lui, et comme on le chargea de sa croix.

Le vendredi, son crucifiement et sa mort.

Le samedi, comme on l'ôta de la croix et on le mit dans le sépulcre.

Et le dimanche, sa résurrection qui figure la gloire des bienheureux dans le ciel.

Cela vous occupera deux heures; et vous prendrez après du repos jusqu'à six heures ou six heures et demie, pour empêcher par un peu de sommeil que votre tête ne souffre. Vous direz ensuite Prime, Tierce et Sexte, et ferez oraison pour vous préparer à dire la messe en faisant une grande attention à cet adorable mystère, et après avoir considéré votre indignité, vous irez recevoir celui dont aurez le matin médité la passion, afin qu'ayant sur cela durant la messe les mêmes pensées que vous aurez eues en l'oraison, les unes se fortifient par les autres.

Vous emploierez à l'issue de la messe une demi-heure à votre action de grâce, dans un grand recueillement et une grande joie d'avoir reçu votre Sauveur dans la maison de votre âme, et tâcherez d'en profiter en la manière que firent Zachée, saint Matthieu et autres, lorsqu'ils eurent le bonheur de le recevoir chez eux. Car, à moins qu'une très-grande nécessité nous en empêche, nous ne devons employer à autre chose un temps aussi précieux qu'est celui-là.

Vous étudierez ensuite deux heures jusqu'au dîner, et commencerez par le nouveau Testament, que je désirerais que vous pussiez apprendre par cœur. Vous élèverez en le lisant votre cœur à Dieu, et vous contenterez de lire seulement le texte, excepté aux endroits que vous n'entendrez pas bien. Sur quoi vous pourrez voir saint Jean Chrysostome ou Nicolas de Lyra, ou quelque autre qui explique le texte et rien de plus, sans vous mettre en peine que de savoir le sens de ces passages. Car vous n'avez pas maintenant besoin de davantage.

Après dîner vous relâcherez un peu votre esprit, parce qu'encore qu'il semble que c'est perdre le temps de moudre que de s'amuser à piquer la meule du moulin, on le gagne au contraire à cause qu'elle devient par là beaucoup plus capable de moudre. Et si vous sentez que votre tête ait besoin de repos vous pouvez sommeiller un peu.

Vous direz ensuite none, vêpres et complies, et emploierez le reste de l'après-dînée en des œuvres de charité, telles que sont celles d'aller visiter et exhorter des personnes malades à l'extrémité, ou consoler les malades dans les hôpitaux, ou réconcilier des personnes qui sont mal ensemble.

J'approuverais fort aussi que vous lussiez tous les soirs à quelques jeunes gens dont vous connussiez les inclinations être portées à la vertu, quelque traité de Cicéron ou de Platon, ou les Morales d'Aristote, ou autres livres semblables qui regardent les bonnes mœurs, sans vous mêler de les instruire des mystères de la religion que vous ne devez pas vous tenir capable d'enseigner, mais croire que vous avez besoin vous-même qu'on vous les enseigne, et passer en cela plutôt pour disciple que pour maître. La journée s'étant passée de la sorte, vous recommencerez le soir à observer l'ordre dont je vous ai déjà parlé.

Il ne me reste maintenant qu'à vous donner quelques avis particuliers. Lorsque vous méditerez sur quelque point de la passion, ne laissez pas aller trop loin vos pensées pour vous trouver en esprit dans les lieux où ce que vous méditez est arrivé; mais considérez-le comme s'il s'était passé dans vous-même ou proche de vous.

Ne travaillez point à vous exciter à pleurer ou sentir de la douleur, et agissez au contraire le plus tranquillement que vous pourrez; ne vous faites point de violence pour vous imaginer l'action que vous aurez prise pour sujet de votre méditation, mais considérez simplement ce que Notre-Seigneur fit alors, comme si vous y aviez été présent. Je dis simplement, parce qu'il ne s'agit pas de raisonner et de beau-

coup discourir avec l'entendement; il suffit de regarder Notre-Seigneur comme si on le voyait de ses propres yeux, et le plus souvent se tenir à ses pieds en considérant avec quelle soumission et patience il se préparait à souffrir ce qu'il plairait à Dieu son père d'ordonner de lui. Car, en cela, tout consiste à recevoir les mouvements et comme les influences de la grâce de Dieu sans vouloir les prévenir, selon ces paroles de David : *C'est en vain que l'on veut travailler avant que le jour soit venu* (*Ps.* CXXVI, 3). Cela n'empêche pas néanmoins que nous ne devions faire tout ce qui est en notre pouvoir; mais il faut nous contenter de ce que Dieu nous donne alors, soit de la compassion de ses souffrances ou de l'amour de son infinie bonté, ou de la crainte de ses jugements, ou de la douleur de nos péchés, ou des larmes pour les pleurer, ou du désir de nous avancer dans la vertu. Recevez-le avec actions de grâces; et quand il ne vous serait rien donné, ne vous en mettez point en peine, mais résignez-vous à la volonté de Dieu et considérez comme une grande faveur ce qu'une si haute Majesté a bien voulu souffrir en sa présence un pauvre lépreux tel que vous êtes, et consolez-vous dans cette pensée.

Que si, en vous occupant de quelqu'une des choses que je viens de dire, vous sentez que votre esprit se porte à la quitter pour penser à une autre, ne vous contraignez point, pourvu que cela n'arrive pas à tous moments, mais seulement lorsque vous vous en trouverez pressé : sinon vous n'aurez qu'à demeurer en repos, quand même vous ne seriez point touché de dévotion de ce que vous méditerez.

Dans quelques occupations que vous soyez, efforcez-vous durant tout le jour de vous recueillir au dedans de vous-même et de repasser par votre esprit le point de la passion que vous aurez médité le matin; car autrement on se trouve fort indévot lorsque l'on retourne à l'oraison : ce qui a fait dire aux saints Pères des déserts que le religieux doit user de quelques oraisons brèves et fréquentes pour ne se point refroidir dans la prière.

Comme il y a des personnes qui ne peuvent que très-difficilement s'appliquer aux mystères de la passion, il sera très-bon qu'elles commencent par lire quelque bon livre qui en traite, pour y voir les circonstances du point sur lequel ils se proposent de méditer, parce que c'est le moyen de les toucher et les émouvoir un peu. Je serais bien aise que vous le pratiquassiez : et entre les livres qui me paraissent y être les plus propres, je crois que l'on peut mettre la Passion des deux, ou l'Alphabet spirituel, dont je laisse à votre choix celui qui vous paraîtra le meilleur. Il sera bon aussi que vous vous occupiez à la lecture de quelques livres dévots, spirituels et écrits sans affectation, tels que sont les Vies des Pères des déserts, les Conférences de Cassien et la Somme des vertus et des vices que vous devez toujours avoir entre les mains, et qui vous suffiront pour cette heure.

Il faut entendre des sermons de personnes de piété qui prêchent une bonne doctrine, avoir quelque communication avec eux dans un esprit de simple disciple, écouter attentivement ce qu'ils diront, et s'efforcer de le pratiquer.

On a souvent dans l'oraison de si belles pensées, que quelquefois celui qui prie semble n'être là que pour prêcher, pour enseigner ou pour se rendre savant. Mais il faut se mortifier en cela, pour ne penser qu'à sa propre édification, et se dire à soi-même que ce n'est que pour soi-même que l'on doit employer ce temps sans s'instruire pour instruire les autres, et qu'il viendra un autre temps de travailler pour eux. C'est le moyen de procurer avec simplicité et humilité l'avantage de son âme, sans vouloir donner à l'entendement une occupation qui n'est due qu'à la volonté.

Ayez un très-grand soin de ne point parler de ce qui se passe entre Dieu et vous, de même qu'une femme sage et prudente ne parle point des secrets que son mari lui confie, et qu'il ne vous échappe jamais une seule parole qui donne sujet de croire que vous ayez quelque bonne opinion de vous-même. Conduisez-vous aussi de telle sorte avec votre prochain, qu'il ne puisse apporter de l'empêchement à votre communication avec Dieu. Isaïe disait *que son secret était pour lui seul.* Et saint Bernard disait sur cela qu'un serviteur de Dieu ne doit pas seulement écrire cette parole dans sa cellule, mais dans son cœur : c'est dans sa lettre aux chartreux du Mont-Dieu. Lisez-la, comme aussi, si vous le voulez, ce qu'il a fait sur le Cantique des cantiques : car ne point découvrir ce qui se passe en nous contribue beaucoup à notre repos.

Dites tous les jours la messe, quoique vous n'ayez pas une dévotion sensible. Confessez-vous au plus tard de trois jours en trois jours avec un vif sentiment de votre misère et une ferme créance qu'elle va encore au delà de ce que vous en connaissez. Ayez une entière confiance et une grande dévotion envers ce divin sacrement, en vous souvenant que Jésus-Christ a dit : *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les aurez remis;* et ces paroles vous donneront une très-grande consolation dans la célébration de ce saint sacrifice, si Dieu vous fait la grâce de les bien peser et de les bien comprendre.

Si quelqu'un vous presse fort de le confesser, ne le refusez pas, et préparez-vous-y avec le même soin que vous vous prépareriez pour dire la messe. Je désirerais néanmoins que ce ne fussent pas des femmes, ni que vous l'accordassiez à plusieurs personnes, mais seulement à quelques-unes que vous auriez sujet de croire que Dieu vous adresse.

Quant à la prédication, vous devez croire que vous n'y êtes pas propre, et qu'ainsi c'est une chose que l'on vous permet et non pas que l'on vous commande. Vous ne prêcherez durant les avents et les carêmes que tous les huit jours ou environ dont vous en emploierez trois ou quatre à étudier vos sermons, et la veille que vous devrez monter en chaire, vous méditerez et pèserez encore ce que vous aurez à dire ; car vous ne devez point prêcher sans préparation ni sans vous être fort recueilli le jour que vous prêcherez.

Votre conversation doit être naïve, sincère, sans affecter de faire paraître une dévotion extérieure, sans porter jugement de personne, et au lieu de déplorer la perte des autres ne vous point souvenir de leurs fautes, mais pleurer seulement les vôtres en considérant les grâces que vous avez reçues et les péchés que vous avez commis, et tâcher d'y remédier.

Voilà ce qui m'est venu en l'esprit dans le peu de loisir que j'ai eu de vous écrire, et s'il me vient encore d'autres pensées, je vous les écrirai aussi. Vous examinerez, s'il vous plaît, l'un et l'autre pour en prendre ce que vous jugerez à propos ; car je ne vous donne ces avis qu'à cette intention.

LETTRE XXXIV.

A UN PRÉDICATEUR.

Il lui parle de la manière dont il faut entendre l'Ecriture sainte et de la véritable doctrine.

J'apprends, mon Père, par votre lettre les troubles arrivés dans votre ville, et je ne saurais croire que Notre-Seigneur, qui est le souverain pasteur des âmes, oublie tellement son troupeau qu'il permette long-

temps que la mauvaise herbe étouffe la bonne. Cette mauvaise herbe est sans doute la doctrine qui n'est pas conforme à la créance de l'Eglise romaine que Dieu a voulu être le chef et la maîtresse de toutes les autres. Ainsi, quand ceux qui professent cette mauvaise doctrine surpasseraient en nombre les gouttes d'eau de la mer et seraient plus élevés que les étoiles du ciel, ils ne laisseraient pas de périr ; car toute parole qui n'aura point été plantée de la main de Dieu et qui ne sera pas conforme à sa volonté sera déracinée. Il est vrai néanmoins qu'il permet quelquefois que l'on tire du travail de ses véritables ministres ou des larmes de ceux qui ne passent dans l'Eglise que pour de simples ouailles la lumière nécessaire pour l'intelligence de sa sainte parole ; mais on ne doit pas se lasser d'un travail dont on est assuré de recueillir le fruit, et un si grand fruit.

Deux choses ont fait tomber plusieurs dans une erreur irrémédiable : l'une de s'imaginer qu'ils ont l'Esprit de Dieu qui les enseigne et de croire que cela leur doit suffire, parce qu'il leur semble que s'ils suivaient le conseil d'autrui, ce serait préférer un homme à Dieu : ainsi ils sont bien éloignés de réparer cette faute, puisqu'en prétendant de lui rendre l'honneur qui lui est dû, ils demeurent dans un sentiment qui ne procède que de leur orgueil ; l'autre de ces deux choses qui les trompent est que, relevant fort le respect que l'on est obligé de rendre à la parole de Dieu, ils se glorifient de la bien entendre, et leur erreur est si grande que, croyant se conduire par elle, ils ne se conduisent que par leur propre sens, parce que, au lieu d'entendre cette sainte parole en la manière qu'elle le doit être, ils l'expliquent à leur fantaisie, et qu'en disant qu'elle seule doit être notre règle et régner sur nous, il se trouve que ce n'est que leurs fausses opinions qui y règnent, parce qu'ils ne l'expliquent que comme bon leur semble et lui font dire tout ce qui leur plaît. Qu'y aurait-il de plus incertain et de plus changeant que la créance de l'Eglise chrétienne, s'il fallait ajouter foi à l'intelligence que chacun se persuaderait d'avoir de l'Ecriture sainte, puisqu'il se trouverait qu'au lieu d'être la règle de notre foi, notre foi serait réglée par les opinions des hommes? Mais pour empêcher un si grand mal Dieu en nous donnant sa parole, a rempli de son esprit des hommes saints pour nous l'expliquer par le même esprit qu'elle a été écrite ; nul esprit humain, quelque pénétrant, judicieux, savant et appliqué qu'il soit à une étude continuelle de cette sainte parole, n'étant capable de la bien entendre, parce qu'il n'y a que la seule lumière de Dieu qui puisse donner cette intelligence ; et qui peut douter que ces grands saints des siècles passés qui nous en ont instruits ne l'aient eue beaucoup plus grande que ne l'ont aujourd'hui des hommes qui ne sont pas saints ? Que si ces anciens docteurs ont pu, comme n'étant que des hommes, manquer en quelque chose, nous avons l'Eglise romaine à laquelle il a donné en son chef les clefs du royaume du ciel et le pouvoir de nourrir toute l'Eglise, en lui donnant pour cela la lumière dont il a besoin pour connaître quelle est la véritable doctrine et le véritable sens de l'Ecriture; car de quoi lui servirait d'avoir ces clefs célestes, s'il ne pouvait ouvrir la porte pour faire voir la vérité, quelque cachée qu'elle soit ? Et comment pourrait-il nourrir l'Eglise s'il ne pouvait nous déclarer ce que nous devons croire, puisque cette nourriture n'est autre chose que cette doctrine ?

Conduisez-vous, mon Père, selon ces règles, et demandez à Dieu et faites-lui demander son assistance, afin qu'il nous conduise selon la vérité, comme il a déjà fait en d'autres rencontres plus difficiles : ce sera le moyen de faire qu'il humilie par la fermeté de la pierre, qui est la foi chrétienne, cette science humaine qui ose s'élever avec tant d'orgueil par de vains raisonnements.

LETTRE XXXV.

A UN SEIGNEUR QUI SE VOULAIT FAIRE RELIGIEUX.

Il l'instruit de la manière dont il se devait conduire pour répondre à la grâce que Dieu lui faisait.

Ayant appris votre changement et quelle en a été la cause, j'ai remercié Dieu de tout mon cœur de vous avoir cherché avec tant de bonté, de vous avoir trouvé par son extrême miséricorde et de vous avoir enlevé avec tant de force pour vous conduire en un lieu où vous puissiez, sans en être empêché par les occupations du siècle, vous donner tout entier à lui. Une si grande faveur rendra votre âme sa demeure, et une demeure paisible et tranquille où il trouvera ses délices comme il fait dans ses autres plus particuliers serviteurs. Cette grâce est si grande que vous ne sauriez trop la reconnaître; et cette reconnaissance est à mon avis le sacrifice que Notre-Seigneur demande de vous pour récompense de vous l'avoir faite ; que si vous y manquiez, il pourrait la révoquer comme il en a privé plusieurs autres à qui il l'avait aussi accordée pour les punir de leur ingratitude; vous êtes d'autant plus obligé d'y prendre garde que la faveur qu'il vous a faite est plus grande, parce que les périls qui vous menaçaient dans le monde étaient plus grands à cause de votre qualité et des occupations où vous vous trouviez engagé. Ainsi comme Dieu ne vous a pas fait une moindre faveur en vous ouvrant les yeux pour vous porter à tout abandonner, pour le chercher, que celle qu'il fit aux mages en leur donnant une étoile pour les conduire jusqu'au lieu de la naissance du Sauveur du monde, prosternez-vous en terre pour adorer sa souveraine majesté, reconnaissez en sa présence votre néant ; rendez-lui grâces du fond de votre cœur de celle qu'il vous a faite, et offrez-vous à lui par une donation irrévocable comme lui appartenant par tant de titres dont ce n'est pas l'un des moindres, comme je l'ai dit, de vous avoir trouvé et cherché lorsque vous étiez perdu et mis par sa seule bonté dans une maison qu'il honore de sa bienveillance.

Quel cœur serait assez dur pour ne se sentir point attendri par une telle faveur et de se voir prévenu par un tel Maître dont la bonté a si avantageusement pour vous surmonté votre malice? Il ne vous envoie pas seulement des anges pour vous assister : il vient lui-même vous prendre par la main comme un autre Loth pour vous retirer du péril et vous conduire sur une montagne où vous soyez en assurance.

N'oubliez jamais cette sortie d'Egypte, dans laquelle Dieu fit tant de merveilles, et représentez-vous le sang répandu par ce divin Agneau dont la voix s'est élevée vers son Père pour le prier de vous l'appliquer afin de laver votre âme de toutes ses taches, de la délivrer de toutes les affections terrestres et de vous la faire consacrer à son amour.

J'ai sujet de croire que Jésus-Christ ayant prié pour vous et présenté votre âme à son Père pour la rendre, de vile qu'elle était, une pierre précieuse dont il parera sa tête, comme étant une récompense de ses travaux et de la mort qu'il a soufferte pour la racheter, il a été exaucé de son Père ; car Jésus-Christ, après être demeuré victorieux dans la guerre qu'il a entreprise contre les démons pour le salut des hommes, a offert à Dieu, son Père, les âmes qu'il a conquises, qui le reconnaissent pour leur libérateur, qui l'adorent comme étant heureusement devenues ses esclaves et qui courent après l'odeur de ses parfums. Vous êtes une partie de la récompense qu'il a reçue de tant de travaux, une partie des dépouilles qu'il a remportées par cette victoire et une partie de cette précieuse terre qu'il a conquise. Que ne devez-vous donc

point faire pour la cultiver de telle sorte qu'elle produise des fruits qui puissent lui être agréables ?

Oh ! que vous êtes heureux si vous considérez votre bonheur et si vous considérez attentivement à qui vous êtes si redevable ! Priez-le qu'après vous avoir fait une telle grâce, sans que vous l'eussiez méritée, sa bonté ne permette pas que votre cœur s'engage à d'autres qu'à lui, ni que vos yeux soient touchés d'aucune autre beauté que de la sienne. Considérez qu'en vous déchargeant du poids de tant d'imperfections, il vous a chargé d'une si grande reconnaissance de cette faveur que vous ne devez point mettre de bornes à l'ardeur de votre amour pour lui, mais courir avec la légèreté d'un cerf à tout ce qui regarde son service : c'est là ce qui doit être l'objet de vos pensées et de vos désirs. Et comme votre pauvreté ne vous rend pas moins incapable de payer tant de bienfaits dont vous êtes redevable à Dieu que vous l'étiez de les mériter, remettez entre ses mains tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, et priez-le de le recevoir pour en disposer comme il lui plaira.

Je crains d'en avoir trop dit à une personne à qui Dieu parle lui-même, parce que les discours des hommes sont d'ordinaire ennuyeux à ceux à qui il fait cette faveur ; mais ma joie de la grâce qu'il vous a faite et ce que vous m'avez témoigné désirer que je vous écrivisse, en ont été cause. Je prie son infinie bonté d'achever en vous ce qu'il y a commencé pour sa gloire. Vous voyez qu'au lieu de me servir de la manière ordinaire d'écrire aux personnes de votre qualité, je la quitte pour me servir de celle dont on use envers ceux qui font une profession particulière d'être serviteurs de Jésus-Christ. Je ne puis craindre qu'elle vous soit désagréable, puisqu'ayant renoncé au monde, vous avez sans doute renoncé aussi à tout ce qui tient du siècle pour ne vous attacher de tout votre cœur qu'au siècle à venir, dont Isaïe dit que Jésus-Christ est le père, et qu'oubliant le temps présent, vous ne regardez que le futur pour ce qui est de l'esprit. Car quant à la chair, saint Paul nous apprend que ce *n'a pas été le corps spirituel, mais le corps animal qui a été formé le premier* (I *Cor.*, XV, 46). Vous devez y faire d'autant plus d'attention, qu'il vous sera plus difficile de le pratiquer, puisque celui qui a le plus à quitter s'y résout plus difficilement, et que plus les obstacles qui se rencontrent à exécuter une résolution sont grands, et plus lentement on l'exécute : c'est ce qui arrête ceux qui sont les plus élevés dans le monde. Ils reconnaissent, quand ils veulent s'engager dans cette sainte carrière, que plus ils se pressent pour y entrer, plus ces obstacles leur sont sensibles : et l'expérience les détrompe alors de l'opinion que l'on a que l'élévation et les richesses sont préférables à la bassesse et à la pauvreté. Je suis persuadé que vous l'avez éprouvé si vous avez déjà commencé à vous donner entièrement à Jésus-Christ, ou que vous l'éprouverez dans la suite. En quoi ce qui vous doit consoler est que Dieu donne de plus grandes forces à ceux que de grands engagements retiennent comme enchaînés, que non pas aux autres. Priez-le d'ajouter à la grâce qu'il vous a faite de vous appeler et de vous chercher, celle de le servir à quelque prix que ce soit. Considérez-vous comme ayant reçu de lui une faveur extraordinaire ; demandez-lui pardon d'avoir si mal fait profiter les talents qu'il vous avait confiés ; remerciez-le d'être si libéral envers une vile créature ; et vivez dans le tremblement et dans la crainte, en vous reconnaissant si indigne de l'état où il vous a mis.

De telles dispositions vous donneront tant de respect pour tout le monde, que, n'y ayant personne que vous ne considériez comme étant au-dessus de vous, vous ferez tout ce que vous pourrez pour les servir avec une grande humilité ; et vous représentant avec quelle bonté Dieu

vous a traité, vous concevrez une ferme espérance de votre salut, et vous vous rendrez agréable à Dieu si chaque jour de votre vie passe, dans votre esprit, pour devoir être le dernier. Jésus-Christ soit avec vous.

LIVRE SECOND.

LETTRES

écrites à des religieuses et à des dames.

LETTRE PREMIÈRE.

A UNE RELIGIEUSE DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il la console dans ses peines.

Depuis que je suis parti de cette ville, j'ai reçu plusieurs de vos lettres. Les unes m'ont appris les peines que vous souffriez; les autres, la consolation que Dieu avait commencé de vous donner; et je crois qu'il y en a même quelques-unes par lesquelles vous me mandiez qu'il avait entièrement rendu le calme à votre esprit. Je n'ai répondu à aucune, parce que mes péchés m'empêchaient de croire que j'eusse la grâce nécessaire pour vous consoler.

Mais ayant encore reçu une de vos lettres, par laquelle vous me mandez que vos peines sont aussi grandes ou plus grandes qu'elles n'ont encore été, et me priez de vous écrire, ma compassion de vous voir en cet état me fait vous conjurer, au nom de Jésus-Christ crucifié, de ne vous pas laisser aveugler par les ténèbres qu'une tristesse excessive répand dans votre âme. Représentez-vous combien ce divin Sauveur, à qui vous vous êtes consacrée, est fidèle en ses promesses, et que sa sagesse infinie sauve ordinairement les siens par des moyens qu'ils ignorent. Il leur cache l'amour qu'il leur porte, et la rigueur qu'il leur témoigne, au lieu d'être cruelle, est un effet de sa miséricorde, parce qu'il sait que notre infirmité est si grande, que nous pouvons tirer beaucoup plus d'avantage des afflictions que des consolations.

Je ne doute point, ma sœur, que votre douleur de ce qu'il vous paraît que Dieu est en colère contre vous et qu'il s'en éloigne ne vous touche si vivement, qu'elle vous semble insupportable; mais je vous assure que la consolation n'est pas moins à craindre que cette souffrance, et que l'on doit au contraire plus appréhender la prospérité que l'adversité, comme étant beaucoup plus périlleuse, à cause que dans l'une l'âme court fortune de perdre Dieu, et qu'encore que l'autre fasse beaucoup souffrir, elle la porte à s'approcher de lui.

Que si vous me dites que le poids de l'affliction est quelquefois si pesant, qu'il accable l'âme et lui fait, par l'impatience, courir fortune de se perdre, je réponds que cela peut être, mais qu'il arrive beaucoup plus souvent que la douceur des consolations la met en péril. Souvenez-vous que saint Paul réputait à gloire de souffrir les croix les plus pesantes par l'assistance de celui qui a été attaché à une croix pour notre

salut, et qu'encore que tout lui fit la guerre au dehors et que son âme fût au dedans saisie de crainte, elle était comme dans un port assuré; mais qu'au contraire le calme des consolations et des révélations mettait ce grand apôtre dans un tel péril, que si Dieu n'eût permis qu'il eût été agité par la tempête des travaux intérieurs et extérieurs qui l'abattaient pour l'empêcher de s'élever, il aurait couru fortune de se perdre. Ainsi l'amertume fut le remède du mal que la douceur aurait causé, et un ange de ténèbres servit à soutenir celui que ces communications avec Dieu auraient pu faire tomber par cette enflure de l'orgueil attaché à notre humaine faiblesse. Que si cet admirable saint a eu besoin de souffrir pour éviter le péril où l'aurait jeté le plaisir incomparable de ces célestes consolations, avez-vous sujet de vous étonner que votre divin Epoux mêle vos pleurs à vos joies; que votre harpe, au lieu de cantiques de réjouissance, ne résonne que de chants tristes, et que la douceur de vos communications avec Dieu soit changée en la douleur de n'avoir plus de goût pour de si extrêmes faveurs? Comme ses yeux voient ce que les nôtres ne sauraient apercevoir, et qu'il connaît votre faiblesse, il vous traite de la sorte, ou parce qu'il sait que vous ne pourriez non plus supporter l'excès de ses grâces que celui des souffrances corporelles, ou parce qu'il vous aime mieux que les autres, ou parce qu'il remarque en vous des fautes imperceptibles à vous-même et cachées dans le fond de votre cœur, qui est un abîme impénétrable à tout autre qu'à celui qui l'a créé. Que si vous n'aviez pas besoin de ce remède, puis qu'encore que Dieu ne vous eût point fait de faveurs, vous ne seriez pas tombée dans ces peines, d'autres raisons l'obligent sans doute à tenir sur vous cette conduite dont il use envers les siens, et qui est toute d'amour, quoiqu'elle vous paraisse y être contraire.

Vous savez ce que l'on dit communément : Qui bien aime bien châtie. Et l'Ecriture sainte nous apprend que les blessures d'un ami sont préférables aux baisers d'un ennemi. Croyez donc fermement, ma sœur, que Dieu vous aime et que c'est par cette raison qu'il vous traite comme il fait; car il est écrit que le Seigneur châtie ceux qu'il aime, et fait sentir la douleur des verges à ceux qu'il met au nombre de ses enfants. Ainsi, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, il permettait que ses élus souffrissent, par la cruauté des bourreaux, des martyres épouvantables, pour leur donner ensuite de glorieuses couronnes; maintenant que ces martyres extérieurs sont cessés, il en fait sentir d'intérieurs à ceux qu'il aime, qui, bien que secrets et invisibles, surpassent de beaucoup les autres, parce que dans ces premiers ce n'étaient que des hommes faibles qui faisaient souffrir, et que c'était un Dieu tout-puissant qui consolait; au lieu que dans ces derniers martyres, où Dieu se cache, les démons sont les bourreaux qui par leurs cruautés et leurs artifices tourmentent l'âme, qui est beaucoup plus sensible que le corps, et dont les douleurs rejaillissent sur lui : en sorte que tout l'homme, tant intérieur qu'extérieur, se trouve environné de croix et sans aucune consolation. L'âme en cet état gémit et implore le secours de Notre-Seigneur; mais il se montre sourd à sa voix : et il ne se cache pas seulement, il lui fait même sentir qu'il s'éloigne d'elle, et, bien loin de lui témoigner de la douceur, il la traite avec rigueur, comme il fit la Chananéenne, à qui il ne répondit point d'abord et puis l'appela une chienne. L'âme se trouve alors réduite dans une telle extrémité, qu'elle ne peut avoir aucun repos; elle est comme une personne qui se noie dans une eau si profonde, qu'en quelque lieu qu'elle aborde, elle en a par-dessus la tête, ou comme un homme qui, étant attaché par les mains et par les pieds, ne saurait, quelques efforts qu'il fasse, se lever de terre, parce que de même que nuls tourments ne sauraient priver de consolation celui que Dieu console, ainsi rien ne saurait consoler celui qu'il veut

priver de toute consolation. Dans cet abandonnement où il laisse l'âme, et qui est une image de la mort, il faut avoir recours à ses serviteurs et n'espérer du repos qu'après avoir demeuré avec douleur dans des ténèbres si épaisses. C'est là le martyre que doit souffrir l'âme qui ne trouve rien de difficile à entreprendre pour son divin Epoux; ce sont les épines dont elle se doit résoudre à sentir les blessures, pour se rendre conforme à lui lorsqu'il était couronné d'épines ; c'est le breuvage si amer qu'il faut qu'elle boive pour lui ressembler; et c'est la sueur qui doit accompagner la sueur du sang que Notre-Seigneur répandit dans cette cruelle agonie, qui fit voir que son âme était triste jusqu'à la mort.

Avez-vous donc cru, ma sœur, que ce fût une chose facile que de servir Dieu, et une petite entreprise que de l'aimer? Ceux qui s'engagent dans cette guerre d'amour doivent se préparer à mourir en chaque jour, comme saint Paul, à être cruels contre eux-mêmes, et à tout souffrir plutôt que de lui manquer de fidélité. Car jamais les lâches ni les défiants ne l'ont bien servi : les uns, parce qu'au lieu de chercher sa satisfaction, ils ne cherchent que la leur propre; et les autres, parce que, dans la défiance qu'ils ont d'être aimés, ils se ralentissent dans leur amour.

La foi jointe à l'obéissance peut nous garantir de ces maux, en nous persuadant que Dieu nous aime, et qu'il ne nous aime jamais tant que lorsqu'il nous cache son amour et nous témoigne le plus de rigueur, à cause que l'une des conditions de la véritable foi est de ne croire pas seulement par des conjectures ce que l'on ne peut comprendre, mais sans en avoir de conjectures, et même contre les apparences. Car la foi ne paraît jamais si grande que lorsque ce qui semble la devoir affaiblir la fortifie. La perfection de l'amour consiste à aimer ceux qui méritent d'être haïs. La véritable patience fait souffrir les injustices; et la chasteté ne mérite jamais tant d'être couronnée que lorsqu'elle demeure inébranlable au milieu de diverses tentations. Ainsi, la perfection de la foi consiste à espérer, par notre confiance en la vérité et en la bonté de Dieu, non-seulement contre toute espérance, mais contre tout ce qui pourrait causer du désespoir. C'est cette véritable foi qui nous fait voir Dieu, tout invisible qu'il est; qui fait qu'à travers les piques et les lances, que l'on peut comparer aux apparences qui donnent sujet de croire que nous sommes en sa disgrâce, nous pénétrons jusque dans le secret de son cœur, où nous connaissons qu'il nous aime, quoiqu'il nous donne des marques du contraire, parce que, jugeant alors des choses selon la vérité, nous voyons qu'il n'en use de la sorte que pour éprouver notre foi, pour exercer notre amour, pour perfectionner notre obéissance et pour enrichir notre couronne. Car dites-moi, je vous prie, comment pourrait-on s'assurer de la chasteté d'une femme, si elle n'avait point soutenu de combats pour la conserver inviolable? Et comment votre foi aurait-elle pu de même être éprouvée, si quelque marque de n'être pas aimée de Dieu ne vous avait fait sentir des mouvements de défiance?

Rassurez-vous donc dans vos craintes, puisque vos peines ne viennent que de ce que votre divin Epoux veut éprouver votre fidélité. Ne savez-vous pas que c'est ce qui arrive souvent entre les personnes unies par le sacrement du mariage, et ne sert qu'à augmenter leur amour? Serait-il juste que le vôtre pour votre céleste Epoux, étant votre trésor et votre vie, il demeurât sans action, puisqu'il ne vous a choisie que pour le lui témoigner en agissant d'une manière digne de lui? Que si vous voulez satisfaire à ce devoir, ce ne peut être qu'en l'aimant sans que vous sentiez qu'il vous aime, et qu'en le recherchant, encore qu'il vous semble qu'il vous fuit. Car n'aimer que lorsqu'on est assuré de

l'être ne peut passer pour un amour véritable, puisque l'on ne considère en cela que soi-même. Mais vous ferez voir que vous êtes une autre Chananeenne, si, étant rejetée et maltraitée, vous ne vous rebutez point, si vous redoublez vos instances vers Jesus-Christ, si vous le suivez lorsqu'il s'éloigne de vous, si vous vous humiliez quand il vous traite comme une chienne, et si, au milieu de tant de rebuts, vous ne lui témoignez pas moins l'ardeur et la pureté de votre amour que s'il vous comblait de ses faveurs. Ne doutez point qu'en usant ainsi il ne vous dise enfin : *O femme! votre foi est grande.*

Mais il faut après cela que vous vous résolviez de lui être très-fidèle, et lui disiez de tout votre cœur : Je vous veux aimer, mon Sauveur, quand même vous ne m'aimeriez pas, et vous chercher quand même vous me fuiriez; pourvu que vous me fassiez la grâce de vous aimer toujours, disposez de moi selon votre sainte volonté. Voilà, ma sœur, le moyen de changer cette disgrâce apparente en un amour véritable, qui doit beaucoup plus vous consoler qu'elle ne vous a donné de peine. Ainsi, non-seulement vous vous rendrez agréable à Dieu, mais vous augmenterez le prix de votre couronne, parce que les joies que l'on ressentira dans le ciel seront proportionnées à ce que l'on aura souffert sur la terre; que les larmes dont nous l'aurons arrosée nous feront recueillir une abondante moisson de consolations, et que ce ne sera pas pour avoir été contents et dévots que nous serons couronnés, mais pour avoir été éprouvés par diverses tentations et souffert avec courage des tourments qui peuvent passer pour une image de l'enfer, en les considérant comme légers en comparaison de la gloire qui en sera la récompense. Car si nous pouvons nous glorifier de quelque chose, c'est de nous soumettre avec une égale joie aux ordres de Dieu, soit qu'ils soient rudes ou favorables. C'est ainsi qu'une honnête femme obéit à son mari : et autrement quel gré devrait-il lui savoir de ne le contenter qu'en ce qui lui serait agréable à elle-même, puisque pour agir de la sorte, il n'est point besoin qu'elle l'aime, parce que sa propre satisfaction est capable de produire cette obéissance. Je ne comprends pas de quels yeux, si vous n'étiez dans cette disposition, vous pourriez regarder Jésus-Christ, après que, pour vous racheter d'une mort éternelle, il a rendu à son Père une obéissance qui lui a coûté tant de tourments, en lui disant : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*, puisqu'autrement vous lui diriez : Que ma volonté soit faite, et non pas la vôtre. En agissant de la sorte, ne serait-ce pas vouloir marcher par un autre chemin que celui par lequel il a marché? Ne serait-ce pas vouloir que sa volonté toute sainte fût soumise à la nôtre, qui, au lieu de ne rechercher que ce qui nous peut rendre éternellement heureux, ne recherche que ce qui peut nous donner quelque satisfaction passagère?

Réveillez-vous, ma sœur. Il est temps qu'étant armée du bouclier de la foi, vous reveniez de ces défaillances qui vous faisaient perdre courage, et qu'encore que Dieu ne vous fasse point goûter la douceur de sa grâce, vous ne laissiez pas de croire qu'il vous aime. Plaignez-vous de vous-même de ce qu'une petite défaveur présente est capable de vous faire oublier un si grand nombre de faveurs passées. Car ne devez-vous pas vous souvenir, dans l'affliction, des consolations que vous avez eues? Ne devez-vous pas croire que ce que vous souffrez maintenant n'est que pour vous éprouver, afin d'augmenter votre confiance en Dieu; et que ce n'est que pour vous empêcher de pouvoir plus douter de son amour pour vous, comme vous feriez si vous vous arrêtiez plutôt aux apparences qu'à la vérité, et que, considérant davantage les feuilles que la racine, vos peines vous jetassent dans le trouble? Dieu ne s'est point éloigné de vous : il a feint seulement de s'en éloigner pour voir ce que vous feriez, de même qu'une mère se cache derrière

le rideau pour voir ce que fera son enfant, dans la créance de l'avoir perdue, et se montre après à lui et le console par de nouvelles caresses.

Que si vous craignez que Dieu, pour vous punir de quelques fautes et de quelques manquements que vous auriez commis par ignorance, se soit retiré de vous, vous vous trompez beaucoup, puisque, même dans les plus grandes chutes, il console l'âme par ces paroles que nous lisons dans Jérémie : *Vous vous êtes abandonné à des passions criminelles; mais revenez à moi et je vous pardonnerai* (*Jerem.*, III) : parce qu'encore qu'il veuille que les siens connaissent leurs fautes, il ne veut pas qu'ils perdent courage et se laissent aller à une tristesse excessive qui lui serait encore plus désagréable que leur chute, ni qu'ils considèrent comme un éléphant ce qui ne passe à ses yeux que pour une mouche, ou prennent pour un péché ce qui ne l'est pas. Ainsi, si vous n'avez point failli, la peine où vous êtes offense sa vérité; et si vous avez failli, votre défiance offense sa bonté et son amour, en prenant pour des marques de sa colère des effets de sa miséricorde. Renoncez donc à ces basses craintes; élevez-vous au-dessus de la faiblesse de vos sentiments, pour en concevoir qui soient dignes de la bonté infinie d'un Dieu. Ne soyez plus si imprudente que de vouloir mesurer l'étendue de son cœur par la petitesse du vôtre, ni si déraisonnable que de vous imaginer qu'après vous avoir, en tant d'occasions plus importantes, témoigné une tendresse de père, il veuille maintenant vous traiter en juge rigoureux et très-sévère. Lorsqu'il vous a pardonné vos fautes, il ne vous a pas considérée, mais le sang répandu par son Fils pour l'amour de vous. Et ce ne sont pas maintenant vos mains qui l'attachent à une croix; mais vous êtes écrite dans le ciel, comme il le dit par le prophète Isaïe : Les plaies dont elles ont été percées vous témoignent son amour; ces mains sont votre soutien et votre défense : lorsqu'il vous semble qu'elles vous frappent, les coups que vous en recevez sont des remèdes à vos maux et vous rendent la guérison que vous n'avez point méritée.

Fille de ce Rédempteur tout-puissant, qui, étant sa légitime héritière et non pas une mercenaire, avez droit de prétendre à son héritage éternel, ayez une entière confiance en lui, rendez-lui les actions de grâces que vous lui devez, d'avoir daigné jeter les yeux sur une indigne créature telle que vous êtes, pour vous élever de la bassesse où vous étiez à une si extrême grandeur, et apprenez que, n'ayant nul besoin de vous, la seule chose qu'il vous demande est que vous lui offriez un sacrifice de louanges, et le reconnaissiez comme un père indulgent qui vous pardonne vos fautes, comme un protecteur charitable qui vous relève de vos chutes, comme un ami vigilant qui pense sans cesse à vous procurer du bien, et comme un très-sage guide qui vous tire du péril en vous conduisant par des chemins aussi sûrs qu'ils vous paraissent dangereux. C'est à sa seule bonté que vous êtes obligée de tant de grâces. Il se regarde en cela lui-même. Il est plus facile à sa miséricorde de vous sauver qu'à votre malice de vous perdre : et vous le devez croire sans peine, puisqu'il n'y a pas sujet de s'étonner que le Créateur soit plus puissant que la créature.

Mais il faut finir cette lettre. J'ajouterai seulement qu'encore que Dieu, en vous appelant à son service, ait considéré vos bonnes inclinations, vos faiblesses et vos imperfections ne l'empêcheront pas de vous continuer ses grâces. J'approuve que vous communiiez comme vous avez accoutumé et aux jours que vous me marquez : et je ne doute point que Dieu ne vous donne les dispositions nécessaires pour en tirer du profit, puisqu'il n'est pas mécontent de vous. Je le prie d'être toujours l'objet de votre amour, lui qui aime tant ses créatures.

LETTRE II.

A LA SAINTE MÈRE THÉRÈSE DE JÉSUS, CARMÉLITE.

Sur le sujet des persécutions qu'elle souffrait touchant un livre qu'elle avait fait.

La grâce et la paix de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit toujours avec vous, ma révérende mère.

Lorsque je commençai à lire le livre que vous m'avez envoyé, ce ne fut pas tant dans la créance d'être capable d'en juger, que dans la pensée que je pourrais, avec l'assistance de Dieu, en profiter : et encore que je ne l'aie pas lu avec autant de loisir qu'il serait à désirer, Notre-Seigneur m'a fait la grâce d'en recevoir de la consolation, et il ne tiendra qu'à moi d'en tirer de l'avantage. C'est pourquoi, bien que cette première partie fût seule capable de me satisfaire, l'importance de l'affaire et la considération de la personne qu'elle regarde me font prendre la liberté de vous dire quelque chose de ce que je pense sur ce sujet.

Ce livre n'est pas propre à tout le monde, parce qu'il y a quelques endroits dont il faut peser les paroles, d'autres qu'il faut éclaircir, et d'autres qui, pouvant vous être utiles, ne le seraient pas à tous, à cause que les chemins par lesquels Dieu conduit les âmes sont différents. Je les ai marqués, ou au moins la plus grande partie, pour en faire un mémoire quand je le pourrai. Car si vous voyiez quelles sont mes infirmités et mes occupations indispensables, vous auriez plus de sujet d'avoir compassion de moi que de m'accuser de négligence.

J'approuve presque en tout votre manière d'oraison : je crois que vous pouvez vous y assurer et la suivre; et je trouve dans vos ravissements les marques qu'ont les véritables.

La manière de faire que l'âme connaisse Dieu sans l'aide de l'imagination et sans paroles ni intérieures, ni extérieures, me paraît fort assurée. Je pense que l'on ne saurait se tromper en la suivant, et saint Augustin l'approuve.

Ces paroles intérieures et extérieures que l'on croit entendre ont trompé en ce temps beaucoup de personnes. Les extérieures sont les moins assurées. Il est facile de juger qu'elles ne procèdent pas de nous, mais difficile de discerner si elles viennent du bon ou du mauvais esprit. Plusieurs marques font connaître si elles viennent de Dieu, dont l'une est si elles sont dites dans un grand besoin que l'on en a ou quelque grand profit que l'on en peut faire, soit pour nous fortifier contre les tentations, ou pour nous rassurer dans nos craintes, ou pour nous avertir de quelques périls où nous courons fortune de tomber, ou autres choses semblables, parce que, de même qu'un homme sage ne dit rien qui ne soit de grand poids, Dieu ne dit rien que de très-important. Ainsi, ayant considéré que ce qui est dans ce livre est conforme à l'Écriture sainte et à la doctrine de l'Église, j'estime qu'il vient de Dieu.

Les visions imaginaires ou corporelles sont les moins certaines, et l'on ne doit en nulle manière les désirer. Que si elles viennent sans qu'on les désire, il faut faire tout ce que l'on peut pour les rejeter, et prier Notre-Seigneur de ne pas permettre que nous marchions par un chemin qui satisfasse notre vue, mais de nous réserver pour le ciel la joie de le voir et ses saints, et cependant nous faire marcher dans la voie ordinaire par laquelle il conduit ceux qu'il honore du nom de ses amis. A quoi il faut ajouter les autres moyens qui y seront les plus propres pour éviter ces sortes de visions. Mais si après elles ne lais-

sent pas de continuer, et qu'au lieu de porter à la vanité elles rendent les personnes qui les ont encore plus humbles, qu'elles ne leur disent rien que de conforme à la doctrine de l'Église, qu'elles leur donnent une satisfaction intérieure qui se peut mieux sentir qu'exprimer, et qu'elles durent longtemps, on ne doit pas les rejeter, pourvu que l'on ne se fie pas en cela à son propre jugement, mais qu'on les communique à des personnes capables d'en juger. Cette conduite est une règle générale que l'on doit observer dans les choses de cette nature, et espérer de l'assistance de Dieu qu'en se soumettant ainsi avec humilité au jugement d'autrui, il ne permettra pas que l'on soit trompé dans le dessein que l'on a de bien faire.

On ne doit pas s'effrayer ni se hâter de condamner ces sortes de choses, sous prétexte que les personnes à qui elles arrivent ne sont pas parfaites, puisqu'il n'y a pas sujet de s'étonner que Dieu tire du bien du mal, et même des grands péchés, ainsi que je l'ai vu arriver. Car qui osera mettre des bornes à son infinie bonté, principalement dans ces sortes de faveurs, qu'il ne donne pas au mérite et à ceux qui sont le plus fortement établis dans la vertu, mais quelquefois aux plus faibles, et qui, lorsqu'il les fait à une personne sainte, ce n'est pas toujours à la plus sainte?

Ce n'est pas aussi une raison de ne point ajouter foi à ces choses ce qu'elles sont si élevées, qu'il ne paraît pas croyable qu'un Dieu tout-puissant daigne s'abaisser jusqu'à se communiquer avec tant d'amour à l'une de ses créatures, puisque l'Écriture nous apprend qu'il est amour, et qu'ainsi, n'y ayant rien en lui qui ne soit infini, son amour est infini, sa bonté est infinie : ce qui fait qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un tel amour et une telle bonté produisent des effets d'amour et de bonté si extraordinaires, qu'ils étonnent ceux qui n'en ont point d'expérience. Car, encore que plusieurs les connaissent par la foi, ils ne sauraient s'imaginer avec quel excès d'amour Dieu traite ceux qu'il aime. Il faut l'avoir éprouvé pour pouvoir le comprendre, et j'ai vu des personnes se scandaliser de ce qu'on leur en disait, parce qu'étant très-éloignées de recevoir de semblables faveurs, elles ne pouvaient s'imaginer que Dieu en traitât d'autres mieux qu'elles : au lieu qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de croire qu'étant un ouvrage tout d'amour et d'un amour incomparable, ce qu'il est si merveilleux est une marque qu'il vient de Dieu, puisqu'il est admirable en toutes ses œuvres, et principalement en celles dont sa miséricorde est la source. Tellement que ce qui ôte la créance à ces personnes devrait au contraire la leur donner, lorsque toutes les circonstances que j'ai remarquées sont comme autant de preuves qu'il n'y a rien en cela qui doive causer de la défiance.

J'ai vu, ce me semble, dans le livre dont il s'agit, que vous avez résisté à ces visions, et même plus que vous ne deviez. Car il paraît que vous en avez tiré du profit, en ce qu'elles vous ont mieux fait connaître votre misère et vos fautes, et portée à vous en corriger; qu'elles ont continué longtemps, et toujours avec avantage pour votre âme, en augmentant votre amour pour Dieu, votre mépris pour vous-même et votre désir de faire pénitence. Ainsi je ne trouve pas qu'il y ait sujet de les condamner, mais plutôt de les approuver, à condition néanmoins de vous tenir toujours sur vos gardes, principalement s'il se rencontre dans ces visions des choses fort extraordinaires, ou que l'on vous y dise quelque chose qui ne paraisse pas assez simple. Car, dans ces occasions et autres semblables, il faut toujours être fort retenu à y ajouter foi et demander aussitôt conseil.

Je dois aussi vous avertir, 1° qu'encore que ces choses viennent de Dieu, il s'y en mêle qui viennent du démon : ce qui fait qu'il faut tou-

jours s'en défier; 2° que bien que l'on sache que ces visions viennent de Dieu, on ne doit pas beaucoup s'y arrêter, parce que ce n'est pas en cela que consiste la sainteté, mais dans un humble amour de Dieu et du prochain, et que l'on doit marcher dans les autres choses avec crainte, quoique bonnes pour s'appliquer à l'étude de l'amour de Dieu, de l'humilité et des autres vertus; 3° qu'il ne faut point adorer les personnes qui paraissent dans ces visions, mais seulement Jésus-Christ dans le ciel et dans le saint sacrement : et si ce sont des saints, se contenter d'élever notre cœur vers eux dans le ciel, et non pas vers ce qui les représente à notre imagination dans ces visions, parce qu'il nous doit suffire que ces images nous portent vers ce qu'elles représentent.

Je trouve aussi que les choses rapportées dans ce livre arrivant en ce temps à d'autres personnes, avec certitude qu'elles viennent de Dieu, il n'y a pas sujet de s'étonner que sa main, qui n'est pas raccourcie, fasse encore aujourd'hui pour sa gloire, à des créatures fragiles, les mêmes grâces qu'elle a faites en d'autres siècles.

Continuez donc, ma mère, de marcher dans la voie où vous êtes ; mais avec appréhension d'y rencontrer des voleurs ; enquérez-vous toujours du chemin, afin de ne vous point égarer. Rendez grâces à Notre-Seigneur de vous avoir donné son amour, la connaissance de vous-même, le désir de faire pénitence et de porter votre croix, et ne vous mettez pas beaucoup en peine de tout le reste. Que ce ne soit pas néanmoins avec mépris, puisqu'il peut y avoir des choses qui viennent de Dieu, et que celles qui n'en viennent pas ne vous sauraient nuire, pourvu que vous ne fassiez rien sans conseil.

Je suis dans une si grande faiblesse, que je ne saurais attribuer qu'à vos prières la force que j'ai eue de vous écrire ceci. Je vous demande, au nom de Notre-Seigneur, de le prier pour moi. Il sait l'extrême besoin que j'en ai ; et je ne doute point que cette raison ne suffise pour vous porter à me l'accorder. Permettez-moi, s'il vous plaît, de finir, parce que j'ai d'autres lettres à écrire. Jésus-Christ soit glorifié de tous et en tous. Ainsi soit-il.

LETTRE III.

A UNE RELIGIEUSE DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il lui parle de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler en religion, et de la manière dont elle s'y doit conduire.

Il m'est quelquefois, ma sœur, venu dans l'esprit, si Dieu ne vous avait point fait passer de cette vie à une meilleure, pour jouir du bonheur de sa présence, parce qu'autrement il me paraît presque incroyable que vous demeuriez si longtemps sans me faire savoir l'état de votre âme, quoiqu'il arrive quelquefois qu'il donne de si vifs sentiments de lui-même, que l'on oublie tout le reste, parce que l'on n'est occupé que de lui seul, qui est tout en tout. Je souhaite que ce soit la cause de votre silence, et serais bien éloigné de m'en plaindre. J'en aurais au contraire une extrême joie; car, vous aimant en Dieu comme je fais, je ne désire rien tant que de vous voir entièrement occupée de son amour, et de vous savoir aimée de lui, comme étant la fin que je me suis proposée dans la conduite de votre âme et dans mes prières pour vous.

Dites-moi donc, épouse de Jésus-Christ, comment êtes-vous avec lui? quelle place lui avez-vous donnée dans votre cœur ? l'aimez-vous parfaitement ? avez-vous une forte passion de lui plaire? et ne pensez-vous qu'à accomplir sa volonté, quoiqu'elle soit contraire à la vôtre ?

Car, encore que son amour soit la joie et le repos de l'âme, il ne laisse pas d'être comme un aiguillon qui la presse continuellement de travailler de plus en plus pour lui plaire, ou comme un feu dont la flamme, par son activité continuelle, s'élève toujours vers le ciel. Un tel amour ne sait ce que c'est que de tiédeur ni que de se reposer, si ce n'est en son Seigneur. C'est l'amour d'une fidèle épouse telle que vous êtes, et que votre vocation et votre profession vous obligent d'être, afin d'exécuter ce que vous avez promis à votre Epoux.

Souvenez-vous donc toujours du jour que vous vous donnâtes à lui par l'entremise de votre supérieur; qu'il se donna à vous; vous fit connaître à vous-même, et qu'il vous fit entendre ces paroles dans le fond de votre âme : Que la lumière soit faite, que les ténèbres soient dissipées, et que tous sujets de tristesse cessent. Car, de même qu'à l'arrivée du jour on marche avec joie sans craindre de s'égarer, l'agréable souvenir de cette heureuse journée, que vous vous donnâtes entièrement à Dieu, et qu'il se donna à vous par ce mariage spirituel, ne vous laissera manquer ni de force ni de courage.

Il est vrai que par vous-même vous êtes, ainsi que le dit David, comme un pauvre retenu en prison pour ses dettes, sans espérance d'en pouvoir sortir. Mais Jésus-Christ, dont les richesses sont infinies, vous ouvre, pour vous en tirer, le trésor de sa grâce, afin de vous faire connaître sa bonté, vous obliger à l'aimer, et vous donner moyen de vaincre cet ennemi mortel de ses serviteurs, ce Goliath, qui est le démon. Il est donc bien juste que vous ayez continuellement devant les yeux les obligations extraordinaires que vous avez à Dieu. Car, encore qu'il y ait plusieurs religieuses, il y en a peu à qui il donne la lumière et la grâce spéciale pour le bien servir. Abraham fit du bien à ses autres enfants; mais il n'eut pour successeur qu'Isaac, qu'il avait eu de son légitime mariage; ce qui montre la différence que Dieu met entre les personnes. Vous lui avez l'obligation de vous avoir fait embrasser une vie si souhaitable; de vous faire mépriser le monde et vous-même; de vous rendre obéissante à votre supérieure comme à votre mère; de vous faire aimer les autres religieuses comme vos sœurs, et Dieu plus que la lumière du jour. C'est à cette grâce, qui procède du mérite du sang de Jésus-Christ crucifié, que l'on doit attribuer le changement si salutaire fait en vous, et la beauté invisible de votre âme.

Que reste-t-il donc, sinon, qu'à l'imitation des riches du monde, qui ont un si grand soin de conserver leurs richesses, vous en ayez tant de conserver les vôtres, que votre âme ne tombe pas de l'abondance où elle est dans la pauvreté, dont la misère est beaucoup plus difficile à supporter à ceux qui se sont vus riches qu'à ceux qui ne l'ont jamais été? Souvenez-vous de ces paroles de votre divin Epoux, et les considérez comme s'il vous les avait dites à vous-même, ainsi qu'en effet il vous les a dites : *Vous voilà maintenant guérie, prenez garde de ne plus pécher* (*Joan.*, V, 14). Vivez dans une sainte appréhension de n'être pas assurée si vous conserverez avec assez de soin ce que Notre-Seigneur vous a donné en dépôt; si avec les cinq talents qu'il vous a confiés vous en gagnerez cinq autres, et si l'huile ne manquera jamais dans votre lampe (*Matth.*, XXV). Mais cette appréhension ne doit pas seulement durer quelques années, elle doit continuer jusqu'à ce que vous entendiez cette voix de la mort retentir à vos oreilles : *Votre Epoux s'avance, allez au-devant de lui pour le recevoir* (*Matth.*, XXV, 6). Vous ne sauriez mieux faire, ma sœur, que d'être toujours dans cette disposition; et pourvu que vous y demeuriez, vous n'aurez garde d'arrêter vos yeux sur les choses du monde, parce que ce soin suffira pour vous occuper et vous empêcher de vous affaiblir; car l'Ecriture nous ap-

prend qu'il ne permet pas que l'on s'endorme, et je serais très-fâché que vous ne l'eussiez pas, puisque, manque de l'avoir, on tombe dans la vanité, dans la curiosité, dans le désir de savoir ce qui regarde les autres, et dans la négligence d'examiner ce qui se passe en soi-même; d'où il arrive que l'on se trouve peu à peu beaucoup plus imparfaite que l'on ne l'était auparavant.

Comme je vous considère ainsi qu'un arbre planté sur le bord d'une eau courante, dont les feuilles et les fruits réjouissent celui qui le cultive, j'espère de votre vertu que toutes vos actions seront pleines de bénédiction ; que si l'humaine infirmité vous a rendue négligente, ce qui n'arrive que trop souvent, réveillez-vous promptement de ce sommeil de peur qu'il ne devienne mortel, et demandez pardon à Notre-Seigneur. Il est si bon et si plein de miséricorde, qu'encore que les fautes de ceux qui sont à lui lui soient désagréables, et qu'il les en châtie, il ne les punit pas avec rigueur, mais avec une douceur de père, lorsqu'ils avouent qu'ils ont failli. Ainsi, encore que vous sachiez que vous lui avez déplu, recourez promptement à lui, puisqu'il ne vous le fait connaître qu'afin que vous vous humiliiez et vous résolviez de vous corriger. Il vous pardonnera aussitôt, et vous fera même souvent des grâces particulières. Mais ne vous laissez pas aller à cette tiédeur, qui est l'une des maladies de l'âme la plus difficile à guérir, ni ne perdez point courage, encore que vous n'ayez pas toute la ferveur que vous devriez avoir, puisque vous êtes une fille fragile et non pas un ange.

Vous ne pourriez faire un plus grand plaisir au démon que de tomber dans la défiance. C'est l'une des plus dangereuses chutes que l'on saurait faire dans le chemin du ciel, parce qu'elle ôte le courage dont on a besoin pour y marcher. La bonté de Dieu est si grande, qu'il ne veut pas perdre ceux qui, reconnaissant leur faiblesse, ont recours à lui pour lui demander la force de la surmonter ; et il permet souvent, pour nous guérir de notre orgueil, que nous commettions des fautes dont nous paraissions être fort éloignés, afin qu'après qu'il nous a relevés de ces chutes, et que nous connaissons par expérience notre misère, nous veillions avec plus de soin sur nous-mêmes pour ne plus tomber dans un semblable malheur. C'est ainsi que ce divin médecin, par son extrême sagesse et son amour paternel, tire de nos blessures des remèdes pour nous guérir, de notre mort notre vie, et de nos maux des témoignages de sa bonté. Elle est telle, qu'encore que nous l'irritions sans cesse par nos péchés, qui sont les armes que nous employons pour le combattre, elle demeure victorieuse par la multitude de ses bienfaits. N'oubliez donc aucun effort pour servir un tel Seigneur et un si bon maître. Si vous l'avez fait, rendez-lui-en grâces ; et si vous y avez manqué, ayez-en de la confusion ; recourez à sa clémence avec une ferme résolution de vous corriger. Cherchez la consolation qu'il lui plaît de nous donner dans le saint Sacrement. Rentrez dans le chemin que vous avez quitté ; et apprenez à n'y plus broncher, comme vous avez fait tant de fois, afin que vous soyez du nombre de ceux dont saint Paul dit : *Tout réussit à l'avantage de ceux qui aiment Dieu* (*Rom.*, VIII) ; car, encore qu'ils tombent, ils ne se blessent pas, parce qu'il les soutient de sa main toute-puissante. En agissant de la sorte pour vous-même, souvenez-vous de ma misère pour demander à Dieu de me faire miséricorde, et recommandez-moi à toutes les personnes qui le servent dans la maison où vous êtes. Je le prie d'être l'objet de votre amour durant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

LETTRE IV.

A UNE ABBESSE.

Il la console de la mort d'un cardinal, son frère

Je vois d'ici, ma révérende mère, combien grande et difficile à guérir est la plaie qu'il a plu à Dieu de faire dans votre cœur. Je connais une partie de votre douleur par celle que je ressens; et l'autre, par la manière dont une si grande proximité jointe à une si étroite amitié vous avait unie à monseigneur le cardinal, votre frère. Vous n'en sauriez attendre du remède que du ciel, ni de consolation que dans la vue du bonheur dont vous avez sujet de croire qu'il jouit, puisque la vie qu'il a menée et la miséricorde de Dieu nous obligent à ne point douter que son âme, en quittant son corps, n'ait été reçue dans la gloire.

N'est-il pas raisonnable, ma révérende mère, qu'après avoir tant travaillé ici-bas pour son service, il en reçoive la récompense? Sa joie de s'occuper à des actions de piété étant si grande lorsqu'il était dans le monde, qu'on ne le pouvait voir sans l'admirer; quelle doit être celle qu'il ressent maintenant de voir rendre à Dieu dans le ciel les louanges éternelles qui lui sont dues, et qu'il souhaitait avec tant d'ardeur que toutes les créatures lui rendissent, puisque rien ne donne plus de plaisir que l'honneur que reçoivent ceux que l'on aime? Pouvez-vous douter qu'il ne fût très-fâché d'être encore en vie; et qu'ainsi il puisse approuver qu'en pleurant sa mort nous paraissions n'être pas ravis de la félicité dont il jouit, et qu'il ne nous en fît pas des reproches; ce qui vous oblige, ma révérende mère, de modérer votre affliction.

Il me disait quelquefois que toute sa consolation, dans ses travaux, était l'espérance que Dieu le tirerait du monde pour le mettre dans le chemin du salut. Mais comme son humilité était extrême, il n'osait prétendre d'aller au ciel sans passer par le purgatoire. Ainsi, ayant pratiqué le conseil de Jésus-Christ de s'asseoir au dernier lieu, je ne doute point qu'il ne lui ait donné ce qu'il n'osait lui demander, et qu'ensuite de la grâce qu'il lui avait faite de le tant aimer et de le servir si fidèlement, il ne l'ait rendu participant de sa gloire. Ses désirs sont donc accomplis; il possède ce divin objet de son amour après lequel il soupirait; il loue et bénit éternellement cet adorable Rédempteur, dont il prêchait les grandeurs avec tant de zèle; et il a le bonheur de voir sa très-sainte Mère, pour qui il avait une dévotion si particulière. Quelles assez grandes actions de grâces pouvons-nous rendre à Dieu de l'avoir délivré d'une vie si pénible et d'une prison si obscure pour le recevoir dans son céleste palais et le faire asseoir sur un trône avec les princes de son peuple, sans qu'une telle félicité ait jamais de fin?

Oh! ma révérende mère! qu il nous serait facile de nous consoler, si nous nous réprésentions sans cesse combien celui qui était ici-bas notre père et notre pasteur, et que nous aimions si chèrement, règne maintenant avec Jésus-Christ! Mais il ne faut pas s'étonner que le souvenir de notre perte, qui nous revient à toute heure dans l'esprit, tempère la joie que nous ressentons de son bonheur. Remercions Dieu de la félicité dont il fait jouir notre cher père, encore que la privation de l'assistance que nous recevions de lui nous cause une si vive douleur. Il était comme un arbre, à l'ombre duquel nous trouvions notre repos. Et quel moyen, le voyant tomber, de ne nous pas plaindre d'être exposés à l'ardeur du soleil et au froid de la nuit? Mais que pouvons-nous

faire, sinon de rendre grâces à Jésus-Christ de nous avoir affligés pour nous punir de nos péchés, et ouvrir nos yeux assoupis par le sommeil ? Cela doit servir à nous détacher entièrement du monde pour ne penser qu'à imiter notre bon père, afin d'être réunis un jour avec lui sans le perdre jamais plus de vue.

Maintenant que nous sommes orphelins en ce monde, élevons nos yeux vers celui qui l'a créé, et implorons plus que jamais son assistance. Comme vous ne pouvez plus, ma révérende mère, recevoir de lettres de ce cher frère, qui vous consolent et vous fortifient dans vos peines, priez Notre-Seigneur de remplir ce vide en vous mettant lui-même dans le cœur ce qu'il vous inspirait par son serviteur. Il prend un soin particulier des orphelins abandonnés de tout secours ; ainsi vous devez plus que jamais vous confier en son assistance, selon ces paroles de David : *C'est entre vos mains, Seigneur, que le pauvre remet la défense de sa cause ; c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin* (*Psal.* IX, 38).

Quoiqu'il vous soit permis de sentir la douleur d'un si grand coup, il ne vous est pas permis de vous laisser tellement abattre, qu'il vous fasse perdre courage. Car, comme l'un est un effet de piété et une marque d'un bon naturel, l'autre est contraire à l'obéissance que nous devons à Dieu, et à la confiance que nous sommes obligés d'avoir en lui dans nos plus grands maux. Il ne nous a pas ôté notre conducteur et notre guide pour nous laisser égarer, mais pour nous engager d'avoir recours à lui par nos gémissements, comme étant le pasteur général des âmes, et d'obtenir ainsi de sa bonté d'avoir, en la place de celui que vous avez perdu, Jésus-Christ même, en qualité de frère et de père, pour conducteur et pour guide ; le Créateur pouvant agir sans la créature, au lieu que la créature ne peut rien faire sans le Créateur.

Considérez que Dieu n'agit jamais avec colère, mais avec amour ; ou que s'il est en colère, c'est une colère de père qui ne châtie ses enfants que pour leur bien, et non pas par un esprit de vengeance. Répondez donc par votre amour à ce châtiment d'amour ; humiliez-vous sous le bras du Tout-Puissant ; recevez avec patience cette médecine salutaire de la main de votre céleste médecin, qui veut par elle vous donner la vie et non pas la mort ; remerciez-le beaucoup de la grâce qu'il vous fait de vous procurer par une telle amertume un bien auquel la douceur serait contraire ; et considérez l'obligation que vous lui avez d'employer pour votre salut tant de différents moyens.

Cette conduite, ma révérende mère, nous est, comme le dit saint Grégoire, très-avantageuse pour nous avancer dans le chemin du ciel. Car les afflictions nous purifient de nos péchés, réchauffent notre tiédeur, nous détachent de l'affection de cette vie, et augmentent notre désir de passer dans une meilleure.

Puis donc que ce n'est que pour ce sujet que Dieu nous envoie des afflictions, ne soyons pas si malheureux que de nous servir, pour l'offenser, de la grâce qu'il nous fait de nous donner ce moyen de satisfaire à nos péchés et nous avancer dans son service. Modérez votre tristesse, puisque nous avons pour maître un Dieu à qui nous ne sommes pas moins obligés d'obéir dans la douleur que dans la joie, et disons, dans le plus fort de nos peines, ce que Jésus-Christ lui-même lui dit dans le plus fort de cette agonie qui lui fit arroser la terre de son sang : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* C'est ainsi que nous pouvons faire voir que nous sommes du nombre de ces enfants d'obéissance à qui seuls la couronne du ciel a été promise ; n'employons pas un temps si précieux à pleurer comme mort celui qui est plus vivant que jamais ; mais pensons à vivre comme il a vécu, afin de

régner un jour avec lui. Gardons-nous bien de nous éloigner de Dieu : et au lieu de croire que son amour pour nous soit diminué, remercions-le de tout notre cœur de la grâce qu'il a faite à notre père, puisque nous ne devons pas moins la ressentir que si nous l'avions reçue, et qu'il s'est servi de ce châtiment pour nous corriger de nos fautes et couronner notre patience.

En considérant les choses selon la vérité, nous n'avons, ma révérende mère, aucun sujet de nous plaindre. Car, si ceux qui sont affligés sont pécheurs, l'affliction les purifie de leurs péchés. Et, s'ils sont justes, elle les éprouve pour les récompenser ; mais pensons à pleurer nos fautes, afin qu'étant effacées par nos larmes, nos âmes prennent leur vol vers le Seigneur dans ce ciel des cieux, où il les rendra éternellement heureuses. Travaillez de tout votre pouvoir à vous rendre digne de la grâce qu'il vous fait de vous mettre de ce nombre. Considérez qu'étant, comme il est, le Créateur de l'univers, il a bien voulu lui-même être attaché à une croix. Voyez de quelle sorte la très-sainte Vierge, sa mère, s'en trouva proche selon le corps, et y fut attachée avec lui par les sentiments de son cœur ; et réputez-vous plus heureuse d'être, par l'affliction que vous souffrez, proche d'un tel Fils et d'une telle Mère, que d'en être éloignée et n'être point affligée. Baissez la tête sous le joug que notre Sauveur vous impose, comme il a baissé la sienne sous celui qui lui a été imposé par son Père. Humiliez-vous pour l'amour de lui, comme il s'est humilié pour l'amour de vous. Il vous consolera après vous avoir éprouvée ; il essuiera les larmes qu'il vous aura fait répandre ; et vous témoignera plus de tendresse qu'auparavant, ainsi que les pères, après avoir fait pleurer leurs enfants, leur donnent de plus grandes marques de leur amour.

Revenez donc de cette excessive tristesse : profitez de cette occasion de témoigner votre amour pour Dieu : approchez-vous le plus que vous pourrez de lui, et il s'approchera de vous. Car vous devez croire, selon ses promesses, que vous tirerez de l'avantage de cette affliction puisque c'est lui qui vous l'envoie, et qu'il fortifiera votre cœur selon ces paroles de Jésus-Christ : *Je vous aime comme mon Père m'aime.* Or, si de même que Dieu son Père, qui l'aime parfaitement, ne laissa pas de permettre qu'il souffrît de si excessives douleurs, ce Fils adorable vous en envoie une si sensible parce qu'il vous aime, souffrez-la avec patience comme il a souffert les siennes. C'est le moyen de vous faire aimer de lui, et d'être un jour assise sur son trône comme il est assis sur le trône de son Père. Enfin gravez fortement dans votre cœur ces paroles de l'Ecriture : *que l'on n'entre dans le ciel que par plusieurs tribulations*, et qu'il n'y a rien que l'on ne doive faire pour acquérir à quelque prix que ce soit un si grand bonheur.

Jésus-Christ m'est témoin que je souhaiterais de tout mon cœur de pouvoir pleurer avec vous la perte qui m'est commune avec vous. Mais le temps de l'Avent et l'engagement indispensable de prêcher m'empêchent de vous aller trouver. Je prie Notre-Seigneur de me faire la grâce de pouvoir après Pâques vous aller voir : et je lui demanderai cependant de tout mon cœur de vous donner la consolation qui vous est nécessaire, et que je vous désire.

LETTRE V.

A UNE RELIGIEUSE AFFLIGÉE.

Il lui représente que les souffrances sont des épreuves de la foi et de l'amour de ceux qui servent Dieu, et la confiance qu'ils doivent alors avoir en lui.

Après avoir reçu votre lettre, j'ai remercié Notre-Seigneur du témoi-

gnage qu'il vous donne que votre vocation vient de lui : car ce que vous souffrez en est une marque. Ainsi vous devez beaucoup le remercier de la grâce qu'il vous fait de connaître par là qu'il vous aime, et en même temps vous tenir sur vos gardes à cause des périls où vous vous trouvez. Faites donc tous les efforts qui seront en votre pouvoir, en considérant qu'il ne vous a pas fait entrer dans cette sainte carrière pour demeurer à moitié chemin ; mais pour vous conduire sous l'ombre de ses ailes jusqu'à ce comble de bonheur de le voir dans le ciel face à face. Gardez-vous bien de laisser endormir votre confiance en Jésus-Christ et l'amour que vous lui portez, puisque vous êtes obligée de croire qu'il ne s'endormira pas dans le besoin que vous avez de son assistance.

Les peines sont les moyens dont il se sert d'ordinaire pour éprouver si ceux qu'il aime ne diminuent rien dans les travaux de l'amour qu'ils ont pour lui, et dans les périls de leur confiance en son secours. Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'une femme aime son mari quand il est présent, et soit persuadée de l'affection qu'il lui porte lorsqu'il lui en donne sans cesse des marques : mais on ne saurait douter de son extrême affection pour lui quand elle augmente au lieu de diminuer quand il est absent, et qu'il lui donne moins de témoignages de la sienne. Il vous doit suffire, ma sœur, d'avoir éprouvé combien Dieu vous aime par la grâce qu'il vous a faite de le connaître. Ne lui demandez pas davantage de marques de son amour : et au lieu de vous troubler lorsqu'il vous arrive des peines et qu'il semble qu'il vous oublie, dites : le Seigneur veut m'éprouver, mais non pas m'affliger. Aimez-le, encore qu'il vous châtie. Confiez-vous en lui, encore que vous ne goûtiez point la douceur de son assistance. Cherchez-le, encore qu'il se cache ; et ne cessez point de l'importuner jusqu'à ce qu'il se souvienne de vous et qu'il vous réponde. Car si vous lui demeurez fidèle lorsqu'il paraît être absent de vous, vous le verrez bientôt revenir, et sa présence augmentera tellement votre joie, que vous vous trouverez trop récompensée de vos peines.

Soyez donc bien aise de souffrir puisque vous serez consolée à proportion de vos souffrances. Ne vous aimez point vous-même, et vous serez aimée de Dieu. Perdez-vous en lui, et vous le trouverez en vous. Vous ne lui aurez pas plutôt donné votre cœur et mis toute votre confiance en sa bonté que vous n'aurez plus rien à craindre, car le trouble naît de la défiance. Notre-Seigneur a dit : *Ne vous troublez point et ne craignez point, puisque croyant en moi vous croyez en Dieu* (*Jean*, XIV) : ce qui montre que la foi jointe à l'amour, met l'âme dans la paix et dans le repos. Rien ne peut tant vous servir pour arriver à la fin que Dieu vous propose, que d'avoir en lui une confiance pleine d'amour. Il permettra que vous rencontriez de grandes difficultés, et que vous ayez beaucoup à souffrir de ceux mêmes dont vous l'auriez le moins attendu : mais pourvu que vous soyez armée de cette foi, vous demeurerez victorieuse de tout ce qui s'opposera à votre dessein. Souvenez-vous de ce que les Israélites après être sortis d'Egypte par tant de miracles, et avoir souffert tant de travaux pour arriver à la terre que Dieu leur avait promise, dirent : *Ces nations sont beaucoup plus puissantes que nous : leurs villes sont si fortes que leurs murs s'élèvent jusqu'au ciel : et comment pouvons-nous donc espérer de les vaincre* (*Num.*, XIII) ? A quoi ceux qui avaient de la foi ayant répondu que cela leur serait facile puisque Dieu étant de leur côté, ils ne trouveraient pas plus de difficulté à vaincre tant d'ennemis qu'ils en avaient eu a surmonter tant de périls par son assistance : et ces incrédules ayant continué dans leur défiance, le Seigneur les fit tous mourir dans le désert. Cet exemple nous apprend, ma sœur, qu'autant que Dieu favo-

rise ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde, autant il rejette ceux qui manquent à l'un et l'autre. Il vous a délivrée de servitude lorsqu'il vous a inspiré le désir de vous consacrer entièrement à lui : il vous a conduite dans un désert où le pain de la doctrine vous manque souvent faute de personnes qui vous le distribuent, où l'on ne vous soulage point dans un chemin si pénible en vous parlant des choses de Dieu, et où vous ne trouvez pour toutes plantes que des arbres dont les fruits, au lieu de vous consoler par leur douceur, vous dégoûtent par leur amertume.

Je sais qu'outre cela vous avez à soutenir diverses tentations tant intérieures qu'extérieures, tant des étrangers que de vos proches. Mais croyez que Dieu ayant déjà plus fait pour vous que ce qui vous reste à désirer de sa bonté, il ne vous le refusera pas; que vous ayant rendue son amie de son ennemie que vous étiez, il aura encore plus de soin de vous maintenant que vous l'aimez, et que ne vous ayant pas abandonnée lorsque vous l'avez abandonné, il ne vous abandonnera pas lorsque vous n'avez plus d'affection que pour lui seul. Car qui oserait dire qu'en cherchant Dieu on ne fût pas assisté de Dieu? Ne craignez donc rien, servante de Dieu, dans ce qui vous arrive et qui vous peut arriver; et ne soyez pas si faible que de manquer de confiance en celui qui vous a aimée jusqu'à vouloir bien mourir pour vous. Il est vrai que vous n'avez qu'un protecteur : mais ce protecteur est plus puissant que tous ceux qui vous peuvent attaquer. Ne les considérez donc pas comme des géants qui vous doivent être redoutables, puisque ce ne sera pas vous qui les combattrez, mais Dieu pour vous. N'appréhendez point de vous engager dans cette guerre : gardez-vous bien de vous tenir pour vaincue; demeurez au contraire ferme et constante, et vous verrez de quelle sorte Dieu vous assistera, et qu'il n'y a que les lâches qui courent fortune d'être vaincus dans un tel combat. Il est vrai que vous êtes faible par vous-même, mais votre faiblesse fera connaître la force de Dieu. Vous ignorez le chemin que vous devez tenir, mais le Seigneur sera votre guide. Votre misère fera éclater sa miséricorde, et vous trouvant incapable par vous-même de résister à tant de peines, vous devez dire avec David : *Etant assistée de mon Dieu, je forcerai les murailles de mes ennemis* (*Ps.* XVII, 32). *Qui suis-je pour m'engager dans un tel combat? Mais quand une multitude infinie d'ennemis s'élèverait contre moi, mon cœur ne sera point saisi de crainte* (*Ps.* XXVI). Croyez, ma sœur, qu'autant que cela vous est difficile, il est facile à Dieu; qu'autant que vous devez vous défier de votre faiblesse, vous devez vous confier en sa force, et ne point douter qu'il ne vous couronne, pourvu que vous continuiez de l'aimer. Souvenez-vous de cette promesse de Jésus-Christ : *Je reconnaîtrai devant mon Père, qui est dans le ciel, celui qui me reconnaîtra devant les hommes : et je renoncerai devant lui celui qui me renoncera devant les hommes* (*Matth.*, X, 32).

Croyez-vous donc que l'on doive considérer comme des travaux ce que l'on souffre pour l'amour de Jésus-Christ, puisqu'ils seront si glorieusement récompensés lorsque dans ce grand jour du jugement il nous reconnaîtra pour être à lui? Qui peut exprimer, ma sœur, quelle sera la joie d'entendre sortir ces paroles de sa bouche, en présence de tout ce qu'il y aura jamais eu d'hommes dans le monde : *Venez, vous qui avez été bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Matt.*, XXV, 34), et que vous entendrez les anges vous dire, comme à celles qui ont été de fidèles servantes du roi du ciel : Venez, épouses de Jésus-Christ, recevoir la couronne dont votre divin Epoux veut parer votre tête, non-seulement durant un jour, mais durant toute une éternité. Qui peut exprimer quel

sera le contentement de ces fidèles épouses, lorsqu'après avoir traversé cette mer du siècle où les vices, ces dangereux ennemis qui avaient fait tant d'efforts pour les perdre, ont été submergés eux-mêmes, elles se trouveront en assurance et chanteront avec David : *Nos liens ont été rompus et nous avons été délivrés : notre unique secours a été le nom et la toute-puissance du Seigneur qui a créé le ciel et la terre* Psal. CXXIII, 7). Que sera-ce quand la véritable Marie, qui est la très-sainte Vierge, viendra la harpe à la main, qui est son sacré corps, chanter un cantique à la louange de Dieu ?

Que vous êtes donc heureuse si vous demeurez fidèle à Jésus-Christ, qui vous a fait la faveur de vous choisir pour son épouse. Que vous êtes heureuse si vous avez assez de courage pour renoncer à tout ce qu'il y a dans la vie présente, pour vous rendre digne de recevoir l'effet de ses infaillibles promesses. Ayez, ma sœur, une ferme confiance en sa parole, puisqu'elle n'a jamais manqué et ne manquera jamais d'avoir son effet. Il l'a donnée à sainte Catherine, à sainte Agnès, à sainte Barbe, à sainte Lucie et à un nombre innombrable d'autres vierges ; et s'en est-il trouvé une seule à qui il ne l'ait pas tenue? Elles ont méprisé généreusement la vie présente, et aujourd'hui elles règnent avec Dieu. Elles ont fini leurs jours dans les travaux, et elles jouissent maintenant d'un repos qui ne finira jamais. Elles ont soutenu divers combats, et leurs couronnes sont des marques de leur victoire. Elles ont refusé d'avoir pour époux des hommes mortels, et ce refus les a rendues les épouses d'un Dieu immortel. Que si elles eussent aimé le monde, les plaisirs qu'elles y auraient eus seraient passés, et leur mémoire serait ensevelie dans l'oubli : au lieu que n'ayant rien recherché que d'éternel, leur bonheur ne finira point et leur mémoire durera toujours. Dieu les a écrites dans son livre, ce livre de vie dont ni l'eau, ni le feu, ni le temps ne sauraient effacer les caractères sacrés qui rendent incorruptibles comme eux ceux qui sont si heureux que d'y être écrits.

Que rien ne vous paraisse donc difficile pour vous procurer le salut avec l'assistance de Dieu : et ne vous imaginez pas, ma sœur, qu'il vous fasse chèrement acheter le ciel, puisque vous n'avez pas encore, de même que tant de saintes vierges, répandu votre sang pour lui témoigner votre amour. Il vous traite comme une personne faible : et vous devez en avoir de la confusion. Si vous aviez plus de foi et par conséquent plus de confiance : si vous aviez plus d'amour et ainsi plus de désir de souffrir, il augmenterait le nombre de vos combats pour augmenter le nombre de vos couronnes. Ne vous contentez donc pas de souffrir peu puisque la récompense de vos souffrances doit être si grande, et que Jésus-Christ a tant souffert pour vous. Il a donné sa vie pour racheter la vôtre. Il a été méprisé et outragé : et après cela oseriez-vous vous plaindre d'une piqûre de mouche. Aimez et vous désirerez de souffrir : car à proportion que l'amour augmente, le plaisir de souffrir s'augmente aussi. Ainsi lorsque l'on aime Jésus-Christ, on prend plus de plaisir à souffrir pour l'amour de lui que l'amour que l'on a pour soi-même n'en fait prendre à se soulager. Quelque pesant que soit le fardeau, il paraît léger parce que l'amour est plus fort que la mort. Mais celui qui n'aime pas est comme un animal lâche et paresseux qui gémit sous la charge qu'on lui impose ; au lieu que celui qui aime, semble avoir des ailes qui l'empêchent d'en sentir la pesanteur et le font voler. Vos travaux, ma sœur, ne sont pas grands. Mais comme un enfant se plaindrait de la pesanteur d'un poids dont un homme se moquerait, les travaux paraissent grands à ceux qui ont peu d'amour, et légers à ceux qui en ont beaucoup. Si donc vous en avez peu, ils vous sembleront pesants, et si vous en avez beaucoup, à peine

les sentirez-vous, parce que vous trouvant comme enivrée d'amour, rien ne sera capable de troubler votre joie : vous trouverez même de la douceur dans la souffrance : vous tirerez de l'eau de la roche, et du miel du rocher. Aimez donc seulement, et vous ne souffrirez point : vous mépriserez les travaux, et vous bénirez celui qui, vous les faisant surmonter par l'assistance de sa grâce, vous rendra victorieuse des sentiments de la nature et vous mettra dans une heureuse liberté. Si l'on vous menace de la mort, dites : Je l'attendrai avec joie dans l'espérance de jouir de la seule véritable vie. Si l'on vous menace de l'exil, répondez : En quelque lieu que je sois, je me tiendrai comme exilée jusqu'à ce que j'aie le bonheur de voir Dieu, et il ne m'importe de quel endroit de la terre je partirai pour aller au ciel puisque, pourvu que je sois à Dieu, je serai toujours trop heureuse. Si l'on vous méprise, dites : Je ne veux être considérée que de Jésus-Christ, et il m'est indifférent que les hommes me méprisent. Enfin si vous vous trouvez dans la nécessité, ne vous en affligez point, parce que votre seul désir est de vous conformer à Jésus-Christ, qui a bien voulu la souffrir en se faisant homme et pauvre pour l'amour de vous.

Pourvu que vous aimiez Jésus-Christ, rien ne sera capable de vous étonner. Vous foulerez aux pieds les démons ; vous vous moquerez de leurs menaces, et vous traiterez de la même sorte tous vos autres ennemis. Ayez seulement une ferme confiance en lui puisqu'il aime ceux qui l'aiment. Par ce moyen rien ne vous sera impossible : et achetez son amour à quelque prix que ce soit quand il vous en devrait coûter la vie. Car c'est ce trésor caché pour lequel, lorsqu'on l'a trouvé, on vend tout pour l'acquérir, parce que l'ayant on est plus riche que si l'on possédait tout le monde. Que s'il n'y a personne qui ne doive désirer d'avoir cet amour, à combien plus forte raison celles que Jésus-Christ a honorées de la qualité de ses épouses doivent-elles ardemment le souhaiter? Un serviteur est obligé de craindre son maître, un fils d'honorer son père, et une épouse d'aimer son époux. Aimez donc, ma sœur, Notre-Seigneur, et n'ayez point de repos jusqu'à ce qu'il vous ait fait cette grâce. Joignez à votre amour ce respect qui le lui peut rendre si agréable; et que la grâce qu'il vous fait de se communiquer à vous, ne vous en fasse rien diminuer : mais au contraire admirez que sa suprême grandeur ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à votre extrême bassesse. Un serviteur est-il moins blâmable de vouloir faire le compagnon avec son maître que si, en abusant de sa bonté, il voulait lui-même faire le maître? Et ceux qui sont sages et prudents ne respectent-ils pas encore plus leur maître lorsqu'ils le voient s'abaisser par humilité? Ainsi une marque de l'amour que l'on a pour Jésus-Christ est d'avoir une aussi grande admiration de cette infinie bonté d'un Dieu que de mépris de la malice de l'homme. Adorez donc et servez le Seigneur avec une joie accompagnée de tremblement, non par la crainte de la punition comme un esclave, mais par l'appréhension que doit avoir une véritable fille de donner en quoi que ce soit le moindre mécontentement à son père. Vous êtes incapable par vous-même d'agir de la sorte : mais si, connaissant votre misère, vous vous mettez souvent, par l'oraison, en la présence de Jésus-Christ, votre souverain médecin, si vous le recevez dans votre cœur par la sainte communion, si vous écoutez sa parole par la lecture de l'Écriture sainte, et si vous souffrez avec patience la douleur des remèdes qu'il emploiera pour traiter vos plaies, assurez-vous que peu à peu il vous guérira et changera vos douleurs en des consolations inconcevables, parce que ce sont les effets de la toute-puissance du Créateur de toutes choses, de ce Dieu véritable qui vit et règne dans tous les siècles des siècles.

LETTRE VI.

A UNE NOVICE QUI VOULAIT FAIRE PROFESSION.

Il l'instruit de la manière dont elle s'y devait disposer et se conduire après l'avoir faite.

Dans l'attente de deux grandes fêtes, la sainte Vierge se para deux fois avec très-grand soin de cette parure spirituelle dont les ornements embellissent l'âme et la rendent agréable aux yeux de Dieu. La première fois, lorsqu'après avoir conçu par l'opération du Saint-Esprit le Fils éternel de cet adorable Père, elle attendait ce jour bienheureux auquel il devait sortir de son chaste sein pour paraître dans le monde, qu'elle verrait de ses propres yeux et tiendrait entre ses bras ce Rédempteur si désiré et si attendu de toutes les nations, ce premier-né du Père éternel, et sa divine lumière. Car quelles devaient être les pensées et les sentiments de cette très-heureuse Vierge dans son impatience de voir qu'elle serait mère d'un tel Fils en demeurant toujours vierge, et encore plus vierge qu'elle ne l'était auparavant? Elle n'oubliait rien sans doute pour tenir son âme dans une disposition digne de l'accomplissement d'un si grand mystère.

La seconde fête à laquelle cette sainte Vierge se para avec tant de soin fut dans le saint temps où nous nous trouvons, lorsqu'elle fut près de sortir de cet exil pour aller s'asseoir sur le trône que son Fils et son Dieu lui avait préparé dans le ciel où elle serait révérée de tous les anges, et où, se trouvant abîmée dans cette immense félicité qui est Dieu même, elle le bénirait, l'adorerait et l'aimerait d'un amour sans bornes durant toute une éternité. Jamais vierge ne se para avec tant de soin pour le jour de ses noces ou pour quelque grande magnificence, que cette Reine des vierges se para pour ce jour de son couronnement et de son triomphe; et elle parut si belle aux yeux de Dieu, qu'il ne manqua rien de ce qui pouvait le plus faire admirer une fête si solennelle.

Ne voyez-vous pas, servante de Jésus-Christ, que ce que je viens de dire vous regarde? Qu'il soit loué à jamais de ce que vous êtes si proche de lui donner une seconde naissance. Le Saint Esprit vous en a fait concevoir le dessein par une heureuse inspiration : et vous voilà près de l'exécuter. Ce divin enfant, enfermé dans votre sein, est comme un enfant qui n'a point encore vu le jour. Il en va sortir et on le verra dans vos mains, c'est-à-dire dans vos bonnes œuvres : mais il ne laissera pas de demeurer au dedans de vous aussi bien qu'au dehors, dans l'un par son amour, dans l'autre par son imitation, et dans votre âme par tous les deux. Le feu de la charité brûlera dans votre cœur, et la pureté de la virginité mortifiera votre corps. C'est là cet heureux jour que vous attendez. C'est le jour pour lequel Jésus-Christ vous a appelée en vous disant : *Hâtez-vous de vous lever, ma bien-aimée, ma colombe, qui paraissez si belle à mes yeux ; l'hiver est passé, les plaies sont cessées, l'air est serein, les fleurs commencent à paraître dans notre terre, et le temps de tailler la vigne est venu* (*Cant.*, II, 10). Si donc vous avez vécu jusqu'ici dans l'hiver, c'est-à-dire dans la froideur de l'amour de Dieu, le printemps, qui n'est autre chose que le commencement de l'ardeur de cet amour qui sanctifie, est venu : les pensées inquiètes, les mécontentements, les troubles et les irrésolutions sont passées : la joie et l'espérance ont pris leur place ; et le dessein que Dieu vous a inspiré de lui consacrer votre virginité ne peut passer que pour une fleur jusqu'à ce que vous l'ayez confirmé par le vœu que vous ferez lors de votre profession. C'est ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Les fleurs com-*

mencent à paraître en notre terre; c'est que son corps ayant été formé du plus pur sang de la sainte Vierge, on peut dire que ce corps est leur terre, et une terre sainte qui ne rend pas seulement le trentième ou le soixantième, mais plus que le centième, parce qu'en ce qui regarde la chair, rien n'est si grand et si précieux que la virginité; et qu'ainsi lorsqu'on la consacre à Dieu, on peut dire que le temps est venu de tailler et de provigner cette vigne mystique afin de lui faire porter plus de fruit. Vous ne devez donc point différer de retrancher tant de pensées inutiles et de vains désirs qui, encore que ce ne soient pas des péchés, n'ont rien que de bas et de terrestre, pour en mettre à leur place de si élevés et de si solides que, méprisant tout ce qui est ici-bas, ils ne tendent qu'à vous rendre agréable à Dieu.

Il faut, ma sœur, renoncer à tout ce qui est visible si vous désirez d'acquérir des biens invisibles. Donnez si vous voulez recevoir, et refusez tout le reste pour ne rien refuser à Dieu. Vous n'êtes par vous-même qu'un vase rempli de fiel, et vous devez désormais l'être de miel en convertissant en douceur cette amertume. Car, ainsi que le fauconnier couvre les yeux des éperviers pour les empêcher de voir les oiseaux qu'il méprise afin qu'ils ne voient que ceux qu'il désire de prendre, il faut que vous fermiez les yeux à tout ce qui est indigne d'être aimé, et disiez à Dieu : *Seigneur, détournez mes yeux pour les empêcher de regarder la vanité* (*Psal.* CXVIII, 37), puis qu'étant créée pour le ciel, vos désirs ne doivent point s'arrêter sur la terre. Méprisez tout ce qui passe; n'ayez pour objet qu'un prix infini qui est Jésus-Christ; ne balancez point à vous donner tout entière à ce divin Epoux quand il vous en devrait coûter la vie; et éloignez-vous de tout ce qui ne vous conduisant point à lui ne convient pas à l'état que vous voulez embrasser, aussi différent du premier que le ciel l'est de la terre, et qu'une reine l'est d'une esclave. Une vie nouvelle demande de nouveaux sentiments : une nouvelle résolution demande de nouvelles œuvres; et il ne doit y avoir rien que de nouveau dans le temps dont vous êtes si proche. Cet heureux enfantement qui, sans vous faire cesser d'être vierge, vous fera donner au monde ce fruit de bénédiction dont Dieu vous a favorisée par l'opération du Saint-Esprit, rendra votre entendement fécond pour être capable de connaître Dieu, et embrasera votre volonté de son amour, comme il fit à la sainte Vierge, qu'il remplit de sa grâce lorsqu'elle conçut Jésus-Christ, et que cet adorable mystère fut accompli par sa naissance. Je ne doute point que vous ne désiriez avec ardeur cet heureux enfantement qui sera tout de joie et contraire à celui dont Dieu dit à Eve : *Tu enfanteras avec douleur*, parce que celui-là devait être tout charnel et une punition de son péché; au lieu que celui-ci est tout spirituel et vous a été inspiré de Dieu.

Que si la seule espérance de cet heureux jour remplit votre âme de consolation, quelle sera celle que vous sentirez lorsqu'il sera arrivé? Ne craignez point, servante de Jésus-Christ, de prendre la liberté de dire à ce divin Epoux, à qui vous êtes redevable d'une si grande faveur, ce que l'Epouse dit dans le Cantique : *Venez, mon bien-aimé, sortons ensemble à la campagne, arrêtons-nous dans quelque hameau pour aller le lendemain dès le point du jour voir si la vigne commence à fleurir, si ses fleurs promettent beaucoup de fruit, et si celles des grenadiers sont déjà ouvertes. Car ce sera là que je vous donnerai des témoignages de la fidélité et du respect avec lesquels je vous aime* (*Cant.* II, 10).

C'est ainsi, ma sœur, que vous devez parler à votre céleste Epoux pour le prier de vous délivrer de telle sorte du tumulte et des embarras de ce misérable monde, qu'étant comme morte à tout ce qui s'y passe, vous ne vous considériez plus que comme seule avec Jésus-Christ. C'est là ce qu'on appelle aller à la campagne, parce qu'en cet

état on est dégagé de tous les embarras du monde, et dans la joie et le repos.

Ces mots, *arrêtons-nous dans quelque hameau d'où nous puissions partir de grand matin pour aller voir notre vigne*, montrent que pour exécuter ce bon dessein, il faut être dans la retraite, parce que dans la distraction que donnent les soins du siècle, on ne peut s'appliquer à celui de sa conscience qui est la vigne de Dieu. Car encore que l'on se propose et que l'on désire quelquefois de penser à son salut, on en est aussitôt diverti par ses affaires temporelles. Ainsi, après quelques vains efforts, on retourne, quoiqu'avec remords, à sa manière de vie ordinaire que l'on condamne; et l'on est même quelquefois si malheureux que de ne plus désirer de la changer, parce que ce faible désir se trouve comme submergé dans les flots de ces agitations toutes mondaines. Heureuse fille à qui Dieu a fait tant de grâces que de la délivrer de ces soins qui font les occupations du siècle, sortez à la campagne qui représente l'étendue et la liberté du cœur, et foulez aux pieds tout ce qui n'est que terrestre afin d'acquérir un bonheur que l'on ne pourra vous ravir. Levez-vous avec le jour pour penser à ce qui regarde votre conscience, puisque c'est la seule chose dont vous devez désormais prendre soin, parce, comme dit saint Paul, qu'au lieu que le cœur de la femme mariée est partagé entre Dieu et son mari, une personne qui n'est point mariée n'a besoin que de plaire à Dieu pour devenir sainte de corps et d'esprit (I *Cor.*, VII, 32). Et se lever dès le point du jour ne signifie autre chose que de commencer à faire une nouvelle vie, et examiner sa conscience.

Lorsque Dieu fait la grâce à une personne de l'éclairer d'un rayon de sa lumière, elle ne doit pas laisser passer un temps si favorable sans en faire son profit. Il faut qu'elle imite le laboureur qui, dès que le jour paraît, commence de travailler. C'est le moyen de voir si les fleurs sont préparées à se changer en fruits; et il est inutile d'avoir de bons désirs, s'ils ne produisent de bonnes œuvres, puisque la fleur qui demeure trop longtemps sur l'arbre se flétrit et se sèche, et que l'enfant meurt dans le sein de sa mère lorsqu'il y demeure au delà du temps auquel elle doit accoucher. Exécutez donc, ma sœur, cet heureux dessein que Dieu vous a fait concevoir, et que cette fleur se change en fruit. Imitez la sainte Vierge qui enfanta avec joie ce divin enfant dont le Saint-Esprit la rendit mère, et qui, en donnant au monde ce fruit de sa foi, ne laissa pas d'en conserver la fleur, parce que lorsqu'une bonne résolution, qui est comme une fleur, s'exécute, cette fleur, au lieu de se sécher et de tomber, se conserve encore plus vive et plus belle qu'elle ne l'était auparavant.

Voyez aussi si les grenadiers sont fleuris parce que l'amour des épouses de Jésus-Christ doit aller jusqu'à répandre leur sang pour lui, et que rien ne représente mieux cet épanchement de sang que la couleur si éclatante des fleurs des grenades.

Donnez après à votre divin Epoux des assurances solennelles de votre fidèle et respectueux amour pour lui. Car pouvez-vous en trop avoir pour celui qui vous a tant aimée que de vouloir bien descendre du ciel et passer plus d'années sur la terre, pour vous gagner à lui, que Jacob n'en employa pour obtenir Rachel, et ensuite de toutes les souffrances imaginables, endurer la mort pour vous conserver la vie? Il vous appelle : répondez-lui. Il porte sa croix devant vous : suivez-le. Il arrête ses yeux sur vous : ne détournez point les vôtres de lui lorsque, pour vous affranchir de la sujétion des hommes, il veut que vous ne serviez que lui et vous rendre reine dans le ciel.

Préparez-vous donc à recevoir cet honneur de même que la sainte Vierge se préparait à sa glorieuse assomption. Car la virginité n'est pas

seulement une vertu humaine, c'est une vertu angélique, parce que vivre dans la chair sans suivre les sentiments de la chair, élève une vierge au-dessus de la nature et la rend une créature céleste, à cause qu'elle commence dès cette vie d'être aussi incorruptible qu'elle le sera dans l'autre, où il n'y aura rien qui approche des mariages du monde. Pour arriver à un état si heureux, ayez soin de vivre en sorte que vous paraissiez si pure en ce grand jour aux yeux de Dieu, qu'il vous donne sa bénédiction et vous mette au rang de ces âmes choisies qu'il comble de ses faveurs.

La sainte Vierge est montée dans le ciel, y a vu son bienheureux Fils, et y régnera éternellement avec lui. Et vous recevrez dans votre sein, au jour de votre profession, ce même Dieu qu'elle a porté dans ses sacrés flancs, avec cette différence qu'elle le voit face à face, au lieu que les voiles qui vous le couvrent ici-bas vous le cachent encore, parce que s'il se montrait à vous à découvert, vous ne pourriez soutenir l'éclat de sa beauté et de sa gloire : et ainsi ce n'est pas manque d'amour, mais au contraire un effet de son amour, ce qu'il ne vient à vous qu'en cette manière. Gardez-vous donc de vous endormir : vous ne sauriez trop orner la maison de votre âme pour recevoir un tel hôte, ni trop implorer sa grâce pour vous rendre digne de l'honneur qu'il vous fait de vous prendre pour son épouse.

Que ferez-vous donc, ma sœur, pour vous préparer à une journée si agréable et si terrible tout ensemble ? et d'où recouvrerez-vous les ornements dont vous avez besoin pour paraître belle aux yeux de ce divin Epoux qui vous témoigne tant d'amour? Nuls autres ne lui sauraient être si agréables que de se jeter à ses pieds, de lui confesser votre pauvreté et votre faiblesse, et de le prier de vous parer comme d'une robe de noces, du voile de sa miséricorde qui couvre tous vos défauts, et que nul autre que lui ne vous peut donner. Il n'y a point de pierreries qui puissent vous faire paraître devant lui si agréable que cette profonde humilité. Il ne tient compte de l'or, de l'argent, ni de toutes ces riches étoffes dont l'aveuglement des hommes fait tant de cas : mais la pureté d'une âme lavée dans son sang lui paraît plus blanche que la neige, plus belle que la lune; plus brillante de lumière que le soleil, et mieux parée que ne le fut jamais la reine Esther. Lui-même vous revêtira de gloire, vous fera éclater d'une immortelle beauté, et vous donnera pour dot un royaume sans bornes et sans limites.

Employez ces saints jours à lui demander pardon du temps qu'au lieu d'élever vos pensées vers lui, vous ne pensiez qu'à vous-même ; qu'au lieu de l'aimer, vous n'aimiez que vous ; et arrosez votre visage de l'eau de vos larmes par le regret de ne l'avoir ni connu ni aimé comme vous y étiez obligée, quoiqu'il vous ait toujours regardée, conservée et aimée.

Lisez des livres de piété ; donnez l'aumône ; recueillez-vous au soir et au matin pour faire oraison : entendez tous les jours la messe, et demandez à Dieu de vous rendre tellement sienne, que vous puissiez dire comme saint Paul : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Gal.*, II, 20). Ce sera le moyen d'obtenir de sa bonté qu'il vous remplisse de telle sorte de sa divine lumière, que vous puissiez servir aux autres comme d'un flambeau qui les éclaire pour leur apprendre à lui rendre la gloire qui lui est due. Qu'il soit béni et loué avec actions de grâces maintenant et à jamais.

LETTRE VII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'instruit de la manière dont elle devait recevoir l'enfant Jésus, le traiter et le conserver.

Je prie Dieu, ma sœur, que l'enfant Jésus, né en Bethléem, vous soit favorable, et qu'il passe de là dans votre cœur. Car comme il est venu au monde pour le salut de plusieurs, j'espère que vous serez de cet heureux nombre, et qu'il ne sera pas seulement né pour vous, mais naitra de vous, puisqu'il a dit que quiconque ferait la volonté de son Père qui est dans le ciel, serait son frère, sa sœur et sa mère. Que si ce bonheur arrive à quelques-uns, ce sera principalement aux religieuses, parce que leur virginité les rend plus semblables à cette sainte Vierge qui l'a enfanté, sans néanmoins cesser d'être vierge; qu'étant lui-même vierge comme il l'est, il prend plaisir d'être conçu et né d'une vierge, et que l'Ecriture dit qu'il se repose et se nourrit entre les lis qui sont le symbole de la virginité (*Cant.* VI). De telles vierges ne sont pas stériles et méprisables comme l'étaient parmi les Juifs les stériles dont la stérilité du corps signifiait la stérilité de l'âme (*Deut.*, VII) : car le corps peut être stérile sans pécher et sans que l'âme soit pour cela en péril; mais la stérilité de l'âme est suivie de la malédiction de Dieu, de même que Jesus-Christ maudit ce figuier qui n'avait que des feuilles et point de fruit.

Ainsi une vierge ne doit pas se contenter de ne l'être que de corps sans porter du fruit dans l'âme. L'enfant Jésus est ce fruit de bénédiction, et d'une bénédiction qui se répand sur l'âme qui le conçoit. Elle le conçoit par son amour; et il naît lorsque cet amour paraît dans les œuvres et les actions (*Matth.*, XX). Mais il arrive quelquefois ce que dit Isaïe : *Que lorsque les mères sont près d'accoucher de ces enfants spirituels, elles n'ont pas la force de les mettre au monde* (*Isa.*, XXXVII); ce qui s'entend des bons désirs que l'on n'effectue point, soit par paresse, soit par crainte, ou par quelqu'autre raison : et ces personnes seront accusées et condamnées par le juste jugement de Dieu, comme ayant étouffé dans leur sein les enfants qu'elles avaient conçus. On en voit passer ainsi toute leur vie en de bons désirs : et lorsque la mort vient sans que ces désirs soient accompagnés de bonnes œuvres, ces personnes trouveront dans un autre monde que, non-seulement ils leur auront été inutiles, mais qu'elles seront punies pour n'avoir pas répondu par des effets à ces bonnes inspirations : et ces enfants spirituels les accuseront de ce qu'au lieu d'avoir reçu d'elles la vie qu'ils en devaient attendre, elles leur ont donné la mort. Ne soyez pas si malheureuse, ma sœur, que d'être de ce nombre ; mais dites comme Isaïe : *Mes désirs s'élèvent vers vous, Seigneur, durant la nuit : vous êtes dans le fond de mon cœur : et je n'ai pas plutôt les yeux ouverts que je pense en vous* (*Isa.*, XXVI). Vous voyez qu'en cela les désirs sont joints aux œuvres, puisque ce prophète ne désirait pas seulement la nuit de servir Dieu, mais se levait de grand matin pour passer de ces désirs à des actions, afin de ne ressembler pas à ces paresseux dont l'Ecriture dit : *Qu'ils se contentent de désirer sans se lever et sortir du lit pour s'employer au service de Dieu* (*Prov.*, XXVI).

Ne perdez jamais de vue, ma sœur, ce divin Enfant, et quand, pour ne vous point séparer de lui, il vous en coûterait la vie, estimez-vous trop heureuse. Car il ne faut pas, comme Eve, enfanter avec douleur, mais avec joie, comme la très-sainte Vierge, c'est-à-dire, qu'il ne faut

pas servir Dieu avec tristesse, mais si volontairement, que l'on n'y trouve point de peine, ainsi que Jacob n'en trouva point pour obtenir Rachel (*Gen.* XXIX), et que saint Bernard disait : Je ne considère que comme un travail de demi-heure ce que je souffre de plus rude pour Jesus-Christ; et quand il serait très-long, mon amour pour lui m'empêcherait de le sentir. Plusieurs conçoivent avec plaisir de bons désirs, mais lorsqu'il faut les exécuter, ce qui est le temps de l'enfantement, ils ressentent de si grandes douleurs qu'ils ne veulent ni restituer le bien qu'ils possèdent injustement, ni pardonner les injures qu'ils ont reçues, ni renoncer à leurs plaisirs ; ce qui est tout le contraire de la sainte Vierge, qui n'enfanta pas Jésus avec moins de joie qu'elle l'avait conçu. C'est l'exemple, ma sœur, que vous devez suivre, et vous réputer si heureuse d'être mère de ce divin Enfant, que quelque difficulté qui se rencontre dans l'exercice des bonnes œuvres, vous les fassiez avec plaisir, parce que, selon le langage de l'Ecriture, il vous est né alors un homme qui est homme et Dieu tout ensemble. Mais j'ai sur cela un avis important à vous donner, c'est de prendre garde que votre joie d'être avec cet admirable Enfant soit accompagnée d'un extrême soin de ce qui le regarde, afin qu'il ne lui arrive point d'accidents qui pourraient lui coûter la vie ; car, à peine sera-t-il né qu'il se trouvera des Hérode qui tâcheront de le faire mourir; et il aura besoin d'un serviteur de Dieu tel que Joseph pour le sauver et l'emporter en Egypte.

Un tel exemple nous apprend que Jésus-Christ n'est pas plutôt né dans une âme, qu'il n'y a point d'efforts que la rage du démon ne lui fasse faire pour ravir à cette âme un si grand bien. Ce qui nous oblige d'être toujours dans la crainte, afin d'éviter le péril où une trop grande confiance nous pourrait mettre, et de n'avoir pas ainsi moins d'appréhension de le perdre que de joie de le posséder. Car on en voit plusieurs qui étant riches des biens de l'âme sont tombés, par leur négligence, dans une si grande nécessité spirituelle, qu'ils ont laissé mourir de faim cet enfant de bénédiction, comme l'Ecriture nous apprend qu'Issobeth, fils de Saül, fut assassiné par la négligence de la personne qui, devant veiller à la porte de sa chambre, était allée vanner du blé et s'était endormie (II *Reg.*, IV). Nous devons prendre garde à ce qui entre dans notre cœur, afin de discerner si c'est de la paille ou du froment ; et parce que notre vie dure si peu, le Saint-Esprit nous recommande de veiller avec grand soin sur notre cœur, qui est la source de la vie (*Prov.*, IV) ; or, comment le peut-on faire si l'on s'endort ?

Oh! combien y en a-t-il qui ne considèrent pas de quelle importance il nous est d'être prudents en ce qui regarde le service de Dieu, et de faire attention à ces paroles de saint Paul : *Ayez soin, mes frères, de vous conduire comme des hommes sages, avec une grande circonspection, et non comme des personnes imprudentes, qui ne discernant pas la vérité d'avec les apparences, se trouvent perdues, parce que de la négligence vient le sommeil, et du sommeil la mort* (*Ephes.*, V, 15). Il faut donc que ceux qui ont conçu Jésus-Christ dans leur âme aient toujours les yeux ouverts pour conserver une si grande faveur, puisqu'il en coûte si cher à ceux qui la négligent, que Dieu veuille que n'en étant pas quittes pour pleurer une telle faute, ils n'en soient pas punis dans l'enfer.

Il y en a d'autres qui, encore qu'il ne se trouve point d'Hérode qui veuille faire mourir ce divin Enfant, le font eux-mêmes mourir de faim, par la paresse qui, les faisant tomber dans la pauvreté, leur ôte le moyen de le nourrir, et les rend ainsi de pères qu'ils étaient, des parricides. Rachel disait à Jacob : *Donnez-moi des enfants ou je mour-*

rai (*Gen.*, XXX); et la grâce dit la même chose à l'âme, parce qu'elle s'éteint en elle peu à peu si elle ne produit des fruits, c'est-à-dire de bonnes œuvres.

Que malheureuse est donc cette paresse qui bannit de notre âme la grâce qui nous rendait amis de Dieu! Que malheureuse est cette négligence qui nous fait perdre une chose d'un prix infini, pour nous attacher à des choses si viles et si méprisables! Peut-on y penser sans trembler et sans s'exciter à faire tous ses efforts pour chasser cette dangereuse paresse, et pour surmonter tout ce qui peut nous empêcher de nourrir ce divin enfant par nos bonnes pensées, nos bons sentiments, nos bons discours et nos bonnes œuvres, afin que le Seigneur ne nous maudisse pas comme il maudit ce figuier qui n'avait que des feuilles et point de fruit? Car, qui pourra nous bénir s'il nous maudit d'une malédiction qui, passant jusqu'à la racine, la sèchera de telle sorte que nous ne serons plus propres qu'à jeter au feu?

N'oublions donc rien pour préserver ce divin enfant des embûches du démon, ainsi que Joseph, par l'avis d'un ange, n'oublia rien pour l'en garantir. Travaillons, comme de fidèles ouvriers, à accomplir la loi de Dieu, afin d'avoir moyen de nourrir cet enfant, sans attendre qu'il soit près de mourir, ou qu'il s'affaiblisse de telle sorte, qu'il y ait sujet de le craindre. C'est ainsi que font les bons pères, et que font ceux qui élèvent les enfants des rois, lesquels on récompense ou l'on châtie selon qu'ils sont soigneux ou négligents de s'acquitter de leur devoir; mais avec cette différence, que comme ce divin enfant est infiniment élevé au-dessus des enfants des rois, la récompense ou le châtiment de l'avoir bien ou mal élevé surpasse infiniment tout ce que l'on peut attendre de la libéralité ou de la colère des plus grands princes, selon les diverses manières dont on élève leurs enfants. Je prie Dieu, ma sœur, de vous faire la grâce de lui être fidèle dans un sujet si important; et si vous le lui demandez avec ferveur, je ne doute point qu'il ne vous l'accorde comme il l'accorda à la sainte Vierge, la véritable et naturelle mère de Jésus, parce que son respect et son amour pour ce cher Enfant, qu'elle aimait comme son Fils et comme son Dieu, la lui fit demander d'une manière digne de lui. Ayez, ma sœur, une très-grande dévotion pour cette sainte Mère, et implorez son assistance, afin de pouvoir, à son exemple, imiter son soin, sa vigilance et son amour pour ce divin Enfant que vous êtes si heureuse d'avoir conçu dans votre sein.

LETTRE VIII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il la console dans ses peines.

Je vous avoue, ma sœur, ne pouvoir lire vos lettres sans sentir mes entrailles émues de compassion de vos peines et de déplaisir de ne pouvoir vous en soulager; mais ne croyez pas, s'il vous plait, que ce soit manque de le désirer que je ne vais point vous voir, une autre raison m'en empêche: *Et nous ne pouvons rien*, comme dit saint Jean, *s'il ne nous est donné d'en haut* (*Joan.*, VI, 3). Je prie Dieu de tout mon cœur d'être votre force et votre consolation.

J'ai sujet de croire que vous n'avez pas fort considéré ce que je vous ai dit autrefois, qu'il importe extrêmement de ne se pas trop attrister des fautes que l'on commet, parce que la tristesse est un plus grand mal que les fautes mêmes. Je vous le dis à cause que vos lettres me font voir que votre tristesse est excessive, ce qui procède sans

doute de ne l'avoir pas combattue dès sa naissance. Je vous conjure, au nom de Dieu, de ne vous imaginer pas qu'il se faille faire en cela une grande violence. L'adresse y fait plus que la force. Vous devez vous contenter de ce que le mérite du sang répandu par Jésus-Christ vous fait mener la vie, sinon d'une parfaite religieuse, au moins d'une pécheresse qui est chrétienne et qui peut ainsi espérer d'aller dans le purgatoire. Si vous n'avancez dans le bien, gardez-vous de reculer en faisant encore pis, comme font ceux qui disent : Puisque je ne saurais obtenir ce que je désire, je ne veux point de ce que l'on m'offre. Continuez de marcher, et vous arriverez enfin au ciel par l'assistance de Jésus-Christ. Je vous conjure de me croire sans qu'il soit besoin que vous me rendiez un compte particulier de vos peines ; car, quelque grandes qu'elles vous paraissent, Notre-Seigneur veut les guérir et vous sauver. Il sait pourquoi il ne vous accorde pas ce que vous désirez, et c'est peut-être parce qu'il connaît que, pour des raisons que vous ignorez, il vous serait désavantageux de l'obtenir, comme nous en voyons plusieurs exemples, et que d'autres, au contraire, s'avancent fort dans cet état qui vous semble si pénible. Suivez donc mon conseil, et n'oubliez aucun soin pour ne point tomber en péché mortel, afin que Notre-Seigneur vous assiste. J'espère de sa bonté qu'il vous conduira par la main. Et quand même il ne vous paraîtrait pas qu'il le fît, ne perdez pas néanmoins courage, mais recourez aussitôt à cette source d'eau vive, à cette fontaine si pure et si claire, qui est le sacrement de la pénitence ; recommencez à marcher comme auparavant, et encore qu'il soit vrai que cette sorte de vie est d'une âme qui se trouve sans consolation, parce qu'elle n'est pas saine, supportez-la avec patience, ainsi qu'un malade supporte sa maladie, et contentez-vous de ce que la vôtre n'est pas du nombre de celles qui mènent en enfer. Cette conduite sera agréable à Notre-Seigneur, et vous aurez sujet d'espérer qu'elle vous sauvera, puisque son amour pour les âmes ne lui permet pas de les condamner légèrement à des peines éternelles. Que si vous n'êtes pas l'une de celles qui vont à lui par le chemin le plus droit et avec le plus de perfection, vous serez sauvée comme plusieurs autres, parce que vous aurez imploré sa miséricorde. Vivez dans cette espérance. Ne croyez pas que vos imperfections soient capables de vous perdre. Le sang de l'Agneau sans tache intercédera pour vous ; il vous obtiendra la grâce de ne point tomber dans de grands péchés, et de vous relever des autres par la douleur que vous en aurez. Mais cette douleur doit être accompagnée d'espérance et d'une si grande résignation à la volonté de Dieu, que vous receviez de bon cœur tout ce qu'il lui plaira qui vous arrive. Ainsi, vous éviterez de tomber dans le piége que le démon vous tend par cette dangereuse défiance, qui peut vous faire beaucoup plus de mal que tout le reste. Dites-vous à vous-même : Si je suis telle que je dois être, le Seigneur me fera miséricorde comme il l'a faite à tant d'autres pécheresses, puisqu'il me fait la grâce de me repentir de mes péchés, de lui en demander pardon, d'être dans son Eglise et de recevoir ses sacrements, quoique je sois la plus vile et la plus indigne créature de toutes celles à qui il accorde de telles faveurs.

Croyez-moi, ma sœur, ce n'est pas un petit avantage de mener une sorte de vie dans laquelle on peut espérer de se sauver, quoique après avoir demeuré deux mille ans dans le purgatoire, puisque l'on passe de là dans le ciel; ce qui étant un bonheur infini, tout ce que l'on souffre pour l'obtenir ne peut être considérable. Je prie le Saint-Esprit de vous protéger toujours, de vous donner du courage et de vous rendre à jamais bienheureuse.

LETTRE IX.

A UNE DEMOISELLE QUI SE VOULAIT FAIRE RELIGIEUSE.

Il l'instruit de la manière dont elle doit reconnaître cette faveur de Dieu, et se conduire dans le monastère.

La grâce que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous fait de vous donner le désir de renoncer aux vanités et aux faux plaisirs du siècle est si grande, que s'il n'y ajoute la lumière dont vous avez besoin pour la connaître, et la force qui vous est nécessaire pour le servir, vous ne sauriez l'exécuter; car les enfants d'Adam ne pensent qu'à jouir des contentements de ce monde, et se mettent fort peu en peine de l'autre. Que béni soit à jamais cet Esprit-Saint qui vous a désabusée de ce qui en trompe tant d'autres, et ouvert les yeux pour voir qu'il est incomparablement plus avantageux de mépriser des satisfactions passagères que d'en jouir, et d'aimer mieux être l'épouse de Jésus-Christ que du plus grand roi qui soit sur la terre. Considérez combien grande est cette grâce; admirez votre bonheur d'avoir un tel époux, et demandez-lui d'ajouter à cette faveur celle de vous rendre capable de le servir. Préparez-vous à porter dans la religion le joug si doux de votre Sauveur; et, pour mépriser les travaux qui pourront s'y rencontrer, considérez quelle est la grâce qu'il vous a faite d'être toute à lui, et que ceux que vous auriez soufferts dans le monde auraient été incomparablement plus grands, puisque l'on y éprouve pour un plaisir mille douleurs, au lieu qu'une seule des peines que l'on endure pour Jésus-Christ peut acquérir une éternité de gloire.

Efforcez-vous d'être si humble, que vous vous réputiez la moindre de toutes. Souvenez-vous que le Fils de Dieu, pour nous en montrer l'exemple, lava les pieds de ses apôtres, et que si vous vous humiliez en ce monde, vous serez glorifiée en l'autre. Considérez ces paroles de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.*, 11, 29), gravez-les dans le vôtre, et vous en tirerez de grands avantages; car l'humilité est utile à tout : la douceur fait tout souffrir; et comme Dieu reconnaît pour ses enfants les doux et les humbles, les superbes et les colères sont les enfants du démon.

Affectionnez-vous aussi extrêmement à l'obéissance, parce que c'est obéir à Dieu que d'obéir à vos supérieurs; et qu'en pratiquant bien cette vertu, vous trouverez le paradis en ce monde. Ceci suffit pour cette heure, et je ne vous en dirai pas davantage jusqu'à ce que vous m'ayez fait savoir dans quelle disposition vous vous trouverez. Je prie Notre-Seigneur, qui vous a fait la grâce de vous appeler pour être à lui, de vouloir achever en vous ce qu'il y a commencé, afin qu'après l'avoir servi fidèlement en cette vie, vous jouissiez éternellement du bonheur de sa présence dans le ciel.

LETTRE X.

A UNE RELIGIEUSE.

Il lui donne des avis touchant la conduite qu'elle doit tenir pour s'avancer dans le service de Dieu.

Je ne doute point, ma sœur, que vous ne souffriez des peines intérieures et extérieures, puisque c'est le chemin par lequel Dieu conduit les siens à un repos éternel. Il leur fait imiter en cela son Fils bien-aimé qui, après qu'il l'eût déclaré tel par une voix venue du ciel,

ensuite de son baptême, fut tenté en diverses manières. Ainsi, une âme appelée de Dieu ne doit point espérer d'avoir des plaisirs et des consolations en cette vie, mais des travaux et des douleurs, et doit autant aimer à souffrir que les personnes du monde l'appréhendent.

Apprenez, ma sœur, à supporter la dureté des afflictions, pour montrer que vous êtes une véritable fille de Dieu, en convertissant ces pierres en pain. Le moyen de peu souffrir est de se préparer à beaucoup souffrir, parce que la souffrance se change en joie lorsqu'on l'aime, et augmente, au contraire, quand on l'appréhende. Souffrez de bon cœur de petites peines par votre amour pour celui qui en a enduré pour vous de si grandes, et désirez d'en avoir encore davantage. Un véritable serviteur de Dieu souhaite toujours de faire pour l'amour de lui plus qu'il ne fait, et de souffrir plus qu'il ne souffre, afin de lui témoigner que son cœur ne brûle pas seulement d'amour pour lui, mais jette des étincelles au dehors, comme l'archange le dit au prophète Daniel (*Daniel*, X). Jésus-Christ nous ayant aimés si ardemment, ne vous contentez pas de ne l'aimer que médiocrement. Il n'y a point de travaux, d'outrages et de douleurs qu'il n'ait soufferts, et l'excès de son amour pour nous les lui a fait trouver faciles à supporter. Il paraît par là que les tièdes ne le connaissent point et ne se connaissent point eux-mêmes; car s'ils considéraient combien de péchés il leur a pardonnés, dont un seul méritait l'enfer, ils ne pourraient manquer de le beaucoup aimer, lui étant si redevables, puisque en leur donnant le loisir de faire pénitence et d'espérer en sa miséricorde, au lieu de les condamner, comme il le pouvait avec justice, ils ne lui sont pas moins obligés que s'il les avait retirés du milieu de ces tourments éternels.

Gardez-vous donc bien de dire : Mes péchés n'étant pas en grand nombre, Dieu ne m'en a pas beaucoup remis, et ainsi je lui suis peu redevable. Une telle pensée ne peut procéder que d'un étrange aveuglement et d'un orgueil insupportable, parce que, sans parler de ce que l'apôtre saint Jacques dit expressément : qu'il n'y a personne qui n'offense beaucoup Dieu, il est très-certain que nous lui sommes redevables à cause des péchés mortels que nous n'avons point commis, puisque la même bonté qui nous a remis ceux où nous sommes tombés, nous a empêchés de tomber dans les autres, et que s'il ne nous soutenait de sa main toute-puissante, il n'y en aurait point dans lesquels nous ne tombassions. Ainsi, tant s'en faut que celui qui a moins offensé Dieu doive moins le remercier que celui à qui il a pardonné plus de péchés, il doit au contraire beaucoup plus lui rendre grâces, parce qu'il lui est plus obligé de l'avoir empêché de tomber que s'il l'avait relevé après sa chute.

Dieu nous ayant commandé d'entretenir un feu perpétuel sur son autel (*Levit.*, VI), ne cessez jamais de lui offrir en sacrifice de louange votre cœur enflammé d'amour pour lui; mais offrez-le-lui tout entier et sans partage. Car si vous y donnez quelque entrée aux créatures, il se trouvera sec, triste, malade, et ainsi indigne de lui. Méprisez-les donc et considérez-vous comme si vous étiez seule avec lui seul. Que devez-vous désirer de voir autre chose? et quand vous verriez et entendriez tout ce qui se passe sur la terre, que serait-ce qu'une vanité qui disparaîtrait comme un éclair et ne vous laisserait que du dégoût?

Ne différez point d'oublier ce que vous devez sitôt quitter malgré que vous en ayez. Ne vous laissez pas éblouir par ces fausses apparences qui en trompent tant d'autres. Ne vous souciez non plus du monde qu'il se soucie de vous. Mourez à tout ce qui n'a rien de stable, et ne songez qu'à vivre pour ce qui subsistera toujours. Portez toutes

vos pensées vers cet heureux séjour où l'on voit éternellement Dieu dans sa gloire, afin qu'au sortir de cette vie son Esprit-Saint vous y conduise; et ne croyez rien perdre en renonçant d'affection à tout ce qui est ici-bas, puisque son plus grand éclat n'est qu'obscurité, et que ce qui y paraît de plus assuré n'est que fumée. Imaginez-vous d'être arrivée à votre dernière heure, et vous connaîtrez quelle est la folie de ceux qui mettent leur affection à ce qui passe si promptement que l'eau d'un torrent ne court pas plus vite. N'est-ce pas une chose extravagante qu'avançant sans cesse vers la mort, nous ne pensions qu'à rire et nous divertir comme si nous marchions vers la vie? Efforcez-vous, je vous prie, d'imiter ceux qui ont fait ce chemin comme un voyageur qui ne songe qu'à se rendre au lieu où il lui importe d'arriver, et ont ainsi gagné le ciel; au lieu que s'ils eussent passé la vie présente dans les plaisirs, ils se trouveraient maintenant dans des tourments éternels.

Apprenez dans les afflictions à ne pécher point, puisque les fruits du péché sont si amers et ceux de la souffrance si doux. Ne perdez nulle occasion de faire du bien pendant que vous en avez le temps : *Ménagez le temps*, dit saint Paul, *parce que les jours sont mauvais* (*Ephes.*, V, 15); et que si vous ne vous occupiez que du soin des choses temporelles, vous ne penseriez jamais à ce qui regarde votre âme. Coupez ce que vous ne pourrez détacher; marchez toujours pour vous avancer; oubliez tout ce qui regarde le corps et travaillez pour le bien de votre âme, puisque s'il faut manquer à l'un des deux, il vaut mieux que ce soit en retranchant quelque chose de la nourriture du premier que de celle que l'autre reçoit de l'oraison et de la communion. Car si, nos forces étant déjà si petites, c'est les diminuer encore que de les diviser, que sera-ce si nous en employons la plus grande partie à ce qui concerne cette vie qui passe, et la moindre à ce qui nous importe d'une vie qui ne finira jamais ?

Comme le monde se déclare si visiblement votre ennemi, rompez avec lui pour ne vous y réconcilier jamais, et tournez les yeux vers Dieu qui vous regarde et qui veut que vous le regardiez toujours. Que pouvez-vous faire qui vous soit plus avantageux que de vous tenir en la présence de celui que les anges ne se lassent jamais de voir? Si vous désirez de trouver en Dieu tout ce que vous pouvez souhaiter, ne cherchez que lui seul; car il ne se donne qu'à ceux qui ne veulent que lui : et qu'y a-t-il de plus juste que de se donner tout entier à celui de qui l'on tient tout ce que l'on est et tout ce que l'on a ? N'appréhendez point de renoncer aux plaisirs pour acquérir un tel bien. Remettez entre ses mains votre honneur, votre vie, votre salut, et tout ce que vous avez et que vous pouvez désirer. Priez-le de le recevoir pour en user comme il lui plaira, et de vous traiter aussi rudement qu'il voudra, pourvu qu'il vous fasse la grâce de se donner à vous; n'y ayant point de travaux qui ne vous doivent paraître légers pour posséder un si grand bonheur. Que si vous avez quelque plainte à lui faire, ce ne doit être que de vous-même, ce ne doit être que de n'avoir pas reçu avec joie les peines qu'il a permis qui vous soient arrivées pour en faire un bon usage. Demandez-lui de vous faire pratiquer ce qui vous est le plus avantageux, et non pas ce qui vous est le plus agréable. Tâchez de ne vous point laisser affaiblir par les tentations, les disgrâces, les injustices et tout ce qui pourrait vous arriver de plus fâcheux.

Il faut pour être couronnée que vous soyez éprouvée comme l'on éprouve l'or par le feu, et non pas comme la paille qui s'y brûle. Ne ressemblez pas à ceux qui ne servent Dieu que lorsque rien ne leur donne de la peine, et qui, aussitôt qu'il leur en arrive, ne font que leur

volonté et non pas la sienne. On a besoin de courage pour gagner le ciel ; et croyez-vous, ma sœur, que le Fils de Dieu n'y étant entré lui-même qu'après avoir enduré tant de tourments, ses serviteurs y puissent entrer sans rien souffrir? Pour être heureux en l'autre vie, il faut sortir de celle-ci tout déchiré de coups et couvert de sang comme les taureaux sortent de la barrière après y avoir soutenu de grands combats.

La vie d'un chrétien est un martyre continuel, puisque si l'on considère tout ce que l'on est obligé de faire pour ne point offenser Dieu, on trouvera que ceux qui meurent pour la foi de Jésus-Christ, et ceux qui ne vivent et ne veulent vivre que pour travailler à se rendre dignes de son amour, sont tous martyrs : les premiers selon l'effet ; et les autres selon l'esprit. On employait le fer, le feu et toutes sortes de tourments pour combattre la foi des martyrs ; et il n'y a rien que les démons ne fassent maintenant pour combattre la chasteté, la charité, l'obéissance et les autres vertus des chrétiens. Cependant il faut y persévérer pour être sauvé, et nous ne pouvons l'espérer que par l'assistance toute-puissante de Jésus-Christ. Mais nous devons nous la promettre, si nous faisons tout ce qui dépend de nous pour l'obtenir en disant comme saint Pierre : *Seigneur, sauvez-nous* (*Matt.*, XIV). Ainsi lorsque nous nous voyons en danger d'être submergés, notre cœur ne doit pas demeurer dans le silence, il faut implorer le secours de Notre-Seigneur afin qu'il nous tende la main comme il fit à ce grand apôtre, et fortifie notre faiblesse. Ne cessons donc point de le prier jusqu'à ce que nous sentions qu'il nous donne cette force qui nous est nécessaire pour nous attacher à lui de telle sorte que rien ne nous en puisse séparer. Aimons-le si fortement que nous puissions dire avec saint Paul : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence* (*Rom.*, VIII, 35)? Nous nous élèverons par ce moyen au-dessus de tout, parce que ceux dont la volonté est soumise à celle de Dieu trouvent leur consolation dans leurs souffrances, et que se défiant d'eux-mêmes pour ne mettre leur confiance qu'en lui seul, ils lui donnent toute la gloire des événements qui leur sont favorables, et ne se lassent jamais de le louer.

LETTRE XI.

A UNE RELIGIEUSE QUI ÉTAIT MALADE A L'EXTRÉMITÉ

Il la console, l'encourage et l'instruit de ce qu'elle devait faire en cet état.

Dévote servante de Jésus-Christ, vous me mandez qu'il est temps que je me souvienne de vous, puisque vous êtes sur le point d'arriver à cette dernière heure si redoutable ; et certes vous avez raison. J'avoue que cette nouvelle m'a été très-sensible ; mais en la considérant selon l'esprit et avec les yeux de la foi, nous devons vous et moi nous en réjouir, puisque Notre-Seigneur dit dans l'Evangile : *Lorsque toutes ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption est proche* (*Luc.*, XXI, 28). Car encore que Jésus-Christ vous ait préservée par sa bonté et par le mérite de son sang du malheur de tomber en des péchés mortels, vous étiez encore en péril d'y tomber, et de tomber souvent en de véniels si vous continuiez d'être dans cette captivité du corps qui l'assujettit à tant de misères. C'est ce qui a fait gémir tant de saints et fait dire à saint Paul : *Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII, 24)? au lieu que dans l'état où vous vous trouverez au sortir de cette vie, vous ne

serez plus en hasard de pécher ni mortellement ni véniellement, parce que le sang de l'Agneau sans tache qui a été répandu pour nous vous aura garantie de l'enfer où l'on ne fait sans cesse que pécher. Ainsi vous ne courrez fortune que d'aller au purgatoire où l'on ne pèche plus, et passerez de là dans le ciel pour voir votre divin Epoux et jouir de la félicité qu'il vous a acquise par ce qu'il a souffert en la croix. Or, comme il est encore plus étrange qu'un Dieu y ait été attaché que de vous voir aller dans le ciel, j'espère de sa bonté qu'après avoir fait pour l'amour de vous ce qui était de plus difficile, il ne vous refusera pas ce qui est facile. Ce sera là, ma sœur, que s'accomplira parfaitement ce mariage spirituel que vous avez contracté avec lui, et que vous vous trouverez si libéralement recompensée de tous vos travaux, que ce corps mortel que vous lui avez consacré, quoique demeurant toujours le même, jouira d'un bonheur d'autant plus grand qu'il aura pour l'amour de lui plus enduré en cette vie. Car comme ce ne sera pas seulement en partie que vous serez heureuse, votre corps aussi bien que votre âme jouira d'une félicité et éclatera d'une beauté dignes de l'epouse de ce grand roi qui commande également dans le ciel et sur la terre.

Ne soyez donc point en peine de ce que vous deviendrez après votre mort. Contentez-vous de savoir que Jésus-Christ, ce divin époux, à qui vous vous êtes donnée, est tout-puissant et qu'il vous aime. Après vous avoir garantie des dangers d'une navigation aussi périlleuse qu'est celle de cette vie, permettrait-il que vous fissiez naufrage lorsque vous serez près d'arriver au port? Remettez-vous entièrement entre ses mains? Offrez-vous à lui de tout votre cœur, soit pour la vie, soit pour la mort, ou pour tout ce qui lui sera le plus agréable. Conjurez-le par le mérite du sang qu'il a repandu pour vous de vous pardonner vos péchés; et après vous être confessée et avoir reçu son sacré corps, prosternez-vous à ses pieds pour lui demander, avec une ferme confiance de l'obtenir, d'effacer toutes vos offenses par une goutte de ce sang. Séparez-vous de la communication des créatures autant que votre maladie vous le permettra, de même que Jésus-Christ étant proche de la mort se sépara de ses disciples pour aller prier son Père dans la solitude, afin de leur en donner l'exemple. Que tous vos entretiens soient avec lui et avec sa bienheureuse Mère, et pour soulager en cela votre faiblesse, il sera bon d'avoir devant vous un crucifix et une image de cette très-sainte Vierge. Remerciez Dieu de tout votre cœur de toutes les grâces tant générales que particulières qu'il vous a faites: cherchez votre refuge dans les plaies de Jésus-Christ qui sont l'Eglise, d'où sa justice n'arrache point les pécheurs lorsqu'ils se sont repentis; et là demeurez en paix avec une ferme espérance que par le mérite de sa mort vous irez jouir dans le ciel d'une vie qui ne finira jamais. Je le prie d'être toujours avec vous.

LETTRE XII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'excite à l'amour de Dieu, et lui donne des avis pour marcher dans le chemin de la perfection.

Fidèle Epouse de Jésus-Christ, j'ai reçu votre lettre, et je rends grâces à Notre-Seigneur de celle qu'il vous a faite de vous recevoir au nombre de ses servantes quand, en méprisant tout ce qui est visible, vous avez embrassé la mortification pour lui consacrer votre âme et votre corps, afin de pouvoir tout espérer de sa bonté en récompense de ce que vous vous êtes donnée à lui sans réserve. Reconnaissez l'obli-

gation que vous lui avez de vous avoir si favorablement traitée, lorsque vous méritiez de recevoir le châtiment de vos péchés. Il n'y a pas sujet de s'étonner que vous désiriez d'être aimée d'un Dieu puisque tant de raisons vous y portent. Mais l'on ne saurait trop s'étonner que ce roi du ciel veuille prendre pour son épouse une créature que ses péchés en avaient rendue indigne, et que nul des grands de la terre n'aurait voulu honorer de cette qualité.

Réjouissez-vous donc de vous être donnée entièrement à Jésus-Christ, et ne vous imaginez pas que cette donation soit venue de vous, ni que vous l'ayez obligé en la lui faisant. Vous lui en êtes au contraire très-redevable puisque tout l'avantage est de votre côté. Considérez-vous comme une esclave qui lui a coûté si cher, et quelque fidèlement que vous le serviez ne pensez pas qu'il vous en soit redevable, puisque vous y êtes obligée, et qu'une esclave qui ne sert pas bien mérite d'être châtiée, parce qu'elle a comme dérobé à son maître le service qu'elle lui devait. Ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles : nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire* (*Luc.*, XVII, 10). Que sera-ce donc de nous qui ne faisons presque rien de ce qui nous a été ordonné? Car qui de nous aime Dieu de tout son cœur, de toute sa force, de toute son âme, pour ne penser qu'à lui plaire sans se considérer soi-même, et mortifier ainsi toutes ses passions afin qu'elles ne troublent point la raison, et que rien ne l'empêche de s'employer tout entier à son service?

On peut dire, ma sœur, que peu de personnes aiment Dieu, puisque notre affection aux vanités et cet amour-propre qui nous tyrannise nous empêchent de donner à Dieu tout notre amour. Car il est certain que la vie de notre amour-propre est la mort de notre amour pour Dieu. Plus nous nous aimons, moins nous l'aimons : or, qui est celui qui ne s'aime pas plus qu'il ne doit, qui par conséquent n'aime pas moins Dieu qu'il ne doit, et qui puisse passer pour innocent lorsqu'il manque à ce devoir? De ce manquement d'aimer assez Dieu on tombe dans celui de n'aimer pas assez le prochain, de ne pouvoir le souffrir, de ne se soucier pas de le fâcher, et on commet encore d'autres fautes qui réduisent l'âme en l'état qu'est une plaie dont il sort sans cesse de la corruption. Car nos fautes sont en plus grand nombre que nous ne saurions nous l'imaginer. Dieu seul qui connaît le fond des cœurs sait quelle est notre misère, et il arrive souvent que ce qui nous paraît être pur n'est qu'impureté devant lui. Nous devons donc, comme disait Job, appréhender que Dieu étant la souveraine justice, il ne condamne en nous ce que nous y approuvons. Mais sa miséricorde est si grande, qu'il nous souffre, nous pardonne et nous aime, encore que nous en soyons indignes.

Notre cœur étant comme un vase que Dieu prend plaisir à remplir des trésors de sa miséricorde, rien ne lui est plus désagréable que de voir que, faute de reconnaître notre misère, ce cœur demeure sec et aride au lieu d'être arrosé des eaux de sa grâce qui le combleraient de consolation et de joie, et le rendraient abondant par de bonnes œuvres en fruits de bénédiction. Car tout ce que nous avons de bon vient de Dieu; et nous ne saurions seulement par nous-mêmes prononcer le nom de Jésus. Ce Sauveur du monde a déclaré qu'il était Dieu en s'attribuant ce qui n'appartient qu'à Dieu, et Dieu ne nous a donné ce Fils unique égal à lui-même qu'à condition de reconnaître que nous n'avons rien de bon qu'en lui et par lui ; en sorte que plus nous sommes riches, plus nous lui sommes redevables, et plus nous sommes coupables si nous manquons à répondre par de grands services à de si grandes faveurs, et si la connaissance que nous avons de sa vérité divine ne

nous porte à ne nous rien attribuer que le péché. Car si nous étions dépouillés de tout ce que Dieu nous donne et qu'il nous conserve en chaque jour, nous retournerions au néant dont nous avons été tirés : et sans la grâce qu'il nous communique par Jésus-Christ, que deviendraient les plus saints, sinon ce qu'était saint Pierre quand il le reniait, ce qu'était saint Paul quand il le persécutait? Et chacun n'éprouve-t-il pas en lui-même l'état déplorable où il était avant que notre divin libérateur eût changé dans lui le cœur du vieil homme en un cœur nouveau?

La justification n'est autre chose que la résurrection de l'âme, qui de morte qu'elle était par le péché, est animée de l'esprit de vie que Dieu répand en elle par le mérite de la mort de son Fils unique. Ainsi comme on ne pourrait dire sans folie qu'un corps peut s'attribuer sa vie et sa mort, et non pas à l'âme qui l'anime, on ne saurait non plus dire que l'âme peut s'attribuer la vie des bonnes œuvres qu'elle fait, et non pas à l'Esprit de Dieu de qui elles tirent la vie. Il arrive aussi quelquefois que Dieu, pour châtier certaines personnes de leur présomption, retire d'elles ses grâces, afin que se trouvant incapables d'agir comme auparavant, elles reconnaissent que c'était un autre esprit que le leur qui produisait leurs bonnes œuvres, ou pour parler ainsi, leur donnait la vie, et que nos âmes ne sont sans la grâce de Jésus-Christ que ce qu'est le corps quand l'âme en est séparée.

C'est pourquoi, ma sœur, puisque rien ne vous appartient que vos fautes, ne considérez que cela en vous. Si Notre-Seigneur ne vous donne point de consolations, examinez-vous, et vous trouverez que votre tiédeur et votre lâcheté, vous en rendant indigne, vous méritez qu'il vous traite de la sorte. Et s'il vous donne des consolations, ayez honte de ne les pas recevoir avec une assez humble reconnaissance, puisque vous devez d'autant plus avoir de confusion de votre indignité que Dieu vous traite comme si vous étiez vertueuse. Considérez le peu de profit que vous avez fait de ses bonnes inspirations, et combien de fois, au lieu d'exécuter ce qu'il vous disait dans le cœur, vous l'avez aussitôt oublié, quoique la moindre de ses paroles doive durant toute votre vie, demeurer gravée dans votre esprit sans qu'il soit besoin qu'il vous la répète. Souvenez-vous de tant de précieuses liqueurs qu'il a versées dans votre âme, et qu'au lieu de les y conserver soigneusement, vous les avez laissé répandre. Souvenez-vous qu'encore que plus il nous console, plus nous devons oublier les choses de la terre pour nous recueillir dans nous-mêmes, afin d'être en état de recevoir de nouvelles consolations, vous vous êtes trouvée plus dissipée qu'auparavant.

Que dirai-je de nos faiblesses, sinon que si nous les examinons avec soin, nous trouverons que nous manquons en tout, parce qu'au lieu de considérer dans ce qui nous arrive de quelle sorte nous devons agir pour n'y commettre point de fautes, nous nous imaginons de n'en faire point. Chacun sait que si un page manquait à bien faire la révérence, on le reprendrait sévèrement; que s'il n'exécutait promptement ce qu'on lui commande, ou répliquait à ce qu'on lui dit, on le châtierait; et que l'on traite de la même sorte les serviteurs, parce que les maîtres ne se contentent pas qu'ils leur obéissent, mais veulent que ce soit avec toutes les circonstances qui doivent accompagner leur obéissance. Or, dites-moi, ma sœur, qui de nous rend un aussi profond respect à Dieu que celui qui lui est dû, quoique sa suprême majesté ne mérite pas seulement d'être révérée, mais adorée avec crainte et tremblement, comme le font ces esprits célestes dont il est dit dans la messe, que les puissances tremblent en sa présence, et qu'il voit dans le fond de nos cœurs quels nous sommes avec beaucoup plus de clarté que n'en ont les rayons du soleil. Où est cette obéissance qui doit être si prompte

qu'il ne faille point nous redire la même chose ? où est cette discrétion nécessaire pour bien servir Dieu et lui plaire? où est cette reconnaissance de ses incroyables bienfaits? où est enfin ce service de tout ce qui peut dépendre de nos corps et de nos âmes que l'on doit rendre à un tel Seigneur et à un si grand Dieu?

Il suffit d'avoir des yeux pour voir dans notre examen qu'il n'y a eu que du mal et de l'imperfection dans nos pensées, nos paroles, et nos actions; que manque d'aimer Dieu et notre prochain comme nous devions, nous n'avons pas fait beaucoup de bien que nous pouvions faire, ou que si nous en avons fait quelqu'un il a été mêlé de tant d'orgueil, de paresse, et d'autres défauts, outre ceux que nous ne voyons pas, mais que nous devons être persuadés les surpasser de beaucoup, qu'étant obligés de croire que Dieu est infiniment bon, nous devons lui attribuer tout le bien que nous faisons, et à nous seuls tout le mal.

Le moyen de marcher selon la vérité est d'attribuer ainsi à Dieu ce qui lui est dû, c'est-à-dire tout le bien sans aucun mélange de mal, et d'avoir cette pensée si profondément gravée dans notre cœur que nous ne nous considérions que comme un roseau brisé sur lequel nous ne saurions nous appuyer sans tomber, et mettre au contraire toute notre confiance en Dieu, qui est inébranlable et si fidèle en ses promesses que la mer sécherait plutôt, et le soleil perdrait sa lumière que sa miséricorde nous abandonnât.

En marchant de la sorte on ne court pas seulement, mais on vole dans le chemin du ciel. Car comment tomberions-nous puisque Dieu nous soutient? comment nous égarerions-nous puisqu'il nous conduit? et qu'avons-nous à craindre puisqu'il nous regarde comme ses enfants, et nous veut faire régner avec lui? Dans la créance que vous devez avoir, ma sœur, qu'il vous aime, ne considérez que lui et vous; donnez-lui tout l'honneur et toute la gloire de ce qui se passe de bon dans votre âme; ne vous réservez que la confusion d'être si imparfaite, et l'espérance qu'il ne vous abandonnera pas dans le milieu de la carrière où il vous a fait entrer; mais vous mettra dans le ciel en la compagnie de ses heureuses et saintes épouses. Puisque c'est là qu'il veut vous faire un si grand honneur, ne recherchez point d'honneur dans le monde. Quelle apparence qu'étant conviée à ce banquet éternel vous voulussiez vous rassasier des viandes si fades et si insipides d'ici-bas où rien ne peut plaire à ceux qui ont tant soit peu goûté la douceur de ces aliments célestes? Renoncez à tout ce que vous serez sitôt contrainte de quitter; et reconnaissez combien vous étiez trompée lorsque vous y mettiez votre cœur. Quoi que vous puissiez faire pour Dieu n'est pas digne d'être considéré, puisqu'au lieu que vous aviez mérité l'enfer, il vous promet le paradis, et qu'il a tant souffert pour vous l'acquérir. Croyez que sa suprême grandeur surpasse infiniment tout ce que vous en sauriez imaginer, et que vous êtes trop heureuse de le servir quand il vous en devrait coûter la vie. Par ce moyen vous connaîtrez l'avantage que ce vous a été de tout quitter pour vous donner à lui, et quelle est la folie de ceux qui, se laissant éblouir par le faux éclat des choses présentes, ne pensent point à se mettre en état d'obtenir l'effet de ses divines promesses. Ainsi vous le remercierez de vous avoir désabusée; de vous avoir fait regarder le ciel, lorsque vous ne regardiez que la terre; de vous avoir prise pour sa fille, lorsque vous étiez esclave de la vanité; de vous avoir donné sujet d'espérer, lorsque vous viviez sans espérance; et de vous avoir mise par une bonne vie en état de bien mourir, pour passer de cet exil dans la terre des vivants, dans cette bienheureuse terre qui n'est autre chose que de jouir de sa présence sans interposition et sans voile, et une telle félicité que lui seul la connaît

dans toute son étendue comme lui seul la peut donner. C'est la grâce que j'espère qu'il vous fera, non que vous l'ayez méritée, mais par son extrême miséricorde qui soit en tout et partout louée et glorifiée dans tous les siècles des siècles.

LETTRE XIII.

A UNE DEMOISELLE QUI SE VOULAIT FAIRE RELIGIEUSE.

Il l'instruit sur ce qui regarde la charité.

Fidèle épouse de Jésus-Christ, vous me priez de vous dire ce que c'est que la charité afin d'y conformer votre vie, parce que vous apprenez de saint Paul, que *tout ce que nous saurions faire sans cette vertu, quand même nous livrerions nos corps pour être brûlés, nous serait inutile* (I *Cor.* XIII, 3). Cette demande est si grande qu'elle aurait besoin que ce grand apôtre, dont les paroles vous ont tant touchée, vous y répondît lui-même. Car nulle autre question ne peut être plus importante, parce qu'en cela consiste la perfection de notre religion. Ce qui a fait dire à ce même apôtre qu'*en pratiquant la charité on accomplit toute la loi* (I *Cor.* XIII).

Ce que vous avez donc à faire est de prier le Saint-Esprit qui est tout amour, et par conséquent toute charité de vous instruire sur ce sujet en répandant cette vertu dans votre cœur, comme il en remplit ceux des apôtres au jour de la Pentecôte. Lui seul le peut faire : et comment la langue d'un homme mortel et misérable tel que je suis, pourrait-elle vous bien expliquer une matière si sublime? Il faut, pour en parler dignement, ce langage tout céleste qui n'est su que de ces esprits bienheureux dont toute l'occupation est d'aimer Dieu véritablement, et tout ce qu'il veut qu'ils aiment. De quelle sorte puis-je donc vous parler de cet amour si désintéressé et si détaché de tout amour propre qu'il n'a point d'autre objet que Dieu, moi que le péché de notre premier père porte par une malheureuse inclination à ne regarder en toutes choses que mon intérêt?

Notre misère est si grande que même dans les actions entreprises pour le service de Dieu, nous penchons de telle sorte vers ce qui nous touche, que nous ne travaillons dans la plupart que pour notre utilité : ce qui fait qu'encore que ces actions soient saintes en elles-mêmes, la manière dont nous les faisons les corrompt par ce mélange d'intérêt que notre amour-propre y fait entrer. Ainsi la différence qu'il y a entre ces actions est, qu'en y joignant nos imperfections, elles sont comme une eau qui coule dans un tuyau de terre ; au lieu que lorsque nous n'y recherchons que la gloire de Dieu, elles coulent dans un tuyau d'or. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qui n'a jamais recherché que l'honneur de son Père, et dont l'amour l'a fait descendre du ciel dans la terre pour accomplir sa volonté, de délier ma langue, afin que je puisse vous dire quelque chose de ce que vous désirez savoir de moi. Que si ce désir si louable ne me contraignait point de vous répondre, mon incapacité me fermerait la bouche.

Pour vous faire comprendre ce que c'est que la charité, et comme vous devez sans cesse vous y occuper, je désirerais que vous sussiez quelque chose de l'amour que les saints ont dans le ciel, afin de connaître en quoi consiste cette vertu lorsqu'elle est véritable, parce que d'autant plus que nous en aurons de connaissance notre amour sera plus parfait. Vous devez donc savoir, ma sœur, que l'amour que l'on a dans le ciel fait que les saints n'ont qu'une même volonté avec celle de Dieu, parce comme dit saint Denis, que l'un des effets de l'amour est d'unir de telle sorte les volontés de ceux qui s'aiment, que ce n'en soit

plus qu'une seule. Ainsi, Dieu n'aimant souverainement que sa gloire et son être souverainement parfait et glorieux, il s'ensuit delà que dans l'amour que les saints ont pour lui, ils désirent avec ardeur qu'il soit parfaitement glorifié et parfaitement honoré : et dans l'accomplissement de ce désir qui est comme un fruit que le Saint-Esprit produit en eux, ils ont la joie inconcevable de voir que celui qu'ils aiment avec tant d'ardeur, est si riche par lui-même que ses biens et ses trésors sont infinis.

Que si vous désirez, ma sœur, de participer un peu à cette joie toute céleste, représentez-vous quelle est celle d'un bon fils lorsqu'il voit son père, sage, riche, puissant, aimé, estimé, honoré de tout le monde, et particulièrement chéri de son roi. Que si cette joie est si grande, considérez quelle doit être celle des saints dont on peut dire ce que saint Paul dit de la gloire : *Que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu combien elle est grande, et qu'elle n'est connue que de ceux qui l'éprouvent* (I *Cor.* II, 9).

Vous voyez par là, ma sœur, selon que la petitesse de l'esprit humain est capable de le comprendre quel est l'amour des saints dans le ciel. De cet abondant fleuve d'amour qui arrose la Jérusalem céleste, cette ville sainte où Dieu a établi son sejour, sort comme un ruisseau l'amour du prochain, qui fait que les saints qui n'ont pour objet que la gloire et l'honneur de Dieu sont comblés de joie de voir avec quelle ferveur il est honoré et glorifié par les autres saints, et de quelle sorte il les glorifie et se glorifie en eux. C'est cet amour si pur des saints qui fait qu'ils sont plus touchés de la gloire des plus grands saints que de la leur propre, parce qu'elle contribue davantage à celle de Dieu.

Vous voyez, ma sœur, combien l'amour-propre et l'envie qui l'accompagne toujours sont opposés à ce parfait amour des saints. Que si vous me dites qu'il s'ensuivrait de là qu'ils auraient quelque peine, de ce que n'étant pas si parfaits que les autres, Dieu ne serait pas tant glorifié en eux : je réponds que cela ne saurait être, parce que le premier effet de l'amour étant d'unir les volontés, la leur est tellement unie et comme transformée en celle de Dieu qu'ils ne peuvent vouloir que ce qu'il veut. Ainsi ils sont pleinement contents de la gloire dont ils jouissent sans envier celle des autres quoique plus grande ; outre que la diversité de ces degrés de gloire embellit encore beaucoup davantage cette superbe cité de Dieu qui est l'Eglise triomphante, que s'ils étaient tous égaux et tous semblables : de même que dans la musique, la diversité des cordes et des tons rend le son d'une lyre beaucoup plus harmonieux et plus agréable. C'est là ce fleuve que saint Jean dit dans l'Apocalypse, qu'il vit sortir du trône de Dieu et de l'agneau dont les saints boivent dans le ciel, s'enivrent d'amour, et dans cette heureuse ivresse chantent incessamment des cantiques à la louange de leur Créateur.

Vous savez déjà, ma sœur, quelque chose de la manière dont sont taillées les pierres célestes du temple assis sur l'éternelle montagne, puisque vous avez à leur imitation bâti une demeure à Dieu dans votre âme comme Moïse bâtit le tabernacle selon le modèle qu'il lui en avait fait voir sur la montagne de Sinaï.

Que si vous désirez de passer cette vie avec une parfaite charité et un parfait amour de Dieu, il faut que vous ayez un désir perpétuel ou au moins le plus continuel que vous pourrez, que Dieu en la présence duquel vous marchez soit glorifié en vous comme il l'est en lui-même, et que vous soyez remplie de joie en considérant qu'il est le véritable amour, infiniment bon, infiniment puissant, et qu'au lieu qu'il subsiste par lui-même, tout ce qui est créé tient de lui son être et sa beauté. C'est le but auquel votre amour doit tendre, et dans lequel saint Thomas

dit que consiste la parfaite charité. Car quant à cet amour de tendresse pour Dieu, auquel les nouveaux dévots donnent le nom de charité lorsqu'ils s'en sentent touchés, quoiqu'il soit saint, il n'est pas du même prix de ce parfait amour qui transforme l'âme en celui qu'elle aime. C'est à cet amour que l'Église nous exhorte en tant d'endroits d'aspirer en disant, que *les justes doivent se réjouir au Seigneur* (*Philip.* IV). Saint Paul le confirme en mêmes termes : et comme s'il ne lui eût pas suffi de le dire une seule fois, il le répète encore. David dit aussi : *Réjouissez-vous au Seigneur, et il vous accordera ce que vous lui demanderez* (*Psal.* XCVI). C'est cette joie que la très-sainte Vierge exprima par ces paroles : *Mon esprit rempli de joie rend grâces à Dieu mon Sauveur* (*Luc.* I). C'est cette joie dont saint Luc dit que Jésus-Christ *se réjouit au Saint-Esprit.* Et enfin c'est cette joie dont David dit encore en un autre endroit : *Mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant* (*Psal.* LXXXIII, 2). Ce qui arrive quand la volonté signifiée par ce mot de cœur et qui aime Dieu actuellement, désire qu'il soit et règne en elle tel qu'il est, et qu'une affection si vive pénètre de telle sorte la chair qu'elle y allume un ardent amour pour Jésus-Christ.

Cet amour qui comble l'âme de joie est une chose si divine que dans l'invitatoire de matines, l'Eglise conduite par le Saint-Esprit nous exhorte de l'avoir en disant : *Venez vous réjouir au Seigneur et chantez des cantiques à sa louange parce qu'il est notre salut* (*Psal.* XCIV, 1). Que si vous en voulez connaître l'excellence, pratiquez-le, et vous éprouverez qu'il est seul capable de satisfaire pleinement l'âme. Car elle ne voit pas plutôt son désir pour la gloire de Dieu être accompli qu'elle ne peut se lasser de le remercier, et de le bénir comme les saints font dans le ciel : ce qui a fait dire à David : *Seigneur, bienheureux sont ceux qui demeurent dans votre sainte maison, et qui vous louent dans tous les siècles* (*Psal.* LXXXIII, 5). C'est cet amour dont saint Augustin était embrasé lorsqu'il disait à Dieu : *Seigneur, si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je vous céderais la qualité de Dieu et me contenterais d'être Augustin.*

Je ne crois pas, ma sœur, avoir besoin d'autres preuves pour vous faire connaître la grandeur et l'excellence de cet amour, puisque vous voyez si clairement qu'il tire l'homme hors de lui-même pour le transformer en Dieu. D'où il s'ensuit que toutes vos actions, tous vos exercices, et toutes vos prières ne doivent point avoir d'autre objet que lui, et que quand il n'y aurait que sa seule bonté, il doit être servi et adoré de toutes les creatures sans en prétendre de récompense. Car encore qu'il soit permis de le servir dans l'espérance qu'il reconnaîtra nos services, la parfaite charité ne s'intéresse qu'à ce qui regarde son honneur : ou si vous y envisagez quelquefois votre avantage, ce ne doit être que pour vous y animer et non pas pour considérer cette récompense comme votre dernière fin qui ne doit être que sa gloire. En cette manière il vous sera permis d'obéir aux commandements de Dieu dans la vue de la récompense.

Sur quoi si vous dites : notre âme étant souvent dans une telle tristesse et une telle tiédeur qu'elle demeure tout abattue, qui la réveillera donc? qui lui redonnera du courage pour marcher avec joie dans le service de Dieu? et comment pourra-t-elle alors avoir ce parfait amour dont vous me parlez? Je réponds que c'est pour cette raison que je vous ai dit que vous devez désirer que Dieu soit tel qu'il est en lui-même parce que la véritable charité consiste en ce désir; et que l'on peut l'avoir encore que l'on soit dans la tristesse, la tiédeur, et la sécheresse, comme un fils quoiqu'étant triste peut désirer que son père soit dans un parfait repos. En quoi je demeure d'accord que l'on a besoin d'une grâce particulière de Dieu; et il ne la refuse pas à ceux qui

s'efforcent de marcher dans cette voie, c'est-à-dire, que quelque tristes qu'ils soient ils se réjouissent de ce que Dieu est tel qu'il est en lui-même; et cette joie est le fruit que le Saint-Esprit fait produire à la parfaite charité. Ainsi lorsque Dieu nous donne ce parfait amour nous ne saurions trop l'en remercier. Et quand il ne nous le donne pas, nous devons persévérer dans cet autre amour moins parfait, sans cesser de le bénir et de l'adorer, puisqu'il est toujours digne d'être loué et glorifié.

C'est une grande erreur de croire que si l'on ne ressent de la douceur et de la joie dans ces actes de charité ils sont inutiles : et comme le démon ne l'ignore pas, il travaille sans cesse à nous mettre dans la tiedeur et la sécheresse, afin de nous porter par cette fausse persuasion à abandonner ce saint exercice. Fermez donc l'oreille à ces tentations et persévérez dans cet amour de notre Sauveur, si vous voulez un jour être couronnée de sa main. Ayez un extrême soin dans toutes vos actions que sa gloire soit la fin que votre amour pour lui se propose. Car le changement arrivé dans notre volonté par le péché de notre premier père l'a tellement corrompue, que si vous n'y prenez bien garde il arrivera souvent que même dans ce saint exercice qui doit être si opposé à l'amour-propre, vous vous y rechercherez, en vous réjouissant de l'amour que vous avez pour Dieu, des grandes récompenses qu'il vous prépare dans le ciel, des consolations qu'il vous donne, et autres choses semblables, qui bien que bonnes en soi, ne s'accordent pas avec une parfaite charité.

Vous voyez, ma sœur, par ce que je vous ai dit le plus brièvement que j'ai pu quel est l'amour que vous devez avoir pour Dieu si vous voulez le rendre conforme à celui des bienheureux dans le ciel. Il me reste maintenant à parler de celui que vous devez avoir pour votre prochain et qui dépend de ce premier. Sachez donc qu'il consiste à lui désirer toute sorte de bien, à vous rejouir de tout ce que vous verrez de bon en lui, parce que cela tourne à l'honneur de Dieu, et à vous affliger de tous les péchés qu'il commet à cause qu'ils offensent cette divine majesté dont la gloire vous doit être si chère. Ainsi, comme je vous ai dit que notre amour pour Dieu consiste à se réjouir de ce que Dieu est ce qu'il est, et que lui seul nous peut donner cette joie, je vous dis de même que notre amour pour le prochain consiste à désirer en tout son bonheur, à s'en réjouir, et à s'affliger lorsqu'il pèche. Mais cela est aussi un don de Dieu qu'il n'accorde qu'à ceux qui le servent fidèlement. C'est pourquoi si vous n'y prenez bien garde vous trouverez, que cet amour de Dieu et celui du prochain ne tendent qu'à une même fin, qui est la gloire et l'honneur de Dieu. Il vous sera facile par cette raison de juger combien l'on est éloigné d'avoir ce véritable amour qui n'est autre chose qu'une charité parfaite, lorsqu'au lieu d'être bien aise de voir notre prochain s'avancer plus que nous dans l'exercice des vertus, on s'en attriste et on se décourage, parce qu'encore que celui qui aime véritablement Dieu, doive toujours être dans la douleur de ne le servir pas aussi parfaitement qu'il le pourrait et qu'il le devrait, il ne s'ensuit pas qu'il doive s'attrister de l'avancement de son prochain. Ce lui doit être au contraire une consolation de voir que d'autres suppléent à son défaut ; et ce découragement ne procède sans doute que de l'amour-propre. Car si le désir que celui qui aime véritablement Dieu a de le servir ne tend qu'à son honneur et à sa gloire, n'a-t-il pas sujet de se réjouir de ce que d'autres accomplissent ce qu'il souhaiterait tant de faire ?

Vous voyez par là, ma sœur, quelle doit être votre occupation dans ce paradis de l'Église militante où il a plu à Dieu de vous établir, lorsque par un effet de son amour et de sa grâce il vous a appe-

lée à la religion, si vous désirez de participer un jour à sa gloire dans l'Eglise triomphante où je le prie que nous le bénissions et le louions à jamais.

LETTRE XIV.

A UNE DEMOISELLE QUI AYANT FAIT VOEU DE VIRGINITÉ PENSAIT A SE MARIER.

Il l'exhorte à accomplir ce qu'elle avait promis à Dieu et l'instruit de la manière dont elle se devait conduire dans une telle tentation.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soit toujours avec vous. Je ne serais pas sincère si je ne vous avouais que je n'ai pu apprendre ce que vous m'avez fait écrire sans être touché d'une extrême compassion. On en a à moins que de voir une fille qui, ayant depuis plusieurs années fait vœu de virginité pour avoir l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, ce roi du ciel et de la terre, se laisse persuader par un misérable conseil à rompre cet heureux mariage dont les vertus sont les fruits incorruptibles, pour en contracter un avec un homme mortel dont le corps sera réduit en poudre dans le tombeau.

Dieu dit autrefois à son peuple : *Quel sujet vos pères ont-ils eu de se plaindre de moi pour m'avoir ainsi abandonné, et s'être laissé emporter à des choses vaines* (*Jerem.*, II) ? Permettez-moi, mademoiselle, de vous faire la même demande. Quel sujet avez-vous de vous plaindre de Jésus-Christ, pour vous séparer de lui par ce divorce et courir après la vanité ? Notre Dieu agit d'une manière très-différente de celle des hommes, parce, comme dit saint Grégoire, que l'on n'estime point les plaisirs spirituels quand on n'en jouit pas ; au lieu que plus on en jouit et plus on les estime : et qu'au contraire, les créatures et les plaisirs qu'elles donnent paraissent très-désirables à ceux qui n'en ont point d'expérience, et donnent après qu'on les a éprouvés autant de dégoût qu'ils avaient causé de satisfaction au commencement.

Comme toutes les créatures ne sont que vanité, elles ne sauraient donner une satisfaction solide et durable. C'est une chose certaine qu'au lieu de trouver un entier contentement en ce qui n'est que charnel, on n'y rencontre que des sujets de repentir d'avoir été si aveugle que de quitter Dieu pour la créature. Je me souviens d'avoir lu, qu'une fille de même condition que vous fut touchée d'un tel regret d'avoir perdu sa virginité, qu'elle se donna la mort à elle-même ; et j'en ai connu quelques-unes qui, après avoir fait vœu de virginité, ou résolu sans en faire vœu de demeurer vierges, étant tentées par le démon ou par leur propre faiblesse se sont mariées au grand scandale de ceux qui les avaient vues dans un habit convenable à leur premier dessein, ont reconnu ensuite visiblement que Dieu l'avait eu très-désagréable. Profitez, ma sœur, de ces exemples, et représentez-vous combien Jésus-Christ se tiendra offensé si vous rompez le mariage que vous avez contracté avec lui, et qu'étant tombée dans la même faute que les autres, il vous punira ainsi qu'il les a punies.

Combien vous sera-t-il donc plus avantageux de demeurer ferme dans votre résolution comme ont fait tant de saintes filles qui, inspirées par Jésus-Christ, ont eu un si grand amour pour lui et pour leur virginité, que ni les promesses, ni les menaces, ni les tourments n'ont pu les faire résoudre à renoncer au mariage d'un Dieu pour s'engager dans celui d'un homme ! Elles ont même perdu avec joie une vie temporelle pour en acquérir une éternelle ; et n'ont eu garde de s'en

repentir, puisque plus on les a persécutées pour les contraindre de manquer de foi à leur saint Epoux, et plus leur récompense a été grande.

Vous savez, ma sœur, que tous les plaisirs et toutes les grandeurs de la terre passent ; que la vie même des plus grandes princesses dure peu ; que tout se trouve enseveli dans l'oubli, et qu'il n'y a que ceux qui ont méprisé tout le reste pour gagner le ciel dont on célèbre la mémoire. Y a-t-il donc lieu de délibérer à préférer le ciel à la terre, ce qui est solide à ce qui n'est que superficiel, et ce qui est incorruptible à ce qui est corruptible ? Avez-vous oublié que comme le mariage peuple la terre, la virginité peuple le ciel? Avez-vous oublié ce que Dieu promet aux vierges qui observent inviolablement ce qu'elles lui ont promis dans le sacrifice qu'elles lui ont offert de leur virginité ? Si cela est, voyez ce que Dieu dit dans Isaïe : *Je les recevrai dans ma maison et dans ma ville royale et leur donnerai un nom plus honorable qu'à mes autres enfants, un nom qui subsistera toujours* (*Isa.*, VI). Que vous serez heureuse, ma sœur, si vous êtes pénétrée de ces divines paroles, si vous en goûtez la douceur, et si, élevant vos pensées vers le ciel, vous considérez de quelle sorte Dieu y rend heureux ceux qui mortifient leur chair en ce monde pour l'amour de lui. Ne savez-vous pas quelle est la qualité que Dieu et la sainte Vierge prennent à l'égard de celles qui ont Jésus-Christ pour époux ? Ne savez-vous pas que, puisque cet Epoux est roi, elles deviennent reines par une telle alliance, et qu'encore qu'elles soient en ce monde pauvres et affligées comme il l'a été, elles se trouveront comblées de gloire quand le temps de la célébration de ce divin mariage dans un autre monde sera arrivé ? Ce sera alors que vous connaîtrez combien grand est l'honneur qu'il vous a fait de vous avoir daigné prendre pour son épouse, de dégager votre cœur de l'amour des créatures pour n'aimer que lui avec une fidélité inviolable : et ce sera alors que vous lui serez si inséparablement unie que vous ne lui tiendrez pas seulement compagnie, quand il sera assis sur son trône, mais suivrez partout avec tant d'autres vierges ce divin Agneau en chantant à sa louange ce nouveau cantique qui ne peut être chanté que par des vierges.

Représentez-vous aussi combien précieuse aux yeux de Dieu est la solitude dans laquelle les vierges passent cette vie, et combien les larmes qu'elles répandent par l'amour qu'elles lui portent lui sont agréables puisqu'elles leur feront mériter d'être dans le ciel en la compagnie de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère. Représentez-vous que cette reine des vierges comme étant le chef de ces saintes filles chantera ce nouveau cantique, de même que Marie sœur de Moïse, après le passage de la mer Rouge, en chanta un au son des tambours et que cette reine des anges sera suivie de sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Agnès, sainte Lucie, de qui je vous recommande de lire la Vie, et d'un nombre innombrable d'autres vierges dont nous ne connaissons qu'une partie, qui goûtent le bonheur que leur virginité leur a acquis, et jouissent pour jamais de cette heureuse incorruptibilité dont elles ont commencé de jouir dès ce monde.

Qui sera donc celle qui ne voudra pas mortifier sa chair par de saints travaux et par la chasteté, afin que de même que le grain de froment, après être pourri dans la terre, porte du fruit en abondance, elles fructifient en bonnes œuvres pour l'éternité ? Puisqu'on voit tant de filles refuser des mariages très-avantageux pour prendre Jésus-Christ pour leur Epoux, quelle apparence y aurait-il, ma sœur, qu'après l'avoir choisi pour être le vôtre, vous l'abandonniez et tourniez ainsi la tête en arrière, quand même vous ne considéreriez pas ce que celles qui passent pour être bien mariées ont à souffrir.

Que si le démon ou votre faiblesse vous pressent de ne pas exécuter votre bonne résolution, ne vous en étonnez point et ne perdez point courage, puisque vous n'êtes pas la première à qui il est arrivé d'avoir soutenu de tels combats. Affermissez-vous de plus en plus dans le généreux dessein de conserver votre virginité, et considérez-la comme un si riche trésor, qu'il n'y ait pas sujet de s'étonner qu'il faille souffrir beaucoup de peines pour l'acquérir. Ces peines vous seront glorieuses et vous donneront droit de dire à votre divin Epoux, ces paroles de de David : *Vous avez sondé mon cœur : vous m'avez examiné durant la nuit ; vous m'avez éprouvée par le feu ; et vous n'avez point trouvé de péché en moi* (*Psal.* XVI, 4). Efforcez-vous, ma sœur, de souffrir avec patience l'ardeur de ce feu qui est une espèce de martyre ; implorez l'assistance de votre divin Epoux et de sa très-sainte Mère ; priez quelqu'une de ces saintes vierges et martyres des siècles passés d'intercéder pour vous ; confessez-vous, communiez, faites oraison plus souvent que de coutume, et lisez de bons livres ; travaillez de vos mains ; ne soyez jamais inutile; fuyez la conversation des hommes et même celle des femmes si elles n'ont de l'amour pour la virginité ; espérez de la bonté de votre céleste Epoux qu'il vous fera la grâce de persévérer, et que s'il ne vous a pas jusqu'ici autant favorisée que vous le souhaiteriez, ce n'a été que pour vous éprouver dans le doute où il vous voyait du parti que vous deviez prendre.

Enfin résolvez-vous une fois pour toutes de mourir plutôt que d'abandonner un tel Epoux. Dites-lui que puisqu'il connaît votre faiblesse, il vous donne la force d'exécuter ce que vous lui avez promis; et encore que vous ne vous sentiez pas à l'heure même délivrée de cette tentation, ne perdez pas néanmoins courage, car il ne guérit que peu à peu les maladies de nos âmes, et il est si bon qu'il ressent la peine qu'elles nous donnent quand nous ne voulons pas les recevoir pour punition des péchés que nous avons commis en consentant à ces tentations ou en les rejetant faiblement. Ainsi soit qu'il nous donne la paix, ou la patience dans la guerre que nous avons à soutenir, il y regarde toujours notre avantage. C'est pourquoi, ma sœur, puisque Dieu vous a fait la grâce de vous délivrer des périls qui sont les écueils de la jeunesse, et que votre âme est comme un vaisseau qui revient d'un grand voyage chargé de riches marchandises, ne soyez pas si imprudente lorsque vous êtes près d'arriver au port que de vous mettre en danger de faire naufrage manque d'avoir la patience d'attendre à cueillir dans le ciel les fruits de la virginité. Et ne vous imaginez pas que ce retardement soit grand : votre vie finira peut-être beaucoup plutôt que vous ne pensez ; et ce vous serait alors une grande douleur d'avoir pour une satisfaction de peu de durée perdu un si grand bonheur. Au lieu que si vous mettez votre confiance en Dieu, il vous comblera de joie, consolera ceux qui vous aiment, édifiera ceux que vous pouviez avoir scandalisés, le renouvellement de votre vœu sera reçu dans le ciel comme votre premier vœu l'avait été, et les anges dont la pureté a encore été rehaussée par le don de persévérance qu'ils ont reçu de Dieu, s'en réjouiront. Je prie son infinie miséricorde de vous faire connaître combien il vous est donc plus avantageux d'accomplir le vœu que vous avez fait de lui consacrer votre virginité, que de vous laisser persuader aux fausses raisons que la tentation vous inspire pour la perdre.

LETTRE XV.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'exhorte à se rendre digne d'être l'épouse de Jésus-Christ.

Je prie cet Agneau sans tache, qui a voulu souffrir la mort pour

ses brebis et est ressuscité pour procurer leur bonheur, de vous donner les bonnes pâques, et de vous rendre conforme à sa sainte volonté, ensuite de la grâce qu'il vous a faite de vous appeler à son service.

On demande à ceux qui se marient dans le monde s'ils ont une même volonté; et une vierge qui veut prendre Jésus-Christ pour son époux, doit travailler à lui être conforme par la pureté de ses mœurs. C'est ce que vous ne sauriez trop considérer, puisque Notre-Seigneur vous fait l'honneur de vouloir bien vous prendre pour son épouse. Votre nom d'Agnès, qui a tant de rapport à celui de l'Agneau sans tache, vous convie d'être ce qu'il signifie, c'est-à-dire patiente dans les déplaisirs, humble dans les souffrances, prompte à soumettre votre volonté, compatissante aux maux du prochain, et amie du travail. Jetez souvent les yeux sur Jésus-Christ, votre Epoux, pour voir si vous lui êtes fidèle et assez belle pour être digne qu'il arrête les siens sur vous ; car c'est le moyen d'arriver au bonheur de plaire à un si grand et si puissant Roi. Puisque vous êtes déjà touchée de son amour, efforcez-vous de croître toujours en vertu, et imitez sainte Agnès dans ce saint orgueil, qui lui fit tout mépriser pour n'aimer que Jésus-Christ. Elevez-vous souvent en esprit jusqu'au trône de cet Agneau, qui est dans le ciel : arrêtez-y vos pensées, et priez-le de vous rendre sa véritable servante.

LETTRE XVI.

A UNE DEMOISELLE

Qui souffrait quelques peines dans son dessein d'être toute à Dieu.

Dieu me donne, ma sœur, tant d'affection pour vous, que je vous ai toujours présente dans mes prières, pour lui demander d'achever dans votre âme ce qu'il y a commencé par sa grâce. Vous ne devez point m'en savoir de gré, puisque je suis fort négligent par moi-même ; mais à Notre-Seigneur, dont l'extrême bonté, qui daigne prendre tant de soin de nos besoins, m'oblige à me souvenir de vous parce qu'il vous aime.

Je vous exhorte donc de sa part de considérer attentivement le prix du trésor dont il vous a enrichie. J'en parle ainsi parce que votre cœur vous rend témoignage que vous l'aimez, et que l'aimant, vous ne pouvez douter qu'il vous aime. Cela n'empêche pas néanmoins que vous ne deviez appréhender le compte que vous aurez à lui rendre, puisque l'on est d'autant plus redevable, que l'on a plus reçu, et que nul don ne peut être plus grand que celui de vous avoir donné un cœur nouveau et la résolution de vous efforcer de plaire à une si haute Majesté. Car vous seriez bien malheureuse si vous n'employiez que pour votre condamnation une faveur dont Dieu ne vous a été si libéral que pour procurer votre salut éternel.

Une personne qui marche dans le chemin du ciel ne doit arrêter ses yeux sur rien de terrestre : et, si vous y prenez bien garde, vous trouverez que quand vous auriez quitté mille mondes pour l'amour de Jésus-Christ, vous auriez peu fait, puisque ce monde n'est rien en comparaison du ciel. Il passe : tous ses plaisirs passent avec lui; et il n'y aura que ce qui a pour appui l'être immuable de Dieu, qui subsiste éternellement.

Demandez si cela se pouvait à ceux qui durant leur vie ont méprisé les délices et tous les faux biens de la terre, pour embrasser la mortification et les souffrances, si la récompense qu'ils en ont reçue ne dure

pas encore, et si elle ne durera pas toujours? Que si nos yeux étaient capables de voir de quelle sorte ils sont couronnés maintenant, il n'y aurait rien ici-bas qui nous pût plaire, et nous nous estimerions heureux d'être foulés aux pieds par les hommes pour être un jour honorés de Dieu. Car qu'est-ce que la chair et tous ses plaisirs, sinon une fleur qui se sèche en un moment? Qu'est-ce que le monde et tous ses honneurs, sinon une vapeur qui se dissipe sans qu'il en reste la moindre trace? N'attachez votre amour qu'aux biens véritables et éternels. Que votre trésor soit dans le ciel, où les voleurs ne pourront vous la ravir. Ne vous mettez point dans le péril de répandre ce précieux baume de la grâce que Dieu a mis dans votre âme, comme un vase consacré à son honneur. Dégagez-vous de tout ce qui pourrait vous empêcher d'arriver à un éternel repos. Travaillez sérieusement pour l'acquérir, et non pas avec négligence, comme font les gens du monde, qui s'appliquent avec beaucoup plus de soin aux affaires temporelles qu'à eux-mêmes, et perdent ainsi leur salut en gagnant du bien.

Dieu vous ayant fait la grâce de vous ouvrir les yeux pour connaître la vérité, ne vous laissez pas aveugler par la poussière des choses présentes. Marchez comme on doit marcher dans la lumière. Appliquez-vous au soin de votre âme; efforcez-vous de la rendre belle et agréable à celui qui l'a créée; et passez légèrement sur vos autres occupations sans y attacher votre cœur. Saint Jérôme dit que nous le devons élever et nos mains vers le Seigneur, pour nous apprendre par ces paroles, que lorsqu'elles travaillent, il ne doit pas tendre vers la terre, mais vers Dieu, et l'avoir pour objet dans ce travail. Car par ce moyen une action, peu considérable en elle-même, devient grande à cause que ce n'est pas l'intérêt, mais Dieu seul que l'on y regarde. Ainsi, soit que vous soyez dans l'occupation ou dans le repos, si vous aimez véritablement Dieu, votre pensée suivra votre amour; vous serez tranquille au milieu des travaux, libre dans les plus grandes occupations; ne courrez point fortune de tomber, quelque obstacle que vous rencontriez en votre chemin, et vous pourrez dire avec David : *Le Seigneur voit mon recueillement, et mon cœur est toujours élevé vers lui.*

Soyez donc, ma sœur, forte et courageuse dans tout ce qui vous arrivera; ayez recours à Notre-Seigneur; évitez autant que vous le pourrez les piéges que le démon vous tendra; et si vous y tombez, ne perdez pas pour cela courage, car l'on en a encore plus de besoin pour se relever que pour éviter de tomber; mais n'oubliez rien pour tâcher de vous en garantir, puisqu'il vaut mieux conserver la santé que de la recouvrer après avoir été malade; et être toujours uni à Dieu, que de retourner à lui après l'avoir abandonné. Veillez et priez, afin de n'être point tentée; lisez de bons livres; confessez-vous, et communiez quand vous le pourrez; soyez douce avec les colères, humble avec les superbes; et la servante de toutes les autres, pour l'amour de celui qui a bien voulu s'abaisser jusqu'à laver les pieds de ses apôtres. Que l'exemple de sa vie soit le miroir dans lequel vous vous regarderez toujours; et si vous ne vous trouvez pas conforme à lui, répandez des larmes avec une vive douleur, de ce que n'étant qu'une fourmi, vous refusez de faire en vous abaissant ce qu'un Dieu n'a pas refusé de faire. Efforcez-vous à l'avenir d'imiter son obéissance, son humilité, sa charité, sa patience; et assurez-vous que si vous l'accompagnez dans ses souffrances et portez une partie de sa croix, il vous rendra participante de son royaume et de sa gloire dans tous les siècles des siècles.

LETTRE XVII.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'instruit des artifices dont le démon se sert pour détourner du chemin du ciel les âmes qui commencent d'y entrer.

Je vous souhaite, ma sœur, la grâce dont vous avez besoin pour persévérer dans le bien que vous avez commencé de faire, parce que je suis assuré qu'il n'y aura point d'artifices dont le démon ne se serve, pour détruire en vous, s'il le pouvait, l'ouvrage de Dieu. Il nous met devant les yeux les extrêmes difficultés et les travaux insupportables qui se rencontrent dans le chemin où nous nous sommes engagés. Quand il ne peut nous faire perdre l'espérance de les surmonter par notre confiance au secours de Dieu, il nous représente ces difficultés encore plus grandes qu'elles ne sont; et, pour nous faire abandonner un dessein qui tourne à sa confusion et à sa honte, il tâche de nous persuader que nous pourrions avec facilité servir Dieu beaucoup mieux en d'autres choses. Mais, quelque grande que soit la malice de cet esprit de ténèbres, la miséricorde et la puissance de Jésus-Christ sont beaucoup plus grandes, et nous rendent victorieux dans ce combat, pourvu que nous ne prenions pas lâchement la fuite. Disons donc hardiment à cet ennemi de notre salut que ces travaux, dont il veut nous faire peur, ne sont pas tels qu'il nous les figure; que nous n'avons pas encore combattu contre le péché jusqu'à répandre notre sang, comme dit saint Paul; que d'autres personnes en supportent de beaucoup plus grands pour des intérêts temporels, et qu'il est bien juste d'en souffrir davantage pour l'amour de Dieu que pour l'amour du monde, puisqu'au lieu que l'un est récompensé par des biens infinis, l'autre est puni par des peines infinies; et enfin que si nous considérons quelle a été la vie de Jésus-Christ, nous devons avoir honte de nous plaindre en voyant que son enfance s'est passée dans la pauvreté et dans la fuite pour éviter la cruauté de ses persécuteurs; qu'il a, dans la plus grande agonie qui se vit jamais, arrosé la terre par une sueur de sang; qu'il a souffert tous les outrages imaginables, été déchiré à coups de fouet, couronné d'épines, attaché avec des clous à la croix, et enfin est mort par un supplice qui passait alors pour aussi infâme qu'il est maintenant glorieux.

Qu'est-ce, ma sœur, que nos travaux, si on les compare avec les siens? et si nous lui refusons de lui tenir compagnie sur la terre, oserons-nous espérer d'avoir part avec lui dans le ciel? Il a déclaré formellement que cela ne pouvait être; que sa croix était seule capable de nous procurer ce bonheur; et qu'ainsi ceux qui ne peuvent se résoudre à l'imiter ne peuvent prétendre au royaume qu'il a préparé à ses élus avant la création du monde. Ne trouvons donc rien de difficile dans la confiance que nous devons avoir en son secours; et les souffrances de sa passion étant nos armes en cette guerre, qui sera capable de nous vaincre?

Une épouse de Jésus-Christ doit toujours porter sur son cœur un bouquet de myrrhe, dont l'amertume lui représente les douleurs de son Epoux, afin qu'elles la consolent de telle sorte dans les siennes, que, les considérant comme des faveurs, elle n'en veuille pas être soulagée. Car elle se doit regarder comme dépouillée de ses ornements, lorsqu'elle ne porte pas les livrées de son Epoux, qui sont les peines et les travaux. C'est le moyen de mettre en fuite le démon, lorsqu'il s'efforce de nous faire abandonner Dieu par l'appréhension de ce qu'il faut souffrir pour le servir. Et quand cet esprit malheureux nous représente que la

vie étant si longue, il nous reste encore beaucoup de chemin à faire, il faut lui repondre qu'il peut arriver, au contraire, qu'elle finira dans peu d'années, ou peut-être même dans peu de jours, et nous dire à nous-mêmes : Souffrez, mon âme, avec patience ; vous serez, possible dès aujourd'hui, délivrée de la prison de ce corps. Car en effet l'on se trompe plus souvent dans la créance de vivre longtemps que dans celle de vivre peu.

Que si cet ennemi de notre salut tâche de nous persuader que nous servirions mieux Dieu dans un autre état que celui où nous sommes, considérons ce discours comme un artifice par lequel il a fait tomber plusieurs, et perdre ainsi la grâce qu'ils avaient reçue de Dieu. Le changement de mal en bien est louable ; et l'on ne doit pas craindre de s'y tromper ; mais il est fort périlleux de vouloir passer d'un bien à un plus grand bien, parce qu'il arrive souvent que cela procède plutôt de notre lâcheté à souffrir les travaux que Dieu nous envoie, que d'un véritable désir de mieux faire. Mais comme pour changer de lieu on ne change pas de sentiments, on voit après, mais trop tard, que l'on s'est trompé.

Demeurez donc, ma sœur, ferme et constante dans ce que vous avez entrepris ; et si le démon vous y fait envisager des difficultés et des obstacles, croyez que, comme il y en a partout, il s'en rencontrerait encore de plus grands dans tout autre dessein que vous pourriez vous proposer, et que vous ne sauriez mieux faire que d'exécuter fidèlement celui que Dieu vous a inspiré. Le moyen de vous soulager de vos peines est d'être bien persuadée que la résolution que vous avez prise lui a été agréable, et que l'on est trop heureux de lui plaire, quand il en devrait coûter mille vies. Ne craignez rien dans une guerre où ses yeux sont arrêtés sur vous. Il connaît ceux qui sont à lui, et ils n'ont pas plus tôt imploré son assistance, qu'ils en éprouvent des effets. Que s'il vous arrive donc quelquefois de vous trouver accablée sous le faix de vos peines, gardez-vous bien de perdre courage; mais ayez recours à Dieu, et il ne manquera pas non-seulement de vous relever, mais de vous rendre plus forte qu'auparavant. Comme il nous connait mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, il ne s'étonnera pas de votre faiblesse; et pourvu que vous la lui confessiez avec humilité, sa miséricorde, qui par des effets différents nous est également favorable, vous consolera et vous affligera en divers temps. Car c'est ainsi qu'il mêlera, selon vos divers besoins, la douceur avec l'amertume, et le miel avec le fiel, jusqu'à ce que ce fiel soit tout converti en miel, lorsqu'au sortir de cet exil de la terre vous irez jouir de sa présence dans son royaume, où je le prie de me faire la grâce d'être avec vous.

Je puis vous assurer avec vérité que je prends part à vos peines; et Dieu sait que je l'en remercie, parce que je le dois faire, puisqu'il n'exerce votre patience que pour vous donner une plus riche couronne. Représentez-vous sans cesse ce qu'il souffrit, lorsqu'allant au supplice et étant tombé par terre sous le poids de sa croix, ses bourreaux impitoyables ne le firent relever qu'en le frappant. Voyez quelle disproportion il y a entre vos travaux et les siens, et combien grande est la grâce qu'il vous fait de vous y donner quelque part.

J'ai sujet de croire que, comme vous pensiez être en assurance, vous avez été surprise de voir que vous vous trompiez. Que cela ne vous fasse pas néanmoins perdre courage; vous êtes une fille et non pas un ange; vous êtes faible et non pas sainte. Dieu ne s'étonne point de nos faiblesses, et ne veut pas que nous nous en étonnions ; mais que nous ressemblions aux enfants qui, après être tombés, se relèvent et courent comme auparavant. Votre tristesse a assez duré ; je vous prie, au nom de Dieu, de n'en avoir plus. Car, si on s'y laissait aller toutes les

fois que l'on en a quelque sujet, comment les pères pourraient-ils durer avec leurs enfants, les maris avec leurs femmes, et les autres personnes de toutes sortes de conditions, les unes avec les autres? Il ne faut point laisser coucher le soleil sans se mettre l'esprit en repos de ces déplaisirs qui arrivent à toute heure. Celui qui le premier recherche la paix, gagne une double couronne; et puisque vous en avez déjà tant remportées, ne perdez pas l'occasion de gagner encore celle-là, qui sera d'autant plus riche, que l'on vous aura donné plus de raison de vous plaindre. Je vous en conjure, au nom de Jésus-Christ, qui pria pour ceux qui le crucifiaient, et lava les pieds de Judas, qui le trahissait; car, à combien plus forte raison devons-nous souffrir quelque chose de ceux que nous savons qui nous aiment, quoiqu'ils fassent des choses qui nous fâchent?

Vous vous êtes fort bien conduite dans l'affaire dont vous m'écrivez. Vous n'avez qu'à continuer; et quand même on vous donnerait en cela beaucoup plus de sujet de déplaisir, souffrez-le avec patience. Je vous demande, comme une marque de votre amitié pour moi, d'oublier tout le passé, de renoncer à toute tristesse, et de mettre votre joie en l'Enfant Jésus, et en sa glorieuse Mère, qui dans ces saints jours vient de le donner au monde. Je sais que c'est beaucoup vous demander; mais lorsque l'on aime beaucoup, peut-on se contenter de demander peu? Le Saint-Esprit veuille, s'il lui plaît, demeurer toujours avec vous.

LETTRE XVIII.

À UNE DEMOISELLE.

Il l'exhorte à servir pour l'amour de Dieu une dame qui était malade.

Quoique je désire extrêmement votre repos je désire encore davantage de vous voir faire des choses utiles pour votre salut, et comme Dieu vous aime beaucoup je suis assuré que c'est son dessein sur vous. Il lui aurait été facile de vous faire passer une vie tranquille et sans rien souffrir. Mais il a voulu que vous prissiez part aux peines de votre prochain afin de l'imiter dans sa charité pour nous. Ne devez-vous donc pas, ma sœur, vous estimer heureuse de voir accomplir en vous cette parole de saint Paul : *Vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes* (*Hebr.*, X, 34). Car vous ne sentez pas moins sans doute le mal de cette dame que si c'était le vôtre propre, et peut-être davantage. Vous en devez avoir une grande joie, puisqu'autant que d'un côté son mal vous attriste, autant vous gagnez de l'autre, parce que si c'est beaucoup mériter que de servir un malade pour qui on n'a point d'affection particulière, combien mérite-t-on davantage lorsque l'on en sert un que l'on aime tant que l'on ressent plus ses peines qu'il ne les ressent lui-même? C'est un trésor que vous amassez pour le ciel : gardez-vous donc bien de vous affaiblir dans un exercice qui est si saint que Dieu en sera lui-même la récompense. Il nous remet ce que nous lui devons en considération du bien que nous avons fait aux autres, et ainsi vous ne sauriez trop le remercier de ce qu'il vous donne cette occasion de le satisfaire. Étant comme vous êtes son Épouse, servez-le avec l'amour que vous lui devez en la personne de cette malade qu'il considère comme si c'était la sienne propre selon ces paroles que nous avons appris de sa bouche qu'il prononcera au dernier jour : *J'ai été malade et vous m'avez assisté : possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Matt.* XXV, 34, 36). Ne cessez point de le prier de rendre les forces à cette malade et de vous donner celles dont vous avez besoin, non pour vous soulager de vos travaux,

mais pour vous rendre capable d'en supporter encore de plus grands : Demandez-lui aussi d'augmenter de telle sorte votre amour que vous puissiez porter sa croix ainsi qu'il l'a portée pour vous reconcilier avec son père. Comme il a renoncé à ce qui pouvait lui donner de la joie pour prendre sur lui nos infirmités et nos peines, priez-le de même de ne point se lasser de vous donner des sujets de lui témoigner combien vous l'aimez. Car qui ne voudrait pas participer au bonheur d'un Dieu? Mais désirer de participer à ses souffrances, c'est la preuve de cet amour véritable que le seul amour de Jésus-Christ qui durera éternellement peut opérer dans les âmes, et que je le prie de rendre en vous aussi grand que je le souhaite.

LETTRE XIX.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'instruit de la manière qu'elle se devait conduire pour se rendre digne des grâces dont Dieu la favorisait.

Fidèle Epouse de Jésus-Christ, que vous semble-t-il que Dieu est? Que vous semble-t-il de sa bonté lorsque vous considérez qu'il daigne s'abaisser jusqu'à aimer de misérables créatures; et qu'encore qu'elles ne soient pas dignes d'être nourries du pain qu'elles mangent, il les nourrit du propre corps du Créateur de l'univers? L'esprit humain ne saurait comprendre une si excessive bonté, et les Anges mêmes ne sont pas capables de rendre à ce divin Rédempteur des actions de grâces proportionnées à une aussi grande faveur qu'est celle qu'il veut bien faire en cela à de pauvres vers de terre. Ainsi il n'y a que lui-même qui puisse se bien connaître, se louer, se bénir, s'aimer, se remercier, et se savoir gré des obligations dont nous lui sommes redevables. C'est pourquoi, ma sœur, lorsque vous vous trouverez comme accablée de ses miséricordes, et confondue par la vue de votre indignité et de votre incapacité à les reconnaître et à le servir, ne vivez plus en vous; mais sortez hors de vous-même comme d'une maison trop étroite, pour vous ensevelir dans celui qui est votre véritable vie; appuyez-vous sur lui; transformez-vous en lui; et cherchez en lui tout votre repos. Vous y rencontrerez une douceur incomparable. Mais plus vous vous verrez aimée de lui, et plus son extrême bonté doit vous faire rougir de honte d'être si imparfaite. Apprenez qu'il n'y a pas moins de différence entre lui et vous qu'entre l'or le plus pur et la boue la plus corrompue, et que plus vous vous humilierez dans la vue de votre misère, plus vous vous élèverez dans la connaissance de ses perfections infinies, parce qu'ainsi qu'une âme qui a de l'amour pour Dieu ne trouve rien de si doux, de si agréable, et de si précieux que lui, elle ne trouve rien de si misérable, de si méprisable, et de si pauvre qu'elle-même. Nous ne saurions nous bien connaître sans avoir tant d'horreur de nos défauts que nous ne pourrions nous souffrir si nous ne considérions que nous sommes à Dieu, qu'il vit en nous, et nous en lui. C'est pourquoi, ma sœur, lorsque vous recevrez des faveurs de sa bonté, je vous conjure de ne vous en point élever, mais de l'en aimer davantage, et de vous en estimer moins. Car il arrive à plusieurs de se rendre désagréable à sa divine majesté par les grâces qu'il leur fait, à cause qu'au lieu de les lui référer, la vanité qu'ils en tirent les aveugle. Le cœur de l'homme est si corrompu et si obscurci par ses passions qu'il ignore quelquefois ses propres sentiments. Mais Dieu dont la lumière pénètre jusque dans le fond des abîmes les voit, et permet pour les punir que le démon nous trompe lors même que nous croyons n'avoir rien à craindre. La principale cause de ce mal est notre com-

plaisance pour nous-mêmes jointe à un désir secret de nous distinguer des autres par quelque singularité ou quelque avantage sur eux. Car Dieu prend plaisir d'abaisser autant ces personnes qu'elles prétendent de s'élever. Ainsi nous ne saurions trouver de sûreté que dans sa crainte, parce que cette crainte salutaire nous fait rechercher avec tremblement ce qui est le plus agréable à Dieu, et non pas ce qui est le plus élevé; au contraire, nous le fuyons et prions Notre-Seigneur de nous conduire par le chemin le plus sûr et le plus droit, en reconnaissant que notre faiblesse est si grande que nous pouvons même y faire des chutes. Plusieurs en demeurent d'accord; mais peu en ont le sentiment dans le cœur, parce que cette secrète vanité que nous avons héritée de notre premier père est si enracinée en nous; que si Dieu ne nous donne lumière pour la connaître nous ne saurions l'apercevoir et encore moins en guérir.

Je vous ait dit tout ceci, ma sœur, pour vous faire voir combien il vous importe de prier Dieu de vous donner cette lumière si nécessaire pour connaître votre faiblesse, et lui demander qu'il lui plaise de vous mettre en toutes choses dans le plus bas rang, excepté dans sa connaissance, dans son amour et dans le mépris de vous-même. Car par ce moyen vous marcherez en assurance; le démon s'enfuira de vous, et vous posséderez ce divin Sauveur qui veut bien se donner tout entier à vous pourvu, que vous ayez le courage de vous donner toute entière à lui.

LETTRE XX.

A UNE DEMOISELLE AFFLIGÉE.

Il la console et la rassure dans ses craintes.

J'aurais plus d'envie, ma sœur, de vous quereller que de vous consoler. Vous vous en trouveriez peut-être mieux, de même que les femmes que leurs maris traitent durement en deviennent plus vertueuses. Vous seriez bien aise que l'on vous dît que Dieu est content de vous; et je ne voudrais pas vous le dire, vous vous endormiriez au pied de la croix comme dans un lit. Est-il possible qu'en l'âge où vous êtes vous ne compreniez pas encore que Dieu ne vous a mise en l'état où vous vous trouvez que pour vous cacher l'amour qu'il vous porte, et que vous soyez si délicate que de désirer, comme un enfant, que l'on ne vous nourrisse que de lait?

Servante d'un Dieu crucifié quel sujet avez-vous de tant appréhender et de vous tant plaindre? Ignorez-vous que Jésus-Christ n'abandonne pas si facilement les âmes qu'il a choisies pour être à lui? Ne savez-vous pas qu'encore qu'il soit jaloux de ses épouses et qu'il les punisse pour des fautes qui paraissent légères, il ne laisse pas de les aimer? C'est au contraire parce qu'il les aime qu'il les châtie, et plus il les châtie, plus il leur donne des marques de son amour. On le voit par cette menace dont on lit dans Ezéchiel qu'il use vers les réprouvés : *Je cesserai*, dit-il, *d'avoir pour vous de la jalousie* (*Ezech.* XVI).

Si Dieu ne vous châtie point quel sujet avez-vous de vous plaindre? Et s'il vous châtie, pourquoi vous en affligez-vous, puisque vous savez que ce n'est pas par colère mais seulement parce qu'il vous aime? Que s'il vous semble que ce châtiment dure longtemps, souffrez-le pour l'amour de celui qui bien que très-innocent en a enduré de beaucoup plus grands pour l'amour de vous. Je veux croire que ç'a été par ignorance qu'il vous a paru si rude, craignant où il n'y avait point sujet de craindre. Et ainsi la peine que vous avez ne doit pas être considérée comme la punition d'une faute que vous ayez faite, mais comme

la punition de la faute que vous faites maintenant de vous tourmenter de la sorte

N'est-il pas étrange que l'on dise que les afflictions rendent prudents les imprudents, et que vous ne commencez pas encore à ouvrir les yeux pour voir que ce qui vous inquiète tant n'est qu'un fantôme dont le diable se sert pour vous ravir votre paix, et vous épouvanter comme un enfant à qui l'on fait peur d'un masque qui, sous la figure d'un lion, n'est plein que de paille? Ayez honte de vous être laissée tromper de la sorte; agissez avec ce courage que doit avoir une épouse du roi du ciel; mettez en fuite le démon; bannissez l'ignorance de votre esprit; et assurez-vous que vous êtes en paix avec le Seigneur.

Ne donnez pas sujet de dire de vous ce que Job disait des méchants : *Qu'au milieu même de la paix ils s'imaginent qu'on leur dresse des embûches* (*Job*, XV). Comme vous vous connaissez vous appréhendez et êtes dans l'inquiétude. Mais vous faites voir que vous ne connaissez pas Jésus-Christ et ne pensez pas à lui lorsque vous ne jouissez pas de la paix que les Anges annoncèrent aux hommes et qu'il donne à ceux qui le connaissent et qui l'aiment. Apprenez, ma sœur, que sa sa bonté lui fait aimer les personnes qui vous ressemblent; et que quand vos imperfections seraient encore plus grandes elles ne l'empêcheraient pas de vous la continuer. Répondez à ceux qui vous diront le contraire qu'ils tâchent inutilement de vous le persuader, puisque votre amour pour Dieu est tel, votre foi si vive, et votre confiance si grande, que quelque faible que vous soyez par vous-même, rien n'est capable de vous ébranler. Vous vous êtes donnée à Jésus-Christ, et il a accepté votre don. Ainsi vous n'êtes plus dans la liberté de vous donner à un autre. Il accomplira malgré l'enfer le dessein qu'il a de vous sauver, confondra les démons, et fera voir que tous leurs efforts et leurs artifices sont vains contre ceux dont il prend la protection. Imaginez-vous qu'ayant été endormie jusqu'ici vous entendez saint Paul vous dire qu'il est désormais temps de vous réveiller, que votre tristesse se change en joie, et que vous preniez vos habits de noces puisque les Anges annoncent aux pasteurs et à tout le monde, afin d'en glorifier Dieu, que le Sauveur vient de naître. Je vous renvoie à sa crèche où est arrivé ce bonheur attendu depuis tant de siècles, afin que vous y demeuriez durant ces saints jours, et que ce divin enfant que vous y trouverez soit à l'avenir l'unique objet de votre amour.

LETTRE XXI.

A UNE DEMOISELLE.

Il l'exhorte à la retraite, au travail et au mépris du monde.

J'avais eu jusqu'à cette heure la consolation de croire que vous marchiez dans le chemin du ciel avec encore plus de courage que lorsque j'étais auprès de vous, à cause que la qualité d'une bonne fille vous y obligeait, parce qu'ainsi que les femmes ne font jamais mieux connaître leur vertu qu'en l'absence de leurs maris, les filles doivent agir de la même sorte en l'absence de leurs pères. Dieu traite les âmes en cette manière lorsqu'il se cache d'elles. Il les laisse dans la sécheresse et la tristesse pour éprouver leur patience et voir si elles le servent avec la même ferveur qu'auparavant, ou si, manque d'avoir encore des consolations intérieures, elles vont en chercher d'extérieures.

Le moyen, ma sœur, de ne se point tromper est de considérer la fin des choses. Le temps détruit tout ce qui paraît de plus éclatant dans le monde; et ce corps que l'on prend tant de soin de conserver et de nourrir dans les délices, devient la pâture des vers dans le tombeau

où sa corruption fait voir combien grande était la folie de le flatter de la sorte. Que sont devenus ces méchants qui avaient passé toute leur vie dans les plaisirs? ne sont-ils pas réduits en poudre? ce qui en reste sur la terre n'est plus que cendre et que poussière; leurs plaisirs se sont évanouis comme une ombre qui disparaît, et leurs âmes brûlent dans des flammes éternelles. Combien voudraient-ils maintenant avoir passé cette vie molle et délicieuse dans les âpres et durs travaux où d'autres ont passé la leur? Mais après la mort il n'y a plus de lieu au repentir, et chacun est puni ou récompensé selon qu'il l'a mérité.

Quelle imprudence égale donc celle de ne préférer pas, durant ce peu de temps que nous avons à vivre, des travaux qui finiront bientôt à des peines qui ne finiront jamais? Quelle imprudence de ne pas combattre nos sentiments pour éviter de tomber dans cette extrémité de malheur, de voir, durant une éternité, non-seulement tout être contraire à nos sentiments, mais endurer des peines horribles pour punition de ce qu'ils ont été contraires à la volonté de Dieu? Ne vaut-il pas mieux souffrir un peu ici-bas pour l'amour de Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, que de souffrir toujours avec Lucifer? Ne vaut-il pas mieux demeurer pour un peu de temps inconnu au monde et être glorifié un jour à la vue de tous les hommes et de tous les anges, que de perdre un tel bonheur pour quelques plaisirs passagers qui ne sont qu'un peu de fumée? Mais on peut dire avec vérité que les méchants ne jouissent pas même ici-bas de ces plaisirs si méprisables, tant ils sont traversés par les remords de leur conscience; au lieu que les gens de bien trouvent dans la leur une si grande consolation d'endurer pour Jésus-Christ, et un tel contentement dans l'espérance d'en être récompensés, que leurs souffrances leur paraissent douces et agréables. Au contraire ces méchants qui ne refusent rien à leurs sens ne goûtent jamais un plaisir parfait, parce que, ne pouvant se dérober à la présence de Dieu, ils tremblent toujours dans la pensée de cette dernière heure qui ne leur est pas moins inévitable que redoutable.

Comme vous êtes, ma sœur, persuadée de ces vérités, et qu'ainsi vous ne devez pas balancer à choisir le meilleur parti, faites un sacrifice de vous-même à Jésus-Christ; offrez-vous à porter sa croix pour l'amour de lui; et si la clôture vous paraît rude, considérez qu'il fut resserré, sur cette croix, dans un si petit espace que n'y ayant pas assez de place pour étendre ses pieds, on les cloua l'un sur l'autre; ce qui montre qu'on doit aller à lui par un chemin très-étroit.

Notre dernier jour s'approche; notre exil finira bientôt, et nous sortirons de ce désert en sortant du monde. Ceux-là paraîtront alors être sages qui se seront cachés et retirés pour ne penser qu'à embellir et parer leur âme; et l'on verra qu'au contraire ceux qui, au lieu de s'efforcer d'acquérir des biens durables et éternels, n'ont embrassé qu'une ombre en se répandant dans l'amour des choses vaines et périssables, n'auront été que des insensés. Je prie le Saint-Esprit de demeurer toujours avec vous et de vous rendre telle que je le souhaite.

LETTRE XXII.

A UNE DEMOISELLE QUI COMMENÇAIT A SERVIR DIEU.

Il l'exhorte à l'amour de sa divine majesté, à veiller sur elle-même et à se détacher de l'affection des créatures.

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Je n'ai pas reçu toutes les lettres que vous me mandez m'avoir écrites; mais quand on me les aurait rendues et que je n'y aurais point répondu, je ne puis dou-

ter que Dieu m'ayant donné une si grande affection pour votre salut, il ne vous ait fait entendre dans le fond de votre cœur que ce n'aurait été ni par défaut d'amitié ni manque de souvenir que je ne vous aurais point écrit. Ainsi, quelque plainte que vous me fassiez de mon silence, j'ai sujet de me consoler.

Gardez-vous bien, ma chère sœur en Jésus-Christ, de perdre courage, et soyez touchée jusqu'à répandre des larmes, en considérant quel est l'amour que vous a porté ce Sauveur du monde qui, dans ce saint temps, ne vient que de naître; car quelle apparence que votre cœur s'endurcît, au lieu de s'amollir, auprès d'un aussi grand feu que celui de ce divin amour dont la chaleur est capable de fendre les pierres les plus dures? A quoi vous occupez-vous, servante de Jésus-Christ, si vous ne vous occupez tout entière à l'aimer? Que pouvez-vous prendre plaisir à voir, si vous ne prenez plaisir à le regarder? Qu'êtes-vous, si vous n'êtes à lui? à quoi pensez-vous, si vous ne pensez à lui? de quoi parlez-vous, si vous ne parlez de lui? et à quoi attachez-vous votre cœur, sinon à lui, qui vous a de telle sorte portée dans le sien, qu'après avoir passé plus de trente-deux ans à déplorer votre perte et à y chercher du remède, il a souffert la mort sur une croix pour votre salut, et a permis qu'on lui ait ouvert le côté, afin que vous puissiez y voir la place que vous y tenez?

Aimez donc, ma sœur, je vous le redis encore, aimez celui qui vous aime : il n'y a que huit jours qu'il est né, et il vient de répandre son sang pour l'amour de vous; il ne parle point encore, et il vous aime déjà; son affection pour vous croît avec ses années; et les travaux et les tourments qu'il souffre pour procurer votre salut vont aussi toujours croissant jusqu'à la fin de sa vie sur une croix. Aimez donc celui qui vous a aimée le premier, et qui, étant maintenant dans le ciel, ne vous aime pas moins que lorsqu'il était sur la terre. Ne servez pas avec tiédeur celui qui s'est avec tant d'ardeur donné tout entier pour vous; ne connaissez personne pour vous occuper toute à le bien connaître; détachez-vous de tout, afin que, trouvant votre cœur libre de tout le reste, il le remplisse de sa divine présence; attachez vos yeux sur lui, puisque vous ne pourriez les arrêter sur les créatures, sans qu'ils vous fissent perdre la vue de leur Créateur; car si, encore que que vous vous donniez à lui sans réserve, vous ne laissez pas de tomber dans beaucoup de manquements, que serait-ce si vous vous partagiez entre lui et les ouvrages de ses mains? Et si, après avoir renoncé au monde pour n'être qu'à lui, vous vouliez reprendre ce que vous lui auriez donné, ne perdriez-vous pas ce qu'il vous aurait promis? Saint Paul dit qu'une fille qui se consacre à Dieu doit être sainte dans son corps et dans son esprit, et n'avoir point d'autre soin que de lui plaire. Vous ne devez donc vous occuper d'autre chose; car s'il ne demande de vous que d'être à lui, que pouvez-vous souhaiter davantage, sinon qu'il soit à vous, ainsi que les anges s'en contentent?

Je ne sais pas quel est maintenant l'état de votre âme; mais je serais très-fâché qu'il ne fût pas tel que je le désire, puisque vous vous trouveriez dans une si extrême faiblesse, que vous tomberiez dans les mêmes défauts dont vous êtes si heureusement sortie. N'attendez de vous-même que des chutes continuelles, et de la force que de Dieu seul; il prend plaisir de la donner à ceux qui veillent sur eux-mêmes, et reprend sévèrement ceux qui s'endorment, comme il reprit saint Pierre en lui reprochant de n'avoir pu veiller une heure avec lui.

Renoncez aux entretiens des créatures pour vous rendre digne de ceux du Créateur, puisque vous ne sauriez jouir des deux ensemble. Demeurez toujours renfermée dans vous-même et comme exilée, afin de pouvoir demander à Notre-Seigneur de vous visiter comme une pauvre

orpheline et une étrangère. La solitude intérieure et extérieure s'accordent très-bien ; car ne savez-vous pas que nous ne sommes jamais si contents que lorsque nous nous trouvons seuls avec Dieu, et que si nous cherchons ailleurs nos consolations, il se cache de nous et nous reprend quand nous retournons à lui dans la prière, jusqu'à ce que nous lui témoignions notre déplaisir d'être tombés dans cette faute. Que si nous l'aimons véritablement, nous ne devons pas lui donner sujet de nous traiter souvent de la sorte, mais prendre un tel soin de connaître sa volonté et de l'accomplir, que nous ne puissions, sans répandre des larmes, voir que notre faiblesse nous y fait manquer quelquefois.

Puis donc, ma sœur, que vous aimez ce divin époux de votre âme, aimez-le parfaitement ; puisque vous êtes résolue de le servir, servez-le très-fidèlement, et puisque vous vous êtes donnée à lui, oubliez tout le reste pour n'être qu'à lui.

Si vous prétendez régner un jour avec lui dans son palais éternel, ne mettez point votre affection dans ces habitations des hommes qui n'ont rien de permanent et de solide; et pour avoir place entre les chœurs des anges, abaissez-vous de telle sorte que vous baisiez la terre sur laquelle marchent les moindres servantes du lieu où vous êtes. Non-seulement n'appréhendez point d'être méprisée, mais méprisez-vous vous-même, sachant que l'on a méprisé celui qui est l'objet de votre amour, et que ce qu'il permet que l'on vous traite de la sorte est parce que vous tirez tout votre honneur du mépris que l'on a fait de lui.

Ne prétendez pas de plaire à Jésus-Christ en flattant votre chair, puisqu'après que la sienne a été déchirée par des fouets et percée par des épines et des clous, nous sommes obligés de renoncer à la tendresse que nous avions pour la nôtre, avant qu'il eût établi sa demeure en nous, et qu'il faut que le désir de souffrir prenne sa place. Renoncez aussi à tout commerce avec le monde, suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde* (*Joan.*, XVI). Ne considérez l'honneur ni le déshonneur que comme un bruit qui passe et se dissipe dans l'air. Etablissez votre demeure dans les plaies de Jésus-Christ qui a dit que c'est le lieu où sa colombe, qui est l'âme qui le cherche avec simplicité, se retire et se repose. Enfin, puisque vous vous êtes donnée à lui, renoncez à vous-même et à tout le reste, et puisqu'il a accepté votre don, n'appréhendez point qu'il vous abandonne, si vous ne l'abandonnez pas; mais assurez-vous qu'il accomplira ce qu'il vous a promis par mon entremise. Ne pensez qu'à lui être fidèle jusqu'à la mort, et ne doutez point qu'il ne vous couronne dans une vie qui ne finira jamais, dans ce bonheur inexprimable *que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais conçu* (I *Cor.*, II, 9) ; je l'en prie de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

LETTRE XXIII.

A UNE DEMOISELLE QUI AVAIT COMMENCÉ A SERVIR DIEU.

Il l'instruit de ce qu'elle avait à faire pour continuer à exécuter sa sainte résolution.

Dévote servante de Jésus-Christ, pardonnez-moi de ne vous avoir point écrit pour vous fortifier dans la sainte résolution qu'il vous a fait prendre et qui vous engage dans une guerre contre le démon pour continuer à marcher dans ce nouveau chemin où vous avez commencé d'entrer ; car j'avoue d'avoir failli, puisque, de même que les pères charnels sont obligés d'avoir soin de leurs enfants, les pères spirituels en doivent prendre des âmes qu'ils ont comme engendrées à Dieu en les

faisant entrer dans son service par le moyen de sa sainte parole. Ainsi il faut qu'ils les instruisent, les consolent, les réjouissent et les fortifient pour achever ce qu'ils ont commencé. J'espère de sa bonté qu'il me pardonnera la faute que j'ai faite, qu'il m'assistera pour la réparer, et que vous serez consolée.

La première chose que vous devez faire est de reconnaître l'extrême faveur que Dieu vous a faite de mépriser les choses présentes pour n'aimer que celles que nos yeux ne sauraient voir en cette vie, que nos oreilles ne sauraient entendre, que nos mains ne sauraient toucher, et qu'il n'y a que les âmes pures qui soient capables de comprendre et de goûter.

Saint Paul priait Dieu de faire connaître aux Ephésiens combien grand était le bonheur de leur vocation (*Ephes.*, I), et je lui adresse pour vous la même prière, parce que plus vous le comprendrez, plus vous vous fortifierez dans votre espérance, plus vous tâcherez de lui être agréable, et plus vous foulerez aux pieds avec joie toutes les choses d'ici-bas, ne les regardant que comme un homme à qui l'on donnerait de l'or regarderait de la boue et du fumier.

Savez-vous bien à quel dessein Dieu vous appelle? savez-vous où vous conduira le chemin dans lequel vous êtes entrée? savez-vous à quoi tend votre combat? et enfin savez-vous quelle sera la couronne que vous remporterez après être demeurée victorieuse? Dieu lui-même sera votre couronne. Le bonheur auquel vous aspirez peut-il donc aller plus loin? et pourriez-vous envier la fortune des plus grandes reines, puisque toutes les grandeurs de la terre jointes ensemble ne peuvent être considérées que comme un néant et des sujets d'inquiétude plutôt que de joie en comparaison d'une telle félicité?

Vous ne sauriez, ma sœur, trop reconnaître l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir fait entrer dans ce chemin qui conduit à lui, vous ne sauriez y courir avec trop de joie, et vous ne sauriez trop vous efforcer de surmonter, à quelque prix que ce soit, tout ce qui pourrait vous empêcher d'être reçue dans les bras de votre Père et de votre époux avec tant d'autres saintes filles qui, par un amour semblable au vôtre, ont abandonné pour ce sujet tout ce que vous avez quitté.

Plût à Dieu que vous puissiez voir quelle est la félicité de celles qui ont méprisé leurs corps, méprisé le monde, choisi par humilité le plus bas lieu, et ardemment aimé Notre-Seigneur ! Oh ! qu'heureux est cet échange de quitter la terre pour le ciel, des joies passagères pour des joies éternelles, et les créatures pour le Créateur! Je ne saurais trop remercier Notre-Seigneur de vous avoir mise au nombre de ces sages vierges, et retiré vos yeux de la vue des choses vaines pour les élever vers son éternelle vérité. Pouvez-vous trop l'aimer puisqu'il vous a tant aimée et vous a aimée le premier? car, si vous y prenez garde, vous trouverez que lorsque vous vous étiez endormie à son égard et seriez toujours demeurée plongée dans ce dangereux sommeil, il avait les yeux ouverts sur vous et vous a heureusement réveillée pour vous rappeler à lui. Aimez-le donc beaucoup puisque vous lui êtes si obligée qu'il ne vous a pas seulement relevée de vos chutes, mais vous a empêchée d'en faire beaucoup d'autres. Que pouvez-vous mieux faire que de vous employer à servir un si bon Maître, un si grand Roi, un si saint Epoux, et qui vous donne cet avantage sur les anges, qu'au lieu qu'ils le nomment leur Seigneur, il vous nomme son épouse? Quelle reconnaissance peut égaler une si grande faveur que vous n'aviez point méritée, et que pouvez-vous faire pour en être digne? Dans cet état, offrez-lui en sacrifice perpétuel le peu que vous êtes, et dites-lui : Je ne vis, Seigneur, que par vous, et ne veux vivre pour vous. Votre amour est mon seul appui ; il m'attire à vous; et je ne veux vivre que pour vous

aimer. Que je serais heureuse, Seigneur, si mes forces égalaient mon désir, et que, les employant toutes à vous aimer, je pusse dire avec vérité : *Mon bien-aimé est tout à moi* (*Cant.*, II) ! Vous m'avez aimée, mon Sauveur, jusqu'à vous livrer pour mon salut entre les mains des bourreaux, et je me livre entre les vôtres aussi favorables pour votre servante que celles-là vous furent cruelles. Disposez donc désormais de moi selon votre sainte volonté : que je ne vive plus que pour vous, que mon amour vous ait pour unique objet, et que je n'aie plus de pensées et d'affections que pour ce qui vous regarde.

Considérez, ma sœur, combien notre Rédempteur a aimé l'obéissance et l'humilité, puisque toutes choses lui devant leur être, il a bien voulu s'assujettir à ses créatures. Ce divin époux ayant été comme un agneau, doux, humble, paisible et obéissant, vous devez, comme une colombe, avoir toutes ces qualités pour vous rendre digne d'être son épouse. Pratiquez donc l'obéissance dans les choses même les plus difficiles, ainsi qu'il l'a pratiquée jusqu'à la mort, et la mort de la croix. On mérite peu de la témoigner en des choses faciles : mais c'est un grand sacrifice que l'on offre à Dieu et qui lui est très-agréable que de la pratiquer en des choses très-difficiles. C'est le moyen de résister aux artifices du démon. Car s'il vous représente quels sont les plaisirs du monde, vous lui répondrez : Qu'est-ce que ces plaisirs en comparaison du bonheur d'être à Jésus-Christ? S'il veut vous faire perdre courage pour vous porter à abandonner votre entreprise, dites-lui : Celui qui m'a fait la grâce de commencer étant un Dieu, il me donnera la force d'achever ; et s'il m'a aimée avant que je l'aimasse, comment m'abandonnerait-il maintenant que je l'aime plus que moi-même ? S'il vous représente que vos péchés sont en trop grand nombre pour en espérer le pardon, répondez-lui : que votre époux l'accorde à tous ceux qui le lui demandent, et qu'il ne le lui refuserait pas à lui-même, s'il était capable de se repentir et de le lui demander. Si, au contraire, cet esprit des ténèbres vous tente de vaine gloire en voulant vous persuader que vous avez fait peu de mal et beaucoup de bien, dites-lui : qu'il n'y a personne qui puisse se vanter de n'avoir guère péché et d'avoir rendu tout le service qu'il doit à Dieu. Et enfin, s'il vous prie de faire quelque chose, dites-lui : que vous n'êtes pas sa servante, et que vous avez un Maître à qui vous êtes obligée d'obéir. Faites ensuite le signe de la croix ; proférez dans votre cœur avec une ferme foi le nom de Jésus ; et après cela n'appréhendez point cet ennemi de votre bonheur : craignez seulement Jésus-Christ ; revérez-le et aimez-le de telle sorte qu'il vous considère comme étant à lui. Je le souhaite et l'en prie de tout mon cœur.

LETTRE XXIV.

A UNE DEMOISELLE QUI AVAIT COMMENCÉ DE SERVIR DIEU.

Il lui représente combien il lui importe de persévérer ; dans quels inconvénients on tombe lorsqu'on y manque ; et quelle doit être une épouse de Jésus-Christ.

Fidèle épouse de Jésus-Christ, l'affection qu'il m'a donnée pour votre salut m'ayant fait croire que vous êtes maintenant dans quelque besoin de son assistance, je vous écris cette lettre, et le prie de tout mon cœur d'opérer en vous par elle ce qu'il sait vous être nécessaire.

Je souhaite, ma chère sœur, que Dieu vous fasse connaître l'importance de la résolution que vous avez prise, afin que cette connaissance augmente votre affection à l'exécuter : que l'accroissement de cette affec-

tion vous rende de plus en plus soigneuse de lui plaire, et qu'en vous conduisant de la sorte vous attiriez sur vous sa grâce, qui ne s'éloigne point de ceux qui le cherchent véritablement. Ce sera le moyen de marcher sans crainte au milieu des plus grands périls et d'arriver heureusement à la fin de votre carrière.

La négligence de ce qui regarde le salut est d'ordinaire la première cause de la perte de plusieurs de ceux qui commencent à servir Dieu et ne persévèrent pas. Ils n'y font point d'attention, et encore que la guerre soit certaine et la victoire douteuse, ils agissent comme s'ils l'avaient déjà remportée, et que le temps d'en jouir fût arrivé, sans considérer qu'elle ne s'acquiert que par beaucoup de travaux. De là vient que les périls qui nous environnent au dehors étant si grands, et les racines que notre lâcheté a jetées dans notre cœur étant plus profondes que l'on ne saurait se l'imaginer, on ne peut les arracher qu'avec une extrême difficulté. Lors même qu'elles semblent l'être, cette ardeur que Dieu nous donnait pour y travailler n'est pas plutôt passée, que ces racines qui paraissaient mortes reverdissent et produisent des fruits encore pires qu'auparavant ; ainsi nous apprenons à nos dépens que durant cette vie, qui est une guerre continuelle, nous ne devons jamais quitter les armes, et cesser de travailler à nous avancer dans le service de Dieu.

Que direz-vous, ma sœur, quand vous saurez que quelques-uns, après avoir goûté la douceur d'être bien avec Dieu, se sont trouvés réduits à la nourriture des pourceaux : et ne tremblerez-vous point en entendant ces paroles de Jérémie : *Ceux qui vivaient dans les délices ont été réduits à coucher sur un fumier* (*Thren.*, IV) ? Qu'y a-t-il de plus déplorable que de voir une âme qui n'avait point d'autre contentement que de servir Dieu, y renoncer pour ne se plaire que dans le péché : qu'une bouche qui n'était ouverte que pour parler des choses célestes, ne parle que des terrestres, que des oreilles qui n'étaient attentives qu'à écouter la parole de Dieu, n'aiment qu'à entendre des choses vaines ; et qu'un cœur qui méprisait les plaisirs sensibles n'est plus touché des spirituels qui lui paraissaient si doux ? N'est-ce pas, comme disait Job : *Se coucher sur des épines pour y trouver du repos* (*Job.* XXX), et imiter la lâcheté des Israélites qui, lorsque Dieu les eut par tant de miracles affranchis de servitude, au lieu de marcher avec courage pour conquérir l'heureuse terre qu'il leur avait promise, se dégoûtèrent de cette manne tombée du ciel dont il les nourrissait dans le désert, quoiqu'elle eût tous les goûts que l'on pouvait souhaiter, préférant à cette divine nourriture les poireaux et les oignons de l'Egypte ; ainsi une âme de qui Dieu par son extrême miséricorde a noyé les péchés dans les eaux du baptême ou dans les larmes de la pénitence, doit, pour reconnaître cette faveur, se donner tout entière à lui, trouver de la douceur dans les travaux, et du rafraîchissement dans la sécheresse du désert de cette vie. C'est le moyen de faire que Dieu la soutienne par les consolations qu'il nous a promises en disant : *Je donnerai à celui qui sera victorieux une manne cachée et toute céleste* (*Apoc.*, II.) Or, comme la douceur des faveurs de Dieu surpasse infiniment l'amertume des peines de cette vie, l'âme marche avec joie dans les travaux, avec assurance dans les périls, et avec confiance en la promesse de Dieu de jouir dans le ciel d'une profonde paix et d'un éternel repos. Mais que dis-je, elle marche ? elle ne marche pas seulement, elle court, elle vole, et dans l'ardent désir qu'elle a d'aller jouir de la présence de son Dieu, gagner tout un monde ou perdre la vie lui paraissent également méprisables. On n'entend jamais sortir de plaintes de sa bouche : son cœur ne s'affaiblit point dans ses sentiments : ses actions de grâces à Dieu sont toujours aussi vives et aussi ferventes pour les faveurs qu'elle espère que pour

celles qu'elle a déjà reçues. Mais s'il arrive que cette âme commence à se relâcher, il n'y a rien, pour petit qu'il soit, qui ne lui paraisse insupportable : une égratignure lui cause de la douleur, le moindre fardeau lui semble pesant ; elle tombe à chaque pas ; elle se plaint à tout moment de ce que Dieu ne fait pas réussir les choses comme elle le désire, et dit dans son cœur et même quelquefois de bouche : Comment me suis-je engagée dans ce chemin où l'on ne fait que prier, lire et s'occuper à des choses si contraires à la nature? l'envie de manger des viandes d'Egypte me reprend, et autant que je les ai eues à contre-cœur, autant elles me paraissent agréables.

A quoi croyez-vous, ma sœur, que l'on doive attribuer un si déplorable changement, sinon à la négligence qui a produit la tiédeur, la tiédeur le dégoût, le dégoût le relâchement, et le relâchement tous ces autres maux? Si ces personnes avaient eu soin de remédier dès le commencement à cette négligence, elles ne seraient pas tombées dans ce malheur. Si elles avaient étouffé la mère, ces misérables enfants n'auraient jamais vu le jour, et cet édifice spirituel ne serait pas tombé, si elles eussent empêché de tomber la première pierre qui a commencé à se démentir.

Vous devez savoir, ma sœur, que comme on ne devient pas fort bon en un moment, on ne devient pas aussi en un moment fort mauvais. Il y a des degrés pour arriver jusqu'à une grande bonté ou pour descendre jusqu'à une grande malice. Ainsi de même que lorsque l'on a monté le premier degré, on a sujet de se réjouir dans l'espérance d'arriver peu à peu jusqu'au dernier ; on a, quand on est en haut, beaucoup de sujet de craindre de tomber, pour peu que l'on commence à descendre.

Si vous vous rencontrez dans ce péril, le moyen d'y remédier est de considérer si vous vous sentez affaiblir, si vous prenez plaisir à parler de choses inutiles ; si vous désirez d'apprendre des nouvelles ; si vous êtes lente à aller à la prière et prompte à en sortir ; si votre cœur est sec parce que Dieu ne l'arrose pas des eaux de sa grâce pour y exciter de la dévotion, ou que si quelquefois il y fait tomber cette pluie céleste, ce n'est que sur sa superficie, et qu'aussitôt cela se passe; si vous avez les yeux ouverts pour considérer les fautes des autres, et fermés pour remarquer les vôtres ; si vous sentez du déplaisir de vous trouver si abattue, et souffrez avec peine que l'on vous reprenne ; si les mauvaises humeurs de votre prochain vous paraissent difficiles à supporter ; si vous cherchez des prétextes pour éviter de vous confesser et de communier ; si lorsque vous vous approchez des sacrements, c'est plutôt par la honte de ne le pas faire ou par coutume que par l'affection que vous y avez, et si après avoir reçu Notre-Seigneur, vous n'êtes point échauffée du feu de son amour et ne sentez point la douceur de ce miel céleste.

Lorsque vous remarquerez en vous les choses que je viens de dire et autres semblables, croyez que vous n'êtes pas au regard de Dieu telle que vous devez être, et sachez qu'au lieu d'être rassasiée d'une divine liqueur, vous êtes altérée de la soif de la vanité des créatures. Car ainsi que l'amour que l'on a pour Dieu mortifie les sens, fait répandre quantité de larmes, rassasie l'âme, se plaît dans le silence, cherche la solitude, méprise l'éclat, porte à veiller sur sa conscience, souffre patiemment les imperfections du prochain, et produit d'infinis autres biens : l'amour de la vanité donne, au contraire, du dégoût pour la vérité, et l'amour du monde du dégoût pour Dieu comme l'amour de Dieu donne du dégoût pour le monde.

C'est pourquoi, ma sœur, aussitôt que vous verrez que le monde commence à vous être agréable, hâtez-vous de remédier à un si grand

mal, de peur que vous ne perdiez entièrement le goût des choses de Dieu. Prenez garde à ne rien faire qui ne soit digne d'une épouse de Jésus-Christ : souvenez-vous que vous lui avez sacrifié votre corps, et que Dieu défendait expressément, dans l'ancienne loi, de lui offrir des victimes tant soit peu défectueuses. C'est ce qui a fait dire à Origène qu'il ne suffit pas à une vierge qui se consacre à Dieu de n'être pure qu'en partie; sa langue doit s'abstenir de parler de choses vaines, ses oreilles de les écouter, et ses yeux de les regarder; ses habits ne doivent être ni précieux, ni curieux, ni malpropres. Il faut qu'il n'y ait rien en elle que d'honnête, et que son âme, pour être l'épouse de l'Agneau sans tâche, ait la simplicité et la pureté de la colombe, afin que, devenant une même chose avec lui, sa vie réponde à une aussi grande grâce qu'est celle qu'il lui a faite. Car est-il juste qu'une personne qui aspire à la gloire d'aimer un si grand roi et d'en être aimée puisse, après s'être donnée à lui, trouver quelque chose de difficile à souffrir pour arriver à un tel bonheur ?

Ainsi au lieu de vous étonner des peines qui vous arriveront, souvenez-vous que c'est la manière dont Dieu traite ses enfants, et qu'au lieu d'être des marques de sa colère, ce sont des témoignages de son amour. Par ce moyen plus vous souffrirez, et plus vous devrez vous assurer d'être aimée de lui ; moins vous aurez de consolation, et plus vous aurez de confiance; et les plus grandes tentations vous présageront une plus riche couronne. Que rien ne soit donc capable de vous ébranler, puisque vous avez pour soutien et pour appui un Dieu tout-puissant. Ne craignez rien, puisque le secours du ciel ne vous peut manquer, et que le grand nombre de vos ennemis ne vous fasse point de peur, puisque vous avez pour ami ce protecteur tout-puissant à qui il est si facile de les vaincre. Gardez-vous seulement de lui manquer de fidélité; implorez son assistance; et je vous promets de sa part qu'il les terrassera tous ; *s'ils viennent par un chemin pour vous attaquer, ils s'enfuiront par sept autres* (*Deut.*, XXVIII), et s'il leur permet de vous joindre, il ne leur permettra pas de vous vaincre. Car si les bons maris n'abandonnent point leurs femmes, Jésus-Christ, votre céleste époux, pourrait-il vous abandonner? Après avoir donné sa vie pour vous, vous laisserait-il périr sans s'en mettre en peine? Et qui est celui qui au lieu d'avoir soin de sa propre chair l'a en horreur? Or, saint Paul nous apprend que nous sommes la chair de la chair et les os des os de Jésus-Christ, comme Eve l'était d'Adam, et qu'ainsi nous ne sommes plus qu'un; de même que le mari et la femme, la tête et le corps, la vigne et le sarment, l'arbre et les branches ne sont qu'une même chose.

Que si cela est indubitable, comme il l'est en effet, pouvons-nous douter que ce ne soit pas travailler pour nous que de travailler pour Jésus-Christ; et s'il a une si grande union avec les chrétiens, combien plus fortement est-il uni avec les âmes qui se sont consacrées à son service, et qui, pour devenir ses épouses, ont renoncé au mariage des hommes? Réjouissez-vous donc, ma sœur, ayez une ferme confiance en la protection d'un tel époux ; jouissez des grâces qu'il vous a faites ; et veillez de telle sorte sur vous, que vous ne vous rendiez pas indigne de celles qu'il vous promet d'y ajouter. Vous avez contracté avec lui un mariage ici-bas, et la magnificence avec laquelle il se prépare à le célébrer dans le ciel, aussi bien que la félicité dont vous jouirez alors, surpassent autant tout ce que l'on peut s'imaginer dans le monde qu'il y a de différence entre le ciel et la terre, entre la fin et le commencement, entre les effets et les promesses. Ce sera là que vous connaîtrez quel bonheur ce vous a été de renoncer au siècle et à ses pompes pour ne penser qu'à rendre vos hommages à Jésus-Christ.

Ce sera là que vous connaîtrez qu'encore que le mariage soit une chose légitime, la virginité lui est préférable. Et ce sera là que vous connaîtrez que si la part de Marthe fut bonne, celle de Madeleine était meilleure. Vous chanterez alors ce cantique toujours nouveau qui ne peut être chanté que par des vierges, et vous trouvant dans la compagnie innombrable de ces saintes filles qui ont méprisé ici-bas ce que vous y avez méprisé, et qui possèdent là-haut ce que vous avez souhaité, vous verrez et suivrez la bienheureuse Marie, vierge, mère et épouse tout ensemble. Car de même que Marie, sœur de Moïse, après le passage de la mer Rouge, chanta un cantique au son des tambours, à la louange de Dieu, cette très-sainte Vierge, après être montée dans le ciel en corps et en âme, y chante les louanges de Dieu à la tête de tous les bienheureux, et particulièrement des vierges qui suivent partout l'Agneau sans tache, qui, au lieu de la solitude où elles ont passé leur vie pour l'amour de lui, les honore alors de sa présence. Que vous semble, ma sœur, d'une telle récompense et de la joie de ceux qui la peuvent espérer? Travaillez donc, je vous en conjure, pour être l'une de ces âmes si heureuses : croyez que Notre-Seigneur achèvera en vous ce qu'il y a commencé; qu'il accomplira ce mariage qu'il a bien voulu contracter avec vous, et qu'il se donnera lui-même pour jamais à vous en récompense de la fidélité que vous lui aurez gardée. Priez, lisez et communiez.

LETTRE XXV

A UNE DEMOISELLE QUI S'AFFLIGEAIT DE NE RECEVOIR POINT DE CONSOLATIONS SPIRITUELLES.

Il lui dit que Dieu envoie souvent de semblables peines à ceux qui le servent, et l'instruit de la manière dont elle doit se conduire en cette rencontre.

Je considère, ma chère sœur, comme une faveur que Dieu me fait, le soin qu'il m'engage d'avoir de votre âme, parce que l'obligation où cela me met de pratiquer la charité me donne sujet d'espérer de participer aux grâces qu'il vous fera.

Nous devons sans cesse louer Dieu et adorer ses jugements. Ils nous font trouver nos avantages dans ce qui semble devoir causer notre perte; ils nous font connaître notre ignorance et notre faiblesse; et ils nous obligent de nous abandonner à lui avec une ferme foi qu'il nous assistera par des voies qui nous sont inconnues.

Préparez-vous donc à soutenir de grands combats, et qui vous troubleront lorsque, considérant votre vie passée, vous jugerez qu'elle mérite quelques châtiments. Les consolations que vous avez eues vous étonneront aussi par la crainte d'être punie du mauvais usage que vous en avez fait et par le scrupule d'avoir commis une telle faute : à quoi ajoutant la tristesse où vous êtes, les peines où vous vous trouvez de toutes parts, et l'appréhension de celles qui peuvent encore vous arriver, toutes ces choses jointes ensemble vous mettront dans un tel état, que vous croirez être réduite à la même extrémité où se trouva le peuple d'Israël à la sortie de l'Egypte, lorsque, étant poursuivi par les Egyptiens, il n'avait d'un côté et d'autre que de hautes montagnes, et devant lui que la mer (*Exod.*, XIII). Vous pourrez donc dire comme David : *Dans l'abattement et le trouble où je me suis vu, je disais en moi-même : Vous m'avez, Seigneur, rejeté de devant vos yeux* (*Ps.* XXX, 28).

Les démons ne manqueront pas aussi à s'efforcer de vous faire croire que vous ne devez point espérer que Dieu veuille vous sauver.

Ainsi vous vous trouverez souvent dans des angoisses mortelles qui, quelque grandes qu'elles soient, vous toucheront beaucoup moins que la douleur de penser qu'il se peut faire que Dieu ne vous aime plus. C'est ce qui vous serrera le cœur d'une telle sorte, qu'il vous semblera que vous commencerez d'éprouver quelles sont les peines des damnés, que Dieu n'écoute point vos plaintes et que vous ne recevez qu'un accroissement de douleur du côté d'où vous attendiez du secours.

Ces peines et autres semblables qui arrivent à ceux qui se trouvent en cet état vous donneront une telle horreur de vous-même, que la mort vous paraîtra beaucoup plus douce que de tant souffrir. Mais au milieu de tous ces maux dont vous serez comme accablée, que croyez-vous, ma sœur, devoir faire? Perdrez-vous la confiance que Jésus-Christ vous a si particulièrement recommandée? Vous laisserez-vous aller au découragement que le démon et vos propres sentiments vous inspireront? et renoncerez-vous à l'espérance que vous doit donner la bonté de ce divin Sauveur qui, même dans sa colère, fait éclater sa miséricorde? Il n'y a pas lieu de délibérer, mais de témoigner votre foi; il n'y a pas lieu de vous décourager, mais d'avoir plus que jamais du courage; et au lieu de vous estimer malheureuse par les peines que vous sentez, vous devez, au contraire, vous croire heureuse à cause de l'amour que Dieu vous porte, quoique vous ne le sentiez pas. Car quelle apparence de vous appuyer sur vos sentiments, puisqu'ils peuvent si facilement vous tromper? Tous ceux qui se croient être justifiés ne le sont pas; et tous ceux qui craignent de ne le pas être ne sont pas condamnés. *Je ne me juge point moi-même*, dit saint Paul, *mais Dieu est celui qui me juge* (II *Cor.*, IV, 4).

Il nous est souvent utile de penser que nous ne sommes pas beaucoup aimés de Dieu, parce que notre misère est si grande, qu'il nous est plus avantageux d'être comme accablés par des dégoûts, des tristesses et des peines qui nous paraissent une image de l'enfer, que de nous trouver dans la liberté et la joie que donnent d'ordinaire les faveurs de Dieu. C'est pourquoi sa bonté paternelle nous cache l'amour qu'il nous porte, afin de nous empêcher de nous relâcher par une fausse confiance de n'avoir rien à appréhender, et nous tenir toujours dans quelque crainte qui nous fasse veiller sur nous-mêmes pour ne pas perdre cet héritage éternel qu'il nous réserve dans le ciel. Ainsi encore qu'il sache quelle douleur ce nous est de douter de son affection pour nous et à quelle tentation cela nous expose, il veut que nous le souffrions, dissimule de le voir, et nous apprend à demeurer en repos au milieu d'un si grand trouble. En quoi ce qu'il y a de plus admirable est qu'il ne se contente pas de nous abandonner aux persécutions des hommes et du démon, lui-même nous fait souffrir, bien qu'il ne soit pas seulement notre père, mais le père des miséricordes, et que son amour pour nous surpasse de telle sorte celui de tous les autres pères, qu'il nous a défendu de donner le nom de père à aucun homme sur la terre. Il le réserve pour lui seul comme étant notre unique soutien, et il est si attentif à tout ce qui nous regarde, qu'il nous comble sans cesse de ses bienfaits et de toutes les marques d'amour que le nom de père demande. Dans la connaissance qu'il a de ce qui nous est le plus utile, il ne se contente donc pas de se taire lorsqu'il voit ce que nos ennemis nous font souffrir; il nous envoie des travaux, nous engage dans une guerre qu'il sait nous devoir être avantageuse, et fait après succéder la joie à la tristesse comme l'exemple d'Abraham et d'Isaac, de qui le nom signifie *ris*, nous le fait voir (*Gen.*, XXII). Car ayant commandé à ce père des fidèles de lui offrir en sacrifice le fils qu'il lui avait donné, il changea sa joie en douleur. Ainsi il prive d'ordinaire ceux qu'il aime des consolations dont ils jouissent, et les fait changer en tristesse. Ce fut en cette manière que les

apôtres, etant entrés avec grande joie dans une barque et se croyant être en assurance parce qu'ils étaient en la compagnie de Jésus-Christ (*Matth.*, VIII), ils furent saisis d'une grande frayeur lorsqu'ils virent la mer agitée par une très-violente tempête, et qu'étant près d'être submergés, ce divin Sauveur leur paraissait si endormi, qu'ils crurent qu'il les avait oubliés. Mais c'était lui-même qui avait excité cette tourmente, et il n'avait garde de dormir ni de manquer à les en délivrer.

Devez-vous donc vous troubler de ce qui vous vient de Dieu, et avoir du dégoût pour une médecine qui vous est présentée de la main d'un père si charitable? Est-il possible que vous considériez comme un effet de sa rigueur ce qu'il permet que vous souffriez? Est-il possible que vous croyiez qu'il ne puisse vous relever de la chute qu'il a bien voulu que vous fissiez, et que vous n'attendiez pas de sa bonté non-seulement de vous pardonner vos fautes, mais de vous accorder de nouvelles grâces encore plus grandes que les premières?

Quoiqu'à n'en juger que selon les sens, il vous semble que Dieu vous traite avec rigueur, concevez par la foi une entière confiance en lui. Les effets vous feront connaître l'avantage que cette certitude que donne la foi a sur l'incertitude et l'aveuglement de nos sentiments. Vos peines sont comme des épines dont Dieu vous environne pour vous garantir de ces autres peines qui ne finiront jamais, ainsi qu'il l'a dit par Isaïe en parlant de l'âme comme de sa vigne : *Je la garde*, dit-il, *durant le jour et durant la nuit, et je ne me lasse point d'en prendre soin* (*Isai.*, XXVII). David dit aussi : *Il empêche que le soleil ne la brûle durant le jour, et que la lune ne lui nuise durant la nuit* (*Ps.* CXX,6). Car tantôt il nous console, et tantôt il nous attriste; il veille sur nos actions, et il arrive souvent qu'il n'est jamais si proche de nous que lorsque nous l'en croyons le plus éloigné.

Ne jugez donc pas, ma sœur, par vos sentiments de l'état où vous vous trouvez; mais mettez toute votre confiance en Dieu. Il sait mieux que vous-même ce qui vous est le plus utile, quelle vous êtes et quelle vous serez. Pourquoi donc vous consumer en des chagrins inutiles, puisque l'Evangile vous apprend que vous *ne sauriez avec tous vos efforts ajouter à votre taille la hauteur d'une coudée* (*Matth.*, VI, 27)? Pourquoi vous appuyer sur vous-même lorsque Dieu vous ordonne de ne vous appuyer que sur lui seul? Et pourquoi hasarder votre salut sur de vaines imaginations, puisque c'est Dieu qui vous doit juger, et qui considérera plutôt dans ce jugement la grandeur de sa miséricorde que votre prétendue justice? Fermez les yeux à tout ce qui peut vous décourager, et arrêtez-les sur les plaies de celui qui les a reçues pour vous donner la vie par sa mort. C'est le moyen de remédier à vos maux, lorsqu'il semble y avoir moins de sujet de l'espérer, parce que Dieu ne se plaît jamais tant à nous assister que lorsque le secours des hommes nous manque. C'est le temps qu'il choisit pour nous faire miséricorde, afin de nous apprendre que *nous ne devons*, comme dit David, *mettre notre confiance ni en notre arc ni en notre épée, mais en sa seule bonté* (*Ps.* XLIII, 8), qui se plaît d'autant plus à nous assister qu'il nous voit être dans un plus grand abandonnement.

Mettez-vous donc en l'état où vous devez être, afin de lui donner tant de compassion, qu'il arrête ses yeux sur vous; que l'abondance de sa miséricorde éclate dans l'excès de votre misère; qu'il vous retire de la fange et du fumier; qu'il change votre robe de deuil en une robe de noces; vos pleurs en joie, et vos plaintes en des louanges qui ne lui sauraient être que très-agréables, puisqu'il dit par la bouche de David : *Invoquez-moi au jour de l'affliction; je vous délivrerai et vous me glorifierez* (*Ps.* XLIX, 16).

Que si cet heureux jour n'arrive pas aussitôt que vous le souhaiteriez,

ne vous découragez pas néanmoins. Ce n'est pas manquer à ce que l'on promet que d'en différer l'effet, principalement lorsque celui qui promet est très-véritable; et vous entendrez enfin sortir de la bouche de votre divin Sauveur ces paroles si pleines d'amour et de tendresse : *Levez-vous, ma colombe; hâtez-vous de venir à moi : l'hiver est passé, les pluies sont cessées, les fleurs commencent à paraître sur la terre* (*Cant.*, II). Et alors toutes vos peines seront changées en consolations.

Souvenez-vous que les Israélites n'étaient pas tant à plaindre lorsque les Egyptiens les accablaient par de si cruels travaux, que quand ils se trouvèrent dans le désert être à la veille d'entrer en possession de la terre que Dieu leur avait promise s'ils lui fussent demeurés fidèles. Ainsi, comme le jour succède à la nuit, la clarté du soleil à l'obscurité des ténèbres, le calme à la tempête, et la joie de voir naître un enfant au monde aux douleurs de l'enfantement, vous devez être persuadée que vos extrêmes peines vous présagent une grande joie. Il faut avoir souffert les travaux de la guerre et goûté l'amertume de l'absynthe qui se rencontrent dans l'exercice de la vertu pour être digne de jouir de la paix et des consolations spirituelles. Dieu veut éprouver votre obéissance et votre fidélité. Aimez-le donc, quoiqu'il vous châtie; suivez-le, bien qu'il s'éloigne de vous; pressez-le de vous répondre, encore qu'il ne vous réponde point; et assurez-vous que vous ne travaillerez pas en vain, puisque sa bonté est si grande qu'il ne peut s'empêcher d'exaucer enfin les prières persévérantes des pauvres. Il déploiera en votre faveur la puissance de son bras; il commandera à la mer de se calmer; il conservera la vie à votre Isaac; il changera vos pleurs en des cantiques de réjouissance; et il est si bon, qu'encore que vous ne le méritiez pas, il vous accordera toutes ses grâces. Ainsi bien que vous vous trouviez comme toute environnée d'épines sans savoir où reposer votre tête, je vous conjure de ne perdre point courage. Si vous ne pouvez travailler, suppléez-y par souffrir. Que rien ne soit capable de vous faire reculer dans le chemin du ciel, où l'on ne peut qu'en fuyant manquer d'être couronné. Attendez de Dieu le remède de vos maux. Il vous l'accordera lorsque vous y penserez le moins, et changera vos peines présentes en une abondance de joie qui vous le fera louer et glorifier à jamais tant en ce monde que dans le ciel.

LETTRE XXVI.

A UNE DEMOISELLE AFFLIGÉE.

Il l'exhorte à servir Dieu avec soin et avec ferveur.

Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous visiter comme vous m'avez visité, de prendre soin de vous comme vous avez pris soin de moi, et de vous aimer en récompense de l'affection que vous m'avez témoignée. Car je ne puis, ma sœur, que par ce moyen reconnaître la charité dont je vous suis redevable.

Je désire d'apprendre de vos nouvelles, et ne saurais douter qu'elles ne soient telles que je les souhaite, parce que l'époux que vous avez choisi est si bon, qu'il n'y a point de faveurs que vous ne deviez vous en promettre, et que tous vos désirs ne tendant qu'à lui plaire, vous lui êtes si agréable, qu'il arrête avec plaisir ses regards sur vous et se rend attentif à vos prières.

O ma sœur, que nous serions heureux si, au lieu d'attacher nos pensées à la terre, nous les portions sans cesse à considérer comme dans un miroir Jésus-Christ, notre Sauveur, tout éclatant de beauté, et qui est cette lumière incréée qui procède éternellement de son Père! Que nous serions heureux si nous étions pénétrés d'une étincelle du feu de cet amour pour notre salut qui l'a fait souffrir jusqu'à le faire mourir

sur une croix! Nous rougirions de honte de nous voir si tièdes; nous nous mettrions en colère contre nous-mêmes, et nous changerions de vie pour l'imiter en quelque sorte. Que deviendrons-nous, ma sœur, si, étant aimés de Dieu, nous ne l'aimons pas? Un Dieu daignera-t-il s'abaisser jusqu'à nous demander notre amitié; et aurons-nous la hardiesse de la lui refuser? Les oignons de l'Egypte nous paraîtront-ils préférables à l'excellence de la céleste nourriture qu'il nous offre? Rechercherons-nous les uns avec ardeur, et ne tiendrons-nous compte de l'autre, quoiqu'on nous l'apporte jusqu'à la bouche, comme si ce nous était une grande peine de l'avaler? Et serons-nous si lâches dans le service d'un Dieu qui a tant travaillé pour nous, qu'il semble que nous soyons ses maîtres et qu'il ne soit que notre esclave? L'amour de celui en qui seul nous pouvons trouver notre repos s'efface aussitôt de notre pensée; la moindre chose qui arrive contre notre désir nous afflige; et voulant fuir la peine, nous y tombons, parce qu'il n'y en a point de plus grande que le remords de notre conscience qui nous accuse d'avoir manqué à notre devoir.

Résolvons-nous donc à servir Jésus-Christ, et cessons d'être amis de nous-mêmes. Comme nos ennemis veillent sans cesse pour nous surprendre, veillons pour les en empêcher; apaisons la colère de Dieu que nos péchés ont irrité contre nous; et ayons le cœur percé de douleur d'avoir osé offenser un si bon père. Il est temps de faire pénitence et de prier beaucoup pour nous-mêmes en particulier et pour l'Eglise en général. Car je vois un extrême sujet de craindre si, dans le peu d'amour que nous avons pour Dieu, il ne se trouve des personnes qui s'estiment heureuses de répandre leur sang pour son service. Je le prie par son extrême miséricorde de ne nous pas abandonner et de nous fortifier de telle sorte dans sa foi et dans son amour, que l'erreur n'empoisonne point notre esprit, ni que la crainte de la mort ne lie point notre langue; mais que nous confessions hautement le nom de Jésus-Christ en présence même de nos persécuteurs, quand il nous en devrait coûter la vie. Je lui demande aussi, ma sœur, de vouloir toujours être l'objet de votre amour.

LETTRE XXVII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'exhorte à persévérer dans le service de Dieu nonobstant les sécheresses et les peines où elle se trouvait.

Je prie Dieu, qui est le père de toute bénédiction, de vous donner celle que vous me demandez, afin que vos saints travaux produisent le fruit que vous désirez, et que les yeux de votre âme soient éclairés d'une si vive lumière, que par la connaissance que vous aurez de lui et de vous-même, vous lui rapportiez tout le bien que vous faites, et à vous seule tout le mal. Car c'est le moyen de demeurer dans le respect qui est dû à sa suprême grandeur et dans la confession de votre bassesse. Que si vous ne pratiquez pas d'abord cet avis aussi parfaitement que vous le désireriez, souvenez-vous de ce que je vous ai dit, après saint Bernard, que l'*on ne vole pas dans ce chemin; mais que l'on y marche pas à pas.* Nous devons imiter en cela le laboureur qui, lorsqu'il cultive la terre et qu'il la sème, ne prétend pas d'en recueillir aussitôt du fruit, mais seulement quelque temps après, et souffre volontiers une perte présente par l'espérance d'un gain à venir.

Nous ne devons pas, ma sœur, nous étonner des fréquentes chutes que nous faisons; mais continuer toujours de marcher et d'implorer l'assistance de Dieu jusqu'à ce qu'il daigne nous regarder et nous secourir. N'est-ce pas déjà une grande grâce qu'il nous fait de nous souf-

frir quoique nous ne méritions que l'enfer? Elle ne sera pas seule sans doute; il nous en accordera d'autres; et s'il diffère, c'est parce qu'il nous est avantageux d'être traités avec rigueur jusqu'à ce que nous voyions clairement, comme je l'ai dit, que tout ce que nous avons de bon vient de lui. Que si, au contraire, il nous accorde ces grâces plus promptement que nous n'aurions osé l'espérer, il faut, au lieu de nous en trop réjouir, demeurer dans la crainte et ressentir de la confusion d'être si indignes de les recevoir. Comme nous avons hérité de notre première mère cet orgueil qui lui fit désirer d'être semblable à Dieu, nous ne devons pas nous étonner qu'il nous traite d'une manière qui nous fasse connaître notre folie, notre faiblesse et notre malice. Quoique nous fussions toujours tentés et affligés jusqu'à ce que nous arrivions à cette connaissance, nous serions néanmoins en meilleur état que si nous recevions des consolations, parce que les superbes ne sont jamais plus malheureux et tant à plaindre que lorsqu'ils paraissent être les plus heureux, à cause que leur méconnaissance des obligations qu'ils ont à Dieu augmente encore l'ingratitude qui les porte à lui dérober sa gloire.

Efforçons-nous donc, ma sœur, d'agir envers Dieu avec une si grande étendue de cœur, que nous ayons sujet d'espérer qu'il nous traitera en Dieu, c'est-à-dire d'une manière digne de sa bonté infinie. C'est une assez grande grâce qu'il nous fait que de nous donner le désir de le chercher malgré tant de peines et de sécheresses qui pourraient nous faire perdre courage. Abandonnons-nous entièrement à sa conduite sans nous mettre en peine du temps ni de la manière que nous en verrons l'effet. Et lorsque, selon les apparences, nous croyons être perdus, souvenons-nous que c'est d'ordinaire à travers des rochers et des précipices qu'il fait arriver ceux qu'il aime au repos et au bonheur qu'ils souhaitent. Jésus-Christ soit avec vous.

LETTRE XXVIII.

A UNE DEMOISELLE QUI ÉTAIT MALADE ET DÉCOURAGÉE DANS SES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Il lui redonne courage et lui apprend d'où vient que Dieu permet que ceux qui le servent tombent ainsi dans l'abattement.

Je vous écrivis, ma sœur, il y a peu de jours, et je crains que ma lettre ne vous ait pas été rendue. Que si vous l'avez reçue, je vous prie de la lire; et j'espère que vous y trouverez ce dont vous avez besoin pour votre consolation.

Voulez-vous donc ressembler à un enfant qui s'afflige aussitôt que sa mère le quitte? Et faut-il vous faire le reproche que Jésus-Christ fit à ses apôtres de ne pouvoir veiller durant une heure, mais de tomber aussitôt dans la défaillance? Rien n'est plus dangereux que de perdre la confiance que l'on doit avoir qu'avec l'aide de Dieu tout réussira comme on le peut désirer.

La première chose que vous devez faire est de vous préparer à souffrir de grands travaux; et la seconde, d'en attendre le remède de la main de Dieu sans vous ennuyer du retardement quand il durerait jusqu'à la fin de votre vie. Ne savez-vous pas que celle d'un chrétien est un martyre continuel et une très-rude guerre; et prétendriez-vous d'obtenir à l'heure même ce que les autres n'ont acquis qu'après tant de peines, de travaux et de souffrances? Dieu veut vous éprouver diverses fois par la manière dont il semble vous rejeter, et vous devez considérer vos peines comme une satisfaction que vous lui devez faire

de lui avoir si souvent déplu. Il vous a conviée d'aller à lui; il s'est présenté à la porte de votre cœur; et vous la lui avez fermée; ou si vous la lui avez ouverte, vous l'en avez fait sortir aussitôt. Est-il possible qu'étant toujours si disposés à nous éloigner de Dieu, nous nous étonnions qu'il s'éloigne un peu de nous; que nous refusions de lui payer une si petite partie de ce que nous lui devons; et que nous ne voulions pas qu'il nous traite comme nous l'avons traité, ni souffrir avec humilité qu'il nous témoigne quelque froideur lorsque nous avons mérité l'enfer?

Réveillez-vous, ma sœur; il en est temps. Reconnaissez quelle vous êtes; reconnaissez quel est Dieu. Que si vous sentez qu'il vous rebute, souffrez-le avec patience, puisque vous le méritez; et s'il vous traite comme la Chananéenne en vous appelant une chienne, répondez-lui comme elle fit, qu'il est vrai que vous en êtes une, mais ne perdez pas pour cela courage; ne commettez pas une double faute : l'une de ne connaître pas assez votre misère, et l'autre de n'avoir pas une assez grande opinion de l'infinie bonté de Dieu en vous persuadant qu'il ne vous aime pas et ne veut pas que vous ayez recours à lui. Rien ne serait plus capable de l'offenser qu'une telle pensée, parce que rien n'est plus contraire à la miséricorde de cet Agneau sans tache qui a dit : *Je ne rejetterai aucun de ceux qui viendront à moi* (*Joan*, VI, 37). Devez-vous considérer comme votre ennemi celui qui vous châtie pour votre bien, et pouvez-vous vouloir du mal au médecin qui veut vous guérir? Dieu n'agit avec vous que par amour; mais comme il n'y a que ses faveurs qui vous paraissent en être des marques, vous avez peine à comprendre qu'il châtie ceux qu'il aime ainsi qu'un bon père châtie ses enfants. Que si en vous traitant de la sorte vous ne rentriez pas dans vous-même pour le connaître, et ne vous humiliiez pas en sa présence, que serait-ce s'il vous donnait des témoignages de son amour? et faut-il favoriser ouvertement des insensés?

Vous devez, ma sœur, vous contenter que Dieu se serve de vous en la manière qui lui sera la plus agréable, et de savoir que jusqu'à ce que vous soyez très-persuadée de votre néant, ses regards ne vous seront pas entièrement favorables, ni ne vous le doivent pas être. Vous vous trouverez agitée en mille manières et accablée de tant d'inquiétudes, que vous ne saurez que devenir jusqu'à ce que vous connaissiez clairement que vous n'êtes que misère et que faiblesse, et que vous renonciez entièrement à l'estime de vous-même, ainsi que nous voyons, dans les Vies des saints Pères des déserts, qu'un bon vieillard disait que l'on serait toujours tenté en la chair jusqu'à ce que l'on connût que la chasteté est un don de Dieu, et non pas un effet de nos propres forces.

Il faut de même dans les autres choses approfondir cet abîme de notre propre connaissance pour obtenir du Seigneur de nous prendre par la main pour nous relever de nos chutes et nous donner place entre les princes de son peuple, sans que cette malheureuse vanité puisse plus nous empêcher d'arriver à ce bonheur, parce que nous l'aurons détruite par la claire connaissance que nous aurons de notre faiblesse. Préparez-vous donc à souffrir, à vous faire la guerre à vous-même, à vous avancer dans le service de Dieu, et il ne manquera pas de vous consoler et de vous dire : *Ma fille, j'ai arraché de vos mains cette coupe dont la liqueur vous assoupissait et qui était pleine de l'amertume de mes châtiments : Vous n'en boirez pas davantage.* Oui, assurément, ma sœur, il viendra, il vous consolera des peines que son absence vous aura fait souffrir et vous donnera cent fois plus de joie que sa justice ne vous a causé de tristesse. Mais ce ne sera qu'après vous avoir fait connaître que vous ne pouviez passer pour innocente, et qu'il faut toujours persévérer à bien faire.

Ainsi quoique vous ayez reçu des blessures dans cette guerre, reprenez un nouveau courage, puisque vous ne savez pas à quelle heure Notre-Seigneur daignera vous visiter. Préparez-vous à le recevoir le mieux que vous pourrez, selon votre pauvreté; souffrez avec patience comme vous voudriez qu'un autre souffrît de vous; n'oubliez rien de ce qui sera en votre pouvoir pour ne point discontinuer vos saints exercices; et si vous tombez malade, considérez votre maladie comme l'un des principaux que vous puissiez pratiquer, puisque nul autre temps n'est plus propre pour s'avancer dans le chemin du ciel, encore qu'il paraisse y être contraire. La grâce du Saint-Esprit soit à jamais avec vous.

LETTRE XXIX.

A UNE DEMOISELLE QUI VOULAIT QUITTER LE MONDE POUR SE CONSACRER AU SERVICE DE DIEU.

Il l'exhorte à exécuter cette sainte résolution.

Dévote servante de Jésus-Christ, je ne saurais assez vous témoigner quelle a été ma joie d'apprendre que, pouvant vous si bien marier selon le monde, vous vous êtes résolue à n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ. Cela ne m'a pas beaucoup surpris, parce que je l'avais tant souhaité, que j'avais demandé à Dieu de vous vouloir faire cette grâce. Qu'il soit loué à jamais de vous l'avoir accordée encore plus grande que je n'aurais osé me le promettre par la joie que je vois que vous ressentez d'avoir renoncé à toutes les choses de la terre, pour donner entièrement votre cœur à ce roi du ciel. Car cette joie est une marque certaine que ce changement fait en vous n'est pas un effet de légèreté et d'une pensée passagère, mais un ouvrage de Dieu qui vous a inspiré ce dessein. Il a voulu par là vous donner un gage de l'extrême bonheur dont vous jouirez, si vous lui demeurez fidèle, et en comparaison duquel un mari terrestre, des enfants et tous les biens du monde sont si peu considérables.

O ma sœur, si vous aviez éprouvé combien le Seigneur est doux à une âme qui méprise tout le reste pour ne s'attacher qu'à lui seul et qui ne respire que son amour, et quelles sont les consolations qu'il lui donne! Cette heureuse âme ressemble à la colombe qui, pour demeurer toujours pure, ne s'arrête jamais sur un corps mort, mais revient trouver son maître. Or, à quoi peut-on mieux comparer ce qui éclate le plus dans le monde qu'à un corps mort et tout corrompu, puisque nous y attacher est comme nous enfoncer dans une fange puante dont l'odeur nous sera enfin plus insupportable que le goût des plaisirs que nous y avions recherchés ne nous avait paru doux. Vous ne sauriez, ma sœur, trop remercier Notre-Seigneur de vous avoir ouvert les yeux pour connaître la différence qu'il y a entre ce qui est précieux et vil, éternel et temporel, un Dieu immortel et un homme mortel, et de vous avoir fait prendre ensuite cette heureuse résolution de préférer à un époux terrestre, quelque riche qu'il fût, un époux céleste. Soyez-lui aussi fidèle que vous pouvez vous assurer qu'il vous le sera, et vous éprouverez que ce n'est pas sans raison qu'on le nomme le chaste époux des chastes vierges. Vous trouverez en lui tous les avantages que vous sauriez souhaiter. Car cet heureux mariage est fort différent de ceux d'ici-bas, où il arrive d'ordinaire qu'une satisfaction de peu de durée est suivie d'un douloureux repentir; au lieu que les consolations dont on jouit dans ce céleste mariage vont toujours croissant, et que plus on connaît ce divin époux et plus on l'aime, parce qu'il ne ressemble pas aux hommes, en qui plus on

les pratique, et plus on y remarque de défauts, et qu'une femme qui paraît d'abord bien mariée se trouve peu après très-malheureuse.

Vous ne verrez, au contraire, jamais rien en Jésus-Christ qui ne vous ravisse de joie, ni aussi en sa très-sainte Mère, dont vous deviendrez comme la fille. Que favorable vous a donc été le jour que vous prites une telle résolution, et que vous le sera encore davantage celui auquel cet immortel Epoux viendra vous visiter, et que vous lui pourrez dire : Mon Seigneur et mon Dieu, comment ai-je pu mériter de recevoir de vous une si grande faveur, et de trouver ce trésor caché que j'aurais acheté pour un si petit prix quand il m'aurait coûté mille vies? O ma sœur, qui pourrait exprimer le bonheur d'un si admirable mariage et la joie qu'en reçoivent le ciel et la terre? Car le Père éternel se réjouit de voir qu'il y a des personnes dans le monde qui ont tant d'amour pour son Fils unique, que, pour se consacrer entièrement à lui, elles ne renoncent pas seulement à tous les plaisirs défendus par la loi, mais aussi à ceux qu'elle permet dans un légitime mariage, ce qui est l'une des plus grandes marques que l'on puisse donner d'une affection également pure et désintéressée. Quant à la seconde personne de cette adorable Trinité, comme Jésus-Christ n'est mort que pour acquérir des âmes qui l'aiment avec une entière pureté d'esprit et de corps, rien ne lui peut être plus agréable. Et le Saint-Esprit étant la pureté même, et si éloigné de tous les sentiments qui regardent la chair, lorsqu'il voit une âme qui méprise les délices, il la regarde avec plaisir ; et au lieu des consolations temporelles auxquelles elle renonce, il la remplit de consolations spirituelles. Pour le regard de la sainte Vierge, ce qu'elle est la mère de l'Epoux et comme la mère, le chef, la reine et la protectrice des vierges, on ne peut assez exprimer quelle est sa joie de voir qu'il y en ait sur la terre qui sont comme autant de fleurs dont sa parfaite virginité a été l'heureuse semence. Il ne manque pas aussi de purs esprits qui assistent à ce divin mariage. Car les anges sont comme autant d'officiers de ce roi céleste tout prêts à servir cette heureuse Epouse; et les enfants qui procèdent de ce mariage sont les bonnes œuvres, qui, au lieu d'être produites avec douleur, le sont avec une extrême joie, et n'acquièrent pas moins d'honneur à leur mère qu'elles leur donnent de contentement et la mettent dans une paix et un repos inconcevables.

Que pourriez-vous donc, ma sœur, souhaiter dans le monde qui approchât d'un si grand bonheur? Les plaisirs que vous y auriez seraient traversés de mille déplaisirs; et quand même ils en seraient exempts, combien peu dureraient-ils? Ou le mari meurt avant la femme, ou la femme avant le mari. Les enfants meurent; et, s'ils survivent, on a peine à les quitter. Réjouissez-vous donc de ce que votre Epoux est immortel, et qu'à l'heure de votre mort vous vous trouverez environnée, comme d'autant d'enfants, de ces bonnes œuvres que vous aurez faites. Elles vous accompagneront jusqu'au trône de Dieu, et vous récompenseront avec usure de tout ce que vous aurez souffert pour les produire. Ainsi, ces bienheureux enfants seront la gloire de leur mère, et la mort, au lieu de rompre ce sacré mariage, l'affermira encore davantage. Car Jésus-Christ est le maître de la vie et de la mort, et les démons ne sauraient nuire à ceux qu'il honore du nom de ses épouses, et dont il se déclare le protecteur. Les anges les accompagnent et les présentent à Dieu en chantant des cantiques à sa louange, leur donnent des bénédictions et leur disent : Venez, Epouses de Jésus-Christ, recevoir la couronne qu'il vous a préparée : entrez dans la joie de Notre-Seigneur. Et la bienheureuse Vierge, suivie d'un très-grand nombre de vierges qui ont fait dans le monde la même chose que vous faites, vous présentera à son divin Fils pour jouir éternellement de sa

présence et de la vue de son inconcevable beauté. Une heure d'une telle félicité est une récompense qui surpasse infiniment tous les travaux qu'on peut souffrir pour lui en cette vie. Ce sera là, ma sœur, que vous arriverez à ce bonheur inestimable pour lequel vous avez été créée, et que vous serez si ravie de vous trouver unie à votre Dieu, que nulles paroles et nulles pensées ne sauraient exprimer quels seront les transports de votre joie. Tout ce que l'on en peut dire est qu'elle sera semblable à un vase où le sucre, enflammé par la chaleur du feu, se répand de tous côtés. Enfin, ce sera là où, comblée d'un contentement ineffable, vous direz à ce Roi de gloire qui est l'objet de votre amour : J'ai obtenu ce que je souhaitais ; j'ai trouvé celui pour qui j'ai abandonné tout le reste : vous êtes, Seigneur, ma récompense, et mon unique occupation, durant tous les siècles des siècles, sera de vous louer et de vous aimer.

LETTRE XXX.

A UNE DEMOISELLE QUI SOUFFRAIT QUELQUES PEINES.

Il lui montre qu'elle doit considérer ses peines comme une faveur de Dieu, qui traite ainsi ceux qu'il aime.

Je désire, ma sœur, que vous vous consoliez dans vos peines ; que vous les receviez avec joie de la main de Dieu ; que vous les considériez comme une suite de celles que Jésus-Christ a souffertes, et comme des gages de son amour. Dites-lui avec David : *Vos châtiments me consolent* (*Ps.* XXII, 5), parce qu'encore que la chair souffre, l'esprit se réjouit de voir que Dieu nous traite en la manière dont il traite ceux qu'il aime. Car ne voyons-nous pas qu'il les éprouve par des tentations et des tribulations, afin de les rendre dignes d'être récompensés dans son royaume par une paix et un repos éternels des combats qu'ils ont soutenus dans le monde? Ce fut en cette manière que l'on tailla hors du temple les pierres dont il fut construit, et qu'après on les posa sans donner un seul coup de marteau (II *Rois*, VI). Ainsi, lorsque Dieu vous fait sentir des peines qui sont comme autant de coups de marteau, vous devez croire que c'est pour vous purifier de la corruption que vous avez tirée d'Adam, et vous rendre digne d'entrer dans sa divine maison, comme l'on préparait ces pierres pour entrer dans la construction du temple. Ne doutez point qu'il ne vous aime : et, au lieu de considérer vos souffrances comme un effet de son aversion, il veut que vous lui disiez ces paroles du psaume : *Vous avez sondé mon cœur; vous m'avez visité durant la nuit; vous m'avez éprouvé par le feu, et vous n'avez point trouvé de malice en moi* (*Ps.* XVI, 4).

Quelle joie n'est-ce point à une âme qui, ayant été fidèle à Dieu dans le temps de la prospérité et dans la nuit de la tribulation, et éprouvée par de grandes afflictions, peut dire à Dieu : *Tous ces maux sont venus sur moi, et néanmoins je ne vous ai point oublié ni violé votre alliance* (*Ps.* XLIII, 19). Jésus-Christ disait aussi à ses apôtres : *Vous êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux* (*Luc.*, XXII, 28). *C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé.* Ainsi encore que dans vos travaux Notre-Seigneur vous paraisse si rigoureux que vous soyez touchée de crainte jusqu'à trembler, il vous rassurera en vous disant : Je vous garde durant le jour et durant la nuit; je ne suis point fâché contre vous, et lorsque vous y penserez le moins, un breuvage que vous recevrez de ma main adoucira tous vos maux.

Voilà de quelle sorte l'ineffable miséricorde de Dieu prend soin des

âmes qu'il considère comme sa vigne chérie. Il les garde en tous temps et les visite à diverses heures par les travaux qu'il leur envoie en ce monde, afin de les exempter d'en souffrir en l'autre, parce que sans cela il ne serait pas possible de passer de la terre dans le ciel, et que les souffrances de ce monde ne sont rien en comparaison de celles de l'autre. C'est ce qui fait aussi qu'il commence dès cette vie à juger ceux qu'il aime, afin de ne les pas juger après leur mort, mais les consoler, et fait sentir seulement les effets de sa colère aux méchants qui ont vécu dans les délices et dans la prospérité.

Recevez, ma sœur, ces consolations que j'ai cru vous devoir donner dans vos peines. Considerez-les comme un préservatif pour votre âme, comme un gage de bonheur que Dieu vous prépare dans le ciel, et comme une guerre dont il sera lui-même la couronne que vous remporterez après être demeurée victorieuse. Croyez que vous lui serez d'autant plus agréable que vous aurez souffert davantage ; et si vos travaux vous semblent pénibles, dites à votre âme qu'elle ait un peu de patience ; que les ombres de la nuit passeront bientôt ; que la lumière du jour va paraître, et que le Seigneur la réjouira par sa divine présence, essuiera ses larmes, et la comblera de joie. Remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite d'être à lui, et croyez que puisqu'il vous aime et que son amour surpasse infiniment le nôtre, il n'a garde de vous oublier. Dormez donc en assurance, et quoi qui vous arrive, recevez-le avec joie, comme des faveurs de Dieu qui veut que vous considériez ces peines comme autant de pierres precieuses qui doivent vous faire oublier ce que vous aurez souffert pour les mériter. Car étant d'une valeur inestimable, comment pourriez-vous vous plaindre de les avoir achetees trop chèrement quand elles vous auraient coûté mille vies ? Remerciez-le de tout votre cœur de la grâce qu'il vous a faite de n'aimer que lui, de ne mettre votre confiance qu'en lui, et de n'avoir dans tous vos travaux d'autre objet et d'autre consolation que lui. Pouvez-vous douter qu'après vous avoir fait tant de grâces, il manque d'achever son ouvrage? Il vous guérira de toutes vos infirmités ; il vous recompensera de tous vos travaux ; et après vous avoir rachetée au prix de son sang, il vous donnera part à son royaume. Cet heureux jour ne tardera guère à venir, ne vous lassez point de l'attendre, et dites avec Jerémie : *Le Seigneur est mon partage, et je ne respire que lui seul* (*Jerem.*, *Thren.* III). Une honnête femme ne cherche en l'absence de son mari aucun divertissement, parce qu'il n'y a que sa présence qui puisse les lui rendre agréables. Vous devez de même après vous être donnée tout entière à ce divin Epoux, vous considerer comme etrangère dans le monde, n'avoir le cœur qu'où est votre trésor, et dans les sujets, soit de plaisir ou de douleur, dire : Le Seigneur est mon héritage, je ne respire que lui, et plutôt que de me rendre indigne d'assister au céleste festin où il me fait l'honneur de me convier, j'aime mieux souffrir ici-bas la faim que de me rassasier des plaisirs et des vanités du monde. Le Seigneur est fidèle en ses promesses et plein de bonté pour ceux qui espèrent en lui et qui le cherchent. Esperons donc et le cherchons avec une ferme créance qu'il nous fera la grâce de le trouver. Que s'il nous afflige quelquefois, il nous réjouit après pour toujours, et récompense dans le ciel nos bonnes œuvres. Ce sera là, ma sœur, que vous lui direz : J'ai trouvé ce que j'ai cherché ; je jouis du fruit de mon travail ; et je possède ce que j'ai tant desiré. Ce sera là que vous verrez le soin qu'il a pris de vous depuis le moment que vous fûtes conçue dans le sein de votre mère jusqu'à ce qu'il vous ait tirée à lui dans le ciel. Et enfin ce sera là que vous rendrez des actions infinies de grâces à son infinie bonté, et beaucoup plus grandes pour les peines que vous avez souffertes que pour

les consolations que vous avez eues, parce qu'elles vous auront beaucoup plus fait mériter une telle gloire.

Ainsi puisque vous voyez, ma sœur, que ces travaux ne vous seront pas moins utiles qu'agréables à Dieu, supportez-les, non-seulement avec patience, mais avec plaisir : élargissez votre cœur au milieu des tribulations pour en faire un bon usage; et que l'espérance d'un si grand bien à venir vous fasse supporter avec joie les maux présents. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous être si libéral de son amour que, comme l'huile nage sur l'eau, votre joie vous élève de telle sorte au-dessus de vos travaux, que les eaux des tribulations ne puissent éteindre le feu de votre charité; mais que sa flamme soit d'autant plus vive et plus ardente, qu'ils auront été plus grands. Ce divin Sauveur veuille, s'il lui plaît, être lui seul votre tout.

LETTRE XXXI.

A UNE DEMOISELLE QUI ÉTAIT FORT RETIRÉE.

Il lui parle du prix inestimable d'une âme et du soin que l'on doit apporter pour s'empêcher de tomber et pour se relever quand on est tombé.

Je ne saurais trop reconnaître la faute que j'ai faite et la peine qu'elle mérite d'avoir demeuré si longtemps sans vous écrire, quoique j'y fusse si obligé, parce qu'il a plu à Dieu se servir de moi pour vous engager dans son service, et qu'ainsi j'imite ce serviteur infidèle qui négligea de faire valoir le talent qu'il lui avait confié. J'avoue avoir doublement failli en cela, puisqu'autant que j'ai témoigné à l'égard de Dieu être un mauvais serviteur en ne faisant point profiter son bien, j'ai fait connaître à votre égard être un mauvais père, en ne fortifiant point votre âme par la nourriture de sa sainte parole dont il m'a rendu le dispensateur pour vous la distribuer fidèlement et avec prudence dans les temps où vous en auriez besoin. J'ai un grand regret de ma faute, et j'appréhende beaucoup d'en être puni, non pas tant par les peines et les autres châtiments qu'elle mérite, que par le préjudice que vous en recevrez. Car il est juste qu'un père qui ne prend pas le soin qu'il doit de nourrir et d'élever ses enfants, les voie mourir en sa présence, afin que la douleur lui ouvre les yeux que sa négligence avait fermés.

J'ai grand intérêt, ma sœur, de savoir la disposition où vous êtes, pour me réjouir si elle est telle que je le désire, ou m'affliger si elle ne l'est pas. Je souhaite d'apprendre si ces larmes si pleines d'amour, de respect et de tendresse, dont vous arrosiez, en la présence de votre divin Époux, la terre de votre cœur pour lui faire produire des fruits qui lui fussent agréables, continuent toujours de couler. Je souhaite d'apprendre si vous persévérez en ces veilles qui vous faisaient, dans le secret de la solitude, passer les nuits à penser aux douleurs que ce divin Sauveur a souffertes pour l'amour de vous. Je souhaite d'apprendre que son infinie bonté vous ait fait la grâce de ne rien perdre de ce silence dans lequel vous n'étiez occupée qu'à parler à lui de cette pauvreté qui vous comblait de richesses, de ce mépris de vous-même qui vous rendait si agréable à ses yeux; et de cet heureux changement de votre vie qui vous faisait admirer de tout le monde et glorifier Dieu en vous. Je souhaite d'apprendre que la servante de Jésus-Christ soit toujours telle qu'elle était; qu'elle ne vive que pour lui; qu'elle ne regarde que lui, et qu'elle ne pense qu'en lui. Enfin je souhaite d'apprendre qu'après s'être entièrement consacrée à son service, elle demeure ferme et constante dans sa résolution; qu'après avoir été nourrie des miettes qui tombent de la table du Seigneur, elle ne recommence pas à manger

des viandes d'Egypte et de se nourrir de gland comme les pourceaux, pour brûler ensuite avec les démons.

Servante de Jésus-Christ, je le prie de tout mon cœur qu'il soit satisfait de vous. Car, comme saint Paul disait que tout le bonheur de sa vie consistait au bonheur de ses enfants, je puis dire, quoique non pas avec une aussi ardente charité que ce grand Apôtre, mais avec ce peu qu'il a plu à Dieu de m'en donner, que mon bonheur consiste en ce qu'il soit satisfait de vous. La vie de mon corps ne me pourrait plaire si ma fille avait perdu la vie de son âme ; et je suis incapable de ressentir de la joie, jusqu'à ce que je sache que votre céleste Epoux, après s'être donné à vous, a établi sa demeure dans votre cœur. Que si cela n'est pas, j'avoue que j'en suis coupable, et j'en ferai la pénitence. Mais je ne prétends pas que vous y ayez part, ni que votre affliction augmente celle que le regret de ma faute et mon amour pour votre âme me feront si vivement ressentir. Si néanmoins vous ne pouvez vous empêcher d'avoir de la douleur de ma négligence, je l'adoucirai par l'aveu que j'en ferai avec autant de confusion que de regret ; et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur, que vous me trouverez si changé, que vous aurez sujet d'oublier que je vous ai été un mauvais père, comme Dieu oublie les fautes de ses enfants et de ses serviteurs. Si cette satisfaction ne vous suffit, j'en ferai telle autre qu'il vous plaira. Mais je vous conjure de rentrer dans le chemin où vous étiez si vous l'avez quitté : ou si vous continuez d'y marcher, faites-le-moi savoir, afin que la joie que j'en aurai me donne la force de faire la pénitence que vous me voudrez imposer à cause de ma négligence. Car pour ce qui est de m'être souvenu de vous, Dieu n'a pas permis que j'y aie manqué. Et comment l'aurais-je pu faire, puisque j'ai toujours souhaité avec tant d'ardeur de vous voir entièrement consacrée à son service, et ressenti tant de joie des miséricordes qu'il vous a faites, que vous m'avez incessamment été présente, quoique je ne vous aie pas consolée par mes lettres et exhortée à marcher de plus en plus avec courage dans cette sainte carrière où il vous a fait la grâce d'entrer. Pardonnez-le-moi, ma sœur, pour l'amour de Jésus-Christ. Ou si vous voulez en cela user de sévérité, que ce ne soit que contre moi et non pas contre vous-même. Gardez-vous bien de vous refroidir dans votre amour pour Dieu, qui n'a point de part à la faute commise par son serviteur : et si vous l'aviez fait, souvenez-vous qu'il a promis de recevoir ceux qui retourneront à lui. Croyez qu'il vous pardonnera comme vous m'aurez pardonné; qu'il ne vous fera pas moins de grâce qu'auparavant, et qu'il vous fera chanter le même cantique de louange que vous chantâtes dans le commencement de la profession que vous fîtes de vouloir être toute à lui, que l'on peut considérer comme le temps de votre naissance et de votre enfance dans la vie de la grâce. Ne donnez pas de la joie au démon après lui avoir donné de la douleur : n'attristez pas votre bon ange après les actions de grâces qu'il a rendues à Dieu de vous avoir appelée à son service; et ne troublez pas la fête que l'on a faite dans le ciel après votre conversion. Que si quelqu'une de ces choses est arrivée par ma faute, ne perdez pas néanmoins courage : Notre-Seigneur ouvrira, pour vous recevoir, ces bras qu'il a souffert, pour l'amour de vous, que l'on ait étendus sur la croix : et tant s'en faut qu'il rejette ceux qui, après avoir lâché le pied dans le combat, y sont retournés avec plus de courage qu'auparavant, il les préfère même à ceux qui, encore qu'ils n'aient point fui, n'ont eu qu'une valeur médiocre. Car dans ces sortes de guerres on ne perd pas la victoire, encore que l'on reçoive des blessures, mais seulement lorsque l'on s'enfuit et que l'on se reconnaît pour vaincu.

Reprenez donc courage, ma chère sœur, recommencez tout de

nouveau avec une ferme confiance que vous trouverez Jésus-Christ disposé à vous recevoir ; qu'il ne confondra pas votre humilité ; que vous voyant prosternée à ses pieds, il ne vous rejettera pas, et qu'il écoutera les prières de ceux qui intercéderont pour vous dans le ciel.

Quant à ce qui est de moi, comme je suis la cause du mal, s'il y en a eu, j'en ferai pénitence, je prierai Notre-Seigneur d'oublier la faute arrivée par ma négligence et de considérer seulement ce qu'il lui a plu de commencer en vous, que je n'ai pas su conserver : je l'en conjurerai par son amour pour les âmes, qui lui fait dissimuler nos péchés lorsque nous nous en repentons ; et enfin je le conjurerai par lui-même de vous conserver sous l'ombre de ses ailes, de vous rendre agréable à ses yeux, et de se contenter de me punir autant qu'il lui plaira. Je vous prie, de tout mon cœur, de m'écrire, encore que j'avoue ne mériter pas que vous me rendiez réponse.

LIVRE TROISIÈME.

LETTRES ECRITES

A DES DAMES DE QUALITÉ SÉCULIÈRES

et à d'autres femmes mariées et à des veuves.

LETTRE PREMIÈRE.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il lui montre que le moyen le plus assuré pour servir Dieu est de souffrir pour son amour.

Madame,

Notre vie passe si vite, que la prudence nous oblige à prendre la résolution de servir Jésus-Christ, et de ne perdre point de temps à l'exécuter, afin de n'avoir pas sujet de nous repentir d'avoir été infidèle à un Dieu qui nous a été si fidèle, et que nous devons croire qui nous le sera toujours.

Il y a infinies choses en ce monde sur lesquelles nous pouvons arrêter nos yeux, puisque Dieu nous a donné le libre arbitre qui nous permet de préférer les unes aux autres. Mais laquelle choisirons-nous ? Sera-ce des plaisirs qui durent si peu et qui causent après beaucoup plus de douleur qu'ils n'avaient donné de joie ? ou sera-ce les richesses qui aveuglent ceux qui les possèdent et rendent l'entrée du ciel si difficile ? En vérité, madame, rien ne mérite ici-bas d'être l'objet de notre amour. Il n'y a qu'affliction d'esprit, que traverses, que vanité des vanités, et enfin tout n'est que vanité. Qu'heureux donc celui qui ne s'attache point d'affection à ce qui disparaît si promptement, mais seulement aux plaisirs qui sont les seuls véritables, parce qu'ils sont fondés sur la vérité même qui est Dieu, et sur ses richesses qui sont les seules assurées parce qu'elles consistent à posséder celui qui est l'inestimable richesse des bienheureux. Mais il y a divers moyens de le servir, et chacun choisit celui qui est le plus conforme à ses sentiments. Les uns se portent à la vie active, les autres à la contemplative; les uns embrassent l'abstinence, les autres s'affectionnent à la chasteté. Ainsi ces diverses vertus sont comme autant de diverses fleurs qui font éclater la gloire des saints aux yeux de Dieu et dans le champ de l'Eglise. Néanmoins ce qui lui plaît davantage est de préférer à tout le reste le

plaisir de souffrir pour son amour comme n'y ayant rien de plus élevé ni de plus sûr. Jésus-Christ, qui est l'éternelle vérité, nous l'a appris lui-même, puisqu'il n'est principalement venu au monde que pour nous l'enseigner par son exemple et nous exhorter à l'imiter. Mais parce que rien n'est plus contraire à nos sens, il n'y a que notre amour pour lui qui soit capable de nous faire trouver de la douceur dans une chose si amère par elle-même, et de nous faire embrasser ce qui naturellement ne nous donne que de l'horreur. Que veut dire ce que Moïse fut si épouvanté de voir ce serpent qui se présenta à lui sur la montagne de Sinaï, qu'il fut près de s'enfuir (*Exode*, IV), sinon que la vue des souffrances présentes et à venir nous étonne de telle sorte, qu'il n'y a point d'efforts que nous ne fassions pour les éviter? Mais comme Dieu commanda à cet admirable législateur de prendre ce serpent, et qu'il ne l'eût pas plutôt entre les mains qu'au lieu de le mordre il lui servit de bâton et de soutien : il arrive de même à ceux qui se soumettent dans les travaux à la volonté de Dieu, que leur trouble cesse, leur faiblesse change en force, et leur appréhension en une ferme confiance que Dieu qui les aime comme ses enfants les assistera; que l'*affliction produira la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et une espérance qui ne confond point* (*Rom.*, V, 3), parce que Jésus-Christ a promis à ceux qui prendront part à sa croix de leur donner part à sa gloire. C'est ainsi que la tribulation se change en un bâton qui nous soutient dans notre faiblesse, à cause qu'elle augmente notre confiance en Dieu et fait cesser les plaintes que les souffrances nous faisaient faire comme si c'eussent été des morsures que nous eussions reçues de ce serpent qui nous faisait tant de peur.

Prenez donc garde, madame, de bien choisir ce que vous croirez qui sera le plus agréable à Dieu, et de n'être pas du nombre de celles que saint Paul reprend lorsqu'il dit : *Encore que depuis le temps qu'il y a que vous servez Dieu, vous devriez être capable d'enseigner les autres, vous continuez de ressembler à des enfants à qui il faut enseigner les premiers éléments par où l'on commence à expliquer la parole de Dieu, et il faut plutôt vous nourrir de lait que d'une viande solide qui est la nourriture des forts* (*Heb.*, V, 12).

Considérez, madame, qu'un maître a peine à souffrir que son disciple l'oblige à répéter diverses fois la même chose sans qu'il la comprenne, et un médecin de voir que son malade ne profite point des remèdes qu'il lui a ordonnés diverses fois. Dieu ne veut pas de même que nous soyons toujours dans la consolation, qui est comme du lait si doux et si aisé à prendre; mais que nous surmontions toutes sortes de difficultés pour courir promptement vers lui, et que le feu de notre amour consume tout ce qui s'y oppose; car rien ne peut tant sur nous que l'amour, et nous ne saurions lui en donner des preuves que dans la souffrance. Une personne qui fait profession d'être à Jésus-Christ doit désirer qu'il connaisse qu'elle l'aime véritablement, parce qu'encore qu'elle ait beaucoup à souffrir, elle a la consolation de voir que l'ayant éprouvée comme on éprouve l'or par le feu, elle ne s'est point trouvée coupable et n'a point tourné la tête en arrière dans sa résolution de le servir.

Rien ne nous fait plus mériter que de demeurer inébranlables dans ce qui nous est le plus pénible, et n'est plus agréable à Dieu que de nous voir souffrir avec joie pour l'amour de lui, et boire avec lui le calice qu'il a bu pour l'amour de nous. Arrêtez, madame, vos yeux sur lui, puisqu'il vous a fait la grâce de vous choisir pour le regarder : ne reculez point dans le combat où vous vous êtes engagée pour le service de ce Roi du ciel, et ne tenez point de temps bien employé que celui où vous souffrirez pour son amour, parce que c'est le seul qui vous fera

connaître combien vous l'aimez. Car, dans les autres, quand vous seriez ravie jusque dans le troisième ciel, comment pourriez-vous discerner si c'est lui ou vous-même que vous aimez, puisque ce ne serait peut-être que votre satisfaction que vous chercheriez et le plaisir de jouir de l'accomplissement de vos souhaits, plutôt que celui de voir que la volonté de Dieu s'accomplit en vous? Comme vous n'avez été rachetée par le sang de Jésus-Christ et consacrée à lui dans le baptême que pour l'aimer, acquittez-vous fidèlement et sans discontinuation de ce devoir. C'est le moyen de paraître, au jour de son jugement, riche en amour et toute couverte des blessures que vous aurez reçues dans la guerre que vous aurez soutenue contre les démons et contre le monde. C'est le moyen d'imiter ce divin Sauveur, qui mourut dans le combat que son amour lui fit entreprendre pour notre salut : ce qui oblige tous ceux qui l'aiment à souffrir comme il a souffert, à répondre à son amour par leur amour, et à ses travaux par leurs travaux dont il sera lui-même l'éternelle récompense. Je le prie, madame, de tout mon cœur, qu'après vous avoir, par son extrême miséricorde, choisie pour être à lui, vous vous trouviez être de cet heureux nombre.

LETTRE II.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES DANS LE DESSEIN QU'ELLE AVAIT DE SERVIR DIEU.

Il la console en lui apprenant de quelle sorte Dieu a accoutumé de traiter ceux qui sont à lui, et la confiance qu'elle doit avoir qu'il la délivrera de ses peines.

Madame,

Je prie le Saint-Esprit d'être toujours votre lumière et votre force. Ceux qui s'embarquent sur la mer pour aller chercher une terre très-éloignée, mais fort riche, où ils espèrent de faire leur fortune, souffrent d'ordinaire extrêmement tant par les tempêtes que par le manquement de vivres et autres périls et incommodités qui se rencontrent dans ces grands voyages, principalement quand l'on n'a point navigué sur des mers encore inconnues. Mais l'espérance de s'enrichir les fait passer par-dessus toutes ces difficultés et ne point craindre de hasarder leur vie. Que si l'on s'expose à tant de peines et de hasards pour des choses si peu importantes, devez-vous, madame, perdre courage, sachant, comme vous le savez, quel est le bonheur que Dieu a préparé dans le ciel à ceux qui l'aiment? Une aussi grande entreprise que celle de jouir de cette gloire ne mérite-t-elle pas de se résoudre à beaucoup souffrir? Et faut-il vous étonner de vous trouver quelquefois comme poussée contre un écueil, de perdre de vue l'étoile du nord, et de voir tout l'air couvert de ténèbres, puisque ce sont des moyens dont Dieu se sert pour mettre ceux qui l'aiment en tel état que quelque peu éclairés qu'ils soient, ils connaissent que leur conduite et leurs forces leur sont inutiles. Il ne les abandonne pas néanmoins : il les tire de cet abîme d'obscurité et leur donne du courage; mais quelquefois longtemps après, afin de les humilier et leur montrer le besoin qu'ils ont de son assistance. Ils souffrent même encore alors tant d'autres peines, qu'ils ne peuvent se servir de la grâce qu'il leur a faite de les délivrer des premières, et ne se trouvent pas moins abattus qu'auparavant. C'est ainsi que Dieu laisse les siens dans une telle dépendance de lui, qu'ils ne sauraient penser, sans trembler, dans quelle extrémité de misère ils seraient réduits, s'il ne venait à leur secours et n'était aussi proche d'eux qu'il leur paraît en être éloigné : et c'est ainsi qu'encore qu'ils n'aient pas toute la confiance qu'ils désireraient d'avoir en lui, il ne laisse pas de prendre soin d'eux, pour leur faire connaître qu'il est si

fidèle en ses promesses, que leurs manquements ne l'empêchent pas de les protéger toujours.

Comme l'on voit un homme qui sait faire des tours d'adresse jeter un verre si haut en l'air, que l'on ne doute point qu'il ne tombe et ne se casse en mille pièces, puis le reprendre d'une manière qui fait admirer sa dextérité : une âme est de même entre les mains de Jésus-Christ. Et ainsi en quelque sorte qu'il dispose d'elle, elle ne doit rien craindre, parce qu'il l'aime, et est si fidèle en ses promesses, qu'encore qu'elle change, il ne change pas, selon ce qu'il a dit dans l'Evangile : *Mes brebis entendent ma voix : je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle : elles ne périront jamais, et nul ne les ravira d'entre mes mains* (*Joan.*, X, 27). Vous avez, madame, sujet de croire qu'il vous a fait la grâce d'être l'une de ces brebis spirituelles. Or nous voyons dans l'Ecriture que Rébecca désirant avec ardeur d'avoir des enfants, et Isaac, son mari, en ayant, à sa prière, demandé à Dieu, elle sentit, durant sa grossesse, deux enfants se battre dans son ventre avec tant de violence, que les douleurs que cette antipathie lui faisait souffrir la portèrent à dire à son mari : Si je devais me trouver en cet état pour devenir mère, je ne sais comment j'ai pu souhaiter d'avoir des enfants. Sur quoi ce saint patriarche se mit en prière, et il lui fut répondu de la part de Dieu, que ces deux enfants signifiaient deux peuples, dont le plus grand, quoique belliqueux, serait inférieur au moindre : et ainsi sa peine cessa.

Que si vous désirez, madame, de savoir en quoi cette histoire vous convient, sachez qu'il y a dans votre âme comme deux enfants qui se combattent : l'un est l'inspiration de Dieu, et l'autre la tentation du démon ; l'un est doux et paisible, et l'autre turbulent et inquiet ; l'un vous console dans vos peines en vous disant qu'il vous est avantageux de souffrir pour l'amour de Dieu, et l'autre vous afflige en vous représentant qu'une vie si longue et pleine de travaux continuels est insupportable ; l'un vous donne du courage en vous assurant que Dieu achèvera en vous ce qu'il a commencé, et l'autre vous décourage de telle sorte qu'il vous porte presque au désespoir. Ainsi, il y a des personnes qui ne pouvant résister à un si rude et si continuel combat, disent en elles-mêmes : S'il se trouve tant de difficultés à surmonter pour marcher dans le chemin du ciel, pourquoi nous y sommes-nous engagées ? Mais un homme de bien doit comme un autre Isaac répondre à cela de la part de Dieu, qu'une mère chrétienne n'a rien à craindre, et a sujet, au contraire, de se consoler parce que celui qui paraît être le moindre de ces enfants sera supérieur de l'autre. On peut comparer les mauvaises pensées et les indispositions au bien, au premier de ces deux enfants, et les bonnes qui viennent ensuite au second ; et c'est de cette contrariété que vient la guerre qui arrive entre eux. Mais comme ce qui est bon procède de Dieu, le bien demeure victorieux du mal ; c'est pourquoi ceux qui sentent ce combat dans eux-mêmes, doivent croire que le puîné de ces deux enfants sera supérieur de l'aîné et le tiendra si assujetti qu'il n'osera se révolter.

Puis donc, madame, que Dieu est jusqu'ici demeuré victorieux dans vous, ne doutez point qu'il ne continue toujours de l'être, et jugez par les imperfections de ce mauvais fils, combien imparfaite est la mère de qui il a tiré sa naissance ; car ce mauvais fils qui vous appartient particulièrement tient de vous tout ce qu'il a de mauvais, et ce bon fils n'est redevable de tout ce qu'il a de bon qu'au Saint-Esprit, à qui seul et non pas à vous, il faut en donner la gloire. Dieu vous fera surmonter toutes les difficultés qui s'opposeront au dessein que vous avez de vous avancer dans son service, parce qu'il s'agit en cela de son honneur. Il purifiera votre âme par les peines que vous souffrez, la

rendra un vase d'élection, vous procurera d'autres avantages, et vous apprendra à excuser les fautes des autres en considérant le peu que vous pouvez par vous-même pour vous corriger des vôtres propres, jusqu'à ce qu'il vous en délivre par des souffrances, sans quoi vous ne pourriez jamais ni les connaître, ni en être délivrée; car l'Ecriture nous apprend que rien ne nous instruit tant que la tentation (*Eccles.*, XXXIV) : qu'après avoir été nourris de lait comme les enfants, on devient capable de manger du pain dur, et de dire : J'attends cet heureux jour où Dieu me fera participer à son festin, comme Abraham en fit un lorsque Sara eut sevré son fils Isaac; et encore que cet heureux jour tarde à venir, je ne m'en affligerai ni ne m'en affaiblirai point avec les faibles; mais en quelque sorte qu'il lui plaise que je le serve durant toute ma vie, je le réputerai à une grande grâce. Je le prie de vous conserver sous l'ombre de ses ailes.

LETTRE III.

A LA MÊME DAME.

Il lui montre que la croix est le chemin du ciel, et combien Dieu considère la confiance que l'on a en lui.

Vous savez, madame, qu'une chose d'un prix aussi inestimable qu'est le ciel ne s'acquiert pas facilement; vous savez que l'on ne saurait se sauver sans porter la croix d'une manière ou d'une autre, et qu'il ne dépend pas de nous de choisir celle qui nous est la plus agréable; mais qu'il faut la recevoir de la main de Dieu telle qu'il lui plaît de nous la donner. Il nous serait désavantageux que cela dépendît de nous, puisque nous ne pourrions témoigner à Dieu notre soumission à sa volonté, autant dans ce que nous désirons que dans ce que nous ne désirons pas. Il sait mieux que nous ce qui nous est le plus utile, et nous n'avons qu'à marcher toujours, quoique par des chemins si rudes, que l'on ne peut avancer sans être trempé de sueur; et dans ce travail continuel, il faut toujours dire : Je ne fais aujourd'hui que commencer.

Cette sainte persévérance, fondée sur une ferme confiance en Dieu, est le moyen de lui plaire et de vaincre le démon. Elle ressemble à la robe que Jacob donna à son fils Joseph, qui lui descendait jusqu'aux talons (*Gen.*, XXXVII); et il faut, madame, pour arriver à ce repos éternel auquel nous aspirons, passer par l'eau et par le feu. Mais Dieu ne mérite-t-il pas bien que l'on ne trouve rien de difficile à entreprendre pour son service? Et ce repos ne surpassera-t-il pas infiniment la peine que nous aurons eue à l'acquérir, puisqu'il durera toujours?

Tout ce qui est sous le soleil finit; mais rien de ce qui est au-dessus du soleil ne finira. Dieu réprouva ceux des Israélites à qui la longueur et les incommodités du chemin dans le désert, jointes à l'étonnement d'avoir des géants pour ennemis, firent perdre courage, et ce qu'ils regrettèrent l'état où ils étaient durant leur captivité en Egypte, et leur appréhension de ce qui leur restait à souffrir les priva du fruit de tous leurs travaux passés. Lorsque saint Paul parle de ce qu'ont enduré les saints patriarches et les prophètes, il ne peut se lasser de louer leur persévérance, à cause que cette vertu qui porte à toujours espérer, empêche que l'on ne se décourage par le retardement des promesses de Dieu qui a dit par Isaïe : *Celui qui croit en moi ne doit point avoir d'impatience* (*Isaïe*, XXVIII). Or, ce qui le fait parler ainsi est qu'ayant prédit par la bouche de ce prophète, qu'il enverrait bientôt son Fils unique dans le monde, quelques-uns auraient pu croire que cela arriverait dans peu d'années, sans considérer qu'il n'agit pas comme les

hommes, qui, lorsqu'on leur promet aujourd'hui une chose, s'imaginent qu'on l'exécutera dès le lendemain.

Il vous doit suffire, madame, de savoir que vous marchez dans un désert dont la terre sèche et aride est, comme le dit Jérémie, une image de la mort (*Jerem.*, II). Je crois qu'il vous reste encore du chemin à faire; car il arrive quelquefois qu'à la fin de la journée il faut monter une montagne pour trouver la ville où l'on veut aller, ainsi que la plus grande amertume d'une médecine est dans le fond, et que la plus cruelle persécution exercée contre le peuple de Dieu fut quand il était sur le point de s'affranchir de servitude. Mais ces peines sont suivies d'une extrême consolation parce qu'après avoir monté la montagne, on trouve la ville que l'on souhaitait; qu'après avoir pris la médecine, on est soulagé, et qu'après la persécution des Egyptiens, on recouvre la liberté par l'assistance de Dieu.

La puissance, les artifices et les persécutions de vos ennemis ne doivent pas vous étonner puisqu'ils vous rendront d'autant plus agréables à Notre-Seigneur, qu'ils seront plus grands. Il faut porter sa croix sans vouloir nous en décharger, tant qu'il nous restera de vie, quoi que les pharisiens nous puissent dire pour nous tenter comme ils tentaient Notre-Seigneur. C'est pour l'amour de lui que nous l'avons embrassée, et il nous a aidés jusqu'ici à la porter; que si quelquefois elle nous semble si pesante qu'elle nous fait plier les genoux et tomber sous un si grand poids, nous ne devons pas nous en étonner puisque cela lui est arrivé à lui-même, et qu'encore qu'il soit le Dieu fort et tout-puissant, il l'a bien voulu pour nous apprendre à ne nous pas décourager lorsque nous nous trouvons comme accablés de tristesse et avoir perdu la confiance. Il sait de quelle masse de corruption nous avons été tirés, et quelle est notre misère; mais l'humble confession que nous en faisons ne lui est pas moins agréable que la présomption d'une fausse justice lui est odieuse; il est notre guide, et encore qu'il se cache quelquefois à nous, comme l'étoile qui conduisait les Mages se cacha à eux durant quelque temps, il recommence aussitôt après à nous éclairer par sa lumière et à nous rendre la joie que son absence nous avait fait perdre. Les saints qui sont maintenant dans la gloire ont éprouvé ces changements, se trouvant tantôt dans la lumière, tantôt dans les ténèbres, tantôt dans une telle force qu'ils croyaient tout leur être possible, et tantôt dans une si grande faiblesse, qu'une paille leur paraissait une poutre, et se sentaient si appesantis que s'imaginant de ne pouvoir aller plus avant, ils disaient comme Job : *On ne saurait demeurer dans un même état* (*Job.*, XIV) ; et comme David : *Je me trouve le soir dans les pleurs, et le matin dans la joie; et d'autres fois lorsque je suis gai le soir, je suis triste le matin* (*Psal.* XXIX). Ainsi il y a une grande différence entre ceux qui règnent dans la terre ferme du ciel et ceux qui naviguent ici-bas sur une mer agitée de continuelles tempêtes.

Dans ces combats que nous avons à soutenir, nous devons nous contenter de ne pas fuir lorsque nous y recevons des blessures, puisque David nous assure que Dieu délivrera enfin son peuple et se souviendra de l'alliance qu'il fit avec lui quand il le suivit dans le désert; car il n'oublie pas ce que ceux qui l'aiment ont souffert et ce qu'ils souffrent encore. Il les fait heureusement arriver au port et chasse ces funestes oiseaux qui viennent pour souiller les sacrifices qu'on lui offre. C'est ainsi qu'il traite ici-bas ses serviteurs; qu'il les délivre de leurs peines; qu'il les en récompense, et qu'ils sont d'autant plus heureux dans le ciel qu'ils ont plus souffert dans le monde.

Représentez-vous, madame, d'un côté la joie qu'aurait le démon de profiter de nos travaux, et, d'un autre, le plaisir que Dieu et les anges

ressentiront de nous voir fidèles dans nos devoirs, et avec quelle allégresse nous chanterons à jamais dans une autre vie les miséricordes du Seigneur qui nous aura délivrés des misères de celle-ci. Je le prie d'être votre lumière, votre force et votre soutien.

LETTRE IV.

A LA MÊME DAME.

Sur le même sujet que la lettre précédente.

Mon âme est étroitement unie à la vôtre, parce que Dieu m'a chargé du soin d'une partie de ce qui la regarde, comme saint Paul disait que ceux qu'il instruisait étaient sa joie, son honneur et sa couronne, à cause que la parole de Dieu, qu'il leur avait annoncée, les avait fait changer de vie et entrer dans le chemin du ciel, et qu'il espérait que Dieu le récompenserait un jour de ce qu'il avait été l'instrument dont il s'était servi pour gagner ces âmes. Il les nomme sa couronne parce que de même qu'une couronne pare la tête, ces âmes étaient comme autant de pierres précieuses qui paraient la sienne et le remplissaient de joie. Ainsi il n'y a pas, madame, sujet de s'étonner que je souhaite le bien de votre âme, puisque celui de la mienne s'y rencontre par la grâce que Dieu m'a faite de vous avoir donnée à moi en qualité de fille, et qu'ainsi vous serez l'une des pierres précieuses qui enrichiront ma couronne, s'il me fait la faveur de continuer à lui être fidèle dans le ministère auquel il lui a plu de m'appeler. Puis donc que vous êtes l'une de ces pierres précieuses qu'il destine pour embellir une couronne, il veut que l'on n'oublie rien pour la perfectionner; car quelle apparence d'employer à un tel usage des pierres brutes qui n'ont point reçu l'éclat et la perfection que le Saint-Esprit leur peut donner? Il faut que les pierres vivantes qui entrent dans la construction de la Jérusalem céleste, soient taillées par tant de coups de marteau, qu'il semble que Dieu les veuille mettre en pièces; mais il n'a au contraire autre dessein que de les polir pour les rendre, au dernier jour, d'autant plus éclatantes devant son trône, qu'elles auront été taillées ici-bas avec plus de travail. Ce sera alors que l'on verra que ce qui paraissait un effet de sa sévérité en était un de sa miséricorde, et qu'il placera lui-même ces pierres chacune en son rang, d'une manière si avantageuse, que la splendeur de la moindre d'elles surpassera infiniment la gloire de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde et de tout ce que nous saurions nous imaginer. O bienheureux travaux qui feront que Dieu nous recevra entre ses bras! Frappez-nous, Seigneur, tant qu'il vous plaira, pourvu que vous nous témoigniez de la tendresse; faites-nous pleurer, pourvu que vous essuyiez nos larmes; affligez-nous en toutes manières, pourvu que nous jouissions de vous, qui êtes notre tout, et soyez-nous rigoureux, pourvu que nous éprouvions combien grande est votre miséricorde.

Nous devons, madame, nous considérer en ce monde comme des exilés qui sont toujours à la veille de ce passage dans une autre vie auquel on peut donner le nom de pâque. Le ciel est notre patrie; et c'est là que nous nous trouverons dans une fête continuelle. Ainsi, que nous importe de quelle sorte nous passerons cette vie, pourvu que nous voyions alors la gloire de Dieu, que nous y participions et que nous célébrions cette pâque avec les mêmes transports de joie que tant de bienheureux habitants de cette ville sainte, qui est le séjour éternel du Seigneur, l'ont célébrée avant nous.

Rendez grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il vous traite comme il a traité ceux qu'il a le plus chèrement aimés, et même son Fils unique

qui est la pierre fondamentale de cette superbe cité. Représentez-vous ce nombre infini de coups qu'il a reçus, et ceux qu'a reçus aussi la bienheureuse Vierge qui est comme la seconde pierre de ce céleste édifice. Considérez que chacune des autres pierres y est placée selon ce qu'elle a plus ou moins souffert pour être mise en œuvre ; et que si les justes sont traités de la sorte, que peut faire un pécheur? sinon de baisser la tête et dire : vous ne me châtiez guère, Seigneur, parce que je ne mérite pas de l'être davantage ; et quand je souffrirais seul tous les maux imaginables, je les devrais compter pour peu, puisque les plus grandes peines de cette vie doivent paraître petites à celui qui a mérité l'enfer.

Reconnaissons, madame, que Dieu nous est doux lors même qu'il nous paraît être le plus sévère, puisqu'il ne punira point en l'autre monde celui qu'il aura châtié en celui-ci, mais au contraire le consolera, selon ces paroles d'un prophète : *Dieu ne juge point deux fois une même chose* (*Nahum*, I). Nous ne souffrons rien que nous n'ayons mérité, et Dieu est si bon qu'il nous pardonne nos péchés après nous avoir punis par les afflictions qu'il permet qui nous arrivent, et que considérant ces afflictions comme si c'étaient des services que nous lui eussions rendus, son extrême bonté fait qu'il les couronne, et qu'ainsi elles nous soulagent des peines du purgatoire et nous font gagner le ciel. Qui sera donc celui qui ne les souffrira pas avec joie, qui ne demandera pas à Dieu de les augmenter, et qui ne sera pas fâché s'il le lui refuse? Une personne qui connaît Jésus-Christ et le bonheur de son royaume, n'a point de compassion de soi-même, parce qu'elle sait qu'elle lui sera d'autant plus agréable qu'elle souffrira davantage pour l'amour de lui. C'est ce qui faisait dire à cet admirable martyr, saint Ignace : *Je ne crains ni le feu, ni les croix, ni les bêtes les plus cruelles, ni la destruction de mon corps, ni tous les autres tourments dont le diable se servira pour me faire souffrir, pourvu que Jésus-Christ me fasse la grâce de le posséder ; car il n'y a rien ici-bas qui me puisse plaire ; et j'aime mieux mourir pour mon Sauveur que de régner sur toute la terre.* Ce grand saint parlait de la sorte parce qu'il connaissait et aimait Jésus-Christ, et il voit maintenant combien il lui a été avantageux de renoncer à tout le reste pour se donner entièrement à lui et l'avoir pour maître.

C'est ainsi, madame, que vous devez tâcher de souffrir pour expier vos péchés ; et quand même vous n'en commettriez point, vous devriez être bien aise de souffrir pour Jésus-Christ par un sentiment d'amour, puisqu'il a tant enduré pour vous, quoique non-seulement il ne fût point coupable, mais fût l'innocence même. Dites-lui qu'encore que vous reconnaissiez mériter ces peines, vous voulez les souffrir par un pur mouvement d'amour, comme si vous ne les méritiez pas, afin de vous conformer à lui, et ne doutez point que cela ne lui soit très-agréable. Car celui qui manque de courage pour souffrir beaucoup, ne peut se vanter de l'aimer beaucoup, parce qu'on ne saurait l'aimer sans souffrir pour lui ; et j'espère qu'il récompensera, par des joies éternelles, les douleurs et les travaux que vous supporterez en ce monde, quoique ce soit une assez grande récompense que de souffrir pour un tel maître ; et que, comme le plus grand bonheur de l'autre vie est de posséder Jésus-Christ, vous n'en trouverez point de plus grand en celle-ci que de souffrir pour l'amour de lui. Souffrez donc, madame, de bon cœur, puisque ces souffrances passagères vous feront acquérir une couronne éternelle.

LETTRE V.

A UNE DAME AFFLIGÉE.

Il l'exhorte à souffrir avec patience et une grande confiance en Dieu.

Encore que les apprehensions et les craintes affligent l'âme, vous avez, madame, sujet de vous consoler dans les vòtres parce qu'elles sont sans fondement. Vous pouvez juger par là quelle est notre misère, puisque lorsque nous marchons sans craindre Dieu et sans l'avoir pour l'objet de notre conduite, nous ne craignons point; et que lorsque nous le regardons et voulons nous conformer à sa volonté, nous ne nous pouvons empêcher de le craindre; au lieu que ce devrait être le contraire, vu que ceux qui ne craignent pas Dieu sont menacés de châtiments capables de faire trembler les plus assurés, et qu'il commande à ceux qui le craignent de se confier en sa miséricorde.

Vous êtes maintenant, madame, en état d'en faire l'épreuve. C'est pourquoi je vous conjure de considérer attentivement quelle vous êtes et quelle vous pouvez être, si vous reconnaissez n'être que poudre et cendre devant ses yeux, si vous vous défiez de vos forces, et si vous vous regardez comme un pauvre mendiant tout couvert de plaies qui demande humblement à Jésus-Christ de lui faire quelque aumône.

Notre orgueil et notre complaisance pour nous-mêmes ne peuvent être guéris que lorsque Dieu nous abandonne à notre propre conduite, afin de nous faire voir quel est notre aveuglement de nous tant aimer. Car nous ne saurions nous connaître sans avoir compassion de notre misère et recourir à Jésus-Christ pour le prier de nous assister contre nous-mêmes. C'est de lui, madame, que vous devez attendre le soulagement de vos peines. Et quand, pour guérir entièrement ces plaies dont vous vous plaignez, il y porterait le fer et le feu, ne perdez pas néanmoins courage, mais regardez cette rigueur comme votre croix, et détournez en même temps vos yeux de ce qui a peut-être autrefois été votre idole. Ne vous laissez point aller à ces frayeurs qui vous inquiètent, puisque l'Écriture nous apprend qu'il se faut modérer dans ces rencontres, pour se résigner entièrement à la volonté de Dieu et en attendre l'effet avec patience (*Isaïe*, XXVIII). Ainsi n'imitez pas ces personnes qui, n'ayant jamais été soumises à la volonté d'autrui, ont peine à se résoudre de ne pas toujours faire la leur propre.

Enfin, madame, ce que Dieu demande principalement de vous est que vous vous connaissiez vous-même, afin que vous ne vous glorifiiez pas de ses faveurs, mais sachiez quelle vous êtes et quelle vous seriez sans son assistance.

Puisque vous êtes résolue de servir Dieu, servez-le avec beaucoup de courage. Car il veut que ceux qui se donnent à lui aient un cœur de lion, et c'est l'offenser que de n'avoir pas une entière confiance en son secours. Il vous a attirée à lui lorsque vous étiez éloignée de lui, et pouvez-vous donc craindre qu'il vous abandonne maintenant que vous en êtes si proche? Il vous a choisie pour fille lorsque vous pouviez passer à son égard pour une étrangère, et pourrait-il vous rejeter en suite d'une telle grâce? Jugez donc par ce qu'il a déjà fait pour vous ce qu'il continuera de faire.

Je désirerais fort de vous aller voir. Mais si vous voulez bien peser ce que je viens de vous dire, j'espère que vous en recevrez du soulagement dans vos peines; et que si vous servez de bon cœur Notre-Seigneur, il les fera cesser entièrement en y apportant le remède qui dépend absolument de lui.

LETTRE VI.

A UNE DAME.

Il lui dit que c'est une grande faveur de Dieu, de sentir qu'il nous aime encore que le contraire paraisse en l'extérieur : et combien l'on doit se confier en lui et se défier de soi-même.

Comme les pères se réjouissent lorsque leurs enfants commencent à parler, quoique ce ne soit qu'en bégayant, parce qu'ils ont sujet d'espérer qu'ils parleront bien un jour, votre lettre, madame, a fait en moi le même effet en m'apprenant qu'encore que jusqu'ici vous vous trouviez incapable de vous bien examiner, vous ne perdez pas courage, parce que vous êtes persuadée que Notre-Seigneur le permet pour votre avantage, afin de vous faire connaître votre incapacité, et que cette pensée vous console. Remerciez-le, madame, de ce qu'il fait parler les enfants, délie la langue des muets, fait entendre les sourds, et, beaucoup plus, de la grâce qu'il vous a faite. Remerciez-le de la faveur que vous ne pouviez recevoir que de lui, de sentir qu'il vous aime, encore que le contraire paraisse dans l'extérieur. Marchez dans ce chemin qu'il vous montre, et continuez toujours d'y marcher. Croyez dans toutes les traverses que vous y rencontrerez, qu'il le permet pour vous faire connaître le peu que vous pouvez par vous-même, afin que, ne sachant ce qui vous est le plus avantageux, vous vous jetiez entièrement entre les bras de sa miséricorde. Recevez avec action de grâces tout ce qu'il vous donnera, quand au lieu de pain ce ne serait que des pierres, parce que c'est le moyen de le contenter et de faire que tout vous profite. Remettez entre ses mains tout ce que vous avez ; attendez de lui seul tout ce qui vous manque, et ne doutez point qu'il ne vous le donne. Je prie son infinie bonté de vous ouvrir les yeux pour voir combien vous devez vous défier de vous-même, et mettre toute votre confiance en ce Père des miséricordes, qui a donné son propre Fils pour racheter de misérables esclaves. Je vous recommande, madame, à ces entrailles plus que paternelles à qui nous sommes redevables d'une bonté si incompréhensible, et soit en la vie ou en la mort, vous ne sauriez trop y avoir recours.

LETTRE VII.

A UNE DAME QUI S'ÉTAIT CONSACRÉE A DIEU.

Il l'exhorte à s'humilier dans les grâces qu'elle recevait de Dieu.

Vous savez sans doute, madame, comme entre les croix que Dieu veut que nous portions, c'en est une de ne pouvoir nous soulager les uns les autres en les portant, quoique nous les désirions. Mais puisque nous sommes soumis à sa volonté, nous devons l'adorer et l'embrasser en tout, afin de gagner la vie éternelle en obéissant à un si grand Roi et un si bon Père.

Je ne saurais assez vous dire quelle a été ma joie d'apprendre la résolution que vous avez prise de contracter un mariage spirituel avec ce céleste Époux, ni trop le remercier de la grâce qu'il vous a faite de vous élever peu à peu à cette sublime dignité de son épouse. Comme nulle preuve de sa bonté et de son amour ne peut surpasser celle-là, ma crainte que vous ne vous laissiez éblouir par l'éclat d'une si extrême grandeur m'a porté à vous exhorter, par les lettres que vous devez avoir reçues, de vous humilier plus que jamais devant Dieu et devant les hommes. Souvenez-vous de ces paroles d'Abraham : *Je parlerai au*

Seigneur mon Dieu, quoique je ne sois que poudre et que cendre (*Gen.*, VIII). Considérez-vous comme une fourmi qui ne marche que sur la terre. Souvenez-vous qu'il vous a retirée de l'enfer que vos péchés avaient mérité; et vous trouvant chargée et comme accablée de tant de bienfaits, payez-lui le tribut que vous lui devez par des louanges et des actions de grâces qui vous empêchent de tomber dans un aussi grand crime qu'est l'ingratitude. Car lorsque Dieu remet les péchés à une personne, elle est obligée de lui en rendre grâces et de le servir comme son Seigneur, ainsi que la sainte Vierge reconnut être sa servante lorsque l'Ange lui eut annoncé qu'elle serait la mère du Sauveur du monde. Considérez-vous, à son exemple, comme étant son esclave et une esclave fort imparfaite; ne vous glorifiez que d'être à lui; et que votre trésor soit l'amour que vous lui portez. Vous savez qu'il a dit par un prophète : *Si vous me reconnaissez pour votre Seigneur, où est le respect que vous me portez ? Et si vous me reconnaissez pour votre Père, où est l'honneur que vous me rendez* (*Mal.*, I)? Il vous dira de même : Si vous me reconnaissez pour votre Epoux, où est l'amour que vous avez pour moi? Mais pour lui témoigner cet amour, il faut lui demander qu'il vous le donne. Cet amour embellira votre âme, vous rendra agréable à ses yeux, vous enrichira de mérites et vous attachera à lui par les liens d'un céleste mariage. Travaillez donc, madame, de tout votre pouvoir à vous détacher de tout ce qui n'est point Dieu ; et si vous commettez quelques fautes, effacez-les aussitôt par la confusion qu'elles vous donneront, par la douleur que vous en ressentirez, et par la confession que vous en ferez, afin que Dieu vous les pardonne et que vous continuiez de travailler à embellir votre âme, dont encore que les péchés véniels n'effacent pas l'image de Dieu, on peut dire qu'ils en ternissent l'éclat : ce qui oblige à les éviter autant que l'on peut pour abonder en bonnes œuvres, afin, comme dit saint Jean : *Que celui qui est déjà juste soit encore plus juste* (*Apoc.*, XXII). Soyez si humble à l'égard du prochain, que vous considériez les autres comme étant plus dignes que vous de recevoir des faveurs de Dieu; rendez-leur dans votre cœur autant de respect que si vous étiez leur servante, et traitez-les dans l'extérieur selon ce que la bienséance et l'ordre que l'on doit observer dans une maison le désirent. Représentez-vous souvent l'humilité avec laquelle Notre-Seigneur lava les pieds de ses disciples; faites en esprit la même chose, et avec une véritable et intime charité tout le bien que vous pourrez, à l'exemple de ce Sauveur du monde qui dit dans la parabole de ce mauvais serviteur : *Ne deviez-vous pas faire à votre prochain la même grâce que je vous ai faite* (*Joan.*, XIII)?

Je suis d'avis que vous différiez de faire le vœu dont vous me parlez, et vous contentiez présentement des deux que vous avez déjà faits. Quant au reste, observez ce que dit saint Paul, d'user des choses du monde, comme si l'on n'en usait point. Dieu soit tout votre bien et toute votre richesse.

LETTRE VIII.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES.

Il l'exhorte à porter sa croix.

Je souhaite, madame, que votre arrivée soit d'autant plus heureuse que vous avez souffert plus de peines, et que vous soyez d'autant plus soulagée que vous l'avez été peu jusqu'ici. C'est par ces épreuves que se forme la couronne que vous cherchez, et que l'on gagne l'affection de ce Roi du ciel dont vous désirez avec tant d'ardeur d'être l'esclave. Vous savez qu'il n'y a point d'amour sans douleur; et cela arrive principalement dans l'amour de Dieu, parce que c'est dans les travaux

que l'on éprouve l'amour véritable, comme l'on éprouve l'or dans le feu qui sépare tout l'impur d'avec le pur : ce qui a fait dire à Jésus-Christ en parlant à ses Apôtres : *Vous ne m'avez point abandonné dans mes tentations; et je vous ferai part du royaume que mon Père m'a donné* (*Luc*, XI).

Sentant comme je fais, madame, que vos souffrances augmentent mon affection pour vous, vous devez à plus forte raison vous assurer que Dieu vous aime d'autant plus qu'il vous voit souffrir davantage pour son amour. Saint André comprenait bien cette vérité lorsqu'il disait : *Je serai d'autant plus agréable à mon Seigneur et à mon maître que je souffrirai davantage pour lui.* C'est aussi le sentiment de tous ceux qui aiment Dieu, parce que le véritable amour qu'on lui porte ne consiste pas à désirer d'être avec lui dans la joie, mais à vouloir souffrir avec lui.

Après avoir bien voulu, madame, vous donner vous-même pour acheter cette précieuse perle, ne vous étonnez pas qu'elle vous coûte si cher, puisqu'elle vaut encore beaucoup plus que tout ce que l'on vous en saurait demander, et que vous ne pourriez vous assurer d'être aimée de Jésus-Christ si vous n'aviez rien enduré. Vous vous êtes engagée dans une guerre sainte ; espérez de vaincre et de mériter d'être couronnée. C'est par la croix que l'on gagne ces couronnes ; et vous avez sujet de vous promettre d'en recevoir une de la main de ce divin Sauveur qui a voulu y être attaché avec des clous, pour en être tellement inséparable que l'on ne puisse s'unir à lui sans s'unir à elle, ni à elle sans s'unir à lui. Consolez-vous donc dans vos peines; supportez-les comme une servante de Jésus-Christ. Considérez que vous ne pouvez porter la croix sans porter aussi le Crucifié, et qu'il vous doit être indifférent en quelle sorte il vous traite, pourvu qu'il soit content de vous. Vous vous êtes donnée à lui ; gardez-vous bien de tourner la tête en arrière lorsque l'occasion s'offre de lui témoigner votre amour; et vous étant engagée à souffrir pour lui le martyre, pouvez-vous trouver quelque chose de difficile? Un homme de guerre tient à honneur que son prince l'emploie dans les occasions les plus périlleuses, parce que c'est une marque de l'estime qu'il fait de son courage. Il faut de même que chacun exécute avec joie ce que Dieu désire de lui, et se croie d'autant plus favorisé qu'il se trouve exposé à de plus grands travaux, à cause que c'est le moyen d'obtenir une plus riche couronne, puisqu'il en est lui-même la récompense et qu'il ne trompe jamais les espérances de ceux qui se confient en lui.

Les prophètes allaient errants par les montagnes, se retiraient dans des cavernes, étaient méprisés, affligés, persécutés et réduits à la dernière extrémité. Les apôtres et les martyrs étaient exilés, abandonnés de leurs amis, bafoués, enchaînés, emprisonnés; et la nudité, le froid, et la faim les mettaient en tel état qu'ils passaient aux yeux des hommes pour la balayure du monde. Mais ces souffrances les ont rendus si agréables à Dieu, qu'il les a considérés comme ses amis et qu'ils le possèdent maintenant. Ainsi, puisqu'il a déclaré qu'il renoncera tous ceux qui ne porteront pas leur croix pour le suivre, ne doit-on pas plutôt avoir compassion de ceux qui vivent sans rien souffrir, que de plaindre ceux qui souffrent ? Il n'est pas possible de ne chercher ici-bas que ses plaisirs et de posséder Dieu dans le ciel ; il faut oublier le présent pour être heureux à l'avenir ; et j'aime mieux vous voir dans le chemin si rude où vous êtes, parce que c'est celui dans lequel Jésus-Christ a marché lui-même et où il vous engage, que de vous voir pleine de consolations.

Il n'y a, madame, aucun de ceux que Dieu aime, soit de l'un ou de l'autre sexe, jeunes ou vieux, qui doive faire difficulté d'endurer pour

son amour. Ayez une ferme foi en lui ; confiez-vous en lui ; aimez-le ; cherchez-le ; souffrez, pour l'amour de lui, quoi qui vous arrive ; et en considérant la cause qui vous fait souffrir, vous vous estimerez heureuse. Ses apôtres se réjouirent d'avoir été battus de verges pour l'amour de lui ; réjouissez-vous, madame, de ce que vous souffrez pour lui, et assurez-vous que si vous recevez bien cette faveur qu'il vous fait, il vous en accordera encore de plus grandes.

Vous imaginez-vous que cette guerre que vous avez à soutenir soit finie ? Il n'y a point d'efforts qu'elle ne vous oblige de faire, à cause que plus votre amour augmentera et plus vos peines croîtront, parce que la justice de Dieu ne veut pas que vous n'acquériez que par de petits travaux d'ausi grands biens que sont ceux qu'il vous prépare. Baissez la tête sous le joug du Seigneur, et fermez les yeux pour le suivre. Gardez-vous bien de désirer de manger du fruit de l'arbre qui donne la connaissance du bien et du mal, de faire réflexion sur vos souffrances, et de vous imaginer qu'il serait meilleur de marcher par un autre chemin. Cela causerait votre perte ; vous vous décourageriez aussitôt, et la tête vous tournerait, comme il arriva à nos premiers parents, qui, pour avoir mangé du fruit défendu, se mirent hors d'état de plus manger de celui de l'arbre de vie.

Renoncez, madame, à votre propre jugement, pour ne vivre plus que de la foi. Ne vous amusez point à raisonner, mais confiez-vous en Dieu. Car autrement vous manqueriez à l'obéissance que vous lui devez e qu'il veut qu'on lui rende, sans s'enquerir pourquoi il agit de la sorte, et pourquoi il veut que nous sortions de l'Egypte pour passer dans un désert où nous avons tant à souffrir. Nous devons nous aveugler nous-mêmes pour suivre Dieu aveuglément, et nous considérer comme des enfants qui sont encore dans une profonde ignorance, afin de nous abandonner entièrement à son adorable volonté.

La sagesse des saints consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu ; et s'il leur venait en la pensée de dire : Ce chemin-ci est bien rude, nous pourrions nous égarer en le suivant ; et il vaudrait mieux en prendre un autre ; il faut aussitôt la rejeter comme étant semblable à ce que le serpent dit à Eve, lorsqu'il lui demanda pourquoi le Seigneur lui avait défendu de manger du fruit de l'arbre qui a causé tous nos maux. Car si elle lui eût repondu : Il ne m'appartient pas de m'enquérir des raisons de la conduite de Dieu, mais seulement de lui obéir comme sa créature avec une sainte simplicité ; elle ne serait pas tombée dans ce péché qui a été la source de tous les autres. Ne vous laissez donc jamais aller à vouloir savoir les raisons de ce qu'il plaît à Dieu de faire. Ne lui dites point que le chemin par lequel il vous mène est un désert épouvantable ; mais adorez sa conduite. Assurez-vous que c'est pour votre bien qu'il permet tout ce qui vous arrive et imaginez-vous qu'il vous dit : C'est ici le chemin que vous devez tenir ; marchez-y.

Vous savez ceci, madame, il y a longtemps ; ne vous le faites point redire : Remerciez Dieu de ce qu'il vous éprouve en toutes manières ; de ce qu'il vous fait goûter l'amertume de l'aloës pour la convertir un jour en douceur ; de ce qu'il vous fait sentir sur l'enclume les coups du marteau, pour vous rendre plus reluisante en vertus devant sa face ; de ce qu'il vous traite comme une étrangère, pour vous élever à la dignité de citoyenne de la Jérusalem céleste ; et de ce qu'il veut récompenser vos afflictions présentes par de grandes consolations à venir. Je le prie d'être votre lumière et votre force.

LETTRE IX.

A UNE DAME.

Il lui fait voir que la sainteté consiste en l'humilité et en l'amour de Dieu et du prochain.

J'ai reçu vos lettres : et encore que je n'aie pas répondu à toutes, ne laissez pas, s'il vous plaît, madame, de me demander l'éclaircissement de vos doutes, si vous désirez, comme vous le dites, de devenir sainte. Car vous ne le pourriez autrement, puisque vous manqueriez d'humilité et d'obéissance.

Ce que vous devez faire pour arriver à un état si souhaitable est premièrement de vous considérer comme très-imparfaite, et de croire que Dieu seul, parce qu'il est infiniment bon, peut rendre bons les méchants, et les bons encore meilleurs, en usant bien de ses grâces.

Il faut de plus être fidèle à Notre-Seigneur : renoncer à l'amour de l'honneur et du bien, et lui donner toute la gloire de ce que nous en avons : car nous ne pourrions y manquer sans toucher à la prunelle de son œil. Il faut aussi le beaucoup aimer, parce que la sainteté consiste en cela; et qu'ainsi plus nous l'aimons, plus nous sommes saints ; et nous faisons voir que notre amour pour lui est véritable lorsque nous obéissons à sa parole et que nous ne portons pas seulement la croix, mais la portons d'autant plus volontiers qu'elle est plus pesante.

Une autre preuve de cet amour est de nous mépriser nous-mêmes, selon cette parole de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même; qu'il se charge de sa croix, et me suive* (*Matth.*, XVI, 24). Celui qui aime Dieu doit être ennemi de son propre sens et de sa propre volonté, et savoir du gré à ceux qui, par leurs contradictions et la peine qu'ils leur donnent, leur aident à y renoncer. Ceux qui ne sont pas encore arrivés jusqu'à avoir ce zèle pour la gloire de Dieu qui les porte à se venger contre eux-mêmes par la pénitence de lui avoir déplu et d'être bien aises que d'autres les aident à s'en venger, ne sont encore guère avancés dans cet amour qui nous donne une sainte horreur de nous-mêmes.

Une autre preuve de notre amour envers Dieu est d'aimer parfaitement le prochain : et cet autre amour croît en nous à mesure que le premier y croît, et fait qu'il n'y a personne que nous n'aimions, parce que nous considérons tous les hommes comme étant les membres d'un même corps : ce qui nous porte non-seulement à prier pour eux, mais à faire pénitence pour eux tous, si nous le pouvions. Je prie Dieu qu'il soit à jamais l'objet de votre amour.

LETTRE X.

A UNE DAME AFFLIGÉE.

Il lui montre que Dieu nous fait une grande grâce lorsqu'il nous envoie des afflictions et nous rend les martyrs de son amour.

J'ai différé, madame, de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans l'espérance de me trouver mieux disposé à demander à Notre-Seigneur de me faire la grâce de vous dire ce que vous devez faire sur ce qu'il témoigne désirer de vous. Mais, voyant que je n'en suis pas plus capable que je l'étais, j'ai cru ne devoir pas remettre davantage, parce qu'il n'y a point d'apparence d'attendre plus longtemps à s'acquitter de ce que l'on doit à un si grand roi, et qu'il suffit de savoir sa volonté pour travailler à l'exécuter.

Je vous ai dit diverses fois que la plus grande faveur que Notre-Seigneur puisse départir en ce monde à ceux qui l'aiment est de faire qu'ils souffrent pour l'amour de lui, puisque c'est celle qu'il a reçue de son Père, et qu'il n'accorde qu'à ceux qu'il aime le plus : car il les rend, par ce moyen, semblables à lui, et leur témoigne que comme ils lui sont conformes dans ses souffrances, ils le lui seront dans son royaume. Reconnaissez-vous donc, madame, indigne d'une telle grâce : remerciez-le, de tout votre cœur, de vous l'avoir faite, et souvenez-vous de cette parole de la très-sainte Vierge : *Je suis la servante du Seigneur : que sa volonté soit accomplie en moi* (*Luc.*, I). Imitez Abigaïl, cette femme si prudente, qui, lorsque David lui manda qu'il la voulait épouser, répondit : *Votre servante n'a qu'à vous obéir, et est prête à laver les pieds de vos serviteurs* (I *Reg.*, XXV, 41). Regardez-vous de même comme la servante des serviteurs de Dieu : obéissez en tout à sa volonté; et offrez-vous à le servir et ses serviteurs en quelque temps, en quelque manière et en quelque occasion que ce soit, honorable ou abjecte, agréable ou pénible, en la vie ou en la mort : et lorsque vous communierez, dites à Jésus-Christ, avec un sentiment de respect et d'amour : Je ne suis pas digne, mon Dieu, de souffrir pour vous ; mais, puisque vous avez la bonté de me faire cette grâce, je la reçois de tout mon cœur, et vous prie d'y ajouter celle de me donner la force dont vous savez que ma faiblesse a besoin pour porter votre croix sans considérer que votre gloire. Vous direz ensuite : Je remets mon âme entre vos mains : et puis vous recevrez votre Rédempteur et votre Dieu avec une ferme confiance qu'il vous rendra capable de souffrir ce qu'il permettra qui vous arrive; et vous renouvellerez souvent cette prière. Je le prie de vous rendre martyre de son amour.

LETTRE XI.

A UNE DAME FORT AFFLIGÉE.

Il l'anime à supporter ses peines, en lui représentant combien Dieu est fidèle à ceux qui souffrent pour son amour, et la confiance que l'on doit avoir en lui.

Je prie Dieu, madame, que la grâce et la consolation que donne le Saint-Esprit soient toujours avec vous.

Je suis en peine de n'avoir point reçu de vos lettres ni de vos nouvelles, non que je craigne que ce soit par oubli, mais parce que j'appréhende que cela ne vienne de quelque grande affliction causée par le démon. Ce qui me confirme dans cette pensée est que je ne doute point que cet ennemi de notre salut ne travaille de tout son pouvoir à troubler la paix dont vous jouissiez. Le remède à cela est de résister avec d'autant plus de courage qu'il vous fait une plus rude guerre; et qu'au lieu de vous laisser affaiblir par cette persécution, elle augmente votre ferveur pour vous recommander à Notre-Seigneur, et vous serve comme d'un frein pour dompter par une sainte sévérité tous vos sentiments, afin de lui être agréable. Vous savez qu'il ne veut pas que ceux qui sont à lui s'imaginent qu'il les oublie dans leurs travaux; mais leur commande, au contraire, d'espérer contre l'espérance, d'arrêter leurs yeux sur lui, et que, quelque grandes que soient leurs peines, ils s'assurent qu'il les en délivrera d'une manière très-avantageuse. L'Apôtre dit : *Je suis bien aise, mes frères, que vous sachiez l'affliction qui nous est survenue en Asie. Elle a été telle que la pesanteur des maux dont nous nous sommes trouvés accablés a été excessive et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous rendre même la vie ennuyeuse. Nous avons prononcé en nous-mêmes*

l'arrêt de notre mort. Et Dieu l'a permis, afin que nous ne missions point notre confiance en nous, mais en lui qui ressuscite les morts. Il nous a délivrés d'un si grand péril. Il nous en délivre encore, et nous espérons qu'il nous en délivrera aussi à l'avenir par l'assistance de vos prières (II *Cor.*, I, 8).

Jugez, madame, s'il est raisonnable que des pécheurs, tels que nous sommes, se plaignent d'être traités comme l'ont été ceux que Dieu a tant aimés, et que nous désirions d'être délivrés des peines qui, en effaçant les taches de nos âmes, nous rendent capables d'être couronnés dans son royaume. C'est se tromper de ne pas croire qu'il faut soutenir en ce monde une rude guerre et passer une vie qui est une espèce de mort et une image du purgatoire, puisque c'est ainsi que Dieu traite ses élus, dont vous devez espérer, avec sa grâce, d'être du nombre. Saint Paul dit : *Nous qui vivons, sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus* (II *Cor.*, IV, 11). Et ailleurs il rapporte qu'ayant prié Dieu de le délivrer d'une très-violente tentation du démon, il lui répondit que *sa grâce lui devait suffire.*

Gardez-vous donc bien de vous laisser affaiblir ni décourager, puisque quelque grands que soient les combats que Notre-Seigneur permet que vous ayez à soutenir, il vous en rendra victorieuse. Il n'y a point de matelots qui laissent par leur négligence périr dans le port ou proche du port les vaisseaux qu'ils ont avec tant de peine sauvés du naufrage. Et quelle apparence y aurait-il donc que Notre-Seigneur voulût laisser perdre des âmes qu'il a garanties de mille dangers par des effets merveilleux de son amour? Servante de Jésus-Christ, est-il possible qu'après avoir reçu tant de preuves de celui qu'il vous porte, vous pussiez encore en douter; et croyez-vous qu'il ressemble aux hommes qui témoignent souvent d'en avoir lorsqu'ils n'en ont point? Il nous aime, au contraire, de telle sorte, que son affection pour nous n'est jamais plus grande que lorsqu'il nous châtie et paraît ne nous aimer pas. Gardez-vous donc bien de vous imaginer qu'il ait pour vous une aversion dont il est si éloigné, lui qui est cet Agneau sans tache, qui, ayant souffert la mort pour nos péchés, nous a réconciliés avec son Père : et comment, ayant un tel médiateur et un tel Rédempteur, pouvons-nous être dans la défiance? Oserai-je dire, madame, dans l'opinion que j'ai de son infinie bonté, que comme sa miséricorde nous a pardonné nos péchés sans aucun mérite de notre part, je crois qu'elle nous protégera dans tous les combats qui nous restent à soutenir, et nous donnera place dans le ciel, malgré nos offenses, puisqu'elles ne sont que vénielles, et que nous en ressentons de la douleur? Il agira envers nous en Dieu : et voyant dans ses mains les marques des plaies qu'il a reçues pour l'amour de nous, il n'aura pas égard aux œuvres de nos mains qui auraient pu lui déplaire, ni même aux sentiments de notre cœur qui lui auraient été désagréables; mais nous traitera comme si nous n'étions point tombés, nous relèvera, et nous couronnera après que nous aurons combattu.

Humiliez-vous donc beaucoup devant Dieu et devant les hommes, puisqu'il n'y a point d'autre moyen d'éviter les piéges du démon que de reconnaître notre faiblesse. Ce qui a fait dire à David : *Je me suis humilié. Car le Seigneur protége les humbles, et il m'a délivré de mes ennemis* (*Psal.* CXXIV). Armez-vous de patience, puisque c'est pour Dieu que vous souffrez ; et, quoique cette guerre dure longtemps, ne vous affaiblissez point, puisque le démon ne réussit d'ordinaire à nous vaincre que par son opiniâtreté à nous combattre. Que si vous ne vous sentez pas avoir autant de courage que vous le désireriez, priez Notre-Seigneur de vous le donner, et espérez qu'il vous l'accordera. Il viendra sans doute à votre secours, vous fortifiera, commandera à la mer

de se calmer, vous reprochera votre peu de confiance, vous tendra les bras avec plus de bonté que jamais, et changera en douceur l'amertume que vous sentez maintenant. On ne manque point ici à se souvenir de vous devant lui et à lui recommander vos besoins. J'espère qu'il écoutera nos prières, qu'il vous donnera ici-bas la force de pouvoir beaucoup souffrir pour lui, et qu'il sera un jour votre joie dans le ciel.

LETTRE XII.

A UNE PERSONNE QUI AVAIT DE GRANDS SCRUPULES.

Il l'instruit de la manière d'y remédier.

Il parait, ma sœur, que vous n'êtes pas à l'épreuve, ni encore sortie de l'enfance, puisque votre céleste Époux ne cesse pas plutôt de vous témoigner de la tendresse que vous vous imaginez qu'il n'est pas content de vous. Avez-vous oublié les témoignages si particuliers qu'il vous a donnés de son amour? Croyez-vous qu'un Dieu retire si promptement son affection d'une créature à qui il l'a une fois promise? et pouvez-vous, après en avoir reçu tant de preuves, n'y avoir pas une entière confiance? Ayez-la donc, puisqu'il vous aime, quoiqu'il ne vous le fasse pas paraître. Il ne vous trompera pas : et souvenez-vous, comme je vous l'ai dit autrefois, que notre amour pour lui ne doit pas se laisser aller à une tristesse excessive lorsque nous tombons dans quelque légère faute. Car autrement n'y ayant point d'homme qui ne soit pécheur, comment pourrions-nous jamais être en repos? Notre divin Sauveur veut que nous nous confiions en lui, que nous y mettions notre consolation, et que notre âme, quelque sensibles que lui soient ses plaies, en trouve la guérison dans les siennes. Ne vous lasserez-vous donc jamais de chercher du soulagement dans un fumier qui ne peut produire qu'une mauvaise odeur et donner toute sorte de dégoûts? Résolvez-vous une fois pour toutes de ne point croire que l'on puisse recouvrer la santé de l'âme et être aimé de Jésus-Christ, si ce n'est par le mérite de sa croix; et que vos fautes ne vous fassent jamais perdre courage, puisque les avantages que vous en tirez vous font voir qu'il ne l'aurait pas agréable. Vous devez, au contraire, avoir un courage d'homme en considérant les obligations que vous avez à Jésus-Christ, et vivre dans un soin continuel de ne le point offenser sans vous troubler de vos chutes, après que je vous ai dit tant de fois qu'il vous aime telle que vous êtes, encore que vous ne le méritiez pas. Car qu'importe à une honnête femme de n'être pas si belle que son mari le croit, puisqu'il lui doit suffire de l'être à ses yeux? Je demeure d'accord que si vous ne regardiez que vous-même, vous devriez avoir du dégoût de votre difformité : mais que pouvez-vous désirer davantage que d'avoir dans le ciel un Époux qui vous aime, et à qui vous paraissez belle, parce qu'il vous regarde au travers des plaies qu'il a souffertes pour vous sur la croix, qui vous ont attiré sa grâce, racheté vos péchés, rendu la santé et mise en état de lui plaire? Mettez-vous donc, ma sœur, l'esprit en repos, puisque vous avez le bonheur d'être la servante d'un Dieu crucifié. Oubliez toutes vos peines passées, dans l'assurance que je vous donne, de sa part, que telle est sa volonté; et, après vous être déchargée d'un si grand poids, courez désormais avec vitesse dans cette carrière sainte. Ne vous étonnez point de ne vous trouver pas sitôt dans le calme que vous souhaitez; mais souvenez-vous qu'il arrive quelquefois qu'il faut plus longtemps marcher durant le mauvais temps que durant le beau temps, et que l'on mérite davantage durant la guerre que durant la paix. Celui qui vous a rachetée par son sang vous instruira de la manière dont vous devez vous conduire dans le chemin qui vous reste

à faire pour vous sauver. Mettez en lui toute votre confiance, et vous trouverez avec tant d'avantage dans sa miséricorde le remède à votre misère que vous serez mieux disposée que vous ne l'étiez auparavant. Je souhaite qu'elle vous couvre à jamais sous l'ombre de ses ailes, comme l'oiseau couvre ses petits : et je l'espère, parce que ç'a été sans doute le dessein de Notre-Seigneur lorsqu'il vous a appelée à lui. Je vous recommande à l'amour qu'il a pour vous.

LETTRE XIII.

A UNE DAME.

Il lui parle de l'amour que Dieu a pour les hommes, et des effets de cet amour.

Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu pour notre salut naître dans la pauvreté et transi de froid, de vous rendre participante des biens qu'il est venu apporter au monde; et qu'après s'être chargé de vos péchés, il embrase votre cœur du feu de son divin amour.

On n'a jamais tant de tendresse pour les enfants ni tant de désir de souffrir au lieu d'eux, que lorsqu'on les voit souffrir sans qu'ils sachent encore ce que c'est que la souffrance, parce que le véritable amour ne cherche point son repos, mais celui de la personne qu'il aime. Que croyez-vous, madame, qui ait porté un Dieu à se faire homme? Rien, sans doute, sinon son amour. Et lorsqu'il est venu au monde, que pensez-vous qui l'ait fait naître dans une saison si rude, dans un lieu éloigné du séjour ordinaire de sa Mère, dans une étable, dans une si grande pauvreté et dans un tel abaissement, qu'on ne le pouvait voir sans compassion? Rien assurément, sinon cet amour pour nous, qui l'ayant fait descendre du ciel pour prendre une chair humaine dans le sein si pur et si chaste de sa très-sainte Mère, l'a toujours accompagné de là à la crèche, de la crèche dans tant de travaux, et de ces travaux à la croix où, par l'excès inconcevable de son amour, il nous a obligés à l'aimer parfaitement, selon ces paroles sorties de sa bouche : *Quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (*Joan.*, XII, 32). Car ces mots, *élevé de la terre*, ne signifiaient autre chose que de mourir en la croix comme il y est mort, et attirer alors tout à lui par l'amour qu'il allume dans le cœur des hommes, lorsque, considérant quel était le sien, les uns ont abandonné leur pays pour finir leurs jours dans des solitudes, d'autres ont renoncé à leur bien pour vivre dans la pauvreté, et d'autres se sont exposés à toutes sortes de travaux et même à la mort, aimant mieux souffrir pour lui que de jouir sans lui des commodités et des plaisirs de la vie.

Que sa bonté soit bénie à jamais du bonheur que vous avez d'être du nombre de ceux qui ont tout oublié pour son amour.

Comme c'est une grâce qu'il vous a faite pour en tirer sa gloire, il ne vous abandonnera pas à vous-même et à votre faiblesse, mais vous donnera la force dont vous avez besoin pour achever ce qu'il a commencé en vous. Réjouissez-vous en lui de ce que la protection qu'il vous donne est d'un côté si puissante qu'elle peut vous défendre contre vos ennemis et contre vous-même qui êtes votre plus grand ennemi, et que d'un autre côté elle est si douce qu'elle vous consolera dans vos peines en les considérant comme si elles faisaient partie de celles que ce divin Rédempteur a ressenties par ce que son amour pour vous lui a fait souffrir ; et s'il ne vous aimait véritablement, comment vous aurait-il gardée, soutenue si longtemps, et enfin attirée à lui? Comment vos péchés n'auraient-ils pas allumé sa colère si son extrême affection ne

lui avait fait fermer les yeux pour ne les point regarder et les ouvrir seulement pour voir ce que vous aviez fait de bon?

Que si vous me demandez d'où vient que ce Roi éternel vous veut tant de bien qu'il ne vous souffre pas seulement, mais vous récompense au lieu de vous punir : je ne puis mieux vous répondre qu'en vous demandant aussi d'où vient que le soleil éclaire, que le feu brûle, que l'eau rafraîchit, et que chaque chose agit selon sa nature. A quoi, si vous repartez que le feu brûle parce qu'il est feu, je vous dirai de même que parce que Dieu est Dieu, il nous aime sans que rien l'y oblige, et nous fait miséricorde sans que nous le méritions. Ainsi notre orgueil n'a point de sujet de se glorifier. Tout l'honneur est dû à Dieu; et nous n'avons pour partage que la confusion et la honte d'être si imparfaits et si méchants. Nous jouissons des biens que nous recevons de sa bonté, mais la gloire n'appartient qu'à lui. Les anges le déclarèrent à toute la terre dans ce cantique qu'ils chantèrent à la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (*Luc*, II, 14).

Rendons donc grâces à Dieu des miséricordes qu'il nous a faites, rendons-lui grâces de nous avoir délivrés des mains de nos ennemis, à qui nous nous trouvions par notre faute misérablement assujettis ; et rendons-lui grâces de ce que, lui étant si désagréables, il nous a rétablis dans sa bienveillance, soutenus dans nos faiblesses, comblés de ses faveurs, et fait connaître qu'il achèvera en nous ce qu'il y a commencé, parce qu'il s'agit de sa gloire, et qu'ayant été toute notre force dans le combat, le prix de notre victoire lui sera dû. Ainsi ce sera lui-même qui nous conduira à lui et nous y attachera si étroitement que ni la vie ni la mort ne pourront nous en séparer ; ce sera lui qui fera que, nos yeux étant fermés à tout le reste, nous ne regarderons que lui seul ; et enfin ce sera lui qui imprimera de telle sorte son amour dans notre cœur que nous n'oublierons pas seulement tout ce qu'il y a dans le monde, mais nous nous oublierons nous-mêmes. Ces admirables effets sont dignes de sa bonté et de sa puissance. Nous ne saurions trop bénir son saint nom, ni trop le remercier de ce que son amour pour nous va au delà de tout ce que nous saurions nous imaginer, et de ce que ses œuvres surpassent tout ce que nous en pouvons comprendre. Qu'il soit glorifié dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Quant à ce que vous me demandez touchant ma santé, je vous dirai qu'elle est mauvaise ; et je suis si lâche que je crois que sans cela Dieu ne m'eût pas sitôt délivré des douleurs que je sentais. Pour ce qui est du reste, ce que j'en puis dire est que plus le feu est renfermé et plus plus son ardeur est grande. Je prie Jésus-Christ de vous rendre une véritable et fidèle disciple, ensuite des instructions que vous avez reçues touchant l'amour que vous devez avoir pour lui, afin de répondre au moins en quelque manière à celui qu'il a pour vous.

LETTRE XIV.

A UNE PERSONNE QUI DÉSIRAIT DE SERVIR DIEU.

Il l'exhorte à commencer, avec une grande confiance en sa miséricorde, à aimer les personnes qui lui avaient fait tort, et lui donne des avis contre les scrupules et la vaine gloire.

Je me réjouis du dessein que vous avez de vous rendre agréable à notre Seigneur; mais j'ai beaucoup de déplaisir du peu de courage que vous témoignez à l'exécuter, puisqu'on est bien malheureux d'oser demeurer dans la vanité, et n'oser commencer de se donner à Dieu avec une grande confiance en sa miséricorde. Car a-t-on jamais vu, ma

sœur, qu'il ait abandonné aucun de ceux qui se sont confiés en lui et efforcés d'accomplir ses commandements, ni qu'il ait refusé d'écouter ceux qui ont imploré son secours du fond de leur cœur? Non-seulement il ne ferme pas l'oreille à nos prières et ne rejette pas nos demandes, mais il nous cherche et nous convie à le servir. N'est-ce pas une chose admirable et comme incroyable que sa bonté aille jusqu'à venir au devant de nous, nous tende les bras et nous favorise de ses grâces lorsque nous allons à lui? C'est néanmoins ce qu'il fait et qu'il fera toujours avec beaucoup plus de tendresse que nous ne saurions le comprendre.

Commencez donc, servante de Dieu, commencez en vous appuyant sur Dieu: commencez en vous confiant en Dieu. Assurez-vous qu'après vous avoir inspiré le dessein d'être à lui, il vous donnera la force d'y travailler et le moyen de l'accomplir. Car il ne réveille les pécheurs de leur sommeil que pour leur faire beaucoup de grâces. Commencez, je le répète encore, commencez avec promptitude, avec joie et avec ferveur, puisque rien n'est plus dangereux que de commencer faiblement, de flatter son corps et de vouloir contenter le monde. Fermez les yeux aux louanges et au blâme, en considérant que ceux qui les donnent et qui les reçoivent, qui sont honorés ou méprisés, seront bientôt réduits en poudre; et qu'il nous faudra tous comparaître devant le juste jugement de Dieu, où la méchanceté sera punie et la vertu récompensée. Appuyez-vous sur la croix. Suivez celui qui, après y avoir été attaché avec ignominie, y a souffert la mort, et cachez-vous dans ses plaies, afin que vous y trouvant, il se donne à vous en récompense de ce que vous aurez renoncé à tout le reste et à vous-même pour l'amour de lui. Considérez que c'est peu quitter que de tout quitter, puisque l'on ne quitte que ce que l'on ne peut longtemps garder ni en jouir avec un véritable plaisir, parce que tout ce qui n'est point Dieu ne saurait contenter l'âme. Que Dieu seul vous suffise: abandonnez-vous à lui, ouvrez-lui votre cœur pour le posséder, et vous éprouverez que sa bonté et son amour pour vous vont infiniment au delà de tout ce que vous sauriez vous imaginer.

J'admire quelquefois comment il se peut faire qu'une personne veuille du mal à une autre lorsqu'elle pense que Jésus-Christ est entre elles deux. Car comment peut-on avoir de la conversion pour une partie d'un corps dont on doit tant révérer la tête? Ne savez-vous pas, ma sœur, que lorsque notre Seigneur fut ressuscité et apparut à ses disciples, il se mit au milieu d'eux pour nous apprendre qu'il est au milieu de nous, et qu'ainsi nous ne pouvons faire du mal à notre prochain sans lui en faire à lui-même? Tellement qu'avoir de l'aversion pour notre prochain est en avoir pour Jésus-Christ, puisqu'il est sa tête; et il vaudrait mieux n'être point né que de vouloir du mal à Jésus-Christ, parce que c'est ignorer la fin pour laquelle nous avons été créés, qui est de l'aimer. Sachez, ma sœur, que votre prochain lui appartient; qu'il est son image et que c'est pour lui comme pour vous qu'il a répandu son sang. Dites ensuite en vous-même: Comment puis-je vouloir du mal à celui à qui mon Sauveur veut du bien? Comment puis-je désirer la mort de celui pour qui il a donné sa vie et serait prêt de la donner encore une fois s'il en était besoin? Et comment puis-je ne point aimer celui pour qui il a tant d'amour? Que m'importe que quelqu'un me traite mal, puisque ce n'est pas la manière dont cette personne me traite que je dois considérer, mais Jésus-Christ en elle, et que rien ne saurait me dispenser de cet amour? Ainsi au lieu de haïr ces personnes, désirez qu'elles soient grandes devant Dieu, qu'elles le possèdent et qu'il se plaise en elles, afin qu'il y ait plus de temples vivants où il soit adoré, plus de cœurs qui l'aiment, et plus

grand nombre d'âmes qui le louent et qui le servent. Toutes les fois que vous verrez ces personnes, dites en vous adressant à lui : Rendez-vous, Seigneur, le maître de ces âmes, et faites qu'elles vous possèdent toutes, puisque vous voulez bien vous donner à elles toutes. Ce sont vos images, mon Dieu ; faites qu'elles vous ressemblent ; pardonnez-leur, pardonnez-moi et pardonnez généralement à tous les fautes que nous avons tous commises contre vous ; assistez-nous par votre grâce, et rendez-nous un jour participants de votre gloire. Que si votre bouche, ma sœur, a de la répugnance à prononcer ces paroles, dites-les dans votre cœur, et élevez-le à Dieu, pour lui demander son secours en lui disant : C'est pour l'amour de vous, mon Dieu, et non pas pour l'amour d'elles que je vous fais cette demande. Par ce moyen vous vous trouverez peu à peu en paix, et si la guerre continue, gardez-vous bien de vous laisser vaincre en faisant ou en disant quelque chose qui y soit contraire.

Les scrupules qui arrivent ensuite des confessions qui ont été sincères, sont des tentations du démon pour nous tourmenter, nous mettre dans le trouble et nous faire perdre le goût de la piété. Car les scrupules ne s'accordent point avec notre amour pour Dieu et la confiance que nous devons avoir en lui. Ils nous font mettre en doute que le chemin, par lequel nous marchons, soit assuré, et nous portent ainsi à en chercher un autre où il n'y a que du trouble et de l'inquiétude, au lieu que celui de Dieu est plein de tranquillité et de paix. Méprisez donc ces tentations, suivez les avis de vos confesseurs, et sans vous laisser aller à ces scrupules et à ces vaines apparences, dites : Le Seigneur mon Dieu n'approuve point les scrupules, et comme je ne fais qu'obéir à ce qui m'est commandé de sa part, je n'ai point de sujet de me mettre en peine. Pensez seulement, ma sœur, à aimer Dieu, et ces scrupules s'évanouiront bientôt, puisqu'ils ne procèdent que de timidité et que le *parfait amour chasse la crainte* (*Joan.*, IV). Adressez-vous à Dieu en lui disant : *Seigneur, illuminez mes ténèbres* (*Ps.* XVII) ; assurez-vous qu'en le servant, il vous fera miséricorde et vous instruira de tout ce que vous aurez à faire pour réparer vos manquements. Que si le démon veut vous tenter par la vanité, méprisez ses artifices et lui dites : Ce n'est pas pour toi que je fais tout ce que je fais, et je ne cesserai point de le faire. Adressez-vous ensuite à Dieu et lui dites : Je vous offre, Seigneur, toutes mes pensées et mes actions. Et si cette vaine gloire recommence à vous tenter, dites-lui encore : Vous êtes venue trop tard, il ne me reste rien à vous donner, car j'ai tout donné à Dieu.

Ceux qui commencent à entrer dans la dévotion doivent bien prendre garde à ne rien faire qui paraisse être d'une grande sainteté, parce que leur vertu étant encore tendre et semblable à la fleur, ils ne sauraient trop appréhender le vent de la vanité : ce qui les oblige à cacher autant qu'il leur est possible leurs bonnes œuvres. Mais s'ils ne peuvent empêcher qu'elles ne paraissent, ils les doivent faire sans crainte et élever en même temps leur cœur vers Dieu en lui disant : *Ne nous donnez point de gloire, Seigneur, ne nous en donnez point ; donnez gloire seulement à votre nom* ; ou bien : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit* (*Ps.* CXIII, 9).

Je finis cette lettre en vous recommandant de bannir de votre cœur tout ce qui n'est point Dieu, d'aimer les pleurs, la solitude, l'humilité, le travail, et d'avoir toujours les yeux élevés vers le Seigneur, afin qu'il vous délivre des piéges de l'ennemi. Observez fidèlement la loi de Dieu, et vous verrez de quelle sorte il aplanira le chemin dans lequel il vous fait la grâce de marcher, mettra vos ennemis sous vos pieds, et vous fera connaître ce que l'on ne comprend ni en parlant ni en écoutant, mais seulement en agissant, parce que ce chemin est le chemin des vi-

gilants et des laborieux, et non pas des lâches et des grands parleurs. Jésus-Christ y marche devant vous ; suivez-le en portant votre croix, et vous arriverez avec lui dans le ciel.

LETTRE XV.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES.

Il l'exhorte à porter sa croix, dans l'espérance d'en être récompensée dans le ciel.

Oui certes, madame, je n'ignore pas que vous sentez maintenant quel est le poids de la croix. Mais je ne pense pas que vous soyez seule à la porter, parce que je ne saurais douter que Jésus-Christ ne vous aime assez pour ne s'éloigner pas de vous lorsqu'il vous voit en cet état. Vous savez que, durant sa vie mortelle, la croix qui lui tenait lieu de tout a été comme son lit et comme sa table ; et qu'ainsi il y donne place à ceux qui l'aiment et qui veulent se rendre dignes de son amour. Ne vous étonnez donc point de vous voir privée de toute sorte de consolations, puisque vous savez qu'il a dit, étant en la croix, qu'il cherchait qui le consolât, sans trouver personne qui le fît, et qu'il était même abandonné de son Père. Nul autre abandonnement, quelque grand qu'il soit, ne peut approcher de celui-là, non plus que nos douleurs, quelque extrêmes qu'elles soient, ne sauraient approcher des siennes. Demeurez donc, madame, toujours attachée à la croix sans désirer d'en descendre pour jouir de quelque repos. Offrez-vous à Dieu pour disposer de vous selon sa sainte volonté, sans y faire la moindre résistance, et abandonnez-vous entièrement à la conduite d'un si bon Père, en disant, comme saint Thomas : *Allons et mourons avec lui* (*Joan.*, XI). Considérez qu'il ne s'agit point en cela de paroles, mais d'actions, de douleurs, de souffrances, et que l'on ne témoigne jamais mieux son amour que dans les grandes tribulations. Car chaque chose a son temps ; celui de cette vie est d'endurer par amour et d'embrasser la croix, et celui de l'autre vie nous comblera de bonheur et de joie en nous faisant posséder Dieu.

Souffrez, madame, que votre amour soit comme accablé sous un si grand poids qu'est celui qu'il a maintenant à soutenir, puisqu'il en sera récompensé au double dans le ciel. Après vous être offerte il y a tant d'années à Jésus-Christ, ne tournez pas la tête en arrière lorsque vous lui en pouvez donner des preuves ; mais témoignez-lui tant de fidélité qu'il vous couronne un jour de sa main. Ne prétendez pas de pouvoir vous exempter ici-bas d'être abreuvée de fiel et de vinaigre, et d'éprouver tout le reste de ce qui se passa à la croix, puisque ces peines seront d'autant plus grandes que plus vous approcherez du jour qui vous affranchira des liens du corps pour vous mettre dans une éternelle liberté. Mais qu'heureux sera ce jour, qu'heureuses seront ces souffrances qui délivreront votre âme d'une si dure prison, pour être présentée à son Créateur, toute pure et tout éclatante de beauté, après avoir passé par le feu ! La chair et le sang n'y auront aucune part ; la seule vertu du Sauveur du monde produira ces grands effets en ceux qui accomplissent sa volonté, et fera que, de même que dans la faiblesse d'une chair mortelle et les tourments qu'il souffrit, il demeura victorieux de la mort et de l'enfer et entra dans son royaume, ces âmes auront part à son triomphe et à son bonheur éternel. Dites à la vôtre et à votre corps : Consolez-vous dans cette espérance, n'attendez sur la terre que des croix : c'est la seule chose qui vous est utile. Ne désirez rien, sinon d'être aimée de Dieu, que l'accomplissement de sa volonté, et sa bonté vous mettra en assurance. Courage, madame, courons en-

semble dans cette sainte carrière, et portons ici-bas notre croix pour nous réunir là-haut dans le ciel. Dieu soit avec vous à jamais, comme je le desire et l'en prie.

LETTRE XVI.

A UNE DAME QUI ÉTAIT MALADE.

Il l'instruit de ce qu'elle doit faire, lui dit combien il lui importe de conserver la paix du cœur, et de quelle sorte on la doit acquérir.

Je remercie Dieu, madame, de ce que lorsque vos infirmités corporelles augmentent, les grâces que Dieu vous fait augmentent aussi. Cela étant, prions-le, comme disait saint Augustin, de n'épargner envers nous ni le fer ni le feu, puisque quoi que nous puissions donner et souffrir pour acquérir un aussi grand trésor qu'est celui de le posséder lui-même ne peut être le moins du monde considérable. Ce que vous devez donc faire est de vous recueillir toute en vous-même et vous considérer comme un vase si bien bouché que la précieuse liqueur qu'il plaira à Notre-Seigneur d'y verser n'en puisse sortir par les conduits du cœur, qui sont les affections auxquelles il faut renoncer pour mettre en leur place l'amour de Dieu. Cet amour vous détachera de l'affection des créatures, quelque étroite que soit l'union dont les liens du sang et de la nature vous y attachent. Vous ne les aimerez plus qu'en Dieu et pour Dieu. C'est ce qui se peut nommer mourir et ressusciter : mourir à tout amour en ne considérant la créature qu'en elle-même, et ressusciter en regardant le Créateur en elle et elle dans le Créateur, qui a une affection particulière pour ceux qui sont dans la retraite.

J'ai cru vous devoir dire ceci afin que vous ne vous imaginiez pas que la volonté de Dieu soit que nous n'aimions que lui seul en lui-même, et ne l'aimions pas dans les créatures. Car, dans ce qui regarde l'amour, il nous a fait deux commandements que nous devons également accomplir : l'un de l'aimer comme notre Dieu, par la considération de lui-même ; et l'autre, d'aimer notre prochain pour l'amour de lui et en lui.

Ayez un grand soin, madame, de conserver la paix de votre âme, par le respect que vous devez à Dieu qui y habite, et qui aime tant la paix qu'il ne se nomme pas seulement le Prince de la paix et le Roi pacifique, mais la souveraine paix. Ainsi vous devez fuir toute appréhension, tout chagrin, toute colère et tout empressement, aussi bien que toute tristesse et toute joie excessive, afin de demeurer en paix autant qu'il vous sera possible, et qu'à quelque heure que Notre-Seigneur vous visite, il ne vous trouve ni inquiète ni troublée.

Quand vous serez obligée de reprendre quelqu'un, recommandez-vous beaucoup à Dieu, et ne commencez à parler que lorsque vous ne vous sentirez plus émue. C'est un excellent moyen pour vous accoutumer à la mortification dans les sujets de déplaisir que l'on vous donnera, et à vous humilier pour satisfaire à ce que vous devez à Dieu à cause de vos offenses. Après avoir agi d'une manière qui vous sera si utile à vous-même, vous pourrez être utile aux autres, ce qui doit être la fin de la correction qu'on leur fait.

Pour acquérir cette paix si désirable, il faut nous confier en Dieu comme étant notre véritable Père, n'avoir autre volonté que la sienne, l'embrasser de tout notre pouvoir et l'aimer de telle sorte que notre plus grand plaisir soit qu'elle s'accomplisse, quelques mépris, quelques travaux et quelques douleurs que nous ayons à souffrir pour ce sujet. A moins que cela, c'est nous flatter de croire que nous avançons dans le chemin du ciel ; car dans les grâces que Dieu nous fait, notre plus

grande satisfaction doit être de le contenter, et de ce qu'il nous en donne d'autant plus de moyen qu'il lui plaît de se communiquer à nous dans la retraite, où l'éloignement du monde nous met en état de recueillir nos pensées, et de traiter plus familièrement avec lui. Mais cela se doit faire avec le plus de douceur qu'il se peut, parce que notre faiblesse est si grande que nous souffrons avec peine de voir nos pensées ainsi resserrées. Il faut par cette même raison s'y accoutumer peu à peu, tantôt en rentrant entièrement en soi-même, et tantôt en n'y rentrant qu'en partie. Que s'il vous arrive quelquefois de sortir tout à fait hors de vous pour considérer les créatures, ce ne doit être que pour regarder Dieu en elles sans vous trop éloigner de vous-même, et puis l'attirer de nouveau dans votre cœur ainsi qu'une abeille se hâte de rentrer dans sa cellule pour travailler à faire le miel.

Je ne crois pas que Dieu vous oblige à renoncer entièrement à la conduite de votre maison, principalement n'y ayant pas des personnes sur qui vous puissiez vous en reposer. Mais après avoir considéré jusqu'où s'étend leur capacité, prenez seulement le soin du reste avec toute la tranquillité d'esprit qui vous sera possible, et priez Dieu de répandre sa bénédiction sur la manière douce et tranquille dont vous agirez.

Voilà, madame, ce qui m'est venu dans l'esprit touchant la sorte dont vous devez continuer de marcher dans le chemin où Dieu vous a fait entrer. Sa bonté suppléera à mes manquements, pourvu que vous vous considériez toujours comme une grande pécheresse, et imitiez l'humilité de saint Paul, lorsqu'il disait : *Je ne suis pas digne de passer pour apôtre après avoir, comme j'ai fait, persécuté l'Eglise de Dieu* (I *Cor.*, XV). Nous devons nous souvenir de la manière dont nous avons vécu, quand nous nous conduisons par nous-mêmes, afin de nous rendre agréables à Dieu lorsqu'il nous fait la grâce de vivre en lui et pour lui. Sur quoi je pense qu'il ne sera pas mal à propos de vous rapporter une action d'un saint homme. Etant, comme il était, de fort grande maison, très-riche et fort sage, il épousa une fille de basse naissance, non par amour, mais pour avoir une femme qui, se voyant mariée à une personne qu'elle aurait dû se tenir heureuse de servir, lui fût fort soumise et ne pensât qu'à lui plaire. Après lui avoir donné quantité de pierreries et tous les autres ornements proportionnés à sa qualité, il fit mettre dans son palais les habits si simples qu'elle avait auparavant, afin que la vue de sa condition passée l'empêchât, dans sa fortune présente, de s'enfler de vanité.

Que cet exemple vous porte, madame, à vivre dans une profonde humilité, et à remercier Dieu avec un ressentiment plein d'amour de tant de grâces qu'il vous a faites, et de celles que j'espère qu'il vous fera encore. Qu'il soit béni et loué à jamais. Ainsi soit-il.

LETTRE XVII.

A UNE DAME QUI LUI DEMANDAIT DES AVIS.

Il l'exhorte à porter sa croix.

Je vois, madame, par votre lettre, ce qui vous fait désirer que je vous aide par mes avis à porter la croix dont vous voulez bien vous charger pour l'amour de Jésus-Christ, quoique vous jugiez assez qu'encore que je ne manque pas de volonté de vous obéir, mon peu de santé pourra me rendre inutile à vous servir.

Quant à ce que vous demandez, d'où vient que, sentant des peines intérieures et extérieures, vous ne laissez pas d'être contente, je vous réponds qu'ainsi que Rébecca sentait deux enfants se battre dans son

ventre, nous portons en nous-mêmes deux désirs différents, dont l'un procède de l'homme extérieur, et l'autre de l'homme intérieur. Le premier fuit la croix et ne cherche qu'une satisfaction temporelle; mais l'autre, qui aime Dieu et les choses éternelles, aime la croix et les travaux comme étant des moyens d'arriver à notre salut. Remerciez donc Dieu, madame, de la force qu'il vous donne de résister aux inclinations des sens, puisque c'est une marque que Jésus-Christ est dans votre cœur, et qu'il y est victorieux comme il le fut quand il se chargea de sa croix pour obéir à son Père, malgré la résistance de la nature.

Après avoir ainsi embrassé la croix, efforcez-vous de la porter en pensant à celle que Jésus-Christ a portée pour l'amour de vous; et lorsque vous vous sentirez presque accablée sous ce poids, souvenez-vous de l'agonie dans laquelle il arrosa la terre de son sang, et où son amour pour vous triompha tellement des sens, qu'il préféra votre salut au pouvoir qu'il aurait eu d'éviter les tourments de sa passion. Que si notre Créateur et notre Maître a agi de la sorte pour nous, sans avoir besoin de nous ni en tirer aucun avantage pour lui-même, à combien plus forte raison devez-vous dire dans vos peines : Seigneur, je veux les souffrir pour votre amour, puisque vous en avez souffert pour moi d'incomparablement plus grandes; que votre volonté soit faite et non pas la mienne; vous ne cherchez que mon bien, et je ne cherche que mon mal; vous voulez m'élever dans le ciel, et je m'en éloigne pour m'attacher toujours à la terre.

Assurez-vous, madame, que si vous vous résolvez à suivre Notre-Seigneur par le chemin de la croix, qui est celui des douleurs, de la pauvreté, du mépris et de l'abandon des créatures, il vous en récompensera de telle sorte, même dès ici-bas, que vous aurez regret de n'avoir pas ressenti de la joie dans vos travaux. Ainsi je vous conseille de ne point passer de jour sans le remercier particulièrement de tous ceux, tant intérieurs qu'extérieurs, que vous avez eus durant tout le cours de votre vie, et de le prier de vous donner la force d'embrasser de tout votre cœur ceux qui vous arriveront encore, et de les considérer comme des faveurs et des marques de votre salut. Croyez fermement qu'il n'y a point d'autre chemin que vous deviez suivre que celui de la croix, et que plus vous approcherez de la fin de votre vie, plus vous la sentirez pesante, puisqu'il en est arrivé ainsi à Jésus-Christ que nous sommes obligés d'imiter.

Tâchez de comprendre que vous devez souffrir les fautes des autres avec la bonté que Dieu a souffert et souffre encore les vôtres. Et lorsque vous vous trouverez obligée de les reprendre, que ce soit, comme dit saint Paul, avec un esprit de douceur, et en considérant vos propres défauts, afin de tempérer, par un sentiment de miséricorde, le châtiment que vous serez obligée d'en faire; ce sera le moyen de vous rendre Notre-Seigneur favorable, selon ce qu'il a dit, que *nous serons mesurés de la même mesure que nous aurons mesuré les autres* (*Matt.*, VII). Je le prie, madame, d'être votre force et votre consolation, afin que vous le serviez fidèlement et vous vous rendiez utile aux autres pour l'amour de lui.

LETTRE XVIII.

A UNE DEMOISELLE DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il l'exhorte à demander à Dieu son amour, et à persévérer toujours dans cette demande, encore qu'il diffère de la lui accorder.

J'attendais toujours de recevoir de vos lettres pour apprendre l'état de votre âme, afin de me réjouir s'il est tel que je le désire, ou m'af-

fliger s'il ne l'est pas. Je prie celui qui a vécu et est mort, pour nous donner par sa vie l'exemple que nous devons suivre, et par sa mort la force nécessaire pour l'imiter, que depuis que je n'ai appris de vos nouvelles vous ayez été en augmentant dans son amour qui vous a créée, rachetée et attirée à lui; car vous seriez bien malheureuse si, ayant l'honneur d'être aimée d'un si grand roi, vous manquiez à lui rendre amour pour amour, afin de pouvoir dire, comme l'Épouse dans le Cantique : *Mon Epoux est tout à moi, et je suis toute à mon Epoux* (*Cant.*, II).

O ma sœur, peut-on assez admirer la grâce qu'il nous a faite de ne nous permettre pas seulement de l'aimer; mais de nous y exhorter, et de nous en montrer l'exemple en pratiquant le premier envers nous la loi de la véritable amitié qui est de ne se considerer que comme étant une même chose avec la personne que l'on aime?

Qui a, comme dit saint Paul (*Phil.*, II, 7), porté un Dieu à se faire homme et à être reconnu pour tel par tout ce qui a paru de lui au dehors, sinon son amour pour les hommes, qui, en lui faisant embrasser notre pauvreté, nous a comblés de ses richesses? Il s'est rendu semblable à nous, pour nous rendre semblables à lui; il est descendu du ciel, pour nous y faire monter; il est mort pour nous donner la vie, et il s'est chargé de nos péchés, afin que, nous trouvant déchargés d'un si grand poids et fortifiés par ses grâces, nous puissions courir à lui avec la vitesse que donne l'amour.

Aimez, ma sœur, de tout votre cœur celui qui vous aime si parfaitement; et puisque vous ne pouvez avoir par vous-même un aussi grand amour que celui qu'il vous demande, priez-le de vous le donner, afin que vous ayez de quoi lui donner par vos bonnes œuvres, par vos saints travaux et par de ferventes oraisons. Ne cessez point de lui faire cette demande jusqu'à ce, comme dit Isaïe, *qu'il ait fait descendre sur vous le feu de son amour* (*Isa.*, LXII), qui vous brûle doucement, vous embrase heureusement, et vous fasse vivre saintement. Que s'il diffère à vous accorder cette grâce, ne discontinuez pas néanmoins de la lui demander; car il éprouve d'ordinaire jusques où va l'ardeur des prières qu'on lui fait, afin que l'on en ait une reconnaissance d'autant plus grande, qu'on les aura plus longtemps désirées et plus travaillé pour les obtenir. Il veut qu'on l'aime véritablement et avec persévérance, parce qu'il sait que ceux qui se lassent de lui demander se lassent de souffrir les travaux qui accompagnent l'amour, et il faut en cela, comme en tout le reste, nous soumettre à sa volonté, quoique contraire à la nôtre. Il faut endurer cette espèce de faim et de soif, puisqu'il nomme bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. Qu'y a-t-il de plus juste que d'aimer celui à qui nous sommes redevables de notre être, et quelle apparence qu'il refuse son amour, qui est cette faim et cette soif, à une âme qui a tant de raison de le lui demander? Profitez donc de cette faim et de cette soif que donne la chaleur de l'amour : souffrez-les, dans l'espérance d'être rassasiée et désaltérée dans un autre monde par ces célestes douceurs qui sont comme la nourriture et la vie des bienheureux, et, durant le temps qui vous reste à demeurer ici-bas, dites, du fond de votre cœur : Mon âme, bénissez le Seigneur. Souvenez-vous de ce que je vous ai recommandé de marcher pas à pas dans ce chemin, de peur de tomber en allant trop vite; car il est écrit : *Celui qui va trop vite bronche* (*Prov.*, XVI); et ailleurs : *Que le bien qui s'acquiert peu à peu est plus assuré que celui que l'on gagne tout d'un coup* (*Prov.*, XXVIII). Ainsi votre désir de recevoir des faveurs de Dieu, doit être accompagné d'une très-grande tranquillité, fondée sur ce qu'on ne saurait obtenir davantage que ce qu'il plaît à Dieu de nous donner

Examinez beaucoup vos actions, pour voir s'il n'y a rien qui déplaise à Dieu, et l'empêche de vous accorder ce que vous lui demandez, parce que, pour avoir communication avec lui, il faut être dans une grande perfection, tant intérieure qu'extérieure ; car quel moyen de pouvoir, sans beaucoup de mortifications et une extrême pureté de cœur, être nourri sur la terre, en la même manière que les saints le sont dans le ciel?

Puisqu'il a plu à Dieu vous mettre en état, par ce peu de vertu que vous pratiquez, de pouvoir croire d'être en grâce, consolez-vous quand même vous n'avanceriez pas davantage, en considérant que vous pouvez espérer d'être sauvée par sa miséricorde, et d'arriver dans le ciel après avoir passé par le purgatoire ; car l'on est trop heureux d'y être avec ceux qui ne sont pas parfaits, parce qu'il n'y a rien de petit dans un aussi grand bonheur qu'est celui de jouir enfin d'une félicité qui ne finira jamais.

Je ne vous dis pas ceci, ma sœur, pour vous porter à la tiédeur et à vous contenter du peu d'amour que vous avez maintenant pour Dieu ; mais seulement afin de faire cesser les dégoûts et le découragement que vous pourriez avoir de n'arriver pas aussi promptement que vous le désireriez à ce haut degré d'amour que vous souhaitez d'avoir pour Dieu. Demandez-le lui avec ardeur, confiez-vous en lui, n'appréhendez aucun travail, pour tâcher d'obtenir ce parfait amour, et recevez le peu qu'il vous en a déjà donné comme une marque qu'il vous en donnera davantage. Dites, avec les apôtres : Seigneur, *augmentez ma foi* (*Luc*, XVII), et demandez-lui, comme la Madeleine, qu'il vous donne beaucoup d'amour, afin d'affermir votre espérance de le posséder un jour dans le ciel. Je le prie d'être votre joie, votre lumière et votre amour, maintenant et à jamais.

LETTRE XIX.

A UNE DAME DÉVOTE.

Il l'exhorte à résister aux tentations du démon.

Je prie Dieu, madame, que vous soyez dans l'état que je le désire, puisque l'on n'a pas dit en vain que l'amitié est toujours accompagnée de soin et de crainte ; mais j'espère que, selon la parole de Jérémie, Notre-Seigneur considérera la disposition dans laquelle vous avez commencé de vous donner à lui, et l'avez suivi dans ce désert si plein de travaux, qu'il peut passer pour une image de la mort ; car lorsque nous le servons par amour, il nous est si favorable dans notre faiblesse, que quand notre vertu semble être prête à défaillir, il se souvient du temps que nous avions un si grand désir de lui plaire, et nous assiste ainsi dans nos infirmités par l'abondance de sa miséricorde. Prenez donc courage, et, comme dit saint Paul, *gardez-vous bien de perdre cette confiance dont vous pouvez être si avantageusement récompensée* (*Hebr.*, X, 35). Il n'y a rien que le démon ne fasse pour nous l'ôter, ou au moins pour l'affaiblir, afin de nous faire tomber ensuite, principalement quand il n'a à combattre qu'une femme par qui il aurait plus de honte d'être vaincu que par un homme ; de même qu'Abimélech, après avoir été blessé d'une pierre qu'une femme lui jeta du haut d'une tour, commanda à son écuyer de le tuer, pour éviter la honte de l'avoir été par une femme. Vous devez, madame, en faire de même quand le démon vous attaque. Terrassez-le par l'assistance de Jésus-Christ ; et, s'il se relève de sa chute, ayez au moins la satisfaction de savoir que ce lui est une douleur mortelle d'avoir été surmonté par une femme, et de lui avoir fait gagner une couronne, lorsqu'il

espérait de la vaincre ; car que peut-il lui arriver qui lui soit plus insupportable que de voir que vous vous rendiez encore plus agréable à Dieu que vous ne l'étiez? Je ne doute point que si vous pouviez voir la gloire que ce vous sera de soutenir si courageusement les efforts de cet ennemi de notre salut, elle ne tempérât l'amertume de vos peines par le plaisir de considérer que votre résistance à ses tentations les rendra comme autant de pierres précieuses qui pareront éternellement votre tête. Ne vous lassez donc point de vous enrichir de la sorte, et vous serez d'autant plus heureuse, que vous souffrirez avec plus de patience.

Au lieu de vous laisser aller à la tristesse qui est la source de plusieurs maux, confiez-vous en notre Seigneur : mettez toute votre joie dans son amour, et foulez aux pieds tout le reste selon ces paroles de saint Bernard : *Je ne considère mes travaux que comme une peine d'une demi heure, et s'ils sont plus longs, mon amour pour Dieu m'empêche de les sentir.* Marchez sur la tête du dragon et du lion : ne les craignez point; faites au contraire qu'ils vous craignent suivant ses paroles de David : *Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur, qui pourrais-je craindre? Le Seigneur est le puissant protecteur de ma vie, qui pourrais-je redouter? Le Seigneur me conduit, comment pourrais-je m'égarer? Le Seigneur se sert de moi, et que désirai-je davantage, quoi que je puisse avoir à souffrir* (Ps. XXVI, 1)? Comment le démon vous trouvant dans cette disposition pourra-t-il espérer de vous surmonter? Il appréhendera au contraire de vous attaquer, et Dieu qui vous a appelée à lui vous conservera et vous rendra telle que je le souhaite et que je l'en prie.

LETTRE XX.

A UNE DAME.

Il lui dit que l'une des causes des travaux que Dieu nous envoie est pour tempérer par cette amertume la douceur que nous trouvons dans l'amour des créatures.

Je désirerais, madame, que vous fussiez bien persuadée que l'on ne trouve du repos que dans le ciel : qu'il n'y a que peine et que misère ici-bas : que nuls autres n'en éprouvent tant que ceux qui aiment Jésus-Christ, et qu'ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils soupirent sans cesse vers leur véritable patrie qui est la vue de Dieu. Mais c'est le moyen d'y arriver et d'y être bien reçu, parce qu'il faut pour cela beaucoup le désirer. L'amertume de l'absynthe à quoi l'on peut comparer nos travaux doit nous dégoûter tellement de la fausse douceur des plaisirs de la terre que nous ne recherchions que notre véritable nourriture qui est la spirituelle. Oh ! que notre goût est corrompu ! que nous connaissons tard ce qui nous est le plus utile; que nous nous donnons de peine pour des choses vaines et dangereuses ; et que de combats nous avons à soutenir contre nous-mêmes pour ne nous pas plaire dans ce qui n'est que passager, tant notre inclination nous y porte ! Notre faiblesse est si grande qu'elle a besoin de grands remèdes, et Dieu nous les procure en diverses manières, dont les peines et les afflictions ne sont pas les moindres. Parce que d'insensés que nous sommes elle nous font rentrer dans notre bon sens, et que nous sentant blessés nous avons recours à ce souverain médecin pour être guéris de nos plaies, et l'obtenons de sa bonté.

Il faut, madame, s'endurcir aux travaux et les aimer comme pouvant rendre la santé à notre âme, ou au moins les supporter avec patience, puisqu'il faudrait avoir perdu l'esprit pour n'aimer pas mieux souffrir pour acquérir une éternité de gloire, que de tomber dans une éternité de peines pour ne vouloir rien souffrir.

Adressez-vous souvent à Dieu avec une entière soumission à sa providence, et ne souhaitez que de lui plaire. Ne lui demandez pas d'accomplir vos désirs ; mais de vous faire accomplir sa volonté. Que toutes vos pensées et vos oraisons ne tendent qu'à vous abandonner par un pur mouvement d'amour à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous : cherchez vos délices dans sa sainte loi, et que rien ne vous paraisse si doux que de l'observer. Je sais que cela n'est pas facile, mais il faut par des prières fréquentes combattre les obstacles qui s'y rencontrent, et l'on est trop heureux de les surmonter, quoi qu'il en coûte. Que si Dieu vous donne quelque étincelle de son amour, vous vous trouverez dans un tel élargissement de cœur, au milieu même de vos peines que vos tristesses se dissiperont, vos défiances cesseront, et vous vous remettrez entre les mains de Dieu avec une ferme confiance en son secours, parce qu'elles ne répandent sur ceux qui l'aiment que des faveurs et des grâces.

Considérez, madame, que Dieu permet que nous tombions dans de grands périls et de grands maux, afin de nous porter à l'invoquer d'une voix plus forte, et de le glorifier davantage lorsqu'il nous en délivre. Gardez-vous donc bien de perdre courage, ni de tomber dans la défiance, et portez votre croix avec joie puisque la douleur est la preuve de l'amour, et la voie qui conduit à Dieu pour nous faire gagner le ciel. Je le prie de répandre dans votre âme, avec abondance, son esprit saint, afin que la force qu'il vous donnera vous le fasse servir avec une grande joie.

LETTRE XXI.

A UNE DAME.

Il l'instruit de la disposition nécessaire pour recevoir Jésus-Christ dans son âme, et avec quel soin elle l'y doit conserver : comme aussi de l'horreur que l'on doit avoir du péché mortel, principalement quand on a reçu des grâces de Dieu.

Je vous souhaite, madame, la grâce et la paix du Saint-Esprit, et qu'il vous aide dans ce saint temps à vous préparer à recevoir ce divin Enfant qui est près de naître dans le monde pour le salut du monde. Il n'a point de maison qui lui soit propre; et il n'en peut trouver que dans les âmes qui désirent de le recevoir. Il vient comme un pauvre : offrez-lui votre cœur pour lui servir de demeure afin que vous l'entendiez vous dire au dernier jour : *J'ai été étranger et vous m'avez logé* (*Matt.*, XXV, 35). Considérez que nous ne devons rien tant souhaiter que de loger ce divin Enfant dans notre âme. Mais rien aussi ne demande tant de soin pour la préparer de telle sorte qu'elle lui soit agréable. Il vient humble, pauvre, et pur, recevons-le dans l'humilité, la pauvreté et la pureté. Il vient préparé à souffrir toutes sortes de travaux, recevons-le dans la préparation à la souffrance. Tout petit qu'il est, c'est un Dieu infiniment grand : et que ne devons-nous donc point faire pour tâcher à nous rendre dignes de l'avoir pour hôte? Comme il est la sainteté même, le péché lui donne tant d'horreur, qu'un seul de ces péchés mortels que plusieurs commettent si facilement, l'empêche d'entrer dans une âme. Ainsi il s'en éloigne et ne revient pas si promptement qu'il s'en était allé, ce qui montre avec quel soin nous devons nous efforcer de le conserver dans nous, quand nous sommes si heureux que de l'y avoir reçu. Que l'on est riche, madame, lorsque l'on possède Dieu! Peut-on trop souvent y faire réflexion, lui demander s'il n'y est pas, et quelles prières et quelles larmes sont capables de l'y retenir ; en ajoutant à cela ces paroles de David : *Seigneur, ne vous*

éloignez point de moi (*Psal.*, XXI). On ne saurait être trop retenu pour ne rien faire qui déplaise à Dieu, et l'oblige à nous quitter, puisqu'étant ce bien suprême qui comprend tous les autres biens, on ne peut le perdre sans tomber dans tous les maux.

Ainsi on ne saurait croire ni exprimer quelle doit être la douleur d'une âme qui l'a perdu, quoique d'ailleurs elle fut maîtressse de tout le monde. L'exemple d'Adam et d'Eve nous le fait voir. Car cette première des femmes n'eut pas plutôt mangé du fruit défendu, qui lui paraissait si beau et si délicieux, et dont elle croyait tirer tant d'avantage, qu'après que ses yeux furent ouverts, sa punition d'avoir desobéi à Dieu lui causa incomparablement plus de douleur qu'elle n'avait eu de plaisir à en manger. Elle connut alors que l'opinion qu'elle avait conçue de l'excellence de ce fruit était une tromperie et une illusion du diable qui lui avait donné du degoût pour ceux dont Dieu lui avait permis l'usage, et de l'estime pour celui qui l'avait si misérablement fait tomber dans le péché. Combien d'autres ont-ils aussi été trompés de la même sorte par cet esprit de ténèbres, et pleuré amèrement leur folie d'avoir ajouté foi aux promesses et aux impostures de ce père de mensonge.

Quelques-uns, après avoir durant plusieurs années répandu des larmes et souffert d'extrêmes peines sont rentrés en grâce avec Dieu, mais en demeurant toujours dans une telle douleur et une si grande confusion de l'avoir offensé, après en avoir reçu tant de bienfaits, qu'ils ne ressentaient point la joie du pardon qu'il leur avait accordé.

D'autres comme ces éperviers qui, après s'être repus de la proie qu'ils ont trouvée ne retournent plus au fauconnier, ont renoncé à la nourriture des anges pour ne plus vivre que de celle des bêtes. C'est de ces derniers que saint Pierre dit : *Qu'il aurait mieux valu pour eux de n'avoir point connu la voie de la piété et de la justice que de retourner en arrière après l'avoir connue; d'avoir fait comme le chien qui retourne à ce qu'il avait vomi, et comme le pourceau qui, aprèsavoir été lavé se vautre encore dans la boue* (II *Petr.* II, 21). Notre-Seigneur a dit : *Celui qui ayant mis la main à la charrue regarde derrière soi n'est pas propre au royaume de Dieu* (*Luc.* IX, 62) : il devient tout charnel, le jouet des démons, et un exemple déplorable du malheur que c'est d'offenser Dieu. Ce fut ainsi que la femme de Loth se perdit, quand après avoir été délivrée de l'embrasement de l'abominable ville de Sodome, Dieu lui ayant défendu de regarder derrière elle, elle ne lui obéit pas, et fut changée en une statue de sel. Que si Dieu a puni de la sorte une personne qui jusque-là ne l'avait point offensé, parce que seulement elle avait contrevenu à son ordre, que peut espérer un pécheur qu'il avait par sa miséricorde exempté du châtiment qu'il méritait, lorsque méprisant son extrême bonté il recommence à commettre les mêmes péchés qu'il lui avait pardonnés? Que ne devons-nous point faire pour éviter un tel malheur? *N'est-ce pas*, comme dit saint Paul, *une chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant* (*Hebr.* X)? Car qui est l'homme qui peut subsister devant un Dieu courroucé, puisqu'un très-grand feu ne consume pas plus facilement une paille que sa colère réduit à une extrémité de misères les corps et les âmes de ceux qui abusent de sa bonté? Ainsi de même que plus un homme a aimé sa femme, et plus sa fureur éclate contre elle lorsqu'elle a violé la foi qu'elle lui devait, Dieu regarde d'un œil de colère une âme qu'il avait délivrée de la servitude du peché, enrichie de ses grâces, et, de méprisable qu'elle était, honorée de son amitié, lorsque ensuite de tant de bienfaits elle ose encore l'offenser. Car quel nom peut-on donner à une telle ingratitude qui ne soit infiniment au-dessous de l'horreur qu'on en doit avoir? N'est-ce pas faire de nouveaux outrages à cet adorable Sauveur qui en

a tant souffert pour l'amour de nous? n'est-ce pas vouloir le crucifier encore une fois? et n'est-ce pas au lieu de baiser et laver les plaies qu'il a reçues pour guérir les nôtres, lui en faire de nouvelles? Quelle épouvantable folie d'abandonner Dieu pour suivre le démon, de préférer le chemin de l'enfer à celui du ciel, et d'aimer mieux voir son juge irrité et animé de colère que doux et plein de miséricorde?

Je ne vous écris pas ceci, madame, dans la créance qu'un tel malheur vous arrive. Je me promets le contraire par ma confiance non pas en vous, mais en celui qui vous a retirée avec tant de bonté de l'esclavage dans lequel vous étiez et vous a donné tant d'autres marques de son amour quoique vous y ayez mal répondu. Mais je vous l'écris pour vous obliger par la crainte du péril d'implorer de plus en plus l'assistance de Dieu, et de ne pas employer en des choses inutiles un temps qui vous doit être si précieux. J'espère que Dieu fera éclater en vous sa miséricorde en achevant ce qu'il y a commencé, et que je ne perdrai pas par votre faute la grâce qu'il lui a plu me faire de m'employer pour votre salut. Vous avez ici un grand nombre de serviteurs et de servantes qui le prient pour vous avec ardeur, et l'on ne saurait souhaiter plus que je fais qu'il exauce nos prières.

LETTRE XXII.

A UNE DAME AFFLIGÉE.

Il l'exhorte à soutenir courageusement les tentations du démon.

Qu'est-ce donc, madame, qui vous donne tant de peine? Que craignez-vous, ayant comme vous avez pour protecteur un Dieu tout-puissant et pour protectrice sa très-sainte Mère? Gardez-vous bien de croire qu'ils vous aient oubliée. Ils voient avec plaisir que le combat que vous soutenez contre les démons tournera à leur confusion et à leur honte, que Dieu en tirera sa gloire en faisant triompher d'eux votre faiblesse, et que votre âme en recevra cet avantage, que plus elle aura été éprouvée par les peines qu'elle souffre comme par autant de coups de marteau, plus elle éclatera de beauté et ressemblera à ce chandelier d'or qui était un des plus grands ornements du temple de Dieu.

Courage, madame, ne demeurez pas davantage couchée sur la poudre en demeurant dans cette tristesse où le démon s'efforce de vous plonger. Secouez cette poudre, levez-vous, la gloire de Dieu qui doit être la vôtre le demande; et au lieu de me donner de l'affliction si vous vous laissiez vaincre, donnez-moi sujet de me réjouir de votre victoire. Que rien ne soit capable de vous faire abandonner l'étendard de la croix; voyez dans ce combat couler votre sang sans vous étonner; gardez-vous bien de laisser ternir l'éclat de votre couronne; confondez par votre hardiesse la hardiesse du démon; terrassez-le au lieu de vous laisser terrasser par lui, et acquérez un nouveau mérite devant Dieu au lieu de perdre la récompense de vos services passés. Représentez-vous quelle sera votre joie d'avoir été si fidèle à Jésus-Christ que vous serez du nombre de ceux dont il a dit : *C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux. C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé* (*Luc.*, XXII, 28); et que vous imiterez ce divin Sauveur et direz comme ce grand martyr saint Ignace : *Je souffrirai avec joie les croix, le brisement de mes os, tous les tourments que le Démon pourra inventer pour m'accabler, pourvu qu'ils me rendent digne de voir mon Sauveur dans la gloire.*

Puisque vous espérez, madame, le même bonheur qu'un si grand saint souhaitait avec tant d'ardeur, préparez-vous à souffrir avec cou-

rage les peines qui vous arriveront, sans vous excuser en disant qu'elles vous surprennent, puisque l'on vous avertit de vous y préparer, et que Notre-Seigneur vous a choisie pour être martyre de son amour et boire le calice qu'il a bu. Disposez-vous à recevoir tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer en vous souvenant de ce qu'il a dit : *Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute* (*Matt.*, II, 6). Quelle raison avez-vous de craindre, puisque vous savez que c'est la volonté de celui qui est parfaitement bon ? Je ne saurais douter qu'il ne vous aime, qu'il ne prenne soin de vous, que ce ne sera que pour votre bien qu'il permettra au démon de vous tenter, et qu'il fera cesser vos peines présentes comme il a fait cesser les autres. Rien ne doit donc vous étonner. Car si les démons vous attaquent, les anges vous assistent, et Jésus-Christ lui-même est présent à ce combat comme il l'a été à ceux de saint Antoine, encore que vous ne vous en apercevriez pas. Que cette considération fasse sur votre esprit le même effet que la vue du sang fait sur les éléphants, en redoublant de telle sorte votre courage par cette présence de votre Sauveur, que vous mourriez plutôt que de reculer, et que votre amour pour lui, joint à l'ardeur de votre foi, vous fasse dire avec une fermeté et une constance héroïque. Je suis à Jésus-Christ ; je ne connais que lui ; je n'attends du secours que de lui ; je ne crains que lui ; je ne veux vivre que pour lui ; tout mon désir est de souffrir pour lui ; je ne cherche que lui en ce monde ; je crois n'avoir pas encore commencé à le servir ; je considère peu mes travaux, et s'ils sont grands, mon amour me les fera paraître petits ; toute ma confiance est en lui qui n'a jamais trompé personne ; j'ajoute autant de foi à sa vérité que je me défie des impostures du démon ; et j'aime mieux mourir dans le chemin où elle me conduit, que de vivre en le quittant.

Vous n'ignorez pas, madame, que les œuvres du démon sont des œuvres de ténèbres, et ses paroles des mensonges. Fermez donc l'oreille à ses discours, et invoquez Notre-Seigneur, sans vous troubler ni vous étonner. Il veut éprouver votre fidélité; il viendra à votre secours à la quatrième heure de la nuit ; il marchera sur la mer et lui commandera de se calmer. Je le prie de vous garder comme il a fait jusqu'ici, et de vous garantir de tout mal pour la gloire de son saint nom.

LETTRE XXIII.

A UNE DAME.

Il lui dit qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse remplir notre cœur : mais qu'il le veut trouver vide de l'affection des créatures. Que les tièdes et les lâches lui sont désagréables, et que la fête de la Pentecôte dispose à celle du saint Sacrement.

Je désire extrêmement, madame, d'apprendre des nouvelles de l'état de votre âme dans cette semaine de la Pentecôte où nous sommes, parce que c'est le temps que le Saint-Esprit éclaire l'entendement, répand l'amour dans la volonté et fortifie le corps, qui sont comme trois pains que nous devons offrir à Notre-Seigneur, lorsqu'il revient las et fatigué du travail que son affection pour notre salut lui a fait entreprendre, en sortant hors de soi pour s'appliquer aux créatures. Car le Saint-Esprit rassasie d'ordinaire par cette sorte de nourriture, ce désir que Jésus-Christ a de nous sauver en nous faisant connaître la misère des créatures et rentrer dans nous-mêmes par le dégoût de n'avoir trouvé que des sujets de trouble dans ce que nous nous étions imaginé nous devoir donner quelque repos.

O mon Dieu ! quand notre âme sera-t-elle si chaste et si fidèle à son

éternel Epoux qu'elle l'aime d'un amour tout pur et entièrement détrompe de la bassesse des créatures? Quand connaîtrons-nous clairement que ce divin Redempteur est seul digne de régner dans nous; qu'il ne nous a créés que pour l'aimer, et qu'il est tout notre bonheur? Est-il possible qu'après avoir éprouvé tant de fois qu'il n'y a qu'affliction dans le monde, et que nous ne saurions trouver du repos que lorsque la connaissance de nos péchés nous a fait recourir à lui et qu'il nous a pardonné, nous retombions toujours dans les mêmes fautes? Car un moment de ce repos n'est-il pas préférable à tous les vains plaisirs d'ici-bas ?

N'est-il pas temps que vous disiez à toutes les créatures : Je vous renonce pour ne penser qu'à préparer dans mon âme à celui qui m'a créée une demeure si pure et si libre de tous autres soins qu'elle lui soit agréable? Que nous serons heureux si nous pouvons avoir dans nous cet Esprit saint, et si saint, qu'il ne vint se reposer sur les apôtres et sur les disciples qu'après qu'ils furent privés de la présence de Jésus-Christ, afin de nous faire connaître qu'il faut lui préparer un temple dans notre cœur que lui seul remplisse! Ainsi, je ne saurais trop me réjouir de la grâce qu'il vous a faite de lui en préparer un, de l'y avoir reçu, et de ce qu'il est satisfait de vous. Remerciez-le, madame, de ce bonheur dont vous jouissez, et faites attention à ces paroles de saint Paul : *N'attristez pas l'Esprit saint de Dieu dont vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption* (*Ephes.*, IV, 30). Ce jour est celui du dernier jugement, et nous attristons le Saint-Esprit, lorsque par paresse ou par lâcheté nous faisons des choses qui lui sont désagréables. Car, étant, comme il est, un feu, il veut que nous soyons ardents à le servir; que nous entretenions ce feu en y mettant sans cesse du bois par nos bonnes œuvres, et que le conservant dans sa chaleur par nos saints desirs, nous l'empêchions de s'éteindre. Il nous importe tellement d'en user de la sorte, que la vie de notre âme en dépend, puisque nous n'avons que ce que Dieu nous donne, et que c'est le moyen de faire qu'il nous le donne.

Ainsi, madame, vous pourrez passer saintement cette semaine en la célébrant, non d'une manière charnelle comme ceux qui se contentent de ce qui éclate au dehors dans les grandes fêtes, mais d'une manière spirituelle et digne de cet Esprit saint que l'on y adore selon ces paroles de Jésus-Christ que *les véritables adorateurs adoreront en esprit* (*Joan.*, IV, 23).

Voyons à cette heure comment cette fête s'accorde avec celle du saint Sacrement dont nous sommes proches. Car c'est une grande honte à des chretiens de ne sentir pas l'odeur de ce pain céleste avant que sa fête arrive, puisque les Mages l'ont pressentie de si loin, et les patriarches et les prophètes tant de siècles avant qu'il fût descendu du ciel sur la terre. Quelle plus grande joie peut-il nous arriver, que de voir Jésus-Christ converser avec nous et se mettre entre nos mains? de voir celui que l'univers tout entier n'est pas capable de contenir, renfermé dans une hostie, et entrer par notre bouche dans notre cœur, quoique si indigne de le recevoir? Ecoutez, madame, avec joie une si bonne nouvelle. Excitez-vous vous-même à faire l'attention que mérite une si grande faveur de Dieu. Concevez du degoût pour toute autre nourriture, et ne pensez qu'à vous rassasier de ce pain céleste qui fait le bonheur des anges dans le ciel. Dites à votre âme qu'elle veille durant ces saints jours, n'étant pas alors le temps de dormir, et que puisqu'ils sont consacrés au Saint-Esprit, elle le prie de lui faire la grâce de se préparer à la fête de ce sacré corps qui a été conçu par son opération divine, afin que, lorsque cette fête arrivera, cet Esprit saint descende sur vous comme les mérites de Jésus-Christ le firent descendre sur les

disciples, et qu'en recevant son corps, nous participions à ses mêmes mérites, selon la mesure de la disposition avec laquelle nous le recevrons.

C'est ainsi qu'une fête prépare à une autre fête et augmente le désir d'en profiter. Car il y a cette différence, entre ce divin banquet et les festins qui se font dans le monde, qu'au lieu qu'en ces derniers, après avoir fait un grand repas, on n'a plus durant tout le reste du jour envie de manger; dans ces premiers, au contraire, le désir d'une telle nourriture continue toujours selon cette promesse de Dieu dans l'ancienne loi : *Vous n'aurez pas plutôt battu le blé, qu'il faudra faire vendanges; les vendanges ne seront pas plutôt achevées, que vous serez obligés de semer; et il vous sera facile de vous rassasier dans une si grande abondance* (*Lévit.*, XXVI).

Que Dieu soit loué à jamais, de répandre sur nous ses grâces avec tant de profusion que de nous donner son propre Fils, et par lui son Saint-Esprit, et de se donner ensuite lui-même à nous. Ainsi, étant si heureux que d'avoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et commençant dès cette vie à goûter le bonheur dont nous jouirons en l'autre, remercions cette adorable Trinité de nous avoir fait de si grandes grâces; préparons-nous à en recevoir encore de nouvelles, et solennisons les fêtes du ciel avec un cœur élevé au-dessus de la terre, afin de passer de ce bonheur temporel à la félicité éternelle que je vous souhaite.

LETTRE XXIV.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il lui apprend que Dieu nous envoie des travaux pour nous redonner du courage, lorsque notre découragement ne nous empêche pas d'espérer en son assistance.

Celui, madame, qui demande des croix, doit se préparer à les porter. Celui qui se vante d'avoir de l'amour, doit être bien aise de souffrir pour le témoigner. Celui qui honore Dieu comme il y est obligé, ne doit rien trouver de difficile pour le servir. Et celui qui l'aime doit se haïr, parce que de même que tout ce qui n'est point Dieu ne saurait contenter son âme, rien de tout ce que nous pouvons donner à Dieu ne saurait lui plaire, si nous ne nous donnons nous-mêmes à lui. Ainsi, quel sujet y a-t-il de se plaindre des travaux qui sont comme autant de coups d'éperon qu'il nous donne pour nous faire avancer dans son service?

Que si vous croyez, madame, avoir besoin de plus de patience et de courage que vous n'en avez, demandez-les à Jésus-Christ qui vous exerce de la sorte; mais demandez-lui de vous les donner avec plus d'abondance qu'aux autres, puisque c'est peut-être son dessein de vous en donner plus qu'à eux; sa bonté n'ayant point de bornes. Croyez qu'il accompagnera vos peines de la force nécessaire pour les supporter. Car il connaît notre faiblesse et met souvent dans les vases les plus fragiles les liqueurs les plus précieuses, en sorte que ce qui devrait nous étonner si nous nous considérions nous-mêmes, nous assure dans la vue de sa miséricorde, lorsque nous sommes persuadés de notre néant et des extrêmes obligations que nous lui avons. C'est pourquoi, au lieu de lui attribuer nos manquements et à nous ses grâces, adressons-lui nos prières avec confusion de notre misère et une grande confiance en lui. Combattons courageusement sans douter qu'il ne nous assiste jusqu'à nous faire porter la croix avec joie pour l'amour de lui, comme il l'a portée pour l'amour de nous, et disons avec saint Paul : *Je ne me glorifie qu'en la croix de* Jésus-Christ *par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde* (*Gal.* VI, 14).

Il faut dans cette guerre toute d'amour, commencer par souffrir généreusement les douleurs, et dire comme saint Ignace martyr lorsqu'on le mit en prison : *C'est maintenant que je commence d'être disciple de* Jésus Christ; et comme saint Augustin : *On ne peut être parfaitement chrétien si l'on n'a point encore souffert.*

Vous devez, madame, pour ne continuer pas davantage à perdre inutilement votre temps, commencer d'entrer dans l'école de la croix, où ceux qui souffrent le plus sont les meilleurs disciples de Jésus-Christ, l'aiment le plus et sont le plus aimés de lui. C'est ce qui nous oblige à aimer les souffrances, et à nous tenir d'autant plus favorisés qu'elles sont plus grandes, parce qu'elles nous rendent plus semblables à Notre-Seigneur. Que si cela vous paraît difficile, ne vous étonnez pas néanmoins, puisqu'il arrive souvent que ceux qui semblent d'abord moins savants dans leurs études, y réussissent après le mieux. L'exercice, le courage et la grâce vous rendront savante dans cette sainte science, pourvu que vous ne cessiez point de vous y appliquer, et soyez attentive aux leçons de ce divin Maître que je prie d'être votre lumière et votre force.

LETTRE XXV.

A UNE DAME QUI ÉTAIT MALADE.

Il lui fait voir que c'est dans la souffrance que la vertu se perfectionne et que les péchés s'effacent.

On m'assure, madame, que votre santé est meilleure qu'elle n'était, et je veux croire qu'il en est de même de celle de votre âme, parce qu'encore qu'elle ait toujours été bonne, la souffrance peut l'avoir rendue meilleure, par la patience que saint Jacques nous apprend être une œuvre parfaite. Car celui qui souffre sans se plaindre, montre que son amour pour Dieu n'est pas superficiel, mais effectif, puisque c'est alors que les véritables serviteurs de Dieu se font connaître.

Souvenez-vous des douleurs de Notre-Seigneur ; considérez comme une grande grâce la part qu'il lui plaît de vous y donner, et remerciez-l'en de tout votre cœur, puisque la marque d'un chrétien est de n'aimer pas seulement ceux qui nous aiment et de ne remercier pas seulement Dieu dans la prospérité, ce que les méchants font comme les bons. Rendez grâces à votre divin Époux des peines qu'il permet qui vous arrivent; regardez-les comme des pierres précieuses ; recevez-les comme de grandes faveurs; et que votre confiance en lui croisse à mesure qu'elles augmentent, puis qu'étant des témoignages de son amour vous ne sauriez trop les estimer.

Dieu ne prend plaisir, madame, à nous voir souffrir que par le désir qu'il a d'enrichir nos âmes en nous purifiant de nos péchés pour nous faire mériter le ciel. Abandonnez-vous à sa conduite comme n'étant pas seulement votre père, mais plus que votre père; mettez toute votre confiance aux mérites de la passion de Jésus-Christ, et que cette confiance aille toujours en augmentant. Je vous recommande à lui de tout mon cœur.

LETTRE XXVI.

A UNE DAME.

Il lui dit que Jésus-Christ crucifié est le miroir dans lequel nous devons voir tous nos péchés et le remède qui les peut guérir, et que rien ne nous est plus avantageux que de porter sa croix.

Si dans la nuit de la naissance du Sauveur vous avez porté vos pensées sur le Calvaire, et si la douleur de l'y voir attaché à une croix

vous a fait arroser ses pieds de l'eau de vos larmes, j'ai sujet de croire que maintenant que nous sommes dans le carême et si proches du temps de sa passion, vous établirez votre demeure auprès de lui sur cette sainte montagne, et lui direz comme saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes pour y demeurer* (*Matt.*, XVII). En quoi vous aurez cet avantage sur ce grand apôtre, qu'au lieu qu'il parlait ainsi sur le Thabor dans le ravissement où il était de voir Jésus-Christ tout resplendissant de majesté, vous aurez ce sentiment dans un lieu d'affliction et de douleur, et pourrez lui donner une beaucoup plus grande marque de votre amour en prenant part à ses peines qu'en vous réjouissant de l'avoir vu dans sa gloire. Attachez vos yeux sur les plaies qu'il a reçues pour guérir les vôtres; et si vous n'en recevez point de semblables pour l'amour de lui, témoignez-lui au moins par vos pleurs combien vous êtes touchée de ses souffrances. Ne vous contentez pas de passer légèrement devant cette croix comme firent ceux qui le blasphémèrent; mais arrêtez-vous-y comme firent la très-sainte Vierge, saint Jean, et les autres saintes femmes (*Matt.*, XXVII). Car ceux qui ne considèrent qu'en passant ce grand sacrifice auquel nous devons notre salut, montrent qu'ils ne le connaissent que de nom. Quelques-uns même, tels que sont les infidèles, le déshonorent par leurs blasphèmes, tant ils ignorent quel est ce miracle d'amour; au lieu que le chrétien qui en considère toutes les merveilles dit du fond du cœur comme David : *C'est ici le lieu où je me suis établi pour toujours une demeure fixe et arrêtée; j'habiterai ici parce que c'est le lieu que j'ai désiré* (*Psal.* CXXXI, 15).

Que si l'épouse ne demeure pas attachée par son affection à cette croix où son divin Epoux l'a été réellement, comment pourra-t-elle espérer qu'il l'aime? Ce sera là, madame, que vous trouverez du remède contre le venin des fausses louanges, que vous ne pourrez sans confusion vous voir honorée, et que vous aurez honte de passer pour bonne en voyant celui qui est la bonté et la sainteté même traité comme un méchant et un imposteur; ce sera là que vous verrez combien vos actions sont indignes d'être estimées en les comparant à celles de votre Sauveur et à ce que vous êtes obligée de faire; ce sera dans ce miroir que vous pourrez remarquer les taches de votre âme et connaître que les choses qu'on loue en vous, étant comparées à celles que l'on doit admirer en lui, votre douceur n'est qu'aigreur, votre soumission que désobéissance et votre humilité que vanité.

Le monde est si aveugle qu'il s'imagine qu'il n'y a point d'autres péchés que ceux qu'il connaît. Mais Dieu en juge d'une autre sorte et condamne comme injuste ce qui nous paraît juste. Ainsi, pour ne vous point laisser empoisonner par ces dangereuses flatteries, dites en vous-même comme saint Paul : *C'est Notre-Seigneur qui me jugera* (II *Cor.*, IV). Souvenez-vous que l'on accusait Jésus-Christ d'être un méchant, et priez-le de ne pas permettre que l'on vous estime; laissez-lui le soin de votre défense, et réjouissez-vous d'être méprisée, puisque si l'on ne disait point de mal de vous ce ne serait peut-être que parce que Dieu verrait que vous n'auriez pas la force de le souffrir.

Celui qui désire d'avoir quelque portion de la croix de Jésus-Christ doit la recevoir avec respect, avec action de grâces, et comme le plus grand trésor du monde; et ce que Notre-Seigneur en favorise peu de personnes vient de ce qu'il y en a peu qui en fassent l'estime qu'ils doivent, parce qu'il veut que sa croix soit honorée, aimée et portée avec plaisir.

Ainsi, il nous laisse dans l'enfance de la grâce sans nous exercer par les travaux qui ne sont propres qu'à ceux qui sont dans un âge de vigueur; et il traite à plus forte raison en cette sorte ceux qui ont de

l'impatience de s'en décharger, ou qui se laissent aller à une tristesse excessive dans les peines qu'il permet qui leur arrivent.

Vous voyez donc que si vous avez beaucoup d'amour pour Jésus-Christ crucifié, il vous donnera part à sa croix; et vous la devez recevoir comme une marque de son extrême bonté, selon ces paroles du Cantique des cantiques : *Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur et sur votre bras; car l'amour est fort comme la mort* (*Cant.*, VIII).

Si vous ne recevez pas votre Sauveur aussi souvent que vous le désireriez, gardez-vous bien, comme je vous l'ai déjà dit, de vous en troubler. Considérez que c'est parce qu'il veut qu'il vous en coûte quelque chose, et que rien n'est plus juste puisque le salut de nos âmes lui a coûté si cher. Croyez-vous qu'il n'y ait eu pour cela qu'à dire une parole, et qu'il ait acquis sans peine l'empire qu'il a sur nous? Non certes; car pour s'assujettir votre âme il a été traité comme un esclave. Il faut donc de même que pour vous rendre agréable à lui vous travailliez, vous répandiez des larmes, vous l'importuniez, vous souffriez des paroles et des actions désobligeantes, et que tout cela vous paraisse peu pour obtenir de le recevoir une seule fois. Que si après on vous le refuse, vous ne laisserez pas d'avoir beaucoup gagné en ce que vous aurez enduré quelque chose pour l'amour de lui. Ainsi vous ne travaillerez point en vain en désirant de communier, puisque si on vous l'accorde vous aurez ce que vous souhaitez, et que si on vous le refuse, ce sera une marque que Notre-Seigneur veut que vous redoubliez vos prières pour l'obtenir. Suivez, madame, ce conseil; et lorsque vous vous sentirez pressée de ce désir de vous approcher de la sainte Table, mettez-vous en l'état que vous devriez être si on vous le permettait, et priez Notre-Seigneur que comme il est tout-puissant il vous donne en communiant spirituellement la même grâce que si vous communiiez sacramentalement. Ce sera le moyen d'obtenir de son extrême bonté de ne retourner pas à jeun après vous être préparée deux ou trois jours auparavant à recevoir cette céleste nourriture. Mais il ne faut pas laisser de vous confesser de vos péchés; et si vous ne pouvez trouver l'occasion de vous en accuser à votre confesseur, accusez-vous-en devant Dieu, et demeurez en paix dans l'obéissance et l'humilité que vous devez avoir pour les ministres de l'Église. C'est le chemin que Dieu vous ordonne de suivre dans vos exercices de piété, et vous ne devez point le quitter pour en prendre un autre. Car, encore que l'on s'imagine de ne s'y pas avancer, on connaît dans la suite que l'on s'avance; et Notre-Seigneur tient compte du temps que l'on y marche dont un seul jour est préférable à plusieurs journées de travail, quand ce n'est pas lui que nous suivons. Il vous prépare une couronne dans le ciel; il se souviendra toujours de vous; il vous assistera toujours; et vous n'avez qu'à continuer à lui obéir jusqu'à ce que vous voyiez ce Roi des rois dans la céleste Jérusalem. Je le prie de vous conserver comme étant à lui et de vous rendre une grande sainte.

LETTRE XXVII.

A UNE DAME.

Il lui dit que la meilleure preuve de notre amour pour Jésus-Christ est de souffrir pour lui, et que notre confiance en son secours est le moyen de vaincre le démon.

Je suis, madame, arrivé heureusement ici; et quoique ma présence y ait apporté beaucoup de joie, je ne doute point que la peine causée de delà par mon absence ne la surpasse, parce que l'on y a encore plus d'affection pour moi. Je prie Notre-Seigneur d'avoir l'un et l'autre

agréable ; et j'ai sujet de l'espérer, parce que l'on travaille ici pour son service, et que d'un autre côté son extrême bonté reçoit comme un sacrifice qu'on lui offre le déplaisir que l'on ressent de mon éloignement. Car, ne vous imaginez pas qu'il considère peu ces sortes de sacrifices, puisqu'ayant souffert tant de peines, il ne saurait ne se point plaire à nous en voir souffrir aussi, à nous faire part du calice que son Père lui ordonna de boire, et à nous demander une preuve de notre amour comme son Père lui en demanda une du sien, et qu'il la lui donna en disant : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné : Levez-vous, sortons d'ici* (*Joan.* XIV, 31). Et où voulait-il aller sinon à la croix, afin de réparer, par ses humiliations, par ses souffrances et par sa mort, les crimes commis contre la majesté de son Père? Nous devons, madame, pour faire connaître combien nous aimons Notre-Seigneur, dire de même : Embrassons sa croix ; et au lieu de nous laisser tomber sous son poids, portons-la courageusement afin de témoigner par nos souffrances notre amour pour notre Sauveur. Car, il n'y a point de plus grande preuve d'amour que de souffrir avec joie pour la personne que l'on aime : ce qui a fait dire à saint Jacques : *La patience dans la souffrance est une œuvre parfaite* (*Jac.*, I). On voit aussi que comme ceux qui n'ont que des sentiments charnels ont de l'aversion pour tout ce qui est amer, ceux qui n'en ont que de spirituels trouvent de la douceur dans les souffrances, suivant ce que disait saint Paul : *Qu'il se glorifiait de ses travaux* (II, *Cor.* II), parce que c'étaient des marques de son apostolat. Ainsi pour connaître quelles sont vos œuvres, considérez tout le cours de votre vie, et vous la trouverez pleine de ces marques, parce qu'elle est pleine des peines tant intérieures qu'extérieures que les hommes, les démons, vos proches et les étrangers vous ont fait souffrir. C'est ce qui donne à votre vie de la ressemblance avec la croix de Notre-Seigneur, et la lui rend d'autant plus agréable que vos peines ont été plus grandes.

N'imitez pas les Juifs qui se scandalisaient de ce que ce Sauveur du monde, au lieu de paraître dans une grandeur et une prospérité temporelles, était dans la bassesse et dans les travaux ; et ne faites pas comme les singes à qui l'amertume de l'écorce des noix fait croire que le dedans est semblable. L'Eglise chrétienne reconnaît d'autant plus Jésus-Christ pour son véritable Epoux que plus il est pauvre, méprisé et persécuté : de même que la fille du roi Pharaon connut que Moïse était enfant d'un hébreu, lorsqu'elle le vit flotter sur le Nil dans un petit berceau d'osier, et l'en fit retirer en disant : Il faut que cet enfant soit un enfant des Hébreux. Car, à quoi le reconnut-elle sinon à ce qu'il était dans une si grande pauvreté et dans un si grand péril? Ainsi le véritable chrétien connaît Jésus-Christ lorsqu'il le voit au milieu des eaux des tribulations qui sont si contraires à la chair et au sang. Mais il ne le connaît pas seulement par ces marques ; il le connaît aussi par ses œuvres qui n'ont aucun rapport avec la prudence humaine, mais seulement avec la foi qui dans les maux est seule capable de soutenir l'âme et d'empêcher notre raison de se troubler. Les Mages auraient-ils pu s'imaginer qu'au lieu de trouver le Roi du ciel dans un superbe palais ils le trouveraient dans une étable? Mais l'étoile qui les conduisait s'arrêta sur cette demeure si vile et si pauvre, et lança ces rayons encore plus vifs qu'auparavant qui semblaient être comme autant de langues qui leur disaient : Ne passez pas plus outre ; c'est ici le lieu que vous cherchez. Et ces princes ajoutant alors plus de foi à ce nouvel astre qu'à leur raison s'arrêtèrent, entrèrent, et adorèrent ce divin Enfant à qui ils venaient rendre leurs hommages, jouirent du fruit de

leur foi, et évitèrent ainsi de tomber dans l'erreur où un raisonnement humain les aurait mis.

Dieu soit loué, madame, de ce que dans ce grand combat qui s'est passé entre votre raison et votre foi, cette dernière est demeurée victorieuse. Mais il faut aller encore plus avant en élevant de plus en plus votre foi au-dessus de votre raison pour demeurer persuadée que Jésus-Christ n'a jamais rien fait et ne peut rien faire qui ne soit digne d'admiration et de louange; et vous souvenir sur cela de ces paroles qu'il dit aux disciples de saint Jean : *Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute* (*Matth.*, XI, 6).

Représentez-vous souvent que c'est ce Rédempteur du monde à qui vous vous êtes donnée; que vous avez tout abandonné pour le suivre; que vous êtes trop heureuse d'avoir tout quitté pour l'amour de lui, puisque plus on lui donne, et plus on se trouve élevé en gloire dans le royaume de Dieu, et qu'ainsi nous devons souhaiter d'avoir beaucoup à lui donner. Gardez-vous donc bien de jamais estimer ce que vous avez méprisé pour l'amour de lui, puisque ce serait vous laisser vaincre par un ennemi que vous avez vaincu, et comme reprendre un habit que vous aviez quitté. Soyez aussi ferme et aussi courageuse que vous le fûtes lorsque vous entreprîtes cette guerre. Moquez-vous des artifices du démon et dites comme David : *Etant soutenu de mon Dieu, je forcerai les murailles de mes ennemis* (*Ps.* XVII, 32). Car cet esprit de ténèbres nous représente souvent des difficultés qui sont comme des murs, si hauts qu'elles font dire aux lâches ce que dirent les enfants d'Israel en parlant des villes de cette heureuse terre que Dieu leur avait promise, que leurs murs s'élevaient jusque dans le ciel, et que ceux qui les habitaient étaient de si grands geants que les Juifs comparés à eux ne paraissaient que des sauterelles (*Numer.*, XIII); ce qui étonna tellement ce peuple que son découragement ayant irrité Dieu, ils ne purent alors entrer dans ce riche pays, dont ils étaient tout prêts à se rendre maîtres. Aiasi, pour profiter de leur exemple, vous devez dire en de semblables rencontres : Etant soutenue de mon Dieu, je forcerai ces murailles quelque hautes qu'elles soient; je marcherai sur la tête des dragons et des lions, et je vaincrai ces géants, parce que plus ma faiblesse est grande et plus Dieu fera connaître la force invincible de son bras en surmontant par moi de si puissants ennemis; et autant que l'espérance de ma perte leur donnait de joie, autant le déplaisir de me voir en sûreté et triompher de l'envie qu'ils me portent les comblera de douleur.

Prenez garde, madame, à ne demeurer pas un seul moment inutile. Car, il n'y a point de personne si sainte qui ne coure fortune de se perdre dans l'oisiveté, à cause qu'elle donne lieu au démon de nous tendre des piéges dans lesquels nous nous efforçons en vain de ne point tomber, parce que nous succombons sous le poids de la tristesse où il nous jette, au lieu que l'occupation nous en garantit. C'est ce qui a fait dire à ces saints et anciens anachorètes, que lorsqu'un solitaire bâtit sa cellule il se moque du démon de la paresse, parce qu'il se fortifie contre lui, et qu'ainsi il n'y a rien que les solitaires doivent tant appréhender que de demeurer sans occupation, parce qu'elle ferme la porte aux pensées que le démon tâche de leur inspirer, et les maintient dans la ferveur de la piété; ce qui les rend si forts que cet esprit de ténèbres ne sait par où les attaquer. C'est donc sans doute le meilleur moyen de combattre ces pensées, puisque encore que l'on n'y consente point elles ne laissent pas d'affaiblir la foi, d'attiédir l'amour et de faire perdre le temps en des réflexions inutiles qui inquiètent l'âme, au lieu qu'en agissant, comme je l'ai dit, elle est beaucoup plus sur ses gardes, et repousse les démons avec tant de vigueur qu'elle les étonne. C'est ce

qui a fait dire à ces saints Pères, dont je viens de parler, qu'il est impossible d'arrêter les pensées si le corps n'est occupé, et d'arriver à la perfection si l'on ne se conduit de la sorte.

Je vous ai dit ceci, madame, parce que je crois que vous tirerez un grand avantage d'être toujours aux mains avec ces dangereux ennemis, non pas en les combattant à force ouverte, mais en vous occupant sans cesse quelques efforts qu'ils fassent pour vous en detourner. Je n'ignore pas, néanmoins, que quoi que vous puissiez faire, vous aurez toujours à combattre et à repousser les pensées qu'ils vous causeront; mais vous affaiblirez leurs efforts et les empêcherez de vous faire tomber dans le chagrin et le découragement. Je prie Notre-Seigneur, qui vous a appelée à son service et assistée jusqu'ici, de vous tenir toujours par la main et de vous rendre de plus en plus agréable à ses yeux.

LETTRE XXVIII.

A LA MÊME DAME.

Il lui dit que les maladies servent à purifier l'âme, et qu'ainsi quelque peine qu'elles donnent, il les faut souffrir en imitant la patience de Jésus-Christ.

Hâtons-nous, madame, hâtons-nous; car il est tard. Nous avons peu fait de chemin; et il nous en reste beaucoup à faire pour arriver à cet heureux séjour où nous serons dans un éternel repos. On m'a dit que vous avez de grandes maladies; mais vous devez vous en réjouir, puisqu'elles vous rendent belle aux yeux de Dieu et comme une épouse richement parée. Ainsi, quelque peine qu'elles vous donnent, vous avez sujet de les aimer, puisque Jésus-Christ a incomparablement plus souffert pour sauver votre âme que le péché avait toute défigurée. Car est-il juste de le laisser seul sur la croix au lieu de lui tenir compagnie avec un tel sentiment d'amour que ne nous contentant pas de considérer ce qu'il souffre, nous souffrions avec lui? Serait-ce répondre à son amour de ne vouloir pas prendre part à ses maux après que, par un excès d'amour, il s'est chargé de tous les nôtres quoiqu'il dût jouir d'un parfait repos, et que notre partage, au contraire, ne doive être que la souffrance? Ainsi, il faut la lui demander puisqu'elle nous appartient. Mais lorsque l'on n'aime point, on ne désire point de souffrir; ou si l'on aime, quand ce n'est que peu, on ne veut que peu souffrir; la moindre peine paraît grande, et l'on demande aussitôt d'être déchargé de la croix.

Préparez-vous donc à souffrir; considérez votre vie passée comme n'ayant été qu'un jeu, puisqu'il n'y a que la tiédeur qui se contente de peu qui puisse la faire considérer d'une autre sorte.

Hâtons-nous de nous humilier, de nous mépriser nous-mêmes et de vouloir être méprisés des autres pour l'amour de Jésus-Christ. Sa croix a comme trois bras, tout aimables et tout désirables par ceux qui sont véritablement à lui; et ces trois bras sont la souffrance, le mépris et la pauvreté. Quelques-uns ne veulent être embrassés par aucun de ces bras; d'autres veulent bien l'être, mais non pas de tous; et il n'y a que ceux qui ont un véritable amour pour Notre-Seigneur qui veulent bien que tous trois les embrassent pour les attacher à lui, comme par des nœuds si forts qu'il soit comme impossible de les rompre.

Pour ce qui regarde le prochain, nous sommes d'autant plus obligés de vivre dans une étroite union avec lui, que nous sommes tous la véritable et pesante croix que Notre-Seigneur a portée, et qui a été comme le pressoir où on l'a traité de telle sorte que l'on y a vu couler de tous côtés son précieux sang; ce qui nous oblige à son exemple

d'aimer notre prochain jusqu'à ne trouver rien de difficile à souffrir pour lui.

C'est là, madame, ce que nous devons nous hâter de faire, afin que notre Sauveur nous trouve dans la disposition où nous devons être pour avoir place au festin de ses noces éternelles, et nous rendre participants de la gloire qu'il a préparée pour ceux qui observent ses commandements et qui ne portent pas seulement sa croix, mais servent aussi le prochain pour l'amour de lui.

Après avoir prêché durant quelques jours, ma santé ne m'a pas permis de continuer, ce qui montre que je suis incapable par moi-même de faire pénitence et de porter la croix. Notre-Seigneur veuille, s'il lui plaît, la mettre de sa main sur mes épaules. Demandez-lui, je vous prie, madame, qu'après qu'il l'y aura mise, il me donne la force de la porter d'une manière digne de l'honneur de l'avoir reçue de lui; et je lui demanderai de mon côté qu'il veuille être votre amour unique durant toute une éternité.

LETTRE XXIX.

A UNE DAME.

Il lui dit que les souffrances de Jésus-Christ doivent nous rendre les nôtres agréables, et que ceux qui l'aiment véritablement ne trouvent rien de si difficile à supporter que de voir qu'un Dieu est offensé.

A quoi pensez-vous, madame, de demeurer dans un tel silence? S'il vient de ce que vous êtes tout occupée de Dieu, je n'ai rien à dire; mais s'il procède de tristesse, je me plains de ce que vous recevez avec dégoût le calice qu'il vous présente par un effet de son amour. Il n'est pas juste que la créature reçoive avec tristesse ce qui lui est présenté par son Créateur, puisque ne devant rien tant désirer que de le contenter, il n'y a point d'amertume que cette considération ne doive adoucir, ni point d'amour véritable qui ne soit accompagné d'une parfaite union de volontés.

Dieu soit loué de ce qu'ainsi que par un effet de son amour, il fait souffrir ceux qui sont à lui, il les console par ce même amour. Car regardant les fautes d'autrui, comme si c'étaient les leurs propres, ils s'affligent de voir qu'on l'offense, et se consolent dans leurs peines en considérant qu'elles viennent de lui et que c'est lui plaire que de les souffrir avec patience.

Tout n'est rien et moins que rien en comparaison de la satisfaction que l'on doit avoir de contenter Dieu en toutes choses; et je le prie de ne pas permettre que nous soyons si malheureux que d'avoir un autre but dans toutes nos actions. Que le vent à qui l'on peut comparer notre inconstance naturelle, souffle donc tant qu'il voudra pour agiter notre âme, ne détournons jamais les yeux de dessus notre Sauveur: sa bonté nous garantira du naufrage: après avoir tancé la mer il marchera sur ses flots et rendra la tranquillité à notre âme. Je sais que cela n'arrive pas si tôt que nous le désirons, puisque ce ne fut qu'à la quatrième veille de la nuit que Jésus-Christ fit ce miracle en faveur de ses apôtres (*Matth.*, XIV, 25); mais il nous doit suffire d'espérer qu'il viendra nous secourir encore que nous ne sachions pas précisément quand ce bonheur nous arrivera; et que s'il tarde, ce ne sera que pour éprouver notre foi, notre patience et exercer notre amour, sachant que lorsqu'il est véritable, l'affliction l'augmente, et que la crainte de s'affaiblir le fortifie suivant ces paroles du Sage: *Le vrai ami aime en tout temps* (*Prov.*, XVII). Je souhaite, madame, que notre Seigneur vous affermise de plus en plus de telle sorte dans son saint amour, que ni les vagues ni les vents non-seulement ne puissent l'éteindre; mais que

son ardeur soit si vive qu'elle consume tout ce qui voudrait s'opposer à son zèle pour la gloire de ce divin Sauveur qui vous en recompensera dans le ciel.

LETTRE XXX.

A UNE DAME.

Il lui dit que la prospérité et l'adversité sont également des effets de l'amour de Dieu pour les siens.

Il faut, madame, rendre également grâces à Dieu dans la prospérité et dans l'adversité, puisqu'il permet l'un et l'autre pour notre avantage, et que ce sont des effets de son amour. Ainsi, ceux qui l'aiment véritablement sont contents de tout ce qui leur arrive, parce que, mettant tout leur bonheur à conformer leur volonté à la sienne, ils considèrent peu l'amertume des fruits dont la racine est si excellente.

Puis donc, madame, que vous voulez traiter avec Dieu, ou pour mieux dire, qu'il veut traiter avec vous, et qu'il est si bon et si juste, qu'il ne fait rien qu'avec nombre, poids et mesure, les conditions de ce traité ne doivent pas vous paraître rudes, ni vous faire juger que c'est une chose contraire à l'amitié de sentir l'amertume du fiel après avoir goûté la douceur du miel. Car ces divers effets procèdent également de l'amour de votre Sauveur, qui veut par tant de différentes manières vous faire du bien que lorsqu'il paraît vous en moins faire, ce n'est que pour vous en faire davantage.

Celui qui ne veut que peu souffrir pour son ami l'aime peu ; et comme l'amour est le seul bien véritable, il n'y a point de véritable bien sans amour. C'est pourquoi Dieu honore du sien ceux qui l'aiment, non pas afin qu'ils y cherchent leur repos ; mais afin, qu'augmentant en vertu par cet amour laborieux, il augmente encore son amour pour eux et les mette un jour en état dans le ciel de l'aimer et le posseder sans travail, au lieu que leur amour pour lui sur la terre est accompagné de tant de peines, et que plus il est grand plus elles sont grandes, soit par celle qu'on souffre d'être absent de lui, ou de voir qu'on l'offense, ou de se trouver exposé à une si rude épreuve que l'on se sent affaiblir et presque dans le doute d'être aimé de lui.

Lorsque l'âme se trouve agitée par une telle tempête, l'ancre salutaire dont elle doit se servir pour y résister est une volontaire et véritable renonciation à toutes les choses du monde et à soi-même. Il faut qu'elle s'abandonne entièrement entre les mains de Dieu, et que sans s'enquérir de la manière dont il lui plaira de disposer d'elle, elle se contente de lui obéir avec une entière confiance que tout lui réussira heureusement par la conduite de ce divin Père tout bon, tout sage et tout puissant, qui ne demande autre chose d'elle sinon de ne pas manquer par lâcheté à faire ce qu'il lui commande.

Quel bonheur c'est que d'aimer Dieu, de n'avoir recours qu'à lui pour le prier de prendre soin de ce qui nous touche, et d'être très-persuadé que, voulant bien nous faire cette grâce, les effets répondront à ces promesses, puisqu'il est la vérité même, selon ces paroles de David : *Il ne sort en vain aucune parole de ma bouche* (*Ps.* LXXXVIII, 34).

Reposez-vous donc, madame, de ce qui vous regarde sur le soin qu'il plaira à Dieu d'en prendre; et quand vous sentirez que la tristesse ou quelques autres peines vous tenteront de vous rengager dans ce que vous avez quitté, dites comme saint Paul : *Je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour* (II *Tim.*, I, 12). Comme vous voyez que ce grand apôtre le nomme le Dieu tout-puissant et véritable, et que ces qualités procèdent de son être, nous devons mettre notre esprit en

repos sur ce soin qu'il prend de nous. Marchez donc en sa compagnie avec votre croix, et croyez qu'il ne vous a pas honorée de son amour pour ne penser qu'à ce qui regarde votre satisfaction, mais pour travailler; car il ne veut pas que ces dons soient inutiles, et celui de son amour moins qu'aucun autre puisqu'il est le plus grand de tous et ne peut demeurer sans action, parce que sa nature est d'agir, et qu'étant un feu qui vient du ciel, il est dans un mouvement continuel.

Ainsi, quelque difficulté que vous rencontriez dans l'entreprise que vous avez faite de servir Dieu, gardez-vous bien de vous en repentir ; mais considérez que n'ayant pu prendre cette résolution de vous-même, celui qui vous l'a inspirée du haut du ciel a tant de bonté et d'amour pour vous qu'il vous donnera la force de l'exécuter. Ayez l'estime que vous devez de la faveur qu'il vous a faite, et ne vous relâchez point ni ne vous étonnez point de vos manquements. Dieu n'aime pas ces âmes lâches dont les dégoûts troublent le cœur qui est le lieu où il établit sa demeure. Sa suprême grandeur ne dédaigne pas notre bassesse, et il a compassion de nos faiblesses, pourvu que nous les confessions avec humilité sans nous en troubler, et avec une ferme espérance d'en obtenir le pardon. Car, autant que nos péchés l'offensent, autant nous l'offensons encore quand après les avoir connus nous ne nous consolons pas par notre confiance en la bonté d'un tel Père. Si vous marchez par ce chemin ne craignez point de vous égarer. Notre-Seigneur éclairera vos ténèbres lorsque vous continuerez d'espérer en lui sans abandonner votre entreprise; vous avancerez peu à peu, et vous vous instruirez de plusieurs choses que vous ignorez encore.

LETTRE XXXI.

A UNE DAME.

Il lui dit que dans un monde où un Dieu a été si cruellement traité, il est avantageux de souffrir pour passer de là dans un autre monde où l'on goûtera la douceur d'une éternelle félicité.

Cela va fort bien, madame, cela va fort bien. Car le fiel est préférable au miel dans un pays où un Dieu a été traité de la sorte que Jésus-Christ l'a été. C'est le moyen d'arriver à cette heureuse terre d'écoulante de lait et de miel où l'on voit Dieu face à face, et où il n'y a ni plaintes, ni douleurs, parce que le Seigneur tout-puissant y essuie les larmes que ceux qui l'aiment ont répandues ici-bas, et change leur tristesse en joie. Courez, madame, dans cette carrière, non pas lentement, mais avec ardeur, en tenant toujours vos yeux attachés sur la beauté et l'excellence du prix qui doit être la récompense de votre amour. Dites avec saint Paul : *Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu nous donnera un jour* (*Rom.*, VIII).

Puisque vous savez qu'il faut mourir à toutes les choses de la terre, ne désirez pas de vivre à ce que Dieu veut que vous mouriez, mais vivez seulement à ce qu'il vous a acquis par son amour au prix de son sang. Y a-t-il lieu de délibérer? Et après qu'un Dieu s'est donné pour vous et à vous, auriez-vous le cœur si dur que de vouloir continuer d'être à vous-même, en lui dérobant l'amour que vous lui devez? L'Apôtre dit que Jésus-Christ *est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux* (II *Cor.*, V, 15). Que s'il nous a achetés par un si grand prix, ne devons-nous pas être ravis d'être à lui, et pouvons-nous trop l'aimer, puisqu'il ne veut user du pouvoir qu'il a sur nous que pour nous rendre participants de son bonheur? Où pouvons-nous mieux être qu'avec lui et dans lui? Il est la même bonté, il est la source de tous

les biens; et comment serions-nous heureux, si nous étions à un autre qu'à lui, vu que nous ne pourrions pas seulement subsister; au lieu que l'ayant pour maître, rien ne manque à notre bonheur, suivant ces paroles de David : *Heureuse est la nation qui a le Seigneur pour son Dieu : heureux est le peuple qui l'a choisi pour être particulièrement à lui* (*Psal.* XXXII, 12).

Considérez, madame, qui de Dieu ou de la créature est le plus capable de bien cultiver la terre de votre cœur. Il est vrai qu'il la fait gémir sous le fer de la charrue, mais ce qui déchire ainsi ses entrailles est ce qui la rend féconde. Regardez sans cesse ce divin Sauveur, ne pensez qu'à le satisfaire ; abandonnez-vous à sa conduite, et mettez-vous après l'esprit en repos, puisqu'il n'y a point de périls dans lesquels on ne soit en assurance lorsque l'on se confie en lui et qu'on l'aime. Je le prie, madame, d'être votre force et votre amour.

LETTRE XXXII.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ et de ne mettre point de bornes à cet amour.

Je prie Dieu, madame, de vous rendre cette semaine sainte heureuse, c'est-à-dire, de vous donner un très-grand sentiment de l'ardent amour que cet Agneau sans tache, Jésus-Christ Notre-Seigneur, a témoigné pour nous dans ces saints jours par les douleurs qu'il a endurées jusqu'à sa mort. Leur excès a été au delà de tout ce que l'on se peut imaginer ; mais celui de son amour a été plus grand, puisqu'il aurait souffert encore davantage s'il en avait été besoin. Sachez, madame, que vous ne devez pas vous contenter de ce que vous souffrez, quoique ce soit beaucoup, puisque vous ne pourriez mettre des bornes à votre désir de souffrir sans en mettre aussi à votre amour, et que l'amour n'en doit point avoir. Que le vôtre pour Jésus-Christ soit donc si fervent qu'il en sorte comme autant de vives étincelles, des désirs ardents de souffrir pour lui. L'Epouse dit à l'Epoux dans le Cantique : *Venez, mon bien-aimé, sortons ensemble à la campagne, arrêtons-nous dans quelque hameau pour aller le lendemain dès le point du jour voir si la vigne commence à fleurir, si les fleurs promettent beaucoup de fruits et si celles des grenadiers sont déjà ouvertes. Car ce sera là que je vous donnerai des témoignages de la fidélité et du respect avec lesquels je vous aime* (*Cant.*, VII). Cette sortie à la campagne signifie le dégagement des pensées et cette sainte liberté où Dieu met l'âme lorsqu'elle se détache de toutes les choses d'ici-bas. Sur quoi il faut considérer si les désirs que l'on a sont saints et s'ils produisent de bonnes œuvres, ou si ce ne sont que de vains désirs. Car il ne faut pas se contenter de ces désirs et de ces œuvres, si les fleurs de grenades ne sont pas encore ouvertes, c'est-à-dire, si ces désirs ne vont pas jusqu'à vouloir répandre son sang pour Jésus-Christ, puisqu'il n'y a point de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour la personne que l'on aime; et que quand même nous aurions donné la nôtre pour lui, ce serait encore peu, parce que nous devrions désirer d'en avoir plusieurs pour les lui offrir; celle qu'il a donnée pour nous sur la croix étant d'un infiniment plus grand prix que les vies de tous les hommes et de tous les anges jointes ensemble. Offrons-lui donc la nôtre avec joie, et comme ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes ne pensent qu'à ce qui les peut satisfaire et à éviter ce qui leur est pénible, ne pensons qu'à souffrir pour l'amour de Notre-Seigneur, et ne nous contentons pas des travaux qu'il nous envoie, mais désirons-les. Car si nous avons une grande faim, c'est-à-

que, en un grand désir de porter des croix, Dieu nous donnera beaucoup de cette heureuse faim, suivant cette parole de l'Écriture : *La faim que Dieu donne n'afflige point l'âme du sage* (*Prov.*, X). Mais comme il sait que nous sommes bientôt rassasiés des souffrances, il ne nous en donne que peu, de peur que nous les rejetions, jusqu'à ce qu'il voie que notre estomac se fortifiant, elles nous paraissent douces, et que notre âme, qui est alors dans la santé, a du goût pour cette divine nourriture.

Vos fréquentes communions me donnent beaucoup de joie, parce qu'il est besoin, pour porter la croix, de recevoir ce divin Sauveur qui l'a portée, puisque c'est lui qui la porte encore en nous. Continuez, madame, à marcher avec courage, quelques efforts que le démon fasse pour vous en empêcher, et gardez-vous bien de tomber dans le scrupule qu'il tâchera de vous donner pour vous jeter dans l'inquiétude, en vous faisant croire qu'il soit besoin de vous confesser à toute heure. Je ne doute point que vous ne vous soyez bien confessée, et que, selon ce que j'en puis juger, Dieu ne vous ait pardonné. Appliquez-vous donc beaucoup davantage à l'aimer qu'à trembler, et à vous confier en lui qu'à vous laisser aller à ces scrupules : c'est ce qu'il demande principalement de vous.

LETTRE XXXIII.

A UNE DAME.

Il lui dit que la misère de l'homme est si grande, que Dieu ne peut mieux témoigner sa bonté que par la compassion qu'il a de lui et par l'amour qu'il lui porte.

J'ai, madame, reçu votre lettre ; et, bien qu'il n'y eût que deux jours que je vous avais écrit, je ne laisse pas d'avoir encore à vous écrire pour rendre à Dieu les grâces qui lui sont dues et me plaindre de notre malice, qui fait qu'au lieu de répondre à son extrême bonté, nous ne l'aimons, ne le servons et ne le connaissons pas comme nous le devrions.

Quelle opinion avez-vous de Dieu? quelle opinion avez-vous de la créature? Comprenez-vous combien l'un est bon et combien l'autre est méchante? Nous ne sommes bons à rien, sinon à faire connaître quelle est l'extrême bonté de Dieu de nous aimer tels que nous sommes, et que, si nous lui rendons quelque service, ce n'est qu'en donnant une occasion de rehausser l'éclat de sa gloire par le jour qu'elle porte dans nos ténèbres. Si, quelque misérables que nous soyons, le Tout-Puissant veut nous faire tant de faveur, qui sera assez hardi pour s'y opposer? et à qui la vue de ses fautes fera-t-elle perdre courage si, pour signaler sa miséricorde, il lui plaît de mettre des trésors dans des vases d'argile (*Rom.*, IX, 21)? qui aura la hardiesse d'y trouver à redire? Contentons-nous d'admirer de tels effets de son extrême bonté sans vouloir en pénétrer la cause.

Quels pensez-vous, madame, que seront notre étonnement, notre amour et notre joie lorsque nous nous trouverons abîmés dans cette mer infinie des merveilles de Dieu? Si, lorsque nous voyons ici bas quelque étincelle de ce que sa toute-puissance est capable de faire, nous sommes ravis d'admiration, et si ses mains, qui sont ses ouvrages, nous paraissent si belles, que sera-ce quand nous verrons son visage, qui n'est pas seulement beau, mais la beauté même, et une beauté si inconcevable, qu'elle enlèvera nos cœurs pour les transformer en lui, où, nageant dans un excès de joie, ils deviendront comme le fer qui, dans une fournaise ardente, paraît être changé en feu.

Plût à Dieu que l'heureux jour qui nous fera voir cette incompréhensible beauté de notre Sauveur fût déjà arrivé, afin que, n'ayant plus

d'autre objet, nous fissions un aussi bon usage de nos yeux que nous les employions mal en regardant autre chose que lui seul. Travaillons cependant à les élever vers lui selon ces paroles de David : *J'ai toujours mes yeux élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui dégagera mes pieds des filets qui me sont tendus* (*Psalm.* XXIV, 16).

Lorsqu'un enfant a besoin de quelque chose, le mieux qu'il puisse faire est d'avoir recours à son père, qui ne manquera pas de lui donner plus qu'il ne saurait désirer. Que ne devons-nous donc point attendre de la libéralité de Dieu, puisque nous ne saurions concevoir jusqu'à quel excès va sa bonté ! car, de même que ceux qui ont la vue faible, voulant regarder le soleil, ne peuvent soutenir l'éclat d'une si grande lumière, nos faibles esprits ne sauraient comprendre combien grandes sont les perfections de ce Soleil de justice. Mais cela même nous porte à croire que ce qui est si infiniment élevé au-dessus de nos sens qu'il n'est renfermé dans aucunes bornes, est Dieu, et que cette infinité est ce qui le marque et le distingue de tout le reste. Ainsi, tous nos efforts étant inutiles pour le comprendre, nous l'adorons et arrivons peu à peu à sa connaissance en marchant comme sur les pas et sur les traces des merveilles de ses ouvrages. Puis donc, madame, que vous ne devez désirer que ce qu'il désire de vous, et qu'il ne veut que votre sanctification, faut-il différer de l'exécuter? Si vous sentez que la confiance vous manque, fortifiez-vous dans la vue de sa miséricorde. Il condamne la tristesse, la paresse et la tiédeur que nous cause cette malheureuse défiance que tant de marques de son amour ne sont pas capables de rassurer, ni tant de coups d'éperons de nous faire marcher plus vite dans le chemin qui nous mène à lui. Que s'il vous disait : J'ai résolu de guérir votre âme et la guérirai en son temps pour faire éclater ma gloire en lui rendant la santé, et que vous lui répondissiez : Ne différez pas, s'il vous plaît, davantage, Seigneur, puisqu'il y va de votre honneur ; à quoi il vous repartît : Je suis votre salut, votre bien et votre paix ; de qui tenez-vous que de moi tout ce que vous avez? qui vous a délivrée des périls que vous avez courus? qui vous a aimée avant que vous fussiez au monde? et qui vous peut rendre heureuse que de n'avoir point d'autre volonté que la mienne sans craindre de me pouvoir perdre? n'auriez-vous pas alors sujet d'être contente? Je veux espérer que ce Dieu tout bon et tout-puissant vous traitera de la sorte, puisque sa miséricorde n'est pas moins grande que son nom est saint, et qu'il lui est si facile de faire tout ce qu'il lui plaît.

LETTRE XXXIV.

À UNE DAME.

Il lui dit que ce n'est pas à nous à choisir nos croix, mais à porter celle qu'il plaît à Dieu de nous envoyer.

Si nous n'avions point, madame, d'autres peines que celles qui nous seraient agréables, on ne pourrait leur donner le nom de peines, et ce serait le plus grand malheur qui nous pourrait arriver, parce que nous n'aurions point de part à la croix de notre Rédempteur. Nous devons désirer au contraire ce qui nous est le plus désagréable, parce que c'est le moyen de rendre notre volonté si saine, que rien ne nous puisse donner du dégoût, et que nous soyons ainsi de véritables serviteurs de Jésus-Christ, qui a dit, en parlant à son Père : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (*Luc.*, XXII). Puisque la bonté de notre Sauveur prend tant de soin de votre âme, recevez ce qu'il vous envoie non pas comme une blessure qu'elle reçoive de sa main, mais comme un remède pour la guérir : rendez-lui-en grâces, et préparez-vous à souf-

frir encore davantage ; car vous n'avez pas encore éprouvé tout ce que la plupart des serviteurs de Jésus-Christ endurent, et que vous devez désirer d'endurer comme eux ; et la foi nous oblige de prendre pour des effets de sa miséricorde tout ce qui nous arrive d'affligeant au dehors, de croire que c'est moins que nous méritons, et de ne nous pas plaindre de passer par ce purgatoire, quelque douloureux qu'il soit.

Lorsque Dieu voudra que vous commenciez à souffrir ce que vous appréhendez le plus, vous pourrez vous assurer qu'il vous aime et espérer de le voir dans sa gloire. Le chemin du ciel ne consiste pas en paroles, mais en effets ; c'est pourquoi, au lieu de vous étonner dans de si rudes épreuves, vous devez redoubler votre courage par votre confiance en Dieu, puisque c'est lui qui vous engage dans cette guerre pour vous couronner après que vous serez demeurée victorieuse. Ayez donc recours à lui par une oraison si fervente, qu'elle vous représente vivement Jésus-Christ Notre-Seigneur lorsqu'il pria trois diverses fois dans une telle agonie, qu'il arrosa la terre de son sang. Soumettez-vous absolument à sa volonté pour disposer de vous comme il l'aura agréable, ainsi que le potier donne à la terre telle forme qu'il lui plaît, et dites-lui : Seigneur, je ne suis que de la terre, et vous êtes ce divin potier ; disposez de moi selon votre sainte volonté. Mais prenez garde, madame, de n'être pas encore revêtue de la vôtre : il faut que vous en soyez entièrement dépouillée ; car, pour peu qui en reste qui ne soit pas mortifié, vous n'avez point sujet de vous plaindre de la manière dont il vous traite. Vous devez au contraire lui demander de tout votre cœur qu'il vous conduise, non pas comme vous le désireriez, mais comme il voudra, et selon ce qu'il sait vous être le plus utile, quand ce serait par ce qui vous rendrait la plus méprisée aux yeux des hommes. Considérez de quelle sorte on l'a traité lui-même, et croyez que rien ne vous pourrait être plus préjudiciable que d'obtenir ce que vous souhaiteriez. Mettez toute votre espérance en ce glorieux Rédempteur, et combattez généreusement pour vous rendre digne d'être aimée de lui. Je le prie, madame, de vous donner tant de force, que vous soyez capable d'en donner à ceux qui en manquent, de consoler ceux qui sont tristes, de vous soumettre absolument à ses volontés, et d'avoir une entière confiance en sa bonté.

LETTRE XXXV.

A UNE PERSONNE AFFLIGÉE.

Il lui représente combien le chemin de la croix est avantageux, et que Dieu ne nous envoie des consolations en ce monde que pour nous donner le courage de la porter.

Je ne suis pas surpris d'apprendre ce que vous me mandez, que vous souffrez ; car, lorsque je vois que Dieu fait des faveurs spirituelles à quelqu'un, je ne doute point qu'il ne lui envoie pour contre-poids des peines et des travaux, parce que, de même que le calme vient après la tempête et la joie après la tristesse, la tempête succède au calme et la tristesse à la joie. Que si cela n'était pas, ce monde serait un paradis, et l'on n'y saurait ce que c'est que de croix. Mais comme, lorsque le Roi du ciel est venu sur la terre, il a choisi la croix pour y vivre et pour y mourir, nous ne pouvons douter que sa volonté ne soit que nous l'imitions si nous voulons nous sauver et être éternellement heureux avec lui.

C'est se tromper de croire que les consolations et les faveurs que nous recevons de Dieu soient des moyens capables de nous élever à lui. Il s'en sert seulement pour nous donner le courage de supporter les

travaux qu'il nous envoie. C'est pourquoi ceux qui, n'aimant qu'eux-mêmes, sont dans la lâcheté et la mollesse, ne veulent point s'attacher à Dieu, parce qu'il ne les laisse pas jouir à leur aise des plaisirs de cette vie; et, feignant de l'aimer, ils n'aiment en effet qu'eux-mêmes; ils ne savent ou ne veulent pas savoir que puisque celui qui aime véritablement se contente d'être aimé, ceux qui aiment véritablement Notre-Seigneur ne cherchent qu'à le satisfaire, et renoncent à leur volonté pour suivre la sienne.

Notre cœur n'est pas assez grand, comme dit Isaïe, pour pouvoir contenir en même temps l'amour de Dieu et l'amour du monde. Ne différez donc point, madame, de vous avancer dans ce chemin de la croix qui est si étroit; et plus vous aimerez la croix, plus vous ressentirez la joie de la résurrection, non par le désir de votre repos, mais par celui d'acquérir des vertus qui vous rendent agréable à Dieu. Car il ne laisse pas sans consolation et sans récompense ceux qui, au lieu de désirer de recevoir de lui des faveurs, ne pensent qu'à le contenter.

Il ne sera pas nécessaire, madame, que vous continuiez toujours d'agir comme vous faisiez le premier jour; ce ne serait jamais fait; il suffit de répondre avec une entière fidélité à ce que Notre-Seigneur désire de vous, et vous assurer de la sienne, qui va tellement au delà de tout ce qui peut s'en dire, qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire. La grande science d'un serviteur de Dieu est de lui bien obéir, et de mettre toute son espérance en lui. Avec cela on est si fort que l'on n'appréhende rien; on est au-dessus de tout, et l'on vit content, non que l'on manque d'être exercé par des peines et des travaux, mais parce qu'on les supporte sans chagrin, sans s'en étonner, et avec ce courage dont parle saint Paul lorsqu'il dit: *Nous paraissons tristes, mais nous sommes gais* (*I Cor.*, VI). Que s'il vous semble que Notre-Seigneur vous ait abandonnée à la tristesse, à la crainte et à la défiance de son secours, ne vous troublez pas pour cela, puisque vous savez que c'est ainsi qu'il traite les siens et leur cache souvent l'amour qu'il leur porte; car il ne les abandonne pas et ne les laisse pas aller seuls au combat, mais il les laisse dormir durant la tempête, pour leur apprendre à espérer dans le temps même de l'adversité et de renoncer à leurs sentiments pour mettre toute leur confiance en lui dans une vie où l'on ne peut éviter d'avoir des croix. Il veut qu'ils considèrent comme légères celles qui ne regardent que les choses temporelles, et qu'au contraire, ils sentent celles qui touchent l'âme, non toutefois par des péchés, des craintes et des inquiétudes qui naissent de ne savoir si on lui est agréable, et choses semblables; car la grandeur de son amour pour nous lui fait chercher en tout nos avantages; et ainsi nous sommes trop heureux de dépendre de son infinie bonté. Je le remercie, madame, de tout mon cœur de ce que vous êtes à lui, et que j'ai sujet d'espérer que vous y serez toujours. Je le prie d'être à jamais l'objet de votre amour.

LETTRE XXXVI.

A UNE FEMME DÉVOTE.

Il lui dit que Dieu demande un cœur qui ne soit occupé que de lui, et lui représente l'avantage que ce nous est de n'avoir point d'autre volonté que la sienne.

Je prie Dieu d'ajouter de nouvelles grâces à celles qu'il vous a faites durant ce saint temps de Pâques, et le remercie de ce qu'il m'y a fait participer par sa miséricorde. Il vous a donné de plus grandes preuves

de son amour qu'il n'avait encore fait en vous augmentant le désir d'être toute à lui. Demandez lui que, pour vous mettre en cet état, votre cœur se trouve tellement vide de toute autre chose, qu'il ne soit rempli que de lui seul, et qu'ainsi vous ne le considériez plus désormais comme vous appartenant en quelque sorte, mais comme lui étant consacré et devenu sa demeure. Mourez à l'affection de toutes les choses de la terre, et bannissez-les de votre esprit, pour laisser la place tout entière à Jesus-Christ, puisque, quoi que vous puissiez faire pour lui témoigner votre amour, c'est peu en comparaison des obligations que vous lui avez. N'apprehendez pas de mourir un peu plus tôt, pour commencer de vivre véritablement. Combattez votre volonté en la lui donnant le plus souvent et avec la plus grande affection que vous pourrez. Demandez-vous à vous-même lequel vous est le plus avantageux, de suivre la volonté de Dieu ou la vôtre, après vous être perdue en préférant la vôtre à la sienne, et vous être retrouvée en lui rendant l'obéissance que vous lui devez, après avoir éprouvé que vous aimer vous-même était vous haïr jusqu'à vous précipiter dans l'enfer, et qu'aimer Dieu était vous procurer un bonheur inconcevable; ce qui montre avec combien de raison vous devez plutôt vous confier en lui que non pas en vous, puisqu'il vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Résolvez-vous ensuite de n'avoir point d'autre volonté que la sienne, et de prendre plaisir à l'accomplir sans jamais plus suivre la vôtre, qui ne peut vous procurer que du mal. Dites souvent dans votre cœur, et quelquefois de vive voix : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* Que vos pensées, vos paroles et vos actions ne tendent qu'à contenter Dieu. Par ce moyen, soit que vous mangiez ou dormiez, que vous vous taisiez ou parliez, ou fassiez quelque autre chose qui ne soit pas mauvaise, vous serez en grand repos, parce que vous y rencontrerez toujours Jésus-Christ, et observerez ce qu'il a dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, se charge de sa croix et me suive* (*Matt.*, XVI, 38). Et vous aurez cet avantage qu'à chaque fois que vous communierez, vous vous trouverez disposée à renoncer de nouveau à votre volonté pour n'en avoir point d'autre que celle de Notre-Seigneur, et lui demanderez que, puisque vous n'êtes pas capable par vous-même de la lui donner, il vous fasse la grâce de la prendre et de vous donner la sienne en échange. Accoutumez-vous, même dans les moindres choses, à ne faire aucun usage de votre propre volonté; résistez-y toujours, et aimez ceux qui la contredisent, parce qu'il importe extrêmement de s'accoutumer, par les petites choses, à en pratiquer de grandes. Je prie Jésus-Christ de vous faire la grâce d'être entièrement à lui.

LETTRE XXXVII.

A UNE FEMME QUI ÉTAIT FORT TENTÉE.

Il l'exhorte à la souffrance par la vue des avantages que l'on peut en tirer.

Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple; c'est le Seigneur votre Dieu qui vous le commande : Venez à moi, Jérusalem, et que je parle à votre cœur. La pénitence que je vous avais imposée est accomplie, et je vous ai pardonné vos offenses (*Isaïe*, XL). Considérez ces paroles, ma sœur, comme si Notre-Seigneur vous les avait dites à vous-même pour vous obliger à vous consoler par votre confiance en son secours. Il vous défendra contre les puissances de l'enfer; leurs efforts seront vains contre sa protection, et ces combats seront pour

vous des matières de couronne d'autant plus glorieuse, que les persécutions que vous aurez souffertes auront été plus grandes et plus violentes.

Qu'est-ce donc qui vous afflige? qu'est-ce donc qui vous étonne? Méprisez les blessures que vous recevrez dans cette guerre, votre Dieu les guérira; et quand il aura achevé de les fermer, votre vertu éclatera d'une lumière beaucoup plus vive qu'auparavant, parce que n'ayant jusqu'alors jamais tant souffert, il est juste que votre bonheur spirituel augmente; car ces afflictions temporelles sont d'ordinaire les avant-coureurs d'une abondance de joie spirituelle, ainsi que les souffrances de Job furent des présages de l'augmentation de son bien et de son repos. Après que Dieu l'eut affligé, il le consola; après l'avoir éprouvé, il le couronna; et après s'être caché à lui durant un peu de temps, il lui témoigna plus d'amour qu'il ne lui avait fait paraître de colère. C'est ainsi que le Seigneur agit envers ceux qu'il aime; il les mortifie jusqu'à leur faire presque éprouver les tourments de l'enfer; mais il les en retire, il les soulage, et ne permet pas que la baleine retienne plus longtemps la proie qu'elle avait engloutie. Ainsi, lorsque ces orgueilleux démons, nos ennemis, osent se vanter que nous ne saurions leur résister, nous devons leur dire: Quand vous seriez tous joints ensemble pour nous combattre, nous ne laisserions pas de vous vaincre et de dissiper tous vos desseins, parce que Dieu est pour nous. Gardez-vous donc bien, ma sœur, de craindre ces loups d'enfer, puisque ce divin Sauveur qui les a vaincus sur la croix les vainc encore aujourd'hui, et les vaincra toujours en votre faveur avec confusion et avec honte. Ainsi, quelque grande que soit cette guerre, et quelque sujet de craindre que de si grands ennemis semblent vous donner, ne vous étonnez point, puisque Dieu a dit: *Qui pourra arracher des mains d'un puissant ennemi la proie dont il s'est rendu le maître* (*Isaïe*, XLIX)? et que cela arrivera véritablement par la manière dont il vous protégera; car il combattra pour vous, et vous conservera sous l'ombre de ses ailes, comme les oiseaux défendent leurs petits.

Oh! si nous pouvions voir de quelle sorte Dieu nous sauve lorsque nous croyons être perdus! Il fait en cela comme celui qui reçoit entre ses mains avec tant d'adresse un verre jeté en l'air, et qui, en tombant sur des pierres, se serait cassé en mille pièces, qu'il le conserve en son entier; car si ce verre était animé, quelle frayeur n'aurait-il point eue de se trouver dans un tel péril, ainsi que vous avez eu sujet de trembler lorsque vous avez souffert de si grandes peines et dû craindre d'offenser Notre-Seigneur? Mais comme il vous a engagée dans cette peine, il vous en retirera. Il se cache afin que vous souffriez, et se tient proche de vous pour vous secourir; sans cela il vous aurait été impossible de vous défendre de la cruauté de votre ennemi. Mais dans le péril où vous vous trouvez, il vous reçoit entre ses bras, il excite la tempête et vous empêche d'être submergée; et comme il sait que c'est la malice du démon, et non pas vous, qui êtes la cause de ce que vous endurez, c'est à lui qu'il en fait porter la peine. Il voit dans votre cœur que vous désirez d'observer ses commandements et appréhendez de l'offenser. Ne doutez donc point qu'il ne continue de vous garantir des piéges que vous tend cet ennemi de notre salut; et quelque horribles que soient les images qu'il représentera à votre imagination, et quelque peine qu'elles vous donnent, ne craignez point qu'elles vous puissent nuire. Plusieurs en ont de semblables, et qui les surpassent même de telle sorte qu'elles peuvent passer pour une image des tourments que l'on souffre dans l'enfer, et du langage que l'on y parle qui n'est que des blasphèmes continuels. Mais Dieu, au lieu d'abandonner ces

âmes lorsque toute assistance humaine leur manque et qu'elles se sentent défaillir, il vient à leur secours et change leurs douleurs en consolations. Ces personnes connaissent alors leur faiblesse et leur misère, et la force et la malice de leurs ennemis ; ce qui augmente l'horreur qu'elles avaient d'eux, et leur fait chercher plus que jamais leur appui en Dieu qu'elles ont vu par expérience être seul capable de les assister dans de tels combats. Ainsi elles tirent de l'avantage de leurs maux par le mépris qu'elles conçoivent d'elles-mêmes, par l'augmentation de leur confiance en Dieu, et par cette vigilance sur leurs actions que leur donne l'épreuve qu'elles ont faite de la malice et des artifices des démons. Cela nous est fort important, parce que pour conserver notre véritable vie qui consiste à connaître et à aimer Dieu, nous avons besoin de connaître aussi la malice du démon pour éviter de tomber dans ses filets qui ne sont aperçus que par peu de ceux-mêmes qui croient connaître Dieu ; ce qui fait que l'on ne saurait trop estimer l'avantage que nous tirons de cette guerre contre un ennemi si artificieux.

Ne vous considérez plus comme étant à vous-même depuis le jour que vous vous êtes consacrée à Jésus-christ, et ne craignez point qu'il vous oublie ; car, si cela était, il ne vous attirerait pas à lui et ne vous ferait ni faveurs ni promesses. Et, pour ne vous point laisser abattre dans les temps qui vous sont pénibles, souvenez-vous de ceux qui vous paraissaient si doux, afin de tempérer le mal par le bien. Considérez que si Jésus-Christ ne vous aimait, il ne vous aurait pas appelée à lui ni promis une couronne : que c'est par le mouvement qu'il vous en a donné que vous vous êtes engagée dans son service, que vous avez désiré de lui plaire, que vous y avez travaillé selon votre faiblesse, et que vous devriez avoir une grande honte de perdre la confiance que vous avez eue en lui, lorsqu'étant encore éloignée de lui il vous a attirée à lui, vous a donné un cœur nouveau, et vous a comme marquée de son sceau pour montrer que vous lui appartenez. Que si, étant en cet état, ce loup d'enfer a osé vous attaquer, ne vous en étonnez pas, puisque les efforts qu'il fait pour voir si vous perdrez courage et tournerez la tête en arrière sont des marques de votre foi et de votre amour pour Jésus-Christ. Il n'y a point de vertu véritable si elle n'a été éprouvée, et c'est dans les peines que Dieu permet qui arrivent que la foi se fait connaître ; car si elle est ferme et non chancelante, au lieu de s'affaiblir, elle prend de nouvelles forces, et fait que l'on se trouve plus content dans la solitude, que les autres ne le sont dans le monde, parce que l'on sait que Dieu expose souvent les siens à de grands périls et se cache d'eux pour éprouver leur fidélité ; mais comme les justes ne s'appuient que sur sa bonté, ils ne considèrent point les maux ni de quelle part ils viennent. Ainsi, de même qu'une ancre jetée dans la mer assure un vaisseau contre la violence des vents ; arrêtez votre pensée sur Jesus-Christ crucifié, en lui disant : Seigneur, vous êtes mort pour moi avant que je fusse née ; vous avez souffert mille douleurs en me cherchant lorsque je ne vous cherchais pas, et vous m'avez appelée quand je ne vous invoquais point. Ne m'abandonnez pas, s'il vous plaît, à cette heure que je vous cherche, que je vous invoque et que je ne veux vivre que pour vous. Si vous m'avez secourue dans le temps que j'étais votre ennemie, vous ne me rejetterez pas maintenant que je désire de vous servir, que je me donne à vous, et que quelque grande que soit la tempête dont je me sens agitée, ma confiance en votre bonté me fait espérer que vous me sauverez comme vous sauvâtes vos apôtres, et que vous n'aurez pas sujet de me dire comme vous le dîtes à saint Pierre : *Homme de peu de foi, pourquoi craignez-vous* (*Matth.*, VIII, 26)?

Vous connaîtrez alors, ma sœur, le plaisir que Notre-Seigneur prend

de voir que nous avons du courage ; car, encore que les vagues entrées dans votre barque semblent être prêtes à vous submerger, à peine sera-t-il éveillé qu'il tancera la mer et les vents, et que si vous aviez peur, il vous le reprochera comme il le reprocha à ses apôtres ; parce qu'étant tout-puissant et le maître absolu des âmes, il ne veut pas qu'elles appréhendent quand elles sont si heureuses que d'être en sa compagnie. Ne savez-vous pas que lorsque saint Pierre marchait sur la mer, il ne fut pas plutôt touché de crainte de voir la tempête s'élever, qu'il commença d'enfoncer et d'être en danger de se noyer, si Notre-Seigneur ne l'eût pris par la main en lui reprochant son peu de foi (*Matth.*, XIV, 31) : ce qui montre que l'on est en sûreté avec lui, mais que l'on ne peut chanceler dans la foi sans courir fortune de se perdre. Que si notre Sauveur a garanti avec tant de bonté cet Apôtre de la mort du corps, à combien plus forte raison vous garantira-t-il de celle de l'âme en faisant cesser la tempête où vous vous trouvez ? Gardez-vous donc bien de vous décourager puisque ce n'est pas la tentation, mais la fuite qui peut rendre le démon victorieux de vous dans cette guerre. Offrez-vous à tout souffrir pour l'honneur de celui qui a tant souffert pour vous, et croyez que les plus grandes peines sont les plus grandes preuves de son amour. Priez-le de vous donner le courage dont vous avez besoin et de vous le conserver toujours, afin que vous n'abandonniez jamais sa croix, qui est la chose du monde la plus souhaitable pour ceux qui l'aiment véritablement, et la plus capable de purifier votre âme comme on purifie l'or dans la fournaise. Considérez que l'on ne peut se vanter de beaucoup aimer si l'on ne souffre pour la personne que l'on aime ; et, puisque vous vous êtes engagée dans cette guerre d'amour, fortifiez votre courage en vous représentant tant d'horribles tourments soufferts avec joie par des femmes, qui, par la force de leur amour pour Jésus-Christ, ont triomphé de la faiblesse de leur sexe. Si vous l'aviez abandonné, ses ennemis ne vous persécuteraient pas ; mais à cause que vous êtes passée du côté de ce divin Josué et que c'est pour lui que vous souffrez, ils vous ont déclaré la guerre (*Josué*, X). Que si les hommes vous laissent en repos, les démons qui sont encore plus cruels et qui ne se lassent jamais de faire du mal, ne vous y laisseront pas, et vous éprouverez plus encore dans l'âme que dans le corps, tout ce que leur fureur leur peut inspirer. Ainsi, vous devez vous considérer comme souffrant le martyre pour Jésus-Christ, puisque c'est à cause de lui que vous êtes tourmentée de la sorte.

Continuez à vous confesser et à communier, quoique vous ne sentiez point d'en avoir le désir ; et quand même le démon vous lierait la langue pour vous empêcher de vous accuser de vos péchés, et voudrait vous faire croire qu'il n'y aurait pas assez longtemps que vous auriez mangé, afin de vous empêcher de vous approcher de la sainte table, moquez-vous de ses artifices, adressez vos prières à Notre-Seigneur attaché à la croix, portez la croix, armez-vous de la croix, et offrez-vous de si bon cœur à souffrir, que quand même il voudrait que vos souffrances durassent autant que votre vie, vous en fussiez bien aise. Ce sera le moyen, ma sœur, de voir un prompt effet de son assistance ; car, il ne rejette pas ceux qui ont recours à lui ; souvenez-vous qu'il n'y a point d'amour sans douleur, et que l'on n'entre que par plusieurs tribulations dans le royaume du ciel, où les maux soufferts pour l'amour de Dieu durant plusieurs années, se trouvent trop bien récompensés quand on n'aurait que durant une seule heure, la joie de le voir dans sa gloire. Puis donc que vous avez sujet d'espérer une telle félicité, ne soyez ni lâche dans vos souffrances, ni tiède dans votre amour. Ce divin Sauveur qui est mort pour vous et qui vous a

appelée à son service ne vous abandonnera pas, et je le prie d'être votre consolation.

LETTRE XXXVIII.

A UNE FEMME QUI SE TROUVAIT DANS DE GRANDES SÉCHERESSES.

Il l'exhorte à se confier en Dieu et lui représente les raisons qui le portent à affliger ceux qui sont à lui, et les avantages qu'ils en retirent.

Ne regardez pas comme un effet de la colère de Dieu ce qui est une marque de son amour. Car, comme la haine flatte pour tromper, l'amour corrige pour obliger, et l'Écriture nous apprend *que les blessures d'un ami sont préférables aux baisers d'un ennemi* (*Prov.*, XVII). Ainsi, l'on ne saurait, sans faire tort à ceux qui ne nous reprennent que par un pur mouvement d'amitié, croire qu'ils le font avec une mauvaise intention.

N'oubliez jamais que nous avons pour médiateur entre Dieu et nous Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que nous sommes attachés à lui par un nœud d'amour que rien n'est capable de rompre que nous-mêmes, lorsque nous sommes si malheureux que de commettre un péché mortel. Ne savez-vous pas que le sang de ce divin Sauveur demande miséricorde pour nous avec une une voix si forte, qu'elle étouffe celle de nos péchés, et qu'il aurait été répandu inutilement, s'il ne leur donnait pas la mort? Il se faut bien garder de n'estimer pas assez le prix de ce Sang que le Père Eternel a jugé plus que suffisant pour racheter les péchés du monde, et de mille mondes s'il y en avait autant. Ainsi, ce que tant d'âmes se perdent, n'est pas que ce sang ne soit d'une valeur infinie, mais, c'est parce qu'elles n'en veulent pas profiter par la foi, par la pénitence et par les sacrements de l'Eglise. Soyez très-persuadée que Jésus-Christ s'est chargé du soin de notre salut en se chargeant de nos péchés, comme il paraît qu'il s'en est chargé lorsqu'il a dit à Dieu, son Père, par la bouche de David: *Pourquoi êtes-vous si éloigné de me secourir et d'entendre mes rugissements et mes cris* (*Ps.* XXI, 1)? Car ces paroles montrent qu'il lui a demandé pardon des péchés qu'il n'avait point commis. Et l'on voit ailleurs, dans l'Écriture, que par un effet d'amour inconcevable, il l'a prié d'aimer autant que lui-même ceux qui seraient à lui, en quoi il a été exaucé, puisque nous lui sommes tellement unis qu'on ne saurait l'aimer sans nous aimer, ni le haïr sans nous haïr. Puis donc qu'on ne saurait le haïr, on ne saurait aussi nous haïr, lorsque nous lui sommes incorporés par l'amour; mais on doit, au contraire, nous aimer, parce que l'on est obligé de l'aimer: et sa bonté est si grande, qu'il voit avec plus de plaisir que l'on nous aime, que nous n'avons de déplaisir de voir qu'on ne l'aime pas. Comme son Père l'aime plus qu'il ne hait les pécheurs qui se convertissent à lui, et qu'il a demandé à son Père de recevoir pour l'expiation de leurs offenses, la mort qu'il allait souffrir pour eux, et de les vouloir aimer, comme n'étant qu'une même chose avec lui; l'horreur que le Père Eternel avait de nos péchés a cédé à son amour pour son Fils unique. Ainsi, il nous pardonne, il nous justifie, il nous aime et nous donne sujet d'espérer qu'un si fort lien d'amour ne pourra jamais se rompre.

Que si la faiblesse de la nature vous jette dans des craintes excessives, reprenez vos esprits pour vous représenter que Dieu a oublié toutes vos fautes, et il vous consolera en vous disant par le prophète Isaïe: *Une mère peut-elle manquer d'affection pour un enfant qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand cela serait, je ne vous oublierais pas, car je vous porte écrits dans mes mains* (*Isaïe*, XLIX). Quelles pa-

roles ! Et que peut-il y avoir qui les égale, puisque la chair du Sauveur, son sang et les clous ont servi de papier, d'encre et de plume pour les écrire ? Comme elles nous font voir que Dieu nous aime d'un amour constant, et nous tire à lui par sa miséricorde, pouvons-nous trop en être touchés, principalement lorsque nous sentons en nous-mêmes que les bonnes résolutions que cet amour nous inspire sont ce doux attrait qui nous fait connaître qu'il nous a choisis et qu'il nous aime ?

Ne vous troublez donc de rien de ce qui vous arrive; recevez-le comme venant de ces mêmes mains qui ont été attachées à la croix pour votre salut ; et si vous voulez savoir quel est le dessein de Dieu en cela, c'est de vous couronner un jour après vous avoir trouvée fidèle. Mais afin de ne vous imaginer pas que ce soient des signes de réprobation que Dieu n'envoie qu'aux méchants, écoutez ce que dit David en parlant de lui-même et de plusieurs autres justes : *Lorsque j'étais dans l'abattement et dans le trouble, j'ai dit en moi-même : Vous m'avez, Seigneur, rejeté de devant vos yeux* (*Ps.*, XXX, 28). Ainsi, quoi que l'on souffre et quelque peine que l'on ait de ne pas savoir comment on est avec Dieu, ni à quoi cela se terminera, il ne faut pas se décourager. Car il y a si peu de choses qui soient capables de nous purifier de nos péchés, que l'affliction où nous met cette incertitude d'être agréables à Dieu est si intérieure et si sensible qu'elle va presque jusqu'à produire en nous une sueur de sang ; et Notre-Seigneur le permet, afin que ceux qui l'aiment ne sortent point de ce monde sans sentir les douleurs de sa croix, qui sont d'autant plus vives, que c'est dans l'âme qu'ils les ressentent, et non pas dans le corps où elles leur seraient insensibles, parce qu'ils sont morts à toutes les choses temporelles.

Préparez-vous donc à rendre un fidèle compte à Dieu de cet état si pénible par lequel il veut que vous passiez en adorant ses jugements, et en vous confiant de telle sorte en sa bonté que vous baissiez la tête sans rien examiner et ouvriez la bouche de votre cœur pour prendre cette médecine, que le doute d'être en grâce avec Dieu, le déplaisir de son absence, et la privation de ses faveurs rendent si amère. Que si vous êtes résolue de souffrir courageusement cette épreuve où Dieu vous met, sachez qu'il veut que vous vous fortifiiez ainsi que l'ange le dit à Josué (*Josué*, I) ; que vous mouriez en chaque jour comme faisait saint Paul, et que vous passiez par le feu de la tribulation, comme la brique passe par le feu, afin de pouvoir résister à la pluie et aux vents des tentations et des travaux, et ne ressembler pas à du mortier que l'eau détrempe et qui ne fait point de corps qui soit solide. C'est pourquoi ceux que Dieu veut préparer comme autant de pierres vivantes pour être placés dans l'édifice du ciel, doivent être éprouvés par plusieurs souffrances, selon ce qu'il est écrit : *Le Seigneur les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui* (*Sap.*, III). C'est ce qui vous oblige à soutenir de grands travaux, et à vous efforcer de convertir ces pierres en pain, si vous voulez faire voir que vous êtes une véritable fille de Dieu.

Que si vous vous trouvez tentée du désir de recevoir des consolations, remettez-vous sur cela à la volonté de Dieu, et contentez-vous de l'espérance d'en recevoir un jour dans le ciel, dont la douceur surpassera infiniment l'amertume des peines de cette vie, puisque ce sera Dieu lui-même qui sera votre consolation. Les travaux que l'on considère par un sentiment humain, et sans l'adoucissement que donne la confiance en Dieu, sont une image des tourments de l'enfer : au lieu que quand cette confiance est grande, on ne s'en afflige pas beaucoup. Lorsque vous vous trouverez dans cet état si pénible, qui semble ôter toute espérance, contentez-vous de ne vous point désespérer : souffrez-le

comme une pénitence des péchés dans lesquels vous avez recherché votre satisfaction, et jugez par là du peu que vous pouvez par vous-même.

On ne saurait avoir trop de regret de ses fautes, ni trop reconnaître le tort que l'on avait de se confier en soi-même, et il faut comme passer par le feu, si on veut jouir de quelque repos, et demeurer victorieux en cette guerre, pour mériter d'être couronné dans le ciel. Voyez ce que dit saint Jacques : *Heureux est celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de cette vie, que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (*Jac.*, I, 12). Si vous prétendez donc à cette couronne, ne refusez pas de souffrir l'épreuve qui ne peut se faire que par la tentation, ni cette tentation arriver que par l'ordre de Dieu, qui la proportionnera à votre faiblesse et vous la rendra utile. Ne refusez pas de boire ce calice que Dieu vous présente pour votre bien, puisque l'Écriture dit ailleurs : *Mon fils, ne rejetez point la correction du Seigneur et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous châtie : car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et agit comme un père qui chérit son fils* (*Prov.*, III, 11). Et ailleurs : *Mon fils, ne vous laissez point abattre par la considération de votre faiblesse, mais priez le Seigneur, et il vous soutiendra* (*Eccles.*, XXXVIII). Puis donc que Dieu nous ordonne de ne nous décourager jamais, allons à lui avec confiance en sa parole, afin qu'il lui plaise de nous assister, et il n'y manquera pas.

Qu'il serait à souhaiter, ma sœur, que nous pussions voir combien nous lui sommes chers, comme il nous porte dans son cœur, et comme il est proche de nous, lorsqu'il nous en paraît éloigné ! Nous ne saurions trop le bénir de ce que nous avons en Jésus-Christ un tel sujet d'espérer, que rien n'est si capable de nous étonner, qu'il l'est de nous rassurer. Ainsi, quand nous serions si malheureux que de passer de la dévotion à la tiédeur ; de quitter le chemin du ciel pour courir à notre perte, d'être effrayés de nos péchés passés, d'en appréhender d'aussi grands pour l'avenir, d'être accusés par les démons, persécutés par les hommes et menacés de mille périls et même de l'enfer : pourvu que nous nous repentions, que nous levions nos yeux vers le ciel et que nous implorions le secours de Jésus-Christ, il a tant de clémence, tant de miséricorde, et est si constant dans son amour pour nous, que nous ne devons jamais cesser d'espérer en lui, voyant que nous lui sommes si chers, qu'étant un Dieu comme il est, il a bien voulu donner sa vie pour nous. O Jésus ! qui êtes le port de ceux mêmes que la tempête de leurs passions déréglées éloigne de vous ; ô source d'eau vive où les pécheurs, comme des cerfs blessés et pressés par ces chiens d'enfer, trouvent du rafraîchissement, vous serez toujours notre espoir, notre confiance inébranlable, le protecteur des veuves et des orphelins et la maison fondée sur la pierre, où les pécheurs, quoique chargés de plus de crimes que les hérissons n'ont d'épines, peuvent, en vous demandant pardon, trouver du refuge. La colère de Dieu cède, mon Sauveur, à l'amour que vous nous portez. Vous commandâtes autrefois à vos apôtres d'entrer dans une barque et de s'éloigner de vous, et ne les abandonnâtes pas lorsqu'une tourmente élevée durant votre absence les mit en hasard de périr (*Marc.*, VI). Vous vous séparâtes une autre fois d'eux pour aller prier sur une montagne : et lorsqu'ils croyaient que vous les eussiez oubliés et vous fussiez endormi, vous priiez pour eux, jusqu'à ce qu'à la quatrième heure de la nuit, vous allâtes les retrouver dans la peine où ils étaient, et marchant sur la mer dont les flots s'affermirent sous vos pieds, vous les rassurâtes dans leur peur en leur disant : *C'est moi ; ne craignez point* (*Matth.*, XIV).

O souverain Pasteur des âmes ! qu'aveugles sont ceux qui n'ont pas

une ferme confiance en vous, lorsqu'ils veulent changer de vie ! Ouvrez leurs yeux, Seigneur, pour voir que, dans l'avantage que ceux qui s'engagent à votre service, ont de vous avoir pour chef en la guerre qu'ils ont à soutenir en cette vie, ils ne doivent jamais s'étonner ni même s'attrister, parce que la considération de ce que vous êtes est plus que suffisante pour les consoler. Car si l'on vous connaissait bien, Seigneur, il n'y aurait personne qui, à moins que d'être extraordinairement méchant, ne vous aimât et ne se confiât entièrement en vous : c'est ce qui vous fait dire : C'est moi ; n'appréhendez rien. Je suis celui qui tue et qui vivifie, qui précipite les hommes dans les enfers, et les en retire. Je les afflige jusqu'à se croire comme morts et dans un enfer : mais je ne les mets en cet état que pour les faire passer dans le ciel. Car je les console tellement ensuite qu'il semble que je les ressuscite. Comme tout-puissant, il n'y a point de maux dont je ne les puisse délivrer ; et comme tout bon, je le veux faire. Je ne suis pas seulement votre intercesseur envers mon Père : je n'ai pas seulement pris en main votre défense auprès de lui, et je n'ai pas seulement répandu mon sang pour vous; mais j'ai même payé vos dettes et vous ai achetés au prix de mon sang, afin de vous rendre heureux, si vous voulez me servir. Mon amour pour vous m'a porté jusqu'à me transformer en vous, en me rendant mortel et passible, d'immortel et d'impassible que je suis par ma nature. Je me suis exposé à souffrir des tourments innombrables dans mon corps et dans mon âme, afin que vous vouliez bien en souffrir quelques-uns pour l'amour de moi, dans l'espérance d'en être délivrés par un libérateur tel que je suis. En qualité de Dieu, je suis votre père ; en qualité d'homme je suis votre frère et le premier né d'entre eux. Je suis votre rachat et votre rançon; et ainsi vous ne devez point être en peine de vos dettes, puisqu'elles se peuvent acquitter par la confession et la pénitence. Je suis votre réconciliation, ce qui vous met à couvert de la colère de Dieu, mon père. Je suis le lien de votre amour pour lui : pouvez-vous appréhender de lui plaire ? Je suis votre défenseur : qui sera capable de vous nuire ? Je suis votre ami, et vous pouvez disposer de ce qui est à moi, pourvu que vous ne vous éloigniez point de moi. Je vous donne mon corps et mon sang : appréhenderez-vous la faim ? Mon cœur est à vous ; craindrez-vous que je vous oublie ? Je vous communique ma divinité ; que pouvez-vous appréhender ? Mes anges seront vos defenseurs, mes saints vos intercesseurs, et ma bienheureuse Mère vous sera une mère très-charitable : la terre sera à vous, parce que vous me servirez : le ciel sera à vous, parce que vous le posséderez : les démons vous seront soumis, et vous les foulerez aux pieds : l'enfer sera à vous et vous les y enfermerez comme vos esclaves : la vie présente sera à vous, et vous vous en servirez pour en gagner une éternelle : vos bons sentiments seront à vous, parce que vous me les attribuerez : les peines seront à vous, parce que vous les souffrirez pour l'amour de moi et qu'elles vous seront utiles ; les tentations seront à vous, parce qu'elles vous feront mériter des couronnes immortelles; et enfin la mort sera à vous, parce qu'elle vous fera passer à la véritable vie. C'est en moi et par moi que vous êtes si heureux, et je ne vous ai pas procuré tous ces avantages pour en recevoir seul de la satisfaction ; mais je veux que vous en jouissiez aussi. Car lorsque je me suis uni à vous par mon incarnation, mon dessein a été de vous rendre participants de mes travaux, de mes jeûnes, de mes veilles, de mes douleurs, et de ma mort, pourvu que vous vous en rendiez dignes. Pouvez-vous être pauvres au milieu de tant de richesses, à moins que votre ingratitude vous les fasse perdre volontairement ? Prenez donc courage, puisque encore que je vous éprouve, je ne vous abandonnerai pas. Il est vrai que vous êtes fragiles comme du verre,

mais ma main vous soutiendra ; votre faiblesse fera voir quelle est ma force ; vos péchés feront connaître ma bonté et ma miséricorde ; et rien ne sera capable de vous nuire, pourvu que vous m'aimiez, que vous vous confiiez en moi, et qu'au lieu de juger de moi humainement et selon les apparences, vous en jugiez par les sentiments de mon cœur, que mon amour pour vous, plus que le fer d'une lance, vous a ouvert sur la croix. Comment pourrais-je refuser de bien recevoir les prières de ceux qui me cherchent pour m'honorer, puisque j'ai été au-devant de ceux qui ne me cherchaient que pour me donner la mort ? Comment, après m'être offert pour être lié par mes ennemis, refuserais-je d'être embrassé par ceux que j'aime ? Comment, après m'être exposé à être attaché à une colonne pour y être battu de verges, rejetterais-je ceux qui se soumettent à ma volonté ? Comment, après avoir présenté le visage à ceux qui m'ont donné des soufflets, le détournerais-je de ceux qui s'estiment heureux de me regarder pour m'adorer ? Et comment, après m'être abandonné moi-même volontairement pour l'amour de vous entre les mains des bourreaux, pour être tourmenté et déchiré, peut-on, sans manquer de confiance, douter que je n'aime ceux qui m'aiment ? Enfants des hommes, dites-moi qui est celui de vous qui m'ait honoré, et que j'aie méprisé ; qui m'ait appelé à son secours, et que j'aie abandonné ; qui m'ait cherché, et qui ne m'ait pas trouvé ? J'ai bu et mangé avec les pécheurs : j'appelle à moi et justifie ceux qui se sont séparés de moi par leurs impuretés ; et je presse de venir à moi ceux qui ne m'aiment pas. Quel sujet avez-vous donc de vous imaginer que j'oublie ceux à qui je témoigne tant d'affection ? Que si quelquefois je la dissimule, elle n'en est pas moins grande ; mais je vous la cache pour votre avantage, parce qu'il vous importe de ne rien présumer de vous-mêmes et de vous abandonner entièrement à ma conduite, sans vouloir la pénétrer. Cette ignorance doit être votre science, cette faiblesse votre force, et cet abaissement votre élévation. Il vous doit suffire d'être entre mes mains, qui sont aussi les vôtres, puisque c'est pour vous qu'elles ont été attachées à la croix. Ainsi, ce n'est que pour vous faire renoncer à vos sentiments et suivre les miens, que je vous laisse dans l'ignorance comme dans des ténèbres, afin que ne sachant sur quoi vous appuyer et ne vous éloignant point de moi, je vous délivre de toutes vos peines, vous glorifie, et accomplisse en vous cette parole : *Soyez-moi fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie* (*Psal.* XC). Ainsi soit-il.

LETTRE XXXIX.

A UNE FEMME AFFLIGÉE.

Il lui apprend que nos peines peuvent venir ou de la faute de la personne qui les souffre, ou parce que Dieu la veut éprouver, et de quelle sorte il se faut conduire en cela.

La paix et la grâce de Notre-Seigneur soient toujours avec vous. L'affection que Dieu m'a donnée pour vous m'a touché d'une telle compassion de vos peines, que je me suis résolu à vous écrire pour tâcher d'y apporter du soulagement. Je ne sais, ma sœur, si je vous consolerai, ou si je ne ferai que mêler mes larmes avec les vôtres ; si je vous dirai que ce que vous souffrez vous étant avantageux, vous devez le supporter avec joie, ou si je demeurerai d'accord avec vous, qu'il est aussi rude qu'il vous le paraît, et qu'ainsi vous avez sujet d'en être affligée. Je vois que ces mêmes peines arrivent aux bons et aux méchants, et que, comme elles sont dans les uns des marques de l'amour de Dieu, qui les éprouve pour les faire mériter, elles sont dans les au-

tres des marques de sa colère par lesquelles il les châtie. Mais encore que ce qui se passe en vous puisse procéder de l'une de ces deux causes, je ne suis pas fâché de voir que vous croyez qu'au lieu de l'attribuer à la première, vous croyiez vous être rendue digne de ce châtiment par quelque légère faute, si l'on peut donner le nom de légère à une faute digne d'un si rude châtiment. Car si les saints ne connaissent en eux que des défauts, comment, n'étant qu'une pécheresse, vous persuaderiez-vous d'être une sainte?

Puis donc qu'il y a sujet de croire que de tels fruits ne peuvent venir que d'une mauvaise plante; le moyen d'y remédier est de bien examiner si vous avez fait quelque chose qui vous ait attiré cette correction. Vous savez que cela procède souvent de quelque pensée de vaine gloire, et ce sera un mauvais signe si, étant sujette à tomber dans tant de fautes, vous ne pouvez rien remarquer en vous qui vous rende coupable. Humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu, souffrez-en les coups avec patience, reconnaissez que vous méritez d'en recevoir de beaucoup plus grands : implorez sa miséricorde, et priez-le de ne détourner point ses yeux de vous. Dites-lui : J'ai péché, Seigneur, et il n'y a point de châtiments que je ne mérite; me voici prête à les recevoir : frappez, coupez, brûlez, tuez, pourvu que vous ne me rejetiez pas de votre présence, et ne souffriez pas que je continue de pécher, puisque c'est la peine et non pas la continuation de pécher, qui doit être le châtiment du péché.

Il ne faut pas néanmoins que la créance que vos fautes sont la cause de vos souffrances, vous afflige de telle sorte qu'elle vous fasse tomber dans le désespoir; mais vous devez vous consoler en considérant que Dieu vous traite comme un bon père, lorsqu'il vous châtie pour vous empêcher d'être plus mauvaise. Vous devez être persuadée que s'il ne vous humiliait pas par un effet de son extrême miséricorde, vous courriez fortune de tomber dans un orgueil presque semblable à celui de Lucifer, ce qui serait incomparablement plus dangereux que de vous trouver, comme vous faites, si humiliée que de n'oser lever les yeux vers le ciel. Remerciez donc Dieu de cette faveur, et que la grâce vous suffise.

Je sais que vous me direz : Si j'étais assurée qu'il me regarde comme sa fille, et non pas comme son ennemie, qu'il me châtie en père et non pas en juge, et que je suis en sa grâce, je serais contente; mais je crois qu'il n'y a point dans le monde d'homme si méchant qui souffre autant que je souffre, et ma vie, au lieu d'être une vie d'enfant de Dieu, me paraît être une mort et un tourment de damné. O ma sœur, si vous saviez quel est le don de Dieu, et ce qu'endurent la plupart de ceux qui souffrent les mêmes choses que vous, vous vous réjouiriez peut-être au lieu de vous affliger, ainsi que vous le faites, comme s'il n'y avait que les ennemis de Dieu qui se trouvassent dans une si grande peine. Mais, voyant que ses plus grands serviteurs et qu'il a le plus aimés ont aussi été tentés, pourquoi ne vous consolez-vous pas avec eux? Le bienheureux Job se trouva réduit en tel état qu'il dit qu'il avait perdu toute espérance, tant de choses effroyables lui ayant passé par l'esprit, qu'il croyait être tombé dans le désespoir (*Job*, VII). Il paraît néanmoins que ce malheur ne lui était pas arrivé, puisqu'aussitôt après il demande miséricorde; ce qui ne s'accorde pas avec le désespoir. David, quoique étant tel que vous savez, dit que Dieu *avait détourné ses yeux de lui; qu'il avait couvert son âme de ténèbres; que les douleurs de la mort l'avaient assiégé, et que les maux qui mènent aux enfers le remplissaient déjà de tristesse et de frayeur* (*Psal.*, XXX), ce qui est un langage qui ne peut être entendu que de ceux qui ont éprouvé de semblables peines. Je n'ajoute point à cela celles que le démon faisait souffrir à saint

Paul, parce que vous le savez assez. On voit aussi des choses dans les vies des Pères des déserts auxquelles on ne pourrait ajouter foi, si elles n'étaient tenues dans l'Église pour très-constantes. Nous en voyons et en apprenons encore aujourd'hui de très-extraordinaires arriver à des serviteurs et à des servantes de Jésus-Christ, dont ils tirent de fort grands biens : ce qui montre qu'il faut, en de semblables sujets, croire ce que l'on ne voit pas, et espérer contre l'espérance, comme fit Abraham.

Car si vous avez vu, ma sœur, un potier mettre le feu à son four, et avez pris garde à l'épaisse fumée qui en sort et à l'ardeur du feu qui est au dedans et qui est une image de l'enfer, auriez-vous pu croire que les vases que l'on y avait mis ne seraient pas réduits en cendres, ou, au moins, noirs comme de la poix? Toutefois, après que la furie de cet embrasement est passée et qu'on les en retire, ils sont durs comme des pierres, blancs comme de la neige, et dignes d'être servis sur la table d'un prince. Or, saint Paul nous compare à des vases de terre, et avec raison, puisque nous sommes si délicats que nous ne voulons rien souffrir (*Rom.*, IX). Comme vous êtes l'un de ces vases, et incapable par vous-même de retenir la précieuse liqueur que Dieu a versée en vous, il faut que vous passiez par le feu de la tribulation pour acquérir la fermeté dont vous avez besoin. Souffrez donc avec patience et avec confiance en la sagesse et en la bonté de ce divin artisan de notre salut, qui, au lieu de vous laisser réduire en cendres et noircir dans ce feu, vous rendra si forte et si capable de souffrir les travaux, qu'encore que vous tombiez, vous ne vous blesserez point; que votre couleur sera de beaucoup plus vive qu'elle ne l'était auparavant, et que vous deviendrez un vase d'honneur digne d'être servi à la table du Roi des rois. Prenez donc bien garde que votre vase ne se trouve pas cassé au sortir de ce feu, mais qu'il y ait acquis tant de force qu'il soit à l'épreuve des tribulations.

Confiez-vous en Notre-Seigneur, et il vous fera cette grâce. Résolvez-vous de souffrir un peu dans un temps qui passe si vite; et, quelques efforts que le démon fasse pour vous étonner, considérez ces persécutions comme des marques que Dieu ne permettra pas qu'il vous puisse nuire; puisque si vous n'étiez point échappée de ses mains, il ne vous poursuivrait pas de la sorte. Il n'y a pas sujet de s'étonner que ce Pharaon vous voyant sortir de son royaume pour aller posséder l'heureuse terre que Dieu vous a promise, il emploie toutes ses forces pour vous rengager dans son esclavage. Mais, quoique vous ayez à dos des ennemis si puissants, et devant vous la mer Rouge, qui paraît vous être dans votre fuite un obstacle insurmontable, n'appréhendez point, et vous verrez les miracles que Dieu fera en votre faveur. Il combattra pour vous, il vous ouvrira un chemin à travers la mer, il fera que ses eaux vous serviront de remparts; vous passerez à pied sec au milieu des flots des tribulations et des tentations, et vos ennemis y trouveront leur perte avec confusion et avec honte. Représentez-vous quel plaisir ce vous sera, lorsqu'après avoir traversé avec le peuple de Dieu cette mer qui représente le monde et évité tant de périls, la très-sainte Vierge, figurée par Marie, sœur de Moïse, suivie de tant d'autres vierges, chantera un cantique à la louange de Dieu. Car vous y répondrez, sans craindre que votre joie soit excessive, puisque les peines que vous aurez souffertes auront été plus grandes que vos péchés, parce que vous n'avez pas consenti aux mauvaises pensées que le démon vous inspirait. Comme je connais votre conscience, vous avez en cela sujet de me croire, quoiqu'il vous semble que vous y ayez quelquefois donné votre consentement. Cette opinion n'est qu'un effet de votre crainte, ainsi

qu'il arrive quelquefois aux personnes infirmes de se croire malades quand elles ne le sont pas.

En vous parlant de la sorte, pour lever les scrupules mal fondés que vous pourriez avoir touchant le passé, je ne prétends pas vous rendre négligente pour l'avenir : et, quand vous auriez commis quelques petites fautes et reçu quelques légères blessures dans cette guerre spirituelle, ne vous tenez pas pour vaincue, mais regardez-les comme ces blessures qu'il est glorieux à un soldat de recevoir pour le service de son prince : ainsi, quel sujet avez-vous de vous troubler, puisque l'honneur d'avoir remporté la victoire doit vous faire oublier ce que vous avez souffert dans le combat.

Gardez-vous bien de vous persuader d'avoir quelque part aux pensées déshonnêtes qui pourront venir dans votre esprit. Ce sont des tentations de Lucifer, qui vous représente, malgré vous, ces détestables images. Regardez-les donc ainsi qu'une chose qui vous est entièrement étrangère : et, comme lorsque vous entendez un homme blasphémer ou dire des paroles impudiques, vous avez de l'horreur de voir tellement offenser Dieu, et le remerciez de la grâce qu'il vous fait d'en ressentir de la douleur, usez-en de la même sorte. Saint Paul disait qu'*il se glorifiait dans ses souffrances, parce qu'elles faisaient éclater la force et la puissance de* Jésus-Christ (II *Cor.*, XII). Réjouissez vous, ma sœur, à son imitation, de la gloire qu'il tire de votre faiblesse. Ne voyez-vous pas de quelle sorte Dieu fait éclater en vous son pouvoir, en surmontant par l'infirmité d'une femme jeune et malade les puissances de l'enfer?

Pouvez-vous être fâchée de vous trouver engagée dans un combat dont votre divin Sauveur reçoit de la gloire? Non, sans doute : et je sais trop quel est l'amour que vous lui portez, pour n'être pas assuré que vous serez bien aise de lui en donner des preuves, soit dans la prospérité ou l'adversité, la consolation ou la douleur, la paix ou la guerre. C'est dans cette guerre qu'il veut maintenant que vous le serviez, en demeurant jour et nuit toujours sous les armes durant la rigueur du froid, durant l'ardeur du soleil, sans jamais dormir d'un sommeil tranquille, et ce qui est beaucoup plus pénible que tout le reste, en vous trouvant éloignée de la présence de votre Maître, de ce Roi du ciel, pour le service duquel rien ne vous paraît impossible. Après ce temps, un autre viendra : et ce ne sera plus alors à la campagne et par tant de travaux, que vous servirez ce grand Monarque, mais dans son palais éternel où rien ne manquera plus à l'accomplissement de vos désirs. Cependant, ma sœur, soyez bien aise de lui obéir, et préparez-vous à combattre généreusement les combats du Seigneur pour mériter la couronne de gloire qu'il promet aux victorieux.

LETTRE XL.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à souffrir ses maux avec patience.

Comme vous avez, madame, tant mangé des fruits de l'arbre de la croix, je ne puis m'empêcher de vous demander quel goût ils ont. Le Seigneur a dit dans le cantique : *Je monterai sur le palmier et je mangerai de ses fruits* (*Cant.*, VII). Il semble, qu'au lieu qu'auparavant vous le regardiez seulement par la compassion que vous aviez de ses peines, il veut que vous montiez maintenant avec lui sur cet arbre mystérieux, et mangiez de ses fruits afin que, non-seulement vos yeux, mais vos souffrances vous rendent témoins des siennes par l'épreuve que vous en ferez. Qu'heureuse est l'âme qui se trouve avec la Mère du Sauveur au pied de sa croix pour être crucifiée avec lui, puisque rien n'est si agréable

au Père éternel que de voir son Fils accompagné de ceux qui l'imitent dans ses travaux. C'est se tromper de croire que l'on puisse sans peine lui plaire et régner avec lui. Il ne répand ses faveurs que sur ceux qui aiment à souffrir, et pour régner avec lui il faut être crucifié avec lui. Il nous apprend par là que puisque l'on ne peut qu'à ce prix acquérir ce royaume si abondant en richesses et en bonheur que lui-même en fait la richesse et le bonheur, il n'y a point d'efforts que nous ne devions faire pour avoir droit d'y prétendre tant par le mépris des plaisirs d'ici-bas que par la souffrance des peines présentes.

Voudriez-vous, madame, que Notre-Seigneur traitât ses enfants bien-aimés d'une autre sorte que son Père l'a traité lui-même? N'a-t-il pas dit de sa propre bouche : *Je vous aime comme mon Père m'a aimé* (*Jean.*, XXV ? Quelque rude que nous paraisse le traitement que nous recevons, comment pouvons-nous ne le pas souffrir avec patience quand nous considérons de quelle manière un tel Père a traité un tel Fils ? Attendez un peu, madame, cette tempête passera bientôt et vous ne voudriez pas alors qu'elle ne fût point arrivée. Soumettez-vous à la volonté de ce Père céleste comme fit Jésus-Christ lorsqu'on l'attacha à une colonne et qu'on le chargea de sa croix. Car ne devons-nous pas lui obéir quand il nous en devrait coûter la vie, si ce n'est que vous prétendiez d'être juge dans votre propre cause pour choisir ce qui vous plaira ou qui ne vous plaira pas, et qu'après lui avoir engagé pour toujours votre liberté, vous croyez qu'il vous soit permis de la reprendre et de vous dédire dans un temps de guerre, de ce que vous lui aviez promis durant la paix ? Ne serait-ce pas imiter ces faux amis, qui offrent tout quand on n'en a point de besoin, et refusent tout quand on le veut accepter? C'est de cette sorte de personnes dont l'Écriture dit qu'elles perdent le fruit de leurs souffrances, parce que, se lassant de travailler et d'espérer elles perdent courage (*Eccl.*, II). Le juste au contraire vit de la foi, et le Seigneur lui commande d'espérer, en l'assurant qu'encore que l'effet de ses promesses tarde à venir, il ne manquera pas d'arriver. Mais si le juste trouve que ce temps tarde beaucoup, il doit se souvenir de ces paroles d'Isaïe: *Celui qui croit, doit, au lieu d'être dans l'impatience, fonder sur la patience l'espérance de son salut* (*Isaïe.*, I, 28).

Le Seigneur viendra, madame, et vous consolera. La mer est émue: ses vagues veulent renverser votre barque; et Jésus-Christ dort. Mais il fait dans ce sommeil comme celui qui, après avoir jeté une pierre, se retire et se cache. Car il ne s'est endormi qu'après avoir excité cette tempête en vous mettant dans la peine que vous souffrez et que lui seul peut faire cesser. Autant qu'il était éveillé quand il vous a fait cette blessure, autant il paraît si endormi lorsque vous le priez d'y apporter du remède, que vous la sentez s'augmenter encore. Mais il n'agit de la sorte que pour fortifier votre foi : et si elle demeure inébranlable dans un état si pénible, ne doutez point qu'il ne vienne à votre secours et ne vous dise : *O femme de petite foi, pourquoi craignez-vous?*

Vous voyez, madame, que Dieu, pour faire connaître la fermeté de votre foi, veut qu'elle passe par le feu de la tribulation, parce que de même que la chasteté est éprouvée par les efforts que l'on fait inutilement pour la corrompre, l'humilité par les outrages, la patience par les travaux, et la charité par l'amour pour nos ennemis; la foi s'éprouve par notre confiance en Dieu, lorsque dans des peines qui paraissent insupportables, il semble que plus nous le prions de les adoucir et plus il les augmente et se cache de nous. Mais il n'y a rien en cela que vous ne deviez souffrir, si vous désirez qu'il vous dise : Femme, votre foi

est grande. Car il n'y a point de difficultés qu'il ne faille surmonter pour mériter la récompense due à une inviolable fidélité, et recevoir comme des marques de l'amour de Dieu des peines si sensibles qu'elles pénètrent jusque dans le fond de l'âme. Il faut croire que ce qui nous paraît être un effet de sa colère, en est un de sa douceur et qu'il se sert de ce moyen pour faire que nous ne vivions plus selon la chair, mais selon la foi qui donne la mort aux sentiments de la chair.

C'est là, madame, cette sagesse qui ne s'apprend que dans l'école de la croix. Elle nous fait fermer les yeux à tout le reste pour nous soumettre aveuglément aux ordres de Dieu avec une entière confiance en lui, et en comparaison de cette seule véritable sagesse toute celle du monde n'est que folie. Car pour connaître Dieu, le trouver et lui être agréable, il faut s'humilier sans examiner les raisons de sa conduite. C'est le moyen de recevoir des effets de sa bonté d'autant plus grands qu'à en juger humainement il paraît qu'il nous abandonne. Il y a longtemps, madame, que vous avez dit de cœur et de bouche : *Celui que j'aime est à moi et je suis à lui* (*Cant.*, II). Dites-le maintenant plus que jamais puisque le temps des souffrances est le temps le plus propre pour lui témoigner votre amour. Il vous regarde et prend soin de vous : regardez-le aussi, et confiez-vous en son assistance. Il est votre Père, quoiqu'il vous châtie : témoignez que vous êtes sa fille en recevant ce châtiment avec respect et avec actions de grâces ; et s'il vous paraît bien rude consolez-vous-en considérant que celui de la main d'où il part vous aime plus que vous ne l'aimez, et que vous devez répondre à son amour par votre amour. Il veut vous purifier par le feu : souffrez-le, quelque douleur que vous en sentiez, puisqu'il n'y a rien que vous ne deviez mieux aimer souffrir que de demeurer dans la fange des sentiments de votre propre volonté et vous croire être en bon état. Dites à Dieu : *Vous avez, Seigneur, éprouvé mon cœur : vous l'avez visité durant la nuit : vous m'avez fait passer par le feu, et vous n'avez point trouvé de malice en moi* (*Psal.* XVI). C'est ainsi, madame, que Dieu traite ceux qu'il aime le plus : et ceux qui n'ont pas passé par là ne peuvent se vanter d'être ses enfants et ses héritiers.

Puis donc qu'il y a déjà longtemps qu'il vous a comme donné des gages et des assurances, que vous aurez part à cette heureuse hérédité, souffrez avec patience les travaux qui en sont inséparables : et comme il n'y en a point de si glorieuse et de si riche, vous étonnez-vous qu'il faille beaucoup endurer pour l'acquérir, et que ce ne soit pas en passant d'un plaisir à un autre que l'on en jouit, mais en passant des douleurs de la croix à la félicité du ciel ? Les taureaux qui sont courageux sortent tout couverts de blessures de la place où on les a poursuivis, et les lâches au contraire n'y en reçoivent point. Il en est de même d'un véritable chrétien : et quoique nous ne soyons plus dans le temps où l'on éprouvait la cruauté des tyrans et des bourreaux, on ne souffre pas moins et peut-être encore plus par un mari, des enfants, des amis, et les maux qui arrivent dans les familles, outre tant d'autres sortes de peines dont la vie est pleine. Car rien n'est si rude que de voir souffrir ceux que l'on aime ; notre amour pour eux est alors notre bourreau ; et plus cet amour est grand, plus il nous tourmente. Nous ne devons pas néanmoins perdre courage puisque l'amour a été ce qui a le plus fait souffrir Jésus-Christ, sa très-sainte Mère, et tous les saints. Préparez-vous donc, madame, à tout perdre pour ce sujet, et combattez généreusement jusqu'au dernier soupir en la présence de Dieu et de tous les bienheureux qui vous regardent du haut du ciel où une couronne de gloire vous est préparée. Ce roi des anges et des hom-

mes qui permet que ces peines vous arrivent vous consolera quand il en sera temps. Supportez-les cependant avec patience, et je le prie d'être toujours avec vous.

LETTRE XLI.

A UNE DAME MALADE.

Il la console dans ses peines et l'exhorte à les supporter avec patience pour l'amour de Jésus-Christ qui en a tant enduré pour nous.

J'apprends, madame, que vous êtes malade; et je ne saurais en être fâché, parce que si c'est une pénitence de quelque faute que vous ayez commise, elle vous est utile; et que si c'est seulement une maladie que Dieu vous envoie, vous devez le remercier de la part qu'il vous fait l'honneur de vous donner à sa croix. Ce n'est pas que je ne sente beaucoup vos peines. Dieu sait combien j'en suis touché. C'est parce que je ne puis m'empêcher de me réjouir de l'avantage que vous en recevez. Car ce ne sont pas des consolations temporelles que je désire à ceux pour qui j'ai un amour de père, mais des souffrances qui produiront des consolations éternelles. Je vous exhorte, madame, d'avoir toujours durant cette vie vos yeux attachés à la croix, et votre cœur à celui qui a voulu y souffrir la mort pour votre salut. Ne vous lassez point d'une occupation si sainte jusque à ce que la souffrance vous paraisse douce parce que c'est la marque de l'amour; et n'ayez point de compassion de vous-même, puisque celui qui peut tout dans le ciel et sur la terre et qui vous aime si chèrement en a plus que vous ne le sauriez souhaiter, et ne permet que rien vous arrive qu'il ne sache vous être utile. Prenez garde que les périls et les incommodités qui se rencontrent dans la vie n'affaiblissent votre foi, et que les travaux ne refroidissent votre amour. Comme le vent qui éteint un petit feu, l'augmente lorsqu'il est grand, les travaux éteignent notre amour pour Dieu, quand il n'est que superficiel, et l'augmentent lorsqu'il est véritable, parce que cet amour venant de Dieu il les surmonte, et qu'il n'y a point d'eau qui puisse éteindre un feu qui tire son origine du ciel. Dieu vous a appelée à lui afin que vous l'aimiez; et ce n'est pas l'aimer que de ne rechercher que ce qui vous donne de la satisfaction. Il faut pour l'aimer véritablement vous haïr vous-même, vous oublier pour ne penser qu'à lui, vous être cruelle pour lui être agréable, vous perdre pour le posséder, et que votre cœur soit libre de l'affection de toutes les choses créées, si vous désirez qu'il y établisse sa demeure. Il se plaît à vous trouver en cet état et affligée, non qu'il ait de l'aversion pour vous; mais parce que son propre Fils ayant tant souffert, il veut que ceux qu'il considère comme ses enfants souffrent aussi; et rien ne lui plaît tant en nous que de voir que nous l'imitions. Ainsi comme il n'y a rien qu'une âme juste regarde avec tant d'affection que Jésus-Christ attaché à la croix, et que plus il y est défiguré par les tourments qu'il y endure, plus elle l'admire et plus elle l'aime, Dieu est dans les mêmes sentiments à notre égard. Car plus nous souffrons plus nous lui sommes agréables; et il n'y a pas sujet de s'étonner qu'une âme qui désire de le posséder, tâche à lui plaire en cette sorte, puisque les femmes prennent tant de peine et se servent de tant d'artifices pour plaire aux hommes. Ne trouvez donc, madame, rien de difficile pour paraître belle aux yeux de Dieu, ainsi que l'eau forte purifie l'or et qu'en sortant du creuset, il éclate beaucoup davantage qu'auparavant. Ayons honte de travailler si lâchement dans une entreprise où il ne s'agit de rien moins que de contenter Dieu. Si nos sentiments étaient tels qu'ils devraient être, nous nous tiendrions heureux de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour acquérir un si grand bonheur. Un

saint Anachorète, voyant une femme qui avait pris un grand soin de se parer, dit en répandant quantité de larmes : Je ne saurais trop, mon Dieu, vous demander pardon de ce que je n'ai pas, en plusieurs années, pris tant de soin pour vous plaire, que cette femme en a pris en un jour de se parer pour plaire aux yeux du monde.

Vous voyez donc, madame, que les preuves de l'amour ne consistent pas en des paroles, mais à vouloir bien souffrir les douleurs, les tourments, le déshonneur, le mépris, l'abandonnement des créatures et la privation de l'assistance du Créateur. Il faut dans un état si pénible, au lieu de se plaindre et de se laisser abattre, témoigner du courage à l'imitation des martyrs, qui, lorsqu'on les déchirait avec des ongles de fer et qu'on leur arrachait les entrailles, n'avaient en la bouche que le nom de Jésus-Christ, le bénissaient dans leur cœur, et étaient prêts à endurer encore davantage pour son service. La faveur qu'il nous fait de nous remettre ce que nous lui devons en souffrant pour lui, est si grande, qu'il ne l'accorde qu'à ceux qui l'aiment beaucoup. Et puisque nous pouvons ainsi nous acquitter en cette vie de ce que nous aurions à souffrir en l'autre, travaillons à satisfaire Dieu tandis que nous sommes en ce monde. Travaillons durant notre exil d'ici-bas à nous mettre en état de retourner en notre patrie lorsqu'il finira. Saint Augustin dit que c'est faire tort à un martyr de prier pour lui, parce que le martyre lui fait gagner le ciel. Efforçons-nous donc d'être martyrs par le moyen de la patience. Nous le pouvons, puisqu'encore que ce martyre ne soit pas si grand qu'a été le leur, il est en récompense plus long, et désirons même que notre vie en soit un continuel comme celle de Jésus-Christ l'a été et qu'il veut qu'elle le soit. Plusieurs ont été martyrs pour la foi et d'autres pour d'autres sujets; mais nous devons tous être des martyrs de l'amour. Or, cela se peut en sentant une très-vive douleur de nos péchés et de ceux des autres, en renonçant à toutes les consolations d'ici-bas, en nous chargeant de la croix, en embrassant les travaux par un ardent amour pour Dieu qui nous les fasse mépriser, et en devenant insensibles à ce qui passe dans le monde pour déshonneur, ainsi que le vin rend insensibles ceux qui s'enivrent. Car rien ne fait tant connaître l'amour que nous avons pour Dieu, que de s'oublier soi-même pour ne s'attacher qu'à lui seul. Cet amour nous paraît cruel; mais nous le trouverons un jour si doux, qu'il ne nous consolera pas moins qu'il nous fait souffrir maintenant.

Puis donc que Notre-Seigneur a dit que nous ne saurions éviter de beaucoup souffrir, et que sa parole, qui est infaillible, nous doit servir de guide dans le chemin qui nous reste à faire, il faut que nous choisissions ou de longs travaux, mais médiocres; ou de fort grands, mais qui passent vite. Cela ne doit pas néanmoins vous étonner, puisque si Dieu permet que vous souffriez beaucoup, c'est parce que vous l'avez beaucoup offensé, et qu'ainsi vous satisferez à ce que vous lui devez. Je le prie de vous en faire la grâce et le souhaite de tout mon cœur, parce que je désirerais que vous ne passassiez point par le purgatoire, à cause que si je meurs devant vous, il n'y aura peut-être personne qui s'emploie avec tant de soin et d'affection que je ferais pour vous en délivrer. Or, quoique nous sachions que nos âmes doivent être purifiées par le feu dans une autre vie, nous ne devons pas laisser de souffrir par amour les travaux de celle-ci, puisque l'amour ne peut être content s'il ne se fait connaître par des effets. C'est ainsi que Jésus-Christ a souffert pour l'amour de nous : souffrons donc de même pour l'amour de lui. Il a porté sa croix : aidons-lui à la porter. Il a été déshonoré : ne recherchons point l'honneur. Il a enduré de très-grandes douleurs : soyons bien aises d'en ressentir. Il a éprouvé toute sorte d'incommodités : désirons aussi d'en éprouver. Il a été étranger

dans le monde : ne souhaitons point d'y rien posséder ; et enfin il est mort pour nous : qu'il vive donc, et non pas nous, mais lui en nous, et que notre vie soit une mort continuelle pour l'amour de ce divin Rédempteur crucifié. Dites-lui : Vous êtes, Seigneur, l'objet de mon amour ; c'est vous que je cherche, et hors de vous je ne cherche rien ; disposez de moi comme il vous plaira ; les travaux endurés pour vous obéir me paraissent doux. Il m'est indifférent que vous me recompensiez ou ne me recompensiez pas, puisque souffrir pour vous plaire me sera une assez grande recompense. Que si vous me voulez faire des faveurs, je ne vous en demande point d'autres que des travaux, parce qu'ils feront connaître combien je vous aime et que vous m'aimez en me donnant part à votre croix. Je ne considère point en cela mon intérêt, quoique je sache qu'il s'y rencontre, puisque je suis assurée que si j'y demeure attachée avec vous, vous me ferez passer de là dans votre royaume. Que soyez-vous glorifié à jamais dans tous les siècles des siècles.

LETTRE XLII.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à combattre généreusement dans la guerre spirituelle où Dieu l'engage, et l'instruit des moyens de résister aux artifices du démon.

Comme je crois, madame, que vous combattez les combats du Seigneur et vous offrez à tout souffrir pour faire que Jésus-Christ seul règne en vous, il est juste que ses ministres vous assistent, puisqu'ainsi qu'il leur a ordonné d'avertir les méchants des maux dont ils sont menacés, s'ils ne se corrigent, il leur a commandé de donner du courage aux gens de bien, en leur servant de trompette, pour les exhorter à combattre généreusement dans la guerre où il les engage. Cette trompette est la parole de Dieu : et ces ministres ne sont pas moins obligés à rendre compte des péchés commis par les méchants qu'ils n'auront pas avertis de leur devoir, que du bien que les bons auront manqué de faire faute de les y avoir excités, et seront ainsi également châtiés pour l'un et pour l'autre. Redoublez donc votre courage dans ce combat qui se passe entre l'ancien serpent qui s'efforce de vous éloigner de Dieu, et vous qui désirez de vous en approcher plus que jamais. Soyez toujours sur vos gardes pour défendre votre cœur qui est le but contre lequel il lance ses traits. Car il ne se met guère en peine de voir qu'une servante de Dieu soit dans un grand recueillement, un grand silence, de grandes prières et autres semblables exercices de piété, pourvu qu'il jette dans son cœur ce dangereux poison de la complaisance, de l'estime et de l'amour de soi-même. Les vierges folles étaient vierges ; mais faute d'avoir mis de l'huile dans leurs lampes, elles se virent condamnées par ces terribles paroles sorties de la bouche du Seigneur : *Je vous dis en vérité que je ne vous connais point* (*Matth.*, XXV, 12). Que représente cette lampe ou ce vase, sinon le cœur ; et cette huile, sinon l'esprit de vérité qui est la matière et l'aliment des bonnes œuvres, si quelques-unes peuvent passer pour bonnes devant Dieu ? Et qu'est-ce que l'esprit de vérité, sinon que nous ayons une telle horreur de nous mêmes que nous nous étonnions que Dieu nous puisse souffrir ? C'est là cette vérité dans laquelle nous devons vivre ; et ce n'est pas vivre que de n'y point vivre, puisque autrement plus nous croyons être en bon état et plus nous sommes dans un mauvais, par cette fausse confiance qui nous persuade que nous sommes tout autres que nous ne sommes. Car alors Dieu, qui voit le fond de nos cœurs, nous dit : *Vous paraissez être vivants, mais vous êtes morts* (*Apoc.*, V). Il nomme

vivants ceux qui ne tombent pas dans les péchés que les hommes condamnent comme mauvais. Mais s'ils tombent dans ceux qu'il condamne de quoi leur servira que le monde les absolve lorsque ce juste juge les condamnera ? Le monde ne tient point pour méchants et ne condamne point ceux qui ne croient pas l'être, si ce n'est que leur orgueil lui déplaise. Mais Dieu considère comme superbes et comme aveugles, ceux qui n'ont pas d'horreur d'eux-mêmes ; et si leur péché va jusqu'à être en péché mortel, ces paroles de l'Apocalypse que j'ai rapportées leur conviennent entièrement. Que si ce n'est qu'un péché véniel, on peut leur appliquer celles de Jérémie: *Effrontée que vous êtes avez-vous perdu toute honte* (*Jerem.*, III)? Or, c'est une grande tache à une âme d'avoir perdu la honte, ainsi que c'en est une grande à une femme de l'avoir perdue, quoique seulement à l'extérieur. Le monde ne condamne point la confiance que l'on a en soi-même, ni la propre volonté, à cause qu'il ne cherche en toutes choses que sa satisfaction. Mais Dieu, au contraire, les considère comme de si grands maux, qu'elles nous privent de sa grâce parce qu'elles nous font tomber en des péchés mortels, et qu'encore qu'ils ne fussent que véniels, elles nous empêchent de nous avancer. Comme le démon ne l'ignore pas, il se soucie peu qu'une âme paraisse vivante dans l'extérieur, pourvu qu'elle soit morte dans l'intérieur. Il travaille même quelquefois à empêcher que l'on ne tombe dans les péchés qui donnent de l'horreur, de peur que la confusion que l'on en aurait, même devant les hommes, ne porte à en faire pénitence, et que ces âmes ne lui échappassent des mains. Ainsi il se contente de les laisser dans cet aveuglement intérieur sans les pousser à commettre encore d'autres péchés.

Veillez donc avec attention sur votre cœur, et croyez fermement que lorsque vous ne vous sentirez pas avoir un très-grand mépris de vous-même et une très-grande confusion en la présence de Dieu, vous ne vous connaîtrez qu'imparfaitement. Car ce serait n'avoir que des yeux terrestres qui n'auraient pas encore reçu cette céleste lumière, laquelle, pénétrant jusque dans les moindres replis de l'âme, fait rougir de honte les personnes qui en sont éclairées, des péchés que le monde ne voit pas et qu'il loue même quelquefois, les porte à répandre des larmes, les met dans une profonde humilité, et fait qu'elles s'assujettissent, non seulement à Dieu, mais aussi aux hommes. Que si cela n'arrive pas, la conversion n'est que superficielle, et il faut plus que jamais implorer le secours du céleste médecin, jusqu'à ce qu'il fasse peu à peu la grâce à ces âmes de connaître leurs sentiments les plus cachés, et leurs fautes dans ce qu'elles croyaient n'y en avoir point. Car Dieu ne fait cette faveur qu'ensuite des services qu'on lui rend, et il ne faut pas avant que de l'avoir obtenue se confier à nos bonnes œuvres, mais espérer qu'il nous l'accordera quand il sera temps, puisqu'il a promis de ne donner pas une pierre à celui qui lui demandera du pain.

Je le prie, madame, de ne vous pas refuser la lumière dont vous avez besoin pour vous conformer entièrement à sa volonté, lui rendre l'honneur qui lui est dû, n'avoir du mépris que pour vous-même, et n'oublier jamais qu'il a établi sur la terre des personnes à qui vous êtes obligée de rendre compte de vos actions. C'est le moyen de vous avancer de telle sorte dans la piété, que lorsque j'irai au lieu où vous êtes, je n'aie point de sujet de vous reprendre, ni vous d'être confuse de la peine que ce nous serait à l'un et à l'autre si vous n'étiez pas en l'état que je vous souhaite. Je prie Jésus-Christ de vous mettre en assurance dans son sacré côté qu'il a permis que le fer d'une lance ait ouvert pour votre salut.

LETTRE XLIII.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ AFFLIGÉE D'UNE MALADIE QUI L'EMPÊCHAIT DE CONTINUER SES EXERCICES SPIRITUELS.

Il l'instruit de la manière dont elle peut conserver la paix au milieu de ses peines.

La plus grande consolation que nous puissions recevoir dans les peines qui nous arrivent contre notre volonté, est de ne les avoir attirées par aucune faute. Car tout est facile à supporter lorsque l'on n'a rien sur sa conscience; au lieu que la moindre peine est insupportable quand elle nous reproche quelque chose. Que si les hommes travaillaient avec autant de soin pour s'acquérir du repos qu'ils sont portés à le désirer, ils le trouveraient. Mais c'est une loi établie de Dieu que ceux qui le cherchent hors de lui ne trouvent que du tourment, parce qu'encore qu'ils obtiennent ce qu'ils souhaitent, le retardement leur donne mille inquiétudes, et qu'ils ne sauraient en jouir paisiblement à cause de ces reproches de leur conscience. Il arrive tout le contraire dans le désir de ne chercher que Dieu. Car si, comme dit David, on ressent de la joie en le cherchant, que sera-ce quand on l'aura trouvé (*Ps.* CIV)? et si cette faim spirituelle est si agréable, que sera-ce quand elle sera rassasiée? Ainsi ceux qui désirent de jouir d'un véritable repos doivent renoncer à tout autre désir pour s'abandonner entièrement à la volonté de Dieu sans craindre d'être enveloppés de ténèbres et en danger de faire des chutes. Mais qui fera entendre aux enfants des hommes ce que Dieu commande qu'on leur apprenne? *Jusqu'à quand*, comme dit David, *auront-ils le cœur endurci, aimeront-ils la vanité, et chercheront-ils le mensonge* (*Ps.* XLIII)? Qui les guérira de l'aveuglement qui fait que cherchant la paix ils trouvent la guerre, et que le chemin qu'ils croient les conduire à l'une les conduit à l'autre? Chacun doit savoir que comme il n'y a qu'un Dieu il n'y a qu'un véritable repos, et qu'ainsi comme hors le véritable Dieu il n'y a point de Dieu, il n'y a point de véritable repos hors celui qui vient de Dieu. Tout autre repos ressemble à ces sacrifices que l'on offrait dans les hauts lieux à de fausses divinités. Car comme ils n'avaient qu'une vaine apparence de religion et étaient en effet des sacriléges, il n'y a point de repos que dans le service du vrai Dieu.

Ceux qui après s'être lassés dans les voies égarées du monde viennent à connaître Dieu savent par leur propre expérience qu'il n'y a d'heureux que ceux qui s'attachent à lui. Nous n'avons point de pain chez nous pour pouvoir donner à manger à notre ami lorsqu'il vient nous visiter; il faut en aller demander à notre voisin; et ce voisin est ce Dieu fait homme qui nous est si proche, qu'il est notre frère. Celui qui frappera à sa porte comme un mendiant, qui lui représentera la faim où il se trouve réduit, et qui le priera d'avoir compassion de lui sera rassasié par la part qu'il lui fera de son abondance qui surpasse autant tout ce qui s'en peut dire que le Créateur est élevé au-dessus des créatures. Sans cela il est inutile, dit saint Augustin, de représenter que l'on est pressé de la faim puisque l'on n'en saurait être soulagé; et Dieu le permet ainsi, afin que l'expérience faisant connaître que l'on ne peut recevoir que de lui le secours dont on a besoin, on le lui demande avec ardeur.

Ne vous laissez pas tomber, madame, dans l'erreur des grands du monde qui n'aimant qu'à faire leur propre volonté se laissent emporter aux désirs de leur cœur. Ils s'imaginent que leur qualité les met au-dessus de tout, et n'éprouvent enfin que du tourment, parce que les peines croissent à proportion des désirs. Et comme saint Bernard dit

que s'il n'y avait point de propre volonté, il n'y aurait point d'enfer; nous pouvons dire que s'il n'y avait point de désir, il n'y aurait ni péché ni travail, parce que ce n'est pas tant ce qui arrive qui nous donne de la peine, que c'est qu'il arrive contre notre désir. C'est pourquoi Jésus-Christ pour nous délivrer de ce mal nous demande notre cœur, et veut en même temps nous donner le sien qu'il a fait voir être si tranquille, si pacifique, et si patient dans les travaux, afin que par cet heureux échange la petitesse et la faiblesse du nôtre se perdant dans l'étendue et dans la force du sien, nous mourions à nous-mêmes pour vivre en lui qui est la véritable vie. Que si nous avons en quelque rencontre été si imprudents que de nous abandonner à nos désirs, reconnaissons notre faute, humilions-nous devant le Père des miséricordes, demandons-lui pardon, et espérons qu'il nous l'accordera en considérant que nous avons en quelque sorte payé cette faute par la peine qu'elle nous a fait souffrir, ainsi que l'on se servirait des branches d'un arbre pour y mettre le feu et le brûler jusqu'à sa racine. Car il vaut mieux que le péché soit suivi de la peine que du plaisir, parce qu'il n'y a point de plus grand malheur, dit saint Augustin, que le bonheur temporel d'un pécheur.

Apprenons donc à n'avoir jamais dans nos désirs d'autre objet que Dieu, afin que comme la pierre tombe en bas, que le feu s'élève en haut et que chaque chose tend à son centre, notre cœur tende avec ardeur vers son centre qui est Dieu. Car qui ne s'étonnerait de voir un grand rocher suspendu en l'air, au lieu de tomber en bas pour retourner à son centre ? Et doit-on moins s'étonner de voir un cœur créé pour trouver son repos en Dieu, demeurer ainsi comme suspendu en l'air, où il ne serait retenu que par la vanité et le mensonge, qui sont des choses que l'on peut dire être encore moindres que l'air ?

Puis donc que nous ne saurions trouver de repos qu'en Dieu; qu'il mérite comme étant le maître de l'univers que nous lui donnions tout notre amour; qu'il est ce rocher et cette pierre fondamentale sur laquelle nous devons établir tout notre bonheur, et comme la main toute-puissante qui est seule capable de nous soutenir, ne soyons pas si insensés que de manquer à lui rendre l'honneur que nous lui devons et si infidèles que de le trahir; mais n'ayons point désormais d'autre volonté que la sienne et ne regardons que lui seul dans toutes nos actions afin de ne rien faire qui ne lui soit agréable. C'est le moyen de dissiper les ténèbres de notre esprit et de bannir de notre cœur les ennuis, les chagrins, les fausses espérances, et les vaines craintes, pour mettre en leur place cette agréable lumière qui est toujours accompagnée de joie et de consolation, parce qu'elle tire son origine du ciel, et ne peut ainsi être aperçue de ces aveugles dont les yeux n'ont pour objet que des choses toutes terrestres : ce qui faisait dire à Tobie : *Quel contentement puis-je avoir en ce monde, puisque je ne vois point la lumière du ciel* Tobie, V ? Car à moins que d'être détrompé des fausses opinions du siècle, on ne peut avoir une véritable joie, parce qu'encore que l'on en ait quelqu'une elle n'a rien que de terrestre, puisque la céleste lumière n'y a point de part.

Ces raisons vous font voir, madame, que l'on ne saurait dans des dispositions différentes faire les mêmes exercices de piété; et c'est ce qui trompe beaucoup de gens qui, faute de le connaître, se tourmentent inutilement en entreprenant des choses qui sont au-dessus de leurs forces. Ainsi dans le peu de santé que vous avez à cette heure vous ne devez pas agir comme auparavant, et Notre-Seigneur ne le demande pas de vous. Car sa volonté est toujours accompagnée de miséricorde; et tant s'en faut qu'il veuille recueillir où il n'a point semé, il se contente de recueillir moins qu'il n'a semé. Ne vous affligez donc pas de ne

pouvoir faire tout ce que vous désireriez puisque ce serait vouloir voler sans avoir des ailes. Ne cherchez point des consolations et ne vous appliquez pas trop à l'oraison, mais pensez seulement à accomplir la volonté de Dieu. S'il veut que le temps que vous employiez à la prière soit employé à des remèdes nécessaires pour vous guérir, souffrez-le avec patience, et pourvu que Dieu soit content de vous, soyez plus contente que si vous possédiez tout un monde. Que si la pensée que votre maladie est un châtiment de Dieu à cause de vos fautes vous donne de la peine, ce que vous devez faire est de vous jeter à ses pieds et de lui demander qu'il vous punisse et vous pardonne. Il vous l'acordera sans doute soit en joignant la punition au pardon, ou en vous pardonnant sans vous punir si vous n'y apportez point d'obstacles par d'autres péchés.

Puis donc que les afflictions sont comme des gages assurés de notre réconciliation avec Dieu, recevons-les avec joie quelles qu'elles puissent être. En quoi ce que nous avons à craindre est que notre lâcheté nous fasse dire : Ces afflictions surpassent nos forces. Il est besoin alors de veiller attentivement sur soi-même afin que cet amour-propre qui comme une autre Eve ne cherche que sa satisfaction et brûle du désir de manger du fruit défendu, n'emploie mille moyens pour nous persuader que nous ne saurions nous en passer et qu'il y aurait de l'injustice à nous le refuser. Mon avis sur cela est que vous continuiez vos exercices de piété lorsque vous verrez clairement que vous le pouvez. Car la lâcheté ne s'accorde point avec notre amour pour Dieu qui doit nous rendre aussi cruels vers nous-mêmes qu'ardents dans le désir de lui plaire.

Représentez-vous les actions héroïques que l'amour de Jésus-Christ a fait faire à tant de grands saints. Ils ont souffert avec joie le déshonneur, la prison, et tous les tourments imaginables : Auriez-vous donc si peu de courage que de refuser d'endurer quelque chose pour lui témoigner combien vous l'aimez? Ce n'est pas qu'il se plaise dans nos peines; il ne demande que notre amour. Mais c'est que nous ne pouvons le lui faire connaître que dans la souffrance, comme l'on ne connaît qu'un homme est véritablement notre ami que dans le temps de l'adversité. Ainsi quoique Notre-Seigneur n'ait point besoin de cette épreuve pour savoir ce que nous avons dans le cœur, il veut qu'elle serve à nous consoler par la certitude qu'elle nous donne que nous lui sommes fidèles, et par l'espérance de le voir un jour dans sa gloire selon ces paroles que dit saint Paul : *Que l'épreuve produit l'espérance.*

Ce que vous avez donc à faire, madame, est d'agir comme vous avez accoutumé lorsque vous n'aurez point de douleur qui vous en empêche, et de prier Notre-Seigneur de vous éclairer de sa divine lumière pour discerner si la difficulté que vous pourriez y trouver viendrait de délicatesse ou d'une véritable incommodité. Car en usant bien de la connaissance que l'on a, on acquiert celle que l'on n'a pas : autrement vous n'oseriez demander cette grâce à Dieu, parce qu'il pourrait vous répondre : Pourquoi désirez-vous de savoir ma volonté et ce qui m'est agréable, puisque vous ne l'accomplissez pas dans ce que vous savez que je veux? Mais si vous ne vous trouvez que peu soulagée, ne vous occupez que peu dans ces saints exercices et sans grande attention, puisqu'il vous doit suffire alors de témoigner le désir que vous auriez de pouvoir faire davantage; et contentez-vous de vous présenter devant Dieu. Par ce moyen et ne tombant point dans le découragement, ce qui importe de tout, vous passerez ce mauvais temps le plus doucement que vous pourrez jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en donner un plus favorable. Quand la Samaritaine demanda à Jésus-Christ en quel lieu elle devait prier, il lui répondit que tous les lieux y étaient

propres pourvu qu'on le priât en esprit et en vérité (*Jean*, IV). Le chrétien doit de même le prier en tous lieux, en tous temps et en toutes occasions, non-seulement sur une montagne ou dans le temple, mais en buvant, en mangeant, en dormant, et dans la santé et la maladie ; rapportant tout à lui, et recevant de sa main avec joie tout ce qu'il lui plaît de permettre qui lui arrive.

La bonté de Dieu étant infinie, gardez-vous bien de la vouloir renfermer dans certaines bornes, et de vous imaginer que vous ne pourrez le chercher ni le trouver que dans un tel lieu ou dans une telle action. Pourvu que vous vouliez toujours être avec lui, il sera toujours avec vous; et si vous le cherchez partout, vous le trouverez partout. *Je trouve ma joie en toutes choses*, dit le Sage, *parce que la sagesse marche toujours devant moi* (*Sap.*, VII). Ceux qui ne regardent que Dieu doivent agir de la sorte, en le regardant continuellement et en exécutant ce qu'il leur ordonne. Autrement, on tombe dans la tristesse, le chagrin et le découragement, ce qui est la chose du monde qu'il faut le plus éviter, selon ce que l'Ecriture dit : *Que la tristesse est très-préjudiciable au corps et à l'âme* (*Eccl.*, XXX), parce qu'elle ne fait pas seulement de mauvais effets à notre égard, mais aussi à l'égard des autres. La joie au contraire donne de la force et de la persévérance, afflige les démons, et réjouit dans les gens de bien l'esprit de Dieu.

Recevez, madame, quelquefois Notre-Seigneur; et puisqu'il vous fait l'honneur d'habiter dans votre âme, ne vous mettez point en peine de vos infirmités corporelles : elles peuvent bien vous empêcher d'agir, mais non pas de l'aimer. Il est tout-puissant, et prend plaisir à fortifier ceux qui l'aiment, parce que rien ne lui est si agréable, dans le ciel et sur la terre, que l'amour que l'on a pour lui. Je le prie de vous le donner en abondance dans ce monde et en l'autre.

LETTRE XLIV.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il lui parle des trois avénements de Jésus-Christ dans le monde, dans le jugement et dans l'âme; et de quelle sorte on se doit disposer à le recevoir.

Comme les événements extraordinaires remplissent tellement l'esprit que l'on ne pense à autre chose, il n'y a pas sujet de s'étonner que, n'y ayant rien de plus extraordinaire et de plus merveilleux que les trois avénements de Jésus-Christ, on ne s'occupe que de la manière dont on en peut profiter. Car, que peut-il y avoir de plus important que son premier avénement, lorsqu'il se revêtit de notre chair dans le sein de sa bienheureuse Mère, puisque, comme dit saint Augustin, ce miracle surpasse tous ceux qui se sont jamais faits dans le monde?

Quant à son second avénement, qu'y a-t-il de plus redoutable que ce dernier jour dans lequel il jugera tous les hommes ; donnera la vie aux uns pour les faire régner avec lui dans un éternel repos, et condamnera les autres à une mort éternelle avec Lucifer, et ces autres anges apostats qui l'ont suivi dans sa révolte, parce que sa miséricorde faisant alors place à sa justice, il jugera chacun selon ses œuvres, et que quand les méchants lui diront : Ouvrez-nous, Seigneur, il leur répondra : *Je ne vous connais point* (*Matth.*, XXV) ; étant raisonnable qu'il méprise, après leur mort, ceux qui l'auront méprisé durant leur vie.

Et pour le regard de son troisième avénement, qui est lorsqu'il vient dans notre âme, de quelle conséquence ne nous est-il pas? Car, si un roi voulait aller dans la maison d'un des moindres de ses sujets, pour le

châtier de ce qu'il l'aurait trahi, quelle frayeur n'aurait point cet homme, quand on lui dirait : Sa majesté va venir chez vous ? Ne devons-nous donc pas être dans une étrange confusion, de voir que la vue d'une créature est capable de causer un tel étonnement, et que nous ne sommes point touchés d'apprendre qu'un Dieu tout-puissant veut venir chez nous ? Nous ouvrons, sans délibérer, la porte de notre maison à ceux qui y frappent, quoiqu'ils viennent plutôt quelquefois pour nous faire du mal que du bien, et nous fermons celle de notre cœur à Notre-Seigneur, lorsqu'il ne vient que pour nous enrichir de ses grâces.

Pour prévenir un tel malheur, nous devrions, pendant qu'il en est encore temps, parler ainsi à nous-mêmes : Pourquoi, mon âme, n'ouvrez-vous pas la porte à votre Seigneur ? Qu'est-ce qui vous empêche de lui obéir lorsqu'il vous convie à son céleste banquet, où votre repentir passerait devant ses yeux pour un mets délicieux, et vos larmes pour une liqueur agréable ? Ne savez-vous pas qu'il prend plaisir à voir que vous lui demandiez ce qui vous manque, et le receviez avec actions de grâces ; que vous profitiez du pardon qu'il vous accorde, du courage qu'il vous donne dans vos travaux ; et de tant d'autres faveurs, qui pourraient vous consoler et vous réjouir de telle sorte, que vous vous trouveriez comme ressuscitée après avoir passé pour morte devant ses yeux. Que dites-vous à cela, mon âme ? et qui vous empêche donc d'ouvrir promptement la porte à Notre-Seigneur (*Cant.*, V) ? Sa tête, comme dit l'Écriture, est toute trempée et ses cheveux tout dégoûtants de sueur, par les travaux qu'il a endurés durant cette cruelle nuit où il a reçu tant de coups et souffert tant d'outrages pour l'amour de vous ; ce qui lui fit dire : *C'est maintenant l'heure et la puissance des ténèbres* (*Luc.*, XXII, 52). Pouvez-vous, mon âme, être si méconnaissante de tant d'obligations que vous lui avez, et manquer de respect envers cette suprême majesté ? Hâtez-vous au contraire de le recevoir, malgré tout ce qui s'oppose au parfait amour que vous lui devez, puisque étant votre véritable Époux, vous ne pourriez avoir de l'affection pour nul autre, sans commettre un adultère spirituel. Pourquoi attendriez-vous jusqu'au lendemain, dans l'incertitude de savoir si vous serez encore en vie, et dans quelle disposition vous y serez ? Il est temps de se lever : le soleil est déjà avancé dans son cours ; vous avez assez dormi et perdu une grande partie de la vie, qui ne doit être considérée que selon le temps qu'on a employé pour Notre-Seigneur. N'appréhendez point la peine que vous aurez de surmonter tous les obstacles qui vous retiennent dans cet assoupissement ; il les dissipera, et vous donnera une joie beaucoup plus grande que n'aura été cette peine. Offrez-lui les douleurs et les travaux que vous souffrirez pour lui ; offrez-lui ce qui vous est le plus agréable, et renoncez-y d'autant plus volontiers, que vous y avez plus d'attache ; puisque vous ne sauriez rien faire pour l'amour de lui, qui approche de ce qu'il a souffert pour l'amour de vous, et de la manière dont il récompensera ce que vous lui aurez donné. Enfin, soit par amour, ou par crainte, ou par honte de manquer à votre devoir, ou par intérêt, ne pensez qu'à le servir et à travailler pour le contenter, puisque son extrême bonté et ses autres perfections demandent et méritent tout votre amour, quand il faudrait, pour le lui donner, vous faire une violence encore beaucoup plus grande. Car, n'a-t-il pas mérité tout votre amour, en vous faisant l'honneur de vous aimer le premier, et pourriez-vous le lui refuser sans ingratitude ? Pourriez-vous, par la même raison, n'avoir point de honte de ne désirer pas de vous acquitter d'une dette si juste ? Et pourriez-vous, sans renoncer à un intérêt qui vous importe de tout, ne vouloir pas gagner son affection par la vôtre, et vous gagner vous-même en vous sauvant ? Il n'y a point en cela de milieu, puisque vous ne sauriez vous sauver sans

l'aimer. Quand vous seriez maîtresse de tout le monde, et voudriez le lui donner, vous ne pourriez lui payer ce que vous lui devez, à moins que de lui donner votre cœur ; non que ce soit une digne récompense des obligations que vous lui avez, mais parce que c'est la seule chose qu'il vous demande.

A quoi pensez-vous, avares, de vous appliquer avec tant de travail à des trafics non-seulement inutiles mais dommageables ? Entrez dans cette heureuse banque que Dieu vous ouvre, et rien ne vous sera plus facile que de vous enrichir, puisque vous n'aurez qu'à l'aimer pour le posséder lui-même qui est la source inépuisable de tous les biens. A quoi pensez-vous ambitieux de ne point travailler à acquérir cette couronne sans prix en vous repentant d'avoir offensé Dieu, en admirant son infinie grandeur et en méprisant le néant du monde? Venez tous, grands et petits, à ce grand festin où il vous appelle. Serait-il possible que nous fussions sourds à sa voix et que nous demeurassions toujours enfoncés dans la fange des choses terrestres après l'expérience que nous faisons à toute heure du peu de satisfaction qu'elles nous donnent? Ne différons pas davantage à changer de vie, à nous conduire d'une autre manière envers Dieu, à n'avoir d'autre objet que lui, à déclarer la guerre à ses ennemis qui sont nos propres affections et à lui préparer une demeure dans notre cœur en lui en découvrant tous les désirs. L'Ecriture le nomme *le désiré de toutes les nations* (*Aggée*, II) et il ne veut venir que dans les âmes qui le désirent et l'en prient avec ardeur. Mais il faut extrêmement prendre garde à ne pas faire cette prière sans savoir que lui offrir et de quelle sorte le traiter. Après qu'il nous aura fait la faveur de vouloir venir, rien ne lui sera plus agréable que de bien préparer notre cœur, de faire provision de bonnes œuvres, d'être dans le repos et le silence afin de le pouvoir entretenir à loisir, d'exercer la charité envers notre prochain et de satisfaire ainsi à nos devoirs comme si nous étions prêts de sortir de cet exil pour aller au ciel. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous y conduire.

LETTRE XLV.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à beaucoup aimer Dieu et à pratiquer l'oraison

Je n'ai pas reçu, madame, toutes les lettres que vous me mandez m'avoir écrites. Mais encore que l'on m'en ait rendu plusieurs auxquelles je n'ai pas répondu, j'espère que Dieu qui m'a donné une si grande affection pour votre salut vous fera connaître que ce n'a pas été manque de souvenir et de le désirer, ce qui me console dans les plaintes que vous me faites.

Ne vous découragez point, ma chère sœur en Jésus-Christ, de ce que vous n'avez pas le don des larmes, mais considérez l'ardent amour que ce divin enfant, qui ne vient que de naître, vous a témoigné, et que votre cœur ne s'endurcisse pas au lieu de s'amollir devant ce grand feu qui peut fondre les pierres les plus dures. Qu'aimez-vous, si vous ne l'aimez de toutes vos forces? Que regardez-vous, si vous ne le regardez? A qui êtes-vous, si vous n'êtes à lui? A quoi pensez-vous, si vous ne pensez à lui? De quoi parlez-vous, si vous ne parlez de lui? et de quoi s'occupe votre esprit, sinon de lui qui a été tellement occupé de vous qu'il a passé près de trente-trois ans à déplorer votre perte, à penser aux moyens de vous sauver, a été ensuite crucifié et a permis qu'on lui ait ouvert le côté afin de vous faire voir dans son cœur la place que son amour pour vous vous y destinait. Aimez, madame, celui qui, dès le moment qu'il vint au monde, vous témoigna son amour par les pleurs dont il arrosa sa crèche. Aimez celui qui, huit jours

après, répandu son sang pour l'amour de vous. Il ne savait pas encore parler, et son amour se faisait déjà connaître par ses œuvres. Que si étant encore enfant il vous a donné tant de preuves de son amour, que dirai-je de celui qu'il vous a témoigné dans la suite par ses travaux, ses douleurs et ses souffrances qui ont toujours été en augmentant jusqu'à la croix? Aimez donc celui qui vous a aimé le premier et qui vous aime encore, maintenant qu'il est dans le ciel. Puisqu'il procure votre bien avec tant d'ardeur ne le servez pas avec négligence. Oubliez tout le reste pour ne vous attacher qu'à lui. Quoique vous tombiez dans plusieurs manquements ne laissez pas de vous donner tout entière à lui. Sachez qu'autant que vous arrêterez vos yeux sur les créatures, il détournera les siens de vous : et que sera-ce donc, si vous vous partagez entre lui et elles? Vous avez renoncé au monde et vous êtes donnée à Dieu; gardez-vous bien de vouloir reprendre ce que vous lui avez donné, vous perdriez tout ce qu'il vous a promis. Saint Paul dit *qu'une fille qui s'est donnée à Dieu doit être sainte de corps et d'esprit et n'avoir plus d'autre soin que de lui plaire* (I *Cor.*, VII). Si vous en usez de la sorte tout ce que vous ferez sera bien fait; et que pouvez-vous désirer davantage sinon que Dieu se plaise d'être avec vous puisque les anges s'en contentent?

Je ne sais comment va votre oraison, et je serais fort fâché qu'elle se refroidît. Vous sentiriez votre âme s'affaiblir de telle sorte que vous vous trouveriez très-différente de ce que vous étiez auparavant. Car il n'y a que Dieu qui vous puisse donner de la force et vous ne sauriez par vous-même faire que des chutes. Il ne communique ses faveurs qu'à ceux qui sont vigilants dans l'oraison, et reprend sévèrement ceux qui s'y endorment, en leur disant, comme à saint Pierre : *N'avez-vous pu durant une heure veiller avec moi?* Il faut vous éloigner des entretiens des créatures pour pouvoir communiquer avec le Créateur, puisque vous savez que ces deux choses ne s'accordent pas. Demeurez en solitude dans votre cœur et comme exilée, afin de demander en cet état à Notre-Seigneur de vous venir visiter comme une orpheline et une étrangère. Vous savez qu'il n'y a point de joie pareille à celle d'être seule avec lui : et ignorez-vous que si après avoir cherché ailleurs nos consolations, nous voulons nous rapprocher de lui par de saints entretiens, il se cache de nous ou nous tance jusqu'à ce que nous lui promettions de ne plus tomber dans une semblable faute? Ce n'est pas l'aimer que de lui donner sujet de nous redire souvent la même chose; et il n'y a point de soin que nous ne devions prendre pour connaître sa volonté et l'exécuter. Que si notre lâcheté nous y fait manquer il faut en avoir un très-grand regret et redoubler nos soins pour ne point mécontenter celui qui doit être la lumière de nos yeux et le cœur de notre cœur. Puisque vous l'aimez, madame, aimez-le beaucoup; puisque vous faites profession de vouloir le servir, servez-le bien; et puisque vous l'avez choisi pour votre partage, renoncez à tout le reste. Si vous désirez d'habiter dans son éternel palais, méprisez ces viles cabanes qui ne sont couvertes que de chaume et qui tomberont bientôt par terre. Si vous prétendez d'avoir place dans le ciel avec les anges, humiliez-vous de telle sorte que vous vous considériez comme méritant d'être foulée aux pieds par les moindres personnes de votre maison. Ne craignez point d'être méprisée, puisque l'on a méprisé ce divin Sauveur qui est l'objet de votre amour, et qu'il le permet afin de vous relever par ce mépris que l'on fait de vous; et ne flattez point votre chair lorsque vous voyez celle de votre divin Époux déchirée à coups de fouet et percée par des clous. Car nous ne devons plus considérer notre chair puisque Jésus-Christ a rompu cette funeste alliance que nous avions avec elle avant qu'il nous eût fait la grâce de venir et de vivre en nous pour éta-

blir une nouvelle alliance toute spirituelle et qui n'eût rien de charnel. Pour cela rompez de telle sorte avec le monde que vous puissiez dire : *Je n'ai plus rien à craindre, car j'ai vaincu le monde* (*Jean*, XVI). Ne soyez touchée ni de l'honneur ni du déshonneur, et considérez-les seulement comme un bruit qui passe et s'évanouit. Baissez la tête sous le joug de Jésus-Christ et établissez votre demeure dans ses plaies où il est dit que la colombe, qui est l'âme, le cherche avec simplicité de cœur (*Cant.*, II). Et, enfin, puisque vous voulez être toute à lui, oubliez-vous vous-même et tout le reste. Il vous a reçue pour sienne, il ne vous abandonnera pas, pourvu que vous ne l'abandonniez point, mais tiendra ce que je vous ai promis en son nom. Soyez-lui fidèle jusqu'à la mort, et il vous donnera, dans la compagnie de tous les saints, cette couronne de vie et d'une vie éternelle dont le bonheur surpasse tout ce que l'œil a jamais vu, l'oreille a jamais entendu et que la langue ne peut exprimer. Je conjure par lui-même ce Dieu tout-puissant de vous faire cette grâce, et que les personnes qui vous ont vu écrire la lettre que j'ai reçue de vous y aient part. Jésus-Christ soit avec vous toutes.

LETTRE XLVI.

A UNE DAME QUI SOUFFRAIT DES PEINES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES.

Il l'instruit des moyens d'y remédier et de se guérir de ses scrupules.

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours avec vous. Deux choses, à mon avis, causent vos peines : l'une ce que votre corps souffre, et l'autre, votre déplaisir de ce qu'il vous semble que Dieu n'est pas satisfait de vous, parce que vous ne le servez pas comme il le désire. Ainsi, de quelque côté que vous vous tourniez vous ne trouvez nulle consolation, et je ne doute point que ce que souffre votre âme ne vous soit beaucoup plus sensible que ce qu'endure votre corps. Car, lorsque l'on a dessein de plaire à Dieu on supporte avec plaisir, pour l'amour de lui, toutes sortes de travaux; mais l'âme ne supporte pas si facilement la douleur qu'elle ressent des péchés qu'elle a commis ou croit avoir commis contre lui; et elle verrait volontiers croître ses peines corporelles pour se délivrer des spirituelles, parce qu'il n'y a point de ver qui ronge tant le cœur que celui de la conscience. Que si, dans cet état où vous vous trouvez, Dieu vous faisait connaître, par l'entremise de quelqu'un de ses serviteurs, le bonheur que c'est d'être à Jésus-Christ, toutes vos peines s'évanouiraient avec la même facilité que le son de la harpe de David chassait le démon qui tourmentait Saül (I *Rois*, XVI). Car il n'y a point d'âme si désolée dont la joie de connaître les grandeurs de Jésus-Christ ne dissipe la tristesse et la défiance, à moins qu'elle fût si malheureuse que de ne pas profiter de cet avantage. C'est pourquoi les anges dirent aux pasteurs : *Nous venons vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David il vous est né un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur* (*Luc.*, II, 10). Et le Saint-Esprit avait dit par Isaïe, parlant en la personne de Jésus-Christ, la même chose en ces termes : *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi. Il m'a consacré par son onction. Il m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés, et aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue, comme aussi pour publier l'année des miséricordes et des grâces du Seigneur et le jour auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* (*Isaïe*, LXI). Ce n'est, madame, que manque de profiter des consolations qu'une si grande nouvelle vous doit donner que vous êtes tombée dans cette excessive affliction. Ce n'est que pour avoir détourné vos yeux de ce Sauveur qui a bien voulu être attaché à la croix afin que tous

ceux qui l'y regarderont avec une vive foi et avec amour ne périssent point; et vous n'avez au contraire considéré que vous-même et que vos œuvres, ce qui est un chemin égaré où l'on ne saurait trouver ni consolation ni repos. Car, comme un arbre ne porte des fruits que selon son espèce, comment nos œuvres pourraient-elles produire le repos et la paix, puisque, si elles ne sont pas des péchés comme elles le sont dans la plupart des hommes, elles sont pleines de tant de taches qu'Isaïe les compare à ces sortes de linges qui font mal au cœur? Ainsi, bien loin de donner quelque consolation, les remords qu'elles causent sont plutôt un sujet de répandre des larmes, comme saint Bernard témoigne lui être arrivé à lui-même, lorsque, parlant à son âme qu'il nomme sa vigne, il dit : *Combien de fois avons-nous été trompés par les artifices du démon dans le temps que nous commencions à veiller avec attention sur nous-mêmes? Combien de bonnes œuvres comme autant de grappes de raisin ont-elles été étouffées par la colère? Combien la vanité en a-t-elle corrompu? Combien la gourmandise en a-t-elle détruit? Combien notre mauvaise humeur en a-t-elle fait aigrir? Combien notre défiance en a-t-elle empêché de mûrir? Et combien nos emportements en ont-ils fait avorter?*

On peut juger, par ces paroles d'un si grand saint et par ce que nous en expérimentons tous les jours, que bien loin de trouver la joie et la paix, lorsque l'on ne s'appuie que sur une chose aussi faible que nous sommes, on ne saurait éviter de tomber dans l'inquiétude et le trouble; car quel moyen de ne pas trembler, en considérant combien nos actions sont contraires à la loi de Dieu, puisqu'elle imprima une telle terreur dans l'esprit de son peuple, lorsqu'il la leur donna sur le mont de Sina, qu'ils dirent à Moïse : *Que le Seigneur ne nous parle plus; car nous mourrions, s'il continuait de nous parler* (*Exode*, XX.

Ne puis-je donc pas croire, madame, que l'appréhension, pour le présent et encore plus pour l'avenir, de ces terribles châtiments dont la loi menace ceux qui y contreviennent, jointe aux remords de la conscience, est un tourment si insupportable, qu'il peut passer pour une espèce d'enfer? On devrait nous dire alors ce que l'on dit à ceux qui traversent un torrent : Ne regardez pas en bas; car la vue de la rapidité de l'eau vous étonnerait de telle sorte, que vous vous noieriez; mais regardez en haut, et vous passerez sans péril. Ces eaux si dangereuses sont nos œuvres que nul, quelque juste qu'il soit, ne saurait considérer sans effroi, tant elles sont défectueuses devant le juste jugement de Dieu. Ce qui a fait dire à David (*Ps.* CXLII) : *Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur.* Ce n'est pas qu'il n'y en ait de bonnes et d'agréables à Dieu; mais nous ne saurions, comme dit saint Augustin, *considérer le cours de notre vie sans avoir sujet de répandre des larmes.* Ainsi, au lieu de ne regarder que nous-mêmes, nous devons, avec une douleur mêlée d'espérance, lever les yeux vers le ciel, pour regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est si plein de miséricorde, et a tant mérité en notre faveur, qu'il console les affligés et enrichit les pauvres.

Vous voyez, madame, par ce que j'ai dit, que les chrétiens qui se veulent sauver ne doivent pas mettre leur confiance dans leurs propres forces et dans leurs œuvres, mais seulement dans la grâce que les œuvres de Jésus-Christ ont méritée et qu'il a bien voulu, par son infinie bonté communiquer à ceux qui, par leur foi et leur pénitence se soumettront entièrement à sa volonté, selon ces paroles de saint Paul : *Il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent* (*Hebr.*, V).

Ayant un tel appui que celui d'un Dieu fait homme qui nous donne part à ses mérites, pouvons-nous craindre, puisque l'ouvrage de notre

salut doit beaucoup plutôt être attribué à la grâce que Dieu nous fait par Jésus-Christ, qu'à nos forces et aux fruits de nos travaux, et qu'il aime mieux que nous la considérions comme une faveur qu'il nous fait que comme une dette qu'il nous paie? Car chacun peut payer ce qu'il doit, mais il n'appartient qu'à la bonté inconcevable d'un Dieu de donner pour nous son propre Fils, de nous prendre pour ses enfants et ses héritiers, de nous inspirer la courage de le servir en cette qualité et de nous enrichir de ses bienfaits, pourvu que nous en ayons la reconnaissance que nous devons. C'est ce qui a fait dire à saint Paul : que *la grâce de Dieu est la vie éternelle* (*Rom.*, VI). Car, encore que nos mérites soient nécessaires pour l'obtenir, leur principale valeur ne vient pas de la part de l'homme, mais de la grâce de Dieu et de ce que les hommes sont incorporés en son Fils unique ; ce qui montre que toute la louange est due à Dieu et à sa grâce. En quoi il y a la même différence qu'entre un héritage qui se donne à des enfants obéissant à leur père et qui le servent avec amour, et le salaire qui se paie à des étrangers pour le prix de leur travail. Mais encore que nous regardions cet héritage comme une succession que nous avons droit de prétendre, nous ne devons pas laisser de l'acquérir par nos bonnes œuvres, ce qui fait qu'on peut aussi lui donner le nom de salaire. Il ne faut pas néanmoins agir en cela avec un esprit de mercenaires, mais avec un esprit de véritables enfants qui servent leur père avec plaisir, et dont, les services sont plutôt des récompenses qu'un salaire. Puis donc que cela se passe entre un père et des enfants, il ne faut pas que ceux qui manquent de confiance s'imaginent que pour chaque parole ou chaque action qui n'est pas entièrement conforme à la volonté de leur père il les déshérite aussitôt, parce, comme je l'ai dit, que la confiance qu'ils ont d'arriver à cette succession n'est pas principalement fondée sur leurs forces et sur leurs œuvres. Car, si cela était, où en serions-nous de n'avoir, dans une chose si importante qu'un si faible appui, et que s'il nous manquait, il ne nous resterait aucun moyen de recouvrer la grâce que nous aurions perdue, ni aucune espérance de posséder cet héritage céleste? Au lieu que notre espérance étant fondée sur la miséricorde de Dieu qui nous veut sauver par les mérites de Jésus-Christ, nous pouvons nous promettre de son entremise le pardon que nous ne pourrions obtenir par nous-mêmes.

Que si vous me dites qu'outre les mérites de Jésus-Christ nous avons besoin de faire de bonnes œuvres et que la foi seule ne suffit pas, j'en demeurerai d'accord ; mais non pas que pour obtenir le pardon de nos péchés et cet héritage céleste il y ait un nombre déterminé jusqu'auquel se doivent étendre ces bonnes œuvres. Car quiconque a la foi, l'espérance et l'amour qui lui donnent le moyen d'obéir aux commandements de Dieu et de son Eglise, il est en grâce et sera sauvé après avoir passé par le purgatoire.

Ainsi comme je pense savoir quel est l'état de votre âme, j'ose vous dire de la part de Dieu par ce que j'en puis connaître, qu'il est content de la vie que vous menez, et que, pourvu que vous y persévériez, vous pouvez espérer de sa miséricorde qu'il vous sauvera. Que si vous avez une si basse opinion de la bonté de Dieu et des mérites infinis de Jésus-Christ et de sa miséricorde, que vous croyiez qu'une personne ne sera point sauvée si elle n'est arrivée à un point de perfection tel que vous vous imaginez qu'il doit être et que vous le désirez, vous vous trompez, puisque tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ ne sont pas parfaits ; et vous devez appréhender qu'il vous dise un jour : Si vous avez cette créance, je ne vous sauverai pas.

Cessez donc d'avoir des sentiments si peu dignes de l'infinie bonté de Dieu et remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite, par le moyen de son

Fils, de vous prendre pour sa fille et de vous promettre part à son héritage lorsqu'il vous inspira le sentiment de vous confesser avec douleur de vos péchés, et de vous résoudre à le servir fidèlement à l'avenir. Ce ne sont pas nos mérites, mais les mérites de Jésus-Christ qui peuvent nous obtenir de semblables grâces. Continuez donc avec joie vos saints exercices : quand vous tomberez, efforcez-vous de vous relever par le moyen des sacrements ; et quoique vous ne soyez qu'une femme imparfaite, ne vous imaginez pas qu'il vous prive de l'héritage du ciel, puisque encore qu'entre les enfants d'un même père, il s'en trouve quelqu'un de beaucoup inférieur aux autres en bonnes qualités, le père ne laisse pas de lui donner quelque part à sa succession ; les péchés véniels ne nous empêchent pas d'hériter, parce qu'on en obtient le pardon ou dès cette vie ou dans le purgatoire : et s'ils sont mortels, la pénitence y remédie, tant est grand l'amour que Dieu nous porte par Jésus-Christ dont l'infinie bonté a voulu nous donner ce moyen de réparer nos manquements, et qu'au défaut de notre vertu nous trouvions dans ses mérites le remède et la force qui nous sont nécessaires pour l'avenir.

La bonté de Dieu n'ayant point de bornes, il me semble, madame, que l'une de vos grandes fautes est de n'y avoir pas assez de confiance. Vous demeurez d'accord, d'un côté, de son absolu pouvoir et de l'horreur que l'on doit avoir du péché, parce qu'il lui est entièrement opposé : et d'un autre côté, vous jugez trop bassement de sa bonté, n'étant pas assez persuadée que par la grâce inconcevable qu'il nous a faite de nous donner son Fils, il use de miséricorde envers ceux qui s'étaient rendus indignes de son amour, afin de les en rendre dignes par le moyen de la pénitence, et les mettre en état de recevoir ses faveurs au lieu des châtiments qu'ils méritaient.

Cette créance que Jésus-Christ mérite pour nous, et que nous ne saurions rien mériter par nous-mêmes tourne à sa gloire. Car elle nous porte à donner à Dieu la louange de toutes, qui lui est la plus agréable, qui est de reconnaître son infinie bonté envers nous et que nous ne pouvons la mériter, puisque autrement la grâce que les pénitents reçoivent par Jésus-Christ, ne serait plus une grâce, mais une dette, comme dit saint Paul (*Rom.* XI) ; et que si Dieu donnait le paradis aux hommes comme le leur devant à cause de leurs œuvres sans qu'on en pût rien attribuer à la grâce, ce ne serait non plus aussi une grâce. Ainsi l'on ne gagne point le ciel par les seules œuvres, mais il faut qu'elles soient jointes à la grâce par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de qui et d'elle toutes nos œuvres tirent leur prix et leur mérite pour nous acquérir un aussi grand bien qu'est un royaume éternel.

Dieu voulait dans les premiers siècles être considéré comme juste, sévère, sage, puissant, et par conséquent très-redoutable ; mais depuis la nouvelle manière dont il a agi dans les siècles suivants, il veut que nous lui donnions de nouvelles louanges. Car qu'y a-t-il de plus nouveau et de plus étrange, que de voir qu'un Dieu se soit fait homme, ait été pauvre et ait souffert toutes sortes de travaux, quoiqu'il fût la richesse, le repos et la joie du ciel et de la terre, et de le voir enfin mourir sur une croix, quoiqu'il soit la source éternelle de la vie? Ces œuvres nouvelles et cet amour nouveau produisent de si grands effets en faveur des hommes, que nous ne saurions trop en louer Dieu, et lui donner plus souvent le nom de bon et de miséricordieux que celui de sage, de puissant et de juste : et rien ne peut tant consoler ceux qui ne le servent pas avec assez de chaleur, que de penser qu'il est si riche en amour et en miséricorde, qu'il nous aime et nous souffre, encore que nous ne répondions pas, comme nous le devrions, à son amour et à sa bonté.

Si ce que vous m'écrivîtes une fois, que vous étiez persuadée que Dieu vous aimait, est demeuré gravé dans votre cœur, je n'aurais pas eu besoin, madame, de faire une si longue lettre pour vous le persuader. Car si Dieu vous aime, qu'est-ce qui peut vous attrister? Ne savez-vous pas ce qu'a dit saint Augustin: Que Dieu n'abandonne point ceux qu'il aime. O bonté éternelle et infinie, qui aimez ceux mêmes qui s'éloignent de vous, leur inspirez le désir de faire pénitence, et les attirez à vous, quoiqu'il n'y ait rien en eux digne de votre affection, mais au contraire, tant de choses dignes de votre haine! comment après les avoir ainsi tirés à vous lorsqu'ils étaient vos ennemis, n'espéreront-ils pas que vous les souffrirez lorsqu'ils sont devenus vos enfants? Quoi mon Dieu! croirons-nous qu'après nous avoir pardonné tant de grands péchés, vous ne nous en pardonnerez pas de moindres? Je sais qu'en quelque manière, on les peut considérer alors comme étant encore plus grands, parce que l'on a plus de connaissance de votre infinie bonté et reçu de vous de plus grandes grâces. Mais ces péchés sont beaucoup moindres en eux-mêmes et moins dangereux à cause que l'on connaît mieux que l'on ne faisait votre miséricorde et le remède salutaire des sacrements que vous avez établis dans votre Eglise en faveur des pénitents, par les mérites de Jésus-Christ: ce qui fait que l'on a plus de sujet et de moyens de vous demander pardon et d'espérer de l'obtenir.

Ainsi mon Dieu, chacun de nous peut vous dire: Si vous voulez que mes chutes vous attirent de nouveaux sujets de louange, et m'obliger de publier que par un excès de bonté vous avez sauvé une personne aussi méchante que je suis, soyez-en béni à jamais, et que mes actions, soit bonnes ou mauvaises, contribuent à l'augmentation de votre gloire. Vous sauvez les uns, Seigneur, en les empêchant de tomber: Vous sauvez les autres en les relevant de leurs chutes; et quoique je souhaitasse d'être du nombre des premiers, je ne laisserai pas d'espérer qu'encore que je sois tombée, vous m'aiderez à me relever et à continuer de marcher. Loué soyez-vous à jamais, mon Sauveur, de m'avoir enseigné un remède capable de guérir mes maux: de m'avoir appris sur quoi je dois m'appuyer pour ne point tomber: à qui si je tombe je dois tendre la main pour me relever: à qui je dois rendre des remerciements de m'avoir relevée; et à qui je dois demander pardon quand j'aurai péché. O Jésus! le bienheureux Fils de Dieu et de la très-sainte Vierge, Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde et intercédez pour nous envers ce Père éternel, Seigneur, qui êtes la consolation des affligés, la richesse des pauvres, la force des faibles, et toute notre espérance: que puis-je dire qui soit digne de vous? Vous êtes le protecteur des orphelins, la justification des pécheurs, l'époux de nos âmes, le bouclier qui recevez les coups de la justice de votre Père que méritent nos péchés, le mur, le rempart et la tour qui nous couvrent et nous défendent. Vous êtes la vie qui par votre mort nous avez rendu la vie; vous êtes la justice, qui par le mépris qu'en ont fait les hommes, nous a justifiés devant Dieu en nous rétablissant dans la grâce: étant condamnés, vous nous avez absous; en prenant sur vous les malédictions prononcées par la loi, vous nous avez attiré les bénédictions de Dieu; vous étant abaissé jusqu'à mourir entre deux larrons, vous nous avez élevés jusqu'à avoir place avec les Anges; et après avoir passé pour criminel dans Jérusalem et été ensuite déshonoré, abandonné, tourmenté et crucifié sur le Calvaire, vous nous avez fait mériter la grâce d'être en la compagnie de Dieu sur cette montagne sainte du ciel où nous jouirons du fruit de vos bienheureux travaux. Comment pouvons-nous, mon Sauveur, considérer cette multitude incroyable de bienfaits sans vous donner mille bénédictions? C'est

dans ce merveilleux amour, que vous nous portez, que nous mettrons notre gloire et notre confiance, et non pas dans cet amour pour vous que nous avons tant de honte qui soit si faible. C'est en cela que consistent notre richesse et notre espérance, et que nous pouvons nous confier pour dire avec saint Paul : *Je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour* (II *Tim.*, I, 12). Que si l'on nous demande, Seigneur, pourquoi nous parlons de la sorte, nous répondrons avec saint Augustin, que c'est parce qu'il vous a plu nous considérer comme vos enfants ; que nous savons que vous êtes tout-puissant pour faire du bien à ceux que vous aimez, et si véritable, que vous ne manquez jamais à vos promesses ; que vous êtes le fondement inébranlable sur lequel nous devons établir notre confiance, et que nous croyons fermement que la plus grande partie de nos actions étant comme un roseau brisé qui nous percerait plutôt la main que de nous soutenir, si nous voulions nous y appuyer, il n'y en a de bonnes que celles qui tirent leur valeur de la grâce que vos mérites nous ont acquise. Ce n'est qu'en ces mérites et en cette grâce que vous nous avez procurés que nous nous glorifions, mon Sauveur, et non pas en notre faiblesse. Nous confessons en votre présence que nous étions pauvres, nus, faibles, pécheurs et redevables à votre justice avant que nous eussions commencé à vous servir, et que nous vous avons encore offensé depuis. Mais nous reconnaissons en même temps que vous pardonnez à ceux qui implorent votre miséricorde avec un cœur abattu de douleur, parce que votre bonté étant plus grande que notre malice, nous avons encore plus de sujet de nous confier en vous que de nous défier de nous-mêmes. Ainsi, nous considérons comme une grande faveur que vous nous avez faite, ce que nous ne nous confions pas en une justice qui nous soit propre, mais en celle dont vous nous favorisez par vos mérites, qui fait que quelque peu considérables que soient nos travaux, ils vous seront agréables et nous procureront la vie éternelle. C'est ainsi que dans la confiance que vous nous conserverez cet amour et cette foi dont nous ne sommes redevables qu'à votre miséricorde, nous espérons fermement que vous nous sauverez, en nous accordant la pardon de nos offenses, avec cette tendresse d'un père qui pardonne à ses enfants, quoiqu'ils s'en soient rendus indignes.

Affermissons-nous donc, madame, dans cette confiance en l'amour de Notre-Seigneur; espérons la gloire qu'il nous a méritée, et puisqu'il nous donne sujet de croire que nous sommes en sa grâce, travaillons de tout notre pouvoir pour accroître cette grâce par l'observation de ses commandements Changeons en confiance, par le moyen de la pénitence et des mérites de Jésus-Christ, la defiance que nos fautes seraient capables de nous donner, et soyons persuadés que nous pouvons, non-seulement dans les grandes actions, mais dans les moindres, nous rendre agréables à Dieu suivant ces paroles de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez ; faites tout pour la gloire de Dieu* (I *Cor.*, X, 31). C'est le moyen de vous mettre l'esprit en repos en considérant que, puisque Dieu nous regarde comme ses enfants, tout ce que nous faisons qui n'est pas contraire à sa loi lui pourra plaire. Mais parce que cette qualité d'enfant de Dieu est si relevée que nous ne pouvions la prétendre par nous-mêmes, Jésus-Christ nous l'a acquise pour nous rendre participants de l'amour que son Père a pour lui. Et comme nous devons lui attribuer tout ce que nous faisons de bon, nous sommes obligés de croire que ce qui nous arrive est pour notre bien, et le recevoir avec action de grâces. Car il ne tend jamais de piéges aux siens ; mais son amour paternel veut qu'ils tirent du bien de tout, et nous donner par-là des marques du soin

qu'il lui plaît d'avoir de nous. Gardons-nous donc de nous en attrister, ainsi que font ceux dont les faveurs qu'ils reçoivent de Dieu ne font qu'augmenter la défiance, ce qui leur fait croire dans la prospérité que Dieu ne les favorise que pour les récompenser en ce monde et les condamner en l'autre, et leur fait dire dans l'adversité que ce qu'ils souffrent n'est que le commencement de leur condamnation éternelle. Ce n'est pas là la manière dont doivent agir ceux qui desirent de servir Dieu. Il faut qu'ils croient dans l'un et l'autre de ces deux états qu'il veut les assister et les sauver, parce que son intention est que nous soyons consolés par les marques qu'il nous donne de son amour. Conformons-nous donc à sa volonté si nous désirons de vivre en repos, puisqu'autrement notre vie ne serait qu'un martyre continuel. Soyons fermes dans notre confiance en lui sans nous appuyer sur nous-mêmes qui ne sommes que faiblesse, et ne pensons pour lui obéir qu'à souffrir avec amour et avec courage tout ce qui nous arrivera. A quoi pouvez-vous mieux, madame, employer ces sens dont vous lui êtes redevable, qu'en le servant en la manière qu'il lui plaira; et puisqu'il s'est revêtu d'une chair, qui par sa parfaite température l'a rendu si sensible aux douleurs qu'il voulait souffrir pour nous, soyez bien aise que la délicatesse de votre naturel vous rende si sensible à celles que vous endurez pour l'amour de lui, et ne doutez point qu'il ne soit satisfait du bon usage que vous en ferez. Je souhaite que vous vous mettiez l'esprit en repos et agissiez en la manière que je l'ai dit, tant pour ce qui regarde votre âme que pour les affaires de votre maison, avec une ferme créance que, puisque Dieu vous a mise en l'état où vous êtes, il vous fera la grâce de lui en rendre un fidèle compte.

Que si ces avis ne suffisent pas pour vous guérir des défiances qui vous sont si préjudiciables, il ne me reste qu'à prier Dieu de vous rassurer lui-même en vous faisant espérer, par les marques d'être en sa grâce, qu'il vous a déjà données, et vous donnera encore, qu'il vous conduira dans cette céleste patrie où vous ne le verrez pas seulement, mais le posséderez à jamais. C'est de lui seul que vous devez attendre un si grand bonheur, puisque pour pouvoir donner un Dieu, il faut être Dieu.

LETTRE XLVII.

A UNE FEMME DÉVOTE QUI S'AFFLIGEAIT DE N'ÊTRE PAS DANS LE REPOS D'ESPRIT QU'ELLE SOUHAITAIT.

Il l'exhorte à persévérer dans la vertu et dans la confiance en Dieu.

L'Ecriture dit que le frère qui est assisté par son frère est comme une place forte. Ainsi, encore que j'aie plus besoin d'être assisté par vos prières que vous de l'être par les miennes, le soin que Dieu m'a engagé de prendre de votre âme, joint à l'emploi qu'il lui a plu me donner dans son Eglise, me fait oublier mon incapacité pour vous encourager dans le chemin où il vous a fait entrer par sa bonté.

Ne croyez pas, ma sœur, que Dieu, après vous avoir créée et rachetée, ne vous ait appelée à lui que pour vous mettre à l'heure même dans le repos où vous désirez peut-être d'être. Il faut auparavant que de manger le pain des consolations battre le grain ou, pour mieux dire, être vous-même brisée par le fléau des tribulations. Ne vous imaginez pas que l'on jouisse toujours de cette parfaite paix dont Dieu dit par Isaïe : *Si ce peuple avait observé mes commandements, il aurait joui d'une paix qui aurait été comme un ruisseau qui coule sans cesse* (*Isaïe*, XLVIII); et comme saint Paul dit : *Nous paraissons tristes, mais nous sommes toujours dans la joie* (II *Cor.*, VI). Et ailleurs : *Réjouissez-vous toujours au*

Seigneur, et je vous le répète encore, réjouissez-vous! Mais il faut remarquer que plusieurs se trompent en s'étonnant de ce que l'accomplissement des promesses de Dieu n'est pas aussi prompt qu'ils s'imaginaient qu'il devait être, et doutent ainsi de la vérité de ses paroles par l'impatience de jouir des biens qu'il leur a promis : *C'est une chose abominable*, dit l'Ecriture, *de prêter aujourd'hui et de redemander demain ce que l'on a prêté* (*Eccl.*, XX). L'on peut dire la même chose de ceux qui, ayant renoncé à leurs plaisirs pour servir Dieu, prétendent qu'il leur donne aussitôt des consolations en récompense du peu qu'ils ont abandonné pour l'amour de lui. Jacob servit durant quatorze ans Laban pour avoir Rachel (*Gen.*, XXIX); et les Israélites, après être sortis de l'Égypte, qui représente le péché, marchèrent durant quarante ans dans le désert pour arriver à l'heureuse terre que Dieu leur avait promise, qui représente le ciel où nous jouirons d'un parfait repos, et l'on commence même quelquefois d'en goûter quelque chose dès cette vie. Ne vous affligez donc pas, ma sœur, avant le temps, si vous ne voulez perdre ce que Dieu vous a promis d'accomplir lorsque le temps en sera venu. Considérez ce que dit l'Ecriture : *L'héritage que l'on se hâte d'acquérir ne sera point béni de Dieu* (*Prov.*, XX). Le Seigneur veut qu'au milieu de mille peines, qui sont comme autant de piéges que le diable nous tend pour nous faire tomber dans l'impatience et le désespoir, notre espérance ne s'ébranle point, et que nous demeurions en repos. Considérez que si la vertu n'est pas combattue elle ne saurait être éprouvée, et que si elle n'est éprouvée on ne doit guère l'estimer. Il en est de même de la chasteté, de la patience, de la foi, de l'espérance et des autres vertus. Ainsi, vous ne devez pas trop vous assurer d'en avoir si vous ne sentez de semblables combats se passer en vous. C'est ce qui a fait que saint Paul donne tant de louanges à Abraham, parce qu'il espéra contre l'espérance que Dieu accomplirait la promesse qu'il lui avait faite. Il n'y a pas sujet d'estimer la confiance qu'a une personne qui n'a que des consolations et ne sent rien en elle qui la sollicite de la perdre; et la foi la plus agréable à Dieu est celle qui ne demande pour croire, ni des miracles, ni des raisons. L'amour dont il est le plus content, est celui que nous lui témoignons dans les adversités; l'espérance dont il est le plus satisfait, est dans l'opposition que nous rencontrons à nos espérances; la patience qui lui plaît le plus, est celle que nous conservons sans avoir aucune consolation ni intérieure ni extérieure; et la confiance qui lui agrée davantage est celle qui, malgré plusieurs sujets de nous défier, nous rend inébranlables dans notre assurance en sa parole. Car il veut que nous éprouvions par ces combats combien il est véritable et fidèle en ses promesses, ce qui ne se peut si bien faire que dans les peines où il n'y a que le sentiment que nous devons avoir de lui qui nous empêche de succomber. Ce sentiment lui est d'autant plus agréable, qu'au lieu d'être accompagné de douceur, il ne l'est que d'amertume par le déplaisir de ce qu'il n'est pas tel que nous le désirerions pour répondre à une si haute opinion qu'est celle que nous sommes obligés d'avoir de son infinie grandeur; en quoi tout ce que nous pouvons faire est de nous jeter aveuglément entre les bras de sa bonté et de sa vérité qui assistent ceux qui combattent pour lui

Lorsque nous sommes aussi persuadés que nous le devons être de cette immuable fermeté de Dieu, si élevée au-dessus de nos sens, il arrive souvent que pour nous récompenser de notre foi, il nous fait voir par des miracles ce que nous avons cru sans le voir, principalement quand il connaît qu'elle est si grande, que la vue de ces miracles ne la saurait augmenter.

Accoutumez-vous donc, ma sœur, à concevoir une opinion de Dieu digne de lui, encore que vous ne sentiez point ces goûts de dévotion si déli-

cieux à l'âme, et à manger du pain de douleur afin qu'il vous dise un jour: *Cessez de répandre des larmes, vos bonnes œuvres ne demeureront pas sans récompense* (*Jerem.*, XXXI). Contentez-vous pour le présent de porter la croix que Dieu vous envoie, il vous la rendra un jour aussi légère qu'elle vous paraît maintenant pesante; et que le nombre de vos ennemis ne vous fasse point de peur, il vous montrera son pouvoir en faisant que des géants soient mis en fuite par des sauterelles. Ne vous étonnez point aussi de n'être pas telle que vous devriez et que vous le désireriez. Sa patience et sa bonté sont inconcevables; et comme il sait quelle est notre faiblesse, la satisfaction que lui donne la justice des parfaits ne l'empêche pas d'agréer l'humble confession des imparfaits. Consolez-vous donc de la peine que vous causent vos fautes par la confiance que vous devez prendre en l'extrême bonté de Jésus-Christ; réjouissez-vous en lui, quoique vous ne voyiez en vous que des sujets de vous affliger; attendez de lui toute votre force, et acquittez-vous par lui de vos dettes : car votre foi, votre amour et votre dévotion pour ce divin Sauveur, joints à la connaissance de vos péchés, au regret de les avoir commis, et à la vue de votre misère feront qu'il se donnera lui-même à vous à proportion de la disposition où il vous trouvera pour recevoir une telle grâce. Adorez-le donc, efforcez-vous de vous l'acquérir, confiez-vous en lui, jouissez du bonheur d'être à lui, ayez recours à lui dans le besoin que vous avez d'un médecin; et ne trouvant point de consolation dans vous-même, cherchez votre consolation en lui. Le papier me manque; mais je ne manquerai jamais d'affection pour votre salut. Je prie Jésus-Christ qui est mort et ressuscité pour vous, de vous assister.

LETTRE XLVIII.

A UNE FEMME DÉVOTE QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES.

Il l'exhorte à les supporter en lui faisant voir l'avantage qu'elle en peut tirer; et que si elle les compare à celles que Jésus-Christ a souffertes, et qu'elle ait de l'amour pour lui, elles lui paraîtront petites.

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Vous vous trompez, ma sœur, si vous croyez que l'on puisse gagner le ciel sans passer par les travaux de cette vie. Que si le calice que Notre-Seigneur vous présente vous paraît amer selon la chair, ce n'est qu'une faiblesse humaine, puisqu'il a dit lui-même que la chair est faible. Mais si vous ne le recevez pas de sa main avec action de grâces pour vous guérir par ce moyen, vous vous rendrez indigne de son amour et ferez un très-grand préjudice à votre âme, en perdant par votre impatience l'avantage que vous pourriez tirer d'une si grande faveur. Car ne vous imaginez pas que le royaume de Dieu, auquel nous aspirons, ne mérite pas que nous souffrions des travaux encore plus grands que ne sont les vôtres, puisque si cela était, Jésus-Christ dont la connaissance est infaillible n'aurait pas souffert, pour le gagner et nous l'acquérir, des tourments et des outrages si horribles. Mais comme le le bonheur et la gloire de ce céleste royaume surpassent infiniment tout ce que l'œil a jamais vu, que l'oreille a jamais entendu, et que le cœur a jamais conçu (I *Cor.*, II, 9); il a voulu que ses peines surpassassent tout ce que l'on en peut dire et penser, afin de nous obliger à ne trouver rien de difficile pour surmonter tous les obstacles qui nous empêcheraient d'arriver à cette félicité éternelle. En quoi il nous fortifie par l'assurance qu'il nous donne, que comme ses travaux ont été couronnés par un repos qui ne finira jamais, les nôtres le seront aussi; et que s'ils nous paraissent grands maintenant, ce n'est pas qu'ils le soient en effet;

mais c'est que notre amour pour lui n'est pas tel qu'il devrait être, sans quoi nous les trouverions légers et même agréables. Car ayant été déshonoré à cause de nous, et calomnié jusqu'à être nommé l'ami des pécheurs, peut-il y avoir des outrages qu'un chrétien ait de la peine à supporter? Si nous aimons véritablement ce divin Sauveur, nous trouverons l'honneur dans le déshonneur, le repos dans le travail, et la joie dans ce qui donne de l'horreur au monde.

Comme le royaume de Dieu est semblable à un trésor caché, si nous n'aimons les choses qu'autant qu'elles nous paraissent aimables, nous demeurerons toujours dans les sentiments de la chair sans pouvoir, selon ce que dit l'Apôtre, être agréables à Jésus-Christ. Rentrons donc dans nous-mêmes pour nous mettre en état de nous présenter devant ce Dieu crucifié. C'est le moyen de connaître que nous ne devons être touchés de rien de ce qui paraît dans le monde le plus difficile à supporter, mais seulement de nos péchés; et qu'être plus sensible aux choses temporelles qu'à ce qui regarde l'âme, est un mal que l'on ne saurait assez déplorer. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous afflige souvent dans le temporel pour nous porter par le désir de remédier à un mal qui nous est si sensible, à remédier aussi à celui que nous ne sentions pas. Car encore que nos âmes fussent comme mortes, nous n'avions garde de penser à les tirer de cet état, puisque nous ne nous en apercevions point. Mais ce Père des miséricordes nous frappe dans ce qu'il voit être plus vif en nous, afin que cette petite épreuve que nous faisons de sa rigueur nous porte à appréhender un châtiment qui ne finira jamais. Ceux qui ont la crainte que l'on doit avoir d'un tel malheur, considèrent cette manière d'agir de Dieu comme une grande marque de son amour, et quelque rudes que soient ces peines passagères, elles leur paraissent douces, parce qu'elles leur procurent le salut. Quel aveuglement au contraire est celui de ceux qui s'appliquent avec tant d'ardeur aux choses présentes, et pensent si peu à l'avenir? Ils savent que les maux de ce monde procurent des biens pour l'autre; mais ils ne laissent pas de se mettre en hasard d'être éternellement malheureux dans une autre vie, pourvu qu'ils se satisfassent en celle-ci. Y eut-il jamais une plus grande folie que de vouloir allier des choses aussi contraires que sont celles de pécher et se sauver, d'offenser un Dieu et de n'en être point puni? Car au lieu d'établir leur bonheur à se rendre agréables à cette suprême majesté, ils le mettent en la liberté de mal faire et de n'en être point châtiés.

Gardons-nous bien, madame, de nous engager dans un chemin qui conduit à un si effroyable précipice; prenons au contraire celui qui nous mène au ciel, quoiqu'il s'y rencontre des épines. Baissons la tête sous les coups que la main charitable de Dieu nous donne; rendons-lui grâces dans l'adversité comme dans la prospérité; croyons, quand il nous départ des faveurs, qu'il nous traite selon ce qu'il est; et quand il nous envoie des travaux, qu'il nous traite comme nous le méritons. Mais surtout reconnaissons que l'un et l'autre sont des marques de sa bonté, et principalement ces dernières, parce qu'elles nous sont d'autant plus utiles qu'elles nous sont moins agréables, et qu'un chrétien doit plutôt considérer ce qui est avantageux à son âme, que ce qui plaît à ses sens; ce qui le purifie de ses péchés, que ce qui le porte à en commettre; ce qui le fait imiter Jésus-Christ, que ce qui l'en détourne; et ce qui l'aide à marcher dans le chemin par où les saints sont arrivés dans le ciel, que ce qui l'engage dans celui par où l'on court fortune d'aller en enfer.

Ainsi, quoique nous soyons punis pour avoir péché, nous devons en ressentir de la joie, puisqu'encore qu'il nous eût été plus avantageux de ne point mériter ce châtiment, c'est une grande grâce que Dieu nous

fait de nous sauver par ce moyen. Ne craignons donc pas d'entrer dans cette voie étroite du ciel, bien qu'elle soit traversée de mille peines, puisque Jésus-Christ, qui était non-seulement innocent, mais l'innocence même en a souffert d'incomparablement plus grandes. On n'est pas digne d'y marcher si on ne les méprise; et l'on doit renoncer avec joie à tout ce qui paraît de plus désirable en ce monde dans la certitude d'en être si avantageusement récompensés. Car les paroles de notre Sauveur sont infaillibles, et il a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (*Matth.*, V). Ainsi, puisque ces pleurs qui marquent nos souffrances seront suivis de consolations, offrons-les lui avec confiance qu'il les changera en joie; renonçons à la douceur du lait pour user désormais de la nourriture solide du pain, qui est les travaux, puisque c'est celui dont mangent les amis de Dieu; et s'il nous paraît dur, prions ce Père céleste qui nous le donne de le détremper dans quelque chose qui l'attendrisse.

O madame, si Jésus-Christ vous faisait la grâce de bien comparer vos souffrances avec les siennes, qu'elles vous paraîtraient légères! Si vous considériez les outrages qu'il a reçus, lorsque, pour l'amour de nous, on le traitait en la manière que nous méritions de l'être, que vous auriez de honte de vous plaindre de souffrir si peu! Vous verriez que ce que vous regardez comme un mal, vous est un bien, et que vous êtes trop heureuse de marcher sur les pas d'un Dieu. Dites-lui : Seigneur, puisque vous êtes le Fils du Très-Haut, commandez à ces pierres de se changer en du pain, à la mer de se calmer, et à cette peine qui me tourmente de ne me paraître plus si rude. Je sais qu'elle ne l'est pas en elle-même; mais je suis une femme, et faible : fortifiez-moi par votre amour afin qu'il me fasse supporter avec plaisir cette croix, parce que c'est de votre main que je la reçois. Je sais que, comme nul autre amour n'égale le vôtre, rien n'égale aussi les tourments et les outrages que vous avez soufferts dans une telle entreprise qu'a été celle de nous sauver : mais ma faiblesse me fait avoir besoin de votre secours, pour ne pas trouver mes peines plus difficiles à supporter qu'elles ne le sont, et pour considérer que votre amour pour nous, vous ayant fait paraître les vôtres légères, quoiqu'elles fussent si excessives, je devrais rougir de honte d'avoir si peu d'amour pour vous, que de trouver les miennes grandes, quoiqu'elles soient si légères. Je vous conjure, Seigneur, par vous-même, de ne le pas permettre; mais de faire que plus je souffrirai, et plus je vous aime; que rien ne me semble fâcheux pour l'amour de vous, et qu'autant que la souffrance m'était pénible, parce que je ne vous aimais pas assez, elle me paraisse douce, parce que je vous aimerai davantage. Rendez-moi agréable à vos yeux et désagréable si vous le voulez aux yeux du monde : faites-moi jouir du bonheur de votre présence, et que s'il vous plaît que je souffre durant toute ma vie, rien ne m'en puisse empêcher, pourvu que je sois un jour si heureuse que d'être éternellement avec vous dans votre royaume.

Voilà, madame, ce que vous êtes obligée de faire suivant ces paroles de l'Ecriture : *Demandez, et vous recevrez.* Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous faire la grâce de trouver dans le fiel la douceur du miel, et dans le miel l'amertume du fiel pour l'amour de lui, qui a bien voulu pour l'amour de nous, être abreuvé de fiel au lieu de miel.

LETTRE XLIX.

A UNE FEMME AFFLIGÉE D'UN MALHEUR ARRIVÉ A SON FILS.

Il la console et l'instruit de la manière dont elle se devait conduire en cette occasion et autres semblables.

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Comme il

sait de quelle importance il nous est de connaître nos maux et les biens dont nous lui sommes redevables, afin de lui demander du remède aux uns et de le remercier des autres, il ne faut pas s'étonner qu'il nous envoie des peines. C'est un effet de son admirable conduite, parce qu'elles nous font voir notre faiblesse, nous détrompent de la fausse opinion que nous avions de notre force, nous apprennent que lui seul nous peut donner celle dont nous avons besoin pour souffrir avec joie, et nous font admirer son pouvoir et sa bonté qui, par la vertu qu'ils répandent dans des vases aussi fragiles que nous sommes, nous rendent capables de profiter de nos maux.

On m'a dit, ma sœur, qu'il est arrivé un grand accident à l'un de vos enfants. Remercions-en Notre-Seigneur, comme aussi de tout ce qui pourra encore vous arriver, et reconnaissons que nous lui sommes plus obligés des afflictions qu'il nous envoie que des consolations qu'il nous donne, parce qu'elles nous purifient de nos péchés et nous préparent des couronnes dans le ciel. Car, les actions de grâces que nous rendons à Dieu sont comme une musique chrétienne qui lui est très-agréable. Je dis chrétienne, à cause qu'il n'y a personne qui ne lui en rende dans les consolations; au lieu que les véritables chrétiens sont les seuls qui prennent plaisir à publier sa gloire dans leurs peines et leurs travaux, qui sont comme autant de coups de marteau qui forment l'harmonie de ces paroles dont le son lui est si agréable : *Le Seigneur me l'avait donné, et le Seigneur me l'a ôté; que sa volonté soit faite et que son saint nom soit béni* (*Job*, 1).

Voilà ce que vous devez faire, si vous voulez vivre en repos et que les pierres se changent pour vous en pain. Car, vous trouverez, par ce moyen, tant de douceur dans les tribulations, que non-seulement vous les supporterez avec courage, mais les demanderez à Notre-Seigneur, comme un enfant demande du pain à son père. Vous n'aurez point de peine à prendre cette résolution, si vous vous êtes donnée à Dieu et tout ce que vous avez. Mais si vous vous étiez réservé dans cet enfant quelque chose que vous ne lui ayez pas donné, j'ai compassion de la douleur que la blessure que vous avez reçue dans le cœur vous fait ressentir par une affection toute charnelle, les spirituelles ne produisant que de la joie. Si cela est, vous devez vous en corriger et donner tous vos enfants à Dieu, comme il a donné son propre Fils pour l'amour de vous, sans considérer comme un hasard l'accident arrivé au vôtre, puisque le christianisme nous apprend qu'il n'arrive rien par hasard, mais qu'il faut tout attribuer à la providence de Dieu. Recevez donc cet accident comme venant de sa main, et croyez que ce qu'il paraît avoir de rigoureux est un effet de son amour. Car, il nous aime véritablement, quoiqu'il ne nous le témoigne pas toujours et feigne d'aller plus loin, ainsi qu'il advint aux disciples d'Emmaüs. Ce n'est pas qu'il nous oublie, puisqu'il lui a coûté si cher pour nous écrire dans ses mains par les plaies qu'il y a reçues; mais c'est qu'il se couvre comme d'un voile pour nous faire soupirer par l'impatience de le revoir, et pour augmenter encore notre désir de manger ce pain vivant qui conserve en leur être le ciel et la terre. Ce qu'il nous commande aussi, d'implorer son assistance, n'est pas qu'il ait besoin de nos prières, ou nous veuille faire acheter notre communication avec lui, puisqu'il vient souvent à nous avant même que nous l'ayons invoqué; mais c'est qu'il sait le besoin que nous avons de passer sans consolation plusieurs années et quelquefois même toute notre vie. Ce temps, quelque rude qu'il paraisse, me semble être celui de tous qui nous est le plus favorable, lorsque la foi nous le faisant considérer comme un bien, nous le fait supporter avec patience. Car, pour peu que la vue de l'âme soit pénétrante, nous reconnaissons qu'il n'y a point de joie, de repos

et de consolation que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, ni de véritable consolation que dans cette même volonté, quoique le contraire paraisse à nos sens. Et, lorsqu'il nous semble que ce que cette consolation nous manque procède de notre tiédeur (ce qui, en la plupart des personnes, est ordinairement la cause de leurs peines), je crois, après y avoir bien pensé, que le meilleur est de supporter cette peine avec tranquillité d'esprit et une grande confiance en la bonté de Dieu, plutôt, comme on le dit ordinairement, que de nous donner un si grand coup, pour chasser une mouche qui nous pique, que nous nous cassions la tête.

Tous ceux qui vont au ciel ne sont pas égaux en vertu, et nous ne devons pas nous attrister de n'être pas du nombre de ceux qui y tiennent les premiers rangs. Rendons au contraire grâces à Notre-Seigneur de l'espérance qu'il nous donne d'y avoir place par sa miséricorde, et demeurons ainsi dans la joie. Autrement nous courrions fortune de perdre, par notre ingratitude, ce que Dieu nous avait donné, et de tomber dans l'enfer pour n'avoir pu souffrir qu'il y en eût de plus élevés que nous dans le paradis. Cette paix du cœur, dont jouissent les parfaits, ne s'acquiert pas par des mécontentements et des chagrins : Dieu la donne à qui, comment, et quand il lui plaît. Nous devons nous contenter de faire tout ce qui dépend de nous, et nous abandonner de telle sorte à sa volonté, qu'encore que nous n'osions porter jugement de nous-mêmes, nous ayons une grande confiance en sa miséricorde. Cette confiance nous fera courir avec joie dans la carrière de ses commandements, par l'espérance qu'il nous récompensera de ce que nous aurons fait de bien par son assistance, nous pardonnera ce que nous aurons fait de mal par notre faiblesse, et nous donnera ainsi sujet de le louer et de le bénir, pour l'un et pour l'autre, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LETTRE L.

A UNE PERSONNE QUI ÉTAIT FORT AFFLIGÉE DE CE QU'ELLE NE S'AVANÇAIT PAS ASSEZ DANS LA PIÉTÉ.

Il l'instruit de la différence qu'il y a entre l'amour de Dieu et l'amour-propre, et comme il faut, pour renoncer à l'un, s'attacher à l'autre.

La paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Comme l'amour de Dieu est la racine de tous les biens, et l'amour-propre celle de tous les maux, ceux qui aiment Dieu désirent de souffrir, parce qu'ils ne cherchent qu'à faire sa volonté; et au contraire, ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes appréhendent tout ce qui donne de la peine, parce qu'ils n'ont de l'affection que pour ce qui leur peut plaire.

Le véritable repos consiste à être, pour l'amour de Dieu, dans la disposition de peu désirer et même de ne rien désirer du tout, mais de se contenter de ce qu'il nous donne, parce qu'il répute comme si nous le lui donnions tout ce que notre amour pour lui nous empêche de désirer; et s'il nous fait la grâce de nous ouvrir les yeux, pour considérer avec David les merveilles de sa conduite, nous trouverons que l'amour-propre n'est pas seulement périlleux et dommageable pour ce qui regarde l'extérieur (*Ps.* CXVIII), mais aussi, dans les choses qu'il fait croire à plusieurs y avoir de la sainteté de désirer. Que si vous me demandez comment il se peut faire qu'il se rencontre de l'imperfection et du péril à désirer ce qui est de plus parfait, comme les vertus, la paix de l'esprit, le paradis et de posséder Dieu, je réponds que c'est parce que l'amour-propre mêle son venin partout, et qu'ainsi, lorsqu'en désirant des choses si excellentes nous n'avons pour but et pour fin que nous-

mêmes, nous renversons l'ordre de Dieu qui nous oblige de référer tout à lui et de ne vouloir que ce qu'il lui plaît, et en la manière qu'il lui plaît.

Puis donc que l'amour de Dieu ne consiste pas à désirer les vertus et lui-même avec empressement, avec inquiétude et avec une ardeur déréglée, comme l'on désire d'ordinaire les autres choses, il ne faut pas, dans ce que nous demandons à Dieu, que notre principal dessein soit qu'il nous l'accorde, mais ne désirer de l'obtenir qu'en cas qu'il ait agréable de nous le donner en la manière qu'il lui plaira, parce que nous ne devons pas regarder en cela notre intérêt, mais seulement que sa volonté soit accomplie, quand même elle serait de ne nous donner ni les vertus que nous souhaitons, ni le ciel auquel nous aspirons. Ce n'est pas, en parlant ainsi, que je suppose que sa volonté soit jamais telle : ce n'est que pour vous faire voir que la nôtre doit absolument être soumise à la sienne. Car s'il nous reste encore de l'amour-propre, son venin, qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus caché, fait que plus ce que nous désirons est excellent, et plus nous nous y abandonnons aveuglément, parce qu'il nous paraît le pouvoir faire sans péril, et qu'ainsi, croyant n'avoir pour objet que l'amour de Dieu, nous sommes en effet si pleins de l'amour de nous-mêmes, que ce n'est que pour notre intérêt que nous désirons de lui plaire, et renversons ainsi tellement l'ordre qu'il a établi, qu'en prétendant de faire sa volonté, nous faisons tout le contraire de ce qu'il veut. J'ai entendu dire, sur ce sujet, à quelques docteurs, que Lucifer a été le premier qui a commis un si grand péché. Car, ce qu'il désirait était bon, puisque ce n'était que d'être encore plus heureux : mais son crime fut de ne le pas désirer par le moyen de Dieu, et de n'y avoir été poussé que par une ambition démesurée qui n'avait pour objet que son amour-propre, de même que les avares souhaitent de grandes richesses, et les ambitieux de grands honneurs. Il paraît par ce que j'ai dit que le bien ou le mal ne vient pas de la chose que l'on désire, puisque plus elle est bonne, et plus le désir que l'on en a est mauvais, quand on ne la désire que par un sentiment d'amour-propre. Ainsi, rien ne nous rend plus coupables que de nous regarder nous-mêmes, comme notre dernière fin, qui doit être seulement le souverain bien, qui est Dieu, vers lequel tous nos désirs doivent tendre et se terminer.

Que s'il paraissait à quelqu'un qui ne comprendrait pas bien le sens de mes paroles, que je prétends que nous ne devons pas désirer avec ardeur d'être plus vertueux que nous ne sommes, mais abandonner autant à Dieu ce qui regarde notre âme que ce qui regarde notre corps, je réponds qu'ainsi que dans les choses extérieures nous sommes obligés de faire avec soin et avec plaisir tout ce qui peut dépendre de nous, et d'en remettre le succès entre les mains de Dieu, nous devons en user de même à l'égard de notre âme, afin que si les choses ne réussissent pas selon notre désir, nous ne tombions point dans l'impatience ; car elle est si contraire à la volonté de Dieu, que la patience et l'humilité dans nos faiblesses lui sont aussi agréables que la vanité dans la dévotion et la confiance en nos forces lui sont désagréables.

Si nous ne pouvons arriver jusqu'à ne point commettre de fautes, remercions Dieu de ce qu'au moins il nous fait la grâce de connaître celles que nous commettons. Rien peut-être ne fut cause de la perte du pharisien superbe que la satisfaction qu'il avait de ses bonnes œuvres, et du salut du publicain que le regret de ses péchés qui lui fit avoir recours à la miséricorde de Dieu. Tous ne conservent pas l'humilité dans l'avantage qu'ils ont d'être vertueux, et il y en a peu qui n'aient pas du déplaisir de leurs fautes. Ainsi, encore que l'état des

premiers soit plus élevé, celui des derniers est plus sûr, et Dieu nous conduit par ces divers chemins à une même fin qui est lui-même. Pouvons-nous donc trop le remercier du sujet qu'il nous donne d'espérer le paradis, soit en marchant dans la voie des vertus comme font quelques-uns, ou dans celle de la pénitence après avoir péché, qui est celle par où la plupart gagnent le ciel? Mais encore que l'on soit heureux d'y arriver par cette dernière voie, nous ne devons pas laisser de faire tous nos efforts pour imiter les plus parfaits, puisque Dieu nous ordonne de le désirer et nous en demandera compte si nous y manquons. Souhaitons toujours d'être meilleurs, et ne nous troublons point lorsque cela n'arrivera pas. Je suis persuadé qu'il n'y a personne qui, à moins que d'être entièrement abandonné de Dieu, ne souhaite d'être meilleur qu'il n'est; mais il faut que ce soit sans s'inquiéter, et au lieu d'y être poussé par son amour-propre qui ne met point de bornes à sa convoitise, ne regarder que Dieu; et nous contenter de ce qu'il lui plaira de nous accorder, quoi que ce soit moins qu'à d'autres, parce qu'encore que l'amour-propre veuille faire croire que ce qu'il désire est pour le service de Dieu, le véritable amour ne consiste pas tant à beaucoup désirer qu'à se contenter de ce qu'il plaît à Dieu de nous donner.

Je crois qu'il n'y a que la patience qui nous puisse procurer la paix en ce monde, et qu'elle ne peut être véritable si elle ne nous fait souffrir nos défauts aussi bien que ceux des autres. Ce n'est pas que nous ne devions travailler à nous corriger, mais ce doit être sans nous laisser abattre et attrister avec excès. Il faut, en faisant tous nos efforts pour nous relever de nos chutes, conserver le calme au dedans de nous, afin de redoubler nos forces par cette tranquillité de notre esprit; car le moyen de plaire à Dieu est de le servir, et non pas de pleurer et se laisser aller à un découragement qui produit tant de mauvais effets. Je finirai par ces paroles de saint Paul : *Rendez en toutes choses grâces à Dieu* (I *Thessal.*, V). Appliquez-vous à l'oraison, et tout ira bien. Jésus-Christ soit pour jamais avec vous et avec nous tous.

LETTRE LI.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à se confier en Dieu, et l'instruit des moyens de pratiquer ses avis.

La paix de Jésus-Christ soit toujours avec vous. Nous devons, madame, à moins que de vouloir offenser Dieu, nous appliquer avec grand soin à pratiquer ces deux choses : l'une d'aimer sa bonté, et l'autre de se confier en sa miséricorde. Il faut être dans un étrange aveuglement pour ne pas aimer un tel maître, et bien stupide pour ne mettre pas sa confiance en son extrême bonté. Tant de faveurs qu'il nous fait nous doivent porter à l'aimer, puisque ce sont des preuves de son amour, et à nous confier en lui, puisqu'il ne nous engage pas dans le chemin du ciel pour nous abandonner après nous y avoir fait entrer. Nous pouvons de même dire de la passion de Notre-Seigneur, que nous devons l'aimer et nous confier en ses mérites, puisqu'il a donné sa vie pour l'amour de nous. Bannissons donc toute défiance et toute crainte en considérant que nos mérites sont le fruit de sa passion et qu'elle leur donne une vertu égale à la sienne, parce qu'étant à lui comme nous y sommes, il veut qu'elle produise le même effet que si elle était la nôtre. C'est donc en cette passion que nous devons nous confier; c'est par elle que nous devons tout espérer : c'est par elle que nous devons nous moquer de nos ennemis, et c'est par elle qu'offrant au Père éternel son Fils unique, nous pouvons lui payer

tout ce que nous lui devons, et plus encore s'il en était besoin. Quelque grands que soient nos maux, cette passion d'un Dieu nous fournit des remèdes plus que suffisants pour les guérir, et des sujets de nous consoler plus grands que ceux que nous avons de nous affliger.

Sauveur du monde qui n'avez pas seulement tant d'amour pour nous, mais qui êtes tout amour, quel outrage vous font ceux qui, voyant tant de grâces que vous nous avez faites, et que vous avez enduré la mort pour nous redonner la vie, n'ont pas une entière confiance en vous ? Ne faut-il pas être plus stupides que des bêtes brutes pour ne pas croire qu'après nous avoir été si libéral vous ne continuerez pas de l'être ; qu'après nous avoir tirés de l'enfer vous ne serez pas notre défenseur ; qu'après nous avoir adoptés pour vos enfants vous ne nous assisterez pas dans nos besoins ; qu'après nous avoir remis dans le bon chemin quand nous nous étions égarés, vous permettrez que nous nous égarions encore; qu'après nous avoir si favorablement traités lorsque nous vous desservions, vous ne nous accorderez pas ce que nous vous demandons pour avoir moyen de vous servir ; qu'après nous avoir fait tant de bien lorsque nous vous offensions, rappelés à vous lorsque nous vous fuyions, purifiés et remplis de joie en nous donnant le baiser de paix ; après, dis-je, tant d'obligations dont vous nous avez comblés, et après avoir été réconciliés avec vous par Jésus-Christ Notre-Seigneur lorsque nous étions vos ennemis (*Rom.*, V), vous ne nous protégerez pas par lui-même maintenant qu'il nous a rendus vos amis? O mon Dieu et ma miséricorde! ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'ensuite des bienfaits sans nombre que nous avons reçus de vous, nous osions encore vous demander si vous nous aimez et si vous voulez nous sauver, puisque ces faveurs sont des témoignages plus clairs du dessein que vous en avez que ne le sont les rayons du soleil en plein midi.

Demeurons donc, Madame, fermes dans la confiance que nous devons avoir en Dieu quoiqu'il ne nous fasse pas sentir la douceur de ses consolations ; car de même que la véritable foi n'a point besoin de raisons et de miracles pour croire ; que la véritable amour paraît dans la souffrance, et que la véritable patience se fait connaître lorsque l'on est privé de toute consolation : ainsi la véritable confiance est celle qui demeure inébranlable et fait espérer que tout réussira à notre avantage encore que nous ne ressentions aucune faveur de Dieu. Ne doutons donc point de son assistance quoiqu'il ne nous la fasse pas paraître; c'est le moyen de changer en force notre faiblesse, d'avoir des ailes de colombe pour voler sans crainte de tomber, et de recevoir la lumière nécessaire pour sortir des plus grandes peines, suivant ces paroles d'Isaïe : *Quand on se trouve dans les ténèbres, il faut espérer au Seigneur et chercher en lui tout son appui* (*Isaïe*, L). L'Écriture dit aussi en un autre endroit : *Le Seigneur donnera la connaissance de la vérité à ceux qui se confieront en lui* (*Sap.*, VIII). Si donc nous sommes dans la tribulation, espérons en Dieu, et il nous en délivrera selon ce que dit David : *Espérez en moi, et je vous délivrerai* (*Ps.* XC) ; ce qui montre qu'il ne demande autre chose de nous pour nous délivrer de nos peines sinon que nous espérions en lui, parce que ce n'est que manque de foi que nous tombons. On le voit par l'exemple de saint Pierre qui marchait sur la mer comme sur la terre ferme lorsqu'il ne craignait point, et commença d'enfoncer aussitôt qu'il commença de craindre : ce qui fit que Jésus-Christ lui dit : *Homme de petite foi, pourquoi avez-vous douté* (*Matth.*, XIV) ? Gardons-nous bien de mériter un tel reproche : mais quelque furieux que soient les flots des tentations, n'ayons pas le moindre doute ni la moindre crainte ; confions-nous en

celui qui nous aime véritablement, et nous serons en assurance au milieu des plus grands périls.

J'ai dit tout ceci, madame, parce qu'autant que je désire que vous demeuriez ferme dans la créance catholique sans le moindre mélange d'erreur, et dans l'amour de Dieu sans aucune tiédeur, autant je souhaite que votre confiance en Jésus-Christ n'ait pas seulement une ombre de doute et de crainte ; car un Dieu ne doit-il pas nous suffire pour dissiper tous nos doutes et toutes nos tentations ? Je le prie de nous faire la grâce de nous convertir tellement à lui que nous ne cherchions point d'autre appui. Et quel besoin avons-nous des créatures lorsque nous nous sommes donnés au Créateur? Que s'il nous arrive d'avoir quelque doute, ne nous y arrêtons point, mais croyons que puisque Dieu ne nous donne pas le moyen de nous en éclaircir, il nous importe peu d'en avoir l'intelligence.

Je vous recommande, durant ce carême, et au Seigneur don Pédro qui aura part, s'il vous plaît, à cette lettre, d'agir avec grande circonspection touchant les jeûnes et les autres mortifications qui regardent le corps. Le principal jeûne consiste à retrancher la pensée des créatures et de nous-mêmes, pour ne chercher point d'autre consolation qu'en Dieu, afin que trouvant notre âme vide de tout le reste, il nous fasse la grâce de la remplir. Et lorsque dans la prière vous serez en sa présence, appliquez-vous davantage à l'écouter qu'à lui parler, et à l'aimer qu'à désirer qu'il vous parle. Je le prie d'être toujours avec vous et avec nous tous.

LETTRE LII.

A UNE DAME DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR ET QUI APPRÉHENDAIT DE LUI ÊTRE A CHARGE.

Il lui ôte cette crainte, et l'exhorte à persévérer dans la vertu et à servir le prochain.

Si vous saviez, madame, quelle a été la joie que votre lettre m'a donnée, je crois que vous m'écririez plus souvent quoique le démon tâchât de vous en détourner. Et si vous vouliez éprouver combien je me tiens obligé de la confiance que vous avez en moi, je ne doute point que vous ne perdissiez la pensée que cet esprit malheureux s'efforce de vous donner que vous m'êtes à charge. J'ai tant de respect pour l'engagement où Dieu m'a mis lorsqu'il m'a obligé à vous conduire, que quand il me serait aussi pénible qu'il m'est agréable, il n'y aurait rien que je ne voulusse faire pour m'en acquitter, et je vous prie de lui demander de vous faire connaître avec quelle sincérité je vous aime. J'espère qu'il ne vous le refusera pas, puisqu'étant l'éternelle vérité il aime la vérité et sait que je vous parle selon mon cœur.

Il paraît que vous ignorez que ces soupçons sont un artifice dont le démon se sert pour tromper les faibles, et quel est le mal qu'ils produisent en ceux qui s'y laissent surprendre. Que si vous ne pouvez souffrir que l'on se plaigne sans sujet de n'être pas aimé, et prenez le parti de ceux que l'on accuse en leur absence, pourquoi ne rendez-vous pas à vous-même et à moi la justice que vous rendez aux autres, et me donnez-vous le déplaisir de vous voir douter de l'amitié que Dieu vous porte, et de celle que j'ai pour vous ? Je vous conjure en son nom de ne plus agir ainsi, mais de vous assurer qu'il vous aime et qu'il me donne une affection très-sincère de vous rendre tout le service qui sera en mon pouvoir pour vous aider à gagner la couronne qu'il vous destine. J'espère qu'elle sera d'un grand prix : et j'aurai une grande joie d'avoir été si heureux que de contribuer quelque chose à vous l'acquérir.

Gardez-vous donc bien de croire que l'état où vous êtes soit périlleux. Une telle pensée ne peut venir que d'une tentation du diable qui voudrait par ce moyen vous ravir cette couronne. Notre-Seigneur ne vous a pas appelée à lui pour vous perdre, et il achèvera en vous ce qu'il y a commencé par sa grâce malgré les efforts de cet ennemi des hommes.

S'il vous semble que vous n'êtes pas dans le recueillement que vous devriez, je me réjouirai néanmoins pour vous de ce que vous désirez d'y être et le désirez avec ardeur, pourvu que vous ne vous imaginiez pas de ne point servir Dieu en cet état. Car il arrive souvent qu'on le sert mieux sans être dans le recueillement à cause de l'empêchement qu'apporte le soin des enfants et de la famille, que d'être dans un recueillement qui empêche de satisfaire à ce devoir, et que Dieu permet que l'on soit privé de la consolation que l'on recevrait de ne s'occuper que de lui seul. C'est ainsi que le patriarche Jacob après avoir servi durant sept ans pour avoir Rachel, qu'il aimait, et que l'on eut, au bout de ce temps, mis en sa place Lia sa sœur, qu'il n'aimait pas, en lui alléguant pour excuse que la coutume du pays n'était pas de marier les puînées avant les aînées, il servit encore Laban sept autres années pour avoir Rachel. Car cet exemple fait voir qu'encore qu'il n'y ait point de desir plus louable que de passer une vie aussi douce et aussi sainte qu'est celle de la retraite et du recueillement dans l'oraison, il faut satisfaire auparavant par une vie active et laborieuse à la charité que l'on est obligé d'avoir pour le prochain jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'accomplir notre désir. Cependant il se contente de nous voir soupirer pour la plus souhaitable de ces deux vies durant que l'on se trouve engagé dans l'autre. Ainsi on ne doit ni se plaire dans les occupations du monde, ni se plaindre d'y être lorsque notre devoir nous y retient ; mais pour nous rendre agréables à Dieu, il faut que dans le même temps que nos mains s'emploient au service du prochain, nos désirs tendent à le servir lui-même dans la tranquillité que donne le détachement de toutes choses sans que notre amour pour la solitude nous porte à nous plaindre des occupations qui nous en éloignent, à cause, comme je l'ai dit, qu'il y a des personnes que Dieu veut qui soient plutôt dans la vie active que dans la contemplative, parce que sachant mieux que nous-mêmes ce qui nous est le plus utile, il voit que sous prétexte d'une plus grande perfection ils ne chercheraient que leur repos, et de faire leur propre volonté sans considérer le préjudice qu'en recevrait le prochain qui a besoin de leur assistance. Nous ne devons donc penser qu'à lui obéir et à le remercier de la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous.

Si vous me répondez qu'encore que vous demeuriez d'accord que votre occupation est bonne, elle ne vous donne pas autant de moyens de servir Dieu que vous le désireriez, je me réjouirai de vous voir dans cet humble sentiment de vous-même qui peut vous attirer d'autant plus de grâces que vous vous reconnaîtrez être plus imparfaite. Mais contentez-vous d'avoir sujet de vous assurer que Dieu vous aime telle que vous êtes. Il vous demande seulement de continuer de marcher dans le chemin où il vous a mise sans tourner la tête en arrière : et s'il est content de vous, et que votre directeur le soit aussi, ne devez-vous pas l'être ? J'ose vous dire de sa part que vous avez sujet de vous consoler et d'attendre de lui de grandes grâces ; mais pesez bien ces paroles : Qu'il faut lui être fidèle et ne point tourner la tête en arrière ni écouter les sentiments que les démons, la chair et le sang tâcheront de vous inspirer. Confiez-vous en Dieu, et offrez-vous à lui dans la résolution de mourir plutôt que de reculer dans son service, et vous éprouverez de quelle sorte il assiste ceux qui combattent généreusement pour l'a-

mour de lui. Je prie le Saint-Esprit de vous conserver et de vous fortifier toujours de plus en plus.

LETTRE LIII.

A DES FEMMES DÉVOTES QUI SOUFFRAIENT DE GRANDES PEINES.

Il les exhorte à les considérer comme de grandes faveurs de Dieu, et leur représente quel est son amour pour nous.

Dieu ne m'ayant pas donné moins d'affection pour vous qu'il vous en a donné pour moi, j'ai reçu votre lettre avec autant de joie que vous me l'avez écrite.

Je ne saurais être fâché de ce que vous me mandez de vos peines. Je le suis seulement de voir qu'elles vous sont si sensibles, parce que vous devez être persuadées qu'il n'y a point d'autre chemin pour arriver à la félicité du ciel que celui de souffrir sur la terre pour l'amour de Jésus-Christ, et que s'il y en avait un autre il n'aurait pas manqué de nous l'enseigner par ses actions et par ses paroles. Mais comme il a dit qu'*heureux sont ceux qui pleurent, qui endurent la faim et la soif, et qui sont persécutés* (*Matth.*, V), et que toute sa vie n'a été qu'un martyre continuel, pouvons-nous être ses disciples et ne pas croire fermement que cette voie est celle qui nous conduit au salut? Suivez hardiment, mes chères sœurs, la lumière que vous montre ce divin Sauveur, qui est lui-même cette lumière, et assurez-vous qu'en marchant par le chemin qu'il a tenu vous arriverez où il est arrivé, puisqu'il a dit de sa propre bouche que *ses serviteurs seraient avec lui où il serait* (*Joan.*, XII). Ne vous amusez point à considérer de qui et par qui procèdent les peines que vous souffrez, ainsi que font ceux qui disent : Si c'était Dieu qui nous les envoyât, nous les souffririons patiemment; mais venant d'un tel ou d'un tel, nous ne sommes pas obligés de les endurer. Ceux qui parlent de la sorte montrent bien qu'ayant des yeux ils ne voient point, parce qu'ils s'aveuglent eux-mêmes en ne regardant que la terre, au lieu que s'ils les élevaient vers Dieu, son adorable lumière leur ferait connaître qu'il se sert des méchants pour rendre les bons encore meilleurs; qu'il instruit ses enfants par les fautes que commettent ses esclaves, et qu'il fait tout réussir à l'avantage de ceux qui l'aiment. Ne vous arrêtez donc jamais à considérer ce qui vient de la part des hommes ; vous vous tourmenteriez inutilement ; regardez seulement Dieu ; jetez-vous entre ses bras; et quoi qu'il vous arrive ensuite soit fâcheux ou favorable, recevez-le avec action de grâces comme venant de sa main, et comme un effet de son amour qui n'a pour fin que votre sanctification. Car si vous avez une ferme confiance que Dieu vous aime, vous considérerez comme en étant des effets tout ce qui vous donne maintenant de la peine.

O feu de l'amour de mon Dieu qui brûlez incessamment en notre faveur, qui pourrait exprimer quelles sont les preuves que vous prenez plaisir, Seigneur, à nous en donner? C'est cet amour qui vous a fait créer le monde, qui fait que vous le conservez après lui avoir donné l'être, et que toutes les créatures, tant supérieures qu'inférieures, ou nous assistent du ciel, ou nous servent sur la terre. En quoi il paraît bien, mon Dieu, que vous n'agissez que par un pur mouvement d'amour, puisque nous vous sommes si inutiles que vous ne pouvez attendre aucune récompense de tant d'obligations que nous vous avons. Et quel doit être cet amour pour nous caché dans vous-même et que nous ne saurions apercevoir, vu que ces marques extérieures que vous nous en donnez vont au delà de tout ce que l'on en peut dire?

Qui sera donc l'incrédule qui, après n'avoir passé un seul moment de sa vie sans recevoir des effets de l'infinie bonté de Dieu, ne sera pas persuadé de cette vérité, puisqu'il ne peut y avoir que son amour qui le porte à nous combler de tant de bienfaits? Les hommes passent pour libéraux lorsqu'ils font quelques faveurs, et l'on ajoute foi à ce que déposent deux ou trois témoins. Pourquoi donc, mes sœurs, ne croirons-nous pas que Dieu est libéral, et qu'il nous aime lorsque tout ce qu'il y a de créatures et nous-mêmes en rendent un témoignage si public? Mais il a passé encore plus avant, car pour ôter tout sujet de reprocher ces témoins en disant que des créatures qui ne sont qu'un néant à l'égard de leur Créateur, sont incapables de rendre témoignage d'une chose aussi élevée qu'est l'amour, qu'il nous porte, il a voulu, par un effet de son incompréhensible amour nous donner son Fils unique, afin qu'après en avoir reçu un tel gage et un tel témoin qu'est un Dieu, nous ne puissions plus en douter.

O abîme de bonté à qui l'univers doit son être! et qui voulez que tous ceux qui croient en vous et qui vous aiment aient la vie éternelle, que toutes vos créatures vous louent d'avoir tant aimé les hommes lorsqu'ils ne vous aimaient point! Qui n'espérera pas de vous voir dans le ciel après que vous vous êtes fait voir pour l'amour de nous si abaissé sur la terre? Nous pouvons croire hardiment que vous nous attirerez à vous, puisqu'il y a beaucoup plus de sujet de s'étonner qu'un Dieu se soit rendu mortel comme nous, que d'espérer qu'il nous élèvera jusqu'à nous rendre immortels comme lui et participants de sa gloire.

C'est une chose merveilleuse qu'un homme soit devenu enfant de Dieu; mais c'en est une encore plus étonnante qu'il ait été et voulu être nommé le fils d'une Vierge. C'est une chose merveilleuse que nous puissions espérer d'être compagnons des anges; mais c'en est une encore plus surprenante qu'un Dieu ait souffert la mort entre deux voleurs. Que s'il vous paraît, mes sœurs, comme incroyable qu'étant aussi misérables que nous sommes nous puissions éternellement posséder un Dieu, vous devez trouver encore plus étrange que le Fils de Dieu ait été, à la vue de tout un peuple, attaché à une croix, dans la résolution d'y demeurer jusqu'à la fin du monde s'il eût été nécessaire pour notre salut. Trouverons-nous étrange après cela qu'il donne une vie éternelle et bienheureuse à ceux qui ont une entière confiance en lui et qui l'aiment de tout leur cœur? Gravez, mes sœurs, dans votre esprit ces paroles de saint Paul : *Dieu, en nous donnant son Fils, nous a tout donné* (*Rom.*, VIII). Car qui peut douter qu'après nous avoir donné son Fils, et un tel Fils, il ne nous donne tout le reste, puisque tout le reste est beaucoup moindre? Que si vous faites à cela l'attention qui est due aux choses de Dieu, vous considérerez tout ce qui vous arrivera comme des rayons de lumière qui font connaître la grandeur de cet amour, et comme des flèches qui doivent nous pénétrer le cœur, de telle sorte qu'à moins qu'il fût de marbre, nous ne saurions ne point aimer avec ardeur un Dieu qui nous aime si ardemment.

N'affectez pas certaines heures, certains lieux, et certaines occasions pour vous recueillir et témoigner à Dieu votre amour pour lui. Mais que tous les temps, tous les objets, et tous les événements soient comme autant d'horloges qui vous réveillent pour vous exciter à l'aimer. Que tout ce qui vous était auparavant des sujets de distraction, vous soit désormais des sujets de recueillement, et que ce qui affaiblissait votre confiance la fortifie. Car quel moyen de ne se confier pas en celui de qui l'on se voit tant aimé, que l'on en reçoit sans cesse des faveurs? Heureux ceux à qui Dieu donne en toutes rencontres des sentiments de sa bonté, qui rendent leur foi toujours plus vive! Et que malheureux,

au contraire, sont ceux qui tournent en défiance ce qui devrait leur donner de la confiance, et qui éteignent ainsi les charbons ardents de son amour qu'il veut qu'ils enflamment du sien! C'est ainsi, mes sœurs, que vous devez considérer tout ce qui vous arrivera si vous voulez vous rendre agréables à Dieu, parce que rien ne peut davantage plaire à un maître que de voir ses serviteurs bien comprendre son intention. Ne faites pas comme ceux qui, voulant construire la tour de Babel, demandaient pour édifier des instruments qui n'étaient propres qu'à démolir. Ne soyez point soupçonneuses, et n'expliquez pas dans un mauvais sens ce que l'on vous dit plutôt pour vous obliger que pour vous fâcher. Ce serait faire comme la vipère qui change en venin le suc des fleurs dont l'abeille se sert pour faire du miel. Après que Dieu vous a ouvert les yeux pour vous rendre capables de le connaître, ne soyez pas si imprudentes que de prendre pour des signes qu'il ne vous aime pas les marques qu'il vous donne de son amour, et de vous défier de ce qui doit augmenter votre confiance en lui. On ne saurait concevoir trop d'horreur de cet amour de nos propres sentiments, si pénible à ceux qui l'ont et qui offense le respect que l'on doit à Dieu. Il trouble l'âme de telle sorte que, si elle n'y renonce pour s'abandonner à l'infinie bonté de Dieu qu'elle a tant de fois éprouvée, il lui est impossible de jouir d'aucun repos.

Quelle excuse pourriez-vous avoir, mes sœurs, de ne vous pas confier en celui qui vous a témoigné tant d'affection après même que vous lui avez manqué de fidélité? S'il vous a aimées lorsque vos péchés vous rendaient difformes, pouvez-vous douter qu'il ne vous aime après qu'il les a effacés par son sang, et vous a ainsi rendues belles à ses yeux.

Ne prétendez pas de vous conduire vous-mêmes ; mais laissez-vous conduire à Dieu. Votre volonté est si impuissante, et votre jugement si aveugle que vous ne sauriez sans vous égarer et sans vous perdre suivre de tels guides. La volonté de Dieu est au contraire toute-puissante et si souverainement bonne, qu'elle ne peut rien vouloir que de bon. Laissez-vous donc conduire par lui qui ne peut tromper ni être trompé, et reposez-vous de tout ce qui vous regarde sur sa sagesse infinie qui veille sans cesse pour le bien de ceux qui ont recours à son assistance. Appuyez-vous sur celui qui a jeté les yeux sur vous avant que vous fussiez nées. Rendez grâces à celui qui vous a donné la connaissance de son saint nom, et qui vous prépare un royaume qui ne finira jamais.

Pourvu que vous soyez bien persuadées de ces vérités, vos peines vous paraîtront douces, et c'est ce qui m'a fait vous dire que je ne suis pas fâché que vous les sentiez, pourvu qu'elles ne vous troublent point, mais que vous mettiez toute votre force en celui qui a voulu pour l'amour de nous participer à nos faiblesses. Le papier me manque : il faut finir; et vous pouvez faire part de cette lettre à ceux que vous le jugerez à propos. Priez pour moi.

LETTRE LIV.

A UNE DAME.

Il l'exhorte à se préparer durant l'Avent à recevoir Jésus-Christ enfant.

Vous êtes sans doute, madame, bien occupée dans ce saint temps pour recevoir un tel hôte que celui que vous attendez. Il me semble que je vous vois aussi agissante que Marthe, et aussi tranquille que Madeleine pour rendre à ce Souverain des souverains les services intérieurs et extérieurs qui lui sont dus. Qu'heureux est ce temps qui nous repré-

sente l'arrivée dans le monde d'un Dieu fait homme pour demeurer avec nous, pour éclairer nos ténèbres, pour nous conduire dans le chemin de la paix, et en s'abaissant jusqu'à nous considérer comme ses frères nous rendre participants de son royaume! Je ne m'étonne pas qu'après qu'il est déjà venu, vous désiriez tant qu'il revienne, et que vous lui prépariez une demeure dans votre cœur, puisqu'avant qu'il fût venu, il a été tant désiré, que le prophète le nomme *le désiré de toutes les nations* (*Aggee*, II), et qu'il ne se donne qu'à ceux qui le désirent. Mais autant qu'il rejette ceux qui ne le désirent pas, les soupirs de ceux qui le désirent de tout leur cœur et qui ne désirent que lui, lui sont agréables. Il ne vient pas seulement chez eux, il y demeure, selon ces paroles du Cantique : *Vous m'avez, ma sœur et mon épouse, blessé et gagné le cœur par un de vos regards, et vous l'avez attaché par l'un de vos cheveux* (*Cant.*, IV). Que les paroles peuvent exprimer une plus grande tendresse que de dire qu'un seul regard peut faire une blessure dans le cœur, et qu'un seul cheveu peut l'attacher? Dirons-nous donc qu'il est difficile de s'approcher de Dieu, de traiter avec lui, et que son joug est insupportable? Plaignons-nous plutôt de nous-mêmes qui regardons de tous côtés sans arrêter notre vue sur Dieu, au lieu de la détourner des créatures pour ne considérer que lui seul. On ferme un œil quand on tire au blanc afin de donner plus de force à l'autre pour bien mirer; et pourquoi ne fermons-nous pas les yeux à ce qui est capable de nous damner, pour ne porter nos pensées que vers le but où nous devons tendre pour gagner un aussi grand prix qu'est celui que Dieu nous propose? Il faut pour le posséder rassembler tout ce que nous avons d'amour, et le lui donner, parce que Dieu étant tout amour, il ne se laissse gagner que par l'amour, et rejette ceux qui ne l'aiment pas. Que s'ils disent qu'ils en demeurent d'accord, saint Jean déclare que la vérité n'est point dans leur bouche. Mais lorsque notre amour lui a comme tiré une flèche qui est entrée dans son cœur, un seul de nos cheveux est capable de l'arrêter; et ce cheveu est le recueillement de nos pensées qui nous conserve ce que notre amour nous a acquis. Ce Sauveur du monde, pour affermir notre confiance de pouvoir en cette manière posséder un Dieu, a bien voulu s'abaisser jusqu'à être comme l'un de nous, s'enfermer dans le sein d'une fille, et se mettre entre les bras de sa sainte Mère pour être trouvé par ceux qui le chercheraient.

O pain vivant sorti du sein du Père éternel, qui vous êtes exposé dans le monde pour convier à s'en rassasier tous ceux qui désireraient d'en manger, qui sera celui qui refusera une si grande faveur, puisqu'il suffit pour l'obtenir de la désirer et de vous la demander après vous avoir confessé ses péchés? N'y aurait-il pas de la folie d'aimer mieux mourir de faim que de conserver sans peine la santé et la vie de nos âmes par cette céleste nourriture? O paresse, que tu es imprudente! O aveuglement, que tu es déplorable! O sommeil de l'âme, que de biens tu nous fais perdre! Jésus-Christ promet que celui qui cherche trouvera; que l'on donnera à celui qui demandera, et que l'on ouvrira la porte à celui qui y frappera. Il est donc évident que notre négligence est la cause de notre mal. Et comment se peut-il faire qu'un Dieu venant lui-même pour nous guérir, nous voulions toujours demeurer malades, et que, frappant à la porte de notre cœur, nous ne daignions quitter nos vaines occupations pour la lui ouvrir, mais le laissions se plaindre de notre refus?

Je vous demande, mon âme, de sa part, de me dire ce qui vous empêche de vous donner tout entière à lui. Qu'aimez-vous, si vous n'aimez un tel Epoux, et si vous ne l'aimez autant qu'il vous aime? Rien ne l'a fait venir dans le monde que son extrême amour pour vous, et il n'a

employé tout le temps qu'il y a demeuré qu'à procurer vos avantages aux dépens des siens. Que pouvez-vous faire sur la terre qui vous soit plus important que de gagner le cœur du Roi du ciel? Ne demeurez-vous pas d'accord que tout ce qui est ici-bas passe et finit? Que voyez-vous? qu'entendez-vous? qu'éprouvez-vous? que remarquez-vous? et que faites-vous? Ne voyez-vous pas que les choses présentes sont comme des toiles d'araignées dont on ne peut faire aucun usage? Où êtes-vous quand vous n'êtes pas avec Jésus-Christ? A quoi pensez-vous, de quoi vous entretenez-vous, et que cherchez-vous hors de ce qui n'est pas l'unique et souverain bien?

Réveillons-nous, madame, de ce profond sommeil. Ouvrons les yeux et levons-nous, car il est jour, puisque Jésus-Christ, qui est la lumière éternelle, est venu, et faisons des œuvres de lumière après n'avoir employé notre temps qu'à des œuvres de ténèbres. Considérons ce temps avec douleur, et que cette douleur nous serve comme d'un aiguillon, pour nous presser de ne suivre pas seulement désormais notre Sauveur, mais de courir et de voler après lui pour nous transformer en lui. Car que ne doit point faire la créature lorsqu'elle considère que son Créateur s'est fait homme pour l'amour d'elle; et qui avait jamais auparavant entendu parler d'un tel amour que celui qui a fait que notre Sauveur s'est comme changé en l'un de nous? Il nous avait témoigné son amour en nous créant à son image, mais il nous l'a encore beaucoup plus témoigné lorsqu'en se faisant homme il a voulu être notre image. Il est descendu du ciel et s'est abaissé jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui dans le ciel. Il s'est fait homme pour nous rendre des dieux, et est mort pour nous donner la vie. Serons-nous insensibles à tant de bienfaits, et un si grand amour ne trouvera-t-il point en nous de reconnaissance? Ne permettez pas, Seigneur, que nous demeurions plus longtemps dans un si mortel assoupissement : ouvrez-nous les yeux ; éclairez-nous de votre divine lumière, et ajoutez aux grâces que vous nous avez déjà faites celle d'en avoir le ressentiment que nous devons, puis qu'autrement plus elles sont grandes et plus elles nous seraient dommageables. Faites que nous considérions avec l'attention que le mérite une aussi grande merveille qu'est celle d'être venu du sein de votre Père éternel vous enfermer dans celui de votre très-sainte Mère, et que nous vous en rendions les remercîments que nous devons. Faites que vous voyant souffrir dans une étable pour l'amour de nous la pauvreté, le froid, et tant d'autres incommodités, nous renoncions à tous les plaisirs de la vie présente ; que nous n'ayons pas le cœur si dur que de voir sans pleurer pleurer un Dieu, et que nous nous abandonnions entièrement à votre volonté. Gravez, Seigneur, si fortement toutes vos paroles dans notre âme que nous ne vous offensions point et ne laissions perdre aucune goutte du sang que vous avez répandu pour nous, afin que vous n'ayez point sujet de vous repentir de nous avoir fait une telle grâce. Enfin, mon Dieu, après avoir tant souffert pour nous, et nous avoir rachetés par un prix qui est infini, ne permettez pas que nous soyons si malheureux que d'être à un autre qu'à vous.

Voici, madame, ce divin Enfant qui vient de naître. Il n'a pour toute maison qu'une crèche, et il est transi de froid. Préparez-vous à le recevoir avec un cœur tout brûlant d'amour afin de le réchauffer, puisque plus il souffre pour l'amour de vous, et plus vous êtes obligée de l'aimer. Mais ce froid qu'il endure n'est qu'extérieur, car il brûle pour nous d'un tel amour, qu'il a voulu pour nous le témoigner naître nu, et mourir nu à la croix. Et comme ne se contentant pas d'être pauvre, il a bien voulu aussi avoir des parents pauvres, aimez

et faites du bien aux pauvres pour l'amour de lui. Je le prie de vous conserver et de vous sauver par sa bonté et par sa miséricorde.

LETTRE LV.

A UNE FEMME DÉVOTE.

Il l'instruit de la manière dont elle doit se préparer, dans le temps de l'Avent, à recevoir Notre-Seigneur.

Nous ne saurions préparer notre cœur avec trop de soin pour recevoir Notre-Seigneur lorsqu'il s'offre à y venir demeurer ; et si nous comprenions assez combien grande est cette faveur, quelle reconnaissance n'en aurions-nous point ? Nous admirerions notre bonheur et mépriserions toutes les choses de la terre. Car qu'y a-t-il de plus incompréhensible que cette bonté de Dieu, qui au lieu d'avoir de l'horreur de nos plaies, daigne s'abaisser jusqu'à vouloir lui-même pour les guérir s'enfermer dans une aussi petite demeure qu'est celle de notre âme, lui que toute la vaste étendue des cieux n'est pas capable de contenir ; et de voir un Dieu frapper à la porte de notre cœur, en priant qu'on la lui ouvre afin de nous combler de biens ? En quoi je ne sais lequel le plus admirer, ou qu'un Dieu fasse cette demande à sa créature, ou que sa créature la lui refuse.

Enfants des hommes, quel est votre aveuglement ! Considérez à qui vous refusez l'entrée de votre cœur : n'est-ce pas à celui qui l'a formé et qui peut seul le combler de joie ? Un Dieu vous recherche, et vous le fuyez. Un Dieu vous regarde, et vous détournez vos yeux de lui. Un Dieu vous aime, et vous êtes insensibles à son amour. Ne soyons pas, ma sœur, si malheureux que d'être du nombre de ces insensés. Remercions-le de l'honneur qu'il nous fait de vouloir que nous lui servions de demeure comme Salomon le remercia de celui qu'il lui fit de lui permettre de lui bâtir un temple. Ecoutons cette nouvelle, qu'un Dieu veut bien venir demeurer dans nous, avec le même respect que la sainte Vierge écouta celle que l'Ange lui annonça en ne répondant autre chose sinon qu'elle était la servante du Seigneur; et reconnaissons que nous sommes indignes d'une si grande faveur, comme fit saint Jean, lorsque notre Sauveur se voulant faire baptiser par lui, il dit que c'était à lui de le baptiser. Que la suprême grandeur d'un tel hôte nous porte à le recevoir, sinon d'une manière digne de lui, puisque cela est impossible, au moins telle que notre bassesse le permet, puisque nous ne saurions trop nous efforcer de préparer chez nous une demeure agréable à celui qui veut nous en donner une éternelle dans son royaume. Renonçons à tout le reste pour ne penser qu'à gagner de telle sorte son affection, qu'il nous la conserve à jamais dans le ciel, puisque nous ne devons employer notre vie, qu'à tâcher d'acquérir un si grand bonheur. L'humilité doit être le fondement de cet édifice spirituel, les quatre principales vertus son élévation, et la charité son comble. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous faire tant de grâces, que vous vous donniez entièrement à lui et qu'il se donne lui-même à vous.

LETTRE LVI.

A UNE DAME.

Il l'instruit de la manière dont Jésus-Christ s'est conduit envers nous.

Saint Paul dit qu'*il se donnait tout à tous pour les gagner tous* (I *Cor.*, IX, 22) : Et s'il reconnaît, comme il fait, n'avoir ainsi agi que par le mouvement et l'assistance de Jésus-Christ, combien Jésus-Christ lui-même en a-t-il encore plus charitablement usé de la sorte et

en use-t-il encore? Vous voyez qu'il naît comme un enfant pour se conformer aux petits; qu'il cache sa grandeur sous sa petitesse, sa force sous sa faiblesse, et qu'il s'expose aux plus grandes incommodités de la vie, jusqu'à ce qu'en suite de tous les travaux imaginables, il souffre la mort sur une croix, qui passait alors pour le plus honteux de tous les supplices. Qu'est-ce donc qui nous peut être plus avantageux que de l'imiter en l'aimant et ses créatures pour l'amour de lui, jusqu'à nous rendre comme des enfants, comme des pauvres, et vouloir bien mourir pour lui et pour elles? Il ne faisait voir que sa faiblesse et son humilité, et cachait sa force et sa grandeur. Mais plus il les cachait, plus il paraissait croître en bonté et en amour pour nous, et j'use de ce mot de paraître, parce qu'en effet il n'y a en lui ni augmentation ni diminution. Puis donc qu'il est tout ensemble si grand et si petit, et que sans avoir ce que les hommes ont de rude, il n'a que la douceur d'un enfant, pourquoi n'allez-vous pas, madame, en Bethléem, voir ce Verbe de Dieu fait homme, et ne pensez-vous point à l'avantage que vous en pouvez tirer? Car depuis votre baptême il vous a prise pour sa fille, il vous a conduite par la main; et il a parlé et agi pour vous lorsque vous ne saviez encore ni ce que vous désiriez ni ce qui vous était propre. Considérez en regardant cette crèche que vous n'avez par vous-même, non plus qu'un enfant, ni lumière, ni force, ni vertu, et qu'au lieu que la plupart des hommes sont grands en malice, et enfants en ce qui regarde la bonté, ce n'est qu'en ce qui regarde la malice que vous devez désirer d'être comme un enfant, suivant ces paroles de saint Paul: *Mes frères, ne soyez point enfants en ce qui est de l'esprit et de la sagesse; mais soyez enfants en ce qui est de n'avoir point de malice, et ayez l'esprit et la sagesse des hommes parfaits* (I *Cor.*, XIV, 20). Ne voyez-vous pas de quelle sorte un enfant est attaché à son père. Il n'appréhende rien étant avec lui; il a recours à lui dans tout ce qui lui arrive; il ne lui vient pas seulement la moindre pensée qu'il le puisse abandonner; et il lui suffit de savoir qu'il est son père pour attendre tout de lui?

Si nous sommes de véritables enfants de Dieu et dans l'innocente simplicité où doivent être des enfants, ce seul nom de père nous doit mettre dans une entière assurance, et nous faire croire que, comme nous trouvons en lui et par lui tout ce que nous pouvons souhaiter, nous ne saurions sans lui et hors de lui trouver que notre ruine. Considérez quel est le partage que vous avez fait de vous entre Dieu et vous, et que vous avez perdu tout ce que vous ne lui avez pas donné, parce qu'il n'y a point de salut et de bonheur qu'en lui seul. Restituez-lui donc ce que vous avez retenu pour vous. Soyez comme un enfant, afin qu'il puisse dire de vous: *Notre sœur est encore petite, et il faut remettre à lui parler jusqu'au temps qu'elle sera capable de nous entendre* (*Cant.*, VIII, 8). Car Dieu prend soin des petits et les préserve jusqu'au jour qu'il leur parle ou leur fait parler par les tribulations qu'il permet qui leur arrivent. Que si, lorsqu'ils ne peuvent plus passer pour des enfants, ils demeurent dans leurs faiblesses, c'est parce qu'ils sont si aveugles, que, n'étant en effet encore que petits, ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils se croient être grands. Car la faiblesse se peut pardonner, mais c'est une chose insupportable que d'être faible et se croire fort.

Demandez donc à Dieu qu'il vous donne la lumière dont vous avez besoin pour n'être pas méconnaissante des obligations que vous lui avez, et devenir ainsi par votre ingratitude un démon qui se couvrirait de la peau d'une brebis. Gardez-vous bien de dérober l'honneur qui est dû à Dieu, en élevant dans votre cœur par votre présomption une idole dont il aurait de l'horreur. Donnez-vous à lui, considérez-vous comme

étant toujours petite à son égard, et défiez-vous comme d'un démon de tout ce qui voudrait vous faire sortir de cette heureuse et sainte enfance. Ayez recours pour cela à la divine enfance de Jésus-Christ et à l'assistance de sa grâce ; et que les peines et les travaux ne vous étonnent point, puisque, étant soutenue par une protection aussi puissante qu'est la sienne, il vous serait honteux de les craindre. Je le remercie de tout mon cœur du désir qu'il vous donne de demeurer ferme dans la connaissance que vous avez de n'être par vous-même que faiblesse et que misère.

LETTRE LVII.

A LA MÊME DAME.

Il l'instruit de la manière dont elle doit adorer Jésus-Christ dans son enfance ainsi que les rois l'ont adoré, et fait voir que nous devons lui donner tout notre amour.

Je vous écrivis durant l'Avent combien grande est la faveur que Notre-Seigneur nous fait de vouloir venir dans nous, et le bonheur que ce nous est de l'y recevoir. Je veux, madame, espérer de sa miséricorde qu'il sera venu dans votre âme et que vous l'aurez reçu avec autant d'amour que de foi. Ainsi ce qui me reste à désirer est que, pour reconnaitre l'obligation que vous lui avez d'avoir bien voulu établir sa demeure en vous, vous vous consacriez de tout votre cœur à son service, et qu'ayant imité les mages dans le travail avec lequel ils le cherchèrent, vous les imitiez aussi dans leur foi et dans les présents qu'ils lui firent. Admirez de voir ce Souverain de l'univers si humilié, que ces rois le trouvèrent dans une étable. Mais l'étoile qui les conduisait, et qui représente la foi, s'étant arrêtée, leur fit connaître par ses rayons comme par autant de langues que, contre toute sorte d'apparence et de raison humaine, celui qui est infiniment élevé au-dessus de toute la grandeur imaginable était caché dans cette vile demeure, pour nous apprendre à croire d'autant plus fermement que nous le trouverons que nous voyons moins de marques qui nous donnent sujet de l'espérer. Car si, au lieu que c'était une étoile qui les conduisait, c'avait été la raison, ils auraient été chercher ce roi dans quelque superbe palais, puisque les maisons doivent avoir du rapport avec les personnes qui les habitent. C'est donc une grande grâce que Dieu fait à ceux à qui il donne, comme une étoile, la foi pour leur faire trouver ce Dieu, qui ne s'est pas moins caché dans la bassesse et la pauvreté de sa naissance que dans le mépris et la mort qu'il a soufferts à la croix. Ces rois et le bon larron le trouvèrent dans ces prodigieux rabaissements, parce qu'ils l'y regardèrent avec les yeux de la foi, qui le leur fit adorer comme un Dieu ; au lieu que s'ils ne l'eussent considéré que comme un roi mortel, ils ne lui auraient, quelque grand qu'il fût, rendu que des respects humains. Mais une lumière intérieure, plus élevée que celle de la raison, leur fit connaître cette haute majesté cachée dans une humilité si profonde.

Prenez garde, madame, à ne vous présenter pas les mains vides devant un si grand Seigneur, ni de croire que vous puissiez rien recevoir de lui, si son amour pour vous ne le porte à vous le donner. Lui seul vous peut rendre heureuse ; et quoi que vous lui donniez ne saurait le satisfaire, si vous ne vous donnez vous-même à lui. Mais cet amour n'est point un amour intéressé qui ne considère que les présents. Il ne demande que le cœur : et c'est, dit saint Bernard, le langage dont Dieu et l'âme se servent dans les communications qu'ils ont ensemble. Ainsi, quand il nous menace et nous châtie, nous n'avons qu'à nous humilier. Mais lorsqu'il nous témoigne son amour, nous devons y répondre

par le nôtre, en disant, comme l'Epouse dans le Cantique : *Celui que j'aime est tout à moi, et je suis toute à lui* (*Cant.*, II). Jusqu'à quel excès va donc le bonheur de la créature, de pouvoir traiter avec son Créateur d'égal à égal, par la liberté que donne le pouvoir si doux et si merveilleux de l'amour, qui abaisse la hauteur des montagnes et relève la bassesse des vallées ? Offrons donc tout notre amour à celui qui étant Dieu a bien voulu, pour l'amour de nous, se faire homme, et qui ne se contentant pas d'avoir répandu des larmes en naissant, a commencé huit jours après de répandre son sang, et a achevé de le répandre à la croix. Puisqu'il vous a si chèrement achetée, ne vous dérobez pas à un si bon maître. Ce serait faire comme ceux dont Jérémie dit qu'ils ne s'appuient que sur eux-mêmes (*Jerem.*, VII). Ne devons-nous pas rechercher ce qui nous est le plus avantageux ? Et qui peut nous l'être davantage que d'aimer Jésus-Christ qui, après nous avoir rachetés par sa mort, se donne lui-même à ceux qui l'aiment, et d'hommes qu'ils sont les rend des dieux ?

Offrez de l'or, c'est-à-dire de l'amour à l'enfant Jésus, comme ont fait les mages, puisqu'ainsi qu'un peu d'or surpasse en valeur beaucoup de cuivre, un peu d'amour est préférable aux bonnes œuvres qui ne se font que par crainte ou par d'autres motifs intéressés. Ce n'est qu'à proportion de l'amour que Dieu remarque dans nos œuvres, qu'elles lui sont plus ou moins agréables, et que, par cette raison, un jeûne ou une petite aumône faits de la plénitude du cœur le contentent quelquefois davantage que des actions éclatantes, comme il paraît par les deux oboles de la veuve de l'Evangile. C'est une marque de sa grandeur de ne mesurer que par l'amour les services qu'on lui rend. N'ayant besoin de rien, parce que ses richesses sont infinies, notre amour est le seul présent que nous pouvons lui faire qui lui plaise ; et il veut de telle sorte que nous le lui donnions, qu'il punit d'une éternelle mort ceux qui ne le lui donnent pas. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Vous me commandez, Seigneur, de vous aimer, et me menacez de grandes peines si j'y manque.*

Ne travaillons donc principalement, madame, qu'à aimer Jésus-Christ. C'est pour nous y obliger qu'il s'est fait petit et qu'il a par son enfance couvert l'éclat de sa majesté, afin de nous porter à l'aimer encore davantage par la considération de son humilité volontaire que par la grandeur de sa naissance éternelle. Ce qu'il ne sait point encore parler est comme un voile qui cache à nos yeux sa connaissance infinie, de même que les langes et les bandes dont il est enveloppé et le froid qu'il souffre cachent sa puissance. Et tout cela parce que plus il se cache de la sorte, et plus il nous donne des preuves de son amour, afin que nous l'aimions d'autant plus que nous le voyons plus endurer pour l'amour de nous. Quel sera donc le châtiment de ces ingrats qui refusent de l'aimer encore qu'ils sachent qu'il lui a coûté si cher pour mériter que nous l'aimions? Mais lorsque nous lui donnons notre amour, il faut le lui offrir en holocauste et jusqu'à la moelle des os, comme dit David, c'est-à-dire sans nulle réserve, parce que de même que le feu réduit entièrement en cendre la victime offerte en holocauste, le véritable amour doit consumer entièrement l'homme intérieur et extérieur, et brûler jusqu'à la moindre paille de la vanité. Car l'amour faisant que l'on se conforme à ce que l'on aime, comment celui qui aime veritablement Jésus enfant peut-il aimer les pompes du siècle, lorsqu'il le voit couché comme un pauvre dans une misérable étable? La vue d'un Dieu qui s'est abaissé jusqu'à descendre sur la terre pour y naître et vivre parmi les hommes, nous permet-elle d'ignorer le chemin que nous devons tenir pour lui être agréables ? Et puisque ce chemin est contraire à celui du monde, c'est à nous de choisir lequel

des deux nous voulons prendre, ou ce dernier qui nous conduit à notre perte, ou celui qu'a tenu Jésus-Christ et qui sauve ceux qui y marchent après lui. Or comme la moelle dont parle David est d'une saveur douce et agréable et se fond aussi facilement que la cire se fond au soleil, ainsi un cœur qui aime Dieu n'a ni dureté ni sécheresse, mais se porte avec autant de facilité que de douceur et de tendresse à tout ce qui regarde son service et celui du prochain; et il conserve l'amour, de même que les os, la chair et la peau conservent la moelle que la nature leur a comme donnée en garde. C'est ce qui fait que, lorsqu'on aime Dieu véritablement, on demeure inébranlable dans la résolution de tout hasarder et de tout perdre plutôt que de lui déplaire en la moindre chose.

Voilà, madame, quel est l'or que vous devez, à l'imitation des mages, offrir à Jésus-Christ dans la pauvreté où il vient de naître. Car si vous ne lui offrez votre cœur, qui est votre trésor, pour lui donner cet or le plus pur de tous, tout autre présent serait indigne de lui, puisque vous auriez gardé pour vous le meilleur, et ne lui auriez présenté que ce qui serait d'un prix beaucoup moindre.

Après avoir ainsi ouvert votre cœur, mettez-y ce divin Enfant qui, étant la source éternelle de la vie, l'animera d'une nouvelle vie, et portez-le toujours dans votre sein, comme l'Epouse dit dans le Cantique qu'elle portait sur son sein un bouquet de myrrhe (*Cant.*, I). Rendez-lui le respect qui est dû à un Dieu, et traitez avec lui avec la liberté dont on agit avec un enfant qui n'a pas moins de douceur dans le cœur qu'il en paraît sur son visage. Ayez un grand soin de lui; et pour vous en bien acquitter sans que cela vous semble pénible, conservez un très-grand amour pour lui, et ne vous ralentissez point dans ce soin, jusqu'à ce que vous ayez sujet de croire qu'il vous aime et qu'il est content de l'amour que vous lui portez. Car, à moins que d'être dans ce sentiment, vous vivriez toujours en tristesse et en crainte; au lieu que lorsque vous en serez venue là, il sera difficile que rien vous trouble, tant ce vous sera une grande consolation de penser que Dieu est avec vous, et que vous êtes avec lui. C'est le bonheur que je vous souhaite.

LETTRE LVIII.

A UNE DAME.

Il l'instruit des effets que la venue du Saint-Esprit opéra dans les apôtres, et de quelle sorte il se faut disposer à le recevoir.

Dieu veuille, madame, vous donner une bonne Pentecôte, non-seulement par de bonnes instructions et par de bonnes pensées, mais aussi par une grâce qui produise dans votre cœur les mêmes effets que le Saint-Esprit opéra dans les fidèles assemblés, en un même lieu, le jour de cette grande fête. Car ce fut alors que leur faiblesse fut changée en force, leur ignorance en connaissance, et que la joie dont ils furent remplis fit voir que le sang de Jésus-Christ n'avait pas été répandu en vain; mais que les prières qu'il avait faites pour eux à son Père avaient été exaucées, puisqu'il les avait rendus participants de sa divinité. Se voyant déifiés de cette sorte, si parfaitement aimés de Dieu, et si brûlants d'amour pour lui, quelles actions de grâces ne rendirent-ils point à Jésus-Christ de leur avoir en qualité de Dieu fait une faveur si inconcevable, et de la leur avoir méritée en qualité d'homme? On vit alors l'effet de ce qu'il leur avait promis, que quand le Saint-Esprit serait venu, il le glorifierait, et par le témoignage qu'il rendrait de sa divinité, le ferait connaître à tout le monde, et particulièrement à ses disciples. Ainsi ils le regardèrent comme la source de toutes les grâces

qu'ils recevaient, et le servirent avec la reconnaissance et l'affection que méritait un tel bienfaiteur, étant encore plus attachés à lui, quoiqu'absent par les liens d'un parfait amour, qu'ils ne l'avaient été lorsqu'il leur était présent. Faut-il donc s'étonner si après avoir éprouvé le pouvoir merveilleux de cet Esprit saint, et quel est l'amour qu'il inspire pour le Verbe de Dieu de qui il procède et en qui il trouve son repos, ces saints et heureux disciples n'appréhendèrent point d'aller, aux dépens de leur vie, prêcher l'Evangile dans toutes les parties du monde ?

Si le mystère de cette grande fête était bien gravé dans notre cœur, nous n'aurions garde de manquer à la bien célébrer; et si nos âmes étaient arrosées de quelque goutte de ce *fleuve d'eau vive qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau* (*Apoc.*. XXII), elles n'auraient plus soif de rien de ce qui est sur la terre ; une céleste rosée attendrirait cette sécheresse et amollirait cette dureté qui nous rendent stériles en bonnes œuvres. Combien sentirions-nous alors l'obligation que nous avons à notre Rédempteur de nous avoir délivrés de l'esclavage des démons ; d'avoir noyé nos péchés dans son sang, et d'avoir changé en joie notre tristesse? Nous supporterions sans nous en plaindre les douleurs, l'exil, l'absence de nos amis, le manquement des choses qui paraissent nécessaires, et tout le reste de ce qui passe pour être le plus fâcheux dans la vie, parce que cet Esprit saint dont le feu tend toujours en haut donne un si grand amour pour Dieu et une telle confiance en lui, que les eaux des tribulations ne sauraient l'éteindre. Il est toujours ardent dans le cœur de ceux qui l'ont véritablement reçu ; il détruit en eux tout ce qui lui est contraire, et fait que la mort même ne saurait leur abattre le courage. Ce fut cet Esprit tout-puissant qui guérit la plaie que l'absence de Jésus-Christ avait faite dans l'âme de ceux qui l'aimaient si ardemment; et s'il a pu les consoler d'une tristesse causée par l'absence du Créateur, ne nous consolera-t-il pas beaucoup plus facilement de l'affliction que nous donne l'absence des créatures? Il est le Père des orphelins, et un Père si bon et si charitable qu'il les revêt de la vertu d'en haut, les met à l'abri de sa protection, les assure qu'ils ont dans le ciel un Père dont ils peuvent sans crainte implorer avec humilité l'assistance, et leur apprend que ce Père peut les relever dans leurs chutes, éclairer leurs ténèbres, réchauffer leur froideur, les retirer de leurs égarements, et leur redonner tant de vigueur et de force qu'ils puissent voler jusque sur la montagne de Dieu.

Si nous sommes bien persuadés de ces vérités, ferons-nous difficulté, madame, de vendre tout ce que nous avons de plus précieux pour acheter cette perle sans prix qui peut seule nous rendre heureux? Cet Esprit saint vient à nous et nous fait entendre sa voix. Ne le laissons pas passer sans le prier de demeurer pour nous consoler par sa présence et nous donner moyen de le servir. Il nous l'accordera aisément sans doute, puisque le Père éternel nous l'envoie à la prière de Jésus-Christ, qui nous a obtenu cette grâce. Car autrement comment cet Esprit si sublime qu'il est plus élevé au-dessus de nous que le ciel ne l'est au-dessus de la terre, se serait-il abaissé jusqu'à se communiquer à des créatures aussi imparfaites, aussi impures, et aussi portées à toute sorte de mal que nous le sommes? Il n'y avait que l'inconcevable abaissement de Jésus-Christ qui, en se faisant homme pour nous racheter au prix de ses travaux et de son sang, pût nous obtenir une telle grâce que de faire que cet Esprit saint qui a créé les cieux, veuille bien établir sa demeure dans des vases d'argile tels que nous sommes. Jouissons donc du fruit des travaux de Notre-Sauveur, et rendons à l'une et à l'autre de ces Personnes divines, les remerciements que

nous leur devons pour de si extrêmes faveurs, que l'ingratitude nous ferait perdre.

Recevons avec amour cet Esprit qui n'est qu'amour et qui vient à nous avec tant d'amour, et disons-lui, comme le Prophète : *Mon âme vous désire durant la nuit, et je n'ouvre pas plutôt les yeux le matin que je ne respire que vous* (*Isai.*, XXVI. 9). La tribulation est cette nuit; et l'âme qui désire le Saint-Esprit durant la nuit est celle qui, dans ses souffrances, ne met sa confiance qu'en son secours, comme étant le consolateur des affligés qui gémissent sous le poids de leurs peines. Et c'est avoir dès le matin les yeux ouverts pour se rendre agréable au Saint-Esprit, que de souhaiter de le recevoir, et mettre son principal soin à lui préparer une demeure dans notre âme avec une ferme confiance qu'il y viendra, pourvu que nous le désirions avec ardeur; de même que Jésus-Christ est venu au monde après avoir été tant désiré, que le prophète le nomme *le désiré de toutes les nations* (*Agge.*, II).

Cette préparation à bien recevoir le Saint-Esprit, qui consiste en la pénitence et en la mortification de nos passions, est si importante, que s'il trouvait notre âme encore souillée de l'affection au péché, au lieu de se plaire en elle et d'y demeurer, il en aurait de l'horreur. Quand cette préparation ne nous importerait pas de tout, qu'est-ce que le respect dû à un tel hôte ne nous obligerait point de faire pour lui rendre l'honneur qui lui est dû? Et lorsque nous avons dans nous-mêmes un si grand Roi, quel soin ne devons-nous point prendre de demeurer auprès de lui, sans le quitter pour courir après les vanités de ce monde? Fermons donc les portes de nos sens ; jetons-nous à ses pieds, et disons-lui que rien ne sera jamais capable de nous divertir de l'application que nous devons avoir à le servir; que nous avons renoncé à tout le reste pour ne nous attacher qu'à lui seul, et que nous nous estimons trop heureux de le posséder et de lui plaire.

Si vous agissez de la sorte, vos peines se changeront en consolation ; vous boirez de l'eau de ce fleuve des délices de Dieu jusqu'à en être saintement enivrée; et je serai comblé de joie de vous voir entre les mains de ce protecteur tout-puissant qui vous conservera, vous instruira, et vous rendra heureuse durant toute une éternité. C'est le souhait que je fais pour vous.

LETTRE LIX.

A UNE DAME AFFLIGÉE DE L'ABSENCE DE SON FILS.

Il l'exhorte à souffrir, à l'imitation de Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

J'ai, madame, quelque sujet de croire que vous êtes affligée. Mais bien que je vous désire des consolations, je désire encore davantage votre avancement dans le service de Dieu. Ainsi j'aime mieux vous voir dans des peines accompagnées de patience, que dans un repos accompagné de dévotion, parce que notre obéissance dans les maux est plus agréable à Dieu que nos actions de grâces dans la prospérité.

Considérez ce que souffrit la sainte Vierge, lorsqu'elle vit le Fils de Dieu et le sien aller au supplice chargé de sa croix, et si défiguré par ce qu'il avait déjà enduré qu'il n'était plus reconnaissable; quels furent ses sentiments à sa mort, et quelle fut sa peine d'être privée durant tant d'années de sa présence après qu'il fut monté au ciel; et jugez par là s'il peut y avoir de la comparaison entre ses douleurs et celles des autres mères, puisqu'il n'y a point de proportion entre l'amour qu'elle avait pour ce Rédempteur du monde, qui était tout

ensemble son Fils et son Dieu, et l'amour que les mères ont pour leurs enfants.

Si nous faisons profession d'être serviteurs de cette très-sainte Vierge, ne devons-nous pas lui tenir compagnie dans ses travaux? Et lorsque nous nous la représentons au pied de la croix de notre Sauveur, ne devons-nous pas aussi prendre part à sa souffrance, puisqu'une personne affligée ne peut recevoir de consolation de ceux qui sont dans la joie?

Ainsi, pour attendre des faveurs de Notre-Seigneur et de sa bienheureuse Mère, il faut prendre part à leurs peines. Et que n'ont-ils point souffert en ce monde? Toute leur vie n'a été qu'un exil continuel et une croix très-pesante. C'est ce qu'ils veulent que leurs serviteurs considèrent beaucoup plus que le bonheur dont ils jouissent maintenant dans le ciel. Car ce n'est que là que nous devons espérer d'avoir du repos; et cependant ne nous point lasser de travailler.

Plusieurs voudraient bien avoir part aux grâces de Notre-Seigneur, sans néanmoins participer à ses peines. Mais si nous désirons qu'il nous aime, il faut être du petit nombre de ceux qui sont bien aises de souffrir. Témoignons-lui donc notre amour en ne refusant point de boire le calice qu'il a bu, quelque amer qu'il nous paraisse, puisque c'est le seul moyen de lui témoigner que nous l'aimons véritablement. Que si nous considérons pour l'amour de qui nous le buvons, combien peu cette amertume durera, et quelle sera la récompense dont elle sera suivie, non-seulement nous le trouverons doux, mais nous nous plaindrons de ce qu'il l'est trop.

Apprenons à aimer un Dieu qui nous aime, et qu'on ne peut l'aimer véritablement si on ne se donne à lui sans réserve. Jetons-nous entre ses bras sans rien craindre, puisqu'étant en sa protection nous ne saurions nous perdre, non plus que nous sauver sans elle. Il a dit de sa propre bouche : *Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle* (*Joan.*, XII, 25).

Tous ceux qui ne considèrent que le présent se trouveront trompés. Ne les imitez donc pas, madame, mais levez les yeux vers le ciel d'où vous avez tiré votre origine, et priez Dieu de vous y donner place quoiqu'il faille souffrir pour l'obtenir. Nul n'y est arrivé sans souffrir de plus grandes peines que ne sont les vôtres, puisque s'ils en ont moins eu en ce monde, ils en ont enduré dans le purgatoire d'incomparablement plus grandes, parce que c'est un ordre établi par Jésus-Christ de n'avoir part à son royaume qu'après en avoir pris à ses souffrances. Ainsi puisque ceux qui sont avec lui dans sa gloire l'ont accompagné, et sa sainte mère dans leurs peines, ne nous plaignons point d'être traités comme ils l'ont été. Ce chemin est celui du ciel : marchons-y. C'est le purgatoire où nos péchés doivent être expiés, et il n'y a rien de plus juste : c'est la devise que doivent prendre les amis de Dieu et laisser les plaisirs du siècle à ceux qui sout si malheureux que d'y attacher leur cœur. Souvenons-nous de cette prédiction de notre Sauveur : *En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie : Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante elle est dans la douleur parce que son heure est venue : mais après qu'elle a enfanté un fils elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde* (*Joan.*, XVI, 20). Que ces paroles vous consolent, madame, et vous fassent souffrir avec patience votre exil sur la terre, jusqu'à ce que notre Sauveur vous rappelle dans votre céleste patrie : ce qui sera peut-être plus tôt que vous ne pensez.

LETTRE LX

A UNE DAME.

Il la console de la mort de son mari.

J'ai différé, madame, à vous écrire, parce que j'ai cru qu'une lettre servirait de peu pour vous consoler dans une aussi grande affliction qu'est la votre ; et j'ai pensé qu'il valait mieux m'adresser à Dieu qu'à vous. Mais on m'en a tant pressé et tant assuré que vous en seriez bien aise que je n'ai pu refuser de me rendre à votre désir. J'ai considéré aussi que tout étant facile à Dieu il pourra se servir d'une lettre qui n'a nulle force par elle-même pour vous donner la consolation dont vous avez besoin : et je le prie de tout mon cœur de le faire.

Il lui a plu de vous faire sentir l'une des plus grandes afflictions que l'on puisse recevoir dans cette vallée de larmes. Louez-le, madame, adorez ses jugements, et soumettez-vous avec un profond respect à sa volonté, puisque c'est un devoir que la créature est obligée de rendre à son Créateur, non-seulement dans les choses agréables, mais dans les plus douloureuses. Pour éprouver cette obéissance il nous frappe d'ordinaire dans ce qui nous est le plus cher, afin de nous faire voir qu'il n'y a rien de si difficile que nous ne soyons obligés d'entreprendre et de souffrir pour un si grand Maître. Jamais père n'aima plus un fils qu'Abraham aimait Isaac; et il lui commanda de le lui offrir en sacrifice (*Gen.*, XXII). Job avait une extrême affection pour ses sept fils : et il les lui ôta en un même jour (*Job,* I). C'est la manière dont il traite ceux qui l'aiment, parce qu'elle leur donne moyen de faire connaître l'amour qu'ils lui portent, et de l'engager à leur faire encore de plus grandes grâces. Je sais bien que la chair et le sang n'entendent point ce langage, et qu'une douleur aussi vive qu'est la vôtre ne vous permet de penser qu'à la grandeur de votre perte. Mais si nous avons Dieu dans le cœur nous devons nous élever au-dessus des sentiments de la nature, pour la contraindre de se soumettre à sa volonté, en nous souvenant de ces paroles que son Fils unique lui dit dans une si grande agonie, qu'elle lui fit arroser la terre de son sang : *Mon père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne* (*Luc.*, XXII). Il faut que nous lui disions la même chose si nous voulons que ce Rédempteur du monde nous considère comme ses disciples, puisqu'il ne reconnaît pour siens sur la terre et ne rend participants de sa gloire dans le ciel, que ceux qui portent sa croix, et qui le suivent comme les brebis suivent leur pasteur sans vouloir jamais le quitter quand il leur en devrait coûter la vie. De quoi pouvons-nous nous plaindre dans nos peines, puisqu'elles nous rendent semblables au Fils de Dieu ? Un serviteur peut-il sans folie refuser de faire ce que fait son maître, et un fils adoptif ce que fait un fils légitime? Quel autre fils a jamais tant été aimé de son père que notre Seigneur l'a été de son Père éternel : et quel autre fils a jamais éprouvé des souffrances semblables aux siennes? Il a tellement été l'homme de douleurs, que l'on compterait aussi aisément les gouttes d'eau de la mer que les travaux qu'il a endurés. Vous semble-t-il raisonnable qu'après que le propre Fils de Dieu a souffert des tourments si horribles qu'ils lui ont fait dire que son âme était triste jusqu'à la mort, nous prétendions devoir passer cette vie sans goûter l'amertume du fiel, et sans boire du vinaigre? Après avoir abandonné Jésus-Christ dans ses souffrances, aurions-nous l'audace de prétendre de l'accompagner dans sa gloire ? Détrompons-nous d'une si folle pensée et apprenons que si le roi du ciel n'est entré dans son royaume que par le chemin des tribulations, non-seulement il n'y en a point d'autre pour y arriver, mais qu'il est lui-même ce chemin tant

en qualité de Dieu que d'un Dieu crucifié ; et qu'ainsi l'on ne saurait chercher une autre voie sans s'égarer et sans tomber dans des peines qui, quelque grandes qu'elles soient, ne sont rien en comparaison de celles que l'on souffrirait dans une autre vie.

Que l'aveuglement des hommes est épouvantable ! Pourvu qu'ils soient satisfaits du présent ils ne pensent point à l'avenir. Ils ne considèrent comme avantageux que ce qui leur est agréable. Au lieu d'agir par raison ils n'agissent que par passion. Ils s'affligent de ce qui devrait les réjouir, et se réjouissent de ce qui devrait les affliger. Ce qu'ils nomment prospérité est une fumée qui se dissipe insensiblement. Le cours de leur vie n'est qu'un sommeil et un songe dont il ne reste que le souvenir de quelques images trompeuses. Un petit déplaisir leur fait oublier les plaisirs passés, et ne leur laisse que le regret de ce qu'ils se sont évanouis. Puis donc qu'il n'y a rien d'assuré en ce monde, que ne portons-nous nos pensées vers un autre monde dont le bonheur sera immuable ? N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux pour voir que notre imagination nous trompe, lorsqu'elle nous persuade qu'il peut y avoir ici-bas des contentements solides : et les afflictions ne doivent-elles pas nous faire connaître que nous sommes véritablement misérables ; que notre vie n'est qu'un exil, et que notre conversation doit être dans le ciel, puisque c'est notre véritable patrie ?

Dieu ne vous a affligée, madame, que pour vous obliger à vous attacher d'autant plus fortement à lui que vous vous trouvez détachée de ce que vous aimiez le plus sur la terre. Ne croyez pas néanmoins qu'il se plaise dans vos peines ; au contraire, il est si bon qu'il est touché de vos larmes : mais il veut par une douleur si amère vous priver de telle sorte de toutes les consolations humaines, que vous n'en cherchiez qu'en lui seul. Il vous a ôté votre appui parce qu'il veut l'être lui-même ; et il vous a ôté un mari parce que comme il est le père des orphelins il est le mari des veuves. Vous rencontrerez sans doute dans votre veuvage beaucoup de sujets de peine, peu d'assistance, et peu de fidélité de ceux de qui vous en devriez attendre, et trouverez très-souvent à redire celui qui pouvait y remédier. Mais Dieu veut que tant de sujets de déplaisir vous obligent de recourir à lui comme à votre véritable père, afin qu'il vous en soulage ; et si vous implorez son secours de tout votre cœur, et vous remettez entièrement entre ses mains, il sera votre refuge dans tous vos maux, votre guide dans la conduite que vous devrez tenir ; et il arrivera souvent que, sans savoir comment cela se peut faire, tout vous réussira plus heureusement que vous n'auriez osé le penser. Vous connaîtrez alors combien Dieu aime les affligés, se plaît avec eux, et a soin d'eux. Que s'il arrive quelquefois qu'il ne vous accorde pas ce que vous désireriez, ce ne sera que pour vous donner ce qui vous sera le plus utile. Car ce céleste médecin agit d'ordinaire ainsi avec ceux qui ont recours à lui, regardant plutôt à ce qui leur peut rendre la santé, qu'à ce qui leur paraît être plus doux. Laissez-le donc agir comme il lui plaira ; et quelque douleur que vous sentiez ne lui demandez jamais de faire votre volonté, mais seulement la sienne. Que vos armes soient vos prières, et que vos larmes ne soient pas des larmes perdues qu'il mépriserait, mais des larmes vives et animées qui vous obtiennent de sa bonté le pardon de vos péchés et votre salut.

Quel avantage pouvez-vous tirer de l'excessive douleur dans laquelle j'apprends que vous êtes, puisqu'elle ne fait qu'ajouter un péché à votre peine ? Ne savez-vous pas que Dieu condamne l'excès de la tristesse comme l'excès de la joie, et que nous devons également lui obéir dans l'une et dans l'autre ?

De quoi vous plaignez-vous, madame? Car ou vous êtes pécheresse, et en ce cas votre affliction vous doit servir pour purifier votre âme : ou vous êtes juste, et elle vous éprouve pour vous rendre digne d'être couronnée. Ainsi, dans chacun de ces deux états, vous êtes obligée de remercier Dieu en considérant pour quelle fin il vous châtie, et en prenant de bon cœur cette médecine, quelque amère qu'elle soit. L'Ecriture sainte vous en donne l'exemple en la personne de la reine Esther, qui baisa le sceptre du roi Assuère, quoiqu'il lui donnât sujet de trembler à cause de la loi qu'il avait faite.

Je vous conjure donc au nom de Dieu de ne consumer pas en des larmes inutiles un temps que vous devez employer à élever votre esprit vers Dieu, et à vous préparer à ce terrible passage que vous voyez faire aux autres. Vous avez assez donné aux sentiments de la nature ; il faut essuyer vos larmes, et ne plus employer à pleurer un mort le temps qui vous est donné pour gagner la vie. Souvenez-vous que Notre Seigneur fit sortir de la maison ceux qui pleuraient cette jeune fille morte en leur disant qu'elle n'était qu'endormie (*Matth.*, IX, 25), parce que la mort, parmi les chrétiens, n'est qu'un sommeil dont nous ne nous réveillerons qu'au jour que nous reprendrons nos corps pour régner avec Jésus-Christ en corps et en âme. Considérez donc que celui que vous pleurez comme mort ne l'est pas, mais qu'il dort seulement d'un sommeil tranquille, puisqu'il a vécu et est mort en bon chrétien. Est-ce un si grand sujet de s'affliger que ce que Dieu a retiré des misères du monde une personne qui vous était si chère, pour la mettre dans un état de salut; et que s'il souffre encore quelques peines elles lui sont très-agréables, parce qu'elles le conduisent à un repos éternel? Que si c'est son absence qui cause votre douleur, consolez-vous par l'assurance de le revoir bientôt puisque notre vie dure si peu. Croyez que Dieu l'a retiré à lui à cause qu'il le voyait bien préparé à sortir du monde, et qu'il vous y a laissée pour vous y bien préparer aussi. Vous avez servi Dieu avec consolation dans le mariage; servez-le avec patience dans le veuvage. Que ce que vous souffrirez dans la dernière de ces deux conditions vous acquière encore plus de mérite que la première : et si votre vie ne peut être douce et agréable, faites qu'au moins elle vous soit utile pour vous purifier de vos péchés, pour imiter votre Sauveur crucifié, et pour avoir part à son royaume. Employez, pour obtenir cette grâce, vos prières et vos larmes : lisez des livres de piété, recevez le pain céleste du très-saint Sacrement : reprenez courage pour marcher dans la voie du ciel où il vous reste tant de chemin à faire : quelque grand qu'en soit le travail ne vous en plaignez point, puisque la récompense que vous en recevrez étant Dieu même, elle est d'un prix inestimable, et dites-lui du fond de votre cœur : Le bien que j'espère est si grand que je ne sens point le mal que je souffre. C'est là, madame, le bonheur que je vous souhaite et que je le prie de vous accorder.

LETTRE LXI.

A UNE AUTRE DAME QUI AVAIT AUSSI PERDU SON MARI.

Il la console en lui représentant qu'il n'y a presque rien de désirable en cette vie, et combien les afflictions sont utiles à ceux qui les souffrent chrétiennement.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soient toujours avec vous. Nous ne pouvons, madame, trop remercier Jésus-Christ de tout ce qu'il a fait et qu'il fera, puisque toutes ses œuvres sont si justes et si saintes que l'on ne saurait assez les louer. Ainsi j'espère de sa miséricorde que

vous ne serez pas du nombre de ces malheureux qui y trouvent à redire ; mais que, malgré toutes les tempêtes dont votre âme est maintenant et pourra encore à l'avenir être agitée, vous arrêterez toujours vos yeux sur lui comme sur votre céleste nord, pour arriver enfin à ce port de salut où vous n'aurez jamais plus rien à craindre.

L'aveuglement de la plupart des hommes est si grand, qu'ils se réjouissent de ce qui devrait les affliger, et s'affligent de ce qui devrait les réjouir. Mais si nous considérions les choses avec des yeux de disciples de Jésus-Christ, nous trouverions que Dieu fait une grande grâce à ceux qu'il tire de cet exil, puisqu'en les faisant passer dans une autre vie, la mort met fin à leurs travaux et à leurs péchés.

O vie mortelle, que l'on vous donne injustement le nom de vie, puisque vous êtes sujette à tant de travaux de corps et d'esprit qui sont comme autant de morts que vous souffrez ! et quelle tromperie peut être plus grande ? Car si l'on ne saurait vivre sans souffrir et tomber par la douleur dans l'impatience et dans tant d'autres péchés, la vie ne doit-elle pas être considérée comme une mort ? Mais quand même au lieu de souffrir on jouirait d'une continuelle prospérité, l'orgueil qu'elle cause ne fait-il pas changer cette vie en une mort, en nous faisant oublier l'auteur de la vie ? Comment donc peut-on aimer une chose que l'on doit d'autant plus appréhender qu'elle paraît plus favorable ? Qu'heureux serait celui qui pourrait éviter des piéges qu'une telle vie nous tend à toute heure pour nous surprendre. Mais comme ces piéges sont si subtils, que l'on ne saurait s'empêcher d'y tomber, les années de notre vie doivent être considérées comme autant d'années de chutes et de travaux.

Quel remède peut-il y avoir à un si grand mal ? Nul autre sans doute sinon que Dieu rompe par la mort ces malheureuses chaînes pour nous mettre dans une heureuse liberté et n'avoir plus qu'à lui rendre grâces de nous avoir affranchis d'une si cruelle servitude. Ne pleurez donc pas, madame, la mort d'une personne qui vous était si chère ; mais pleurez de vous trouver encore engagée dans une vie pleine de tant de misères. Rendez grâces à Dieu de vous en avoir délivrée en partie en attendant qu'il vous en délivre entièrement. Je dis en partie, parce que le mari et la femme n'étant qu'une même chose, vous vous trouvez par la mort de monsieur votre mari dégagée en partie de ce fâcheux esclavage. Que si vous êtes bien persuadée du malheur de la vie présente, vous prierez Dieu de tout votre cœur de vous réunir bientôt à cette autre moitié de vous-même pour le remercier tous deux ensemble de vous avoir délivrés d'une vie qui doit passer pour une mort, afin de vous faire rentrer dans la source éternelle de la vie qui est lui-même. Mais ce ne doit pas être l'impatience ou le désespoir qui vous donne ces sentiments ; ils doivent naître du désir de ne plus offenser Dieu et de voir son inconcevable beauté toute éclatante de lumière.

O lumière inséparable de cette beauté qui comblez de joie les bienheureux, quand serons-nous éclairés de vos rayons, et mettrons-nous en cela toute notre félicité ! Cependant qui nous empêche de le souhaiter avec tant d'ardeur, que nous ne trouvions que de l'amertume dans les plaisirs de la terre et de la douceur dans les travaux, puisque c'est le chemin pour aller à vous, ô mon Sauveur, qui étant cette éternelle lumière n'êtes arrivé à la gloire du ciel que par vos souffrances sur la terre.

Ouvrons les yeux, madame, pour ne nous plus tromper nous-mêmes, puisque la vérité nous apprend que ce n'est que par les tribulations que l'on acquiert un véritable repos. N'imitons pas ces mauvais serviteurs qui murmurent quand leur maître ne leur accorde pas ce qu'ils désirent ; mais confions-nous en l'amour que Dieu nous porte ;

et quoique les sentiments de la nature vous disent le contraire, croyez que c'est pour l'avantage de monsieur le commandeur votre mari, et par conséquent pour le vôtre, qu'il l'a retiré du monde, puisqu'ayant vécu et étant mort en bon catholique, vous avez sujet de croire que si Dieu ne lui a donné dès maintenant la récompense des parfaits, il lui donne celle d'un pécheur touché du regret de ses fautes en le tenant dans le purgatoire d'où il est assuré de passer à la bienheureuse vision de son éternelle majesté. Ainsi je suis très-persuadé que si son âme pouvait vous parler et être entendue de vous, elle vous dirait : Pourquoi me pleurez-vous, puisque je suis contente de la manière dont il plaît à Dieu de me traiter? Quels sont les biens de la vie que vous me puissiez souhaiter? N'est-elle pas pleine d'infirmités, de misères et de douleurs de corps et d'esprit? Je ne les ai que trop éprouvées, et je ne saurais trop louer Dieu de m'en avoir dégagée. Mais au lieu de me pleurer, pleurez pour vous-même et vivez de telle sorte que vous vous rendiez digne d'être bientôt délivrée d'une vie mortelle pour jouir d'une éternelle.

Quand une autre ne serait pas touché de ce que je viens de vous dire, vous devriez l'être, madame, puisque je suis témoin du long purgatoire par lequel une aussi grande maladie qu'a été celle de monsieur votre mari l'a fait passer, et dont il a supporté les douleurs avec tant de patience, que non-seulement moi, mais tous ceux qui l'ont vu en ont remercié Dieu. Ainsi puisqu'il ne châtie pas deux fois les mêmes fautes, nous avons sujet d'espérer qu'il console dans un autre monde celui qu'il a puni en celui-ci.

Vous pourrez me dire que vous ne doutez point de ces vérités ; mais que votre peine vient d'être demeurée après monsieur votre mari dans une vie si pénible. Je réponds que rien ne peut tant consoler une personne qui aime véritablement que l'avantage de la personne qu'elle aime, quoique l'on soit encore dans la souffrance; et que plus vous souffrirez, plus vous serez récompensée. Que si vous vous défiez de vos forces, demandez à Dieu de vous en donner. Il n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et mettent en lui leur confiance. Et quand vos peines ne serviraient qu'à vous faire recourir plus souvent à lui, vous devez vous estimer trop heureuse, puisque rien ne vous peut être plus utile que cette communication avec Dieu.

Ce sont là les armes dont vous devez vous servir dans la guerre que vous avez à soutenir. Ce divin Rédempteur sera votre conseil dans vos doutes, votre consolation dans vos déplaisirs, et votre secours dans vos besoins. Il sera votre ami, votre parent, votre père, votre mari, et enfin il vous tiendra lieu de toutes choses. Car vous devez être très-persuadée que son dessein, lorsqu'il vous prive de ce qui vous est le plus cher, est de remplir lui-même ce vide d'une manière qui ne vous est pas moins favorable qu'il y a de différence entre lui-même et ce qu'il vous ôte.

Vous n'avez donc qu'à vous adresser à lui avec une entière confiance en sa bonté, et une ferme créance que la mer manquerait plutôt d'eau et le soleil de lumière, qu'il manquât à ceux qui ont recours à lui avec un cœur brisé de douleur et humilié. Il est prêt à se donner à vous; et si vous désirez véritablement de recevoir une si grande faveur, remerciez-le au lieu de vous plaindre de l'affliction qu'il vous a envoyée. N'ayez pour objet que lui; recommandez-lui tous vos besoins; accoutumez-vous à souffrir des peines, en considérant combien il en a souffert pour vous; et plus vous les recevrez volontiers, moins elles vous seront rudes. Lorsqu'elles vous presseront davantage, représentez-vous cette terrible agonie qui lui fit dire à son Père : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne*, et adressez-lui ces mêmes paroles autant de cœur que de la bouche, avec la plus grande soumission qu'il vous sera possible. Si vous considérez que c'est par son ordre que ces peines vous

arrivent, au lieu d'en être fâchée, vous lui direz : Seigneur, puisque c'est vous qui me les envoyez, je les reçois avec joie de votre main.

Que si nous nous soumettons volontiers à la pénitence qu'un prêtre nous impose, ne devons-nous pas nous soumettre encore plus volontiers à celles que Dieu nous envoie, quoiqu'elles soient plus grandes, puisqu'il est infiniment élevé au-dessus de ses ministres? Ces peines ne dureront pas toujours; Dieu n'exercera pas toujours ses châtiments. Un jour viendra qu'il jettera dans le feu les verges dont il se sert maintenant pour nous punir; qu'il changera en joie nos douleurs, et qu'il nous embrassera comme ses enfants avec d'autant plus d'affection que nous aurons reçu ses châtiments avec plus de patience. Regardons-les donc comme peu considérables en comparaison de leur recompense ; souffrons courageusement ; témoignons par notre obéissance que nous sommes de véritables enfants, et nous verrons l'effet des promesses qu'il a faites à ceux qui endurent avec patience tous les maux qui leur arrivent. Je prie ce Père des affligés, qui peut et qui veut consoler ceux qui ont recours à lui, d'être votre consolation, et que selon ce que dit l'Ecriture, qu'il guérit les plaies qu'il fait dans les cœurs, il guérisse celles qu'il a faites dans le vôtre (*Osee*). Qu'il soit béni et loué à jamais dans le ciel et sur la terre! Ainsi soit-il.

LETTRE LXII.

A UNE DAME.

Il la console de la mort de sa sœur; lui représente combien la tristesse excessive est dommageable, et l'instruit de la manière dont on se doit conduire dans de semblables rencontres.

J'ai appris, madame, depuis peu de jours, la grâce que Notre-Seigneur a faite à madame votre sœur de la retirer d'un exil si plein de périls pour la mettre en assurance dans notre véritable patrie; et j'ai su en même temps la douleur que vous cause une séparation si rude. J'aurais besoin dans cette occasion d'avoir deux cœurs; l'un pour me réjouir avec celle qui est maintenant dans la joie; et l'autre pour m'affliger avec vous, puisque je suis redevable à l'une et à l'autre des témoignages d'une très-véritable amitié. Mais comme la personne que vous pleurez n'a point besoin de ma joie, et que l'on est obligé de consoler les affligés, je crois satisfaire à mon devoir en vous assurant de la part que je prends à votre douleur. Sur quoi permettez-moi de vous dire que j'appréhende beaucoup qu'elle ne soit excessive, parce que ce serait ajouter à la perte que vous avez faite une offense contre Dieu. Je vous supplie donc de considérer que l'excès ne nous est non plus permis dans la tristesse que dans la joie, à cause que l'une et l'autre est contraire à la loi de Dieu. Elle condamne également les larmes et les joies immodérees, parce qu'autant que la tristesse éteint la vigueur du cœur et le rend incapable de servir Dieu, autant la vaine joie le dissipe et lui ôte toute sa force, en sorte qu'il ne peut dire à Dieu qu'il est prêt à accomplir sa volonté, parce qu'étant comme abîmé dans la tristesse, il ne saurait le servir ni le prochain. Nous en voyons un exemple dans Aaron, lorsqu'après que Dieu eut fait mourir en même temps deux de ses fils, Moïse le reprenant de ce qu'il n'avait pas offert le sacrifice, il lui répondit : *Comment pourrais-je avec des yeux tout trempés de pleurs offrir à Dieu un sacrifice qui lui fût agréable* (*Lévit.*, X)?

Il n'y a rien, madame, que ceux qui sont, comme nous le sommes, obligés de servir Dieu, doivent plus éviter qu'une excessive tristesse, parce qu'elle les rend désagréables à ceux à qui ils doivent s'efforcer de plaire. C'est ce qui fait que l'Ecriture, en permettant de pleurer les morts, ajoute : *Ne vous laissez pas aller à la tristesse : mais résistez y*

et consolez-vous en vous souvenant que la mort s'approche (*Eccles.*, XXXVIII). Et ailleurs : *Bannissez la tristesse de votre cœur : car elle cause la mort à plusieurs, et ne profite jamais à personne* (*Eccles.*, XXX). Et en un autre endroit : *La tristesse cause la mort parce qu'elle abat le courage et ruine la vertu* (*Eccles.*, XXXVIII). Que si ces paroles de l'Ecriture ne regardaient que le corps, elles ne donneraient pas tant de sujet de crainte ; mais elles ne regardent pas moins l'âme : et ainsi elles ne sauraient faire trop d'impression sur notre esprit, parce que l'âme, pour pouvoir se défendre de tant d'ennemis qu'elle a à combattre et agir avec vigueur dans tout le reste, a besoin, comme ceux qui vont à la guerre, de beaucoup de courage et de force, sans quoi elle ne saurait résister longtemps. Car, de même que les oiseaux de proie fondent sur les oiseaux qui n'ont point de force, et après les avoir abattus à leurs pieds, les tuent avec leur bec et leurs ongles, la tristesse fait un semblable effet dans l'âme.

Puisque Dieu ne vous envoie cette affliction que pour en profiter, et cette médecine si amère que pour vous guérir, n'en faites pas un usage contraire à son intention, en devenant plus malade et plus désagréable à ses yeux, lorsque vous devez le plus vous efforcer de lui plaire. Considérez l'admirable patience de Job qui, après avoir vu arriver en un moment la mort de ses sept fils, qu'il avait élevés avec tant de soin, et la perte de tout son bien dont il faisait un très-bon usage, bénit le Seigneur, au lieu de se plaindre de lui avoir ôté ce qu'il lui avait donné. Cet exemple de la conduite de Dieu envers un homme si juste, ne fait-il pas voir que notre patience dans l'adversité lui est plus agréable que notre modération dans la prospérité? Il veut nous guérir par ce moyen de la complaisance que nous pouvons avoir en nos bonnes œuvres, afin que le sacrifice que nous lui offrons avec un cœur affligé et obéissant, lui plaise d'autant plus qu'il nous est plus rude d'être privés de ce qui nous était le plus cher. C'est ainsi qu'il fit mourir la femme d'Ezéchiel, que ce prophète aimait tant, en lui disant : *Fils de l'homme, j'ôte de devant vos yeux celle qui était la lumière de vos yeux. Mais ne jetez point de cris, ni ne répandez point de larmes comme l'on fait d'ordinaire pour les morts, et contentez-vous de gémir dans le silence* (*Ezech.*, XXIV, 16). Ce prophète n'aurait-il pas eu sujet de se plaindre de ce que non-seulement il avait perdu ce qu'il avait de plus cher au monde, mais de ce que, pour augmenter encore sa douleur, il se trouvait privé de la consolation qu'ont les affligés de se plaindre en lui défendant de détremper dans ses larmes l'amertume de son âme? Il paraît par là que les serviteurs de Dieu, au lieu de s'abandonner à la tristesse, doivent se modérer en cela aussi bien que dans les plaisirs. Je vous le répète encore, madame, afin que vous ne vous y laissiez pas tromper comme font plusieurs qui, étant enfin persuadés que de peur d'offenser Dieu il faut éviter la joie excessive, ne peuvent demeurer d'accord qu'il faille de même éviter la tristesse excessive, parce qu'il leur semble qu'elle ne leur fait point courir fortune d'offenser Dieu. Mais si ces personnes savaient que dans le compte que nous avons à lui rendre, il considère plus le fond de notre cœur que nos œuvres, elles connaîtraient qu'en se laissant aller à une tristesse démesurée et ainsi contraire à l'obéissance que l'on doit à Dieu, elles font seulement leur volonté, et ainsi ne lui sont pas moins désagréables que lorsque, par un même principe, elles ne modèrent pas leur joie.

Ouvrez, madame, l'oreille de votre cœur à la parole de Dieu, et vous apprendrez que ce n'est pas l'affliction qui nous le fait aimer, mais la soumission à ses ordres qui nous fait supporter l'affliction, sinon avec joie, au moins avec patience.

Reprenez donc courage et fortifiez-vous pour lutter contre ce géant

qui est la douleur, afin qu'après avoir été éprouvée par la tentation et remporté la victoire, vous puissiez dire à Dieu comme David : *Seigneur, vous avez sondé mon cœur : vous m'avez examinée durant la nuit ; vous m'avez éprouvée par le feu, et vous n'avez point trouvé de péché en moi* (*Ps.* XVI, 4).

Ouvrez aussi les yeux pour considérer la plus sainte et la plus affligée de toutes les femmes au pied de la croix, où son divin fils était attaché, et vous verrez que le Saint-Esprit voulut qu'elle y fût debout pour nous faire connaître que dans une si épouvantable affliction, son cœur était au dedans en la même assiette qu'on la voyait être au dehors. Quel effort ne lui fallut-il point faire dans une douleur si inconcevable, pour offrir à Dieu ce fils qu'elle aimait incomparablement plus qu'elle-même, plutôt que de manquer à l'obéissance qu'elle lui devait ?

Représentez-vous aussi le prophète Elie, lorsque, accablé de tristesse et les forces lui manquant, il pria Dieu de lui envoyer la mort, et s'endormit. Vous verrez que Dieu ne lui accorda pas sa demande, parce qu'il ne veut pas qu'on se décourage ; mais il le fit réveiller par un ange, qui lui dit : *Levez-vous et mangez, car il vous reste encore beaucoup de chemin à faire* (II *Rois*, XIX). Il me semble, madame, que je vous vois de même accablée d'affliction, endormie manque de force, et si ennuyée de vivre, que vous souhaiteriez de bon cœur de mourir. Mais permettez qu'un pécheur vous dise ce que l'ange dit à ce prophète, puisque vous vous trouvez au même état qu'il était, et il ne vous sera pas moins avantageux qu'il lui fut de l'entendre, quoique par deux entremetteurs si différents. Levez-vous puisqu'il vous reste tant de chemin à faire. Arrêtez le cours de ces larmes que saint Jérôme nomme infidèles, parce qu'en les répandant sans mesure on manque de fidélité à Dieu ; et contentez-vous du tort que vous avez fait à votre santé, en ne donnant point de bornes à votre douleur. Calmez l'agitation de vos pensées qui, comme des vents impétueux, jettent le trouble dans votre âme sans vous donner aucun repos, ni vous permettre d'adorer en silence celui qui vous envoie cette affliction. Que votre raison modère les sentiments de la nature ; que votre foi vous fasse croire fermement que celle que vous pleurez non-seulement n'est pas morte, mais est passée à une meilleure vie ; et consolez-vous par l'espérance que vous avez sujet d'avoir que Dieu, après vous avoir, par tant de coups de marteau, préparée comme une pierre choisie, vous placera dans l'édifice éternel de la Jérusalem céleste. Car c'est ainsi qu'il en use envers ceux qu'il y destine. Ils souffrent ici-bas, et jouissent là haut d'une paix qui durera autant que lui-même : et plus vous souffrirez dans cet exil où vous êtes maintenant, plus vous vous trouverez heureuse quand vous serez arrivée dans votre véritable patrie, parce, comme dit saint Paul, que *l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et une espérance qui ne nous trompe point, à cause que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* (*Rom.*, V, 3). Demeurez donc ferme dans cette espérance sans vous laisser abattre par l'affliction, si vous voulez être du nombre de ceux que Dieu aime, puisque ce n'est pas par les contentements, les délices et les autres choses qui flattent nos sens que nous gagnons son affection ; mais par les travaux, les épines trempées dans le fiel et le vinaigre, et les douleurs de la croix, à l'exemple de Jésus-Christ. Car n'a-ce pas été en cette sorte qu'il nous a témoigné son amour et fait voir qu'il était véritable, puisqu'il a été éprouvé par des tribulations souffertes avec une constance invincible ? Si vous désirez donc, madame, de répondre à son amour par votre amour, sachez que vous ne le pouvez sans sentir de la douleur, parce

qu'encore que nous ne soyons plus dans le temps de souffrir le martyre par les mains des bourreaux, l'amour de Dieu nous le fait souffrir par les bornes qu'il donne à notre tristesse, en ne lui permettant pas d'être excessive. Mais si d'un côté cette contradiction nous est pénible, elle nous donne de l'autre la joie de préférer sa sainte volonté à la nôtre.

L'amour est la cause de votre tristesse : que l'amour soit la cause de votre consolation. La privation d'une sœur vous afflige : que l'obéissance et l'amour que vous devez à Dieu fassent cesser votre affliction. Car, puisque c'est lui qui a fait cette blessure dans votre cœur, comment pourriez-vous trouver à redire à ce qui part d'une main non-seulement infaillible, mais adorable ? et notre amour pour la créature ne doit-il pas céder à celui que nous avons pour le Créateur ? Vous seriez d'autant plus coupable d'y manquer, que même votre amitié pour madame votre sœur vous oblige à vous consoler, puisqu'elle est maintenant beaucoup plus heureuse qu'elle n'était. Car en quittant ici-bas ses sœurs, elle a trouvé là haut d'autres sœurs, un autre père, une autre mère et un époux. Et comme Jésus-Christ était cet Epoux qu'elle a aimé, honoré et servi toute sa vie, doit-on s'étonner qu'il l'ait retirée à lui ? Ce mariage contracté ici-bas étant céleste, n'était-il pas juste qu'il s'accomplît dans le ciel ? et devez-vous envier à une personne qui vous était si chère le bonheur d'être avec son divin Epoux dans sa gloire ?

J'avoue que l'absence de ceux que l'on aime est pénible ; mais plus nous les aimons, et plus la considération de leur félicité doit nous consoler. Plût à Dieu que vous puissiez comprendre quelle est celle dont la personne que nous regrettons jouit maintenant ! et croyez-vous que dans ce jour où elle se pare pour la solennité de ses noces, elle prenne plaisir de vous voir avec une robe de deuil ? Il faut avouer que Notre-Seigneur l'a bien récompensée de ce qu'elle a abandonné pour l'amour de lui, et de ce qu'elle lui a si fidèlement conservé la foi qu'elle lui avait donnée, puisqu'elle ne voudrait pas changer contre mille mondes la moindre partie de la gloire qu'elle possède. Il l'a tirée d'un lieu de misères et plein de périls, pour la mettre en assurance dans cette suprême région qu'une éternelle lumière éclaire, et dans cette abondance de joie que donne la vue de Dieu, qui, semblable à un grand fleuve, rafraîchit, désaltère et enivre saintement les habitants de cette heureuse cité. Le fruit de l'arbre de vie est là sa perpétuelle nourriture, la gloire son vêtement ; et son cœur est tellement transformé en celui de Dieu, qu'il faudrait qu'il pût cesser d'être Dieu pour rompre cet heureux lien qui l'attache si étroitement à elle par ce très-saint mariage, qu'on peut dire qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui.

Puis donc que le véritable amour fait préférer le bien de la personne que l'on aime au sien propre, réjouissez-vous, madame, de ce que celle que vous aimiez tant est allée jouir avant vous de ce bonheur éternel. Car si votre tristesse continuait davantage, elle aurait sujet de vous le reprocher, et Dieu de s'offenser de ce que vous emploieriez en des plaintes inutiles aux vivants et aux morts un temps qui peut vous servir à acquérir les vertus nécessaires pour souffrir et pour vous avancer jusqu'à ce que vous soyez arrivée à son éternelle montagne. Résolvez-vous de marcher avec un nouveau courage comme si vous ne faisiez que de commencer à manger de ce pain cuit sous la cendre, qui est la confession et la communion ; et à boire de cette eau qui rejaillit à la vie éternelle, qui est la parole de Dieu. Vous en avez besoin en l'état où vous êtes, et de n'y perdre point de temps.

LETTRE LXIII.

A UNE DAME DE GRANDE QUALITÉ.

Il la console de la mort d'une personne qui lui était très-chère, et la reprend de se laisser aller à une tristesse excessive.

Dieu commanda aux Israélites, lorsqu'ils allaient conquérir la terre qu'il leur avait promise, d'offrir la paix aux villes qu'ils rencontreraient sur leur chemin ; et s'ils la refusaient, de leur déclarer la guerre. Je pourrais, madame, conformément à cela, prendre la liberté de me plaindre de ce que vous n'avez pas voulu écouter la prière que je vous ai faite, de vous consoler dans l'affliction qu'il a plu à Dieu de vous envoyer. On me mande que la lettre que je vous ai écrite, non-seulement n'a pas arrêté le cours de vos pleurs, mais l'a encore augmenté ; ce qui aurait dû adoucir votre douleur, n'ayant ainsi fait que l'accroître. Je ne puis néanmoins me résoudre à vous en faire des reproches, parce qu'encore que d'un côté j'en aie sujet, j'ai de l'autre d'autant plus de compassion de vous, que votre affliction est excessive. Ainsi, je recommencerai à tâcher de guérir, par la douceur, une plaie qui vous est si sensible, puisque l'Ecriture dit : qu'*une correction douce sert plus à un homme prudent que cent coups à un insensé* (*Prov.*, XVII, 10). Je prie Dieu de vouloir donner de la force à mes paroles, afin que vous ne vous lassiez point de lire mes lettres, et moi de vous écrire inutilement.

Je ne puis voir sans un sensible déplaisir que les yeux du corps et ceux de l'âme agissent en vous d'une même sorte. Les premiers ne s'occupent qu'à répandre des larmes en si grande abondance, qu'elles les aveuglent ; et les autres tombent dans une semblable erreur, en n'envisageant que votre affliction, sans considérer qui est celui qui vous l'envoie, pourquoi il vous l'envoie et l'avantage que vous en pouvez tirer. Car c'est de là que procède cette douleur excessive qui, ne mettant point de bornes à ses sentiments, se rend maîtresse de votre cœur.

Est-ce donc ainsi, madame, qu'il faut recevoir ce que Dieu vous envoie ? Ne suffit-il pas qu'il vienne de la main d'un si puissant roi et d'un si bon Père, pour vous en tenir obligée, quelque rude qu'il paraisse être, et pour l'embrasser avec un profond respect et une humble action de grâces ? Ne savez-vous pas que le grand sacrificateur Héli, ayant été menacé de la part de Dieu de la mort de ses deux fils en un même jour, il ne répondit autre chose, sinon : *Le Seigneur est le maître ; qu'il fasse tout ce qui lui sera agréable* (I *Rois*, III) : et que David dit de même lorsque Absalom, son propre fils, l'avait contraint de sortir de son royaume et le poursuivait : *Puisque le Seigneur veut que je souffre une si grande affliction, qu'il fasse ce qui sera agréable à ses yeux* (II *Rois*, XV). Ces paroles de ces deux grands hommes montrent qu'ils savaient de quelle sorte on doit révérer la suprême majesté de Dieu, et se soumettre absolument à sa volonté dans tout ce qu'il lui plaît de faire ; et rien ne peut mieux faire connaître que l'on agit de la sorte, que la douceur et l'égalité d'esprit avec laquelle on supporte ses châtiments. Car, se contenter de dire : C'est Dieu qui a permis que cette affliction me soit arrivée, et se laisser emporter à une tristesse excessive, c'est confesser Dieu de bouche et le contredire dans son cœur. Et quand sa suprême majesté ne lui donnerait pas un pouvoir absolu de disposer de nous comme il lui plaît, sans que nous y trouvions à redire, ne pourrait-il pas avec justice nous châtier lorsque nous excédons dans nos sentiments ?

Cessez donc, madame, de répandre des larmes : calmez l'agitation de

votre cœur, et vous connaîtrez avec combien de raison l'Ecriture dit : *Ne vous affligez pas trop, mon fils, lorsque le Seigneur vous châtie, puisqu'il châtie ceux qu'il aime* (*Prov.*, III) ; et que c'est ainsi qu'un bon père traite ses enfants. A quoi pensez-vous, madame, de tant pleurer lorsque Dieu vous le défend ? Ne savez-vous pas ce que dit saint Augustin : *Si vous n'êtes pas du nombre des affligés, vous ne devez pas croire être du nombre des enfants de Dieu.* L'amertume de votre tristesse ne doit-elle pas être adoucie par la grâce qu'il vous fait, de vous traiter comme sa fille ; et trouvez-vous que c'est acheter trop cher un si grand honneur ? Regardez-vous au contraire comme indigne de participer à ses souffrances et à celles de sa sainte Mère. Vous savez de combien la douleur qu'il vit qu'elle souffrait de sa mort augmenta encore les siennes : et celle que la mort de nos proches nous donne a-t-elle rien de comparable à ce que ressentit cette très-sainte Vierge, de voir mourir son Fils et son Dieu par un si cruel supplice ? Quelle folie serait-ce donc de ne vouloir pas imiter celui que nous faisons gloire d'adorer, et celle que nous ne saurions trop honorer, et de ne pas désirer de les accompagner dans la souffrance ? Nous devons nous contenter d'avoir jusqu'ici flatté nos sentiments, et touché seulement à l'écorce de ce qui nous paraissait amer : il est temps de nous conformer à notre Sauveur dans ce qu'il a souffert pour l'amour de nous, et de le remercier de la grâce qu'il nous fait, de vouloir bien nous donner part au calice qu'il a bu. Considérez donc et embrassez la tribulation comme étant l'Epouse de Jésus-Christ, et une épouse qu'il a tant aimée, qu'il a rendu l'esprit entre ses bras. Mais ne vous imaginez pas que la part que vous aurez à ce calice vous soit seulement honorable, elle vous sera aussi très-utile, puisque l'on compterait plus aisément les étoiles du ciel que les avantages que vous en recevrez.

La bonté de notre Père céleste est si grande, qu'il ne nous ôte rien que pour nous donner beaucoup davantage, et ne nous châtie que pour nous pardonner dans un autre monde la peine que méritent nos péchés. Ainsi, il ne vous afflige que pour vous faire avancer dans la vertu. Car, encore que vous ne vous occupiez qu'à de bonnes œuvres, la souffrance vous sera plus utile. Et quoiqu'il fût satisfait de vous, lorsque vous aviez en cela pour compagne la personne qui vous était si chère, vous lui serez beaucoup plus agréable si vous souffrez avec patience d'en être privée à l'exemple de Job et de Tobie, dont les actions de grâces qu'ils lui rendirent dans les maux qui leur arrivèrent lui plurent davantage que le bon usage qu'ils faisaient de ce qu'ils possédaient auparavant. *Ce sont là*, comme dit saint Jérôme, *les triomphes des chrétiens qui mettent leur gloire à ne se point laisser vaincre par l'adversité.*

Que si nonobstant ces raisons vous me demandez pourquoi Dieu vous afflige, je vous répondrai que c'est pour vous avertir de marcher encore plus vite dans le chemin du ciel, à cause, dit saint Hilaire, que *la foi a sujet de craindre que la paix ne lui ôte les moyens de s'exercer, parce que lorsque rien ne nous presse, nous marchons si lentement qu'il est besoin que Dieu nous traite comme des paresseux que l'on frappe pour les faire avancer, afin que le châtiment nous ouvre les yeux que la lâcheté avait fermés, et que la douleur fasse ce que notre amour pour Dieu n'avait pu faire.* Ce n'a donc pas été pour vous porter à pleurer que Dieu vous a envoyé cette affliction ; mais pour vous faire connaître par un tel coup ce qu'il demande de vous. Ne savez-vous pas de quelle sorte il se courrouça contre les Israélites, lorsque par un manquement de foi, un découragement et une tristesse inutiles, ils passèrent toute une nuit à pleurer ensuite du rapport de ceux que Moïse avait envoyés reconnaître la terre que Dieu leur avait promise ? Saint Jérôme reprend

sévèrement sainte Paule de ce qu'elle pleurait trop la mort de sa fille, et donne à ses larmes le nom d'infidèles, parce-que lorsque l'on croit fermement que c'est Dieu qui permet ces afflictions et qu'il veut que nous en profitions pour le bien de notre âme, la joie de nous conformer à sa volonté doit tempérer notre tristesse. C'est pourquoi encore que les Juifs fussent fort attachés aux biens terrestres, et qu'ainsi la mort corporelle leur parût être un très-grand mal, ils ne pleuraient leurs morts que durant sept jours, comme l'exemple de Jacob nous le fait voir (*Gen.*, L, 10) ; et bien que Moïse, leur admirable législateur, fût le plus grand saint qu'ils eussent entre eux, ils ne le pleurèrent que durant trente jours (*Deut.*, XXXIV).

Quelle honte est-ce donc à une chrétienne, qui sait que Jésus-Christ nous a appris le peu d'estime que nous devons faire de la vie et à considérer comme un heureux jour celui de la mort, parce qu'il nous fera entrer dans son royaume, de continuer si longtemps à répandre plus de larmes que ne faisait un peuple si attaché au monde par l'amour des choses présentes ? Saint Paul, parlant de ceux *qui dorment du sommeil de la mort*, *nous défend de nous en attrister, ainsi que font les autres hommes qui n'ont point d'espérance* (I *Thess.*, IV, 13).

Puis donc que vous avez sujet d'espérer pour cette personne que vous aimiez tant, pourquoi la pleurez-vous comme si vous n'aviez point d'espérance ? Pourquoi ne vous appliquez-vous pas ce que Notre-Seigneur dit aux filles de Jérusalem, qu'elles pleurassent pour elles-mêmes, et non pas pour lui? Quoi! vous pleurez pour celle qui est maintenant en assurance, et vous ne pleurez pas pour vous-même, qui êtes encore dans le péril ? vous pleurez pour celle qui est retournée en sa patrie et réunie à son divin Epoux ; et vous ne pleurez pas pour vous, qui êtes encore exilée et si éloignée de lui ? Levez-vous, madame, il en est temps. Ne perdez pas une occasion qui vous est si favorable. Vous avez assez demeuré à genoux au pied de la croix ; levez-vous : chargez-la sur vos épaules, marchez et considérez que Dieu ne vous l'ayant envoyée que pour le bien de votre âme, il vous tiendra d'autant plus volontiers compagnie dans le chemin qui vous reste à faire, que vous vous trouverez plus seule par la privation d'une personne dont l'assistance et l'amitié vous étaient si agréables. Adorez Dieu et le remerciez, à l'imitation de la reine Esther, qui ne baisa pas le milieu du sceptre du roi Assuère, mais l'extrémité de ce sceptre, parce qu'encore que cette séparation, considérée seulement en elle-même, soit si rude qu'elle puisse passer pour une très-grande affliction, sa fin, qui est comme l'extrémité de ce sceptre, doit être le bonheur de la personne que vous regrettez, le vôtre et la gloire de Dieu.

Comme la fin à laquelle cette affliction doit se terminer est si avantageuse, espérez que Dieu vous fera la même grâce qu'il a faite à votre amie. Dites, avec David : *Je commence maintenant d'ouvrir les yeux* (*Psal.* LXXVI) : et avec Tobie : *Le ciel m'a fait recouvrer la vue* (*Tob.*, XI). Que cette affliction vous serve à vous avancer de plus en plus vers Dieu pour rejoindre la personne que vous aimez, et faites tous vos efforts pour bannir de votre cœur cette dangereuse tristesse, afin qu'après avoir eu part à la passion de Jésus-Christ, vous l'ayez à sa résurrection et à son ascension dans le ciel, pour y être couronnée de cette couronne de joie et de gloire qui ne s'acquiert que par la souffrance.

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRES ÉCRITES

A PLUSIEURS SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS CONSIDÉRABLES, JUGES, ET A QUELQUES-UNS DE SES AMIS ET DE SES DISCIPLES.

LETTRE PREMIÈRE.

AU GOUVERNEUR DE SÉVILLE.

Cette lettre est divisée en six chapitres, à cause des divers sujets dont elle parle.

Monseigneur,

Si je ne savais que Dieu vous a donné cette charité que saint Paul dit être patiente, j'aurais une grande confusion de la faute que j'ai faite de demeurer si longtemps à repondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Et si je ne me défiais de cet amour-propre qui porte les hommes à excuser leurs fautes au lieu de les avouer, je pourrais, pour diminuer la mienne, alléguer mes occupations indispensables et mes maladies continuelles, qui ne me permettent pas de faire ce que je devrais et désirerais. J'ai cru aussi que votre vie et votre conduite dans votre charge étant, grâces à Dieu, plus dignes d'être imitées que d'avoir besoin de mes avis, je pourrais différer une réponse qui ne vous était pas nécessaire. J'obéirai néanmoins à ce que vous me témoignez désirer de savoir mes sentiments sur certains sujets, dans la confiance que j'ai que Dieu, en considération de votre vertu et du bien public, me mettra quelque chose dans l'esprit qui pourra ne vous être pas inutile.

CHAPITRE I.

Des qualités nécessaires pour bien gouverner : et qu'encore qu'on les ait, c'est se rendre indigne des charges que de les désirer.

Le modèle que Dieu a proposé aux personnes de toutes conditions, pour se bien acquitter de leur devoir, a été son Fils unique Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi sa vie doit être notre exemple, et sa doctrine notre instruction, puisque ce sera par elles que nous serons jugés. La voix qui se fit entendre du ciel sur le Thabor nous l'a appris par ces paroles : *C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection : écoutez-le* (*Matth.*, XXVII, 5). Notre Sauveur nous a souvent exhortés aussi à imiter sa vie, tant en l'exercice des vertus qu'en la mortification, et en l'amour qu'il nous a témoigné en mourant pour notre salut. Cette obligation regarde généralement les petits et les grands : ces premiers, afin que, n'ayant à rendre compte que d'eux-mêmes, ils veillent sur leurs actions; et les autres, qui sont établis en autorité, afin que, sans négliger ce qui les touche, ils prennent soin de ceux qui leur sont soumis. Car ce n'est pas un moindre défaut de n'être bon que pour soi que de ne l'être que pour autrui : et ceux-là seuls passeront pour grands dans le royaume de Dieu, qui étant bons pour eux-mêmes et pour les autres, prennent tant de soin de satisfaire à ces deux obligations, que l'une ne les fait point manquer à l'autre. Mais qui est capable d'agir de la sorte, dit saint Paul (I *Cor.*, II)? Nul, sans doute, s'il n'est soutenu que de ses propres forces : ce qui a fait dire à Platon et à d'autres philosophes, éclairés seulement de la lumière naturelle, qu'un homme sage ne doit ni demander, ni même désirer les charges qui lui donnent de l'autorité sur les autres, quelque bonnes

qualité qu'il ait, et que c'est s'en rendre indigne que de les rechercher. N'est-il pas étrange qu'étant si difficile de trouver des hommes qui aient toutes les parties nécessaires pour se bien conduire eux-mêmes, quoiqu'ils s'efforcent de les acquérir, il y ait des gens assez téméraires pour se croire capables de se conduire eux-mêmes et les autres, quoiqu'ils n'aient point travaillé à se corriger de leurs propres défauts, ou assez insensés pour ne se soucier pas de se perdre en prétendant de servir aux autres? S'ils considéraient quel sera le compte que Dieu leur demandera, et cette menace du Saint-Esprit : *Ceux qui auront eu de l'autorité sur les autres seront très-sévèrement jugés* (*Sap.*, VI), ne devraient-ils pas trembler plutôt que de s'engager dans un tel péril, puisqu'il y en aura si peu, de ceux mêmes qui n'auront eu soin que d'eux, qui puissent passer pour innocents?

Ce sentiment des philosophes est aussi confirmé par le Saint-Esprit, dans ces paroles de l'Ecclésiaste : *Ne désirez point d'avoir autorité sur les hommes, ni que le roi vous établisse dans une place honorable* (*Eccles.*, VII, 5). Et nous voyons dans saint Paul (*Heb.*, V, 5) que Jésus-Christ, qui doit être notre modèle, n'a point pris par lui-même la qualité glorieuse de pontife, mais l'a reçue de celui qui lui a dit : *Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui* (*Ps.* II, 7).

Je vous parle ainsi, monseigneur, d'autant plus hardiment, que je sais que vous avez été si éloigné de vous mettre dans ce péril en recherchant la charge que vous possédez, que vous ne vous y êtes engagé que pour obéir à celui à qui il ne vous était pas permis de désobéir. Ainsi, puisque Dieu vous a fait la grâce de n'y entrer que par la véritable porte, qui est Jésus-Christ, il ne vous reste qu'à le prier de continuer à vous assister dans les suites, comme il a fait dans les commencements, et de vous si bien instruire de la manière dont vous devez vous acquitter de votre charge, que non-seulement vous évitiez qu'il vous condamne, mais ayez sujet d'espérer qu'il vous récompensera, selon qu'il l'a promis à ceux qui se seront fidèlement acquittés de semblables emplois, lorsqu'il a dit : *Heureux les serviteurs qui agiront de la sorte : leur maître les établira sur tous ses biens* (*Luc*, XII, 43).

CHAPITRE II.

Des qualités d'un bon gouverneur, et particulièrement de la fermeté qu'il doit avoir pour rendre la justice, et du soin qu'il doit prendre de se bien examiner sur la pureté.

Considérez, monseigneur, ce divin Sauveur que vous devez vous proposer pour modèle; mais considérez-le très-attentivement, parce qu'il n'y a rien en lui qui ne doive être imité. Arrêtez-vous particulièrement à regarder son cœur, puisqu'il a dit que *c'est du cœur que procède ce qui paraît en l'extérieur* (*Matth.* XV). Représentez-vous souvent ces paroles de David en parlant de lui : *Le zèle de votre maison me dévore, et toutes les injures que l'on vous fait retombent sur moi* (*Ps.* LXVIII, 12). Remarquez que sa douleur des offenses commises contre Dieu était plus insupportable à Jésus-Christ que celle qu'il ressentait des blessures de cette cruelle couronne dont les épines lui perçaient la tête, parce que ce zèle, dont il brûlait pour la gloire de son Père était si grand, que l'on peut dire qu'il le dévorait. Il n'en faut point de meilleure marque, et de sa charité pour nous, que ce qu'il sacrifia son honneur et sa vie pour faire qu'au lieu que son Père continuât d'être offensé il fût honoré, et que nous fussions sauvés au lieu d'être condamnés.

Si vous voulez donc, monseigneur, bien exercer votre charge, il faut que votre cœur brûle d'un semblable zèle. Sans cela, un homme, établi en autorité, n'est qu'une apparence sans existence, un corps sans âme

et un sacrifice sans feu pour l'offrir à Dieu. Ce zèle doit être dévorant, parce qu'il doit faire le même effet, dans celui qui exerce une charge publique, que la chaleur naturelle fait sur l'aliment, qu'elle convertit en la substance de celui qui le prend. C'est pourquoi Aristote nomme le magistrat une loi vivante, à cause qu'il doit être animé d'un feu si vif, qu'il en soit tout embrasé, et avoir tant d'amour pour l'honneur de Dieu et le bien public, que, lorsqu'il s'agit de leur intérêt, il ne considère ni sa fortune, ni sa vie, pour se bien acquitter de sa charge. Ainsi il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit d'être un véritable gouverneur, un véritable magistrat, et de remplir tous les devoirs que de tels noms demandent, parce que, pour agir en personne publique et être dans la disposition de faire du bien à plusieurs aux dépens même du sien propre, il faut avoir un cœur élevé au-dessus de la condition d'un particulier, puisqu'autrement on recule bientôt au lieu de s'avancer, dans un emploi qui demande tant de capacité et de vertu.

Vous voyez, monseigneur, que j'ai passé du zèle à l'amour, parce que l'amour produit le zèle; car lorsque nous aimons véritablement quelqu'un, nous travaillons de tout notre pouvoir à lui procurer du bien et à le garantir du mal, et que tel est cet amour, tel est ce zèle. Ainsi, comme l'on ne peut attendre que de faibles effets d'une faible cause et que des enfants infirmes d'un père malsain, il est si vrai qu'il ne doit y avoir rien de faible dans l'amour qui doit produire ce zèle, dont on a besoin pour satisfaire à tous les devoirs d'une grande charge, que les lois du paganisme s'accordent avec celles du christianisme dans la créance qu'il oblige à exposer même sa vie pour le bien public. L'Ecriture nous le représente comme ayant une force toute extraordinaire, lorsqu'elle dit : *L'amour est fort comme la mort, et son zèle est inflexible comme l'enfer* (*Cant.*, VIII). De quels termes plus forts pouvait-elle user pour exprimer la grandeur de cet amour et de ce zèle, que de les comparer à la mort et à l'enfer, puisque la mort exerce son empire sur toutes les créatures vivantes, et que l'enfer retient éternellement enchaînés ceux qu'il a une fois reçus dans son épouvantable prison? Peut-on douter, après cela, que cet amour et ce zèle ne doivent être si puissants, qu'il n'y ait point d'obstacles qu'ils ne s'efforcent de surmonter, quelque grands qu'ils soient, tant à cause des oppositions qui se rencontrent au dehors que de celles que les intérêts particuliers forment au dedans, qui, toutes jointes ensemble, sont comme les eaux d'un torrent qui tâchent d'éteindre le feu de cet amour plein de zèle, qui oblige de fouler aux pieds toutes les considérations humaines, pour ne penser qu'à servir Dieu et le public? Il faut donc que celui qui entre dans une grande charge s'examine soigneusement, pour connaître s'il a un tel amour pour l'un et pour l'autre, qu'il puisse, comme un vin très-fort, l'enivrer et le faire comme sortir de soi-même, pour oublier tous ses intérêts et devenir le père de plusieurs, par la protection qu'il leur donnera, et leur esclave, si l'on peut parler ainsi, par un travail infatigable pour procurer leur bonheur. Il faut qu'il renonce à toute l'affection de la chair et du sang, et qu'il ne connaisse plus ni ses proches, ni ses particuliers amis, mais leur dise ce que Jésus-Christ dit à sa très-sainte mère aux noces de Cana : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi* (*Joan.*, II, 4)? Quelle proximité peut être plus grande que celle du Fils de Dieu et de sa très-sainte mère? et néanmoins il ne lui accorda pas sa prière, parce qu'il jugea qu'il importait à l'honneur de son Père éternel de ne faire des miracles que dans le temps qu'il l'avait ordonné. Cet exemple nous apprend à ne considérer que la volonté de Dieu, sans s'arrêter, pour peu que ce soit, à tout ce qui n'y est pas conforme. Jésus-Christ fut attaché en public, tout nu, à la croix, parce qu'il exerçait une fonction publique, en agissant comme rédempteur de tous les

hommes. Et ceux qui sont dans les charges publiques doivent, à son imitation, être dépouillés de toutes affections particulières, pour se revêtir de l'amour du public, s'ils veulent que leur travail soit utile aux autres.

On dit ordinairement que celui qui compte pour quelque chose un maravédis ne vaut pas un maravédis. On peut dire de même qu'encore qu'une personne publique puisse avoir du bien et d'autres avantages temporels, il n'y a rien qu'elle ne doive sacrifier à l'intérêt du public; et pour peu qu'elle s'attache d'affection à quelque chose, quelque petite qu'elle soit, sans être disposée dans son cœur à la donner pour le bien commun, cette affection ralentit insensiblement son ardeur dans les fonctions de sa charge. Dieu, pour nous empêcher de tomber dans une telle faute, a eu la bonté d'avertir ceux qui prétendent aux grands emplois, de ne s'y point engager sans s'être examinés eux-mêmes, pour connaître s'ils en sont capables. Et qu'y a-t-il de plus raisonnable, puisque celui qui veut se charger d'un grand fardeau essaie diverses fois de le porter; et s'il le reconnaît trop disproportionné à ses forces, il se garde bien de l'entreprendre? Cette question est clairement décidée par ces paroles du Saint-Esprit : *N'affectez point d'être juge, si vous ne vous sentez avoir assez de vertu pour vous opposer à l'injustice sans appréhender le pouvoir des grands, et vous rendre ainsi indigne de votre charge* (*Eccles.*, VII, 6).

Pour avoir la force nécessaire pour punir les crimes, il faut avoir surmonté dans son cœur ses propres affections, qui peuvent faire craindre ceux qui sont puissants et être un obstacle à la perfection que demande la fonction d'une charge, comme on le voit par la manière dont Notre-Seigneur parla à ses apôtres lorsqu'il les envoya travailler au salut des âmes (*Luc*, X), et par ces paroles du prophète Elie à son disciple Elisée, quand il lui ordonna d'aller ressusciter un mort : *Ne saluez personne dans votre chemin; et si quelqu'un vous salue, ne lui rendez point son salut* (IV *Reg.* IV), parce que celui qui travaille pour le bien du public doit s'en acquitter de telle sorte, que rien ne soit capable de l'en divertir, soit en voulant plaire à quelqu'un, ce que ce mot de *saluer* signifie, soit en recevant quelque faveur ou en acceptant quelque présent, ce que ces autres mots, *être salué*, signifient aussi. Il faut, au contraire, renoncer à tout pour accomplir la loi de Dieu et être du nombre de ceux à qui l'Ecriture donne cette louange par la bouche de Moïse : *Ils ont dit à leurs pères, à leurs mères et à leurs enfants : Nous ne vous connaissons point* (*Deut.*, XXXIII, 9), et ont ainsi observé la loi de Dieu : ce qui les rendra participants à cette bénédiction prononcée ensuite : *Donnez, Seigneur, votre bénédiction à cette fermeté invincible, et que ces œuvres vous soient agréables.* Car n'est-il pas juste que Dieu bénisse la fermeté de ceux qui soutiennent fortement les intérêts du public, et que ceux qui ont en cela de la faiblesse perdent ce qu'ils pouvaient avoir de bon, suivant ces paroles de l'Evangile : *On donnera encore à celui qui a déjà, et il sera comblé de biens; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a* (*Matth.*, XII, 13).

Je me suis beaucoup étendu sur ce qui regarde l'amour et le zèle, parce qu'il importe extrêmement de graver dans votre cœur que comme ces vérités sont les plus importantes de toutes pour le salut, elles le sont aussi pour se bien acquitter des charges publiques et détromper ceux qui s'imaginent que le bon gouvernement d'une ville consiste à en bien entretenir les fortifications, à la pourvoir de vivres, à punir les crimes et à conserver chacun dans ce qui lui appartient. Tout cela est bon et nécessaire, mais il ne suffit pas; et la principale fin que se doit proposer celui qui gouverne, est, selon tous les politiques, de rendre les habitants vertueux. Car comme la vertu est dans l'âme, et que l'âme

est la principale partie de l'homme, il faut régler de telle sorte ce qui regarde le public, que l'on prenne principalement soin de l'âme, puisque c'est le plus important et à quoi tout le reste doit tendre, sans toutefois négliger ce qui est moins important.

Ainsi l'amour de l'honneur de Dieu et du bien public ne se contente pas de ne produire qu'un bien médiocre : il travaille de tout son pouvoir à faire que Dieu soit servi, et que toute la ville se porte à acquérir le plus grand de tous les biens, qui est la vertu et une vertu chrétienne.

La seule lumière naturelle montre qu'un gouverneur est obligé de prendre soin de maintenir les citoyens dans une grande union et dans une vertu humaine; mais la lumière de la foi ajoute à cela que comme notre sainte religion a une fin plus excellente, elle veut que le gouverneur temporel travaille aussi à l'édification des âmes et les porte à rendre la soumission qu'elles doivent au pouvoir spirituel. Car ce n'est pas en vain que l'Ecriture dit que *le royaume des fidèles est un royaume sacerdotal*, parce qu'il ne doit pas seulement être gouverné par la raison humaine : il faut qu'il le soit aussi par la loi de Dieu, afin qu'il devienne saint et chrétien, en passant de ce qui est humain à ce qui est divin, ainsi que dans le baptême on ajoute un nouveau nom à celui que l'on a apporté en venant au monde. Or, cela ne se peut si le cœur du gouverneur ne brûle de l'amour de l'honneur de Dieu et du désir de rendre les citoyens vertueux.

Il ne suffit pas aussi, pour bien gouverner, de punir les crimes; car, encore que cela soit nécessaire, c'est principalement aux officiers de la justice à prendre ce soin. Et comme la mort d'un homme par les mains d'un bourreau est une chose si fâcheuse, tant parce qu'elle fait perdre un citoyen à la république, que par les suites si douloureuses qu'elle attire sur toute une famille, il n'y a rien que l'on ne doive faire pour éviter, s'il est possible, d'en venir à une telle extrémité. Mais quand les remèdes que l'on tâche d'y apporter sont inutiles, on ne peut se dispenser de punir des coupables, pour assurer le bien, l'honneur et la vie des bons citoyens. Xenophon et d'autres philosophes, qui ont traité de la manière de gouverner les républiques, sont de ce sentiment, qu'il vaut mieux tâcher de prévenir les crimes que de les punir quand on les a commis, et que les bonnes mœurs sont préférables aux bonnes lois. Ainsi, quoique le châtiment fasse partie du bon gouvernement, il est encore meilleur de s'efforcer de rendre les citoyens si vertueux, qu'ils observent les lois avec joie. Car autrement, qu'est-ce que les bonnes lois sont aux méchants, sinon un fardeau que leurs faibles épaules ne sauraient porter, et un sujet d'ajouter crimes sur crimes en violant ces lois, par une inclination au mal d'autant plus grande qu'elles sont meilleures? ce qui oblige un bon gouverneur de s'efforcer, par tous les moyens possibles, de corriger cette mauvaise inclination.

CHAPITRE III.

De la manière dont on doit châtier les crimes, avec compassion, avec douleur, et en priant pour les coupables.

Ceux qui s'imaginent qu'il suffit, pour bien gouverner, de faire de bonnes lois et de punir ceux qui les violent, se trompent fort; car, puisque les lois si justes que Dieu lui-même donna sur la montagne de Sina, avec menaces d'un châtiment terrible si l'on y contrevenait, n'ont pu rendre bons ceux qui les ont reçues, c'est une grande erreur de croire que les lois des hommes seront plus religieusement gardées. Mais l'amour de Jesus-Christ pour eux et sa compassion de les voir perdus pour avoir contrevenu à cette sainte et première loi, l'a fait descendre du ciel pour nous donner une nouvelle loi que le mérite de ses travaux,

de ses souffrances et de sa mort rendent plus facile à accomplir. Que si nous considérons attentivement une conduite si pleine d'humilité et d'amour, nous trouverons qu'elle ne nous donne pas seulement sujet de rendre des actions infinies de grâces à ce divin Rédempteur, mais qu'elle propose à ceux qui gouvernent, et particulièrement aux rois, un exemple admirable de ce qu'ils sont obligés de faire, qui est de ne se pas contenter de bien ordonner, ce qui se peut sans avoir de l'amour pour leurs peuples, mais de descendre comme de leur trône par leur bonté, et oublier les plaisirs et les délices pour travailler, à la sueur de leur visage, à amollir la dureté du cœur de leurs sujets s'ils veulent mériter le nom de princes chrétiens en imitant Jésus-Christ. Comme il y en a peu qui soient instruits de cette obligation des grands et de tous ceux à qui leurs charges donnent de l'autorité sur les peuples, ils se mettent peu en peine d'agir envers eux comme de bons pères agissent envers leurs enfants pour les rendre vertueux; ils se contentent, après être entrés dans ces charges, de les posséder, et se flattent même de l'espérance que Dieu leur donnera la récompense qu'il a promise à ceux qui s'en acquittent dignement. Mais que lui répondront-ils lorsque, paraissant devant son juste jugement et lui représentant la punition qu'ils auront faite des méchants qui ont violé ses lois, il leur demandera si pour n'être point obligés d'en venir à un châtiment si fâcheux, quels bons exemples ils ont donnés à ceux qui leur étaient soumis, quelles remontrances paternelles ils leur ont faites, et quelles instructions ils leur ont procurées pour les porter à la vertu. A quoi il ajoutera : comment, n'ayant point ces bonnes semences en eux-mêmes, ils pouvaient espérer de recueillir une abondante moisson de vertu.

Le cœur de l'homme est comme une source dont si elle est claire, l'eau des ruisseaux qui en coule est claire aussi, et si elle est bourbeuse, l'eau en est sale. Ainsi quand on se contente de nettoyer la terre que cette eau bourbeuse avait gâtée, au lieu de nettoyer la source d'où elle tirait sa corruption, cette source recommence aussitôt de donner de l'eau sale comme auparavant, et c'est en cette manière que la vie de ces coupables que l'on punit est devenue criminelle, et que celle de ceux qui les punissent l'est aussi par le peu de soin qu'ils ont eu d'empêcher qu'ils se rendissent dignes du châtiment que l'on en a fait; au lieu que, si l'on avait travaillé, comme on y était obligé, à nettoyer cette source, elle aurait, par ses pures eaux, fait produire à ces âmes des vertus qui auraient procuré leur salut dont une telle négligence a causé la perte.

Voilà quel sera le compte, et encore plus exact, que Dieu demandera avec des paroles épouvantables aux personnes établies en autorité, qui, parce qu'ils n'ont point d'amour pour ceux sur qui leur pouvoir s'étend, ne travaillent pas à les rendre bons. Ils connaîtront alors quelle erreur c'est de s'imaginer qu'il leur suffit de les châtier de leurs crimes, sans se mettre en peine de les empêcher d'y tomber, et d'agir ainsi en maîtres très-rigoureux au lieu qu'ils devraient agir en pères très-charitables.

L'amour n'est pas seulement nécessaire pour se bien acquitter de ce devoir si important de travailler à rendre bons ceux sur qui l'on a de l'autorité, il l'est aussi pour se conduire dans la punition des crimes, lorsque l'on est contraint d'en venir à cette extrémité, parce que châtier sans avoir de l'amour pour ceux qu'on châtie, est une espèce de vengeance et de cruauté, et ainsi un châtiment contraire à l'humanité et encore beaucoup plus à la charité chrétienne; car un homme doit avoir compassion d'un autre homme; et, quoique la justice l'oblige à le punir, il ne lui est pas permis de se dépouiller de ce sentiment de bonté et de miséricorde pour une personne de semblable nature que lui. Il doit

considérer qu'il peut lui-même tomber et est peut être déjà tombé dans quelque péché encore plus grand que celui pour lequel il l'a condamné.

La miséricorde étant l'une des principales vertus d'un chrétien, elle doit être si profondément enracinée dans son cœur, que l'on puisse dire qu'il a des entrailles de miséricorde, en se souvenant que c'est par une pure miséricorde qu'il a été créé, qu'il a été fait chrétien, qu'il a reçu le pardon de ses péchés lorsqu'il s'en est repenti, qu'il a été préservé d'en commettre encore plusieurs autres, et enfin que c'est par la pure miséricorde de Dieu qu'il espère d'être sauvé. Ainsi, quelle apparence y a-t-il que celui qui a tant de besoin de miséricorde refuse de la faire à son prochain en la manière qu'il le peut? C'est pourquoi un particulier doit pardonner les injures qu'il a reçues, et une personne publique ne doit pas seulement modérer le châtiment autant que la justice le permet, mais sentir de la douleur d'être contraint d'user de remèdes si violents contre celui que la charité l'oblige de regarder comme son frère. Dieu même, ce souverain juge, lui en donne l'exemple par cette manière dont il parle dans Isaïe : *Hélas! je serai vengé de mes ennemis* (*Isai.*, II); ce qui montre que sa compassion précède le châtiment qu'il fait des méchants. Jésus-Christ en a usé de la même sorte, car il a pleuré sur Jérusalem auparavant que de l'avoir châtiée (*Luc.*, XIX). Puis donc que le Créateur, qui peut avec tant de justice punir les coupables qui l'ont offensé, a de la compassion pour eux avant que de les châtier, à combien plus forte raison un juge doit-il en avoir? Peut-on dormir tranquillement durant la nuit qui précède la sentence de mort que l'on est obligé de prononcer? et un juge chrétien ne doit-il pas gémir et prier Dieu de faire miséricorde à celui qu'il se trouvera contraint de condamner le lendemain? C'est ainsi qu'il faut agir pour satisfaire à ce que l'on doit à son prochain, et attirer sur soi-même par cette compassion celle de Notre-Seigneur, afin qu'il nous soit favorable lorsque, de juge que l'on est présentement, on se trouvera coupable et obligé de paraître devant son redoutable tribunal en ce jour terrible où il jugera les vivants et les morts.

Une personne établie en autorité ne pouvant agir d'une manière qui lui est si importante si elle n'a de la charité, il est visible qu'elle en a besoin tant pour empêcher autant qu'il se peut que l'on ne commette des crimes, que pour les punir chrétiennement. Il y a encore plusieurs autres choses en quoi la charité peut servir à une personne établie en autorité pour se bien acquitter de sa charge, dont l'une est de ne pas renfermer la justice et la charité dans des bornes aussi étroites que sont celles que l'usage ordinaire y met, mais de considérer ce que demande le zèle de l'honneur de Dieu, le bien public et même l'intérêt des particuliers en des rencontres particulières : comme, par exemple, il est certain que les lois n'obligent point de prêter de l'argent à ses proches ni encore moins à d'autres, soit pour les tirer de la nécessité ou pour les garantir de quelque occasion de pécher, à moins que ce ne fût un père, ou un pasteur, ou quelque autre occasion semblable; mais la loi de la charité s'étend plus loin que celle de la justice ordinaire, et condamne souvent à des peines éternelles ceux que l'autre absout; car, si cette loi de la charité oblige à empêcher ce qui peut apporter un notable préjudice au prochain dans ce qui regarde le temporel, à combien plus forte raison le doit-elle faire dans ce qui regarde le spirituel? Ainsi, comme une personne établie en autorité n'est pas seulement obligée par le devoir de sa charge de faire observer les lois particulières, mais aussi de veiller sur ce qui regarde l'honneur de Dieu et le bien public, qui doute que, s'il se commet quelque irrévérence dans l'Eglise ou quelque autre chose contraire à l'honneur de Dieu, un gouverneur ne soit obligé d'en

faire le châtiment, comme aussi d'empêcher de tout son pouvoir que le luxe dans les habits, dans les meubles, dans les festins et autres choses semblables, ne se glisse dans la ville où il commande, parce que la loi de la charité est comme une loi générale qui doit empêcher tout ce qui est préjudiciable au public et qui appauvrit les citoyens par de semblables excès? Que si ce gouverneur reconnaît quelques-uns de ces esprits turbulents ou sujets à s'enivrer, ou à d'autres vices, quoique la coutume et l'usage ordinaire ne l'obligent pas à y remédier, la loi de Dieu l'y oblige, puisque c'est un devoir de la charité que les personnes publiques sont plus engagées à exercer que non pas les particuliers, parce que le précepte de procurer le bien du prochain et le garantir de mal oblige davantage ceux qui ont plus de moyens de le faire; ce qui a fait dire à saint Grégoire, que l'on demande un plus grand compte à celui qui a le plus reçu, en quoi il n'a fait que répéter ce que Jésus-Christ lui-même a dit dans la parabole des talents, qui montre qu'il ne se contente pas que l'on conserve les grâces qu'il accorde, mais qu'il veut qu'on les fasse profiter ; ce que le même saint Grégoire dit se devoir entendre du bien que l'on peut faire à son prochain et du mal dont on peut le garantir. Une si importante vérité ne doit-elle pas faire trembler ceux qui croient que leur pouvoir et leurs richesses ne les obligent à faire du bien que lorsqu'ils ne peuvent s'en exempter? Et quel compte n'auront point aussi à rendre ceux qui sont établis en autorité, de ce qu'au lieu d'employer leur pouvoir pour le bien commun de ceux sur qui il s'étend, ils s'en servent pour procurer des mariages avantageux à leurs enfants, faire plaisir à leurs amis, et autres choses semblables, employant ainsi à leur propre usage les talents qui leur ont été confiés! Que si ces personnes à qui les charges donnent tant de pouvoir voulaient considérer attentivement ce que je viens de représenter, et en faire un bon usage tant par eux-mêmes que par ceux qu'ils feraient agir sous leur autorité, le public en recevrait tant d'avantage, que l'on verrait bientôt une réformation entière ou au moins un si grand changement dans les mœurs et dans la discipline, qu'ils passeraient, dans ce grand jour du jugement de Dieu, pour ces fidèles serviteurs qui auraient tellement fait profiter les talents qu'il leur aurait mis entre les mains, qu'ils l'entendraient leur dire de sa propre bouche : *Entrez, serviteur fidèle, dans la joie de votre Seigneur*, lorsqu'il dirait en même temps à ceux qui n'auraient pas fait profiter les talents qu'il leur aurait confiés, ces paroles foudroyantes : *Qu'on leur lie les pieds et les mains, et qu'on les précipite dans les ténèbres extérieures* (*Matth.*, XXII, 13), c'est-à-dire dans les flammes éternelles.

Combien grand est donc le pouvoir de la charité, et combien est-elle nécessaire pour exercer une charge publique, puisque l'on peut par son moyen mériter de si grandes récompenses, et que sans elle on tombe dans une condamnation à laquelle on ne saurait penser sans horreur!

De grands saints ont dit que ce que l'œil est dans le corps, celui qui gouverne l'est dans la république, parce que pour bien gouverner, il faut que la lumière de la prudence emploie tous les moyens nécessaires pour arriver à la fin qu'elle se propose, qui est la paix et le règlement des mœurs des citoyens, selon ce que le Saint-Esprit dit dans l'Ecriture : *Un juge sage jugera le peuple, et la domination d'un prince prudent sera assurée* (*Eccles.*, X, 1). On peut dire de celui qui gouverne sans avoir cette prudence : Que *si un aveugle conduit des aveugles, ils tomberont tous dans la fosse* (*Marc*, XV), et qu'ainsi en se perdant il perdra les autres, suivant ces paroles de l'Ecclésiaste : *Un roi imprudent cause la perte de son peuple, et les villes deviennent peuplées par la conduite des sages* (*Eccles*, X, 3). Car une ville ressemble

à un vaisseau, ce qui fait que l'on donne le même nom au gouverneur et au pilote qui conduisent l'une et l'autre, et montre que la prudence n'est pas moins nécessaire pour bien gouverner que l'art l'est à un pilote pour se bien servir du gouvernail : en quoi la difficulté est d'autant plus grande lorsqu'il faut naviguer sur des mers pleines d'écueils, de bancs de sable, de courants d'eau, de fréquentes et grandes tempêtes et de plusieurs autres périls qui ne rendent presque cette navigation connue que par les naufrages de ceux qui l'ont tentée.

Mais toutes ces difficultés, quoique si grandes, n'approchent point de celles qui se rencontrent dans le gouvernement politique, parce qu'il y a toujours tant de vents contraires, qu'encore qu'il n'en paraisse point au dehors, les passions des citoyens embarqués dans ce vaisseau en excitent toujours entre eux de si violents, qu'ils forment une guerre civile plus dangereuse que ne l'est une navigation sur la mer. Car étant difficile, comme dit Platon, de se rendre maître de l'esprit de l'homme, combien est-il plus difficile de dompter par la raison tant de personnes de différentes conditions, d'esprits différents et de différentes humeurs ; les uns riches, les autres pauvres; les uns habiles, les autres incapables ; les uns superbes, les autres humbles, et enfin les uns bons et les autres méchants ? Il faut pour cela cette prudence dont parle saint Paul lorsqu'il dit : *Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous* (I *Cor.*, XXII). Ajoutez que nos péchés font que depuis fort longtemps les villes sont si mal gouvernées, que l'on n'y reconnaît presque plus aucune trace de l'ancienne discipline ; le déréglement est tel, que les hommes croient qu'on leur fait tort d'entreprendre de les corriger, et l'établissement de l'ordre par l'observation des anciennes coutumes passe dans leur esprit pour des nouveautés.

C'est donc avec grande raison que Sénèque compare ceux qui entreprennent de gouverner une ville ou une république à un médecin qui s'engagerait dans un hôpital à traiter plusieurs malades de diverses maladies, puisqu'il n'y en a point de si dangereuses et de si difficiles à guérir que celles de l'âme, ni dont les malades aient plus d'horreur des remèdes que le médecin leur propose. Outre qu'un corps n'a d'ordinaire qu'une maladie, au lieu qu'il se rencontre plusieurs vices dans une même personne, et quelques-uns contraires aux autres.

Entre les choses que des gens fort habiles ont écrites touchant la conduite que demandent des cures si importantes, l'une est que le gouverneur soit naturellement prudent et sage, et c'est aussi la première qualité que le concile de Carthage dit être nécessaire à un évêque, parce qu'il est si difficile de combattre son naturel, qu'il arrive rarement qu'on le puisse surmonter. Platon ne craint point aussi d'assurer qu'une république ne saurait subsister si l'on n'emploie les hommes à ce que leur inclination les porte, parce que c'est le moyen de faire que chacun excelle dans sa profession par le plaisir qu'il prend à l'exercer, et qu'ainsi tous en profitent.

Mais, pour parler chrétiennement, on peut dire que la prudence naturelle est un don de Dieu qui peut servir de fondement pour acquérir la sagesse. Néanmoins si l'on se contente de cela seul, on n'est pas capable de bien gouverner, non plus que la terre, quelque fertile qu'elle soit par elle-même, ne saurait produire de bons fruits, si elle n'est cultivée. Ce qui a fait croire à ce philosophe qu'encore que l'on ait beaucoup d'esprit et plusieurs autres bonnes qualités, il est difficile de bien gouverner sans prendre conseil d'autrui ; sur quoi l'on rapporte d'un autre philosophe, qu'ayant été fait esclave et exposé

en vente par son maître, lorsqu'on lui demanda ce qu'il savait faire, il répondit qu'il savait commander à des hommes libres ; je laisse à juger s'il disait vrai : le gouvernement des âmes étant, comme dit saint Grégoire, la science des sciences, parce que la fin du législateur doit être de rendre les hommes vertueux, ce qui n'est autre chose que gouverner des âmes.

CHAPITRE IV.

Des moyens de bien gouverner. Du choix des juges ; et avis sur ce sujet.

On peut, pour apprendre à bien gouverner, tirer de l'avantage de la lecture des philosophes qui ont traité de cette matière. Car encore que ce qu'ils ont écrit ne convienne pas en tout à notre religion ni au siècle dans lequel nous vivons, il y a plusieurs choses qui peuvent nous être utiles, quand ce ne serait que d'y apprendre combien la conduite que l'on tient aujourd'hui dans ce qui regarde les affaires publiques est inférieure à celle de ces temps-là, et combien entre ceux qui gouvernent maintenant, il y en a peu qui sachent ce que c'est que de gouverner et ce qu'ils sont obligés de faire pour se bien acquitter de leurs charges, tant la corruption de nos mœurs surpasse celle de ces peuples qui n'étaient éclairés que de la lumière naturelle.

Ceux qui gouvernent ont besoin d'être instruits des lois du royaume et même de celles des autres pays pour augmenter leur capacité, s'ils en ont, et en acquérir, s'ils n'en ont pas.

Les politiques ont aussi remarqué qu'il ne faut pas confier le gouvernement à des jeunes gens, parce que l'expérience nécessaire pour gouverner avec prudence leur manque, et l'Ecriture sainte fait voir combien cela est véritable ; car Dieu commanda à Moïse de ne choisir pour juges que des vieillards, et le juge que le prophète Daniel vit en songe était âgé et avait les cheveux blancs. Rien n'est plus dangereux, principalement à un juge, que d'être attaché à son propre sens, et il faut préférer dans le gouvernement un homme moins habile, mais sans présomption, à un plus habile qui aurait trop bonne opinion de lui-même, parce que le défaut de ce dernier est sans remède, au lieu que l'autre peut recevoir un grand secours du conseil des sages, et ainsi réussir beaucoup mieux que celui qui n'en prend que de lui-même. Le plus sage de tous les rois l'a dit en ces termes : *Un homme de peu d'esprit est préférable à celui qui se croit sage* (*Prov.*, XXVI, 12). Et l'histoire sainte et les profanes sont pleines d'exemples de personnes qui ont très-bien réussi en prenant conseil, et d'autres qui se sont perdues pour n'avoir suivi que leur propre sens. Si un homme n'est pas tout à fait habile, il doit demander conseil ; et le Saint-Esprit a dit aussi par la bouche de Salomon : *Le sage prendra conseil et en deviendra encore plus sage, et celui qui aura de l'intelligence acquerra par ce moyen l'art de gouverner* (*Prov.*, I, 5). Sur quoi il faut remarquer que l'on ne doit prendre conseil que des sages, parce qu'autrement on courrait fortune de tomber dans la même faute que commit le roi Roboam, qui, pour avoir préféré le conseil des jeunes gens à celui des Anciens, perdit presque tout son royaume, n'en ayant conservé que la sixième partie (III *Reg.*, XII).

Un Philosophe dit avec raison que la colère et la précipitation dans les affaires sont entièrement contraires à un bon conseil ; c'est pourquoi il importe extrêmement que celui qui commande aux autres et qui ainsi a besoin d'être la lumière qui les conduit, ne s'aveugle pas de colère, parce qu'elle lui dérobe la connaissance de la vérité, quoi-

qu'il se persuade le contraire; car la colère étant une espèce de fureur qui enivre l'âme, ainsi que le vin enivre le corps, comment ceux qui s'y laissent emporter peuvent-ils juger sainement des choses? Platon dit que celui qui gouverne la république ne doit point boire de vin; et il est certain qu'un homme en colère est aussi peu capable de bien agir que s'il était ivre. C'est pourquoi saint Ambroise donna pour pénitence à l'empereur Théodose de faire différer durant trente jours l'exécution de la cruelle sentence qu'il avait prononcée dans la chaleur de sa colère contre la ville de Thessalonique. Et Socrate dit à son esclave : Je vous châtierais comme vous le méritez, si je n'étais point en colère. A combien plus forte raison ceux qui commandent non-seulement à des esclaves, mais à des personnes libres et même qualifiées, doivent-ils retenir leur colère, puisqu'elle peut produire de si dangereux effets et quelquefois même irrémédiables? Ainsi ils sont obligés de travailler de tout leur pouvoir avec l'assistance de Dieu à déraciner de leur cœur cette violente passion, pour mettre en sa place, au lieu, du venin qu'elle y répand, cette douceur qui les peut rendre imitateurs de ce souverain juge qui n'ordonne rien qu'avec une tranquillité d'esprit immuable.

Ceux qui gouvernent doivent aussi extrêmement éviter d'user de paroles rudes et offensantes, car elles nuisent plus qu'elles ne servent; au lieu que les paroles douces consolent ceux que l'on reprend et que l'on punit. Mais autant qu'un gouverneur doit être doux et modéré dans sa manière de parler, il doit être juste dans ses actions et sévère, s'il en est besoin. Je sais qu'il est fort difficile à un gouverneur d'avoir cette douceur si utile et si souhaitable, parce qu'outre la multitude des différents intérêts de tout un peuple, leur désobéissance, leurs déréglements, leurs animosités, leurs querelles et, ce qu'ils ne peuvent souffrir, le châtiment, sont de si grands sujets de colère à ce gouverneur, qu'il faut, pour ne s'y point laisser emporter, qu'il agisse avec la même circonspection que s'il était monté sur un cheval fougueux et marchait dans un chemin fort étroit, tout environné de précipices; et il doit veiller encore plus attentivement sur lui-même, s'il est d'un naturel colère et s'est quelquefois laissé emporter à cette passion; car c'est une grande faute à un homme sage de ne pas profiter de ses fautes. Ainsi il doit fort prendre garde à ne rien faire par colère et sans y avoir bien pensé, afin de se corriger peu à peu d'y avoir manqué, en se servant pour cela des moyens que je viens de dire. Mais après avoir donné assez de temps à délibérer, il doit exécuter promptement ce qu'il aura résolu, la précipitation à se résoudre et la lenteur à exécuter étant également blâmables.

Les affaires qui dépendent de la charge d'un gouverneur sont en si grand nombre, si importantes et si différentes, qu'outre les avis que j'ai proposés pour y agir avec prudence, il me reste encore à parler des plus nécessaires, et il n'y a pas sujet de s'en étonner, si l'on considère la difficulté qu'il y a de gouverner tant d'esprits si différents et dont chacun a besoin que l'on use envers lui d'une conduite particulière. Il faut user de douceur vers les uns, et de rigueur vers les autres; il faut punir ceux qui pèchent par ignorance ou par faiblesse d'une manière différente de ceux qui pèchent par malice; il ne faut pas agir de la même sorte dans une faute générale ou presque générale que dans une faute commise par un particulier. Il faut quelquefois dissimuler ce qui mérite châtiment pour éviter un plus grand mal, et d'autres fois attendre pour le punir un temps qui y soit plus propre; il faut, sans être méchant, se faire instruire de la malice des méchants, afin d'empêcher les effets par des moyens dont ils ne puissent se douter. Il faut savoir prévenir les soulèvements et les apaiser lors-

qu'ils arrivent; et enfin il faut qu'un gouverneur soit capable de tout, et soit tout à tous pour le bien de tous. Or comme dans une telle conduite où il entre tant d'actions particulières, et dans ces actions plusieurs circonstances différentes dont une seule suffit pour obliger à changer de résolution, il est si difficile de parler avec certitude de la manière dont la prudence oblige d'y agir, que les plus sages mêmes sont en cela de différents sentiments. L'histoire nous l'apprend, et nous voyons tous les jours dans les conseils que celui dont l'avis a le mieux réussi, l'a plutôt donné par hasard que par une prudence qui ait des règles certaines. C'est ce qui a fait dire aux philosophes que la variété des circonstances particulières les met au-dessus des règles; que c'est alors à la prudence d'en juger, et que quelque grande qu'elle soit, elle ne laisse pas de s'y tromper. Ainsi celui qui gouverne a besoin de la lumière d'en haut pour fortifier la sienne et y suppléer. Platon a connu cette vérité et en parle avec tant de certitude, qu'il ne craint pas de dire qu'une république ne sera jamais bien gouvernée et heureuse, si celui qui la gouverne ne s'unit de telle sorte à Dieu, qui est la vérité et la bonté même, qu'il n'agisse que par la lumière qu'il recevra de lui, et selon ses règles et ses lois. Ce grand philosophe donne à ce gouverneur le nom d'homme divin, parce, dit-il, qu'il est plus qu'homme, et qu'ainsi que l'on ne commet à aucun animal la garde des autres animaux à cause qu'il faut avoir une âme raisonnable pour s'en bien acquitter, on ne peut commander à des hommes, si l'on n'a un esprit élevé au-dessus du leur; et c'est, ajoute-t-il, ce qui lui fait donner à ce gouverneur le nom de divin. En vérité, il y a sujet d'admirer que ce philosophe ait compris une si grande vérité que l'on avait, tant de siècles avant sa naissance, apprise de Dieu. Car nous voyons dans le livre des Nombres, que Moïse se plaignant à lui de lui avoir imposé un aussi grand fardeau que celui de conduire tout le peuple d'Israël qu'il avait retiré de l'Egypte, il lui répondit : *Choisissez entre les Anciens soixante et dix de ceux que vous reconnaissez être les plus capables, afin qu'ils soient comme les maîtres du peuple; menez-les devant la porte du tabernacle de l'alliance, et je descendrai, vous parlerai et leur donnerai une partie de votre esprit, afin qu'ils vous aident à soutenir un si grand poids que vous auriez trop de peine à porter tout seul* (*Nomb.*, XI). Moïse, ayant exécuté ce commandement, Dieu donna à ces soixante et dix hommes une partie de l'esprit de cet admirable législateur, sans qu'il en souffrît aucune diminution; et ces personnes, se trouvant ainsi remplies d'un esprit céleste, prophétisèrent et continuèrent toujours à assister Moïse dans le gouvernement de ce peuple. Sur quoi il faut remarquer qu'encore que ce gouvernement ne fût que temporel, ces juges ainsi choisis eurent besoin d'un esprit surnaturel. Ainsi Moïse même, pour bien gouverner ce peuple dans ce qui regardait le temporel, consultait Dieu pour savoir de quelle sorte il punirait les désobéissants à sa loi; quel chemin il tiendrait pour arriver à la terre qu'il leur avait promise; quels chefs il choisirait pour envoyer à la guerre, et généralement sur tous les différends qui naissaient parmi ce peuple. Il était néanmoins très-savant dans la politique dont les Egyptiens étaient si instruits; ce qui montre combien la sagesse humaine est faible même en ce qui ne regarde que les choses temporelles. L'exemple de Josué, ce grand capitaine, le fit bien voir. Car encore qu'il eût été choisi de Dieu, lui et les principaux d'Israël se laissèrent tromper par les Gabaonites. Et afin que nous pussions profiter de cet exemple et avoir recours à Dieu par la connaissance de notre faiblesse, sa bonté n'a pas voulu que nous en ignorassions la cause. Ce fut qu'au lieu d'implorer son assistance pour savoir ce qu'ils devaient faire, ils s'arrêtèrent à des conjectures qui leur paraissaient suffisantes pour se déterminer, et accordèrent ainsi à ce

peuple ce qu'il leur demandait. Salomon, pour ne pas tomber dans une semblable faute, n'eut pas plutôt succédé à David, son père, au royaume d'Israël pour lequel Dieu l'avait choisi, que comparant le poids d'une aussi grande charge avec la faiblesse de l'esprit humain, l'appréhension de ne la pouvoir soutenir, lui fit demander ardemment à Dieu de lui donner la sagesse nécessaire pour bien régner et pour édifier un temple à son honneur, sans quoi il reconnaissait en être entièrement incapable, pour plusieurs raisons que l'Écriture exprime en ces mots dans la Sapience : *Les pensées des hommes sont incertaines et flottantes, et l'on ne saurait faire aucun fondement assuré sur leur prudence* (*Sap.*, IX). Et afin que personne ne s'imagine d'avoir un esprit qui l'élève au-dessus de ces règles, et qu'il puisse se conduire par lui-même, nous lisons dans le livre des Proverbes, inspirés par le Saint-Esprit à ce même prince : *Celui qui met sa confiance en son cœur est un insensé* (*Prov.*, XXVIII, 26). Que si l'on dit que la jeunesse de Salomon et ce que peut-être il n'avait pas naturellement l'esprit excellent l'obligeaient d'avoir ainsi recours à Dieu, on trouvera dans son livre de la Sagesse une réponse à cette objection qui comprend généralement tous les hommes. Voici ses paroles : *Quelque habile que puisse être un homme, sa science n'est qu'ignorance, et sa conduite qu'imprudence, si la sagesse de Dieu ne l'assiste* (*Sap.*, IX). Et ensuite : *Qui sera celui qui pourra pénétrer les conseils de Dieu et connaître sa volonté?* En quoi il paraît que ce plus sage de tous les rois était bien persuadé de ces paroles de David, son père : *Le Seigneur sait que les pensées des hommes sont vaines* (*Psal.* XCIII). Et afin que ceux qui se croient sages ne s'imaginent point que ces passages de l'Écriture ne les regardent point, mais seulement ceux qui ont peu d'esprit, saint Paul les confond par ces mots : *Le Seigneur connaît les pensées des sages, et sait qu'elles sont vaines* (I *Cor.*, III, 20). Ce qui montre que David ne prétendait pas parler de la vanité des pensées qui ne regardent que le désir des choses basses, mais des erreurs de l'entendement dans lesquelles tombent ou peuvent tomber tous les sages de quelque condition qu'ils soient, comme il paraît par ces autres paroles de David : *Le Seigneur renverse les desseins des nations, et rend vaines les pensées des peuples* (*Ps.* XXXII, 10). Ce qui vient de ce que ces desseins et ces pensées ne sont pas des plantes plantées de la main de Dieu. Car, quant à celles-là, ce grand roi et ce grand prophète dit : *Mais les desseins du Seigneur demeurent éternellement* (*Ps.* XXXII, 11).

Ce que ceux qui gouvernent les royaumes et les républiques ne connaissent pas quelle est cette extrême incapacité de l'esprit humain pour se bien acquitter d'une telle charge, et n'ont pas recours à Dieu comme Salomon pour les assister, est cause qu'ils ne reçoivent pas la lumière qui leur est nécessaire, et par conséquent des malheurs que l'on voit arriver dans les États, dont Dieu les reprend et les menace en ces termes par un prophète : *Malheur sur vous, enfants ingrats, qui m'avez abandonné pour faire votre volonté et non pas la mienne, et former des desseins sans savoir si je les approuve* (*Isaï.*, XXX, 1).

On peut conclure de là que les républiques ne sauraient être bien gouvernées que par ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, parce que de même qu'un beau naturel et une grande inclination à apprendre servent de beaucoup pour acquérir la prudence humaine, il faut, pour acquérir une prudence divine et éloignée de toute présomption, demander à Dieu la lumière nécessaire pour se bien conduire.

Il est important aussi que celui qui est établi en autorité ait quelque connaissance de l'Écriture sainte pour y apprendre de quelle sorte il se doit conduire lui-même, tant parce que cela est nécessaire pour bien

conduire les autres, qu'à cause qu'il y trouvera aussi des préceptes pour bien gouverner. Il y trouvera de plus des exemples de bons princes qu'on doit imiter, et de mauvais princes dont les châtiments impriment de la terreur. C'est pourquoi Dieu commandait que les sacrificateurs missent entre les mains des rois d'Israël le livre de ses lois saintes, afin de leur apprendre que c'était de lui qu'ils tenaient leur couronne, et que pour bien gouverner ils devaient observer ses ordonnances. On pourra particulièrement lire sur ce sujet les livres des Proverbes, de l'Ecclésiastique, de la Sagesse et des Rois, quelques endroits des Prophètes qui traitent de cette matière, et le nouveau Testament dont les divines instructions surpassent toutes les autres. Il sera bon d'y ajouter la lecture de la glose ordinaire qui explique quelques passages difficiles, quelques endroits des saints conciles et le Pastoral de saint Grégoire. Car encore que tous ces écrits traitent principalement du gouvernement ecclésiastique, on en peut tirer d'excellents avis pour le gouvernement temporel, comme aussi de ce qui regarde le devoir des évêques, parce qu'excepté l'administration des sacrements, de la parole de Dieu et autres choses spirituelles, il y a un grand rapport entre un évêque et un gouverneur séculier. Que si l'on veut aussi voir quelques traités des saints, non par une curiosité d'apprendre, mais pour en tirer ce qu'il y a de plus utile, on en profitera beaucoup pour soi-même et pour bien gouverner, parce que l'on y verra combien il importe de prendre conseil dans les choses de conséquence, et que les Ecritures saintes et les profanes, la raison naturelle et l'expérience, demeurent d'accord qu'il n'y en a point de plus importantes que de bien gouverner les peuples ; et qu'ainsi que nous avons dit que, pour acquérir une prudence humaine, il faut prendre les avis des sages, il faut aussi, pour gouverner selon les règles de la prudence divine, consulter ceux à qui il a plu à Dieu de la donner, parce qu'encore que celui qui gouverne doive avoir assez de lumière pour n'être pas réduit à ne pouvoir rien faire sans l'avis des autres, il ne faut pas qu'il s'imagine que cette lumière lui suffise pour se bien conduire dans toutes sortes d'affaires, sans prendre le conseil des sages, puisqu'il n'y a rien de plus contraire à la sagesse qui vient d'en haut qu'une confiance présomptueuse de soi-même, ni une plus grande marque que Dieu nous favorise de cette sagesse que de demeurer dans l'humilité, selon cette parole de l'Ecriture : *Où est l'humilité, là est la sagesse* (*Prov.*, XI, 2). Soit donc qu'un gouverneur soit habile ou qu'il ne le soit pas, il doit toujours être bien aise de demander conseil et le recevoir avec plaisir, parce qu'une des conditions que l'apôtre saint Jacques remarque dans la sagesse qui vient du ciel, est de n'être ni présomptueuse, ni téméraire, mais docile et disposée à suivre conseil (*Jac.*, III, 17). David nous en donne l'exemple. Car encore qu'il fût rempli de l'Esprit de Dieu et traitât familièrement avec lui, il se fit accompagner par le prophète Gad et ensuite par le prophète Nathan, afin de prendre leurs avis pour sa propre conduite et pour celle de ses peuples. Saint Augustin dit en parlant de lui-même qu'encore qu'il fût un ancien évêque, il était toujours prêt à recevoir les instructions d'un autre évêque, quand il n'aurait été élevé à cette dignité que depuis un an.

Tout ce que je viens de rapporter se doit entendre des personnes spirituelles dont il est utile de prendre conseil, parce que Dieu les favorise de ses lumières, et qu'ainsi c'est une grande grâce qu'il fait à ceux qui le consultent d'être bien aises de suivre leurs sentiments. Car encore que la bonne vie suffise quelquefois pour obtenir la lumière dont on a besoin pour se bien conduire, selon ces paroles de l'Ecriture : *On apprend quelquefois plus de vérités de la bouche d'un homme*

simple que de sept de ceux que l'on croit avoir une science sublime (*Eccl.*, XXXVII, 18) cela est si rare que l'on ne doit pas y faire grand fondement. Mais on ne saurait trop estimer une science divine qui se trouve jointe à une vie parfaite et à un don de conseil; ce que l'Ecriture explique par ces paroles : *Les sages sont le bonheur du monde* (*Sap.*, VI). Car quelque science que l'on ait et même des choses divines, l'Ecriture sainte et les philosophes ne donnent le nom de sages qu'à ceux qui joignent la bonne vie à la science, parce qu'autrement ils sont sujets à tomber et à faire tomber plusieurs autres dans des erreurs d'autant plus périlleuses, que la fausse apparence de leur sagesse fait ajouter plus de foi à ce qu'ils disent. C'est pourquoi le concile de Châlons a ordonné à ceux qui sont établis sur les peuples de prendre conseil des évêques dans les choses importantes et douteuses. L'empereur Justinien ordonna la même chose par un sentiment digne d'un prince fort chrétien. Les rois de Castille en ont aussi usé de la même sorte, et l'un d'eux pria les évêques, assemblés dans un concile à Tolède, de lui donner des règles pour bien conduire son royaume, et ils le firent. Nos rois ont par cette raison encore aujourd'hui des évêques dans leur conseil, ce qui se rapporte à ce que Dieu commanda autrefois, que si les Juges du royaume d'Israël se rencontraient dans des sentiments contraires en des affaires importantes, ils allassent à Jérusalem consulter le grand sacrificateur, et se soumissent à ce qu'il ordonnerait. Sur quoi il faut remarquer que la cause de ce recours que l'on a aux évêques dans les choses douteuses, n'est pas qu'ils soient plus instruits que les autres des lois humaines, mais c'est parce que la communication qu'ils ont avec Dieu, par la méditation et par la prière, leur donne, comme à Moïse, une connaissance que la prudence humaine ne peut acquérir, et si cette lumière leur manque, on peut dire que le principal leur manque.

Il importe extrêmement à un gouverneur d'avoir pour confesseur un homme savant, vertueux, spirituel, très-désintéressé, et qui n'ait point d'autre application que celle-là, puisque, s'il se veut bien acquitter de ce ministère, il n'aura pas trop de temps pour empêcher par ses conseils qu'une personne publique, accablée de tant d'affaires, ne fasse rien contre sa conscience.

CHAPITRE V

Des faux serments. De plusieurs autres abus et des remèdes que l'on y peut apporter.

Il faut en suite de ce que je viens de dire, que celui qui veut se rendre capable de bien gouverner imite le roi Salomon, dans la manière dont il pria Dieu de lui donner la sagesse qui lui était nécessaire pour ce sujet, c'est-à-dire avec une grande ardeur d'obtenir cette grâce, avec une sincère reconnaissance de son incapacité et avec un entier détachement de l'affection des richesses temporelles. Toutes ces circonstances furent si agréables à Dieu, qu'il ne lui accorda pas seulement cette sagesse qu'il lui demandait, mais le combla aussi des richesses qu'il ne lui demandait pas. Car, c'est ainsi qu'il agit d'ordinaire et qu'il a promis d'agir en disant : *Commencez par chercher le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera aussi donné* (*Matth.*, VI, 33). Il faut considérer encore dans la prière de ce prince ces paroles si remarquables, que *puisque Dieu l'avait choisi pour être roi, il ne craignait point de lui demander la sagesse nécessaire pour bien régner*. Car il paraît par ces paroles que ceux qui recherchent les grandes dignités n'ont pas droit de dire à Dieu : Puisque vous nous avez choisis, Seigneur, pour des charges si importantes, donnez-nous, s'il vous plaît, la sagesse nécessaire pour les bien exercer. Car il n'aura pas sujet de

leur faire cette grâce, lorsqu'ils s'y seront introduits eux-mêmes, ainsi qu'il l'a déclaré par un prophète en disant : *Ils ont régné; mais ce n'est pas moi qui les ai fait monter sur le trône. Ils se sont mis la couronne sur la tête sans que je l'ai su* (*Osée*, VIII), c'est-à-dire sans ma participation. Ces misérables règnent en apparence et sont honorés des hommes ; mais ils sont déshonorés devant Dieu. Ce ne sont pas de véritables pasteurs des peuples établis de Dieu pour les conduire, mais des voleurs qui entrent dans la bergerie pour dissiper le troupeau. Ce sont des gens égarés qui marchent à travers des précipices durant les ténèbres de la nuit, qui, après diverses chutes se trouvent ensevelis pour jamais dans des ténèbres éternelles.

L'un des premiers désordres, qui se commettent dans le public, est de voir combien Notre-Seigneur est offensé par les faux serments, soit en assurant une chose contre sa conscience, ou en contrevenant à ce que l'on a solennellement promis ; et ce péché ne se commet en rien tant qu'en ce qui en devrait être le plus éloigné, qui est la justice et ce qui en dépend. Les dépositaires des actes publics sont ceux qui s'y laissent le plus hardiment aller. Car ils jurent tous de garder un secret que presque nul d'eux ne garde. Je sais qu'il serait juste d'augmenter leurs droits, puisque les dépenses sont augmentées ; mais cela ne les excuse pas de violer ainsi leurs serments et, par conséquent, d'offenser Dieu qui veut qu'on le garde. Pour savoir combien de parjures se commettent en cette sorte, il faudrait compter les contrats, les testaments et les autres actes publics qui se passent en cette ville. A quoi ajoutant ce qui se fait de même dans tous les autres lieux du royaume, le nombre s'en trouverait si grand que l'on ne saurait être chrétien, sans en avoir de l'horreur et sans trembler d'appréhension que Dieu n'en fasse de terribles châtiments. Car quelle apparence qu'il ne punisse pas tant de parjures, puisqu'il fut si irrité contre Saül de n'avoir pas observé celui que Josué avait fait aux Gabaonites quoiqu'ils l'eussent trompé (*Josué*, IX), que ne se contentant pas que pour punition de ce péché, il ne plût point durant trois ans dans son royaume, sa colère ne s'apaisa qu'après que, pour satisfaire ce peuple, l'on eut fait mourir sept des petits-fils de ce prince (II *Rois*, XXI) ? Je suis persuadé que ces parjures sont l'une des causes du châtiment que Dieu exerce maintenant contre nous tant dans le temporel que le spirituel. Saint Jérôme est d'un semblable sentiment et se fonde sur ce passage de l'Ecriture : *Un homme qui jure beaucoup se rend si coupable que sa maison en éprouvera toujours le châtiment* (*Eccl.*, XXIII). A combien plus forte raison donc seront punis ceux qui commettent beaucoup de parjures ? Et la même chose est confirmée par le prophète Zacharie et par divers autres endroits de l'Ecriture. Je sais que l'on dira que l'on a supplié le roi de faire augmenter les droits de ces personnes, afin d'empêcher un tel désordre, et que l'on a répondu que quand on les augmenterait cela n'y remédierait pas. Mais au moins l'on ôterait à ces gens tout prétexte de s'excuser; au lieu que jusqu'à ce que sa majesté y ait pourvu, ils se parjurent sans avoir dessein de s'en corriger, et commettent ainsi un péché mortel si grand qu'ils ne peuvent, selon l'opinion de plusieurs personnes doctes, assemblées pour ce sujet par monseigneur l'évêque de Cordoue, en être absous dans le sacrement de la pénitence, parce qu'ils ne font pas seulement de faux serments, mais exigent tant des parties que quelque grande que fût la taxe que sa majesté ordonnerait, elle n'approcherait pas à beaucoup près de ce qu'ils prennent, soit qu'ils demandent plus qu'il ne leur appartient, ou qu'on le leur donne sans qu'ils le demandent, quoique l'un et l'autre leur soient défendus par les lois du royaume. A quoi il faut ajouter qu'il se trouve peu de personnes qui leur donnent volontairement plus

qu'il ne leur est dû, et ils ne le font que parce qu'autrement ils différeraient à leur délivrer leurs expéditions.

Les juges sont obligés de remédier à cet abus, tant à cause du préjudice que le public en reçoit, que parce que les lois veulent qu'on le punisse. Et ces juges ne sauraient s'excuser devant Dieu d'y avoir manqué sous prétexte que l'on n'accuse pas devant eux ceux qui le commettent, puisqu'ils savent qu'à moins que l'on y soit porté par quelque animosité particulière contre ces personnes, on ne s'en met point en peine, soit par la crainte de les fâcher à cause qu'ils peuvent nuire, soit parce que l'on aime mieux se taire que de se mettre dans cet embarras. Vous êtes donc obligé, monseigneur, de remédier à un si grand désordre. Et, ayant autant de prudence et de zèle qu'il a plu à Dieu de vous en donner, il vous sera facile d'en venir à bout. Car, comme c'est une chose ordinaire à ces personnes d'exiger de toutes les expéditions qu'ils font plus qu'il ne leur appartient, ceux qui ont eu affaire à eux et qui sont en si grand nombre peuvent en rendre témoignage. A quoi, si l'on répond que ce ne seraient que des dépositions particulières qui ne suffiraient pas pour donner lieu à une condamnation, il serait aisé de remédier à cet inconvénient en faisant que ceux qui iront retirer ces expéditions se fassent accompagner sous divers prétextes de quelques-uns, dont ceux qui méritent ce châtiment ne se pourraient défier. Car l'on trouverait ainsi assez de témoins pour donner lieu à une condamnation judiciaire et empêcher l'offense de Dieu et le préjudice du public, dont l'un doit causer encore beaucoup plus de douleur que l'autre. Si ces personnes ne faisaient point serment de ne prendre que ce qui leur est ordonné, le mal serait moindre, parce que leur péché ne regarderait que le prochain, au lieu qu'il regarde aussi Dieu par le violement de leur serment. On observe sur cela un très-bon ordre dans les terres du marquis de Priego. Car il y a des hommes particulièrement établis pour taxer toutes les expéditions selon leur conscience. Le juge y assiste même quelquefois avec eux, et ainsi, il ne s'y commet point d'abus Dieu veuille, s'il lui plaît, Monseigneur, vous éclairer de ses lumières pour bannir de votre gouvernement de si grands péchés ; et il vous ferait une double grâce si vous pouviez procurer que le roi les abolît dans tout le royaume.

Les sergents de la campagne et les garde-bois n'observent pas leur serment plus religieusement que les autres ; et il est vrai que les salaires qui leur sont attribués ne leur suffisent pas pour vivre. C'est pourquoi je désirerais que l'on n'exigeât point de serment de ceux que l'on n'a pas sujet de croire qui l'observent. Il y a encore en cela une autre chose fort fâcheuse, c'est que lorsque l'on fait une plainte pour quelques dégâts faits dans les bois, on exige le serment de l'accusateur et celui de l'accusé ; ce qui arrive souvent pour moins de la valeur de cinq sous, et l'on juge en faveur du dénonciateur sans s'arrêter au serment de l'accusé qui ne lui sert ainsi qu'à offenser Dieu. Il serait facile, si on le voulait, de vérifier les malversations de ces garde-bois qui laissent pour de l'argent entrer le bétail dans les lieux défendus, sans qu'il fût besoin pour cela d'exiger des serments.

Les échevins et les autres officiers des villes observent aussi fort mal le serment qu'ils font de garder le secret. Il faudrait leur faire représenter de temps en temps par quelques personnes de piété quel est le péché qu'ils commettent. Vous ne sauriez trop demander à Dieu de vous faire la grâce d'abolir ces abus dans l'étendue de votre gouvernement. Comme vous le voyez de plus près que moi, vous pourrez mieux juger des moyens d'y remédier. Il sera bon que vous défendiez expressément à vos officiers de contrevenir jamais à leur serment, tant pour ce qui regarde les droits qui leur appartiennent qu'en tout le

reste de leurs charges, puisque vous savez que, selon même les lois humaines, on impute aux supérieurs les fautes des inférieurs, et qu'ainsi rien ne vous peut excepter de prendre tous les soins qui dépendent de vous. Vous recommanderez aussi, s'il vous plaît, particulièrement à ces officiers d'éviter autant qu'ils le pourront d'exiger des serments, principalement lorsqu'il y a sujet de croire que l'on se parjurerait; et il n'est jamais plus juste d'en prendre que quand ce n'est pas à la réquisition des parties, mais que le juge s'y croit obligé par le devoir de sa charge.

Vous devez aussi prendre soin de vous enquérir de quelle sorte ceux qui sont reçus maîtres dans les métiers, observent le serment qu'ils font avec d'autant plus de facilité, qu'ils se soucient peu de l'accomplir.

La première chose que fait un juge est de prendre le serment de l'accusé pour lui faire promettre de dire la vérité. Et, comme l'on a si peu de crainte de Dieu, que pour cinq sous l'on commettrait un parjure, on peut juger quelle foi on doit ajouter à des personnes de cette sorte dans des affaires criminelles. Saint Paul dit que *le serment doit faire finir toutes les contestations* (*Héb.*, VI). Ainsi, ces juges commencent par où ils devraient finir; et ces serments au lieu de faire cesser les contestations ne servent qu'à faire commettre des péchés mortels. Ils comptent pour si peu d'exiger des serments qu'encore qu'avant que de condamner un homme à la question, ils lui donnent copie des faits dont on l'accuse, et des indices, et des présomptions qui donnent sujet de croire qu'il en est coupable, ils ne font rien de semblable lorsqu'ils font prêter le serment. Je n'en sais point d'autre raison, sinon qu'ils considèrent davantage les douleurs que souffre le corps que les péchés qui tuent l'âme. Je sais bien que c'est l'usage; mais j'ai cru vous devoir représenter cet abus, afin que vous fassiez tout ce qui pourra dépendre de vous pour empêcher que l'on ne méprise le nom de Dieu, comme il y a tant de sujet de croire que l'on fait dans la plupart des serments.

Vous devez aussi faire faire une recherche exacte et une punition exemplaire des faux témoins, puisque la grandeur de ce péché, et ce qu'il est si ordinaire demande cela de vous. J'ai entendu dire à des personnes dignes de foi qu'il y a des juges qui font payer l'amende à ceux qui jurent devant eux sans nécessité. Cela me paraît louable; et si l'on ne peut tirer de l'argent de ces personnes, il faut au moins les reprendre très-sévèrement.

Vous n'ignorez pas, Monseigneur, le peu de soin que l'on prend dans les écoles de l'éducation des enfants, quoiqu'il n'y ait rien que l'on ne dût faire pour les bien élever, puisque les habitudes qu'ils forment à cet âge sont comme le fondement de tout le reste de leur vie. Vous devez donc, ce me semble, avoir un grand soin de leur faire donner des maîtres qui soient de bonnes mœurs, quand ce devrait être aux dépens de la ville, et de procurer que des personnes de piété représentent à ces maîtres combien il importe au public qu'ils s'acquittent bien de cette charge, puisque ces enfants seront un jour les membres dont le corps de la ville sera composé, et qu'eux seront récompensés ou punis de Dieu selon qu'ils les auront bien ou mal instruits. Sur quoi, je ne doute point que vous ne lui fissiez un service agréable, si vous vouliez quelquefois prendre vous-même la peine de parler à ces maîtres pour leur recommander leur devoir, et témoigner de leur en savoir gré s'ils s'en acquittent bien. Vous ne trouverez pas cela indigne de vous quand vous considérerez qu'un Dieu a bien voulu s'abaisser jusqu'à descendre du ciel pour nous instruire; qu'il a lavé les pieds à ses disciples, et que son dessein n'a pas été seulement de nous porter à admirer son humi-

lité, mais de nous obliger à l'imiter de quelque condition que nous soyons.

Il faut aussi prendre soin de faire instruire ces enfants de la doctrine chrétienne, et qu'une fois ou deux la semaine, quelque bon père leur parle sur des sujets de piété selon qu'ils en seront capables, et qu'on leur commande, s'ils entendent quelqu'un d'eux jurer ou dire des paroles déshonnêtes, ou faire des fautes semblables, d'en avertir le maître afin qu'il l'en châtie.

Je désirerais encore une chose que je doute pouvoir s'exécuter dans une si grande ville; mais il ne peut y avoir de péril à la proposer. Plusieurs enfants de dix ou douze ans, au lieu d'entendre la messe les dimanches et les fêtes, comme ils y sont obligés, ils s'amusent, durant qu'elle se dit, à jouer ou à des divertissements encore pires; et c'est une chose digne de larmes de voir commettre si publiquement tant de péchés mortels et s'accoutumer d'en commettre plusieurs autres à l'avenir par leur indévotion pour cet auguste sacrifice. Que si l'on s'en rapportait à leurs pères pour les y mener, ils n'en tiendraient pas grand compte; et quand ils y seraient disposés, ce serait dans des églises pleines de personnes plus âgées qui se tiendraient importunées de ce grand nombre d'enfants. Ainsi, il vaudrait beaucoup mieux choisir pour ce sujet quelque église particulière, ou celle de quelque hôpital peu fréquentée où les maîtres de ces enfants les mèneraient les dimanches et les fêtes entendre la messe de quelque bon prêtre choisi pour cela, qui leur ferait une exhortation accompagnée de quelques exemples, pour les instruire dans les bonnes mœurs et de la manière dont on doit prier Dieu et entendre la messe. Il faudrait aussi que quelqu'un eût ordre de rassembler et mener dans cette église ceux de ces enfants qui, au lieu d'y aller, s'amuseraient dans les rues, et recommander à leurs parents de les y envoyer pour satisfaire au commandement de Dieu, ainsi qu'aux autres jours de la semaine ils les envoient à l'école pour leur apprendre à lire et à écrire. La recommandation de l'évêque serait aussi fort nécessaire; et il faut tâcher de l'avoir. On ne saurait trop dire combien il importe de commencer dès ce jeune âge à jeter des semences de vertu dans ces esprits. Aristote l'a bien reconnu, quoiqu'il ne fût pas éclairé de la lumière de la foi, et il n'y a point de soin que l'on ne doive prendre pour réussir dans un dessein si louable. On peut dire la même chose touchant la maison où l'on instruit les enfants trouvés, et je n'aurais que trop de sujet de m'étendre davantage; mais cela suffit : et je remets le reste à votre prudence et à votre zèle.

Quant aux femmes de mauvaise vie, je crois que l'on ne devrait point leur permettre d'avoir des maisons où il soit libre d'aller, parce que cela ne peut produire que de très-mauvais effets; et je pense que l'on ne devrait non plus permettre à de telles femmes de se montrer aux portes et aux fenêtres de leurs logis pour donner de l'amour à ceux qui les y voient, selon ce qu'il est dit dans les Proverbes : *Elles sont assises à leurs portes pour voir ceux qui passent, et leur effronterie va quelquefois jusqu'à ne se contenter pas de se montrer, mais d'y ajouter les paroles et les signes pour les convier à les venir trouver* (*Prov.* IX, 14). Ce n'est que trop que l'on sache qu'il y ait de telles maisons, sans que ces femmes se mettent en un lieu où elles puissent être vues ou entendues. Celui qui prend le nom de leur père et de leur patron me paraît faire un personnage très-odieux et très-condamnable. Car il les produit, et leur prête de l'argent à plus haut prix que l'ordonnance du roi ne porte, ce qui empêche souvent la conversion de ces misérables créatures. Je sais qu'il allègue pour raison la cherté du loyer des maisons publiques où il les tient; et cette excuse ressemble à celle de ceux

qui disent qu'ayant affermé chèrement les greffes des seigneurs, ils ne pourraient vivre, s'ils se contentaient des droits qui leur appartiennent légitimement, faisant ainsi tomber sur ces seigneurs ces reproches du prophète : *Vos seigneurs sont des infidèles et des compagnons de voleurs* (*Isaie*, I); ce qui se trouve véritable, puisque les seigneurs et les greffiers font ensemble comme un partage : les uns volant ce que les autres leur donnent moyen de voler. Il faudrait donc choisir un homme craignant Dieu pour avoir l'œil à ce qui se passe touchant ces femmes, sans pouvoir prétendre davantage que les gages qu'on lui donnerait ; ce moyen remédierait à beaucoup d'inconvénients, et ferait même que l'on saurait qui sont ces gens perdus qui les fréquentent : ce qu'il importe d'apprendre.

CHAPITRE VI.

Divers avis touchant plusieurs autres désordres.

Il est aussi du devoir d'un bon gouverneur de prendre soin des prisons, afin que l'on n'y retienne pas trop longtemps les prisonniers ; de faire établir un procureur pour les pauvres, et d'empêcher qu'il y ait dans les hôtelleries et les cabarets des femmes de mauvaise vie.

Quelques-uns des vingt-quatre conseillers de la ville sont si longs à donner leurs avis qu'ils causent le retardement de plusieurs affaires; et il serait bon de les obliger à réduire ces avis à sept ou huit lignes.

Il faudrait obliger les femmes de mauvaise vie de demeurer en quelque quartier séparé sans se mêler avec les honnêtes femmes, et de ne point paraître en public bien accompagnées et parées, ce qui peut être un sujet de tentation pour d'honnêtes filles qui se trouveraient dans la nécessité. On m'a dit que dans la cour on oblige celles qui sont en mauvaise réputation à porter une certaine marque; et il serait bon, ce me semble, d'en user de même en cette ville.

Comme les hommes et les femmes vont ensemble dans les jubilés, et que cela donne occasion à quelques désordres, il serait à propos qu'ils y allassent en des jours différents.

Les courses des taureaux de la sorte qu'elles se font, sont un si grand mal, que plusieurs docteurs croient que ceux qui les ordonnent ou qui les permettent commettent un péché mortel, si ce n'est qu'elles se fissent d'une telle manière qu'il n'y eût point sujet de craindre les accidents qui en arrivent d'ordinaire. Ainsi, vous êtes obligé, Monseigneur, de faire tout ce qui dépend de vous pour y apporter du remède, et si vous ne le pouvez, vous aurez au moins déchargé votre conscience.

Il importe beaucoup de remédier à un grand abus qui se commet dans les bourgs et dans les villages. C'est que les tabellions envoient à des notaires de la ville des informations des différends arrivés entre les habitants de ces lieux, quoique ce ne fût que pour de légers sujets et et qu'ils fussent déjà terminés. Ensuite de quoi un sergent vient faire un tel ravage chez ces pauvres gens, qu'il leur fait vendre leur bétail et leurs meubles. Cela est si vrai, que je sais un village d'où plusieurs habitants ont été contraints de se retirer pour cette seule cause. Vous pourrez faire informer particulièrement d'un si grand désordre.

Il sera bon, dans les visites qui se font dans les bourgs et dans les villages, de se faire représenter les règlements que l'on y observe, afin d'y ajouter ou diminuer ce que l'on jugera à propos par l'avis de personnes sages, et d'avertir ceux qui y travailleront de n'ordonner pas de plus grandes peines que celles auxquelles la loi de Dieu et la raison obligent de condamner les coupables.

Comme il y a plusieurs désordres auxquels il est besoin de remédier

et que les magistrats, quelque vigilants qu'ils soient, ne peuvent savoir, je crois qu'il serait important, aussi bien dans la ville que dans la campagne, d'exhorter des personnes craignant Dieu d'en donner avis, si ce n'était des choses si secrètes, qu'on ne pût en conscience les révéler, et que vous prissiez, Monseigneur, la peine d'y pourvoir selon l'esprit de l'Evangile plutôt comme père que comme juge, par vous-même ou par d'autres. En quoi je ne vois point de moyen qui me paraisse meilleur que de faire que ces personnes en qui vous vous confieriez, vous fissent savoir par votre confesseur ce qu'elles auraient appris, parce que cette voie serait plus facile et plus secrète.

Je ne vous parle point du luxe de cette ville dans les habits, parce qu'encore qu'il soit fort désavantageux au public, je ne sais si vous pourriez mieux faire pour y remédier que ce qui est porté par les ordonnances. Il est tel que l'on a vu un serrurier vêtu de soie cramoisie : et l'on y voit encore des orfèvres qui, travaillant de leur métier, portent des pourpoints de tafetas et des hauts de chausses de velours. On m'a dit aussi qu'il y a des cabaretiers vêtus des mêmes étoffes, quoiqu'il n'y ait pas longtemps que les plus grands seigneurs et le roi même n'étaient pas plus richement habillés.

Je ne vous parle point du bon exemple que vous et vos officiers êtes obligés de donner au public tant en la fréquentation des sacrements qu'en tout le reste, parce que je crois que vous n'oubliez rien pour vous en bien acquitter; je me contenterai de vous recommander le respect dû à l'Eglise et aux ecclésiastiques, sans considérer que nous ne méritons pas par nous-mêmes que l'on nous fasse tant d'honneur, mais regardant en nos personnes Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui veut que l'on respecte tout ce qui a rapport à lui.

LETTRE DEUXIÈME.

A UN SEIGNEUR.

Il lui parle de la connaissance de Dieu et de soi-même, et de quelle sorte il se doit conduire avec ses vassaux.

Monseigneur,

La paix de Jésus-Christ soit avec vous. Saint Augustin demandait deux choses à Dieu : l'une de se connaître lui-même, et l'autre de le connaître. Nous devons tous faire la même prière, puisque nous ne saurions sans cela espérer d'être sauvés. Le temple bâti par Salomon était composé de deux parties toutes deux saintes; et quoique l'intérieure le fût davantage, on ne pouvait y entrer sans passer par l'extérieure : cette partie extérieure est la connaissance de nous-mêmes; et elle est sainte, parce que nous ne saurions que par elle arriver à la connaissance de Dieu, qui est cette partie intérieure nommée le saint des saints d'où il écoute nos prières, remédie à nos besoins, et nous permet de désaltérer notre soif dans la source éternelle de la vie que saint Jean nous apprend consister à le connaître et son Fils unique qu'il a envoyé (*Jean*, XVII, 3).

Quelque élevée que soit cette connaissance de Dieu, nous ne saurions l'acquérir que par cette connaissance de nous-mêmes qui paraît être si basse; car on ne peut sans péril porter ses regards vers lui, si auparavant on ne se regarde soi-même, ni entreprendre de voler si haut, sans avoir pour contre-poids cette connaissance qui nous donne le sentiment que nous devons avoir de notre bassesse.

L'une des plus grandes grâces de Dieu et des plus grandes joies que les disciples de Notre-Seigneur aient reçues en ce monde, fut quand ils le

virent monter au ciel le jour de son ascension, parce qu'encore qu'ils ne pussent sans douleur se trouver privés de sa présence, ce leur fut une extrême consolation de voir le chemin qu'il tenait pour entrer dans son royaume et par lequel ils le devaient suivre. Mais quel commandement leur fit-il alors? Ce ne fut pas d'avoir toujours les yeux élevés vers le ciel, quoiqu'il parût y en avoir assez de sujet. Au contraire, les anges leur demandèrent pourquoi ils s'arrêtaient à le regarder : ce qui nous apprend qu'encore qu'il n'y ait rien de plus agréable que d'arrêter ses yeux sur Dieu, nous ne devons pas laisser de les tourner vers nous pour nous considérer nous-mêmes, et cela pour deux raisons : l'une, parce que l'extrême respect que nous devons à Dieu ne nous permet de le regarder qu'avec une grande confusion, comme étant indignes d'une telle vue ; et l'autre parce que nous n'avons pas plutôt perdu l'attention que nous devons avoir sur nous-mêmes, que nous oublions nos fautes, perdons cette crainte salutaire qui nous sert de contre-poids dans nos actions, et nous égarons de même qu'un vaisseau qui, perdant avec ses ancres le poids dont on le charge à dessein, va flottant au gré de la tempête jusqu'à ce qu'il fasse naufrage.

Ainsi je n'ai jamais vu personne que l'on pût croire être en sûreté de conscience, s'il ne s'appliquait à la connaissance de soi-même, parce qu'un édifice ne peut être stable s'il n'est bâti sur un ferme fondement, ce qui fait que l'on ne saurait mieux employer le temps qu'à travailler à acquérir cette connaissance de soi-même, et, après s'être bien examiné, se corriger de ses defauts; car qu'est-ce qu'un homme qui ne se connaît pas et n'examine pas sa conscience, sinon un aveugle, un enfant si mal élevé que, faute d'avoir été châtié, il est devenu incorrigible, et enfin un homme qui n'est rien moins qu'homme? Quand ceux qui sont dans un état si déplorable ne manqueraient pas de lumière en d'autres choses, comment pourraient-ils se bien conduire, puisqu'ils ne se connaissent pas eux-memes? Mais autant qu'ils sont négligents en ce qui les regarde et leur importe de tout, autant ils ont les yeux ouverts sur les actions des autres et sont attentifs à remarquer jusqu'à leurs moindres défauts : ils les exagèrent autant qu'ils peuvent et oublient les leurs propres, parce que, regardant sans cesse ceux d'autrui et les regardant de près, ils leur paraissent beaucoup plus grands que les leurs, qui leur semblent petits quoiqu'ils soient grands, à cause qu'ils ne les regardent que de loin et rarement. Ainsi ils sont de très-sévères censeurs, parce que ne connaissant point leur propre faiblesse, ils n'ont point de compassion de celle des autres; mais je n'ai jamais vu aucun de ceux qui travaillent à se connaître eux-mêmes qui ne supporte facilement les défauts d'autrui, et mépriser ceux qui tombent est une marque que l'on ignore ses propres chutes.

Le moyen de sortir d'un si dangereux aveuglement est de considérer avec un extrême soin quels nous sommes, parce que nous nous trouverons alors si misérables que nous aurons recours à la miséricorde de Jésus-Christ ; car encore qu'il soit le Sauveur et veuille bien en prendre le nom, il ne l'est que de ceux qui connaissent les péchés dont ils sont coupables, qui en gémissent et qui n'oublient rien de tout ce qui peut dépendre d'eux pour en obtenir le pardon par l'usage des sacrements qu'il a établis dans son Eglise.

Quoique l'Ecriture sainte et les saints nous aient donné tant d'instructions touchant la connaissance de nous-mêmes, nous ne saurions nous bien examiner sur ce sujet sans être épouvantés du nombre innombrable de nos imperfections; car qui est celui qui n'a point commis de fautes dans ce qu'il croyait avoir le mieux fait? Qui est celui qui, après avoir obtenu ce qu'il avait recherché avec tant d'ardeur dans la créance qu'il lui serait très-avantageux, ne trouve pas qu'il lui est fort

dommageable ? Et enfin qui est celui qui pourra se flatter de savoir quelque chose, après avoir éprouvé tant de fois qu'il n'y a point d'ignorance égale à la sienne, puis, comme le dit saint Paul, que nous ne savons pas seulement ce que nous devons demander à Dieu, tant nous connaissons peu ce qui nous est propre ? Il n'en faut point de meilleure preuve que l'exemple de ce grand Apôtre, lorsque, demandant à Dieu, comme une chose qu'il croyait lui devoir être avantageuse, de le délivrer d'une tentation dont il était tourmenté, il lui fit connaître qu'il ne savait ce qu'il demandait (II *Cor.*, XII, 9). Pouvons-nous après cela nous trop défier de nos sentiments et de nos désirs, puisqu'un tel saint et tout rempli de l'Esprit de Dieu lui demandait ce qui ne lui était pas utile et que nulle ignorance ne saurait être plus grande que de se tromper sans cesse dans une chose si importante?

Ainsi, pour peu qu'il plaise à Dieu de nous éclairer de sa lumière, nous admirerons jusqu'où va notre imprudence de nous précipiter aveuglément dans ce que nous devrions le plus fuir; car à qui n'est-il pas arrivé diverses fois d'avoir agi tout au contraire des bonnes résolutions qu'il avait faites, et de s'être trouvé sans force dans ce qu'il croyait être le plus fort? Nous pleurons nos péchés avec dessein de travailler à n'y plus tomber ; et si lorsque nos yeux sont encore tout trempés de nos larmes, il s'offre une occasion de les commettre, une nouvelle chute nous donne un nouveau sujet de pleurer. Nous recevons le corps de Notre-Seigneur avec confusion de nous être rendus, par nos péchés, indignes d'une telle grâce ; et il arrive quelquefois que lorsque nous ne faisons presque que de le recevoir dans notre cœur, nous l'en chassons par quelque nouveau péché. Quel roseau agité des vents peut égaler notre inconstance ? Nous passons en un moment de la joie à la tristesse, de la dévotion à la tiédeur, des pensées du ciel à celles de la terre, de l'amour à la haine et de cette haine à ce même amour qui l'avait précédée. Un caméléon est-il plus changeant que le cœur de l'homme, puisqu'il est capable de tant de diverses passions et de divers mouvements? Ce que Job a dit de lui, qu'il ne demeure jamais dans un même état, est véritable (*Job.*, XIV) : on peut le comparer à du vent et à de la poussière ; et n'y aurait-il pas de la folie à chercher quelque stabilité et quelque repos dans ce qui n'est que du vent et de la poussière? Si l'on pouvait voir combien, dans un même jour, il arrive de divers mouvements dans le cœur de l'homme et de diverses imaginations dans son esprit, je ne doute point que l'on n'en fût épouvanté. Toute sa vie n'est que changement et que faiblesse, et l'on peut dire de lui ces paroles de l'Ecriture : *L'insensé est changeant comme la lune* (*Eccles.*, XXVII). Quel remède peut-on apporter à un si grand mal ? Je n'en sais point d'autre que de nous considérer comme des lunatiques et de nous adresser à Jésus-Christ pour nous guérir, ainsi que nous voyons dans l'Evangile qu'il guérit celui qui était en cet état ; car il marque que le démon qui le tourmentait le jetait tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau ; et il nous arrive de même de tomber quelquefois dans le feu de l'avarice, de la colère et de la concupiscence, et d'autres fois dans l'eau des impuretés, de la négligence et de la malice. Et si nous considérons combien nous sommes redevables à la justice de Dieu à cause des fautes de notre vie passée et du peu de soin que nous avons de nous en corriger, nous pourrons dire avec vérité comme David : *Les douleurs de la mort m'avaient assiégé, et les maux qui mènent aux enfers remplissaient déjà mon âme de tristesse et de frayeur* (*Ps.* CXIV, 3). O péril d'être précipité dans l'enfer, que tu es effroyable ! et comment peut-on n'ouvrir pas les yeux pour s'empêcher de tomber dans cet abîme où des plaisirs qui n'ont duré qu'un moment seront changés en des peines éternelles? N'est-ce pas avoir perdu le sens que de demeurer dans une telle stupidité, et ne sont-ce

pas de véritables signes de mort que de ne faire aucune action de vie? Nos péchés sont en très-grand nombre ; notre faiblesse est extrême ; nos ennemis ne sont pas moins artificieux qu'ils sont puissants et animés contre nous, et il ne s'agit de rien moins que de perdre ou de gagner Dieu pour toujours. Est-il possible que nous nous croyions en sûreté au milieu de tant de périls, que nous ne sentions point la douleur de tant de plaies, et que nous ne travaillions point pour tâcher à les guérir avant que la nuit étant venue, la porte de la miséricorde de Dieu nous soit fermée, et que lorsque nous prierons qu'on nous l'ouvre, on nous réponde que l'on ne sait qui nous sommes? Connaissons-nous donc nous-mêmes, et Dieu nous connaîtra. Jugeons-nous et condamnons-nous, et il nous absoudra : apprenons par nos propres maux d'avoir compassion de ceux de notre prochain, selon ce que l'Ecriture dit, *Vous pouvez apprendre par ce qui se passe dans vous-même ce qui se passe dans les autres* (*Eccl.*, XXXI).

Ainsi quand nous tombons dans quelque faiblesse, nous devons penser que la même chose peut arriver à notre prochain, et la lui pardonner comme nous voulons que l'on nous pardonne ; et quand les personnes qui sont élevées au-dessus de nous nous traitent durement, et que cela nous fait de la peine, représentons-nous qu'il en arrive de même à notre égard à ceux qui nous sont inférieurs. Si nous désirons que l'on nous console quand nous sommes tristes ; les autres désirent aussi que nous les consolions dans leurs peines. Si une parole fâcheuse que l'on nous dit est si sensible qu'elle nous fait répondre, lorsque l'on nous en reprend, que nous sommes de chair, et non pas de bronze ; les autres nous peuvent dire la même chose dans une semblable rencontre, et si nous désirerions que les autres se corrigeassent de leurs défauts, parce qu'ils nous troublent et nous sont une occasion de péché, ils peuvent avoir le même désir à notre égard.

Puisqu'étant tous formés d'une même pâte, nous ne sommes qu'un, il n'y a point de meilleure règle pour bien agir envers notre prochain que de bien considérer ce qui se passe dans nous-mêmes, et celui qui se conduira envers lui avec cette charité, se peut assurer d'arriver à la connaissance de Jésus-Christ et d'obtenir de lui le pardon de ses péchés, parce que ceux *qui feront miséricorde la recevront* (*Matth.*, V) ; et qu'au contraire l'Ecriture dit que *Dieu n'écoutera point les demandes de ceux qui ferment l'oreille aux prières des pauvres* (*Prov.*, XXI) : or, il n'y a personne qui ne soit pauvre, parce qu'il n'y a personne à qui quelque chose ne manque. Gardons-nous donc d'être insensibles aux besoins d'autrui si nous ne voulons que Dieu le soit aussi à nos besoins, ni de croire qu'il nous mesure d'une autre mesure que de celle dont nous mesurerons les autres (*Matth.*, VII). Pour obtenir le pardon, il faut pardonner ; pour obtenir des grâces, il faut en faire ; pour ne recevoir point d'injures, il ne faut fâcher personne ; et pour gagner l'affection de tout le monde, il faut être charitable ; car l'on ne saurait s'imaginer sans folie que Dieu fasse produire des raisins aux épines que nous aurons semées par la manière dont nous aurons vécu avec notre prochain.

Le manque de faire attention à ces vérités est cause que plusieurs ne sont pas traités favorablement de Dieu et se plaignent de ce qu'encore qu'il prenne le nom de miséricordieux et nous convie de recourir à sa bonté, au lieu de les soulager dans leurs peines, il leur en envoie d'extérieures et d'intérieures ; mais ils ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes, parce que, s'ils eussent obéi à cette loi de l'Evangile, qui les obligeait de vivre avec leur prochain, comme ils désirent que l'on vive avec eux, ils ne recevraient pas ce châtiment de leur défaut de charité ; que si Dieu accorde quelquefois des grâces temporelles à ces méchants, de quoi leur profitent-elles, puisqu'ils ne laissent pas de se perdre et

qu'il n'y en a point qui leur soient utiles, s'ils ne sont pas tels qu'ils doivent être envers leur prochain?

Travaillons donc à acquérir la connaissance de nous-mêmes, et à exercer envers les autres la même charité que nous désirons qu'ils exercent envers nous. Passons de cette connaissance à celle de Dieu, et élevons les yeux vers Jésus-Christ crucifié pour remarquer en lui beaucoup plus de perfections que nous n'aurons vu en nous de misères; que si la grandeur de nos péchés passés et le péril où nous sommes de n'en commettre pas moins à l'avenir, nous attristent, consolons-nous en considérant que ce divin Sauveur nous a rachetés par un prix encore plus grand, que celui dont nous étions redevables; qu'il nous donne plus de force que n'en ont nos ennemis, et qu'il nous met en assurance, pourvu que nous nous confiions en lui. Car, que peut, mon Rédempteur, craindre celui qui est en votre compagnie? Que peut appréhender celui qui vous aime? Qui peut faire tomber celui qui vous a pour soutien et pour appui? Quel pouvoir a le démon sur celui qui est une même chose avec vous? Comment votre Père Éternel n'aimerait-il pas celui qu'il voit vous être si parfaitement uni? Comment, vous-même, n'aimerez-vous pas celui qui vous aime? Et comment le Saint-Esprit abandonnera-t-il celui dont le cœur est comme un temple consacré à son honneur?

Nous sommes plus riches en Jésus-Christ que pauvres en nous-mêmes : ses biens surpassent nos maux, et nous avons plus de sujet de nous confier en lui, que de nous défier de nous. Les affligés n'ont pour consolation et pour remède, que de le regarder en la croix où il a voulu être attaché, pour nous guérir des morsures que ce serpent infernal nous avait faites; car de même qu'autrefois la vue du serpent d'airain élevé dans le désert par l'ordre de Moïse guérissait ceux qui le regardaient des morsures de ces vipères d'enfer, tous ceux qui regardent avec foi et avec amour ce divin Sauveur, reçoivent la vie, comme ceux qui ne le regardent pas reçoivent la mort. Ainsi, quelque blessé et quelque affligé que l'on soit, il ne faut que le regarder pour être guéri et consolé. C'est ce que faisait David, comme il paraît par ces paroles : *Mon Dieu, mon âme est abattue et troublée, mais c'est cela même qui me porte à me souvenir de vous dans cet exil où je suis, au delà du Jourdain près d'Hermon et du mont Misar* (*Ps*. XLI, 8). Car, encore que l'on ne puisse se bien examiner sans concevoir de l'horreur de soi-même, d'avoir fait si peu de bien et tant de mal, qu'une telle vie doit passer pour abominable devant le juste jugement de Dieu; néanmoins, en considérant ce que Jésus-Christ a souffert pour nous dans ces lieux saints dont parle David; en recevant les sacrements et en observant les commandements de Dieu et ceux de l'Église, nous avons sujet d'espérer de participer à l'héritage céleste. C'est pourquoi, puisque toute la loi se termine à Jésus-Christ, nous pouvons sans nous mettre en peine de ce qui regarde particulièrement ces montagnes, les rapporter à celle du Calvaire où il a opéré notre salut par l'effusion de son sang; et cela, d'autant plus que le nom d'Hermon signifie malédiction. Car, le Calvaire n'était-il pas un lieu de malédiction, puisque l'on y exécutait les criminels à qui l'Écriture donne le nom de maudits? Ainsi, notre Sauveur voyant que nous étions maudits et condamnés à des malédictions éternelles à cause de nos péchés, il a voulu par son infinie bonté les prendre sur lui et en souffrir le châtiment, afin de changer par ce moyen ces malédictions en des bénédictions. Saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit soit celui qui est pendu au bois* (*Gal*., III, 13). Il était béni, nous étions maudits, et

par un changement que sa bonté infinie était seule capable de faire, il a voulu passer pour maudit en souffrant le tourment de la croix que nous avions mérité, et nous réconcilier de telle sorte avec son Père, que nous sommes devenus ses enfants, les héritiers de son royaume, et participants de toutes les autres bénédictions qui appartenaient et qui appartiendront éternellement à ce Fils unique qui est un même Dieu avec lui. Quel prodigieux changement! La vie meurt pour faire vivre la mort; la bénédiction est maudite pour faire bénir la malédiction; le sain devient malade pour rendre sain le malade; le fils est traité en esclave, et l'esclave est adopté pour fils; celui qui mérite toute sorte de récompense est traité avec une épouvantable rigueur, et celui qui ne mérite que l'enfer, l'est avec toute la douceur imaginable. Que dirai-je davantage? On charge de chaînes l'innocent, et l'on met en liberté le coupable; le juste souffre pour les pécheurs; l'innocence est condamnée; le crime est justifié, et Jésus-Christ endure tous les travaux que nous devions souffrir pour nous mettre dans le repos où il aurait toujours dû être. Que dirons-nous d'une telle charité, sinon que nous devrions jour et nuit en rendre grâces à cet adorable Rédempteur, qui n'a rien trouvé de difficile pour procurer notre salut? Il est véritablement cette montagne d'Hermon, cette petite montagne Misar, selon ce que dit Isaïe : *On l'a traité comme le moindre de tous les hommes* (*Isa.*, LIII); et comme dit David en parlant de lui : *Je suis un ver de terre et non pas un homme; je suis l'opprobre des hommes et le mépris des peuples* (*Ps.* XXI, 6).

O Seigneur, qui êtes l'honneur et la gloire des hommes et des anges, est-il possible que vous ayez été déshonoré de la sorte par les hommes? Qui vous a ainsi rendu le mépris du peuple, sinon l'incomparable charité qui vous a porté à vouloir bien souffrir tant d'outrages pour nous rétablir dans l'honneur que la désobéissance de nos premiers parents nous avait fait perdre? Soyez-vous béni dans tous les siècles et par toutes les nations, de ce qu'en vous unissant à notre nature par un abaissement prodigieux, et en mourant pour nous, vous nous avez élevés jusqu'à nous égaler à ces bienheureux anges qui vous sont demeurés fidèles, et rendus d'enfants d'Adam, enfants de Dieu, et vos cohéritiers et vos frères. Que pouvons-nous faire, Seigneur, pour reconnaître de si grandes grâces, sinon de vous en remercier sans cesse? Vous êtes mort sur le Calvaire pour nous faire monter dans le ciel, et au milieu des malédictions que l'on vous donna sur cette montagne, vous nous mettez en état de recevoir un jour de votre bouche cette heureuse bénédiction : *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Matth.*, XXV, 24). On vous a maudit, Seigneur, et vous nous avez bénis; vous êtes mort pour nous donner la vie; vos travaux nous ont acquis le repos, et après avoir été jugé, vous êtes avec raison devenu notre juge.

Quelle ne doit point être notre joie, d'avoir pour juge celui qui nous a donné tant de preuves de l'excès de son amour; et avec quelle confiance ne devons-nous point nous présenter devant un juge qui a bien voulu, en se faisant homme, devenir comme l'un de nous? Que si nous ignorons ce que nous devons faire pour nous rendre agréables à Dieu, nous n'avons qu'à considérer ce Sauveur du monde attaché à la croix, et il nous apprendra à souffrir les maux avec patience, à bénir ceux qui nous maudissent, à ne nous pas venger de nos ennemis, à mépriser l'honneur, les richesses et les délices, et à ne point craindre de hasarder notre vie pour obéir à son Père éternel, comme il a donné la sienne pour accomplir sa volonté. Celui qui a besoin d'instruction n'a qu'à la recevoir de ce divin Maître qui parle en cet état par ses actions, et qui

n'en peut donner qu'une très-certaine et admirable, puisqu'il est la vérité même. Ce qu'il a été attaché à la croix nous apprend à persévérer dans le bien avec une fermeté immuable comme Anne, mère de Samuel, persévérait dans sa prière. Mais ce n'est pas seulement en cela qu'il faut imiter Jésus-Christ; il faut l'imiter en tout, afin, qu'ainsi que l'âme anime le corps, nous vivions de l'Esprit de Jésus-Christ, selon ces paroles de saint Paul : *Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui* (*Rom.*, VIII, 9). C'est le moyen de trouver l'observation de ses commandements facile, et nous devons lui demander cet esprit afin de nous affermir dans le désir de les observer, ainsi que David le lui demandait par ces paroles : *Fortifiez-moi par un esprit qui me fasse faire le bien d'une volonté pleine et parfaite* (*Ps.* L, 13). Car, de quoi nous servirait que Jésus-Christ fût venu dans le monde, s'il ne venait aussi dans notre cœur ? De quoi nous servirait qu'il nous eût apporté la paix et la joie au Saint-Esprit, avec tant d'autres avantages si nous demeurions toujours dans notre malice, dans la guerre avec lui, et dans nos criminelles et fausses joies? Comme il n'a garde d'établir sa demeure dans de telles âmes, au lieu de nous sauver par sa venue, il ne serait descendu du ciel sur la terre que pour nous rendre plus coupables par le refus des grâces qu'il nous veut faire. Il est mort pour tous, et veut nous recevoir tous à miséricorde. Ayons donc recours à lui comme il nous l'ordonne, et ne permettons pas que tant de travaux d'un prix inestimable qu'il a soufferts pour l'amour de nous, nous soient inutiles. Il n'en désire point d'autre récompense que de sauver nos âmes; offrons-les-lui donc, accusons-nous devant lui de tous nos péchés, prosternons-nous à ses pieds avec une humble défiance de nos forces, et continuons sans cesse à demander, à chercher et à implorer son secours, afin qu'il nous donne la force nécessaire pour agir, la connaissance pour ne nous point tromper, et la persévérance pour ne point tourner la tête en arrière selon ce qu'il est écrit : *Ceux qui se confient au Seigneur changent leur faiblesse en force, et prennent des ailes d'aigle pour voler et ne point tomber* (*Isaïe*, XL). Ainsi, comme Jésus-Christ est beaucoup meilleur que nous ne sommes méchants, nous devons, au lieu de nous désespérer par la vue de nos offenses, espérer en sa bonté et nous adresser à lui.

Ce que je viens, monseigneur, de vous dire me paraît suffire pour une personne qui commence de vouloir être à Dieu. Mais, parce que l'on doit vous considérer en deux manières, vous avez besoin de deux conduites différentes : l'une comme une personne particulière à quoi je pense avoir satisfait, et l'autre comme une personne publique à qui sa qualité donne de l'autorité sur plusieurs, et qui ainsi est obligée de veiller non-seulement sur soi-même, mais sur les autres, ce qui demande une plus grande perfection. Car plusieurs sont de bons particuliers qui ne sont pas de bons seigneurs. Il faut pour l'être avoir une bonté plus élevée que la bonté ordinaire, et être aussi justes à l'égard de ceux sur qui leur autorité s'étend qu'à l'égard d'eux-mêmes. Le grand-prêtre Héli était un homme juste en ce qui ne concernait que sa personne; mais il ne l'était pas dans ce qui concernait ses fils, puisqu'il ne les châtiait pas et que Dieu l'en punit très-sévèrement. Il n'y a pour s'acquitter de ce dernier devoir qui regarde autrui, que de prendre pour modèle le Seigneur des anges et des hommes; et il est bien juste que vous l'imitiez, puisque vous le représentez; car un seigneur à l'égard de ses sujets est le lieutenant de Dieu qui, par l'ordre qu'il a établi dans le monde, veut que les uns commandent et que les autres obéissent. C'est ce qui a fait dire à saint Paul que *celui qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu et attire sa condamnation sur lui* (*Rom.*, XIII, 2). Ainsi, pour savoir de quelle sorte un seigneur doit

agir envers ses inférieurs, l'on n'a qu'à considérer en quelle manière Dieu agit envers les hommes. Or, il punit les fautes sans aucune acception de personne, et n'a pas même épargné son propre Fils, non qu'il fût coupable d'aucun péché, mais parce qu'il s'était chargé des nôtres.

Ainsi, celui qui a de l'autorité doit toujours tenir la balance égale, pour rendre sa conduite irrépréhensible; et cette exacte justice est si importante au public, que s'en éloigner n'est pas agir en personne publique. Car, pour mériter ce nom, il ne faut considérer l'intérêt de qui que ce soit, ni le sien propre, mais penser seulement à s'acquitter de son devoir, tant comme particulier que comme personne publique pour contenter Jésus-Christ qui, en qualité de Roi qu'il est, a été et sera éternellement, nous en a donné l'exemple lorsqu'étant sur la croix comme sur un trône, il a semblé s'être dépouillé de la qualité de fils, quand il a dit à la Sainte Vierge en lui montrant saint Jean : *Femme, voilà votre fils*; et qu'en d'autres occasions, il lui répondit d'une manière qui pouvait paraître rude, pour nous apprendre que les personnes établies en autorité doivent, quelque peine que cela leur donne et aux autres, renoncer à toute affection particulière, plutôt que de rien faire de désagréable à Dieu; et il leur sera facile de lui plaire, s'ils se représentent que n'étant que ses ministres, leur pouvoir ne va qu'à exécuter et faire exécuter ses volontés; et qu'ainsi, ils lui sont incomparablement plus soumis que leurs sujets ne le sont à eux. Dans cette vue de leur devoir, ils rendront la justice, puniront les crimes et agiront comme de véritables seigneurs, traitant chacun selon qu'il le mérite, et quelquefois plus sévèrement que les autres, ceux qui leur sont plus familiers, parce qu'il ne faut pas qu'ils abusent de l'affection qu'ils leur portent, puisqu'elle ne doit durer qu'autant que la bonté sur laquelle elle est fondée, non plus que l'aversion qu'autant que la malice y donne sujet; car autrement ce serait changer le bien en mal, et le mal en bien.

Vous devez aussi considérer, monseigneur, que Dieu vous a exposé à la vue de plusieurs qui observent toutes vos actions, qui prennent pour règle ce qu'ils vous voient faire, et dont la plupart vous imitent jusqu'à suivre même les modes et la manière de parler de la cour. Pour moi, je suis persuadé que si les personnes de grande qualité étaient arrivées à un tel point de vertu que de mettre leur grandeur à obéir aux lois de Jésus-Christ et d'aimer mieux souffrir des injures que d'y contrevenir, leurs inférieurs suivraient leurs exemples, et qu'ainsi les prélats et les grands sont cause de la perte de la plupart des âmes.

Examinez-vous donc, s'il vous plaît, avec grand soin sur ce qui vous regarde en particulier, et avec encore beaucoup plus de soin, comme étant, par votre qualité, un exemple que plusieurs se proposent et qu'ils suivent. Réglez-vous vous-même et votre maison, selon que les préceptes de Jésus-Christ vous y obligent, et faites que, n'y ayant rien que l'on puisse reprendre dans votre conduite, vous imiter soit imiter Jésus-Christ. Le peuple ressemble au singe : il fait ce qu'il voit faire à ceux que leur autorité élève au-dessus de lui; et ainsi ils causent son salut ou sa perte, par l'exemple qu'ils lui donnent. Cette seule raison devrait obliger les grands à vivre saintement, en considérant qu'encore que le Fils de Dieu fût le Roi des rois, il n'a voulu agir en roi qu'en souffrant toutes sortes de travaux, pour procurer le bonheur de ses sujets, en procurant notre salut; qu'il a refusé les honneurs qu'on lui voulait rendre, et fui tout ce que l'on estime le plus dans le monde, afin de ne point donner d'occasion aux hommes de pécher, en se persuadant, s'il les eût recherchés, qu'ils devaient aussi les rechercher. Enfin, il n'y a rien que l'on ne doive faire pour le service de Dieu; et

je finis en disant que le meilleur moyen pour devenir homme de bien et un seigneur juste et équitable, est de considérer attentivement les actions de Jesus-Christ et de travailler de tout son pouvoir à les imiter, puisqu'il doit être le commencement et la fin de toutes nos pensées et de tous nos desirs.

LETTRE III.

A UN SEIGNEUR.

Il l'instruit de la manière dont on doit passer le carême, pour avoir dans la semaine sainte les sentiments que la passion de Jésus-Christ nous doit donner : lui représente quel horrible mal c'est que le péché, et de quelle sorte on doit y remédier par la pénitence.

Monseigneur,

Je loue Dieu de vous savoir arrivé heureusement en votre maison, dans la creance que j'ai que le séjour que vous y ferez vous sera avantageux, parce que je suis persuadé que l'on est toujours beaucoup mieux chez soi qu'à la cour; et j'aurais vu avec peine que vous eussiez passé un temps si saint dans un lieu si peu propre à en faire un bon usage. Dieu vous a sans doute conduit dans cette tranquille demeure, pour vous donner moyen de considérer à loisir des mystères aussi importants que ceux qui se sont passés en ces saints jours. Pensez donc, monseigneur, à purifier votre âme de telle sorte, que vous vous trouviez bien disposé pour manger cet agneau sans tache, non figuré, mais véritable ; non temporel, mais éternel, non venu au monde par une naissance ordinaire, mais qui a pour père un Dieu dans le ciel, et pour mère une vierge sur la terre. Quelque doux que soit cet agneau, il ne doit être mangé qu'avec des laitues amères, puisque nos seuls péchés sont cause de l'amertume que nous trouvons en le mangeant. Car, ce divin agneau n'est que douceur et une source d'eau vive très-delicieuse; et nos actions au contraire ne nous donnent que des sujets de repentir et de répandre des larmes. Si nous avons jusqu'ici été si stupides que de ne pas connaître que Dieu ne nous a jamais donné sujet de lui déplaire, ne continuons pas au moins de l'être, en ne nous repentant pas de l'avoir offensé.

Quelle douleur, ô mon Dieu, ne nous doit-ce point être de nous porter si aisément à pécher, et d'attendre si tard à nous en repentir? Quel sujet de trembler, quand on pense que celui que nous offensons est tout-puissant pour nous châtier; qu'étant présent partout, rien ne saurait se dérober à sa vue, et qu'il a tant d'horreur pour le péché, que quelque grande que soit son affection pour nous, il le lui fait oublier? Cette douleur d'avoir peché est comme une épine dans notre cœur. Car, si nous ne sommes pas assurés que Dieu nous ait pardonné, quel moyen d'avoir de la joie, quand on se représente qu'encore que Dieu soit tout miséricordieux, on ne lui aura pas peut-être demandé pardon en la manière qu'on le devait pour l'obtenir? Aussitôt qu'Adam et Ève eurent peché, ils se cachèrent et tremblèrent en entendant la voix de Dieu : et une personne n'a pas plutôt peché qu'elle ne saurait s'empêcher de craindre, si ce n'est que Dieu, par une faveur particulière, la rassure par de certaines marques qui lui font connaître qu'il lui pardonne, comme quand il dit à la Madeleine : *Vos péchés vous sont remis, allez en paix* (Luc, VII, 50). C'est la grâce que David témoigne souhaiter avec passion, lorsqu'il dit : *Seigneur, faites-moi entendre une parole de consolation et de joie, et toutes les puissances de mon âme que vous avez abattues et humiliées tressailleront d'allegresse* (Ps. L, 9). Ainsi la crainte cesse ; mais la douleur augmente, parce que, considerant l'extrême bonté de Dieu de

nous avoir pardonné des fautes qui méritaient un châtiment éternel, notre cœur s'embrase d'amour pour lui, et de cet amour naît une douleur encore plus grande que celle que nous avions auparavant, à cause que, de même que l'ombre suit le corps, l'amour que l'on porte à quelqu'un est suivi de la douleur de l'avoir offensé; et cette douleur est plus grande ou moindre, selon que l'amour est plus ou moins grand. Car, plus on se voit aimé, et plus on aime; et plus on aime, plus on a de déplaisir d'avoir déplu à celui que l'on aime. C'est pourquoi, encore que nous croyions que Dieu nous a pardonné, nous ne devons pas laisser d'avoir du regret de l'avoir offensé, puisque autrement ce ne serait pas répondre à l'extrême amour qu'il nous porte.

Commençons donc dès maintenant, monseigneur, à manger des laitues amères, afin que, dans cette grande et sainte semaine où ce divin agneau immolé pour nous n'a vécu que d'amertume, nous en ayons notre part, et que, le recevant dans notre cœur, nous éprouvions en quelque sorte quelles ont été ses douleurs. Car si le mécontentement que nous avons donné à Jésus-Christ, par nos péchés ne nous fait point répandre des larmes, comment serons-nous touchés des tourments que ceux qui l'ont crucifié lui ont fait souffrir? C'est ce qui a fait que la sainte Eglise nous donne le temps du carême, pour remédier, par la pénitence, aux fautes que nous avons commises pendant le cours de l'année; pour pleurer ce qui nous était des sujets de joie; condamner ce que nous approuvions et rejeter comme mauvais ce qui nous était le plus agréable, afin que, en renonçant à nos péchés, nous prenions part aux peines de Jésus-Christ, comme ceux qui l'aiment véritablement y sont obligés.

Que si vous me demandez ce que vous avez à faire pour concevoir une sensible douleur de vos offenses, je réponds que votre principal motif doit être de ce qu'elles ont causé la mort à Jésus-Christ qui est votre Père. Car, qui est le fils qui, quelque méchant qu'il fût, pût voir, sans en être vivement touché, qu'à cause d'un crime qu'il aurait commis, on aurait fait mourir son père après l'avoir outragé et tourmenté en toutes les manières imaginables? Or, tout ce que je viens de dire n'est-il pas arrivé à Jésus-Christ dans ce qu'il a souffert pour nos péchés; et notre vie criminelle ne lui a-t-elle pas fait perdre une vie qui était toute sainte? Pouvons-nous donc avoir de la joie après avoir causé tant de maux à celui à qui nous sommes redevables de tant de biens; et toutes les créatures ne devraient-elles pas s'élever contre nous pour venger leur Créateur? Si l'on considérait ces choses avant que de s'engager dans le péché, je crois que l'on aimerait mieux mourir que de le commettre. Car, comment osons-nous lever les yeux vers le Père éternel, et peut-il nous regarder sans horreur, lorsqu'il sait que nous sommes les véritables parricides de son Fils? Jusqu'à quel excès, ô mon Sauveur, va votre infinie bonté de prier sur la croix pour ceux qui vous y ont attaché; et non-seulement pour eux, mais généralement pour tout le monde, puisque ce sont les péchés de tous les hommes qui vous ont crucifié, et qu'ainsi cette prière les regarde tous, et quelques-uns même beaucoup plus que les bourreaux qui vous ont donné la mort, parce que, ne vous connaissant pas, ils ont commis ce crime par ignorance, au lieu que nous le commettons en vous connaissant, quoique l'on puisse dire, en une autre manière, que nous ne savons non plus qu'eux ce que nous faisons? Mais cette ignorance ne nous est pas pardonnable, puisque votre sainte Eglise nous a appris que ce sont nos péchés qui ont été la cause de votre mort. Faites donc, mon Dieu, que nous les ayons en horreur, suivant ces paroles de David : *Ceux qui aiment Dieu ont de l'horreur du péché* (*Ps.* XC). Car Dieu et le péché sont si opposés, qu'étant impossible d'être assujetti à tous

les deux, il faut choisir lequel nous voulons avoir pour maître. Que choisirons-nous donc, Seigneur, ou des citernes sèches, ou des sources d'eau vives; ou l'amour des créatures, ou celui du Créateur; ou de brûler dans l'enfer avec les démons, ou de régner avec vous dans le ciel?

Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Jusqu'à quand abandonnerez-vous la vérité qui subsiste toujours et fait subsister ceux qui l'aiment, pour suivre la vanité qui périt et fait périr ceux qui la recherchent? Et jusqu'à quand flotterez-vous dans vos irrésolutions, sans savoir quel parti prendre? Puisqu'il faut se déterminer, n'y aurait-il pas de la folie d'en choisir un autre que celui de Dieu qui peut seul vous rendre éternellement heureux? Jésus-Christ a donné la mort au péché; seriez-vous si insensés que de suivre le parti d'un mort, et de vouloir ressusciter votre capital ennemi. Vous n'avez qu'à ne le plus aimer pour l'empêcher de revivre. Travaillez donc par le moyen de la pénitence à achever de le détruire en le haïssant, comme vous l'avez fait vivre en l'aimant. Exposez-le à la vue de Dieu dans vos confessions, afin qu'il soit jugé, condamné et puni. Considérez-le désormais comme votre mortel ennemi, et déclarez-lui une continuelle guerre, puisque l'on ne saurait trop le haïr quand on aime Dieu, ni trop s'efforcer de procurer l'honneur de Jésus-Christ qui doit régner dans nous tous, comme il nous a tous créés et qu'il est mort pour nous tous.

Voilà, monseigneur, ce que je n'ai pu refuser de vous écrire pour vous rendre l'obéissance que je vous dois, et je ne saurais trop vous exhorter à vous défier du péché, puisqu'il est le capital ennemi de Dieu à qui, pour être agréable, il faut conserver votre conscience pure. Mais comme c'est une grâce que vous ne sauriez recevoir que de sa bonté, demandez-la-lui de tout votre cœur avec beaucoup d'humilité et de foi, et employez pour l'obtenir les bonnes œuvres, les jeûnes, les prières et les aumônes, afin de lever tous les obstacles qui empêchent le Saint-Esprit de venir en nous. Rendez la justice à vos sujets, sans qu'aucune considération vous fasse plus pencher d'un côté que d'un autre, puisque tenant à leur égard la place de Dieu, vous devez tâcher de vous rendre semblable à lui dans la manière dont vous agirez envers eux. Désirez plutôt de souffrir que de donner sujet de souffrir de vous. Agissez sans passion, afin de conserver votre jugement libre, et d'autant plus que vous êtes élevé en honneur, tenez-vous plus obligé de prendre soin de ceux qui vous sont soumis. Comme il n'y a personne qui ne ressente des effets de la bonté de Dieu, faites que, jusqu'aux moindres de vos sujets, il n'y en ait un seul qui ne reçoive de l'avantage de la vôtre, et qui ne se tienne heureux de vous avoir pour seigneur. Car le seigneur doit être à l'égard de ses inférieurs, ce que l'âme est au corps. Il faut qu'il les console, qu'il les encourage, qu'il les protége, qu'il les assiste et qu'il les aime avec tant de tendresse, qu'il ressente aussi vivement ce qui les touche, que l'âme ressent ce que le corps souffre, afin que, se rendant semblable à Jésus-Christ qui a procuré notre salut par ses travaux et par la perte de sa propre vie, vous régniez un jour éternellement avec lui.

LETTRE IV.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE.

Il lui représente que les maladies sont des faveurs de Dieu, et de quelle sorte il nous parle par elles.

Monseigneur.

J'ai appris votre maladie, et je ne sais si je dois m'en affliger ou m'en réjouir, parce qu'il me semble qu'elle me donne sujet de l'un et de l'au-

tre. Car ne regardant que le corps, j'ai beaucoup de peine de vous voir souffrir; et considérant l'âme, je ne saurais m'empêcher de me réjouir par la confiance que j'ai en Dieu, que cette peine corporelle vous sera utile. Ainsi ce que je puis est d'être en même temps fâché et bien aise de vous voir endurer et profiter. Mais comme l'âme est de beaucoup préférable au corps, j'avoue qu'en cela ma joie l'emporte sur ma tristesse. Appliquez-vous, monseigneur, dans cette occasion à écouter la voix de Dieu, dont les paroles sont les œuvres selon ce passage de l'Ecriture : *Le serviteur intelligent est agréable à son maître* (*Prov.*, XIV). Car nous voyons tous les jours combien désagréable est à un maître la stupidité d'un serviteur qui ne comprend pas bien ce qu'il lui dit, et à plus forte raison, quand il entend le contraire de ce qu'il lui dit. Jésus-Christ ne se contente pas d'avoir créé votre âme, il veut la sauver. La mort qu'il a soufferte pour vous à la croix, vous le fait assez connaître et vous dit à haute voix qu'il vous aime. Or, comment peut-il vous aimer et vous abandonner, puisque son amour est toujours fécond en grâces? Vous l'avez éprouvé par les inspirations et les occasions de faire du bien qu'il vous a données, sans parler de ce que vous n'avez pu remarquer, soit parce qu'il ne vous était pas manifeste, ou faute d'attention. Serait-il possible que vous fussiez sourd à sa voix; que son extrême douceur ne pût attendrir la dureté de votre cœur, et que vous eussiez oublié les bonnes résolutions qu'il vous a fait prendre selon ces paroles de saint Paul : *Dieu qui est riche en miséricorde étant poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ par la grâce duquel nous sommes sauvés* (*Eph.*, II, 4). Ce qui montre qu'encore que nous ayons abusé des grâces qu'il nous a faites, il est si bon qu'il ne se lasse point de nous en faire de nouvelles. Ainsi il vous dit de nouveau dans cette maladie ce qu'il vous a déjà dit tant de fois, que si vous voulez le prendre pour votre père, il est prêt à vous recevoir pour son fils, et fera avec joie ce traité avec vous, dont tout l'avantage vous reviendra. Cet adorable Rédempteur prend tant de plaisir à répandre ses grâces sur nous, parce qu'il nous aime, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour attirer à lui, par divers moyens, les plus lents mêmes à s'en approcher, et pour les porter enfin à se lasser du monde en voyant par expérience qu'il n'y a que des peines et des déplaisirs. Il leur fait trouver tant d'amertume dans toutes sortes de conditions, sans que les richesses, la faveur et les honneurs les en puissent exempter, que, reconnaissant enfin le néant de tout ce qui est ici-bas, ils se réveillent de leur assoupissement, pour ne chercher du repos et de la joie qu'en lui qui n'est que douceur et que bonté, de même que l'on voit un enfant qui a reçu quelque blessure, se jeter entre les bras de sa mère.

Tenez pour certain, monseigneur, qu'encore que cette maladie vous paraisse rude, c'est une marque de l'amour de Dieu pour vous. Il veut qu'elle vous porte à recourir à lui; et il vous dira alors : Ce que vous avez considéré comme un effet de ma colère, en était un de ma miséricorde. C'est là la fin que Dieu s'est proposée dans ce châtiment que vous éprouvez, et l'avantage que vous en recevez vous en doit faire oublier la douleur. Remerciez donc Jésus-Christ de cette conduite qu'il tient sur vous, et profitez-en en considérant ce que dit l'Ecriture : *Mon fils, que votre maladie ne vous afflige point et ne vous fasse point perdre courage. Mais priez le Seigneur, et il vous guérira* (*Eccles.*, XXXVIII). On dit d'ordinaire : Si vous ne savez pas prier, embarquez-vous sur la mer, parce que nous sommes si froids et si négligents à prier, qu'à moins de nous trouver dans l'affliction comme dans une tempête, nous n'avons aucune application à la prière ; j'entends à cette véritable prière qui consiste dans les gémissements du cœur, qui procède du re-

gret de nos offenses et d'une ferme résolution de changer de vie. Or, c'est ce que l'on fait beaucoup plus facilement dans la maladie que dans la santé, parce que la pensée de la mort, dont on se voit en péril d'être si proche, nous aide à mépriser la vie et à désirer d'employer mieux que nous n'avons fait ce qui nous en reste.

Puis donc que ce que Jésus-Christ vous visite est un effet de son amour, allez au-devant de lui avec amour, et offrez-lui de bon cœur votre maladie et vos souffrances. Vous pouvez vous assurer qu'il les recevra comme un don qui lui sera fort agréable, tant parce qu'il sera accompagné d'humilité et de soumission à sa volonté, que parce que plus votre corps souffre, plus votre âme lui est chère. Votre maladie et vos douleurs passeront : mais le bien qu'elles procureront à votre âme ne passera pas. Efforcez-vous donc de les surmonter par votre constance, et considérez-vous comme engagé dans une guerre que vous avez à soutenir, selon ce que dit Sénèque ; qu'un homme de cœur ne témoigne pas moins de courage en combattant dans un lit contre les douleurs d'une grande maladie, qu'à la campagne dans les exercices de la guerre, parce que le véritable courage consiste plus à endurer constamment les blessures que l'on reçoit que non pas à combattre. Et l'Écriture sainte dit que *l'homme patient dans la douleur est plus généreux que le vaillant* (*Prov.*, XVI, 32).

Puisque vous aimez la guerre, ne perdez pas, monseigneur, l'occasion de le témoigner en combattant et en surmontant tant d'incommodités qui se rencontrent dans une grande maladie, et croyez que rien ne vous peut être plus avantageux et plus glorieux. Car les autres victoires, quelque grandes qu'elles soient, ne regardent qu'une gloire temporelle qui s'évanouit en un moment ; au lieu qu'il s'agit ici d'obtenir le pardon de nos péchés par la pénitence, en domptant notre chair qui est l'un des plus grands de nos ennemis ; d'acquérir l'amitié de Jésus-Christ qui aime ceux qui souffrent, parce qu'il voit en eux l'image de ce qu'il a souffert, et d'arriver jusqu'à posséder sa gloire qui ne s'acquiert que par les travaux. N'oubliez donc rien, monseigneur, de tout ce qui peut vous encourager à sortir victorieux de ce combat, et si vous vous sentez affaiblir, considérez ceux que Jésus-Christ a soutenus ; et voyant votre roi réduit à de si grandes extrémités, ayez honte de tourner la tête en arrière : priez-le de vous donner la force que vous ne pouvez attendre que de lui seul, selon ces paroles d'un prophète à un roi : *Si vous vous imaginez que la victoire consiste dans les forces humaines, le Seigneur fera que vous serez vaincu par vos ennemis, parce que c'est lui qui rend victorieux ceux qu'il lui plaît, et jette dans l'esprit des autres la terreur qui les fait fuir* (II *Par.*, XXV, 8). Priez-le de guérir la blessure qu'il vous a faite, puisqu'il ne l'a faite qu'à dessein de la guérir. Implorez son assistance, et assurez-vous qu'il vous écoutera plus favorablement que lorsque vous étiez en santé. Ayez recours à la confession et à la communion pour obtenir la force de souffrir. Donnez de grandes aumônes pour être soulagé de vos maux comme vous soulagerez ceux des autres. Faites offrir au Père éternel sur le saint autel son Fils unique en sacrifice, afin que sa miséricorde fortifie votre faiblesse, vous pardonne vos péchés, corrige ce qu'il y a en vous de défectueux, vous console dans votre tristesse, vous décharge du poids qui vous paraît si pesant, vous rassure dans vos craintes, et que lorsqu'il lui plaira de faire cesser votre maladie, vous sortiez du lit aussi sain de l'âme que du corps, et rempli de tant de grâces, que vous le serviez si fidèlement, que vous régniez un jour avec lui. Cette lettre est bien longue pour un malade ; mais vous pourrez, monseigneur, la faire lire à diverses fois lorsque votre maladie le permettra. Je prie Jésus-Christ de vous assister.

LETTRE V.

A UN SEIGNEUR.

Il l'oblige à rechercher sur toutes choses la grâce de Dieu, parce que tout consiste en cela.

Monseigneur,

Puisque le christianisme nous oblige à peu considérer le corps et à nous appliquer principalement à ce qui regarde l'âme, il n'y a pas sujet de s'étonner, qu'encore que je ne vous aie jamais vu, j'aie beaucoup d'affection pour votre service, et que je demande à Dieu de tout mon cœur dans mes prières et mes sacrifices tout ce qui peut contribuer à vous faire gagner la couronne qui nous est promise dans le ciel. Car je suis persuadé que l'unique affaire d'un chrétien, ou au moins la principale, consiste à rechercher la grâce de Dieu, puisque le plus grand bonheur qui nous saurait arriver est qu'il soit content de nous. Tout le reste sans cela n'est que douleur et que misère; et au contraire avec cela rien n'est capable de vous nuire. Ainsi lorsque l'on est bien avec Dieu, on doit s'estimer heureux, quoique l'on fût accablé de tous les maux temporels imaginables, et je crois que l'une des causes qui empêche tant de personnes de se donner à Dieu, est qu'ils mettent toute la félicité dans les biens méprisables d'ici-bas, soit parce qu'ils ne connaissent pas quelle est la grandeur de Dieu, ou parce qu'ils ignorent combien il désire de se donner à nous. Car peut-on croire que tous les biens se trouvent rassemblés en lui, et n'aimer pas mieux le posséder seul que de se tourmenter pour acquérir quelque petite partie des biens du monde dont, après d'infinis travaux on se trouve entièrement dépouillé?

Prions Dieu de nous éclairer de sa lumière pour nous faire lever les yeux vers lui, afin de connaître qu'il est si digne d'être aimé, qu'il n'y a rien à quoi nous ne devions être prêts à renoncer pour l'amour de lui. Autrement ce serait avoir de si bas sentiments de sa grandeur, que nous mériterions qu'il nous abandonnât, puisque nous répondrions si mal à l'amour qu'il nous a témoigné, lorsqu'il s'est donné tout entier pour nous sur la croix. Il faut beaucoup donner pour celui dont la grandeur est au-dessus de tout ce que l'on se peut imaginer, et de la gloire infinie duquel toutes les créatures tirent la leur. Ainsi plus ce qu'il demande de nous est difficile, et plus nous devons le lui offrir avec joie pour lui témoigner notre respect et notre amour. Que si tous généralement doivent être dans cette disposition, à combien plus forte raison les personnes de qualité y sont-elles obligées, ayant reçu de plus grandes grâces et ayant plus de moyens de le servir? Je l'ai remercié du désir qu'il vous donne de vous acquitter de ce devoir, et souhaite qu'il vous l'augmente de plus en plus, afin de mériter davantage par votre persévérance en son amour, puisqu'il n'y aura que ceux qui demeurent fermes jusqu'à la fin, qui soient couronnés dans le ciel.

LETTRE VI.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE.

Il l'exhorte à se confier en Dieu et l'instruit de la manière dont il se doit conduire pour acquérir cette confiance.

Monseigneur,

J'appris hier que vous m'aviez écrit que vous continuez à penser sérieusement à votre salut. Sur quoi j'avoue, qu'encore que je sois fort touché de votre maladie, le déplaisir qu'elle me donne cède

à ma joie de vous voir en cet état. Il parait que Notre-Seigneur vous traite en véritable père et en très-affectionné médecin, puisqu'il se sert de vos maux pour vous empêcher de vous relâcher dans l'observation de ses commandements, et vous faire plutôt penser à bien mourir qu'à prolonger une vie dont la durée est si inutile. En vérité, c'est une grande grâce qu'il vous fait, de préférer ainsi un avantage éternel à une satisfaction temporelle qui passe si vite. Et quelle folie serait-ce de rejeter cette grâce et ne vous pas servir de ce remède? Il faut craindre que l'on ne dise de vous ce que l'Ecriture dit de Babylone : *Nous avons voulu la guérir, et elle a refusé de l'être ; c'est pourquoi nous l'abandonnons* (*Jérem.*, LI). La prudence nous oblige à considérer en toutes choses ce qui nous est le plus important ; et c'est sans doute ce qui regarde l'âme. Que si les occupations temporelles, telles que sont celles où le mariage engage, ou la condition dans laquelle on se trouve, empêchent de s'employer tout entier à ce qui regarde le salut, donnons-y au moins la principale partie de nos soins, comme s'agissant en cela du capital, et ne nous employons au reste que parce que la nécessité nous y contraint, et seulement quand il ne sera pas opposé à ce qui nous est plus important.

Si vous ne pouvez aimer Dieu sans aimer quelque petite chose avec lui, aimez-le au moins par-dessus tout et foulez aux pieds tout ce qui voudrait être préféré à quelqu'un de ses commandements. Et si vous ne pouvez avoir cette extrême pureté de conscience qu'il désirerait, ayez au moins celle sans laquelle on ne peut être réputé du nombre de ses enfants, ni espérer de le voir jamais face à face. Les uns se contentent d'entendre du pied de la montagne, la voix de Dieu. Mais ceux qui sont plus forts et plus courageux, montent sur la montagne pour l'entendre de plus près ; et j'en ai vu, qui étant médiocrement bons, ont cessé de l'être, parce, disaient-ils, qu'ils n'étaient pas parfaits. Quelle folie de se précipiter dans l'enfer, à cause que l'on n'égale pas en vertu les plus grands saints, ce qui est comme se faire couper les pieds, parce que l'on fait quelque faux pas. *Mon fils*, dit l'Ecriture, *ne vous découragez point à cause de votre faiblesse*; *mais priez le Seigneur, et il vous fortifiera* (*Exod.*, XIX) Une personne faible est louable de connaître et d'avouer sa faiblesse. Mais on est très-blâmable de se décourager et de demeurer couché par terre, au lieu de se servir pour se relever, de ce que l'on a de force, puisque ce découragement augmente encore la faiblesse. Je vous dis ceci, monseigneur, parce que je souhaite que vous fassiez une ferme résolution de vivre de telle sorte, que vous puissiez espérer de la bonté de Dieu, qu'il vous aimera et vous donnera part à son royaume. Vous pouvez vous le promettre, si vous prenez un grand soin de vous maintenir dans cette sainte joie que donne l'observation de ses commandements. Et quoique les indispositions de l'âme qui ne vont pas jusqu'au péché mortel, vous donnent de la peine, ne vous y laissez pas abattre ; mais efforcez-vous de les surmonter en disant : Dieu soit loué de ce que par sa miséricorde je suis encore en vie, quoique malade, et de ce que la consolation d'être vivant devant ses yeux, adoucit ma douleur d'être si imparfait, par le sujet que j'ai d'espérer qu'il me sauvera après avoir passé par le feu.

Voilà de quelle sorte je désire que vous soyez dans la joie au milieu de vos douleurs, consolé dans la vue de la grâce de Jesus-Christ, et persuadé qu'il vous sauvera en observant sa sainte loi. Car cette espérance vous fera tout mépriser pour ne penser qu'à votre salut. Et Dieu qui verra dans votre cœur le desir sincère que vous aurez de lui plaire, vous assistera dans ce bon dessein. Mais ne vous imaginez pas que ce soit sans beaucoup souffrir ; et quand ce serait même jusqu'à répandre votre sang, vous devriez le considérer comme une marque que c'est par

son esprit que vous souffrirez. Car il a dit que la voie qui conduit à lui est étroite : et c'est se flatter de croire que l'on puisse sans travail et sans souffrir en diverses manières, acquérir un aussi grand bonheur qu'est le salut, puisque dans les choses mêmes qui ne regardent que cette vie, on n'y peut réussir sans peine.

Je sais que ce que je dis est plus facile à proposer qu'à exécuter. Mais que ne devons-nous point faire, lorsqu'il s'agit de nous rendre Dieu favorable ou contraire pour jamais ; et qui peut nous faire balancer dans une résolution qui nous importe de tout ? Considérez-la donc, s'il vous plaît, comme votre principale affaire. Combattez généreusement pour vous ouvrir l'entrée du ciel ; et Dieu lui-même vous secondera. Au lieu de vous étonner dans les difficultés que vous y rencontrerez, remerciez-le de ce qu'il les permet pour sa plus grande gloire. Et enfin considérez comme légères, des peines qui se changeront en des joies inconcevables. Je le prie de vous donner son Saint-Esprit pour vous faire trouver de la douceur dans l'observation de ses commandements, et de vous accorder ce royaume pour lequel il vous a créé.

LETTRE VII.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE.

Il l'exhorte à l'amour des souffrances et lui représente l'avantage que l'on en peut tirer.

Monseigneur,

J'ai appris que depuis mon départ d'auprès de vous, votre maladie est encore augmentée ; et je suis persuadé que c'est une grâce que Dieu vous fait, parce que les travaux de cette vie étant avantageux pour ceux qui en font un bon usage, il est juste que vous souffriez pour avoir part à la venue de Jésus-Christ. Car il a dit par Isaïe : Qu'*il est venu pour consoler les affligés et changer leurs pleurs en joie* (*Isai.*, LXI) ; ce qui montre avec quelle bonté il se communique à ceux qui souffrent. Il adoucit tellement leurs douleurs à cause qu'il vient avec elles ou après elles, qu'il les rend non-seulement supportables, mais désirables. Ainsi l'amour d'un Dieu qu'elles nous procurent est tellement préférable à la peine qu'elles nous causent, que nous ne devons pas seulement les bien recevoir, mais être dans l'impatience qu'elles arrivent

Nulle force n'égale celle d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu. L'espérance de le posséder fait que rien n'est capable de l'étonner, comme Jacob ne trouva rien de difficile pour obtenir Rachel. Puis donc que Dieu vous fait la grâce de ne pouvoir douter qu'il sera lui-même la récompense de vos peines, soutenez-en courageusement le poids quand il serait encore plus grand. Considérez que ces sept années de travail ajoutées aux sept autres que Jacob avait déjà souffertes, lui acquirent seulement Rachel ; au lieu qu'un repos éternel sera le prix de vos peines, et qu'elles vous feront chanter à jamais dans le ciel devant le trône de Dieu ces paroles de David : *Vous m'avez comblé de joie à proportion du temps que vous m'avez affligé, à proportion des années qu'ont duré mes maux* (*Ps.* LXXXIX, 18). Vous connaîtrez alors que votre maladie et vos douleurs sont des semences de joie, parce qu'elles vous conduisent à Dieu.

Ainsi, puisque le chrétien doit dès ici-bas avoir quelque part à cette lumière dont il sera un jour parfaitement éclairé, regardez, monseigneur, vos souffrances avec les yeux de la foi : comparez-les avec les avantages que vous en tirerez, et vous trouverez que, quelque pesantes qu'elles soient, elles sont supportables, parce que l'espérance de l'ave-

nir adoucit leur peine présente, et que cette espérance est certaine comme étant fondée sur l'ordre de Dieu qui veut qu'on la conçoive après que l'on a été éprouvé par la tribulation. Mais il faut joindre à cette espérance la patience dans vos maux et toutes les bonnes œuvres que vous pourrez faire. Car, puisque Dieu vous donne sujet de croire qu'il veut vous sauver et que cela ne saurait beaucoup tarder, que ne devez-vous point faire pour y contribuer tout ce qui peut dépendre de vous et vous abandonner à sa conduite avec une entière confiance? Je le prie de tout mon cœur d'être votre protecteur, votre seul objet et votre éternelle couronne.

LETTRE VIII.

À QUELQUES-UNS DE SES AMIS QUI ÉTAIENT AFFLIGÉS.

Il les console, leur représente les grands avantages qui se rencontrent dans la souffrance; et comme Notre-Seigneur donne la force de les supporter.

Béni soit Jésus-Christ, notre Rédempteur, notre Seigneur et notre maître, qui se sert de tant de moyens pour nous procurer un aussi grand bien qu'est celui de l'aimer. Comme ceux qui ont peu de lumière et qui aiment peu, ne comprennent rien en sa manière d'agir, ils ne reçoivent pas ce qu'il leur envoie avec le respect qu'ils y sont obligés, ni ne lui en rendent pas les remerciements qui lui sont dus. Je le prie de tout mon cœur que vous ne soyez pas de ce nombre, mais qu'il vous ouvre les yeux pour connaître cette vérité et produire en vous une obéissance accompagnée d'actions de grâces. Car, peut-on, sans extravagance, ne pas recevoir avec joie une chose qui nous est avantageuse et n'en pas savoir gré à celui qui nous la donne, principalement s'il témoigne nous la donner de bon cœur?

Jésus, mon Sauveur, pouvons-nous douter de l'amour véritable que vous nous portez, puisque vous nous en donnez tant de preuves, et que le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent en sont témoins? Vous avez dit, Seigneur, que vous nous aimez, et ne l'avez dit que parce qu'il est vrai. Car qui pouvait vous y obliger puisque vous ne sauriez attendre aucun service de nous? Ainsi, c'est à votre seule bonté que nous sommes redevables de tant de grâces que vous nous faites? Nous ne vivons, ne respirons et ne subsistons que par vous, et toutes les créatures, comme dit saint Augustin, sont autant de voix qui nous disent que vous nous aimez et que nous devons vous aimer. Vous ne vous êtes pas contenté, Seigneur, de ce témoignage des créatures qui vous aurait si peu coûté: vous avez voulu nous en donner un beaucoup plus grand et plus assuré en vous donnant vous-même à nous, et en souffrant la mort pour nous: ce qui surpasse tout ce que l'on se peut imaginer, puisque l'amitié ne peut aller plus loin que de donner sa vie pour la personne que l'on aime, et que la vie que vous avez donnée pour nous est celle d'un Dieu dont la disproportion avec la vie des créatures est infinie.

A quel dessein ai-je dit ceci, mes frères, sinon pour vous assurer que Jésus-Christ vous aime? Et ces paroles: Qu'un Dieu nous aime ne doivent-elles pas remplir de joie de pauvres créatures telles que nous sommes, puisqu'elles donnent de l'admiration aux anges et nous apprennent quelle est la cause de tous nos biens et de toutes nos espérances? Car sur quoi peuvent-ils être fondés, sinon sur ce que Jésus-Christ nous aime? Quand nous n'emploierons jamais à autre chose nos langues et nos plumes qu'à dire et à publier partout que Jésus-Christ nous aime, ce témoignage de notre joie et de notre reconnaissance se-

rait seul capable de nous rendre heureux, parce qu'il nous ferait trouver grâce devant ses yeux, et qu'il n'est pas seulement bon, mais la bonté même. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Vous assistez, Seigneur, sans cesse ceux que vous aimez.* Rendons-lui donc grâces du fond de notre cœur et avec une vive foi de la part qu'il lui plait de nous donner à ses mérites ; confions-nous en son amour ; renonçons au péché, et bannissons, avec la tristesse que donnent les afflictions, le découragement qu'elle produit, pour ne penser qu'à recourir à ce Père des miséricordes, à ce Dieu de toute consolation que nous aimons, qui nous aime, et que nous ne saurions trop remercier de tant de témoignages qu'il nous en donne à toute heure. Mais souvenons-nous, en même temps, de cette exhortation que nous lisons dans l'Ecriture, et que saint Paul dit s'adresser à nous comme étant enfants de Dieu : *Mon fils, ne négligez pas le châtiment dont le Seigneur vous corrige, et ne vous laissez pas abattre lorsqu'il vous reprend. Car il châtie ceux qu'il aime et frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (*Hebr.*, XII, 5). Que si ce châtiment nous paraît rude, considérons de quelle cause il procède et à quoi il tend, et conformons ensuite notre volonté à celle de Jésus-Christ.

Ceux qui ne considèrent que la main du Seigneur lorsqu'il nous frappe et ne jugent ainsi de son cœur que par ses actions, sont souvent trompés. Mais ceux qui ne considèrent que son cœur ne le sont jamais, parce qu'il leur donne une véritable connaissance de ses œuvres, et ainsi ils savent quelle en est la cause et la fin. C'est donc une grande erreur de croire que la prospérité soit toujours une marque de l'amour de Dieu, puisqu'il arrive quelquefois que c'en est une de sa colère ; et de regarder et appréhender l'adversité comme un effet de son indignation, puisque c'en est presque toujours un de son amour. Nous devons au contraire nous tenir obligés de cette conduite rude en apparence, comme un enfant n'est pas moins obligé à son père quand il le châtie pour l'empêcher de se perdre, que quand il lui témoigne de la tendresse. Ne faisant point de difficulté dans nos maladies de prendre des médecines sans être assurés qu'elles nous guériront, refuserons-nous d'en recevoir de la main de Dieu dans la certitude qu'elles guériront nos âmes, puisque ce souverain médecin et ses remèdes sont infaillibles, qu'il les proportionne à nos forces, et qu'il en a lui-même fait l'épreuve en sa propre personne, selon ces paroles de saint Paul que *Jésus-Christ a goûté la mort : Dieu, par sa bonté, ayant voulu qu'il mourût pour nous* (*Hebr.*, II, 9). Sur quoi saint Chrysostome dit : Qu'ainsi que le médecin goûte le premier de la médecine qu'il ordonne, afin que le malade n'appréhende point de la prendre, Jésus-Christ a voulu, pour nous ôter toute crainte de la mort, en faire le premier l'épreuve. Considérons, je vous prie, de quelle sorte, quoiqu'il ne fût point malade, il but ce calice à cause de nous qui étions malades. Considérons qu'encore qu'il le trouva si extrêmement amer, qu'il pria son Père de l'en dispenser s'il était possible : néanmoins, voyant qu'il ne pouvait autrement procurer notre salut, il ajouta : *Mais que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Quelles paroles ! Et pouvons-nous en être bien persuadés sans que notre amour pour ce divin Sauveur, qui les a proférées dans l'excès d'une si épouvantable agonie, nous rende victorieux de la chair, du monde, des démons et de l'enfer ? Qui peut douter du salut de ceux qui disent à Dieu du fond de leur cœur : Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Car la véritable marque que nous sommes ses enfants est de renoncer à notre volonté pour ne suivre que la sienne, non-seulement dans la prospérité, mais dans l'adversité, où une seule action de grâces que nous lui rendons, une seule louange que nous lui donnons, est préférable à mille remercie-

ments et à mille bénédictions lorsque tout réussit selon nos désirs. Car les adversités sont comme ces trompettes forgées à coups de marteau dont on se servait dans l'ancienne loi pour faire retentir ses louanges, et c'est de toutes les marques celle qui lui est la plus agréable.

Que si vous me dites que cela est plus facile à conseiller qu'à pratiquer, qu'il est plus aisé de consoler les autres que de souffrir, et que la difficulté est de se consoler soi-même, je réponds que Dieu est fidèle dans ses promesses; qu'il guérit les blessures qu'il fait, et que c'est en sa force que nous devons mettre notre confiance sans nous laisser jamais abattre, quelque grandes que soient nos peines. Car c'est alors qu'il prend plus de plaisir à nous témoigner son pouvoir, comme il paraît par ces paroles que saint Paul rapporte que Jésus-Christ lui dit lui-même: *Ma puissance se fait paraître dans la faiblesse* (II *Cor.*, XII, 9). Ainsi, plus une personne est faible et affligée, et plus Dieu se plaît à la soutenir, parce que cela fait davantage éclater sa gloire. C'est pourquoi, quelque violente que soit la tempête dont votre cœur se trouve agité, vous devez, au lieu de perdre courage, redoubler votre confiance, et dire à Dieu: *Voici maintenant, Seigneur, le temps de faire connaître votre pouvoir.* Et avec David: *Ne m'abandonnez pas, mon Dieu, lorsque les forces me manquent* (*Psal.* LXX, 10). Et avec saint Paul: *Je ne veux me glorifier que dans ma faiblesse et mes afflictions, afin que la puissance de Jésus-Christ demeure en moi* (II *Cor.*, XII); par où il paraît que ce grand apôtre donne le nom de faiblesse aux afflictions. Ainsi lorsque Jésus-Christ soutenait saint Paul, sa vertu, c'est-à-dire sa puissance, agissait dans ce vase d'élection et faisait paraître sa gloire; ce qui fit que ce grand saint, qui auparavant l'avait prié trois diverses fois de le délivrer de cette violente tentation, que je ne crois pas avoir été une tentation de la chair, ne continua plus à lui faire cette prière, parce qu'il voyait que n'en étant point abattu, la force de Jésus-Christ se faisait paraître dans sa faiblesse. Ce qui nous oblige, pour l'imiter, de préférer à notre repos les travaux et les souffrances.

Mais ne vous imaginez pas, mes frères, que nous puissions par nos seules forces demeurer victorieux dans les combats où Jésus-Christ nous engage. Il veut en avoir toute la gloire; et rien n'est plus juste, puisqu'il combat pour nous et avec nous. Témoignons seulement du courage, et nous recevrons des effets de son assistance. Profitons de la connaissance qu'il nous donne de notre faiblesse, de la misère de cette vie, de notre entière dépendance de lui, de l'amour qu'il nous porte, et de ce qu'il a lui-même souffert pour nous incomparablement davantage que ce qui nous paraît être si rude de souffrir. Cette connaissance est le commencement de la guérison de notre âme et de notre salut, parce que quelque contemplatif que l'on soit, on ne saurait bien comprendre quel a été l'amour de Jésus-Christ pour nous, et les douleurs qu'il a endurées pour nous le témoigner, que lorsque l'on en souffre quelque partie.

Considérons aussi quelle folie c'est de s'abandonner au péché, puisqu'il nous attire de si horribles tourments, et quelle est la bonté de Dieu, de ce qu'encore que nous méritions de souffrir en ce monde et en l'autre, il nous fait acquérir, par des douleurs passagères, une félicité éternelle.

Il n'y a point de si bonne école que la tribulation pour apprendre ces vérités, parce que Dieu nous y fait entendre par des actions ce que les hommes ne disent qu'à nos oreilles sans que notre cœur en soit touché. Mais ne croyez pas que ces combats que l'amour de Jésus-Christ fait entreprendre se passent seulement dans la campagne. Il n'y a point de lieux qui en soient exempts; et l'on peut, sans sortir de la maison ni même du lit remporter sur les maladies et sur la douleur

des victoires d'autant plus agréables à Dieu, que les maux que nous avions à surmonter nous étaient plus sensibles. Car j'ai éprouvé, comme vous, que la maladie est difficile à supporter, principalement quand elle est douloureuse; et je suis persuadé que lorsque, par l'assistance de Jésus-Christ et pour l'amour de lui, notre esprit demeure en la même assiette que dans la santé, on gagne une riche couronne.

Sénèque dit que nous devons nous efforcer de souffrir avec patience, puisque, si la douleur n'est que petite, il est aisé de la supporter; et que si elle est grande, nous en méritons beaucoup de louanges. Mais une raison incomparablement plus forte que celle de ce philosophe nous y oblige. C'est, comme le dit saint Paul, que *Dieu veut que ses élus soient conformes à l'image de son Fils, afin de lui être semblables aussi bien dans la gloire que dans les souffrances* (*Rom.*, VIII). Car serait-il juste que nous participassions à ses joies dans le ciel, si nous refusions de participer à ses douleurs sur la terre? Ecoutons ce qu'il dit à ses disciples et à nous en leurs personnes: *Vous qui êtes toujours demeurés fermes dans mes tentations et dans mes maux, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé* (*Luc.*, XXII, 28). Quelle folie et quel orgueil peuvent être plus grands que de trouver étrange d'être traités comme Jésus-Christ l'a été, en refusant d'accepter le royaume du ciel à la même condition que son Père le lui a donné? Qui doute que ce Père éternel n'aime uniquement son Fils unique? Mais a-t-il laissé de le faire tant souffrir pour acquérir ce royaume? et croirons-nous, après cela, que les travaux qu'il nous envoie soient une marque qu'il ne nous aime pas? N'avons-nous pas au contraire sujet de nous en glorifier, de le remercier de ce qu'il nous traite comme il a traité son Fils, et d'espérer qu'il nous donnera part à sa gloire comme nous l'avons à ses peines?

Que soyez-vous loué et béni à jamais, ô Dieu tout-puissant, d'avoir voulu que votre Fils bien-aimé fût le premier-né d'entre tous ses frères, en lui donnant plus de gloire qu'à tous les autres, et d'avoir voulu aussi qu'il souffrît plus qu'aucun d'eux. Il vous a plu qu'il fût le modèle, la règle et la mesure de notre perfection, afin que plus notre vie sera conforme à celle qu'il a passée en ce monde, nous jouissions d'un plus grand degré de gloire en l'autre. Ce sera là où vous essuierez nos larmes, où vous nous recevrez comme un père qui aime tendrement ses enfants, où vous nous donnerez les couronnes que nos combats auront méritées, et où ceux de nous qui auront reçu le plus de blessures dans la guerre que nous aurons soutenue ici-bas seront le plus magnifiquement récompensés.

LETTRE IX.

A UNE PERSONNE QUI AVAIT BEAUCOUP DE PIÉTÉ.

Il lui parle de l'humilité, de l'orgueil et de la perfection du divin amour.

Je vous souhaite un heureux carême, et que la sainte humilité signifiée par la cendre que l'on vous a mise sur la tête en le commençant, ne vous abandonne jamais. Car, lorsque Dieu fait connaître avec douleur à une âme quel malheur ce lui était de s'être éloignée de lui, il la guérit de l'aveuglement de l'orgueil et la rend capable de tous les biens spirituels, parce, comme dit l'Ecriture, que *l'orgueil est la racine de tous les maux* (*Eccl.*, X), et attire après lui toutes sortes de malédictions, c'est-à-dire de vices qui l'accompagnent toujours. L'humilité ne va aussi jamais seule, puisque Dieu, comme dit saint Jacques, donne sa grâce aux humbles, et que la grâce est la mère des vertus (*Jac.*, IV). L'orgueilleux recherche l'honneur et se fâche d'être méprisé; l'humble

au contraire rougit de voir qu'on l'honore et se réjouit qu'on le méprise, parce qu'il est persuadé qu'on lui rend justice, et qu'étant juste, il aime la justice. L'orgueilleux n'est jamais content des honneurs qu'on lui rend, parce que, quelque grands qu'ils soient, il pense en mériter davantage; l'humble croit toujours qu'on le traite trop bien, parce qu'il s'en reconnaît indigne. L'orgueilleux n'est satisfait de personne ni de lui-même; l'humble s'accorde avec tout le monde, parce qu'il est persuadé que chacun vaut mieux que lui, et est content de ce qu'il plaît à Dieu de lui donner. L'orgueilleux considère comme une chose insupportable de se soumettre à la volonté d'autrui, et même à celle de Dieu; l'humble n'a point de peine de s'assujettir non-seulement à Dieu, mais aux hommes, et marche ainsi dans la voie étroite par son abaissement envers le Créateur et les créatures.

Voilà quels sont les avantages que produit l'humilité; et l'on ne saurait sans cette vertu espérer d'avoir Dieu favorable : ce qui a fait dire à saint Augustin : *Quelque élevé que vous soyez, Seigneur, vous ne dédaignez pas de vous abaisser jusqu'à établir votre demeure dans le cœur des humbles.* Et nous lisons dans l'Écriture : *Sur qui jetterai-je les yeux et sur qui se reposera mon esprit, sinon sur les humbles que ma seule parole fait trembler* (*Isa.*, LXVI)? Mais quoique cette vertu de l'humilité nous donne de si bas sentiments de nous-mêmes, elle n'a garde d'avoir rien de bas ni de méprisable, puisque c'est du ciel, et non pas de la terre, qu'elle tire son origine. C'est une pierre précieuse que Dieu donne à ceux qui examinent avec grand soin leurs péchés. Ils la trouvent dans cette corruption comme dans un fumier, par la confusion qu'ils ont de leur misère. Et malheur à ceux dont Dieu a dit par un prophète : *Effronté que vous êtes, ne rougissez-vous point de honte* (*Jerem.*, III)? Et ailleurs : *Votre confusion ne vous confond-elle point* (*Jerem.*, VI)? Car qu'y a-t-il de plus horrible que l'effronterie d'une personne qui devrait rougir de confusion? Et comment ose-t-on lever les yeux vers Dieu et regarder les créatures, lorsque l'on considère combien on l'offense et combien l'on se rend indigne de ce qu'il ne les a créées que pour nous? Aimons-nous Dieu autant que nous y sommes obligés, lorsque nous ne l'aimons pas de tout notre cœur, que nous n'avons pas une aussi ferme créance en sa vérité que nous le devrions, et que nous ne nous appliquons pas entièrement à le servir? Car qui est celui qui l'aime parfaitement et seulement pour l'amour de lui, sans réserver pour soi-même ou pour quelque autre une partie de son amour? Il ne faut que voir combien nos passions sont peu mortifiées et opposées à l'amour de Dieu, pour connaître qu'au lieu d'observer le commandement qu'il nous a fait de l'aimer de toutes nos forces ainsi qu'il nous aime, nous l'aimons avec tant de tiédeur qu'il n'est pas juste qu'il nous le pardonne.

L'application que nous avons à satisfaire notre amour-propre et notre convoitise nous fait manquer de ferveur à aimer Dieu et à rechercher avec soin les moyens de le servir. Ce qui a fait dire à saint Augustin que *l'augmentation de la charité diminue la convoitise, et la charité ne saurait être parfaite que lorsqu'il n'y a plus de convoitise.* Par où il paraît que ce grand saint donne le nom de convoitise à cet amour-propre et désordonné que chacun a pour soi-même. Or, comme nul des enfants d'Adam, excepté Jésus-Christ et sa très-sainte mère, n'a été entièrement exempt d'amour-propre, il n'y en a point aussi qui n'ait manqué en quelque chose dans ce qui regarde la perfection de l'amour de Dieu. L'amour-propre ne peut être vif en nous sans y faire mourir celui de Dieu, et nous sommes alors en péché mortel. Mais quand l'amour de Dieu règne dans notre âme, et que nous sommes résolus de ne point offenser Dieu mortellement, nous sommes alors en grâce. Il nous manque néanmoins encore quelque chose pour arriver au parfait amour de

Dieu, s'il nous reste de l'attache à nous-mêmes ou aux créatures; et cette imperfection qui se rencontre dans notre amour passe dans nos actions, dont il est comme la vie. Ainsi nous manquons à l'amour que nous devons avoir pour notre prochain, en ne compatissant pas à ses maux et ne nous réjouissant pas de son bien, quoique nous dussions le regarder conjointement avec Dieu qui l'a adopté dans le sacrement du baptême. Nous manquons aussi dans nos œuvres, parce que nous manquons à ce commandement de l'amour que Notre-Seigneur nous a fait lorsqu'il a dit : *Je réputerai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour l'un de ces petits* (*Matth.*, XXV).

Manque d'avoir ces deux amours de Dieu et du prochain, qui sont les racines des bonnes œuvres, on tombe dans plusieurs autres manquements, quoique ce ne soient pas toujours des péchés qui empêchent qu'étant en grâce on ne puisse mériter la vie éternelle. Que si nous sommes véritablement humbles, nous devons même remercier Dieu de ce que, dans ces manquements, il nous aide à nous porter au bien par notre libre arbitre, et à acquérir du mérite par la grâce dont nous sommes redevables à sa bonté. Mais il ne faut pas laisser d'examiner très soigneusement toutes nos autres fautes, parce qu'il importe de les considérer avec encore plus de soin que ce que nous faisons de bon par l'assistance de Dieu. Nous devons croire fermement que, quelque attention que nous apportions à cet examen, il reste encore un grand nombre de fautes dont nous ne nous apercevrons pas, et qui nous obligent de gémir et de dire, avec David : *Purifiez-nous, Seigneur, des péchés qui se cachent à nos yeux et que nous ne connaissons pas* (*Ps.* XVIII, 13). C'est de là que procède ce que nous n'aimons pas notre prochain comme Dieu nous l'ordonne et autant qu'il nous l'ordonne, de ce que nous avons peine à le souffrir et n'évitons pas de l'attrister; et de là viennent enfin tous les autres déréglements qui souillent l'âme et la rendent semblable à une plaie dont une humeur corrompue coule toujours. Car nos imperfections sont plus grandes que l'esprit humain ne saurait se l'imaginer, et il n'y a que celui qui nous a créés et qui voit les replis les plus cachés de notre cœur, qui connaisse jusqu'où va l'excès de notre misère. Ainsi il arrive souvent que ce qui nous paraît être de meilleur en nous n'est qu'impureté devant ses yeux, et nous devons, comme Job, avoir toutes nos actions pour suspectes, sans jamais être satisfaits de nous, parce que le moyen de plaire à Dieu est de nous déplaire à nous-mêmes (*Job*, IX). Celui-là seul peut passer pour juste devant ses yeux qui reconnaît ne tenir que de sa pure bonté tout ce qu'il a de grâce et de justice; et Dieu ne hait rien tant que ceux qui ont bonne opinion d'eux, parce qu'étant comme des vases qu'il remplirait des richesses de sa miséricorde s'ils étaient vides, il les trouve si pleins de leur amour-propre, qu'il n'y reste point de place pour y recevoir les eaux de sa grâce. Tellement qu'au lieu que leurs âmes seraient comme des plantes arrosées par de clairs ruisseaux, fécondes en excellents fruits, elles demeurent sèches et stériles par cette malheureuse estime qu'ils ont d'eux-mêmes.

Tout ce que nous avons de bon vient de Dieu, et l'on ne saurait, sans vouloir passer pour un Dieu, croire pouvoir par soi-même remuer seulement la langue pour prononcer le nom de Jésus-Christ, parce que ce serait s'attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu. Il ne se donne à nous qu'à condition de reconnaître que c'est en lui et de lui que procède tout notre bien, et que plus il nous en fait, plus nous devons nous accuser de ne répondre pas par d'assez grands services à de si grandes grâces, et par d'assez grands remerciements à de si grandes faveurs. Quand on est instruit des vérités divines, on ne s'attribue que le néant et le péché, parce que, excepté ce que Dieu a fait pour nous en nous

créant et en nous conservant, nous ne sommes qu'un neant qui retourne dans le néant d'où nous avons été tires. Et sans le secours que nous recevons de Dieu par le moyen de Jésus-Christ, que serait l'homme le plus saint, que ce qu'était saint Pierre avant qu'il le renonçât, que ce qu'était saint Paul lorsqu'il le persécutait, et que ce que chacun éprouve en soi-même qu'il était avant que ce divin Sauveur lui eût donné un cœur nouveau?

La justification n'est autre chose qu'une résurrection de l'âme qui était morte par le péché, et qui recouvre la vie par cet esprit de vie que Dieu répand en elle par le mérite de la mort de son Fils unique. Ainsi, comme on ne saurait dire sans folie qu'un corps peut vivre et se mouvoir sans que l'âme l'anime, on ne saurait non plus dire que l'âme soit capable de produire de bonnes œuvres, si l'Esprit de Dieu qui vit en elle ne les lui fait faire. Et Dieu, pour châtier les âmes superbes, retire quelquefois ses faveurs d'elles, afin que, ne pouvant plus agir comme auparavant, elles soient contraintes de reconnaître qu'il fallait qu'un autre esprit que le leur leur fît produire les bonnes actions qu'elles faisaient, et qu'ainsi elles ne sont sans la grâce de Jésus-Christ que ce qu'est le corps quand l'âme en est séparée.

Reconnaissez donc, mon frère, que tout ce qu'il y a en vous qui vous appartient n'est qu'imperfection. Si Notre-Seigneur vous envoie quelque adversité, considérez que vous l'avez méritée par votre lâcheté à le servir. S'il vous donne des consolations, recevez-les avec une extrême humilité, puisqu'il est juste de nous abaisser d'autant plus que Dieu nous élève, et d'avoir d'autant plus de confusion de notre misère qu'il nous traite comme si nous étions bons. Représentez-vous le mauvais usage que vous avez fait de ses inspirations en agissant tout au contraire, au lieu de les graver dans votre cœur pour ne manquer jamais à les suivre. Pensez combien de fois il est arrivé que sa bonté ayant versé dans votre âme la précieuse liqueur de sa grâce, il n'y avait rien que vous ne dussiez faire pour la conserver, vous l'avez aussitôt laissé répandre. Et enfin souvenez-vous que souvent, lorsque Dieu vous envoyait des consolations pour vous faire oublier celles d'ici-bas, et vous obliger à renfermer vos sentiments dans votre cœur, afin de vous rendre digne d'en recevoir de nouvelles, votre légèreté naturelle vous a fait retomber dans le même état où vous étiez auparavant.

Que dirai-je donc de nos faiblesses, sinon qu'elles sont telles que si nous nous examinons bien, nous ne trouverons que de l'imperfection dans toutes nos actions; au lieu que, manque d'y faire réflexion, nous nous persuadons qu'elles sont bonnes? On châtie un page s'il n'a pas bien fait la révérence, s'il n'a pas répondu assez promptement à ce qu'on lui a demandé, et s'il a demeuré trop longtemps à faire un message; et les maîtres ne se contentent pas que l'on exécute ce qu'ils commandent, ils veulent que l'on s'en acquitte d'une manière qui leur plaise. Or, dites-moi, mon frère, qui est celui de nous qui rend à Dieu le profond respect qui lui est dû et qui adore sa suprême majesté avec ce tremblement dont il est dit, dans la messe, que les anges l'adorent? Où est cette confusion que nous doit donner la certitude que nous avons que rien ne se peut derober à sa connaissance infinie, et que nulle de nos actions et de nos pensées ne saurait lui être cachée? Où est la prompte obéissance que nous sommes obligés de lui rendre? Où est la discrétion nécessaire pour lui plaire? Où est la reconnaissance qui devrait avoir quelque rapport avec la multitude innombrable de ses bienfaits? et enfin où sont les services que nous avons rendus à un si grand Maître, à un si grand Roi et au Créateur de l'univers?

Il ne faut qu'avoir des yeux pour voir que nous ne sommes que misère et que peché. Nous trouvons dans l'examen du soir que notre

journée n'a été qu'une continuelle imperfection, soit par les fautes que nous avons commises dans nos actions, nos paroles et nos pensées; soit par le bien que nous avons manqué de faire en n'aimant pas Dieu et notre prochain comme nous le devions, n'ayant pas tâché de plaire à l'un, et de souffrir de l'autre, outre tant d'autres choses à quoi nous avons manqué; et que si nous avons fait quelque bien par l'assistance de Notre-Seigneur, il a été mêlé de tant d'orgueil, de négligence et de mille autres défauts que Dieu nous fait connaître sans parler de ceux que nous ne connaissons pas, mais que nous sommes obligés de croire être en plus grand nombre que ceux que nous connaissons; parce que de même que Dieu est beaucoup meilleur que nous ne le saurions comprendre, nous sommes beaucoup plus méchants que nous ne pouvons nous l'imaginer. Ainsi dans les faveurs que Dieu nous fait, nous ne devons nous attribuer que les fautes que nous commettons en n'y répondant pas, et en n'en faisant pas un aussi bon usage que nous y sommes obligés. Car, par ce moyen, nous rendrons à Dieu ce qui lui est dû, qui est de reconnaître que tout le bien est en lui sans aucun mélange de mal. Cette vérité, qu'il nous a déclarée de sa propre bouche, étant bien gravée dans notre esprit et dans notre cœur, nous ne nous appuierons jamais sur nous-mêmes, mais seulement sur celui dont la main toute-puissante soutient le ciel et la terre; nous ne verrons dans nous que des sujets de douleur, ni en Dieu que des sujets de nous confier en son infinie bonté. Il est si fidèle en ses promesses, qu'il ne rejette point ceux qui ont recours à lui, et prend un si grand soin d'eux, que la mer manquerait plutôt d'eau et le soleil de lumière, que sa miséricorde leur manquât. Ils ne courent pas seulement, ils volent par son assistance. Ils ne font point de chutes, car il les soutient. Ils ne s'égarent point, car il les conduit; et au lieu d'être condamnés au dernier jour, il leur donnera le royaume qu'il leur a destiné comme à ses enfants.

Puis donc, mon frère, que Dieu a tant d'amour pour vous, veillez attentivement sur votre conduite. Quoi que vous fassiez, donnez-lui en toute la gloire, et ne vous en attribuez que ce qu'il y aura de défecteux. Que cette connaissance de votre misère ne vous fasse pas perdre l'espérance d'achever heureusement votre course. Croyez qu'un si bon maître ne vous abandonnera pas au milieu de la carrière, mais vous donnera place avec ses saints. Que l'honneur dont il vous veut combler dans la gloire qu'il vous destine, vous fasse mépriser ceux d'ici-bas. Que cet admirable banquet où il vous convie, vous donne du dégoût pour toutes les délices terrestres qui ne peuvent être que désagréables à ceux qui sont persuadés de l'excellence des célestes. Renoncez à tout ce que vous serez sitôt obligé de quitter, pour n'attacher votre cœur qu'à ce qui durera éternellement. Comptez pour peu toutes les souffrances de cette vie, en considérant quelles sont les peines de l'enfer que vous avez méritées, et les joies du paradis que vous avez sujet d'espérer. Représentez-vous que vous ne serez pas plus tôt passé à une meilleure vie, que vous connaîtrez l'avantage de l'échange que vous aurez fait en renonçant à tout pour posséder Dieu; et vous verrez alors quel est le malheur de ces insensés qui se laissent éblouir par l'éclat des choses présentes, et qui s'y étant attachés d'affection ne tiennent compte des promesses qu'il leur a faites. Vous lui rendrez alors des actions infinies de grâces de ce que, dans l'aveuglement où vous étiez qui ne vous faisait regarder que la terre, il vous a ouvert les yeux pour voir le ciel; et que d'esclave de la vanité que vous étiez, il vous a reçu au nombre de ses enfants, et donné sujet d'espérer qu'après vous avoir aidé à bien vivre, il vous aidera à bien mourir, pour vous faire passer de cet exil à la terre des vivants, qui est sa claire vision et

un si grand bonheur, que lui seul est capable de le connaître, comme lui seul est capable de le donner, et ne le donne que par un pur effet de son infinie miséricorde. Qu'il soit loué et glorifié de tout en tous, et durant tous les siècles.

LETTRE X.

A UN DE SES AMIS.

Il l'exhorte à servir Dieu véritablement; lui représente quel bonheur c'est, et quelle est la vanité et la misère de cette vie.

Comme celui qui attend des nouvelles de ce qu'il désire avec passion se réjouit des moindres choses qui lui font espérer d'en recevoir, quelques paroles que j'ai remarquées dans votre lettre m'ont donné beaucoup de joie; et si elles étaient suivies de l'effet, ce m'en serait une des plus grandes qui me saurait arriver. Car j'avoue, mon cher ami, que je souhaite ardemment de vous voir si détrompé de la vanité du monde, que vous ne cherchiez du bonheur et du repos qu'en la possession de Dieu; que vous fassiez tous vos efforts pour le chercher et soyez si embrasé de son amour, que tout ce qui éclate le plus ici-bas, ne vous paraisse qu'une fumée qui se dissipe et une ombre qui s'évanouit.

Peut-il y avoir une plus étrange folie et un plus deplorable aveuglement que de préférer des plaisirs qui passent comme un éclair à une félicité éternelle? Et néanmoins notre faiblesse est si grande, que si Jésus-Christ ne nous réveillait de notre assoupissement, il nous serait aussi difficile d'en sortir qu'à un aveugle de voir et à un mort de revivre. Que la misère de l'homme est déplorable ! son inclination le porte à sa perte, et il la suit avec plaisir comme si elle lui était avantageuse. Il s'estime heureux lorsque rien des biens présents ne lui manque; et le déplaisir d'être en la disgrâce de Dieu ne lui fait point répandre des larmes. Il est vivement touché de l'honneur du monde qui passe si vite, et qui encore qu'il durât toujours ne le rendrait pas meilleur devant Dieu; et il ne pense point à se rendre digne d'être honoré dans la cour céleste. Il appréhende de recevoir le moindre petit affront, et il n'est point touché de crainte de la confusion épouvantable que recevront au dernier jour ceux qui n'auront pas rendu à Dieu une véritable obéissance accompagnée d'une vive foi. En vérité nous faisons bien voir que nous ne considérons guère Dieu, et que nous nous estimons beaucoup, puisque nous préférons notre volonté à la sienne, et qu'étant fort touchés de la moindre chose qui nous regarde, nous ne le sommes point de ce qui regarde son honneur. Nous ne vivons que pour nous-mêmes et nous rendons ainsi misérables; au lieu que si nous travaillons à contenter Dieu, nous arriverons à la souveraine félicité. Mais il arrivera très-assurément ou que la lumière du Saint-Esprit nous tirera d'un aveuglement si horrible, ou que les tourments de l'enfer nous ouvriront les yeux pour reconnaître notre folie lorsqu'elle sera sans remède, selon ces belles paroles de saint Grégoire: *Le châtiment ouvre les yeux que le péché a fermés.*

Si donc vous aimez votre âme, si vous craignez Dieu, et si vous n'avez pas un cœur de pierre, représentez-vous la brièveté de cette vie, et combien vous avez connu de personnes qui, l'ayant passée dans les plaisirs, l'ont finie en se plaignant de ce que le monde les avait trompés en leur faisant négliger de servir Dieu. Nous sommes comme ils ont été; nous finirons comme ils ont fini; et nos corps auront avec les leurs une même terre pour sépulture. Qu'attendons-nous? Qu'est-ce qui nous arrête, qui nous trompe et qui nous fait oublier ce qui nous importe de tout ? Si l'on répond que j'ai raison de parler ainsi, je demande d'où

vient donc que nous y travaillons si peu, que nous demandons si rarement conseil sur ce sujet, et que nous plaignons les moments que nous y employons; au lieu que nous ne nous lassons point de nous occuper à des affaires temporelles? D'où vient que nous sommes si libéraux et si magnifiques dans ce qui regarde la vanité, et si ménagers et si avares, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de la charité envers le prochain? On ne considère dans l'un, ni sa ruine ni celle de ses enfants, la vanité l'emporte sur la raison. Et il n'y a point de prétexte dont on ne se serve dans l'autre pour refuser de contribuer à une bonne œuvre. Cela, quelque étrange qu'il soit, n'est qu'une des moindres preuves de l'indisposition des hommes à bien faire. Leurs actions font voir que, ne considérant que le présent, ils préfèrent à leur conscience l'honneur, le plaisir et le bien. Mais un jour viendra que ces esprits charnels recevront le châtiment qu'ils méritent, lorsqu'étant contraints d'abandonner par la mort le fruit de leurs aveugles désirs, ils paraîtront nus, pauvres et confus devant le tribunal de celui qui ne leur avait pas donné la vie pour ne l'employer qu'en des choses vaines, mais pour user seulement du temporel comme en passant, sans y attacher leur cœur, ne vivre pas dans la chair selon les inclinations de la chair, demeurer dans le monde comme n'y étant point, et enfin pour être comme des enfants de bénédiction purs, véritables, charitables, humbles, doux, et ne s'occuper qu'à rechercher la gloire de Dieu et à procurer le bien du prochain. Que deviendront donc en cette dernière heure ceux qui n'ont pas seulement commencé de travailler à une affaire si importante, et qui, au lieu de s'efforcer d'acquérir cette pureté chrétienne, se sont plongés dans la fange des plaisirs du monde, comme des enfants qui ne tenant compte de s'acquitter de leur devoir, passent toute la journée à se divertir sans craindre d'être châtiés de leur désobéissance. Réveillons-nous, mon frère, il en est temps, puisqu'il s'agit de tout et pour toujours. Laissons la vanité à ces âmes vaines qui périront avec elle. Levons les yeux vers celui qui nous a créés, qui a donné sa vie pour racheter la nôtre, qui nous a montré par ses travaux le chemin que nous devons suivre, qui a souffert une mort honteuse et cruelle afin de nous apprendre à ne trouver rien de difficile pour l'imiter, et qui nous a obtenu la grâce dont nous avons besoin pour servir Dieu et pour lui plaire. Fouillons jusque dans les plus secrets replis de notre cœur pour découvrir et guérir les plaies qui y sont cachées. Rompons ces funestes liens du péché qui nous donnent tant de sujet de trembler. Exécutons ce que Dieu nous ordonne, et faisons ainsi cesser les reproches que nous fait notre conscience. Attendons, comme de fidèles et vigilants serviteurs avec des lampes à la main et les reins ceints, la venue de Notre-Seigneur qui nous dira ces paroles si pleines de consolation: *O bons et fidèles serviteurs, parce que vous avez été fidèles en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup; entrez dans la joie de votre Seigneur* (*Matth.*, XXV, 21). Ce grand jour, qui est l'espérance des véritables chrétiens, leur fait supporter patiemment les travaux de cette vie. La couronne qu'il leur promet les rend invincibles dans leurs combats contre la chair et le monde. L'abaissement leur est agréable parce qu'il les élèvera dans le ciel. Ils trouvent douces ces larmes passagères qui produisent des joies éternelles; et ils renoncent avec plaisir à leur volonté, pour n'en avoir point d'autre que celle de Dieu, qui promet à ses élus de les combler dans son royaume de félicité et de gloire. Car, lorsqu'il a commencé de répandre sa grâce dans une âme, elle ne comprend pas seulement le sens de ces paroles, mais elle en tire des avantages qui la rendent heureuse; et à moins que cela, elle ne les entend que comme une histoire qu'elle oublie facilement. Notre-Seigneur Jésus-Christ veuille, s'il lui plaît, être l'objet continuel de votre amour et

celui de madame votre femme, qui m'oblige trop de désirer de me voir. Mais il vaut mieux que, sans prendre la peine de venir ici, elle m'attende au lieu où elle est, puisque je fais état d'y aller.

LETTRE XI.

A UN DE SES AMIS.

Il le console de la mort de sa mère et de son frère, et l'exhorte de se préparer à bien mourir.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soient toujours avec vous. Si la charité oblige, comme dit saint Paul, de pleurer avec ceux qui pleurent, et de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, vous avez sujet de vous affliger avec mesdemoiselles vos sœurs, et encore davantage de vous réjouir de la grâce que Dieu a faite au révérend père Grégoire Estevan, votre frère et mon cher ami, de le retirer à lui pour le combler de la seule véritable joie.

Puisque nous portons le nom de chrétiens et que Dieu nous fait l'honneur de nous permettre de l'appeler notre Père, nous devons, comme des enfants obéissants, avoir toujours dans la bouche ces paroles que lui dit son Fils unique : *Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Il est vrai que la chair, qui est infirme, nous fait sentir les peines de ceux qui restent en vie; mais l'esprit, qui doit être fort, nous oblige à nous réjouir du bonheur de ceux qui vont au ciel, et cette joie servir ainsi de consolation à notre tristesse, principalement dans une occasion semblable à celle-ci, où l'un et l'autre se rencontrent. Ce Père des miséricordes n'assiste jamais plus ses enfants que lorsqu'il semble qu'il les abandonne. Il ne les abaisse que pour les élever ; il ne leur fait des blessures que pour les guérir; et il ne leur donne la mort que pour les récompenser par une immortelle vie des peines qu'ils ont souffertes pour l'amour de lui. Ce saint homme que nous regrettons jouit maintenant du repos que ses longs travaux lui ont fait mériter. Il possède ce qu'il a tant souhaité; il reçoit la récompense des larmes dont il a arrosé la terre. Les fruits de sa piété étaient murs; il était temps de les recueillir, et Dieu les a enlevés pour les mettre en sûreté, afin que la malice de l'esprit humain ne les pût corrompre. Quel sujet ceux qui l'aimaient véritablement ont-ils donc de pleurer comme mort celui qui vit avec lui dans la terre des vivants ?

Vous ne devez point aussi vous laisser abattre par l'affliction de mesdemoiselles vos sœurs, parce qu'encore qu'elles soient privées d'une mère et d'un frère, elles ne le sont pas de l'assistance de Dieu, puisque c'est le Dieu des affligés, et qu'il est d'autant plus touché de leur douleur, qu'elles sont plus abandonnées de secours humains. Il se nomme le père des orphelins. Et peut-on se croire abandonné lorsque l'on a pour protecteur un tel père, aussi puissant au-dessus de tous les autres pères, qu'il y a de différence entre le Créateur et les créatures? Mais l'assistance de celui même que nous avons perdu ne nous manque pas, puisque le pouvoir des justes étant plus grand après leur mort que durant leur vie, il peut, maintenant qu'il est devant le trône de Dieu, beaucoup plus nous assister par ses prières que lorsqu'il était dans le monde. Ainsi, le mérite du sang répandu par Jésus-Christ, qu'une telle mère et un tel fils ont tant aimé, nous obligeant de croire qu'ils vivent maintenant avec lui, consolons-nous de ce qu'étant demeurés après eux sur la terre, nous avons de tels parents et de tels amis dans le ciel. Oublions tous les sentiments de la nature; n'agissons que par la foi; obéissons à Dieu de tout notre cœur, et offrons-lui ce qu'il lui a plu de retirer à lui. Plus nous les aimions, plus nous devons nous

conformer à sa sainte volonté, puisque nous ne devons pas nous contenter d'offrir à un tel maître et à un Dieu ce qui ne nous est que médiocrement cher, mais ce que nous aimons le plus, comme il commanda à Abraham de lui offrir ce fils unique qu'il aimait comme lui-même, afin de nous faire connaître que la preuve qu'il veut que nous lui donnions de notre amour est de lui sacrifier ce qui nous est le plus cher, suivant ces paroles de Jésus-Christ : *Si vous êtes enfants d'Abraham, agissez comme il a fait* (*Joan.*, VIII). Ainsi, comme cet admirable patriarche obéit si parfaitement au commandement de Dieu, qu'il ne tint pas à lui que ce grand sacrifice ne s'accomplît entièrement, nous devons en user de même à l'égard des personnes que nous aimons le plus; et si Dieu, au lieu de leur sauver la vie comme il fit à Isaac, veut les retirer à lui, quelque douleur que nous en ayons, il faut que l'amour que nous lui portons demeure victorieux des sentiments de la nature, et le prier d'ordonner aussi de nous en la manière qu'il lui plaira; car la disposition où un chrétien doit être est de lui offrir tout sans réserve; et ce n'est pas beaucoup faire, puisque Jésus-Christ a donné pour nous son honneur et sa vie, et laissé sa sainte Mère et ses disciples dans une si extrême affliction. Tout ce que nous avons n'étant rien, et ce qu'il a donné pour nous étant infini, refuserons-nous de nous remettre entre ses mains qui ont été attachées pour nous à la croix, et qui nous sont toujours favorables, lors même qu'il nous semble que nous avons sujet d'en craindre les coups? C'est Dieu qui a permis que vous soyez privé de ces deux personnes. Au lieu de vous en plaindre, remerciez-le, puisque non-seulement il ne vous a ôté que ce qu'il vous avait donné, mais ne vous l'a ôté que pour le mettre en assurance et le faire jouir d'un bonheur auquel tendent tous nos desirs. S'il a, par cette privation, fait une profonde plaie dans votre cœur, ne doutez point qu'il ne la guérisse, et que vous ayant ôté une mère et un frère, il ne vous tienne lieu de l'un et de l'autre. Sa même bonté, qui les a mis dans un éternel repos, fera la grâce à ceux qui restent d'en jouir aussi avec eux. Que si le Dieu même de la gloire n'y est entré qu'après avoir goûté l'amertume des tourments horribles de sa passion, devons-nous espérer d'être rassasiés de la douceur ineffable de ce miel céleste dont les bienheureux sont nourris, sans avoir auparavant eu part à ce calice qui n'était que fiel et qu'absinthe? C'est ainsi que Dieu traite ses enfants. Ceux qui n'éprouvent pas ses châtiments en ce monde ne sauraient passer pour légitimes, et en souffriront d'éternels en l'autre. Comme il ne nous afflige que pour nous donner des marques que nous sommes ses enfants et nous rendre heureux dans le ciel, prions-le de disposer de nous comme il lui plaira, puisque, selon ces paroles de saint Paul : *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (II *Cor.*, IV, 17). Marchons donc avec courage dans la voie qui nous peut conduire à la fin pour laquelle nous avons été créés, et approchons-nous d'autant plus de Dieu, que notre douleur est plus sensible, en considérant que les maux qui nous arrivent peuvent beaucoup nous y servir. Représentons-nous que la mort ne tardera guère à venir, et vivons de telle sorte, que quand elle arrivera, nous nous trouvions dignes d'être réunis aux deux personnes que nous regrettons, sans pouvoir plus appréhender d'en être jamais séparés. Nous connaîtrons alors que ce qui nous paraît maintenant être une affliction que Dieu nous envoie, est au contraire une grâce qu'il nous fait; et nous trouvant tous ensemble en la personne de celui qui n'est pas seulement notre Créateur, mais aussi notre Rédempteur, nous ne cesserons jamais de publier la grandeur de ses miséricordes. C'est là où ces deux âmes qui nous sont si chères nous attendent; c'est de là

qu'elles nous appellent ; élevons nos pensées vers elles, et nos peines nous paraitront légères. Pour nous consoler de leur mort, pensons à la nôtre ; leur séparation d'avec nous ne durera guère, et celui qui pleure aujourd'hui sera pleuré demain. Ne pensons donc qu'à adorer Dieu dans tout ce qu'il fait, à profiter par la patience des peines qu'il nous envoie, et à régler notre vie de telle sorte que, lorsqu'elle finira, nous avons plus de sujet de nous en réjouir que de nous en affliger. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous consoler et de régner toujours dans votre cœur, afin que vous vous soumettiez de telle sorte à sa sainte volonté, qu'il couronne votre obéissance. Je vous demande la continuation de l'affection qu'avaient pour moi les personnes que Dieu vient d'appeler à lui, et de croire que je m'estimerais heureux de servir ceux qui leur appartenaient.

LETTRE XII.

A UN DE SES AMIS.

Il le console de la mort de son fils.

Notre-Seigneur soit loué de tout ce qu'il fait, et vous en avez en cette occasion un double sujet ; car outre ce qu'il a accompli sa volonté, ce qui doit donner beaucoup de joie à un chrétien, il a fait une grande grâce à votre fils en le tirant de cet exil pour le rétablir dans sa patrie où il le verra éternellement. Nous aurions donc tort de nous en affliger, puisque ce n'est pas aimer véritablement que de ne pas se réjouir du bonheur de ceux que l'on aime. Et quand tous les avantages que l'on peut avoir dans le monde seraient joints ensemble, que serait-ce en comparaison de la félicité dont il jouit ? Réjouissons-nous donc au Seigneur, qui, par un effet de son extrême miséricorde pour cet enfant qui nous était si cher, ne lui a ôté une vie qui n'était qu'une vie de nom et d'un moment, que pour lui donner la seule véritable vie et qui sera éternelle. Que pouviez-vous donc, mon frère, souhaiter pour votre fils qui approchât de ce que ce Père céleste lui a accordé ? Il l'a retiré de la guerre si périlleuse du monde pour lui faire part dans le ciel des victoires qu'il a remportées sur nos ennemis. Si les pères qui n'ont que des sentiments charnels se réjouissent de la prospérité temporelle de leurs enfants, que ne doit point faire un père chrétien de voir par les yeux de la foi son fils posséder un royaume d'autant plus grand et plus véritable qu'il nous est ici-bas plus invisible ? Ne vous imaginez donc pas que votre fils soit mort puisqu'il est vivant avec Dieu, et ne le pleurez pas puisqu'il est maintenant et sera toujours dans la source éternelle de la joie ; que si son absence vous afflige, considérez que les pères ne font point de difficulté d'envoyer leur enfants en des pays très-éloignés lorsqu'ils croient qu'ils en pourront tirer de l'avantage, et souffrent patiemment leur absence quand ils y font quelque fortune. Remerciez Dieu d'avoir bien voulu prendre à son service une personne qui vous était si chère ; de l'avoir rendu l'un des habitans de la Jérusalem céleste, et de lui faire l'honneur de le voir face à face. Réjouissez-vous d'être délivré de ces fâcheuses pensées : Que deviendra mon fils ? que lui arrivera-t-il ? n'offensera-t-il point Dieu ? et persévérera-t-il jusqu'à la fin à bien faire ? Rien de semblable ne saurait plus vous inquiéter puisque vous l'avez vu de vos propres yeux finir ses jours dans le service de Dieu, et ainsi recevoir la couronne promise par ce Souverain des souverains à ceux qui lui sont fidèles : il ne pouvait plus heureusement finir sa course. C'est maintenant à vous de penser à bien achever la vôtre en imitant et en suivant celui que vous précédiez en âge. Si vous desirez de le revoir, prenez le chemin du ciel ; c'est là où vous le trou-

verez : et puisque les jeunes meurent sitôt, les vieillards doivent-ils se persuader de vivre longtemps ? Hâtons-nous donc de servir Dieu devant lequel il nous faut si promptement comparaître. Comme vous n'étiez attaché en ce monde qu'à ce cher fils, il a voulu qu'il partît avant vous, afin que portant vos pensées et votre cœur au lieu où est votre trésor, vous mouriez au monde pour ne vivre que pour Dieu ; et puisque ce vertueux fils en a usé de la sorte, ne doutez point qu'il ne vous assiste pour vous attirer à lui par ses prières. Efforcez-vous de l'imiter pour jouir avec lui de la vue de Dieu, adorer avec lui sa suprême majesté, et avoir éternellement part à sa gloire. Je vous conseille cependant de faire quelques bonnes œuvres en considération du défunt, afin que si quelque faute le retient en purgatoire, il en soit bientôt délivré. Je prie Jésus-Christ d'être votre consolation.

LETTRE XIII.

A UN SEIGNEUR QUI ÉTAIT MALADE ET QUI TÉMOIGNAIT D'APPRÉHENDER LA MORT.

Il lui donne des avis de ce qu'il doit faire, et l'exhorte à travailler à connaître Dieu de plus en plus afin de l'aimer encore davantage, sans s'effrayer par la vue de ses péchés.

Monseigneur,

J'ai reçu votre lettre, je l'ai lue, et j'ai très-bien compris ce que vous me mandez. J'espère de la miséricorde de Dieu que faisant du bien comme il en fait à ceux qui ne le méritent pas, il ne manquera pas de vous en faire puisque vous le méritez. Je ne suis pas fâché de voir que vous appréhendez la mort, parce qu'encore que cette appréhension vous donne de la peine, elle ne saurait vous nuire ; et il arrive souvent que Dieu s'en sert ainsi que d'un aiguillon pour nous porter à ce que le seul amour ne serait pas capable de nous faire faire. Comme il est le père des miséricordes, il use de divers moyens, tels que sont la crainte et l'espérance, pour aplanir le chemin dans lequel nous devons marcher.

Puisque vous désirez de savoir mes sentiments sur diverses choses, je vous les dirai sincèrement. Je serais d'avis que vous commandassiez que l'on accommodât un logement pour les pages ; que l'on payât ce qu'ont dépensé les cavaliers envoyés dans les villages ; que l'on retranchât le luxe dans les habits ; que vous fissiez rendre ce que vous avez mal gagné au jeu, si vous ne l'avez déjà fait ou perdu contre les mêmes personnes ce que vous leur avez gagné ; que si quelqu'un, à votre prière, qui lui tenait lieu de commandement, a joué et perdu, vous le lui fassiez aussi rendre : que parce que les personnes de qualité ignorent la plus grande partie des injustices qui se commettent dans leurs terres, soit par leur négligence ou par celle de leurs officiers, je désirerais aussi que vous fissiez publier, dans toutes les paroisses qui en dépendent, que tous ceux à qui on aura fait quelque tort viennent s'en plaindre afin qu'on les satisfasse ; que vous ordonnassiez au prieur de saint Dominique, à quelque homme savant en droit, et au curé, de les entendre pour y pourvoir, et de vous en donner vous-même la peine dans les rencontres qui le mériteraient.

Voilà, monseigneur, ce que je serais bien aise que vous fissiez, parce que je crois que ce serait le moyen de remédier à plusieurs maux à l'égard du prochain, et qu'il vous serait aussi facile de le faire qu'il vous serait difficile, si vous y manquiez, de vous en justifier après votre mort. Ne vous arrêtez pas sur cela à ce que le monde dira, puisque ce

n'est qu'à Dieu et non pas au monde que vous serez obligé d'en rendre compte.

Je n'ai pu parler à la personne que vous m'aviez ordonné, parce que j'ai été obligé de garder le lit durant dix ou douze jours, et ne me lève que depuis hier. Je ne manquerai pas de m'en acquitter le plus tôt que je pourrai, et de vous donner avis de ce que j'aurai fait.

Aussitôt après que vous fûtes parti d'ici, Dieu me donna un plus grand desir que jamais d'implorer pour vous sa miséricorde, sans que j'en susse la cause; et c'était apparemment parce que vous en aviez plus de besoin que jamais. Mais quelle qu'en soit la cause, efforcez-vous, s'il vous plaît, de vous abandonner à sa volonté avec autant d'ardeur que l'on en a pour servir un père que l'on aime extrêmement. Vous n'êtes pas à vous-même ; vous êtes à Jésus-Christ qui, avant que vous fussiez né, vous avait acheté par un prix inestimable, afin, comme dit saint Paul, que *vous ne vécussiez plus pour vous-même; mais pour celui qui est mort et ressuscité pour vous* (II *Cor.*, V, 15). Et qui est celui qui oserait prétendre de pouvoir disposer de soi-même, voyant qu'il aurait été racheté par un Dieu et par le prix de la mort d'un Dieu? On voit tant de gens s'exposer à perdre la vie, dans une guerre, pour des causes assez légères ; aurons-nous si peu de cœur que de ne vouloir pas hasarder la nôtre pour le service de Dieu, après que Jésus-Christ a bien voulu, pour l'amour de nous, perdre la sienne? Au lieu d'être si lâches, soyons généreux et raisonnons ainsi en nous-mêmes: Il y a un Dieu de qui je tiens l'être et pour qui je devrais exposer mille vies si je les avais, tant parce qu'il a donné la sienne pour l'amour de moi, que parce qu'il m'a délivré d'une mort éternelle. Quelle confusion ne dois-je donc point avoir de ne lui avoir pas donné jusqu'ici un pouvoir absolu sur moi? mais je m'en vas commencer à cette heure à n'avoir plus d'autre volonté que la sienne, et à le lui témoigner par l'observation de ses commandements et la souffrance de tous les maux qu'il lui plaira de m'envoyer. Où puis-je mieux être en assurance qu'entre ses mains adorables qui m'ont formé, et qui ne laissent jamais rien périr de ce qu'elles veulent conserver?

Ne vous imaginez pas, monseigneur, que vos péchés passés vous empêchent de recevoir des faveurs de Dieu. Il est si bon, qu'il ne reçoit pas seulement les pécheurs qui ont recours à lui : il les appelle avant même qu'ils l'invoquent, les reçoit à bras ouverts, et leur dit : *Vous vous êtes laissé emporter dans mille désordres ; mais revenez à moi et je vous recevrai* (*Jerem.*, III). Il est ce bon pasteur qui ne se lasse point de chercher la brebis qu'il a perdue, et ce vigilant fauconnier qui n'épargne aucune peine pour retrouver son oiseau, qui a pris l'essor. Je vous dis ceci, parce qu'il me paraît que vous êtes plus rempli de votre propre connaissance que de celle de Dieu ; et qu'ainsi vous avez plus de crainte que d'espérance et d'amour. Je ne prétends pas diminuer cette mauvaise opinion que vous avez de vous-même : je vous exhorte, au contraire, à vous y confirmer de plus en plus. Car vouloir remédier à votre crainte par une fausse espérance, serait ajouter mal sur mal, et prendre un poison pour un remède, puisque Dieu n'exerce sa miséricorde qu'envers ceux qui reconnaissent leur misère. Mais ce que je désire que vous fassiez est de reconnaître que, comme nous sommes plus méchants qu'on ne saurait croire, Dieu est meilleur que l'on ne saurait se l'imaginer : qu'il y a une différence infinie entre son cœur et le nôtre, principalement en ce qui est de pardonner; et que ce que nous ne pardonnons que très-imparfaitement vient de ce que nous n'aimons pas parfaitement. C'est pourquoi nous ne comprenons point jusqu'où s'étend la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, parce que

sentant en nous tant d'aigreur et d'animosité contre ceux qui nous offensent et tant de refroidissement d'amitié après leur avoir pardonné, nous jugeons de Dieu par nous-mêmes : et qu'ainsi, encore que nous demeurions d'accord de cette différence infinie qu'il y a entre Dieu et nous, nos sentiments ne s'accordent pas avec nos paroles. Lorsque vos enfants seront grands et vous donneront quelque déplaisir, vous comprendrez mieux cette vérité, parce que vous éprouverez qu'un père ne cesse pas d'aimer ses enfants, quoiqu'ils le fâchent, mais se contente de les châtier et conserve toujours pour eux un cœur de père. Dieu agit de même. Car il est toujours prêt à recevoir le pécheur qui veut retourner à lui, sans que ses péchés l'empêchent de désirer sa conversion, parce que, comme je l'ai dit, son amour est beaucoup plus grand que notre malice. Cet amour inconcevable est l'effet du sang répandu pour nous par Jésus-Christ, qui étant le Fils éternel de Dieu, a obtenu par ses mérites que son Père nous adoptât et nous reconnût pour ses enfants, toutes les fois que nous aurions recours à lui par la pénitence et les autres sacrements de l'Église. C'est cet amour qui fait que Dieu nous attend, nous appelle à lui, nous reçoit, nous pardonne, et nous sauve avec tant de bonté et de tendresse, que si nous considérions attentivement cette manière d'agir plus que paternelle, elle nous toucherait encore davantage que notre propre salut. Car peut-on trop admirer que Dieu aime tant l'homme, que, quelque sujet qu'il lui donne d'être mécontent de lui, il n'en retire point son amour et ne dit point : Je ne l'aime plus ; quoiqu'il veuille venir à moi, je ne le recevrai point ; je ne le chercherai point, et ne le ferai point convier à rentrer dans son devoir ? L'amour que Jésus-Christ nous porte est au contraire si persévérant et si ardent, que comme ses souffrances n'ont pu lui faire changer le dessein de mourir pour nous, nos péchés ne sauraient éteindre le feu de sa charité. Elle demeure toujours victorieuse, et il fait maintenant, en pardonnant, ce qu'il faisait alors en souffrant. Un même amour est la cause de ces différents effets, et se montre ainsi toujours invincible. Que s'il y aurait sujet de s'étonner quand même cela ne se passerait de la sorte qu'entre des personnes d'égale condition, n'est-ce pas une chose plus qu'admirable qu'il se passe entre Dieu et l'homme ?

Si la grandeur inconcevable de cet amour de Dieu pour nous le faisait passer dans l'esprit de quelques-uns pour incroyable, ils offenseraient également sa bonté et sa puissance, puisqu'une marque assurée de ses œuvres est qu'on ne saurait trop les admirer, parce qu'elles sont admirables comme lui-même et particulièrement celle de son amour, à cause qu'elles naissent de sa bonté, qui est celui de ses attributs qu'il témoigne lui être plus agréable, selon ces paroles de David : *Vous êtes bon, Seigneur, envers tous les hommes, et les ouvrages de votre bonté surpassent ceux de votre puissance* (*Ps.* CXLIV, 9). C'est donc mal connaître Dieu que de douter de la vérité de ses œuvres, parce qu'elles sont merveilleuses, et de ne se confier pas en ses promesses, parce qu'elles nous sont si avantageuses. La Samaritaine ne demanda point à Jésus-Christ où il prendrait, et comment il lui donnerait de cette eau qui éteint pour toujours la soif de ceux qui en boivent. Mais Notre-Seigneur lui dit que, *Si elle eût connu le don de Dieu, et qui était celui qui lui demandait à boire, elle lui en aurait elle-même demandé, et il lui aurait donné de l'eau vive* (*Joan.*, IV, 10). Il n'y a maintenant que trop de gens qui ont si peu de foi, qu'ils n'ont des sentiments de Dieu que conformes aux leurs, jugeant ainsi de sa grandeur par leur petitesse, de son pouvoir par leur impuissance, et de ses perfections par leurs défauts : ce qui les rend semblables à ces animaux qui n'ont rien que de terrestre. Mais ceux qui connaissent Dieu et savent qu'il nous a donné son propre Fils, dans lequel il trouve ses délices, peuvent-ils,

lorsqu'il leur inspire le désir de faire pénitence, douter qu'il ne leur soit favorable? Ainsi, quand on est persuadé de cette vérité et que l'on a recours à Dieu, on peut espérer d'obtenir ce qu'on lui demande avec un amour de fils et non pas d'esclave.

Hâtez-vous donc, monseigneur, d'aimer ce divin Sauveur, qui vous aime tant et qui vous réserve de si grands biens dans l'éternité. Si vous avez jamais désiré de devenir meilleur et de vous donner à lui, désirez-le maintenant avec encore plus d'ardeur. Dieu commanda deux diverses fois à son peuple de se faire circoncire : l'une, lorsqu'il l'ordonna à Abraham (*Gen.*, XVII) ; et l'autre, quand Josué les fit entrer dans la terre qu'il leur avait promise (*Josue*, V). La première de ces circoncisions représente la conversion d'une âme qui passe de la vie du monde dans l'observation de la loi de Dieu, qui est cette voie étroite qui conduit au ciel, et que les personnes attachées au siècle croient être encore plus étroite qu'elle ne l'est. Et la seconde circoncision est la figure de ce qui se passe dans une âme, lorsque Dieu, pour la rendre digne de regner avec lui dans son royaume, lui inspire de le servir avec une nouvelle ferveur, d'examiner jusqu'aux moindres replis de sa conscience, de se corriger de tout ce qu'elle a de défectueux, et de retrancher tout le superflu, afin qu'étant ainsi purifiée, elle attende avec tranquillité et avec joie de recevoir de sa bonté la couronne qu'il lui prépare.

Ayez soin de vous confesser et de communier. Car rien ne console et ne fortifie davantage que d'entendre la sentence de notre absolution et de recevoir dans nous Jésus-Christ. Priez, lisez, faites des aumônes, pratiquez tout le reste des instructions que Notre-Seigneur lui-même nous a données, et faites-moi, s'il vous plaît, savoir les dispositions où vous vous trouverez, et si votre santé est meilleure. Mais surtout travaillez à celle de votre âme et à tirer de la force de votre faiblesse. Je prie le Saint-Esprit, l'Esprit consolateur qui se donne par Jésus-Christ à ceux qui se preparent à le bien recevoir, d'établir en vous sa demeure, de vous instruire des moyens de vous rendre agréable à Dieu, et de vous conduire par ce droit chemin qui mène à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LETTRE XIV.

A UN HOMME DE PIÉTÉ.

Il l'exhorte de renoncer à tout pour ne penser qu'à servir Dieu, et à mortifier ses passions.

La paix de Jésus-Christ, qui surpasse toutes nos pensées, soit toujours avec vous (*Phil.*, IV, 7). Aussitôt que j'eus reçu votre lettre, je le priai de vous faire connaître que les créatures nuisent plus qu'elles ne servent à ceux qui le cherchent et qui le trouvent.

O que nous serions heureux si nous travaillions à mortifier nos passions, et à donner à Notre-Seigneur nos cœurs si détachés de toute autre affection que de celle de lui plaire, qu'il en disposât comme le potier dispose de la terre à qui il donne telle forme que bon lui semble. Que nous serions heureux si, au lieu de nous éloigner de sa présence par la distraction de nos pensées, nous demeurions dans le silence pour écouter ce qu'il lui plairait de nous inspirer, selon ces paroles de David : *Le Seigneur a parlé à son peuple et à ceux qui se convertissent à lui de tout leur cœur* (*Ps.* LXXXIV). Car la parole de Dieu met sans doute ceux qui l'entendent dans une paix et un repos qui leur donnent tant de joie qu'ils leur font dire : *Tout mon bonheur consiste à me tenir uni à Dieu et à mettre en lui mon espérance* (*Ps.* LXXII, 27). Travaillons donc

à revenir de l'égarement de nos pensées ; fermons les portes de nos sens pour empêcher la mort d'entrer dans notre âme ; séparons-nous de tout, bannissons même le souvenir de toutes les créatures et de tous les plaisirs du monde pour attendre la venue de Dieu, et ne doutons point que comme il est ennemi du trouble et aime la tranquillité, il ne se plaise à demeurer dans notre âme, lorsqu'il la trouvera vide et dégagée de tout ce qui pouvait l'empêcher de ne s'occuper que de lui seul. N'est-il pas étrange qu'il nous commande de demeurer en repos, et que nous ne voulions pas y être? Car notre mémoire est en repos lorsque, n'étant remplie que de lui, nous fermons la porte au souvenir des créatures qui sont comme autant de mouches qui nous importunent pour nous empêcher de jouir de ce repos ; et notre volonté est dans une pleine tranquillité, lorsqu'elle recueille toutes ses affections pour n'avoir de l'amour que pour Dieu. Quant à nos autres puissances, nous ne devons pas beaucoup nous en mettre en peine, puisqu'elles sont comme des bêtes farouches qu'il n'est pas en notre pouvoir de gouverner ainsi que nous le voudrions. Il arrive souvent néanmoins que cette paix et cette tranquillité dont l'âme jouit, se répand sur elles comme une manne du ciel qui descend sur la terre, et fait que l'homme tout entier peut dire avec David : *Mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant* (*Ps.* LXXXIII, 2).

Tout ce que nous avons donc à faire est de chercher Dieu. Il nous instruira, nous consolera et nous donnera tout ce qui nous est nécessaire, tout le mal qui nous arrive ne venant que de ce que nous nous éloignons de lui. Lisez, priez, communiez, exercez la charité, et il sera avec vous. Priez-le aussi, s'il vous plaît, pour moi, comme je le prie pour vous.

LETTRE XV.

A DES AMIS QUE L'ON PERSÉCUTAIT ET DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il les exhorte à aimer les croix à l'exemple de Jésus-Christ.

Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans tous nos maux, afin que nous puissions aussi consoler les autres dans tous leurs maux, par la même consolation dont nous sommes consolés de Dieu. Car à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ (II *Cor.*, I, 3). Ce sont les propres paroles de saint Paul, qui dit ailleurs : *J'ai reçu des Juifs cinq différentes fois trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges par trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois*, etc. (II *Cor.*, XI, 24). Comme il rapporte toutes les autres persécutions qu'il a souffertes et les autres maux qu'il a si souvent endurés, il dit encore en un autre endroit : *Nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus-Christ, afin que la mort paraisse aussi dans notre chair mortelle* (II *Cor.*, IV, 11). Mais, au milieu de tant de travaux et de tourments, ce grand Apôtre non-seulement ne murmure point et ne se plaint point de Dieu, comme feraient des personnes faibles ; il ne s'en attriste point, comme feraient ceux qui aiment l'honneur et les plaisirs de la vie, et il ne prie point Dieu de l'en délivrer. Au contraire, regardant tous ces maux comme de grandes faveurs, il en remercie Dieu, et s'estime trop heureux de souffrir pour la gloire de celui qui a reçu tant d'outrages pour nous délivrer de la servitude où nos péchés nous avaient réduits, et de réprouvés que nous étions, nous rendre, par l'effusion de son esprit, les enfants adoptifs de Dieu. Je le prie de tout mon cœur, mes chers frères de vous ouvrir les yeux pour

connaître que ce que le monde regarde comme de grandes disgrâces, sont des faveurs signalées de sa bonté. Quel honneur ne nous est-ce donc point de passer pour deshonorés, à cause que nous ne recherchons que son honneur? Quelle sera la gloire dont notre humiliation présente sera un jour récompensée? et avec combien d'amour et de tendresse Dieu nous guerira-t-il des blessures que nous recevrons dans la guerre que nous soutiendrons pour son service? Ne faudrait-il donc pas avoir perdu le jugement pour ne pas desirer avec ardeur de recevoir ces faveurs? Mais c'est se tromper de croire qu'on puisse les obtenir autrement que par la souffrance, puisque c'est la voie par où Jésus-Christ et tous ses serviteurs ont marché. Il est vrai, comme il dit lui-même, qu'elle est étroite; mais elle conduit à la vie, et il nous a déclaré qu'il n'y a point d'autre chemin pour arriver où il est maintenant. Or, quelle apparence que le Fils de Dieu n'étant entré dans la gloire que par les opprobres et les souffrances, nous puissions l'acquérir par des moyens faciles et honorables, comme si le disciple était plus grand que le maître et l'esclave que son seigneur (*Luc*, VI)? Dieu nous garde de chercher en ce monde du repos que dans les travaux de la croix de notre Sauveur, si l'on peut donner le nom de travaux à des souffrances si heureuses, qu'elles me paraissent être plutôt un repos que des souffrances, et des roses que non pas des épines.

O Jésus, dont le nom de Nazaréen signifie une fleur, que l'odeur de cette fleur me semble douce! Elle excite en nous des désirs qui n'ont pour objet que l'éternité; et elle nous fait oublier toutes les peines de cette vie, en considérant pour qui nous les endurons et quelle en sera la récompense. Mais peut-on vous aimer, mon Sauveur, sans vous aimer crucifié? Car n'a-ce pas été en la croix que vous nous avez cherchés, que vous nous avez trouvés, que vous avez guéri les plaies de nos âmes, que vous nous avez délivrés de la servitude du démon, et que, par un amour inconcevable, vous avez donné votre vie pour nous? Ce sera donc en la croix, mon Dieu, que je vous chercherai et que, vous ayant trouvé, vous me délivrerez de moi-même en me délivrant de ce que vous verrez en moi de contraire à votre amour, afin qu'étant affranchi de la tyrannie de mon amour-propre, et vous aimant et souffrant pour vous comme vous êtes mort en souffrant pour moi, je réponde, sinon entièrement, au moins en partie, à l'amour incomparable que vous m'avez témoigné en la croix. Je sais que je ne mérite pas une aussi grande faveur qu'est celle de porter les marques de votre croix; mais le désir de souffrir pour l'amour de vous étant aussi juste que celui de vivre en repos vous devrait être désagréable, je veux espérer que vous m'accorderez cette grâce. Puisque vous m'avez, mon Dieu, fait l'honneur de me choisir pour être l'un des héros qui annoncent et publient votre Evangile, pourquoi me refuseriez-vous de porter votre livrée? Et comment puis-je passer, sans cela, pour être à vous? Car avez-vous jamais eu un seul jour de repos? Ne vous êtes-vous pas, au contraire, trouvé réduit en tel état que l'on vous a entendu dire : *Mon âme est triste jusqu'à la mort?* Et pourquoi, mon Sauveur, n'avez-vous point eu de repos, si ce n'est parce que vous n'avez jamais cessé de nous aimer, et qu'ainsi vous ne vous êtes jamais lassé de souffrir pour nous? Mais quelles souffrances, puisqu'il n'y a eu une seule partie de votre corps qui n'ait été teinte de votre précieux sang, la tête par les épines, les mains et les pieds par les clous, et tout le reste par ces innombrables coups de fouet. Peut-on, sans une horrible ingratitude, ne vous aimer pas et s'aimer soi-même lorsque l'on vous voit en cet état, et se vanter de vous aimer parfaitement, lorsque vous voyant souffrir de la sorte, on refuse de souffrir pour vous? Car comment peut-on vous aimer parfaitement, sans désirer avec ardeur de vous imiter et

préférer à toute la gloire d'ici-bas le bonheur d'être déshonoré pour l'amour de vous? Que tout le vain éclat du monde disparaisse donc, Seigneur, à la vue de votre croix. Que ceux qui sont enchantés de son amour rougissent de honte de s'attacher encore à lui d'affection, après que vous l'avez combattu et vaincu en la croix ; et que ceux qui veulent passer pour être à vous soient dans la confusion de n'être pas ses ennemis, après avoir vu de quelle sorte il vous a rejeté et persécuté, parce qu'il ne pouvait et ne voulait pas connaître que vous êtes la vérité même. Je veux, mon Dieu, m'attacher entièrement à vous et mépriser tout le reste. J'aime mieux être à vous, que d'être le maître de toute la terre. Tout me paraît, hors de vous, indigne d'être estimé. Vous êtes seul notre véritable richesse, et, en vous possédant, nous possédons tout avec une pleine et entière joie, parce que vous êtes le bien suprême.

J'ai fait une grande digression, mes chers frères : et il faut revenir à ce que je vous disais, qui est de vous conjurer, de la part de Jésus-Christ, de ne vous point troubler, et de ne point considérer comme une chose extraordinaire que ses serviteurs soient persécutés, si l'on peut donner le nom de persécution à ce qui vous est arrivé; mais il me paraît n'en être qu'une ombre, puisqu'il faut, comme je vous le dis et redis toujours depuis cinq ou six ans, s'estimer heureux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ. Voici le temps venu de le pratiquer : n'en soyez pas fâchés, mais confiez-vous en sa force toute-puissante. Assurez-vous que, puisqu'il vous aime, il vous défendra; et, au lieu d'appréhender les menaces de vos persécuteurs, ayez compassion de l'aveuglement qui les empêche de rien comprendre à l'Evangile que je leur ai prêché. On peut dire d'eux ces paroles de saint Paul : *Le Dieu de ce siècle, qui est le démon, a aveuglé leurs esprits afin qu'ils ne soient point éclairés par la lumière de l'Evangile de la gloire de Jésus-Christ, qui est l'image de Dieu* (II *Cor.*, IV, 4). Je le prie, de tout mon cœur, de leur pardonner, de les bénir au lieu de les maudire, de leur faire autant de bien qu'ils nous font de mal, ou, pour mieux dire, qu'ils nous en veulent faire, ne trouvant rien de si avantageux dans le monde que d'être maltraité du monde.

Agissez donc de la sorte, mes chers frères, si vous voulez être disciples de celui qui donna le baiser de paix et nomma son ami l'apôtre apostat, qui le livra à ses ennemis (*Matth.*, XX), et qui, étant attaché à la croix, pria son Père de leur pardonner parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient (*Luc*, XXIII). Considérez que toutes les personnes que ce nom de prochain comprend appartenant à Dieu, il veut les sauver, et vous trouverez que vous ne devez point vouloir de mal à ceux dont il désire le bien. Souvenez-vous combien de fois vous m'avez entendu dire que nous sommes obligés d'aimer nos ennemis, sans qu'il nous reste rien sur le cœur contre eux. Souffrez ce mauvais temps avec patience, et Notre-Seigneur vous en donnera bientôt un plus favorable. Prenez garde à ne point tourner la tête en arrière en cessant de continuer à bien faire. Gravez fortement dans votre esprit que celui à qui vous vous êtes donnés est le Seigneur du ciel et de la terre, le Maître de la vie et de la mort, et que, malgré toutes les puissances du monde, sa vérité demeurera victorieuse. Suivez-la toujours, et ne craignez, en la suivant, ni les hommes, ni les démons, ni même les anges, s'ils pouvaient vous être contraires. Gardez un grand silence avec les hommes, et parlez dans l'oraison beaucoup à Dieu, de qui vous devez attendre de grandes grâces par ce moyen, principalement lorsque vous méditerez la passion de Jésus-Christ. Si l'on médit de vous, souffrez-le et considérez-le comme une faveur de Dieu, qui purifiera votre langue des paroles trop libres qu'elle a dites. Gardez-vous bien de vous croire

meilleurs que ceux qui ne marchent pas dans un bon chemin. Car que savez-vous combien de temps vous continuerez à bien faire, et eux à mal faire? *Travaillez à l'ouvrage de votre salut avec crainte et tremblement* (*Phil.*, II). En espérant d'aller au ciel, ne vous persuadez pas que les autres n'y iront point. Reconnaissez les grâces que Dieu vous a faites, sans avoir les yeux ouverts sur les fautes de votre prochain. Rendez-vous sages par l'exemple du pharisien et du publicain, et souvenez-vous qu'il n'y a point de sainteté que dans la crainte de Dieu. Car l'Écriture dit qu'il faut vieillir dans la crainte, pour nous apprendre qu'il ne suffit pas de l'avoir au commencement, mais qu'il ne faut jamais cesser de l'avoir. Cette crainte si nécessaire, au lieu d'être pénible, n'a rien que d'agréable. Elle bannit de notre cœur la légèreté, et fait que même, dans nos meilleures actions, nous en laissons à Dieu le jugement, sans oser nous assurer qu'elles soient bonnes. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Je ne me juge point moi-même : ce sera le Seigneur qui me jugera* (I *Cor.*, IV). Craignez donc ce Seigneur : craignez ce juge tout-puissant, à qui rien ne peut être caché, si vous voulez persévérer dans le bien, et que l'édifice de votre salut non-seulement demeure ferme, mais s'élève jusqu'au trône de Dieu par votre amour pour lui. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous le donner. Ainsi soit-il. Priez pour moi de tout votre cœur, comme je crois que vous le faites déjà. J'espère qu'il écoutera vos prières, et qu'il me donnera le moyen de continuer à vous servir.

LETTRE XVI.

A UN HOMME DONT IL ÉTAIT DIRECTEUR.

Il lui représente quelle est la faiblesse de l'homme sans l'assistance de Dieu, et quelle est sa force lorsqu'il lui est agréable.

La paix de Notre-Seigneur soit toujours avec vous. Notre faiblesse est si grande, et nos ennemis sont si puissants et si artificieux, qu'il n'y a pas davantage sujet de s'étonner de ce que nous sommes quelquefois vaincus, que de ce que nous sommes quelquefois victorieux, si l'on peut dire que nous le soyons jamais, puisque, lorsque cela arrive, c'est Jésus-Christ, ce fort lion de la tribu de Juda, qui vainc en nous et non pas nous, et que, pour peu qu'il nous abandonnât, nous serions aussitôt vaincus, ainsi que David nous l'apprend. Mais il ne nous abandonne pas, parce qu'il nous aime, et principalement quand nous mettons en lui notre espérance, selon les paroles de ce même roi : *Vous protégez et défendez, Seigneur, tous ceux qui espèrent en vous* (*Ps.* XVII). Que s'il se cache quelquefois, il ne se retire pas néanmoins, mais nous observe sans se montrer, et prend garde si nous perdons la confiance. Car il veut qu'elle soit tellement enracinée dans notre cœur que les vents des tentations l'affermissent au lieu de l'ébranler. Il veut que nous croyions que plus nous sommes tentés, et plus il nous aime ; et il veut que nous ne doutions point qu'il ne veille pour nous avec beaucoup plus de soin que le démon n'en prend pour nous tromper, parce qu'il nous aime plus que cet ennemi de notre salut ne nous hait ; qu'il est plus fort que notre chair n'est faible, et qu'il est cet heureux port où il reçoit entre ses bras, avec une tendresse de mère, ceux qui ont été battus de la tempête. Ce qui a fait dire à David : *Vous les cacherez, Seigneur, dans le secret de votre face* (*Ps.* XXX).

Vous n'aurez pas sans doute, mon cher frère, de la peine à croire que vous serez bien caché, bien assuré et bien content lorsque vous serez caché dans le secret de la face de Dieu. Mais vous me demanderez peut-être pourquoi je l'appelle un secret. Je réponds que ce n'est

pas sans raison, parce que de même que la face de Dieu, selon sa divinité, n'est que clarté et que lumière, la face de Jésus-Christ, selon son humanité, peut être nommée un secret, parce qu'elle cache sa divinité. Cela n'arriva pas sur le mont Thabor, où son visage fut resplendissant comme le soleil, et ses vêtements comme la lumière. Mais on l'a vu sur le Calvaire où, en répandant son sang pour notre salut, il a été si défiguré qu'il n'était plus reconnaissable, tant les tourments avaient déchiré tout ce corps et effacé tous les traits de ce visage dont David dit : *Votre beauté surpasse la beauté de tous les hommes, et les grâces sont répandues sur vos lèvres ; aussi Dieu vous comblera de sa bénédiction pour toute l'éternité* (*Ps.* XLIV, 3).

Oui, certes, mon Sauveur, vous vous êtes caché lorsqu'étant le plus beau de tous les hommes, vous avez été plus tourmenté que ne l'a jamais été aucun homme, et si défiguré qu'Isaïe a dit de vous : *Il ne paraissait plus de beauté sur son visage, nos yeux le voyaient et ne pouvaient le reconnaître. On le traitait avec plus de mépris que l'on n'aurait fait le dernier des hommes. On pouvait le nommer véritablement l'homme de douleurs. Il éprouvait tout ce que l'humaine infirmité est capable d'endurer. Son visage était comme caché sous les nuages de tant d'épines qui lui avaient fait perdre tout son éclat, en sorte que l'on n'en reconnaissait plus aucune trace. Ainsi, l'on peut dire avec vérité qu'il a porté le poids de tous nos maux, qu'il a éprouvé toutes nos faiblesses, qu'il a souffert toutes les douleurs que nous méritons d'endurer, et qu'il a paru comme un lépreux frappé de Dieu, humilié et accablé sous la pesanteur de ses châtiments. Car il a été traité en cette manière à cause de nos iniquités ; nos crimes l'ont réduit en cet état ; il a senti le châtiment qui nous a obtenu le pardon, et ses souffrances ont été le remède qui nous a guéris de nos plaies* (*Isa.*, LIII, 2).

Toute la terre a vu l'effet de la prédiction si épouvantable de ce prophète. Mais ceux qui regardent avec foi et avec amour ce visage de Jésus-Christ si défiguré, ne le trouvent pas seulement tout éclatant de beauté, mais reconnaissent qu'en souffrant d'être défiguré de la sorte, son amour pour nous a rendu nos âmes, de difformes qu'elles étaient, si belles à ses yeux, qu'il ne dédaigne pas de les prendre pour ses épouses et de les faire régner avec lui. Voilà de quelle sorte Dieu se cache ici-bas à ceux qui font tous leurs efforts pour n'être jamais séparés de lui, et leur fait connaître en quelle manière ils peuvent voir sa face, et recevoir par cette vue tant de consolation et de force, qu'ils peuvent comprendre la vérité de ces paroles de David : *Montrez-nous votre visage, Seigneur, et nous serons sauvés* (*Ps.* LXXIX). C'est ce visage que le Père éternel regarde, et de la vue duquel il rejaillit sur nous des rayons de sa lumière et de sa bonté ; ce qui fait dire à ce même saint : *Regardez-nous, Seigneur, en la face de votre Christ*, parce que, nous regardant dans cette divine face, il oublie nos offenses et change en beauté les taches de nos péchés ; ce que saint Paul confirme par ces paroles : *Jésus-Christ est entré par son sang dans le sanctuaire du ciel, et nous a acquis une rédemption éternelle* (*Hebr.*, IX, 12).

Puis donc que c'est dans ce miroir que le Père éternel nous regarde pour venir à nous, regardons-l'y aussi afin de ne nous pas séparer de lui. Il n'y a point, mon frère, d'autre remède à notre faiblesse que la faiblesse dans laquelle il s'est trouvé lui-même par son abaissement volontaire ; ce qui a fait dire à saint Paul : *Encore qu'il ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, néanmoins il vit maintenant par la vertu de Dieu* (II *Cor.*, XIII, 4). Considérez ce qu'il a souffert pour nous fortifier dans nos faiblesses, et ne perdez pas le fruit des travaux qui lui ont coûté si cher. Quelle folie serait-ce de préférer des plaisirs de bêtes à ce qui peut donner de la joie aux anges, le fiel au miel et la créature

à Dieu? Insensés que nous sommes, où prétendons-nous aller, et que cherchons-nous hors de Jésus-Christ? Croyons-nous de pouvoir trouver un maître égal à lui, et un ami qui soit si fidèle, qui prenne tant de part dans nos intérêts, qui oublie si facilement nos fautes, qui nous conseille si sagement, qui nous aime si véritablement, et qui mérite tant d'être aimé? Quel autre que lui aurait bien voulu mourir pour nous au milieu de tant de tourments, et être prêt à mourir encore, s'il était besoin, pour nous racheter, qu'il mourût une seconde fois. Oh! que saint Pierre avait raison de dire : *A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle* (*Joan.* VI, 69).

Estimons-nous donc heureux, mon frère, d'être en l'état où Jésus-Christ nous a mis par sa miséricorde. Ne désirons point d'éprouver comment nous nous trouverions d'être dans un autre, puisque cette épreuve nous coûterait cher. Considérons, pour nous consoler dans nos maux, ce qu'il a souffert pour l'amour de nous. Implorons son assistance, il ne nous la refusera pas, et nous demeurerons, par son secours, victorieux de la chair, du démon, de nous-mêmes, et vivrons en ce divin Sauveur qui, par sa mort, a tué notre mort et nous a donné la vie.

LETTRE XVII.

A UN DE SES AMIS QUI ÉTAIT DANS L'AFFLICTION.

Il lui représente ce qui porte Dieu à nous envoyer des afflictions, et le profit que nous en devons tirer.

Encore que les nouvelles que l'on me mande ne soient point agréables, je ne laisse pas d'être bien aise de les apprendre, afin d'avoir recours avec plus d'ardeur à celui qui peut y remédier. Ainsi, l'on ne devait pas manquer à m'en informer ; et il aurait peut-être été bon de le faire plus tôt, à cause que j'avais plus de santé, et ainsi plus de force pour écrire et pour prier.

Notre aveuglement est si grand, qu'il paraît bien que nous avons besoin de remèdes fort différents de ce qu'il nous semble qu'ils devraient être, puisque ce vase d'élection, ce grand apôtre, a eu besoin d'être tenté par un ange de Satan, pour lui apprendre combien il était misérable par lui-même et capable de tomber, si la main de Dieu ne l'eût soutenu. Un tel remède ayant été nécessaire à un tel saint, devons-nous nous étonner que, lui étant si inférieurs en toutes manières, il ne nous soit pas encore plus nécessaire qu'à lui? Un prophète dit, dans l'Ecriture : *Vous sortirez de la ville, vous irez jusqu'en Babylone; et là, le Seigneur vous délivrera de la main de vos ennemis* (*Mich.*, IV), parce que Dieu permet souvent que nous sortions de notre paisible demeure, pour aller en Babylone, où nous nous trouvons dans une telle confusion (ce que ce mot de Babylone signifie), que nous ne savons ni que devenir, ni que faire, tant nous sommes dans un état si différent de celui où nous étions auparavant. Cet étonnement nous fait dire : Est-il possible que je sois celui qui désirait de servir Dieu et qui l'aimait? Mais cette confusion, qui nous fait connaître avec tant de honte notre vanité et notre misère, nous est utile, parce que le dégoût qu'elle nous donne de nous-mêmes nous fait recourir à Dieu, confesser que tout ce que nous avons de bon vient de lui ; que tout ce que nous avons de mauvais vient de nous, et que notre salut dépend entièrement de lui seul. Ainsi, dans le tremblement où nous met l'appréhension qu'il nous abandonne et nous punisse, nous sommes plus en sûreté que dans cette vaine joie qui, nous paraissant être spirituelle, est accompagnée d'une fausse liberté qui ne craint point le péril qui se rencontre dans les occasions de mal faire. Cette confiance

est une si grande tromperie, que nous ne devons jamais nous tenir assurés en cette vie; mais la considérer comme une guerre continuelle, et désirer toujours d'aller dans la terre de la paix. Ce souhait est ce que notre Seigneur demande de nous, lorsqu'il permet que ce mauvais ange nous tente. Faisons donc tous nos efforts pour profiter de la crainte salutaire de retomber, et de la connaissance de notre faiblesse. Remettons-nous avec une confiance pleine d'amour entre les mains de ce divin artisan qui nous a formés, pour disposer de nous en la manière qu'il lui plaira, comme étant son ouvrage. Espérons qu'il ne voudra pas le détruire; mais qu'il achevera pour sa gloire ce qu'il y a commencé. Evitons de tout notre pouvoir les occasions d'offenser Dieu où nous mériterions autrement de succomber. Veillons sur notre cœur, pour n'y laisser entrer que celui qui l'a créé et nous a rachetés, au prix de son sang; car qui nous aime tant que lui? à qui sommes-nous si obligés qu'à lui? et qui nous peut rendre si heureux que lui? Pouvant planter un arbre dont le fruit donne la vie, n'y aurait-il pas de la folie d'aimer mieux en planter un dont le fruit donne la mort? Dieu se plaît dans notre cœur : notre cœur ne saurait trouver de repos qu'en lui, et c'est n'être qu'une même chose avec lui, que de n'avoir de l'affection que pour lui. Humilions-nous donc en sa présence. Prions-le sans cesse qu'étant comme il est notre vie, il ne s'éloigne point de nous. Il est si bon, et prend tant de plaisir d'être glorifié en nous, qu'il nous garantira de tout mal, et nous fera tirer du bien de nos chutes.

LETTRE XVIII.

A UN DE SES AMIS QUI S'AFFLIGEAIT DE N'AVOIR PAS L'ESPRIT DANS LA PAIX QU'IL SOUHAITAIT.

Il l'instruit de la manière dont il devait se conduire dans ses fautes, et se préparer à la communion.

Ce que vous me mandez que vous ne savez pas comment vous conduire dans la prospérité et l'adversité; que vous vous trouvez dans la sécheresse, et qu'il se passe des combats dans votre esprit, par la contrariété de vos pensées, me fait souvenir d'avoir vu dans la vie des saints Pères des déserts, qu'un bon vieillard ayant souvent donné des instructions à un jeune solitaire, touchant la manière dont il se devait conduire, et ce jeune homme se plaignant à lui de ce qu'il ne s'avançait pas dans la vertu comme il l'aurait désiré, il lui demanda combien il y avait d'années qu'il servait Dieu. Ayant répondu qu'il y avait huit ans, ce bon homme lui répartit : Il y en a plus de vingt que je travaille pour ce sujet, sans pouvoir encore être en l'état que je le souhaite; ayez donc patience, et espérez au Seigneur. Je vous dis la même chose, parce qu'il me paraît que vous vous affligez trop de vos fautes, et qu'elles vous jettent dans le trouble, ce qui est plus dangereux que les fautes mêmes. Il paraît par là que vous ne connaissez pas assez quelle est la tendresse de Dieu pour ses enfants, puisque vous avez peine à vous souffrir vous-même, et qu'ainsi vous agissez envers vous comme vous feriez envers un autre qui traiterait avec vous de la maniere dont vous traitez avec Dieu. Sa bonté, qui surpasse autant celle des hommes que sa grandeur l'élève au-dessus d'eux, lui a fait dire, par un prophète : *Je ne détruirai pas Ephraïm, en lui faisant sentir la fureur de ma colère, parce que je suis Dieu et non pas un homme* (*Osée*, XI).

Ceux qui se regardent, et non pas Dieu, tombent dans le découragement et, par ce découragement, dans une lâcheté et une faiblesse qui produisent beaucoup de maux. L'amour qu'il nous porte en faveur

de son Fils est si ardent, que nos péchés, que l'Ecriture compare à des eaux, non-seulement ne sauraient l'éteindre, lorsqu'ils ne sont que véniels ; mais nous éprouvons que le souffle de son Esprit, ainsi qu'un feu consumant, dissipe ces péchés, nous embrase de son amour, et de méchants que nous étions, nous rend bons. Comment celui qui a ressenti en lui-même de telles preuves de cet amour, peut-il douter que Dieu ne l'aime, après s'être vu par sa bonté délivré de ses péchés? Et s'ils n'ont pas empêché que Dieu ne lui fit cette grâce, comment, après l'avoir reçue, craindra-t-il qu'il cesse de l'aimer? Mais Dieu ne se contente pas de nous aimer; il veut que nous connaissions qu'il nous aime, et que nous lui en donnions toute la gloire, comme lui étant due: parce que c'est sans l'avoir mérité qu'il nous aime.

Que si vous désirez de comprendre jusqu'à quel excès va l'extrême bonté de Dieu, considérez jusqu'à quel excès va notre malice et vous y verrez, comme dans un admirable tableau, son amour peint avec des couleurs si vives sur le fond si obscur de notre malice, que la beauté de l'un relève encore la laideur de l'autre.

Je vous ai dit tout ceci pour vous faire connaître que Dieu n'approuve pas que ceux qu'il regarde comme ses enfants, se laissent abattre par la considération de leurs péchés; mais veut que pour modérer leur déplaisir d'être si imparfaits, ils jettent les yeux sur lui, afin que leur consolation de voir qu'il les aime l'emporte sur le découragement que leur donnerait le déplaisir de s'être rendus dignes de sa haine. Il faut s'avancer peu à peu dans ce chemin avec beaucoup d'espérance, en publiant la grandeur de sa miséricorde par laquelle il nous attire à lui, souffre nos défauts, nous aime, et enfin nous donne sa gloire.

Quant à ce que vous me demandez, ce que vous devez faire pour acquérir la connaissance de Dieu, et vous conduire de telle sorte que vous lui soyez agréable; je réponds que c'est de considérer comment il s'est conduit envers vous, et vous le connaîtrez en vous représentant toutes les grâces qu'il vous a faites depuis vous avoir créé, jusqu'au moment que vous lui demanderez la lumière nécessaire pour acquérir cette connaissance afin de n'être point ingrat de ses bienfaits. Il vous la donnera sans doute peu à peu, il vous fera voir par ce qu'il a fait pour vous, quoique vous en fussiez si indigne, quelle est sa bonté, et vous inspirera le courage, la force, la confiance et l'amour dont vous avez besoin pour traiter avez lui.

Voilà ce me semble le moyen d'obtenir ce que vous désirez. Mais il ne faut pas, dans ce recueillement de vos pensées, vous fatiguer par une application si violente que vous vous fassiez mal à la tête. Car tout dépend en cela de la pure grâce de Dieu. J'estime qu'il sera bon, avant que de vous mettre en oraison, de lire quelque chose qui traite du sujet sur lequel vous vous proposerez de méditer, afin de vous recueillir un peu, et de ne vous point éloigner de la communion, quoique vous ne vous sentiez point avoir autant de dévotion qu'à l'ordinaire. Ce serait faire comme ceux qui ne veulent pas s'approcher du feu s'il n'est très-ardent. Ne passez donc point huit jours sans communier et même quelquefois plus souvent, si quelque besoin particulier vous y oblige, ou que vous sentiez en avoir un très-grand désir. La préparation que vous y devez apporter est de régler de telle sorte toute votre vie, que vous n'ayez point besoin d'une préparation particulière, parce qu'il ne se passera point de jour que vous ne fassiez tout ce que vous pourrez pour vous rendre digne d'approcher de la sainte table. Mais il sera bon que la veille vous mangiez le soir moins que de coutume et fassiez une grande attention à ces paroles : *Voici l'Epoux qui vient* (*Matth.*, XXV, 5). Voici votre roi, préparez-vous

pour aller au-devant de votre Dieu. Jésus-Christ soit, s'il lui plaît, votre lumière.

LETTRE XIX.

A UN GENTILHOMME.

Il l'exhorte à agir d'une manière digne d'un homme de sa condition en combattant les combats du Seigneur contre l'ennemi de Dieu qui est l'amour-propre.

J'ai considéré les raisons que vous m'écrivez pour me persuader qu'il est plus à propos que vous demeuriez dans la ville qu'à la campagne. Mais quoiqu'elles soit subtiles, elles ne me persuadent pas, parce que l'exemple de Jésus-Christ, l'avantage que l'on retire de l'oraison et l'expérience, sont plus considérables que les jugements que forment les hommes dans les choses qu'ils affectionnent beaucoup. Qui doute que faisant votre séjour ordinaire dans la ville, et me faisant la faveur de m'aimer comme vous faites, vous ne désiriez que j'y demeure aussi? Vous êtes donc en cela juge en votre propre cause, et le temps que vous employez à chercher des raisons pour l'appuyer serait mieux employé à prier Dieu, selon cette parole de saint Bernard en parlant des prédicateurs : *Le moyen*, dit-il, *de persuader ceux qui vous entendent, n'est pas de beaucoup crier, mais de gémir beaucoup devant Dieu.*

Que si je ne suis pas, comme vous voyez, d'accord avec vous sur ce sujet, je ne laisse pas, d'un autre côté, d'être édifié de la peine que vous avez prise de m'écrire trois fois sans témoigner de l'impatience de n'avoir point eu de réponse. Car j'estime beaucoup plus cela que de grands raisonnements, et n'y mets pas moins de différence qu'entre parler et agir. Ainsi la manière dont vous en avez usé est le plus grand plaisir que me puissent faire ceux qui m'écrivent. Car la plupart sont si impatients, que j'aimerais mieux qu'ils ne m'écrivissent point que de s'ennuyer de demeurer quelque temps sans recevoir de réponse.

Que vous dirai-je, ou, pour mieux dire, que vous demanderai-je? Je vous demande, que puisque vous êtes gentilhomme, vous combattiez contre le démon avec le courage que doit avoir un gentilhomme. Je sais les efforts que fait cet ennemi de notre salut pour vous empêcher de gagner le ciel qu'il a perdu, et je ne doute point qu'il ne vous mette quelquefois en tel état que vous vous trouverez obligé d'avoir recours à Dieu et de lui dire : *Soutenez-moi, Seigneur, afin que je ne succombe point sous les efforts de mon ennemi* (*Isaïe*, XV). Puis donc que vous ne sauriez ignorer que toute cette vie se passe dans une guerre continuelle, ne voulez-vous pas bien que je vous exhorte à combattre si courageusement que vous demeuriez victorieux? Nulle autre guerre n'est si importante, puisqu'il s'y agit de gagner ou de perdre Dieu pour toute une éternité.

Que n'ai-je la voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et ne donner pas moins de terreur à tous les hommes, par l'appréhension d'être vaincus dans cette guerre, que de courage par l'espérance d'y demeurer victorieux? Enfants d'Adam, jusqu'à quand demeurerez-vous sourds et insensibles à de si importantes vérités? Qui vous a rendus si lâches que de vous laisser enchaîner et fouler aux pieds par vos ennemis? Car ne savez-vous pas que celui qui se laisse vaincre par le péché est esclave du péché (*Jean*, VIII), et que *la mort du corps et de l'âme est la solde et le paiement du péché* (*Rom.*, VI, 23)? Quelle folie égale la vôtre? Vous travaillez vous-même à votre perte; le moindre

petit déplaisir que vous recevez vous est très-sensible, et vous vous donnez des coups de poignard sans le sentir. La perte d'un peu de bien ou d'un peu d'honneur qui ne sont rien en effet, vous est insupportable, et vous ne comptez pour rien de perdre Dieu et toutes les grâces que vous en pouvez attendre. Que lui répondrez-vous dans ce jour terrible où les faux biens et les faux plaisirs de cette vie que vous aurez tant aimés s'étant évanouis par la mort, comme une ombre qui disparaît et une fumée qui passe, vous trouverez ce juge d'autant plus sevère et plus rigoureux que vous aurez moins apprehendé les effets de sa justice? Pretendez-vous qu'il reconnaisse pour ses soldats ceux qui auront marché sous les enseignes de ses ennemis et combattu pour eux et non pas pour lui ? et serait-il juste qu'il récompensât ceux qui l'auront desservi.

Que personne donc ne s'y trompe : *Chacun recueillera*, comme dit saint Paul, *selon ce qu'il aura semé. Celui qui sème dans sa chair recueillera de la chair la corruption et la mort ; et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle* (*Gal.*, VI, 8). *Un figuier peut-il porter des raisins, ou une vigne des figues* (*Jac.*, III, 12)? Mais à quoi pensai-je de parler à des morts comme s'ils étaient vivants, et de sonner de la trompette aux oreilles des sourds? De quoi sert-il de dire : Ecoutez-moi, à ceux que nous sommes assurés qui ne veulent pas ouvrir la porte de leur cœur à nos paroles ? Que ferons-nous à cela, Seigneur, puisque nous sommes arrivés au temps où nous voyons cette menace, que vous nous avez faite par l'un de vos prophètes, être accomplie. *En écoutant vous écouterez et n'entendrez point; en voyant vous verrez et ne verrez point* (*Isaïe*, VI). Ni les menaces, ni le châtiment, ni les consolations, ni les faveurs, ne seront pas capables de réveiller ces misérables de ce mortel sommeil, jusqu'à ce qu'à la vue de tous les hommes, on leur prononce l'épouvantable arrêt qui les précipitera dans des flammes éternelles. Qu'heureux sont donc ceux que Dieu préserve d'un tel malheur en leur faisant connaître l'état déplorable où ils se trouvent, et en leur donnant la volonté de bien faire.

Il faut toujours avoir devant les yeux le jour auquel Dieu a fait entendre sa voix à notre cœur, le considérer comme un aussi grand miracle qu'est celui de faire voir un aveugle et entendre un sourd, et l'en remercier comme d'une des plus grandes faveurs qu'il nous pouvait faire, puisqu'elle nous fait gagner son affection à laquelle rien n'est comparable. La plus grande preuve que celui qui a reçu une telle grâce puisse donner de sa reconnaissance est de veiller incessamment sur soi-même pour en profiter, et il se rendrait plus coupable qu'auparavant s'il y manquait, puisque celui qui voit clair est moins excusable s'il tombe que celui qui ne voit pas, et que l'on doit mettre une grande différence entre les actions d'un insensé et celles d'un homme de bon sens. C'est pourquoi Dieu pardonne moins les fautes à celui qu'il a relevé de ses chutes et éclairé de sa lumière, qu'à celui qui a péché avant de le connaître et de l'aimer.

Il faut donc que ceux qui s'engagent dans le service de Dieu, s'appliquent sérieusement à s'acquitter de leur devoir, puisqu'il est très-certain qu'ils seront ou récompensés de leur fidélité, ou punis de leur négligence. Dieu veut être servi avec le soin et l'affection que sa souveraine grandeur mérite; et ceux qui s'en acquitteront lâchement ne doivent pas attendre un moindre supplice que d'être jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire chassés hors de sa présence et de son céleste royaume. Que si pour gagner les bonnes grâces d'un prince et faire quelque fortune, il n'y a point de soins qu'on ne

prenne, de travaux qu'on ne souffre, et de périls auxquels on ne s'expose sans épargner même sa vie ; doit-on manquer de vigueur et de courage dans un combat où il s'agit de l'honneur de Dieu, et dans lequel l'ayant pour chef on est assuré de vaincre ? Comme dans ce combat notre ennemi est notre propre volonté, tous nos efforts doivent tendre à la terrasser, et il faut lui dire : Ennemie de Dieu, et par conséquent la mienne, puisqu'étant à lui, je suis ennemi de tous ses ennemis ; je ne veux point de paix avec vous, parce que je ne veux point avoir de guerre avec lui. Lui seul règne dans mon cœur, vous n'avez rien à y prétendre, et je renonce à tous les sentiments qui ne procéderaient que de moi-même.

Demandons à Dieu de nous faire connaître et aimer de telle sorte sa volonté, que quelque résistance que la nôtre y apporte elle soit toujours notre unique règle. Résolvons-nous de ne nous séparer jamais de lui, et quand nous n'y serions pas attachés par la reconnaissance de ce qu'il a souffert la mort pour notre salut, soyons-le parce que si nous ne sommes unis à lui par amour, nous en serons séparés pour jamais par un effet de sa justice. Il vaut mieux perdre jusqu'à la dernière goutte de notre sang que de perdre Dieu, et pourvu que nous l'entendions nous dire : *O bons et fidèles serviteurs entrez dans la joie de votre Seigneur*, comptons pour rien tout ce que l'on peut souffrir en ce monde, et disons avec David : *J'ai fait une demande au Seigneur, et je la lui ferai toujours jusqu'à ce que je l'obtienne, qui est de pouvoir habiter toute ma vie dans sa maison* (*Ps.* XXVI, 7). Je finirai en vous disant qu'à quelque prix que l'on achète le ciel, on doit toujours croire que c'est peu. Je le prie de vous le donner et à tous par le mérite de sa mort.

LETTRE XX.

A UN HOMME DE VERTU.

Il l'instruit de la manière dont il devait gouverner sa famille, tant en supportant leurs défauts qu'en les en corrigeant.

J'attribue à une providence particulière de Dieu ce que vous avez à souffrir de la personne dont vous m'écrivez, parce qu'il fallait que cela arrivât pour accomplir ce que l'on vous a dit, il y a plusieurs années, que vous auriez à souffrir en tout ; car comment auriez-vous appris à exercer la patience, la mortification et l'humilité, si cette personne et le reste de votre famille ne vous en donnaient point de sujet ? Vos résolutions de souffrir et de vous mortifier n'auraient été que de beaux songes, parce que ce n'est que dans la contrariété à nos volontés que notre modération et la tranquillité de notre esprit se fait connaître. Il y paraît, puisque lorsque l'on vous contredit vous vous troublez, et témoignez ainsi n'être pas moins imparfait que la personne qui vous fâche. Il faut pratiquer en tout la patience, ce qui ne se peut que dans les occasions qui s'en rencontrent, parce qu'autrement ce que nous paraissons en avoir ne vient que de ce que personne ne nous donne sujet de l'exercer. Croyez que Dieu ne vous a envoyé ces personnes que pour mortifier votre promptitude ; comme il arriva à un jeune prince à qui un vieillard Athénien ayant dit une parole offensante, il lui répondit en riant, qu'il lui donnait à bon marché ce qui lui avait coûté bien cher à acquérir, qui était la patience à souffrir des choses impertinentes. Souvenez-vous du mépris que l'on a fait de Notre-Seigneur. Réjouissez-vous d'être traité de la même sorte. Sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, priait avec larmes pour ceux dont elle recevait des outrages, et demandait à Notre-Seigneur de leur faire

quelque grâce particulière pour chacune des injures qu'ils lui disaient. A quoi il lui répondit : Que jamais prière ne lui avait été plus agréable, et qu'elle suffisait pour lui obtenir le pardon de tous ses péchés. C'est une action de grande vertu de se vaincre soi-même, et particulièrement dans les choses où notre inclination nous porte, et Dieu ne considère pas peu le mépris que font de nous ceux qui sont obligés de nous servir et de s'efforcer de nous plaire. L'une des souffrances de Job fut qu'un de ses serviteurs ne daigna pas lui répondre (*Job*, XIX, 20), et Notre-Seigneur fut trahi par l'un de ses disciples. Saint Augustin dit qu'il croit que Dieu ne souffre les méchants que pour leur donner le loisir de se convertir, ou pour exercer la vertu des gens de bien. Si Caïn n'eût été méchant, on n'aurait pas connu la vertu d'Abel ; et s'il n'y avait point eu de bourreaux, il n'y aurait point eu de martyrs. Une personne ne peut se vanter d'être chaste, si elle n'a point été tentée, ni patiente, si elle n'a rien souffert. Recevez donc de la main de Dieu comme une faveur cette peine qu'il vous envoie : rendez-lui en grâces, et faites-en votre profit en vous accoutumant de telle sorte à souffrir que vous puissiez dire comme Job : *Je me suis trouvé réduit à n'avoir pour compagnie que les autruches et les dragons* (*Job*, XXX, 29). La manière dont vous vous conduirez en cela vous fera mieux connaître jusqu'où va votre vertu que les incommodités d'une maladie ne le pourraient faire, parce qu'il n'y a pas tant de peine à les souffrir que des contradictions auxquelles on ne devrait point s'attendre, et Dieu n'a rien de plus agréable que de nous les voir endurer pous l'amour de lui. Ainsi vous devez beaucoup vous y appliquer.

Quant à ce qui regarde le châtiment de vos domestiques, ne le faites pas dans le temps que vous vous sentez encore ému du sujet qu'ils vous en donnent. Laissez passer ce premier mouvement, et corrigez-les ensuite avec charité et avec douceur, sans altération et sans colère. Ce moyen est le plus propre pour les ramener à leur devoir, qui est le but que vous devez avoir, et non pas de vous satisfaire en les punissant du mécontentement qu'ils vous donnent. Accoutumez-vous aussi à dissimuler certaines choses en quoi il vous paraît qu'ils manquent au respect qu'ils vous doivent, parce qu'il arrive quelquefois que notre orgueil a part au sentiment que nous en avons ; car il y a tant de plis et de replis dans le cœur de l'homme qu'il ne faut pas s'étonner qu'il se trompe souvent lui-même ; c'est pourquoi il vaut mieux pencher du côté de la mortification que de celui de contenter nos inclinations, et nous accoutumer à souffrir ce qui nous donne de la peine, pour tâcher d'arriver à ce degré de vertu qui nous fait voir avec joie que l'on ne nous rende pas ce que l'on nous doit. Ainsi, lorsque l'on est obligé de reprendre, je crois qu'il serait bon d'user de semblables termes : Prenez garde à ce que vous faites ; je suis plus fâché de voir que vous n'êtes pas tel que Dieu le veut, que de ce que vous n'êtes pas tel que je le désire. Que si une répréhension si douce ne suffisait pas, je pense qu'il vaudrait mieux leur imposer quelque pénitence que de les frapper, si ce n'est que continuant à mal faire, on se trouvât obligé d'en user plus sévèrement ; mais il faut que ce soit toujours en priant Dieu pour eux de leur faire la grâce de se corriger, sans quoi on ne saurait bien agir à leur égard non plus qu'au sien propre. Ce n'est pas connaître ce que c'est d'avoir plusieurs serviteurs que d'ignorer que c'est avoir plusieurs maîtres par tant de sujets qu'ils donnent de souffrir, et de prier Dieu pour eux, afin d'imiter la manière dont Notre-Seigneur traita avec ses disciples ; car y eut-il jamais une douceur et une charité approchant de la sienne de les avoir soufferts avec tant de patience, prié pour eux avec tant d'ardeur, et être mort pour eux par un si grand excès d'amour ? C'est ce qu'un maître doit toujours avoir devant

les yeux, et se souvenir de ces paroles qu'il dit à ses apôtres lorsqu'il leur lava les pieds : *Je vous ai donné cet exemple*, etc. Enfin, pour dire tout en un mot, vous devez traiter vos domestiques non pas comme un maître rigoureux, mais comme un bon père qui mêle à un peu de rigueur beaucoup de douceur, de patience et de raison.

LETTRE XXI.

A UN DE SES AMIS.

Il traite des trois degrés de la vertu de gratitude, et l'exhorte à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu.

La gratitude est une vertu qui a trois degrés : le premier est de connaître le bienfait que l'on a reçu, le second d'en remercier celui à qui l'on est obligé, et le troisième de travailler de tout son pouvoir à y répondre par ses actions. En m'examinant selon cette règle, je ne vois pas que ma conscience me reproche rien touchant le ressentiment des obligations que je vous ai ; car, comme la grandeur d'un bienfait consiste en ce qu'il procède d'une affection pure, libre et désintéressée, la grandeur de la reconnaissance consiste à n'y avoir rien qu'on ne veuille faire pour la témoigner, rendant ainsi amour pour amour, et s'acquittant par ce moyen de ce que l'on doit. Cela est si vrai que si nous avions plus de reconnaissance que celui à qui nous serions redevables d'un bienfait n'aurait eu d'affection à nous obliger, nous lui donnerions plus que nous n'aurions reçu de lui. Ainsi, Dieu m'ayant fait la grâce d'imprimer si vivement dans mon cœur le sentiment des obligations dont je vous suis redevable qu'elles me sont toujours présentes, mon impuissance à les reconnaître par mes services ne me donne point de peine, tant je trouve que mon cœur s'acquitte parfaitement de son devoir. Que si l'on dit que ma reconnaissance est fort stérile, je réponds que je ne saurais faire davantage, et que puisque vous ne m'avez pas fait plaisir dans le dessein d'en être récompensé, vous ne vous plaindrez pas sans doute de ne point recevoir de moi des services que vous n'en avez point attendus.

Quant à ce que vous me recommandez d'avoir soin devant Dieu de ces enfants qui en ont tant de besoin, il m'est témoin que je le fais très-particulièrement. S'ils n'en ressentent pas des effets, c'est une marque que mes prières ne méritent pas d'être exaucées ; et ce n'est pas un petit déplaisir pour une personne qui, comme moi, ne saurait payer qu'en cette manière les obligations que je vous ai ; mais j'espère de la bonté de Notre-Seigneur et de la charité qu'il vous a toujours plu de me témoigner, que vous ajouterez foi à mes paroles et en serez satisfait, puisqu'elles sont très-véritables et qu'il a dit : *Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète reçoit la récompense de prophète* (*Matth.*, X, 41).

Je ne vous écris pas si souvent qu'il paraît que je le devrais faire : mais si je manque en cela, j'y supplée par les messes que je dis pour vous ; et je ne crois pas que vous vous plaigniez de ce change. Je prie Jésus-Christ de me donner le moyen de vous faire connaître par des effets, avant que je meure, combien véritablement je me ressens votre redevable.

J'ai beaucoup de déplaisir de l'éloignement du père Vincent, ne doutant point que vous ne le trouviez à redire. Vous devez suppléer à son absence en lisant et en priant plus qu'auparavant, étant persuadé que rien ne manque à ceux qui s'acquittent bien de l'un et de l'autre.

Considérez, je vous prie, de combien de périls cette vie est pleine, et avec quel soin il faut travailler pour empêcher que les vents des

tentations, jointes aux occupations inévitables, n'éteignent dans notre cœur cette étincelle du feu de l'amour de Dieu qu'il a plu à sa miséricorde d'y produire, et ne nous laissent ainsi dans les ténèbres. Prions-le de nous préserver d'un aussi grand malheur que serait celui de tourner la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue, et de quitter le chemin qui conduit en la terre des vivants, pour prendre celui qui mène dans l'effroyable séjour de ces morts qui ne revivront jamais : demandons-lui qu'étant comme il est la véritable lumière, il nous donne le discernement dont nous avons besoin pour préférer une vérité toujours subsistante aux fausses et vaines apparences dont la vanité du siècle veut nous éblouir, et une satisfaction qui sera éternelle à celle que nous donnerait pour un moment le plaisir d'accomplir notre propre volonté. Nous avons besoin, dans un temps tel que celui-ci, où nous sommes environnés de ténèbres aussi épaisses que celles de l'Égypte, de beaucoup demander à Notre-Seigneur de nous délivrer de l'aveuglement qui pourrait nous faire faire des chutes qui nous donneraient sujet de trembler dans ce grand jour où il n'y aura rien qui ne soit exposé à la lumière.

Puisque ce n'est pas vivre que de n'avoir point d'amis, efforçons-nous d'acquérir l'amitié de Jésus-Christ. Mais pour oser l'espérer, il faut la souhaiter avec ardeur. Car de même qu'il n'est venu dans le monde qu'après avoir été, comme dit l'Écriture, le souhaité de toutes les nations, il ne vient point dans une âme si elle ne le désire et ne l'en prie extrêmement, et certes avec raison, puisqu'il n'est pas juste de faire une telle faveur à ceux qui n'en connaissaient pas le prix.

Seigneur, qui êtes seul capable de contenter pleinement l'âme, qu'est-ce qui peut passer pour un bien à ceux qui ne vous considèrent pas comme le souverain bien? Qui peut leur plaire, s'ils ne se plaisent pas en vous ? Et sur quoi peuvent-ils s'appuyer, s'ils ne cherchent pas leur appui en vous, puisqu'il n'y a hors de vous que faiblesse et que misère ? O pain des anges ! qui est celui qui ne désire pas de se rassasier de vous, qui pouvez seul nous donner des forces et réparer tous nos manquements? Votre bonté est le refuge des malheureux et le lieu de repos où les étrangers se retrouvent être dans leur véritable patrie. Que doit-on chercher si l'on ne vous cherche, puis qu'en vous trouvant on n'a plus rien à souhaiter? Celui qui aime la joie n'a donc qu'à vous chercher pour en jouir en vous, par vous et avec vous, dans une telle plénitude qu'elle étouffe toutes ses tristesses, ses chagrins et ses ennuis avec la même facilité qu'un grand feu consume une paille.

Efforçons-nous donc de surmonter tous les obstacles qui se rencontrent dans cette recherche, dont à quelque prix que l'on y réussisse on est trop bien récompensé. Lors que dans les premiers siècles de l'Église les chrétiens abandonnaient pour l'amour de Jésus-Christ, père, mère, femme, enfants, et souffraient avec joie la prison, le mépris, les outrages, les tourments, et la mort ; ne se croyaient-ils pas trop heureux ? Ils gagnaient tout en perdant tout, parce qu'ils se rendaient agréables à celui qui, étant la source de tous les biens, remplissait tellement leurs désirs, qu'il leur faisait oublier tout le reste. Que s'il ne se rencontre point aujourd'hui d'occasions de sacrifier ainsi toutes choses pour la confession de la foi, il ne laisse pas d'y en avoir de fort grandes de plaire à Dieu par des preuves de notre amour. On souffrait alors pour ne le pas renoncer ; on souffre maintenant pour ne lui pas désobéir ; et dans ce grand nombre de combats que nous avons à soutenir au dedans de nous et au dehors, contre tant d'ennemis visibles et invisibles, soit dans la prospérité ou l'adversité, je ne sais s'il est moins

difficile de demeurer ferme dans l'amour et l'obéissance que nous devons à Dieu, qu'il l'était de demeurer inébranlables dans la foi, entre les mains des bourreaux. Puis donc que nous ne pouvons être martyrs de la foi, soyons-le de la charité ; et arrêtons pour cela nos yeux sur ce divin Sauveur qui s'exposa si généreusement à souffrir sur la croix pour l'amour de nous. Courons avec joie dans cette carrière à la fin de laquelle il nous attend pour être lui-même notre récompense ; et que rien ne soit capable de nous empêcher d'accomplir sa volonté. Il est le centre où nos âmes peuvent seulement trouver du repos. Comme c'est pour lui que nous combattons ; qu'il nous a engagés dans cette guerre, et qu'il nous aime jusqu'à avoir donné sa vie pour nous, implorons son assistance avec une ferme confiance qu'il ne manquera pas de nous secourir. Et puisqu'il nous faudra tous comparaître devant son tribunal, vivons de telle sorte que nous ne soyons pas confondus en ce grand jour, mais couronnés glorieusement avec ceux qui lui auront été fidèles

LETTRE XXII.

A UN GENTILHOMME SON AMI.

Il lui représente que les travaux que Dieu envoie sont un sujet d'espérance aux gens de bien et de crainte aux pécheurs. Que l'amour des justes pour Dieu ne doit point avoir de bornes. Qu'il est facile de porter un poids dont Dieu est le contrepoids : et qu'il y a de la lâcheté à renoncer aux faveurs qu'il nous veut faire par l'appréhension de souffrir.

J'ai remercié Jésus-Christ de la faveur qu'il vous fait de vous donner part à ses douleurs, parce que c'est le gage le plus assuré d'aller au ciel que ce qu'il vous rend semblable à lui lorsqu'il est venu dans le monde pour nous donner la lumière dont nous avions besoin pour l'aimer, la force pour suivre son exemple, et la grâce par ses mérites. Gardez-vous donc bien, monsieur, de vous persuader qu'il y ait quelque chose de trop rude dans la dispensation des œuvres de Dieu ; mais considérez que la récompense qu'il prépare à ceux qui l'aiment, étant si grande, il est juste que les moyens pour l'acquérir y répondent. Pour connaître cette vérité, et y faire l'attention que l'on doit, il faut que ceux qui espèrent ces récompenses souffrent pour s'en rendre dignes, et se désabusent de la créance de les pouvoir obtenir sans se donner la moindre peine. Dieu instruit les gens de bien et menace les méchants en disant aux uns, qu'ils doivent juger de la grandeur de la récompense qu'il leur prépare par la difficulté de la mériter ; et aux autres qu'ils ne sauraient sans folie prétendre qu'étant ses ennemis, ils puissent éviter sa rigueur puisqu'il traite de la sorte ceux qu'il aime comme ses enfants. Si nous considérons nos souffrances comme des traits que Dieu lance, nous trouverons tout ensemble des sujets de craindre et d'espérer, de craindre les effets de sa justice, et d'espérer ceux de sa miséricorde. Que celui qui est dans l'affliction espère donc d'être consolé ; et que celui qui est dans le repos appréhende l'affliction, puisque quelque juste que l'on soit, on commet tant de fautes que l'on mérite d'être puni, non pas par des peines éternelles, mais par des peines temporelles, si ce n'est que l'on s'en purifie par un si ardent amour que la contrition tienne lieu de châtiment comme il est arrivé à la Madeleine et à d'autres saints. Car il est certain qu'il faut en ce monde ou en l'autre passer par le feu. Ainsi ceux qui n'ont pas cet ardent amour pour Dieu qui cause une si grande douleur qu'elle efface leurs péchés, se trompent fort de s'imaginer qu'ils devraient être traités aussi favorablement qu'eux et exempts de

passer par le purgatoire. Mais ne vous imaginez pas que la douleur qu'un si grand amour de Dieu fait souffrir, soit moindre que celle que vous endurez. Car les effets de l'amour sont tels qu'il y a des personnes qui vous aiment assez pour vouloir bien s'il se pouvait vous soulager de vos douleurs en les souffrant au lieu de vous. Et de votre côté vous aimez tant ces personnes, que vous ne voudriez pas, je m'assure, être soulagé de vos douleurs à cette condition ; ce qui montre que la douleur de ceux que nous aimons véritablement nous est plus sensible que la nôtre propre. Que si l'amour des créatures les unes envers les autres a tant de force, quel doit être celui que nous avons pour le Créateur et que le Saint-Esprit dont la puissance infinie est la force même, répand dans nos cœurs ? Ainsi soit d'une manière ou d'une autre, on ne saurait éviter de souffrir pour arriver à la gloire du ciel ; et pour se plaindre de cette loi, il faudrait se plaindre de ce que nous sommes des hommes et non pas des anges ; il faudrait se plaindre de la justice de Dieu et renoncer à la raison, puisque la justice et la raison veulent que le travail soit inséparable de la vertu, et qu'elle soit récompensée selon ce qu'il aura été ou plus grand ou moindre.

Mais, mon Dieu, qui oserait se plaindre de ce que vous le traiteriez avec trop de rigueur sachant que vous avez tant aimé le monde que de donner votre Fils unique pour le racheter par ses travaux, par ses douleurs, et par sa mort, et le délivrer des tourments de l'enfer pour l'élever à la gloire du paradis ? Qui oserait se plaindre, Seigneur, en voyant avec quelle rigueur vous traitez ceux que vous aimez le plus, et que les faveurs et les douleurs ouvrent également l'entrée de votre céleste palais ; ce qui fait qu'il a été dit à l'un de vos plus fidèles serviteurs : *Parce que vous avez été agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous ayez été éprouvé par la tentation* (*Tob.*, XII, 13). Puisque ce n'est, Seigneur, qu'à cette condition que vous nous donnez votre grâce, votre amour, le ciel et vous-même, pouvons nous nous plaindre de cette condition et la considérer comme un poids trop pesant pour nous, sachant que vous en êtes le contrepoids, et qu'ainsi ce contrepoids est un Dieu.

Ne vous laissez donc pas, monsieur, abattre par la douleur. Mais ayant désiré de souffrir pour Notre-Seigneur, remerciez-le d'avoir exaucé votre prière. Il vous envoie ce qu'il sait vous être le plus avantageux ; et s'il vous paraît rude, vous n'avez qu'à penser qu'il en est l'auteur pour être assuré qu'il vous donnera la force de le souffrir; vos peines présentes passeront et le repos dont elles seront suivies non-seulement ne passera pas, mais sera incomparablement plus grand qu'elles ne sont grandes. Que si vous disiez que vous renonceriez volontiers à l'un pour ne point éprouver l'autre, ce ne serait pas parler en homme de cœur, puisque les travaux et les périls auxquels on s'engage par des sentiments de vertu sont préférables à une molle oisiveté. Quelle apparence qu'après avoir témoigné tant de courage dans la guerre pour le service du roi, vous fussiez lâche dans celle où Dieu vous engage ? On ne vous demande pas de faire tout ce que l'on pourrait attendre d'un grand général d'armée, mais seulement de demeurer ferme dans le poste où Dieu vous met ; ce qui est moins vous demander que ce qu'il y a sujet de se promettre de votre valeur. Imprimez vous dans l'esprit la Passion de Notre-Seigneur, et vous verrez par ce qu'il a souffert, quelle a été la grandeur de son amour, puisque, pouvant racheter le monde par une autre voie, il a choisi celle de souffrir toutes les douleurs imaginables. Car de même que son amour pour son Père surpasse infiniment celui que tous les hommes ensemble peuvent lui porter, une heure de ses souffrances lui a fait sentir plus de douleurs que tous les hommes n'en sauraient souffrir,

rien n'étant comparable à son amour et à sa douleur. Souffrez donc avec joie pour lui; et lorsqu'il vous traite comme son fils en vous châtiant par un effet de son amour, n'agissez pas en esclave : redoublez au contraire votre affection pour un si bon père ; renoncez à vous-même pour vous donner entièrement à lui, et lui dites: Seigneur, je suis résolu de vous obéir et de vous suivre à quelque prix que ce soit, afin de pouvoir espérer que vous me direz comme à Abraham : *Puisque vous m'avez obéi dans une telle occasion et n'avez pas épargné pour l'amour de moi votre fils unique, je vous comblerai de bénédictions* (*Gen.*, XXII, 16). Que si Dieu a su tant de gré à un homme de n'avoir pas épargné son fils pour l'amour de lui ; quel gré les hommes ne doivent-ils point savoir à Dieu d'avoir donné le sien pour eux? Or comment pouvons-nous témoigner le gré que nous lui en savons qu'en lui offrant ainsi qu'Abraham notre propre fils. Et qu'est-ce que ce propre fils, sinon ce qui nous est le plus sensible comme est la douleur, et de la souffrir parce qu'il le veut?

Voilà, monsieur, ce que vous devez vous représenter pour répondre par votre patience à celle que Jésus-Christ a eue en souffrant pour vous tant de douleurs; et il vous en récompensera de telle sorte que vous vous tiendrez heureux d'en avoir beaucoup enduré. Je sais que les sentiments de la nature ne s'accordent pas avec cette vérité; mais la foi vous doit élever au-dessus d'eux et vous faire dire avec David : *Vous nous avez comblés de joie à proportion du temps que vous nous avez affligés, et à proportion des années qu'ont duré nos maux* (*Ps.* LXXXIX, 18).

LETTRE XXIII.

A UN DE SES AMIS QUI LUI DEMANDAIT CE QU'IL DEVAIT FAIRE POUR DEVENIR HOMME DE BIEN.

Il l'instruit sur ce sujet.

J'ai reçu votre lettre, et je puis vous assurer avec vérité que j'ai tant de plaisir d'apprendre de vos nouvelles et de celles de votre famille qu'il n'y a que mes grandes occupations qui m'empêchent de vous prier de m'écrire plus souvent. Mais ne laissez pas s'il vous plaît d'ajouter ce témoignage de votre affection à tant d'autres que vous m'en avez déjà donnés, et j'espère que Dieu vous récompensera des uns et des autres.

Je suis bien aise que vous désiriez de savoir ce que je crois que vous devez faire pour devenir homme de bien, parce que c'est déjà avoir fait beaucoup de chemin que de beaucoup désirer de s'avancer. Mais prenez garde de ne pas faire comme plusieurs à qui la connaissance de la volonté de Dieu ne sert qu'à les rendre plus coupables parce qu'ils ne l'accomplissent pas, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et qui néanmoins ne se sera pas tenu prêt et n'aura pas fait ce qu'il désirait de lui, sera battu rudement* (*Luc.*, XII, 47). Vous voyez par là que c'est s'engager à beaucoup faire que de s'enquérir de la voie de Dieu. Mais je crois que vous ne vous y êtes résolu qu'à dessein de pratiquer ce que je vous conseillerai; et ainsi je me tiens obligé de vous dire mes sentiments.

Il y a, mon frère, deux sortes de bonnes œuvres ; les unes extérieures telles que sont celles de prier, jeûner, donner l'aumône, ne point jurer, ne point mentir, ne point murmurer, ne faire mal à personne, et choses semblables. Les autres bonnes œuvres sont intérieures telles que sont celles d'avoir un ardent amour pour Dieu et pour notre prochain, une très-grande reconnaissance des grâces qu'il nous a faites,

un si profond respect pour sa suprême majesté que nous nous considérions en sa présence comme un pur néant, et autres choses de cette sorte qui se passent dans notre cœur et ne se peuvent bien expliquer.

Comme les premières de ces bonnes œuvres sont plus faciles à pratiquer que les autres, elles rendent plus coupables ceux qui y manquent par lâcheté et par paresse. Car comment seront-ils actifs et vigilants dans les grandes choses s'ils sont si négligents dans les petites ? Celui qui ne sait pas retenir sa langue, réprimer ses sentiments, et s'exercer en de bonnes œuvres, n'a pas sujet de se plaindre de ce que Dieu ne lui fait pas de plus grandes grâces. Le temple avait un portique où les laïques entraient; mais il n'y avait que les prêtres à qui il fût permis d'entrer dans le temple intérieur. De même entendre la messe, rendre le respect qui est dû aux supérieurs, ne faire mal à personne, ne point médire, et autres choses semblables sont communes à tous les catholiques; mais d'avoir un cœur plein de foi et de charité, c'est le propre des enfants de Dieu et ce qui distingue les élus d'avec les réprouvés. Ainsi comme l'on passait de cette partie extérieure du temple à l'intérieure, on passe de ces bonnes œuvres qui ne sont qu'extérieures à celles qu'il n'y a qu'un cœur pur et sanctifié qui puisse produire. Non que ces premières soient capables de former ce cœur, la seule grâce de Dieu le pouvant faire; mais parce que lorsque nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir Dieu fortifie notre faiblesse par son extrême miséricorde.

Comme rien ne nous est plus important que d'avoir ce cœur nouveau, rien aussi ne nous l'est davantage que de ne nous pas imaginer que cela dépend de nous et que nous puissions l'avoir de nous-mêmes. Ce n'est pas être fidèle que de ne pas croire que nous tenons notre être de Dieu. Et ce n'est pas non plus être fidèle que de penser qu'un autre que lui nous puisse donner un second être beaucoup plus excellent que le premier. Ainsi ceux qui se persuadent de pouvoir acquérir ce cœur nouveau par leur science et par leurs travaux se trouvent d'autant plus éloignés de recevoir une telle grâce qu'ils croient en être plus proches. Le moyen de l'obtenir n'est pas d'avoir bonne opinion de nous-mêmes et de nous confier en nos propres forces ; mais c'est de nous humilier et de nous mépriser. Car Dieu aime tant l'humilité que du milieu de cette suprême grandeur qui l'élève infiniment au-dessus de tout, il ne dédaigne pas d'arrêter ses yeux sur les choses les plus humbles et les plus basses (*Ps.* CXII, 5) ; et c'est travailler en vain que de chercher pour lui plaire quelque autre voie que celle de l'abaissement. Il n'en faut point de meilleure preuve que ce que Jésus-Christ étant descendu du ciel sur la terre, il ne nous en a point montré d'autre par toutes les actions de sa vie et par ses paroles, comme il paraît par ce qu'il dit dans saint Luc : *Celui qui s'abaissera sera élevé* (*Luc,* XIV).

Si vous désirez donc, mon frère, que Dieu vous donne un cœur nouveau, commencez par changer de vie ; soyez touché d'un vif sentiment de vos fautes. Au lieu de chercher à vous en excuser, jugez-vous vous-même selon la vérité, sans vous laisser aveugler par votre amour-propre ; et après avoir ainsi examiné et condamné vos péchés ayez-les toujours devant les yeux, et tout trempé de vos pleurs, présentez-vous à Jésus-Christ comme à votre Rédempteur et votre juge avec une entière confiance qu'il vous pardonnera. Car comme rien ne touche tant un père que les larmes de ses enfants, rien n'est si capable de toucher Dieu que celles que nous répandons en sa présence en nous plaignant à lui de nous-mêmes, et en le priant de ne nous pas traiter selon sa justice, mais selon sa miséricorde. Découvrez-lui sans en rien dissimuler toutes

les plaies de votre âme. Confessez-vous; communiez; et enfin faites tout ce qui vous sera possible pour vous rapprocher de lui. Pourvu que vous en usiez de la sorte, n'appréhendez point qu'il soit sourd à votre voix. Il vous remplira de tant de consolation que vous pourrez dire, comme David : *Seigneur, combien grande est la douceur des consolations que vous avez réservées à ceux qui vous craignent* (*Psal.* XXX)! Mais prenez bien garde de vous conduire envers votre prochain en la même manière que vous éprouverez que Dieu se conduira envers vous, puisqu'autrement vous le trouveriez aussi sévère qu'il vous était auparavant favorable. Car l'effet de cette parole sortie de la propre bouche de Jésus-Christ est infaillible : *Vous serez mesurés de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres* (*Matth.*, VII). Après l'avoir éprouvé si libéral, ne soyez pas si injuste que d'être avare envers les autres. Pour une faute que vous pardonnerez, il vous en pardonnera plusieurs; pour un peu que vous souffrirez, il souffrira beaucoup de vous; et pour un peu que vous donnerez, il répandra ses grâces sur vous à pleines mains. Efforcez-vous donc d'observer de tout votre pouvoir la loi de la charité, qui doit être la règle de toute votre vie.

Voilà, mon frère, en peu de mots ce que je crois que vous devez faire pour rendre vos paroles et vos actions agréables à Dieu. Demandez à Jésus-Christ de vous donner un cœur nouveau pour procurer en toutes choses l'avantage de votre prochain, et rendre ce que vous devez à Dieu, à lui et à vous-même. N'oubliez jamais que pour avoir le bonheur d'être du nombre des amis de ce divin Sauveur qui a tant souffert pour vous, vous devez vous préparer à souffrir, puisque sans cela tout le bien que vous feriez serait comme une ville sans fortifications qui ne peut résister au moindre effort des ennemis. La patience est le bouclier de la vertu : lorsqu'elle nous manque, nous perdons le fruit de plusieurs travaux; et c'est ce qui a fait dire à Notre-Seigneur : *Possédez vos âmes en patience*, parce que sans elle nous ne sommes plus à nous-mêmes, à cause que la colère, comme le vin, nous fait perdre le jugement. Préparez-vous donc à souffrir courageusement les peines qui vous arriveront, puisque l'on ne saurait remporter la victoire sans combattre, et que les couronnes ne se donnent qu'aux victorieux (II *Tim.*, II). Ne regardez pas vos travaux comme grands, mais comme petits, en considérant ceux que Jésus-Christ a soufferts, ce qu'ils vous feront mériter, et la récompense que vous en recevrez. Représentez-vous le peu de temps qui vous reste à vivre : par ce moyen tout le passé ne vous paraîtra qu'une ombre, et vous préférerez le travail au repos.

Considérez vos peines comme un trésor dont vous pouvez enrichir votre âme. Car les souffrances des justes les purifient de leurs péchés comme le feu purifie l'or; et elles rendent au contraire les méchants encore plus désagréables à Dieu, parce qu'au lieu de profiter de ses châtiments, ils en deviennent encore pires par leur murmure, et qu'ainsi ce qui devrait leur faire gagner le paradis leur fait avec beaucoup de peine gagner l'enfer. Gardez-vous bien, mon frère, de les imiter; mais témoignez d'autant plus de courage que vous aurez de plus grands combats à soutenir. C'est par les tribulations que Dieu éprouve ceux qui sont à lui; et l'on ne saurait être couronné si l'on n'a auparavant été éprouvé. Ce qui a fait dire à saint Jacques : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (*Jac.*, I, 12). Si nous comprenions bien quel est le prix de cette couronne et quelle sera à jamais la félicité de ceux qui en seront honorés, que ne souffririons-nous point de bon cœur pour l'acquérir! Nous nous abaisserions jusqu'au centre de la

terre, par le désir d'être élevés un jour dans le ciel; nous mépriserions tout ce qu'il y a de plaisirs dans le monde, par l'espérance des plaisirs éternels; et nous aurions toujours devant les yeux que le royaume de Dieu ne tardera guère à venir. Vivez cependant, mon frère, comme étant étranger sur la terre, sans y attacher votre cœur, afin que lorsque Notre-Seigneur vous appellera pour aller à lui, il ne vous trouve pas endormi, mais préparé à partir et à l'entendre vous dire ces favorables paroles : *Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur.*

LETTRE XXIV.

A QUELQUES-UNS DE SES AMIS QUI AVAIENT COMMENCÉ DE SERVIR DIEU.

Il les exhorte à continuer, et les instruit des moyens de vaincre la chair, le monde et les démons.

Mes chers frères en Jésus-Christ, sa paix soit toujours avec vous. Depuis que je vous ai quittés, vous m'avez continuellement été présents en esprit par l'affection qui m'attache à vous. Ayant été témoin de la manière dont vous vous êtes donnés à Dieu, l'amour que je vous porte à cause de lui me fait désirer de tout mon cœur que vous ne tourniez point la tête en arrière, mais vous souveniez toujours qu'il a souffert la mort pour votre salut. Vous aurez de grands combats à soutenir, parce que vos ennemis sont très-animés contre vous, et en grand nombre. Gardez-vous bien néanmoins de perdre courage, puisque autrement vous seriez perdus. Car si ceux qui se tiennent le plus sur leurs gardes ont tant de peine à leur résister, comment ceux qui n'y sont point pourront-ils éviter d'être vaincus? Représentez-vous qu'autant que le plaisir que donne le péché est honteux et passe vite, autant la douleur qu'il produit est grande et la perte qu'il nous fait faire inconcevable, puisqu'il nous fait perdre Dieu. Peut-on sans trembler entendre dire que l'on n'a plus de part avec lui lorsque l'on aime le péché : et n'est-ce pas être non-seulement endormi, mais mort, que d'être sourd à cette voix?

Puisque nous ne saurions douter qu'il ne nous faille bientôt paraître devant le juste jugement de Dieu pour lui rendre compte de nos actions, ne soyons pas si imprudents que de nous laisser tromper par la corruption de la chair, la vanité du monde et l'artifice du démon : mais considérons Jésus-Christ en la croix, tourmenté dans sa chair, déshonoré par le monde, et victorieux des démons. Comme nul ne l'a jamais suivi sans en avoir été récompensé, et qu'il a bien voulu mourir pour nous, n'y aurait-il pas autant d'aveuglement que d'ingratitude de ne demeurer pas attachés à lui? Puisqu'il est mort pour nous obliger à mourir au péché, faisons mourir en nous le vieil homme, pour vivre à ce nouvel homme qui est lui-même, dont la nature divine, jointe à notre nature humaine, a combattu et détruit le péché. Nous n'avons qu'à lui montrer nos plaies, pour en recevoir la guérison par le mérite des siennes : et si nous avons de la peine de renoncer à nos péchés, considérons qu'il souffrit incomparablement davantage lorsque, pour nous donner une vie, et une vie éternelle, son âme fut séparée de son corps par la mort. Suivons avec courage un tel chef, qui marche toujours le premier lorsqu'il s'agit de souffrir; et crucifions notre chair comme la sienne l'a été, afin que nous ne vivions plus selon nos propres sentiments, mais selon l'exemple qu'il nous a donné par toutes les actions de sa vie. Que si le monde nous persécute, cherchons notre refuge dans ses plaies; et tout ce qu'il y a de plus difficile à supporter, sans en excepter même la mort, nous paraîtra doux et

agréable. O Jésus, que votre amour est puissant, puisqu'il n'y a rien dont il ne nous fasse tirer de l'avantage, et que, pourvu que nous l'ayons, rien ne saurait nous manquer, parce qu'en vous possédant nous possédons tout !

Nous ne saurions trop désirer, mes chers frères, de nous approcher de ce buisson qui brûle sans se consumer. Et qu'est-ce que ce buisson, sinon d'être, par un ardent amour pour Dieu, insensibles aux injures, contents d'être méprisés, fermes dans les tentations, courageux dans les combats, riches dans la pauvreté, gais dans les afflictions, et de pouvoir ainsi passer non-seulement pour des citoyens de la Jérusalem céleste, mais pour des amis de Dieu, lorsque le monde nous regarde comme des étrangers et des exilés à qui tout manque ?

Ce sont là les effets et encore plus grands que ce noble amour de Jésus-Christ produit dans les âmes où il établit sa demeure. Mais comme on ne pouvait approcher de ce buisson ardent sans avoir ôté ses souliers, nous ne saurions approcher de ce feu de l'amour de notre Sauveur sans nous dépouiller des affections corrompues, produites par notre amour-propre, qui est la source de la mort comme l'amour de Dieu l'est de la vie. Car, de même qu'il faut avoir les pieds nus pour marcher sur une terre sainte, il faut renoncer à tous les sentiments de l'amour-propre pour marcher dans le chemin de la vie spirituelle. On ne saurait aimer Jésus-Christ sans se haïr soi-même, ni le regarder quand on se regarde. Il demande tout notre cœur : et c'est peu donner à un Dieu que de ne lui en donner qu'une partie. Renonçons donc à notre propre volonté pour ne suivre que la sienne. N'épargnons rien pour acquérir cette perle précieuse qui est lui-même, et pour le voir un jour dans son royaume. Embrassons avec joie les travaux et le mépris, afin que lorsqu'il paraîtra dans sa gloire, accompagné de ses saints, pour rendre à chacun selon ses œuvres, nous ayons sujet de le remercier de nous avoir fait connaître qu'il n'y a point de plus grande folie que ce qui passe pour sagesse dans le monde, ni un plus grand sujet de répandre des larmes que de passer sa vie dans les plaisirs et les délices, puisque Dieu ne considérera alors pour siens que ceux qui auront observé ses commandements. Qui peut concevoir quelle sera la félicité des âmes qui rempliront ces glorieuses places qui leur ont été préparées avant la création du monde, pour chanter à jamais ses louanges avec les anges ? Mais, Seigneur, qui avez créé toutes choses et n'êtes semblable à aucune d'elles, parce que vous êtes infiniment élevé au-dessus d'elles, quand viendra cet heureux jour qu'étant affranchis de la prison de ce corps, nous pourrons jouir d'un véritable repos en jouissant du bonheur de votre présence ?

N'arrêtons, mes frères, nos yeux que sur Dieu ; prions-le d'entrer dans notre cœur ; et lorsqu'il nous aura fait cette grâce, efforçons-nous de l'y arrêter. Hélas ! que deviendrions-nous s'il nous abandonnait, sinon de rentrer dans le néant d'où il nous a tirés ? Il marche devant nous ; suivons-le, et nous connaîtrons alors combien il est doux. Il est descendu du ciel pour nous y faire monter : courons à lui. Il nous a appelés du haut de la croix, où l'on peut dire que le feu de son amour pour nous l'a consumé ; brûlons, à son imitation, d'amour pour lui, afin de n'être plus qu'un même esprit avec lui. Qu'est-ce qui nous retient, qui nous arrête et qui nous tend des piéges pour nous en empêcher ? Si c'est notre chair, mortifions-la ; si c'est notre honneur, foulons-le aux pieds ; si c'est notre bien, abandonnons-le ; ou si nous ne le pouvons, ne le considérons que comme de la fange. Si c'est le mariage, suivons l'avis de saint Paul : *Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point* (I *Cor.*, VII, 29). Si ce sont des enfants, ne les aimons que pour Dieu ; si c'est quelque autre chose, disons-lui avec

larmes : Ne me séparez point de mon Sauveur. Hélas ! que nous serions heureux si ces larmes pouvaient allumer un feu qui consumât tout ce qui nous éloigne de Dieu ! Il nous purifierait et nous embraserait d'une telle sorte, qu'il nous rendrait des victimes saintes et dignes de lui être offertes.

Seigneur, qui êtes tout feu par votre amour, que vous échauffez heureusement notre tiedeur, que vous nous brûlez doucement, que vous nous embrasez agréablement, et que vous répandez de douceur dans toutes vos œuvres ! Si nous brûlions tous de cette sorte, nous dirions du fond du cœur : Qui est semblable à vous, Seigneur, parce que, comme l'on ne saurait vous connaître sans vous aimer, on ne saurait vous aimer sans vous connaître. Nous n'avons donc, mon Dieu, qu'à vous aimer pour vous connaître et vous posséder, et être ensuite possédés de vous et comblés de grâces. Ce sera alors que nous serons entièrement occupés, avec tous les bienheureux, à vous donner des louanges ; à vous reconnaître pour un seul Dieu en trois personnes, pour un roi subsistant par vous-même, dont la puissance n'a point de bornes, tout sage, tout bon et tout parfait, qui pardonnez à ceux qui ont recours à votre miséricorde, et glorifiez ceux qui vous servent. Que soyez-vous béni et honoré dans tous les siècles des siècles.

LETTRE XXV.

A UN SERVITEUR DE DIEU QUI S'EMPLOYAIT AVEC D'AUTRES EN DE BONNES OEUVRES.

Il les exhorte tous à l'humilité.

Je commencerai cette lettre par ces paroles de saint Paul : *Fortifiez-vous, mes frères, dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante* (*Ephes.*, VI, 10). Il est fidèle en ses promesses, et ne nous appelle pas à lui pour nous abandonner dans le chemin où il nous a fait entrer : il nous conduit jusqu'à la fin. Et encore qu'il ait appris à ses serviteurs combien doit être grande l'humilité qui le fait se plaire en eux, ne vous étonnez pas que je vous la recommande de tout mon cœur. Combien y en a-t-il qui, étant dans la bonne voie, se sont égarés manque d'avoir cette vertu ; et, ce qui est encore plus déplorable, qui ont cru ne s'être point égarés? car, comment une âme qui est dans l'aveuglement peut-elle voir ses défauts, et un paralytique travailler à sa guérison ? Je ne saurais penser sans trembler que l'orgueil nous trompe si subtilement, qu'encore que nous sachions que nous n'avons rien de bon qui ne vienne de Dieu et ne sommes par nous-mêmes que péché, nous ne laissons pas d'avoir tant de présomption, que nous tombons dans sa disgrâce. Humilions-nous donc, et apprenons à ne pas mépriser ceux qui tiennent un autre chemin que nous. Notre bonheur consiste beaucoup plus à nous efforcer de plaire à Dieu que non pas en d'autres avantages que l'on peut quelquefois avoir sans la grâce ou avec moins de grâce, et qui sont plutôt des dons corporels que spirituels, et des faveurs humaines faites aux enfants de l'esclave que des biens solides de la succession dont il n'y a que les enfants légitimes qui héritent. Humilions-nous donc, je vous le répète encore, et tremblons en voyant que tant de personnes qui paraissaient très-élevées dans la piété ont fait connaître, dans la suite, que cette élévation n'a servi qu'à les faire tomber de plus haut. Nous ne saurions avoir une trop basse opinion de nous-mêmes, puisqu'en cela l'excès n'est pas à craindre comme il l'est de l'avoir trop bonne. Notre-Seigneur a dit : *Mettez-vous en la dernière place* (*Luc.*, XIV, 10). Et saint Augustin, se faisant à lui-même cette question, *Quel est le chemin du ciel?* il répond : *C'est l'humilité. Que si vous me*

faites encore la même question, je vous répondrai la même chose : et si vous me la faites mille fois, je vous ferai mille fois la même réponse. Cette humilité ne consiste pas seulement à croire que tout ce que nous avons de bon vient de Dieu et que tout ce que nous avons de mauvais vient de nous, mais à n'avoir point d'autre sentiment; sur quoi j'avoue que je ne l'ai pas tel que je devrais, et que je suis incapable de bien exprimer ce que j'en ai. Je prie Notre-Seigneur de nous le donner à tous. Lui seul peut nous faire cette grâce par une faveur particulière; et je sais par expérience que ceux qui font profession d'être à lui, ne continuent à le bien servir qu'autant qu'ils demeurent dans cette modeste et paisible humilité qui a de si bas sentiments d'elle-même. Elle ne leur manque pas plus tôt que l'édifice de leur salut, qui paraissait être si ferme, tombe par terre, et Dieu n'arrête ses yeux qu'où il la voit. Je vous souhaite sa grâce, et à tous mes chers frères avec qui vous êtes.

LETTRE XXVI.

A UN DE SES AMIS

Il l'exhorte à se rendre agréable à Dieu, et à ne se pas embarrasser dans ce qui regarde les biens temporels après avoir goûté les éternels.

Notre amitié me fait souvent souvenir de vous, et je n'y pense jamais sans appréhension en considérant les périls où se trouve exposée votre âme, pour qui Notre-Seigneur a travaillé jusqu'à se lasser lorsqu'il était dans une chair passible et mortelle. Mais, comme il ne se lasse point maintenant de prendre un soin continuel de vous, que ne devez-vous point faire pour reconnaître cette faveur et la conserver!

Il n'y a rien que celui qui a sujet de croire qu'il a reçu le don de la justification ne doive faire pour tâcher d'acquérir, par la multiplication des cinq talents qui lui ont été confiés, quelque nouvelle portion du ciel, dont la porte est sans cesse ouverte à une usure si sainte. S'il y avait un chemin dans lequel on fût assuré qu'à chaque pas que l'on y fait on ne gagne pas moins que la valeur d'un royaume, et que quand on y marcherait durant toute sa vie, on serait toujours récompensé de la même sorte, se trouverait-il quelqu'un, de tous ceux mêmes qui sont les plus affectionnés au monde, qui refusât de s'y engager par l'appréhension de se lasser? Que si l'amour d'une fortune temporelle ferait cet effet, que ne doit point faire le désir d'un bonheur qui est éternel! N'est-il pas juste qu'autant que ce dernier surpasse l'autre, on fasse de plus grands efforts pour l'obtenir; qu'après tant de grâces que l'on a reçues de Dieu, on s'emploie de tout son cœur pour le servir, et que, considérant de quel abîme il nous a tirés, on n'oublie rien pour s'empêcher d'y retomber? Ce n'est pas avoir regret d'avoir failli que de ne pas éviter avec soin de faillir encore; ce n'est pas assez reconnaître les obligations que nous avons à Dieu que d'en laisser diminuer le sentiment dans notre cœur, et ne pas augmenter en reconnaissance comme l'on augmente en lumière. C'est ce qui a fait dire à David que *Dieu l'avait prévenu de toutes sortes de grâces et de bénédictions* (*Psalm.* XX, 3). Et quelle apparence de demeurer toujours dans l'enfance au lieu de croître dans l'être nouveau de la grâce dont le Seigneur nous favorise! Puis donc que nous sommes obligés de croître toujours en vertu, n'est-ce pas le moins que nous puissions faire que de conserver avec soin le don que nous avons reçu de Dieu?

Vous considérant comme une bougie allumée combattue par divers vents, mon appréhension qu'elle ne s'éteigne me fait trembler ainsi qu'une mère qui n'ose trop se réjouir de ce qu'elle trouve d'aimable en son enfant, tant elle craint de le perdre. Dites-moi donc, je vous prie,

en quel état vous vous trouvez être au regard de Dieu? Etes-vous ferme en son amour? êtes-vous vivant devant lui, qui est la seule véritable vie? lui avez-vous abandonné votre cœur pour y faire sa demeure? votre âme est-elle tellement unie à lui par un lien tout d'amour, que rien ne soit capable de l'en séparer? ou bien serait-il possible que, pour n'avoir pas pris assez de soin de lui plaire et en avoir pris pour les choses du siècle, il fût arrivé entre lui et vous quelque petit refroidissement? J'apprehende votre réponse, et ne saurais néanmoins m'empêcher de desirer de la savoir. Si elle est bonne, j'en serai ravi de joie et en remercierai Dieu de tout mon cœur; si elle est mauvaise, j'en serai très-sensiblement touché, et n'aurai pas néanmoins regret d'avoir voulu la savoir, parce que je ne dois pas être sans douleur lorsque vous souffrez ou dans l'esprit ou dans le corps, mais je veux avoir part à vos peines comme j'espère d'en avoir à votre couronne.

Que s'il y a quelque chose de ce que j'apprehende, ne laissez pas vieillir vos plaies ni resserrer encore davantage les liens de vos péchés, travaillez au contraire à guerir les unes, et efforcez-vous de rompre les autres pour n'être attaché qu'à la croix avec Jesus-Christ. Dites à toutes choses : Eloignez-vous de moi; je ne suis plus à vous ni ne dois plus être a moi-même : car pouvez-vous être à un autre qu'à Jésus-Christ, puisque vous ne lui êtes pas seulement redevable de vous avoir créé et racheté par sa mort, mais qu'après avoir, comme un autre enfant prodigue, dissipé tout votre bien en abusant de ses grâces, il vous a pardonné avec une bonté plus que paternelle, et vous a même préparé une place dans le ciel si vous observez à l'avenir ses commandements.

O ingratitude et aveuglement des enfants des hommes, que l'éclat des choses passagères éblouit de telle sorte qu'il leur fait oublier de si grands bienfaits ! Mon Dieu, bannissez de leur cœur l'affection de ce monde, qui disparaîtra sitôt de devant leurs yeux. Ils seraient bien malheureux de n'en connaître le néant que lorsqu'ils seront près de descendre dans le tombeau : et qui doit tant le leur faire mépriser que de voir en quel état ils seront réduits alors et de quelle sorte vous condamnez tout ce qu'ils estiment.

Outre l'appréhension que chacun doit avoir d'un passage si redoutable, vous en avez un sujet particulier, puisque la connaissance que Dieu vous a donnée de ces vérités vous avait presque fait résoudre à préférer l'éternité à toutes choses. Prenez donc garde de ne vous pas laisser tromper à ces fausses apparences qui causent la perte de tant d'âmes, mais élevez les yeux vers le ciel, qui est la source de ces vérités dont nous n'avons ici-bas qu'une légère intelligence. C'est le moyen de ne point envier ceux qui sont mieux partagés que vous des biens de la fortune, et de quitter même sans peine ceux que vous avez. Quel aveuglement serait-ce de vous attacher à la terre lorsque Jésus-Christ, pour vous assurer du dessein qu'il a de vous sauver, vous en donne des gages tels que sont la mort, la connaissance de ses mystères, les sacrements qu'il a établis dans son Eglise, le pardon de vos péchés et la faveur incomparable de cette adoption qui peut, en qualité d'enfant de Dieu, vous rendre héritier de son royaume! Que ceux qui ne peuvent rien esperer de solide se repaissent, s'ils veulent, des vaines chimères des contentements d'ici-bas; qu'ils préfèrent les biens du corps à ceux de l'âme, les choses passagères aux éternelles, et les prospérités qui s'évanouissent en un moment à la douceur de répandre des larmes en la présence de Dieu par le regret de l'avoir offensé, et à la consolation nonpareille que ressent l'âme de ne s'appuyer que sur lui et de ne vivre que pour lui.

Après que Dieu, par son extrême miséricorde, nous a appelés à lui et

nous a donné la connaissance de son Fils unique, ne vivons plus selon la chair, et ne délibérons plus sur le parti que nous devons prendre, puisque, lorsqu'il s'agit de satisfaire Jésus-Christ en méprisant le monde et ses vanités, on n'a point besoin de conseil pour savoir ce que l'on doit faire. *Le monde et ses plaisirs passent*, comme dit saint Jean (*Joan.*, II, et le moyen de subsister toujours avec Dieu est de faire sa volonté. On ne peut s'appuyer sur une chose chancelante sans tomber avec elle, ni adorer une idole sans devenir comme une idole. Mais celui qui aime Jésus-Christ, ce qui ne se peut faire sans haïr le monde, est ce véritable sage qui se verra assis un jour avec lui dans ce royaume éternel où il est assis à la droite de son Père. Ce sera là que le moindre de tous ceux qui y auront place sera plus grand que le plus grand de tous les monarques d'ici-bas. Ainsi, si nous désirons de régner, aspirons de tout notre cœur à cette bienheureuse éternité. Que Jésus-Christ demeure avec vous.

LETTRE XXVII.

A UN HOMME DE PIÉTÉ.

Il l'exhorte à chercher Dieu par l'obéissance et l'humilité, et à ne point faire de changements sans consulter Dieu.

J'ai reçu votre lettre, et n'ai autre chose à y répondre sinon que vous devez demeurer d'accord qu'il n'y a personne exempt de peines en cette vie, et que se plaindre d'en souffrir est se plaindre d'être un homme, puisque notre naissance nous y engage. Que s'il vous semble qu'une entière retraite vous mettrait dans un plus grand recueillement, considérez que l'obéissance dans les choses qui nous sont désagréables et l'humilité dans de bas emplois sont fort utiles à l'âme. A quoi il faut ajouter que, lorsque l'on aime le recueillement et qu'on met sa confiance en Dieu, on se trouve souvent aussi recueilli en allant par la ville au milieu du monde, que si l'on était dans une cellule; et qu'au contraire, ceux qui attachent leur dévotion à un lieu particulier, la perdent lorsqu'ils en sortent et même en y demeurant, parce que c'est dans cette circonstance qu'ils la mettent, au lieu de la chercher partout et dans toutes les actions auxquelles l'obéissance les engage. C'est donc sur l'obéissance que vous devez établir ce recueillement sans vous déterminer à aucun lieu, puisqu'elle est si agréable à Dieu qu'elle nous élève au-dessus de tout ce que nous saurions faire par nous-mêmes et par notre propre volonté, quelque bonne qu'elle soit.

Le père Louis de Grenade ira en vos quartiers. Faites hardiment tout ce qu'il vous conseillera.

Comme je suis ennemi des changements et qu'ils me sont fort suspects, j'ai différé de vous répondre jusqu'à ce que vos prières m'eussent attiré plus de lumière, afin de ne vous pas donner un conseil dans lequel il se rencontrerait peut-être de plus grands inconvénients que ceux que nous voulons éviter. C'est pourquoi je vous prie de vous adresser pour cela à Notre-Seigneur; et, lorsque j'aurai fait, de mon côté, la même chose je vous le ferai savoir. Cependant je vous conjure de demeurer en repos. Car ce qu'il arrive à quelques-uns de perdre un temps qu'ils devraient si bien employer, vient de ce qu'ils ne s'occupent qu'à penser à ce qu'ils désirent, et qu'ainsi ils ne contentent point Dieu ni n'obtiennent point ce qu'ils souhaitent.

Imaginez-vous lorsque vous vous levez le matin que ce jour sera le dernier de votre vie et l'employez ensuite le plus parfaitement que vous pourrez. Que s'il vous vient quelque autre chose dans l'esprit, résolvez-vous à ne point penser au lendemain; accoutumez-vous à contre-

dire votre volonté, puisqu'y manquer est comme fuir dans un combat, et que, plus vous iriez avant, plus vous vous trouveriez faible à y résister. Travaillez à rendre un fidèle compte à Notre-Seigneur de votre occupation présente, et vous pourrez ensuite le prier de vous en donner une meilleure. Car autrement on vous pourrait dire que celui qui use mal de ce qu'on lui donne n'a pas droit de demander davantage. Le Saint-Esprit soit à jamais avec vous.

LETTRE XXVIII.

A UN DE SES AMIS.

Il lui dit que, pour se bien préparer à la mort, il faut purifier son âme par la pénitence et commencer une nouvelle vie.

Vous désirez, monsieur, que je vous donne quelques avis utiles pour votre salut : et nulle demande n'est plus juste ni plus digne de vous être accordée, si j'avais pour cela autant de capacité que de bonne volonté.

Il faudrait, dès que l'on commence d'avoir l'usage de la raison, régler sa vie de telle sorte que, lorsqu'elle finira, elle se trouvât n'avoir été qu'une préparation continuelle à se rendre digne d'être couronné dans le ciel. Mais quand on y a manqué, il faut en avoir regret, s'en corriger et, à mesure que l'on approche plus près de la mort, faire de nouveaux efforts pour réparer les fautes passées, afin de se préparer à ce terrible passage. Cela ne consiste pas seulement à ne faire tort à personne et à ne commettre pas de péchés mortels : il faut aussi faire des fruits dignes de pénitence pour satisfaire à nos péchés, afin que toutes nos bonnes et mauvaises actions étant mises dans la balance et la miséricorde de Dieu nous favorisant, notre affection pour lui ne pèse pas moins que celle que nous avions pour le monde. Il est besoin pour ce sujet d'être aumôniers, charitables, dévots, patients et humbles, parce que c'est le moyen d'entrer en compensation avec nos fautes, et imiter l'activité des abeilles en n'oubliant rien de tout ce qui nous peut rendre agréables à Dieu dans un temps où nous sommes si proches de paraître en sa présence. Autrement que pourrions-nous répondre à ce souverain Juge si, dans l'extrémité de notre vie, nous négligions de nous servir de la grâce qu'il nous fait de nous donner moyen de nous corriger du passé et de nous préparer à gagner le ciel? Diminuez donc votre application à des soins temporels pour la porter à de plus importants. Détachez-vous du monde par affection auparavant que la mort vous en détache. Quelque sujet d'agitation qui se présente à vous au dehors, conservez votre âme tranquille et ne tournez non plus la tête en arrière qu'un homme qui courrait à toute bride pour une affaire qui lui importerait de la vie. Dites en vous-même : Puisque l'on me mène à la mort, quel intérêt puis-je avoir encore aux choses du monde? Je m'en vais à Dieu, cela seul doit m'occuper; et puisque je me suis si souvent vu distrait lorsque je m'efforçais de m'appliquer, que serait-ce si je ne m'appliquais point à une pensée si importante?

Représentez-vous que vous ne faites que de commencer à servir Dieu; rappelez dans votre souvenir les bonnes résolutions que vous avez prises, et priez-le de vous faire la grâce de les exécuter, maintenant que les expériences que vous avez faites vous en rendent plus capable. Comme le temps de paraître devant Dieu s'approche, travaillez de tout votre pouvoir à détacher votre cœur de toutes les choses d'ici-bas et regardez-les comme si vous les deviez quitter demain. Appliquez-vous à la lecture et à l'oraison, confessez-vous, communiez, pensez que vous n'êtes en ce monde que pour faire et souffrir quelque chose

pour l'amour de Dieu; donnez-vous tout entier à lui, endurez patiemment tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer; faites toute la charité que vous pourrez à votre prochain et souvenez-vous qu'il ne sert de rien de bien faire si l'on ne porte la croix et que les travaux sont inutiles sans la bonne vie. Que si cela vous paraît difficile, considérez de quelle sorte Notre-Seigneur a pratiqué ces deux choses, et qu'il veut que ses serviteurs lui ressemblent. Puisqu'il a demandé à son Père et a obtenu de lui que nous soyons où il est maintenant, n'est-il pas juste que, désirant d'être avec lui dans le ciel, nous ne refusions pas d'être sur la terre dans le même état qu'il y a été; et, quoique cet état soit fort pénible, ne doit-il pas nous paraître doux, puisqu'il nous a déclaré que *si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui* (*Joan.*, XII)? Gardons-nous bien de douter de l'effet de cette promesse et n'oublions rien pour tâcher d'acquérir, par un travail de peu de durée, un repos qui ne finira jamais. Je vous prie de faire part de cette lettre à madame votre femme et de joindre tous deux vos efforts pour vous avancer dans la piété, afin d'être unis à Dieu dans le ciel comme il vous a unis sur la terre.

LETTRE XXIX.

A UN DE SES AMIS.

Il lui représente quels sont les dangereux effets de la tiédeur.

Votre lettre m'a donné tout ensemble de la joie et du déplaisir : de la joie, en m'apprenant que vous vous portez mieux de vos anciennes incommodités; et du déplaisir, en me faisant voir que vous agissez avec tiédeur dans l'exercice de la vertu. Nous devons remercier Notre-Seigneur lorsqu'il nous rend la santé, et en même temps lui témoigner notre douleur si nous n'en faisons pas un bon usage.

O misérable tiédeur dans les bonnes œuvres, si l'on savait combien vous êtes dangereuse, on ne se laisserait pas si facilement vaincre par vous! On craindrait, avec raison, de tomber entre les mains d'un tyran si redoutable qu'il nous ravit le fruit de toutes nos bonnes actions quand même nous aurions voulu donner notre vie pour le service de Dieu. Car la moindre chose est capable d'arrêter une personne tiède et de lui faire non-seulement abandonner une bonne œuvre, mais lui donner du regret de l'avoir entreprise, tant ce qui en effet est doux lui paraît amer. C'est ainsi qu'encore que la manne que Dieu avait fait tomber du ciel dans le désert pour la nourriture de son peuple eût tous les goûts que l'on pouvait désirer, ils s'en lassèrent et lui en demandèrent une autre qu'il leur donna, mais qui leur coûta la vie. Cet exemple nous apprend que nous ne devons accuser que nous-mêmes lorsque nous nous dégoûtons de ce qui nous vient de Dieu, puisque tout ce qui vient de lui est excellent.

Croyez donc que si au lieu que Jésus-Christ a travaillé avec tant d'ardeur à l'ouvrage de votre salut, que son amour a surpassé de beaucoup la cruauté de ses tourments, vous agissez au contraire avec tiédeur dans son service, vous passerez une vie si misérable qu'elle vous deviendra ennuyeuse et vous contraindra de tout abandonner. Car celui qui est tiède ne jouit ni des plaisirs du monde, parce qu'il s'en est privé pour servir Dieu, ni de ceux qui se rencontrent dans le service de Dieu, parce qu'il ne s'y emploie qu'avec négligence. Ainsi il se trouve entre deux contraires qui le tourmentent, de telle sorte qu'enfin il abandonne tout; et, par un déplorable changement, ne pouvant supporter plus longtemps la vie du désert, il rentre dans le désir de manger encore des poireaux d'Egypte.

Que si vous mettez dans une balance les travaux que l'on souffre en agissant avec ferveur dans la piété, et, dans une autre balance, ceux que cause la tiédeur, faute de les vouloir endurer, vous trouverez que ces derniers surpassent les autres. Ainsi on ne saurait trop admirer que celui qui sert Dieu avec ferveur, trouve plus de plaisir dans la prière, les veilles, les jeûnes et les autres exercices de piété, que le tiède dans les entretiens, les divertissements, et les autres satisfactions que l'on recherche dans le monde. Car ce dernier, paraissant gai au dehors, est rongé au dedans par les remords de sa conscience; et le premier, au contraire, en répandant des larmes en la présence de Dieu, a le cœur rempli de joie.

Quelle folie de s'exposer à de grandes peines pour en éviter de petites et d'aimer mieux mourir de faim que de travailler pour se nourrir? Ne comprendrons-nous jamais que Dieu étant la récompense de nos travaux, et cette récompense n'ayant point de prix, elle ne peut s'acquérir sans peine et que l'on n'en saurait trop prendre pour l'obtenir? Nous devrions mourir de honte d'oser dire que nous aimons Dieu et ne rien faire pour le lui témoigner. Est-ce donc ainsi qu'on l'estime et qu'on l'honore, et ne méritons-nous pas d'être privés d'un bien dont nous tenons si peu de compte? Notre-Seigneur nous a commandé de *veiller comme de fidèles serviteurs qui attendent le retour de leur maître pour lui ouvrir la porte aussitôt qu'il arrivera.* Et il a dit ailleurs que *celui qui ne se charge pas de sa croix pour le suivre n'est pas digne de lui* (*Luc.*, XII, 36). Or, ce ne sont pas des lâches et des tièdes qui portent la croix, mais ce sont ceux qui aiment véritablement ce divin Sauveur qui a bien voulu y être attaché, et qui auront part à sa victoire parce qu'ils ont eu part à ses combats. Les autres ne l'ont pas plutôt mise sur leurs épaules qu'ils désirent d'en être soulagés et s'en déchargent; ce qui est cause que Dieu les abandonne, suivant la menace qu'il fait dans l'Apocalypse de vomir de sa bouche les tièdes, et ils tombent en des péchés encore plus grands que ceux qu'ils avaient commis auparavant (*Apoc.*, III).

Puisque dans le chemin du ciel il se rencontre tant de voleurs, tant de pièges où nous courons fortune de tomber, et tant d'obstacles si difficiles à surmonter, quelle apparence de nous endormir au milieu de tant de périls? Si nous voyons tomber ceux qui paraissaient être le plus sur leurs gardes, que peuvent attendre les négligents, sinon de tomber entre les mains de leurs ennemis, et de se trouver réduits à une déplorable servitude? Soyons donc vigilants, soit par crainte, soit par amour, et bannissons cette malheureuse tiédeur qui est comme du fiel dont l'amertume nous dégoûte du service de Dieu, et dégoûte Dieu de nous. Commençons de travailler avec vigueur pour jouir de l'effet de cette promesse de l'Écriture : *Si vous êtes diligent, votre moisson sera comme une source abondante* (*Prov.*, VI, 11). Or, la source dont le Saint-Esprit parle en ce lieu est cette source d'eau vive qui désaltère pour toujours ceux qui en boivent; que si elle les rend si heureux dès cette vie, quelle sera leur félicité en l'autre? Si elle leur procure tant d'avantage au milieu de la guerre, que ne doivent-ils point attendre après la victoire, puisqu'il n'y a que les violents qui ravissent le royaume du ciel? N'oublions donc aucuns efforts pour l'acquérir, et soyons persuadés que plus nous nous ferons violence et renoncerons à notre propre volonté, et plus nous avancerons dans le chemin du ciel et en la grâce de Dieu.

Je ne crois pas que vous deviez vous engager à l'étude qu'après avoir employé un an, et même davantage, s'il en est besoin, à déraciner toutes vos mauvaises habitudes, puisqu'il ne faut jusque-là penser à autre chose

LETTRE XXX.

A UN SEIGNEUR.

Il lui représente qu'encore que le chemin de la vertu soit rude, on y rencontre de grandes consolations.

Monseigneur,

Je souhaite que vous soyez arrivé heureusement au lieu où vous désiriez d'aller.

Vous savez que dans une aussi grande entreprise qu'est celle de servir Dieu, il ne suffit pas d'avoir de faibles désirs, mais qu'il faut passer à des effets qui aillent quelquefois jusqu'à causer comme des sueurs de sang. C'est ce qui me fait beaucoup craindre qu'un chemin si rude ne vous étonne et ne vous fasse oublier la douceur qui se rencontre dans la vertu; car il est vrai que l'entrée de ce chemin est étroite, mais après il s'élargit, et l'on éprouve la vérité de ce que dit l'Ecriture : *Je vous montrerai la voie de la sagesse; je vous conduirai par les sentiers de l'équité, et lorsque vous y serez entré, vos pas ne se trouveront plus resserrés, mais vous courrez sans que rien vous fasse tomber* (*Prov.*, IV, 11). On connaît alors combien le joug de Jésus-Christ est doux par la manière dont il soutient ceux qui sont tentés, arrête le cours de leurs larmes et les rassure dans leurs craintes. Heureux travaux quand ils ne donneraient point d'autre consolation que celle de demeurer ferme dans le service de Dieu au milieu des tempêtes excitées dans notre cœur, et d'aimer mieux souffrir les coups si rudes de la tentation que de jouir d'une fausse paix en contrevenant aux ordres de Dieu! Humiliez-vous, monseigneur, extrêmement devant lui, et exposez votre misère aux yeux de sa miséricorde. Nous ne pouvons rien espérer que de son assistance, et le seul moyen de l'obtenir est de connaître la profondeur de notre misère, et de pousser du fond de cet abîme une voix qui s'élève jusqu'à son trône; car il ne rejette point les cris de ceux qui, étant accablés sous le poids de leurs péchés, et comme ensevelis dans la mer, ainsi que dit Jérémie, ont recours à lui.

J'approuve fort la conversation que vous désirez d'avoir avec les Pères de la compagnie de Jésus, parce qu'il y a longtemps que je suis persuadé du bien qu'ils font en cette ville. Mais prenez garde que le bon exemple qu'ils vous donneront ne vous soit pas inutile.

LETTRE XXXI.

A UN ÉCOLIER QUI SE PLAIGNAIT A LUI DE CE QU'IL AVANÇAIT PEU DANS SES EXERCICES SPIRITUELS.

Il lui montre en quoi consiste la perfection.

L'avancement de l'âme dans la piété ne consiste pas tant dans une tendresse de cœur, et à sentir de la douceur dans la dévotion, qu'à renoncer à sa propre volonté et à s'efforcer de faire ce que l'on sait être agréable à Dieu; car l'amour-propre, qui se dérobe si subtilement à notre connaissance et qui empoisonne tout, peut être la cause de l'un; au lieu qu'il n'y a que le véritable amour de Dieu, dans lequel consiste la perfection du christianisme, qui puisse produire l'autre.

Cette sécheresse dont vous vous plaignez ne doit donc pas vous étonner; mais il faut continuer de marcher avec courage dans ce désert où vous ne trouvez point d'arbres pour vous mettre à l'ombre, ni d'eau pour vous rafraîchir. Que si vous ne sentez point que l'oraison vous profite, lisez un peu, et puis tâchez de méditer ce que vous aurez lu,

mêlant ainsi la méditation à la lecture. Récitez quelques oraisons vocales devant un crucifix ou quelque autre image de la passion ; continuez d'en user ainsi nonobstant cette secheresse ; offrez à Dieu le temps que vous aurez employé de la sorte, et assurez-vous qu'il en sera satisfait, puisque c'est exécuter ce qu'il nous a commandé. Recevez ce divin Sauveur de quinze jours en quinze jours, ou de huit jours en huit jours si vous remarquez en vous de l'avancement. Ne doutez point que vous ne soyez agréable au Père éternel, puisque les marques qu'il vous donne de son amour vous obligent de croire qu'il vous regarde en son divin Fils, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* (*Joan*, XVI, 27).

Si votre père et votre mère sont dans une telle nécessité qu'ils ne puissent vivre sans votre assistance, rendez-la-leur pour obéir à Dieu qui vous commande de les honorer non-seulement de paroles, mais en les secourant dans leurs besoins temporels, comme nous le voyons dans l'Evangile. Que si leur nécessité n'est pas grande, dégagez-vous des liens du monde et continuez vos études, en prenant pour subsister la rente que vous dites vous appartenir. Que l'amour de Jesus-Christ crucifié remplisse tout votre cœur, puisqu'il vous a tant aimé qu'il a donné sa vie pour vous.

LETTRE XXXII.

A UN GENTILHOMME SON AMI.

Il lui représente que la vertu ne consiste pas à fuir les difficultés, mais à les vaincre ; et lui témoigne combien il est éloigné de vouloir aller à la cour.

J'ai, monsieur, deux sujets de vous écrire, dont l'un vous regarde, et l'autre me touche ; ou, pour mieux dire, je n'en ai qu'un, puisque la charité nous unit de telle sorte que nous ne devons nous considérer que comme étant une même chose.

Je désirerais que vous fussiez content et que vous travaillassiez à vous bien acquitter de votre charge, sans vous en dégoûter sous prétexte de vouloir être à vous-même en la quittant ; car je suis persuadé qu'en quelque lieu que vous fussiez, vous porteriez avec vous cette inquiétude qui vous l'aurait fait abandonner. Croyez-moi, c'est prendre un mauvais parti que de s'enfuir, puisqu'il se rencontre partout des sujets de combattre, et qu'à moins que de témoigner du courage nous serons toujours vaincus. C'est seulement de nous-mêmes que nous avons sujet de nous plaindre et non pas des charges que nous exerçons ; et c'est sur nous que nous devons rejeter le mal que nous leur attribuons. Priez donc Dieu de vous faire la grâce de vous bien appliquer à votre charge, afin que si vous la quittez ce ne soit pas pour en éviter le travail, mais pour mieux servir Dieu dans quelque autre emploi. Ayez grand soin de vous retenir dans les choses qui sont les plus conformes à votre inclination, et n'entreprenez pas aisément de corriger les autres ; car l'Ecriture nous apprend que c'est une chose très-difficile ; et il est beaucoup plus avantageux d'examiner notre conscience que de nous mêler de celle des autres. C'est beaucoup de se bien conduire soi-même et de tenir secret l'avancement que l'on fait dans la vertu, afin d'éviter les obstacles que nos ennemis visibles et invisibles y pourraient former. Il appartient à peu de personnes de laisser connaître leur vertu ; et on ne le doit jamais faire que lorsqu'elle est si affermie que l'on a sujet d'espérer qu'elle n'en recevra point de préjudice. Ainsi, comme les plus vertueux doivent se défier d'avoir cette fermeté, le plus sûr est de ne se

pas persuader de l'avoir, de peur de tomber et d'être obligé de pleurer son imprudence.

Quant au second point de votre lettre, je n'ai garde de me rendre à ce que vous désirez que je m'aille établir au lieu où vous êtes, parce qu'encore que votre intention soit bonne, je ne la crois pas bien fondée, et je suis si affermi dans cette opinion, qu'au lieu de croire que vous vous conformiez, en cela, à la volonté de Dieu, je suis très-persuadé que vous vous y opposez. J'use de ce terme, parce qu'encore qu'il eût agréable que j'y allasse, il ne saurait approuver que cette affaire se traite de la manière qu'elle se traite; car ce que vous vous en mêlez c'est comme si je m'en mêlais moi-même; et ce que vous dites sur cela à mon avantage, est comme si je me donnais des louanges. Vous avez oublié que je vous ai toujours parlé de la sorte lorsque vous étiez ici; et puisque vous désirez de savoir mon sentiment touchant votre conduite dans cette affaire, je vous dirai franchement que je ne l'approuve pas. Que si vous continuez d'être d'un avis contraire, au moins n'aurez-vous pas sujet de vous plaindre si, après avoir obtenu avec beaucoup de peine ce que vous désirez pour moi, je refuse de l'accepter. Rien n'est plus éloigné de ma pensée que d'aller à la cour; et je prie Dieu, de tout mon cœur, de ne pas permettre que mes péchés me fassent changer de résolution. La seule chose que j'ai à faire est de m'appliquer tout entier à l'emploi auquel il a plu à Dieu de m'appeler, et vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de parler peu de moi et avec grande modération, sans témoigner toute l'amitié que vous me portez, parce que cela ne pourrait servir à rien et pourrait beaucoup nuire. Au contraire, comme vous êtes un autre moi-même, rougissez, ainsi que je le devrais faire, lorsque vous entendez dire du bien de moi, et diminuez l'estime que l'on témoignerait d'en avoir, comme étant peut-être mal fondée. Que si l'on vous demande si je n'irai pas à la cour, en cas que j'y sois appelé, répondez, s'il vous plaît, que vous ne le savez pas. Si l'on veut savoir ce que vous en pensez, dites que vous ne croyez pas que j'y aille. Et si l'on vous demande sur quoi vous fondez cette opinion, dites que je vous ai écrit que j'étais dans ce sentiment, mais que je ne voudrais pas répondre de moi-même si l'occasion s'en offrait, tant je me défie de ma faiblesse. Mettez-vous donc, je vous supplie, l'esprit en repos sur ce sujet; il n'y a rien de plus facile, puisqu'il n'y a qu'à dire à tous ceux qui vous en parleront que vous ne croyez pas que je pusse me résoudre d'aller à la cour, encore que l'on m'y appelât; car, par ce moyen, vous vous exempterez, et eux aussi, du déplaisir que vous donnerait mon refus si l'on m'en pressait, et m'épargnerez la mauvaise opinion que l'on pourrait avoir de moi, en m'accusant d'être trop opiniâtre, et de me trop confier en mes propres forces, ce qui les scandaliserait. Comme vous connaissez ma sincérité, vous en demeurerez donc là, s'il vous plaît, et abandonnerez cette affaire à la conduite de Dieu, qui ne veut pas que vous vous en mêliez davantage.

Je n'ai rien à vous mander d'ici, sinon que j'ai passé cet été en une maison de la campagne, ce qui m'a empêché de prêcher vos bonnes religieuses. Mais j'espère de m'en acquitter avec la grâce de Dieu, que je prie de tout mon cœur de vous conserver.

LETTRE XXXIII.

A UN MALADE.

Il le console et lui donne quelques avis sur ce sujet.

La grâce et la consolation du Saint-Esprit soient avec vous. J'ai appris votre maladie, et la patience avec laquelle Dieu vous fait la grâce

de la souffrir. Cela m'afflige et me console en même temps, parce que je ne saurais voir, sans en ressentir de la joie, l'avantage que tire votre âme des douleurs que souffre votre corps, et que Dieu récompensera vos peines présentes par un repos éternel. Qu'il soit béni à jamais, de ce qu'il veut que les travaux se passent en cette vie qui, quelque longue qu'elle soit, dure si peu; et que les récompenses que l'on reçoit dans une autre vie ne finiront point. Admirez, monsieur, la grandeur de cette miséricorde: rendez-en grâces à Dieu de tout votre cœur, et considérez cette maladie comme une marque qu'il vous reconnaît pour l'un de ses enfants, puisqu'il vous traite comme un bon père qui châtie les siens pour les corriger, et puis leur pardonne. Offrez-lui vos douleurs, qui bien qu'insuffisantes par elles-mêmes pour satisfaire à sa justice, néanmoins étant jointes aux mérites de sa passion, non-seulement vous purifieront de vos péchés, mais seront récompensées dans le ciel.

Le pouvoir des juges d'ici-bas ne s'étend pas plus loin que de châtier les coupables; au lieu que Jésus-Christ étant tout ensemble notre juge et notre père, il ne se contente pas de nous pardonner après nous avoir châtiés, il nous récompense même de la patience avec laquelle nous recevons ses châtiments. C'est pourquoi ceux qui sont éclairés d'une lumière céleste considèrent comme une plus grande faveur de Dieu d'être punis ici-bas, où les châtiments sont moindres, où les consolations sont plus grandes, où les péchés sont purifiés, et où l'on acquiert de nouveaux mérites, que non pas dans le purgatoire, où l'on souffre beaucoup davantage sans acquérir de nouvelle gloire: ce qui a fait dire à saint Bernard: *Châtiez-moi, Seigneur, en ce monde, afin que mes souffrances me tiennent lieu de mérites.* Dites-en de même, puisque cet avantage est si grand et éternel. Mais quand cela ne serait pas, ce que notre Seigneur a souffert pour nous sans être coupable doit tellement nous toucher, qu'encore que nous ne commissions point de péchés, nous souffrissions avec joie pour l'amour de lui. Prions-le donc de ne point permettre que la tiédeur et la lâcheté nous empêchent de l'accompagner à la croix, pour participer un jour à sa gloire, selon ce qu'il a dit: *Où je serai, mon serviteur y sera aussi* (*Joan.*, XII). C'est véritablement le servir que de lui obéir: et le service qu'il demande de vous est de souffrir patiemment dans votre lit les douleurs qu'il sait vous être utiles. Si vous voulez donc lui être fidèle, ne vous occupez pas inutilement à penser que vous le serviriez mieux dans quelque autre état: mais recevez, les yeux fermés, ce qu'il vous envoie: rendez-lui en grâces, et soyez persuadé qu'il vous est beaucoup plus avantageux que ce qu'une prudence humaine est capable de choisir. Que si vos sens s'opposent à une pensée si raisonnable, dites-leur ce que Notre-Seigneur dit à saint Pierre: *Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné* (*Joan.*, XVIII, 11)? Quelque amertume que nos sens trouvent dans ce que Dieu nous envoie, nous devons le trouver doux et le souffrir non seulement avec patience, mais avec action de grâces, en répétant souvent ces paroles de Jésus-Christ à son Père, dans le jardin dont il arrosa la terre par une sueur de sang: *Mon Père, votre volonté soit faite et non pas la mienne* (*Luc.*, XXII). Conjurez-le, par cette terrible agonie, de vous faire la grâce de dire ces paroles de tout votre cœur, et qu'à mesure que vos douleurs s'augmenteront, votre amour et votre patience s'augmentent aussi, de telle sorte que les eaux des afflictions ne soient pas capables de les affaiblir. Car la patience dans les maux étant un don de Dieu, il n'y a que lui à qui on puisse s'adresser pour l'obtenir. Faites-vous lire quelques endroits de livres de piété. Confessez-vous et communiez souvent pour vous affermir dans l'obéissance que vous devez rendre à Dieu dans vos peines. Ayez de-

vant vos yeux quelque image de la passion de Notre-Seigneur, pour vous représenter combien ce que vous souffrez est peu considérable en comparaison de ce qu'il a enduré pour vous, et quelle honte ce vous serait de vous plaindre de ces petits maux, en voyant le silence qu'il a gardé dans de si grands. Recommandez-vous de tout votre cœur à sa sainte Mère. Prenez quelqu'un des saints pour intercesseur auprès de lui. Considérant la grâce qu'il vous a faite de vous confesser de vos péchés avec douleur et une ferme résolution de vous en corriger, de recevoir son sacré corps, et de faire votre purgatoire en ce monde, espérez que, puisqu'il ne punit pas deux fois les mêmes fautes et ne méprise pas un cœur brisé de douleur et humilié, il vous traitera avec tant de bonté, qu'après avoir gémi et pleuré ici-bas, vous direz un jour dans le ciel : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur* (*Ps.* LXXXVIII, 1). Et enfin préparez-vous à recevoir cette grâce qui n'est désormais guère éloignée.

DISCOURS

EN FORME DE LETTRE

POUR MONTRER QUE LA VÉRITABLE PIÉTÉ CONSISTE A N'AVOIR POINT D'AUTRE VOLONTÉ QUE CELLE DE DIEU.

Comme il y a, mon frère, plusieurs personnes qui, parce qu'elles sont sujettes à de grandes distractions, se trompent fort en s'imaginant qu'il n'est point nécessaire, pour s'avancer dans la piété, d'avoir cette dévotion et ces sentiments de Dieu qui fortifient l'âme et la pressent de marcher dans le chemin qui conduit à lui, je dois vous avertir qu'il y en a d'autres qui tombent dans une erreur qu'il est plus difficile de connaître, et encore plus d'y remédier, parce qu'elle se couvre d'un prétexte spécieux qui leur fait croire que la preuve d'un véritable amour de Dieu est d'avoir de grands sentiments de lui. En quoi ils s'abusent extrêmement. Car il ne veut pas que cet amour consiste à recevoir de lui des goûts spirituels, mais à l'aimer : et c'est l'aimer que de vouloir bien souffrir pour l'amour de lui, en recevant de sa main tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer, d'être humbles, chastes, patients, prêts à nous voir méprisés et déshonorés sans ouvrir seulement la bouche pour s'en plaindre, et d'avoir les autres vertus. Voilà, mon frère, ce que c'est qu'un véritable amour de Dieu, et non pas une dévotion sensible. Il ne peut donc y avoir du péril à rechercher et pratiquer, dans la vue de Dieu, les vertus dont j'ai parlé ; au lieu qu'il y en a à rechercher ces douceurs et cette dévotion sensible. Mais prenez garde que pour vouloir éviter un piége, vous ne tombiez dans un autre, en renonçant, pour vous approcher de Dieu, à toutes les consolations spirituelles, à cause que vous les recherchiez dans le temps que vous étiez éloigné de lui : ce qui serait vous conduire selon votre fantaisie et non pas selon sa volonté. Car il n'y aurait pas moins de tromperie dans l'un que dans l'autre de ces deux défauts.

Sachez qu'il y a un amour de Dieu que l'on nomme affectif et qu'ont souvent ceux qui ne l'aiment pas le plus et qui ne sont pas les plus parfaits, parce que c'est ou sa bonté, ou sa beauté, ou sa grandeur, ou quelques autres de ses perfections, que l'admiration qu'elles leur donnent leur fait aimer ; mais ils n'aiment pas ce que l'on doit le plus aimer en lui, qui est sa volonté : au contraire, ils s'en éloignent, et il est facile de le connaître, en ce qu'aussitôt qu'il retire d'eux ces

consolations et les éprouve par des souffrances, ils s'attristent et perdent la confiance, ce qui montre clairement que c'était eux-mêmes et non pas lui qu'ils aimaient, ainsi que nous aimons une personne dont tout nous paraît agréable, et que nous cessons de l'aimer aussitôt qu'elle fait quelque chose qui nous déplaît. C'est la manière dont nous traitons avec Dieu. Nous aimons en lui ce que nous y admirons et qui nous contente; mais nous n'avons pas pour lui, comme je l'ai dit, ce véritable amour qui consiste à aimer sa volonté. Ne croyez donc pas que notre amour pour Dieu se doive mesurer par les sentiments qu'ont de lui ceux qui sont dans cette sorte de dévotion. Il faut le fonder sur la charité, sur les autres vertus, et sur l'observation de ses commandements, parce que c'est ce qui montre que nous l'aimons véritablement et nous fait aimer de lui.

Cet amour affectif peut être sensuel et trompeur. Car souvent au lieu de procéder de la grâce de Dieu et d'être spirituel, il est tout humain et tout charnel, d'où il arrive qu'une personne se sent quelquefois portée d'une grande dévotion, non pas pour ce qui peut la faire avancer dans la vertu, mais pour ce qui lui donne des consolations sensibles. Ainsi, on la voit si satisfaite des choses qui réussissent selon son désir qu'elle dit avec grande dévotion, ce lui semble: Loué soit Dieu, de m'avoir, par le moyen de cette bonne disposition et des prières que je lui ai faites de le pouvoir servir tranquillement, donné la paix dont je jouis, sans que personne me trouble. Je prie quand je veux: je dors quand je veux: je fais ce que je veux, et suis de même dans tout le reste. Mais si Dieu retire ces consolations de cette personne, lui envoie des tentations, et permet que toutes sortes d'afflictions lui arrivent, elle tombe aussitôt dans l'impatience et la tristesse.

Vous voyez par là clairement, mon frère, que l'on affectionne davantage un moindre bien qui donne une satisfaction sensible, que celui qui est le plus utile à notre âme, comme sont les peines et les souffrances. Les Apôtres se laissèrent aller à cette dévotion imparfaite, parce qu'ils ne cherchaient en Jésus-Christ que ce qui pouvait les contenter, et non pas ce qui leur importait davantage. Ainsi lorsqu'ils s'affligeaient de ce qu'il voulait quitter le monde pour aller au ciel, il leur dit: Si vous m'aimiez, vous vous en réjouiriez: mais parce que vous ne m'aimez pas, cela vous fâche. Comment est-il possible, Seigneur, que lorsque vos Apôtres fondent en pleurs et préféreraient la mort à la douleur d'être privés de votre présence, vous leur disiez qu'ils ne vous aiment pas véritablement? Hélas! combien y en a-t-il qui, pensant pleurer pour Dieu, ne pleurent que pour eux-mêmes; qui, croyant l'aimer, n'aiment qu'eux-mêmes; et qui, au lieu de le chercher, ne cherchent qu'eux-mêmes? Qui aurait jamais pu se persuader, en voyant ainsi les Apôtres arroser la terre de leurs larmes et avoir le cœur percé de douleur à cause de l'absence de Jésus-Christ, qu'ils ne l'aimaient pas parfaitement, et ne le croyaient-ils pas eux-mêmes, parce qu'ils étaient dans ce sentiment? Néanmoins lui, qui est la suprême vérité, leur dit de ne s'imaginer pas que l'amour que l'on doit avoir pour lui consiste en des pleurs et en des sentiments de tendresse: mais qu'il consiste à se conformer à sa volonté, à le témoigner par des actions, et d'être même plus aise, lorsqu'il le veut, d'être privé de sa présence, que de continuer à jouir du bonheur de le voir, quoique rien ne paraisse plus juste que le désir de le posséder.

Mon Dieu, que de choses passent dans le monde pour bonnes, qui sont mauvaises; pour véritables, qui sont fausses; et pour spirituelles, qui sont charnelles! Il y paraît par la manière dont Jésus-Christ reprit saint Pierre, touchant la mort qu'il allait souffrir, en l'appelant satan (*Matth.*, XVI, 22), qui signifie adversaire, accusateur, et opposé aux

œuvres de Dieu. Que si nous jugions selon les sentiments humains de ce que ce grand apôtre avait dit à son Maître, rien n'était plus raisonnable, puisqu'il ne tendait qu'à épargner la mort de la croix, non-seulement à un innocent, mais à celui qui est l'innocence même? Vous voyez toutefois que Jésus Christ le nomma un satan, qui ne comprenait rien aux choses de Dieu et ne jugeait que selon la chair et le sang, ce qui n'était pas aimer Dieu, mais au contraire s'opposer à ce qu'il acceptât la croix et bût le calice que son Père éternel lui envoyait pour racheter les péchés de tout le monde. Il semblerait aussi que ç'aurait été une grande marque d'amour dans ce même apôtre, le jour de la transfiguration, de désirer de faire des tabernacles sur le mont Thabor pour y demeurer; ce n'était néanmoins qu'un effet de son amour-propre qui lui faisait souhaiter de continuer d'avoir la joie de voir son Maître tout éclatant de gloire, sans penser aux tourments de la croix. Rien n'est si dangereux, si contraire au bien de l'âme, et une si grande occasion de chute que ces fausses affections, qui font considérer comme fort estimables des choses de nulle valeur, et comme des chemins assurés ceux qui conduisent au précipice.

Nous prendrions avec raison pour un insensé celui qui se laissant éblouir par l'éclat du verre en ramasserait plusieurs morceaux, dans la créance de s'en pouvoir servir pour faire de grandes acquisitions; et qui, au contraire, mépriserait l'or et les autres choses les plus précieuses, comme inutiles pour la fin qu'il se proposerait. Mais combien celui-là est-il encore beaucoup plus insensé et plus dangereusement malade d'esprit, qui, négligeant ce que l'Écriture sainte nous apprend que pour nous rendre agréables à Dieu et l'aimer comme nous devons, il faut purifier notre cœur, faire de véritables pénitences, avoir de l'horreur du péché, de l'amour pour les mystères de la religion, une ardente charité et une grande mortification, repaîtrait son esprit de fables, d'imaginations frivoles et de petites satisfactions d'enfants; ce qui serait mettre sur de grandes plaies de légers emplâtres; et, ce qui est pis que tout le reste, qui disant chercher de la consolation dans les choses de Dieu, au lieu de croire ceux qui l'avertiraient de son égarement et lui donneraient de bons conseils, en chercherait d'autres qui approuveraient son erreur et lui tiendraient compagnie pour la suivre? Saint Paul a prévu que plusieurs tomberaient dans ce piége, qui est plus périlleux que l'on ne saurait penser, lorsqu'il a dit : *Il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et qu'ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et, fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des contes et à des fables* (II *Tim.*, IV, 3). Ainsi ces dangereux maîtres, en ne leur disant que des choses agréables et spécieuses, leur font négliger ce qui pourrait les rendre agréables à Dieu, et les repaissent d'une fausse créance qu'ils sont dans le bon chemin, quoique, quelques grands ravissements que l'on ait, on ne saurait aller au ciel sans renoncer à sa propre volonté, aimer la mortification et accomplir la loi de Dieu, parce que rien ne peut nous dispenser d'exécuter ce qu'il nous ordonne.

Je ne perdrai pas, mon frère, inutilement le temps à vous dire quel est le dommage que reçoivent ceux qui se conduisent de la sorte dans les choses spirituelles : ils le connaîtront par les péchés où ils tomberont, faute de s'être aperçus qu'ils ne cherchaient en Dieu que leur propre satisfaction. Mais il sera facile à ceux à qui un véritable amour de Dieu donne plus de lumière de voir combien il y a peu de bon grain parmi tant de paille, c'est-à-dire combien peu de solidité parmi tant de confessions, de communions et de recueillements, qui sont en

eux-mêmes des moyens d'acquérir la sainteté, quand on les pratique comme l'on doit, sans se contenter des apparences.

Comme il est difficile de ne se point égarer parmi cette grande diversité de chemins et de différents guides, le moyen de s'en garantir est de rejeter toute autre satisfaction que celle que Dieu nous donne, et de s'exercer à souffrir purement pour l'amour de lui, tant dans vos lectures que dans vos prières, vos pénitences, vos confessions, vos communions, votre obéissance, et l'exercice des autres vertus; car c'est la voie par laquelle Jésus-Christ a marché, et nous a commandé de marcher après lui pour porter sa croix, qui est la clef du ciel, et qui l'ouvre à ceux qui le suivent.

O mon Sauveur, que grand est le nombre de ceux qui, disant qu'ils vous servent, ne servent qu'eux-mêmes; qui, disant qu'ils vous aiment, n'aiment qu'eux-mêmes; et qui, disant qu'ils vous suivent, ne suivent qu'eux-mêmes : au lieu que l'on ne devrait penser qu'à faire votre volonte et à vous plaire, sans chercher sa satisfaction particulière, ni dans l'oraison, ni dans la confession, ni dans la communion, ni dans quelque autre exercice de piété que ce puisse être! Considérez, mon frère, combien cette tromperie est grande. J'en ai connu plusieurs, et j'en connais encore qui, se laissant ainsi abuser, désirent ardemment de s'approcher de cette sainte table pour recevoir une petite consolation qui leur fasse répandre quelques larmes. Au lieu de considérer quel est le fruit que ce grand sacrement doit produire dans les âmes, et pour quelle fin Jésus-Christ l'a institué, ils cherchent la douceur des consolations et non pas la croix, qui les doit sauver. Il y paraît par les effets, puisque cette divine nourriture, qui devrait tant leur profiter, leur nuit, et ils donnent sujet à d'autres d'en abuser comme eux. Pour éviter de si grands inconvénients, il faut ne chercher que la seule volonté de Dieu, sans se mettre en peine de tout le reste.

Oh! que l'amour-propre cause de maux dans les choses mêmes les plus spirituelles! Lucifer ne désirait que de jouir d'une plus grande gloire; mais parce qu'il ne la devait pas souhaiter, et qu'il n'eut pas recours à Dieu pour l'obtenir, il tomba du ciel comme un éclair; au lieu du bonheur auquel il aspirait, il se trouva abîmé dans des tourments éternels; et, voulant ravir à Dieu une partie de sa gloire, il perdit celle qu'il lui avait donnée.

Pourquoi les serviteurs de Dieu recherchent-ils les consolations, la sainteté et une abondance de grâces? Est-ce pour plaire à eux-mêmes ou pour plaire à Dieu? Si c'est pour cette dernière raison, sachez, mon frère, qu'on ne lui est agréable que lorsque l'on se contente de ce qu'il donne. Ainsi, s'il veut que vous souffriez des persécutions et des afflictions, et que vous en soyez bien aise, vous témoignerez alors que c'est sa volonté que vous cherchez et non pas la vôtre. Lorsque les apôtres donnaient par leur tristesse et par leurs pleurs de si grandes marques de leur affection pour Jesus-Christ, il leur dit que ce n'était pas un véritable amour, mais que c'en était un de porter sa croix et supporter patiemment la douleur de son absence : car souffrir c'est aimer; aimer Jésus-Christ c'est faire du bien à ceux qui nous font du mal; et l'on témoigne beaucoup mieux combien on l'aime lorsque l'on surmonte sa colère, que l'on souffre des injures, que l'on endure patiemment des peines, et que l'on prend en gré la tribulation, que lorsque l'on répand des larmes dans l'oraison, et que l'on a des ravissements : *Soyez*, dit saint Paul, *dans la même disposition et dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ* (*Phil.*, II, 5). Et quels sont ces sentiments? C'est de souffrir comme il a fait quand, encore qu'il fût égal à son Père, il a pris la forme d'un homme et d'un serviteur, et a enduré le mépris, la pauvreté et l'humiliation. Des sentiments contraires ne sont pas des senti-

ments d'un fils de Dieu, mais des sentiments humains et charnels; et nous n'avons sujet de nous réjouir d'en avoir de spirituels, que quand Dieu nous les donne de sa main, sans que nous les recherchions, ni que nous ayons d'autre volonté que la sienne. Alors ces larmes ne devront point nous être suspectes, et ces consolations et ces sentiments de tendresse nous seront avantageux. Mais autrement, ce n'est qu'une tromperie, parce qu'il arrive souvent que ces sentiments de Dieu, que l'on nomme affectifs, sont sensuels et imparfaits à cause qu'ils ne procèdent pas d'un véritable amour de Dieu, mais du plaisir que l'on trouve à considérer ses perfections, comme je l'ai dit au commencement, au lieu que l'on ne devrait regarder que sa sainte volonté, et si l'on a manqué à observer ses commandements, ce qui est véritablement l'aimer. C'est pourquoi la consolation que ressentent ces personnes ne leur dure qu'autant que durent ces révélations et autres sentiments spirituels; et ils ne sont pas plutôt passés, qu'ils se trouvent être aussi colères, aussi inquiets, aussi lâches, et aussi prompts à pécher qu'auparavant : ce qui montre que ce n'était pas Dieu, mais eux-mêmes qu'ils aimaient, et que leur satisfaction leur était plus chère que Jésus-Christ. On peut les comparer à un enfant qui pleure et se tait quand son père lui donne du sucre (1), et recommence à pleurer lorsqu'il cesse de lui en donner; ce qui fait voir que ce n'était pas pour lui obéir qu'il se taisait, mais par friandise. Hélas ! qu'il y a aujourd'hui de ces sortes d'enfants désobéissants à Dieu, qui, s'ils ne murmurent point, s'ils ne médisent point, s'ils ne sont point de mauvaise humeur, et s'ils ne perdent point le temps inutilement par une lâche oisiveté, ce n'est pas le désir de plaire à Dieu qui les en empêche, mais c'est parce qu'il leur donne quelque petit sentiment de cette dévotion qu'ils recherchent : car cela n'est pas plutôt passé, que l'on voit que c'était leur intérêt, et non pas l'amour de Dieu, qui leur rendait ces larmes si agréables, puisqu'ils recommencent à pécher comme auparavant; de même que ce n'est pas dans l'abondance, mais dans la nécessité et l'affliction, que l'on éprouve les amis.

Sachez, mon frère, qu'il arrive souvent que des personnes lâches dans la dévotion, et en qui le Saint-Esprit a répandu peu de grâces, ont ces sentiments affectifs, et que de véritables amateurs de Dieu n'en ont pas. D'où il arrive qu'encore que ces premiers soient peu avancés dans la vertu, qu'ils soient lâches, négligents, et ne sachent ce que c'est qu'une parfaite consolation, ils témoignent néanmoins une grande ardeur à recevoir ces sentiments de dévotion et les embrassent avec joie, quoique souvent, au lieu d'en recevoir cette abondance de grâces qu'ils en espéraient, ils laissent leur âme dans la pauvreté et la sécheresse : mais ceux qui n'ont rien se contentent de peu. Car de même qu'encore qu'un homme qui serait ivre ne tiendrait compte d'un peu de bon vin qu'on lui présenterait, et qu'au contraire un autre, qui serait très-altéré, le recevrait avec grande joie; ainsi, ceux qui ne sont point saintement enivrés de l'amour de Dieu considèrent comme une si grande grâce d'avoir un peu de dévotion, qu'ils se croient être déjà dans la gloire. Ils disent que Dieu les a visités : leurs larmes leur sont précieuses; et ils sont ravis de joie, quoiqu'à parler selon la vérité, leur dévotion est peu de chose, ou, pour mieux dire, n'est rien du tout, puisqu'elle ne procède que d'un très-petit amour de Dieu et d'une très-petite grâce. Mais, au contraire, celui qui est rempli d'un ardent amour de Dieu, fait si peu de cas de cette dévotion sensible, qu'il ne s'en sert que pour exercer la patience, la mortification, l'amour des croix, la souffrance des injures et toutes les autres vertus. C'est là ce qui fait voir que l'on a l'esprit de Dieu; et c'est ainsi que vous connaîtrez que

(1) L'espagnol dit du pain d'épice.

lorsqu'il répand ses grâces avec abondance dans une âme, elle ne répond pas à ces faveurs par la joie d'y trouver de la douceur, mais par un véritable désir de souffrir pour s'en rendre digne, et par une ferme résolution d'accomplir sa volonté. Job avait donc grande raison de dire : *Appelez-moi, Seigneur, et je vous répondrai* (*Job.*, IV) : Mais comment, grand saint, lui repondrez-vous? Je lui répondrai, dirait-il s'il était encore au monde, en souffrant avec une très-grande patience les adversités, les pertes, les maladies, les plaies, la pauvreté, l'abandonnement de mes amis, et toutes les autres croix jointes aux tentations de satan et à la pratique de toutes les vertus. C'est ainsi qu'en usa saint Paul, lorsque Dieu l'appela d'une voix si forte. Car, au lieu de répondre faiblement, il lui dit du fond de son cœur : Seigneur, je vous donne ma volonté et la soumets à la vôtre : recevez-la, s'il vous plait, et commandez-moi tout ce que vous voudrez. Dieu fit bien connaître aussi qu'il avait pris une pleine possession de son âme, et qu'il le regardait comme un vase d'élection, lorsqu'il dit : *Je lui ferai connaître ce qu'il aura à souffrir pour la gloire de mon nom* (*Act.*, IX, 16). Car la véritable marque d'un serviteur de Jésus-Christ et le véritable caractère de ceux qu'il aime ne sont pas ces petites douceurs, ces petites consolations, et ces petits sentiments de tendresse; mais c'est d'aimer les grandes souffrances, les grands travaux, le mépris, le deshonneur, la pauvreté, et généralement tout ce qui est le plus contraire aux inclinations de la nature : et c'est là bien répondre à Dieu lorsqu'il nous appelle.

Vous voyez par là, mon frère, à quoi nous sommes obligés lorsque Jésus-Christ nous fait la grâce de nous appeler, si nous ne voulons nous rendre coupables d'une horrible ingratitude : et vous connaîtrez si cette vocation et ce que vous sentirez viennent de lui, lorsque vous lui répondrez que vous ne voulez plus avoir d'autre volonté que la sienne, quand il vous en devrait coûter tout votre bien, l'honneur et la vie. Car c'est là ce qui nous justifie et nous rend conformes à lui qui n'a presque point eu de consolations en ce monde, mais a toujours porté sa croix, sans cesser durant un seul moment de l'aimer.

Sachez aussi qu'il y a des personnes à qui le démon fait sentir quelquefois de la dévotion, afin de les affaiblir par ce goût et cette douceur spirituelle, et les mettre par une fausse confiance dans un dangereux repos, en leur faisant croire que les sentiments qu'ils ont viennent du Saint-Esprit; et qu'ainsi une ferveur indiscrète les porte à des jeûnes, des veilles et des oraisons excessives qui les rendent incapables de faire ce qui leur serait plus utile et plus agréable à Dieu.

Ces personnes tombent par ce moyen dans une autre erreur, qui est que, se sentant abonder en ces consolations spirituelles, ils s'imaginent d'être parfaits, et deviennent si paresseux à s'avancer dans le service de Dieu qu'ils ne se mettent point en peine d'acquérir davantage de vertu, quoique ce soit en cela que consiste le véritable amour de Dieu et son véritable esprit. Le démon les fait aussi tomber dans un autre piége, qui est de se plaire tellement dans ces douceurs et ces consolations qu'ils croient être spirituelles, que tous leurs désirs et toutes leurs actions ne tendent qu'à les rechercher et les augmenter. Ils sont si amoureux de leur propre satisfaction qu'ils n'ont autre fin qu'eux-mêmes; ce qui les met peu à peu en tel état, que Dieu par un effet de sa justice permet qu'il tombent dans de grands péchés en ce monde, et dans des peines éternelles dans l'autre. Car il ne regarde en toutes choses que l'intention; et c'est pourquoi j'aimerais mieux que vous eussiez fait de grands excès de bouche, parce qu'enfin leur dégoût vous en corrigerait, que d'avoir ces dangereux sentiments de Dieu, si vous ne saviez le peu de cas que l'on en doit faire. Car, si vous préférez

a eux les vertus et la souffrance, vous ne vous laisserez pas tromper à leur douceur; mais aurez pour fin dans toutes vos actions d'imiter Jésus-Christ, notre maître, qui n'a commencé, continué et fini sa vie que dans l'amour de la croix.

Considérez, mon frère, que le véritable amour est enfermé dans les vertus, et qu'il paraît dans l'adversité. Je m'explique davantage : le fondement de la patience est d'avoir dans le fond du cœur un ferme désir de souffrir pour l'amour de Dieu tout ce que l'on peut souffrir en ce monde et en l'autre. Il en est de même des autres vertus. Et quand on est en cet état d'humilité et de patience, les effets en paraissent extérieurement lorsqu'il se présente des occasions de le témoigner; car l'on souffre sinon avec joie, au moins avec patience. C'est là ce que l'on doit nommer un véritable amour de Dieu. Tout autre est suspect et sans fondement.

On veut accorder aujourd'hui de grands désirs dans l'oraison avec de grands péchés dans la conversation; on plaint les douleurs de Jésus-Christ, et l'on donne des sujets de douleur à son prochain; on admire la patience de ce divin Rédempteur, et l'on se laisse emporter à la colère; on garde le silence durant une heure, et l'on parle durant tout le reste du jour. Ainsi, toute cette spiritualité et cette prétendue sainteté consistent à acheter par un peu de silence et d'oraison la liberté et la satisfaction que l'on désire en demeurant toujours tel que l'on était auparavant. Plusieurs sont trompés par une si dangereuse dévotion; et Dieu veuille, s'il lui plaît, y remédier.

Considérez, mon frère, combien il vous importe de profiter des avis que je vous donne, afin de ne vous laisser pas surprendre aux artifices de ceux qui voudraient vous porter à désirer de Dieu des consolations et non pas sa croix, puisque autrement vous seriez trompé comme ils le sont. On peut dire d'eux que ce sont des esprits creux, qui n'ont sur tout ce qui regarde Dieu et eux-mêmes que des conversations inutiles qu'ils nomment spirituelles, et lorsqu'ils n'ont plus de choses à dire qui puissent passer pour des vérités, ils en inventent, parlent même favorablement des péchés, et en commettent. Que puis-je dire de cette sorte de gens, sinon qu'entreprenant, comme je fais, de parler presque seul contre un si grand nombre de personnes pour les détromper de leur fausse et profane dévotion qu'ils veulent que l'on tienne pour sainte, je ne doute point qu'ils ne s'efforcent de me faire passer pour un homme qui manque du jugement qu'il devrait avoir pour se mêler, ainsi que je fais, de conseiller et de détromper les autres? Mais cela ne m'empêchera pas, avec l'assistance de Dieu, de m'acquitter de l'obligation à laquelle il m'a engagé de tâcher à remettre dans le bon chemin ceux qui se sont égarés en se persuadant d'en avoir pris un fort spirituel. Ainsi, je continuerai de dire ce qui me paraîtra pouvoir servir à rendre les personnes véritablement spirituelles, sans en rien dissimuler quoi qu'il m'en puisse arriver. Ceux qui aiment Dieu véritablement, au lieu de m'en blâmer, m'en sauront gré; et s'il lui plaît d'ouvrir les yeux à quelques autres pour leur faire voir que ce qu'ils croyaient être spirituel n'est que charnel, ils devront plutôt se détromper de leur erreur et me remercier, que me condamner, puisque je leur découvre un trésor qui leur était entièrement inconnu. Et quant à ceux qui ne sont pas en l'état dont j'ai parlé, comme ce que j'ai dit ne les regarde point, ils ne doivent pas s'en offenser.

N'est-ce pas une chose déplorable de n'oser avertir les personnes de ce qui leur importe de tout, et de les laisser ainsi continuer à s'égarer en marchant aveuglément et sans guide à travers des précipices? En vérité, on ne saurait trop s'étonner de voir que la multitude de ceux qui s'égarent de la sorte dans le chemin de Dieu est si grande, et qu'ils y

pensent si peu, parce qu'ils se fient tellement à cette faible dévotion et à ces larmes qu'ils répandent, qu'ils se croient être si savants dans les choses spirituelles, et si saints, qu'ils ne doutent point d'avoir place au royaume de Dieu. Cette téméraire et si périlleuse confiance vient de ce qu'ils ignorent quel est le véritable esprit de Dieu, et de ce qu'ils sont si amoureux de leurs sentiments, que, les préférant à tout, ils suivent plutôt leur dévotion sensuelle que la doctrine de Jésus-Christ et les mouvements du Saint-Esprit qui nous obligent de renoncer à notre volonté pour nous résigner à celle de Dieu et embrasser en toutes choses la mortification. Cela fait qu'ils demeurent toujours si vivants en eux-mêmes, qu'ils se trouvent au sortir de leur recueillement aussi remplis qu'auparavant de leur propre estime.

Quelle apparence de se retirer ainsi dans soi-même pour rechercher ensuite de l'estime, de la réputation, de la gloire et de la louange; de pleurer ses péchés, et puis d'en commettre d'autres que l'on soit obligé de pleurer; de dire que l'on n'est que terre, et de se préférer aux autres à cause de l'avantage de sa naissance, quoique nous soyons tous des branches d'un même cep, du fruit d'un même arbre, et de l'eau d'une même source; de se vanter d'avoir appris dans l'oraison de grandes vérités et de grandes connaissances des choses de Dieu, et n'être pleins que d'erreur et d'aveuglement?

Considérez-vous donc bien vous-même, et vous trouverez que vous êtes tout charnel, tout plein de votre volonté, que vous vous cherchez en tout, que vous n'avez point de honte d'exagérer vos exercices spirituels, et que ne vous y occupant qu'extérieurement, l'erreur dans laquelle vous êtes fait qu'ils n'ont garde de vous profiter. C'est ce qui m'oblige à m'efforcer de vous réveiller de ce profond sommeil, pour vous faire ouvrir les yeux et voir le dangereux état où vous êtes: rentrez, je vous prie, dans vous-même. Commencez tout de nouveau à marcher dans le chemin de la mortification, et continuez d'y marcher sans vous soucier de ce qui vous regarde, mais n'ayant autre dessein que de faire la volonté de Dieu. Pesez bien ce que je vous dis hardiment, que vous ne serez point dans l'état que vous devez être, si vous vous proposez seulement pour fin les dons de Dieu et vous y arrêtez. Car, quelque grands, élevés et consolants que vous puissiez vous les figurer, il faut passer au delà de tout ce que vous sauriez vous imaginer et de toutes les créatures pour ne chercher votre repos que dans la volonté de Dieu, notre ineffable et infini bien. Aimez-la, et embrassez-la en toutes choses, soit favorables ou contraires, assurées ou périlleuses, puisque rien ne nous peut être si avantageux, si honorable, si glorieux, et nous donner tant de joie que de nous unir tellement à Dieu, que nous n'ayons point d'autre volonté que la sienne.

Que vous soyez loué à jamais, mon Dieu, créateur de toutes choses et qui leur conservez l'être, de ce qu'étant infini comme vous êtes, et nous n'étant qu'un néant et que misère, vous nous élevez jusqu'à nous rendre participants de votre suprême bonté, lorsque nous conformons notre volonté à la vôtre et entrons ainsi dans vos sentiments! Si vous dites, Seigneur, qu'une chose est bonne, nous le disons avec vous; si vous en voulez quelque autre, nous la voulons comme vous; si votre volonté est que nous passions vingt années dans des sécheresses et des tentations continuelles, nous y consentons de tout notre cœur. Et si vous permettez que nous soyons faussement accusés, persécutés et déshonorés, nous l'acceptons avec joie, parce que nous ne voulons nous conduire que par vos ordres; car pouvons-nous faillir en les exécutant, et n'est-ce pas le moyen de gagner le ciel? Que pouvez-vous faire qui ne soit juste, saint et divin? Étant infiniment riche et infiniment libéral, que pouvez-vous désirer de nous qui ne nous enrichisse des trésors

de vos grâces? Quel chemin pouvez-vous nous enseigner qui ne soit très-sûr? quels avis pouvez-vous nous donner qui ne soient très-sages? et quels conseils qui ne soient si fidèles, qu'il nous importe de tout de les suivre?

Quelle folie serait la nôtre, mon frère, de vouloir pour faire notre volonté ne nous pas conformer à celle de Dieu, qui est seul capable de nous mettre dans une parfaite assurance? Soit donc qu'il nous punisse ou nous favorise, qu'il nous blesse ou qu'il nous guérisse, qu'il nous ôte la dévotion ou qu'il nous la donne, qu'il nous traite comme ses esclaves ou comme ses enfants, tout cela nous est avantageux, si nous nous conformons entièrement à sa volonté et renonçons à la nôtre, dont nous avons tant de sujet de nous défier. Car toutes nos inclinations ne vont qu'à détruire en nous le bien qu'il plaît à Dieu d'y faire, à effacer de notre cœur les bons sentiments qu'il y imprime et à résister à ses volontés. Considérez, je vous prie, si ce ne sont pas là des choses que l'on doive assez appréhender pour les fuir; et au lieu de chercher ce qui vous contente, travailler à contenter Dieu. La mortification en est un moyen assuré; et si vous la pratiquez, ce ne sera pas votre satisfaction, votre consolation, votre paix, ni aucun autre intérêt que vous vous proposerez pour fin dans vos lectures, vos oraisons, vos méditations, vos confessions, vos autres exercices de piété et même vos communions; mais vous chercherez seulement la gloire de Dieu, l'accomplissement de sa volonté, les vertus et la joie de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ comme il a souffert pour l'amour de vous. C'est là ce que l'on doit appeler un véritable amour de Dieu et marcher sûrement dans la voie du ciel. Pensez-y attentivement, renoncez à votre satisfaction particulière, et laissez-en le soin à Jésus-Christ, qui saura bien vous la donner ou vous l'ôter selon qu'il jugera vous être le plus utile. Car c'est lui qui est le souverain médecin des âmes, qui connaît parfaitement leurs maladies, qui sait les remèdes qui y sont propres et de quelle nourriture ils ont besoin après leur guérison, pour reprendre leurs forces.

Si Dieu vous donne des consolations, recevez-les, mais ne les recherchez pas, puisqu'elles vous seraient très-préjudiciables, et souvenez-vous qu'en vous parlant de la sorte, je ne prétends pas de dire, comme quelque esprit grossier pourrait se l'imaginer, que les consolations que Dieu donne à ceux qui ne l'offensant point le servent et se mortifient, soient mauvaises. Vous devez croire, au contraire, que ce sont des faveurs qu'il leur accorde pour les faire marcher avec plus de courage et moins de peine dans le chemin du salut. Je prétends seulement vous avertir que vous ne devez pas les rechercher avec ardeur, si ce n'est dans la vue de Dieu et sans aucune autre fin que de vous conformer à sa volonté et renoncer à la vôtre. Car, quelques efforts que vous puissiez faire, vous ne sauriez rien offrir à Jésus-Christ qui lui soit plus agréable que de la lui donner, ni rien vous réserver qui fût plus capable de vous damner, puisque cette réserve est une peste qui infecte peu à peu le cœur du venin de l'orgueil, de la colère et de tant d'autres péchés.

Il n'appartient qu'à Dieu d'avoir une volonté indépendante et qui soit la règle de toutes les autres. Ainsi, désirer d'avoir une volonté qui nous soit propre, c'est vouloir lui ravir sa couronne et nous rendre, s'il se pouvait, semblables à lui. Commencez donc dès maintenant, mon frère, à travailler de tout votre pouvoir à vous empêcher de commettre un si grand crime. Ne cherchez point une sainteté fondée seulement sur votre amour-propre, et pourvu que vous vous prosterniez aux pieds de Jésus-Christ sans autre désir que celui de lui obéir, j'ose vous répondre qu'il vous donnera place dans le ciel, en récompense de ce

que vous aurez, en ce monde, renoncé à votre volonté pour l'amour de lui.

Si mes grandes occupations me donnaient davantage de loisir, je vous aurais écrit plus au long sur un sujet si important, et dont le besoin que vous avez d'être instruit m'a obligé de vous parler. Mais ce que je vous ai dit suffira, si vous en comprenez la vérité qui est d'une beaucoup plus grande étendue que la plupart ne le pourraient croire. Vous l'éprouverez, si vous en venez à la pratique; au lieu que si vous vous contentiez seulement de le lire, il ne servirait qu'à vous rendre encore plus coupable. Que s'il y a quelque chose qui vous semble obscur, nous en pourrons conférer de vive voix. Mais comme l'infinie bonté de Jésus-Christ fait qu'étant tout ensemble notre Père et notre Maître, il nous aime et prend plaisir à nous instruire, il ne manque jamais de mettre dans le cœur de ceux qui l'aiment et le cherchent véritablement ce que leur esprit ne peut comprendre. C'est ce que nous ne saurions trop souhaiter et qui nous importe de tout, étant persuadés, comme nous le devons être, de l'obligation que nous avons de conformer entièrement notre volonté à la sienne. Rien ne doit donc nous ralentir dans la résolution de le suivre et de le servir, non pas selon notre désir, mais en telle manière qu'il lui plaira, ce que peu entreprennent de faire.

Demandez, s'il vous plaît, pour moi à Jésus-Christ de me détacher de mes sentiments, de renoncer à ma volonté, d'aimer sa croix, de ne cesser point de marcher dans le chemin qu'il nous a tracé, et de n'avoir devant les yeux que lui seul. Je ferai la même chose pour vous, afin que nous puissions nous voir ensemble dans son royaume éternel, et jouir de la gloire qu'il nous a acquise par ses travaux. Aidez-moi à le remercier de ce qu'il m'a mis dans le cœur pour vous le dire.

DEUX DISCOURS

ADRESSÉS AUX PRETRES,

TOUCHANT LE SACERDOCE ET LA SAINTETÉ QU'IL DEMANDE.

PREMIER DISCOURS.

Mes Pères, et mes Frères,

La grâce que Dieu nous a faite de nous appeler à une dignité aussi élevée qu'est le sacerdoce doit être bien grande, puisque l'Ecriture dit qu'*il choisit entre tous les hommes ceux qu'il y appelle* (*Eccl.*, XLV). Que si elle était si honorable dans le temps de l'ancienne loi, combien l'est-elle davantage dans la loi nouvelle, n'y ayant non plus de comparaison entre ces deux lois qu'entre le jour et la nuit?

Quelle bonté, mon Rédempteur, est celle que vous témoignez en portant des hommes mortels à un si haut degré de gloire que de leur mettre entre les mains votre puissance, votre honneur, vos richesses, et vous-même?

On admira autrefois que Dieu eût donné sur la terre un si grand pouvoir à un prophète que fut celui de faire descendre le feu du ciel. Mais que par le pouvoir de la consécration il vienne lui-même aussitôt sur nos autels, n'est-ce pas un infiniment plus grand miracle que celui-là, et que celui que fit Josue en arrêtant le soleil? Sur quoi l'Ecriture dit que *Dieu obéit alors à la voix d'un homme.* Car ce miracle ne regardait que cet astre qui suspendit son mouvement; au lieu que dans

celui-ci Jésus-Christ, à la prière du prêtre, vient dans le moment où il n'était pas et obéit ainsi à la voix de son ministre.

Après un abaissement aussi merveilleux qu'est celui dont il nous donne l'exemple dans cet adorable mystère, n'aura-t-il pas droit de nous dire : Si étant comme je suis votre Seigneur, votre maître, et un roi de gloire servi par les anges dans le ciel, je m'abaisse jusqu'à vous obéir à l'instant même que vous avez prononcé les paroles sacramentales, à combien plus forte raison êtes vous obligés de m'obéir et d'obéir aux autres pour l'amour de moi? Qui est celui qui après avoir communié ne doit pas être dans l'étonnement d'avoir reçu une si grande faveur et dire à Jésus-Christ, comme saint Jean, avec une profonde humilité : *Quoi! Seigneur, vous venez à moi* (*Matth.*, III, 14) ?

Si un prêtre considérait avec une profonde attention cette admirable obéissance de Jésus-Christ par laquelle le supérieur se soumet à son inférieur, le roi à son sujet, et Dieu à sa créature, ne faudrait-il pas qu'il eût un cœur de pierre pour ne se pas résoudre à perdre plutôt la vie que de lui désobéir? Et comme son saint précurseur lui dit : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi pour être baptisé* (*Matth.*, III, 14) ? ne lui dirait-il pas : C'est moi, Seigneur, qui dois aller à vous pour recevoir vos commandements; et vous venez à moi?

Pour peu qu'un prêtre soit orgueilleux, quelle confusion ne doit-il point en avoir, puisque, lorsque nous trouvons de la difficulté dans l'exécution des commandements de Dieu, nous n'avons pour nous humilier qu'à nous souvenir de cette prodigieuse humilité, de cette obéissance et de cet amour qui font que Jésus-Christ obéit à notre voix dans la consécration de son divin corps? C'est là que nous le représentons, que nous parlons en sa personne, et que comme avant son incarnation les anges avaient l'honneur de parler en la personne de Dieu quand ils disaient : Je suis le Seigneur; nous avons maintenant, en qualité de prêtres, l'honneur de parler en la personne sacrée de Jésus-Christ, lorsque nous disons : Ceci est mon corps; Je vous absous.

Pouvons-nous, mes Pères, nous voir élevés à un si grand honneur sans ressentir la même joie que Siméon lorsqu'il le tenait entre ses bras, puisque nous ne le tenons pas seulement entre nos mains et le voyons de nos yeux, mais le recevons dans notre cœur? Nous n'avons pour l'honorer qu'à nous souvenir de l'honneur qu'il nous a fait. Nous n'avons pour être hors de l'autel tels que nous devons qu'à nous représenter ce qui s'est passé à l'autel dans cet adorable sacrifice; et, si le démon, la chair ou le monde nous tentent, leur dire, comme Joseph : *Comment pourrais-je me résoudre à commettre un si grand mal et pécher contre mon Dieu* (*Gen.*, XXXIX, 9) ?

Ayant l'honneur d'être prêtres, il faudrait que nous fussions plus insensibles que des rochers et pires que des démons, si voyant que notre Sauveur obéit à notre voix et permet à nos indignes mains de l'enchaîner avec des chaînes d'amour; au lieu de nous consacrer entièrement à lui, nous nous servions pour l'offenser de nos yeux, de nos mains, de notre langue et de notre cœur.

Plusieurs de ces infidèles qui vont à la Mecque pour révérer le sépulcre de Mahomet se tiennent si heureux de l'avoir vu qu'ils se crèvent les yeux afin de ne plus rien voir, croyant que tout le reste est indigne d'être regardé. Comment donc, ô mon roi, emploierai-je, pour considérer avec une vaine curiosité le visage d'une femme, ou une chose indécente, des yeux que je puis employer à vous regarder, vous qui êtes la pureté même et la souveraine beauté? Ce n'est pas sans sujet, mon Dieu, que vous nous avez commandé de nous arracher les yeux, s'ils nous scandalisent; et nous y sommes, en qualité de prêtres, beau-

coup plus obligés que les autres, c'est-à-dire à nous mortifier par le respect avec lequel nous devons vous regarder.

La langue du prêtre est comme la clef qui ferme l'enfer et ouvre le ciel : elle est la lumière qui éclaire les consciences, et qui les consacre à Dieu. Que si les prêtres veulent pécher par la langue, qu'ils en empruntent donc une autre que celle dont ils se servent pour le faire descendre sur nos autels et opérer tant d'autres merveilles. C'est une chose abominable que de l'employer pour le service du diable ; et ces paroles libres qui tiennent de la corruption du monde sont des blasphèmes dans la bouche d'un prêtre. Il l'a consacrée à l'Évangile, et il ne lui est pas permis de l'ouvrir pour tenir des discours qui en sont indignes. Il n'y a rien au contraire que les prêtres ne soient obligés de faire pour imiter la sainte Vierge dont les paroles firent descendre un Dieu dans son chaste sein.

Si les chrétiens ont un si grand respect pour la crèche de Bethléem, parce que Jésus-Christ y est né ; pour la croix, parce qu'il y est mort, et pour son sépulcre, parce que son corps y a reposé, qu'ils vont de tous les endroits du monde les visiter, les arrosent de leurs larmes, et changent de vie par les mouvements de sainteté qu'ils leur inspirent : pourquoi les prêtres ne sont-ils pas saints, puisque Notre-Seigneur ne vient pas seulement en eux comme il est venu dans ces saints lieux ; mais qu'il y vient immortel, glorieux et impassible, lorsque le prêtre l'attire par les paroles de la consécration, ce qu'excepté sa très-sainte Mère nuls autres n'ont jamais eu le pouvoir de faire ?

Nous sommes par la dignité du sacerdoce la demeure de Dieu, des reliquaires dans lesquels il s'enferme ; et nous pouvons dire en quelque sorte, que nous le créons, qui sont des avantages si merveilleux qu'ils demandent une très-grande sainteté. Qui sera donc le prêtre si malheureux, qu'étant honoré de Dieu par des faveurs si extraordinaires, il n'ait point de honte de s'enfoncer volontairement dans la boue et la fange du péché ?

Oh ! mes frères, que nous sommes heureux, si nous connaissons notre bonheur ; et que nous sommes malheureux, si nous n'en faisons pas l'estime que nous devons, si nous ne rendons pas à Dieu l'honneur qui lui est dû et si nous n'avons pas du respect pour nous-mêmes par la considération de l'honneur qu'il nous a fait ! Exécutons ces paroles d'un de ses prophètes : *Le fils honore son père, et le serviteur honore son maître. Si donc je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez ? Et si je suis votre maître, où est le respect que vous me portez et la crainte de me déplaire, dit le Dieu des armées, et le dit à vous, prêtres, qui osez mépriser mon nom* (*Malac.*, I, 6) ?

Peut-il, Seigneur, y avoir rien de plus horrible que de vous voir déshonoré par des prêtres que vous avez honorés d'un ministère qui les élève au-dessus des anges ? Et si vous vous êtes plaint de ces prêtres de l'ancienne loi, à combien plus forte raison vous plaindrez-vous de nous, puique nous vous sommes incomparablement plus redevables qu'eux et que l'exemple de leurs châtiments devrait nous rendre plus sages ?

Reconnaissons combien c'est mépriser Dieu que de répondre si mal aux grâces qu'il nous a faites. Ne soyons pas si malheureux que d'ajouter péchés sur péchés, et de tomber dans un tel aveuglement que nous ne connaissions pas notre misère. Car pouvons-nous, sans être aveugles, ignorer à quelle sainteté une fonction aussi sainte qu'est la nôtre nous oblige ? Jésus-Christ a dit que nous devons être plus purs que les rayons du soleil, et il nous nomme la lumière du monde et le sel de la terre. Il veut que nous soyons la lumière du monde, parce que le prêtre doit être une lumière et un miroir dans lequel les autres fidèles se re-

gardent, afin de connaître par la différence qu'il y a entre lui et eux qu'ils sont dans les ténèbres et que le remords de leur conscience leur fasse dire : Pourquoi ne suis-je pas vertueux comme ce prêtre ? Dieu nomme aussi le sel de la terre celui qui est revêtu de ce sacré caractère, à cause que, comme le sel assaisonne tout, le prêtre doit être si vertueux que ses paroles et sa conversation soient capables de faire goûter la piété à ceux qui en ont le plus d'éloignement, et de les dégoûter des affections qui y sont contraires. Comme il faut pour cet assaisonnement avoir tant de vertus, Dieu veut que le feu, la lumière et le sel se rencontrent tout ensemble dans l'âme des prêtres, afin que leur vertu puisse suffire pour eux-mêmes et pour ceux qui remarqueront en eux la perfection qu'une si grande sainteté demande.

Plusieurs personnes très-vertueuses n'ont osé recevoir cette dignité, mais ont mieux aimé la révérer que la posséder, entre lesquels ont été saint Marcou et saint François, qui n'étant que diacre et pensant, un jour, lorsqu'il marchait par la campagne aux instances qu'on lui faisait de se faire prêtre, et recommandant à Dieu cette affaire, un ange lui apparut dans un globe de cristal plein d'une liqueur très claire et très-resplendissante, et lui dit : François, l'âme d'un prêtre doit être aussi pure que cette liqueur. Sur quoi ce saint comparant cette merveilleuse pureté à celle de son âme, il ne crut pas être dans une disposition suffisante pour dire la messe, et n'osa jamais se faire prêtre. Nous voyons aussi que plusieurs Pères des déserts, éminents en sainteté et vénérables par leur vieillesse, apprenant qu'on voulait les élever à cette dignité, abandonnaient leurs monastères pour s'enfuir en des pays fort éloignés, parce qu'ils avaient une telle idée d'un état si sublime et de la sainteté qu'il demande, qu'ils croyaient en être indignes.

Il est donc visible que nous ignorons quelle est l'excellence du sacerdoce, puisque non-seulement nous ne refusons pas de nous y engager, mais que par un étrange aveuglement, quoique nous manquions de vertu, nous y prétendons et le recherchons, en considérant seulement ce qu'il a d'honorable sans penser à la sainteté à laquelle il nous oblige.

Il faut que les prêtres, pour devenir dignes d'une fonction si élevée, travaillent à se rendre si agréables à Dieu, qu'ils puissent adoucir sa colère lorsqu'il est irrité contre son peuple ; qu'ils aient reconnu qu'il écoute leurs prières et les exauce; qu'ils aient une intime familiarité avec lui ; que leur vertu donne tant d'admiration qu'on les considère comme des hommes célestes ou des anges terrestres; et enfin, s'il se pouvait, qu'ils surpassassent ces derniers en sainteté comme la fonction qu'ils exercent surpasse la leur.

Pour connaître encore mieux quels nous devons être et quelle est notre autorité, considérons ce que Dieu dit par le prophète Malachie à Lévi qui représentait saint Pierre : *J'ai fait avec lui une alliance de vie et de paix* (*Malach.*, II). Et ce prince des apôtres, qui connaissait si parfaitement le devoir des prêtres, ne dit-il pas aussi : *Vous êtes la race choisie* (I. *Pier.*, II, 9) : non pas une race de chair et de sang, mais une race d'enfants de Dieu ? Or, pour être enfants de Dieu, il faut lui ressembler et non pas au diable, comme fait le pécheur. Pour être prêtre, il faut être enfant adoptif de Dieu, et aimé de lui comme le doit être celui qui consacre le véritable Fils de Dieu. Il faut qu'il exerce un sacerdoce royal ; qu'il soit un roi saint qui règne sur ses passions pour se rendre conforme à la loi de Dieu ; qu'il ne se gouverne pas seulement saintement lui-même, mais qu'il gouverne saintement les autres ; qu'il obtienne de Dieu, pour eux, de plus grandes grâces que les rois de la terre n'en font à leurs sujets, et qu'il leur fasse entreprendre des choses plus importantes que ces princes temporels ne sauraient faire. Car les prêtres sont des rois sur la terre, mais des rois qui la doivent

mépriser, qui ne commandent aux hommes que pour les porter à obéir à Dieu, et qui commandent même aux démons par la puissance que Dieu leur donne, qui est telle qu'ils le font descendre lui-même du ciel dans leurs mains, et apaisent sa colère. Qu'y a-t-il dans le monde qui approche d'une si éminente grandeur dont Dieu a voulu que la couronne que nous portons soit une marque, non pas une couronne semblable à celle qu'on porte aujourd'hui et qui ne paraît presque point, mais qui soit presque aussi grande que tout le tour de la tête?

Que si saint Pierre veut que tous les chrétiens soient rois, et une nation sainte, à combien plus forte raison les prêtres doivent-ils l'être plus que les laïques, et plus que ceux à qui Dieu dit dans le Lévitique : *Vous êtes saints, parce que je le suis* (*Levit.*, XIX)? Je ne puis, sans avoir le cœur percé de douleur, rapporter ces divines paroles lorsque je pense que je ne commence pas seulement d'avoir cette sainteté à laquelle m'obligent ces merveilleux avantages d'être d'une race sainte, d'un peuple qu'un Dieu s'est acquis par son sang, et qu'il nomme son héritage, parce qu'il n'en a point de plus cher sur la terre, et qu'il désire tant qu'il lui rapporte des fruits qui lui soient agréables et utiles aux autres.

Or, ce que Dieu demande particulièrement de nous, est que nous travaillions pour sa gloire, que nous observions ses saintes lois et que nous les fassions observer aux autres. Il nous a appelés, dit saint Pierre, des ténèbres du péché dans lequel nous vivions à son admirable lumière. Il répand sur nous ses grâces, et il nous instruit par sa divine doctrine pour nous faire marcher dans la voie de ses commandements, afin qu'étant éclairés, nous éclairions les autres qui sont encore dans l'obscurité, et leur fassions connaître les incroyables bontés dont nous lui sommes redevables.

Voilà, mes Pères, et mes Frères, quels nous devons être pour répondre à l'honneur que ce nous est d'être élevés à une dignité aussi éminente qu'est celle du sacerdoce : et le peu d'estime que l'on en fait aujourd'hui, la facilité avec laquelle on s'y engage, et le peu de vertu avec laquelle on l'exerce, nous rendront-ils excusables devant Dieu, dans son redoutable jugement, d'avoir manqué à notre devoir en disant que cela est aujourd'hui tourné en coutume? Cette dignité est si grande que, quelque saint que l'on soit, on ne doit pas être si hardi que de la rechercher. Il faut y être appelé de Dieu par une révélation intérieure, ou par l'obéissance à son prélat, ou par le conseil d'une personne dont la vertu soit telle que l'on ait sujet d'ajouter foi à ses avis. Et l'on doit même alors ne se charger qu'en tremblant d'un poids qui serait capable de faire trembler les anges.

Si donc nous avons par notre peu d'attention à une aussi grande grâce qu'est celle que nous avons reçue de Dieu, fait un si mauvais usage de son corps et de son sang, et commis tant d'autres péchés, remercions-le de nous avoir soufferts jusqu'ici, et demandons-lui-en pardon avec un cuisant repentir et un très-véritable désir de nous en corriger. Rendons-lui grâces de nous avoir par sa miséricorde donné un prélat plein de zèle pour nous aider à devenir tels que nous devons être, qui n'est point touché du désir de s'enrichir, ni de la passion de dominer sur son clergé, comme dit saint Pierre, mais qui par sa doctrine et par son exemple nous excite à bien faire, et nous assiste de tout son pouvoir tant en ce qui regarde le temporel, qui est le moins important, qu'en ce qui est du spirituel, afin de nous rendre non-seulement saints, mais les plus saints de ceux de toutes les conditions que Dieu a soumis à sa conduite, selon ce que dit saint Isidore en parlant des prélats. C'est aussi ce que saint Pierre ordonne tant aux prélats

qu'aux ecclésiastiques, qui dépendent d'eux, et il commande à ces derniers de leur obéir avec humilité.

Quand nous serons ainsi joints avec soumission à notre chef, comme les parties du corps sont jointes à la tête, nous nous trouverons si forts que nous vaincrons les démons et obtiendrons le pardon des péchés du peuple. Car comme le dérèglement des mœurs des ecclésiastiques contribue extrêmement à celui des séculiers, leur vertu et leur exemple ont tant de force, s'ils sont tels qu'ils doivent être, qu'ils ne font pas moins d'impression sur eux que les influences du ciel en font sur la terre. C'est ainsi que nous pourrons recouvrer l'estime que nous avons perdue dans l'esprit des peuples, regagner le temps que nous avons si mal employé, nous rendre agréables à Dieu, sauver nos âmes et celles de plusieurs, porter dignement le nom de prêtres du Dieu tout-puissant et mériter par son assistance de régner avec lui dans sa gloire.

SECOND DISCOURS.

Pour exercer une dignité aussi grande et aussi élevée qu'est celle du sacerdoce, d'une manière qui ne fasse pas tourner à notre condamnation un si grand bien, nous ne saurions trop considérer les paroles de David dans le psaume CXVIII, parce qu'elles comprennent tout ce que nous devons faire pour ce sujet. Car rien ne nous y peut tant exciter que de voir un roi temporel demander à Dieu avec tant d'ardeur ce que nous sommes beaucoup plus obligés que lui de lui demander, puisque notre dignité étant toute spirituelle, elle surpasse la sienne, et que le péril où nous sommes étant plus grand que celui où il était, nous sommes plus obligés que lui d'implorer le secours de Dieu. Ces paroles sont : *Seigneur, donnez-moi la bonté, la sagesse et la science* (*Ps.* IV, 66). Ce qui paraît être la même chose que ces trois pains que Jésus-Christ dit, dans l'Evangile, qu'un homme demandait à son voisin pour pouvoir donner à manger à un de ses amis qui venait le voir et était lassé du chemin qu'il avait fait.

Si nous avions renoncé aux vanités du monde qui passent comme un éclair, et à ces infâmes plaisirs de la chair qui, après avoir si peu duré, se changent en des tourments éternels ; si ces paroles de David : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge* (*Ps.* IV, 3)? avaient frappé les oreilles de notre cœur; et si nous avions fait attention à ce que Dieu dit par Ezéchiel : *Maison d'Israël, les péchés que vous avez commis ne doivent-ils pas vous suffire ?* ne pourrions-nous pas, mes frères, dire avec raison : Jusqu'à quand prendrons-nous plaisir à offenser Dieu?

Si on se lasse de manger des viandes exquises et de continuer de s'exercer à une chose quoique bonne et agréable, pourquoi ne nous lasserons-nous pas d'une nourriture qui donne la mort et de commettre des actions criminelles? Saint Augustin montrait bien qu'il sentait le poids de ce retardement à changer de vie, lorsqu'il disait à Dieu, tout fondant en pleurs : *Quand sera-ce, Seigneur, que je verrai finir mes impuretés?* et se plaignait à lui de ce qu'il avait tant différé à se détromper de sa vaine science et à connaître son adorable majesté, lorsqu'il disait : *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai tard connue!*

Hélas! que malheureux est celui qui ne se lasse point d'offenser son Créateur, et qui, après avoir passé sa vie dans l'égarement, en sortant hors de soi-même, n'en est pas touché de douleur, ne s'efforce pas d'y rentrer, et ne désire pas ardemment de se corriger en voyant le peu de satisfaction que ces désordres lui ont donné? Mais lorsque Dieu lui

fait la grâce de laver ses péchés dans ses larmes et de purifier son cœur de ses mauvaises affections qui le tenaient enchaîné, il pourra dire à Dieu : *Seigneur, mon ami est venu pour me voir, et je n'ai rien à lui donner : prêtez-moi, s'il vous plait, trois pains* afin de le rassasier, ce que sa vie passée n'a pu faire parce qu'il n'y a point trouvé de contentement véritable.

Il est certain que David pécha ; mais il pleura son péché avec des larmes plus amères qu'il n'avait trouvé de douceur à le commettre : et ce fut par l'ardent desir qu'il eut de rentrer dans la grâce de Dieu et dans la pratique de la vertu, qu'il le pria de tout son cœur de lui donner ces trois pains : la bonté, la sagesse et la science. Cela ne nous apprend pas seulement ce que nous avons à lui demander, mais l'ordre dans lequel nous devons le lui demander. La bonté est le premier et le meilleur de ces pains ; la sagesse est le second ; et la science est le troisième.

Saint Paul dit hardiment que *ni le don de prophétie, ni celui de faire des miracles, ni tant d'autres grâces ne sont rien sans la charité* (I *Cor.*, XIII). Que personne donc ne se trompe en s'imaginant que pour être tel qu'il doit être, il puisse avoir un autre fondement de tous ses desseins et de tous ses désirs que cette vertu, puisque autrement en pensant procurer le salut des autres, il se perdrait lui-même. Personne n'ignore ces paroles de l'Évangile : *De quoi servirait à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme* (*Matth.*, XVI, 26) ? Et Dieu veuille que l'on y fasse autant de réflexion qu'elles le méritent. Le patriarche Jacob fit voir qu'il en comprenait bien la vérité lorsqu'après avoir tant travaillé pour obtenir Rachel, et voyant son frère Esaü venir à lui, la peur qu'il en eut lui fit mettre à la tête de sa troupe celle de ses deux femmes et ceux de ses enfants qui lui étaient les moins chers, et garder auprès de lui Rachel et celui de ses fils qu'il aimait le plus, afin que s'il ne pouvait garantir les autres de la fureur de son frère, il sauvât au moins ceux-là. Nous voyons aussi que Joseph, son fils, laissa son manteau entre les mains de cette femme impudique qui le sollicitait d'offenser Dieu, et que Suzanne, se trouvant en état de ne pouvoir éviter de perdre l'honneur ou la vie, se résolut à mourir plutôt que d'offenser Dieu, et se vit ensuite garantie de l'un et de l'autre par son assistance.

Ces exemples nous doivent donner un ardent désir d'acquérir la vertu, d'obtenir la grâce de Dieu, et de le servir fidèlement comme David ; car ce prince étant dans cette disposition lui demandait instamment premièrement la bonté : et agissant plutôt comme prêtre que comme roi, il le pria d'ajouter à cette bonté la sagesse, c'est-à-dire la sainteté, parce que ce que l'on offrait à Dieu dans le temple ne se pesait pas avec le poids ordinaire, mais avec le poids du sanctuaire qui était plus grand : ce qui montre que les vertus de ceux qui ont l'honneur de traiter, comme nous, avec Dieu, qui sommes ses ministres, et qui lui offrons le sacrifice, doivent autant surpasser en sainteté celle des autres fidèles que nous les surpassons en dignité. Ce n'est pas de moi-même que je parle ainsi : c'est l'Eglise qui le dit dans l'offertoire de la messe, où l'on prononce ces paroles : *Les prêtres du Seigneur lui offrent l'encens et les pains : et ainsi ils doivent être saints et fidèles à Dieu.* Ces paroles, mes Pères, me pénètrent le cœur, me font trembler, et me donnent une étrange confusion, voyant la sainteté qu'elles demandent de moi, et que je n'ai pas seulement peut-être la bonté. Oh ! que nous faisons peu d'attention à une vérité si importante, et que nous sommes peu touchés de l'éminence d'une dignité aussi élevée qu'est la nôtre ! Nous ne craignons point de nous y engager. Nous ne travaillons point à nous en bien acquitter après nous y être engagés;

et nous ne sentons pas peut-être de la douleur d'être si éloignés d'avoir les qualités qu'elle demande. Nous voyons dans l'ancien Testament qu'elle n'était exercée que par des personnes choisies de Dieu qui surpassaient autant les autres en vertu, que le roi Saül surpassait tout le reste des Hébreux par la grandeur de sa taille. Et saint Isidore dit que l'on ne doit admettre au sacerdoce que les plus saints et les plus capables.

Nous ne devons pas seulement, mes Pères, et mes Frères, être comme ces hosties que l'on immolait à Dieu dont une partie était brûlée en son honneur, et l'autre mangée par les hommes; mais nous devons être consumés entièrement par le feu de son amour, comme les victimes qui lui étaient offertes en holocauste, dont tout était brûlé sans que les hommes y eussent aucune part.

Que si quelqu'un trouve que c'est vouloir nous obliger à une grande sainteté et fort difficile à acquérir, il demeurera peut-être d'accord, après en avoir su la cause, que ce n'est pas beaucoup nous demander. L'Eglise, qui est notre mère, veut que ses prêtres soient saints, parce que leur fonction est si sainte que l'on ne peut y penser sans trembler : et elle dit, comme je l'ai rapporté, qu'ils offrent de l'encens et des pains à Dieu. Que si c'est une chose si grande que de lui offrir de l'encens et des pains : combien en est-ce une plus grande si ces pains sont ces pains de proposition que l'on offrait dans le temple de Salomon pour être encensés ? Et s'il fallait être saint pour encenser ces pains, quel doit-on être pour encenser spirituellement et offrir ce pain descendu du ciel qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur, figuré par ces pains de proposition? Quelle sainteté ne demandent point cet encensement et ce sacrifice qui sont si inséparables que l'on ne saurait bien agir en les divisant? La prière est cet encensement; et le prêtre qui sacrifie est obligé de prier, parce qu'exerçant l'office de médiateur entre Dieu et les hommes il doit, en même temps qu'il implore sa miséricorde, lui offrir une victime aussi capable d'adoucir sa colère qu'est son Fils unique. C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostome : *Quel doit être celui qui exerce la fonction d'ambassadeur et d'intercesseur envers Dieu non-seulement pour une ville, mais pour tout le monde, et non-seulement pour tous les vivants, mais pour tous les morts, afin qu'il leur pardonne leurs péchés. En vérité, je ne crois pas que la foi de Moïse et celle d'Elie, quelque grandes qu'elles fussent, eussent été suffisantes pour une si importante prière, parce qu'un tel intercesseur ayant à demander à Dieu d'apaiser tous les différends, toutes les guerres, et de faire cesser tous les autres maux publics et particuliers qui remplissent de confusion et de désordre tous les Etats et d'y rétablir la paix, il doit être le plus éminent de tous en vertu. Car combien ardente doit être sa prière lorsqu'il invoque le Saint-Esprit ? combien pures doivent être ses mains et sa langue lorsqu'il offre au Père éternel le sacrifice de son Fils unique et qu'il profère ces paroles sacrées qui le font descendre du ciel sur nos autels, et procurent ainsi le salut du monde?* Voilà de quelle sorte parlait ce saint quand il doutait que la foi de Moïse et celle d'Elie fussent assez grandes pour une si importante prière, quoique la foi de l'un ait eu la force d'obtenir le pardon pour toute une armée de six cent mille hommes; et que celle de l'autre ait eu le pouvoir de fermer et d'ouvrir le ciel pour lui faire refuser ou donner de la pluie à la terre, d'en faire descendre le feu, de faire mourir les vivants et de rendre la vie aux morts.

Si donc la confiance et la foi de ces deux grands saints de l'ancienne loi n'a pas, selon le sentiment d'un des plus grands saints de l'Eglise grecque, suffi pour un prêtre qui doit prier pour le salut de tout l'univers, hélas! n'ayant, comme je n'ai, ni la ferveur ni la sainteté de cet incomparable législateur et de ce grand prophète, n'aurai-je point su-

jet de trembler, lorsque Dieu, dans son juste jugement, nous rendra responsables des guerres, des pestes, des hérésies, des péchés, et de tous les autres maux spirituels et temporels qu'il y a dans le monde? N'aurons-nous pas alors tant de regret d'avoir été prêtres et d'avoir estimé l'honneur et le bien, qu'il n'y aurait rien que nous ne voulussions faire pour ne nous être point engagés dans un ministère si redoutable? Je ne saurais penser sans frayeur, qu'étant si incapable de prier pour moi-même, je suis obligé d'avoir recours aux autres pour me rendre Dieu favorable et apaiser sa colère, afin qu'il me pardonne mes péchés. Je rougis de honte et de confusion d'être si peu spirituel que je ne les sens ni ne les pleure presque point ; que je n'ai pas ces entrailles paternelles toutes brûlantes de charité qui devraient me percer le cœur de douleur à cause des péchés de tout le monde, et que je suis si éloigné d'avoir cette sainteté qui devrait me donner la hardiesse de m'opposer à la colère de Dieu pour attirer sa miséricorde sur ceux qui ont mérité ses châtiments.

Nous lisons dans l'Ecriture que lorsque Dieu eut fait descendre le feu du ciel pour punir les Israélites de leur révolte contre Moïse et qu'il en avait déjà consumé plus de quatorze mille, Aaron, avec l'encensoir à la main et les larmes aux yeux, se jeta au milieu des flammes entre les morts et les vivants, et apaisa ainsi sa colère (*Num.*, XVI, 46). On a vu aussi d'autres fois de grands saints combattre de telle sorte contre Dieu avec les armes de l'oraison, lorsqu'il voulait exercer sa vengeance et qu'ils le suppliaient de pardonner, qu'encore qu'il leur dît de laisser agir sa justice, ils le conjuraient avec tant d'ardeur de faire miséricorde, qu'enfin il se laissait vaincre à leurs prières. Nous sommes donc bien malheureux de n'avoir ni cette ferveur d'oraison, ni cette sainteté de vie qui pourraient nous rendre capables de nous opposer à la colère de Dieu et d'en détourner les effets.

Je doute que nous sachions bien seulement ce que c'est que le don d'oraison. Saint Jérôme dit qu'elle consiste plus en des gémissements qu'en des paroles, et que celui-là seul gemit d'une manière qui la rend efficace à qui le Saint-Esprit apprend de quelle sorte nous devons prier, selon ces paroles de saint Paul : *Nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières : mais le Saint-Esprit prie pour nous par des gémissements ineffables* (*Rom.*, VIII, 26). Or, le Saint-Esprit ne peut en lui-même ni souffrir ni gémir. Ainsi ce que ce grand apôtre dit qu'il prie par des gémissements ineffables, c'est parce qu'il nous fait gémir du fond du cœur en lui demandant de quelle sorte nous devons prier : et nous nous imaginons qu'après avoir repassé par notre mémoire quelques points, durant l'espace de deux ou trois Credo, nous avons bien prié, et allons aussitôt dire la messe. Quel abus! Est-ce donc ainsi que l'on apaise la colère de Dieu, et que l'on se le rend favorable? Est-ce ainsi que l'on obtient de sa bonté la cessation des guerres, une heureuse paix, la lumière de la foi pour les infidèles, la persévérance pour les justes et la conversion des pécheurs? Croyons-nous pouvoir si facilement acquérir des grâces qui n'ont point de prix, et qu'une prière qui doit plutôt passer pour un jeu que pour une oraison nous rende dignes de les recevoir? Il faut pour cela des gémissements, et des gémissements qui ne procèdent pas d'une volonté éclairée seulement par la raison, mais inspirée par le Saint-Esprit, et que ceux qui ne l'ont pas n'ont garde de pouvoir comprendre, puisque ceux mêmes qui l'ont ne la comprennent pas. Ces gémissements, mes Pères, et mes Frères, doivent être tels et accompagnés d'un si profond respect, lorsque nous prions Dieu pour le salut de tout le monde, qu'*ainsi*, dit saint Basile, *que nous représentons dans nos sacrées fonc-*

tions la personne de Jésus-Christ, nous l'imitions aussi dans la manière de prier dont il a usé dans sa vie mortelle.

Pour se bien préparer à dire la messe, il faut dans un lieu retiré penser attentivement avec quelle compassion de nos maux, quels gémissements et quelles larmes Notre-Seigneur étant en la croix répandit son sang et pria du fond de son cœur pour tout le monde. Il faut lui demander la grâce de nous donner un vif sentiment de ses souffrances et quelque ressemblance à son divin esprit, afin que, lorsque nous le tiendrons entre nos mains et prierons en son nom comme il a prié pour tous les hommes, nos gémissements aient quelque rapport aux siens, et qu'ainsi que son Père éternel, comme dit saint Paul, exauça la prière qu'il lui fit avec larmes dans ce grand sacrifice qu'il lui offrit pour notre salut, il écoute nos prières et que nos gémissements lui soient agréables.

Que si quelques-uns, du nombre desquels je suis, sont dans la confusion et la crainte voyant quelle est leur sécheresse dans l'oraison, leur peu de compassion des maux d'autrui, et le peu de sujet qu'ils ont d'espérer que leurs prières puissent fléchir la colère de Dieu, tant leurs gémissements sont faibles, et tant ils se trouvent éloignés d'avoir ce don d'oraison inspiré par le Saint-Esprit et si nécessaire pour se bien acquitter des fonctions du sacerdoce et intercéder pour les hommes devant le tribunal de Dieu ; si, dis-je, quelqu'une de ces personnes me demandait ce qu'il doit faire dans l'ignorance où il est de la manière dont il faut prier, je lui répondrais que s'il n'est pas prêtre, il ne s'engage point dans le sacerdoce, puisque n'ayant point le don d'oraison, et ainsi ne sachant pas de quelle sorte il faut parler à Dieu, il ne peut en conscience entreprendre de faire la fonction d'intercesseur envers lui. Car l'Ecriture sainte et tous les saints nous apprennent que le prêtre exerce cette charge en priant pour le peuple, et que cette prière pour être bonne demande une grande persévérance à la continuer, une grande sainteté de vie, un grand renoncement à tout soin temporel, et un don particulier du Saint-Esprit qui n'est pas donné à tous.

Dans la naissance de l'Eglise *les fidèles*, au rapport de saint Chrysostôme, *priaient, gémissaient, et apprenaient aux autres à prier*. Celui qui ne sait pas exercer la fonction d'avocat dans cette divine audience si différente de celles d'ici-bas, et qui ne priant ni mentalement ni vocalement demeure muet devant Dieu lorsqu'il est à genoux, peut-il, sans une étrange confusion, voyant qu'il ne délie point sa langue, s'engager dans un ministère qui l'oblige de le prier pour lui et pour les autres ?

Mais, quelque blâmable qu'il soit d'entrer dans le sacerdoce, je doute que le prélat qui l'ordonne prêtre soit moins blâmable que lui de n'avoir pas examiné s'il en était capable, puis, comme dit saint Grégoire, qu'étant en cela comme son précepteur et son guide, l'expérience qu'il doit avoir du pouvoir qu'a l'oraison auprès de Dieu l'obligeait de faire connaître à cette personne qu'elle n'avait pas les qualités nécessaires pour être prêtre, et que, s'il l'admettait dans une dignité si sainte, il demeurerait lui-même responsable des fautes qu'il y commettrait. Quant à ceux qui sont déjà prêtres qu'en puis-je dire? sinon qu'ils ont sujet de pleurer de s'y être engagés si inconsidérément, au lieu que, selon que Notre-Seigneur dit dans l'Evangile, avant que de se résoudre à bâtir cette haute tour de la dignité sacerdotale, ils devaient considérer s'ils avaient tout ce qui leur était nécessaire pour l'achever, de peur que l'on ne se moquât d'eux en disant : Ils ont commencé à bâtir; mais ils n'ont pu achever. Délivrez-nous, Seigneur, par votre miséricorde d'un si grand malheur, afin que les démons ne se moquent pas

de nous dans l'enfer d'avoir mené une vie si basse et si disproportionnée à une si haute et si grande dignité.

Tremblons, mes pères, tremblons mes frères, puisque ce redoutable juge auquel nous avons à rendre compte nous demandera beaucoup davantage qu'aux autres fidèles à qui il n'a pas confié tant de talents; et qu'ainsi c'est principalement à nous que s'adressent ces paroles de Jésus-Christ : *On demandera beaucoup à celui à qui l'on aura beaucoup donné.* Et David dit que la première chose que fera Dieu, lorsqu'il viendra juger le monde, sera de dire aux pécheurs : *Pourquoi avez-vous annoncé mes préceptes ?* (*Psal.* XLIX, 17).

Si c'est une chose indigne d'un chrétien de ne pas réciter les psaumes, les oraisons de l'Eglise et de ne pas écouter la parole de Dieu; quel sera le compte qu'il demandera aux prêtres d'avoir consacré le corps de Jésus-Christ et de l'avoir reçu sans s'y être préparés comme ils devaient, et d'avoir manqué de même aux autres principales fonctions de leur charge? Rien ne me paraît plus déplorable; et je ne saurais considérer sans horreur et sans effroi qu'un prêtre à qui Jésus-Christ fait l'honneur de venir du ciel en la terre, lorsqu'il l'y attire par les paroles de la consécration et se met entre ses mains pour répandre ses faveurs sur les hommes; qu'un prêtre de qui les prières, dans cet adorable sacrifice, s'élèvent jusqu'au trône de Dieu pour lui demander et obtenir de si grandes grâces pour l'Eglise; qu'un prêtre dont la dignité est révérée par les rois, par les anges, et que Dieu reconnaît pour son ministre; ce prêtre soit, par sa mauvaise vie, abandonné de lui, précipité dans l'enfer, et gémisse dans des tourments éternels sous la tyrannie des démons qu'auparavant il faisait trembler. Peut-on considérer la manière si riche, si mystérieuse et si sainte dont ce prêtre était revêtu à l'autel, la gloire de Dieu dont il se trouvait environné, et la familiarité qu'il avait avec lui; et comparer tous ces avantages avec son effroyable misère dans l'enfer, qui le rend le sujet de la moquerie des démons, et les peines éternelles qu'il souffre, sans être épouvanté de voir que de si grands biens se trouvent changés par le péché en de si horribles maux. Ne nous réveillerons-nous point, mes pères et mes frères, au bruit de ces terribles coups de tonnerre qui précipitent dans l'abîme les prêtres de Dieu?

Bède dit qu'un homme ayant été enlevé en esprit dans l'autre monde, vit le purgatoire, l'enfer, et les démons qui, avec de grands cris, y emportaient trois âmes, dont l'une était celle d'un prêtre. Mais hélas! combien la condamnation de tant d'autres prêtres doit-elle nous faire considérer de quelle sorte nous vivons, et qu'ayant l'honneur d'être assis à la table de Dieu, nous sommes obligés, pour répondre à une si grande faveur, d'être revêtus de justice, comme dit David, et d'une manière qui ait du rapport avec les sacrés vêtements que nous portons dans nos saintes fonctions, afin que *Jésus-Christ* ne nous dise pas un jour : *Pourquoi êtes-vous venus aux noces sans avoir la robe nuptiale* (*Matt.*, XXII, 12)? Et qu'en nous chassant de sa sainte maison toute resplendissante de lumière, il ne nous précipite dans cet abîme que l'Ecriture nomme les ténèbres extérieures, où, au lieu des mets célestes dont il nous rassasiait ici-bas, nous serons réduits à manger de l'absinthe et à boire le fiel des dragons, comme dit l'Ecriture? Ce sera alors que l'on éprouvera la vérité de ces paroles de saint Paul, dont on aura tenu si peu de compte : *Celui qui mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang du Seigneur* (I *Cor.*, XI, 27). Dieu est patient et semble se taire lorsqu'il attend que nous fassions pénitence. Mais quel sujet de trembler n'a pas un prêtre qui, abusant de sa patience, emploie à com-

mettre de nouveaux péchés le temps qu'il lui avait donné pour expier ceux qu'il avait faits, puisqu'étant aussi juste qu'il est miséricordieux, il le laissera mourir sans cette véritable pénitence qui aurait pu le sauver?

Il n'y a pas encore un mois qu'un curé qui paraissait jouir d'une parfaite santé, allant d'un village à un autre, un jeune garçon qui marchait devant lui, s'étant aperçu que la mule qu'il montait se détournait du chemin, courut à lui, et n'y put être sitôt qu'il le vit tomber, jetant de l'écume par la bouche, sans pouvoir parler, et incontinent après il expira. Un autre curé, entre les mains de qui il rendit l'esprit, me l'a confirmé. On m'a aussi dit que depuis peu de jours deux autres sont morts de même subitement; et un autre à une lieue d'ici est tombé mort dans la sacristie. Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque de semblables morts, qui sont assez ordinaires, sont des marques de la colère de Dieu contre les mauvais prêtres. *Si donc il nous interroge*, dit Job, *lorsque nous nous y attendrons le moins, que lui répondrons-nous?* (*Job*, IX) Saint Grégoire dit aussi : *Lorsque Dieu donne du temps à une personne pour purifier sa conscience, et se préparer à lui répondre dans son redoutable jugement, c'est une marque de sa miséricorde et une grande consolation pour celui à qui il fait cette faveur. Mais d'être surpris par une mort inopinée, c'est une chose terrible pour celui à qui cela arrive, et qui doit donner un grand étonnement à ceux qui en entendent parler.* Mais il faut revenir à mon sujet.

Ceux d'entre nous qui se sont engagés dans le sacerdoce sans avoir éprouvé s'ils avaient assez de force pour porter un si grand fardeau, n'ont pas seulement sujet de condamner leur témérité, ils doivent pleurer les maux qu'ils ont faits et ceux dont ils ont été la cause par le mauvais exemple qu'ils ont donné. En quoi ils sont d'autant plus coupables qu'ils étaient obligés de mener une vie si sainte qu'ils pussent, par la ferveur de leurs prières, attirer sur eux et sur les autres la miséricorde de Dieu, et d'avoir dans son Eglise un cœur de mère pour pleurer avec des larmes amères ceux de leurs enfants spirituels qui sont morts dans le péché. Car si nous étions tels que nous devons être, Jésus-Christ, qui est la miséricorde même, nous dirait comme à cette veuve de Naïm : *Ne pleurez plus*, et nous rendrait ces âmes ressuscitées de la mort de leurs péchés, comme il rendit la vie du corps à cette mère affligée.

Baissons la tête, mes pères, que nos fautes nous remplissent de confusion, et demandons pardon à Dieu de ne l'avoir pas servi selon que sa suprême grandeur et la dignité dont il nous a honorés nous y obligent. Demandons aussi pardon au monde de ce que n'étant pas tels que nous devrions être, nous n'avons pas obtenu de la bonté de Dieu, par nos prières et nos sacrifices, de le délivrer de plusieurs maux et lui procurer plusieurs biens tant temporels que spirituels. Car cela, mes frères, se passe de la sorte ; et si nous en avions le sentiment que nous devrions, nous n'emploierions pas le temps en des discours inutiles; nous serions plus humbles, et nous ne nous engagerions pas en d'autres soins, parce que nous serions tellement occupés du désir de rendre un fidèle compte de nos actions à Notre-Seigneur, que nous négligerions tout le reste. Saint Paul écrivait aux Ephésiens : *Que l'on n'entende point seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit point ouïr parler parmi des saints. Qu'on n'y entende point de paroles déshonnêtes, ni de folles, ni de bouffonnes, ce qui ne convient pas à votre vocation; mais plutôt des paroles d'actions de grâces. Car sachez que nul fornicateur nul avare, ce qui est une espèce d'idolâtrie, ne sera héritier du royaume de*

Jésus-Christ et de Dieu (*Ephes.*, V, 4). On voit par là que ce grand Apôtre ne permet pas même de tenir des discours qui passent dans le monde pour n'être point mauvais, mais seulement agréables, dont la raison est qu'ils ne servent de rien pour le salut, qui est la seule chose à laquelle nous sommes obligés de travailler. Tout doit être sérieux lorsqu'il s'agit d'accomplir la volonté de Dieu au milieu de tant d'occupations qui nous en détournent. Etant terrestres comme nous le sommes, il faut nous faire violence et combattre contre nous-mêmes pour gagner le ciel; et l'on n'a garde de le faire, si l'on n'est pas dans ces sentiments. Que si les laïques mêmes y doivent être, à combien plus forte raison les prêtres, puisqu'ils exercent un ministère qui demande d'eux plus de sainteté, et les engage à prendre soin des autres?

Lorsque nous sommes combattus par la vanité, la négligence, la paresse et l'amour de l'aise et du repos, nous ne saurions trop nous représenter que Dieu veut que nous nous opposions à sa colère en le priant de faire tomber sur nous ses châtiments, et de pardonner aux autres. Ce n'est pas moi, mes pères et mes frères, qui vous parle de la sorte, c'est Dieu lui-même qui le dit. Mais quel Dieu? Ce Dieu qui nous a honorés de la qualité de ses ministres, qui nous demandera compte de la manière dont nous nous serons acquittés de nos devoirs, et qui a dit par la bouche d'un de ses prophètes : *Vous ne vous êtes pas opposés comme un mur pour défendre la maison d'Israël, et n'êtes pas demeurés fermes dans le combat lors de la guerre du Seigneur* (*Ezech.*, XIII, 5). Il dit encore ailleurs par ce même prophète : *J'ai cherché parmi ce peuple un homme qui s'interposât en sa faveur entre moi et eux, afin que je ne les exterminasse pas; je n'en ai point trouvé. C'est pourquoi je leur ai fait sentir la rigueur de mes châtiments et les ai consumés par le feu de ma colère* (*Ezech.*, XXII). Car Dieu veut que le peuple, dans le plus fort de ses maux, ait une telle crainte de lui qu'il n'ose paraître en sa présence ni lever les yeux vers le ciel; mais que ce soit le prêtre qui, par la pureté de sa vie et l'accès qu'il a auprès de son adorable majesté, l'adoucisse; et qu'encore qu'il ait comme les autres sujet de craindre pour lui-même, il ait recours à lui avec une sainte hardiesse, qu'il le prie, qu'il l'importune, qu'il le combatte, qu'il le vainque, et qu'ainsi la rigueur de ses châtiments cède à la douceur de sa miséricorde. C'est ce que nous voyons tous les jours dans le sacrifice de la messe, où le peuple étant à genoux dans l'humilité et l'abaissement, le prêtre, qui agit en sa faveur auprès de Dieu, est debout à l'autel pour marquer cette sainte hardiesse, et combien il importe de demeurer ferme et courageux dans la guerre du Seigneur, lorsqu'il veut châtier son peuple.

Voilà, mes pères, la manière d'agir que Dieu nous prescrit. C'est là le compte que nous aurons à lui rendre à la mort; et nous connaîtrons alors que ce qu'il nous a fait sentir et à son peuple les effets de sa colère en nous affligeant par la peste, en nous laissant vaincre par les infidèles, en laissant naître des hérésies, en nous laissant tomber dans tant de péchés, et en nous accablant de tant de maux corporels et spirituels, vient de ce qu'ayant cherché des hommes d'oraison qui s'interposassent entre lui et son peuple pour adoucir son juste courroux, il n'en a point trouvé.

Qui croirait que l'oraison eût tant de pouvoir, et qui pourrait raconter tant de malheurs arrivés, faute de l'avoir pratiquée? Dieu veuille que nous en étant si mal acquittés, nous en ayons le regret que nous devons, et qu'étant, comme nous le sommes, les yeux de l'Eglise, nous connaissions combien nous sommes particulièrement obligés de pleurer tous les maux qui lui arrivent. Le moyen d'y satisfaire est de ne renoncer pas seulement à nos injustes plaisirs, mais d'en avoir du

dégoût et de les pleurer; c'est d'agir en toutes choses comme étant chargés d'un si grand fardeau. Car que ferait un homme qui courberait sous un poids de cent ou six-vingts livres, si on lui mettait une maison tout entière sur les épaules, si on lui mettait toute une ville, si on lui mettait toute une province, si on lui mettait tout un royaume, et si on lui mettait tout un monde? Aurait-il la force de sauter? aurait-il envie de rire? Ne ferait-il pas tous ses efforts pour se décharger de ce poids? n'implorerait-il pas le secours de tout le monde, et ne demanderait-il pas à Dieu avec larmes de l'en vouloir soulager? Lors donc que nous considérerons que nous sommes chargés de nos péchés, de ceux de notre peuple, et, comme dit saint Basile, de ceux de tout le monde, ne gémirons-nous point du fond du cœur? Ne commencerons-nous point à sentir ce que c'est que d'être prêtres? Ne refuserons-nous point les plaisirs à nos corps et le sommeil à nos yeux par une rigoureuse pénitence? Ne dirons-nous point à nos pères, à nos mères et à nos frères, selon ce que nous lisons dans l'Evangile : *Nous ne vous connaissons plus?* Ne nous appliquerons-nous point entièrement à nous préparer pour rendre compte à Dieu de l'emploi qu'il nous a donné dans son Eglise? Ne prierons-nous point ses serviteurs de nous apprendre à le bien prier et à bien vivre? Ne les conjurerons-nous point de lui demander pour nous une vive douleur de l'avoir offensé? Et ne le prierons-nous point lui-même, dans l'amertume de nos larmes, de nous pardonner de lui avoir été de si infidèles ministres, et d'avoir si mal connu l'éminence de la dignité où il nous a élevés, que l'on peut nous comparer à des bêtes brutes? Ce sera le moyen d'apaiser sa colère et d'attirer sa miséricorde qui nous sanctifie, qui nous rende dignes de brûler de l'encens en son honneur, et de lui offrir avec une oraison fervente et efficace le corps de son divin Fils. Ainsi notre conscience sera en repos par le sujet que nous aurons d'espérer que des trois choses que nous aurons demandées à Dieu, la bonté, la sagesse et la science, il nous aura accordé la première, sinon avec la perfection que l'avaient les saints prêtres des premiers siècles, au moins avec l'avantage d'être en sa grâce; et nous pourrons avec son assistance exercer, selon nos faibles forces, le saint ministère pour lequel il lui a plu de nous choisir. Mais il faut surtout ne regarder en cela que lui seul, sans faire aucune acception des personnes, puisque autrement nous tomberions, comme plusieurs autres, dans une condamnation éternelle par notre peu de respect pour la plus éminente fonction qui soit dans le monde.

Je ne prétends pas qu'un prêtre soit obligé de passer toute la nuit en oraison ; mais je dis qu'au moins il doit s'y employer en certain temps, et qu'il y a différence entre ne penser point à sa conscience, ou d'y penser si peu qu'on peut dire que ce n'est point y penser : et entre avoir des temps réglés pour s'examiner et se juger soi-même , ou n'avoir que peu de soin de ne point offenser Dieu mortellement. Il faut s'avancer dans le bien autant qu'on le peut , quoique ce ne soit pas avec le progrès que l'on désirerait et que d'autres font , parce que de même que parmi les laïques , il y en a qui sont en grâce quoique encore faibles et imparfaits, Dieu souffre aussi les défauts des ecclésiastiques , pourvu qu'ils les reconnaissent , qu'ils les condamnent , qu'ils les pleurent et qu'ils aient un véritable désir de s'en corriger. Car, bien que cette monnaie paraisse être d'un si bas prix, Dieu par son infinie bonté ne laisse pas de la recevoir, à cause, dit saint Bernard, que le *désir de la perfection passe pour une perfection.* Travaillons donc de tout notre pouvoir à bannir la lâcheté et la tiédeur , et à nous rendre , par notre fidélité, agréables à Dieu , qui nous a fait l'honneur de nous choisir pour le

servir à son saint autel, afin qu'au sortir de ce monde nous le possédions au ciel dans sa gloire.

DISCOURS

DE L'AMOUR DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Rien ne peut tant nous exciter à aimer Dieu que de considérer attentivement l'amour qu'il nous porte, et que Jésus-Christ nous porte aussi. Car l'amour nous touche beaucoup plus que les bienfaits, parce que faire du bien aux autres, n'est que donner quelque chose de ce que nous avons ; au lieu qu'en les aimant c'est nous donner nous-mêmes à eux.

Voyons maintenant, mon Dieu, si vous nous aimez, et si, en nous aimant, votre amour est aussi grand que je viens de dire. Comme les pères aiment extrêmement leurs enfants, est-ce un amour de père que celui que vous nous portez ? Nous ne saurions pour le savoir entrer dans votre cœur ; mais votre Fils unique qui est sorti de votre sein nous a commandé, pour nous en donner une marque, de vous nommer notre Père, et défendu en même temps de donner ce nom à qui que ce soit sur la terre, parce que votre souveraine et suréminente bonté fait qu'il n'appartient qu'à vous seul, et que les bienfaits dont vous nous comblez montrent que rien n'approche de la tendresse de vos entrailles paternelles. David a bien connu cette vérité lorsqu'il a dit : *Mon père et ma mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a pris en sa garde* (*Ps.* XXVI, 16). Et Dieu a dit lui-même par la bouche d'Isaie : *Une mère peut-elle manquer d'affection pour un enfant qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand cela serait je ne vous oublierais pas ; car je vous porte écrits dans mes mains, et vous m'êtes toujours présents* (*Isa.*, XLIX, 15).

Comme entre tous les oiseaux l'aigle est celui qui a le plus d'amour pour ses petits, Moïse, dans cet admirable cantique qu'il chanta un peu avant sa mort à la louange de Dieu, pour représenter à son peuple les bienfaits dont il les avait comblés et leur extrême ingratitude, parle en cette sorte de l'amour qu'il leur avait témoigné : *Ainsi qu'un aigle étend ses ailes, et met ses petits dessus pour leur apprendre à voler ; il vous a lui-même, comme portés sur ses épaules pour être votre conducteur et votre guide* (*Deut.*, XXXII, 11). Nous ne pouvons douter aussi qu'encore que Dieu ait dit que *l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'unir à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair* (*Gen.*, II) ; son amour pour nous ne surpasse celui d'un mari pour sa femme, puisqu'il a dit ailleurs par Jérémie, en parlant de son affection pour son peuple : *Se trouvera-t-il quelqu'un qui, après avoir chassé sa femme parce qu'elle lui a manqué de fidélité, veuille la reprendre ? Mais quand mon peuple aurait manqué plusieurs fois à celle qu'il me doit, je serai toujours prêt de le recevoir et de lui pardonner, lorsqu'il s'en repentira et aura recours à ma clémence* (*Jerem.*, III).

Si tout cela ne suffit pas pour nous persuader la grandeur de l'amour que Dieu nous porte, considérons, comme dit saint Augustin, ce nombre innombrable de bienfaits que nous avons reçus de lui dans tous les moments de notre vie, et qui en sont autant de preuves. Car les puissances de notre âme, tant de diverses parties dont notre corps est composé, tant de péchés qu'il nous a pardonnés, tant d'autres dont il nous a préservés, tant de périls dont il nous a tirés, tant de dangers dont il

nous a garantis, tant d'infirmités et de malheurs dont il nous a délivrés, ne sont-ce pas des marques de son amour ? Les maux que nous souffrons et même ses châtiments, en sont aussi, puisqu'il nous traite en cela comme un bon père traite ses enfants pour les corriger, pour les empêcher de tomber, pour les relever quand ils sont tombés, et pour les maintenir dans la vertu.

Jetons ensuite les yeux sur toutes les créatures, et nous trouverons que Dieu n'a rien fait ni dans le ciel ni sur la terre qui ne soit pour notre avantage, qui ne nous témoigne son amour, et qui ne nous demande le nôtre. Que si nous sommes sourds à la voix de tout ce qu'il y a d'animé et d'inanimé dans le monde qui parle si hautement de l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour Dieu, le serons-nous aussi à ces merveilleuses paroles de l'Evangile : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne se perde, mais qu'ils aient tous la vie éternelle* (*Joan.*, III, 16). Car ne sont-ce donc point là des témoignages de l'amour de Jésus-Christ, et particulièrement ce dernier, selon ces autres paroles de l'apôtre qui a tant aimé ce divin Sauveur et en a tant été aimé ? *C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui : c'est en cela que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avions aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés* (I *Joan.*, IV, 9). Quel doit donc être ce feu de l'amour de Dieu pour nous, puisque tout ce que je viens de dire n'en sont que des étincelles ?

O amour merveilleux de mon Dieu, amour si doux et si agréable, amour dont il n'y a que l'amour qui puisse être la récompense ! Faites-nous, Seigneur, connaître avec tous vos saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de cet amour, afin qu'il règne si absolument dans nous, qu'il n'y ait une seule partie de notre cœur qui n'en soit entièrement pénétrée (*Ephes.*, III, 18).

Voyons maintenant quelle a été la grandeur de cet amour que Jésus-Christ nous a porté. Mais quel moyen de l'exprimer, puisque saint Paul dit : *Que la charité de Jésus-Christ surpasse tout ce que les hommes et même les anges en peuvent connaître ?*

Il y a des gens si ignorants qu'ils s'imaginent de pouvoir comprendre quel est cet amour, et se travaillent ainsi inutilement. Car la bonté et la perfection étant l'objet de l'amour, et l'homme n'étant qu'imperfection dans son corps et qu'un vase plein de corruption dans son âme, comment une créature si misérable peut-elle être aimée par un amant aussi clairvoyant qu'est Jésus-Christ, puisqu'il n'y a qu'une passion aveugle qui soit capable de la faire aimer ? Ce n'est donc pas par ce moyen que l'on peut mesurer cet amour, puisque l'amour que Jésus-Christ nous porte ne vient pas de quelque perfection qu'il trouve en nous, mais procède de sa propre perfection qui lui vient du regard qu'il a vers son Père.

Mais pour prendre la chose dans son principe vous devez considérer quelle est la grandeur ineffable des grâces dont la très-sainte Trinité a enrichi l'humanité de Jésus-Christ en l'instant de sa conception, dans laquelle il en reçut trois si grandes, que chacune d'elles en sa manière est infinie, savoir la grâce de l'union divine, la grâce universelle qui lui a été donnée comme au chef de toute l'Eglise, et la grâce essentielle de son âme.

Dieu donna premièrement à cette sainte humanité l'être divin, en la joignant et l'unissant à la personne divine, en sorte que cette sainte humanité a tellement reçu l'être divin, que nous pouvons dire véritablement que cet homme est Dieu et Fils de Dieu, et qu'il doit être adoré

comme Dieu dans le ciel et sur la terre. On voit donc par là que cette grâce est infinie, tant parce que c'est le plus grand don que Dieu pouvait jamais faire, puisqu'il se donne en cela lui-même, que parce que la manière par laquelle il se donne est la plus intime par laquelle il se pouvait donner, qui est l'union personnelle.

Il a été aussi donné à ce nouvel homme d'être le père universel et le chef de tous les hommes, afin que comme le chef spirituel il influât en eux sa vertu. Ainsi, Jésus-Christ en tant que Dieu est égal à son Père éternel, et en tant qu'homme, il est le principe et le chef de tous les hommes; et Dieu lui a donné, conformément à cet état de principauté, une grâce infinie, afin que tous les hommes, puisant en lui comme dans une source de grâce et un océan de sainteté, le reconnussent non-seulement comme leur souverain, mais comme leur sanctificateur, et comme celui qui est seul capable de leur donner cet éclat de sainteté qui fait toute la gloire de ceux qui doivent être saints. Cette grâce se peut dire aussi être infinie, parce qu'elle est pour tout le genre humain qui n'a point de nombre déterminé de personnes, mais peut de soi-même se multiplier à l'infini : et néanmoins, quelque nombreux qu'il puisse être, il y a des mérites et des grâces dans la bienheureuse âme de Jésus-Christ, qui peuvent suffire pour être appliqués à tous.

Dieu a donné aussi à Jésus-Christ une grâce particulière pour sa sanctification et sa perfection, que l'on peut dire de même être infinie parce qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Il lui a aussi donné en un souverain degré la grâce de faire des miracles, et généralement toutes les autres grâces sans aucune exception, parce qu'il a été cette fleur d'une beauté incomparable sur laquelle le Saint-Esprit en forme de colombe descendit, se reposa, et, en le couvrant de ses ailes, le remplit de toutes les vertus et de toutes les grâces dans un souverain degré de perfection.

CHAPITRE II.

La très-sainte âme de Jésus-Christ est ce vase d'élection que Dieu en la créant remplit de tous les trésors de ses grâces en lui donnant tout ce qu'il lui pouvait donner; en quoi la plus grande grâce qu'elle ait reçue a été de connaître dès ce moment l'essence divine, et de voir clairement la majesté et la gloire du Verbe auquel elle a été unie. Ce qui l'a comblée elle-même de tant de gloire et de bonheur qu'elle est maintenant assise à la droite du Père éternel.

Que si une grâce si éminente donne de l'admiration, voici une circonstance qui en doit donner encore davantage. C'est que cette âme a reçu toutes ces grâces avant que d'en pouvoir mériter ni en demander aucune, et qu'il ne s'est passé un seul moment entre sa création et les avoir obtenues, sans que l'on en puisse rendre d'autre raison sinon qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ses mains libérales pour répandre avec une si extrême profusion ses faveurs sur cette âme, et faire ainsi éclater la magnificence de sa grâce : ce qui fait que saint Augustin nomme Jésus-Christ le tableau, le modèle, et le chef-d'œuvre de la grâce, parce que de même que les peintres et les sculpteurs, pour acquérir de la réputation, emploient tout leur art et tous leurs efforts à quelque ouvrage qui puisse les rendre célèbres, ainsi Dieu, pour faire admirer au ciel et en la terre la grandeur de son pouvoir, de sa magnificence et de sa bonté, a répandu toutes ses grâces en faveur de cette nouvelle créature; et tous les anges, et tous les hommes ne sauraient trop admirer l'heureuse alliance de la nature divine avec la nature humaine, dont ce festin du roi Assuère, le plus superbe qui se soit jamais fait dans le monde, était une figure.

Quels remerciements ne devons-nous donc point rendre à Dieu d'avoir comblé de tant de grâces son Fils bien-aimé, puisque nous y participons selon ces paroles de Job, qui se doivent appliquer à Jésus-Christ : *Je ne mange pas seul mon pain ; je le partage avec les autres : la compassion pour les pauvres est née avec moi : je l'ai eue dès mon enfance ; et elle s'est accrue avec mes années* (*Job*, XXXI). Car comme il est notre véritable chef, il n'a pas reçu ces grâces pour lui seul, mais aussi pour nous qui sommes ses membres.

Voyons maintenant quelle est la part que notre Seigneur nous fait de ses richesses. Je dis de ces richesses. Car quelle croyez-vous que fût la gloire de cette très-sainte âme de Jesus-Christ, lorsque dans le moment de sa création elle se trouva en l'état que nous avons dit?

Saint Paul nous apprend qu'elle vit tous les chœurs des anges prosternés devant elle pour l'adorer, et toutes les autres créatures soumises à son pouvoir, de même qu'un prince né dans la pourpre impériale se trouve avoir droit de régner aussitôt qu'il voit le jour. Qui peut exprimer l'amour de cette âme pour le Dieu tout-puissant à qui elle est redevable de tant de grâces, sa passion de les pouvoir reconnaître par ses services, et avec quelle ardeur ayant appris que la volonté de Dieu était de sauver par son Fils bien-aimé tout le genre humain devenu coupable par la mort d'un seul homme, elle se porta à exécuter un dessein si important à sa gloire?

Or, comme toutes les créatures n'agissent que par un mouvement d'amour pour arriver à la fin qu'elles se proposent, y a-t-il sujet de s'étonner que Jésus-Christ s'étant chargé de ce grand ouvrage de notre rédemption, son extrême amour pour nous et son désir de nous rétablir dans le bonheur que nous avions perdu, l'ait porté à vouloir bien souffrir tout ce qui pouvait lui faire accomplir un tel dessein? A quoi l'on peut ajouter la joie que ce lui fut de voir que son Père éternel étant satisfait par l'obéissance qu'il lui rendait, renouvellerait envers les hommes l'amour que la désobéissance du premier homme lui avait fait perdre, les recevrait en sa grâce et les aimerait plus que jamais. Car de même que plus un boulet de canon est poussé par le feu d'une grande quantite de poudre, et plus, après avoir fait impression dans l'objet qu'il a pour son but, il en fait encore ailleurs par un contrecoup ; ainsi l'amour de Jésus-Christ poussé par une grâce infinie, après avoir frappé le cœur de son Père, a rejailli avec tant de force sur les hommes, qu'il les lui a fait aimer et remedier à leurs maux d'une manière qui ne se peut exprimer.

CHAPITRE III.

David a représenté par ces paroles la grandeur de l'amour de Jésus-Christ. *Il parait comme un géant qui va plein d'ardeur commencer sa course : il part de l'un des bouts des cieux, et continue son vaste tour jusqu'à l'autre bout sans qu'il y ait aucune créature qui ne sente sa chaleur* (*Ps.*, XVIII, 6). O divin amour! qui après être sorti de Dieu pour vous répandre sur les hommes, êtes retourné à Dieu, parce que vous n'avez pas aimé les hommes pour eux-mêmes, mais pour Dieu, et les avez tant aimés que vous leur enlevez le cœur, selon ces paroles de l'Apôtre : *La charité de Jésus-Christ nous presse.* C'est cet amour que la sainte Eglise nous marque lorsqu'elle dit dans le Cantique : *Voyez comme mon bien-aimé se hâte de venir, comme il traverse les montagnes et les collines en sautant avec la légèreté d'un chevreuil et d'un faon de biche* (*Cant.*, II, 8). Isaïe exprime aussi la même chose par ces mots : *Il ne se reposera point jusqu'à ce qu'il ait donné les lois à toute la terre : et ces lois sont l'espérance des nations même du monde les plus éloignées*

(*Isa.*, XLII). C'est aussi ce qui a fait dire à David : *Je jure que je n'entrerai point dans mon palais, ni ne permettrai point à mes yeux de dormir, ni à mes paupières de sommeiller jusqu'à ce que j'aie bâti une maison au Seigneur, et une demeure au puissant Dieu de Jacob* (*Psal.* CXXXI, 3).

Que si vous désirez d'apprendre quelle est la source et l'origine de cet amour de Jésus-Christ pour les hommes, sachez que ce n'est ni leur vertu, ni leur bonté, mais seulement ses vertus, sa grâce, et son inconcevable amour pour Dieu, son Père, selon ces paroles qu'il dit lui-même le jour de la cène : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné : levez-vous, sortons d'ici* (*Joan.*, XIV, 31). Mais où voulait-il donc aller lorsqu'il parlait de la sorte ? Il voulait aller mourir sur une croix pour l'amour des hommes.

Arrêtez-vous ici, mon âme, pour considérer un si grand amour. Comme la chaleur du soleil se fait sentir d'autant plus vive et plus pénétrante que ses rayons qui la causent par leurs réfléchissements sont plus ardents ; ainsi l'ardeur des rayons de ce divin soleil qui, après avoir frappé le cœur de Dieu, son Père, réfléchissent sur les hommes, étant plus grande que nul esprit même angélique ne le saurait concevoir, quel feu d'amour n'a-t-elle point été capable d'allumer ? Il a été tel qu'il ne s'est pas même terminé à faire souffrir à Jésus-Christ la mort de la croix, puisque s'il lui avait fallu en endurer encore mille autres, non-seulement pour le salut de tous les hommes, mais pour le salut d'un seul, et que les tourments de sa passion eussent duré jusqu'au jour du jugement, cet adorable Rédempteur s'y serait soumis. Ce qui montre qu'il a encore beaucoup plus aimé qu'il n'a souffert, puisque l'amour renfermé dans son cœur surpassait infiniment celui dont ses plaies étaient des marques.

Ce n'est donc pas sans un grand mystère que le Saint-Esprit a voulu qu'entre ce que l'on a écrit de la manière dont le temple de Salomon était construit, on a remarqué que l'ouverture des fenêtres était plus grande en dedans qu'en dehors, puis, ô mon divin Sauveur, que tant de coups de fouet qui ont déchiré votre corps, tant de pointes d'épines qui ont percé votre tête, et ces plaies qui ont ouvert vos pieds, vos mains, et votre côté, joints à toutes vos autres souffrances, ne sont que comme une étincelle de ce feu, et comme une goutte d'eau de cette mer sans bornes de votre amour, dont la cause toujours agissante dans votre cœur est capable de produire à l'infini de tels effets. Ainsi ce que l'on dit que la plus grande marque d'amitié est de donner sa vie pour son ami, n'a rien qui approche de cet amour de Jésus-Christ.

Que si je vous suis donc si redevable, mon Dieu, à cause de ce que vous avez fait pour moi, combien vous le suis-je plus de ce que vous étiez disposé à souffrir encore davantage, s'il en eût été besoin ? Et si ce que vous avez enduré pour moi à la vue de tout le monde est une preuve d'un amour inconcevable, quel nom peut-on donner à cet amour que vous nous témoignez aux yeux de Dieu ?

O abîme d'amour ! ô océan d'amour sans fond et sans bornes, peut-on ne se croire pas plus riche que tous les rois de la terre, lorsque l'on a le bonheur d'être aimé de vous ? Je vous conjure, mon Sauveur, par les entrailles de votre miséricorde, qu'après m'avoir comblé de tant d'obligations vous m'ouvriez les yeux pour les connaître, et touchiez mon cœur pour les ressentir, afin que je mette toute ma gloire dans les faveurs que vous m'avez faites, et emploie tous les jours de ma vie à publier vos louanges.

Que si vous voulez, mon âme, connaître encore mieux quel a été l'amour de Jésus-Christ et son désir de souffrir pour vous, considérez quel a été le désir des saints d'endurer pour lui. Car quelque grand et

ardent qu'il ait été, il n'a non plus approché du sien de souffrir pour nous que la clarté des étoiles n'approche point de celle du soleil; quoiqu'entre autres exemples que l'on pourrait rapporter, le cœur de saint André était embrasé d'un tel amour que, voyant la croix sur laquelle il allait souffrir le martyre, il fut transporté de joie.

CHAPITRE IV

Je viens maintenant à un autre genre de martyre et à une autre sorte de désir qui sont ceux de saint Paul. Tous les autres tourments paraissant peu considérables à ce grand apôtre pour satisfaire à son ardent désir de souffrir, il souhaitait d'endurer pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes, les peines mêmes de l'enfer en devenant anathème et séparé de Jésus-Christ à cause de ses frères (*Rom.*, IX, 3). En quoi, comme dit saint Jean Chrysostome, son intention n'était d'être séparé de Jésus Christ que quant à la participation de sa gloire, et non pas quant à son amour et à sa grâce.

Prenez donc des ailes, mon âme, pour voler par ces diverses considérations et vous élever comme par autant de divers degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus caché dans le cœur de Jésus-Christ : et voyant que cet admirable apôtre que l'on peut dire n'avoir eu qu'une goutte de cette plénitude de grâce dont le cœur de ce divin Sauveur est la source, avait un si violent désir de souffrir pour les hommes, jugez quel doit être celui de Jésus-Christ. Lui-même nous l'a fait connaître par ces paroles sorties de sa bouche : *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (*Luc.*, XII, 50)? Ce qui montre qu'il avait un tel désir d'être pour l'amour de nous baptisé dans son sang par la violence de ses tourments, que le retardement lui donnait de l'impatience. Cela parut aussi en ce que le dimanche des rameaux fut pour lui un jour de joie dans la vue qu'il était si proche de sa mort. Car qui aurait jamais cru que cette fête qui était comme son triomphe n'eût eu pour objet que la croix? Allez donc au-devant de lui, filles de Sion : allez au-devant de lui, âmes dévotes, qui êtes si heureuses que de l'aimer; et vous verrez ce divin Salomon avec la couronne que sa mère lui a mise sur la tête le jour de ses noces, ce jour qui a été la joie de son cœur. Mais je ne vois point ici, mon Sauveur, d'autre couronne que celle dont la synagogue, cette cruelle mère, vous a couronné le jour du vendredi saint qui était toute d'épines sans aucun mélange de fleurs. Comment peut-on donc nommer ce jour un jour de fête et la joie de votre cœur? Est-ce que vous étiez insensible aux douleurs que ces cruelles épines vous faisaient souffrir? Nullement, puisque votre parfait tempérament vous les rendait incomparablement plus sensibles qu'elles ne l'auraient pu être à tout autre. Mais c'est que votre extrême amour au lieu de vous rendre attentif à vos douleurs ne vous permettait de penser qu'aux nôtres, et à guérir par vos plaies celles de nos âmes. L'amour de Jacob pour Rachel fit que sept années de service pour l'obtenir lui parurent peu considérables : et un jour passé sur la croix vous parait aussi l'être peu, mon Rédempteur, pour épouser l'Eglise et la rendre si belle que l'on ne puisse remarquer en elle aucune tache ni aucune ride. C'est cet amour qui vous fait mourir avec tant de joie, qu'il semble qu'une sainte ivresse vous empêche de voir que vous êtes attaché tout nu à une croix et bafoué de tout le monde. Vous êtes comme un autre Noé qui, pour avoir trop bu d'une liqueur qui assoupit les sens, vous êtes endormi sur la croix et avez été méprisé et moqué par vos propres enfants. Que si l'on ne peut, mon Sauveur, trop admirer l'amour qui vous a mis dans un tel état, combien merveilleux aussi est l'aveuglement des hommes qui, au lieu d'en concevoir un ar-

dent amour pour vous, en prennent occasion de ne pouvoir ajouter foi à tant de miracles d'amour que vous avez faits en leur faveur? Si cette étincelle que vous leur en avez fait voir leur a paru si incroyable qu'elle fut aux Juifs un sujet de scandale, et que les gentils la considérèrent comme une folie, qu'auraient-ils dit s'ils avaient pu voir la grandeur de votre amour dans toute son étendue? Si le seul éclat de vos miracles a tellement ébloui les méchants qu'il les a aveuglés, quel effet ne doit-il point faire dans l'esprit de ceux qui vous aiment, et qui étant de véritables enfants savent qu'il procède de votre amour? C'est aussi ce qui les fait comme sortir hors d'eux-mêmes, lorsqu'étant recueillis en vous vous leur découvrez ces secrets, et les leur faites sentir jusque dans le fond de l'âme. C'est là ce qui les embrase de votre amour; c'est là ce qui leur fait désirer de souffrir le martyre; c'est là ce qui les remplit de joie dans les tribulations; c'est là ce qui leur fait trouver du rafraîchissement sur les grils et sur les roues, des délices dans les plus cruels tourments, marcher sur des charbons ardents comme sur des fleurs, désirer ce que le monde appréhende, aimer ce qui lui donne de l'horreur et offrir à Dieu en sacrifice les abominations de l'Egypte.

CHAPITRE V.

Saint Ambroise dit qu'une âme qui a pris sur la croix Jésus-Christ pour son époux, ne se glorifie de rien tant que d'en porter les marques. Ainsi comment, mon divin Sauveur, puis-je vous témoigner ma reconnaissance du sang que vous avez répandu pour moi sinon en répandant le mien pour vous? Ce fut ainsi avec du sang que Moïse confirma l'alliance de Dieu avec son peuple; après en avoir jeté une partie sur l'autel, il jeta le reste sur ce peuple pour montrer qu'ils devaient toujours être prêts à donner le leur pour le service de Dieu. Ne permettez donc pas, mon Rédempteur, que je manque jamais à une obligation si juste, mais faites que je m'estime heureux d'être toujours teint de ce sang et toujours attaché à cette croix.

O croix de mon Sauveur! étendez-vous afin que je puisse aussi y avoir place; couronne d'épines, élargissez-vous pour pouvoir aussi entrer dans ma tête; et vous, clous qui percez si cruellement ses mains innocentes, percez aussi mon cœur par les sentiments douloureux de ma compassion et de mon amour. Rien n'est si juste, mon Dieu, que nous vivions et que nous mourions pour vous, selon ces paroles de votre Apôtre: *Nul de nous ne vit pour soi-même et nul de nous ne meurt pour soi-même, soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons; soit donc que nous vivions ou que nous mourions nous sommes toujours au Seigneur* (*Rom.*, XIV, 7). Faites donc, mon Dieu, que soit que je meure ou que je vive, je me trouve toujours assujetti à l'empire de votre amour.

Quelle merveilleuse manière est celle dont vous vous servez, mon Sauveur, pour vous rendre maître des cœurs, non plus par la terreur et par les menaces, par un déluge qui inonde toute la terre, ou par une pluie de feu qui tombe du ciel, mais par les attraits de votre douceur et de votre amour, non en répandant notre sang, mais en répandant le vôtre, non en nous ôtant la vie, mais en souffrant pour nous la mort sur une croix où, au lieu que les anges vous servent dans le ciel, vous n'avez pour compagnie que deux larrons. Mais ç'a été par un si étrange renversement, que des cœurs qui étaient comme des diamans que l'épée la plus tranchante et la flèche la plus pénétrante n'auraient pu entamer, ont été brisés par votre amour, et que sa flamme si vive et si ardente a embrasé tout le monde, selon ces paroles d'un

de vos prophètes: *Le feu de mon amour embrasera toute la terre* (*Isa.*, XCIII). Et vous avez dit vous-même : *Je suis venu pour jeter le feu dans la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume* (*Luc.*, XII, 49) ? Isaïe a bien connu cette vérité lorsqu'il a dit aussi : *Plût à Dieu que je pusse ouvrir les cieux pour vous y faire voir tout en feu les eaux qui sont au-dessus du firmament* (*Isa.*, LXIV).

O amour ! ô feu ! ô flammes ! dont l'ardeur et les blessures embrasent et pénètrent de telle sorte des cœurs qui paraissaient être de glace qu'ils sont tous changés en amour, que vous êtes doux et agréables ! C'est pour ce sujet, mon Sauveur, que vous êtes venu dans le monde, et que, comme dit David : *Vous avez visité la terre, vous l'avez rendue féconde en l'enivrant de votre amour, et vous l'avez comblée de richesses* (*Ps.* LXIV, 9). O Seigneur ! dont l'amour, la douceur, la bonté, la beauté et la clémence n'ont point de bornes, enivrez-nous, embrasez-nous, et blessez-nous par ce vin si délicieux, ce feu si doux et ce dard si pénétrant de votre divin amour. Votre croix est comme le bois d'un arc dont vos bras étendus sont la corde, et d'où votre amour, tel qu'une flèche, a de telle sorte percé mon cœur qu'il n'y a que la mort qui soit capable de guérir une si grande et si heureuse blessure. Qu'avez-vous fait, ô amour de mon Sauveur ? votre dessein est de me guérir et vous me blessez; vous voulez m'enseigner la véritable sagesse et vous me faites tomber dans la folie de la croix. Oh ! que sage et plus que sage est cette folie ! combien dois-je souhaiter qu'elle me dure toujours ! et combien l'état où je vous vois sur cette croix me doit-il porter à l'aimer ! Vous y baissez la tête afin de nous écouter et nous donner le baiser de paix ; vous y étendez les bras pour nous embrasser ; vos mains sont toujours prêtes à répandre vos libéralités sur nous ; votre côté est toujours ouvert pour nous recevoir dans votre cœur, et vos pieds sont cloués pour nous attendre sans jamais pouvoir vous éloigner de nous. Ainsi je ne puis, Seigneur, vous regarder sur cette croix sans que tout ce que j'y vois que je vois en vous, et particulièrement votre amour, me porte à vous aimer et à vous dire avec David : *Si je vous oublie jamais, mon Sauveur, que je me puisse oublier moi-même, et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne vous regarde pas toujours comme le premier objet de ma joie* (*Psal.* CXXXVI, 6).

CHAPITRE VI.

Considérez ici, mon âme, quelle est la cause de l'amour que Jésus-Christ nous porte, puisque vous pourrez connaître par ce moyen d'où vient que Dieu nous fait tant de faveurs et tant de promesses, et que voyant sur quoi elles sont fondées, cela fortifie votre foi et votre espérance. Cet amour ne procède pas sans doute de ce que Dieu ait trouvé en l'homme des qualités dignes de lui plaire ; mais de ce qu'il a voulu accomplir sa sainte volonté. Car de même que c'est Dieu et non pas l'homme qui a fait que Jésus-Christ a aimé l'homme, c'est Jésus-Christ et non pas l'homme qui a été cause que Dieu a fait tant de grâces aux hommes. Et comme Jésus-Christ ne nous aime que parce que son père le lui ordonne, le père ne nous fait tant de grâces que parce que son fils les lui demande pour nous et qu'il les a méritées. Ce sont là ces planètes plus que célestes dont le merveilleux aspect gouverne l'Église par les influences de la grâce. C'est là l'appui de notre amour et le soutien de notre espérance. Vous nous aimez, ô bon Jésus ! parce que votre Père vous commande de nous aimer; vous nous pardonnez, ô Père éternel ! parce que votre Fils vous en prie. Votre obéissance, ô divin Fils, vous oblige à nous aimer pour accomplir la volonté

de votre Père, et vos souffrances et vos mérites l'obligent à nous pardonner. Regardez vous donc sans cesse, Père éternel et divin Fils, puisque c'est de ce regard dont la vertu est toute-puissante que procède notre salut. O aspect de ces divines planètes, vos rayons ne manquent jamais de produire des grâces puisqu'un tel Fils est incapable de désobéir à un tel Père et un tel Père de rien refuser à un tel Fils, et qu'ainsi comme l'obéissance du Fils fait que le Père nous aime, le regard de ce Père vers ce Fils fait qu'il nous pardonne. Un soupir d'Axa fit que Caleb, son père, lui accorda tout ce qu'elle désirait (*Jos.*, XV, 18). Et qu'est-ce donc que les soupirs et les larmes de Jésus-Christ ne pourront point obtenir en notre faveur ? Comment pourrons-nous manquer de remèdes à nos maux lorsque nous les chercherons en lui ? Comment pourrons-nous manquer de mérites, puisqu'il veut que les siens soient les nôtres ? Comment l'infection de notre malice pourra-t-elle n'être pas étouffée par la bonne odeur du sacrifice de sa passion ? Et quand tous les péchés du monde seraient joints ensemble, pourraient-ils paraître davantage en présence de sa parfaite beauté qu'un petit seing sur un visage parfaitement beau.

Pourquoi, mon âme, êtes-vous donc si faible que de ne vous pas confier en Dieu dans vos peines ? Pourquoi vos péchés et ce que vous êtes dépourvue de mérites, vous font-ils perdre courage ? Considérez que ce n'est pas sur vous, mais sur Jésus-Christ, ni sur vos mérites, mais sur les siens que vous devez établir votre confiance, et que, comme le péché du premier homme a le pouvoir, après tant de siècles, de vous rendre coupable, le sang de ce divin Sauveur a le pouvoir de vous absoudre. C'est donc en cela et non pas en vous que vous devez mettre votre espérance. Ce premier homme qui était terrestre avait causé votre perte, et ce nouvel homme qui est tout céleste est l'auteur de votre salut. Ne pensez donc qu'à vous unir à lui par votre foi et par votre amour comme vous l'étiez à l'autre par le sang et par la nature, afin qu'ainsi que l'origine que vous tirez de l'un vous a rendue participante de son péché, votre alliance avec l'autre vous justifie par sa grâce. Que si vous en usez de la sorte je puis hardiment vous assurer que ce qui est à lui sera à vous, que ce bon père ne refuse rien à ses enfants, que ce divin chef communique sa force et sa vertu aux autres membres, et qu'où sera ce corps, là s'assembleront les aigles, selon le langage de l'Écriture. Ces paroles dites par David à un homme qui avait peur : *Joignez-vous seulement à moi et vous ne courrez pas plus de fortune que moi*, ont été une figure de ce mystère. Ne considérez donc point votre faiblesse, elle vous ferait perdre courage ; mais confiez-vous en la force de Jésus-Christ. Gardez vous bien, en passant le torrent des peines et des afflictions de ce monde, de regarder le courant de l'eau, sa rapidité vous ferait tourner la tête : mais levez les yeux vers le ciel pour ne regarder que Jésus-Christ crucifié et vous n'aurez rien à craindre ; que si le malin esprit, pour vous tenter, s'efforce de vous donner de la défiance, servez-vous de la harpe de David, c'est-à-dire de la croix où ce divin Sauveur a été attaché, et vous mettrez aussitôt en fuite cet ennemi de notre salut. Reposez-vous sur Dieu de tous vos soins, confiez-vous dans toutes vos peines en sa providence, et croyez certainement que ce Père céleste, après vous avoir donné son Fils unique ne vous refusera pas ce que vous lui demanderez qui ne peut être qu'infiniment moins. Ne craignez pas qu'en montant au ciel il vous ait oubliée, puisque l'amour et l'oubli ne s'accordent point ensemble, et que ce divin Élie, en allant s'asseoir à la droite de son Père éternel, vous laissa comme le gage le plus précieux qu'il pouvait vous donner de son amour, ce manteau qui est son sacré corps pour le recevoir et le conserver en mémoire de lui. Souvenez-vous qu'il ne s'est

pas contenté de souffrir pour vous durant sa vie, mais qu'il a permis qu'après sa mort on lui ait fait la plus grande blessure qu'il ait reçue, pour montrer que tant en la vie qu'en la mort il vous a toujours véritablement aimée, et qu'encore qu'il ait dit en rendant l'esprit que tout était consommé, cela ne s'entendait que de ses souffrances, et non pas de son amour qui ne finira jamais suivant ces paroles de saint Paul: *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles* (*Hebr.*, XIII, 8). Ainsi tel qu'il a été pendant sa vie pour ceux qui l'aimaient, tel il est maintenant et sera toujours pour ceux qui l'aimeront et le chercheront. Rendez-donc, mon ame, de continuelles actions de grâces à cet ami incomparable et à ce souverain maître de l'univers.

AVIS
POUR VIVRE D'UNE MANIÈRE CHRÉTIENNE

1. Comme le salut est une affaire qui importe de tout, il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre et d'efforts qu'il ne faille faire pour y réussir, puisque Jésus-Christ a dit lui-même que l'entrée du chemin qui y conduit est étroite, et que l'on a besoin de beaucoup de courage pour y entrer.

2. Il faut se détacher autant que l'on peut de l'affection de tout ce qui ne regarde que cette vie, parce que le soin des choses du siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole de Dieu et l'empêchent de porter le fruit qu'elle doit produire dans les âmes, selon ces paroles de Notre-Seigneur : *Ne vous mettez point en peine de ce qui regarde le soutien de votre vie* (*Luc.*, XII, 22). La raison en est évidente, puisque l'on ne saurait s'appliquer en même temps à deux choses qui se contrarient et qu'ainsi il faut, pour bien servir Dieu, renoncer aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs pour se contenter de ce qui est purement nécessaire.

3. Il faut choisir pour confesseur un homme de bien et capable, lui faire une confession générale : se mettre pour cela dans le même état que si l'on était malade à l'extrémité et abandonné des médecins, et se disposer à rendre de bon cœur son âme entre les mains de Dieu quand il lui plaira de nous appeler à lui.

4. On ne doit perdre un seul moment de travailler à se corriger de toutes ses imperfections, et pour cela prendre extrêmement garde à tout ce que l'on dit et que l'on fait chaque jour et s'en rendre compte dans l'examen du soir; de même que si l'on était gouverneur du fils d'un prince, on veillerait sur ses actions sans lui laisser rien faire de mal dont on ne le reprît. Il faut pour cela conserver le souvenir de ses fautes, afin de s'en confesser en peu de paroles avec un sincère repentir de les avoir commises et une ferme résolution de s'efforcer de n'y plus retomber; après quoi on doit se mettre l'esprit en repos et s'endormir dans la paix du Seigneur.

5. Il faut se confesser et recevoir Notre-Seigneur à Pâques et dans les dix ou douze autres principales fêtes de l'année, parce que si l'on communiait plus rarement, on aurait peine à se souvenir des bonnes résolutions que l'on aurait faites dans les communions précédentes si éloignées les unes des autres. On doit toujours travailler à s'avancer dans le chemin du ciel, comme si l'on ne faisait que de commencer, et pour ce sujet, se confesser brèvement à quelque bon confesseur, autant de fois qu'il le jugera à propos, s'il est aussi sage et aussi désintéressé qu'il le doit être.

6. Il faut en chaque jour prendre quelque temps et choisir quelque lieu retiré pour lire des livres de piété et s'occuper à la méditation de quelque point de la passion de Jésus-Christ et particulièrement de celui de sa mort ; car c'est principalement avec ce divin Sauveur qu'il faut chercher à se consoler, lui parler avec une entière effusion de cœur, mettre sa confiance en sa bonté et en son assistance; le prier de nous honorer de son amitié ; lui rendre grâces de tant d'obligations dont nous lui sommes redevables, et aimer également d'être avec lui tant dans la joie que dans la tristesse, en le remerciant de l'une et lui demandant du soulagement dans l'autre; mais au lieu d'avoir pour but dans ces lectures le desir de se rendre savant, on ne doit y rechercher que de s'avancer dans la vertu et d'y apporter une grande attention à Dieu.

7. S'il n'y a rien qui nous donne du déplaisir, il faut chercher quelque sujet de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, qui a tant souffert pour l'amour de nous; et quelque peine que nous ayons ensuite, soit corporelle ou spirituelle, la recevoir avec joie de la main de Dieu et la lui offrir de tout notre cœur le matin en se levant, comme aussi tout ce qui nous arrivera de fâcheux durant le jour avec une entière confiance que c'est pour notre bien qu'il nous l'envoie.

8. Il ne faut jamais avoir rien sur le cœur de contraire à la charité pour notre prochain, mais l'assister autant que nous le pourrons, soit par nos aumônes, nos consolations, notre conseil, nos amis, notre faveur ou en quelque autre manière que ce soit, puisque ceux-là recevront miséricorde qui auront fait miséricorde, et que ceux qui ne l'auront point faite n'en recevront point.

9. Quant à ce qui regarde le fond de notre conscience, il faut choisir pour directeur et pour guide quelque prêtre savant et expérimenté dans les choses de Dieu, étant nécessaire pour ne se point tromper que ces deux qualités se rencontrent ensemble; que si, après avoir instamment demandé à Dieu de nous le donner, il nous accorde cette grâce, nous devons prendre une grande confiance en lui, sans lui rien cacher de ce qui se passe en nous, afin qu'en ayant une entière connaissance, il nous fortifie par ses conseils dans ce que nous ferons de bien et nous corrige dans ce que nous ferons de mal. Il ne faut rien faire d'important sans son conseil, et nous devons être persuadés que l'obéissance étant une vertu si agréable à Dieu, il lui mettra dans le cœur et dans la bouche ce qui sera nécessaire pour notre salut : c'est le moyen d'éviter de tomber dans l'une ou l'autre de ces deux extrémités : l'une, de ceux qui disent n'avoir point besoin du conseil des hommes, parce que Dieu lui-même les conduit et que cela leur doit suffire; et l'autre de ceux qui suivent si aveuglément les conseils des hommes, sans rapport à Dieu, qu'ils tombent dans cette malédiction prononcée par un prophète : *Maudit soit l'homme qui se confie entièrement en l'homme* (*Jerem.*, XVII, 5); car l'on évite le premier de ces deux périls en se mettant sous la conduite d'un homme; et on se garantit du second en ne mettant pas sa confiance dans sa sagesse et sa conduite, mais en Dieu qui nous parle et nous conduit par son entremise. Nul autre chemin n'est sans doute plus assuré pour accomplir la volonté de Dieu que cette humble obéissance, si recommandée par tous les saints et si pratiquée par eux, comme les vies des saints Pères des déserts nous le font voir. Mais parce qu'il est fort difficile de trouver de si excellents directeurs, si Dieu nous fait la grâce d'en rencontrer un entre mille, il faut, sans mal juger des autres ni les blâmer, lui obéir en son nom avec une grande humilité.

Nous devons nous contenter de l'état où il plaît à Dieu de nous mettre; nous acquitter avec un grand soin des devoirs auxquels il nous

oblige ; nous défier de notre faiblesse, et vivre dans la confiance que Dieu achèvera en nous ce qu'il y a commencé, afin de n'excéder ni dans la joie des faveurs qu'il nous fait, ni dans l'appréhension de n'y pas répondre comme nous le devrions, mais marcher entre la crainte et l'espérance, jusqu'à ce que le parfait amour fasse dans le ciel cesser la crainte, et que l'espérance fasse place à la jouissance d'un bonheur éternel.

10. S'accoutumer à ne pas trop exagérer les choses, et n'entreprendre rien sans l'avoir auparavant beaucoup recommandé à Dieu.

11. Lorsque nous ne pouvons assister dans leurs nécessités ceux qui ont recours à nous, il faut les adresser aux personnes qui ont moyen de le faire et tâcher de les consoler.

12. Le moyen de vivre en repos est de conformer nos désirs à la volonté de Dieu.

13. Comme on ne doit jamais désirer ni procurer un bien par de mauvais moyens, on ne saurait trop éviter ces désirs violents qui peuvent causer tant de maux.

14. Il faut demander pardon à Dieu du passé, et attendre tout de son infinie miséricorde.

15. On doit beaucoup recommander à Dieu le présent et l'avenir, et bannir de son esprit la crainte inutile des choses incertaines et ces soins qui ne font que troubler le repos de l'âme.

16. Il faut dans toutes nos pensées, nos paroles et nos actions, avoir pour objet la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté.

17. Avant que d'entreprendre une chose, il faut examiner avec grand soin et sans passion quelle est la fin qui nous y porte, et éviter ainsi de se tromper.

18. On ne saurait trop éviter de fermer l'oreille à la parole de Dieu, d'être insensible aux remords de la conscience, et de se laisser emporter à ses premiers mouvements : il faut pour cela avoir toujours devant les yeux ces paroles de l'Écriture : *Soyez soumis au Seigneur, votre Dieu, et priez-le.*

19. Évitez également la brutalité et la flatterie : rendez à chacun l'honneur qui lui est dû, sans que votre bonne ou sa mauvaise fortune vous en fasse rien diminuer, puisque autrement vous lui donneriez sujet de vous haïr. Soyez véritables en toutes choses, et n'ayez pas moins d'aversion pour l'hypocrisie que pour le mensonge.

20. Prenez bien garde de ne point donner de scandale ni de mauvais exemple. N'affectez point de paraître singulier, et travaillez autant que vous le pourrez à ne donner, pour peu que ce soit, aucun mécontentement et déplaisir à personne, ni sujet de croire que vous le méprisez.

21. Ne rebutez personne, quelque peu considérable qu'elle puisse être. Ne jugez jamais sur les apparences extérieures, et réservez toutes choses en leur temps. Rejetez promptement les soupçons mal fondés et les tentations Soyez aussi attentif à ce que vous faites que si c'était la dernière action de votre vie, et ne soyez jamais cause de troubler votre paix et celle d'autrui.

22. Ne désirez que le nécessaire, et renfermez-le dans les bornes les plus étroites que vous pourrez, en vous contentant de la vie et du vêtement.

23. Ne parlez point, si l'on ne vous y oblige ; n'entrez point en tiers dans un entretien où vous n'êtes pas appelé, et que vos paroles n'aient rien que de doux, de tranquille et de paisible.

24. Ne vous hâtez point de changer de lieu et d'une compagnie qui vous est connue, pour passer en d'autres qui ne vous le sont pas, quittant ainsi le certain pour l'incertain, de peur qu'il ne vous ar-

rive que, voulant éviter une incommodité, vous ne tombiez dans une plus grande ; mais témoignez de la fermeté, et ne faites rien sans le demander à Dieu et le prier de vous inspirer ce qui vous sera le plus utile.

25. Ne remettez jamais au lendemain le bien que vous pouvez faire présentement, puisque chaque jour porte avec soi l'obligation de satisfaire à ce que l'on doit.

26. Après avoir donné à votre corps ce dont il aura besoin sans superfluité, ne le croyez pas, s'il tâche de vous persuader d'avoir besoin de davantage pour soutenir ses forces.

27. Lorsque votre corps s'acquittera lâchement de son travail ordinaire, sous prétexte d'être las et d'avoir besoin de quelque soulagement, au lieu de vous laisser aller à sa mollesse, redoublez votre courage et vos efforts par votre confiance en Dieu, et dites à ce paresseux de faire ce qu'il est obligé de faire.

28. Ne soyez jamais entièrement inutile.

29. Pour sortir avec honneur d'une dispute, évitez de contester avec une trop grande opiniâtreté.

30. Avant que de sortir de votre logis et même de votre chambre, pensez bien à ce qui vous porte à en sortir et où vous voulez aller.

31. Ne dites jamais rien dont vous ayez sujet de vous repentir.

32. Si une personne vous presse avec une très-grande instance de la confesser, ne le lui refusez pas. Car il arrive souvent de forts grands biens de semblables confessions.

AUTRES AVIS

POUR VIVRE D'UNE MANIERE CHRÉTIENNE.

1. Il faut tâcher d'avoir continuellement dans l'esprit qu'un Dieu en trois personnes et seul en essence étant partout, il est dans notre cœur et dans quelque autre lieu que ce puisse être. Ce qui nous oblige à demeurer dans un profond respect en la présence d'un si grand monarque, et à ressentir une extrême joie de cette grandeur et de cette gloire infinie dont notre foi nous apprend qu'il jouit dans la plénitude de ses richesses éternelles. C'est l'instruction que Tobie donnait à son fils lorsqu'il lui disait : *Ayez sans cesse Dieu devant les yeux*, et ce que les autres saints patriarches exprimaient par ces paroles : *Je suis toujours en la présence du Dieu vivant.*

2. Il faut le matin, aussitôt après s'être levé, se recueillir durant une heure ou davantage en quelque lieu retiré ; se tenir en la présence de Notre-Seigneur, soit à genoux ou autrement, en la manière que je viens de dire : reconnaître qu'étant pécheur on est indigne de paraître devant lui ; méditer avec tranquillité quelque endroit de la Passion, en considérant tout ce qui s'y est passé comme si on le voyait de ses yeux, et surtout l'extrême amour que notre Sauveur nous y a témoigné, pour suivre en cela le conseil que saint Pierre nous donne.

3. Il faut le soir penser en la même manière à la mort, comme si l'on en était à la veille, et, pour cela, se représenter particulièrement les tentations que l'on aura alors à soutenir, les douleurs et l'agonie causées par la séparation de l'âme d'avec le corps ; que ce dernier sera la pâture des vers dans le tombeau ; le compte si exact et si rigoureux que l'on se trouvera obligé de rendre à Dieu du profit que l'on aura fait

des bonnes inspirations qu'il nous a données; les tourments de l'enfer et la félicité du paradis, et implorer ensuite l'assistance de Dieu, afin qu'il lui plaise de nous faire miséricorde dans ce jour épouvantable. C'est le conseil que l'Ecclésiastique nous donne par ces mots : *Représentez-vous continuellement ce qui se passera à votre mort et après votre mort, et vous ne pécherez point* (*Eccli.*, VII).

4. Confessez-vous et communiez souvent, parce que, dit saint Bernard, *une fréquente confession est comme un préservatif qui entretient la grâce de Dieu par la honte que l'on a de s'accuser si souvent d'une même chose.* Mais il faut choisir un homme de bien et savant par le conseil duquel on s'approche de cet auguste sacrement; d'où saint Chrysostome dit que *nous sortons comme des lions rugissants qui font trembler les démons.* A quoi saint Bernard ajoute qu'*elle nous détache entièrement du désir de commettre des péchés mortels, et fait que nous en commettons moins de véniels;* ce qui nous oblige à recevoir souvent cette divine nourriture si nous voulons nous avancer dans la piété.

5. Il faut détourner nos yeux de la vue de la vie des autres pour n'être attentifs qu'à considérer ce qui se passe dans nous-mêmes. Renoncer au péché mortel avec lequel aucun bien ne peut compatir dans une âme. S'efforcer d'imiter les actions vertueuses des autres. Avoir compassion du mal qu'on leur voit faire. Reconnaître que nous en ferions encore plus qu'eux, si Dieu ne nous en préservait. Lui rendre grâces de cette assistance qu'il nous donne, et lui demander miséricorde pour notre prochain avec la compassion que nous devons avoir de lui, comme étant notre frère, parce que, dit saint Grégoire, *la véritable sainteté donne des sentiments de pitié pour les faibles et pour les pauvres, au lieu que la fausse n'en donne que de mépris et d'indignation.*

6. Il faut, suivant l'avis de saint Paul aux Hébreux, avoir toujours les yeux arrêtés sur Jésus-Christ, auteur de notre salut, le prendre pour le seul modèle que nous devons imiter dans toutes nos actions, et avoir une telle confiance en la vérité de ses commandements et de ses conseils, que la chute de qui que ce soit, et quelque vertueux que parussent être ceux qui les font, ne nous fasse point abandonner la résolution de les observer, en nous souvenant que ce divin Rédempteur nous a avertis qu'il viendra avant le jugement de faux prophètes, et qu'ainsi nous devons être persuadés que ces chutes n'arrivent pas du recueillement et de l'oraison qu'on a vu pratiquer à ces personnes, mais de leur orgueil qui s'y est mêlé. Car, par ce moyen, au lieu d'entrer dans le découragement par la considération de leurs chutes, elles nous seront un sujet de nous humilier encore davantage.

7. Il ne faut pas moins fuir la compagnie des méchants que des démons, parce, dit David, que *leur bouche est comme un sépulcre ouvert d'où sortent ces paroles impudiques et criminelles,* que saint Paul nous avertit, *qui corrompent les bonnes mœurs.*

8. On doit avoir un très-grand soin d'éviter le murmure et de faire du mal à qui que ce soit. Car Dieu a dit par un prophète : *Faire du tort à son prochain est comme toucher la prunelle de mes yeux.* Que si d'autres murmurent et que l'on ait sujet de croire qu'en les en reprenant, ils pourront s'en corriger, il le faut faire. Sinon on doit se contenter de faire paraître sur son visage le déplaisir que l'on en a, parce que saint Bernard dit *qu'il doute lequel des deux pèche davantage, ou celui qui murmure, ou celui qui ne souffre point de peine de l'entendre murmurer.*

9. La charité que nous devons avoir pour notre prochain, nous oblige à tâcher de lui faire tous les jours quelque aumône corporelle ou spi-

rituelle, puisque Jésus-Christ a dit *que l'amour que nous aurons les uns pour les autres fera connaître que nous sommes ses disciples. Mais c'est par des actions et non pas par des paroles* que saint Jean nous apprend *que nous devons témoigner cet amour.*

10. Au lieu d'arrêter nos yeux sur nos œuvres, nous devons être persuadés, comme l'a dit Isaïe, qu'elles sont pleines de corruption, et mettre toute notre confiance dans les actions et les mérites de Jésus-Christ par l'assurance que nous sommes obligés d'avoir que l'amour que son Père éternel lui porte est si grand, qu'il nous fera, en sa considération, miséricorde en ce monde, et nous donnera la gloire en l'autre, à cause, dit saint Pierre, que n'y ayant point de salut que par Jésus-Christ, nous devons, dans toutes nos prières, le prendre pour intercesseur, et l'on ne saurait trop peser ce dernier avis et le premier.

TRAITÉ

QUI PORTE POUR TITRE :

AUDI, FILIA, ET VIDE.

Tout cet ouvrage n'est que l'explication de ces douzième et treizième versets du psaume XLIV : *Ecoutez ma fille : ouvrez les yeux, et prêtez l'oreille : oubliez votre nation et la maison de votre père ; et alors le roi concevra de l'amour pour votre beauté* (1).

CHAPITRE PREMIER.

Des divers langages que le péché a introduits dans le monde.

Fidèle Epouse de Jésus-Christ, ces paroles de David que je viens de rapporter et que j'ai prises pour sujet de ce traité, sont adressées par ce saint prophète, ou pour mieux dire, Dieu les a adressées par lui à toute l'Eglise chrétienne, pour lui apprendre ce qu'elle doit faire pour gagner l'affection de Jésus-Christ, ce grand roi à qui elle est redevable de tous les biens qu'elle possède. Or, comme vous êtes par sa miséricorde l'une des âmes qui composent cette Eglise, j'ai cru vous devoir expliquer ces paroles, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit, afin qu'il conduise ma plume et prépare votre cœur de telle sorte que je n'écrive rien dont vous ne puissiez tirer de l'avantage ; mais que ce que je vous dirai et l'usage que vous en ferez, tourne à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de sa sainte volonté.

La première chose dont ces paroles nous avertissent, est de les écouter : et cela avec grand sujet, parce que saint Paul nous apprenant que la foi, qui est le principe de la vie spirituelle, entre dans l'âme par l'ouïe, la raison veut que l'on commence par nous avertir de ce que nous devons premièrement faire, puisqu'il nous serait fort inutile que la voix de la vérité divine frappât nos oreilles extérieures, si elle ne se faisait point entendre aux oreilles de notre cœur ; et le prêtre aurait en vain, dans notre baptême, mis son doigt dans nos oreilles en leur commandant de s'ouvrir, si elles demeuraient fermées et sourdes à la parole de Dieu, et que l'on pût dire de nous ce que David a dit des idoles :

(1) Encore que ce Traité, qui porte pour titre : *Audi, Filia*, comprenne diverses matières, néanmoins les cent treize chapitres qu'il contient, allant tout de suite dans l'Espagnol sans aucune distinction, on a été obligé de suivre le même ordre dans cette traduction, afin que, lorsqu'on la voudra conférer avec l'original, on le puisse faire sans peine par le rapport qu'il y aura entre les chapitres.

Elles ont des yeux et ne voient point ; elles ont des oreilles et n'entendent point (*Psal.* CXIII, 13).

Mais, parce qu'il y a des personnes dont les discours sont si dangereux, qu'ils causent la mort comme ceux des syrènes, aux personnes qui les écoutent, il importe de savoir qui sont ceux que nous devons écouter et ceux que nous devons éviter d'entendre.

Tous les hommes continuèrent à ne parler que la langue qu'ils avaient apprise d'Adam et d'Eve, jusqu'à ce que, pour punition de l'orgueil qui les porta à édifier la tour de Babel, Dieu fit que les langues se trouvèrent confondues et si diversifiées, qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres.

Il paraît par là que, tandis que ces deux auteurs de la race de tous les hommes demeurèrent soumis à leur Créateur, l'uniformité et la paix régnaient dans leurs âmes et dans toutes leurs actions. Ils étaient bien avec Dieu, bien avec eux-mêmes ; et dans l'état de cette heureuse innocence, la partie inférieure obéissait sans peine à la supérieure. Mais un orgueil criminel ne leur eut pas plutôt fait mépriser le commandement de Dieu, qu'ils tombèrent et nous firent tomber avec eux dans toutes sortes de maux et dans une aussi grande confusion et d'aussi grands troubles intérieurs, que cette confusion des langues en a été une image extérieure.

Or, quoiqu'il soit difficile de trouver de l'ordre dans une chose aussi désordonnée qu'est cette diversité de langages, néanmoins, pour y en mettre quelqu'un, nous les réduirons à trois : qui sont le langage du monde, le langage de la chair et le langage du démon. Le premier, selon la pensée de saint Bernard, ne parle que de choses vaines ; le second, que de choses agréables, et le troisième, que de choses mauvaises et qui ne donnent enfin que du dégoût.

DU LANGAGE DU MONDE.

CHAPITRE II.

Que nous ne devons pas écouter le langage du monde, mais mépriser ce vain honneur qui a tant de pouvoir sur l'esprit des hommes. Et quelle sera la punition de ceux qui l'aiment.

Comme le langage du monde n'est que mensonge et ne tâche, pour nous tromper par de fausses apparences, qu'à nous détourner de la vérité qui est réelle et subsistante, nous devons bien nous garder, ma chère fille, de l'écouter. Car il nous porte à nous éloigner de Dieu et du désir de lui obéir en observant ses commandements, pour ne penser qu'à plaire au monde ; et il imprime dans notre cœur une telle passion d'être estimés et honorés, qu'il nous rend semblables par notre orgueil à ces anciens Romains, dont saint Augustin dit : *Qu'ils ne désiraient de vivre que pour arriver à la gloire, et n'appréhendaient point de mourir pour en acquérir.*

Ainsi, on met l'honneur à un si haut point, que l'on ne peut souffrir la moindre parole qui marque quelque mépris ; et l'on est en cela si délicat, qu'il est presque impossible d'éviter qu'il n'échappe quelques mots dont les personnes du monde s'offensent, quoique l'on n'ait aucun dessein de les fâcher. Le mépris passe dans leur esprit pour une offense irrémissible ; et quand même il s'en trouve quelques-uns qui voudraient bien le supporter, leurs parents et leurs amis s'élèveraient contre eux en leur alléguant les lois du monde, qui veulent que l'on préfère l'honneur non-seulement au bien, à la femme et aux enfants, mais au salut et à Dieu même.

Détestable idole d'un faux honneur, que les opprobres soufferts par Jésus-Christ en la croix devraient nous faire abhorrer, quel épouvantable sacrilége est celui d'oser vous placer dans le cœur d'un chrétien,

qui est le temple du Dieu vivant, et de vouloir, comme l'Antechrist, que vous y soyez même préféré à ce Rédempteur de l'univers ! Qui vous a rendu si hardi que de vouloir entrer en comparaison avec lui, et d'oser même prétendre de régner, à son préjudice, dans quelques âmes ? N'est-ce pas renouveler l'outrage qui lui fut fait, lorsqu'en demandant la liberté de Barrabas, on préféra un voleur à lui (*Matth.*, XXVII) ? Malheureux honneur, qui pourrait exprimer jusqu'où va ta tyrannie envers ceux qui te reçoivent pour maître, et avec quelle promptitude ils t'obéissent et te servent, quelques difficultés qui s'y rencontrent !

Lorsque les Israélites pressèrent Aaron de leur faire une idole, il crut qu'il les détournerait de ce dessein, en leur demandant pour ce sujet les pendants d'oreilles d'or de leurs femmes et de leurs enfants, parce qu'ils ne pourraient s'y résoudre (*Exod.*, XXXII, 2) ; mais ils les lui donnèrent avec joie, ne trouvant rien de difficile, pourvu qu'ils eussent une idole à qui ils pussent sacrifier. Ainsi il arrive souvent qu'encore que quelques-uns reconnaissent que ce faux honneur n'est qu'une chimère, et qu'ils n'ont, pour s'affranchir de son esclavage, qu'à y renoncer, leur faiblesse est si grande, qu'ils aiment mieux continuer d'agir contre l'honneur de Dieu, que de se mettre l'esprit en repos et lui rendre l'honneur qui lui est dû en méprisant ce vain fantôme, et tombent en cette sorte dans la malédiction prononcée de Dieu par un prophète contre ceux dont il dit que, pour punition de leurs péchés, ils serviront jour et nuit à de faux dieux (*Jerem.*, V). On peut aussi dire d'eux ce que saint Jean dit de quelques-uns des principaux d'entre les Juifs, qu'ils croyaient en Jésus-Christ, mais que des respects humains les empêchaient de témoigner qu'ils préféraient l'honneur de Dieu à celui des hommes (*Joan.*, XII), puisque l'on voit que, pour n'être pas méprisés des hommes, ils méprisent Dieu en n'osant observer ses commandements. Mais quoi qu'ils fassent et quelque estime qu'ils aient de ce faux honneur, cette sentence prononcée contre eux par Jésus-Christ, leur souverain juge, demeurera ferme et immuable : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et de ses saints anges* (*Luc*, IX, 26). Ce sera alors que ces esprits bienheureux et tous les saints diront comme David : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables* (*Psal.* CXVIII, 137). Car si des vers de terre croient qu'il leur soit honteux de suivre ce Roi des rois tout éclatant de gloire et de majesté, doit-on s'étonner qu'il ait honte de les souffrir en sa compagnie et en celle de ses saints ? et peut-on penser sans trembler à la manière épouvantable dont les adorateurs du faux honneur de l'orgueilleuse Babylone seront précipités dans les enfers, pour y être tourmentés éternellement avec le superbe Lucifer ?

Que personne donc ne se trompe en s'imaginant que l'amour de l'honneur du monde ne soit pas un très-grand péché, puisque Notre-Seigneur, qui pénètre jusque dans les replis du cœur les plus cachés, a dit en parlant aux Pharisiens : *Comment pouvez-vous croire en moi, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul* (*Joan.*, V, 44) ? Puisque cette damnable passion de l'honneur du monde est si puissante qu'elle est capable de nous empêcher de croire en Jésus-Christ, quelle horreur ne devons-nous pas en avoir ? Et saint Augustin n'a-t-il pas eu raison de dire qu'il faut l'avoir éprouvé, pour connaître jusqu'à quel point va le pouvoir qu'elle a de nous perdre ?

CHAPITRE III.

Des moyens qui peuvent nous aider à mépriser le faux honneur. Et que les abaissements de Jésus-Christ nous peuvent donner la force de le surmonter.

La seule lumière de la raison devrait nous fortifier contre un aussi

grand mal qu'est celui de l'amour de l'honneur du monde, puisqu'elle le condamne et nous apprend qu'en faisant des choses dignes d'honneur, nous devons mépriser l'honneur; parce que la marque d'une grande âme est de nous élever également au-dessus de l'honneur et du mépris que l'on fait de nous pour n'estimer que la vertu. Mais si cette considération ne suffit pas à un chrétien pour n'avoir point de vanité, il n'a qu'à regarder Jésus-Christ attaché à la croix pour voir qu'il y fut déshonoré, de telle sorte que les outrages qu'on lui fit furent aussi excessifs que ses tourments, et que ce ne fut pas sans raison qu'il choisit une mort si ignominieuse. Car connaissant que cet amour de l'honneur a pris un tel empire sur le cœur de plusieurs, qu'autant qu'ils s'exposent volontiers à la mort pour acquérir de l'honneur, ils la fuient lorsqu'elle est accompagnée de quelque déshonneur, il a voulu, pour nous faire voir que l'un ne doit pas plus nous étonner que l'autre, choisir le supplice de la croix qui n'était pas moins infâme que douloureux. Ouvrez donc les yeux, ma fille, pour considérer en cet état Jésus-Christ, traité comme le dernier des hommes, injurié, moqué et blasphémé en mille manières. C'est ainsi qu'il a accompli ce qu'il avait dit : *Qu'il ne cherchait point sa propre gloire* (*Joan.*, VIII, 50). Imitez-le, et, considérant avec attention de quelle sorte on l'a traité dans Jérusalem comme un malfaiteur, soyez remplie de confusion quand on vous rend de l'honneur, ou que vous vous sentez touchée de quelque désir d'en recevoir, et dites, en jetant un profond soupir : Quelle douleur doit être plus grande que la mienne lorsque je vois, Seigneur, que l'on vous accuse d'être un méchant, et que l'on veut me faire croire que je suis bonne ? Ce sera le moyen, non-seulement de ne vous point faire rechercher l'honneur du monde, mais de vous faire désirer d'être méprisée pour être conforme à Notre-Seigneur, que l'Écriture nous apprend qu'il y a tant d'honneur de suivre (*Eccl.*, III). Vous direz alors avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis morte et crucifiée pour le monde* (*Gal.*, VI, 14). Et vous désirerez alors d'accomplir ce que dit le même Apôtre : *Sortons hors le camp pour aller au-devant de Jésus-Christ, afin de l'imiter dans le mépris qu'il a volontairement souffert* (*Hébr.*, XIII, 13).

Que si la passion de ce vain honneur du monde est si puissante, l'exemple et la grâce de Jésus-Christ doivent être beaucoup plus puissants pour la vaincre et la déraciner de notre cœur, en nous faisant considérer comme une chose horrible qu'un chrétien demeure encore attaché à ce faux honneur, lorsqu'il voit que son Sauveur et son maître, bien qu'il soit le roi de gloire, l'a tellement méprisé, qu'il s'est abaissé jusqu'à souffrir de si grands outrages, et que pour nous exhorter à détruire cette idole, il a ajouté à son exemple ces paroles : *N'appréhendez rien; j'ai vaincu le monde* (*Joan.*, XVI); ce qui est comme s'il disait : Il est vrai qu'avant que je fusse descendu du ciel pour venir sur la terre, il était difficile de ne se pas laisser surprendre aux artifices du monde, de haïr ce qu'il estime, et d'aimer ce qu'il hait. Mais depuis qu'après avoir employé contre moi toutes ses forces, inventé de nouveaux tourments pour m'accabler, et usé de tous les outrages imaginables, non-seulement j'ai résisté à tous ses efforts, souffert toutes ses injures et tous ses mépris, mais l'ai terrassé, l'ai vaincu, et vous ai fait connaître sa faiblesse, qui vous empêche, chrétiens, de le vaincre et de le fouler aux pieds par mon assistance ?

Ne devons-nous pas considérer que, puisque le monde a méprisé le Fils unique de Dieu qui est l'éternelle vérité et le bien suprême, on ne doit faire aucun cas de lui, ni ajouter aucune foi à ses promesses ; mais, qu'au contraire, voyant qu'il a été si aveugle que de ne pas aper-

cevoir une si claire lumière, et ne pas honorer celui qui mérite souverainement de l'être, nous sommes obligés d'improuver ce qu'il approuve, de haïr ce qu'il aime, de mépriser ce qu'il estime, de fuir ce qu'il recherche, et de regarder comme une marque de l'amour que Jésus-Christ nous porte, d'être méprisés et haïs par celui dont il a été lui-même méprisé et haï?

On peut juger par ce que je viens de dire, qu'ainsi que ceux qui sont enchantés de l'amour du monde, n'ont point d'oreilles pour entendre la vérité et la parole de Dieu, ceux qui font profession d'être à Dieu ne doivent point aussi en avoir pour écouter et ajouter foi aux mensonges et aux tromperies du monde. Car soit qu'il nous caresse ou nous persécute, qu'il nous flatte ou nous menace, qu'il tâche de nous épouvanter ou de nous gagner par la douceur, il est toujours artificieux et ne pense qu'à nous tromper. Nous éprouvons si souvent qu'il n'est que mensonge, que si un homme avait seulement agi une fois avec nous en la même sorte qu'il y agit toujours, nous ne nous fierions jamais en lui, et à peine le croirions-nous, quand même il dirait la vérité. Mais quelque méchant que soit ce monde, il ne saurait nous faire de mal, puisqu'il ne saurait nous faire perdre la grâce de Dieu, ni seulement faire tomber un cheveu de notre tête, s'il ne lui en donne la permission (*Matth.*, X). Que s'il voulait nous persuader le contraire, ne le croyons pas, et ne soyons pas si lâches que de n'oser combattre un ennemi si peu redoutable.

CHAPITRE IV.

En quelle manière et pour quelle fin il est permis de désirer l'honneur: et que les charges honorables sont extrêmement dangereuses.

Pour mieux comprendre, ma chère fille, ce que je viens de vous dire, vous devez savoir que l'on peut en deux manières aimer l'honneur et être bien aise d'être estimé : l'une, en s'arrêtant seulement à cela sans passer plus outre, ce qui est très-mauvais; et l'autre, en n'y étant porté que pour quelque bonne fin ; ce qui n'est ni mauvais ni blâmable. Car, il est certain qu'un homme élevé dans une charge qui lui donne moyen de faire beaucoup de bien peut désirer d'être estimé et honoré, afin de servir plus utilement le public, puisque si on le méprisait, on ne tiendrait compte de ses ordres quelque justes qu'ils fussent (*Eccl.*, XLI). Aussi l'Ecriture sainte oblige, non-seulement les personnes établies en autorité, mais généralement tous les fidèles d'avoir soin de leur réputation, non pas tant pour leur considération particulière, que parce que leur conduite doit être telle que ceux qui en ont connaissance ou qui en entendent parler aient sujet d'en louer Dieu, de même qu'on lui rend grâces de la fertilité d'un arbre qui porte d'excellents fruits. Jésus-Christ nous l'a recommandé lui-même en ces termes : *Votre lumière doit luire devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Père qui est dans le ciel* (*Matth.* V, 16).

C'a été cette intention de référer à la gloire de Dieu et à l'utilité du prochain l'estime que l'on fait de nous, qui a porté saint Paul à déclarer les faveurs secrètes et les grâces si extraordinaires que Dieu lui avait faites, sans appréhender pour cela de contrevenir à ce passage de l'Ecriture : *Que ce soit d'autres qui vous louent et non pas vous-mêmes.* (*Prov.*, XXVII). Car il rapporte toutes ces faveurs qu'il avait reçues de Dieu sans s'en rien attribuer et comme si elles ne le regardaient point, pratiquant en cela l'avis qu'il donne aux Corinthiens : *Ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point; ceux qui pleurent comme ne pleurant point; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point* (I *Cor.*, XIX, 29) ; et de même du reste. En quoi il montre que pour faire un bon usage des choses temporelles, soit favorables ou con-

traires, il n'y faut point attacher son cœur, mais les considérer comme vaines et de peu de durée. Ainsi, quand ce grand Apôtre parlait de lui-même d'une manière si avantageuse, non seulement il méprisait l'honneur, mais il aimait le mépris et réputait à gloire d'être déshonoré pour l'amour de Jésus-Christ, parce qu'il considérait comme le plus grand de tous les honneurs d'avoir quelque part à sa croix.

Ceux qui sont dans une si sainte disposition peuvent sans crainte recevoir de l'honneur et parler d'eux-mêmes d'une manière qui leur est avantageuse, à cause qu'ils n'agissent de la sorte que pour quelque bonne fin. Mais, comme il faut pour cela avoir beaucoup de vertu, il s'en trouve peu qui en soient capables, parce, comme dit saint Chrysostome, *qu'il n'est pas moins difficile de recevoir des honneurs sans s'y affectionner, que d'être avec de belles femmes sans trop arrêter quelquefois sa vue sur elles.* Et l'expérience nous apprend qu'il arrive rarement que les honneurs et les dignités rendent vertueux ceux qui ne l'étaient pas; au lieu qu'il n'est que trop ordinaire que de bons qu'ils étaient auparavant, ils deviennent méchants, à cause qu'il faut avoir beaucoup de force pour soutenir le poids de l'honneur, et qu'il donne des occasions de faire des chutes. Sur quoi saint Jérôme dit : *Il n'y a pas sujet de s'étonner que les montagnes les plus hautes soient les plus battues des vents ; et il faut sans doute avoir beaucoup plus de vertu pour commander que pour obéir.*

Jésus-Christ, notre souverain maître, refusa la qualité de roi, quoiqu'étant la sagesse éternelle, il pût régner parfaitement. Mais il voulut par cette conduite nous apprendre qu'après l'avoir vu refuser un honneur qui était pour lui sans péril, nous ne saurions, faibles comme nous sommes, en recevoir qui ne nous mette en grand péril.

Que si après un tel exemple que celui que Jésus-Christ nous a donné, on ne peut sans une très-grande hardiesse accepter les honneurs qui nous sont offerts; que dirons-nous de ceux qui les désirent et qui les recherchent; et qui peut exprimer quel mal c'est que de les acheter à prix d'argent? On ne saurait assez s'étonner qu'il se trouve des personnes qui pouvant aller sûrement par terre s'embarquent sur la mer, non-seulement lorsqu'elle est calme, mais lorsqu'elle est agitée de continuelles tempêtes. Et saint Grégoire ne dit-il pas : Que *l'autorité que donnent les grandes charges est la tempête de l'âme?* Que sera-ce donc, si outre tant de travaux et de périls où ceux qui sont élevés dans ces grandes dignités sont exposés, nous considérons cette épouvantable menace que Dieu fait dans l'Ecriture et à laquelle si peu de personnes font attention : *Ceux qui auront été établis en autorité sur les autres seront très-sévèrement jugés* (*Sap.*, VI) ? Quelles paroles ! Car si le jugement ordinaire de Dieu est si redoutable que même les plus vertueux tremblent et disent : *N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur* (*Ps.* CXLII) ; est-il possible qu'il se trouve des personnes assez hardies pour ne point appréhender un jugement si extraordinaire et si rigoureux (I *Reg.*, X) ?

L'exemple de Saül ne devrait-il pas les faire trembler? Ce prince, bien loin de désirer d'être roi, se cacha après qu'on l'eut choisi pour régner, et ne fut trouvé que parce que Dieu fit connaître le lieu où il s'était retiré. Néanmoins, la grandeur d'une telle dignité et les périls auxquels elle expose ceux qui y sont élevés, le firent tomber d'une manière si déplorable, qu'ayant été abandonné de Dieu, la fin de sa vie fut aussi malheureuse que le commencement de son règne avait par son assistance été heureux et glorieux. Que sera-ce donc de ceux qui, au lieu d'avoir été appelés, comme lui, dans les charges honorables, les désirent et les recherchent?

Il y a sujet d'admirer qu'il se trouve des gens si froids dans le ser-

vice de Dieu, que lorsqu'on leur propose de faire quelque bonne œuvre, ils demandent, afin de s'en excuser, du temps pour considérer à loisir si cela ne les engagerait point à quelque péché mortel; parce que, disent-ils, connaissant leur faiblesse, ils n'osent entreprendre des choses qui demandent une grande perfection, et croient se devoir contenter de marcher tout simplement dans le service de Dieu. Mais ces personnes qui témoignent tant de lâcheté lorsqu'il s'agit de s'avancer dans la vertu qu'ils pourraient acquérir avec l'assistance de Dieu, sont si hardis quand il est question d'entrer dans les charges et les emplois honorables qui ont besoin d'une grande vertu pour en bien user, qu'ils se persuadent et veulent persuader aux autres qu'ils en sont capables, et peuvent s'y engager sans rien craindre, quoique tant d'autres s'en soient mal trouvés. Ainsi le désir de l'honneur, des charges et des emplois, aveugle les hommes de telle sorte, que ceux qui n'osent entreprendre des choses bonnes, faciles et sans péril, ne craignent point d'en entreprendre de difficiles et périlleuses; et que, ne se confiant pas en l'assistance de Dieu dans de bonnes œuvres, ils se promettent hardiment qu'il les conduira comme par la main pour les rendre capables de conduire les autres, quoiqu'il puisse leur dire avec justice, que puisqu'ils se sont engagés volontairement dans le péril, c'est à eux à s'en tirer. C'est de ces sortes de personnes qu'il a dit par un prophète : *Ils règnent, mais ce n'est pas moi qui les ai mis sur le trône : ils y sont montés sans ma participation* (Osée, VIII), c'est-à-dire sans que je l'approuvasse. Il n'y a, pour ne point tomber dans un semblable malheur, qu'à considérer que Dieu, après avoir lui-même donné Saül pour roi à son peuple, lui ôta la couronne qu'il lui avait mise sur la tête, puisqu'il faudrait avoir un orgueil de démon pour se croire plus vertueux que le fut ce prince dans le commencement de son règne. En vérité, saint Augustin a eu grande raison de dire qu'*une grande autorité étant nécessaire pour bien gouverner les peuples, on doit en user lorsqu'on est appelé dans les charges éminentes; mais qu'on ne doit point les désirer.* Et il ajoute, en parlant de lui-même, qu'il désirerait, pour se sauver, d'avoir à travailler dans quelque condition basse et humble, afin d'éviter les périls qui se rencontrent dans celles qui sont élevées, et particulièrement lorsqu'elles regardent la conduite des âmes, où il se trouve tant de difficultés, qu'on peut la nommer la science des sciences.

Après un tel exemple et celui de tant d'autres saints qui, au lieu de rechercher les honneurs, les ont refusés, ne doit-on pas les fuir?

Il faut, pour entrer dans les charges, y être engagé par une inspiration de Dieu, ou par le commandement de ceux à qui l'on est obligé d'obéir, ou par le conseil de personnes sages et très-instruites de la manière dont on s'en doit acquitter, et des périls qui s'y rencontrent. Il faut en y entrant avoir toujours devant les yeux quel sera le jugement que Dieu prononcera de notre conduite dans ces emplois, afin que nul respect humain ne soit capable de nous porter à rien faire contre notre conscience.

Au défaut de ce que je viens de dire, il faut au moins avoir de si fortes conjectures que la résolution que nous prendrons d'accepter ces charges sera agréable à Dieu, que nous puissions avec quelque confiance nous engager dans un tel péril. Mais nonobstant toutes ces précautions, il ne laisse pas d'y avoir toujours sujet de craindre. C'est pourquoi il faut veiller attentivement sur nous-mêmes, et demander instamment à Dieu qu'après nous avoir assistés dans notre entrée en ces charges, il nous y assiste jusqu'à la fin, pour nous empêcher de tomber dans une condamnation éternelle. Car on en voit plusieurs qui, après avoir vécu contents dans ces emplois, voudraient à la mort n'y être jamais entrés, l'assurance dans laquelle ils croyaient aupara-

vant avoir sujet d'être se changeant alors en de grandes appréhensions et de grandes craintes; tant il est vrai que nous ne connaissons jamais si bien la vérite des choses temporelles que lorsque nous nous en éloignons par la mort, pour nous approcher du juste jugement de Dieu qui, etant la source adorable de la vérité, en juge selon la vérité.

DU LANGAGE DE LA CHAIR.

CHAPITRE V.

Qu'il faut fuir les plaisirs de la chair. Combien il est dangereux de l'écouter. Et ce que l'on doit faire pour la vaincre.

La chair ne nous parle que de plaisirs, ne nous entretient que de choses agréables, et pour s'insinuer dans notre esprit, prend quelquefois pour prétexte que les divertissements qu'elle nous propose sont nécessaires à notre santé. En quoi la guerre qu'elle nous fait est d'autant plus périlleuse, qu'il n'y a point d'armes dont il soit plus difficile de parer les coups que celles dont elle se sert pour nous combattre. Il n'en faut point de meilleure preuve que ce grand nombre d'exemples de ceux qui, après être demeurés victorieux de l'amour des richesses, du désir des honneurs et de la cruauté des tyrans, ont été vaincus par les attraits de la volupté. Il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque la chair, cette redoutable ennemie, use de tant d'artifices dans cette guerre et nous dresse tant d'embûches qu'il faut pour s'en garantir être continuellement sur ses gardes. Car qui s'imaginerait que la mort, et une mort éternelle, fût cachée sous des apparences si agréables, puisque la mort est de tous les maux le plus amer, et que rien n'est si doux que ces faux plaisirs? Ils sont comme une coupe d'or pleine d'un breuvage empoisonné dont s'enivrent ceux qui ne considèrent que cet éclat extérieur. C'est une trahison semblable à celle de Joab qui assassina Amaza en l'embrassant (II *Reg.*, XX), et à celle de Judas qui trahit son maître en le baisant (*Matth.*, XXVI). Car celui qui boit ce poison délicieux du péché mortel, fait mourir Jésus-Christ dans son âme, et se donne la mort à lui-même, parce que son âme ne tirait sa vie que de Jésus-Christ. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez* (*Rom.*, VIII). Et ailleurs : *La veuve qui vit dans les délices est morte quoiqu'elle paraisse vivante* (I *Tim.*, V, 6). Elle est vivante de la vie du corps et morte de la vie de l'âme.

Ainsi plus notre chair nous est proche, et plus nous avons sujet de la craindre, puisque Notre-Seigneur a dit que *l'on n'a point de plus grands ennemis que ses propres domestiques* (*Matth.*, XI), et que notre chair n'est pas seulement notre domestique, mais une partie de nous-mêmes. C'est ce qui a donné sujet à saint Augustin de se plaindre des combats continuels qu'il avait à soutenir contre sa chair, et de la difficulté qu'il trouvait à en remporter la victoire. On ne saurait employer des armes trop fortes contre une si puissante ennemie. Car la chasteté est un don de Dieu si précieux, qu'il ne l'accorde qu'à ceux qui s'efforcent de le mériter par des exercices pénibles, d'instantes prières et de saints travaux. Ce linceul si blanc et si pur dans lequel Jésus-Christ fut enseveli en est une figure, puisqu'il n'y fut mis qu'après avoir souffert de si grands tourments, et qu'ainsi celui qui désire d'obtenir de Dieu ce riche trésor de la chasteté, pour se rendre digne de recevoir Jésus-Christ dans son âme comme dans un second cercueil, ne doit rien trouver de difficile pour acquérir cette pureté sans prix.

Encore qu'il n'y ait personne qui ne doive se défier de soi-même et être toujours sur ses gardes dans ce qui flatte les inclinations de la

chair, néanmoins comme dans les autres sujets, on donne des pénitences proportionnées aux péchés que l'on a commis, il faut que ceux à qui cette malheureuse chair fait une plus forte guerre, fassent de plus grands efforts pour s'en défendre. Ainsi ils la doivent traiter plus rudement que ne font les autres, en retranchant de leur manger et de leur sommeil, en couchant plus durement, et en se servant même du cilice et d'autres moyens propres pour ce sujet, parce que, comme dit saint Jérôme, *le jeûne est un excellent remède contre les révoltes de la chair.* Et saint Hilarion disait à la sienne : *Je te dompterai de telle sorte que tu penseras plutôt à me demander à manger qu'à te révolter.* Et le même saint Jérôme, écrivant à la sainte vierge Eustochie, lui conseilla de renoncer dans son manger à la délicatesse avec laquelle elle avait été élevée, pour embrasser l'abstinence et le travail des mains comme un excellent moyen de conserver la chasteté. A quoi il ajoute en un autre endroit : *Que si elle s'en trouvait incommodée en sa santé, il valait mieux que son estomac s'affaiblît que non pas son âme, qu'elle commandât à son corps que de lui obéir, et que ses jambes tremblassent plutôt que sa chasteté fût chancelante.* Il est vrai qu'il lui recommande en un autre lieu de ne jeûner pas avec excès, de peur d'affaiblir son estomac, et qu'il reprend quelques autres personnes de s'être mises en hasard par de trop grandes abstinences et de trop grandes veilles de ne pouvoir plus jeûner ; ce qui montre que l'on ne saurait en cela faire une règle générale pour toutes sortes de personnes, puisque ce qui sert aux uns nuit aux autres. Sur quoi ce que l'on peut dire est que lorsque l'on se trouve pressé d'une tentation si violente, que l'on se voit dans le péril de perdre la chasteté, il vaux mieux, pour se garantir d'un si grand malheur, hasarder la vie du corps que celle de l'âme. Mais quand la tentation n'est que médiocre, et qu'ainsi le péril n'étant pas si grand, il n'est pas besoin d'en venir à une telle extrémité pour la vaincre ; il faut consulter un sage directeur touchant la manière dont on se doit conduire, et implorer avec lui dans l'oraison l'assistance de Notre-Seigneur, afin qu'il leur donne la lumière qui leur est nécessaire.

Que si saint Paul, encore qu'il fût un vase d'élection, n'osait se fier à lui-même, mais disait qu'*il châtiait sa chair et la réduisait en servitude de peur qu'après avoir prêché aux autres il fût lui-même réprouvé* (I *Cor.*, IX, 27 ; comment nous qui sommes si faibles, oserons-nous nous persuader de demeurer chastes sans châtier notre corps, puisque nous sommes si éloignés d'avoir autant de vertu que ce grand saint, et avons incomparablement plus que lui sujet de craindre?

Il n'est pas moins difficile de conserver la chasteté dans les délices, que l'humilité dans les honneurs et la tempérance dans la bonne chère. Ainsi vouloir demeurer chaste et vivre en même temps dans l'intempérance, l'oisiveté et les divertissements, c'est, au lieu d'éteindre le feu, l'allumer encore davantage, et le prophète Ezéchiel attribue l'embrasement de ces villes abominables à ce qu'il ne leur manquait rien de tout ce qui pouvait flatter leurs sens, et augmenter ainsi le feu de leurs impudiques désirs (*Ezech.*, XVI). Qui osera après cela passer sa vie dans l'aise et les divertissements, ni même ne les pas appréhender, puisque, s'ils ont porté les hommes à des crimes si détestables, il leur sera facile de leur en faire commettre de moindres? Il ne suffit donc pas à celui qui aime la chasteté d'être fort sobre, il faut aussi qu'il mortifie sa chair, parce que s'il se contentait de l'un des deux, il n'aurait ni l'un ni l'autre, Dieu les ayant tellement joints qu'on ne doit jamais les séparer, et qu'on ne pourrait le faire, quand on le voudrait.

CHAPITRE VI.

De deux causes de tentations sensuelles : et par quels moyens nous pouvons les surmonter lorsqu'elles viennent du démon.

Il importe de savoir que le conseil de maltraiter sa chair, que je viens de proposer, est principalement utile lorsque c'est la chair qui cause la tentation, comme il arrive aux jeunes gens, à ceux qui ont une santé vigoureuse et à ceux qui vivent dans les délices, parce que la chair étant la cause de la maladie, c'est sur elle qu'il faut appliquer les remèdes. Mais quelquefois cette tentation vient du démon, et il est facile de le connaître parce qu'il nous tourmente davantage alors par des pensées et des images déshonnêtes qu'il représente à notre esprit, que par des sentiments d'impureté qu'il excite dans notre chair, ou que si elle en est touchée, ce n'est pas par elle qu'ils commencent, puisqu'il arrive quelquefois que lorsqu'elle est très-froide et comme morte, ces pensées d'impureté sont très-fortes et très-vives, ainsi que l'exemple de saint Jérôme le fait voir.

C'en est encore une autre preuve, que ce que ces tentations nous arrivent lorsque nous y pensons le moins ; qu'il y en a moins d'occasion, et qu'elles nous fâchent ; comme aussi ce qu'elles se présentent à nous, dans notre oraison, dans l'Eglise et durant la messe, qui sont des temps et des lieux pour lesquels les plus méchants mêmes sont contraints d'avoir du respect, outre que ces mauvaises pensées sont quelquefois si horribles, que l'on ne pourrait jamais par soi-même se les imaginer. On connaît aussi, par la manière dont elles arrivent et par ce que l'on entend intérieurement, qu'elles ne procèdent pas de nous, mais d'un autre.

Ces circonstances et autres semblables nous obligent de croire fermement que ce sont des mouvements que le démon excite dans notre chair et qui ne viennent pas d'elle. Cette tentation est plus fâcheuse que la première, parce qu'elle procède d'un ennemi irréconciliable, infatigable, et qui, soit que nous veillions ou que nous dormions, ne cesse jamais de nous persécuter.

Le remède à ce mal est d'entreprendre quelque travail utile et louable, qui nous occupe de telle sorte, que ces fâcheuses images s'effacent de notre esprit. Saint Jérôme dit que ce fut ce qui le fit résoudre d'apprendre la langue hébraïque, comme il le fit avec grand fruit, parce qu'il faut, dit-il, que le démon vous trouve toujours occupés, et que c'est pour ce sujet qu'il approuve la vie des religieux, et la conseille. Ce saint donne ensuite ces instructions : *Exécutez en chaque jour ce qui vous sera commandé. Assujettissez-vous à ceux mêmes à qui votre inclination ne vous porte pas de l'être. Soyez accablé de lassitude et de sommeil, quand vous allez vous coucher. Levez-vous lorsque vous avez encore envie de dormir. Dites un psaume, servez vos frères, et lavez les pieds des hôtes. Si l'on vous injurie, ne répondez point. Respectez votre abbé comme votre Seigneur, et aimez-le comme votre père. Croyez que l'on ne vous commande rien qui ne soit fort raisonnable. Ne portez point jugement de vos supérieurs, puisque vous n'avez à leur égard que l'obéissance pour partage, selon ce que Moïse disait au peuple de Dieu : Israel, écoutez mes paroles, et demeurez dans le silence. En agissant de la sorte, vous n'aurez pas le loisir de penser à autre chose, et passant d'une occupation à une autre, vous n'appliquerez votre esprit qu'à ce que vous serez obligé de faire.*

Conformément à ces avis de saint Jérôme, on exerçait alors les novices, dans les monastères, plutôt à des exercices pénibles qu'à la solitude et à de longues prières, à cause du préjudice qu'il y a sujet

de craindre que n'apportent les sentiments de la chair et les passions que l'on ne prend pas assez de soin de mortifier.

Cette conduite reçoit néanmoins des exceptions, parce que les diverses dispositions des personnes et les dons particuliers de Dieu font que l'on peut avec raison engager les jeunes à de longues prières, et les diminuer aux anciens. Mais lorsque j'ai dit qu'il ne faut pas occuper ces novices à de longues prières, cela se doit entendre des prières où ils emploieraient presque tout leur temps ; car ce serait un fort grand mal de ne s'occuper pas par intervalles à l'oraison, puisqu'outre les autres avantages que l'on en peut recevoir, on en tire la force et la disposition nécessaires pour se bien acquitter de ses emplois ; au lieu qu'autrement on tombe dans le dégoût, à cause que le travail n'est point adouci par les consolations que donne la dévotion.

Cet avis est fort nécessaire à ceux qui commencent d'entrer dans la piété, parce que ce sont ceux-là principalement que le démon tente par ces fâcheuses imaginations dans le temps de leur prière, afin de les porter à la quitter par l'ennui qu'elles leur donnent ; car quelques peines que nous causent ces tentations, nos prières lui en font souffrir encore davantage, et le mettent en fureur, lorsqu'elles sont ferventes. C'est pourquoi il n'y a point de moyens qu'il n'emploie pour tâcher à nous en divertir, ou au moins à les rendre si languissantes, qu'elles soient sans vigueur et sans force. Mais c'est ce qui nous oblige à redoubler nos efforts avec encore plus de courage, puisque cette manière dont il nous persécute est une preuve de l'avantage que nous en tirons.

Que si, lorsque nous faisons l'oraison mentale, ces tentations étaient si violentes, que nous eussions sujet d'appréhender qu'elles nous missent en péril, il faut alors avoir recours à l'oraison vocale, frapper notre poitrine, mater notre chair, étendre nos bras en croix, élever nos yeux et nos mains vers le ciel, pour prier Notre-Seigneur de nous secourir, et enfin tâcher de bien employer tout le temps que nous avons destiné à l'oraison, ou, si nous ne le pouvons, rechercher l'entretien de quelque personne de piété, dont l'exemple nous encourage. Mais il ne le faut faire qu'à l'extrémité, de peur de tomber dans la faiblesse, de ne combattre qu'en fuyant, et de quitter ainsi le champ de bataille à notre ennemi ; car Dieu est tout-puissant et si bon, qu'enfin, lorsqu'il en sera temps, il lui défendra d'interrompre nos secrets entretiens avec son adorable majesté.

CHAPITRE VII.

De l'admirable paix que Dieu donne à ceux qui combattent généreusement contre les tentations de la chair. Et que pour les surmonter, il faut fuir la conversation des femmes.

Ces combats, qui se passent dans la guerre que le démon fait à la chasteté, arrivent d'ordinaire lorsque Dieu veut éprouver si ceux qui font profession d'être à lui l'aiment véritablement et cette vertu. Mais, après les avoir trouvés fidèles, il use de son pouvoir absolu, pour défendre à cet ange de ténèbres de les inquiéter davantage dans leurs saints entretiens avec lui ; et les peines que ces tentations leur ont données se changent alors en consolations par le mérite qu'elles leur ont fait acquérir, en y résistant avec courage.

Il importe extrêmement, pour conserver la chasteté, d'éviter la conversation familière des femmes, quoique vertueuses et nos parentes, parce que les chutes honteuses et surprenantes, qui sont arrivées en tous les temps, nous obligent d'être dans une défiance continuelle de nous-mêmes, pour éviter la présomption qui, bien que nous soyons si faibles, nous ferait croire de ne courir point de fortune dans un

péril où tant de personnes si sages et même si saintes ont fait naufrage ; car qui pourra s'assurer sur la proximité, en voyant l'horrible crime commis par Amnon, en la personne de sa propre sœur, par cette brutale passion (II *Reg.*, XIII) ? Qui osera se confier en sa vertu, en voyant David, ce prince qui était selon le cœur de Dieu, être tombé dans deux si grands crimes, pour avoir regardé une femme? Et qui ne tremblera pas, en considérant que Salomon, si saint en sa jeunesse et le plus sage de tous les rois, tomba, dans sa vieillesse, d'une manière si déplorable, qu'il n'eut point de honte de sacrifier à des idoles pour plaire à des femmes dont l'amour lui fit oublier les obligations infinies qu'il avait à Dieu?

Que personne donc ne s'y trompe et ne s'appuie sur sa résolution de demeurer chaste, quelque forte qu'elle lui paraisse être, puisque saint Jérôme a dit très-véritablement : *Quand l'âme serait plus dure que du fer, cette folle passion serait capable de l'amollir.* Et saint Augustin ne voulait pas demeurer avec sa sœur, parce, disait-il, que les femmes qui conversaient avec sa sœur n'étaient pas ses sœurs. Imitons cet exemple, et soyons continuellement sur nos gardes, comme tous les saints ont fait, si nous voulons éviter de nous perdre. Veillez attentivement sur vous-même, fidèle épouse de Jésus-Christ, pour entendre et pour accomplir ce que dit saint Bernard, que *les véritables vierges craignent toujours dans les choses mêmes où il ne paraît point y avoir sujet de craindre, et celles qui y manquent connaissent bientôt, par des chutes déplorables, combien leur fausse confiance de n'avoir rien à appréhender les a misérablement trompées; car encore que la pénitence leur fasse obtenir le pardon de leurs péchés, elles ne recouvreront pas la couronne que la perte de leur virginité leur a fait perdre. C'est une chose honteuse*, dit saint Jérôme, *qu'une personne qui avait sujet d'en espérer une, se trouve réduite à demander pardon de l'avoir perdue. Et où en serait une fille qui, pouvant épouser un roi, se trouverait contrainte, au jour destiné pour la célébration de son mariage, à lui demander pardon de s'être rendue indigne d'un si grand honneur, en ne s'étant pas conservée chaste? Les remèdes de la pénitence*, dit ce même saint, *sont de malheureux remèdes, puisqu'il n'y a point de plus grand malheur que de commettre un péché mortel, qui oblige d'avoir recours au remède de la pénitence.* Travaillez donc de tout votre pouvoir, âme chrétienne, à accomplir si fidèlement ce que vous avez promis à ce divin Sauveur qui vous a choisie pour son épouse, que vous ne connaissiez pas par expérience la vérité de cette parole de l'Ecriture : *Voyez combien c'est une chose douloureuse d'avoir abandonné le Seigneur, votre Dieu, au lieu de continuer à vivre toujours dans sa crainte* (*Jerem.*, II) ; mais qu'au contraire, vous jouissiez du bonheur que doivent attendre de chastes épouses, et receviez la glorieuse couronne qui leur est préparée dans le ciel.

CHAPITRE VIII.

Moyens dont le démon se sert pour tromper les personnes spirituelles par ces tentations de la chair. Et comment il faut s'en défendre.

Je dois vous avertir, ma chère fille, que les chutes des personnes vertueuses ne leur sont pas sensibles dans le commencement, et qu'elles en sont d'autant plus à appréhender. Il leur semble d'abord qu'elles tirent du profit de leurs conversations ; que ces communications leur servent à s'avancer dans la piété, et cette vaine confiance les fait s'y engager de plus en plus, sans rien craindre. Ainsi ces conversations deviennent plus fréquentes : l'affection s'échauffe et se fortifie de telle sorte, qu'ils ne peuvent vivre sans se voir et se parler pour se la té-

moigner; leurs entretiens ne sont plus si spirituels qu'au commencement, et ils sentent peu à peu que ces communications, qui auparavant leur paraissaient utiles, sont bien changées, parce que leur esprit n'est plus occupé que du désir de s'entretenir, de se faire des présents, de s'écrire et de se donner d'autres marques de tendresse, si différentes de celles que saint Jérôme dit se rencontrer dans le saint amour. Et enfin cet enchaînement de tant de dangereuses suites se termine à leur faire connaître que ces conversations qu'ils considéraient comme pleines de piété, et qui ne leur donnaient pas la moindre appéhension, étaient des piéges du démon, qui les assurait pour les y faire tomber. Ainsi ils apprennnent par leurs chutes que l'homme et la femme sont comme du feu et de l'étoupe, que le démon travaille, par ses artifices, à faire qu'ils s'approchent, afin de les faire brûler d'un feu qui les précipite dans l'enfer.

Fuyez donc, servante de Jésus-Christ, la familiarité des hommes. Continuez, durant toute votre vie, à ne donner du pouvoir sur votre esprit qu'à votre confesseur; ne soyez jamais seule avec aucun autre homme que lui, et cela seulement durant la confession, dans laquelle même vous ne lui direz qu'en peu de mots ce que vous serez obligée de lui faire savoir, sans entrer plus avant en discours, de peur d'avoir à rendre compte à votre souverain juge de ce que vous lui auriez dit de plus, ou de ce que vous auriez été cause qu'il vous aurait dit de superflu. Vous devez d'autant plutôt en user de la sorte, que la confession doit tendre à vous délivrer de vos péchés, et non pas à en commettre de nouveaux, et augmenter ainsi la maladie par ce qui en doit être le remède.

Une épouse de Jésus-Christ, et particulièrement si elle est encore jeune, ne saurait trop prendre garde à bien choisir un confesseur. Il faut que sa vie et ses mœurs soient irréprochables, et qu'il soit en bonne réputation et assez âgé. Par ce moyen, votre conscience sera en repos devant Dieu, et votre reputation sans tache devant les hommes, qui sont deux choses nécessaires pour répondre à la pureté d'un état aussi parfait que doit être celui d'une vierge.

Lorsque vous aurez trouvé un confesseur tel que je viens de le dire, rendez-en grâces à Notre-Seigneur; obéissez-lui; aimez-le, et considérez-le comme un présent que vous avez reçu de sa main. Mais, parce qu'encore que cette affection que vous lui porterez soit louable à cause qu'elle est spirituelle, elle pourrait être excessive; prenez bien garde qu'elle ne le soit, puisqu'elle pourrait vous mettre en péril, étant facile qu'un amour spirituel passe en un amour charnel; et si vous ne marchiez pas en cela avec une grande retenue, vous ne trouveriez pas votre cœur moins occupé de cette sorte d'affection que les femmes mariées le sont de celle qu'elles ont pour leur mari et pour leurs enfants. Or, vous voyez que ce serait agir contre la fidélité que vous devez à ce grand Roi que vous avez pris pour votre Epoux, puis, comme dit saint Augustin, qu'il doit occuper dans votre cœur toute la place qu'y tiendrait un mari si vous en aviez un. Gardez-vous donc bien de mettre en cette place votre père spirituel. Contentez-vous qu'il en soit tout proche, puisqu'il n'est pas l'époux, mais seulement l'ami de l'époux. Ne pensez en lui que pour pratiquer les saintes instructions qu'il vous donnera, et considérez-le seulement comme vous étant donné de Dieu pour vous aider à vous unir parfaitement à votre céleste Epoux, sans qu'il se mette entre vous et lui. Préparez-vous à souffrir patiemment d'être privée de son assistance, si c'est la volonté de Dieu, en qui seul vous devez mettre votre espérance et votre appui. C'est ainsi que nous voyons que saint Jérôme et sainte Paule vivaient ensemble. Plusieurs choses sont permises sans péril à ceux dont la vie

est sainte et fort avancée en âge, qui ne le sont pas aux personnes à qui l'une de ces conditions manque, et c'est la conduite que vous devez tenir avec votre père spirituel, si Dieu vous fait la grâce d'en trouver un qui soit tel que je vous l'ai représenté; mais si vous n'êtes pas si heureuse, il vaudra beaucoup mieux que vous ne vous confessiez et ne communiiez que deux ou trois fois l'année, et que vous vous entreteniez avec Dieu et avec de bons livres dans votre cellule, que non pas de vous confesser souvent et donner sujet de faire parler de vous, parce que, selon la pensée de saint Augustin, *la bonne réputation étant nécessaire à tous pour pouvoir servir le prochain, à combien plus forte raison l'est-elle à une vierge qui fait profession de piété*, et dont saint Ambroise dit qu'elle ne saurait prendre trop de soin?

Ainsi, il vous importe tellement que votre confesseur ait toutes les qualités que j'ai dites, qu'il ne lui en pourrait manquer aucune sans que cela fît tort à votre réputation, parce qu'elle y serait comme une tache d'autant plus remarquable, que l'étoffe sur laquelle elle aurait été faite, serait plus riche et plus précieuse. C'est pourquoi, afin d'ôter tout prétexte à celles qui prennent si peu de soin de conserver leur réputation, qu'elles se contentent de dire qu'elles ne pensent point en mal, et que leur conscience ne leur reproche rien, Dieu a voulu que la très-sainte Vierge fût mariée, et Jésus-Christ a mieux aimé passer pour fils de Joseph, quoiqu'il ne le fût point, que pour le fils d'une vierge dont on aurait pu parler désavantageusement, si elle n'eût point été mariée. Ainsi, celles qui ne se soucient pas de donner sujet de scandale, ne doivent pas alléguer pour excuse cette très-sainte Vierge et d'autres saintes femmes qui ont pris un si grand soin d'accorder la pureté intérieure avec l'extérieure, par le bon exemple qu'elles ont donné dans toute la conduite de leur vie.

Mais quand ces trop longues conversations ne produiraient pas les mauvais effets que j'ai dit, il ne faudrait pas laisser de les éviter à cause des vaines pensées auxquelles elles donnent lieu, et qui ôtent à l'esprit la liberté de s'élever à Dieu avec la pureté qu'il demande, pour venir dans le fond de notre cœur; car, il veut y être seul, sans que rien le partage avec lui, et cela ne peut être, lorsque le souvenir des créatures y trouve place, parce qu'ainsi, il ne saurait être considéré comme une demeure digne de ce céleste Epoux, et ne se peut dire être parfaitement pur et chaste, lorsque le souvenir d'un homme mortel s'y conserve encore.

Tout ce que je vous dis se doit entendre lorsque la familiarité est excessive, ou qu'elle cause du scandale; car, si cela n'est pas, il n'y a point de sujet de s'épouvanter si vous vous trouvez obligée de traiter avec des hommes, puisqu'il en naîtrait souvent une autre tentation, et qu'il faut agir avec une sainte et prudente simplicité.

CHAPITRE IX.

Que l'un des plus puissants moyens pour surmonter les tentations de la chair est la prière dévote et fervente, parce qu'en élevant l'âme à Dieu elle la détache et la dégoûte des choses du monde.

J'ai fait voir combien l'oraison, quoique brève, nous rend forts pour combattre les tentations de la chair. Mais si cette oraison est longue, fervente et accompagnée de cette céleste douceur dont Dieu favorise quelques âmes, elle ne combat pas seulement ce vice brutal, mais le terrasse entièrement; car, l'âme lutte alors avec Dieu par de bonnes pensées et de dévotes affections qui sont comme ses bras, d'une manière si avantageuse pour elle, qu'elle contraint Dieu, comme fit Jacob, de la bénir et de la combler de ses grâces, avec des consola-

tions ineffables. Elle se trouve en même temps blessée comme le fut ce patriarche, dans ce muscle d'une de ses cuisses, qui est l'appétit sensuel, lequel en demeure boiteux (*Gen.*, XXXII); au lieu que le muscle de l'autre cuisse, qui est la figure de l'affection spirituelle, conserve toute sa force, parce que, de même que le goût de la chair fait perdre celui de l'esprit, le goût de l'esprit fait perdre celui de la chair.

La douceur que Dieu répand alors dans l'âme est quelquefois si grande, que le corps ne la pouvant souffrir il demeure aussi faible et aussi languissant que s'il sortait d'une grande maladie. Et d'autres fois il arrive, au contraire, que l'âme en est tellement fortifiée, que cette force qu'elle reçoit se répand aussi sur le corps et lui fait sentir dès ce monde, quelque chose du bonheur dont il jouira dans le ciel, lorsque après la résurrection, il sera rendu participant de la félicité inconcevable dont Dieu comble ses élus.

Souverain arbitre de l'univers, combien sont donc inexcusables ceux qui vous abandonnent et vous offensent pour chercher leur satisfaction dans les créatures, puisque tous les contentements qu'elles peuvent donner étants joints ensemble ne sauraient passer que pour une véritable amertume en comparaison de la moindre des douceurs dont vous êtes l'éternelle source! Car le contentement qu'une chose donne est comme le fruit qu'elle produit, et tel est l'arbre, tel est le fruit. Ainsi, il n'y a pas sujet de s'étonner que la satisfaction que l'on reçoit des créatures passe vite, soit très-imparfaite et mêlée de beaucoup de douleurs, parce qu'elles ont tous ces défauts. Mais comment, Seigneur, le contentement que l'on trouve en vous pourrait-il en avoir quelqu'un, puisque vous êtes infiniment bon, d'un être très-incorruptible, très-immuable, la beauté même, et si parfaitement accompli que rien ne vous manque? Il faudrait savoir quel vous êtes pour pouvoir comprendre quelle est l'étendue du bonheur dont vous pouvez nous faire jouir. Mais parce que votre être est élevé au-dessus de tout ce que nous saurions comprendre, nous sommes incapables de connaître ces délices éternelles que vous réservez pour ceux qui vous craignent et qui, par l'amour qu'ils vous portent, ont renoncé de tout leur cœur à l'affection des créatures. Comme vous êtes, Seigneur, un bien inconcevable, le bonheur dont vous jouissez est inconcevable comme vous, et quand tous les anges et les bienheureux seraient beaucoup plus capables qu'ils ne le sont de participer à votre bonheur et seraient enivrés du plaisir qu'ils en recevraient, il en resterait incomparablement davantage qu'ils ne pourraient en posséder; car il faut être tout-puissant et infini comme vous êtes, pour pouvoir jouir pleinement de votre bonheur; mais parce que vous n'êtes pas moins sage que puissant et infini, et que notre création étant un ouvrage de vos mains, vous connaissez que nos inclinations sont si portées à chercher du repos et du plaisir, que nous ne pouvons demeurer longtemps sans en recevoir, soit justes ou blâmables; vous nous conviez à jouir des saintes délices que nous trouvons dans l'observation de vos commandements, afin de nous dégoûter des faux plaisirs que nous cherchions dans les créatures. C'est ce qui vous a fait dire: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai* (*Matth.*, XI, 28), et déclarer par un de vos prophètes: Que *tous ceux qui sont pressés de la soif, n'ont qu'à venir se désaltérer dans ces eaux vives qui coulent de la source de votre bonté* (*Isa.*, LV). Vous avez aussi dit: Que vos mains sont prêtes à répandre sur nous des faveurs qui dureront à jamais; et ailleurs: Que vous permettrez à ceux à qui vous donnerez place dans votre royaume, de boire autant qu'ils voudront de ce fleuve de délices qu'il arrose. Il arrive même quelquefois que vous leur faites dès cette vie, un peu goûter de ces faveurs en leur disant: *Man-*

gez, buvez et enivrez-vous saintement, mes biens-aimés (*Cant.*, V) : Et vous ne faites, mon Dieu, tout cela que pour nous attirer à vous par le plaisir, à cause que vous savez que nous ne saurions nous en passer. Que personne donc ne s'excuse de ne pas vous aimer, puisque vous nous témoignez tant d'amour, de ne pas trouver du plaisir à vous aimer, puisque vous nous y en faites tant recevoir, et d'avoir besoin de chercher ailleurs des divertissements agréables, puisque, pour récompenser l'amour que l'on vous porte, vous dites à ceux qui vous aiment : *Entrez dans la joie de votre Seigneur* (*Matth.*, XXVI), les faites asseoir à votre table, et les rendez participants de vos délices ineffables.

Que répondrez-vous à cela, hommes charnels et terrestres, qui par un aveuglement épouvantable, préférez les voluptés infâmes que les plus brutaux et les bêtes mêmes goûtent plus que vous, à la douceur de ces chastes plaisirs et de ces innocentes délices dont Dieu comble ses anges et ses saints, et dont il jouit lui-même? Vos plaisirs sont des plaisirs de bêtes ; vos passions sont des passions brutales, et vous ne sauriez vous y abandonner, sans fouler aux pieds, avec mépris, par un crime horrible les ordres de Dieu.

Servante de Jésus-Christ, ayez de l'horreur de ce mépris qu'ils font de votre divin Époux ; montez sur cette sainte montagne de l'oraison où on l'adore ; priez-le de vous embraser d'amour pour lui, afin qu'une céleste douceur vous donne du dégoût pour les honteux plaisirs de la chair, et que votre extrême compassion de ceux qui se perdent dans les voies égarées d'une vie toute animale, vous fasse dire avec douleur : Misérables que vous êtes, ne considérez-vous point le malheur dans lequel vous vous précipitez; que vous abandonnez un Dieu tout-puissant pour suivre les sentiments d'une chair qui n'est que corruption ; qu'une telle erreur mérite un tourment éternel, et que vous ne sauriez l'éviter que par une véritable repentance?

CHAPITRE X.

De plusieurs autres moyens pour résister aux premières tentations de la chair.

Les avis que je viens de vous donner sont des moyens dont vous devez vous servir contre l'infirmité de la chair, hors le temps de la tentation. Il faut vous apprendre maintenant ce que vous devez faire lorsqu'elle commence à vous attaquer. Faites le signe de la croix sur votre front et sur votre cœur, prononcez avec grande dévotion le saint nom de Jésus-Christ pour l'appeler à votre secours, et dites : Je ne vous donne pas, mon Dieu, à si bon marché, vous êtes d'une valeur sans prix, et je vous aime incomparablement davantage que les plaisirs qui me tentent.

Que si la tentation continue, descendez par la pensée jusque dans l'enfer : considérez ce feu toujours ardent et qui brûle d'une manière si terrible les impudiques, qu'il ne leur fait pas seulement jeter des cris, mais les fait hurler et blasphémer, suivant ces paroles de l'Apocalypse : *Multipliez leurs tourments et leurs douleurs à proportion de ce qu'ils se sont élevés dans leur orgueil et plongés dans les délices* (*Apoc.*, XVIII, 7). Et dans l'effroi que vous aurez de voir qu'un châtiment si épouvantable, mais juste, punit par des tourments éternels des plaisirs qui n'ont duré qu'un moment, dites, comme saint Grégoire : *Le plaisir ne dure que des moments, et la peine est éternelle.*

Si ce remède ne suffit pas pour faire cesser la tentation, élevez votre esprit vers le ciel : représentez-vous le rang que la pureté de la chasteté donne aux âmes bienheureuses qui l'ont aimée dans cette sainte cité où rien de souillé ne saurait entrer, et demeurez quelque temps en cet état, jusqu'à ce que vous vous sentiez fortifiée par une assistance céleste, qui vous fasse, dès ce monde, concevoir de l'horreur pour ce

qui en donne là-haut à ces saints qui n'ont de l'amour que pour Dieu.

Il sera bon aussi que vous portiez vos pensées dans le tombeau, pour y considérer à loisir en quel état sont réduits ces corps de l'un et de l'autre sexe, qui, après avoir été, durant leur vie, traités avec tant de soin et de mollesse, ne sont maintenant qu'infection et que pourriture.

Il sera aussi très-utile de regarder des yeux de l'âme Jésus-Christ attaché à la croix, après l'avoir été à la colonne où sa chair déchirée de coups par cette cruelle flagellation, lui fit arroser la terre de son sang, et de lui dire, en jetant un profond soupir : Votre divin corps, Seigneur, tout pur et tout vierge, ayant souffert tant de douleurs, le mien, qui ne mérite que des châtiments, pourrait-il désirer des plaisirs? Et, puisque vous payez de la sorte les péchés que les hommes commettent contre votre sainte loi, pourrais-je, mon Sauveur, en vouloir prendre qui vous ont coûté si cher? Vous pourrez aussi vous représenter l'extrême pureté de cœur et de corps de la très-sainte Vierge pour dissiper, à la vue de sa chasteté toute céleste, ces images déshonnêtes, comme la lumière du soleil dissipe l'ombre de la nuit.

Mais le meilleur de tous les remèdes pour fermer l'entrée à ces fâcheuses tentations est un grand recueillement pour se préparer à l'oraison par les moyens que je dirai dans la suite. Car il arrive souvent qu'en voulant ouvrir la porte de notre esprit à de bonnes pensées, il y en entre de mauvaises; au lieu que, lorsqu'on la ferme aux unes et aux autres, c'est comme fermer la porte aux ennemis et les contraindre de se retirer honteusement.

Il est aussi fort bon de demeurer à genoux, de se frapper la poitrine, et de tenir les bras étendus en croix. Mais ce qui sert plus que tout le reste est de recevoir avec la préparation nécessaire le sacré corps de Notre-Seigneur, qui a été formé par le Saint-Esprit dans une parfaite pureté. Ce remède est admirable contre tous les maux qui procèdent de ce que notre chair a été conçue en péché : et si nous comprenions bien quelle est la grâce que Jésus-Christ nous fait d'entrer dans nous, nous nous considérerions nous-mêmes comme des reliquaires précieux; et notre respect pour lui nous donnerait de l'horreur des moindres taches dont notre chair pourrait se souiller. Car qui oserait déshonorer son corps, sachant l'honneur qu'il a reçu d'être uni au très-saint corps d'un Dieu fait homme? Quel plus grand motif nous peut porter à vivre dans la pureté, que de voir de nos yeux, toucher de nos mains, recevoir dans notre bouche, et loger dans notre cœur ce corps très-pur de notre Sauveur? Qui peut tant que cet honneur inconcevable qu'il nous fait, nous éloigner de tout ce qui peut lui déplaire, pour nous attacher inséparablement à lui? Nous servirons-nous, pour l'offenser, de ce corps, où lui qui n'est pas seulement pur, mais la pureté même, a bien voulu établir sa demeure? Après l'honneur qu'il nous a fait de manger à sa table et de le recevoir lui-même en le mangeant, le trahirons-nous, quand ce ne serait qu'une seule fois en toute notre vie? Estimerons-nous si peu une si grande faveur que de croire la devoir recevoir sans rien faire pour la mériter et demeurer toujours dans la lâcheté et dans la mollesse? Et enfin serons-nous assez stupides pour ne considérer pas qu'en recevant indignement ce Rédempteur de nos âmes, au lieu de nous trouver purifiés par l'honneur de sa présence, notre impureté qui le déshonore nous plonge dans un abîme de malédiction?

Que si tous ces remèdes ne sont pas capables de dissiper ces pensées brutales, il faut traiter notre chair comme une bête par des châtiments rigoureux, puisqu'elle ne veut pas entendre raison. Les uns se piquent, pour cela, jusqu'au sang, en se souvenant des excessives douleurs que les clous firent sentir à Notre-Seigneur; d'autres se donnent de ru-

des disciplines en mémoire de sa flagellation ; et d'autres étendent leurs bras en croix, élèvent leurs yeux au ciel, se frappent le visage, et font d'autres choses semblables si sensibles à la chair, afin de lui apprendre à parler un autre langage. C'est ainsi que nous lisons qu'en usaient les saints des siècles passés. L'un d'eux se jeta tout nu dans un buisson plein d'épines ; et son corps tout ensanglanté fut contraint de cesser de faire la guerre à son âme. Un autre entra, durant l'hiver, dans un étang à demi-glacé, et y demeura jusqu'à ce que son corps à demi-mort eût tiré son âme hors de péril. Un autre mit sa main dans le feu, et ne craignit point de se brûler pour éteindre un plus dangereux feu dont il se sentait embrasé. Un autre, se trouvant attaché par les bras et par les jambes, se coupa la langue avec ses dents, et sortit ainsi victorieux du combat qui se passait en lui-même. Or, quoique l'on ne soit pas obligé d'imiter des actions si extraordinaires, puisqu'elles n'ont été faites que par un mouvement particulier du Saint-Esprit, elles doivent nous apprendre que, dans une guerre où il s'agit de la vie de l'âme, nous ne devons pas être si insensibles que d'attendre que nos ennemis nous frappent ; mais qu'il faut, selon le précepte de l'Ecriture, *fuir le péché comme l'on fuit un serpent* (*Eccl.*, XXI), en se servant du remède que chacun croira lui être le plus propre, et en consultant un sage confesseur.

CHAPITRE XI.

Ce que l'on doit faire pour surmonter diverses causes qui portent à perdre la chasteté.

Il n'y a point de soin ni de peine que celui qui connaît le prix de la chasteté, et de quelle sorte Dieu la récompense, ne doive prendre pour la conserver. Comme il vous a fait connaître, ma chère fille, la valeur de cette admirable perle, et vous a fait la grâce de la choisir particulièrement entre tant d'autres vertus, et de lui promettre de la conserver, il serait inutile de vous parler de son excellence. Je me contenterai donc de vous proposer les moyens de ne la point perdre et vous perdre en même temps, en vous apprenant comment il est arrivé que d'autres soient tombés dans ce malheur. Les uns la perdent, parce qu'étant nés avec de fortes inclinations pour la volupté, ils n'ont pas le courage d'entreprendre contre eux-mêmes une guerre très-rude et continuelle. Ainsi ils se rendent à cette ennemie par une déplorable lâcheté, sans considérer qu'un chrétien est obligé de mourir ou de vaincre par l'assistance de celui pour qui il combat. Il y en a d'autres qui, encore qu'ils ne soient pas tentés, ont une bassesse d'âme qui les porte vers les choses basses, et se laissent ainsi aisément aller à une si honteuse passion, sans considérer que la seule raison naturelle oblige les personnes généreuses à la surmonter. Ce qui a fait dire, même à des païens, que des plaisirs si brutaux sont indignes d'un homme de cœur ; et l'un d'entre eux a ajouté que passer sa vie de cette sorte est une vie de bête, parce qu'au lieu de suivre la raison, on suit l'appétit sensuel. Ainsi, à en juger véritablement, on peut dire que ceux qui s'y laissent emporter n'ont que la figure d'homme et sont en effet des bêtes qui, portant le nom d'hommes, font de la honte aux hommes : et ne serait-ce pas une chose monstrueuse de voir une bête mener un homme enchaîné, où bon lui semblerait, commandant ainsi à celui à qui elle devrait obéir ? Cependant peu de personnes s'aperçoivent de ce honteux abaissement, tant parce qu'il est si ordinaire, que l'on n'y fait point d'attention, ou plutôt parce qu'il y en a peu qui aient assez de discernement pour considérer quel malheur c'est à une âme de se donner la mort à elle-même en se laissant emporter à ces misérables plaisirs de la chair, ce qui arrive principalement aux personnes jeunes, belles et dans la vigueur de l'âge.

Hélas ! combien y en a-t-il de cette sorte qui brûlent dans ce feu infernal, sans que l'on répande pour eux des larmes de compassion, et que l'on dise du fond du cœur avec un prophète : *Le feu qui a réduit en cendre les beautés du désert, me fait, Seigneur, soupirer vers vous pour implorer votre assistance* (*Joel*, I)? Car s'il y avait des personnes qui pleurassent aussi amèrement la mort des âmes que cette veuve de Naïm pleurait la mort de son fils, qui doute que Jésus-Christ ne fit dans eux le même miracle qu'il fit sur le corps de cet enfant (*Luc.*, XVII)? Ceux qui, par les charges qu'ils ont dans l'Église, sont obligés de prier et d'intercéder pour le peuple avec un amour de mère, peuvent-ils négliger à s'acquitter de ce devoir, sans appréhender d'être enveloppés dans un même châtiment avec ceux pour qui ils devraient prier, et que Dieu ne leur dise ce qu'il a dit par l'un de ses prophètes : *J'ai cherché quelqu'un parmi vous qui s'opposât à moi comme un mur en leur faveur pour m'empêcher de les détruire, sans pouvoir en trouver un seul. Ainsi rien n'a arrêté le feu de ma colère* (*Ezech.*, XXII).

Soyez plus charitable, ma fille, soyez plus compatissante aux maux d'autrui, et que ces plaisirs bas et charnels vous donnent toujours de plus en plus de l'horreur. Souvenez-vous de ce que dit saint Bernard : Que *le corps n'est qu'un fumier très-corrompu*. Méprisez-le donc de tout votre cœur ; et, de quelque beauté qu'il éclate, de quelques ornements qu'il se pare, et de quelques délices qu'il se flatte, considérez-le comme s'il était déjà réduit en poudre dans le tombeau. Ne vous arrêtez point à regarder les visages, regardez seulement avec les yeux de l'esprit, sans distinction de sexe, les âmes enfermées dans ces corps, dont une seule, comme étant un ouvrage formé de la main de Dieu, vaut incomparablement mieux que tous les corps qui ont jamais été et seront jamais. Par ce moyen, vous vous trouverez dégagée de l'affection de ces misérables corps, et serez capable de concevoir une aussi noble et aussi grande entreprise qu'est celle de vous élever par cette pureté si agréable à Dieu, jusqu'à le posséder toujours en corps et en âme dans son royaume. Regardez-vous vous-même en cette sorte, selon ces paroles de saint Paul : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que son esprit habite en vous* (*I Cor.*, III, 16)? Et ailleurs : *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous et qui vous a été donné de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes? Car vous avez été rachetés par un grand prix. Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, puisque l'un et l'autre est à Dieu* (*I Cor.*, VI, 19). Représentez-vous que lorsque vous reçûtes le saint baptême, vous devîntes le temple de Dieu ; que votre âme et votre corps lui furent consacrés par sa grâce, et que le Saint-Esprit, comme en étant devenu le maître, se sert de l'un et de l'autre pour leur faire faire de bonnes œuvres : ce qui donne sujet de dire que notre corps, aussi bien que notre âme, est le temple du Saint-Esprit.

A quelle pureté ne nous oblige point l'honneur que Dieu nous fait de vouloir bien demeurer en nous, et de nous considérer comme son temple, puisqu'il ne peut rien y avoir que de très-pur dans ce temple éternel où il habite ? Pouvez-vous considérer que vous avez été rachetée, comme vous venez de voir que saint Paul le dit, par un aussi grand prix que celui de la vie d'un Dieu fait homme, sans voir combien vous êtes obligée à lui rendre tant d'honneur et de service dans ce corps qu'il vous a donné, que vous l'engagiez à vouloir bien y établir sa demeure? Rien n'est plus véritable et plus juste que ce que dit ce grand Apôtre : *Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Car le temple de Dieu est saint ; et c'est vous qui êtes ce temple* (*I Cor.*, III, 17), où il doit être glorifié, et qui ne doit retentir que de ses louanges. Souvenez-vous de ce que dit saint Augustin : *Depuis*

que j'ai su que Dieu m'a racheté par un aussi grand prix qu'est celui de son sang, je n'ai jamais voulu me vendre à personne. A combien plus forte raison donc devez-vous avoir de l'horreur de vous donner et de vous vendre pour un si vil prix que celui des plaisirs de la chair? Vous avez commencé généreusement à exécuter une aussi grande entreprise qu'est celle de conserver incorruptible une chair qui n'est par elle-même que corruption; d'acquérir par votre vertu une pureté que les anges ont par leur nature, et de prétendre de recevoir dans le ciel une couronne qui vous rendra compagne de ces saintes vierges qui suivent partout l'Agneau en chantant un nouveau cantique. Admirez l'honneur que vous avez de porter, dès ce monde, la qualité d'Epouse de Jésus-Christ, et de pouvoir espérer qu'il vous recevra un jour dans sa sainte couche nuptiale. C'est le moyen de vous faire tant aimer l'inestimable pureté de la virginité, que vous mourrez avec joie pour la conserver, comme ont fait tant d'autres vierges, qui, plutôt que de la perdre, ont souffert si généreusement le martyre.

CHAPITRE XII.

Que Dieu pour humilier les orgueilleux permet qu'ils perdent la chasteté, et qu'ainsi pour être chaste il faut être humble.

Il y a des personnes qui perdent le précieux trésor de la chasteté par un juste jugement de Dieu qui les abandonne, comme dit saint Paul, aux désirs de leur cœur, et qui tombent ainsi dans des passions honteuses qui les tyrannisent, châtiant en quelque sorte des péchés par d'autres péchés (*Rom.*, I, 24). Mais il ne les excite pas à les commettre, puisque étant, comme il est, le souverain bien, il n'a garde d'y donner sujet. Il cesse seulement de les assister pour les punir par ce moyen, et agit ainsi en bon et juste juge. C'est ce qui fait que nous lisons dans les Proverbes : *La femme prostituée est une fosse profonde, et l'étrangère est un puits étroit. Elle dresse des embûches sur le chemin comme un voleur, et elle tue ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes* (*Prov.*, XXIII, 27). Personne ne peut donc s'assurer de ne se rendre pas désagréable à Dieu en conservant la chasteté, s'ils l'offensent en d'autres choses, puisqu'il laisse quelquefois commettre des péchés où l'on ne voudrait pas tomber pour punition de ceux que l'on a commis volontairement. Et quoique cela soit général pour tous les péchés, puisqu'il n'y en a point qui n'offensent Dieu, et que d'ordinaire il les punit tous, *il châtie principalement*, dit saint Augustin, *un orgueil secret par une impudicité manifeste.* L'exemple de Nabuchodonosor fait voir que son orgueil lui fit perdre son royaume. Il se trouva réduit à passer de la compagnie des hommes en celle des bêtes, et parut être comme l'une d'elles, quoiqu'il ne perdît point la nature d'homme. Il demeura en cet état jusqu'à ce que Dieu, après l'avoir humilié de la sorte, lui fit connaître son péché et confesser que lui seul est grand et fait régner qui bon lui semble. Ainsi, Dieu chasse de la compagnie des justes qui sont comme des anges sur la terre, ceux qui ont l'orgueil d'attribuer leur chasteté à leurs propres forces, et les réduit à vivre comme des bêtes, sans se souvenir qu'ils l'aient aimé, sans penser qu'il y ait une vertu de chasteté, un paradis, un enfer, une raison et une pudeur qui doivent empêcher de s'abandonner au vice. Il ne leur reste plus ni jugement, ni aucune force pour résister au péché; et ils s'y abandonnent comme des bêtes brutes, jusqu'à ce que Dieu ayant compassion de leur malheur, leur fait connaître que leur orgueil les a fait tomber, et qu'ils ne sauraient que par l'humilité se relever d'une chute si déplorable. Ils reconnaissent alors que cette vertu de la chasteté, qui les faisait régner

sur leur corps, est un don de Dieu que sa grâce accorde et que sa justice retire lorsqu'on l'offense.

Il est d'autant plus important de connaître quel mal c'est que l'orgueil, et de le beaucoup appréhender, qu'il arrive quelquefois que notre cœur en est plein sans que nous nous en aperçevions. Il n'en faut point de meilleure preuve que l'exemple de saint Pierre et de tant d'autres saints, qui, parce qu'ils étaient satisfaits d'eux-mêmes, croyaient que Dieu l'était aussi d'eux. Mais comme il pénètre le fond des cœurs, en connaît tous les défauts, et y voit cet orgueil caché qui lui est si désagréable, il les en guérit par sa miséricorde jointe à sa justice, en leur montrant, par les fautes honteuses dans lesquelles il permet qu'ils tombent, qu'ils s'étaient misérablement trompés par cette présomptueuse confiance en eux-mêmes. Ainsi, quelque fâcheuses que soient ces chutes, elles sont moins à craindre que l'état où ils se trouvaient, parce que ne connaissant pas leur mal, ils n'y auraient point cherché de remède, et se seraient perdus sans ressource; au lieu que le connaissant, ils implorent avec humilité la miséricorde de Dieu, et obtiennent de sa bonté de leur pardonner. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, comme je l'ai déjà rapporté : que Dieu *châtie l'orgueil caché par une impureté visible*, parce que ce dernier péché ne pouvant être inconnu à celui qui le commet, il lui fait voir celui dont il ne s'apercevait pas.

Il faut remarquer que ces superbes ne tombent quelquefois que par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et d'autrefois par le mépris qu'ils font de leur prochain, lorsqu'ils lui voient commettre des fautes, et particulièrement en ce qui regarde la chasteté. Mais, mon Dieu, combien est-il véritable que vous regardez ce péché de l'orgueil d'un œil de colère, et que les actions de grâces que vous rendait le pharisien vous étaient désagréables lorsqu'il vous disait : *Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes et adultères, ni même comme ce publicain* (*Luc.*, XVIII, 11). Mais vous ne laissez pas, Seigneur, ces superbes sans châtiment; vous les punissez sévèrement, vous les laissez tomber lorsqu'ils croient être debout, et vous relevez de leurs chutes ceux qui reconnaissent leurs fautes. En quoi vous pratiquez exactement ce que vous avez dit : *Ne condamnez point les autres, et vous ne serez point condamnés : Vous serez mesurés de la même mesure dont vous aurez mesuré les autres. Celui qui s'élève sera abaissé* (*Luc.*, IV). Et vous voulez que l'on dise de votre part à ceux qui méprisent leur prochain : *Malheur à vous qui avez du mépris pour les autres, car vous serez méprisés* (*Matth.*, XV). Hélas! combien en ai-je vu qui ont été punis selon ces divines paroles, sans avoir compris combien ce mépris du prochain est désagréable à Dieu, jusqu'à ce qu'ils soient tombés dans les mêmes péchés, et encore plus grands que ceux qu'ils avaient condamnés dans les autres! Un bon vieillard disait autrefois qu'il était tombé dans trois péchés qu'il avait condamnés en son prochain.

Que celui qui est chaste en rende donc grâces à Dieu; qu'il soit toujours dans la crainte et le tremblement, par l'appréhension de tomber, et qu'il aide son prochain à se relever de ses chutes, en compatissant à son malheur; qu'il considère qu'étant l'un et l'autre tirés d'une même masse et membres d'un même corps, la chute de l'un doit être sensible à l'autre, parce, comme dit saint Augustin, qu'il *n'y a point d'homme qui ne puisse commettre le péché qu'un autre homme commet, si le Créateur de tous les hommes ne le soutient et ne l'en préserve par sa toute-puissance*. Il faut profiter du mal d'autrui en s'humiliant par la vue de sa chute, et profiter du bien qu'il fait en se réjouissant de l'avantage qu'il en retire. Nous ne saurions trop prendre garde à ne pas imiter le serpent, qui convertit tout en venin, comme font ceux à qui les fautes

des autres donnent de l'orgueil, et leurs bonnes actions de l'envie. Car Dieu ne manque pas de les punir, en les faisant tomber dans les mêmes péchés qui leur avaient fait mépriser les autres, et en ne leur accordant pas les grâces qu'ils leur avaient enviées.

CHAPITRE XIII.

Que l'on peut perdre la chasteté par deux autres causes fort dangereuses qu'il faut tâcher d'éviter.

Entre tant de chutes qui ont fait perdre la chasteté, je ne dois pas oublier de remarquer celle de David, parce qu'elle a été si déplorable, et la personne de ce grand roi et ce grand prophète si illustre, que l'on ne saurait la considérer sans trembler et se défier de sa propre faiblesse. Saint Basile dit que la cause d'un si grand péché fut une légère complaisance qu'eut ce prince, lorsqu'après avoir considéré toutes les grâces dont Dieu le comblait, il dit en lui-même : Je n'ai point sujet de craindre du changement dans mon cœur. Mais Dieu lui fit bien éprouver le contraire. Sa chute lui fit ouvrir les yeux, pour connaître que l'on doit dans la prospérité appréhender l'adversité, et recevoir les consolations que Dieu nous envoie avec une humilité accompagnée d'une crainte salutaire, afin de ne pas tomber dans un malheur semblable à celui qui fit dire depuis à ce saint roi : *Vous avez, Seigneur, détourné votre visage de moi, et je suis tombé dans le trouble* (*Ps.* XXIX, 9). L'Écriture sainte rapporte son péché à une autre cause : elle dit que, dans le temps que les rois d'Israël avaient accoutumé d'aller à la guerre contre les idolâtres, ce prince demeura en repos dans son palais, et que, se promenant dans une galerie, il aperçut cette femme qui lui fit commettre un adultère et un homicide : ce qu'il aurait évité s'il eût continué, comme auparavant, à combattre les combats du Seigneur.

Si donc, pécheur, vous vous promenez lorsque les serviteurs de Dieu sont dans la retraite; si vous ne travaillez point lorsqu'ils s'emploient en de bonnes œuvres; si vos yeux sont errants et vagabonds, lorsque les leurs pleurent amèrement leurs péchés et ceux des autres; si vous dormez d'un profond sommeil lorsqu'ils se lèvent la nuit pour prier; si, pour ne faire que ce qui vous vient dans l'esprit, vous discontinuez les saints exercices dont la chaleur fortifie l'âme dans la piété, comment, vous trouvant dans une telle négligence et sans armes, prétendez-vous pouvoir défendre votre chasteté contre tant d'ennemis si forts, si bien armés et si vigilants, qui l'attaquent sans cesse? Ne vous y trompez pas : quelque dessein que vous ayez de demeurer chaste, si vous ne travaillez, par toutes sortes de bonnes œuvres, pour y réussir, vous ne sauriez éviter de tomber comme David, puisque vous n'êtes ni si forts, ni si saints que lui.

Enfin, pour faire encore mieux connaître d'où vient ordinairement que l'on perd ce précieux trésor de la chasteté, il faut savoir que la raison pourquoi Dieu permit que dans nos premiers parents, du péché desquels nous avons hérité, la chair s'éleva contre l'esprit, fut parce qu'ils s'étaient élevés contre leur Créateur par leur désobéissance. Il se servit, pour les punir, du même moyen dont ils s'étaient servis pour l'offenser : comme ils ne lui avaient pas obéi, quoiqu'il fût leur supérieur, la partie inférieure, qui est la chair, ne voulut plus obéir à la partie supérieure, qui est la raison. Elle secoua le joug, se révolta contre elle ; et ainsi ils furent punis d'avoir désobéi à Dieu. Gardez-vous donc bien, ma fille, de désobéir à vos supérieurs, si vous voulez éviter que la chair s'élève contre vous, comme Adad s'éleva contre le roi Salomon, et vous trouve dans une telle faiblesse, qu'elle n'ait point de peine à vous précipiter dans l'abîme du péché mortel. Si vous êtes touchée des raisons que je vous ai représentées, vous demeurerez aisé-

ment d'accord du soin que vous devez prendre de veiller sur vous-même, pour remarquer ce qui se passe dans vous; mais, pour le connaître encore mieux, demandez à Dieu la lumière dont vous avez besoin, pour pénétrer jusque dans les replis les plus cachés de votre cœur, afin qu'il n'y ait rien qui vous mette en hasard de perdre, par un secret jugement de Dieu, cette chasteté qu'il vous importe tant de conserver par son assistance.

CHAPITRE XIV.

Que la chasteté étant un don de Dieu, nous devons la lui demander par l'intercession de ses saints, et particulièrement de sa très-sainte Mère sans avoir la présomption de l'obtenir par nous-mêmes.

Tout ce que j'ai dit et que l'on pourrait y ajouter sont les moyens dont on se sert pour conserver la chasteté. Mais comme il arrive souvent qu'encore que l'on ait tous les matériaux nécessaires pour bâtir une maison on y réussit mal, ces moyens ne suffisent pas pour obtenir un si grand bien; et ainsi l'on voit plusieurs personnes qui, après avoir eu de très-grands désirs et fait de grands efforts pour vaincre la passion contraire à cette vertu, sont misérablement tombés dans le précipice qu'ils voulaient éviter, et ont souffert de si grands tourments dans eux-mêmes, qu'ils se sont trouvés réduits à dire avec une extrême douleur ces paroles de saint Pierre : *Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre* (*Luc*, V, 5). Il semble que l'on voie accomplir en eux cette parole du Sage : *Plus j'ai cherché cette vertu, et plus elle s'est éloignée de moi* (*Eccl.*, VII). Cela procède d'ordinaire d'une secrète confiance que ces personnes superbes ont en elles-mêmes, s'imaginant que la chasteté est le fruit de leurs travaux et non pas un don de Dieu. Ainsi ils s'en trouvent privés avec justice, faute de l'avoir demandée à celui qui pouvait seul la leur donner; et ce leur aurait été un malheur encore plus grand de l'avoir conservée en demeurant superbes et ingrats envers Dieu, à qui ils en étaient redevables, que de l'avoir perdue et en avoir tant de regrets, que leurs larmes, leur humilité et leur pénitence aient obtenu le pardon de leur péché.

Ce n'est pas peu de savoir de quelle main nous pouvons recevoir un aussi grand présent qu'est la chasteté : car c'est déjà avoir beaucoup avancé, pour l'obtenir, que d'être assurés que nous ne pouvons rien espérer en cela de nos propres forces, mais que Dieu seul nous la peut donner. Il nous l'a appris par ces paroles de l'Evangile : *Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais seulement ceux à qui il a été donné d'en haut* (*Matth.*, XIX). Ainsi, encore que les moyens dont j'ai parlé soient fort utiles pour obtenir cette vertu, et qu'il faille s'en servir, ce ne doit être qu'en n'y mettant pas toute notre confiance; mais il faut pratiquer avec grande dévotion, dans l'oraison, ce que David faisait et qu'il nous conseille de faire, lorsqu'il dit : *J'ai élevé mes yeux vers les montagnes, pour voir d'où me viendra le secours dont j'ai besoin, et il ne me peut venir que du Seigneur qui a fait le ciel et la terre* (*Ps.* CXX).

Nous ne saurions mieux connaître ces vérités que par ce que saint Jérôme rapporte en parlant de lui-même : *Ces malheureuses tentations*, dit-il, *me réduisaient en tel état, que ni mes grands jeûnes, ni mes longues veilles, ni ce que je n'avais pour lit que la terre, ni ce que ma chair était comme morte, ne pouvaient m'en délivrer. Dans une telle extrémité, je me jetais, tout trempé de mes larmes, aux pieds de Jésus-Christ, et passais quelquefois tout le jour et toute la nuit à implorer par mes cris son assistance. Enfin il ne m'écoutait pas seulement; mais il exauçait mes prières avec un tel excès de bonté, que, dans le calme et les consolations spirituelles qui succédaient à ce trouble et à de si grandes peines, il me sem-*

blait que j'étais dans le ciel avec les anges. C'est ainsi que Dieu assiste ceux qui ont recours à lui de tout leur cœur, et qui demeurent fermes dans le combat jusqu'à ce qu'il lui plaise de les secourir. Mais nous ne devons pas seulement implorer son aide : nous devons aussi employer l'intercession de ses saints, que ces montagnes dont parle David signifient, et principalement la très-pure Vierge ; car nous ne saurions trop la presser, par nos respects et par nos prières, de nous obtenir cette faveur, ni douter qu'elle ne nous écoute favorablement, puisque nulle autre n'aime tant qu'elle cette pureté que nous désirons d'obtenir. J'ai vu de grands effets des grâces que des personnes inquiétées par ces tentations de la chair ont obtenues par l'assistance de cette très-sainte Vierge, en faisant quelques prières en mémoire de la pureté avec laquelle elle a été conçue sans péché, et de ce qu'elle l'a conservée en devenant mère de Dieu. Prenez-la donc pour votre principale protectrice, afin qu'elle vous obtienne et vous conserve par son assistance cette pureté si souhaitable. Considérez que s'il se trouve des femmes qui ont tant d'amour pour la chasteté, qu'il n'y a point d'affection qu'elles ne témoignent à celles qui ont comme elles de l'horreur du péché qui lui est contraire, à combien plus forte raison devons-nous attendre toutes sortes de secours de cette reine des vierges ? Assurez-vous que, pourvu que vous ayez un ardent désir de posséder un aussi grand bien qu'est cette vertu, que vous vous confiiez toujours en Jésus-Christ, et que vous ne vous lassiez point de le prier et de le servir de tout votre pouvoir, ses saints ne cesseront point d'intercéder pour vous auprès de lui, afin qu'il vous accorde ce précieux don que l'on ne peut obtenir que de lui, et dont il veut que ceux qui le reçoivent connaissent la valeur et lui en rendent les actions de grâces qui lui sont dues.

CHAPITRE XV.

Que Notre-Seigneur ne donne pas également à tous la chasteté, mais ne la donne à quelques-uns que dans le cœur ; et que les tentations de la chair sont avantageuses à ceux qui en savent bien user.

Il importe de remarquer que Dieu ne donne pas également à tous la chasteté ; mais dans des degrés différents, selon qu'il lui plaît. Ainsi, il la donne à quelques-uns seulement dans le cœur, par une résolution ferme et constante de mourir plutôt que de se laisser emporter à cette brutale passion, son ennemie ; mais cela n'empêche pas qu'il ne se passe dans leur esprit des imaginations déshonnêtes, et dans la partie sensitive des tentations fort pénibles, qui, encore que leur raison n'y consente pas, les affligent beaucoup et ne leur donnent pas peu d'exercice pour se défendre de leur importunité : à quoi l'on peut comparer Moïse et le peuple juif, lorsque, cet admirable législateur étant avec Dieu sur le haut de la montagne de Sina, ce peuple adorait des idoles au pied de cette montagne. Ceux qui se trouvent en cet état doivent extrêmement remercier Dieu de la grâce qu'il fait à leur âme, et souffrir avec patience le peu de soumission de la partie sensitive ; car, de même qu'encore qu'Eve eût mangé du fruit défendu, le péché originel ne serait point entré dans le monde si Adam n'en eût point aussi mangé et ne se fût rendu complice de sa faute, ainsi, tant que cette résolution de ne point consentir à la tentation demeure ferme, ce qui se passe dans la partie sensitive ne peut être un péché mortel, puisqu'elle ne ressemble qu'à Eve ; au lieu que cette partie supérieure de l'âme, où cette sainte résolution s'est formée, et qui tient la place d'Adam, non-seulement ne consent point à la tentation, mais en ressent du déplaisir et la rejette. Sur quoi je dois, ma fille, vous avertir de ne pas permettre que ces fâcheuses imaginations et ces pénibles émotions s'arrêtent dans votre

esprit, mais de faire tout ce que vous pourrez pour les en chasser aussitôt; car lorsque l'on sent avoir dans soi-même ce feu infernal et un tel serpent dans son sein, principalement si l'on a éprouvé quelquefois qu'ils ont eu le pouvoir de nous porter à consentir au péché et à y avoir de la complaisance, si l'on néglige dans un tel peril de faire tous ses efforts pour s'en garantir, cette negligence passe pour un péché mortel, parce que voir le péril et ne pas tâcher de l'éviter c'est l'aimer. Mais tant que l'on demeure dans une constante résolution de ne point consentir au mal, de n'y avoir point de complaisance, et au contraire d'y résister, quoiqu'on ne le fasse que faiblement, on a sujet de croire que Dieu ne permettra pas que l'on tombe dans un peché mortel dont on connaît le danger. Or, comme il est fort difficile de porter jugement sur cela, sans savoir de la personne qui souffre ces peines ce qui se passe en elle-même, elle doit en informer un confesseur fort capable et suivre le conseil qu'il lui donnera. Que si après en avoir usé de la sorte, on ne se trouve point soulagé, et que souffrir ainsi dans soi-même une guerre continuelle passe pour une peine insupportable, il faut considérer que cette peine est une punition des péchés que l'on a commis, et qu'elle doit porter à servir Dieu mieux que l'on n'a fait jusqu'alors, par le besoin qu'elle fait connaître que l'on a de lui. Car il faudrait être bien stupide pour ne pas sentir quelle est notre misère, lorsque nous nous voyons dans un si grand péril, que, pour peu que Dieu s'éloignât de nous, nous tomberions dans le gouffre du péché mortel.

Ces tentations ne cesseront point jusqu'à ce qu'ayant éprouvé notre faiblesse, nous l'avouions sincèrement, parce qu'elles sont comme les moyens dont on se sert à la question pour nous faire confesser que nous ne pouvons avoir la chasteté si Dieu même ne nous la donne. Mais si on le sert fidèlement, plus on sent de combats dans la chair, et plus on s'efforce de conserver la chasteté; et les tentations sont comme des coups de marteau qui la font entrer encore plus avant dans l'âme. Nous voyons alors les merveilles de Dieu, parce que de même que notre malice fait connaître davantage sa bonté, la faiblesse de notre chair fera voir la force de notre âme qui s'opposera toujours à elle et se confirmera d'autant plus dans l'amour de la chasteté, que la chair fera plus d'efforts pour la porter à la perdre : car c'est ainsi que Dieu se sert d'un moyen si bas et si fâcheux pour relever une chose aussi désirable et aussi précieuse qu'est cette vertu.

Souvenez-vous que comme une bonne guerre vaut mieux qu'une mauvaise paix, il nous est beaucoup plus avantageux de souffrir, pour ne pas consentir au péché et nous rendre agréables à Notre-Seigneur en implorant son assistance avec humilité, que de lui déplaire et nous rendre dignes de sa haine par un plaisir brutal qui passe si vite. Ne doutez point qu'il ne secoure ceux qui combattent pour son honneur, qu'il ne les rende enfin victorieux, et qu'il ne considère les travaux qu'ils souffrent dans cette guerre comme une espèce de martyre. Car de même que les martyrs s'exposaient à la mort pour ne pas renoncer à la foi, ce que l'on endure pour conserver la chasteté et obeir à la volonté de Dieu fait participer à leur gloire. On doit donc, dans les peines que l'on souffre pour ce sujet, se consoler en ce qu'elles sont une preuve de notre amour pour Dieu, par le refus que nous faisons à notre chair de lui accorder ce qu'elle désire.

CHAPITRE XVI.

Qu'il y en a qui sont chastes aussi bien dans leur chair que dans leur cœur sans que la sensualité se soulève en eux contre la raison.

Il y a d'autres personnes que Dieu rend chastes d'une manière si

avantageuse, que leur raison ne leur fait pas seulement concevoir de l'horreur pour ces infâmes plaisirs charnels; mais leurs sens ne leur donnent sur cela aucune peine, et ainsi ils jouissent d'une telle paix, qu'ils ne savent presque pas ce que c'est que tentation. Les uns tiennent de leur tempérament cette tranquillité; les autres la tiennent d'une grâce particulière de Dieu; et les premiers ne doivent pas se glorifier de cet avantage ni mépriser ceux qui ne l'ont pas, parce que ce n'est pas cette paix qui nous rend chastes, c'est une ferme résolution de ne point offenser Dieu. Et si celui qui, étant tenté, fait une plus forte résolution de conserver la chasteté que celui qui n'est pas tenté, il est plus chaste que lui, quoiqu'il ne soit pas en paix comme lui. Cette raison ne doit pas donner de la peine à ceux qui sont d'un si heureux tempérament, en leur faisant croire que, ne trouvant point de difficulté à être chastes, il ne leur est pas fort avantageux de l'être. Ils doivent au contraire profiter de cette bonne inclination et aimer par vertu et par désir de plaire à Dieu cette chasteté à laquelle ils se trouvent portés naturellement. Ainsi ils seront agréables à Dieu en deux manières : l'une, par le choix que la partie supérieure de leur âme fait de cette vertu; et l'autre par l'obéissance que leur bonne inclination fait que la partie sensitive rend à la raison.

Il y en a d'autres qui sont chastes, non pas par leur inclination naturelle, mais par une grâce particulière de Dieu, qui leur fait concevoir de l'horreur pour l'impureté, sans que la partie sensitive ait de la peine d'obéir à la raison, et se trouvent ainsi dans une grande paix d'esprit et de corps. Il paraît que les philosophes ont connu cet état si excellent, puisqu'ils ont dit qu'il y a des hommes si vertueux et dont l'âme était tellement épurée, qu'ils ne font pas seulement le bien sans que leurs passions les en empêchent, mais qu'ils les ont tellement vaincues et assujetties, qu'elles n'osent plus s'opposer à leur raison. Néanmoins, comme il n'y a point de véritable vertu sans la grâce de Dieu, ce discours des philosophes n'était que des paroles sans effet. Il n'y a que les vrais chrétiens à qui Dieu accorde une si grande faveur. Les hommes travailleraient en vain pour acquérir cette force; elle ne peut venir que du Dieu tout-puissant, qui est la force même, et nous la recevons de son Saint-Esprit par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Car il prend plaisir à nous l'accorder pour nous rendre semblables à lui, qui dans une chair corruptible a conservé une parfaite virginité. C'est donc le Saint-Esprit qui enrichit les âmes qu'il lui plaît de cette excellente vertu d'une parfaite chasteté, et qui fait que de même que la partie supérieure de l'âme est parfaitement soumise à Dieu, elle se trouve si étroitement unie à lui et tellement remplie de sa force et de sa lumière, que, n'ayant plus d'autre volonté que la sienne, elle peut dire avec l'Apôtre : *Celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui* (I *Cor.*, VI, 17). Ainsi, par le moyen de cette force que Dieu donne à la partie supérieure, l'inférieure se trouve dépouillée de cette brutalité et de cette fierté qui la faisait par son naturel s'élever contre elle, et elle lui obéit avec plaisir. Par ce moyen, quoique ces deux parties de l'homme soient d'une nature si différente, l'une étant spirituelle et l'autre sensuelle, cette dernière qui est la moindre s'unit de telle sorte à la plus noble, reçoit si volontiers la loi d'elle et lui devient si familière, qu'encore que par elle-même elle ne soit pas raisonnable, elle agit comme si elle l'était; et non-seulement la chair ne contrarie plus l'esprit, mais elle l'aide et le seconde comme une vertueuse femme aide et soulage son mari. Tellement qu'ainsi que l'on voit des esprits si charnels que, ne se conduisant que par l'appétit sensuel, encore qu'ils soient d'une nature spirituelle, ils se rendent misérablement esclaves de leur chair en se transformant en elle, de telle sorte qu'ils deviennent tout charnels,

parce qu'ils n'ont qu'une volonté et des pensées toutes charnelles : de même la sensualité de ces autres dont nous venons de parler s'unit de telle sorte à la raison, qu'elle paraît être plus raisonnable que ne l'est l'esprit des autres. Cela semble difficile à croire, et il ne faut pas néanmoins s'en étonner, puisque c'est un ouvrage de Dieu que Jésus-Christ, son Fils unique, opère principalement dans le temps de l'Église chrétienne, dont Isaïe a prophétisé en disant : *Il arrivera un temps où le loup et l'agneau, l'ours et le lion mangeront ensemble* (*Isa.*, XI) : faisant voir par ces paroles que les affections déraisonnables de la partie sensitive qui, comme des bêtes farouches, voudraient, si elles le pouvaient, dévorer l'âme, deviendraient douces et paisibles par un effet de la grâce de Jésus-Christ, et que, se dépouillant de leur naturel, elles vivraient en paix avec elle, selon ce que nous lisons dans Job : *Les bêtes sauvages n'auront pour vous que de la douceur, et ceux dont l'esprit n'est pas moins dur que les pierres vivront avec vous en amitié* (*Job*, V). On voit aussi accomplir en cela ce que dit David : *C'est vous que je considérais comme mon guide et mon ami intime; c'est vous que j'entretenais doucement de mes secrets, et qui me teniez compagnie lorsque j'allais dans la maison de Dieu* (*Psal.* LIV, 14). Car c'est ainsi que l'homme intérieur parle à l'homme extérieur, en le regardant comme un autre soi-même et si conforme à ses sentiments, qu'ils vont de compagnie en la maison de Dieu, dans une telle union, que cet homme intérieur ayant tant d'amour pour la chasteté, la prière, les jeûnes, les veilles et les autres saints exercices, qu'il y trouve toute sa douceur et tout son repos : l'homme extérieur s'accorde en tout cela parfaitement avec lui.

Mais ne vous imaginez pas, ma chère fille, que l'on puisse dans l'exil de cette vie jouir d'une si parfaite paix, que nous n'ayons pas quelquefois des mouvements contraires à la raison, puisqu'il n'y a eu que Jésus-Christ et sa sainte mère qui en aient été exempts. Sachez seulement que ces mouvements, dans ceux à qui Dieu a fait les grâces que je viens de dire, ne sont pas tels qu'ils leur donnent beaucoup de peine. La guerre qu'ils leur font ne saurait leur faire perdre la véritable paix, car ils les vainquent facilement. C'est comme si dans une ville quelques jeunes gens s'étant querellés et s'étant aussitôt accordés, on ne pourrait pas dire pour cela que la paix de cette ville aurait été troublée, puisque le reste des habitants n'aurait point eu de part à cette dispute.

Que si encore que ces philosophes dont j'ai parlé ignorassent quel est le pouvoir du Saint Esprit, ils ne laissaient pas de demeurer d'accord qu'il y avait des hommes dont la partie inférieure était entièrement soumise à la raison, sera-t-il difficile à un chrétien d'en demeurer d'accord et de n'en être pas bien aise, pour la gloire de la rédemption que Jésus-Christ nous a acquise, et de son infini pouvoir à qui rien n'est difficile? Le prophète Isaïe a dit, en parlant de ce divin Sauveur, qu'*il apporterait en venant au monde une abondance de paix, laquelle il nomme un grand fleuve* (*Isa.*, LXVI). Et saint Paul ajoute que *cette paix surpasse tout ce que nous en pouvons concevoir* (*Phil.*, IV). Ainsi, lorsque la chair est obéissante à l'esprit, elle n'a garde de tenir le langage qu'elle tient à ceux qui ne sont pas dans un si heureux état, et nous n'avons point sujet d'appréhender cette terrible malédiction que Dieu donna à Adam pour avoir écouté sa femme. Mais au contraire nous apprenons à notre chair à entendre le langage de l'esprit, ainsi que l'on apprend à parler à un oiseau. Et il paraît bien qu'elle l'apprend, puisqu'elle nous obéit sans résistance, et que si elle nous demande quelque chose, ce n'est pas des plaisirs, mais seulement des besoins dont on ne saurait se passer. Et nous pouvons alors l'écouter, ainsi que Dieu commanda à Abraham d'écouter la voix de Sara, sa femme, quoique sa chair fût si faible et si mortifiée par la vieillesse (*Gen.*, XVIII). On peut donc avoir

quelque égard aux sentiments de la chair, quand elle est en cet état, mais non pas de telle sorte que l'on s'y fie entièrement. Il faut que l'esprit use en cela d'un prudent discernement, de peur que, la considérant comme morte, elle ne nous trompe : ce qui pourrait arriver d'autant plus facilement que nous ne nous en défierions pas.

DU LANGAGE DU DÉMON.

CHAPITRE XVII.

Que nous devons fermer l'oreille au langage du démon, et particulièrement lorsqu'il s'efforce de nous inspirer de l'orgueil pour nous tromper et nous perdre. Des moyens dont on doit se servir pour ne le point écouter.

Comme le démon n'a pas moins de divers langages que de diverses malices, ils sont innombrables. Et comme Jésus-Christ est la source de tous les biens répandus dans les âmes de ceux qui lui obéissent, le démon, ce père de mensonge, est comme la source de tous les péchés, qui font tomber dans une perte éternelle ceux qui se laissent aller à ses malheureuses persuasions. Ses artifices sont si grands, qu'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui soit capable de les découvrir. J'en dirai, ma chère fille, quelque chose en peu de paroles, et remettrai le reste à ce qu'il plaira à Jésus-Christ, qui peut seul nous en instruire, de vous en faire connaître.

On donne divers noms à cet esprit malheureux, afin de faire entendre quelles sont ses différentes malices ; mais je ne parlerai que de deux, qui sont ceux de dragon et de lion. Le premier marque, comme dit saint Augustin, qu'il nous dresse des embûches comme le dragon, et le second, qu'il nous attaque quelquefois ouvertement, comme le lion. Dans les embûches qu'il nous dresse, il emploie la vanité et le mensonge, pour nous faire tomber par une chute d'autant plus grande, que nous nous élevons davantage. Il commence par nous faire concevoir une bonne opinion de nous-mêmes, et ensuite de l'orgueil ; et comme il sait par sa propre expérience que ce mal est si grand qu'il a été capable de le rendre, d'ange qu'il était, un démon, il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse pour nous rendre participants de son crime, afin que nous le soyons de ses tourments. Il sait que l'orgueil est si désagréable à Dieu, qu'il rend inutile tout le bien que nous pourrions faire, quelque grand qu'il fût ; et il travaille avec tant d'artifice à jeter dans nos âmes la semence de ce détestable péché, que souvent il nous dit des vérités, nous donne de bons conseils et nous inspire des sentiments de dévotion, afin de nous porter insensiblement à le commettre ; car il ne se soucie pas que nous fassions quelque bien, pourvu que nous tombions dans un malheur qui en attire tant d'autres après lui. L'Ecriture dit que l'*orgueil est le principe de tous les maux, et qu'il est suivi de toutes sortes de malédictions* (*Eccles.*, X), c'est-à-dire de péchés et de châtiments.

Nous lisons d'un solitaire, que le démon lui apparut durant un long temps sous la figure d'un ange de Dieu, lui révélait plusieurs choses, et rendait toutes les nuits sa cellule resplendissante de lumière. Mais qu'enfin ce solitaire ayant un fils, il lui persuada de le tuer pour acquérir un mérite égal à celui d'Abraham, et que lorsqu'il était sur le point d'exécuter une si damnable résolution, son fils en eut quelque soupçon et s'enfuit. Cet esprit malheureux apparut à un autre solitaire sous la figure d'un ange, lui dit plusieurs grandes vérités pour gagner créance dans son esprit ; et, après, il le trompa, en lui persuadant une grande erreur contre la foi. Nous apprenons qu'un autre, après avoir passé cinquante ans dans une très-étroite abstinence et une plus grande

solitude qu'aucun de tous ceux du désert où il était, le démon, sous la figure d'un ange, lui persuada de se jeter dans un puits très-profond, afin de connaître par expérience qu'après avoir servi Dieu si longtemps et dans de si grandes austérités, il n'avait rien à appréhender; ce qu'il exécuta; et ayant été avec grande peine retiré à demi-mort de ce puits, quoi que les saints vieillards de ce désert pussent lui représenter, pour lui faire connaître que le démon l'avait trompé, et le porter à se repentir de l'avoir cru, ils ne le purent jamais; son erreur ayant fait une si forte impression sur son esprit, qu'encore qu'il mourût trois jours après de cette chute, il demeura toujours persuadé qu'il n'avait rien fait que par une révélation d'un ange de Dieu.

On peut juger par de si terribles exemples, combien il importe, même aux plus vertueux, de vivre toujours dans la défiance d'eux-mêmes, puisque, quelque sujet que l'on ait de croire que l'on est bien avec Dieu, on n'en a point de certitude, et que l'on ne sait si l'on est digne d'amour ou de haine, ni pour le présent, ni pour le temps que l'on a encore à vivre. Mais il faut surtout se bien garder de se confier en soi-même, parce que, dit excellemment saint Augustin, *les orgueilleux méritent d'être trompés.* Que si, comme je vous ai rapporté quelques-unes des tromperies du démon dans les siècles passés, je voulais vous dire celles qu'il fait encore tous les jours, à peine un volume y pourrait suffire, et je me rendrais ennuyeux.

Il est certain, selon ce que nous en pouvons juger, que Dieu répand dans quelques âmes des grâces si particulières, qu'elles leur font non-seulement produire de bonnes œuvres extérieures, mais avoir une communication intérieure et familière avec lui, qui n'est pas presque croyable. Et l'on voit d'un autre côté que, par sa permission, le démon fait en ce temps plus d'efforts que jamais pour tromper, par de faux sentiments de piété, de faux raisonnements et de fausses lumières d'esprit, ceux qui sont superbes et amis de leur propre sens, sous prétexte de dévotion, non-seulement pour les punir de leur orgueil, mais aussi pour exercer ceux qui servent Dieu avec humilité, et les obliger à se tenir sur leurs gardes. C'est pourquoi dans un siècle tel que celui-ci, où il semble, comme dit saint Jean dans son Apocalypse, que Dieu lâche la bride au démon, les gens de bien doivent moins que jamais ajouter foi à de semblables choses, et demeurer dans une profonde humilité et une sainte appréhension, afin que Dieu ne permette pas qu'ils soient trompés. Ils doivent dans ces rencontres rendre aussitôt compte à leurs directeurs de ce qui se passe en eux, pour être instruits par eux de la manière dont ils auront à s'y conduire. David dit que *les méchants ont sur leurs lèvres un venin d'aspic* (*Ps.* XIII, 5). A combien plus forte raison les discours du démon sont-ils dangereux et empoisonnés, puisqu'il est plus méchant que tous les serpents ensemble? Ainsi lorsque, pour nous donner de la vanité, il exagère nos bonnes actions, humilions-nous au lieu de nous glorifier, en considérant les péchés que nous avons commis et ceux que nous commettons encore. Car ils sont en si grand nombre, que si Dieu, par son extrême miséricorde, ne venait à notre secours et ne nous arrêtait dans le chemin où nous courons avec tant d'ardeur pour nous éloigner de lui, comme il arrêta saint Paul, nos péchés s'augmenteraient de telle sorte à mesure que nous avancerions dans l'âge, que les tourments de l'enfer ne suffiraient pas pour les expier.

O abîme de miséricorde! qui a pu vous porter, Seigneur, à nous crier du haut du ciel comme à ce grand apôtre: *Pourquoi me persécutez-vous par vos actions criminelles?* Ces divines paroles seraient capables de nous guérir de notre orgueil et de nous faire trembler par la

douleur de vous avoir offensé, et le désir de vous plaire nous ferait dire : *Seigneur, que voulez-vous que nous fassions?* Puisque vous êtes, mon Sauveur, le souverain médecin de tous nos maux, ne nous permettrez-vous pas de concevoir cette espérance en usant du remède salutaire de votre sainte parole et de vos sacrements ? Vous nous le permettrez sans doute, et nous enverrez à vos ministres pour nous les dispenser, comme vous envoyâtes ce grand apôtre à votre serviteur Ananie. Nous savons, mon Dieu, que notre perte vient de nous-mêmes, et que notre salut ne peut venir que de vous. Nous confessons que c'est par une bonté infinie que vous appelez ceux qui se sont éloignés de vous ; que vous vous souvenez de ceux qui vous ont oublié ; que vous faites des faveurs à ceux qui ont mérité des châtiments ; que vous prenez pour vos enfants de misérables esclaves, et que vous ne dédaignez pas d'établir votre demeure dans des âmes souillées de mille péchés. Il est vrai, Seigneur, et nous le reconnaissons, que nous étions dans un état si déplorable, et que si nous n'y sommes plus, c'est par vous et en vous que, par un heureux changement, nous sommes ce que nous sommes, selon ces paroles de saint Paul : *Vous étiez autrefois ténèbres, et vous êtes maintenant lumière au Seigneur* (*Phil.*, V).

Mais pour demeurer en sûreté dans cet état où il a plu à Dieu de nous mettre, il faut nous souvenir de celui où nous nous trouvions réduits par notre faute, et ne point douter que nous y retomberions si sa main toute-puissante ne nous soutenait. Que si nous considérions à combien de périls notre faiblesse nous expose, l'appréhension de tomber dans le péché nous empêcherait de nous réjouir du bonheur dont nous jouissons, et nous ferait profiter de ce sage conseil de l'Écriture : *Heureux celui qui vit toujours dans la crainte* (*Psal.* CXI) ; *Opérez votre salut avec crainte et tremblement* (*Phil.*, II) ; *Que celui qui est debout prenne garde de ne pas tomber* (I *Cor.*, X). Il faut gémir pour obtenir le pardon des péchés que l'on a commis. Et il faut aussi gémir par la crainte d'en commettre d'autres qui nous fassent avoir besoin d'un nouveau pardon. Jacob nous en donne un exemple par l'appréhension qu'il eut d'Esaü à son retour de Mésopotamie, quoique Dieu lui eût commandé d'en revenir. Quand Dieu, par un si grand miracle, fit passer la mer à pied sec aux enfants d'Israël, leur joie d'avoir été délivrés d'un péril qui leur donnait sujet de croire que nuls autres ne seraient capables de les empêcher de jouir de l'heureuse terre qu'il leur avait promise, leur fit chanter des cantiques à sa louange. Mais les suites furent bien différentes des sentiments qu'ils avaient alors. Leur défiance des promesses de Dieu, leur impatience dans les travaux, leur découragement dans les périls et leurs continuels murmures, firent que, par un juste châtiment, au lieu de posséder cette heureuse terre, ils moururent tous dans le désert, à la réserve de ce très-petit nombre qui demeurèrent fidèles à Dieu. Qui sera donc celui qui, considérant les péchés qu'il a commis depuis qu'il est au monde, et ceux qu'il peut commettre durant le temps qui lui reste encore à vivre, sera si insensé que d'oser s'enfler d'orgueil, puisqu'étant si misérablement tombé, le passé le doit faire trembler pour l'avenir?

Si nous sommes bien persuadés que tout ce que nous avons de bon vient de Dieu, ne devons-nous pas, au lieu de nous élever de ses faveur, nous humilier encore davantage comme étant obligés à une plus grande reconnaissance, puis, comme dit saint Grégoire dans l'une de ses homélies sur l'Évangile, que *les grâces que l'on reçoit sont un fardeau dont le poids doit nous faire gémir par l'appréhension de ne le pas porter avec assez de courage et d'humilité?* Mais, parce que notre légèreté est si grande et notre orgueil si avant enraciné dans notre

cœur que nous sommes incapables par nous-mêmes de nous en délivrer, nous devons avoir recours à Dieu pour le prier instamment de ne pas permettre que nous soyons si méchants et si ingrats que de vouloir lui dérober la gloire qui lui est due d'être l'auteur de tout le bien.

Comme le jeûne est un excellent remède contre les tentations de la chair, l'oraison n'en est pas un moins salutaire contre l'orgueil. Ainsi lorsque l'on s'en sent attaqué, il faut prier Dieu avec ardeur et avec persévérance de nous ouvrir les yeux pour connaître quel il est et quels nous sommes, afin que nous lui attribuions tout le bien, et à nous tout le mal. Par ce moyen, nous fermerons l'oreille aux discours de cet esprit malheureux, qui s'étant perdu par son orgueil, s'efforce de nous en inspirer pour nous perdre, et nous écouterons la voix de Dieu qui nous dit que la créature n'a point de gloire et ne mérite aucune estime par elle-même ; mais que toute sa gloire consiste dans les faveurs qu'elle reçoit de son Créateur et dans l'amour qu'il a pour elle. Comme je traiterai plus amplement ce sujet lorsque je parlerai de la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas ici davantage.

CHAPITRE XVIII.

Que le démon nous tend un piége tout contraire à la présomption, qui est le désespoir. Et de quelles armes nous devons nous servir pour le combattre.

Le démon, par un artifice tout contraire à celui qui inspire de l'orgueil, et dont nous venons de parler, nous représente tous les péchés que nous avons commis et les exagère autant qu'il peut, afin de nous étonner et nous décourager d'une telle sorte que, ne pouvant supporter une si grande peine, nous tombions dans le désespoir. Ce fut ainsi qu'il agit envers Judas. Il lui ôta la connaissance de la grandeur de son péché lorsqu'il le portait à le commettre ; et après qu'il l'eut commis, il le lui fit voir aussi épouvantable par toutes ses circonstances qu'il l'était en effet, et l'empêcha en même temps de se souvenir de l'infinie miséricorde de Dieu, ce qui le fit tomber dans le désespoir, et par le désespoir dans l'enfer. Ainsi, en mettant aux uns devant les yeux leurs bonnes œuvres et leur cachant les mauvaises, il leur donne de l'orgueil ; et en représentant aux autres leurs péchés et leur ôtant le souvenir de l'extrême bonté de Dieu, il les jette dans le désespoir. Mais comme le moyen de nous défendre de ce premier artifice est de nous humilier autant que cet esprit malheureux veut nous persuader de nous élever, en considérant que si nous avons les plumes d'un paon nous en avons aussi les pieds, et que le nombre de nos péchés serait encore beaucoup plus grand si Dieu ne nous avait préservés : le moyen de nous défendre de ce second artifice dont le démon se sert pour nous porter dans le désespoir, est de détourner nos yeux de la vue de nos péchés pour ne considérer que la miséricorde de Dieu et le bien que nous avons fait par son assistance, puisque lorsque nos péchés nous font la guerre pour nous porter au désespoir, il nous est permis de nous souvenir de nos bonnes œuvres, ainsi que Job et le roi Ezéchias nous en donnent l'exemple (*Job*, XXIII ; IV *Reg.*, XX). Nous ne devons pas néanmoins mettre en elles notre confiance comme si nous avions droit de nous les approprier, ce qui serait pour éviter un précipice, tomber dans un autre ; mais pour nous faire espérer de la miséricorde de Dieu, puisque, s'il nous tient compte même d'un verre d'eau froide donné en son nom, il ne laissera pas sans récompense le bien que nous avons fait par l'assistance de sa grâce, et ne nous abandonnera pas dans le milieu de la carrière où il nous a fait entrer pour son service. Comme il est tout parfait, ses œuvres sont aussi toutes parfaites ; et il a plus fait pour nous rendre ses amis lorsque nous étions ses ennemis, qu'il ne fera en

nous conservant son amitié (*Phil.*, I). Saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Si lorsque nous étions ennemis de Dieu nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à combien plus forte raison, étant maintenant réconciliés avec lui, serons-nous sauvés par la vie de son même Fils* (*Rom.*, V, 10)? Car, si la mort a eu le pouvoir de ressusciter les morts, la vie n'aurait-elle pas le pouvoir de conserver la vie aux vivants? Si Dieu nous a aimés lorsque nous le haïssions, nous haïra-t-il lorsque nous l'aimons? Ne craignons donc point de dire, avec ce grand apôtre : *Nous avons une ferme confiance que celui qui commence en nous le saint ouvrage de notre salut l'achèvera et le perfectionnera de plus en plus jusqu'au jour de Jésus-Christ* (*Phil.*, I, 6). Que si le démon nous veut troubler en exagérant nos péchés, considérons que ce n'est pas lui que nous avons offensé, et que ce ne sera pas lui qui nous jugera, mais que c'est Dieu qui sera notre juge et le sien. Ainsi, au lieu de nous affliger de ce que cet esprit infernal nous accuse, consolons-nous de ce que Jésus Christ, qui est tout ensemble notre partie et notre juge, nous pardonne et nous absout par le moyen de la pénitence et des autres sacrements de son Eglise. Disons, avec ce même apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? s'il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré à la mort pour nous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné? qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu même qui les justifie* (*Rom.*, VIII, 35).

Après tant de témoignages et d'assurances de l'extrême bonté de Dieu, nous ne saurions trop espérer qu'il achèvera son ouvrage en nous accordant les grâces qui nous manquent, comme il nous en a déjà accordé d'autres. Nos péchés ne doivent point nous effrayer, puisque le Père éternel, au lieu de nous punir comme nous l'avons mérité, en a fait porter la peine à son Fils unique, afin de nous en accorder le pardon si nous nous mettons en état de le recevoir. Puisqu'il lui a plu d'oublier nos offenses, que sert au démon de crier qu'étant juste comme il est, il doit nous punir? Sa justice n'a-t-elle pas puni, sur la croix, tous les péchés du monde en la personne de Jésus-Christ, cet Agneau sans tache, et mis ainsi tous les coupables, par la rédemption qu'il leur a acquise, en état d'obtenir le pardon en recourant à lui par la pénitence? Car y aurait-il de la justice de condamner un pénitent à souffrir les peines de l'enfer pour des fautes déjà expiées par le sang d'un Dieu? je dis de les punir par les peines de l'enfer, à cause que j'entends parler d'un pénitent baptisé qui, par le moyen de la pénitence, reçoit le pardon d'avoir perdu la grâce, et qu'ainsi la peine de l'enfer, qui est éternelle, est changée en une peine temporelle, par laquelle il satisfait Dieu ou en cette vie par de bonnes œuvres, ou dans le purgatoire par des peines limitées. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce que la peine n'est pas entièrement remise au pénitent, vienne de ce que la rédemption que Jésus-Christ nous a acquise ne soit pas pleinement suffisante pour nous délivrer entièrement de peine, puisqu'elle est plus que suffisante, comme dit David (*Psal.* CXXIX); mais c'est que notre pénitence n'est pas aussi grande qu'elle devrait être. Car un pénitent peut avoir une aussi grande confusion et une si vive douleur de ses péchés, qu'il sort du confessional aussi pleinement absous de la coulpe et de la peine que s'il venait de recevoir le saint baptême qui ôte l'une et l'autre à celui-là même qui ne le reçoit pas dans une disposition si parfaite.

Il faut donc que tout le monde sache que cette huile précieuse qui coula des plaies de Jésus-Christ, notre divin Elisée, au jour de sa passion, et qui est répandue dans ses admirables sacrements, est capable de guérir toutes nos plaies, et, après nous avoir fait vivre de la vie de la grâce, nous faire jouir de celle de la gloire. Mais comme cette bonne veuve présenta des vaisseaux à ce prophète pour recevoir l'huile qu'il

multiplia par un miracle, il faut que nous offrions à Jésus-Christ des dispositions propres à recevoir les effets de sa sacrée passion qui est, comme je l'ai dit, plus que suffisante pour effacer tous les péchés du monde.

CHAPITRE XIX.

Combien Dieu nous a fait de grâces en nous donnant Jésus-Christ son Fils unique. Et combien elles doivent nous fortifier contre le désespoir.

Ce n'est pas sans raison que Dieu se plaint par ses apôtres de l'ingratitude des hommes qui oublient l'obligation infinie dont ils lui sont redevables, au lieu de lui en rendre de continuelles actions de grâces : *Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne se perde, mais qu'ils aient tous la vie éternelle* (*Joan.*, III, 16). Toutes les autres grâces que Dieu nous a faites sont comprises dans celle-là, comme les moindres dans la plus grande et les effets dans leur cause; car il est certain qu'ayant bien voulu que nos péchés fussent expiés par un si grand sacrifice, il a fait tout ce qui dépendait de lui pour les pardonner; qu'en nous donnant un si puissant médiateur, il nous a donné aussi tout ce qui dépendait de ce médiateur ; qu'en nous donnant son Fils et un Fils qui est Dieu comme lui, et le faisant naître dans le monde pour notre salut, il ne veut pas nous refuser ce qui nous est nécessaire pour profiter de tant de grâces; et qu'ainsi si elles nous sont inutiles, c'est de nous seuls et non pas de lui que nous avons sujet de nous plaindre. Saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Dieu en nous donnant son Fils nous a tout donné* (*Rom.*, VIII). Puis donc qu'il nous a donné tout ensemble le pardon de nos péchés, la grâce et le ciel, ne serons-nous pas bien malheureux de perdre tant de biens joints ensemble par notre négligence à en profiter, et d'être ingrats envers un tel bienfaiteur? On ne pourrait trop blâmer un homme qui se laisserait mourir de faim, de froid et de toutes sortes de misères, manque de vouloir faire deux ou trois lieues de chemin pour aller recevoir un legs qui ne serait pas seulement capable de le délivrer de ces incommodités, mais de l'enrichir et le mettre dans un plein repos.

La rédemption que Jésus-Christ nous a méritée est si abondante en grâces, qu'encore que l'obligation que nous avons à Dieu de nous pardonner nos péchés surpasse tout ce que nous saurions nous imaginer, le mérite de la passion et de la mort de Jésus-Christ est plus élevé, dit saint Augustin, au-dessus de ce dont nous étions redevables à Dieu que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Est-ce donc que nous croyons que les tourments et la mort dont l'homme coupable s'était rendu digne, n'aient pas été assez bien payés par les tourments, les outrages et la mort soufferts par un homme non-seulement juste, mais Dieu et homme tout ensemble? Il faut avouer que la grâce qu'il fait à des vers de terre tels que nous sommes, de nous prendre pour ses enfants, est incompréhensible; mais pour nous empêcher d'en pouvoir douter, saint Jean dit : *Le Verbe a été fait chair* (*Joan.*, I). Ainsi, pour n'avoir point de peine à croire que Dieu fait l'honneur aux hommes de les adopter pour ses enfants, il ne faut que considérer cette autre beaucoup plus grande merveille, que le Fils de Dieu s'est fait homme et a pris naissance d'une Vierge. N'est-ce pas aussi une autre merveille qu'un homme terrestre jouisse de Dieu dans le ciel avec une gloire ineffable en la compagnie des anges? et n'est-ce pas aussi une autre incomparablement plus grande merveille, qu'un Dieu, après avoir souffert les tourments et les opprobres de la croix, soit mort entre deux voleurs, et ne nous a pas seulement fait obtenir le pardon de nos péchés, mais une si grande

abondance de bénédictions, que, de stériles que nous étions en bonnes œuvres, elle nous en fait produire qui nous rendent dignes du ciel? C'est ainsi que Sara, de stérile qu'elle était et si avancée en âge, devint féconde et mère d'Isaac, dont le veau gras qu'Abraham tua pour donner à manger aux anges qui lui avaient annoncé une si bonne nouvelle, représentait Jésus-Christ offert pour nous en sacrifice; car, ce sacrifice sanglant a été si agréable à Dieu, qu'il lui a fait changer en notre faveur sa colère en douceur, et sa malédiction en bénédiction, parce qu'il en a été beaucoup plus touché qu'il ne l'est de tous les péchés du monde.

Pourquoi donc nous désespérerions-nous, puisque nous avons pour remède de nos maux un Rédempteur homme et Dieu tout ensemble dont les mérites sont infinis? Il a, par sa mort, donné la mort à nos péchés d'une manière beaucoup plus puissante que Samson ne donna, par sa mort, la mort à ceux qui triomphaient si insolemment de lui.

Ainsi, quand on aurait été aussi méchant que le démon qui veut nous porter au désespoir, on doit se confier en Jésus-Christ, cet Agneau qui ôte les péchés du monde, et dont il a été prophétisé qu'il abîmerait tous nos péchés dans le fond de la mer; qu'il serait consacré par le saint des saints, et qu'il régnerait avec une éternelle justice. Car si nos péchés sont ainsi abîmes, étouffés et effacés, quel sujet avons-nous de craindre les démons, puisque étant vaincus ils n'ont plus de force et ne peuvent plus, par leurs artifices, nous jeter dans le désespoir?

CHAPITRE XX.

Des moyens dont le démon se sert pour nous empêcher de profiter des avis précédents. Et qu'au lieu de nous étonner nous devons redoubler notre courage en considérant la miséricorde infinie de Dieu.

Mais il me semble que j'entends ceux qui sont lâches et faibles répondre à ce que je viens de dire qu'ils ont sujet de craindre, et peut-être de croire que le sang répandu par Jésus-Christ ne leur ayant point été appliqué, il ne leur sert de rien pour le salut, puisqu'encore qu'il soit mort pour tous les hommes, il y en a plusieurs de damnés, non par le défaut du mérite de ce sang, mais parce qu'ils ne sont pas assez bien préparés pour en profiter, et que c'est ce qui cause leur désespoir. Je réponds qu'encore que ce qu'ils disent soit vrai, ils ne laissent pas d'avoir tort, et saint Bernard le fait voir par ces paroles : *Pour faire que notre conscience nous rende un témoignage qui nous donne la joie de pouvoir bien espérer de notre salut, il ne suffit pas de croire en général que la mort de Jésus-Christ a mérité le pardon de nos péchés : mais il faut se confier en Dieu et avoir des conjectures qu'il nous appliquera ce pardon en particulier s'il nous trouve dans les bonnes dispositions que l'Eglise demande, puisque ceux qui ne sont que dans ce premier état peuvent se porter au désespoir; mais ceux qui sont dans le second n'ont garde de tomber dans ce malheur, n'étant pas possible d'espérer et de désespérer en même temps.*

Nous devons considérer que notre Père céleste nous ayant, par un excès de sa bonté et de son amour, donné son Fils, et ce divin Agneau étant mort pour nous nourrir de sa propre chair et nous conserver ainsi la vie, nous devons agir avec courage et une ferme confiance en Dieu d'avoir part à la rédemption que ce divin Sauveur nous a méritée.

Puisque pour obtenir le pardon de nos péchés, il n'est pas besoin que Jésus-Christ souffre de nouveau tant de tourments et meure une seconde fois, quelle apparence y aurait-il qu'après nous avoir conviés à ce céleste banquet qui lui a coûté la vie pour nous nourrir de lui-

même en recevant son propre corps, il voulut nous renvoyer à jeun et changer ainsi en douleur la joie de la faveur qu'il nous avait faite? Rien n'est sans doute plus éloigné de son intention. Bien loin de se plaire en la mort des pécheurs, il veut qu'ils se convertissent et qu'ils vivent; et ce n'a été que pour ce sujet qu'il est mort sur une croix.

Il ne faut pas s'imaginer que pour jouir de cette heureuse rédemption on soit obligé à l'impossible, ou au moins à des choses si difficiles que notre faiblesse étant si grande, il y ait sujet de désespérer de les pouvoir accomplir. Un soupir vers Dieu, poussé du fond du cœur et qui procède de la douleur d'avoir offensé un tel Père, avec dessein de se corriger, et une humble confession à un prêtre nous font entendre ces paroles si pleines de consolation: Je vous absous de tous vos péchés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Que s'il vous semble, ma chère fille, que votre douleur n'est pas telle qu'elle devrait être, ne vous découragez pas néanmoins. Le désir que Notre-Seigneur a de nous sauver y suppléera par la vertu du sacrement, en vous faisant passer de l'attrition à la contrition. Et si cela ne suffit pas pour vous rassurer, ne vous imaginez pas de le pouvoir par vous-même; mais ayez recours à Dieu, et demandez-lui, au nom de Jésus-Christ, de vous faire ressentir vivement vos fautes, de vous en corriger, de vous en confesser, et qu'il lui plaise de vous assister dans tous vos besoins. Il est si bon, qu'il n'y a rien que vous ne deviez attendre de sa miséricorde; et il vous inspirera, pour vous pardonner, la disposition dans laquelle vous devez être pour obtenir ce pardon.

Que si, après tout ce que je viens de dire, vous ne vous trouvez pas consolée, ne perdez pas néanmoins courage, mais continuez; et d'autres confessions pourront vous procurer le soulagement que vous n'avez pas rencontré dans la première, selon ces paroles de David: *Faites-moi entendre une parole de consolation et de joie; et toutes les puissances de mon âme que vous avez abattues et humiliées tressailliront d'allégresse* (*Psal.* L, 9). C'est là l'effet que produisent les paroles de l'absolution sacramentale. Car, encore qu'elles ne donnent pas une telle certitude du pardon que l'on n'en puisse douter, elles donnent au moins tant de soulagement et de consolation en relevant les forces de l'âme abattues par le péché, qu'elle ne se lasse point d'avoir recours à la bonté de Dieu, et engage ainsi ce Père de miséricordes d'aller au-devant de cet enfant prodigue, de le combler de grâces et de se réjouir d'avoir recouvré, par la pénitence, celui qui s'était perdu par le péché.

C'est une chose qui paraît incroyable que Dieu traite des pécheurs avec tant d'amour et de bonté, après avoir traité son Fils unique, et qu'il aime comme lui-même, avec tant de sévérité et de rigueur, lorsqu'il portait la peine de nos péchés, qu'il ne lui ait pas remis la moindre chose de ce qui pouvait satisfaire entièrement sa justice. Mais après cela il a fait comme le lion qui, lorsqu'il est rassasié, n'a plus que de la douceur : car au lieu de juge courroucé qu'il était, il nous traite en père très-charitable.

CHAPITRE XXI.

Que la considération de l'extrême bonté de Dieu, qui est toujours prêt à pardonner à ceux qui implorent sa miséricorde, doit suffire pour empêcher de tomber dans le désespoir.

Le péché est un poison si dangereux et rend l'âme si difforme, que l'on ne saurait considérer sans horreur quel il est en soi, contre qui nous le commettons, les biens qu'il nous fait perdre et les châtiments dont il nous menace. Ce qui a fait dire à David, tout courageux qu'il

était : *Mon cœur tombe en défaillance* (*Psal.* XXXIX, 17). Mais nous avons fait voir que Dieu ne laisse pas sans remède un si grand mal. Et afin que ceux qui en ont besoin en profitent, je ferai connaître combien grande est sa miséricorde envers les personnes qui ont recours à sa clémence.

Lorsque le démon s'efforcera, comme je l'ai dit, de vous accabler et de vous faire perdre courage en vous représentant la multitude et la grandeur de vos péchés, ne lui répondez point; mais ayez recours à Dieu et lui dites: Votre bonté, mon Dieu, est si grande que vous me pardonnerez mes péchés. Et s'il vous fait connaître quelle est la force de ce peu de paroles, vous n'aurez garde de tomber dans le désespoir, quelque grands que soient vos péchés. Il vous fera grâce comme un souverain l'accorde quelquefois à un criminel qui étant accusé devant lui de plusieurs crimes, non-seulement les avoue, mais confesse en avoir commis encore davantage et implore sa clémence. Dieu exerce sa justice et sa miséricorde lorsqu'il examine nos péchés. Car si d'un côté ils l'irritent et le portent à vouloir nous en châtier, ils attirent d'un autre côté d'autant plus sa miséricorde que la compassion qu'ils lui donnent est plus grande, parce qu'il ne considère pas tant l'offense qu'il en reçoit que le malheur dans lequel ils nous précipitent, et qui est le plus grand qui nous saurait arriver, puisque, si sa bonté ne venait à notre secours, nous serions pour jamais un objet de sa colère.

Il y a deux sortes de grands pécheurs, dont les uns, désespérant de leur salut, comme Caïn, n'ont plus aucune pensée de Dieu, mais se plongent, ainsi que dit saint Paul, dans toutes sortes d'abominations. Leur cœur s'endurcit toujours de plus en plus dans le mal, jusqu'à ce que la mesure de leurs péchés soit comblée; et alors, au lieu d'en ressentir de la douleur, ils s'en glorifient et sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils n'en ont point pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils tombent dans le malheur, dont l'Écriture dit: *Que la fin de ceux qui ont le cœur endurci sera malheureuse* (*Eccl.*, III). Et ailleurs : *Qu'il vaudrait beaucoup mieux pour ces personnes qu'elles ne fussent jamais nées.*

Il y en a d'autres qui, après avoir commis beaucoup de péchés, reviennent à eux par une grâce particulière de Dieu et implorent sa miséricorde avec un cœur percé de douleur, plein de confusion, et une humilité d'autant plus grande et accompagnée de plus de gémissements et de larmes que leurs péchés ont été plus grands et en plus grand nombre. Ainsi, comme Dieu arrête ses yeux avec plaisir sur ceux qui ont le cœur brisé de douleur, et que plus ils sont humiliés plus il leur fait de grâces, il en fait de fort grandes à ces grands pécheurs, parce que s'étant d'autant plus humiliés que leurs péchés ont été plus grands, la grandeur de leur repentir touche davantage sa miséricorde. En quoi l'on voit accomplie cette parole de saint Paul: *Où il y a eu une abondance de péchés Dieu a répandu une surabondance de grâces* (*Rom.*, V, 20).

Qui peut, après cela, se laisser aller au désespoir à cause du grand nombre de ses péchés, voyant que la libéralité de Dieu est si grande et sa bonté si extrême qu'il prend plaisir à nous remettre toutes nos dettes, et que plus nous avons commis de péchés plus il se rend facile à les pardonner, lorsque nous en avons un véritable repentir? Ne devons-nous pas donc, au lieu d'entrer dans le désespoir, lui dire avec confiance: Nous vous conjurons, Seigneur, par vous-même et pour la gloire de votre nom, de nous pardonner nos péchés, parce qu'ils sont en grand nombre? Mais cette gloire que Dieu reçoit d'exercer envers nous sa miséricorde, ne procède pas de nos péchés qui lui sont par eux-mêmes très-odieux : elle procède de son infinie bonté, qui tire le

bien du mal et fait tourner, à notre avantage, ce qui devait causer notre ruine, afin de nous donner sujet de le louer.

Souvenez-vous, ma chère fille, que lorsqu'au sortir de l'Egypte les Israélites, se voyant poursuivis par une si puissante armée, étaient dans une telle frayeur qu'ils attendaient la mort à toute heure, Moïse leur dit : *Ne craignez point; vous ne reverrez jamais plus ces ennemis qui vous sont si redoutables: mais vous verrez bientôt les merveilles de Dieu* (*Exod.*, XIV, 13). Ils les revirent néanmoins, mais morts, quand après avoir été submergés la mer poussa leurs corps sur le rivage; et, les considérant alors sans crainte, ils en rendirent grâces à Dieu par ce célèbre cantique qui commence par ces mots : *Célébrons la gloire du Seigneur et lui rendons grâces pour la louange qui lui est due d'avoir précipité dans la mer et enseveli sous ses eaux les chevaux et les cavaliers* (*Exod.*, XV, 1). Ce merveilleux événement est une figure de l'effroi dans lequel nos péchés nous mettent, lorsque nous nous les représentons comme des ennemis qui sont prêts à nous égorger. Mais la parole de Dieu porte avec elle une heureuse espérance qui nous redonne courage en nous disant de ne point appréhender, de ne point tourner les yeux vers l'Egypte qui est le péché, et de marcher hardiment dans la voie de Dieu pour voir les merveilles qu'il fera en notre faveur, en abîmant dans les flots de cette mer rouge de sa miséricorde, qui est le sang de Jésus-Christ, nos péchés et les démons, sans que les uns ni les autres puissent désormais nous nuire. Néanmoins, quoique nous n'ayons plus de sujet de les craindre, nous devons nous en souvenir pour rendre grâces à Dieu de nous avoir délivrés par une si grande bonté. Nous devons adorer son extrême sagesse qui a tiré du bien de nos maux en donnant la mort à ces péchés qui nous la donnaient, et fait qu'il n'en reste rien de vivant que le souvenir de les avoir commis. Mais ce souvenir doit nous porter à nous tenir sur nos gardes et à avoir sans cesse devant les yeux la gloire de Dieu.

CHAPITRE XXII.

Que Notre-Seigneur par sa miséricorde toute-puissante surmonte nos ennemis d'une admirable manière.

Dieu, par son admirable sagesse, détruit le péché par le péché, comme l'on tire des serpents un remède contre leur venin. Et cette merveille n'est que l'image d'une autre encore plus grande lorsque Jésus-Christ dans son incarnation et sa passion, au lieu de combattre les démons, nos ennemis, avec des armes qui eussent du rapport à sa grandeur et à sa toute-puissance, il n'a employé que celles qui conviennent à notre bassesse en se revêtant d'une chair humaine qui, bien que très-pure et exempte de tout péché, portait la ressemblance de la chair du péché, parce qu'elle a été capable de souffrir des tourments et la mort que le péché a introduits dans le monde; ç'a été en cette manière qu'il a effacé nos péchés, et en les effaçant, nous a délivrés des peines et de la mort qu'ils nous avaient fait mériter, comme si en se servant des branches d'un arbre pour y mettre le feu on en réduisait en cendres et ces branches et la tige.

Seigneur, que votre gloire est merveilleuse ! et n'avons-nous pas encore plus de sujet que David de célébrer vos louanges, puisque vous avez voulu vous-même terrasser ce démon superbe, ce Goliath qui avait imprimé une si grande terreur dans l'esprit du peuple de Dieu qu'il ne se trouvait personne qui osât non-seulement espérer de le vaincre, mais se présenter pour le combattre ? Vous ne vous êtes, mon Rédempteur, servi pour lui donner la mort que du bois de votre croix au lieu de houlette, et au lieu des cinq pierres ramassées dans le

torrent, que des cinq plaies reçues dans votre sacré corps dont une seule était capable de nous racheter. Mais vous avez voulu, Seigneur, répandre une surabondance de grâces dans cet ouvrage de notre salut, afin de fortifier les faibles et d'échauffer les tièdes, en voyant par quel excès d'amour vous avez fait mourir nos péchés figurés par ce géant à qui David coupa la tête avec sa propre épée, et rendit ainsi sa victoire d'autant plus illustre qu'elle causa davantage de honte à ses ennemis. Ce vous aurait, Seigneur, toujours été une grande gloire quand vous vous seriez servi de votre épée qui est votre toute-puissance pour donner la mort à nos péchés et à la mort ; mais ce vous en est une beaucoup plus grande de n'avoir employé pour cela que les armes mêmes du péché, qui sont les peines et la mort, en faisant mourir le péché par la chair, et en souffrant dans votre chair les plus cruels de tous les tourments et une mort ignominieuse, comme si ç'avait été la chair d'un homme pécheur, au lieu que c'était, non-seulement celle d'un homme juste, mais d'un Dieu. Vous avez en cette sorte accompli, comme dit saint Paul, la justice de la loi, afin que nous ne marchions plus selon la chair, mais selon l'esprit (*Rom.*, VIII, 4). Ce qui fait voir clairement que ce n'était que par ce moyen que la loi se pouvait accomplir, et qu'il est très-faux, comme quelques-uns l'ont osé dire, que toutes les actions et même celles des justes, sont des péchés ; car Jésus-Christ a entièrement vaincu le péché, nous a obtenu le pardon par ses souffrances et nous a donné la force de n'y plus tomber.

Ainsi ce divin Rédempteur nous a délivrés de la loi du péché, nous a affranchis de sa servitude, et exemptés des peines éternelles que nous méritions en nous faisant la grâce d'y satisfaire dans le purgatoire par des souffrances passagères, et d'être ensuite couronnés dans le ciel. Cet adorable Sauveur nous a aussi délivrés de la loi de la mort, puisqu'encore que nous ne puissions l'éviter, elle ne durera pas toujours, mais sera pour nous comme un sommeil dont il nous réveillera en ce grand jour de la résurrection. Ce sera alors qu'il nous donnera une vie qui ne finira jamais, et qui sera si heureuse qu'elle rendra nos corps infirmes et misérables conformes à son corps glorieux et impassible. Ce sera alors que la joie de nous voir dans une parfaite assurance ne nous fera pas seulement mépriser nos ennemis, mais triompher d'eux, et que nous dirons : *O mort, où est votre victoire? ô mort, où est votre aiguillon* (I *Cor.*, XV, 55)? Le péché est cet aiguillon dont la mort nous a percés ; et la loi est la force du péché ; car le péché était cet aiguillon dans lequel consistait toute la force qu'avait la mort de faire des blessures à notre âme, comme la force des abeilles consiste en leur aiguillon, puisque ç'a été par le péché que la mort est entrée dans le monde. Ainsi le péché et la mort, ces deux ennemis si redoutables qui dominaient sur toutes les nations avec tant de cruauté, ont été noyés dans le sang de Jésus-Christ. Une éternelle justice leur a succédé ; cette justice adorable qui, après nous avoir justifiés, nous rend capables de voir Dieu face à face dans le ciel, et de jouir en corps et en âme d'une vie et d'une félicité sans bornes.

Que dirons-nous sur cela, fidèle épouse de Jésus-Christ, sinon ce que dit saint Paul : *Rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ* (I *Cor.*, XV, 17)? Adorons ce divin Sauveur et disons lui avec un cœur brûlant d'amour et plein d'une parfaite reconnaissance : Que toute la terre, Seigneur, vous adore ; qu'elle vous loue sans cesse et glorifie votre nom par des cantiques ; mais il ne faut pas se contenter de lui dire cela une seule fois le jour ; il faut souvent le lui dire, et particulièrement lorsque nous voyons son très-saint corps élevé à l'autel par les mains du prêtre.

CHAPITRE XXIII.

Que le désespoir est la perte de l'âme, et que la joie spirituelle, la vigilance, et la ferveur au service de Dieu peuvent nous faire vaincre un si dangereux ennemi.

Le désespoir, qui est comme une defaillance de l'âme, est le coup le plus mortel que notre ennemi nous puisse porter, et il a causé la perte de tant d'âmes que je ne puis y penser sans me croire obligé de m'étendre encore davantage sur les moyens de remédier à un si grand mal, dans l'espérance que l'on pourra en profiter.

Il y a des personnes qui, bien que coupables d'un très-grand nombre de grands péchés, non-seulement ne savent ce que c'est que le désespoir, mais n'ont pas la moindre crainte, parce qu'une fausse espérance et une folle présomption les font vivre en assurance comme si l'on pouvait impunément offenser un Dieu; et lorsqu'après qu'il lui a plu de les éclairer de son adorable lumière, et qu'ayant été vivement touchés de regret de leurs péchés et lui en ayant demandé pardon, ils devraient jouir de la participation des sacrements de l'Eglise et marcher avec courage et confiance dans la voie du ciel, ils passent de cette fausse assurance qu'ils avaient auparavant dans une crainte excessive et très-périlleuse. Ainsi il paraît bien qu'ils ignorent que, comme ceux qui offensent Dieu sans s'en repentir, ont sujet de trembler quand même personne ne les condamnerait puisqu'ils attirent sur eux sa colère; au contraire, ceux qui s'humilient devant lui, qui ont le bonheur de participer à ses saints sacrements et qui désirent d'accomplir sa volonté, doivent avoir un cœur de lion, puisqu'étant en cet état, l'Ecriture leur commande de s'assurer que Dieu est avec eux. Comme ils le croient ennemi des méchants et que le souvenir de l'avoir été leur donne de la crainte, ils doivent croire qu'il aime les gens de bien, et qu'ainsi la bonne volonté qu'il leur a donnée le leur rendra toujours si favorable qu'il achèvera en eux son ouvrage, en les fortifiant dans les bonnes résolutions qu'il leur a inspirées. Car il est certain que lorsque nous dirons à Dieu, du fond du cœur, ce que lui disait David : *J'ai élevé mes mains vers vous pour exécuter vos commandements, parce que je vous aime* (*Psal.*, CXVIII, 48), ses yeux et son cœur s'arrêteront sur nous et nous feront agir d'une manière qui lui sera agréable, parce que sa bonté étant infinie, il n'a garde de manquer à nous assister dans la guerre que nous entreprenons contre nous-mêmes pour lui plaire.

Lorsque, par une vocation particulière de sa grâce qui nous porte à mépriser tout le reste pour acquérir cette perle précieuse dont il est parlé dans l'Evangile, qui est la perfection de la vie spirituelle, les démons nous tendent des piéges et nous font une si cruelle guerre tant par eux-mêmes que par ceux dans l'esprit desquels ils règnent, que dès le premier pas que nous faisons pour marcher dans la voie qui conduit au ciel nous nous trouvons réduits à dire, comme ce grand roi et ce grand prophète : *Seigneur, délivrez-nous des lèvres trompeuses et des langues doubles* (*Ps.* CXIX, 2). Car les lèvres trompeuses marquent ceux qui s'opposent ouvertement au bien, et les langues doubles ceux qui s'efforcent de nous tromper par leurs artifices. Il arrive même quelquefois que tant de difficultés se présentent à notre esprit pour nous empêcher de continuer à marcher comme nous avons commencé, qu'on peut les comparer à ces géants à qui les Israélites disaient, qu'étant comparés, ils ne paraissaient être que des sauterelles; que les murs de leurs villes s'élevaient jusqu'au ciel, et que la terre qu'ils habitaient dévorait ses habitants (*Num.*, XIII). Mais pour dissiper ces vaines terreurs, il faut considérer que le découragement et le désespoir sont si désagréables à Dieu qu'encore que ce peuple l'eût offensé par tant de

péchés commis par eux dans le désert, et par un crime aussi épouvantable que celui d'avoir adoré, au lieu de lui, un veau d'or, il ne laissa pas de leur continuer son assistance; mais lorsque leur découragement et leur désespoir les porta à s'en défier, il jura en sa colère, comme dit David (*Psal.*, XCIV, 11), qu'ils n'entreraient jamais dans cette heureuse terre qu'il leur avait promise; et sa menace fut suivie de l'effet.

Pouvons-nous donc avoir trop d'horreur de ce pernicieux désespoir, si contraire à l'honneur de Dieu et à sa bonté qui surpasse d'autant notre malice que sa grandeur infinie est élevée au-dessus de notre bassesse? Nous devons tenir pour certain que, comme pour poursuivre une aussi grande entreprise qu'est celle d'acquérir une parfaite vertu, nous avons à soutenir, au dedans et au dehors de nous, des combats continuels contre de très-puissants ennemis, rien ne peut nous tant nuire, dans cette guerre, que de manquer de courage, puisque la moindre chose est capable de faire fuir ceux qui ont peur. C'est pourquoi Dieu commandait dans l'ancienne loi, lorsque son peuple se trouvait engagé dans quelque guerre, qu'avant que de commencer le combat, les prêtres les exhortassent à mettre leur confiance, non pas dans leur nombre et dans leurs forces, mais dans la protection du Dieu des armées qui tient entre ses mains la victoire, et qui, pour la gloire de son nom, fait que les plus grands géants sont terrassés par de petites sauterelles. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Fortifiez-vous dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante* (*Ephes.*, VI, 10). C'est le moyen de combattre les combats du Dieu tout-puissant avec joie et avec force, comme faisait Judas Machabée qui, par ce moyen, demeurait victorieux ; et c'est ce qui faisait dire à saint Antoine, si expérimenté dans la guerre spirituelle, que rien n'est si capable que cette joie de nous rendre victorieux du démon ; car il est certain que le plaisir que l'on prend dans une action importante augmente la force dont on a besoin pour l'exécuter ; ce qui a fait encore dire à saint Paul : *Réjouissez-vous tous dans le Seigneur* (*Philip.*, IV). Et lorsque saint François voyait quelques-uns de ses frères tristes, il les en reprenait en leur disant : *Que ceux qui servent Dieu n'ont sujet de s'affliger que d'avoir commis quelque péché, et qu'après s'en être confessés, ils doivent rentrer dans la joie.* Nous lisons aussi de saint Dominique, que l'on voyait sur son visage cette tranquillité et cette joie intérieure que produit d'ordinaire l'amour de Dieu, et cette vive espérance de sa miséricorde qui nous rend capables de porter sa croix pour le suivre, non-seulement avec patience, mais avec plaisir ; et c'est ce que pratiquent ceux qui ne laissent pas d'être contents après avoir perdu leur bien, parce qu'ils ont une ferme espérance d'être un jour riches dans le ciel. Saint Paul témoigne qu'il l'avait éprouvé, lorsqu'il dit : *Réjouissez-vous dans votre espérance et soyez patients dans les maux* (*Rom.*, XII), à cause qu'il est difficile sans l'espérance d'avoir de la patience. Quand cette joie, qui donne de la force, vient à manquer, c'est une chose digne de compassion de voir ce que souffrent ceux qui marchent dans la voie de Dieu : ils sont tristes, abattus, découragés, mécontents d'eux-mêmes et des autres, sans goût pour les choses de Dieu, et ont si peu de confiance en sa miséricorde, qu'il ne s'en faut guère qu'ils n'y en aient point du tout. Plusieurs d'entre eux, qui ne commettent point de péchés mortels ou n'en commettent que rarement, disent que, ne servant pas Dieu comme ils devraient et comme ils le désireraient, les péchés véniels dans lesquels ils tombent les mettent en cet état. Ainsi, cette peine excessive leur fait plus de tort que leurs fautes mêmes, parce qu'elle les fait tomber d'un mal dans un autre en augmentant celui qu'ils auraient pu arrêter s'ils eussent agi avec courage. Le remède à cela est de travailler de tout leur pouvoir à servir Dieu, et s'ils font des chutes, les pleurer sans perdre la confiance. Que s'ils reconnaissent que leur faiblesse est plus

grande qu'ils ne le croyaient, il faut qu'ils s'humilient encore davantage, qu'ils prient Dieu de leur donner plus de grâce qu'ils n'en ont, qu'ils se tiennent plus sur leurs gardes, et qu'ils demandent de temps en temps des avis touchant la manière dont ils doivent se conduire. Mais plusieurs font tout le contraire : ils sont paresseux dans le service de Dieu, et au lieu de s'efforcer de se relever de leurs chutes, ils sont plus négligents que jamais et tombent dans la defiance. Ainsi, rien ne sert tant, pour ne point tomber dans le désespoir, que d'eviter la tiédeur et la négligence dans le service de Dieu, parce que, lorsqu'elles ont une fois pris racine dans une âme, elle ne peut avoir la vigueur et le courage que donne la vertu. Si ces personnes considéraient que ces sentiments de tristesse et de desespoir causent beaucoup plus de peine qu'il n'en faudrait prendre pour les surmonter, quelque inclination qu'ils aient à fuir le travail, ils choisiraient celui auquel la vertu engage, afin d'éviter le mal qui arrive de n'être pas vertueux.

Saint Paul nous apprend que *la fin des commandements est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère* (I *Tim.*, I, 5). Et saint Augustin dit que, par ces mots de bonne conscience, l'Apôtre entend parler de l'espérance, parce que nous n'avons point de sujet de bien espérer si nous n'avons une conscience accompagnée de foi, d'amour de Dieu et de bonnes œuvres ; car, s'il se rencontre quelque défaut dans la conscience, il y en aura aussi dans la consolation et dans la joie qu'une ferme espérance est seule capable de donner, parce qu'encore que cette espérance ne doive pas être considérée comme morte dans ceux qui sont en grâce, elle fait qu'ils n'agissent que très-faiblement. Ainsi, ceux qui se contentent de dire : Croyez que Dieu vous pardonne et vous aime, et il vous pardonnera et vous aimera, ou autres paroles semblables, se trompent extrêmement, et montrent que ce n'est pas la foi et l'expérience qui les font parler de la sorte, mais qu'ils disent seulement ce qui leur vient dans l'esprit. Et comme de telles pensées ne procèdent point de Dieu, elles ne peuvent donner de la force à ceux qui les ont lorsque de grandes afflictions leur arrivent.

Le courage, la force et la joie que la bonne conscience donne sont des fruits de la bonne vie. Ceux qui en mènent une conforme à la volonté de Dieu, trouvent, sans qu'ils y pensent, tous ces avantages dans eux-mêmes lorsque les occasions s'en offrent, et ils vont toujours en augmentant à proportion de ce que leur bonne vie devient plus parfaite ; au lieu, comme je l'ai dit, que la mauvaise vie produit des effets contraires. L'Ecriture nous l'apprend par ces paroles : *La mauvaise disposition du cœur produit la tristesse, et la tristesse la défiance avec d'autres maux* (*Eccles.*, III).

CHAPITRE XXIV.

Que nous pouvons par deux moyens recouvrer l'espérance et rentrer dans la voie de Dieu. Que la tentation ne doit pas nous faire perdre courage quoique Dieu diffère à nous consoler, et qu'il y a des personnes qui ne peuvent s'humilier que par la tentation.

Fidèle épouse de Jésus-Christ, ce que vous devez inférer de ce que j'ai dit est que, puisqu'il vous importe tant, pour vous fortifier dans le service de Dieu, d'être dans la joie que donne l'espérance, vous devez pour cela faire deux choses : l'une, de considérer la bonté et l'amour qu'il vous a témoignés en donnant pour vous son Fils unique ; et l'autre, de bannir de votre esprit la paresse et la tiédeur, afin de le servir avec la vigilance et l'amour qu'il mérite de l'être.

Ainsi, lorsqu'il vous arrivera de commettre quelque faute, gardez-vous bien de tomber dans le découragement et la défiance, mais travaillez à en chercher le remède et espérez d'en recevoir le pardon. Que si

vous tombez souvent, tâchez souvent de vous relever; car quelle apparence que vous vous lassiez de recevoir le pardon que Dieu ne se lasse point de vous accorder? Puisqu'il nous a proposé pour exemple sa bonté, qui est infinie, et commandé de pardonner à notre prochain non-seulement sept fois le jour, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire toujours, refusera-t-il de nous pardonner toutes les fois que nous le lui demanderons (*Matth.*, XVIII, 22)? Que si cette pureté de vie que vous souhaitez et ce remède à votre faiblesse ne viennent pas sitôt que vous le désireriez, gardez-vous bien d'imiter ce peuple qui dit : si Dieu ne nous envoie du secours dans cinq jours, nous nous rendrons à nos ennemis. Mais souvenez-vous de quelle sorte Judith les en reprit en leur disant : *Qui êtes-vous, qui osez ainsi tenter Dieu? Est-ce le moyen d'attirer sur vous sa miséricorde et de n'allumer pas au contraire encore davantage le feu de sa colère contre vous? vous appartient-il de lui prescrire le temps et le jour qu'il doit venir vous secourir* (*Judith*, VIII, 11)? Apprenez, par les paroles de cette admirable femme, à attendre avec patience les effets de la miséricorde du Seigneur, et ne vous lassez point de souffrir, puisque la souffrance vous peut être si utile, qu'il vous importe de tout de la recevoir avec joie. Plus elle sera grande, et moins elle doit affaiblir votre espérance, car c'est d'ordinaire une marque que l'on est à la veille d'en être délivré, comme Notre-Seigneur le fit voir lorsque ses disciples ayant été battus de la tempête durant toute la nuit, il ne vint à eux qu'à la quatrième veille (*Luc.*, V), et qu'il ne délivra son peuple de la captivité d'Egypte que lorsque les maux qu'il souffrait furent arrivés à leur comble (*Exod.*, XX) : c'est ainsi qu'il en usera lorsque vous vous y attendrez le moins; et s'il vous semble que vous souhaiteriez fort de mener une vie plus parfaite, plus simple, et qui ne fût employée qu'à louer Dieu, sachez qu'il se trouve des personnes si superbes, qu'il n'y a que les tentations, les afflictions et les chutes qui puissent les humilier. Ils sont si faibles et si lâches, qu'il faut qu'ils reçoivent des coups d'éperons pour les faire avancer dans le chemin du ciel. Ils ne se mettent en peine de savoir s'ils sont dans la bonne voie qu'après s'être égarés diverses fois. Un peu de bien qu'ils font leur donne une grande vanité; et enfin il n'y a que les maux, et un grand nombre de maux, qui les rendent capables de s'humilier envers Dieu et le prochain, et qui puissent amollir la dureté de leur cœur.

Vous voyez donc le besoin que tant de plaies ont du fer et du feu pour être guéries, et qu'ainsi Dieu permet que ces personnes reçoivent de grands déplaisirs et tombent même dans le péché afin de les délivrer d'un état si déplorable. C'est pourquoi il a dit par un prophète : *Vous irez jusqu'en Babylone et là vous serez délivré de la main de vos ennemis* (*Mich.*, IV), parce que la confusion dans laquelle on est fait d'ordinaire que l'on s'humilie et que l'on a recours à Dieu pour y trouver du remède que l'on n'aurait pas peut-être recherché avec soin et avec douleur, si l'on n'était point tombé, et qu'ainsi on se serait perdu par son orgueil.

Soyez-vous loué à jamais, Seigneur, de tirer du bien de tant de maux, et que l'on ne vous rende pas moins d'actions de grâces de votre miséricorde envers les pécheurs, que de votre bonté envers ceux que vous rendez justes par votre assistance. Vous sauvez par la contrition et l'humilité ceux qui ne vous avaient pas été fidèles : vous faites que les péchés servent à nous rendre humbles, soigneux et vigilants; et que, comme vous l'avez dit vous-même : *Beaucoup de péchés sont remis à ceux qui aiment beaucoup* (*Luc.*, VII, 47). C'est ainsi que s'accomplit cette parole de l'apôtre saint Jacques que *la miséricorde s'élèvera au-dessus de la justice* (*Jac.*, II, 13), parce que votre bonté ne se fait jamais mieux connaître que lorsque vous pardonnez aux pécheurs qui se

convertissent à vous. Saint Paul dit aussi : Que *tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu et même les péchés* (*Rom.*, VIII), comme dit saint Augustin. Mais il se faut bien garder de prendre de là occasion de se laisser aller à la tiédeur et à la facilité de pécher, puisqu'il ne le faut faire pour quoi que ce soit ; mais on doit seulement s'en servir, afin que si l'on est si malheureux que d'offenser Dieu on n'ajoute pas à ce péché un autre plus grand péché qui est de se défier de sa miséricorde.

CHAPITRE XXV.

Que le démon s'efforce de nous faire tomber dans le désespoir par les tentations contraires à la foi et à la piété : et de quel remède on se peut servir pour s'en garantir.

Il arrive d'autres fois que le démon pour porter les hommes dans le désespoir les tente dans ce qui regarde la foi, et leur remplit l'esprit de pensées impies et abominables pour détruire en eux tous les sentiments de la piété. Il leur persuade que ces pensées qui ne procèdent que de sa malice viennent d'eux-mêmes, et les tourmente ainsi d'une telle manière qu'il bannit de leur âme toute sorte de consolation et de joie en leur faisant entendre qu'ils sont rejetés et condamnés de Dieu. Ainsi il les réduit presque au désespoir en leur représentant qu'ils ne peuvent éviter d'aller en enfer, puisqu'ils commencent déjà par leurs blasphèmes à ressembler aux damnés. Ce n'est pas que cet ennemi de notre salut soit si simple que de croire pouvoir porter un chrétien catholique à donner son consentement à des pensées si horribles ; mais son dessein est de lui faire perdre par tant de peines qu'il lui donne la confiance qu'il avait en Dieu, et ensuite la patience, afin de le jeter dans le trouble, parce qu'il en tire d'ordinaire de grands avantages pour lui nuire.

La première chose que nous devons faire dans ces rencontres est d'examiner très-soigneusement et à loisir notre conscience, afin de la purifier par la confession de tout ce que nous y trouverons être désagréable à Dieu : nous mettre en l'état auquel nous devrions être si ce jour-là était le dernier de notre vie, et n'oublier rien ensuite pour mieux servir Notre-Seigneur. Car il arrive quelquefois que ce souverain juge permet que nous tombions, contre notre volonté, dans de si grandes peines, pour nous punir des fautes que nous avons faites par notre propre volonté et par notre négligence dans son service. Il veut par ces moyens, comme par des coups de fouet qui nous sont si sensibles, nous retirer de l'amour des choses qu'il nous a défendues ; comme on ramène à coups de fouet dans le bon chemin un animal qui s'en détourne. Il envoie ces peines à d'autres pour d'autres fins que lui seul connaît et qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Mais en quelque manière qu'elles arrivent, on doit, comme je l'ai dit, purifier sa conscience et s'employer avec ardeur au service de Dieu : car c'est un remède utile à tout et qui ne saurait nuire à quoi que ce soit. Ainsi il faut avec une ferme confiance en la miséricorde de Dieu, implorer son secours, et puisque nous ne pouvons empêcher le démon de nous parler ce détestable langage et de nous jeter ces mauvaises pensées dans l'esprit, faire comme si nous ne l'entendions point, et demeurer en paix sans s'en étonner et sans lui répondre, selon ces paroles de David : *Je n'écoute non plus leurs discours que si j'étais sourd, et je n'ouvre non plus ma bouche que si j'étais muet. Je suis devenu comme un homme qui n'a point d'oreilles pour entendre ni de langue pour répliquer* (*Ps.* XXXVII, 14). Ceux qui ne savent pas quels sont les artifices de cet esprit de mensonge ont peine à les croire. Ils s'imaginent que s'ils ne pensent continuellement à faire du bien et s'ils n'étouffent ces mauvaises pensées qui sont comme des

mouches qu'ils voudraient tuer, ils y ont consenti. En quoi ils montrent qu'ils ignorent combien grande est la différence qu'il y a entre sentir et consentir, et que, comme plus ces pensées sont abominables plus elles leur donnent de l'horreur, Notre-Seigneur leur fera la grâce de les empêcher d'y consentir. Ainsi le mieux que l'on puisse faire en ces rencontres est de les mépriser sans s'en émouvoir en aucune sorte; et rien ne fâche tant le démon, parce qu'étant aussi orgueilleux qu'il est, rien ne lui est si insupportable que de ne tenir compte de lui ni de tout le mal qu'il veut nous faire, ni rien si périlleux que d'entrer avec lui dans des raisonnements par lesquels il pourrait facilement nous tromper et nous faire perdre le temps que nous devons employer à de bonnes œuvres. Il faut donc lui fermer la porte de notre entendement, et sans lui rien répondre nous unir à Dieu, et dire quelquefois durant le jour, pour notre consolation, que nous croyons tout ce que croit l'Église notre sainte mère sans vouloir en aucune manière consentir à ces mauvaises pensées. Nous pouvons aussi user de ces paroles d'Isaïe : *Seigneur, on nous fait violence : protégez-nous et répondez pour nous* (*Isa.*, XXVIII), et croire qu'il exaucera nos prières, parce que ce n'est pas en nos propres forces que nous mettons notre confiance dans ce combat, mais en son secours tout-puissant qui est tout notre soutien et tout notre appui. Car si nous nous engageons dans de grands raisonnements avec cet ennemi, comment pourrons-nous dire à Dieu que nous le prions de répondre pour nous? *Demeurez en repos*, dit Moïse aux Israelites, *et le Seigneur combattra pour vous* (*Exod.*, XIV). Isaïe dit aussi : *Vous devez établir votre force dans le silence et dans l'espérance* (*Isa.*, XXX). Car quand l'un des deux manque, on se trouve aussitôt dans l'affaiblissement et le trouble; au lieu que j'ai vu plusieurs personnes que le silence, joint à l'esperance, ont delivrées en peu de temps de ces fâcheuses tentations, et réduit le démon à se taire en voyant qu'elles ne l'écoutaient ni ne lui répondaient point, ainsi qu'il arrive à de petits chiens qui se taisent quand on les méprise, et aboient au contraire encore plus fort quand on s'y arrête.

CHAPITRE XXVI.

Que le dessein du démon dans toutes ces tentations est de nous faire abandonner l'exercice des bonnes œuvres. Que nous devons alors nous y affectionner plus que jamais sans souhaiter des consolations : et pour quelle fin il est bon de les désirer.

Quelque personne lâche pourra dire : Comme ces mauvaises pensées qui me font perdre la dévotion m'arrivent d'ordinaire lorsque je veux prier Dieu ou faire de bonnes œuvres, il me prend quelquefois envie pour m'en delivrer d'abandonner ces exercices de piété. Mais c'est cela même qui doit les faire embrasser plus que jamais, puisque ces mauvaises pensées que le démon nous inspire sont un piége qu'il nous tend à dessein de nous divertir de ces saintes occupations; et ce sera le moyen de le confondre que de lui faire ainsi trouver sa honte et notre avantage dans ce qu'il croyait nous devoir nuire.

Que si vous ne vous sentez pas, ma chère fille, avoir une grande tendresse de dévotion, ne vous en mettez point en peine, puisque le service que nous rendons à Dieu ne se mesure que par l'amour, et que l'amour ne consiste pas en cette tendresse, mais à nous offrir à Dieu de tout notre cœur avec une volonté libre et une ferme résolution de lui obéir et de souffrir, pour le contenter, tous les maux qu'il lui plaira qui nous arrivent.

Si ceux qui paraissent avoir renoncé, pour servir Dieu, à ce qu'ils avaient dans le monde, renonçaient aussi au desir d'avoir dans leur dévotion ces sentiments de tendresse, ils seraient plus heureux qu'ils ne

sont, et le démon ne trouverait pas en eux ces sentiments d'amour-propre qui sont comme des cheveux auxquels il s'attache, et dont il se sert pour leur faire tourner la tête en arrière et les tromper en les jetant dans le trouble et l'inquiétude. Jésus-Christ mourut nu à la croix ; et nous devons, à son imitation, nous offrir à lui nus et dépouillés de nos propres affections; n'avoir pour tous vêtements que le désir d'accomplir sa volonté et d'exécuter avec une obéissance pleine d'amour tout ce qu'il aura agréable que nous fassions, quelque rude qu'il puisse être. Par ce moyen nous recevrons de sa main avec un égal respect la tentation et la consolation, et ne lui rendrons pas moins d'actions de grâces de l'une que de l'autre. Saint Paul disait *qu'il remerciait Dieu de tout* (*Ephes.*, V), parce que comme la marque d'un véritable chrétien est d'aimer ceux qui nous haïssent, ni ayant rien plus facile que d'aimer ceux qui nous aiment, aussi rendre grâces à Dieu dans l'adversité sans considérer ce qu'elle paraît avoir d'amer, mais seulement la douceur cachée dont Dieu l'accompagne, c'est la marque d'une personne qui ne regarde pas les choses avec des yeux charnels, puisque par son amour pour lui elle se conforme à sa volonté dans celles qui sont les plus difficiles à souffrir. Ainsi quoique nos désirs nous paraissent bons, nous devons les considérer comme des branches faibles auxquelles il ne faut pas nous attacher, mais nous appuyer seulement sur la tige inébranlable de la volonté de Dieu par notre parfaite obéissance à ce qu'il ordonne, pour participer par ce moyen à son immuable fermeté, et éviter les continuels changements qui arrivent dans notre cœur lorsque quelque cupidité y reste encore.

En vérité, il y a peu de différence entre servir Jésus-Christ pour en recevoir des biens temporels, ou pour en recevoir des consolations qui répandent de la douceur dans l'âme, c'est-à-dire, pour la terre ou pour le ciel, si nous n'avions en cela pour fin que notre amour-propre. Quelques théologiens croient que Lucifer ne désira qu'une plus grande félicité, mais que son crime fut de ne la pas desirer en la manière qu'il le devait, et de la recevoir de la bonté de Dieu lorsqu'il lui plairait de la lui donner; et qu'ainsi, encore que son désir fût bon en soi, il ne laissa pas d'être coupable, parce qu'il procédait de son amour-propre. Je dis de même, que nous ne devons pas désirer avec ardeur des douceurs et des goûts spirituels, mais nous offrir à porter la croix de Jésus-Christ, et recevoir de bon cœur ce qu'il nous donnera, soit du miel, ou du fiel et du vinaigre.

Je ne prétends pas néanmoins, ma fille, par tout ce que je viens de dire, vous faire croire que ces douceurs spirituelles soient mauvaises en elles-mêmes ni qu'on les doive condamner, pourvu que l'on en sache bien user en les recevant, non pas pour s'y arrêter, mais pour s'animer encore davantage dans le service de Dieu, principalement en ceux qui commencent, parce qu'ils en ont d'ordinaire besoin, comme les enfants ont besoin d'être nourris de lait, et que ce serait leur faire du mal et non pas du bien, que de les nourrir de viandes solides qui ne sont propres qu'aux hommes. Car les divers âges, comme dit saint Bernard, si savant dans la vie spirituelle, sont différents en tempéraments et en force, selon quoi la prudence veut qu'on les traite, et l'on se doit contenter de marcher sans prétendre de voler dans le chemin de la perfection.

Il faut donc, quand Dieu envoie des consolations, les recevoir avec joie, pour être plus forts à porter la croix, puisque nous voyons qu'il a consolé ses disciples sur le Thabor, pour leur donner la force de supporter les douleurs que leur causèrent les siennes sur le Calvaire. Je n'ai jamais vu que ceux qui ont reçu ces consolations spirituelles les aient méprisées. Mais si Dieu nous veut conduire par un autre chemin

si contraire et si pénible, nous devons, au lieu de nous décourager, recevoir de sa main avec humilité ce calice, le boire courageusement, et le prier de fortifier notre faiblesse.

Ne croyez pas aussi que je prétende que l'on ne doive point avoir de joie lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de nous favoriser de ses consolations, et de ne point sentir son absence lorsqu'il nous abandonne à nos ennemis pour être tentés et persécutés par eux. Je dis seulement qu'il faut travailler avec la force que Dieu nous donne à nous conformer à sa sainte volonté, sans nous inquiéter ni suivre la nôtre, qui ne peut produire en nous que de la défiance, du découragement et du trouble. Nous devons prier Dieu de nous ouvrir les yeux, et, s'il lui plaît de nous accorder cette grâce, une lumière plus claire que n'est celle du soleil nous fera voir que toutes les choses de la terre et même celles du ciel sont indignes d'être desirées que dans l'ordre et la volonté de Dieu ; au lieu qu'il n'y en a point, pour petites ou pénibles qu'elles soient, qui ne méritent d'être souhaitées, quand elles y sont jointes, et il vaudrait mieux sans comparaison souffrir, lorsqu'il le veut, que d'être dans le ciel sans qu'il le voulût, si cela était possible.

Si nous pouvions nous détacher entièrement de notre secrète convoitise, combien éviterions-nous de maux qui sont comme autant de fruits que cette mauvaise racine produit? Combien en recueillerions-nous pleins de douceur et de cette heureuse tranquillité qui naissent de l'union de notre volonté à celle de Dieu? Ces fruits sont si excellents, si solides et si assurés, qu'il n'y a point de souffrances qui soient capables de nous les ravir ni de nous troubler, parce que nous savons que c'est le chemin de la croix, et que nous n'y sommes entrés que pour suivre Jésus-Christ, qui, lorsqu'il y était attaché, a dit à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Matth.*, XXVII)? Mais il lui a dit aussi ensuite : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (*Luc.*, XXIII, 46), et a dit à ses apôtres : *Vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous reverrai, votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira votre joie* (*Joan.*, XVI, 22). Car, lorsque l'on est en cet état, il n'y a point d'afflictions qui puissent troubler notre âme, parce qu'elle est unie à la volonté de Dieu qui nous les envoie.

Si nous agissions de la sorte, nous tromperions ce trompeur, ce démon qui ne pense sans cesse qu'à nous tromper. Car ne nous décourageant point par ses tentations, mais recevant avec actions de grâces ce qui nous vient de la main de Dieu, nous sortirions avec avantage de ce combat, quand il durerait autant que notre vie, puisqu'il nous ferait gagner des couronnes dans le ciel, en récompense de notre conformité à la volonté de Dieu dans les choses mêmes qui nous seraient les plus pénibles.

CHAPITRE XXVII.

Que le moyen de vaincre ces tentations consiste plus dans la patience à les souffrir et dans l'espérance au secours de Dieu qu'à faire des efforts pour empêcher qu'elles ne viennent.

Le moyen de remporter sur le démon l'avantage dont je viens de parler, est plutôt la résolution de souffrir avec patience ce qu'il plaît à Dieu de permettre qui nous arrive, que de faire des efforts pour l'éviter. C'est ce qui a fait dire à l'Époux dans le Cantique : *Chassez ces petits renards qui ravagent notre vigne qui est en fleur* (*Cant.*, II). Car notre âme est la vigne de Jésus-Christ qu'il a plantée de sa main et arrosée de son sang ; et elle fleurit lorsque après avoir été stérile en bonnes œuvres, elle commence une nouvelle vie et porte des fruits qui lui sont agréables. Mais parce que dans ces commencements il n'y a point de tentations et d'artifices dont le démon ne se serve pour s'y opposer, ce

divin Epoux nous avertit de travailler de tout notre pouvoir pour en empêcher l'effet, et il compare ces artifices des démons à des renards, parce que ces esprits de ténèbres agissent en cela avec ruse et avec finesse. Quant à ce qu'il dit que ces renards sont petits, c'est pour nous montrer qu'il ne faut que les connaître pour ne les pas beaucoup craindre, à cause que les connaître, c'est les vaincre ou au moins les affaiblir de telle sorte, qu'ils ne sauraient faire de mal. Et lorsqu'il a dit qu'ils ravagent la vigne, il a entendu parler des personnes à qui ils en font beaucoup, à cause qu'ils ne les connaissent pas, parce que n'ayant point de confiance en Dieu, ils quittent ce chemin étroit de la vertu qui conduit à la véritable vie, pour prendre cette voie large qui conduit à une mort éternelle, en s'imaginant d'y trouver plus de paix et de repos. Et ainsi, à moins qu'ils ne se repentent et ne rentrent dans le bon chemin, il est facile de juger que leur perte est inévitable. L'Ecriture nous l'apprend par ces paroles : *L'épée de Dieu est toute prête pour punir celui qui passe de la justice au péché* (*Eccl.*, XXVI, 26). Ces personnes devraient considérer que, comme les Gabaonites, parce qu'ils avaient fait alliance avec Josué, furent assiégés par les peuples qui étaient auparavant leurs amis, mais qu'il vint à leur secours et les délivra (*Josue*, X), de même, ceux qui s'engagent au service de Dieu sont persécutés par les démons qui auparavant les laissaient en paix, et ne les persécuteraient plus, s'ils l'abandonnaient. Mais, comme dit saint Paul : *C'est une grande grâce qu'il nous fait de ce que non-seulement nous croyons en Jésus-Christ, mais que nous souffrons pour lui* (*Philip.*, I, 29); et si les anges pouvaient envier les hommes, ce serait d'avoir cet avantage sur eux. *Heureux celui*, dit l'âpôtre saint Jacques, *qui souffre patiemment les tentations de cette vie, parce que, lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (*Jacob.*, I, 12). Il nous importe de considérer cette couronne, afin de nous exciter à faire de grands efforts en souffrant avec courage selon ce qu'il est dit de Moïse et de David, qu'ils considéraient la récompense que Dieu leur avait promise.

Celui qui aime parfaitement Jésus-Christ crucifié désire avec tant d'ardeur de se conformer à lui, qu'il considère comme une très-grande récompense ce qu'il souffre pour lui plaire, parce, comme dit saint Augustin, qu'*heureux sont les maux que l'on endure pour l'amour de Dieu*. Et puisqu'il n'y a point d'homme qui ne défende ceux qui sont à lui et qui souffrent pour son service, ne devons-nous pas espérer de la bonté de Dieu qu'il nous protégera selon ces paroles de David : *Levez-vous, Seigneur, jugez vous-même votre propre cause, et souvenez-vous des outrages que ces insensés vous font tous les jours* (*Psal.* LXXIII)? C'est donc ce que nous devons attendre de la bonté de Dieu, puisque notre cause est la sienne, et en se confiant en lui et non pas en nous, ne trouver rien de difficile pour son service.

CHAPITRE XXVIII.

Que l'un des plus grands remèdes contre les tentations est d'avoir un confesseur sage et expérimenté en qui l'on puisse prendre toute confiance. Des qualités qu'il doit avoir et de l'avantage que l'on peut tirer de ces tentations.

Ceux à qui ces tentations arrivent ont d'ordinaire beaucoup de peine à se résoudre de les déclarer à un confesseur, parce que d'un côté ils rougissent de honte de rapporter ces pensées dont l'impureté leur donne de l'horreur; et que d'un autre côté il leur semble qu'ils ne se seraient pas bien confessés, s'ils manquaient à les lui dire toutes en particulier. Ainsi, soit qu'ils les lui découvrent ou les lui cachent, elles leur donnent plus de peine dans la confession qu'elles n'avaient fait auparavant. Le remède à cela est de chercher un confesseur sage et expérimenté,

de lui faire entendre quelle est la tentation, de lui en dire assez pour lui faire comprendre le reste, et d'ajouter une entière foi aux avis qu'il lui donnera. Car cela importe de tout, parce que ces personnes sont incapables de bien juger par elles-mêmes de ce qu'elles doivent faire, soit par leur peu d'intelligence en semblables choses, ou par d'autres raisons qui les en empêchent. Mais ce confesseur doit beaucoup prier Dieu de délivrer son pénitent de cette tentation, et, en le considérant comme un malade, ne se point tenir importuné qu'il lui redise souvent une même chose, ni de ses autres faiblesses ; et, au lieu de s'en étonner et de le mépriser, avoir une extrême compassion de lui, et le traiter avec un esprit de douceur, suivant cet avis de saint Paul : *Relevez avec un esprit de douceur celui qui est tombé, chacun de vous faisant reflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui* (*Gal.*, VI, I). Il faut que ce confesseur lui recommande de mieux vivre que par le passé, d'avoir recours aux sacrements, et lui fasse bien comprendre qu'il n'y a point de pensées, quelque horribles qu'elles soient, qui puissent souiller l'âme, lorsque l'on n'y consent pas. Il faut qu'il l'exhorte à espérer de la miséricorde de Dieu qu'il le délivrera de ces peines quand il en sera temps, et lui dise qu'il doit cependant les souffrir en déduction de ses péchés et dans la vue de ce que Jésus-Christ a souffert.

Le pénitent se trouvant ainsi fortifié et encouragé, portant sa croix avec patience, et s'offrant à la porter durant toute sa vie, si Dieu le veut, cette amertume lui devient plus douce que ne lui aurait été la dévotion qu'il désirait. Ainsi notre âme se fortifie ; et, après avoir goûté la douceur du lait, elle devient capable de se nourrir de pain, quelque dur qu'il soit, et de résister aux tentations dont le démon se sert pour éprouver si nous sommes enfants de Dieu, comme il en usa envers Notre-Seigneur même. Par ce moyen, nous tirons du miel du venin, de la santé de nos maladies, et mille autres avantages qui remplissent le démon de confusion, lorsqu'il voit qu'au lieu des chaînes qu'il nous préparait, il nous a fait gagner des couronnes. C'est à ce Dieu tout-puissant que nous en sommes obligés et que nous devons rendre grâces de ce qu'il ne permet qu'il nous arrive du mal que pour en tirer du bien d'une manière qui nous est incompréhensible. Il ne souffre que son ennemi et le nôtre nous persécute que pour faire tourner cette persécution à sa honte et à notre avantage, selon ces paroles de David : *Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux : le Seigneur se moquera d'eux* (*Psal.* II, 4). C'est pourquoi, encore que ce dragon infernal tente et persécute en ce monde les serviteurs de Dieu, et prétende se jouer d'eux ; Dieu se moque de lui et fait réussir à sa confusion le mal qu'il leur voulait faire : ce qui irrite tellement son orgueil et son envie contre nous, qu'il sèche de dépit d'être tombé dans le piége qu'il nous avait tendu, et de nous entendre chanter avec joie : *Le filet a été rompu et nous nous sommes échappés. Notre unique secours a été le nom et la toute-puissance du Seigneur qui a créé le ciel et la terre* (*Ps.* CXXIII, 8).

CHAPITRE XXIX.

Des diverses tentations par lesquelles le démon s'efforce de nous détourner des exercices de la piété. De la confiance que nous devons, pour le vaincre, avoir en Notre-Seigneur, et de quelques autres moyens qui peuvent nous aider à surmonter ces tentations.

L'envie que les démons portent à notre bonheur est si grande, qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour nous le ravir. Lorsque nous les avons vaincus dans quelque combat, ou, pour mieux dire, que Dieu les a vaincus par nous, ils reviennent continuellement à la charge, dans la créance que nous ne serons pas toujours sur nos gardes, et qu'ainsi ils trouveront enfin quelque occasion de nous surmonter. Ils changent

d'armes et de manières de nous attaquer, croyant que quelqu'une leur réussira. Lorsqu'ils voient que leur artifice leur a été inutile, parce que notre sainte religion nous apprend à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, et à souffrir avec patience tout ce qu'il lui plaît qui nous arrive, ils nous font une guerre ouverte. Ils viennent à nous, non plus en dragons, mais en lions furieux. Ils ne font plus de feinte avant que de porter le coup. Il nous attaquent ouvertement, avec toute leur fierté et toute leur force, et se flattent de l'espérance d'emporter par l'épouvante qu'ils nous donneront, ce qu'ils n'avaient pu obtenir par leurs artifices. C'est de ces renards changés en lions que saint Pierre a dit : *Soyez sobres et veillez : car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer : résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi* (1 *Petr.*, V, 8). Il ne faut pas s'endormir, lorsque l'on a à combattre un tel ennemi, mais veiller et prier Jésus-Christ, ce souverain pasteur des âmes, de nous défendre contre un lion si furieux. Saint Pierre et saint Paul nous apprennent que les armes dont nous devons nous servir pour lui résister, sont la foi. Car le démon ne sait par où nous attaquer, quand il voit que notre amour pour Dieu, qui est la vie de la foi, nous fait mépriser par notre confiance en lui, quoique nous ne le voyions point, tout ce qu'il y a d'avantageux et de désavantageux dans le monde. La lumière que nous donne cette foi ne nous fait pas seulement connaître les périls, et nous confier en la miséricorde de Dieu, elle nous donne aussi le courage dont nous avons tant besoin dans cette guerre. Car, si lorsque les Israélites n'avaient à combattre que des ennemis visibles, Dieu commandait de renvoyer ceux qui n'étaient pas assez courageux (*Deut.* XX), à combien plus forte raison *ayant à combattre*, comme dit saint Paul, *non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (*Ephes.* VI, 12), devons-nous nous élever au-dessus de toute crainte? Ainsi, quoique nous devions être prosternés en esprit aux pieds de Jésus-Christ, avec une grande appréhension qu'il ne nous abandonne à cause de nos péchés, néanmoins, lorsqu'il s'agit de résister aux efforts de ces dangereux ennemis, il faut, après l'avoir appelé à notre secours, les mépriser avec un courage invincible. C'est ainsi que ce divin Sauveur en usa lui-même. Car ensuite de sa prière dans le jardin, et de cette terrible agonie, il alla au-devant des Juifs.

Le principal dessein du démon dans ces tentations est de nous décourager, afin de nous porter à abandonner le bien que nous avons commencé de faire. Il prend pour cela diverses figures pour nous divertir de l'oraison. Il nous fait perdre par des bruits horribles le repos du sommeil, ainsi que l'Ecriture nous apprend qu'il arrivait à Job (*Job.* VII). Il imprime dans l'esprit de telles craintes, que quelque hardi que l'on soit, elles font trembler. Il jette d'autres fois dans une telle tristesse, que l'on se trouve avoir le visage trempé de sueur ; et l'on connaît à d'autres marques semblables, que ce loup infernal rôde autour de nous. Or, il est évident que, puisque tous ses artifices dans cette guerre tendent à nous donner de la crainte, nos principales armes doivent être une inflexible fermeté de cœur par une entière confiance, non pas en nous-mêmes, mais en Dieu. Par ce moyen, nous demeurerons victorieux, puisque la confiance surmonte la crainte, selon ce que dit l'Ecriture : *Je ne craindrai point, car j'ai de la confiance* (*Isaï.* XII).

Croyons donc certainement que nous n'aurons jamais sujet de nous repentir d'avoir mis en Dieu notre confiance, c'est-à-dire d'avoir une ferme espérance en lui, ni sujet de dire : Le Seigneur nous a trompés ; car l'espérance, comme dit saint Paul, *ne confond point* (*Rom.* V, 6).

Ainsi, pourvu que nous la conservions toujours, elle ne nous trompe jamais : mais nous l'abandonnons, lorsque nous perdons la charité qui est sa vie, comme elle l'est de toutes les autres vertus.

Les saints Pères des déserts, sachant combien cette fermeté de courage était nécessaire pour n'être pas vaincus dans les combats qu'ils avaient à soutenir contre les démons, ils allaient de nuit dans ces affreuses solitudes, faire oraison sur les sépulcres des morts, afin de se rendre les maîtres de cette crainte si redoutable. Nous n'avons pour y réussir comme eux, qu'à suivre le conseil de Jésus-Christ, qui nous a donné le moyen de nous en délivrer, lorsqu'il a dit : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme* (*Matt.*, X, 28). Celui qui ne craint pas Dieu a sujet de craindre le monde et le démon. Mais celui qui craint Dieu n'appréhende point le démon, parce que la crainte est une espèce de sujétion, et que la crainte que nous avons de Dieu nous exempte de la sujétion du démon, puisqu'étant protégés de Dieu, rien ne nous saurait nuire, et que nous n'avons ainsi nul sujet de le craindre. Car si un seul cheveu ne saurait tomber de notre tête sans la permission de Dieu, quel mal cet esprit malheureux nous pourrait-il faire, si Dieu ne le lui permettait ? Demeurons donc toujours humiliés devant Dieu avec une crainte salutaire, et en même temps, méprisons avec un saint orgueil le démon par notre confiance en Dieu. Plus cet ange de ténèbres fera le brave, craignons-le moins, et craignons davantage Dieu en implorant son assistance. C'est ainsi que faisait saint Antoine, cet illustre vainqueur des démons. Car lorsqu'ils l'environnaient de tous côtés sous la figure des animaux les plus cruels, et semblaient être près de le dévorer, il leur disait : Si vous aviez quelque force, un de vous suffirait pour combattre contre un homme; mais puisque vous l'avez perdue en vous révoltant contre Dieu, vous faites bien de venir en si grand nombre pour tâcher de me faire peur. Si le Seigneur vous a donné quelque pouvoir sur moi, me voici : qui vous empêche d'en user et de me dévorer ? Et s'il ne vous en a point donné, pourquoi prenez-vous inutilement tant de peine ? Ce grand saint avait accoutumé de dire que le signe de la croix et la foi qui se prend quelquefois pour la confiance, nous sert d'un mur inexpugnable contre les démons. Ainsi, encore que nos forces ne soient pas égales à celles de ces ennemis de notre salut, qui ne sont que de purs esprits, la foi nous apprend que le Seigneur est le défenseur de ceux qui espèrent en lui. Il nous a promis son secours et d'avoir toujours le cœur et les yeux arrêtés sur son Eglise dont le temple de Salomon était la figure. Il a le vouloir et le pouvoir d'accomplir ce qu'il promet, sans qu'aucune puissance dans le ciel ni sur la terre l'en puisse empêcher ; et ce ne serait pas être chrétien que de pouvoir douter de la vérité de ses paroles, de sa bonté et de sa puissance.

Mais tout ce que je viens de dire et que l'on pourrait y ajouter se doit entendre à l'égard de ceux qui sont en état de grâce, ou qui se préparent à y être, non-seulement parce qu'ils croient en général la vérité des promesses de Dieu, mais parce qu'ils les regardent comme leur étant appliquées en particulier, et qu'ils ont recours à la pénitence et aux autres moyens que l'Eglise nous enseigne. Nous savons certainement qu'il y en a plusieurs dans l'Eglise qui sont en état de grâce et en qui Dieu accomplit ses promesses, faisant connaître par des effets qu'il est le protecteur et le défenseur de ceux qui espèrent en lui. Néanmoins, comme personne ne peut s'assurer sans une particulière révélation qu'il soit dans cet état de grâce, nous devons nous contenter de croire qu'il est de foi que le défaut ne saurait venir de la part de Dieu, et appréhender qu'il ne vienne de notre négligence à nous ac-

quitter de notre devoir. Ainsi craignant à notre égard et nous confiant à l'égard de Dieu, nous tâcherons de nous rendre dignes de recevoir le secours qu'il a promis à ceux qui combattent pour lui.

Quoique cette crainte et cette incertitude où Dieu nous laisse de savoir si nous sommes en grâce et s'il nous aime, paraissent rudes et pénibles, elles nous sont avantageuses pour nous conserver dans l'humilité, pour nous empêcher de mépriser les autres, et pour nous exciter à bien faire, parce que moins nous savons si nous sommes agréables ou désagréables à Dieu, et plus nous marchons avec circonspection et retenue. Mais ne vous imaginez pas, ma chère fille, que pour cela nous devions nous décourager par une vaine crainte, puisque ce que je viens de dire n'est pas contraire à ces paroles de David : *Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur: qui pourrai-je craindre? Le Seigneur est le puissant protecteur de ma vie : qui pourrai-je redouter* (*Ps.* XXVI, 1)? Saint Paul nous exhorte aussi à nous confier en ces paroles de Dieu : *Je ne vous laisserai point et ne vous abandonnerai point.* Et il ajoute : *C'est pourquoi nous disons avec confiance: Le Seigneur est mon secours, je ne craindrai point ce que les hommes me pourront faire* (*Hebr.* XIII, 5).

Ce n'est pas que ces paroles ou autres semblables de l'Ecriture, qui nous sont si favorables, doivent nous délivrer de toute crainte, puisque nous devons toujours nous défier de nous-mêmes; mais elles doivent nous délivrer d'une crainte excessive par notre confiance en Dieu. Ainsi, il faut marcher entre la crainte et l'espérance. Et comme plus l'amour croît, plus l'espérance croît aussi et la crainte diminue, le moyen d'acquérir cette force et cette assurance qu'ont les parfaits est de bannir la tiédeur et d'embrasser la vertu. Car alors, quoique le démon fasse tous ses efforts pour nous dévorer, nous le combattrons à force ouverte et sans rien craindre, par la confiance que nous aurons en ce fort lion de la tribu de Juda, Jésus-Christ, notre défenseur et notre Roi, qui nous rend toujours victorieux, à moins que nous manquions de confiance en lui et que nous soyons si lâches que de nous rendre sans combattre, misérablement esclaves de nos ennemis. Dieu ne permet que pour le bien de ceux qui l'aiment, qu'ils se trouvent engagés dans ces combats et souffrent ces tentations. Car il est écrit : *Heureux celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que lorsque sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (*Jacob.*, I, 12). C'est ainsi qu'il veut que la patience dans les travaux et le courage dans les tentations soient comme la pierre de touche qui éprouve la fidélité de ceux qui l'aiment. Car ce n'est pas dans la prospérité, mais dans l'adversité que l'on fait connaître que l'on aime véritablement. Et comme les hommes se réjouissent d'avoir des amis dont ils ont éprouvé l'affection dans la mauvaise fortune, Dieu se réjouit d'avoir des serviteurs fidèles. Jésus-Christ a fait voir combien ils lui sont agréables, par ces paroles qu'il a dites à ses apôtres : *C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux. C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël* (*Luc.* XXII, 28). Puis donc que, si nous l'accompagnons dans ses travaux, nous l'accompagnerons dans son royaume, ne devons-nous pas soutenir courageusement les efforts que feront les démons pour nous séparer de lui, avec une ferme confiance qu'il nous assistera dans nos combats sur la terre et nous récompensera dans le ciel ? Souvenons-nous de saint Antoine qui, après que les démons l'eurent déchiré de coups, vit le toit de sa cellule s'ouvrir, et entrer par cette ouverture un rayon étincelant d'une si vive lumière,

que les démons n'en pouvant soutenir l'éclat, prirent la fuite. La douleur de tant de plaies qu'il avait reçues cessant aussitôt, Jésus-Christ lui apparut : et alors, jetant un profond soupir, il lui dit : Où étiez-vous, Seigneur, lorsque ces ennemis m'ont traité si cruellement? Si vous aviez été présent dès le commencement du combat, je n'aurais rien eu à craindre : ou si vous leur aviez permis de me faire des blessures, vous les auriez guéries en même temps que je les aurais reçues. A quoi Jésus-Christ répondit : *Antoine, j'ai toujours été présent, mais je voulais éprouver votre courage : et, parce que vous avez combattu généreusement, je vous assisterai toujours et rendrai votre nom célèbre dans toute la terre.* Ce saint n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'animé de la vertu du Seigneur, il se leva et se trouva beaucoup plus fort qu'il n'était auparavant ce combat.

C'est ainsi que Dieu traite ceux qui sont à lui. Il les laisse quelquefois dans une telle appréhension et en tel état, qu'ils ne savent plus que devenir. Il ne leur reste pas la moindre force : les faveurs qu'ils ont auparavant reçues de Dieu leur sont inutiles, et ils se trouvent dans un tel abandon et de si épaisses ténèbres, qu'ils se voient près de succomber sous les efforts de leurs ennemis. Mais tout d'un coup, et lorsqu'ils l'espèrent le moins, Jésus-Christ vient à leur secours, les délivre de toutes leurs peines, les rend plus forts qu'ils n'avaient jamais été, et met sous leurs pieds ces démons qui semblaient leur marcher sur la tête. Ainsi, bien que par leur nature ils n'aient pas tant de force que ces malheureux esprits, ils se sentent en avoir une si grande, que non-seulement l'un d'eux, mais plusieurs ensemble ne seraient pas capables de leur résister, tant est puissant ce secours qu'ils connaissent leur être venu du ciel. Ils ne se contentent pas de se défendre : ils pourraient même dire avec David : *Je poursuivrai mes ennemis, et ne retournerai point que je ne les aie vaincus. Je les percerai de coups : ils ne pourront se relever, et ils tomberont à mes pieds* (*Ps.* XVII, 41).

Rien ne nous peut être si avantageux que ce que saint Augustin demandait à Dieu, en disant : *Accordez-moi, Seigneur, la grâce de vous connaître par une connaissance qui me remplisse d'amour pour vous, et de me connaître moi-même.* Mais qui peut nous donner tant de moyens de nous connaître nous-mêmes, que de nous trouver réduits dans l'extrémité dont j'ai parlé, d'être détrompés de l'estime que nous avions de nous par l'expérience de notre faiblesse : et d'autre part d'avoir éprouvé combien Dieu est fidèle en ses promesses; quel est le secours dont il nous assiste dans notre besoin; quelle est la force incroyable qu'il nous donne lorsqu'il ne nous en restait plus, et quel est l'excès de sa miséricorde, qui nous relève et nous soutient lorsque nous étions dans une entière défaillance? Cette connaissance de notre extrême misère et de l'infinie bonté de Dieu nous fait, avec une humilité profonde et prosternés le visage contre terre, l'adorer, l'aimer et espérer qu'il continuera de nous secourir dans les autres périls où nous pourrons nous trouver. C'est ce que saint Paul rapporte par ces paroles lui être arrivé : *Je suis bien aise, mes frères, que vous sachiez l'affliction qui nous est survenue en Asie. Elle a été telle, que la pesanteur des maux dont nous nous sommes trouvés accablés a été excessive et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous rendre même la vie ennuyeuse* (II *Cor.*, I, 8).

DE LA VÉRITÉ DE LA FOI CATHOLIQUE

CHAPITRE XXX.

Que nous avons plusieurs sujets d'espérer que Notre-Seigneur nous délivrera de tous nos maux. Ce que c'est que la foi : et que ce mot, croire, a divers sens.

Les événements passés, dit saint Grégoire, *nous servent d'assurance des événements à venir* : et puisque les hommes ne craignent point de prêter sur des gages, ce n'est pas témoigner une fort grande confiance en Dieu que d'espérer qu'il nous délivrera des maux qui nous arriveront, après avoir éprouvé qu'il nous a tant de fois délivrés de ceux que nous avons eus. Il est certain que si un homme nous avait témoigné son affection en nous assistant dans nos peines en diverses occasions, nous ne douterions point qu'il ne nous aimât et ne nous assistât encore dans celles qui nous pourraient arriver. Comment n'aurions-nous donc pas la même confiance en Dieu après le secours que nous en avons reçu, non-seulement diverses fois, mais infinies fois? Souvenez-vous, servante de Jésus-Christ, de tant d'occasions dans lesquelles il vous a fait sortir victorieuse des combats que les démons vous ont livrés, que vous lui en avez rendu grâces et que vous avez conçu une entière confiance en son amour, après avoir vu qu'en suite de la tempête il vous a envoyé le calme, que la joie a succédé à la tristesse, et que les effets vous ont fait connaître qu'il est votre véritable Père. Que s'il veut maintenant éprouver par des souffrances votre patience, votre confiance et votre amour, et fait semblant de se cacher pour ne point répondre à vos plaintes, gardez-vous bien de perdre la confiance que vous avez eue en diverses occasions. Car si, considérant seulement vos peines présentes et que Dieu ne les fait pas cesser, vous vous imaginiez qu'il n'a plus soin de vous, et lui disiez comme les apôtres dirent durant une grande tourmente : *Seigneur, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons* (*Mac.*, IV, 38)? vous tomberiez dans cette répréhension de l'Ecriture : *L'insensé est changeant comme la lune* (*Eccl.*, XXVII), et seriez semblable à une girouette qui tourne sans cesse à tous vents.

Lorsque Dieu vous assistait dans vos travaux, c'était sa miséricorde qui, comme un vent favorable, vous en délivrait et vous obligeait à lui en rendre grâces ; et les tribulations qu'il vous envoie maintenant sont comme un autre vent par lequel il vous éprouve pour connaître si vous avez la même confiance qu'auparavant. Où serait donc votre foi, si tant d'effets que vous avez reçus de son assistance ne vous rendaient pas assez forte pour vous confier en lui dans vos peines présentes par le souvenir de la bonté avec laquelle il vous a délivrée de vos peines passées ? On ne peut penser sans étonnement à une aussi étrange incrédulité que fut celle des Israélites, lorsqu'après que Dieu les eut tirés de l'Egypte par tant de miracles et en eut fait tant d'autres en leur faveur dans le désert, ils n'ajoutèrent pas foi à la promesse qu'il leur avait faite de les mettre en possession de cette heureuse terre qu'il leur commandait de conquérir : ce qui fut cause, comme dit saint Paul, qu'ils n'y entrèrent point. N'est-ce donc pas à proportion une grande ingratitude et une lâche défiance à ceux que Dieu a délivrés de plusieurs périls, de ne pas croire qu'il ne les abandonnera point dans leurs périls présents et dans ceux qui peuvent encore leur arriver, puis, comme je l'ai dit, qu'il ne nous abandonne jamais, si nous ne l'abandonnons les premiers?

Il faut savoir que ce mot de croire se prend quelquefois pour une opération de l'entendement qui embrasse avec une entière certitude les vérités de la foi catholique ; que celui qui a une créance contraire est

incrédule et un véritable hérétique, et que son incrédulité est une hérésie. Mais on ne doit pas appliquer cela à ceux dont nous venons de parler et les traiter d'incrédules, puisqu'ils ne sont pas obligés de croire comme une chose de foi que Dieu les délivrera de leurs peines, ainsi que les Israélites étaient obligés de croire que Dieu les rendrait victorieux de leurs ennemis, s'ils avaient le courage de les combattre, parce qu'il le leur avait promis expressément.

Il y a une autre sorte de créance qui, selon le langage des saints et la manière ordinaire de parler, est une opinion fondée sur la raison ou sur des conjectures : que si ces raisons ou ces conjectures sont fortes, on donne aussi à cette créance le nom de foi; et c'est ainsi qu'il y a des personnes qui croient que Dieu leur a pardonné, qu'ils sont en grâce et qu'il les assistera dans leurs besoins. Cette créance que l'on a dans l'esprit fortifie la confiance ou l'espérance que l'on a dans la volonté : ce qui fait que quelquefois on donne à l'incrédulité le nom de défiance, et à la crédulité ou à la foi celui de confiance. En cette sorte, l'on peut dire qu'ayant été délivrés d'autres périls par l'assistance de Dieu, et ayant sujet de croire, non pas avec certitude, mais en la manière que je l'ai dit, qu'il nous délivrera encore de celui dans lequel nous sommes, c'est être incrédule que d'en douter, mais non pas agir contre la foi. Or, parce que les luthériens confondent d'ordinaire ces diverses manières de croire, nous devons, comme catholiques, parler clairement et distinctement en appelant la foi et la confiance chacune de leur propre nom, et en déclarant comment se doivent entendre ces mots de croire et de crédulité, à cause qu'il y a des occasions dans lesquelles on est obligé d'éviter des termes dont on peut en d'autres user sans crainte.

Mais pour revenir à notre propos, fuyez, ma fille, cette défiance et ces changements que l'Écriture dit qui rendent les imprudents changeants comme la lune, et tâchez d'acquérir cette fermeté dont elle loue le juste en disant : *Il est réglé dans son cours comme le soleil* (*Eccl.*, XXVII), c'est-à-dire il agit toujours d'une même sorte. Pratiquez aussi ce qu'elle ordonne de *se souvenir dans la prospérité de l'adversité, et dans l'adversité de la prospérité* (*Eccl.*, XI), tempérant l'une par l'autre et vivant toujours dans l'égalité. Ainsi la tribulation ne nous fera point tomber sous le poids de la défiance et de la tristesse, et les consolations spirituelles ne dissiperont point votre cœur, et ne vous feront point tourner la tête par une joie excessive. C'est la manière dont agit Anne, cette sainte femme, mère du prophète Samuel (I *Reg.*, I, 18); car, après avoir fait sa prière dans le temple de Dieu, elle ne témoigna plus nulle tristesse, et son esprit demeura toujours dans la même assiette. Isaïe dit aussi qu'*il y aura une demeure où nous serons à l'ombre durant la chaleur du soleil, et à l'abri des vents et de la pluie* (*Isa.*, IV). Vous devez faire tous vos efforts pour arriver à cette sainte demeure, afin qu'une force inébranlable et une ferme confiance en la miséricorde de Dieu vous mette dans une assurance qui vous empêche de rien craindre dans les périls et les affaires les plus fâcheuses, selon cette autre parole d'Ezéchiel qui, parlant par un esprit de prophétie du temps de la nouvelle loi, dit : *Les hommes dormiront sans crainte au milieu des bois* (*Ezéch.*, XXXIV). Car encore qu'il paraisse étrange de pouvoir trouver du repos et de la sûreté dans cet exil, néanmoins, quoique ce repos et cette assurance ne soient rien en comparaison de ceux dont nous jouirons dans le ciel, ils sont fort grands, si on les compare avec les craintes et les frayeurs qui troublent l'âme des méchants. Job dit que celui qui renoncera à l'esprit de malice jouira de cette paix, et saint Paul assure que la vertu de l'espérance sert à l'âme comme d'une ancre qui l'affermit contre la violence des tempêtes; tellement que si nous avons pour ennemi un démon qui, par les combats qu'il nous livre, s'efforce

de nous étonner et de nous faire perdre la confiance, nous avons en la personne de Jésus-Christ un ami beaucoup plus puissant et plus fort que lui, un ami qui nous aime incomparablement davantage que lui ne nous hait, et qui, de même que ce malheureux esprit veille toujours pour nous nuire, a sans cesse les yeux arrêtés sur nous pour nous assister, parce qu'il nous considère comme étant notre pasteur et nous ses brebis pour lesquelles il a répandu son précieux sang. Ayant donc un Dieu pour protecteur, craindrons-nous les demons dont le pouvoir comparé au sien n'est que faiblesse, et qui, lorsque nous avons la foi, ne peuvent nous nuire sans sa permission ? car ont-ils pu sans cette permission toucher à rien de ce qui appartenait à Job, et faire précipiter dans la mer les pourceaux des Géraseniens (*Luc.*, VIII, 32) ? et ceux qui n'ont pu toucher à des pourceaux sans cette permission, pourront-ils sans la même permission nuire à des hommes? *Fortifiez-vous dans le Seigneur*, dit saint Paul, *et en sa vertu toute-puissante; revêtez-vous de toutes les armes de Dieu pour pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable* (*Ephes.*, VI, 10). Et ce grand apôtre ayant rapporté quelles sont quelques-unes de ces armes, il ajoute : *Servez-vous surtout du bouclier de la foi pour pouvoir repousser et éteindre les traits enflammés du malin esprit* (*Ephes.*, VI, 16), parce que, cet ennemi étant plus fort que nous, nous devons nous servir d'armes surnaturelles, qui sont la foi, ou de quelques paroles de l'Ecriture, ou des sacrements, ou des instructions de l'Eglise, ou d'une ferme créance de la toute-puissance de Dieu, ou de la force que donne l'espérance, ou de l'offre que nous lui ferons de nous-mêmes par un mouvement de l'amour que nous lui portons. Ainsi, en recevant de bon cœur tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer, nous nous moquerons des démons et adorerons le Seigneur qui nous en a rendus victorieux, non-seulement par lui-même, mais par ses saints anges qui combattront pour nous, comme le prophète Elisée fit voir à son serviteur qu'ils combattraient pour lui, lorsque, dans la crainte qu'il avait de l'effroyable armée des ennemis, il lui dit : *N'appréhendez rien; car ceux qui combattent pour nous sont en plus grand nombre qu'eux* (IV *Reg.*, VI, 16). Et après que Dieu eut à sa prière ouvert les yeux de ce serviteur, il vit la montagne toute pleine de cavaliers, de chevaux et de chariots tout en feu, parce que des anges du Seigneur étaient venus au secours de ce prophète. Ainsi nous n'avons qu'à nous donner entièrement à Dieu pour avoir de notre côté une multitude d'anges dont un seul est capable de surmonter toutes les puissances de l'enfer. Et ce qui est encore beaucoup plus, nous aurons même pour nous le Seigneur des anges, sous la puissance duquel fléchissent le ciel, l'enfer et la terre. En faut-il davantage pour nous faire mépriser tous les démons, nous rassurer dans nos craintes et nous rendre hardis comme des lions par l'assistance de Jésus-Christ qui, après avoir été doux comme un agneau lorsqu'il s'est livré lui-même pour nous à la mort, s'est fait voir terrible comme un lion, lorsque étant descendu dans les enfers, il a vaincu et enchaîné les démons et garanti de leur fureur, par la puissance de son bras, ces brebis spirituelles, ces âmes chéries de lui qu'il a rachetées par son sang?

Que s'il paraît à quelqu'un, ma chère fille, que je me sois trop étendu sur ce sujet, il doit l'attribuer au désir que j'ai que vous ne soyez pas l'une de ces personnes que j'ai vues en si grand nombre abandonner le service de Dieu par l'appréhension du démon.

Je sais que nous avons à soutenir contre cet ennemi des guerres encore plus grandes que celle dont j'ai parlé. Mais je sais aussi que lorsqu'il semble que la tribulation est arrivée à son comble, que les forces nous manquent, que nous ne savons plus à quoi recourir, et que ce lion infernal pense être près de nous dévorer, ce vaillant et charitable Da-

vid, qui est Jésus-Christ, nous arrache d'entre ses dents et le met lui-même en pièces (I *Reg.*, I, 34). Je pourrais rapporter des preuves de choses semblables que j'aurais eu de la peine à croire, si je ne les avais vues de mes propres yeux ; car je puis assurer que des personnes étant dans la plus grande souffrance que l'on saurait s'imaginer, Dieu, par des merveilles de son infinie bonté, a montré qu'il n'abandonne jamais ceux qui ont recours à lui, quoiqu'ils ne le fassent que faiblement et en commettant des fautes ; et je n'ai vu une seule de ces personnes en qui cela ait manqué. Ainsi ceux qui seront réduits en cet état et comme ensevelis dans le ventre d'une baleine doivent implorer l'assistance de Jésus-Christ et se servir des conseils que leurs confesseurs leur donneront avec une ferme confiance en ce bon et divin pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis, qui mortifie et qui vivifie, qui précipite dans les enfers et qui en retire, qui afflige en certain temps et fait en d'autres que la consolation est plus grande que n'a été l'affliction

---

CHAPITRE XXXI.

Que la vérité de Dieu est la première chose dont nous devons nous instruire par le moyen de la foi. Que la foi est le fondement de toute la vie spirituelle. Et que les choses qu'elle nous enseigne sont élevées au-dessus de la raison.

Dévote servante de Jésus-Christ, après vous avoir montré quels sont les langages auxquels vous ne devez point prêter l'oreille, je dois maintenant vous apprendre quels sont ceux que vous devez écouter, afin de pratiquer ces paroles de David : ÉCOUTEZ, MA FILLE, et sachez que la vérité est la seule chose qui mérite que vous l'écoutiez. Mais parce qu'il y a plusieurs vérités qui n'ont point de rapport au sujet dont je veux parler, qui est la foi catholique que les chrétiens doivent avoir, je dis que vous devez l'écouter et l'apprendre des paroles de Dieu dans l'Ecriture sainte et de l'Eglise catholique ; car c'est avec grande raison que David nous recommande de commencer par ce que nous sommes premièrement obligés de faire, et saint Paul dit que *la foi vient de ce que l'on a ouï* (*Rom.*, X). Cette foi est le premier hommage que l'âme rend à son Créateur en lui rendant l'adoration due à un Dieu, c'est-à-dire à un Etre souverain, infiniment élevé au-dessus de tous les êtres : c'est pourquoi, encore qu'il y ait certaines choses en Dieu que la raison est capable de comprendre, lesquelles saint Paul nomme la manifestation de Dieu, elle ne saurait atteindre jusqu'à l'intelligence de ces grands mystères que la foi croit, ce qui a fait dire à ce grand apôtre qu'elle croit ce qu'elle ne voit pas, et adore avec une constante fermeté ce que la raison ne saurait comprendre (*Rom.*, I). L'Ecriture sainte nous le marque dans cette vision qu'eut le prophète Isaïe de deux séraphins qui couvraient dans le temple avec leurs ailes la face du Seigneur (*Isa.*, VI, 2), et par cette obscure nuée où était Dieu, dans laquelle Moïse entra sur la montagne (*Exod.*, XXIV). Ne paraît-il pas étrange que Dieu étant une lumière si pure, qu'elle ne peut, comme dit saint Jean, être mêlée d'aucunes ténèbres, il veuille ainsi être caché dans les ténèbres ? Mais cela vient, comme dit saint Paul, de ce que cette lumière dans laquelle il habite est si vive et brille de tant de clartés et de rayons, qu'elle est inaccessible aux créatures, parce qu'elles n'en peuvent soutenir l'éclat, et qu'ainsi elle ne passe à l'égard des anges et des hommes que pour des ténèbres qui empêchent leur raison de pouvoir arriver jusqu'à comprendre un si grand mystère ; de même que, lorsqu'une roue tourne avec une telle rapidité que nos yeux ne sont pas capables de discerner son mouvement, nous disons qu'il semble qu'elle ne tourne pas.

Notre foi ne rend pas seulement l'honneur qui est dû à Dieu en disant que notre raison ne le peut comprendre, mais aussi en déclarant qu'il

est si extrêmement élevé au-dessus de tout, qu'encore que sa lumière le rende très-visible dans le ciel, il n'y a point d'ange ni d'homme qui puisse connaître tout ce qu'il est. Quand toutes leurs volontés seraient jointes ensemble, ils ne sauraient l'aimer autant qu'il est aimable, ni jouir de tout le bonheur dont il est l'éternelle source : lui seul est capable de se comprendre. Tout ce que les créatures qui le voient dans le ciel peuvent faire est de l'aimer, de le posséder, de le louer et de le respecter, en avouant que tout ce qu'ils connaissent de lui et ce qu'ils peuvent faire pour l'amour de lui n'est rien en comparaison de ce qu'il est et de ce qui lui est dû. Ainsi elles se prosternent devant sa face, l'adorent dans un profond silence, et confessent que lui seul est capable de se donner cette parfaite louange à laquelle elles ne sauraient atteindre. Ce silence est le plus grand honneur qu'on lui puisse rendre et qui n'appartient qu'à un Dieu, parce qu'il témoigne qu'il est au-dessus de toutes les louanges qu'on lui peut donner : ce qui a fait dire à David : *Mon Dieu, c'est dans Sion* (c'est-à-dire dans la Jérusalem céleste) *qu'on vous doit louer* (*Ps.* LXIV, 1). Tellement qu'encore qu'on lui donne sans cesse dans le ciel des louanges dignes de lui en disant : *Saint, saint, saint, Seigneur, qui êtes le Dieu des batailles* (*Isa.*, VI), et autres semblables louanges, ces esprits bienheureux confessent par leur silence que leur intelligence ne peut aller jusqu'à comprendre ce qu'il est, tant sa grandeur est inconcevable ; c'est pourquoi David a dit : *Il est monté sur les chérubins, il a pris son vol, et il a volé sur les ailes des vents* (*Ps.* XVII, 12). Ce qui l'a fait parler en cette manière, c'est que nul esprit ne peut concevoir ses infinies perfections, et qu'ainsi on se trouve réduit à dire comme les enfants d'Israël, quand ils virent tomber du ciel ce pain miraculeux qui les nourrit pendant quarante ans : *Manheu*, qui signifie : Qu'est-ce que cela ? et à être ravi d'admiration comme le fut la reine de Saba, lorsqu'après avoir vu Salomon, elle dit que tout ce qu'on lui avait rapporté de sa sagesse n'était rien en comparaison de ce qu'elle en avait reconnu. C'est pourquoi, encore que ce que l'on voit de Dieu dans le ciel surpasse de beaucoup tout ce que l'on en a entendu dire sur la terre, on ne saurait connaître tout ce qu'il est. Voilà quel est le Dieu que nous adorons et ce que la foi nous apprend de lui en disant avec David : *Le Seigneur s'est réservé le plus haut des cieux* (*Psal.* XC, 25) : car ce plus haut des cieux est comme le secret dans lequel il habite et qui ne peut être que pour lui seul, parce que lui seul se peut connaître

---

CHAPITRE XXXII.

Qu'il est conforme à la raison de croire tout ce que notre foi nous enseigne, quoiqu'il soit au dessus de notre raison.

Il faut savoir, ma fille, qu'encore que j'aie dit que la foi nous oblige à croire des choses qui, bien qu'elles ne soient pas contraires à la raison, ne se peuvent comprendre par la raison, on ne doit pas néanmoins penser que la créance que nous en avons soit contraire à la raison ou sans raison; car quoique nous n'ayons pas une claire intelligence de ce que nous croyons, cela ne nous doit pas empêcher de croire, parce que notre foi, est appuyée sur de si puissantes raisons que nous devons même être toujours prêts à en rendre compte devant quelque juge que ce soit, selon ces paroles de saint Pierre : *Soyez toujours prêts à répondre pour votre défense à tous ceux qui vous demanderont raison de votre foi* (I *Petr.*, III, 13). Vous comprendrez facilement cela, servante de Jésus-Christ, par l'exemple que je vais vous proposer. Si l'on vous disait qu'un aveugle-né a dans un moment recouvré la vue, ou qu'un mort est ressuscité, il est certain que votre raison ne pourrait comprendre com-

ment cela aurait pu se faire, parce que c'est une chose surnaturelle et qui est au-dessus de la raison; mais si un grand nombre de témoins irréprochables vous assuraient de l'avoir vu, n'y aurait-il pas non-seulement de l'opiniâtreté, mais une opiniâtreté condamnable de ne le pas croire, puisque cette même raison qui ne l'aurait pu comprendre oblige à croire ce qui est rapporté par tant de témoins tous si croyables? Que si ces mêmes témoins souffraient la mort avec joie pour confirmer la vérité de leur témoignage, n'y aurait-il pas encore plus de raison d'y ajouter foi? Et s'ils faisaient des miracles aussi grands et encore plus grands que celui dont ils auraient rendu témoignage, n'aurait-on pas un extrême tort de ne les pas croire sous prétexte de la grandeur du miracle pour la confirmation duquel ils n'auraient point craint de donner leur vie? Or, vous devez savoir qu'il n'y a rien dont la raison soit plus incapable que de connaître clairement ce que la foi l'oblige de croire, ni rien si conforme à la raison que de le croire, puisque l'on ne saurait, sans commettre un grand péché, ne le pas croire. Les véritables miracles que fit Moïse ne firent-ils pas croire aux Israélites qu'il communiquait avec Dieu, et qu'il était envoyé par lui pour leur apporter de sa part sa loi qu'ils reçurent? Et quelques faux miracles faits par Mahomet n'ont-ils pas porté les Arabes à le considérer comme un homme envoyé de Dieu, et n'ont-ils pas reçu de lui avec respect la loi toute charnelle qu'il leur a donnée? Considérez après cela les miracles faits par Jésus-Christ, par ses apôtres et par tant de saints pour confirmer notre sainte foi depuis la naissance de l'Eglise jusqu'aujourd'hui, et vous trouverez qu'ils sont innombrables et surpassent infiniment tous ceux qui auparavant avaient été faits dans le monde. Nous ne voyons dans l'Ancien Testament que trois morts ressuscités dans le cours presque de deux mille ans, et saint André seul en a ressuscité quarante pour accomplir ainsi cette parole de Jésus-Christ: *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes* (*Joan.*, IV, 12); car ce Sauveur du monde a voulu faire connaître quel était son infini pouvoir, non-seulement par ses œuvres, mais par les œuvres de ceux qui sont à lui, dans lesquels il agit et fait tout ce qu'il lui plaît, quelque miraculeux qu'il puisse être. Je viens de vous dire ce qu'un seul de ses apôtres a fait, afin que par là vous puissiez juger des actions des autres apôtres et autres saints de l'Eglise. Ce qu'ils ont fait dans le commencement de son établissement était plus que suffisant pour confirmer la vérité de la foi; mais le désir que Dieu a que tous les hommes se sauvent en le connaissant, et que ceux qui le connaissent déjà en soient de plus en plus persuadés et consolés, fait qu'il nous en donne continuellement de nouvelles preuves par de nouveaux miracles. Ainsi il se passe peu d'années que l'on ne canonise quelque saint: ce qui ne se fait jamais qu'après des informations très-authentiques de la sainteté de leur vie et de leurs miracles. Que si l'on a la curiosité d'en savoir le particulier, il s'en trouvera assez de preuves, même de notre temps, dans l'Europe, et encore beaucoup plus dans les Indes orientales et occidentales.

CHAPITRE XXXIII.

Que nous avons des témoins irréprochables de la vérité de notre foi qui ont généreusement exposé leur vie pour la soutenir.

Il se trouvera peut-être des personnes qui voudront révoquer en doute cette multitude de miracles faits dans l'Eglise chrétienne, parce qu'étant ennemis de notre foi, ils jugent bien que si ceux qui en ont rendu témoignage sont véritables, ils seront contraints de confesser que nous avons très-grande raison d'y ajouter foi, et que ce sont eux

qui se trompent ; mais je leur demande pourquoi, s'ils refusent de croire ces témoins que nous alléguons, et de recevoir notre loi, croient-ils ceux dont ils embrassent les opinions et reçoivent la fausse créance, puisqu'ils ne sauraient nier que ces témoins que nous leur proposons ne surpassent extrêmement les leurs, tant en nombre qu'en toutes les qualités qui les peuvent autoriser? On a vu dans l'Église catholique des hommes reconnus généralement pour être si parfaits, si exempts de tout amour du bien, de tout désir d'honneur et de tout ce que les autres recherchent avec tant de passion, et si fortement attachés à la vérité, qu'ils n'ont point craint de mourir pour la défendre. Quel intérêt des hommes si éminents en vertu et qui, au lieu d'avoir quelque prétention pour ce qui regarde les avantages d'ici-bas, renonçaient à tout ce qu'ils y possédaient, pouvaient-ils avoir à rendre ce témoignage? Est-il vraisemblable que ceux qui, pour soutenir ce qu'ils ont dit, se résolvent à perdre la vie dans des tourments effroyables, soient de faux témoins? Il est vrai qu'il se trouve des hommes qui, à force de tortures, avouent ce que les juges leur demandent, quoiqu'il soit contraire à la vérité. Mais si les chrétiens avaient voulu répondre selon que les juges le désiraient, bien loin de perdre la vie, ils ne l'auraient pas seulement conservée, ils auraient même été élevés à de grands honneurs, au lieu que, méprisant les promesses qu'on leur faisait, ils préféraient la mort à la perte de leur foi : ce qui montre qu'ils n'aimaient ni n'appréhendaient rien de tout ce qui n'est que temporel, quelque désirable ou quelque redoutable qu'il pût être, et qu'ainsi leur témoignage ne saurait être suspect. Si l'on dit qu'il est vrai que ces raisons font voir que c'étaient des gens de bien qui ne voulaient tromper personne, mais qu'ils pouvaient être trompés et trompaient les autres, sans en avoir le dessein, je réponds qu'entre ceux qui ont répandu leur sang pour la foi de Jésus-Christ, il y en a eu plusieurs si sages et reconnus pour tels de tout le monde, que l'on ne saurait croire raisonnablement qu'ils se soient tellement trompés dans un sujet si important, qu'ils aient voulu, pour soutenir leur créance, perdre la vie. A quoi il faut ajouter que c'est une chose constante que la sagesse des chrétiens était aussi élevée au-dessus de celle des autres, que les maîtres le sont au-dessus de leurs disciples, et que ce n'a pas seulement été quelques particuliers, ni vingt, ni trente, ni cent, mais un très-grand nombre qui ont eu cette sagesse et sont morts pour maintenir notre sainte foi, ce qui est un grand témoignage de sa vérité. Car encore que nous lisions que quelques-uns ont mieux aimé souffrir la mort que d'abandonner leurs erreurs, ils n'avaient rien d'approchant de ces véritables chrétiens, ni en nombre, ni en vertu, ni en sagesse.

CHAPITRE XXXIV.

Que la bonne vie des chrétiens est une grande preuve de la vérité de notre foi, et qu'ils ont surpassé en vertu tous les peuples qui n'ont pas la même créance.

Après avoir parlé de la vertu des martyrs chrétiens, je pense pouvoir dire combien c'est une grande preuve de la vérité de notre foi ; car, Dieu étant la bonté même et l'auteur de tout le bien, la raison veut qu'il aime ceux qui sont bons, puisque chacun aime son semblable et que chaque cause a du rapport à son effet. Ainsi, Dieu n'a garde de manquer de les assister dans leurs besoins, dont le plus grand est de sauver leurs âmes, ce qu'ils ne peuvent obtenir, s'il ne leur fait la grâce de le connaître, ni le connaître d'une manière capable de le suivre, s'il ne leur donne cette connaissance. Cela ne se pouvant nier, il faut demeurer d'accord que, s'il y a en ce monde une connaissance par laquelle les hommes se sauvent, ce sont les chrétiens que Dieu en favorise,

puisqu'il se trouve encore parmi eux des personnes d'une plus haute vertu que dans nul autre peuple qui soit sur la terre.

Les philosophes qui ont passé pour le chef d'œuvre de la nature humaine ont établi, comme une maxime constante, que le bonheur de l'homme consiste à vivre conformément à la raison ; mais sans parler des principaux d'entre eux, dont saint Jérôme rapporte les honteuses actions, les chrétiens surpassent de telle sorte en vertu les plus vertueux de ces philosophes, que l'on a vu dans l'Église chrétienne des femmes faibles et de jeunes filles, en avoir incomparablement plus témoigné que ceux qu'ils considéraient comme des hommes héroïques. Car, qui d'entre eux a fait paraître autant de courage que sainte Agnès, sainte Lucie, sainte Agathe et tant d'autres qui ont souffert avec une constance invincible les plus cruels de tous les tourments et la mort pour conserver leurs corps chastes et leur foi pure ? Que si elles ont beaucoup plus que ces philosophes donné des preuves d'une force si élevée au-dessus de la faiblesse de leur sexe, dans l'excès de tant de tourments et dans la joie avec laquelle elles les ont supportés, combien ont été plus grandes encore cette extrême humilité, cette ardente charité et ces autres vertus qui leur étaient plus naturelles !

Quoique je ne vous aie proposé pour exemple que ces admirables vierges, vous n'ignorez pas quelle est la multitude innombrable d'hommes et de femmes de toutes conditions qui ont servi Dieu parfaitement dans l'Eglise chrétienne : quelques-uns d'eux, étant dans le monde si élevés en honneur, si abondants en richesses, si favorisés de la fortune et près de monter sur le trône, ont, pour se rendre agréables à Dieu, embrassé une vie pleine de croix en la passant dans la pauvreté, dans les travaux et dans l'obéissance, non-seulement à lui, mais aux hommes, avec une telle vertu qu'on ne les pouvait voir sans admiration. Saint Paul dit qu'il y avait dans l'Eglise des personnes dont la vertu éclatait d'une si vive lumière, qu'étant comparées à tout le reste du monde elles pouvaient passer pour des étoiles qui éclairaient la terre. Et il ne faut que considérer la vie de ce grand saint, celle de tant d'autres apôtres et de tant d'hommes apostoliques qui ont fleuri dans l'Eglise pour ne pouvoir en douter.

Puis donc que les actions des chrétiens ont fait remarquer en eux une si grande sainteté, ne peut-on pas dire, ou que les autres hommes n'ont ici-bas aucune connaissance de Dieu, ou que c'est à ce peuple chéri de lui à qui il fait la faveur de la donner, et qui en tirent tant d'avantages, parce qu'ils s'en servent pour lui témoigner leur reconnaissance et s'efforcer de lui plaire ? Sur quoi on ne doit pas dire que le monde a été sans avoir cette connaissance de Dieu si nécessaire au salut, puisque ce serait dire que les principales de ses créatures qui sont sur la terre, et pour l'amour desquelles il a créé toutes les autres se perdraient, parce qu'il ne leur aurait pas donné les moyens de se sauver. Or, quelle apparence que Dieu eût voulu fermer la porte du ciel aux hommes, et qu'étant une source éternelle de bonté et de miséricorde, il ne leur en fît point ressentir les effets ici-bas, et encore davantage dans le ciel, en répandant ses grâces sur eux ? Comme cette pureté des mœurs des chrétiens est une preuve de notre foi, les apôtres ne se pouvaient lasser de la recommander aux fidèles dans la naissance de l'Eglise, comme il paraît par ces paroles de saint Pierre : *Vous aussi, femmes, soyez soumises à vos maris, afin que s'il y en a qui ne croient pas à la parole, ils soient gagnés sans paroles par la bonne vie de leurs femmes, en considérant la pureté dans laquelle vous vivez* (1 *Petr.*, III, 1). Par où il paraît quelle est la force d'une sainte vie, puisqu'elle était capable de convertir les infidèles, de ce que la prédication des apôtres, quelque puissante qu'elle fût et accompagnée de miracles, n'avait pu

faire. Saint Paul dit que, pour passer d'un pays à un autre, il n'avait point besoin que ceux à qui il avait prêché l'Evangile lui donnassent des lettres de recommandation pour ceux à qui il l'allait prêcher. Et il dit aussi en écrivant aux Corinthiens : *Avons-nous besoin, comme quelques-uns, que l'on nous donne des lettres de recommandation pour vous, ou que vous nous en donniez pour les autres? Vous êtes vous-mêmes notre lettre de recommandation qui est écrite dans notre cœur, et reconnue et lue de tous les hommes, vos actions faisant voir que vous êtes la lettre de Jésus-Christ, dont nous n'avons été que les secrétaires, et qui est écrite, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit de Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont vos cœurs* (II *Cor.*, III, 1). Ce qui faisait parler ainsi ce grand apôtre, c'est que les vertus imprimées par sa prédication et par ses travaux, dans le cœur des Corinthiens, était une lettre qui suffisait pour faire connaître quel il était, et les avantages qu'ils pouvaient tirer de sa présence. A quoi il ajoute que chacun pouvait lire et entendre cette lettre, parce qu'il n'y a point de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui, encore qu'elle n'entende pas les paroles d'une langue, n'entende bien le langage du bon exemple et de la vertu, qui parlent par des actions et donnent du respect et de l'estime pour ceux qui instruisent de la sorte. Ce même apôtre dit aussi ailleurs : *Les serviteurs chrétiens doivent témoigner en toutes choses une entière fidélité, afin que leur conduite fasse révérer à tout le monde la doctrine de Dieu, notre Sauveur* (*Tit.*, II, 10 ; c'est-à-dire que leur vie soit telle, qu'elle rende témoignage de la vérité de la foi chrétienne. Et comme Jésus-Christ, qui est la sagesse infinie, sait que cela nous importe de tout, il a eu soin de nous en instruire dans sa prière à son Père éternel, lorsqu'il dit : *Je vous prie qu'ils soient un tous ensemble : et comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé* (*Joan.*, XVII, 21). C'est une grande vérité dite par ce Rédempteur du monde, qui est la suprême vérité, que si nous, qui sommes chrétiens, accomplissions parfaitement la loi dont le principal commandement est la charité, les autres hommes seraient touchés d'une telle admiration de ce que leur étant égaux en nature, nous les surpassions si fort en vertu ; que nous voyant agir d'une manière qui va au delà de leurs forces, ils seraient contraints de croire que ce serait par l'Esprit de Dieu, ils le glorifieraient de répandre tant de grâces sur ceux qui le servent, et ils entreraient dans nos sentiments sans pouvoir plus y résister. Ainsi, nous serions le livre de Jésus-Christ dans lequel chacun pourrait voir ce qu'il est obligé de faire ; nous ferions révérer l'excellence de sa doctrine, et la pureté de nos actions répandrait une si bonne odeur, qu'elle lui attirerait mille louanges. Mais comme vous savez, Seigneur qu'il y a et qu'il y aura toujours dans votre Eglise des personnes dont la vertu éclate d'une si pure lumière, que, si les infidèles voulaient ouvrir les yeux pour la regarder, ils pourraient connaître la vérité et se sauver : vous savez aussi, mon Dieu, que cette Eglise étant composée de bons et de mauvais chrétiens, il y en a plusieurs qui, non-seulement ne travaillent point à faire que les infidèles vous connaissent et vous honorent, mais au contraire sont cause qu'ils s'éloignent encore davantage de vous et s'aveuglent de plus en plus. Ainsi, au lieu de l'honneur que la sainteté du christianisme les devrait porter à vous rendre, ils vous blasphèment encore davantage, parce qu'ils ne sauraient croire que ceux dont la vie est si déréglée soient des ministres d'un Dieu véritable ; mais vous vous réservez pour ce grand jour à leur témoigner combien vous vous tenez offensé d'un si grand péché. Vous leur direz alors : Vous avez été cause que mon nom a été blasphémé par les infidèles, et les punirez par de terribles châtiments, de ce qu'au

lieu d'avoir ramené à vous ceux qui s'en étaient éloignés, ils les en ont empêchés et en ont éloigné ceux qui auparavant vous étaient unis. Alors chacun verra clairement qu'encore que vous ayez de méchants serviteurs, vous ne laissez pas d'être parfaitement bon, puisque leurs mauvaises actions sont contraires à vos commandements, qu'elles vous sont si désagréables et que vous les châtiez si sévèrement.

CHAPITRE XXXV.

Que la conscience de ceux qui embrassent la vertu leur rend témoignage de la vérité de notre foi. Que la mauvaise vie, au contraire, empêche de la connaître et contribue beaucoup à la faire perdre lorsqu'on la possédait.

Comme il est certain, fidèle épouse de Jésus-Christ, que plus les témoins sont proches et connus, et plus on ajoute de foi à la vérité qu'ils déposent, encore que les moyens que je vous ai proposés puissent passer pour de bons témoins de la vérité de notre foi, en voici d'autres qui sont plus croyables, puisqu'ils ne sont pas seulement plus proches de vous, mais sont dans vous-même, et qu'ainsi ils ne vous diront rien dont vous n'ayez une particulière connaissance, puisque vous ne sauriez ignorer ce qui se passe dans votre cœur, et que Notre-Seigneur dit : *On n'a qu'à accomplir la volonté de mon Père pour connaître que la doctrine que je vous enseigne vient de lui. Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même* (*Joan.*, VII, 17).

Béni soyez-vous, mon Dieu, de nous apprendre que votre doctrine est si véritable qu'il n'y a personne à qui vous ne laissiez la liberté d'en juger, avec cette seule condition d'être résolu de faire la volonté de votre Père et désirer de se sauver. Car il est sans doute que quiconque a un véritable désir de se bien conduire envers Dieu, envers lui-même, et envers le prochain, et de choisir pour cela les meilleures instructions, si on lui proposait toutes les diverses lois et les divers sentiments touchant la religion qu'il y ait jamais eu dans le monde, et qu'il fût dépouillé de passion, afin de ne chercher que la vérité, il rejetterait toute autre doctrine que celle de la religion chrétienne, lorsqu'il en aurait l'intelligence, comme étant la plus capable de le faire réussir dans son dessein : et quand il commencerait à pratiquer la vertu qu'elle enseigne, l'expérience lui ferait voir quelle est la force de cette doctrine, l'avantage que notre âme en peut tirer, le pouvoir qu'elle a de remédier à nos besoins et de nous aider à devenir en peu de temps tels que nous le devons être ; ce qui lui ferait aisément connaître qu'elle vient de Dieu. Il dirait alors, comme quelques-uns de ceux qui entendirent parler Notre-Seigneur : *Jamais homme n'a parlé de la sorte* (*Joan.*, VII). Que si l'on rapportait à ceux qui ne croient point en lui ces autres charitables paroles qu'il a dites avec tant de bonté : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* (*Joan.*, VII, 37), et qu'ils en voulussent éprouver l'effet avec un véritable désir de devenir vertueux, je ne doute point qu'ils ne sortissent de l'aveuglement de leur incrédulité ; mais comme ils n'aiment que le monde, et ne recherchent ni la vertu ni la vérité, ni la connaissance de Dieu, il n'y a pas sujet de s'étonner qu'ils demeurent dans leur ignorance. Et quand ils écouteraient ce qu'on en dirait, cela ne ferait point d'impression dans leur esprit et dans leur cœur, parce qu'il ne s'accorderait pas avec leurs désirs. C'est ce qui a fait dire à Jésus-Christ, en parlant aux Pharisiens : *Comment pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul* (*Joan.*, V, 44) ? Saint Paul dit aussi que quelques-uns, en se laissant emporter à l'avarice, avaient perdu la foi (I *Tim.*, 6),

non que le péché la fasse perdre, s'il n'est accompagné d'hérésie; mais parce qu'en s'affectionnant aux choses du monde et en perdant l'affection que l'on avait à la vertu et à la doctrine du christianisme, à cause qu'elle enseigne des vérités contraires à nos mauvais désirs et les condamne sous de grandes peines, on s'engage peu à peu dans la créance d'une mauvaise doctrine qui les flatte. Ainsi l'indisposition du cœur aveugle l'entendement et lui fait abandonner la foi qui s'oppose à sa malice pour embrasser des opinions conformes à son désir et à une manière de vie qui ne leur donne aucune contrainte. Or, comme la corruption de la volonté fait quelquefois perdre la foi à ceux qui l'ont, elle empêche ceux qui ne l'ont pas de la recevoir, parce que les uns et les autres ont de l'aversion pour la parfaite vertu, sans en pouvoir alléguer d'autre raison, sinon qu'elle est trop sévère; et ils n'en ont pas moins pour la véritable foi, parce qu'elle est contraire à leurs mauvaises inclinations et qu'ils les aiment.

CHAPITRE XXXVI.

Que l'admirable changement des pécheurs endurcis dans le péché et les grâces que Dieu fait à ceux qui se convertissent à lui et qui l'invoquent sont de grands témoignages de la vérité de notre foi.

Qu'heureux sont ceux qui embrassent la vertu par un désir sincère de servir Dieu! Car encore que tous ceux qui le servent trouvent en eux-mêmes, s'ils y font attention, des marques des avantages que donne la foi, ils ne sont particulièrement bien connus que de ceux qui pratiquent la vertu. Plusieurs d'entre eux étaient auparavant si misérables, qu'ils n'étaient pas seulement esclaves du vice, mais résolus d'y persévérer; et un sermon, ou une inspiration de Dieu, ou quelqu'un des autres moyens qui se trouvent dans l'Église catholique, les touche tellement qu'ils sentent comme une main toute-puissante qui brise leurs chaînes et les change de telle sorte qu'ils ont une aussi grande horreur du péché qu'ils s'y plaisaient auparavant. Ainsi ils peuvent dire avec David : *Le mensonge et l'iniquité me sont en haine et en abomination; mais votre loi est tout mon amour* (*Ps.* CXVIII, 163); et ils font une si forte résolution de ne plus pécher qu'ils peuvent dire, avec saint Paul, que *ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni ce qu'il y a au plus haut des cieux ou au plus profond des enfers, ni toutes les autres créatures, ne nous pourront jamais séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, Notre-Seigneur* (*Rom.*, VIII, 38). Or, qui a pu faire si promptement un si grand miracle et un si heureux changement, sinon celui qui a fait sortir d'une roche une source d'eau vive, et rendu la vie aux morts? Ce sont des effets de ce Dieu tout-puissant, en qui l'on croit et que l'on aime dans l'Église chrétienne, et opérés par les moyens qu'elle nous enseigne.

Que si l'on passe encore plus avant, comme font plusieurs, et qu'en renonçant à tout le reste, ils ne s'occupent qu'à servir Dieu qui a rompu leurs liens, et marchent dans ce chemin étroit de la vie spirituelle qui conduit à la véritable vie, ils éprouveront, comme dit David (*Ps.* CVI), qu'encore qu'ils soient souvent agités par de si grandes tempêtes qu'elles leur font abandonner le timon, ils n'ont pas plutôt imploré l'assistance de Jésus-Christ, ou été consolés par les prêtres, ou lu ou entendu quelques paroles de l'Écriture, ou reçu d'autres secours qui ne se rencontrent que dans l'Église, que toutes leurs peines cessent et qu'ils se trouvent dans un tel calme qu'ils peuvent dire, avec les apôtres : *Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent* (*Matth.*, VIII, 27)? Saint Bernard dit avoir souvent éprouvé que l'invocation du nom de Jésus Christ

est le véritable remède de toutes les maladies de l'âme, et plusieurs saints, avant lui et après lui, ont assuré la même chose : entre lesquels saint Jérôme, qui est un témoin digne de foi, rapporte, comme je l'ai déjà dit, qu'une tentation l'ayant réduit en tel état qu'il ne savait plus que devenir, il se jeta aux pieds de Jésus-Christ, implora son aide par une fervente prière, et en fut aussitôt délivré d'une manière si merveilleuse que, passant de cette extrémité à une autre, il lui semblait d'être entre les chœurs des anges. Car ce divin secours ne fait pas seulement cesser les tentations en la manière que l'application de la pensée à d'autres choses ou de semblables causes les font cesser ; mais c'est une faveur de Dieu qui les met dans un état tout contraire à celui où ils étaient, et quiconque aura éprouvé ce grand et si soudain changement n'aura pas de peine à connaître que les hommes n'y ont point de part. Il vient de Dieu seul par des voies qui ne se rencontrent que dans la religion chrétienne, selon ce que saint Paul dit, que *Jésus-Christ est la force et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés de lui* (I *Cor.*, I, 24), parce que, lorsqu'ils ont recours à lui dans la tribulation, il les éclaire et les fortifie, pour les rendre capables de surmonter toutes sortes d'obstacles, de chanter, avec David : *La gloire du Seigneur est grande* (*Ps.* CXXXVII), et de sentir en eux-mêmes ce que dit ailleurs ce même roi : *En quelque temps que je vous aie invoqué, j'ai reconnu que vous êtes mon Dieu* (*Ps.* LV, 10), parce que la manière si prompte et si puissante dont Dieu assiste est une preuve qu'il est le Dieu véritable et qu'il prend soin de ceux qui sont à lui. Sur quoi je n'allègue point les révélations et les visions célestes, parce qu'elles sont miraculeuses ; mais je me contente de parler de ce qui arrive assez ordinairement et dont plusieurs personnes qui l'éprouvent peuvent rendre témoignage.

CHAPITRE XXXVII.

Que Dieu fait de très-grandes grâces à ceux qui sont parfaitement vertueux : ce qui est une grande preuve de la vérité de notre foi, puisqu'elle nous apprend à nous en rendre dignes.

Ceux qui marchent avec courage dans le chemin de la vertu ne se trouvent pas seulement délivrés par l'assistance de Jésus-Christ des périls où ils se rencontrent, mais il leur fait de si grandes grâces, que l'on peut dire d'eux avec vérité ces paroles de l'Evangile : *Le royaume de Dieu est dans eux* (*Luc*, XVII), parce que saint Paul nous apprend que *ce royaume consiste à avoir dans soi la justice, la joie et la paix au Saint-Esprit* (*Rom.*, XIV). Ainsi ils ont tant d'amour pour tout ce qui est juste et bon, que si les livres qui nous instruisent des règles de la vertu étaient perdus, on les trouverait écrites dans leur cœur, parce que leur amour pour elle y fait une si forte impression, qu'il devient comme une loi vivante qui la leur fait embrasser, leur fait fuir le vice et règle toutes leurs actions, selon le sentiment d'Aristote. De là vient qu'ils jouissent d'une si profonde paix et d'une si parfaite joie qu'il faut l'avoir éprouvé pour le pouvoir croire. Isaïe les compare à un grand fleuve et à ces golfes sans fond. Saint Paul dit *que cette paix de Dieu surpasse toute pensée* (*Phil.*, IV, 7). Et saint Pierre la nomme *une joie ineffable et pleine de gloire* (I *Petr.*, I, 8). C'est une manne cachée qui ne se donne qu'aux victorieux ; et nuls que ceux qui ont cette parfaite vertu et jouissent de ce parfait repos, qui sont comme des gages et le commencement d'une éternelle félicité, ne connaissent d'où ils procèdent. On ne saurait dire que ce soit du démon, puisque, encore que pour nous tromper il conseille quelquefois de faire du bien, il ne peut nous rendre véritablement bons et nous porter à accomplir la loi naturelle qui, venant de Dieu, n'est pas mauvaise, parce qu'il n'est pas au

pouvoir de cet esprit malheureux de donner une bonté qu'il n'a pas. Nous ne saurions aussi rien faire de bon par nous-mêmes, puisque la vertu nécessaire pour servir Dieu parfaitement est un don du Père des lumières, selon ces paroles de saint Jacques : *Toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut et du Père des lumières* (*Jacob.* I,17), et nous éprouvons souvent que Dieu nous garantit des maux que nous croyons ne pouvoir éviter, et nous fait des faveurs que nous n'aurions osé espérer. Puis donc que cette parfaite vertu ne vient ni du démon ni de l'homme, il faut qu'elle vienne de Dieu, qui nous l'inspire, lorsque nous l'invoquons et le servons selon que l'Église nous l'enseigne et la foi nous le fait connaître ; et ce nous est une marque que notre foi est véritable, puisque le mensonge ne saurait nous donner des connaissances capables de nous faire acquérir une parfaite vertu et d'invoquer Dieu, afin qu'il nous favorise par son assistance. C'est l'argument dont saint Paul se sert en écrivant aux Galates : *Je vous demande*, dit-il, *si ç'a été par les œuvres de la loi ou par le moyen de la foi que vous avez reçu le Saint-Esprit* (*Gal.*, III, 5). Car c'était leur dire : Puisque je vous ai prêché la foi et non pas l'ancienne loi, que vous avez cru et que vous vous êtes disposés à recevoir le Saint-Esprit, pourquoi retournez-vous maintenant à l'ancienne loi, après avoir éprouvé que sans elle et par le moyen seulement de la foi et de la pénitence, vous avez reçu le baptême, le Saint-Esprit, la grâce et tant d'autres faveurs de Dieu?

Ainsi, pour revenir à notre discours, la parfaite vertu que la foi nous fait acquérir et les autres moyens qu'elle nous enseigne pour nous faire avancer dans le service de Dieu, est une marque qu'elle est véritable, puisqu'elle nous procure un si grand bien. Ceux qui ont cette foi se trouvent si riches par les grâces qu'ils reçoivent de Jésus-Christ et ont une telle confiance en lui, qu'ils n'attendent point de Messie comme les Juifs, ni ne mettent point leur espérance, comme les Turcs, dans ce chimérique paradis que Mahomet leur promet. Car, méprisant, comme ils font, les plaisirs brutaux dont ce faux prophète flatte ses sectateurs, et les biens périssables que les Juifs attendent avec leur Messie, ils savent que les anciens prophètes ont prédit que lorsque le véritable Messie viendrait, il briserait les chaînes qui nous faisaient gémir sous la tyrannie du diable et du péché (*Ezech.*, XXXIV) ; qu'il nous donnerait un cœur nouveau (*Idem*, XXXVI) ; et qu'il écrirait sa loi dans le cœur de ceux qui la recevraient (*Jerem.*, XXXI). Or, ce que toutes ces choses ont été accomplies et que nous en ressentons les effets, nous est un témoignage qui ne nous permet pas de douter que Jésus-Christ ne soit venu. Ces preuves et autres semblables qui se passent dans nous-mêmes nous remplissent d'une telle joie et nous mettent dans une telle paix par notre confiance en ce divin Sauveur, que si l'on nous disait qu'un autre Christ est ici ou qu'il est là, nous ne le croirions pas (*Matth.*, XXIV, 23), parce qu'il n'y en peut avoir qu'un de véritable, et que celui en qui nous croyons, ayant toutes les qualités qui le peuvent rendre tel, la même foi qui nous oblige de croire en Jésus-Christ nous oblige aussi à rejeter tous les autres.

Ne vous imaginez pas néanmoins, ma chère fille, que les chrétiens fondent leur créance sur ces sentiments qu'ils ont en eux-mêmes. Car ce n'est que la foi que Dieu leur inspire qui la leur donne, comme je le ferai voir dans la suite. Mais je vous ai dit cela sur le sujet dont il s'agit, afin de vous faire connaître les diverses raisons que nous avons de croire, dont l'une est ces sentiments et ces expériences que les parfaits ont, parce que cela ne se passant que dans le cœur, vous n'en trouverez rien dans les livres, ni n'en pourrez rien remarquer dans d'autres personnes, mais seulement dans vous-mêmes, lorsque, vous efforçant d'arriver à une parfaite vertu, vous y trouverez ces témoins,

dont j'ai ci-devant parlé, qui ne sont pas seulement très-proches de vous, mais dans vous, et accomplirez ainsi ce que dit l'Écriture : *Buvez de l'eau de votre propre citerne* (*Prov.*, V). Car vous verrez alors de si grandes choses dans vous, qu'il ne vous prendra point d'envie d'en aller chercher hors de vous.

CHAPITRE XXXVIII.

Que si l'on considère bien ce que c'est que de croire, et quelle est la grandeur et l'excellence de la foi du christianisme on trouvera qu'en la recevant, on est obligé de servir Dieu..

Lorsque l'on a assez de lumière pour connaître, et assez de jugement pour peser quelle est l'excellence de la foi, on n'a point besoin de chercher d'autres preuves pour la recevoir, parce qu'elle nous paraît si belle, que nous nous portons sans peine à l'aimer. Car peut-on avoir de la peine à comprendre qu'il est juste que les créatures servent de tout leur cœur et en toutes choses leur Créateur? Personne n'ignore aussi que puisque Dieu est esprit le principal service que nous devons lui rendre doit être spirituel par la ressemblance que nous avons en cela avec lui. Et comme la raison et la volonté sont des choses spirituelles et que chacun demeure d'accord que nous devons servir Dieu avec la volonté, on ne peut aussi nier que nous ne devions le servir avec l'entendement, puisque la raison veut que nous le servions avec les plus nobles de nos puissances qui sont l'entendement et la volonté, et que puisque l'obéissance est le service que nous lui rendons, il ne serait pas juste que l'entendement ne lui obéît pas aussi. Ainsi, comme cette obéissance de la volonté consiste à nous oublier nous-mêmes pour faire la volonté de Dieu, le service que l'entendement lui doit rendre est de s'oublier lui-même pour croire ce que Dieu lui ordonne de croire. Car si ce service de l'entendement ne consistait qu'à penser ou à consentir en quelque sorte à ce que la raison lui fait comprendre, il ne mériterait pas d'être considéré comme un service, et il serait très-méprisable, puisque l'obéissance n'y aurait aucune part, ou que si elle y en avait quelqu'une ce serait parce que Dieu commanderait à la volonté d'ordonner à l'entendement de s'appliquer à ce devoir. Mais pour faire que ce service et cette obéissance de l'entendement vienne de lui-même et lui soit propre, il faut qu'il consente à ce qu'il ne comprend point, parce qu'alors il s'humilie véritablement, renonce à soi-même, obéit, se captive, et que, par le respect qu'il rend à la suprême volonté de Dieu, il accomplit ce que dit saint Paul : *Que nous devons captiver notre entendement pour nous soumettre à la foi* (II *Cor.*, X, 5) : ce qu'il nomme en un autre endroit l'obéissance de la foi.

Puis donc que la bonté de Dieu nous oblige à l'aimer, et sa libéralité à attendre de lui des grâces et des faveurs, sa vérité ne nous oblige-t-elle pas aussi à le croire? Ainsi, comme l'obéissance que nous lui rendons dans ce qui regarde l'amour, présuppose que nous renonçons à notre amour-propre, en nous détachant entièrement de nous pour nous attacher entièrement à lui : de même l'obéissance que nous devons rendre à sa vérité nous oblige de renoncer à nos sentiments pour croire plus fermement ce qu'elle nous enseigne, que si nous étions capables de le comprendre. Car autrement quel gré devrait-il nous savoir de croire ce qu'il dit, lorsque nous en serions persuadés par nous-mêmes? Mais il nous en sait de croire ce que nous ne comprenons pas, parce que c'est comme prêter sans gages, marcher sans bâton et aimer pour l'amour de lui nos ennemis. C'est pourquoi, si l'on croit dans la vue de lui plaire, c'est une action de vertu

qui mérite de lui être offerte et dont il nous récompense. Puis donc qu'il sanctifie notre volonté lorsque nous nous en dépouillons pour embrasser la sienne, notre entendement ne doit pas être profane en demeurant dans son propre sentiment, au lieu d'obéir à Dieu, pour se rendre digne du bonheur de le voir clairement dans le ciel; puis, comme dit saint Augustin, que *la récompense de la foi est la vision de Dieu*, et que par conséquent il n'est pas juste que l'entendement manque à le servir, en croyant ce que sa vérité lui ordonne de croire, ce qui est le seul service qu'il lui puisse rendre.

CHAPITRE XXXIX.

Réponse à ce que l'on dit que notre loi enseigne des choses trop élevées pour être crues.

Quelques-uns, touchés des raisons que j'ai représentées, pourraient dire qu'il est juste de croire ce que nous ne comprenons pas, lorsque Dieu le dit ; mais qu'il ne s'ensuit pas de là que les chrétiens doivent croire ce qu'ils croient, puisque ce pourrait être d'autres choses que celles que Dieu nous aurait dites. Aveugles que vous êtes, que trouvez-vous à redire dans notre créance? Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre. C'est que ce que nous disons de la grandeur de Dieu est si élevé que vous ne le pouvez croire : et que ce que nous croyons de l'humilité de Jésus-Christ vous paraît si indigne d'un Dieu, que vous ne pouvez non plus y ajouter foi. Ainsi, par exemple, ce qui vous choque dans le mystère de la très-sainte Trinité est qu'il est si incompréhensible que les yeux de vos âmes ne pouvant supporter la splendeur d'une si vive lumière, ils se ferment, et au lieu de le croire vous font dire : Comment cela se peut-il faire ? quoiqu'il n'y ait rien de plus conforme à la raison que d'avoir des sentiments très-élevés du Dieu très-haut, et de lui attribuer l'être le plus élevé et le plus parfait que nous saurions nous imaginer, puisque quelque élevées que soient les choses que nous en pouvons comprendre, nous devons croire qu'il y en a encore de beaucoup plus grandes et qui vont infiniment au delà de ce que nous saurions concevoir. C'est le moyen d'honorer Dieu, de le reconnaître pour un Dieu, et pour un Dieu aussi grand qu'il est. Car si notre entendement était capable de connaître sa grandeur dans toute son étendue, ce ne serait pas un grand Dieu, et par conséquent il ne serait point Dieu, puisque, pour être Dieu, il faut qu'il soit infini, et que ce qui est infini ne saurait être compris par une créature qui n'est pas infinie. Que s'il est bon que Dieu se communique parfaitement, puisqu'une parfaite bonté demande une communication parfaite, il faut que cette communication parfaite soit de tout lui-même et de toute son essence, afin qu'il se trouve en lui cette parfaite fécondité qui est digne d'un Dieu, et non pas une stérilité indigne de lui, selon ces paroles d'Isaïe : *Demeurerai-je stérile, moi qui donne la fécondité aux autres* (*Isa.*, LXVI ? Il est vrai que Dieu en créant les anges, les hommes et le monde, et en les comblant de ses faveurs, s'est communiqué à eux, mais ce n'a pas été par une fécondité et une communication d'un bien infini, puisque ne leur ayant pas donné son essence en leur donnant l'être, il n'aurait pas laissé de demeurer un Dieu solitaire au milieu de ce grand nombre de créatures, parce qu'il y aurait toujours eu entre lui et elles une disproportion infinie, de même qu'Adam quoique environné de cette grande multitude d'animaux et d'autres créatures dont Dieu avait rempli le monde pour l'amour de lui, serait néanmoins demeuré seul, si Dieu ne lui eût donné une compagne d'une nature semblable à la sienne. Mais Dieu n'est pas solitaire, puisqu'il y a trois Personnes divines dans une unité d'essence, ni stérile, ni avare, puisqu'il com-

munique si libéralement cette divine essence. Ainsi ceux qui ne comprennent pas comment cela se peut faire, ne doivent pas laisser de le croire ; et ils y sont d'autant plus obligés, qu'il est plus incompréhensible, parce que plus cela est élevé au-dessus de notre connaissance, plus il est digne de la suprême grandeur de Dieu.

CHAPITRE XL.

Réponse à ceux qui disent que notre foi enseigne des choses de Dieu qui sont trop basses : où il est montré que c'est en cela même que sa gloire éclate.

L'humilité de Jésus-Christ ne doit non plus être une pierre d'achoppement dans la foi, par la difficulté de comprendre qu'un Dieu très-haut s'est abaissé jusquà se faire homme, à vivre dans la pauvreté, et à mourir sur une croix, puisqu'il n'y a rien dans toutes ces choses qui ne soit digne d'un Dieu lorsqu'elles sont bien entendues. Car il faudrait pour les rendre suspectes de quelque défaut que cet abaissement de Jésus-Christ procédât de ce qu'il ne pouvait l'éviter, ou qu'il lui eût fait perdre sa grandeur, ou qu'il y eût été poussé par quelque intérêt. Mais pour avoir pris une autre nature en se faisant homme, il n'a pas laissé de demeurer Dieu : rien ne l'a contraint de descendre du ciel sur la terre ; et il n'a pu avoir en cela aucun intérêt qui lui fût propre, puis qu'étant Dieu, il ne se peut rien ajouter à sa grandeur, à ses richesses et à sa félicité. Sa seule bonté et son amour pour les hommes l'ont porté à employer, pour remédier à leurs maux, le moyen qui marquait le plus d'amour pour eux et qui leur était le plus favorable, qui était de se faire homme et de mourir sur une croix, n'y ayant point de plus grands témoignages d'amour que de mourir pour ceux que l'on aime ; et le sien pour nous a été d'autant plus admirable, que nous n'en sommes redevables qu'à son infinie bonté. Ainsi son abaissement et sa mort ne peuvent être attribués à un défaut de pouvoir et de sagesse, puis qu'étant tout-puissant et tout sage, il pouvait employer plusieurs autres moyens pour nous sauver, et qu'il n'a choisi ceux-là que par un excès de son amour, qui est d'autant plus grand que plus est grand ce Dieu qui nous aime, que plus ses souffrances sont excessives et que plus nous en sommes indignes. Sa mort n'a rien que de très-grand et qui ne convienne à un Dieu, puisqu'elle nous fait connaître son infinie bonté, et que dans les choses spirituelles, la bonté et la grandeur sont inséparables ; une action étant d'autant meilleure qu'elle est plus grande, et d'autant plus grande qu'elle est meilleure. Ce qui montre que comme c'est rendre un plus grand honneur à un homme de le louer d'être homme de bien, que d'avoir du courage et de l'esprit, parce qu'il n'y a personne qui ne veuille passer pour avoir de la probité, nous ne saurions aussi rendre un plus grand honneur à Dieu que de le louer des grâces qu'il nous fait, puisqu'elles sont des preuves de sa bonté et de son amour pour nous.

Ainsi, s'il paraît aux ignorants que cet abaissement d'un Dieu fait honte à son extrême grandeur, les sages jugent, au contraire, qu'il augmente l'honneur dû à sa bonté et par conséquent l'estime de sa suprême grandeur, bien loin de la diminuer. Mais sa bonté n'éclate pas seulement davantage dans ces actions d'abaissement et d'humilité que dans tout le reste; sa sagesse, sa puissance et ses autres adorables qualités s'y font aussi paraître, parce qu'entre toutes les œuvres qu'il a faites et qu'il saurait jamais faire, nulle autre ne saurait égaler ce grand et incomparable miracle par lequel on a vu un Dieu se faire homme et souffrir et mourir pour les hommes, et que ne le pas croire c'est vouloir ravir à Dieu l'honneur qui lui est dû pour la plus grande de ses merveilles.

Considérez donc, ma chère fille, de quelle sorte la toute-puissance et la sagesse de Dieu éclatent en ce merveilleux ouvrage par lequel il a joint ensemble dans une même personne deux choses aussi éloignées et aussi disproportionnées que sont Dieu et l'homme. Voyez comme sa puissance paraît beaucoup plus dans la victoire qu'il a remportée sur le péché et sur la mort, sans avoir d'autres armes dans ce combat que notre faiblesse, que s'il y avait employé les siennes propres, qui sont son infini pouvoir à qui rien ne peut résister, ainsi que je l'ai dit en parlant du désespoir. Admirez que lorsqu'il s'était comme renfermé dans son immense grandeur, il n'était connu que d'un seul peuple qui, par une idolâtrie sacrilége, rendait souvent à de faux dieux l'honneur qui lui était dû, et qui lors même qu'il lui demeurait fidèle, ne le servait que très-imparfaitement; au lieu que depuis qu'il s'est rabaissé jusqu'à se faire homme, son abaissement et sa mort ont fait une telle impression dans les cœurs, que les grands se sont humiliés, les faibles sont devenus forts, les méchants bons, et il s'est fait un si grand changement dans le monde tant par le renoncement à l'idolâtrie que par le renouvellement des mœurs, que l'on a vu clairement l'effet de cette parole de notre divin Rédempteur : *Quand on m'aura élevé de la terre pour m'attacher à une croix, je tirerai tout à moi* (*Joan.*, XII, 32). On voit par là qu'il n'a régné dans le cœur des hommes que par l'abaissement, la faiblesse, les tourments et la mort; et c'est ainsi que s'est accomplie cette parole de saint Paul : *Ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes* (*I Cor.*, I, 25). Car cela montre clairement que Dieu n'a pas seulement fait voir sa bonté, mais aussi sa sagesse et sa puissance lorsqu'en se revêtant de notre bassesse il a fait par elle des œuvres qui surpassent celles qu'il avait faites quand il se contentait de demeurer dans sa suprême grandeur; ce qui a fait dire à cet apôtre en parlant de soi-même : *Je ne rougis point de l'Evangile de Jésus-Christ, parce que l'Evangile est la force et la vertu de Dieu pour sauver ceux qui croient* (*Rom.*, I, 16). Ainsi les chrétiens ne doivent point rougir d'adorer un Dieu fait homme qui a souffert la faim, la soif, les opprobres, les tourments et la mort, puisque ç'a été par cet abaissement et par ses souffrances qu'il a vaincu la mort et le péché, et qu'il nous a obtenu la grâce de Dieu et la participation de son royaume, qui sont des choses les plus grandes que l'on saurait s'imaginer. C'est pourquoi, comme Dieu mérite en cela une plus grande gloire que celle qui lui est due pour avoir créé le ciel, la terre, et tout ce qu'ils contiennent, on donne par excellence à ce grand ouvrage le nom d'ouvrage de Dieu, selon ces paroles sorties de la bouche même de Jésus Christ : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* (*Joan.*, IV, 32), qui est la rédemption du genre humain, non qu'il n'ait fait que cela, mais, parce que son incarnation et la rédemption, qui sont cette œuvre, sont le plus grand de tous ses ouvrages et dont il se glorifie le plus. Car encore, comme dit Isaïe, que Dieu mérite une plus grande gloire d'avoir pour l'amour de son peuple affligé de tant de plaies les Egyptiens, de l'avoir par tant de miracles affranchi de servitude, et nourri durant tant d'années dans le désert par une nourriture tombée du ciel, c'est un incomparablement plus grand effet d'amour qu'un Dieu ait permis que l'on ait déchiré à coups de fouet sa chair sacrée pour sauver les hommes, et de ses ennemis qu'ils étaient, les avoir rendus ses amis. Car il y a grande différence entre la faveur que Dieu a faite à un peuple de le conduire durant plusieurs années à travers des déserts, de l'avoir porté sur ses ailes comme un aigle porte ses petits pour leur apprendre à voler et les soulager dans leur lassitude, et entre-porter lui-même sur ses épaules une croix si pesante, par laquelle il s'est chargé de tous les péchés du monde, et est mort pour en

décharger les hommes. Qui ne voit donc que cet excès d'amour surpasse tout ce que l'on peut concevoir et que tout ce qu'il avait fait auparavant en notre faveur n'a rien qui lui soit comparable? Car, quand il se trouverait des hommes qui voudraient bien souffrir une mort honteuse pour sauver la vie et l'honneur à leurs amis, que serait-ce en comparaison de ce que Jésus-Christ a fait pour nous, vu l'inégalité infinie qu'il y a entre lui et nous? Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un lion agisse en lion; mais qu'il souffre avec la douceur d'un agneau par un pur mouvement de bonté, c'est ce que l'on ne saurait trop admirer.

Après le passage de la mer Rouge, les Israélites chantèrent un cantique à la louange de Dieu qui commençait par ces mots : *Chantons un cantique au Seigneur; car il a fait éclater sa gloire* (*Exod.*, XV, 1). Et nous devons maintenant en chanter un en disant : Chantons un cantique au Seigneur, parce qu'il a rehaussé sa grandeur en s'humiliant. Car alors un Dieu ne s'abaissait point, ne travaillait point pour nous acquérir le repos, et ne s'appauvrissait point pour nous enrichir; au lieu que maintenant un Dieu s'est abaissé jusqu'à souffrir la mort, et la mort de la croix, pour effacer nos péchés par son sang et nous élever dans le ciel; en quoi il a accompli ce qu'a dit Isaïe, que *le buisson s'élèverait aussi haut que le sapin, et l'ortie que la myrrhe pour être un signe immuable et éternel entre Dieu et les hommes* (*Isa.*, LV, 13). Ce signe est la croix en laquelle Jésus-Christ est mort pour changer des réprouvés en des élus : et ce signe subsistera à jamais.

CHAPITRE XLI.

Que la gloire de Jésus-Christ n'éclate pas seulement dans ses abaissements, mais que nous en recevons aussi de grands avantages.

La gloire de Jésus-Christ n'éclate pas seulement d'une manière admirable dans son humanité et dans son humilité; mais elle nous procure de grands avantages. Car rien ne nous élève tant que l'abaissement d'un Dieu qui s'est fait homme comme nous. Rien ne nous fortifie tant contre l'affaiblissement que nous cause le péché, que de savoir qu'un Dieu est mort pour nous en obtenir le pardon, en voulant bien s'en charger lui-même; rien ne nous porte tant à l'aimer que de voir qu'il nous a aimés jusqu'à vouloir mourir pour nous; et rien ne nous fait tant mépriser la prospérité, souffrir l'adversité, nous humilier devant Dieu et devant les hommes et embrasser toute sorte de bonnes œuvres, que de savoir qu'un Dieu a éprouvé tous les maux de cette vie et nous a appris par son exemple à nous efforcer de les supporter.

Puis donc que l'humilité et l'abaissement sont glorieux à Dieu et utiles aux hommes, c'est une marque qu'ils sont l'ouvrage de Dieu, parce qu'il ne fait rien qui ne tende à la manifestation de sa gloire et à notre avantage. Ainsi on ne peut manquer à révérer cet adorable abaissement sans vouloir ravir à Dieu la plus grande gloire qu'on lui saurait rendre, sans priver les hommes du plus grand bien qui leur peut arriver, et sans se déclarer ennemi du Créateur et des créatures par un crime digne d'une mort éternelle. Car si Dieu demandait pourquoi l'on n'aurait pas cru de lui des choses conformes à sa grandeur, et qu'on lui répondît que c'est parce qu'on ne l'a pas cru assez grand pour les croire; et qu'il demandât pourquoi on n'aurait pas voulu croire de lui des choses qui, étant humbles et conformes à son humanité, étaient des témoignages de sa bonté et de son amour, et qu'on lui répondît que c'est parce que l'on ne pensait pas que cette bonté et cet amour allassent jusqu'à vouloir tant faire et tant souffrir pour les hommes, n'est-il pas visible que ces réponses offenseraient également Notre-Seigneur, puisque l'on ne saurait, sans avoir une trop basse opinion de

lui, vouloir mettre des bornes à sa grandeur et à sa bonté, et se rendre ainsi digne de l'enfer par l'outrage qu'on lui ferait? Ne doit-on pas donc plutôt, pour bien répondre à ces deux questions, dire : Il n'y a rien, Seigneur, que nous ne croyions de votre grandeur et de votre bonté, sachant que vous êtes infini en tout ; et que nous serions bien malheureux si nous trouvions quelque chose à redire dans vos œuvres, puisqu'elles montrent que votre bonté et votre amour pour nous vont jusqu'à l'excès aussi bien que notre ingratitude. Car ayant tant reçu de faveurs de vous et n'y ayant personne qui ne doive souhaiter que vous lui soyez plutôt un père doux et prêt à lui pardonner, que non pas un juge rigoureux qui le fasse trembler par l'appréhension du châtiment, combien sommes-nous obligés de nous attacher à vous après avoir reçu tant d'effets de votre bonté et de votre amour? Que s'il avait été au pouvoir des hommes de choisir la manière dont Dieu les devrait traiter pour les retirer du malheur dans lequel le péché de nos premiers parents nous a fait tomber, en aurait-il pu choisir une autre que celle dont il s'est servi, puisqu'il n'y en a point qui lui soit plus honorable et qui nous soit plus avantageuse?

CHAPITRE XLII.

Que la manière dont notre foi a été prêchée et reçue montre qu'elle est infaillible.

Rien ne peut mieux faire connaître la vérité de notre foi que la manière dont elle a été reçue dans le monde. Car ce n'a été ni par la force des armes, ni par la faveur des grands, ni par une sagesse humaine ; Dieu seul l'a établie par quelques pauvres pêcheurs sans lettres et sans assistance de personne, malgré la puissance des empereurs, le pouvoir des prêtres juifs et gentils, et la vaine science des philosophes. Elle est tellement demeurée victorieuse de tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus redoutable sur la terre, qu'elle les a fait renoncer à leur ancienne et fausse créance, pour embrasser de tout leur cœur des vérités si élevées au-dessus de leur raison. Peut-on considérer autrement que comme un grand miracle de Dieu l'autorité que cette religion s'est acquise dans la chose du monde la plus importante? Peut-on voir sans étonnement que ceux qui condamnaient à la mort les personnes qui la professaient se sont eux-mêmes exposés à la mort pour la soutenir avec encore plus de zèle qu'ils n'en avaient pour l'opprimer? Rien ne peut être plus opposé que la pureté de l'Évangile et nos brutales inclinations : *Je sais*, dit saint Paul, *que la loi est spirituelle; mais que moi je suis charnel, étant comme vendu pour être assujetti au péché* (*Rom.*, VII, 14). Cette loi néanmoins a été reçue, et la puissance de Jésus-Christ a donné une telle force pour l'accomplir qu'il a paru manifestement qu'ainsi qu'il avait premièrement donné l'être à tous les hommes, il leur donne un nouvel être et en fait comme de nouvelles créatures.

Si cette foi n'avait été prêchée qu'à des nations brutales, telles que sont les Arabes que Mahomet a persuadés par ses mensonges, ou à d'autres nations semblables faciles à tromper par des imposteurs, on pourrait avoir quelque soupçon qu'elle ne fût pas véritable. Mais elle a été annoncée dans la Judée, à ce peuple si instruit dans la connaissance de Dieu et dépositaire de ces divines Écritures, dans la Grèce qui était comme le siége de la science et de la sagesse humaine la plus élevée, et dans Rome, cette ville impératrice qui donnait des lois au reste du monde. Elle s'est répandue depuis dans toutes les parties de l'univers ; elle y a été reçue, et l'on a vu l'effet de ce titre de la croix qui marquait le triomphe de Jésus-Christ, parce qu'étant écrit en hébreu, en grec et en latin, qui étaient les trois principales de toutes les langues, il signifiait qu'il serait reconnu pour roi de toutes les nations.

Que si ç'a été par de puissantes raisons que ces peuples ont embrassé cette religion, nous devons, par les mêmes raisons, en être persuadés. Et si ce n'a pas été par des raisonnements humains qu'ils ont reçu la foi, on ne saurait douter que ce n'ait été par une lumière envoyée de Dieu, puisqu'étant si habiles, si attachés à leur ancienne créance, et si puissants, rien n'aurait autrement été capable de leur faire embrasser des vérités auxquelles ils étaient si opposés. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin que *celui qui voyant la foi répandue par tout le monde, ne la croit pas, et demande de nouveaux miracles pour la croire, est lui-même un épouvantable prodige, puisqu'il refuse de suivre ce que tant de grands esprits, et si sages, ont embrassé, et si fortement et constamment soutenu.*

Combien nous, à qui Dieu a fait la grâce d'être chrétiens, sommes-nous donc obligés de demeurer fermes dans cette créance, vu que depuis la création du monde nul homme n'a paru si éminent en doctrine, et n'a fait tant d'actions héroïques que Jésus-Christ, Notre-Seigneur! Il n'a pas seulement déclaré qu'il était le Dieu véritable, mais il l'a prouvé par l'Écriture sainte, par un très-grand nombre de miracles, et par le témoignage de saint Jean Baptiste, qui en a été un témoin si public et si reçu de tout le monde, qu'il est sans reproche.

Cette foi, ayant continué d'être prêchée dans l'Église catholique, elle y a aussi été prouvée et confirmée par une multitude innombrable de miracles: nulle autre n'a jamais rendu un si grand honneur à Dieu, et elle enseigne si parfaitement à le servir, que l'on ne saurait lire l'Évangile sans en être persuadé.

On n'a jamais vu aussi des peuples vivre dans une si grande sainteté que les chrétiens, ni qui aient prêché d'une manière si forte la grandeur des récompenses que Dieu, par son amour pour la vertu, prépare aux gens de bien, et de quels épouvantables châtiments sa haine pour le vice fait qu'il menace les méchants.

Comment Dieu souffrirait-il une doctrine qui, si elle n'était véritable, lui serait si injurieuse que d'attribuer faussement à notre nature une égalité et une unité d'essence avec lui? Aurait-il si rigoureusement châtié les Juifs d'avoir crucifié celui qui a apporté dans le monde cette doctrine? aurait-il fait tant de miracles pour la confirmer? Et si nous étions trompés en la croyant, ne pourrions-nous pas dire, avec Richard, que ce serait lui qui nous aurait trompés, parce que cette créance porte avec elle tant de vraisemblance, et est accompagnée de tant de prodiges, qu'il faut être Dieu pour les pouvoir faire? Mais, comme il est impossible que Dieu nous trompe, il est impossible aussi que nous soyons trompés en la croyant. Qu'il soit glorifié à jamais.

CHAPITRE XLIII.

Que cette foi est si élevée qu'il est impossible de l'avoir sans une grâce particulière de Dieu.

Fidèle servante de Jésus-Christ, je vous ai rapporté jusqu'ici quelques-unes des raisons qui font voir la pureté de la foi catholique, et qu'il n'y a point de nation dans le monde qui ait tant de sujet que nous de croire qu'elle est dans la véritable religion. Mais elle est si élevée, que vous ne devez pas vous imaginer qu'encore que vous compreniez bien ces raisons et toutes celles qu'on y pourrait ajouter, et que vous vissiez de vos yeux des miracles qui les confirmassent, vous pussiez par vous-même acquérir cette foi. Car comme Dieu seul nous enseigne par la voix de son Église ce que nous devons croire, lui seul peut aussi nous le faire croire. Il n'y a que lui qui puisse nous en instruire en nous inspirant cette foi, selon ce que Jésus-Christ a dit, que *les pro-*

phètes avaient écrit que tous seraient instruits de Dieu (*Isa.*, LIV); et que lorsque saint Pierre l'eut reconnu pour le véritable Fils de Dieu et le Messie promis par la loi, il lui répondit, pour lui faire connaître que ce n'était pas par lui-même, mais par une foi inspirée de Dieu, qu'il avait compris cette vérité : *Vous êtes bien heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père, qui est dans le ciel* (*Matt.*, XVI, 17). Et ailleurs : *Tous ceux que mon Père me donne viendront à moi, et je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi* (*Joan.*, VI, 37).

C'est là cette sainte et admirable école, où le Père éternel est celui qui enseigne, où la doctrine qu'il enseigne est la foi en Jésus-Christ, son Fils, et où l'on n'arrive que par le chemin de la foi et de l'amour. Cette foi n'est appuyée sur aucune raison, parce que croire par la voie de la raison n'est pas croire, en sorte que l'esprit soit tellement persuadé, qu'il ne lui puisse rester quelque doute et quelque scrupule; mais qu'au contraire la foi que Dieu nous inspire et qu'il répand dans nos cœurs, est établie de telle sorte sur la vérité divine, que nous la croyons beaucoup plus fermement que ce que nous voyons de nos yeux, que ce que nous touchons de nos mains, et avec plus de certitude que nous ne sommes persuadés que quatre est plus que trois, et autres choses semblables que notre esprit voit si clairement, qu'il ne saurait en douter. Lorsque l'on est persuadé de la sorte, on dit à toutes les raisons que l'on avait de croire, ce que les Samaritains dirent à cette femme qui avait eu le bonheur de parler si longtemps à Jesus-Christ : Ce n'est plus sur ce que vous nous en avez rapporté que nous croyons en lui; car nous l'avons ouï nous-mêmes, et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde (*Joan.*, IV, 42). Or, encore que ce peuple usât de ce mot : Nous savons, ne pensez pas que ceux qui croient aient cette clarté d'évidence que les philosophes nomment science, puisque l'entendement, comme je l'ai dit, ne saurait par son raisonnement acquérir cette clarté des choses de la foi, ni la foi avoir cette évidence, parce qu'elle ne serait plus foi et n'aurait aucun mérite. On donne le nom de vue à la foi qui est dans l'entendement. Mais parce que cette vue n'est pas accompagnée d'une claire évidence, saint Paul dit : *Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et et en des énigmes; mais alors nous verrons Dieu face à face* (I *Cor.*, XIII, 12). Ainsi ces Samaritains disaient qu'ils savaient que Jésus-Christ était le Sauveur du monde, parce qu'ils le croyaient aussi fermement et encore davantage que ce que l'on sait dans le monde avec le plus de certitude, à cause, comme je l'ai dit, que la foi qui est infuse de Dieu fonde sa créance sur la vérité de Dieu, et que cette vérité étant infinie, elle est beaucoup plus certaine que toutes les autres vérités, qui n'ont de force que ce qu'elles tirent d'elle; ce qui fait que celui qui croit est assuré de ne pouvoir être trompé dans sa créance, parce que Dieu ne peut jamais cesser d'être véritable. Cette certitude surpasse tellement toutes les autres, que celui qui l'a ne saurait avoir la moindre pensée contre la foi; ou, s'il lui en vient quelqu'une, elle passe en un moment. Car ces pensées n'étant qu'extérieures, l'entendement n'y consent point, mais demeure toujours ferme dans sa créance, parce qu'elle est fondée sur cette pierre immobile, qui est cette suprême vérité, que seule il regarde, et que ni les vents, ni les vagues, ni les plus violentes tempêtes ne sauraient le moins du monde ébranler.

Que si vous vous étonnez de ce que notre esprit, étant si changeant dans ses sentiments et dans les choses qui regardent la raison, il est si ferme dans sa foi, que tout ce qu'on lui peut dire au contraire, ni l'exemple de ceux qui y renoncent, ni les tourments, ni chose quelconque ne le sauraient émouvoir : je réponds que cela seul doit suffire

pour nous faire connaître que cette foi n'est pas un ouvrage que nous puissions attribuer à nos propres forces : *Car la foi*, dit saint Paul, *ne vient pas de nous; c'est un don de Dieu, afin que nul ne s'en glorifie, et que nous reconnaissions que c'est une grâce qu'il nous fait par Jésus-Christ, son Fils* (*Ephes.*, II). Selon ces paroles de saint Pierre : *C'est par la grâce de Dieu que vous êtes devenu fidèle* (I *Petr.*, I).

Mais ne vous étonnez pas, ma fille, que Dieu fonde un si grand édifice sur un sable aussi mouvant qu'est l'esprit humain, puisque Jésus-Christ a dit : *L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé* (*Joan.*, VI, 29). Ainsi, comme le dessein de Dieu est d'élever l'homme jusqu'à un tel degré de bonheur, que de le voir face à face dans le ciel, il ne veut pas que notre foi ne soit qu'humaine et appuyée seulement sur des raisons et sur des miracles ; mais il veut que nous nous élevions au-dessus de la faiblesse de la nature pour croire avec certitude les mystères de la religion. C'est en ce sens que se doivent entendre ces paroles de saint Paul : *Nul ne peut confesser que Jésus-Christ est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit* (I *Cor.*, I, 12) ; parce qu'encore, comme je le montrerai dans la suite, qu'il ne soit pas nécessaire pour croire d'être en la grâce du Saint-Esprit, on ne peut néanmoins croire sans une inspiration du Saint-Esprit. Car cette grâce est une de ces grâces gratuites dont parle saint Paul ; et ainsi la foi est une grâce qui porte l'entendement à croire la souveraine vérité, comme la volonté est portée par une autre grâce à aimer le souverain bien; et de même que le nord attire à lui l'aiguille de la boussole, Dieu meut l'entendement, par la foi qu'il lui inspire, à tendre toujours vers lui avec une ferme confiance en sa bonté, et fait qu'il y trouve sa satisfaction et son repos. Et lorsque cette foi est parfaite, elle est accompagnée d'une lumière qui, encore qu'elle ne lui fasse pas voir ce qu'elle croit, lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus croyable : d'où vient que non-seulement elle n'a pas peine à le croire, mais le croit avec un extrême plaisir, de même que la parfaite vertu se porte aisément, constamment et gaiement à faire le bien.

C'est là cette foi que l'on ne saurait trop estimer, puisque par elle nous honorons Dieu comme saint Paul dit qu'Abraham l'honora, en croyant qu'il était si puissant, qu'il pouvait faire ce qu'il lui promettait (*Rom.*, IV). C'est ainsi que la foi rend honneur à Dieu, parce qu'elle nous fait connaître et croire ses infinies perfections. Elle est comme une tour que Dieu bâtit dans notre âme, du haut de laquelle nous pouvons découvrir, quoique obscurément, ce qu'il y a dans le ciel et dans l'enfer ; quel a été le commencement du monde et quelle sera sa fin; parce que, quelque obscures que soient ces choses, elles ne sauraient se cacher aux yeux de la foi. L'exemple du bon larron nous le montre, puisque ne voyant rien en Jésus-Christ crucifié que de méprisable selon le monde, sa foi lui fit percer le voile qui cachait sa grandeur aux yeux des hommes. Il le reconnut pour le Créateur du ciel et de la terre, le déclara hautement, et s'abaissa devant sa souveraine majesté avec une humilité profonde et une ferme confiance en sa miséricorde. C'est aussi la foi qui nous fait croire, ce que l'Eglise nous assure, que l'Ecriture sainte est la parole de Dieu, que nous la recevons comme telle, encore qu'elle n'ait été écrite que par des hommes; et que nous n'ajoutons pas moins de foi à ce qu'un prophète ou un évangéliste rapporte, quoiqu'il n'ait pas vu ce qu'il écrit, qu'aux historiens qui écrivent ce qu'ils ont vu, parce que la foi ne considère point ce qui n'est appuyé que sur des témoignages humains, mais seulement ce que Dieu a inspiré à ces grands saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, pour en faire, par leurs écrits, connaître aux hommes la vérité, sans qu'ils puissent en cela se tromper, à cause qu'ils ne parlent que par

son esprit. Ainsi, encore que saint Pierre ait vu Jésus-Christ sur le mont Thabor, brillant de lumière comme le soleil, et entendu ces paroles de Dieu : *C'est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le* (*Matt.*, XVII, 5), néanmoins, si nous ne considérions son témoignage que comme celui d'un homme qui rapporte ce qu'il a vu et entendu, nous n'y ajouterions pas la même foi et n'en aurions pas la même certitude que nous avons pour la vérité des paroles des prophètes, qui assurent que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, quoiqu'ils ne l'aient vu ni entendu comme avec les yeux et les oreilles du corps; mais c'est parce que l'Église a déclaré canonique et reçu comme parole de Dieu l'Épître de saint Pierre, dans laquelle il dit avoir été spectateur, sur cette montagne, de la majesté de Jésus-Christ et entendu cette voix de Dieu : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le* (II *Petr.*, I, 16). Ce qui montre que le même Saint-Esprit a inspiré aux prophètes et à ce prince des apôtres de déclarer cette vérité.

Dieu donne habituellement dans le baptême cette foi aux enfants, et la donne habituellement et actuellement tout ensemble aux personnes âgées qui ne l'ont pas, lorsqu'elles se disposent à la recevoir, parce que, voulant que tous se sauvent et viennent à la connaissance de la vérité, sans laquelle ils ne pourraient lui être agréables ni se sauver, il ne la refuse à nul de ceux qui veulent bien la recevoir.

CHAPITRE XLIV.

Que nous ne saurions trop rendre grâces à Dieu de nous avoir donné la foi; et de quelle manière nous en d[illegible]

Fidèle servante de Jésus-Christ, il n'y a point de chrétien qui ne doive, au moins le matin et le soir, remercier Dieu de tout son cœur d'une aussi grande grâce qu'est celle qu'il lui a faite de lui donner la foi, ni trop s'efforcer de la conserver pure, et de considérer combien il nous importe d'en faire l'usage pour lequel nous l'avons reçue. Dieu nous la donne pour nous faire croire ce qu'il veut que nous croyions, et pour éclairer notre entendement d'une connaissance qui nous aide à exciter notre volonté à l'aimer et à garder ses commandements, afin de nous sauver par ce moyen. Mais c'est fort se tromper de s'imaginer que la foi seule suffise pour obtenir le pardon de nos péchés, puisque *nul*, comme dit saint Paul, *ne peut confesser que Jésus est le Seigneur sinon par le Saint-Esprit* (I *Cor.*, XII, 3). Ce qui fait voir que la même inspiration est nécessaire pour croire tous les articles de notre foi; et nous savons que Jésus-Christ a fait ce reproche à quelques-uns de ceux qui l'écoutaient : *Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, et ne faites pas ce que je vous dis* (*Luc.*, VI, 46)? Puis donc que saint Paul dit que l'on ne peut appeler Jésus-Christ Seigneur que par une foi inspirée par le Saint-Esprit, et que ceux qui ne font pas ce qu'il leur commande ne sont pas en grâce, il s'en suit nécessairement que l'on peut avoir la foi sans être en grâce. Ce grand apôtre le confirme ailleurs par ces paroles : *Quand un homme aurait le don de prophétie, qu'il pénétrerait tous les mystères, qu'il aurait une parfaite science de toutes choses et une foi capable de transporter les montagnes, il ne serait rien, s'il n'avait la charité* (I *Cor.*, XIII, 2). Vous voyez par là, ma fille, que l'on peut avoir toutes les grâces dont parle ce saint, et être néanmoins en péché mortel, si on a pas la charité; et qu'ainsi il n'y a point d'efforts que l'on ne doive faire pour joindre cette vertu à la foi sans jamais les séparer.

L'Écriture sainte nous apprend aussi que la justice s'acquiert par la foi. Mais de croire que ce soit par la seule foi, c'est une invention humaine et une grande erreur, comme Jésus-Christ l'a fait connaître

par ce qu'il dit au Pharisien, en parlant de la Madeleine : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (Luc., VII, 47) : ce qui ne montre pas moins clairement que l'amour doit accompagner la foi que d'autres endroits de l'Écriture montrent que pour être justifié, la foi doit accompagner l'amour. Mais parce que l'amour, est, comme la foi, l'une des dispositions et des causes qui nous font obtenir le pardon, on doit les joindre, et Notre-Seigneur l'a fait voir en parlant de l'un et de l'autre, sur le sujet de cette sainte pénitente. Car ayant dit au Pharisien que, parce qu'elle avait beaucoup aimé, ses péchés lui étaient pardonnés, il lui dit à elle : *Votre foi vous a sauvée; allez en paix* (Luc., VII, 50). Ainsi lorsque ce divin Sauveur avait dit que plusieurs péchés lui étaient pardonnés, parce qu'elle avait beaucoup aimé, il entendait dire parce qu'elle avait eu une grande foi, donnant à la cause par ces paroles le nom de l'effet, comme il paraît, parce qu'il avait demandé auparavant à ce pharisien lequel des deux débiteurs à qui leur commun créancier a le plus ou moins remis l'aime d'avantage, il finit cette demande par parler de l'amour et non pas de la foi. Ce qui me fait prendre la liberté de dire qu'il donne alors à l'amour le nom de foi, en prenant l'effet pour la cause; et qu'ainsi dans les endroits de l'Écriture qui portent que l'homme est justifié par la foi, on doit entendre par ce nom de foi, la charité qui procède de l'amour et non pas la foi toute seule. Car c'est une manière de parler fort ordinaire et fort raisonnable de donner à l'effet le nom de la cause, et à la cause le nom de l'effet. Si donc on ne veut pas s'aveugler volontairement, il faut demeurer d'accord que Notre-Seigneur a parlé clairement dans l'occasion que je viens de rapporter, en donnant à la foi et à l'amour, qui est la charité, des noms qui leur conviennent, et qu'il faut, comme nous l'avons dit, avoir ces deux vertus pour être justifiés. Notre-Seigneur s'est servi de la même manière de parler, lorsqu'il dit : *Mon Père vous aime parce vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de lui* (Jean., XVI, 27).

On ne saurait avoir cette foi et cet amour, sans avoir de la douleur de ses péchés par le déplaisir d'avoir offensé un Dieu que l'on aime sur toutes choses, comme il a paru dans la Madeleine et paraît dans les pécheurs qui se convertissent. L'Écriture marque par divers noms ces deux vertus nécessaires pour notre justification et les effets qu'elles produisent. Car elle les appelle tantôt foi, tantôt amour, tantôt gémissement, tantôt la douleur de la pénitence, tantôt une humble oraison d'un pénitent qui dit à Dieu : Seigneur, soyez favorable à ce pauvre pécheur, et tantôt la connaissance de son péché qui lui fait dre, comme David : Seigneur, j'ai péché; et entendre aussitôt une parole favorable par laquelle il lui accorde le pardon de sa faute. Mais celui qui s'imaginerait qu'il suffirait de connaître son péché pour en obtenir le pardon, se tromperait fort, puisqu'encore que Caïn, Judas, plusieurs autres et particulièrement Saül aient connu leur péché, ils n'en ont pas obtenu le pardon; et que par conséquent l'on ne doit pas croire que la seule foi suffise pour être justifié, sous prétexte qu'en quelques endroits l'Écriture ne parle que d'elle. Car si cette raison avait lieu, on pourrait donc aussi exclure la foi, puisque l'Écriture n'en fait point de mention en d'autres endroits, mais parle seulement de la pénitence ou de quelques-unes des choses que je viens de dire. C'est pourquoi la vérité catholique nous enseigne que la foi et la charité sont nécessaires pour rentrer dans la grâce de Dieu.

Ainsi, ce que l'Écriture attribue souvent la justification à la foi, en disant que, devenant par elle enfants de Dieu, nous participons aux mérites de Jésus-Christ et recevons d'autres faveurs qui conviennent à la grâce et à la charité, ne prouve pas que la foi seule suffise, mais

signifie que lorsque l'Ecriture attribue ces effets à la foi, elle entend parler d'une foi formée par la charité de qui elle tire la vie, et que ce qu'elle attribue aussi ces effets à la foi, n'est pas non plus parce qu'elle croie que la foi soit inséparable de l'amour, c'est-à-dire de la charité, puis, comme je l'ai remarqué, qu'on peut avoir une foi véritable, sans avoir la grâce et la charité que saint Paul dit clairement exceller par-dessus la foi et l'espérance. Et quand Notre-Seigneur parle de la foi et de l'amour (c'est-à-dire de la charité) dans ce que j'ai rapporté de la Madeleine et de ses disciples, il nomme l'amour avant la foi, et donne ainsi le premier rang dans la perfection à ce qui est un acte de la volonté, quoique cet acte soit, en quelque manière, postérieur à celui de l'entendement qui appartient à la foi.

Il faut aussi considérer qu'encore que, pour recouvrer la grâce, il soit nécessaire d'avoir reçu ou d'avoir dessein de recevoir le sacrement de baptême à l'égard des infidèles, et celui de la pénitence à l'égard des fidèles qui ont offensé Dieu mortellement, on ne parle pas si souvent dans l'Ecriture de ces sacrements que de la foi, pour la raison que je dirai dans la suite. Mais on ne laisse pas d'en parler, afin que personne ne s'imagine que la foi ne soit pas nécessaire pour être justifié. Car, saint Paul dit que *Dieu sauve les hommes par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint Esprit, et que Jésus-Christ purifie son Eglise par un baptême d'eau avec des paroles de vie* (*Tit.*, III, 5). Si donc, à cause que l'Ecriture dit que nous sommes justifiés par la foi, on voulait en inférer que les sacrements ne serviraient de rien, il faudrait, par la même raison, ne croire point la foi nécessaire, parce que l'Ecriture dit aussi que *le saint baptême donne le salut et purifie l'âme*, *que celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; et que celui qui ne croira point sera condamné* (*Marc.*, XVI, 16), et que Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (*Joan.*, XX, 13). Car, par conséquent, ce sacrement confère la grâce et la justification, puisque le pardon des péchés ne peut être accordé que par la grâce, laquelle est enfermée dans tous les sept sacrements de l'Eglise et se donne à tous ceux qui les reçoivent dignement, mais plus abondamment aux personnes qui font ces bonnes œuvres si signalées qu'elles portent la grâce avec elles : ce qui fait que l'on ne peut trop les estimer et s'efforcer de les pratiquer, comme l'Eglise catholique nous l'enseigne.

Que si, dans la naissance de l'Eglise, on prêchait continuellement la foi, il y avait nécessité de le faire, parce qu'il fallait commencer à planter cette foi et la faire recevoir aux infidèles, à cause que c'était la porte par où ils devaient entrer dans le chemin du salut, et après y être entrés, être instruits par elle de ce qu'ils devaient croire et faire; il fallait aussi alors faire connaître particulièrement le mystère et le prix de la passion et de la mort de Jésus-Christ qui venait d'être crucifié par un supplice si infâme. Car la foi de ce mystère qui nous oblige à croire que dans ce supplice, apparemment si honteux, c'était un Dieu qui, étant suspendu entre le ciel et la terre, y avait perdu la vie et opéré par ce moyen le salut du monde, il était besoin de publier hardiment et continuellement cette foi qui change en honneur le déshonneur de la croix et relève si hautement ce qu'elle paraissait, aux yeux des hommes, avoir de bas et de méprisable. Il fallait donc, je le répète encore, parler très-souvent de la foi et la beaucoup relever, puisque cela importait à la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, des mérites et de la grandeur duquel elle rendait témoignage.

Quant à ce que l'Ecriture dit que c'est par cette foi que les hommes sont justifiés, il ne s'ensuit pas de là que ce soit par elle seule; mais cela marque seulement qu'elle est comme le principe, le fondement et la racine de tout le bien que l'on fait, comme le dit le concile de Trente.

Ainsi ceux qui prétendent que la seule foi soit capable de nous justifier, ne le font que pour se consoler dans leur tiédeur et le reproche que leur fait leur conscience de leur mauvaise vie, en s'imaginant que la foi suffit seule pour les mettre en assurance et demeurer dans la liberté de mal faire. Ils voudraient pouvoir acquérir le repos que donne la parfaite charité, sans souffrir les travaux que la parfaite vertu demande.

Selon que l'on est plus ou moins vertueux, on a plus ou moins sujet d'espérer en la miséricorde de Dieu; mais, comme il n'y a personne qui sache s'il est digne d'amour ou de haine, vouloir faire croire à quelqu'un, avec la même certitude que l'on croit un article de foi, que Dieu lui a pardonné, c'est une tromperie du diable, c'est une imagination de gens qui n'ont ni foi ni vertu, ennemis de toute obéissance, et qui marchent comme des aveugles dans la voie de Dieu. Car autrement il ne permettrait pas que cet ennemi de notre salut les trompât si facilement.

CHAPITRE XLV.

Pourquoi Dieu a voulu nous sauver par la foi. De la soumission que nous devons avoir à ce qu'elle nous enseigne, et particulièrement à ce que Jésus-Christ a dit de sa propre bouche.

L'ordre de ce traité voudrait qu'après vous avoir expliqué, ma chère fille, la première parole des versets qui en sont le sujet, je vous expliquasse la seconde. Mais la première et la troisième ne se pouvant séparer, il faut que je quitte la seconde pour venir à cette troisième. La voici donc : PRÊTEZ L'OREILLE. Sur quoi vous devez remarquer que la conduite de Dieu est si élevée et notre raison si faible et si facile à tromper, que sa sagesse infinie n'a pas voulu que ce fût par la connaissance, mais par la foi que nous assurassions notre salut. Car *les hommes*, comme dit saint Paul, *n'ayant point connu la sagesse de Dieu, les uns sont tombés dans diverses erreurs en attribuant au soleil, à la lune, et à d'autres créatures la gloire qui n'est due qu'à Dieu. Et d'autres qui l'on connu par le moyen des créatures, en ont conçu une telle vanité, que Dieu, pour les punir de leur orgueil d'avoir abusé de la faveur qu'il leur avait faite de leur donner cette connaissance, la leur a ôtée, et ainsi ils sont tombés dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans autant de péchés que ceux qui n'avaient point connu Dieu* (*I Cor.*, I). Car de même qu'après le péché des anges rebelles, Dieu ne voulut qu'aucune créature, qui fût capable de pécher, demeurât dans le ciel; ainsi, voyant que les hommes avaient abusé de leur raison et que, selon ce que dit saint Paul, ils n'avaient point connu Dieu par la sagesse qu'il leur avait donnée, il ne voulut pas que leur salut dépendît de leur raison et de leur sagesse, mais résolut de les sauver par la prédication des choses élevées au-dessus de la raison, et de rendre sages ceux qui, au lieu de les pénétrer, se contenteraient de les croire. C'est pourquoi le Saint-Esprit, après avoir dit ces deux paroles : *Ecoutez et voyez*, il ajoute la troisième : *Prêtez l'oreille*, pour nous faire entendre que nous devons absolument assujettir notre raison, si nous voulons que ce que nous avons entendu et vu, au lieu de nous procurer le salut, ne nous cause pas une mort éternelle. Car il est certain que plusieurs qui ont entendu la parole de Dieu et eu la connaissance de plusieurs mystères, bien loin d'en profiter par l'assujettissement de leur raison à la foi, n'y ont recherché qu'une vaine curiosité, et qu'ainsi la lumière dont Dieu les avait favorisés les a fait tomber dans un aveuglement déplorable.

Si vous voulez donc, ma fille, ne vous point égarer dans le chemin

du ciel, prêtez attentivement l'oreille, c'est-à-dire soumettez votre raison sans craindre d'être trompée. Soumettez-la, dis-je, avec un profond respect pour la parole de Dieu. Et si vous ne l'entendez pas, gardez-vous bien néanmoins de penser que le Saint-Esprit se soit trompé. Mais humiliez-vous et croyez, comme saint Augustin dit qu'il faisait, que la sublimité de ces divines paroles est ce qui vous empêche de les entendre, et qu'il n'y en a aucune dans toute l'Écriture sainte que vous ne deviez également croire, parce qu'elles sont toutes de foi, à cause qu'elles procèdent toutes de la suprême et souveraine vérité.

Vous devez prendre un soin particulier de profiter de ces bienheureuses paroles qu'un Dieu fait homme a proférées de sa propre bouche lorsque son amour pour nous l'a fait descendre du ciel sur la terre. Ouvrez donc l'oreille de votre cœur avec une dévote attention à chacune des paroles de ce divin Rédempteur, que son Père éternel nous a donné pour maître et pour précepteur, lorsqu'il a dit : *C'est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le* (*Matth.*, XVII, 5). Vous ne sauriez avoir trop de soin de lire et relire ses divines paroles, puisque vous y trouverez assurément un plus particulier et plus souverain remède pour les besoins de votre âme, qu'en nulles autres de toutes les paroles que Dieu a dites depuis la création du monde : et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisqu'il n'a parlé dans l'Ancien Testament que par l'entremise de ses serviteurs, au lieu qu'il a parlé lui-même dans le Nouveau. Gardez-vous donc bien de vous rendre indigne de la grâce qu'il nous a faite, lorsqu'après nous avoir donné l'être, il a bien voulu venir dans le monde pour nous instruire et nous nourrir du lait de sa parole. Cette faveur est si grande, que si l'on disait qu'un Dieu prêche lui-même pour nous apprendre les moyens de nous sauver, il n'y aurait point de travaux et de périls qui dussent nous empêcher de venir des extrémités du monde pour l'entendre et nous rendre les disciples d'un maître non-seulement éminent en sagesse, mais qui est la suprême et souveraine sagesse. Profitez donc d'une telle grâce et priez votre directeur de chercher dans l'Écriture sainte et dans la doctrine de l'Église des instructions propres à remédier aux besoins de votre âme, soit pour vous défendre des tentations, selon que Jésus-Christ nous en a donné l'exemple par son jeûne dans le désert, soit pour vous exciter à acquérir les vertus qui vous manquent, soit pour vous conduire comme vous devez envers Dieu, envers vous-même et envers le prochain, soit pour ne vous point élever dans la prospérité ni laisser abattre dans l'adversité, et soit enfin dans tout le reste de ce que vous devez faire pour vous avancer dans le chemin du ciel, en sorte que vous puissiez dire avec David : *Je tiens vos paroles cachées dans le fond de mon cœur, afin que je ne vous offense point. Je méditerai sur vos préceptes et je tiendrai mes yeux arrêtés sur vos voies pour les suivre* (*Psal.* CXVIII, 11, 15). Ne vous laissez point aller à la curiosité de savoir davantage que ce qui est nécessaire pour votre conduite et des personnes dont vous êtes obligée de prendre soin. Remettez-vous du reste à ceux qui sont établis de Dieu dans l'Église pour instruire son peuple, et pratiquez cet avis de saint Paul : *Ne vous élevez point au delà de ce que vous devez dans vos connaissances, mais tenez-vous dans les bornes de la modération* (*Rom.*, XII, 13).

CHAPITRE XLVI

Qu'il n'appartient qu'à l'Église romaine de déclarer le sens de l'Écriture sainte. Qu'il faut se rapporter de ce qu'elle n'a pas déclaré à l'explication que les saints en ont donnée, et quelle est la soumission que nous devons avoir pour cette sainte Église.

Vous devez savoir, ma chère fille, qu'il n'appartient pas à toutes sor-

tes de personnes d'expliquer l'Ecriture sainte, parce qu'encore qu'elle soit très-certaine en elle-même, puisque c'est la parole de Dieu, l'explication que l'on y donnerait serait très-incertaine, à cause que chacun la lui donnerait telle que bon lui semblerait, au lieu qu'il nous importe de tout d'avoir une entière certitude de ce qu'elle nous oblige de croire, et de faire que nous soyons prêts à tout exposer et même notre vie, s'il en était besoin, pour en soutenir la vérité.

Ce privilége d'expliquer les saintes Ecritures n'a été donné de Dieu qu'à l'Eglise catholique, à cause que le même Saint-Esprit qui les a dictées habite en elle. Et pour ne point errer dans les choses qu'il a décidées, nous devons suivre l'unanime consentement des saints dans les explications qu'ils leur ont données. Car, sans cela, comment l'esprit humain pourrait-il bien entendre le sens de ce qui a été dicté par l'Esprit de Dieu, puisque pour bien entendre une chose écrite, c'est à celui qui l'a écrite à déclarer quel en est le sens?

Vous devez savoir, de plus, qu'il n'appartient qu'au pape, comme ayant été établi de Dieu sur la terre pour chef de l'Eglise chrétienne, de déclarer ce qui est Ecriture sainte et doit être tenu pour la parole de Dieu. Croyez fermement aussi, comme dit saint Jérôme, que *quiconque mange l'Agneau de Dieu hors de cette Eglise est un profane, et non pas un chrétien, n'y ayant que ceux qu'elle enferme dans son sein qui puissent éviter de périr, de même qu'il n'y eut que ceux qui étaient dans l'arche avec Noé qui furent garantis de l'inondation du déluge.*

C'est cette Eglise dont l'Evangile nous commande d'écouter la voix et de considérer comme méchants et infidèles ceux qui ne l'écoutent pas; c'est cette Eglise que saint Paul dit être la ferme colonne de la vérité; c'est cette Eglise dont la lumière de la foi inspirée de Dieu, et dont nous avons ci-devant parlé, nous porte à avoir cette créance avec la même certitude que tous les autres articles de cette même foi. Ainsi, quoique des esprits superbes, trompés par le démon, se soient en ce temps séparés de l'Eglise, elle ne laisse pas d'être ce qu'elle était, et nous ne devons pas laisser d'y avoir la même créance.

C'est pourquoi il n'y a ni révélations, ni explications, ni autre chose quelconque, quand elles paraîtraient venir d'un ange du ciel, qui doivent faire ajouter foi à ce qu'on dirait contre elle, puisque ce ne pourrait être qu'un ange de ténèbres. Et l'on doit encore moins s'arrêter à ce qu'ont enseigné, qu'enseignent et qu'enseigneront les hérétiques passés, présents et à venir, ces gens abandonnés de Dieu par son juste jugement, qui, suivant une fausse lumière, se perdent et sont cause de la perte de ceux qui embrassent leurs erreurs.

Considérez ce qui est arrivé, dans les siècles passés, à ceux qui se sont séparés de la foi de l'Eglise, et comme on peut les comparer à un vent qui passe et se dissipe après avoir fait beaucoup de bruit. Considérez d'un autre côté la fermeté de cette foi, et de quelle sorte, ayant continuellement été combattue depuis sa naissance, elle est toujours demeurée victorieuse, parce qu'elle est fondée sur cette pierre inébranlable contre laquelle les pluies, les fleuves, les vents et les portes de l'enfer ne sauraient jamais prévaloir, pour user des termes de l'Ecriture. Fermez donc l'oreille à tout ce que l'on vous pourrait dire de contraire à la doctrine de l'Eglise, et demeurez ferme dans la créance qu'elle professe depuis tant de siècles et dans laquelle un si grand nombre de personnes ont trouvé le salut. Car quelle folie peut être plus grande que de quitter un chemin par lequel tant de personnes si sages et si saintes ont marché et sont arrivées au ciel, pour en prendre un qui n'a pour guides que des novateurs présomptueux et superbes qui, n'ayant nulle autorité et ne suivant que leur propre sens, veulent qu'on les croie sur leur parole, et de les préférer à cette grande multitude de saints signa-

lés par leur sagesse toute divine, par la pureté de leur vie et par un si grand nombre de miracles?

Luther a été en ces derniers temps le principal de ces faux docteurs, cet homme si charnel, qui avoue lui-même ne pouvoir vivre sans femme, et qui après que l'une fut morte en prit une seconde, quoiqu'il eût devant les yeux l'exemple de tant de séculiers qui n'en ont eu qu'une, et de tant d'autres qui sont demeurés dans une perpétuelle continence pour s'employer entièrement au service de Dieu. Peut-on croire que ce méchant homme eût l'esprit de Dieu, puisque celui dont il était animé ne pouvait pas seulement lui donner la force de garder la chasteté la plus commune, quoiqu'en se faisant religieux il eût promis solennellement d'en conserver une très-parfaite, et que tant d'autres qui accomplissaient leur vœu lui montrassent l'exemple qu'il devait suivre? Ainsi, puisque Notre-Seigneur a dit que l'on juge de l'arbre par les fruits, il est facile de juger par ces inclinations toutes terrestres et toutes charnelles, et par d'autres vices encore plus grands, que cet homme n'était animé que de l'esprit du démon. Ayez un peu de patience, ma fille, et vous verrez quelle sera la fin de ces méchants: vous verrez de quelle sorte Dieu les couvrira de confusion, les punira et fera connaître leurs erreurs, comme il a fait connaître celles des autres hérétiques qui les ont précédés.

CHAPITRE XLVII.

Que la perte de la foi est un terrible châtiment de Dieu, et que c'est avec justice qu'elle est ôtée à ceux qui ne vivent pas conformément à leur créance.

Ceux qui ont assez de lumières pour connaître que les véritables biens et les véritables maux sont les spirituels, n'ont pas peine à juger que le châtiment que Dieu fait dès cette vie de ceux qui ont perdu la foi est si épouvantable, qu'il ne peut être surpassé que par celui de l'enfer.

O roi des nations, peut-on ne vous pas craindre et penser sans être transi de frayeur quels sont les terribles effets de votre colère? La perte du bien, de l'honneur et de la vie ne sont pas les châtiments que l'on doit le plus appréhender; mais c'est l'endurcissement de la volonté dans le péché et l'aveuglement de l'esprit dans l'erreur, principalement en ce qui regarde les choses de la foi. Ce sont là les plaies dont Dieu, dans sa fureur, frappe les âmes, lorsqu'il ne les traite plus en père, mais en juge et rigoureux juge, selon ce qu'il a dit par Jérémie : *Je vous ai traité comme mon ennemi, en vous faisant sentir la rigueur de mes châtiments* (*Jerem.*, XXX). Mais Dieu n'agit point ainsi en juge sévère qu'après avoir témoigné toute la bonté et la douceur que l'on peut attendre d'un excellent père; et, si l'on y prend bien garde, l'aveuglement de l'esprit est encore plus dangereux que l'endurcissement de la volonté, parce que, bien que ce dernier soit un fort grand mal, il n'est pas sans espérance d'en guérir, puisque la foi, quoique morte, restant encore à celui qui tombe, il sait qu'il y a dans l'Église des remèdes à son péché; ce qui peut extrêmement lui servir pour se relever de sa chute. Mais comment celui qui erre dans la foi aura-t-il recours à ces remèdes? Et quand même il les chercherait, comment les trouvera-t-il, puisqu'ils ne sont que dans l'Église, et, qu'étant lui-même hors de l'Église et ne croyant pas à l'Église, il n'a garde de les y chercher, ce qui rend sa perte irréparable? Dieu a dit encore, par ce même prophète : *J'affligerai Israël par de telles plaies, que l'on ne pourra seulement en entendre parler sans être transi de crainte* (*Jerem.*, XIX). Mais saint Paul nous apprend que Dieu n'exerce de si grands châtiments que par une grande justice. Voici les paroles de cet admirable apôtre : *La colère de*

Dieu éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice ; et ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces, mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres. Ainsi, en voulant passer pour les sages du monde, ils sont devenus fous et insensés (*Rom.*, I, 18, 21).

Il paraît, par ce passage, que l'intention de ce grand apôtre a été de faire voir qu'il y a des hommes qui, encore qu'ils connaissent Dieu, ne le servent pas comme on doit servir un Dieu ; mais s'enflent d'un orgueil qui les aveugle ; et quoique leur entendement connaisse la vérité, leur volonté ne laisse pas de les porter à faire le mal, tellement qu'ils retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice, puisqu'au lieu de faire ce qu'elle leur enseigne, ils se laissent emporter à ce que leur volonté corrompue les pousse. Comme cette vérité de Dieu est d'un prix inestimable, et qu'ainsi, c'est une extrême faveur qu'il fait aux hommes de la leur donner, son dessein, dans le bonheur qu'ils ont de la connaître, est qu'ils la révèrent ; qu'ils s'y affectionnent ; qu'ils embrassent la vertu et qu'ils se sauvent. Ils ne peuvent donc, sans l'offenser et se rendre indignes d'une telle grâce, manquer à faire ce que cette vérité leur enseigne. Elle pourrait, comme le sang d'Abel, élever sa voix, contre eux, vers Dieu, pour lui demander vengeance de ce qu'encore qu'ils ne l'aient pas tuée, puisqu'elle peut subsister avec le péché, ils lui auraient ôté le moyen de bien agir, comme elle aurait fait, si leur volonté, au lieu de lui être un obstacle à faire le bien, l'avait assistée. Et Dieu fait bien voir qu'il écoute cette voix, puisqu'il dit dans l'Evangile : *Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et ne l'aura pas faite, sera battu rudement* (*Luc.*, XII, 47). Or, le plus grand de tous les châtiments dont Dieu, comme nous l'avons dit, punit un homme en ce monde, à cause de ses péchés, est de permettre qu'il tombe dans l'erreur ; et c'est ainsi qu'il châtia ceux qui tombèrent dans une si honteuse et si épouvantable idolâtrie, qu'ils adorèrent, comme des dieux, des oiseaux, des serpents et d'autres bêtes, et commirent tant d'autres péchés si abominables, que l'on ne saurait y penser sans horreur, et que j'aurais honte de les rapporter. Que s'il semble que Dieu, par une telle punition, les ait jetés dans cet abîme de péchés, il est certain néanmoins qu'ils les ont commis volontairement, puisque s'ils eussent eu recours à sa bonté, ils auraient trouvé ses entrailles paternelles prêtes à leur faire miséricorde. Ainsi Dieu a fait paraître sa justice, en permettant qu'ils soient tombés dans l'idolâtrie ; sa sagesse, en leur laissant leur liberté dans cet état ; et sa bonté, en se trouvant toujours prêt à leur pardonner, s'ils se convertissaient.

Voilà de quelle manière Dieu a puni, avec tant de justice, l'orgueil des gentils et l'ingratitude des Juifs qui ont été encore plus coupables qu'eux, puisque non-seulement ils ont eu plus de lumière, mais ont été éclairés par l'éternelle lumière qui est Jésus-Christ, et qu'au lieu de profiter d'un si extrême avantage, ils ne se sont pas contentés de ne le point reconnaître, mais l'ont fait crucifier par des gentils. Ainsi, s'étant efforcés d'éteindre cette souveraine lumière, source de toute lumière et de toute vérité, ils demeureront ensevelis dans des ténèbres éternelles, s'ils ne se convertissent et ne se soumettent à l'obéissance de ce Seigneur qu'ils ont refusé de reconnaître pour leur maître. Mais, servante de Jésus-Christ, si vous me demandez d'où vient qu'ils se sont portés à commettre un si grand péché que de fermer les yeux à cette lumière qui leur a été si présente, saint Jean répond à cela : *C'est*, dit-il, *qu'ils ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car tous ceux qui font du mal craignent la lumière* (*Joan.*,

III, 19). C'est pourquoi, à cause que la doctrine de l'Evangile tend à la sainteté et à la vertu, et qu'ils aimaient le mensonge et le vice, ils n'ont voulu ni entendre une doctrine, ni voir une lumière qui condamnaient leur fausse sainteté et faisaient connaître, par l'exemple d'une vie parfaite, la corruption de leurs mœurs. Voilà quelle a été la cause de l'horrible crime qui les a non-seulement empêchés de recevoir, mais les a portés à faire mourir ce divin médecin qui était venu pour rendre la santé à leurs âmes. David l'avait, plusieurs siècles auparavant, prophétisé par ces paroles : *Que leurs yeux soient tellement obscurcis, qu'ils ne voient point, et faites qu'ils soient toujours courbés contre terre, parce qu'ils ont fermé les yeux de la foi, et n'ont aimé que les choses de la terre* (*Psal.* LXVIII).

CHAPITRE XLVIII.

Continuation de ce qui a été traité dans le chapitre précédent. Et de quelle sorte il faut lire l'Ecriture sainte et les Pères.

Si Dieu a châtié de telle sorte les gentils et les Juifs, pour les punir d'avoir abusé de la grâce qu'il leur avait faite de se faire connaître à eux, de quelle manière n'a-t-il point sujet de traiter les chrétiens, puisque leur ingratitude est incomparablement plus grande ? Faut-il donc s'étonner que tant de gens abusant d'une connaissance aussi importante qu'est celle de la foi, il exerce sur eux un aussi terrible châtiment qu'est celui de les faire tomber dans l'hérésie ? Et n'est-ce pas l'effet de ce que saint Paul a prédit, *que Dieu leur enverra, dans les derniers temps, un esprit d'erreur si efficace, qu'ils ajouteraient foi au mensonge* (II *Thess.*, II, 11), puisque personne n'ignore quel est le grand nombre de gens qui ont embrassé l'hérésie de Luther?

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que Dieu pousse les hommes à croire le mensonge, ni à mal faire. Car saint Jacques dit qu'*il ne tente point les méchants* (*Jac.*, I). Et saint Paul nous apprend que ce qu'il leur envoie un esprit d'erreur ne signifie autre chose, sinon que par un juste jugement il permet, pour les punir de leurs péchés, que les hommes ou les démons les trompent par de faux raisonnements ou de faux miracles. Ainsi ils sentent en eux-mêmes une si grande disposition à croire le mensonge, qu'ils y ajoutent foi, comme si c'était une grande et salutaire vérité. Ce jugement de Dieu est si terrible que, puisqu'il ne fait rien que de juste, il faut qu'un homme soit tombé dans quelque grand péché, pour avoir mérité un si rude châtiment : et saint Paul dit que *ce péché est de n'avoir pas reçu et aimé la vérité pour être sauvé* (II *Thess.*, II, 10). Car, si l'on considère quel est le pouvoir de la vérité dont nous sommes persuadés pour nous aider à servir Dieu et à nous sauver, il sera facile de connaître combien c'est un grand péché de n'aimer pas cette vérité, de ne la pas suivre, et un plus grand péché encore de commettre des actions honteuses, si contraires à ce qu'elle enseigne. Combien donc doit être éloigné d'offenser Dieu, celui qui croit qu'un feu éternel est préparé pour ceux qui l'offensent, et que tant que Dieu sera Dieu, c'est-à-dire toujours, ils souffriront encore d'autres tourments innombrables, sans en pouvoir être soulagés? Comment ose pécher celui qui croit qu'en même temps que le péché entre dans une âme, Dieu en sort? David montrait bien qu'il n'ignorait pas dans quelle extrémité de malheur se trouve l'homme que Dieu abandonne de la sorte, lorsqu'il disait : *Seigneur, ne vous éloignez point de moi* (*Ps.* XXXIV, 25) : car Dieu ne nous a pas plutôt quittés que nous demeurons dans la mort, premièrement de la coulpe, et nous trouvons ensuite près de tomber dans une mort éternelle. Job n'avait-il pas raison d'admirer qu'on osât pécher, lorsqu'il disait : *Qui est celui qui voudrait goûter*

d'une viande qu'il serait assuré qui donne la mort (*Job.*, VI) ? Et moi je dis : Que si nous avons raison de ne vouloir pas manger d'une viande que le médecin nous assure être mortelle, oserons-nous consentir à des actions que Dieu dit que nous ne pouvons commettre, sans donner la mort à notre âme (*Ezech.*, XVIII)? Ajouterons-nous plus de foi à un médecin qui, n'étant qu'un homme, qui peut se tromper et se trompe si souvent, qu'à Jésus-Christ, ce souverain médecin qui est infaillible? Pourquoi, sachant qu'il a promis une récompense éternelle à ceux qui le serviront fidèlement, ne nous efforcerons-nous pas de nous en rendre dignes à quelque prix que ce soit et quand il nous en devrait coûter la vie? Pourquoi ne l'aimerons-nous pas de tout notre cœur, sachant que nous lui devons l'être, qu'il est le souverain bien, et qu'il nous a aimés le premier, jusqu'à souffrir la mort pour nous? Et pourquoi, au lieu d'accomplir le reste de ce que l'Ecriture sainte nous enseigne et nous commande, serons-nous si malheureux que de faire tout le contraire? Qu'y a-t-il de plus étrange et de plus monstrueux que de voir des chrétiens agir d'une manière si opposée à leur créance? Puis donc qu'ils n'aiment pas la vérité, qui les sauverait s'ils pratiquaient ce qu'elle enseigne, n'est-il pas juste que Dieu, qui, comme dit David, *est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* (*Psal.* LXV, 2), les laisse tomber dans l'erreur?

Que si nous considérons ce qui sert de piége aux Juifs et aux hérétiques pour les faire tomber, il y a de quoi s'épouvanter. Car, si l'on demande aux Juifs sur quoi ils se fondent, pour demeurer avec tant d'opiniâtreté dans leur erreur, ils répondront que c'est sur l'Ancien Testament. Et si l'on fait la même demande aux hérétiques, ils répondront que c'est sur le Nouveau Testament. En quoi l'on voit accomplir clairement cette prophétie de David : *Que leur table, par une juste peine, leur devienne un filet et une pierre de scandale* (*Psal.* LXVIII). Et qu'y a-t-il jamais eu de plus étrange que de voir que les tables de la loi, qui étaient des tables de vie, soient devenues une pierre d'achoppement pour leur donner la mort; que des tables de consolation et de pardon soient devenues des tables d'affliction et de châtiment; et que des tables qui marquaient le chemin pour conduire à la vie aient fait prendre celui qui mène à la mort? En vérité, il faut, comme je l'ai déjà dit, que bien grand soit le péché qui mérite un tel châtiment, qui fait que la lumière, au lieu d'éclairer les hommes, les aveugle, et que ce qui doit donner la vie donne la mort. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. Il n'y a nulle imperfection en vous; mais il y a beaucoup de malice en ceux qui abusent de vos grâces. Ainsi il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elles leur soient une pierre d'achoppement, et que vous les châtiez de ce qu'ils ne vous rendent pas l'honneur qu'ils vous doivent et se déshonorent eux-mêmes.

La foi est un don si excellent et si avantageux, que nous ne saurions trop nous efforcer d'en bien user, ni trop remercier Dieu de nous avoir donné ses divines Ecritures, si nécessaires pour régler notre conduite. Mais comme le vent qui souffle sur cette mer vient du ciel, il ne faut pas s'étonner que Dieu permette que ceux qui n'y naviguent qu'à la faveur d'un vent de terre, qui est leur raison, fassent naufrage. Car, de même que les paraboles dont Notre-Seigneur se servait, lorsqu'il était dans le monde, instruisaient ceux qui se trouvaient dans la disposition nécessaire pour en profiter, et aveuglaient les autres par un effet de sa justice, il arrive que les humbles brebis nagent à leur aise dans cette mer profonde de vos saintes Ecritures, et que les superbes éléphants s'y noient et y fassent noyer les autres.

Vous pouvez juger par là, ma fille, combien il importe de ne se pas

engager inconsidérément dans l'explication de l'Ecriture sainte, et nul ne le doit entreprendre qu'après avoir extrêmement travaillé pour en acquérir l'intelligence, puisqu'autrement c'est se mettre dans un grand péril. Il faut donc, afin de ne point courir fortune de tomber dans l'hérésie, s'instruire avec un très-grand soin des sentiments de l'Eglise romaine, et être dans une extrême pureté de vie, selon ces paroles de saint Athanase : *La bonne vie, la pureté du cœur et une piété chrétienne sont nécessaires pour acquérir l'intelligence de l'Ecriture sainte, parce que sans cette pureté de cœur et cette bonne vie qui conduisent à la sainteté, il n'est pas possible de bien entendre le sens de ces paroles toutes saintes. Car de même que pour regarder la lumière du soleil, il faut avoir les yeux clairs et lumineux, et pour bien connaître un pays ou une ville, les considérer de près, il est besoin, pour acquérir l'intelligence des écrits des saints, de commencer par purifier son âme et imiter leur vie et leurs mœurs, afin que, s'unissant ainsi avec eux par cette conformité de désirs et de sentiments, on puisse entendre ce que Dieu leur a révélé et éviter de tomber dans le feu préparé pour les pécheurs en ce grand et dernier jour qui verra finir le monde.* On ne saurait trop considérer ces paroles de ce grand saint si l'on veut profiter de la lecture de l'Ecriture sainte. Car, à moins que d'avoir cette pureté de vie, encore que nous sussions en général par l'Ecriture sainte ce que Dieu demande de nous, nous ne le saurions pas en particulier, *si le Seigneur*, comme dit le Sage, *ne nous en donnait l'intelligence par son Saint-Esprit* (*Sap.*, IX). C'est là cette sagesse qui apprend aux hommes à plaire à Dieu, et qui ne se trouve point dans les méchants. C'est là cette sagesse qui, par de saints travaux, d'humbles prières et de bonnes œuvres, rend les hommes si véritablement sages, qu'après avoir employé beaucoup de temps à lire l'Ecriture sainte, ils sont capables d'instruire les autres des sentiments qu'ils en doivent avoir, parce qu'ils les ont eux-mêmes. Mais, à moins que cela, s'ils rencontrent bien, c'est rarement, et ils sont du nombre de ceux dont parle saint Paul, *qui, voulant être les docteurs de la loi, ne savent ce qu'ils disent ni ce qu'ils assurent si hardiment* (I *Tim.*, I, 7). Il faut aussi, pour entendre l'Ecriture sainte, avoir recours à l'explication que les saints en ont donnée, et même des scolastiques : et l'on voit dans quelles erreurs l'Allemagne est tombée pour n'avoir pas observé toutes ces choses.

CHAPITRE XLIX.

Que nous ne devons pas nous glorifier d'avoir conservé la foi que les autres ont perdue ; mais au contraire beaucoup nous humilier.

Fidèle servante de Jésus-Christ, lorsque vous apprenez ces chutes si déplorables, gardez bien de vous glorifier, ni de dire en vous-même : Je ne suis pas du nombre de ceux qui ont si misérablement perdu la foi. Mais souvenez-vous de ce que Jésus-Christ répondit aux Juifs sur le sujet de ces Galiléens dont l'Evangile dit que Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices, et de quelle sorte il les reprit de la complaisance qu'ils avaient en eux-mêmes de se croire meilleurs qu'eux. Car, comme il connaissait par sa sagesse infinie leur orgueil caché, il leur dit, pour les en convaincre : *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus grands pécheurs que tous ceux de Galilée, parce qu'ils ont ainsi été traités? Non, je vous en assure : mais je vous déclare que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte. Et croyez-vous aussi que ces dix-huit hommes sur qui la tour de Siloé est tombée et qu'elle a tués, fussent plus redevables à la justice de Dieu que tous les habitants de Jérusalem? Non, je vous en assure : mais je vous*

déclare que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte (*Luc*, XIII, 2). Saint Paul dit aussi : *Si les prémices des Juifs sont saintes, la masse l'est aussi; et si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi. Si donc quelques-unes des branches ont été rompues, et si vous, qui n'étiez qu'un olivier sauvage, avez été entés parmi celles qui ont été entées sur l'olivier franc, et avez été rendus participants de la sève et du suc qui sort de la racine de l'olivier, ne vous élevez point de présomption contre les branches naturelles. Il est vrai qu'elles ont été rompues à cause de leur incrédulité, et que vous demeurez fermes par votre foi : mais prenez garde à ne vous pas élever, et demeurez dans la crainte. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas aussi* (*Rom.*, XI, 16).

Les châtiments que Dieu a exercés sur d'autres doivent donc nous rendre humbles et non pas superbes, puisque, de quelque côté que nous tournions les yeux dans ce malheureux siècle, nous ne voyons que des sujets de répandre des larmes et de dire, avec un prophète : *Si je sors à la campagne, je la vois couverte de corps morts, tués par l'épée. Et si j'entre dans la ville, je la trouve aussi pleine de morts qui ont été consumés par la faim* (*Jerem.*, XIV). Les premiers de ces morts sont ceux qui, étant sortis de la ville, qui est l'Eglise, ont eu la tête coupée par l'épée de l'incrédulité qui les a séparés du chef donné de Dieu aux chrétiens, qui est le souverain pontife de Rome. Et les seconds sont ceux qui, étant demeurés dans la ville, qui est l'Eglise, ont conservé la foi, mais sont morts misérablement de faim, faute d'avoir été soutenus par cette céleste nourriture, qui est l'obéissance aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Pouvons-nous être chrétiens sans en avoir le cœur percé de douleur, et dire à Jésus-Christ, en nous prosternant devant sa face : Jusqu'à quand, Seigneur, n'aurez-vous point de compassion de ces misérables pour qui vous avez répandu votre sang, pour qui vous avez été attaché sur une croix, et pour qui vous êtes mort au milieu de tant de tourments, puisque ce n'a été que l'excès de votre amour qui vous a fait tant souffrir pour tous les hommes? Ne permettez pas, mon Dieu, qu'ils n'en ressentent point l'effet; mais guérissez un aussi grand mal qu'est le leur, par le remède que vous seul êtes capable d'y apporter.

Faites, ma chère fille, avec un très-vif sentiment et une grande ferveur, cette demande à Jésus-Christ, puisque vous ne sauriez l'aimer sans avoir une extrême compassion de tant d'âmes pour lesquelles il est mort. Vous devez aussi fort prendre garde de quelle sorte vous vivez et profitez de la foi qu'il vous a donnée, de peur qu'il ne vous punisse en vous faisant tomber dans l'erreur. Car ne savez-vous pas combien l'hérésie du malheureux Luther en a perdu, et combien d'autres dans les pays occupés par les Maures ont renoncé la foi de Jésus-Christ, pour suivre la loi brutale de Mahomet? En quoi l'on voit l'accomplissement de ce qu'a dit saint Paul, *que quelques-uns en renonçant à la bonne conscience ont fait naufrage en perdant la foi* (I *Tim.*, I, 19); et nous l'avons aussi fait voir ci-devant en parlant des motifs qui portent à croire, parce que la mauvaise conscience obscurcit peu à peu l'entendement pour lui faire chercher une doctrine qui ne condamne point sa malice, ou parce que Dieu, pour punition du péché, permet que l'on tombe dans l'hérésie. Mais, soit par l'une ou par l'autre de ces raisons, on ne saurait trop appréhender un tel malheur et trop prendre soin de l'éviter. Car, quoique cela n'arrive pas à tous les chrétiens, puisqu'il y en a, comme je l'ai dit, qui, encore qu'ils soient en péché mortel, ne perdent pas la foi : quand il n'y en aurait qu'un qui tomberait dans ce malheur, cela suffirait pour faire trembler tous les autres. Les onze apôtres étaient très-éloignés d'avoir seulement la

moindre pensée de trahir leur Maître : et néanmoins, lorsque Jésus-Christ leur dit que l'un d'eux le livrerait à ses ennemis, ils tremblèrent tous, et chacun d'eux lui demanda si ce pourrait bien être lui qui serait si méchant et si malheureux, tant ils appréhendaient que leur faiblesse ne les rendît capables de commettre un crime dont ils se sentaient être si éloignés.

Vous voyez, ma chère fille, par tout ce que je viens de dire, l'avantage que l'on peut tirer de faire une grande attention à ces paroles d'un des deux versets que j'ai pris pour sujet de ce discours, PRETEZ L'OREILLE, afin d'obéir avec foi à Dieu et à son Église, sans prétendre par une téméraire curiosité de pénétrer les mystères ineffables de Dieu par la petitesse de notre entendement et de notre raison, de peur, comme dit le Sage, *d'être aveuglés par l'éclat de sa gloire*, et qu'il ne nous arrive comme à ceux qui, voulant regarder fixement le soleil, non seulement ne le voient pas, mais perdent la vue par l'extrême disproportion qu'il y a entre leurs yeux et sa lumière. Ainsi ces personnes qui cherchent à se satisfaire par la voie de l'entendement, au lieu de s'éclaircir de ce qu'ils désirent de savoir, ne rencontrent que des ténèbres et des sujets de doute qui les inquiètent. Car Dieu ne donne l'intelligence qu'aux humbles qui, en s'abaissant devant lui avec un profond respect, écoutent attentivement sa parole et celle de son Eglise. Il leur fait alors de si grandes grâces, que leur âme n'est pas seulement remplie de consolation, mais embellie par la foi et parée de bonnes œuvres, comme la belle Rachel le fut des pendants d'oreilles et des bracelets qui lui furent envoyés par Isaac.

Le Saint-Esprit, pour nous faire entendre quelle doit être cette entière soumission de l'entendement à la foi, après avoir dit, dans le premier de ces versets : *Ecoutez, ma fille*, il ajoute : *Prêtez l'oreille*, afin de nous faire connaître que, puisque Dieu ne dit aucune parole inutile, et qu'il a répété celle-ci, son intention est de nous recommander particulièrement cette sincère soumission à la foi, qui est le commencement de notre salut, pour lequel il ne nous manquera rien si nous y joignons l'amour.

DES FAUSSES RELATIONS.

CHAPITRE L.

Que plusieurs sont trompés parce qu'ils ajoutent trop aisément foi aux révélations. Qu'elles ne sont souvent que des illusions du diable, et en quoi consiste la véritable liberté de l'esprit.

Il faut, ma chère fille, avant que de passer plus avant, vous avertir d'un péril qui se rencontre en la voie de Dieu, dans lequel plusieurs tombent; et il n'y a point de meilleur moyen pour l'éviter que de faire attention à cet avis du Saint-Esprit : PRÊTEZ L'OREILLE. Ce péril est qu'il arrive souvent par la permission de Dieu à des personnes dévotes d'avoir des révélations, des visions et d'autres sentiments spirituels dont le démon est l'auteur, et dont il se sert pour deux raisons : l'une, afin de les empêcher d'ajouter foi aux révélations de Dieu, de même qu'il fait de faux miracles pour diminuer la créance des véritables; et l'autre, afin de tromper ces personnes sous prétexte de piété, ne le pouvant faire par une autre voie. Les siècles passés nous en fournissent plusieurs exemples; et nous en voyons encore beaucoup en ce temps. C'est pourquoi l'on ne saurait trop avertir ceux qui aiment leur salut de n'ajouter pas facilement foi à de semblables choses, puisque ceux mêmes qui au commencement les avaient crues, ont, après en avoir été détrompés, fort recommandé d'y prendre garde. Gerson en rapporte plusieurs exemples

arrivés de son temps, et dit qu'il en a connu qui tenaient pour certain et disaient avoir eu révélation de Dieu qu'ils seraient papes, et que même l'un d'eux l'avait écrit et assurait qu'il en avait des conjectures et d'autres preuves certaines : et que l'un de ceux qui avaient cette folle imagination, après qu'il en eut été détrompé, se mit dans la tête qu'il serait l'Antechrist ou au moins son précurseur, et fut ensuite fortement tenté de se tuer lui-même pour éviter de faire tant de maux; qu'enfin la miséricorde de Dieu le délivra de ces tromperies du diable, et qu'il laissa par écrit ce que je viens de rapporter, pour apprendre à d'autres à se garantir de ces folles illusions. Plusieurs aussi se sont persuadés en ce temps d'avoir droit de réformer l'Eglise chrétienne pour la rétablir dans la perfection qu'elle avait en son commencement, et encore plus grande : mais il ne faut point de meilleure preuve qu'ils étaient trompés que ce qu'ils n'y ont pas réussi ; et il aurait beaucoup mieux valu pour eux d'avoir travaillé à se réformer eux-mêmes, comme ils l'auraient pu avec la grâce de Dieu, que d'oublier leurs propres défauts pour se mêler par un esprit d'orgueil d'une chose si importante et dans laquelle Dieu ne voulait pas se servir d'eux. D'autres ont voulu chercher de nouvelles voies pour s'approcher de Dieu, qui leur paraissaient plus courtes, et se sont imaginé que, pourvu qu'ils s'abandonnassent entièrement à lui, il les conduirait par son Saint-Esprit et qu'ils n'auraient aucun sentiment qui ne vînt de lui. Cette folle tromperie allait jusqu'à un tel point, qu'ils n'auraient pas voulu faire un pas pour s'employer à une bonne œuvre, quelque excellente qu'elle fût, à moins que d'en avoir un mouvement intérieur. Et encore que les choses auxquelles ces prétendus mouvements les portaient fussent contraires aux commandements de Dieu, ils ne laissaient pas de les faire, parce qu'ils étaient si persuadés qu'elles venaient de lui et que le Saint-Esprit les mettait dans cette liberté, qu'ils se croyaient affranchis de l'observation de ses commandements, à cause, disaient-ils, qu'ils aimaient Dieu si véritablement, qu'encore qu'ils contrevinssent à ses lois, ils ne laissaient pas de l'aimer, ne considérant pas que Jésus-Christ a dit tout le contraire par ces paroles sorties de sa propre bouche : *Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi; celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles* (*Joan.*, XIV, 21). Il paraît par ce passage que celui qui ne garde point les commandements de Dieu ne l'aime point, parce, comme dit saint Augustin, que *ce n'est pas aimer son roi que de ne lui point obéir.* Et quant à ce que saint Paul dit : Que *la loi n'est pas pour les justes, mais pour les méchants* (*I Tim.*, I, 9), et que, *où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté* (*II Cor.*, III, 17), il ne s'ensuit pas de là que le Saint-Esprit affranchisse quelqu'un, quelque juste qu'il soit, de l'observation des commandements de Dieu et de son Eglise, ni de ceux de ses supérieurs, puisqu'au contraire, plus Dieu communique son Esprit à quelqu'un, et plus cette personne l'aime, et que son amour croissant, le désir d'observer ses commandements et ceux de son Eglise croît aussi. Ainsi, comme cet Esprit-Saint est tout-puissant lorsqu'il se répand avec abondance dans une âme, il lui fait aimer le bien avec tant de vérité et d'ardeur, qu'au lieu de trouver de la peine à obéir aux commandements de Dieu, ils lui paraissent si faciles et si agréables, qu'elle dit, avec David : *Que vos oracles, Seigneur, me sont doux ! Certes, ils le sont plus à mon âme que le miel ne l'est à ma bouche* (*Psal.* CXVIII, 103). Car, comme le Saint-Esprit rend la volonté de l'homme conforme à celle de Dieu, en faisant qu'il n'est qu'un même Esprit avec lui, l'observation de ses commandements ne saurait lui être que très-agréable, puisque chacun prend plaisir à faire ce qu'il aime. Tellement que si la loi de Dieu se perdait, elle se trouverait écrite dans le cœur de ces personnes,

selon ces paroles de David : *La loi de Dieu est dans le cœur du juste* (*Ps.* XXXVI, 33) ; c'est-à-dire dans sa volonté : et Dieu lui avait dit lui-même auparavant par un prophète : *J'écrirai ma loi dans leurs cœurs.* Ainsi, quand on ne nous menacerait point des peines de l'enfer, que l'on ne nous promettrait point les félicités du paradis, et qu'il n'y aurait point de commandement que nous fussions obligés d'observer, les justes ne laisseraient pas d'agir comme ils font par le désir de plaire à Dieu. Car comme le Saint-Esprit rend l'homme tel envers Dieu qu'un fils l'est envers son père par sa naissance, puisque c'est par la grâce qu'il répand dans nos cœurs que Dieu nous adopte pour ses enfants, nous devons servir Dieu avec ce respect et cet amour qu'un excellent fils sert son père. Par ce moyen on a de l'horreur du péché : une ferme espérance bannit la tristesse et la crainte autant que cela se peut dans notre exil en ce monde ; et l'on est prêt à souffrir les travaux, non-seulement avec patience, mais avec joie. C'est là ce qui a donné sujet de dire ce que nous venons de rapporter de l'Ecriture : Que *le juste est dans la liberté, et qu'il n'y a point de loi pour lui* ; et c'est en cette sorte que la loi qui ordonne à une mère d'avoir un extrême soin de son enfant n'a garde de lui être pénible lorsqu'elle l'aime beaucoup : elle s'élève même au-dessus de la loi et des soins auxquels elle l'engage ; elle agit sans aucune contrainte, et n'a point besoin de l'autorité de la loi pour faire ce qu'elle lui commande, parce que son amour le lui fait faire, et elle fait même beaucoup de choses à quoi elle n'est point obligée, à cause que les effets de son amour vont beaucoup plus loin que l'obligation qu'impose la loi. Et c'est ainsi que doivent s'entendre ces paroles de saint Paul : *Si vous êtes poussés par l'esprit, vous n'êtes point sous la loi* (*Gal.*, V, 18), parce qu'ayant de l'horreur pour le péché, de l'amour pour la loi, et du plaisir à souffrir, qui sont des sentiments que le Saint-Esprit inspire, la loi, comme je l'ai dit, ne saurait nous paraître rude. Mais on n'a pas plutôt violé les commandements de Dieu et de l'Eglise, que le Saint-Esprit se retire de l'âme, et que le péché entre en sa place, selon qu'il est écrit : *Le Saint-Esprit se sépare des pensées criminelles.* Ainsi, comme l'âme n'est plus conduite par cet Esprit-Saint, elle ne peut éviter d'être accablée sous la pesanteur des peines dont ceux qui ne l'aiment pas sont menacés, de se trouver faible à souffrir les travaux, et d'être sujette à faire des chutes. On ne peut donc, après avoir péché contre les commandements de Dieu et de l'Eglise, avoir ni amour pour lui, ni justice, ni liberté, puisqu'il a déclaré que *celui qui commet le péché devient esclave du péché*, et que de même qu'il ne peut y avoir d'alliance entre la lumière et les ténèbres, il ne peut aussi y en avoir entre Dieu et le péché.

CHAPITRE LI.

Combien le désir d'avoir des révélations ou des sentiments extraordinaires est périlleux, et ce que l'on doit faire pour éviter de telles illusions.

Après vous avoir rapporté, ma fille, des exemples de tant de gens qui sont tombés dans ces dangereuses illusions qui leur ont fait prendre leurs sentiments pour des inspirations de Dieu, je vous prie d'en profiter en n'ayant aucun désir de ces choses singulières et surnaturelles, parce que ce serait une marque d'orgueil et d'une curiosité très-périlleuse. Saint Augustin avait éprouvé cette tentation, et voici de quelle sorte il en parle : *De quels artifices, Seigneur, le démon ne s'est-il point servi pour me porter à vous demander quelque miracle? Mais je vous conjure, mon Dieu, au nom de Jésus-Christ, mon roi, et de la céleste Jérusalem qui est toute pure et toute chaste, que comme vous m'avez empêché de consentir à cette tentation, vous me continuiez toujours la même grâce.*

Saint Bonaventure dit que plusieurs sont tombés en de grandes erreurs et de grandes extravagances pour punition d'avoir désiré de semblables grâces extraordinaires, que l'on doit autant appréhender que souhaiter. C'est pourquoi, ma fille, si elles vous arrivent sans que vous les ayez recherchées, craignez et n'y ajoutez point de foi, mais priez aussitôt Notre-Seigneur de vous conduire par un autre chemin, et de vous laisser travailler avec crainte à votre salut dans la voie ordinaire de ceux qui le servent.

Vous devez principalement en user ainsi lorsque la révélation ou l'instinct vous porte à reprendre quelqu'un ou à lui donner quelque avis secret, et particulièrement si c'est à un prélat ou à un prêtre, ou à quelque autre personne semblable pour qui vous devez avoir beaucoup de respect. N'oubliez aucun effort pour éloigner toutes ces choses de votre esprit. Dites comme Moïse : *Faites, s'il vous plaît, Seigneur, ce commandement à quelque autre;* et comme Jérémie : *Seigneur, je suis jeune et ne sais pas encore parler* (*Jerem.*, II); ce qui montre combien ces grands saints appréhendaient d'être envoyés de Dieu pour reprendre les autres. Ne craignez donc point que cette humble résistance que vous ferez soit désagréable à Dieu, ni qu'elle le fasse s'éloigner de vous si la révélation est de lui ; au contraire, il se rapprochera davantage et vous en fera connaître la vérité. Car comment celui qui donne sa grâce aux humbles la retirerait-il de vous pour avoir fait une action d'humilité ? Que si la révélation est de Dieu, cette humilité sera comme la pierre dont David tua Goliath, et mettra le démon en fuite. C'est ce qui arriva à un Père des déserts. Le démon lui étant apparu sous la figure de Jésus-Christ crucifié, non-seulement il ne voulut ni le regarder ni l'adorer ; mais il ferma les yeux et dit : Je ne désire point de voir Jésus-Christ en ce monde, mais seulement dans le ciel. Et aussitôt cet ange de ténèbres disparut. Un autre de ces saints Pères répondit à cet esprit de mensonge, qui voulait lui faire croire qu'il était un ange envoyé vers lui de la part de Dieu : Je ne suis pas digne que Dieu m'envoie des anges et n'en ai point de besoin ; ainsi je n'ai garde de croire que Dieu vous envoie vers moi, ni ne veux point vous écouter. Et cette humilité confondit l'orgueil de cet ennemi de notre salut.

Voilà de quelle sorte l'humilité et le renoncement sincère au désir d'être favorisé de ces grâces extraordinaires a, par l'assistance de Dieu, garanti plusieurs personnes des piéges qui leur ont été tendus par le diable, et qu'ils ont éprouvé ce que dit David : *Le Seigneur garde les humbles, et il m'a sauvé* (*Psal.* XII). Au contraire, lorsque l'on a de la complaisance en quelque fausse révélation ou pensée inspirée par le démon, Dieu permet par un juste jugement qu'elle prenne racine dans le cœur et s'y fortifie, parce, comme dit saint Augustin et que je l'ai rapporté ailleurs, celui qui est orgueilleux mérite d'être trompé. Gardez-vous donc bien, ma fille, de vous laisser aller à cette complaisance, ni d'avoir bonne opinion de vous-même à cause de ces révélations, et demeurez ferme dans l'humilité et dans une sainte crainte, comme si Dieu ne vous avait point favorisée de ces sortes de grâces. Que si, après en avoir usé en cette manière, ces révélations continuent, rendez-en compte à quelqu'un capable de vous conseiller ce que vous devez faire; mais il vaudrait encore mieux lui en parler aussitôt qu'elles vous arrivent, prier, jeûner et faire de bonnes œuvres pour demander à Dieu de l'éclairer, afin qu'il puisse vous bien conseiller dans une affaire qui n'est pas moins difficile qu'importante. Car si d'un côté nous prenions pour une illusion du démon une révélation de Dieu, nous blasphémerions comme ces misérables pharisiens qui attribuaient au démon les miracles de Jésus-Christ. Et si, au contraire, nous considérions comme des révélations de Dieu les illusions du démon, quel plus grand mal nous pour-

rait-il arriver que de prendre les ténèbres pour la lumière, le mensonge pour la vérité, et, ce que l'on ne peut dire sans horreur, le démon pour Dieu? Il n'y a personne qui ne voie combien il importe de ne se pas tromper dans une chose de si grande conséquence : mais autant qu'il est facile d'en connaître le péril, autant il est difficile de l'éviter par l'éclaircissement de la vérité. Ainsi, comme le don de prophétie, ou de faire des miracles, ou autres semblables grâces n'est pas donné à tous, mais seulement à ceux qu'il plaît au Saint-Esprit d'en favoriser, il n'y a point d'homme, quelque capable qu'il soit, qui puisse juger avec certitude de ce qui procède de Dieu ou du démon, à moins que ce fût une chose évidemment contraire à l'Ecriture sainte et à la foi de l'Eglise. Mais en cela, la lumière du Saint-Esprit, qui est ce que l'Ecriture nomme le discernement des esprits, est toujours nécessaire à cause que c'est par cette lumière et par cette divine inspiration que celui qui la reçoit juge sans se tromper de quel côté est la vérité ou le mensonge. Que s'il s'agit d'une chose importante, il faut s'en rapporter à l'évêque et s'en tenir à ce qu'il décidera.

CHAPITRE LII.

Des marques par lesquelles on peut discerner les véritables révélations d'avec les fausses.

Outre ce que j'ai déjà dit, vous devez, ma chère fille, considérer quel avantage et quelle édification votre âme aura reçue de ces révélations et autres choses extraordinaires. Ce que je ne dis pas afin que vous vous arrêtiez à ces marques ou autres semblables, pour vous rendre juge de ce qui se passe en vous ; mais afin que sur le rapport que vous en ferez à celui de qui vous prendrez conseil, il puisse d'autant plus sûrement vous le donner selon la vérité, qu'il en sera plus particulièrement instruit.

Considérez ensuite si ces révélations, ou choses semblables, vous ont servi pour remédier à quelque besoin spirituel, ou ont apporté quelque autre utilité à votre âme. Car, si un homme de piété prend garde à ne point user de paroles inutiles, Dieu parlera-t-il inutilement, lui qui a dit par la bouche d'Isaïe : *Je suis le Seigneur, je vous instruirai de ce que vous avez besoin de savoir, et vous conduirai dans le chemin par lequel vous devez marcher* (*Isa.*, XLVIII). Ainsi, lorsque vous verrez qu'il n'y a rien de solide ni utile dans ces révélations ou visions, considérez-les comme venant du démon qui ne cherche qu'à vous tromper lorsqu'il ne peut faire pis, et à vous faire perdre le temps et à ceux à qui vous les raconterez.

La principale chose que vous devez observer en ce qui se passe dans votre âme dans ces rencontres est si elles vous rendent plus humble qu'auparavant. Car l'humilité est ce qui donne le poids à la monnaie spirituelle et la distingue de celle qui est légère, ce qui a fait dire à saint Grégoire que *l'humilité est la marque évidente des élus, comme l'orgueil l'est des réprouvés*. Remarquez donc en quel état vous vous trouverez alors ; si vous êtes plus humble qu'auparavant, si vous avez plus de confusion de vos fautes, si vous avez un plus grand respect pour Dieu ; si vous tremblez dans la vue de son infinie grandeur, si vous ne désirez point de raconter ce qui vous est arrivé, si vous ne vous en occupez point trop, mais désirez plutôt de l'oublier afin de ne vous en croire pas meilleure : si, quand le souvenir vous en revient, vous vous en humiliez davantage, si vous admirez l'extrême bonté de Dieu de daigner faire tant de faveurs à une vile créature, si vous vous sentez être dans une plus grande tranquillité d'esprit qu'auparavant et dans une plus claire connaissance de votre néant et de votre bassesse. Ces marques pourront en quelque sorte vous faire juger que ces révélations ou autres choses semblables viennent de Dieu, puisque leurs effets

seront conformes à ce que l'Église nous enseigne, que l'on doit d'autant plus s'abaisser devant Dieu, que l'on en reçoit plus de faveurs, et lui donner toute la gloire de ce que l'on a de bon, comme étant la source éternelle de tout le bien. Ce qui a fait dire à saint Grégoire : *Lorsque la vérité et l'humilité se trouvent jointes dans une âme, on ne peut douter qu'elle ne soit remplie du Saint-Esprit.* Mais quand c'est une illusion du démon, c'est tout le contraire. Car, au commencement ou à la fin de la révélation, on sent un désir de raconter ce qui s'est passé, une estime de soi-même et une opinion que Dieu veut faire en nous et par nous de grandes choses; on ne pense point aux fautes que l'on commet, et l'on ne désire point d'en être repris; on prend plaisir à se ressouvenir de la grâce que l'on croit avoir reçue, à en parler; et l'on voudrait que les autres en parlassent. Lorsque vous vous trouverez en cet état, vous pourrez croire hardiment que c'est une illusion du démon, et, soit que vous répandiez des larmes, ou que vous vous trouviez consolée, ou que vous ayez de grandes lumières des choses de Dieu, et quand même vous seriez ravie jusqu'au troisième ciel, si vous ne vous trouvez être dans une profonde humilité, défiez-vous de toutes ces faveurs apparentes et rejetez-les, puisque plus elles vous paraîtraient grandes, et plus vous courriez fortune de faire de grandes chutes. Priez Dieu de vous faire la grâce de vous bien connaître, de vous humilier et surtout de ne vous accorder que ce qui est conforme à sa volonté. Car, sans cela, tout le reste, quelque valeur qu'il paraisse avoir, au lieu d'être de l'or, n'est que du cuivre, et ce qui semble être de pure farine n'est que du son, parce que l'orgueil est si dangereux, qu'il ravit à l'âme ce qu'elle a de grâce, ou que s'il lui en reste quelqu'une, elle est si falsifiée, qu'elle ne peut être agréable à Dieu, et donne sujet à faire encore de plus grandes chutes. Vous savez que lorsque Jésus-Christ apparut à ses apôtres, le jour de son ascension dans le ciel, il commença par leur reprocher leur incrédulité, et puis leur commanda d'aller prêcher son Evangile par tout le monde, avec pouvoir de faire des prodiges et des miracles, pour nous apprendre que lorsqu'il destine des personnes à de grandes choses, il commence par leur faire connaître leur néant, afin que quand la grandeur de leurs actions les élève, ils demeurent si persuadés de leur bassesse, qu'ils ne puissent les attribuer à leurs propres forces. Pour conclusion de tout ce que je viens de dire, remarquez bien les effets que ces révélations et autres consolations spirituelles produiront en vous, non pas pour en juger, mais pour en informer celui à qui vous demanderez conseil de la manière dont vous devrez vous y conduire.

CHAPITRE LIII.

De l'orgueil secret dans lequel tombent plusieurs de ceux qui marchent dans la voie de la perfection, et qui les met en grand danger d'être trompés par les illusions du démon.

Je dois vous avertir, ma chère fille, qu'il se trouve plusieurs personnes qui, encore qu'ils sentent quelle est leur bassesse, qu'ils reconnaissent qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, qu'il leur semble qu'ils attribuent à Dieu seul toute la gloire de ce qu'ils font de bien, et qu'il paraisse en eux plusieurs autres marques d'humilité, ils sont néanmoins d'autant plus remplis d'orgueil secret, qu'ils se croient en être plus exempts. Cela vient de ce qu'encore qu'il soit vrai qu'ils ne s'attribuent pas le bien qui est en eux, ils le croient beaucoup plus grand qu'il n'est en effet, et pensent ainsi avoir reçu de Dieu une si grande lumière, qu'elle les rend plus capables de se conduire que nul autre ne le pourrait faire, et même de conduire les autres. Ils sont si amoureux de leur propre sens, qu'il leur arrive quelquefois de tenir peu de compte de ce que les

saints des siècles passés ont écrit, et des sentiments des serviteurs de Dieu qui vivent encore. Ils se vantent d'avoir l'esprit de Jésus-Christ, d'être conduits par lui, et ainsi de n'avoir besoin du conseil d'aucun homme, parce que les grâces qu'ils reçoivent de Dieu, dans l'oraison, leur suffisent pour ne pouvoir être trompés. *Ils pensent*, dit saint Bernard, *que le soleil ne luit que pour eux*. Ils n'ont pas moins de mépris pour les plus sages que Goliath en avait pour les Hébreux. Ils n'approuvent que ce qu'ils font. Ils ne peuvent souffrir qu'on les contredise. Ils veulent partout être les maîtres, que tout le monde les croie et ne croire personne. Ils appellent tiédeur et crainte la sage discrétion que donne l'expérience, et nomment liberté de l'esprit et force de Dieu des faveurs déréglées, des nouveautés singulières et des extravagances qui renversent les véritables règles de la piété. On les entend dire presque à tous les moments : l'Esprit de Dieu m'inspire cela, et autres semblables paroles. Et, quand ils allèguent l'Ecriture sainte, au lieu de l'expliquer selon le sens de l'Eglise et des saints, ils l'interprètent à leur fantaisie, dans la créance qu'ils n'ont pas moins de lumière qu'en avaient ces grandes lumières de l'Eglise, et que Dieu les destine même à faire de plus grandes choses qu'ils n'en ont fait. Ainsi, par une présomption abominable, ils sont eux-mêmes leur idole, ils s'adorent eux-mêmes et s'établissent, par leur propre autorité, au-dessus de tous les autres. Leur aveuglement est si déplorable, qu'étant extrêmement orgueilleux, ils se persuadent d'être parfaitement humbles ; que croyant que Dieu habite en eux, ils sont très-éloignés de lui, et que ce qu'ils s'imaginent être une grande lumière n'est que d'épaisses ténèbres. Gerson dit, en parlant de ces personnes : Il y en a qui prennent plaisir à se conduire eux-mêmes selon leur fantaisie, qui est un dangereux guide ; ils jeûnent beaucoup plus qu'ils ne devraient, ils affaiblissent leur cerveau par des veilles et des larmes excessives ; ils ne veulent prendre conseil de personne, ni même de ceux qui sont les plus instruits de la loi de Dieu, et quand on veut leur en donner, ils ne l'écoutent pas ou ils le méprisent, parce qu'ils pensent savoir mieux que nuls autres ce qu'ils doivent faire. Sur quoi je ne crains point de dire qu'ils tomberont bientôt dans des illusions du démon, puisque leur présomption les rend si aveugles, qu'elle leur est une pierre d'achoppement. Ainsi quelques révélations extraordinaires qu'ils puissent alleguer, on doit les tenir pour suspectes.

CHAPITRE LIV.

Suite du chapitre précédent, où il explique plus particulièrement l'erreur de ceux dont il a parlé, enseigne la manière dont on doit recevoir les conseils d'autrui, et montre combien il est dangereux de ne suivre que son propre jugement.

Vous devez savoir, ma chère fille, que quelques-uns de ceux dont je viens de parler, sont des personnes sans lettres et ennemis de ceux qui sont savants. Que s'il se rencontre qu'ils sachent un peu de latin, jusqu'à pouvoir entendre le Nouveau Testament, cela suffit pour faire qu'ils ne croient qu'eux-mêmes en pensant croire ce que Dieu a dit. Ils s'embarrassent de telle sorte dans quelques petits versets mal entendus et sont si opiniâtres et si incapables d'instruction, qu'il vaudrait mieux, comme dit l'Ecriture, rencontrer une ourse à qui l'on aurait dérobé ses petits, que l'un de ces ignorants, si présomptueux dans leur ignorance. Ils ont sans cesse dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de saint Paul : *La science enfle, et la charité édifie* (I *Cor.*, VIII, 1), et ils croient avec cela avoir droit de mépriser les savants comme étant superbes, et de s'estimer eux-mêmes comme étant charitables. Mais ils ne voient pas qu'au contraire ce sont eux qui sont enflés d'un orgueil qui regarde la sainteté, et est aussi beaucoup plus dangereux que celui qui ne regarde que la science, parce qu'il procède d'une cause beau-

coup plus noble et plus élevée, et qu'encore que la piété et la science ne puissent, par elles-mêmes, rien produire de mauvais, ils en prennent sujet de s'enfler de vanité. Ils ont donc grand tort de mépriser les savants. Car, puisque la science ne les empêche pas d'être humbles et saints, mais, au contraire, peut les y servir, c'est une grande présomption et un grand tort qu'on leur fait de se persuader qu'ils ne le sont pas, et quand cela serait, ne doit-on pas se souvenir de ce qu'a dit Jésus-Christ : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous ordonnent, mais ne faites pas ce qu'ils font* (*Matth.*, XIII). Ceux-ci font tout le contraire. Car ils n'embrassent pas la bonne doctrine que les sages leur enseignent, et font le mal qu'ils leur reprochent, lorsqu'ils les accusent d'être superbes, puisqu'ils les méprisent et renversent ainsi tout ordre divin et humain qui veut que les moins sages se laissent conduire par les plus sages, en quoi cet ordre n'a rien d'opposé à ce que dit saint Jean, que *l'onction de la grâce de Dieu enseigne toutes choses* (*Joan.*, II), parce qu'il entend, en parlant ainsi, que la grâce et la lumière de Dieu instruisent quelquefois intérieurement par elles-mêmes, une personne de ce qu'elle doit faire ; mais elle veut d'autres fois que l'on ait recours au conseil de celui à qui on doit le demander, ce qui montre qu'il est vrai qu'elles nous instruisent de toutes choses, mais que ce n'est pas toujours seulement par elles-mêmes. Sur quoi saint Augustin dit : *Fuyons les superbes et périlleuses tentations, et souvenons-nous qu'encore qu'une voix venue du ciel se fût fait entendre à saint Paul, il ne laissa pas d'être envoyé à Ananie pour l'instruire et le baptiser, et que la même chose arriva au centenier Corneille qui fut instruit et baptisé par saint Pierre* (*Act.*, IX). Nous serions bien malheureux, si Dieu ne nous parlait point par l'entremise des hommes. Car ce que saint Paul dit que *le temple de Dieu est saint et que nous sommes ce temple* (I *Cor.*, III), serait-il vrai si Dieu ne se faisait point entendre dans ce temple, et qu'il fût besoin qu'il nous parlât toujours du ciel par le ministère des anges pour nous apprendre ce que nous devons faire ? Et comment la charité pourrait-elle se communiquer, si les hommes n'étaient instruits par les hommes ? Saint Philippe fut envoyé à l'eunuque de la reine d'Ethiopie (*Act.*, VIII, 27), et Moïse suivit le conseil que lui donna Jéthro, son beau-père. Saint Augustin rapporte ces deux exemples et saint Jean Climaque dit, que *celui qui ne se conduit que par lui-même n'a point besoin de démon pour le tenter, parce qu'il est lui-même son démon.* Saint Jérôme dit aussi : *Je n'ai pas voulu m'en croire parce que notre propre sentiment est un mauvais conseiller.* Saint Vincent conseille à celui qui veut être spirituel de chercher un bon directeur, et, s'il en peut trouver un, de le croire ; à quoi il ajoute que si son orgueil l'en empêche, Dieu ne se communiquera jamais à lui. Saint Bernard et saint Bonaventure conseillent aussi la même chose. Et l'Ecriture sainte est toute pleine de ces mêmes avis. En voici quelques-uns : *Malheur à vous qui croyez être sages et prudents* (*Isa.*, V). Et ailleurs : *Il y a de la folie à se croire sage* (*Prov.*, XXVI, 12). Saint Paul dit : *Gardez-vous bien de vous croire sage.* Salomon donne aussi cet avis : *Quelque sages que soient les avis que vous donnerez à l'imprudent, il ne les écoutera pas, s'ils sont contraires à son sentiment* (*Eccl.*, VI). Et ensuite : *Si vous écoutez avec attention, on vous instruira; et si vous prenez plaisir à être instruit, vous serez sage.*

Je serais trop long si je voulais rapporter tous les autres endroits de l'Ecriture qui confirment la même chose. Je me contenterai de dire que les instructions qu'elle nous donne, les sentiments des saints, leurs exemples et l'expérience, nous disent tous d'une voix que nous ne devons point nous appuyer sur notre prudence, mais suivre le conseil des

sages. Car autrement qu'y aurait-il de plus désordonné que l'Église de Dieu, s'il était permis à chacun de suivre son sentiment? Comment l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit d'humilité, de paix et d'union, pourrait-il porter quelqu'un à être d'une opinion contraire à celle de tant d'autres qui sont conduits par le Saint Esprit? Et comment un homme pourrait-il, par l'inspiration de ce même esprit, avoir une telle estime de soi-même que de se persuader qu'il n'y eût personne dans toute l'Église qui fût capable de juger s'il se trompe ou s'il ne se trompe pas? Car, comme dit saint Augustin, rien ne pourrait empêcher cet homme de se soumettre au jugement des autres que parce que sa présomption irait jusqu'à s'imaginer que nul autre n'est si capable que lui. Et quand même il serait arrivé jusqu'à un tel orgueil, ne devrait-il pas penser que comme il se peut faire que celui qui a moins de capacité qu'un autre ne laisse pas de pouvoir avoir le don de prophétie, de guérir les maladies, et autres semblables dons qu'un autre n'a pas, il se peut faire aussi que celui sur qui il a ces avantages, le surpasse en ce qu'il a le don de conseil et de discernement des esprits, lequel il n'a pas? Ainsi, puisque l'humilité et la paix sont si agréables à Dieu, il n'y a point de sujet de craindre que si les sentiments que l'on a viennent de lui, on les perde en se soumettant par son amour à l'avis des autres; au contraire, c'est le moyen de s'y affermir davantage, au lieu que refuser de prendre conseil est une preuve que ces sentiments ne viennent pas de Dieu, puis, comme dit saint Jacques, que *l'une des marques de la sagesse qu'il nous inspire est qu'elle est docile* (*Jac.*, III). Sur quoi saint Augustin dit que ces sentiments présomptueux sont très-dangereux, parce qu'encore que l'orgueil et la désobéissance de la volonté, qui font que l'on ne veut pas se soumettre à celle d'autrui, soient périlleux, l'orgueil de l'entendement, qui consiste à ne vouloir croire que soi-même, est encore beaucoup plus périlleux. Car celui qui n'est orgueilleux que dans la volonté se soumet quelquefois à l'avis d'autrui, à cause qu'il le trouve meilleur que le sien. Mais rien n'est capable de faire changer d'opinion à celui qui est persuadé que nulle autre n'est si bonne que la sienne, et comment donc se soumettra-t-il à celle qu'il n'approuve pas, si l'entendement, qui est l'œil de l'âme et qui doit lui faire voir son orgueil afin d'y rémédier, est lui-même aveugle? S'il est infecté de ce dangereux poison, quel moyen de le guérir? Si la lumière se trouve changée en ténèbres, et si la règle, au lieu d'être droite, devient courbe, quelles en seront les suites? Que si les maux qui procèdent de cette source empoisonnée de l'orgueil causent de si grands troubles dans le monde, par l'opiniâtreté avec laquelle il porte chacun à défendre son opinion, quel moyen de vivre en paix, et quelle horreur ne doit-on point en avoir, lorsque l'on considère que de bons chrétiens sont devenus par lui de pernicieux hérétiques? Car ils ne l'ont été et ne continuent de l'être que pour avoir suivi et suivre plutôt leurs propres sentiments que ceux de l'Église. Ils se sont imaginé que ces grands saints qui les ont précédés étaient dans l'erreur, et qu'au contraire ce qui se passait en eux-mêmes venant de Dieu, ils n'auraient pu manquer à l'embrasser sans préférer des hommes à lui. Mais il a paru clairement que ce qu'ils croyaient venir de l'esprit de vérité venait de l'esprit de mensonge qui, ne les ayant pu vaincre d'une autre manière, s'est transformé en ange de lumière, et sous prétexte de leur enseigner la vérité, leur a ravi la vie de l'âme en les empêchant de se soumettre aux sentiments d'autrui.

Nous devons donc extrêmement éviter de suivre notre propre sens et choisir une personne pour nous conduire, à qui nous nous assujettissions dans la vue de Dieu.

CHAPITRE LV.

Que nous devons extrêmement éviter de suivre notre propre sentiment, et choisir quelqu'un à qui nous nous assujettissions dans la vue de Dieu. Quelle doit être cette personne et de quelle sorte nous devrons nous conduire à son égard.

L'expérience que j'ai faite des choses dont je vous ai parlé, et l'appréhension qu'elle me donne, m'obligent, ma chère fille, à vous avertir que comme vous devez être ennemie de votre propre volonté, vous le devez être encore beaucoup davantage de votre propre jugement et de désirer qu'on le suive, puisque je vous ai fait voir les maux qu'il produit. Résolvez-vous donc de lui faire la guerre tant extérieurement qu'intérieurement, et même en des choses légères. Car n'y ayant presque rien qui trouble tant le repos dans lequel Jésus-Christ veut trouver votre âme pour se communiquer à elle, il vous est beaucoup plus avantageux de ne pas réussir dans ce que vous désirez, que de perdre cette tranquillité dont vous avez besoin pour traiter avec lui. Mais cela se doit entendre si vous n'êtes point obligée à prendre soin de la conduite de la maison, ce qu'il faudrait bien examiner devant Dieu et avec bon conseil, selon la qualité de la chose. Car vous savez que ceux qui se veulent engager dans une grande entreprise commencent par éprouver leurs forces avant que d'en venir à l'exécution, et il est certain que lorsqu'on s'est accoutumé dans de petites choses à croire son propre sentiment, on a bien de la peine à ne le suivre pas dans les grandes. Au contraire, quand on s'accoutume dans ces petites choses à se défier de ses propres lumières, on se soumet facilement à la volonté de Dieu, à l'avis de ses supérieurs et à ne vouloir juger de personne. C'est pourquoi, ainsi que je l'ai dit, comme vous pouvez dans ces petites choses renoncer à votre propre sentiment pour suivre celui d'un autre sans beaucoup examiner de qui il vient, vous devez de même, en ce qui regarde votre conscience, vous défier de vous. Je ne prétends pas néanmoins que vous vous confiiez indifféremment à qui que ce soit; mais il faut que vous choisissiez pour guide et pour directeur un homme savant et expérimenté dans les choses de Dieu. Car la science ne suffit pas, elle doit être accompagnée de l'expérience pour savoir de quelle sorte on se doit conduire dans la prospérité, l'adversité, la tentation et les autres choses qui arrivent à ceux qui embrassent la vie spirituelle. Ils ont besoin, comme dit Gerson, d'avoir recours à des personnes intelligentes dans la conduite des âmes; et il arrive souvent à ceux qui ne sont que savants, ce qui arriva aux apôtres lorsque étant la nuit sur mer, durant une tempête, et que Jésus-Christ vint à eux, ils crurent que c'était un fantôme, prenant ainsi pour une illusion une véritable faveur qu'il leur faisait. Car quelques-unes de ces personnes ont de même des craintes excessives qui font qu'ils se défient de tout, et que manquant de l'expérience et de la lumière nécessaires pour discerner ce qui vient de Dieu, ils en parlent sans connaissance et peuvent à peine croire qu'il se passe dans l'esprit et le cœur des autres des choses plus élevées que ce qu'ils ressentent dans eux-mêmes.

Il y en a d'autres qui, bien qu'exercés dans la dévotion, se laissent si facilement aller à l'estime de ces sentiments spirituels, qu'ils admirent ce qu'on leur en rapporte, et considèrent comme plus saints et plus parfaits que les autres, ceux qui en ont davantage, comme s'il n'y avait jamais en cela rien à appréhender. Mais à cause qu'il peut y avoir beaucoup à craindre, ils tombent dans l'erreur par ignorance et y font tomber ceux qu'ils conduisent, parce qu'ils ne sont pas assez instruits des artifices du démon, et ainsi ne sont pas de meilleurs directeurs que ceux dont je viens de parler.

Il y en a, au contraire, quelques-uns si judicieux et qui savent si bien que la véritable sainteté, au lieu de dépendre de semblables choses, ne consiste qu'à accomplir la volonté de Dieu, et qui ont une si grande expérience de ce qui se passe dans les âmes, qu'ils doutent où il y en a sujet, et s'informent si particulièrement de la manière dont ces choses arrivent, qu'ils en connaissent la vérité. C'est à ceux-là, ma fille, que vous pouvez vous confier, quoiqu'ils ne soient pas fort savants, puisque leur expérience suffit pour bien conseiller ceux qui veillent avec attention sur eux-mêmes. Ainsi, comme cela vous importe de tout, demandez instamment à Notre-Seigneur de vous donner un de ces sages directeurs. Que s'il vous accorde cette grâce, confiez-vous en lui, sans rien craindre, et ne lui cachez rien de tout ce que vous ferez de bien ou de mal, afin qu'il puisse, par ses avis, vous fortifier dans l'un et vous corriger de l'autre. Ne faites rien d'important sans son conseil, et assurez-vous que Dieu, à qui l'obéissance est si agréable, lui mettra dans l'esprit et dans le cœur les sentiments nécessaires pour vous bien conduire. Par ce moyen, vous éviterez de tomber dans deux très-grandes fautes : l'une, de ceux qui disent qu'ils n'ont pas besoin du conseil des hommes parce que Dieu lui-même les conduit et que cela leur doit suffire; l'autre, de ceux qui, suivant entièrement l'avis des hommes en tant qu'hommes, tombent dans la malédiction prononcée par un prophète : *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme* (*Jerem.*, XVII). Vous vous garantirez du premier de ces deux dangers en vous assujettissant à un homme, et vous éviterez le second en ne vous confiant ni en sa science, ni en sa sagesse, mais seulement en Dieu qui vous instruira par son moyen de ce que vous aurez à faire. Tenez pour certain qu'il n'y a point de chemin plus assuré pour se conformer à la volonté de Dieu que cette humble obéissance si recommandée et si pratiquée par tous les saints, comme les vies des saints Pères des déserts nous en rendent témoignage; car c'était entre les jeunes solitaires une marque de tendre à la perfection que d'être fort obéissants à leurs anciens, et entre tant de choses louables qui se pratiquent dans les ordres religieux, nulle autre, à mon avis, ne l'est davantage que de vivre tous ensemble sous la conduite d'un supérieur à qui ils obéissent tant dans le spirituel que le temporel, parce que la confiance qu'ils ont en lui et le plaisir avec lequel il s'y soumettent les fait vivre dans un grand repos.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

CHAPITRE LVI.

Il commence à expliquer la seconde partie des versets qu'il a pris pour sujet de ce Traité ; dit qu'il faut se détacher de la vue des créatures pour rentrer dans soi-même afin de mieux connaître Dieu.

Si vous avez bien compris, ma chère fille, ce que je vous ai dit de la nécessité qu'il y a, pour se rendre agréable à Dieu, de bien entendre sa parole, écoutez maintenant les mots suivants de ce verset : *Ouvrez les yeux*. Car il ne suffit pas d'être attentif à la voix de Dieu qui frappe nos oreilles, et à ses inspirations qui touchent notre cœur, il faut aussi avoir les yeux ouverts pour remarquer que Jésus-Christ ne reprend pas moins ceux que leur aveuglement empêche de voir la lumière, que les sourds qui n'entendent point la vérité. Mais ne croyez pas que ce que ces paroles vous avertissent de regarder soit pour voir les vanités du monde qui ne feraient que vous aveugler en troublant la vue de votre âme. Car nos yeux ne doivent regarder la terre que dans la pensée qu'ils retourneront en terre, et le ciel que dans le désir d'y arriver un jour, selon ces paroles de David : *Je regarde la terre qui est l'ouvrage de*

vos mains, et les cieux, la lune et les étoiles que vous avez formés (*Ps.* VIII, 4). Que si l'on veut regarder d'autres créatures, on le peut, pourvu que ce soit sans s'y arrêter et passer d'elles à Dieu, selon ces paroles d'un autre psaume : *Seigneur, détournez mes yeux, afin qu'ils ne regardent point la vanité, et faites-moi vivre en me faisant marcher dans votre divine voie.* (*Ps.* CXVIII, 37.) Car, comme ce saint roi savait que pour trop arrêter ses regards sur les choses du monde, on court moins légèrement dans le chemin du ciel, à cause qu'ils diminuent la chaleur de la piété, il a ajouté ces paroles : *Faites-moi vivre*, qui marquent qu'il lui demande de l'entretenir dans cette vigueur de la piété. Car ceux qui sont expérimentés en semblables choses savent que plus nous fermons les yeux du corps aux objets extérieurs, et plus les yeux de notre âme s'ouvrent pour considérer les intérieurs dont la vue leur est si avantageuse et si agréable. C'est ce qu'un chrétien ne doit point avoir de peine à croire, puisque nous savons que quelques philosophes païens se sont crevé les yeux pour pouvoir mieux recueillir leur esprit dans la contemplation ; en quoi nous avons sujet de nous moquer de leur folie, et de profiter en même temps de ce qui les portait à la faire. Ainsi, nous ne saurions trop prendre garde à l'usage que nous ferons de nos yeux, afin d'éviter les maux qui arrivent d'ordinaire de leur donner trop de liberté. Car d'où pensez-vous que soit venue la perte des hommes? Ç'a été sans doute d'un regard trop curieux. Eve arrêtant trop longtemps sa vue sur cet arbre qui nous a été si funeste, son fruit lui parut si beau, et elle le crut si excellent, qu'elle désira d'en manger, en mangea et en fit manger à son mari, ce qui leur causa la mort et à toute leur postérité. On ne saurait sans imprudence trop s'arrêter à regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer. L'exemple de David le fait bien voir. Car pour avoir pris plaisir à regarder une femme qui se baignait, il se trouva obligé durant plusieurs jours et plusieurs nuits d'arroser la terre et tremper son lit de ses larmes. Et puisque ce grand saint dit : *Mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes, parce que les méchants n'ont pas observé vos lois* (*Ps.* CXVIII) ; quel sujet n'avait-il point d'en répandre par la douleur qu'il ressentait de ne les avoir pas lui-même gardées? Il aurait donc beaucoup mieux fait de ne se pas plaire à regarder ce qui lui devait causer tant de douleurs, et étant pécheurs comme nous le sommes, nous ferons beaucoup mieux aussi de ne nous point laisser aller à cette dangereuse curiosité, puisque notre cœur se porte si facilement à aimer ce qui plaît à nos yeux. Mettons donc un voile entre nous et les créatures, afin de ne nous y pas trop attacher, et perdre ainsi la vue de notre Créateur ; et ce voile doit être les saintes pensées que Dieu nous inspire.

Comme l'une des marques les plus certaines que notre cœur est recueilli en Dieu est la mortification dans nos regards, l'une des plus grandes marques de la dissipation de notre esprit est de ne les point retenir.

Le poulx ne fait pas mieux connaître la disposition du corps que l'œil fait juger de celle de l'âme, soit dans le bien, soit dans le mal. Ce qui a fait dire à l'Epoux dans le Cantique comme une grande louange qu'il donne à son Epouse, qu'elle avait des yeux de tourterelle, c'est-à-dire pudiques et chastes, et qui ordinairement sont noirs. Prenons donc bien garde de quelle sorte nous nous servirons de nos yeux si nous ne voulons que le mauvais usage que nous en ferons nous coûte des pleurs.

Que si nous sommes obligés d'agir avec une si grande circonspection en ce qui concerne les choses extérieures, combien le sommes-nous plus dans ce qui regarde l'intérieur, puisque c'est ce qui fait tout le bien ou le mal selon lequel nous serons jugés, et qui fera connaître

si nous aurons été clairvoyants ou aveugles ? Les pharisiens voyaient clairement avec les yeux corporels; mais parce que les yeux de leur âme étaient couverts de ténèbres, Jésus-Christ dit qu'ils étaient aveugles et conducteurs d'aveugles. Le patriarche Isaac et Tobie avaient, au contraire, les yeux de l'âme éclairés d'une si vive lumière, qu'ils souffraient sans peine d'être privés de la lumière du jour, parce que comme saint Anton dit à un solitaire nommé Didime qui était aveugle et fort intelligent dans l'Écriture sainte, qu'il ne devait point s'affliger d'être privé de ces organes que tant d'animaux ont si excellents, puisque les yeux de son âme, qui sont ceux avec lesquels on voit Dieu, étaient si bons. C'est donc, ma chère fille, de ces yeux spirituels et non corporels que vous devez entendre la seconde partie de ce verset qui dit : *Ouvrez les yeux*, si vous désirez de l'accomplir. Les yeux que Dieu vous a donnés pour le voir sont votre entendement : ne les remplissez pas de poudre qui sont les vanités du monde, et ne les laissez pas obscurcir par ces grossières vapeurs qui sont des pensées toutes terrestres; mais ayez soin de les conserver si clairvoyants, qu'ils puissent vous servir dans ce que Dieu désire de vous pour vous rendre bienheureuse. Ne croyez pas que ce soit en vain qu'il vous a délivrée des occupations du monde et des soins que donne le mariage dans lequel il est si difficile, sans une grâce très-particulière, de satisfaire à tous ses devoirs; mais il vous a mise dans cet heureux état, afin que vous soyez tout entière à lui et ne regardiez que lui seul en la manière qu'une honnête femme regarde son mari.

CHAPITRE LVII.

Que nous sommes nous-mêmes la première chose que nous devons regarder : et combien il nous importe de nous connaître.

L'ordre que vous devez tenir, ma chère fille, pour faire un bon usage de vos yeux est de vous regarder vous-même, et puis Dieu, et ensuite le prochain. Car, il faut commencer par vous connaître afin de vous mépriser, n'y ayant point de plus grande erreur que de se croire meilleur que l'on n'est, faute de se bien connaître. Vous n'êtes que terre au regard du corps, et qu'une pécheresse au regard de l'âme. Vous ne sauriez avoir une opinion de vous plus avantageuse sans vous aveugler et avoir sujet de craindre que votre céleste Époux ne vous dise : *Quelque belle que vous soyez, si vous vous méconnaissez, sortez d'ici : allez après vos troupeaux et paître vos chevreaux auprès des cabanes des bergers* (*Cant.*, I, 8). Je vais vous expliquer ce passage du Cantique des cantiques, selon le texte grec et l'édition vulgate que le concile de Trente ordonne de suivre, quoique l'hébreu ait un autre sens. Saint Grégoire, saint Bernard et Origène disent que rien ne peut être plus terrible que d'entendre sortir de la bouche d'un Dieu ces épouvantables mots : *Sortez d'ici.* Car si de semblables paroles d'un père à son fils, ou d'un mari à sa femme les fait trembler, en quel état se trouve réduite une âme qui se voit ainsi éloignée de Dieu, privée de tous les biens et tombée dans tous les maux imaginables? Saint Pierre dit à Jésus-Christ : *A qui irions-nous, Seigneur, vous avez la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69) ? Une âme pourrait de même lui dire : Si vous me rejetez, mon Sauveur, vous qui êtes la source éternelle de la vie, où irai-je? Si vous me rejetez, vous qui êtes la lumière incréée hors de laquelle il n'y a que des ténèbres, où irai-je? Si vous me rejetez, vous qui êtes le pain vivant sans lequel on ne saurait éviter de mourir de faim, où irai-je? Si vous me rejetez, vous qui êtes le seul rempart qui me peut mettre en assurance, où irai-je? Et enfin, Seigneur, si, étant

comme une pauvre brebis tout environnée de loups, vous, qui êtes mon divin pasteur, m'abandonnez, que deviendrai-je ?

Quelle différence y a-t-il entre ces terribles paroles : *Sortez d'ici et vous en allez*, et celles que Jésus-Christ dira au dernier jour aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel qui vous a été préparé* (*Matth.*, XXV, 41) ? Ainsi, je le répète encore, rien ne peut être plus épouvantable, et que nous devions tant travailler à éviter, que d'être chassés de la maison de Dieu abondante en biens infinis, pour être précipités dans un abîme de maux. Et *que peut*, dit saint Augustin, *faire un homme abandonné de Dieu et laissé à sa propre conduite, sinon de le renoncer comme fit saint Pierre, et être incapable de s'en repentir, à moins qu'il ne lui fasse la grâce qu'il fit à ce prince des apôtres, de le regarder d'un œil favorable qui pénétra son cœur de douleur d'avoir commis un tel crime, et lui fit connaître que la confiance qu'il avait en soi-même avait été la cause de sa chute?* Il paraît par là que ce qui oblige l'extrême bonté de Dieu d'être rigoureux envers ses enfants jusqu'à les chasser et les bannir de sa présence, ne vient que de ce que ne se connaissant pas eux-mêmes et pensant être quelque chose, ils s'appuient sur leurs propres forces ; et c'est ce qui fait dire à l'Epoux dans ce cantique : *Si vous vous méconnaissez, sortez d'ici et allez après vos troupeaux* ; c'est-à-dire courez à votre perte en marchant sur les traces des pécheurs, qui, comme des animaux, vont de compagnie et s'excitent les uns les autres à courir dans des voies égarées qui se terminent à une condamnation qui les fera éternellement brûler tous ensemble comme ils ont péché tous ensemble.

Et, quant à ce que ce divin Epoux nomme ces troupeaux, les troupeaux de l'âme à qui il parle, c'est à cause que le mal que nous faisons vient de nous et non pas de lui ; au lieu que le bien que nous faisons vient de lui et non pas de nous, parce que c'est lui qui nous le fait faire ; et il en use de la sorte, non pas pour son intérêt, puisque sa gloire ne peut augmenter par celle que nous lui donnons, mais pour le nôtre, nous important de tout de savoir que nous n'avons rien de bon dont nous ne lui soyons redevables et obligés de lui donner toute la gloire. Que si nous nous faisons une idole de ce qu'il lui a plu de mettre de bon en nous, et attribuons ainsi à une créature corruptible l'honneur qui n'est dû qu'à un Dieu incorruptible, ne nous punira-t-il point d'un tel crime, et ne nous dira-t-il pas : Prenez ce qui est à vous, et perdez-vous si bon vous semble, puisque vous n'avez pas voulu demeurer avec moi pour vous sauver? Hélas! qu'il est vrai qu'on voit l'effet de ces paroles s'accomplir dans les esprits orgueilleux ! Ils deviennent presque en un moment, de spirituels qu'ils étaient, tout charnels, et de recueillis tout dissipés. On pouvait les comparer à de l'or, et ils ne sont plus que de la boue ; au lieu du pain céleste dont ils étaient nourris, ils sont réduits à manger du glan comme les pourceaux ; et ils ont un tel dégoût des bonnes œuvres que, non-seulement ils n'en font plus, mais ils n'en veulent plus entendre parler. Car d'où pensez-vous qu'il arrive que des personnes qui étaient chastes en leur jeunesse, et avaient résisté à de grandes tentations tombent si misérablement en leur vieillesse dans l'impudicité, qu'ils en sont eux-mêmes épouvantés et en ont honte? Cela vient de ce que dans le péril de tomber où ils se voyaient être au commencement, ils étaient dans l'humilité et une sainte appréhension qui les faisaient recourir à Dieu ; et il les soutenait. Mais après avoir vécu assez longtemps dans cet heureux état, ils se sont confiés sur eux-mêmes, et Dieu les ayant aussitôt abandonnés à leur propre conduite, ils ont fait une chute si déplorable ; en quoi l'on a vu l'effet de ces paroles : *Ils sont allés paître leurs chevreaux*, c'est-à-dire leurs sentiments déshonnêtes, *et les sont allés paître auprès*

des cabanes des pasteurs; ce qui signifie que comme ces cabanes se transportent à toute heure d'un lieu à un autre, il n'y a point en eux de fermeté, ainsi qu'il y en a aux maisons bâties dans les villes. L'orgueil de ces personnes leur ayant fait perdre le sentiment qu'ils devaient avoir d'eux-mêmes, qui est de se croire un pur néant et de misérables pécheurs, ils s'abandonnent à des sentiments charnels, et dérobent ainsi à Dieu la gloire que nous lui devons de tout ce que nous faisons de bien.

Considérez attentivement cela, ma chère fille, et profitez des menaces portées dans ce Cantique, afin de n'en pas éprouver l'effet. Imitez cette chaste Epouse qui, après avoir entendu ces terribles paroles sorties de la bouche de son divin Epoux : *Sortez d'ici et allez après vos troupeaux*, fit reflexion sur elle-même, et s'étant corrigée de quelques imperfections qu'elle avait, son humilité lui fut si agréable, qu'il la consola et compara sa force à son armée céleste qui extermina toute l'armée de Pharaon, et la beauté de ses joues à celle de la variété des couleurs du cou d'une tourterelle.

L'orgueil ressemble au diable qui, comme dit saint Jean, ne voulut pas demeurer dans la vérité qui est Dieu, et tomba ainsi pour ne s'être appuyé que sur lui-même, parce que la créature ne peut subsister qu'en son Createur. Mais, lorsqu'elle demeure dans l'humilité, par la connaissance qu'elle a de soi-même, elle est semblable aux bons anges qui, se considérant comme un néant, ne cherchèrent de l'appui qu'en Dieu ; et il les confirma dans la grâce qu'il leur avait donnée, lorsqu'ils prononcèrent tous d'une voix cette excellente parole, ***Michael***, c'est-à-dire *qui est semblable à Dieu?* dans le même temps que Lucifer et les compagnons de son crime se faisaient eux-mêmes leur idole, en s'attribuant l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, comme étant lui seul le principe, le soutien et tout le bonheur des créatures. Ce n'est pas que ces esprits orgueilleux crussent avoir toutes ces qualités, puisqu'ils n'ignoraient pas qu'ils étaient des créatures ; mais c'est qu'ils n'avaient pas moins de complaisance en eux-mêmes que s'ils les eussent eues. Car c'est ainsi que les superbes agissent. Leur entendement les contraint de reconnaître que tout ce qu'ils ont de bon et tout ce qu'ils peuvent espérer vient de Dieu ; mais leur volonté les fait s'élever et se plaire en eux-mêmes par une épouvantable vanité, comme s'il venait d'eux ; et ils dérobent ainsi à Dieu, par ce déréglement de leur volonté, la gloire que leur entendement ne saurait lui refuser, au lieu qu'au contraire l'entendement et la volonté des bons anges s'unirent pour crier : *Qui est semblable à Dieu?* parce qu'ils s'humilièrent de tout leur cœur devant sa suprême majesté, par la connaissance de leur néant et de sa grandeur infinie : ce qui fit qu'il les éleva jusqu'à cet inconcevable bonheur que de les rendre participants de sa divinité, sans pouvoir jamais en être privés. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans ce Cantique, compare la force de son Epouse, lorsqu'elle reconnaît sa bassesse et s'humilie, à l'armée céleste de ces bienheureux esprits qui précipitèrent dans la mer Pharaon et toute son armée, et la beauté de ses joues à celle de la variété des couleurs du cou d'une tourterelle, parce que c'est sur les joues que paraît la pudeur et une chaste honte, et que les menaces dont avait usé l'Epoux, avaient donné de la confusion à cette pudique Epouse d'avoir osé lui trop demander. Ce qui a fait dire à saint Bernard, *qu'il n'avait point trouvé de meilleur moyen pour acquérir, conserver et recouvrer la grâce, que de vivre toujours dans la crainte, parce que lorsque nous n'avons pas la grâce, nous sommes toujours en hasard de tomber ; que lorsque nous l'avons, nous devons appréhender de ne pas faire profiter le talent qui nous est donné ; et que, lorsque nous l'avons perdue, nous ne saurions trop nous affliger d'en avoir si mal usé.* C'est pourquoi l'Ecri-

ture dit : *Heureux celui qui vit toujours dans la crainte* (*Prov.*, XXVIII).

CHAPITRE LVIII.

Que nous devons travailler avec beaucoup de soin à nous connaître. De quelle manière nous le pouvons faire ; et qu'il faut en chaque jour se recueillir durant quelque temps.

Vous pourrez juger par ce que j'ai dit et par ce que les saints ont écrit de la connaissance de nous mêmes, combien elle est necessaire pour arriver à celle de Dieu : et puisque vous désirez, servante de Jésus-Christ, de lui préparer une demeure dans votre âme, sachez que ce n'est pas chez les grands, mais chez les petits et les humbles qu'il prend plaisir d'habiter. Ainsi la première chose que vous devez faire est de fouiller si avant dans la terre de votre cœur, qu'après en avoir ôté tout ce qu'elle a de léger et de mouvant, qui est votre propre estime, vous veniez jusqu'à trouver cette roche inébranlable qui est Dieu, sur laquelle vous bâtirez cet édifice spirituel. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire : *Celui qui veut édifier les vertus dans son âme, doit commencer par en mettre le fondement, qui est l'humilité. Car autrement, c'est comme qui voudrait, durant un grand vent, porter de la cendre dans sa main.* Et, ce qui le faisait parler ainsi, est que non-seulement les vertus ne peuvent sans l'humilité passer pour de véritables vertus, mais qu'au lieu de nous servir, elles causent notre perte ; de même qu'un grand édifice, bâti sur un faible fondement, n'est que la matière d'une grande ruine. C'est pourquoi plus ces vertus sont élevées, plus elles doivent être profondément fondées sur l'humilité, afin que l'âme demeure ferme sans pouvoir être ébranlée et renversée par le vent de l'orgueil.

Que si vous me dites : Comment pourrai-je trouver cette perle précieuse de la connaissance de moi-même ? je réponds, qu'encore qu'elle soit d'un si grand prix, vous la trouverez dans le fumier de votre bassesse et de vos imperfections, lorsqu'au lieu de vous arrêter à considérer la vie des autres et vous entretenir de choses curieuses, vous arrêterez vos yeux sur vous-même pour examiner jusqu'à vos moindres imperfections. Car, encore que vous y rencontriez d'abord de la difficulté et soyez comme une personne qui, au sortir d'un grand jour, entre dans une grande obscurité, vous n'avez qu'à continuer sans vous inquiéter, et vous verrez peu à peu, avec la grâce de Dieu, jusque dans les plus secrets replis de votre cœur.

Pour apprendre la manière de vous bien conduire dans une chose si importante, écoutez ce que saint Jérôme dit sur ce sujet à une femme mariée : *Conduisez vous de telle sorte dans le soin que vous êtes obligée d'avoir de votre famille, que vous en preniez aussi de ce qui regarde le repos de votre âme. Choisissez pour cela un lieu le plus éloigné du bruit qu'il se pourra. Allez-y comme dans un port où vous serez à couvert de la tempête des affaires du monde ; et là ne vous occupez qu'à de saintes lectures, à l'oraison, et à vous affermir de telle sorte dans la pensée d'une autre vie, que vous récompensiez, par ce peu de relâche que vous prendrez, toutes les distractions du reste de la journée : ce que je ne vous dis pas pour vous faire négliger la conduite de votre famille, mais au contraire, pour vous rendre encore plus capable de la bien conduire.* Que si ce saint docteur récommandait à une femme mariée de quitter pour un peu de temps ses occupations ordinaires, pour se retirer et se recueillir en quelque lieu où elle pût tranquillement lire et penser à Dieu ; à combien plus forte raison, une fille qui s'est consacrée à Jésus-Christ et qui est libre des soins temporels, est-elle obligée de s'occuper principalement à l'oraison dans un recueillement intérieur et extérieur, et choisir pour cela dans la maison, quelque lieu retiré, où elle n'ait que des images dévotes et des livres de piété, afin que ses yeux et son esprit n'y trou-

vent que des objets qui leur fassent voir et goûter combien le Seigneur est doux ?

Comme l'état de la virginité que vous avez embrassé vous a dégagée des vains soucis que l'on a dans le monde, et rend votre corps semblable par sa pureté à celle qui rend le ciel incorruptible, il faut, autant qu'il vous sera possible, empêcher qu'il n'entre dans votre cœur aucun sentiment d'affection pour les choses terrestres, afin qu'il soit un temple vivant, dans lequel vous offriez continuellement vos prières à Dieu et fassiez retentir ses louanges. Le soin qui doit seul vous occuper, comme dit saint Paul, est de vous rendre agréable à Dieu, et puisque vous êtes si heureuse que d'avoir pour époux ce roi du ciel, de vous considérer comme morte au monde. Souvenez-vous de ce que ce divin Epoux dit à son Epouse dans le Cantique : *Vous êtes, ma sœur et ma chaste Epouse, un jardin fermé* (*Cant.*, IV). Mais pourquoi, dit-il, qu'il est fermé ? C'est parce que la chair de son Epouse ne doit pas seulement être pure et chaste, mais son âme doit aussi être retirée et renfermée en elle-même. Car la virginité n'est pas seulement considérée en elle-même parmi les chrétiens ; elle l'est aussi parce qu'elle nous sert à donner notre cœur à Dieu avec plus de liberté. Ce qui fait qu'une fille qui se contente d'être vierge de corps et ne prend pas soin de s'avancer dans la vertu, dans l'oraison et dans les sentiments de Dieu, cesse de marcher dans le chemin où elle est entrée, et en s'arrêtant ainsi n'arrive jamais où elle a dessein d'aller, parce que c'est comme se préparer à travailler sans mettre la main à l'œuvre.

Que s'il est honteux à un chrétien de ne faire point de saintes lectures et n'avoir point de saintes pensées, n'est-ce pas une chose insupportable dans un religieux, un prêtre et une vierge consacrés à Dieu ? Si vous voulez donc goûter la douceur du fruit de la sainte virginité que vous avez promise à Jésus-Christ, ne craignez rien tant que de voir et d'être vue : ne sortez point, s'il est possible, de votre maison, quand ce serait même pour aller en de saints lieux et faire de bonnes œuvres, parce que c'est ainsi que les filles doivent se conduire : ne vous entremettez point des choses temporelles, ni ne vous en embarrassez point. Après le travail des mains qui, pris avec modération, sert au corps et à l'âme, et avoir satisfait à ce que le besoin et la charité vous obligent de faire dans la manière de vie que vous vous êtes prescrite, retirez-vous le plus que vous pourrez dans votre oratoire, et assurez-vous que si au commencement vous y avez de la peine, vous éprouverez dans la suite que, comme c'est là que l'on traite des affaires du ciel, vous n'aurez en nul autre temps tant de consolation et de repos.

CHAPITRE LIX.

Continuation de ce que l'on doit faire pour arriver à la connaissance de soi-même : et comment on peut profiter de la lecture et de l'oraison.

Quand vous serez, ma chère fille, dans cette tranquille retraite dont je viens de parler, recueillez-vous-y au moins deux fois le jour : le matin, pour penser à la passion sacrée de Notre-Seigneur, comme je le dirai dans la suite; et le soir, pour vous occuper à la connaissance de vous-même. La manière dont vous devez agir en cela est, premièrement, de prendre un livre de piété dans lequel, comme dans un miroir, vous puissiez voir vos défauts et soutenir votre âme par une sainte nourriture, qui vous donne la force de marcher dans la voie du ciel, mais sans vous fatiguer par cette lecture, en y employant plusieurs heures; contentez-vous d'élever votre cœur à Dieu pour le prier de vous faire entendre sa voix par le moyen de ce que vous lirez, et de vous en faire comprendre le véritable sens. Après cela, ayez une telle

attention et un tel respect pour ce que vous lirez, que vous l'écoutiez comme si Jésus-Christ, étant encore au monde, vous le disait de sa propre bouche, en sorte que, bien que vous ayez les yeux arrêtés sur votre livre, vous n'y attachiez pas tellement votre cœur, que vous cessiez de penser à Dieu, mais vous vous contentiez d'une médiocre et tranquille attention, qui n'empêche pas celle que vous devez avoir à Dieu. Une lecture faite en cette manière ne vous lassera pas et fera que Notre-Seigneur vous donnera un si vif sentiment de ce que vous lirez, qu'il produira dans votre âme tantôt le repentir de vos péchés, tantôt la confiance qu'il vous les pardonnera, et tantôt une lumière qui éclairera tellement votre esprit, qu'elle vous donnera la connaissance de beaucoup de choses, encore que vous n'ayez lu que peu de lignes.

Il faudra quelquefois interrompre votre lecture pour penser à ce que vous aurez lu, et la reprendre ensuite, afin que la lecture et l'oraison s'entr'aident. Lorsque vous serez ainsi recueillie et touchée d'un sentiment de piété, vous pourrez commencer à vous occuper à la connaissance de vous-même, et en vous mettant à genoux, vous représenter quelle est cette suprême majesté à qui vous allez parler. Mais ne vous imaginez pas qu'elle soit éloignée de vous; songez au contraire qu'elle remplit le ciel et la terre, et qu'elle est plus dans vous que vous-même. Rendez un profond respect à sa suprême grandeur; regardez-vous comme n'étant qu'une fourmi devant un Etre infini; suppliez-le de vous permettre de lui parler; commencez par vous accuser de vos fautes en général, et demandez-lui particulièrement pardon de celles que vous avez commises en ce jour-là; faites ensuite vos prières accoutumées, et qu'elles ne soient pas en si grand nombre, qu'elles vous fassent mal à la tête et refroidissent votre dévotion. N'en faites pas aussi trop peu ou point du tout; car elles servent à exciter la piété dans l'âme et à nous offrir à Dieu en employant notre langue à l'usage pour lequel il nous l'a donnée, qui est de le bénir et de le louer, selon ce que saint Paul nous apprend, que *nous devons employer notre voix et notre esprit à prier et à chanter des cantiques* (I *Cor.*, XIV). Vous ne devez pas, dans ces prières, demander seulement à Dieu des grâces pour vous; il faut aussi lui en demander pour ceux que vous avez une particulière obligation de lui recommander, et pour toute l'Eglise chrétienne, dont l'affection doit être profondément gravée dans votre cœur; car, si vous aimez Jésus-Christ, ne devez-vous pas aimer celle pour qui il a répandu son sang? Priez en cette manière tant pour les vivants que pour ceux qui sont en purgatoire, et même pour les infidèles, afin qu'il plaise à Dieu de les amener à la connaissance de sa sainte foi, puisqu'il désire que tous soient sauvés. Ayez dans ces prières principalement deux choses en vue : l'une, la sainte Vierge, pour qui vous devez avoir un sincère amour et une entière confiance de l'éprouver dans tous vos besoins une véritable mère; et l'autre, la passion de Jésus-Christ, comme étant votre refuge ordinaire dans tous vos travaux, et l'unique espérance de votre salut.

CHAPITRE LX.

Combien la pensée de la mort sert à se connaître soi-même, et la manière dont on doit méditer ce que deviendra le corps après qu'il sera séparé de l'âme.

Ensuite de ce que je viens de dire, cessez de prier vocalement : rentrez dans vous-même. Considérez-vous comme étant seule avec Jésus-Christ; souvenez-vous que son infinie bonté vous a tirée de l'abîme du néant pour vous rendre une créature raisonnable; songez qu'il vous a donné un corps et une âme pour le servir; imaginez-vous, le plus fortement que vous pourrez, cette dernière heure qui finira votre vie, et

dites-vous à vous-même : cette heure viendra très-certainement, et je ne sais si ce ne sera point ce matin ou ce soir; mais, puisqu'elle est inévitable, je ne saurais trop m'y préparer. Considérez-vous comme sentant déjà la sueur de la mort, lorsque vos poumons perdront la respiration, votre visage la couleur, vos yeux la lumière, et que d'extrêmes douleurs, en séparant votre âme d'avec votre corps, rompront cette union qui leur était si agréable; représentez-vous qu'après on vous ensevelira, on vous mettra dans le cercueil, on vous conduira dans la sépulture, vos proches et vos amis pleurant d'un côté, et les prêtres faisant retentir de l'autre des chants funèbres, et que, lorsque l'on aura couvert votre corps de terre, vous serez abandonnée de tout le monde, et l'on vous aura bientôt oubliée; considérez ensuite avec attention à quoi se terminent tous les désirs et toute la gloire d'ici-bas, et vous n'aurez pas de peine à connaître quelle est la folie de ceux qui, ne pouvant éviter de sortir de cette vie pauvres et nus, travaillent avec tant de peine pour s'enrichir; qui, devant être foulés aux pieds et oubliés pour jamais, souhaitent avec tant d'ardeur de s'élever au-dessus des autres; qui prennent tant de soin d'un corps qui sera la pâture des vers, et qui, par des plaisirs qui passent si vite, s'engagent à souffrir des tourments qui ne finiront jamais.

Ainsi, vous rendant la mort présente et ses suites si épouvantables, ce vous sera un moyen de mortifier votre chair, d'éteindre le désir de plaire au monde, et de mépriser tout ce qu'il y a de plus éclatant, puisqu'il faudra le quitter et qu'il vous quitte; car, cette véritable connaissance de vous-même, vous faisant voir à quoi tout ce qui est ici-bas se termine, vous rendra capable de vous bien conduire, ainsi qu'un pilote a toujours dans l'esprit le lieu où il veut aller, afin de gouverner son vaisseau par la route qu'il doit prendre pour y arriver.

CHAPITRE LXI.

De la manière de méditer sur ce que deviendra l'âme à l'heure de la mort : et combien cette méditation peut nous faire avancer dans la connaissance de nous-mêmes.

Vous venez de voir, ma chère fille, à quoi se terminera tout ce qui regarde votre corps; il faut maintenant vous parler de l'état où se trouvera votre âme dans cette dernière heure qui finira votre vie. Elle sera accablée de douleur par le souvenir de vos péchés, qui vous paraîtront alors aussi grands qu'ils vous semblaient légers auparavant; vous sentirez défaillir tous vos sens : votre langue se trouvera dans l'impuissance de demander du secours à Notre-Seigneur, votre esprit sera si obscurci, qu'à peine pourrez-vous penser à lui : et ainsi arrivera peu à peu ce dernier moment qui, par l'ordre de Dieu, séparera votre âme d'avec votre corps, et décidera de votre perte éternelle ou de votre salut éternel. Alors vous entendrez sortir de la bouche de Dieu, ou ces épouvantables paroles : Éloignez-vous de moi pour aller brûler dans l'enfer; ou ces paroles si favorables : Demeurez avec moi pour être heureuse à jamais, ou en passant par le purgatoire, ou en entrant dès maintenant dans mon paradis.

Comme c'est de Dieu seul que vous devez attendre votre salut, que ne devez-vous point faire pour vous efforcer de lui plaire en cette vie, afin qu'il ne vous traite pas à la mort selon la rigueur de sa justice? car les démons ne manqueront pas alors de vous accuser de tous les péchés que vous aurez commis; et, si la miséricorde de Dieu ne les lui faisait oublier, que deviendriez-vous, pauvre brebis environnée de tant de loups qui frémiront de rage par le désir de vous dévorer! Représentez-vous en quelle extrémité vous vous trouverez, quand vous paraîtrez devant le trône de Dieu, seule, dénuée de toute assistance, et ac-

compagnée seulement de vos bonnes ou de vos mauvaises œuvres. Dites à Notre-Seigneur que vous vous présentez volontairement devant lui pour lui demander de vous faire miséricorde dans cette heure terrible que vous serez contrainte de sortir du monde. Considérez-vous comme un voleur que l'on a surpris dans son larcin et que l'on présente à son juge les mains liées, ou comme une femme surprise en adultère par son mari, dont la confusion est si grande que, ne pouvant désavouer leur crime, ils n'osent seulement lever les yeux, et sachez que Dieu voit beaucoup plus clairement les péchés que nous commettons contre lui, que les hommes ne voient ceux que nous commettons contre eux. Rougissez de honte de n'avoir point eu de honte d'être si mauvaise en la présence d'une si extrême bonté; accusez-vous des péchés dont vous pouvez avec sujet être accusée, et particulièrement des plus importants, mais seulement en général de ceux qui sont déshonnêtes, sans vous y trop arrêter, de même que l'on passe promptement devant un égout dont la puanteur donne de l'horreur. Jugez-vous et condamnez-vous vous-même. Jetez les yeux sur les peines de l'enfer en reconnaissant que vous les avez méritées. Mettez d'un côté toutes les grâces que vous avez reçues de Dieu tant en votre corps qu'en votre âme depuis votre création, qui vous obligeaient à le respecter, l'aimer, lui obéir et le servir de tout votre cœur en observant ses commandements et ceux de son Eglise, outre tant d'autres biens qu'il vous a faits, tant de maux dont il vous a délivrée, et surtout de quelle sorte il vous a conviée par son exemple à être bonne lorsqu'il est venu du ciel sur la terre se faire homme pour votre salut, et qu'ensuite de tant de travaux, il a répandu son sang et est mort sur une croix; car toutes ces choses seront mises, le jour de votre mort et de votre jugement, dans une balance pour vous en faire rendre compte, et Dieu vous demandera quel usage vous avez fait de tant de faveurs, et de quelle sorte vous avez reconnu de si excessives bontés et le désir qu'il a eu de vous sauver. Vous verrez alors combien vous avez sujet de craindre, puisque non-seulement vous n'avez pas répondu par vos services à tant de bienfaits, mais lui avez rendu le mal pour le bien en lui témoignant si peu d'amour lorsqu'il vous en faisait tant paraître, et en le fuyant lorsqu'il vous conviait de venir à lui pour recevoir de nouvelles grâces.

Quels ressentiments ne devons-nous point avoir de ce que son extrême miséricorde nous a délivrés des peines de l'enfer que nous avions si justement méritées! quels remerciements ne lui devons-nous point rendre de nous avoir tant de fois tendu les bras pour empêcher les démons de nous entraîner dans l'abîme, et de ce qu'encore que nous l'ayons si souvent tant offensé, il n'a pas laissé de nous défendre et de nous traiter en père très-charitable! Songez qu'il y a peut-être des âmes dans l'enfer qui ne sont pas plus coupables que vous, et ainsi servez Dieu comme si vos péchés vous y avaient fait entrer et qu'il vous en eût retirée, puisque ce qui vous a empêchée d'y être précipitée n'est pas une moindre grâce qu'il vous a faite.

Que si, après avoir comparé cette multitude innombrable de bienfaits dont vous êtes redevable à Dieu, avec les péchés que vous avez commis, vous ne vous sentez pas touchée d'une aussi grande confusion et d'une aussi vive douleur que vous le désireriez, ne vous troublez pas néanmoins, mais continuez à porter jugement contre vous-même. Présentez à Dieu votre cœur percé de tant de plaies, et qui lui est si redevable, et priez-le de vous faire connaître quelle vous êtes et quelle opinion vous devez avoir de vous-même; car le fruit que l'on peut tirer d'un si saint exercice n'est pas seulement de connaître notre misère, c'est de la ressentir de telle sorte, que nous n'ayons pas moins de dégoût et d'aversion de nous-mêmes que de la puanteur d'une charogne. Mais ces

considérations ne se doivent pas faire précipitamment et en même jour, il faut que ce soit en divers temps et dans un grand recueillement, afin de nous donner peu à peu du mépris de nous-mêmes, et nous faire offrir à Dieu ce mépris, en le priant de le graver de plus en plus dans notre cœur.

Considérez-vous ensuite comme vous croyant sincèrement très-imparfaite et digne de toutes sortes de châtiments, quand ce serait même de ceux de l'enfer. Préparez-vous à souffrir avec patience tous les maux qui vous pourront arriver, puisqu'ayant offensé Dieu, il est juste que toutes les créatures s'élèvent contre vous pour venger l'injure faite à leur Créateur. Cette patience fera voir que vous vous reconnaissez véritablement être une pécheresse qui mériterait l'enfer, si elle vous fait dire en vous-même : Quelque mal qui m'arrive, je n'aurai pas sujet de m'en plaindre puisque je mérite l'enfer; car, qui serait celui qui, ayant mérité des tourments éternels, oserait se plaindre d'une piqûre de mouche? Ainsi, vous admirerez l'infinie bonté de Dieu qui, au lieu de rejeter loin de lui de misérables vers de terre et tout corrompus tels que nous sommes, nous conserve et nous fait des grâces tant dans le corps que dans l'âme, seulement pour la gloire de son nom, puisqu'il n'y a rien en nous dont nous puissions nous glorifier.

CHAPITRE LXII.

Que notre examen de chaque jour peut beaucoup servir à nous donner la connaissance de nous-mêmes, et que nous en tirons encore d'autres grands avantages. Nous en pouvons aussi beaucoup tirer des remontrances que l'on nous fait et des secrètes inspirations de Notre-Seigneur.

Il reste encore deux choses à faire pour travailler à cette connaissance de nous-mêmes : l'une, de ne nous contenter pas de nous accuser devant Dieu de tous nos péchés, mais aussi de ceux que nous commettons en chaque jour, parce que rien ne peut tant servir à nous encourager; car l'âme qui néglige à examiner ses paroles, ses pensées et ses actions, ressemble à la vigne d'un homme lâche et paresseux dont le Sage dit que *la haie est abattue et qu'elle est toute pleine d'épines* (*Prov.*, XXIV). Imaginez-vous que l'on vous a donné à gouverner la fille d'un roi, dont vous êtes obligée de veiller sur les actions pour la reprendre le soir des fautes qu'elle aura faites durant le jour, et l'exhorter à la vertu. Considérez-vous ensuite vous-même, comme étant cette princesse dont Dieu vous a donné la conduite, et qu'ainsi vous ne devez pas vivre sans loi et sans règle, mais dans une sainte sujétion et discipline qui vous porte à la vertu et à ne rien faire de répréhensible dont vous ne soyez châtiée. Examinez-vous le soir très-particulièrement selon cela, pour vous rendre compte à vous-même comme vous le feriez rendre à un autre. Reprenez-vous de vos fautes; châtiez-vous-en, et exhortez-vous à mieux faire avec encore plus de chaleur que vous ne feriez à une personne que vous aimeriez extrêmement.

Plus vos fautes seront grandes, plus les remèdes que vous y apporterez doivent être forts, et le moyen de faire qu'elles ne continuent pas longtemps, est de répandre des larmes pour vous garantir de l'enflure si dangereuse de l'orgueil qui entre insensiblement dans l'âme, lorsque l'on est satisfait de soi-même. Il n'y a rien que vous ne deviez faire pour éviter un si grand mal, et vous servir de la lumière de la vérité pour vous accoutumer à vous déplaire et à vous reprendre vous-même. Ainsi, vous attireriez sur vous la miséricorde de Dieu, qui n'est content que de ceux qui sont mécontents d'eux-mêmes, et pardonne avec un excès de bonté, les fautes dont on se confesse coupable, dont on gémit, et qui font qu'on s'humilie.

Vous éviterez aussi par cette conduite deux autres grands vices qui accompagnent d'ordinaire l'orgueil, qui sont l'ingratitude et la paresse. Car la connaissance de vos défauts vous fera voir votre indignité, et la grandeur de la miséricorde de Dieu qui ne vous souffre pas seulement et vous pardonne, mais vous fait du bien lors même que vous ne faites que du mal. Ainsi, vous deviendrez reconnaissante; vous vous réveillerez de ce dangereux sommeil de la paresse, et voyant que vous avez si mal servi Dieu, vous commencerez à vous efforcer de le bien servir. Un saint vieillard anachorète, étant interrogé touchant ces avantages et plusieurs autres que l'on tire de la connaissance de soi-même, où il croyait qu'il valût mieux être pour ce sujet, ou dans la solitude, ou en compagnie, il répondit : *Pourvu que l'on sache se bien reprendre soi-même, on se trouvera partout en sûreté; mais à moins que cela, il n'y a point de lieu où l'on ne soit en péril.*

Comme l'amour-propre nous empêche de nous bien connaître et de nous reprendre avec la sévérité que la vérité demande, nous devons savoir beaucoup de gré à ceux qui nous reprennent, et prier Dieu de nous reprendre lui-même en nous donnant par un effet de son amour la lumière nécessaire pour avoir un sentiment de nous-mêmes qui soit selon la vérité. C'est ce que Jérémie lui demandait par ces paroles : *Corrigez-moi, Seigneur, avec un esprit de juge, et non pas dans votre fureur qui me réduirait en poudre* (*Jerem.*, X). Car il corrigera en sa fureur dans ce dernier jour, où il enverra les méchants dans les enfers ; au lieu que lorsqu'il juge en ce monde ceux qui sont à lui, il les corrige avec un amour de père, et il n'y a point de plus grande marque de son amour que cette répréhension, parce qu'elle est toujours suivie de ses faveurs. Ainsi, nous voyons dans l'Evangile, qu'après que Jésus-Christ ressuscité est apparu à ses disciples et leur eut reproché leur incrédulité et la dureté de leur cœur, il leur donna le pouvoir de faire des miracles (*Marc.*, XVI). Et le prophète Isaïe dit que *Dieu lave par un esprit de jugement et d'ardeur les impuretés des filles de Sion et le sang répandu dans Jérusalem* (*Isa.*, IV), afin de nous faire entendre que pour laver les taches de nos âmes, il commence d'agir par un esprit de jugement en nous faisant connaître quels nous sommes, et qu'après, par un esprit d'ardeur, c'est-à-dire d'amour, qui nous cause de la douleur, il lave et efface nos taches en nous donnant sa grâce, sans que nous puissions nous en glorifier parce qu'il avait commencé par nous faire connaître notre indignité et notre misère. Mais ne vous imaginez pas, ma fille, qu'une telle répréhension cause cette tristesse excessive et ce découragement qui, ne pouvant venir que du démon ou de nous-mêmes, ne sauraient être que fort mauvais. Elle nous donne seulement une tranquille connaissance de nos fautes, et c'est comme un céleste jugement qui, se faisant entendre dans l'âme, la fait rougir de honte de sa lâcheté, et lui donne de la crainte, mais une crainte mêlée d'amour, qui lui sert comme d'éperon pour se corriger et servir mieux à l'avenir Notre-Seigneur. Cet amour la remplit aussi de la confiance qu'il l'aime comme un père aime son enfant, parce qu'il paraît qu'il la traite en père selon qu'il est écrit : *Je corrige ceux que j'aime* (*Prov.*, III). Mais il faut ensuite prendre un grand soin de s'examiner et de se corriger de ses défauts en se mettant en la présence de Dieu devant qui l'humble connaissance de nos fautes nous sert beaucoup plus que les plus grandes connaissances, lorsqu'elles sont accompagnées de vanité.

Eloignez-vous donc de ceux qui sont si amoureux d'eux-mêmes, que pour ne paraître pas imparfaits à leurs propres yeux, ils s'occupent beaucoup à penser à d'autres sujets de dévotion, et passent légèrement sur la connaissance de leurs défauts, parce qu'ils n'aiment pas ce qui les rabaisse, quoique rien ne nous soit si avantageux et ne porte tant

Dieu à détourner sa vue de nos péchés que de les bien connaître et de nous en reprendre avec douleur et un sincère désir d'en faire pénitence, selon qu'il est écrit : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés de Dieu* (I *Cor.*, XI, 31).

CHAPITRE LXIII.

Que pour ne nous pas tromper dans la connaissance de nous-mêmes et ne pas pécher contre la véritable humilité, nous ne devons pas même faire cas de nos bonnes œuvres, et que Jésus-Christ nous en donne un admirable exemple.

La seconde chose à quoi nous devons prendre garde touchant cette connaissance de nous-mêmes est qu'encore qu'elle nous soit avantageuse, parce qu'elle nous humilie et nous donne ce mépris de nous-mêmes qui est si agréable à Dieu, elle a néanmoins cela de fâcheux, qu'elle est fondée sur nos péchés ; et comme il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un pécheur se reconnaisse être pécheur, ce serait une chose si horrible que l'étant, il se crût juste, qu'on pourrait le comparer à un homme qui, encore qu'il fût tout couvert de lèpre, se croirait être fort sain. C'est pourquoi, en considérant nos péchés, il ne faut pas se contenter de n'avoir point d'estime de nous-mêmes, nous ne devons pas aussi en avoir dans la vue de nos bonnes œuvres, mais au contraire, être fortement persuadés que comme le mal ne peut venir de Dieu, le bien ne peut venir de nous, et que tout l'honneur en est dû à ce Père des lumières, qui en est l'unique source. Ainsi, nous sommes obligés de regarder ce qu'il y a de bon en nous, comme ne nous appartenant point, mais seulement à Dieu, lui en donner toute la gloire, l'employer pour son service, et ne nous en rien approprier.

Cette sorte d'humilité n'est pas comme la première dont j'ai parlé, l'humilité qu'ont les pécheurs, c'est l'humilité qu'ont les justes ; car on ne l'a pas seulement en ce monde, on l'a aussi dans le ciel selon qu'il est écrit : *Qui est semblable au Seigneur, notre Dieu, qui, encore qu'il habite en un lieu si haut et si sublime, se rabaisse néanmoins pour voir toutes choses dans le ciel et sur la terre ?* (*Ps.* CXII, 5.) Ç'a été cette humilité qui a empêché les bons anges de tomber et les a rendus dignes de posséder Dieu, parce qu'elle les a rendus inébranlables dans l'obéissance qu'ils lui doivent, et ç'a été le défaut de cette humilité qui a fait précipiter les mauvais anges dans l'enfer, parce qu'ils voulaient s'égaler à Dieu. Ç'a été aussi cette sainte humilité qu'eut la sainte Vierge, lorsque sainte Elisabeth lui disant qu'elle était bienheureuse et bénie entre toutes les femmes, au lieu de s'en élever, elle en donna toute la gloire à Dieu, et apprit à cette sainte femme et, en sa personne, à tout le monde, qu'elle était redevable de toutes les grâces qu'elle avait reçues, à ce souverain Auteur de notre être, par le respect avec lequel elle lui répondit dans ce cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur* (*Luc.*, I, 46). C'est cette même humilité que Jésus-Christ en tant qu'homme, a eue en un souverain degré, puisque son âme, comme étant unie au Verbe éternel, surpassant infiniment en excellence toutes les autres âmes et tous les esprits célestes, son humilité a été incomparablement plus parfaite. Car, bien loin de s'attribuer la gloire de ses actions toutes miraculeuses et de sa doctrine toute céleste, ne l'a-t-il pas toujours donnée à son Père en disant : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé* (*Joan.*, VII, 16) ? Et ailleurs : *La parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé* (*Joan.*, XIV, 24). Et certes, il était bien juste que ce divin Rédempteur, venant au monde pour remédier à tous nos maux, fût parfaitement humble, puisque l'orgueil les avait

causés. C'est pourquoi, afin de nous faire connaître combien cette véritable et sainte humilité nous est nécessaire, il a voulu particulièrement nous en instruire et se proposer lui-même pour exemple, lorsqu'il a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29). Pouvons-nous donc travailler avec trop de soin pour acquérir une vertu que notre Sauveur qui est la suprême sagesse nous a si particulièrement recommandée, et voyant que ce Roi des anges et des hommes ne s'est pas voulu attribuer le bien qu'il faisait, serions-nous assez extravagants et assez hardis pour oser nous attribuer celui que nous ne faisons que parce que sa grâce nous le fait faire ?

Apprenez donc de votre maître et de votre Dieu, fidèle servante de Jésus-Christ, cette sainte humilité, qui vous élèvera d'autant plus que vous vous abaisserez davantage, selon ces paroles sorties de sa bouche : *Celui qui s'abaisse sera élevé* (*Luc.*, XIV, 11). Aimez cette sainte pauvreté dont il a dit aussi : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux* (*Matth.*, V, 3). Et enfin tenez pour certain que puisque votre Sauveur, pour arriver à la gloire, a pris le chemin de l'humilité, on ne saurait le quitter sans s'égarer, et gravez dans votre cœur ces paroles de saint Augustin : *Si vous me demandez quel est le chemin du ciel, je vous répondrai que c'est l'humilité ; si vous me le demandez une seconde fois, je vous répondrai la même chose ; et si vous me le demandiez mille fois, je vous répondrais toujours qu'il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel que l'humilité.*

CHAPITRE LXIV.

Que la considération de nous-mêmes peut beaucoup nous servir pour acquérir l'humilité.

Comme je ne doute point, ma chère fille, que vous ne souhaitiez extrêmement d'avoir cette sainte humilité, si agréable à Notre-Seigneur, je veux dire quelque chose des moyens de l'acquérir. Le premier est de persévérer à la lui demander, comme à l'auteur de tous les biens. Car cette vertu est un don particulier qu'il accorde à ceux qui l'aiment : et ce n'est pas même une petite faveur qu'il nous fait, de connaître que nous ne pouvons recevoir ce don que de sa main. Ceux qui sont tentés du péché de l'orgueil n'ignorent pas qu'ils sont incapables par eux-mêmes d'avoir cette véritable humilité ; et il arrive souvent que les moyens dont ils se servent pour l'acquérir font qu'elle s'éloigne encore davantage d'eux, à cause qu'ils se glorifient d'avoir voulu s'humilier. Le remède à cela est de se conduire en la manière que je l'ai dit sur le sujet de la chasteté, qui est de travailler de telle sorte pour l'obtenir de Dieu, que l'on ne se relâche jamais, sous prétexte de dire : Il est inutile de prendre tant de peine, puisque c'est un don qui vient de Dieu ; et que, d'un autre côté, on ne mette pas sa confiance en soi-même, mais en lui, qui accorde sa grâce à ceux qui la lui demandent par des prières accompagnées de bonnes œuvres.

La manière dont vous devez vous conduire pour obtenir cette grâce est de considérer deux choses : l'être et le bien-être. Quant à la première, pensez à ce que vous étiez avant que Dieu vous eût créée, et vous trouverez que vous étiez dans un abîme de néant. Entretenez-vous dans la pensée de ce non être, jusqu'à ce que vous compreniez bien ce que c'est ; considérez ensuite de quelle sorte la main toute-puissante de Dieu vous a tirée de cet abîme pour vous rendre une de ses créatures, en vous donnant un être réel et véritable. Ainsi ne vous regardez pas comme étant vous-même votre ouvrage, mais comme étant l'ouvrage de Dieu, de qui vous tenez cette faveur ; regardez votre être comme vous regardez celui des autres, et vous trouverez que vous ne pouvez non plus vous le donner à vous-même, en vous créant, que

de le leur donner en les créant, et que vous ne pouviez aussi non plus sortir de ces ténèbres du non être que ceux qui y sont encore. Regardez-vous toujours aussi comme n'étant qu'un néant, en référant à Dieu tout ce que vous avez de bon. Ne croyez pas qu'après avoir été créée vous n'ayez plus besoin de rien, puisqu'il n'y a point de moment de votre vie dans lequel vous ne dépendiez autant de Dieu qu'auparavant, pour conserver l'être qu'il vous a donné. Rentrez dans vous-même, pour voir que vous êtes une créature vivante et subsistante; interrogez cette créature, qui est vous-même, pour savoir si c'est par elle-même qu'elle subsiste ou par un autre, et si elle s'appuie sur soi-même ou sur un autre. Alors saint Paul vous répondra que *c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (Act., XVII, 28). Considérez qu'il est le souverain Être, et que sans lui rien ne peut être; qu'il est la vie de tout ce qui respire, et que sans lui tout peut passer pour une mort; qu'il est la force de tout ce qui agit, et que hors de lui il n'y a que faiblesse; et qu'enfin il est la source éternelle de tout le bien, et que hors de lui il ne saurait y avoir le moindre bien. Ce qui a fait dire à Isaïe : *Toutes les nations sont devant Dieu comme si elles n'étaient point, et passent pour un néant et pour une vanité* (Isa., XL). Saint Paul dit aussi : *Si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien* (Gal., VI, 3). Et David disait à Dieu : *Je suis devant vous, Seigneur, comme un néant* (Psal. XXXVIII).

Mais ne vous imaginez pas que tous ces passages se doivent entendre comme si les créatures n'avaient ni être, ni vie, ni action, qui leur fussent propres et distinctes de celles de leur Créateur : ils signifient seulement que ce que nous avons ne vient point de nous, et que nous ne saurions le conserver que par l'assistance de Dieu. Ainsi quand on dit qu'elles n'ont point d'être, c'est-à-dire qu'elles tiennent de Dieu et non pas d'elles-mêmes leur être, leur force et leur action. Approfondissez donc bien ce qui regarde votre être et votre force, jusqu'à ce que vous en ayez trouvé l'inébranlable fondement, qui est Dieu, puisque autrement vous courriez fortune de retomber dans le néant d'où il vous a tirée. Reconnaissez qu'il est tout votre appui, que c'est sa main toute-puissante qui vous soutient, et dites avec David : *Seigneur, vous m'avez formée, et vous tenez toujours votre main sur moi* (Ps. CXXXVIII, 4). Considérez que si cette divine main, qui est la puissance de Dieu, cessait de vous soutenir, vous tomberiez dans le moment, de même que le soleil, par son absence, laisse la terre dans les ténèbres. Adorez ensuite Dieu avec un profond respect, comme étant le principe de votre être; aimez-le comme votre bienfaiteur, et dites-lui de tout votre cœur : Que soyez-vous glorifié à jamais, puissance infinie par laquelle je subsiste. Je ne cherche rien, Seigneur, hors de vous, parce que vous m'êtes plus présent que je ne le suis à moi-même; je n'ai point besoin de vous chercher hors de moi, parce que je vous trouve en moi plus intimement que je n'y suis, et qu'ainsi il faut que je passe dans moi pour entrer dans vous. Après vous être ainsi unie à lui par votre amour, dites-lui, comme David : *C'est ici le lieu où je me suis établi une demeure fixe et arrêtée pour jamais; j'habiterai ici, parce que c'est le lieu que j'ai désiré* (Psal. CXXXI, 15). Accoutumez-vous désormais à regarder avec respect Dieu comme présent dans votre cœur, ainsi qu'en effet il y est. Et comme vous avez reconnu, par ce qui s'y passe, qu'il vous a donné l'être et le pouvoir d'agir, sachez qu'il a fait la même chose dans toutes les créatures. Par ce moyen, elles seront comme un miroir qui vous le représentera clairement; votre âme se trouvera unie à lui, et tout vous portera à publier ses louanges, parce que vous ne chercherez que lui dans toutes les créatures

CHAPITRE LXV.

Que la connaissance de l'être surnaturel que nous donne la grâce peut servir à acquérir l'humilité.

Si vous vous êtes, ma chère fille, appliquée avec soin à la connaissance de vous-même, pour rendre à Dieu la gloire que vous lui devez de l'être naturel qu'il vous a donné, vous devez encore beaucoup plus travailler à connaître que ce n'est pas de vous, mais de sa pure grâce, que vous tenez cet autre être plus parfait. Car si, après avoir attribué à Dieu la gloire de votre être, en confessant que vous lui en êtes redevable, vous vous appropriez vos bonnes œuvres, vous vous rendez à vous-même plus d'honneur que vous n'en rendez à Dieu, puisque ces bonnes œuvres sont beaucoup plus estimables que cet être. C'est pourquoi vous devez travailler avec un extrême soin à passer de la connaissance de vous-même à celle de Dieu, et le regarder toujours comme l'auteur du bien que vous faites.

Prenez donc garde à n'avoir pas le moindre sentiment d'orgueil; mais, comme vous reconnaissez que vous ne pourriez avoir l'être si Dieu ne vous l'avait donné, reconnaissez aussi que vous ne sauriez faire le moindre bien, s'il ne vous le fait faire. Pensez ensuite que comme ce qui n'est point ne peut avoir aucun être ni tenir aucun rang entre les créatures, de même le pécheur, quelque grand et quelque riche qu'il soit selon le monde, n'est devant Dieu que comme un néant, s'il n'a point l'être spirituel que donne la grâce : ce qui a fait dire à saint Paul : *Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que j'aurais une parfaite science de toutes choses, et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien* (I *Cor.*, XIII). Cela est si vrai, que le pécheur est même moins qu'un néant, parce qu'il vaudrait mieux qu'il n'eût point d'être que d'en avoir un mauvais, puisqu'il n'y a rien de si méprisable aux yeux de Dieu qu'est celui qui l'offense, et que son péché ne le bannit pas seulement du ciel, mais le condamne à des peines éternelles.

Pour vous faire encore mieux connaître combien l'état d'un pécheur est déplorable, considérez que rien n'est si horrible que d'être en la disgrâce d'un Dieu et son ennemi, et qu'un seul péché commis contre lui rend plus coupable que tout ce qu'une femme pourrait faire de plus offensant contre son mari, et un fils contre son père, parce que rien n'est plus criminel que de manquer au respect que l'on doit à Dieu, en violant ses commandements. Puis donc que vous voyez combien condamnables sont ceux qui se précipitent dans un tel malheur, songez à quoi vous vous trouveriez réduite, si, pour vous en garantir, vous n'aviez de l'horreur de leurs fautes.

Comme, pour connaître votre néant, vous vous serez mis devant les yeux le temps auquel vous n'aviez pas encore reçu l'être, ainsi, pour connaître votre misère, souvenez-vous de celui dans lequel vous offensiez encore Dieu. Considérez, le plus attentivement qu'il vous sera possible l'état déplorable où vous vous trouviez alors, désagréable à Dieu, moindre qu'un néant, et de pire condition que les animaux et les autres créatures, qui, quelque méprisables qu'elles soient, ne pèchent point contre leur Créateur, et ainsi ne sont point sujettes à ces peines éternelles que vous aviez tant de sujet d'appréhender. Ne craignez point de vous abîmer dans le centre du néant, puisque l'on ne saurait s'humilier autant que l'on mérite de l'être, lorsque l'on a offensé le souverain bien, qui est Dieu. Et il faut avoir vu dans le ciel quelle est son infinie bonté, pour pouvoir comprendre entièrement quelle est l'horreur du péché et du châtiment qu'il mérite.

Après que vous aurez gravé dans votre esprit et dans votre cœur ce mépris de vous-même, levez les yeux vers Dieu; considérez de quel abîme sa miséricorde vous a tirée, lorsqu'au lieu de le mériter vous en étiez très-indigne. Car, à moins que Dieu donne la grâce, quoique tout ce que l'homme fait ne soit pas un péché, il ne fait néanmoins et ne peut rien faire qui mérite le pardon et cette grâce. Sachez donc que c'est Dieu qui vous a fait passer des ténèbres à la lumière; qui, de son ennemie et de son esclave que vous étiez, vous a fait être son amie et sa fille, et qui, après vous avoir tirée du néant, vous a rendue agréable à ses yeux. Sachez aussi que ce ne sont pas vos services passés, ni ceux que vous lui pourrez rendre à l'avenir, qui l'ont porté à vous traiter si favorablement, mais sa seule bonté et les mérites de Jésus-Christ, puisque sans cela vous ne pouviez éviter les peines de l'enfer. Ecoutez ce que ce divin Sauveur a dit à ses apôtres et à nous en leurs personnes : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis* (*Joan.*, XV, 16). Souvenez-vous aussi de ces paroles de saint Paul : *Nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption qui nous est acquise par Jésus-Christ* (*Rom.*, III, 24). Comme vous tenez de Dieu non-seulement l'être, mais aussi le bien-être, sans vous en pouvoir rien attribuer, faites une ferme résolution de n'user de l'un et de l'autre que pour sa gloire, et ayez toujours dans le cœur et sur les lèvres ces paroles de saint Paul : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis* (*I Cor.*, XV, 10).

CHAPITRE LXVI.

Continuation du chapitre précédent.

Outre ce que je viens de dire, représentez-vous, ma fille, que comme avant que Dieu vous eût tirée du néant, vous n'aviez encore aucune puissance ni aucun sens avec lesquels vous pussiez agir, mais qu'il vous les a donnés en vous donnant l'être, de même celui qui est en péché mortel, est privé de l'être de la grâce qui le rendait agréable à Dieu, et se trouve sans force pour faire le bien qui lui pourrait plaire. Regardez ce pécheur comme étant du nombre de ces aveugles, sourds, muets, paralytiques, lépreux, et accablés de toutes sortes d'autres maux, qui se présentaient à Jésus-Christ, notre véritable médecin, pour être guéris, et croyez que cette personne n'est pas moins malade dans son âme que ceux-là l'étaient dans leurs corps. Considérez qu'ainsi qu'une pierre par son poids tend naturellement en bas, la corruption du péché originel nous donne une très-violente inclination pour ce qui regarde notre corps, notre honneur et notre intérêt. Elle fait que nous sommes nous-mêmes notre idole, et qu'au lieu de n'agir en toutes choses que par un véritable amour de Dieu, c'est notre amour-propre qui nous fait agir. Nous avons une ardeur nonpareille pour les choses terrestres et qui nous touchent, et nous sommes très-froids pour les divines et les célestes. Ce qui devrait dans nous obéir, commande; ce qui devrait commander, obéit; et nous sommes si misérables que, sous une figure d'homme et une apparence de créature raisonnable, nous cachons des sentiments de bêtes et avons le cœur penché vers la terre.

Que vous dirai-je sur cela, ma fille, sinon que, voyant tant de dérèglement et de désordre dans l'esprit et dans les actions des hommes, vous devez connaître quelle est leur corruption et leur misère lorsqu'ils n'ont point l'esprit de Dieu, et rentrer dans vous-même pour considérer que vous seriez en même état qu'eux, s'il ne vous avait assistée par sa grâce. Vous devez reconnaître que c'est de lui que vous tenez la santé de votre âme; que c'est lui qui vous a fait soumettre vos

affections à la raison, qui vous a fait trouver doux ce qui vous semblait amer, qui vous a rendu agréable ce qui vous était désagréable, et enfin qui vous a fait agir d'une manière toute nouvelle, selon ce que dit saint Paul : *C'est Dieu qui opère en nous comme il lui plaît le vouloir et le faire* (*Phil.* II, 13).

Mais ne vous imaginez pas néanmoins que notre libre arbitre n'ait point de part à nos bonnes œuvres; car ce serait non-seulement une ignorance, mais une erreur; cela veut dire seulement que Dieu opère le vouloir et l'exécution, parce qu'il est le principal agent dans l'âme du justifié, qu'il meut doucement notre libre arbitre, et fait qu'il coopère avec lui, selon ces paroles de saint Paul : *Nous sommes les coopérateurs de Dieu* (I *Cor.*, III, 9), ce qu'il fait en nous excitant et en nous aidant à donner librement notre consentement aux bonnes œuvres que nous faisons. Ainsi, il est vrai de dire que l'homme opère en cela, puisque c'est avec sa propre et libre volonté qu'il veut ce qu'il veut, et opère ce qu'il opère, et qu'il est en lui de ne le pas faire. Mais Dieu opère en cela principalement, puisqu'il produit la bonne œuvre et aide notre libre arbitre à la produire aussi, tellement que la gloire de l'un et de l'autre est due à Dieu seul.

Pour ne vous pas tromper, ma fille, dans une matière si élevée, ne vous arrêtez point à examiner quels sont les biens que vous tenez de la nature, et ceux que vous tenez de la grâce. Laissez cela à examiner aux savants; fermez les yeux et contentez-vous de croire ce que la foi nous enseigne, qui est que nous sommes redevables à Dieu des uns et des autres, qu'il lui en faut donner toute la gloire, et que nous sommes incapables par nous-mêmes d'avoir seulement une bonne pensée. Ecoutez ce que dit saint Paul, lorsqu'il reprend ceux qui avaient des sentiments avantageux d'eux-mêmes : *Qu'avez-vous*, dit-il, *que vous n'ayez point reçu? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu* (I *Cor.*, IV, 7)? Ce qui est comme si ce grand apôtre disait : Si vous êtes redevables à la grâce de Dieu de ce que vous le contentez et faites de bonnes œuvres, ne vous en glorifiez pas, mais donnez-lui-en toute la gloire. Si vous usez bien de votre libre arbitre qui consent aux bons mouvements que Dieu vous donne et à sa grâce, ne vous en glorifiez pas non plus, mais attribuez-en la gloire à Dieu qui vous a fait donner ce consentement en vous y incitant et vous y poussant doucement, et en vous donnant même ce libre arbitre qui vous fait consentir sans contrainte. Que si pouvant résister aux mouvements et aux inspirations de Dieu, vous ne l'avez pas fait, ne vous en glorifiez pas non plus, puisque vous êtes aussi redevable à Dieu de ce que vous pouvez résister ou consentir, et de ce que vous ayant aidée à consentir au bien, il vous a aidée à n'y pas résister. Enfin, quelque bon usage que vous fassiez de votre libre arbitre en ce qui regarde votre salut, c'est une obligation que vous avez à Dieu, laquelle procède de cette prédestination pleine de miséricorde par laquelle il a résolu de toute éternité de vous sauver.

Etablissez donc toute votre gloire en Dieu seul de qui vous tenez tout ce que vous avez de bon, et croyez que vous n'êtes, par vous-même, qu'imperfection, que vanité et qu'un néant. C'est ce que nous apprend un commentaire sur ce passage de saint Paul : *Celui qui s'estime être quelque chose se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien* (*Gal.*, VI, 3). Il n'est que vanité et que péché; et s'il a quelque chose de bon, c'est à Dieu qu'il en est redevable. Sur quoi saint Augustin dit : *Seigneur, qui êtes l'éternelle lumière, vous m'avez réveillé de mon assoupissement; vous m'avez ouvert les yeux, et vous m'avez fait voir que toute la vie de l'homme, en ce monde, n'est qu'une tentation; qu'il n'y a point de juste qui puisse se glorifier devant vous ni être justifié que par vous, parce que quelque*

petit ou grand bien qu'il fasse, c'est par vous qu'il le fait et qu'il n'a rien que de mauvais par lui-même. De quoi peut-il se glorifier s'il ne veut se glorifier du mal? Mais ne serait-ce pas un sujet de honte et non pas de gloire? Puis donc qu'il n'y a que celui à qui le bien est propre qui puisse s'en glorifier, et que tout le bien appartient à Dieu, c'est à lui seul que l'on en doit donner toute la gloire, selon ces autres paroles du même saint: *Je reconnais devant vous, Seigneur, que je ne suis que misère et que si j'ai fait quelque bien, la gloire vous en est due, puisque c'est vous qui me l'avez fait faire. Je confesse, comme vous me l'avez fait comprendre, que je ne suis que vanité, qu'une ombre de mort, qu'un obscur abîme, qu'une terre incapable de rien produire que par votre bénédiction, que confusion, que péché ; que si je suis quelquefois debout, c'est parce que vous me soutenez ; que je retombe aussitôt que vous cessez de me soutenir; que je ne me relèverais jamais, si vous ne me tendiez la main ; qu'après m'être relevé je retomberais encore, si vous ne m'en empêchiez; que je m'égarerais si vous ne me conduisiez, et que je demeurerais toujours aveugle, si vous ne m'éclairiez de votre divine lumière. Ainsi, Seigneur, votre grâce et votre miséricorde, marchant devant moi, ont guéri mes maux, m'ont garanti des péchés où je serais tombé, me délivrent des présents, me préservent de ceux de l'avenir et me sauvent des piéges où je tomberais, sans quoi il n'y aurait point de péchés que je n'eusse commis, parce qu'il n'y a point d'homme qui ne soit capable de les commettre tous, si son Créateur ne lui sert de guide pour l'en empêcher. C'est donc vous, mon Dieu, qui m'en avez garanti, puisqu'après m'avoir défendu de les commettre, vous m'avez fait la grâce de vous obéir en me conduisant vous-même, en me gardant vous-même, et en me donnant la lumière nécessaire pour éviter de tomber dans l'adultère et les autres crimes.*

CHAPITRE LXVII.

Continuation du précédent chapitre. Que Dieu répand souvent par cette connaissance de nous-mêmes une si grande lumière dans nos âmes, qu'elle nous fait entrer par le mépris de notre néant et de notre bassesse dans la connaissance de la grandeur de Dieu.

Après avoir, ma chère fille, considéré avec attention ces paroles de saint Augustin que je viens de rapporter, voyez combien vous devez être éloignée, non-seulement de vous attribuer la force de vous relever de vos chutes, mais celle de vous pouvoir empêcher de commettre de nouveaux péchés et encore plus grands, puisque, comme je l'ai dit, si la main de Dieu cessait de vous soutenir, vous retomberiez à l'instant dans l'abîme du néant d'où elle vous a tirée. Humiliez-vous donc; rendez grâces à Notre-Seigneur de qui vous avez, en tout temps, tant de besoin, selon ces paroles de David : *Seigneur, toutes mes aventures sont entre vos mains* (*Ps.*, XXX, 18). Ce saint roi nomme aventures la grâce de Dieu et la prédestination éternelle qui ne peuvent venir que de sa bonté et qu'il accorde à qui il lui plaît. Ainsi comme s'il vous ôtait l'être qu'il vous a donné, vous rentreriez dans le néant; de même, s'il retirait sa grâce de vous, vous retourneriez au péché. Mais je ne vous dis pas ceci pour vous jeter dans le découragement et le désespoir, en voyant l'extrême besoin que vous avez que Dieu vous soutienne. Je vous le dis seulement afin que vous jouissiez avec plus de sûreté des grâces qu'il vous a faites, et ayez d'autant plus sujet d'espérer avec confiance qu'il achèvera de faire en vous le bien qu'il y a commencé, qu'il vous verra prosternée à ses pieds avec une plus grande humilité et une crainte salutaire, sans chercher d'autre appui qu'en lui seul. Car ce sont là les marques les plus assurées que son infinie bonté ne nous abandonnera pas, selon ces paroles de la plus humble de toutes les femmes, la très-sainte Vierge : *Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent* (*Luc.*, I, 50). Si Notre-Seigneur vous fait

la grâce de vous donner cette connaissance que vous désirez, vous sentirez venir dans votre âme une céleste lumière qui, dissipant toutes vos ténèbres vous fera connaître qu'il n'y a dans toutes les choses créées, ni être, ni bien, ni force que ce qu'il plaît à Dieu de leur en donner et leur conserver. Vous connaîtrez aussi alors combien véritables sont ces autres paroles : *Votre gloire remplit les cieux et la terre.* Car il n'y a rien de bon dans tout ce qui est créé, dont la gloire ne soit due à Dieu, et vous le pouvez voir par ce qu'il commanda à Moïse de dire à son peuple : *Celui qui est, m'a envoyé vers vous* (*Exod.*, III) ; et par ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile : *Dieu seul est bon* (*Marc.*, X). Car comme l'être de toutes les choses et tout le bien qui se fait, soit par le libre arbitre ou par la grâce, vient de Dieu et est conservé par lui, on peut dire qu'il est en elles, et qu'il opère plus qu'elles-mêmes, le bien qui est en elles, non qu'elles n'opèrent pas, mais parce qu'elles n'opèrent que comme des causes secondes qu'il fait mouvoir, en qualité de principal et universel moteur de qui elles tirent toute leur vertu. Ainsi, n'étant considérées qu'en elles-mêmes, il est évident qu'elles n'ont autre appui que cet être infini qui les soutient, et que, quelque grandes qu'elles paraissent, elles ne sont à son égard que comme une petite aiguille, en comparaison d'une mer sans fond et sans bornes.

Cette connaissance de Dieu imprime dans l'âme qui sait en faire un bon usage un si profond respect pour sa suprême majesté, et lui donne tant d'horreur de la seule pensée de s'attribuer à elle-même ni à aucune autre créature le moindre bien, qu'il agit en cela comme fit le chaste Joseph à l'égard de la femme de son maître, sans vouloir en nulle manière toucher à l'honneur qui est dû à Dieu, selon qu'il est écrit : *La gloire n'appartient qu'à Dieu* (*Isa.*, XLI). C'est pourquoi, quand tout le monde ensemble voudrait donner de la gloire à une personne qui est pleinement persuadée de cette vérité, elle n'aurait garde de s'en élever, mais renoncerait à cet honneur qu'elle saurait ne lui appartenir point pour le donner à Dieu à qui il est dû, parce qu'elle connaîtrait que, plus elle est élevée, plus elle a reçu de lui, plus elle lui est redevable et est obligée de se rabaisser, puisqu'à proportion que les autres vertus croissent, l'humilité doit croître aussi et nous faire dire à Dieu ce que saint Jean-Baptiste dit en parlant de Jésus-Christ : *Il faut que le Seigneur croisse et que je diminue* (*Joan.*, III, 30).

Que si les considérations que je vous ai représentées ne suffisaient pas, ma fille, pour vous donner un aussi grand mépris de vous-même que vous le désireriez, ne vous découragez pas néanmoins, mais continuez à implorer par une oraison persévérante le secours de Dieu, qui veut souvent nous instruire intérieurement en parlant à notre cœur, et extérieurement par des effets visibles, du peu d'estime que la créature doit faire d'elle-même. Cependant demeurez avec patience dans l'attente de sa miséricorde, et soyez persuadée que vous avez de l'orgueil, parce que c'est une marque d'humilité de se croire orgueilleux, comme c'en est une d'orgueil de se croire humble.

DE L'ORAISON ET DE LA MÉDITATION.

CHAPITRE LXVIII.

Il commence à traiter de la manière de considérer Jésus-Christ. Des mystères de sa vie et de sa mort. Des motifs qui doivent nous porter à cette considération, et des grands avantages que l'on en tire.

Comme ceux qui s'occupent beaucoup à la connaissance d'eux-mêmes, voyant continuellement et de près quels sont leurs défauts, tombent d'ordinaire dans la tristesse, la défiance et l'abattement, ils ont besoin

d'une autre connaissance qui les réjouit et les fortifie beaucoup plus qu'ils ne s'étaient attristés et découragés. A cela rien n'est si propre que la connaissance de Jésus-Christ, et particulièrement de considérer ses douleurs et la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. C'est là l'heureuse nouvelle qu'annonce la nouvelle alliance ; car Jésus-Christ crucifié console ceux que la vue de leurs fautes afflige, absout ceux que la loi condamne, et rend enfants de Dieu ceux qui étaient esclaves du démon. C'est donc à lui que doivent avoir recours ceux qui sont accablés de dettes spirituelles par le nombre de leurs péchés, comme ceux qui l'étaient de dettes temporelles se joignirent à David lorsqu'il était poursuivi par Saül (I *Reg.*, XX); et de même que, lorsque l'on passe un torrent, on détourne ses yeux de la vue de l'eau pour ne se point effrayer de sa rapidité, on doit, au lieu de s'arrêter à considérer ses péchés, regarder Jésus-Christ attaché à la croix pour se fortifier contre la crainte, puisque ce n'est pas en vain que David a dit : *Mon Dieu, mon âme est abattue et troublée, et c'est cela même qui me porte à me souvenir de vous dans cet exil où je suis au delà du Jourdain, près d'Hermon et du mont Misar* (*Ps.* XLI, 8) ; car les mystères qui se sont passés dans le baptême de Jésus-Christ et dans sa passion, sont capables de calmer toutes les tempêtes qui s'élèvent dans notre cœur. Ainsi il n'y a point de livres qui puissent si bien que cette passion de notre Sauveur nous instruire dans toutes sortes de vertus, nous donner de l'horreur du péché, et nous faire comprendre qu'il ne doit point y avoir de bornes à notre reconnaissance d'une preuve si prodigieuse de son amour.

Il faut donc, ma fille, après vous être occupée à la connaissance de vous-même, travailler à connaître Jésus-Christ en la manière que saint Bernard nous l'apprend par ces paroles, et qu'il le pratiquait lui-même : *Celui qui a le sentiment qu'il doit avoir de Jésus-Christ et de la rédemption qu'il nous a méritée par sa mort, n'ignore pas combien il importe pour le repos de notre conscience et pour nous avancer dans la piété, d'employer au moins quelque heure du jour à considérer attentivement les avantages que nous tirons de sa passion, et de les graver fortement dans notre mémoire.*

Sachez aussi que, comme Dieu, pour communiquer aux hommes les richesses de sa divinité s'est fait homme, afin de pouvoir, par cet abaissement et par une pauvreté volontaire se conformer aux pauvres et aux petits, et par ce moyen les élever jusqu'à être semblables à lui, de même la voie ordinaire dont il se sert pour communiquer sa divinité aux âmes est par le moyen de sa sacrée humanité. C'est là la porte par laquelle entrent ceux qui se sauvent, et cette échelle mystérieuse que Jacob vit aller de la terre au ciel, parce que le Père éternel, pour honorer l'humanité de son Fils unique, n'affectionne et ne se communique familièrement qu'à ceux qui n'ont pas seulement une vive foi pour cette sainte humanité, mais qui y font une grande attention. Puis donc que vous avez tant de sujet de désirer de lui une si grande faveur, rendez-vous, pour l'obtenir heureusement, esclave de la passion de Jésus-Christ, qui vous a délivrée de la captivité du péché et des peines de l'enfer ; prenez plaisir à vous occuper de la pensée de ce que son extrême amour pour vous ne lui a point fait trouver de difficulté à vouloir souffrir. Soyez l'une de ces âmes dont le Saint-Esprit a dit : *Sortez, filles de Sion, pour voir le roi Salomon avec la couronne que sa mère lui a mise sur la tête au jour de ses noces, dans l'abondance de sa joie* (*Cant.*, III). Or, l'on ne voit point dans l'Ecriture que le roi Salomon ait été couronné par la main de Bethsabée, sa mère, le jour de ses noces. Ainsi, puisque ces paroles ne peuvent convenir à Salomon, pécheur, et que l'Ecriture sainte ne saurait errer, elles se doivent en-

tendre du véritable Salomon qui est Jésus-Christ, et cela d'autant plus, que ce nom de Salomon, qui signifie pacifique, fut donné à ce prince, parce que son règne se passerait dans la paix, au lieu que celui de David, son père, avait été traversé par de continuelles guerres, ce qui fit que Dieu ne voulut pas que des mains qui avaient répandu tant de sang lui édifiassent un temple, mais réserva cet honneur à son fils, ce roi pacifique. Que si l'on a donné à Salomon ce nom de roi pacifique, parce qu'il a vécu dans une paix dont des rois, quoique méchants, peuvent jouir, à combien plus forte raison doit-on donner ce nom à Jésus-Christ qui a fait une paix entre Dieu et les hommes, une paix non-seulement temporelle, mais spirituelle, et l'a faite en prenant sur lui la peine que nos péchés, qui avaient causé la guerre entre lui et nous, avaient méritée? Ce divin Rédempteur a aussi fait la paix entre les Juifs et les Gentils, ces deux peuples si opposés, en rompant ce mur de séparation qui les divisait, comme dit saint Paul, et qui n'était autre chose que les cérémonies de l'ancienne loi et l'idolâtrie des Gentils, afin que, par ce moyen, les uns et les autres renonçant à leurs anciennes observations, se réunissent sous une nouvelle loi pour n'avoir qu'une même foi, un même baptême, un même Seigneur, et pouvoir ainsi espérer d'être rendus participants de l'héritage éternel, comme étant tous enfants de ce même Père céleste qui les a engendrés de nouveau par l'eau et le Saint-Esprit pour être capables de jouir d'autant de bonheur et de gloire que leurs pères charnels, en les engendrant, les avaient rendus sujets à toutes sortes de misères et de déshonneur. Tous ces avantages nous viennent donc par Jésus-Christ qui a pacifié le ciel et la terre, les nations avec les nations, et les hommes avec eux-mêmes; ce qui était la guerre de toutes la plus dangereuse, parce qu'elle se passait dans leur propre sein. Salomon ne pouvant donc faire aucune de ces sortes de paix, il ne pouvait mériter qu'en figure le nom de pacifique, puisque la paix temporelle dont ses peuples jouissaient n'était que l'ombre de la paix spirituelle et éternelle que Jésus-Christ a apportée dans le monde.

Si vous avez toujours devant les yeux, épouse de Jésus-Christ, ces vérités si importantes, vous trouverez que la très-sainte Vierge, cette bienheureuse mère du véritable Salomon, en le concevant sans péché, lui mit sur la tête une admirable couronne le jour de son incarnation, qui doit être considéré comme celui des noces célestes dans lesquelles le Verbe divin a été uni à sa très-sainte humanité, et ce même Verbe fait homme a été uni à l'Eglise composée de tous les hommes. C'est du chaste sein de cette bienheureuse Vierge qu'est sorti Jésus-Christ comme de sa chambre nuptiale, aussi paré que l'Epoux, et comme un géant qui marche à grands pas pour achever ce grand ouvrage de notre rédemption, et qui, à la fin de sa carrière, le jour du vendredi saint, épouse l'Eglise pour laquelle il avait encore beaucoup plus travaillé que ne fit Jacob pour avoir Rachel. On peut dire aussi que l'Eglise fut tirée de son côté, lorsqu'il dormait du sommeil de la mort, de même qu'Eve fut tirée du côté d'Adam lorsqu'il était endormi. C'est pourquoi Jésus-Christ nomme son jour le jour qu'il nous donna cette preuve merveilleuse de son amour quand il dit dans l'Evangile: *Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu et en a été comblé de joie* (*Joan.*, VIII, 59); ce qui arriva, dit saint Jean Chrysostome, lorsque Dieu lui révéla que le sacrifice de son fils Isaac, qu'il lui avait commandé de lui offrir sur la montagne de Moria, qui est la montagne de Sion, n'était que la figure de la mort de Jésus-Christ; car il vit dans cette révélation ce triste jour et s'en réjouit. Mais pourquoi ce patriarche s'en réjouit-il? Fut-ce à cause de tant de tourments et de douleurs que devait souffrir Notre-Seigneur, et dont l'excès au-

rait été capable de toucher de compassion les cœurs les plus durs au milieu de leur plus grande joie? Il le faut demander à ces trois apôtres si chéris de lui, à qui il dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (*Matt.*, XX). Et comment ces paroles ne les auraient-ils point pénétrés jusque dans le fond de l'âme, puisque ceux qui n'étaient point ses disciples ne purent, sans en être touchés, entendre le bruit des coups de fouet qu'il reçut, des coups de marteaux qui lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains, et de le voir si cruellement attaché à une croix? Je doute même que ceux qui le tourmentaient de la sorte, le voyant souffrir avec une douceur inconcevable, n'aient aussi eu quelque compassion de ce qu'il endurait pour procurer leur salut sans qu'ils le sussent. Si donc ceux qui avaient de l'aversion pour Jésus-Christ ont dû, à moins que d'avoir un cœur de pierre, être attendris de pitié dans la vue de ses douleurs, comment peut-on dire qu'un homme qui avait autant d'amour pour Dieu qu'en avait Abraham, s'était réjoui de voir le jour dans lequel il devait tant souffrir?

CHAPITRE LXIX.

Suite du chapitre précédent, où il explique un verset du cantique touchant la passion de Jésus-Christ.

Mais pour vous empêcher, ma fille, de vous étonner, écoutez une autre parole de ce cantique, qui dit que cette couronne lui fut mise sur la tête dans un jour que son cœur était tout rempli de joie, pour marquer qu'elle n'était pas seulement extérieure, mais intérieure. Car comment peut-on nommer un jour de joie celui dans lequel Jésus-Christ souffrit des tourments inconcevables?

O Jésus, mon Sauveur, qui êtes la joie des anges, l'objet adorable qu'ils ne se lassent jamais de regarder, et ce torrent de délices dont les eaux célestes leur font sans cesse goûter une douceur ineffable, de quoi vous réjouissez-vous donc, Seigneur, au milieu de tant de tourments? De quoi vous réjouissez-vous, étant déchiré à coups de fouet, percé de clous, déshonoré et près d'endurer la mort? Est-ce que vous y êtes insensible? Hélas! comment le seriez-vous, puisque votre parfait tempérament vous y rend plus sensible que nul autre ne le pourrait être? Mais c'est parce que vous êtes si extrêmement touché de nos maux, que vous souffrez volontiers les vôtres, pour faire par vos douleurs cesser nos douleurs; et c'est ce qui vous a fait dire à vos bien-aimés apôtres : *J'ai souhaité avec ardeur de manger cette pâque avec vous avant que de souffrir* (*Luc.*, XXII, 15). Et vous aviez dit auparavant : *Je suis venu porter le feu sur la terre, et que désirai-je sinon qu'il s'allume? Je dois être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* (*Luc.*, XII, 49)? Vous avez, mon Dieu, durant votre vie mortelle comme soufflé par vos grâces et par vos faveurs ce feu de notre amour pour vous, et vous voulez maintenant que par votre mort il s'allume, nous embrase, nous consume et nous transforme en vous. Qui vous aurait aimé, Seigneur, si votre amour ne vous avait fait mourir pour rendre la vie à ceux qui, faute de vous aimer, l'avaient perdue? Qui sera celui qui, voyant que ce feu de votre amour pour nous a, par l'ardeur de vos tourments, consumé et réduit en cendre le bois si vert et si vif de l'arbre de vie, qui est vous-même, sera si froid et si insensible à un tel amour, qu'il ne brûle pas du désir de vous témoigner le sien jusqu'à vouloir bien mourir pour vous? Qui sera celui qui aura le cœur si dur que de n'être pas attendri par l'extrême affection que vous nous avez témoignée depuis le moment que vous sortîtes du chaste sein de votre bienheureuse mère, jusqu'à ce que vous expirâtes sur la croix?

Vous avez pleuré pour nous mettre dans la joie, vous avez souffert pour nous procurer le repos, vous avez été baptisé dans votre propre sang pour laver et effacer les taches de nos péchés, et vous avez témoigné plus d'impatience de recevoir ce baptême pour remédier à nos maux, quoique vous sussiez qu'il vous devait coûter la vie, que l'époux n'en a de voir arriver le jour de ses noces. Il ne faut donc pas s'étonner que, puisque l'accomplissement de ce que l'on désire donne de la joie, on dise que le jour de votre passion a été un jour de joie, quoique les tourments que vous y avez endurés aient été si extrêmes, qu'ils ont fait dire à Jérémie, par un esprit de prophétie : *O vous tous, qui êtes témoins de ce que j'endure, jugez s'il peut y avoir quelque douleur qui soit égale à la mienne* (*Thren.*, I, 12). Mais le feu de l'amour dont votre cœur était embrasé était encore incomparablement plus grand, puisque s'il eût été nécessaire pour notre salut que vous fussiez demeuré attaché à la croix jusqu'à la fin du monde, vous y auriez consenti ; et ainsi, quoi que vous ayez enduré, votre amour pour nous a de beaucoup surpassé vos souffrances et la fureur de vos bourreaux. Il est demeuré victorieux de tout, et la flamme dont il brûlait était si vive, que rien n'a été capable de l'éteindre. Elle s'élevait au-dessus de vos douleurs par la joie que vous ressentiez du bien qu'elles nous procuraient; et c'est ainsi que l'on peut dire avec raison que ce jour a été pour vous un jour de joie. C'est donc ce jour qu'a vu Abraham et dont il s'est réjoui, non qu'il ne fût pas touché d'une extrême compassion de vos tourments, mais parce qu'il connaissait que ce jour si douloureux procurerait le salut du monde.

Sortez donc à la campagne, filles de Sion, chères âmes qui attendiez avec foi la venue de notre adorable Messie, pour voir ce roi pacifique qui est venu par ses souffrances faire la paix après laquelle toute la terre soupirait, puisque vous ne devez avoir des yeux que pour un objet si admirable. Mais entre tous les ornements qui parent ce divin Epoux, considérez principalement cette couronne d'épines dont, encore qu'il l'ait reçue par les mains des officiers de Pilate qui étaient idolâtres, on peut dire que ç'a été sa mère qui l'a mise sur sa tête, parce que le gouverneur de la Judée ne l'a condamné à la mort que pour plaire à la synagogue des Juifs, de la race desquels Jésus-Christ est descendu selon la chair, et qu'ainsi cette synagogue lui tenait lieu de mère. Que si quelqu'un dit que ce sont là d'étranges parures pour des noces, qu'une couronne d'épines au lieu d'un chapeau de fleurs, des clous qui percent les pieds et les mains au lieu de bracelets, des coups de fouet au lieu d'écharpe, des cheveux collés ensemble par le sang qui en dégoutte, au lieu d'être bien peignés, la barbe arrachée, les joues meurtries de soufflets, une rude croix au lieu d'un lit magnifique, une place destinée au supplice des malfaiteurs au lieu d'une salle de noces, et la compagnie de deux larrons au lieu de celle de ses amis. Et qu'à cela l'on ajoute : Quels festins, quelle musique, quels plaisirs peuvent se rencontrer dans des noces où la mère et les amis de l'époux n'ont pour mets que des douleurs, pour breuvage que des larmes, et que paraît-il y avoir de plus contraire à la solennité d'un mariage? Mais il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque dans ce divin mariage tout est nouveau. Jésus-Christ est un nouvel homme, parce qu'il est conçu sans péché et qu'il est Dieu et homme tout ensemble, et que prenant pour son épouse l'Eglise, qui n'est composée que de pécheurs pauvres, difformes et pleins de toutes sortes d'imperfections, il nous donne tous ses biens. Car, contre l'ordre ordinaire, ce divin Rédempteur a voulu, en se revêtant de notre chair, se charger de toutes nos dettes, recevoir, quoique innocent, le châtiment que nous méritions, faire cesser notre laideur, et nous rendre participants de sa beauté et de ses richesses. Comme dans les mariages du monde les hommes ne peuvent rendre celles qu'ils épousent de mauvaises bonnes, de laides belles, et de pauvres riches,

ils tâchent d'avoir pour femmes celles qui sont vertueuses, belles et riches, et de trouver en elles des avantages qu'ils ne leur ont pas donnés. Ce céleste époux, au contraire, ne trouve dans les âmes qu'il prend pour ses épouses ni bonté, ni beauté, ni richesses que celles qu'il y met, et elles ne lui apportent pour dot que leurs péchés. Mais en s'abaissant jusqu'à nous, il s'est rendu semblable à nous et nous a rendus semblables à lui, en détruisant le vieil homme pour nous rendre comme lui un homme nouveau et tout céleste. Voilà l'effet de la laideur et de la bassesse qui paraissaient dans ces ornements dont son infinie grandeur et sa toute-puissance se sont servies pour vaincre l'endurcissement de nos péchés, et nous donner sa grâce et son amitié, ce qui est le plus grand de tous les présents qu'il pouvait nous faire.

C'est là, ma chère fille, le miroir dans lequel vous devez vous regarder plusieurs fois le jour, afin d'embellir votre âme en travaillant à réparer tout ce que vous y trouverez de défectueux. C'est là ce serpent d'airain, ce signe mystique qui guérit les blessures des serpents les plus dangereuses et les plus mortelles; et lorsqu'il vous arrivera de faire du bien, regardez aussi ce même signe, afin qu'il vous donne la force de continuer, et rendez grâces à Notre-Seigneur de ce que ses travaux et ses souffrances nous procurent tant de biens et tant de consolations.

CHAPITRE LXX.

Des grands avantages que l'on tire de l'oraison.

Je vous ai fait voir que la lumière que vos yeux doivent regarder est ce Dieu fait homme, mort pour nous sur une croix; il me reste maintenant à vous dire de quelle manière vous devez le regarder, puisque ce saint exercice ne se fait que par de dévotes considérations et par des entretiens intérieurs dans l'oraison. Mais il faut auparavant vous apprendre l'avantage que l'on en peut tirer, et vous particulièrement, puisque, ayant renoncé au monde pour vous consacrer entièrement à Notre-Seigneur, vous êtes plus obligée d'avoir une communication particulière avec lui, si vous voulez goûter la douceur d'une manière de vie aussi parfaite qu'est celle que vous avez embrassée.

On doit entendre par le mot d'oraison un entretien secret et intérieur avec Dieu, par lequel l'âme se communique à lui, soit par sa pensée, soit par ses demandes, soit par ses actions de grâces, soit par la contemplation, et généralement par tout ce qui se passe dans ce secret entretien. Or, encore que l'on puisse traiter en particulier de chacune de ces choses, mon intention n'est que de vous parler en général de l'importance que ce nous est d'avoir cette communication avec Dieu. En voici une preuve qui, à moins que d'être aveugle, peut le faire connaître. Si Dieu permettait à tous ceux qui le désireraient de lui parler une fois le mois ou une fois la semaine, avec assurance de les écouter avec la même bonté qu'un père écoute ses enfants, de remédier à leurs besoins et de leur faire des grâces; et s'il étendait cette faveur jusqu'à leur permettre de lui parler non-seulement une fois le jour, mais plusieurs fois et même durant la nuit, pourrait-on, si l'on n'avait un cœur de pierre, n'en être pas très-sensiblement touché, et n'en pas user comme du plus grand avantage et de la plus grande joie que l'on saurait recevoir, puisque si un roi temporel, qui ne peut être considéré que comme un ver de terre en comparaison de ce monarque éternel, et dont les bienfaits ne sont que de la poussière que le vent emporte, faisait les mêmes offres à ses sujets, ne s'estimeraient-ils pas trop heureux? Comment donc les hommes, qui prennent tant de plaisir d'être avec les enfants des hommes, ne sont-ils pas ravis d'être avec un Dieu? Il n'y a dans sa conversation que douceur, que plaisir et que joie. Ses richesses

et sa libéralité sont si grandes, qu'il ne nous refuse rien de ce que nous lui demandons, et nous devons nous estimer trop heureux de jouir de l'entretien d'un tel Père, quand il ne nous en reviendrait aucun profit. Que si vous ajoutez à cela que non-seulement il nous donne cette permission de lui parler, mais nous y convie, nous le commande et nous en prie même quelquefois, vous admirerez sa bonté de nous offrir ce que nous devrions si instamment le prier de nous accorder, et quelle est notre malice et notre folie de le refuser lorsqu'il nous l'accorde.

Vous connaîtrez aussi la négligence qu'ont la plupart des hommes de remédier à leurs besoins spirituels, qui sont les seuls véritables, en considérant que ceux qui en ont le sentiment qu'ils doivent en prient Dieu avec tant d'instance. On dit ordinairement que celui qui ne sait pas prier n'a qu'à aller sur la mer, parce que les périls continuels que l'on y rencontre apprennent à implorer le secours de Dieu. Ainsi je ne saurais comprendre pourquoi nous ne nous occupons pas avec soin à la prière, puisque, soit que nous soyons sur la mer ou sur la terre, nous sommes toujours dans le péril d'une mort corporelle, et même de celle de notre âme, si, après être tombés dans le péché mortel, nous ne nous sommes pas relevés de notre chute par la pénitence.

Si les vaines affections des choses du monde, qui sont comme de la poussière dans nos yeux, ne nous empêchaient de bien voir quels sont nos besoins, nous aurions sans cesse recours à Dieu, en lui disant du fond de notre cœur avec David : *Ne permettez pas, mon Dieu, que nous tombions en tentation. Ne vous éloignez point de nous* (*Psal.* XXXIV), ou autres semblables paroles, selon le sentiment que nous aurions de nos besoins. Mais nos prières n'ont pour objet que ce qui nous touche sensiblement, qui est un bien ou un mal temporel : et encore n'avons-nous alors recours à Dieu que quand les autres moyens nous manquent, mettant ainsi, par un déplorable renversement, notre première confiance en nous ou aux hommes, et la dernière en son assistance. De là vient qu'il s'irrite contre nous comme il fit autrefois contre les Israélites en leur disant : *Où sont vos dieux en qui vous avez mis votre confiance? Qu'ils viennent maintenant vous secourir et vous protéger dans votre besoin. Vous éprouverez que je suis le seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre, que je donne la mort et rends la vie, que je frappe et guéris les plaies que je fais, et que l'on ne saurait rien arracher d'entre mes mains* (*Deut.*, XXXII, 37).

Ne soyez pas insensible, ma fille, à de si terribles menaces. Considérez qu'il n'y a point de mal véritable que de manquer à servir Dieu, ni de véritable bien que de le servir. Quand vous lui demanderez quelque chose de temporel, ne le lui demandez pas avec cet empressement que donne une affection démesurée ; mais soit dans les grandes ou les petites choses, mettez votre première et principale confiance en lui, et ensuite aux moyens dont il vous mettra dans l'esprit de vous servir. Ayez une grande reconnaissance de cette liberté qu'il vous donne de vous adresser à lui toutes les fois que vous le désirez, et servez-vous-en en toutes rencontres puisque c'est dans cette heureuse communication avec lui qu'il enrichit ses serviteurs de tant de grâces, remédie à leurs besoins et leur fait connaître que ce qu'il permet qu'ils se trouvent dans tant de périls est pour les obliger de recourir à lui et de le remercier de ce qu'il les en délivre. Ç'a été ainsi que les Gabaonites, étant pressés de leurs ennemis, envoyèrent demander du secours à Josué, dont l'amitié qu'ils avaient recherchée leur avait suscité cette guerre, et qu'il les tira de ce péril. Et ce fut aussi en la même sorte qu'Abraham secourut ces cinq rois (*Gen.*, XIV, 10) qui avaient été vaincus par d'autres rois, et empêcha la prise de leurs villes sur l'avis qu'un seul homme lui donna de la bataille qu'ils avaient perdue. Ainsi,

quand on se trouverait réduit à la dernière extrémité et même englouti dans le ventre d'une baleine, une seule prière adressée à Dieu avec ferveur et humilité est capable d'attirer son assistance; et si l'on ignore de quelle sorte cette prière se doit faire, on peut l'apprendre de ces paroles que dit le roi Josaphat avec tant de confiance : *Quand nous ne savons plus à quoi recourir, notre remède, Seigneur, est de lever les yeux vers vous* (*Paral.* XX). Et saint Jacques dit aussi que *celui qui désire d'obtenir la sagesse n'a qu'à la demander à Dieu* (*Jac.* I). C'était la conduite que Dieu commanda à Moïse et à Aaron de tenir touchant son peuple, parce que ceux qui gouvernent les autres, ayant besoin d'une double et continuelle lumière, ils ont besoin aussi de redoubler leurs prières afin de connaître la volonté de Dieu et d'obtenir la force nécessaire pour l'exécuter. La connaissance qui s'acquiert de cette sorte surpasse autant celle que l'on peut tirer des raisonnements humains que la hardiesse avec laquelle l'on marche durant le jour surpasse celle avec laquelle on marche durant la nuit, et les lumières que l'on reçoit dans l'oraison sont sans comparaison plus grandes, plus vives et plus certaines que celles que l'on peut avoir hors de l'oraison. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, après l'avoir éprouvé, qu'*il n'y a point de travail et d'étude qui soient si capables que l'oraison d'éclaircir les difficultés.*

Comme il ne me serait pas possible de vous dire quels sont tous les avantages que l'on tire de l'oraison, et que quand je le pourrais, je serais trop long, je me contenterai de vous rapporter ces paroles de Jésus-Christ qui est la suprême vérité : *Votre Père céleste donne le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (*Luc.*, XI, 13); et cet esprit est accompagné de toutes sortes de grâces. Il vous doit donc suffire de savoir que tous les saints se sont appliqués à l'oraison, parce, comme dit saint Jean Chrysostôme, que c'est par elle qu'ils ont remporté des victoires. A quoi il ajoute qu'il n'y a rien si puissant qu'un homme qui prie. Mais ce qui en est une preuve plus que suffisante, c'est la prière de Jesus-Christ dans cette terrible agonie qui lui fit arroser la terre de son sang. Il pria aussi sur le mont Thabor, avant cette merveilleuse transfiguration qui le fit voir à trois de ses apôtres tout éclatant de majesté et de gloire (*Luc.*, XXI), et il pria aussi avant que de ressusciter le Lazare (*Joan.*, XI). Il passait quelquefois des nuits entières en prière, et saint Luc remarque que ce fut en suite d'une qui avait été très-longue qu'entre tant de disciples qu'il avait, il en choisit douze pour être ses apôtres. Sur quoi saint Ambroise dit que cela fait connaître de quelle manière nous devons agir dans le commencement de nos entreprises, puisque notre divin Rédempteur en usa lui-même de la sorte. C'est sans doute ce qui a fait dire à saint Dénis que *nous devons commencer toutes nos œuvres par la prière.* Saint Paul nous exhorte aussi à nous appliquer extrêmement à l'oraison. Et Notre-Seigneur a dit lui-même qu'*il faut toujours prier sans s'en lasser* (*Luc.*, XVIII, 1), c'est-à-dire prier fréquemment et avec grand soin, parce que ceux qui désirant de plaire à Dieu par leurs actions négligent de faire oraison, ressemblent à ceux qui ne nagent et ne combattent qu'avec une main et qui ne marchent qu'avec un pied; au lieu que Jésus-Christ nous apprend que deux choses nous sont nécessaires pour ne point tomber en tentation, qui sont de veiller et de prier (*Matt.*, XXVI, 41). Il a dit aussi ailleurs : *Veillez donc en priant toujours, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, et de comparaître avec confiance devant le Fils de l'homme* (*Luc.*, XXI, 36). Saint Paul joint aussi ces deux choses, la vigilance et la prière, lorsqu'il décrit les armes dont un chrétien doit se servir pour combattre le démon (*Ephes.*,

VI, 18). Car, comme un homme, quelque bien nourri qu'il soit, devient faible et court fortune de perdre l'esprit, s'il ne dort pas, il en arrive de même à celui qui travaille beaucoup sans faire oraison, parce que la prière est la nourriture de l'âme comme le sommeil est la nourriture du corps. Il n'y a point de bien, quelque grand qu'il soit, qui puisse suffire, si l'on dépense toujours et que l'on ne gagne rien, ni de bonnes œuvres qui puissent continuer, si l'on ne fait oraison, parce que c'est par elle que l'on acquiert la lumière et l'esprit nécessaires pour recouvrer ce que l'on a perdu dans les occupations du siècle, qui quelque louables qu'elles soient, diminuent toujours quelque chose de la ferveur de la charité et de la dévotion intérieure.

Il ne faut point de meilleure preuve du besoin que l'on a de prier avec instance que la ferveur et les jeûnes avec lesquels le prophète Daniel demandait à Dieu de délivrer son peuple de la captivité de Babylone, quoique les soixante-dix ans après lesquels le Seigneur avait promis de l'affranchir de la servitude fussent passés. Car, si l'on doit demander à Dieu avec une oraison persévérante l'accomplissement de ce qu'il a promis, à combien plus forte raison le doit-on faire pour ce qu'il n'a point promis? Saint Paul priait les Romains de prier Dieu qu'il lui fît la grâce de surmonter les obstacles qui pouvaient l'empêcher de les aller voir. Sur quoi Origène remarque que ce grand apôtre avait néanmoins dit auparavant : *Je sais que vous allant voir, ma venue sera accompagnée d'une abondante bénédiction de l'Evangile de Jésus-Christ* (*Rom.*, XV, 29); mais qu'il croyait néanmoins nécessaire de prier pour l'exécution de ce qu'il savait ne pouvoir manquer d'arriver. Ainsi, ce grand apôtre n'avait-il pas raison de dire que l'oraison est le moyen d'obtenir de Dieu ce qu'il a résolu de toute éternité de donner dans le temps; et que comme il faut labourer et semer pour recueillir du blé, il faut prier pour recueillir des fruits spirituels? Nous ne devons donc pas nous étonner si nous en recueillons peu, puisqu'en priant peu nous semons peu.

Que s'il est certain que la conversation d'un homme de bien nous le fait aimer et concevoir des sentiments de vertu, à combien plus forte raison avons-nous sujet d'espérer de grands avantages de notre communication avec Dieu? L'exemple de Moïse le fait bien voir, puisque lorsqu'il sortait d'avec lui il était tout resplendissant de lumière; et ce n'est, sans doute, que faute d'avoir cette communication avec Dieu par la prière que nous avons si peu de compassion des besoins de notre prochain. Car si nous étions durant la nuit prosternés en la présence de Dieu pour le prier de nous pardonner nos péchés et de nous secourir dans nos besoins, comment pourrions-nous le lendemain refuser à notre prochain la même assistance que nous aurions prié Dieu si instamment de nous accorder, lorsqu'il nous la demanderait en usant des mêmes termes dont nous nous serions servis pour l'obtenir? Mais pour dire sur cela tout en un mot, il ne faut que nous souvenir de ces paroles de David : *Béni soit le Seigneur qui n'a point retiré de moi ni ma prière ni sa miséricorde* (*Ps.* LXV, 19). Sur quoi saint Augustin dit : *Nous pouvons nous assurer que si Dieu ne retire point de nous notre oraison, il ne retirera point de nous sa miséricorde.* Souvenez-vous aussi de ce que Jésus-Christ a dit : *Votre Père céleste donne le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (*Luc.*, XI, 13). Et c'est ce bon esprit, comme dit saint Paul, qui nous fait accomplir la loi de Dieu; ce qui montre que c'est par le moyen de l'oraison que nous l'accomplissons et que nous avons sujet d'espérer que Dieu nous fera miséricorde. Considérez donc, je vous prie, en quel état se trouve une personne qui, faute de faire oraison, ne peut accomplir cette loi de Dieu, ni par conséquent espérer qu'il lui fera miséricorde. Sur quoi je dois vous avertir de

l'erreur de quelques-uns qui, sous prétexte que saint Paul dit qu'*il faut prier en tous lieux* (*Rom.*, III), s'imaginent qu'il n'est pas besoin de prier de temps en temps et dans quelque lieu retiré, mais qu'il suffit de prier indifféremment partout; car encore qu'il soit bon de prier en tous lieux, nous ne devons pas nous en contenter, si nous voulons imiter Jésus-Christ et les saints. Il est certain que nous ne saurions utilement prier en tous lieux, si nous n'avons appris auparavant, en priant dans quelque lieu retiré et en y employant un temps assez considérable, de quelle sorte il faut prier.

CHAPITRE LXXI

Que la pénitence est comme le premier pas pour aller à Dieu par une véritable douleur de nos péchés accompagnée d'une sincère confession de les avoir commis, et des moyens d'y satisfaire.

La pénitence est le premier pas pour s'approcher de Dieu; mais pour la bien faire il importe extrêmement de cesser de s'appliquer aux affaires temporelles et de renoncer à toute conversation pour ne s'occuper qu'à se souvenir de tous les péchés que l'on a commis, et de se servir pour ce sujet de quelques livres qui apprennent à bien servir Dieu. Il faut ensuite, après avoir pleuré ses péchés, s'adresser à un confesseur qui, en qualité de médecin spirituel, soit capable d'y apporter le remède nécessaire, et lui exposer tout ce que l'on a sur la conscience avec autant de sincérité que si l'on était assuré de mourir ce jour-là et de comparaître devant le jugement de Dieu. On doit employer un mois ou deux à cette préparation avec d'aussi grands sentiments de douleur que l'on a eu de joie pour de faux plaisirs. On peut, outre le moyen que je viens de proposer de penser à la mort et au jugement de Dieu, afin d'éviter de tomber dans cet abîme infernal où l'on brûle d'un feu qui ne s'éteindra jamais, se servir de quelques bons livres. Il sera bon aussi d'avoir une image du crucifix pour se remettre devant les yeux que nos péchés ont été la cause des horribles tourments que Notre-Seigneur a soufferts. Il faut alors considérer ce divin Rédempteur depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et peser jusqu'à la moindre de ses douleurs, en pleurant nos péchés à qui on les doit attribuer, puisque notre orgueil a été la cause de ce qu'on l'a déshonoré, nos plaisirs de ses souffrances, et ainsi du reste. Car, si un fils voyait déchirer son père à coups de fouet pour une faute que ce serait lui qui aurait commise et non pas son père, et entendait un héraut prononcer à haute voix que celui qui avait fait ce crime méritait d'être puni de la sorte, ce fils ne devrait-il pas avoir le cœur percé de douleur de voir que son péché aurait coûté si cher à son père, et à moins que d'être un enfant dénaturé, désirer de tout son cœur d'être puni au lieu de lui? Cette pensée, qu'un Dieu a souffert le châtiment que nous méritions, ne doit-elle pas nous donner une plus grande affliction que toutes les peines dont on aurait puni nos péchés, et nous faire dire : C'est nous, Seigneur, qui avons failli, et c'est vous qui en recevez la punition; nos crimes vous ont fait recevoir toutes sortes d'opprobres et mourir sur une croix. C'est là la manière dont un pécheur doit gémir dans la vue de ses péchés et y joindre le désir de souffrir pour l'amour de Dieu tout ce qu'il lui plaira. Mais après s'être examiné de la sorte, avoir satisfait à ce que son confesseur lui aura ordonné, et reçu l'absolution sacramentale, il peut croire avec confiance que Dieu lui pardonnera, et son âme sera consolée.

CHAPITRE LXXII.

Que le second pas pour s'approcher de Dieu est de le remercier de nous avoir fait venir vers lui par la pénitence, et de méditer en chaque jour de la semaine quelque article de la passion.

Après avoir purifié l'âme des péchés qui, si l'on n'y avait remédié, lui auraient causé la mort, il faut extrêmement remercier Dieu d'une si grande faveur que de ne nous avoir pas seulement, en nous les pardonnant, délivrés des peines de l'enfer, mais de nous avoir reçus au nombre de ses enfants; en quoi nous devons reconnaître que nous sommes obligés de toutes ces grâces, aux mérites du sang de son Fils unique, qui est mort pour donner la mort à nos péchés, et est ressuscité pour notre justification, en nous redonnant une nouvelle vie. Car si Job disait que le pauvre qu'il avait revêtu, le bénirait, quelles bénédictions ne devons-nous point donner à Jésus-Christ crucifié, de ce que notre âme se trouve délivrée de tant de maux et consolée par tant de faveurs dont nous lui sommes redevables, puisque l'on ne pourrait y manquer sans une étrange ingratitude?

Que si, lorsque Dieu nous fait quelque grâce particulière, nous devons aussitôt nous dégager de toute autre occupation pour l'en remercier dans la retraite et le silence, à combien plus forte raison doit-on prendre quelque temps en chaque jour pour penser en cette sorte à la passion de Notre-Seigneur, et lui rendre grâces des biens qu'elle nous a procurés en lui disant du fond du cœur avec David : *Je n'oublierai jamais vos préceptes parce que ç'a été par eux que vous m'avez rendu la vie* (*Psal.* CXVIII, 93)? Vous pourrez, ma fille, agir pour cela en cette manière, si vous n'en trouvez point de meilleure.

Pensez le *lundi* à la prière que Jésus-Christ fit dans le jardin des Oliviers où il fut pris, et à ce qui se passa cette nuit-là dans les maisons d'Anne et de Caïphe;

Le *mardi*, aux accusations faites contre lui, et à la cruauté avec laquelle il fut attaché à une colonne et déchiré à coups de fouet;

Le *mercredi*, comme il fut couronné d'épines, moqué, outragé et revêtu d'une robe d'écarlate avec un roseau en sa main, et présenté ainsi à tout le peuple en disant : *Voici l'homme.*

Quant au *jeudi*, on ne saurait considérer en ce jour-là un plus grand mystère que cette profonde humilité avec laquelle Jésus-Christ lava les pieds à ses apôtres et leur donna son corps à manger et son sang à boire, en leur commandant, et en leurs personnes à tous les prêtres qui devaient leur succéder, de faire la même chose en mémoire de lui. Imaginez-vous que vous êtes présente dans ce lavement des pieds et dans cet admirable banquet : et espérez de la bonté de Dieu que vous ne sortirez pas de l'un sans que votre âme soit purifiée de ses taches, et de l'autre sans qu'elle soit rassasiée.

Le *vendredi*, vous penserez de quelle sorte Notre-Seigneur fut présenté à Pilate, condamné à mort, chargé de sa croix, crucifié, et à tout le reste de ce qui se passa dans cette funeste journée jusqu'à ce qu'il remit son âme entre les mains de son Père et rendit l'esprit.

Le *samedi*, vous vous représenterez la plaie faite dans son sacré côté par un coup de lance; comme on le descendit de la croix; comme on le mit dans le sépulcre; et vous suivrez en esprit son âme dans les limbes pour voir la joie que les saints pères reçurent de sa venue. Vous penserez aussi attentivement aux douleurs de la sainte Vierge, et lui tiendrez une fidèle compagnie. En quoi, outre que vous vous acquitterez de ce que vous devez, vous en tirerez un grand avantage.

Je ne vous dis rien du *dimanche*, parce que vous savez assez qu'il est particulièrement destiné à la pensée de la résurrection et à la gloire dont les saints jouissent dans le ciel.

Mais je vous recommande particulièrement de dormir le moins que vous pourrez la nuit du jeudi pour ne point abandonner Notre-Seigneur, qui, après avoir été conduit chez Anne et chez Caïphe, après avoir reçu tant de soufflets et autres outrages, passa le reste de la nuit sans pouvoir fermer les yeux, et souffrit tant d'autres tourments, que saint Jérôme ne craint point de dire qu'ils ne seront connus que dans le jour du jugement. Demandez-lui de vous faire part de ses peines, résolvez-vous d'en souffrir la nuit du jeudi quelqu'une, selon qu'il vous l'inspirera, puisqu'un chrétien doit avoir honte de ne mettre point de différence entre une si triste nuit et les autres : ce qui a fait dire à une personne de grande piété qu'elle s'étonnait que l'on pût dormir cette nuit-là : et je crois qu'elle dormait aussi peu durant celle du vendredi saint.

CHAPITRE LXXIII.

De la manière de méditer sur la vie et la passion de Jésus-Christ.

On peut s'exercer en deux manières à méditer sur la vie et sur la mort de Notre-Seigneur; l'une en nous représentant seulement sa figure corporelle, et l'autre sans nous la représenter; mais le considérant seulement en esprit sans le secours d'aucune image sensible. Sur quoi, vous devez savoir que, puisqu'un Dieu invisible s'est rendu visible, en se faisant homme, afin de nous conduire par ce qu'il y avait de visible en lui à ce qui en est invisible, il a été sans doute fort avantageux à ceux qui l'ont vu, de le regarder des yeux du corps pour le mieux voir avec les yeux de l'esprit qui sont ceux de la foi, si leur incrédulité ou leur malice ne les en ont empêchés. Car ils ont en cela joui du bonheur que tant de rois et de prophètes ont si ardemment souhaité sans le pouvoir obtenir. Que si n'étant venus au monde que depuis sa mort, nous ne pouvons jouir d'un si grand bien, nous devons tâcher d'en profiter le mieux que nous le pourrons; et c'est pour cette raison que la sainte Eglise, notre mère, a introduit l'usage des images de Notre-Seigneur afin de nous réveiller par ce moyen, et nous faire recevoir, par cette représentation, quelque petite partie des avantages que nous recevrions de sa présence. Et qui doute que si nous retirons du profit d'une image qui ne nous est qu'extérieure, nous n'en tirions pas beaucoup plus de ce qui sera peint dans notre imagination, en nous en servant comme d'un degré pour nous élever à ce qu'elle représente? car il n'y a rien de ce qui regarde Notre-Seigneur qui n'ait une vertu admirable pour nous porter à lui. Ainsi, encore que ces choses vous paraissent petites, vous devez les considérer comme grandes, parce que ce sont des moyens pour arriver à de grandes; et Dieu s'en sert pour commencer, par cet abaissement, à humilier ceux qu'il veut élever. C'est pourquoi ceux qui, aussitôt qu'ils entrent dans la piété, s'appliquent à des pensées fort élevées, parce qu'elles leur sont plus agréables et leur paraissent plus dignes d'être recherchées, ne peuvent manquer de tomber selon ce que dit l'Ecriture : *Celui qui va trop vite tombera* (*Prov.*, XIX, 2). *Celui qui se hâtera de s'enrichir ne sera pas innocent* (*Prov.*, XXVIII, 20 ; et personne ne doute qu'une maison bâtie sans fondement ne tombe bientôt. Ainsi, lorsque ces personnes veulent après s'appliquer à des choses proportionnées à leur petitesse, ils se trouvent dans l'impuisance de le faire parce qu'ils ont pris goût à de plus grandes, et sont comme un oiseau qui, étant sorti de son nid avant que ses ailes fussent assez fortes, ne saurait y retourner. C'est pourquoi il faut commencer comme je l'ai dit, par considérer nos péchés, et porter ensuite nos pensées à la sacrée humanité de Jésus-Christ, afin de pouvoir nous élever jusqu'à la considération de l'immense grandeur de sa divinité.

CHAPITRE LXXIV

De la manière de méditer particulièrement et avec fruit sur la vie de Notre-Seigneur.

Quand vous aurez, ma chère fille, passé dans votre retraite et dans les occupations que je viens de dire, le temps que vous aurez résolu d'y employer, confessez-vous de tous vos péchés pour en demander pardon à Dieu, et particulièrement de ceux que vous aurez commis depuis votre dernière confession : récitez quelques-unes des oraisons vocales dont j'ai parlé dans le traité de la connaissance de nous-mêmes ; et lisez quelques endroits de la passion de Jésus-Christ dans de bons livres qui en traitent pour apprendre de quelle manière vous devez vous y appliquer, parce qu'il faut extrêmement vous instruire de sa vie et de sa mort afin de vous pouvoir réveiller pour ne vous pas égarer dans vos pensées et tomber dans la tiédeur. Que si vous ne pouvez lire à une seule fois tout ce que le livre traite sur cet endroit, cela n'importe pas de beaucoup, puisque vous pourrez achever de le lire dans un semblable jour de la semaine suivante : outre qu'il ne faut pas, comme je l'ai dit ailleurs, que votre lecture aille jusqu'à vous lasser, mais qu'elle serve seulement pour vous réveiller l'esprit et vous donner matière de méditer et de prier.

Entre les livres qui traitent de la passion, que je crois pouvoir plus vous servir, sont les méditations de saint Augustin en latin, celles du père Louis de Grenade en langue vulgaire, et le traité du Chartreux qui a écrit sur tous les Evangiles.

Votre lecture étant achevée, mettez-vous à genoux et demandez instamment et humblement à Notre-Seigneur de vous donner par son Saint-Esprit la lumière nécessaire pour avoir le sentiment que vous devez de ce que Jésus-Christ a souffert pour l'amour de vous : priez-le avec grande ardeur de ne pas permettre qu'étant obligée à l'imiter dans sa passion, vous tombiez dans une aussi grande ingratitude que serait celle de ne l'avoir pas seulement présente dans votre esprit ; et pour cela imprimez autant que vous le pourrez dans votre cœur les circonstances et le sens du passage que vous aurez pris pour sujet de votre méditation : mais s'ils ne vous reviennent pas dans la pensée, ne vous en mettez non plus en peine que s'ils vous étaient présents, et ne vous tourmentez point pour aller en esprit chercher Notre-Seigneur en Jérusalem où ces choses se sont passées, afin de considérer de quelle sorte il y a souffert. Car cela ne servirait qu'à vous faire mal à la tête et refroidir votre dévotion. Contentez-vous de regarder ce divin Sauveur comme s'il vous était présent et que vous fussiez à ses pieds ou prosternée en terre toute proche de lui. Considérez avec un profond respect ce qu'il souffrait alors, et écoutez avec une extrême attention toutes les paroles sorties de sa bouche. Mais surtout attachez les yeux de votre âme sur son sacré cœur avec un très-vif, mais tranquille sentiment, pour voir que l'amour dont il brûle pour tous les hommes, surpasse autant ce qui paraît au-dehors de ses souffrances, quoiqu'elles soient inconcevables, que le ciel est au-dessus de la terre.

Gardez-vous bien de vous laisser aller à ces tristesses forcées qui ne produisent point d'autre effet que quelques petites larmes qui, n'étant pas naturelles, ne font, comme disait l'abbé Isaac, que troubler cette attention tranquille avec laquelle il faut considérer ces mystères, sécher le cœur et le rendre incapable de recevoir les sentiments que Dieu donne dans la paix et dans le repos : outre que cela ruine la santé, et que le dégoût que donne à l'âme la peine qu'elle a eue lui fait appréhender de se rengager dans ces exercices. Mais si, sans que vous vous fassiez aucune violence, il plaît à Notre-Seigneur de vous faire dans un

grand repos répandre des larmes par la compassion de ses souffrances, et de vous donner quelques autres sentiments de dévotion, recevez-les, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à un tel excès que de nuire notablement à votre santé, ou que vous vous trouviez si incapable d'y résister, qu'ils vous fissent jeter des cris ou donner d'autres marques extérieures de ce qui se passerait en vous, parce que si vous vous y accoutumiez, vous ne pourriez plus vous empêcher de tomber devant le monde, dans les mêmes excès que dans votre oratoire : ce qu'il faut extrêmement éviter. Ne vous laissez donc pas aller à ces tristesses et à ces larmes forcées, et faites au contraire tout ce que vous pourrez pour acquérir une solide dévotion sans vous mettre en peine de cette autre qui n'est qu'extérieure et sensuelle. C'est là le moyen de conserver des sentiments véritablement dévots et spirituels ; au lieu que ceux qui ne sont que sensuels et corporels non-seulement ne durent guère, mais ne laissent guère durer les spirituels, si ce n'est qu'ils les retiennent, de peur qu'en les perdant ils ne se perdent aussi eux-mêmes.

On peut permettre néanmoins à ceux qui commencent de goûter davantage la douceur de ce lait, qu'à ceux qui, étant plus avancés dans la piété, se rendent attentifs à comprendre d'une manière spirituelle la grandeur de ce divin Rédempteur qui souffre, l'excès des tourments qu'il souffre, l'extrême amour avec lequel il souffre, et l'indignité de ceux pour qui il souffre, pourvu que ces personnes désirent de l'imiter dans cet amour et ces souffrances, selon les forces qu'il leur donne. Que si, étant dans cette disposition, ils ont ces sentiments dont j'ai parlé, ils ne doivent pas les rejeter, mais au contraire l'en remercier sans s'y attacher comme à une chose essentielle.

Quoique je sache qu'il y a un amour de Dieu si ardent que non-seulement il ne tire pas des larmes des yeux, mais les sèche et les empêche d'en sortir, je dois vous avertir qu'il ne laisse pas d'y en avoir un autre qui cause dans la partie sensitive et dans les yeux les effets dont j'ai parlé, sans qu'on puisse les en blâmer, la doctrine chrétienne n'étant pas une doctrine de stoïque qui condamne les passions même louables. Car il nous suffit de savoir que Jésus-Christ a été triste et a pleuré pour croire qu'on ne doit pas l'improuver dans les hommes mêmes les plus parfaits. Oh ! que ces ignorants qui se sont voulu mêler de traiter de la vie spirituelle se sont fait de tort et aux autres en s'attribuant le pouvoir de juger sans avoir pour guides que leurs aveugles sentiments : en quoi je n'entends parler que de ceux qui se sont trompés en s'imaginant que des choses qui sont bonnes étaient mauvaises.

CHAPITRE LXXV.

Avis important pour s'exercer avec encore plus de fruit à la prière et à la méditation, et pour éviter quelques fautes dans lesquelles tombent les ignorants.

Je dois aussi, ma chère fille, vous avertir de ne pas faire de trop grands efforts pour imprimer dans votre imagination l'image de Notre-Seigneur, car cela cause d'ordinaire un si grand mal, que quelques-uns croyant voir réellement cette image qui n'est que dans leur esprit, en perdent l'esprit ou en conçoivent de l'orgueil. Mais quand cela n'arriverait pas, il cause une altération à la santé qui est presque irrémédiable. C'est pourquoi il faut vous conduire de telle sorte, dans cet exercice de la méditation, que sans discontinuer entièrement de vous représenter cette image et de l'imprimer dans votre imagination, vous vous la mettiez peu à peu dans l'esprit sans vous travailler, et que vous ayez quelques images bien dévotes des mystères de la passion, qui, en les regardant quelquefois, vous soulagent de la peine que vous auriez de vous les imaginer

Considérez beaucoup que vous ne devez pas seulement fuir le péril que je vous ai dit y avoir de vous imaginer avec travail ces mystères de la passion, mais même d'y penser avec tant d'application, que vous vous fassiez mal à la tête, parce qu'outre le mal qui en arriverait, cela cause une sécheresse dans l'âme qui donne du dégoût de l'oraison.

Méditez donc d'une manière qui n'ait rien de contraint; ce qui ressemblerait plus à une étude qu'à une méditation. Ne vous appuyez que sur le secours de Dieu qui vous aidera à méditer : et si vous n'en pouvez venir à bout et sentez que la tête vous fait mal, ne passez pas plus avant, mais demeurez en repos sans vous tourmenter davantage. Humiliez-vous devant Dieu, et demandez-lui avec simplicité et tranquillité la grâce de vous mettre dans l'esprit ce qu'il veut que vous pensiez. Ne présumez jamais de raisonner avec effort en la présence de Dieu; mais soyez devant lui comme un enfant ignorant et un humble disciple qui attend avec grande soumission et attention ce qu'il plaira à son maître de lui enseigner et de lui dire. Sachez que le cœur doit en cela beaucoup plus agir que la tête, puisque l'amour est la fin à laquelle doivent tendre toutes vos pensées et vos prières. Et combien y a-t-il de personnes qui, faute de bien connaître cette tranquillité et ce repos si nécessaires dont j'ai parlé, se sont donné beaucoup de peine, et à autrui, ont ruiné leur santé, et n'ont pas fait beaucoup de bien qu'ils auraient pu faire?

Si Dieu vous fait la grâce, ma fille, de vous donner cette méditation tranquille, elle durera davantage; et le temps que vous y emploierez, quoiqu'il soit plus long, ne vous donnera point de peine, au lieu qu'autrement ce serait tout le contraire.

Je vous ai déjà avertie que, comme l'abeille se renferme dans sa ruche pour faire son miel, vous devez vous renfermer dans votre cœur pour présenter à Dieu ce qui s'offrira à vous de dehors, afin de lui demander la lumière dont vous avez besoin pour vous bien conduire, ainsi que Moïse entrait dans le tabernacle pour le consulter. Que s'il vous arrive du dehors quelque sujet de tentation, retirez-vous dans cette demeure que vous aurez établie en vous-même : vous y trouverez Notre-Seigneur, et vous vous moquerez par ce moyen, des démons qui, ne pouvant vous nuire qu'en entrant par de mauvaises pensées dans votre esprit, en trouveront ainsi la porte fermée.

Comme pour continuer dans ce saint exercice et en profiter, il faut, en quelque manière que ce soit, être dans le repos, je dois vous dire que si vous avez la force de demeurer à genoux durant ces entretiens avec Dieu, vous le devez faire, parce que l'on ne saurait rendre trop de respect à une si haute majesté, et que Jésus-Christ lui-même nous en a montré l'exemple, en priant son Père, à genoux, dans le jardin des Oliviers. Mais si l'on se trouve trop faible pour prier en cette sorte, principalement quand on est longtemps en oraison, et que cela empêche la tranquillité d'esprit nécessaire pour avoir de l'attention à Dieu, et donne de l'inquiétude, il faut trouver quelque moyen d'éviter cette inquiétude; parce qu'encore que l'oraison serve à satisfaire à Dieu pour nos péchés, néanmoins, comme la lumière qu'il nous y donne et les autres faveurs qu'il nous y fait nous sont encore plus avantageuses, il faut, si nous ne pouvons les conserver en demeurant à genoux, préférer ce qui nous est le plus utile.

Lorsqu'il vient dans l'oraison une pensée qui paraît meilleure que celle que l'on avait, on peut la suivre; mais il faut prendre garde que cette nouvelle pensée ne soit une tromperie du démon pour faire perdre le fruit de l'oraison en passant d'une chose à une autre, ou une légèreté d'esprit qui, n'étant pas content de la pensée qu'il avait, en cherche une autre qui lui soit plus agréable. Vous ne devrez donc pas quitter

légèrement la pensée que vous aviez; mais seulement lorsque vous vous en trouverez intérieurement pressée par une satisfaction que l'on ressent d'ordinaire quand c'est Dieu qui agit en cela. Pour ne vous y pas tromper, demandez-lui de vous éclairer de sa céleste lumière, et remarquez l'avantage que vous aurez tiré d'en user de la sorte après en avoir fait diverses expériences.

Si lors que vous lirez ou prierez vocalement, Notre-Seigneur vous donne quelque sentiment intérieur, quittez votre lecture et votre prière pour recevoir cette faveur qu'il vous fait, et reprenez les ensuite, parce que la méditation étant un moyen de réveiller la dévotion intérieure, on ne doit pas s'en servir pour l'empêcher.

Je ne me serais pas tant étendu sur ces particularités si je n'avais vu des personnes si scrupuleusement attachées à leurs prières ordinaires, qu'encore qu'elles aient sujet de croire que Dieu veut qu'elles les interrompent pour les conduire par un autre chemin, elles ne s'y peuvent résoudre, mais veulent, par une fausse prudence, continuer de marcher par celui qu'elles ont accoutumé, quoiqu'il n'y ait rien de plus contraire à cet exercice de piété que de se croire capable de se conduire selon son propre sens.

J'ai vu aussi plusieurs personnes qui, se croyant fort savantes dans tout ce qui regarde l'oraison, et en discourant comme n'en n'ignorant rien, la faisaient néanmoins fort mal, parce que leur attention à observer ces règles, qu'elles s'étaient prescrites, leur faisait perdre cette humilité et cette simplicité d'enfant avec lesquelles on doit alors traiter avec Dieu, ainsi que je l'ai déjà dit. Je ne prétends pas néanmoins, en parlant de la sorte, que l'on doive rejeter les moyens dont on se peut servir raisonnablement pour faire oraison, et principalement ceux qui commencent à s'y exercer; mais il faut que ce soit avec une certaine liberté qui ne nous empêche pas de recevoir les faveurs qu'il plaît à Dieu de nous faire, et vous devez croire que ce ne sont pas ceux qui ont en cela le plus de méthode qui y profitent davantage, mais ceux qui ont le plus d'humilité, de persévérance et de regret de leurs fautes.

CHAPITRE LXXVI.

Que la fin que l'on doit se proposer en méditant sur la passion de Notre-Seigneur est de l'imiter; et en quoi consiste principalement cette imitation.

Vous devez savoir, ma chère fille, que pour profiter de cette méditation des souffrances de Jésus-Christ, il faut avoir pour fin de l'imiter, puisque c'est en cela que consiste l'accomplissement de la loi. Ce que je vous dis, parce qu'il y a des personnes qui, tenant les heures qu'elles donnent à l'oraison très-bien employées et estimant beaucoup la douceur qu'elles y ressentent, ne pensent point à en profiter, s'imaginant, tant elles sont trompées, que ceux-là sont les plus saints qui emploient le plus de temps à la prière et qui y reçoivent le plus de consolation; au lieu que dans la vérité, ce sont ceux qui ont le plus de mépris d'eux-mêmes et une plus grande charité; parce que c'est en cela que consiste la perfection de la vie chrétienne et l'accomplissement de toute la loi. C'est donc à quoi doivent tendre toutes nos prières et nos bonnes œuvres, sans nous contenter d'avoir employé quelque temps à se confesser, à communier, à prier et à d'autres exercices de piété. L'Écriture sainte nous apprend que lorsque Moïse, après avoir passé quarante jours et quarante nuits sur la montagne de Sina dans une continuelle communication avec Dieu, en fut descendu pour traiter avec les hommes, il ne leur raconta ni les visions qu'il avait eues, ni les secrets qui lui avaient été révélés, mais que son visage était tout resplendissant de lumière, et qu'il portait dans

ses mains deux tables de pierre dans la première desquelles étaient écrits les trois commandements qui regardent la gloire de Dieu, et dans la seconde les sept autres qui marquent tous nos devoirs envers le prochain, ce qui montre que celui qui traite avec Dieu dans l'oraison, doit avoir l'entendement éclairé pour connaître ce qu'il est obligé de faire, et la volonté disposée et résolue à exécuter la loi de Dieu, comme aussi que celui qui fait profession de prier, doit faire profession de bien vivre et d'être tel dans toute sa conduite, que l'on reconnaisse que Dieu avec qui il a traité, a répandu dans son âme quelque rayon de cette suprême vérité et de cette parfaite pureté dont il est l'éternelle source. Car il y a des personnes qui, après avoir passé quelque temps dans la vue des outrages que Notre-Seigneur a soufferts en sa passion, s'il arrive qu'au sortir de là on fasse quelque chose qui les offense, ils se laissent tellement emporter d'impatience, qu'il semble qu'ils n'aient appris dans l'oraison qu'à ne rien souffrir. Je ne sais à qui comparer ces personnes, sinon à ceux qui, ayant songé en dormant qu'ils faisaient des choses excellentes, font tout le contraire après qu'ils sont éveillés. Car que peut-il y avoir de plus extravagant que d'admirer la patience de Jésus-Christ dans ses peines, et n'en vouloir pas avoir dans les nôtres ? Ne serait-ce pas comme lui dire : Quelque pesante, Seigneur, que soit votre croix, portez-la tout seul, car je ne veux pas vous soulager en portant la mienne quelque légère qu'elle soit? La compassion qu'eurent les apôtres des souffrances de Notre-Seigneur leur fit répandre des larmes; mais ils témoignèrent leur lâcheté et l'offensèrent en l'abandonnant, et c'est ce que font aujourd'hui les mauvais chrétiens. C'est pourquoi, en considérant sa passion, vous ne devez pas n'en être que légèrement touchée ; il faut que vous l'accompagniez dans ses souffrances et vous résolviez à boire son calice quelque amer qu'il vous paraisse. L'une des premières choses que vous avez à faire pour l'imiter est la mortification de votre corps, afin d'avoir quelque ressemblance avec lui dans ses douleurs qui ont été inconcevables. Considérez de quelle sorte on lui fit boire du fiel et du vinaigre, et en quel état il se trouva, lorsqu'on le dépouilla et qu'on ne laissa aucune partie de son corps qui ne souffrît. Apprenez par là à n'avoir rien que de très-simple dans votre logement, dans vos habits, dans votre vivre, et généralement dans toutes choses, afin que la croix y paraisse en tout. Suppléez par votre désir à ce que vous ne pourrez faire; demandez à Notre-Seigneur de vous donner de la force, et pleurez de douleur de ce que lui, étant sur la croix, vous n'êtes pas digne de le suivre. C'est là ce que les chrétiens qui méditent sur sa passion doivent faire pour l'imiter. Car étant venu sur la terre pour converser avec les hommes et leur enseigner le chemin le plus sûr pour aller au ciel, il a choisi en sa naissance la pauvreté, la rigueur du froid et l'exil. Ses travaux se sont augmentés avec son âge, et la fin de sa vie n'a été qu'une augmentation de douleurs. Ainsi, quelque basses que paraissent ces choses en elles-mêmes, il les a tellement rehaussées en les souffrant, qu'il les a rendues belles, honorables et si avantageuses pour notre salut, qu'on ne saurait trop les désirer. Car si lorsqu'un roi temporel amène quelque nouvelle mode, tous ses sujets font gloire de l'imiter; ce Roi des rois, en comparaison duquel toute la grandeur humaine n'est que bassesse, n'aura-t-il pas ce pouvoir? Quiconque n'a pas ce sentiment ne saurait passer pour l'un des sujets de ce souverain Monarque, puisqu'il ne tient pas à honneur de lui ressembler. *Il y a de l'honneur*, dit saint Bernard, *à vouloir bien être déshonoré comme l'a été un Dieu crucifié*. Mais pour être dans ce sentiment, il faut n'être pas ingrat des obligations qu'on lui a. Si un roi allait pieds nus par un chemin rude, avec le sac et la cendre sur la tête et tout trempé de sueur, afin de donner

de la compassion à ses sujets; y en aurait-il qui, soit par affection ou par honte refusât de le suivre en ce même état, comme les serviteurs de David le suivirent lorsqu'il fuyait devant Absalon? Et si ce roi commandait à quelqu'un d'eux de l'accompagner à cheval et à son aise, n'aurait-il pas honte de lui obéir, et ne le supplierait-il pas de ne lui point faire ce tort? Que si ce prince le lui commandait absolument, ne s'estimerait-il pas malheureux de ne pouvoir comme les autres avoir l'honneur d'imiter son roi; et le travail ne lui serait-il pas beaucoup plus agréable que ce soulagement qu'il n'aurait pu éviter de prendre? C'est là le sentiment qu'ont ceux qui pensent à Jésus-Christ crucifié, s'ils connaissent, comme dit saint Bernard, l'obligation qu'ils lui ont de s'être abaissé jusqu'à vouloir souffrir dans cet exil de la terre de plus grands travaux que nul autre n'en a jamais enduré. Ceux qui sont dans cette disposition, non-seulement ne les fuient pas, comme dit saint Jacques, mais ont ce divin Sauveur crucifié tellement présent, qu'ils mettent en cela tout leur contentement et tout leur honneur. Ils le portent, selon l'expression de l'Epouse dans le Cantique, comme un cachet sur leur cœur et un bracelet sur leur bras. Ils foulent aux pieds ces idoles des Egyptiens qui sont les honneurs, les richesses et les plaisirs que les autres adorent. Ils les lui offrent avec action de grâces de la faveur qu'il leur fait de leur permettre de l'accompagner dans ses souffrances; et il n'y a rien qu'ils ne fissent pour lui témoigner leur amour, parce que comme la vue du sang redouble le courage des éléphants, celui qu'il a répandu pour eux les anime à ne trouver rien de difficile pour son service. Que s'ils ne peuvent se dispenser de prendre du repos et de posséder des biens et des honneurs, ils ne s'y résolvent que par obéissance, n'en usent qu'en tremblant et ont besoin qu'on les console de ce que leur Roi allant à pied, comme nous l'avons dit, ils le suivent à cheval.

Telle est la grandeur et l'excellence de la vie chrétienne; et c'est ainsi que la mort d'un Dieu a fait un tel changement, que ce qui était amer paraît maintenant très-doux; ce que l'on méprisait est devenu honorable, et que l'on a même du dégoût pour ce qui est l'objet des souhaits des gens du monde.

C'est là, ma chère fille, l'effet que je souhaite que la méditation de la passion de Jésus-Christ produise en vous, et qu'elle vous fasse tant aimer la mortification, que si l'on ne vous fait pas souffrir les maux que Jésus-Christ et ses apôtres ont endurés avec joie, vous cherchiez autant que vous le pourrez des moyens de souffrir, et remerciiez beaucoup Dieu lorsque vous en rencontrerez, afin qu'en en faisant un bon usage, il vous en envoie davantage. Car, encore que saint Paul dise que les exercices corporels servent de peu (I *Tim.*, IV, 8), cela ne se doit entendre qu'étant comparés à de plus importants par lesquels on satisfait aux peines du purgatoire, on acquiert plus de grâces, un plus grand degré de gloire, et l'on rend de plus grands services à Dieu, ce que Jésus-Christ nous a fait entendre lui-même par ces paroles : *C'étaient là les choses qu'il fallait pratiquer sans néanmoins omettre les autres* (*Matth.*, XXIII, 23).

CHAPITRE LXXVII.

Que la mortification des passions est le second fruit que l'on doit tirer de la méditation de la passion de Jésus-Christ, et de quelle sorte on peut s'exercer en cette méditation.

Ce que vous devez faire ensuite, ma chère fille, pour profiter peu à peu de la méditation de la sacrée passion de Notre-Seigneur, est de vous en servir pour guérir les plaies que les passions font dans votre âme. Car ce n'est pas sans raison qu'Isaïe en parlant par un esprit de prophétie de cette passion de notre Sauveur, la nomme la fleur de l'arbre

de Jessé, parce que de même que les fleurs des arbres sont des remèdes pour la santé, les souffrances de Jésus-Christ sur l'arbre de la croix étant considérées avec l'attention et les sentiments qu'elles le doivent être, sont capables de guérir les plaies de nos âmes, quelque grandes qu'elles soient. C'est ce que saint Augustin témoigne avoir éprouvé lorsqu'il dit : *Quand quelque pensée d'impureté m'importune, j'ai recours aux plaies de Jésus-Christ : quand le diable me représente mes péchés, je me cache dans ces mêmes plaies, ce qui le met aussitôt en fuite ; et quand je me sens combattu par quelque sentiment déshonnête, je n'ai pour le faire cesser qu'à me souvenir aussi de ces plaies de mon Sauveur. Et enfin, quoi qu'il m'arrive, j'y trouve un remède si puissant, que je dors tranquillement et en assurance.* Saint Bernard a parlé de la même sorte ; et tous ceux qui, étant combattus par leurs passions ont eu recours à ces sacrées plaies, comme la biche pressée des chiens a recours à une fontaine, éprouvent qu'autant qu'elles lui ont été douloureuses, elles leur sont favorables. Car de même que ceux qui avaient été piqués par de véritables serpents étaient guéris en regardant le serpent d'airain que Moïse fit élever dans le désert, parce qu'encore qu'il en eût la ressemblance, il n'en avait pas le venin ; ainsi, quoique Jésus-Christ eût une chair véritable, capable de sentir nos peines et qui avait la ressemblance de la chair du péché, elle était néanmoins exempte de tout péché, parce que c'était la chair d'un Dieu formée par le Saint-Esprit et conservée pure par lui. Tellement, qu'après être mort sur la croix, il a été délivré de la mort par sa résurrection, et il guérit des morsures des tentations ceux qui ont recours à lui avec foi et avec amour.

Puis donc que vous avez, ma fille, un remède si puissant pour vous guérir, que vous reste-t-il, sinon de considérer très-particulièrement quels sont les serpents cachés dans vous-même et qui vous piquent. Examinez pour cela en chaque jour et avec grand soin vos inclinations les plus fortes, vos passions les plus vives, vos fautes les plus ordinaires, et autres choses semblables, afin d'acquérir par ce moyen une si grande connaissance de vos défauts, qu'ils vous soient toujours présents. Car à moins que d'être aidé de cette céleste lumière qui vous fera voir jusque dans la racine de votre cœur, vous ne pourriez de longtemps arriver à cette connaissance, parce que cette racine est si profonde, que Dieu seul la peut voir entièrement.

Il vous sera aussi fort utile pour ce sujet de vous représenter les vertus que Notre-Seigneur a pratiquées dans sa passion, puisqu'il doit être le miroir que votre âme regarde sans cesse pour lui plaire, comme les femmes regardent leur miroir pour se rendre agréables à leurs maris. Considérez donc en lui son extrême douceur, son ardente charité, son invincible patience, son profond silence ; et ils vous feront connaître vos imperfections, quelque cachées qu'elles soient. Vos vertus mêmes étant comparées aux siennes vous paraîtront pleines de taches, et ainsi vous aurez également honte de vos fautes et de vos vertus. Mais que cela ne vous décourage pas. Présentez-vous telle que vous êtes à Notre-Seigneur, en gémissant et en vous plaignant, comme un enfant qui montre à sa mère une épine qui lui est entrée dans la main, et lui demande par ses larmes de la retirer, et cet adorable Père le fera sans doute. Car comme il est ce divin miroir qui vous fait apercevoir vos fautes, son exemple est le remède qui les guérit ; les outrages qu'il a soufferts pour l'amour de vous vous détacheront de l'affection de l'honneur, sa patience éteindra votre colère, le fiel et le vinaigre dont il a goûté vous feront aimer l'abstinence ; l'obéissance qu'il a rendue à son Père, jusqu'à mourir sur une croix, vous apprendra à lui obéir dans les choses les plus pénibles ; celle qu'il a même eue pour ses bourreaux vous portera à vous assujettir, non-seulement à vos supé-

rieurs et à vos égaux, mais à vos inférieurs, suivant ces paroles de saint Pierre : *Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toute créature* (I *Petr.*, II, 13) ; ce qu'il a souffert en répandant son sang pour le salut de tous les hommes, afin de les rendre capables d'obéir à ce qui leur avait été ordonné en disant : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* (*Joan.*, XIII), éteindra en vous tout désir de dominer. Et enfin vous éprouverez la vérité de ce que dit saint Paul, que *le vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ* (*Rom.*, VI). Que si vous ne sentez pas sitôt que vous le désireriez l'effet de ce remède qui doit vous rendre victorieuse de vos passions, ne vous découragez pas et n'abandonnez pas votre entreprise ; mais connaissant que la dureté de votre cœur et votre malice sont plus grandes que vous ne pensiez, gémissez encore davantage, et demandez avec encore plus d'humilité à Notre-Seigneur que, puisqu'il est mort pour l'amour de vous, il ne permette pas que votre âme demeure toujours si malade. Espérez qu'après vous avoir commandé de recourir à lui, il ne sera pas sourd à votre voix, qu'il aura compassion des maux qui vous feront frapper à la porte de sa miséricorde, qui sont ses plaies, et qu'enfin il vous y fera entrer pour vous guérir. Mais je vous avertis qu'il faut du temps pour cela. Car encore que saint Paul ait dit que *ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair et ses désirs déréglés* (*Gal.*, V, 24), ceux qui ne se contentant pas de ne commettre plus de péchés mortels, désirent de remporter une entière victoire sur eux-mêmes, trouvent qu'après avoir surmonté ces sept redoutables ennemis qui régnaient dans leur cœur, qui est cette heureuse terre promise de Dieu à son peuple et où il veut être adoré, il faut beaucoup d'années pour venir à bout de ce que dit ce grand Apôtre en si peu de mots. Mais Dieu, en les guérissant de temps en temps de quelques-uns, les soutient par l'espérance de recouvrer une parfaite guérison ; de même que Josué, après avoir vaincu cinq rois, commanda aux siens de leur marcher sur la tête, et leur dit qu'au lieu de craindre, ils devraient redoubler leur courage, parce que, comme Dieu par son assistance leur avait fait surmonter ces princes, il les ferait triompher aussi de tous leurs autres ennemis (*Josue*, X).

Résolvez-vous donc, ma fille, de mourir ou de vaincre, puisque si vous ne demeurez maîtresse de vos passions, vous ne sauriez arriver jusqu'à cette familière communication avec Dieu, parce qu'il n'est pas juste de jouir de cet agréable sommeil dans lequel on dort avec tant de douceur entre les bras de sa miséricorde, si l'on n'a auparavant combattu contre soi-même et remporté la victoire, ni d'être placé dans le saint temple du pacifique Salomon, sans avoir auparavant, comme ces pierres dont il avait été bâti, souffert plusieurs coups de marteau, tels que sont ceux de la mortification de ses passions et de l'assujettissement de sa volonté, à cause que la fumée qui s'élève de ces passions obscurcit tellement l'âme qu'il ne lui laisse pas assez de lumière pour voir dans toute son étendue la beauté de ce roi éternel qu'elle adore, ni la pureté nécessaire pour s'unir à lui.

CHAPITRE LXXVIII.

Que la plus excellente de toutes les méditations est la passion de Jésus-Christ, et l'amour avec lequel il s'est offert pour nous à son Père.

Après être entrés dans la première partie du temple du véritable Salomon, qui est de considérer Jésus-Christ extérieurement, et après y avoir sacrifié, par l'impression que sa divine parole fait dans nos cœurs, nos passions déraisonnables, comme on sacrifiait à Dieu des animaux irraisonnables dans cette partie du temple que l'on nommait sainte, il faut passer plus avant pour nous rendre dignes d'entrer dans la

partie intérieure de ce temple nommée le saint des Saints, qui est beaucoup plus excellente que la première. Que si vous me demandez, ma chère fille, ce que c'est que cette partie du temple si admirable, je réponds que c'est le cœur de Jésus-Christ, qui n'est pas seulement saint, mais la sainteté même. Car, comme ne s'étant pas contenté de souffrir extérieurement, il nous a aimés du fond de son cœur, il ne doit pas aussi vous suffire de le considérer et de l'imiter en ce qu'il a souffert extérieurement; vous devez aussi entrer dans son cœur pour considérer et pour imiter ce qui s'y passe. Pour vous rendre cela plus facile, il a permis qu'après sa mort un coup de lance ait percé son côté pour nous ouvrir une porte par où nous puissions entrer dans ce cœur et y voir et admirer les merveilles dont il est plein. Comment pourrais-je les raconter toutes, puisque ceux mêmes qui sont si heureux que de les voir et de les comprendre ne sauraient les exprimer? Saint Jean nous le représente en quelque sorte lorsqu'il dit dans son Apocalypse que le temple de Dieu s'ouvrit et que l'on y vit alors l'arche de l'alliance, parce que c'est dans le cœur de Jésus-Christ que cette alliance a été faite, et qu'ainsi l'on peut dire que les tables de la loi y sont avec la manne tombée du ciel, et que cette réconciliation de Dieu et des hommes est ce précieux accomplissement de notre bonheur figuré par la couverture de l'ancienne arche qui était d'or; mais tout cela d'une manière si admirable, qu'elle va beaucoup au delà de tout ce que l'on en saurait penser. David en exprime quelque chose par ces paroles : *Seigneur, mon Dieu, les merveilles que vous avez faites sont innombrables, et nul ne peut comprendre les desseins et les pensées que vous avez sur nous* (*Ps.* XXXIX, 7). Car tout ce que Jésus-Christ a fait en notre faveur est merveilleux, et ce qu'il a souffert l'est encore beaucoup davantage. Mais si l'on considère quels étaient ses sentiments pour nous dans le plus fort de ses souffrances, peut-on ne pas oublier tout le reste et s'empêcher de s'écrier : Seigneur, qui est semblable à vous? Lors, ma fille, que vous verrez en esprit qu'on le lie avec des cordes, qu'on lui donne des soufflets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache avec des clous sur une croix et qu'il y souffre la mort, priez-le de vous faire la grâce d'apprendre comment il se peut faire qu'étant tout-puissant comme il est, il se laisse traiter de la sorte, et saint Jean vous répondra que c'est parce qu'il nous a aimés et qu'il a voulu laver nos péchés dans son sang. Méditez bien ces paroles, imprimez-les dans votre cœur, et pensez et repensez à l'excès d'un tel amour. Dites en vous-même : Qui serait la personne qui voulût, sans aucun intérêt et purement pour l'amour d'un autre, souffrir ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous? Quels pères en feraient autant pour leurs enfants? quels enfants pour leurs pères? quels maris pour leurs femmes? quelles femmes pour leurs maris? quels frères pour leurs frères? et quels amis pour leurs amis, quoique la proximité et l'amitié fassent, bien que rarement, que l'on soit disposé à beaucoup souffrir pour ses proches et pour ses amis? Mais de vouloir bien souffrir et mourir pour des étrangers, seulement par un pur amour et sans que nul intérêt y oblige, c'est ce qui était sans exemple.

Si un esclave souffrait volontairement pour son roi quelques-uns des tourments que Notre-Seigneur a soufferts et même la mort, quelles louanges ne lui donnerait-on point, et qui pourrait douter qu'il n'eût mérité qu'il lui pardonnât les fautes qu'il aurait faites auparavant, et qu'il ne le récompensât même dans une autre vie, si cela était en sa puissance? Mais si, au contraire, c'était un roi qui eût souffert mille tourments, mille outrages et même la mort pour un esclave qui, au lieu de lui avoir rendu aucun service, l'aurait offensé d'une manière digne d'être punie par mille cruelles morts, cela paraîtrait-il croyable?

Quel étonnement et quelle admiration n'en aurait-on point, et ne se trouverait-il pas même des personnes qui condamneraient cette action comme indigne de la majesté et de la sagesse d'un roi de donner une vie si précieuse pour sauver celle d'un misérable esclave qui aurait justement mérité la mort? Que s'il se trouvait qu'outre cela ce roi fût si sage et si puissant, qu'il aurait pu sans rien souffrir et sans faire injustice à personne sauver la vie à cet esclave, et que néanmoins par un effet si prodigieux d'amour, il eût voulu s'exposer pour lui à des souffrances si excessives et si inouïes, parce qu'elles lui auraient été plus avantageuses, quels yeux auraient pu soutenir la lumière du feu si ardent d'un tel amour, et peut-on avoir le sentiment que l'on doit d'une si merveilleuse bonté sans en être transporté d'étonnement? Que si l'entendre seulement dire faisait cet effet, quel serait celui qu'il devrait faire dans le cœur de cet esclave pour qui son roi aurait donné sa propre vie? Une si extrême bonté ne lui inspirerait-elle pas un tel amour pour un tel maître, qu'il ne pourrait s'en souvenir sans répandre des larmes, ni se lasser de publier ses louanges, ni cesser de faire tous ses efforts pour essayer de lui plaire?

Avez-vous bien compris, ma chère fille, cette parabole dont il n'y a jamais eu d'exemple sur la terre que celui que Jésus-Christ en a donné, et qu'il a figuré dans le ciel. Car saint Jean dit dans l'Apocalypse qu'*il porte écrit sur sa cuisse le nom de Roi des rois et de Seigneur des seigneurs* (*Apoc.*, XIX), parce que son humanité, que ce mot de cuisse marque, est élevée non-seulement au-dessus de tous les rois qui sont dans le monde, mais aussi au-dessus de tous les esprits célestes. Considérez attentivement cette grandeur sans égale, et abaissez en même temps vos yeux vers l'extrême bassesse de cet esclave pour qui il lui a plu de souffrir, et vous verrez, comme dit saint Paul, que *nous sommes lâches, pécheurs, traîtres à Dieu, et ses ennemis* (*Rom.*, V), qui sont toutes qualités si viles et si abjectes, qu'elles rendent l'homme la plus méprisable de toutes les créatures, parce que rien ne l'est tant ni si haïssable que le péché et par conséquent le pécheur. Comparez, après, deux extrémités aussi éloignées que sont celles d'un si bon Roi et de si méchants esclaves que nous sommes; considérez quel est l'amour que ce Roi leur a porté, et que quand vous auriez les yeux d'un aigle, vous ne pourriez connaître cet amour dans toute son étendue, puisque si les séraphins, dont le nom signifie qu'ils brûlent d'amour, avaient une entière connaissance de ce qu'il a souffert sur le Calvaire, ils avoueraient que le leur n'est que tiédeur. Car comme l'âme de Jésus-Christ surpasse en grandeur et en gloire tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, parce qu'ayant été unie au Verbe de Dieu dans le moment qu'elle fut créée, elle fut remplie par le Saint-Esprit d'une telle plénitude de gloire et de grâces, que le nombre n'en saurait augmenter, non plus qu'elle en recevoir davantage; de sorte qu'on lui peut attribuer ces paroles du Cantique : *Ce grand Roi m'a fait entrer dans son divin cellier, et boire de ce vin si délicieux. Il a ordonné en moi la charité* (*Cant.*, I); ou selon qu'il est porté dans un autre endroit : *Il a déployé sur moi l'étendard de son amour*, parce qu'aussitôt que l'âme de Jésus-Christ fut créée, elle vit clairement la divine essence, l'aima parfaitement et fut comme le saint étendard qui fait connaître qu'il n'y a point d'ange dans le ciel ni d'homme sur la terre qui ait jamais été pénétré d'un si grand amour; et qu'au lieu que dans les autres guerres ce sont les victorieux qui sont couronnés, ce sont au contraire les vaincus qui le sont dans la guerre de l'amour de Dieu. Ainsi la très-sainte âme du Sauveur du monde est dite porter l'étendard de l'amour, pour montrer que tous ceux qui veulent aimer Dieu, comme il mérite de l'être, n'ont qu'à

l'imiter et à le suivre comme les soldats suivent leur chef et leur capitaine.

Y a-t-il donc sujet de s'étonner que le feu de l'amour dont la très-sainte âme de Jésus-Christ brûle, lance au dehors tant de flammes, qu'elles consument son sacré corps par de si horribles tourments que son amour lui fait souffrir? *Un homme*, dit l'Ecriture, *peut-il cacher le feu dans son sein sans que ses vêtements en soient consumés* (*Prov.*, XXVI, 7)? Ainsi, lorsque vous considérerez avec quelle cruauté on lie les bras à Jésus-Christ, représentez-vous combien les liens de son amour le serrent encore plus étroitement. Ç'a été cet amour qui ensuite de tant de souffrances lui a fait étendre les bras pour être attaché sur une croix, afin de montrer qu'il les a toujours ouverts pour nous recevoir. Et c'est aussi ce qui fait que son cœur brûle toujours du désir de procurer notre salut.

Le grand-prêtre, dans l'ancienne loi, portait les noms des douze tribus d'Israël écrits sur ses épaules et sur son estomac. Mais Jésus-Christ, ce souverain pontife de la nouvelle loi, ne les porte pas seulement sur ses épaules et sur son estomac par les tourments qu'il a endurés, il les porte aussi écrits dans son cœur, parce qu'il nous aime si véritablement, qu'au lieu que notre premier père causa notre perte par une pomme, et que nous nous perdons nous-mêmes par des choses aussi méprisables qu'une pomme, et nous nous haïssons en effet par notre inclination au mal, il montre, au contraire, qu'il nous estime et nous aime tant, qu'il a bien voulu donner sa vie pour nous racheter.

CHAPITRE LXXIX.

De l'ardent amour de Jésus-Christ pour Dieu et pour les hommes dans la vue de Dieu, et que cet amour a été la cause de ses souffrances extérieures et encore plus des intérieures.

Si *la corruption du cœur de l'homme est si grande*, comme dit Jérémie (*Jerem.*, XVII), *qu'il n'y a que Dieu qui la puisse connaître, parce que plus on la pénètre, et plus on la trouve horrible*, ainsi qu'il le fut montré en figure au prophète Ezéchiel (*Ezech.* VIII), à combien plus forte raison pouvons-nous dire que le cœur de Jésus-Christ est un abîme de perfection impénétrable à tout autre qu'à Dieu seul? Cet excès d'amour pour nous dont il est embrasé, et qui a paru dans ses incroyables souffrances extérieures, ne doit-il pas nous faire sortir hors de nous-mêmes pour n'être qu'à lui? Mais s'il nous fait la grâce de nous donner assez de lumière pour pénétrer en quelque sorte dans la connaissance de ses souffrances intérieures dont les secrets sont ineffables, de quel étonnement ne serons-nous point transportés en y voyant des effets si merveilleux de son amour? L'Evangile nous apprend que lorsqu'il rendit dans Bethsaïde l'ouïe à un sourd, il leva les yeux au ciel; et qu'après avoir jeté un profond soupir, il fit ce miracle (*Marc.*, VII). Ce soupir passa bien vite, mais il ne fut pas le seul qui sortit du fond de son cœur, puisque toute sa vie en fut une suite continuelle. Car, dès le moment que sa très-sainte âme eut animé son corps dans le sein de sa bienheureuse Mère, il vit aussi clairement qu'il voit maintenant l'essence de Dieu à laquelle, à cause de son extrême élévation, on donne le nom de ciel, et conçut pour elle, en la voyant, un respect et un amour qui vont infiniment au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Mais, encore que l'effet de la vision béatifique soit de combler de félicité tant le corps que l'âme de ceux qui en jouissent, néanmoins, afin que nous puissions être rachetés par les travaux inestimables de Notre-Seigneur, il suspendit sa joie et voulut que cette béatitude demeurât dans la partie supérieure de son âme, sans se répandre sur son corps, renonçant ainsi à cette joie qui lui était due pour accepter et souffrir les peines

que nous avions méritées. Que si sa sainte âme n'eût élevé les yeux de son entendement que vers le ciel de la divinité, sans regarder autre chose, elle n'aurait rien souffert, puisque Dieu est un si grand bien, que sa vue ne peut produire que de l'amour et de la joie. Mais, comme elle voyait aussi tous les péchés commis par les hommes contre Dieu, depuis le commencement du monde, et tous ceux qu'ils commettront jusqu'à la fin des siècles, son extrême douleur de voir cette suprême majesté tellement offensée ne fut pas moindre que son désir qu'elle fût au contraire servie et honorée. Ainsi la grandeur de ce désir étant inconcevable, on ne saurait exprimer jusqu'à quel excès allait sa douleur; tellement que, comme le Saint-Esprit qu'il avait reçu dans toute sa plenitude, et dont le feu est la figure, l'embrasait d'un très-grand amour de Dieu, ce même Saint-Esprit, figuré aussi par la colombe, le faisait gémir amèrement à cause des offenses commises contre Dieu, son Père, qu'il aimait d'une manière qui ne se peut exprimer. Pour vous faire mieux comprendre, ma fille, que cette douleur ne lui perçait pas seulement le cœur, mais qu'il n'y avait point de partie sur lui qui n'en fût très-vivement pénétrée, souvenez-vous des cris qu'il poussa vers le ciel et des larmes qu'il répandit lorsqu'il ressuscita le Lazare, et quelles furent ses plaintes des malheurs qui devaient arriver à Jérusalem. Sur quoi saint Ambroise dit ces belles paroles : Q*u'il n'y a pas sujet de s'étonner que celui qui a pleuré la mort d'un seul homme ait eu tant de compassion de celle de tous les hommes.* Ainsi les offenses commises contre Dieu et la perte de tous les hommes par le péché étaient comme un couteau tranchant des deux côtés, qui lui traversaient le cœur par son incroyable amour pour Dieu et par sa pitié pour les hommes, désirant d'un côté la réparation due à l'honneur de son Père, et de l'autre le salut des hommes, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

O Jésus, mon Sauveur, un chrétien peut-il, sans avoir le cœur brisé de douleur et tomber en défaillance, considérer vos tourments tant intérieurs qu'extérieurs? Trois clous vous ont percé les pieds et les mains avec d'horribles douleurs; plus de soixante-dix épines ont ensanglanté votre tête, plus de cinq mille coups de fouet ont déchiré votre chair sacrée; les outrages que vous avez reçus sont innombrables, et les autres tourments que vous avez endurés dans votre passion et qui surpassent tout ce que l'on en peut penser ont fait si longtemps auparavant dire à Jéremie par un esprit de prophétie : *O vous tous, qui êtes témoins de ce que j'endure, voyez s'il y a jamais eu une douleur égale à la mienne* (*Thren.*, 1). Néanmoins, mon Dieu, parce que votre amour n'a point de bornes, vous ne vous êtes pas contenté de tant de souffrances extérieures; mais vous avez voulu en éprouver d'intérieures qui les surpassent encore de beaucoup selon ces paroles d'Isaïe : *Nous nous sommes tous égarés et perdus dans le chemin que nous avions pris; mais le Seigneur a chargé son Christ de tous nos pechés* (*Isa.*, LIII, 6). Vous vous êtes soumis, mon Sauveur, à cet arrêt si rigoureux de la justice de votre Père : vous vous êtes chargé de tous les péchés du monde, et vous y avez satisfait par des tourments si excessifs, qu'il faut les avoir soufferts pour pouvoir en savoir le nombre. Ainsi c'est avec grande raison que ce même prophète vous a nommé l'*homme de douleurs* (*Isa.*, LIII, 3). Que si David a dit : *Je suis environné de maux innombrables; mes iniquités me sont venues accabler, et leur multitude m'en ôte le discernement; elles sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et mon cœur tombe en défaillance* (*Ps.* XXXIX, 16). Ce saint roi prie Dieu aussi ailleurs de lui pardonner les péchés qu'il ne connaît pas. Or, si ceux d'un seul homme sont en si grand nombre, que dirons-nous de ceux de tous les hommes qui ont jamais été et qui seront jamais depuis le commencement jusqu'à la fin du

monde ; et qui peut concevoir, ô Agneau de Dieu, ce que vous avez enduré lorsque vous en avez seul porté tout le poids, et payé par vos travaux et par votre mort la peine qu'ils avaient méritée? C'est ce qui a fait dire encore à David : *Un grand nombre de jeunes taureaux m'ont environné. Des taureaux gras et forts m'ont attaqué de toutes parts. Ils ont ouvert leurs gueules pour me dévorer comme un lion ravissant et rugissant* (*Ps.* XXI, 12). Car qu'y a-t-il de plus horrible que cet épouvantable nombre de pechés signifié par ces taureaux, et que les châtiments qu'ils ont mérités? Ce qui a fait aussi dire à ce grand roi : *Ma force s'est écoulée comme l'eau; tous mes os se sont séparés; mon cœur s'est fondu comme de la cire; ma vigueur s'est desséchée comme de l'argile cuite au feu; ma langue s'est attachée à mon palais; et vous m'avez réduit à la poussière et à la mort* (*Ps.* XXI, 14). Et comment donc, mon Sauveur, le nombre de vos douleurs aurait-il pu croître, puisqu'elles ont égalé celui de tous les péchés du monde qui sont innombrables?

CHAPITRE LXXX.

De la tendresse de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Que nos péchés ont été la cause de ces peines intérieures et la croix qu'il a portée dans son cœur durant toute sa vie.

Vous pouvez, ma chère fille, juger par ce que j'ai dit des extrêmes douleurs de Jesus-Christ, quelle est l'effroyable grandeur de nos péchés, puisqu'ils en ont été la cause. Mais, si nous pénétrons jusque dans le fond de son cœur, nous trouverons qu'il n'a pas seulement souffert pour les pechés que nous avons commis, mais aussi pour ceux que nous n'avons pas commis et que nous aurions pu commettre, puisqu'ainsi qu'il nous a, par ses douleurs, obtenu le pardon des uns, il nous a préservés des autres. Ce qui fait que nous lui sommes également obligés; car nous étions tous enfants de colère, déchus de la grâce de Dieu, bannis du ciel et portes à toute sorte de mal : et il nous a délivres de tous ces maux en souffrant des tourments qui leur sont proportionnés et qui les surpassent même par l'amour incroyable avec lequel il a souffert pour accomplir ce grand ouvrage de notre rédemption.

Que ce nom de Père du siècle futur qu'Isaïe vous a donné, mon Sauveur, vous coûte donc cher, puisque, comme il n'y a point d'homme qui, selon la génération charnelle, que l'on peut nommer le siècle passé, ne vienne d'Adam, il n'y en a point qui, selon l'être de la grâce, ne vienne de vous. Mais, au lieu qu'Adam fût un si mauvais père, qu'en se donnant la mort à lui-même par son péché, il la donna à tous ses enfants, vous avez, Seigneur, été un si bon père, que vous avez donné la vie aux vôtres par vos souffrances et par vos gémissements, qui ont été comme les rugissements d'une lionne. Ce premier auteur de la race des hommes fit passer dans ses descendants le venin du serpent qui lui avait fait perdre son innocence, les engendrant tous pécheurs, et les rendit ainsi une race de serpents dont vous avez senti les morsures non-seulement durant quelques heures qu'a duré votre passion, mais durant les trente-trois années que vous avez passées sur la terre. Et vous, Seigneur, au contraire, ne vous êtes pas contenté du nom de père ; mais, pour faire connaître encore davantage votre tendresse pour nous, vous avez aussi pris celui de mère ; lorsque, comme David vous a comparé à une lionne, vous avez dit, de votre propre bouche, en adressant votre parole à Jérusalem : *Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes : et tu ne l'as pas voulu* (*Matth.*, XXIII, 37 ? Ce qui est une comparaison, mon Sauveur, qui montre quelle est votre affection, puisque la

poule en a tant pour ses petits, mais avec cette différence que la vôtre pour nous surpasse infiniment celle de toutes les mères, selon ces paroles que vous avez dites par Isaïe : *Une mère peut-elle oublier ses enfants à qui elle a donné la vie? Mais quand elle les oublierait, je ne les oublierais pas ; car je les porte toujours dans mes mains et les ai toujours devant mes yeux* (*Isa.*, XLIX). Qui peut donc, Seigneur, pénétrer jusque dans les replis de votre cœur pour y voir les secrets ineffables de votre amour et les douleurs que vous avez endurées? Vous ne vous contentez pas d'avoir pour nous un amour de père, dont la force vous donne le pouvoir de supporter tant de travaux, vous avez aussi un amour de mère dont la tendresse vous fait prendre des soins incroyables de nous, et avez même un amour plus que de mère, puisque l'on n'a jamais vu qu'aucune mère, pour se rendre toujours présente la mémoire de ses enfants par des caractères d'un amour inconcevable, ait pris pour plume des clous, pour papier ses propres mains, et pour encre le sang qui en coule, après avoir été si cruellement percées, afin de faire voir par tant de douleurs quel est l'excès de son amour.

Mais que dirai-je, mon Dieu, de ce que vous avez incomparablement encore plus souffert en gémissant pour les péchés de tous les hommes? On le peut comparer aux douleurs d'un enfantement qui n'a pas seulement duré quelques heures ou quelques jours, mais durant les trente-trois ans de votre vie et jusqu'à ce que vous soyez mort sur la croix, comme Rachel mourut en enfantant Benjamin. Ainsi de même que, pour cette raison, on le nomma un enfant de douleur, ne peut-on pas avec beaucoup plus de sujet vous donner ce nom, puisque les douleurs que cette sainte femme souffrit pour mettre cet enfant au monde n'étaient rien en comparaison de celles que nous vous avons causées, lorsqu'étant dans votre sein comme des serpenteaux qui vous déchiraient les entrailles, vous nous avez enfantés sur la croix? Mais vous avez changé notre fiel et notre venin en douceur et en simplicité, vous nous nous avez rendus comme des agneaux en nous donnant la vie de la grâce : votre douleur de nos péchés a été plus grande que le plaisir que nous avons eu à les commettre; votre humilité a surpassé notre orgueil et notre hardiesse à offenser Dieu, et vous avez plus ressenti que nous-mêmes l'état déplorable où nous étions. Que si l'on a vu des hommes que le repentir de leurs fautes a touchés de telle sorte qu'ils en sont morts de regret, et d'autres qui n'ont aussi pu apprendre sans mourir la mort de ceux qu'ils aimaient, quel a été votre amour pour Dieu et pour les hommes, puisque celui qui a coûté la vie à ces personnes n'en était qu'une étincelle? Mais vous ne vous contentez pas, mon Sauveur, de nous appeler les enfants de votre douleur, vous nous nommez aussi les enfants de votre main droite, comme Jacob donna ce nom à Benjamin (*Gen.*, XXV, 18), parce que vous avez fait voir en nous votre toute-puissance en nous retirant de l'abîme de nos péchés pour nous rétablir dès ce monde dans la grâce, et nous mettre un jour dans la gloire à la droite de votre Père, pour y jouir éternellement du fruit de vos travaux et de vos douleurs.

CHAPITRE LXXXI.

De quelques autres considérations très-utiles qui se peuvent tirer de la passion de Notre-Seigneur.

Si vous avez bien compris, ma chère fille, ce que je vous ai dit de la passion de Notre-Seigneur, vous voyez de quelle sorte vous devez considérer les tourments qu'il a soufferts, et la patience, l'humilité et les autres vertus dont il nous a donné l'exemple, et particulièrement son

amour et sa compassion pour nous qui ont été la cause de tout le reste, ce qui vous oblige d'en avoir pour lui et de l'imiter. Mais ce ne sont pas les seules pensées et les seuls sentiments que sa sacrée passion vous doit donner : elle peut vous faire connaître, autant que nous en sommes capables dans l'exil de cette vie, le bonheur inconcevable de la félicité des bienheureux, le malheur épouvantable des réprouvés, le prix inestimable de la grâce et l'extrême horreur du péché, puisqu'un Dieu a tant souffert pour nous délivrer de tant de maux et nous acquérir tant de biens. C'est un livre dans lequel vous pouvez lire quelle est l'infinie bonté de notre Sauveur, la tendresse incomparable de son amour, et la rigueur merveilleuse de la justice de Dieu, qui punit de telle sorte pour les péchés d'autrui celui-là même qui en est le juge.

J'avais dessein de m'étendre davantage sur ce sujet, et de passer de la considération de la très-sainte âme de Jésus-Christ à celle de sa divinité. Mais mon peu de santé ne me le permettant pas, je me contenterai de vous exhorter à continuer dans la méditation de sa sacrée passion. Car j'ai vu des personnes qui, après s'y être exercées durant des années entières sans en avoir eu beaucoup de consolation, en ont tant reçu dans la suite, qu'elles ont reconnu que Notre-Seigneur n'avait différé de la leur donner que pour les récompenser avec usure de leur persévérance.

Je dois vous avertir aussi qu'il y a d'autres sujets de méditation fort utiles pour s'avancer dans le chemin de la piété, tels que sont ceux de la considération des créatures et des bienfaits de Dieu, en se recueillant en soi-même pour ne s'appliquer qu'à l'aimer, ce qui doit être la fin de toutes nos pensées comme c'est la fin de toute la loi.

Vous devez savoir aussi que comme il y a diverses manières de s'exercer dans l'oraison et que les inclinations des hommes sont différentes, c'est une grande grâce que Dieu fait à une personne de la porter à celle qui lui est la plus propre et la plus avantageuse, et qu'ainsi nous ne saurions trop le prier de nous l'accorder.

Je dois de même vous dire qu'il y a des personnes tellement occupées des choses extérieures, qu'elles ne peuvent s'appliquer aux intérieures, ou au moins très-peu, ce qui les attriste et les décourage. Mais si elles ne sauraient, sans manquer à leur devoir, se dégager de ces occupations extérieures, elles doivent se contenter de l'état où il plaît à Dieu de les mettre, s'acquitter avec soin et avec joie de ce qu'elles sont obligées de faire, et tâcher autant qu'elles le pourront de se mettre en la présence de Dieu pour l'amour duquel elles travaillent.

Comme il y en a d'autres qui sont par leur naturel si inquiets et si indévots que quelque peine qu'ils prennent pour s'occuper intérieurement, et quelque temps qu'ils y emploient, c'est toujours en vain, il est besoin de les avertir, que puisque Notre-Seigneur ne leur accorde pas le don d'une longue et intérieure oraison, ils doivent se contenter de réciter vocalement quelques endroits de la passion, de les considérer quoique brièvement, de lire des livres qui en traitent, et d'avoir devant les yeux quelque image dévote qu'ils regardent. Car on arrive souvent par ces moyens à l'oraison intérieure. Mais si Dieu veut qu'ils demeurent en l'état où ils sont, ils doivent marcher avec action de grâces dans le chemin où il lui plaît de les mettre.

Ceux que leurs scrupules rendent tristes, doivent savoir que Notre-Seigneur n'a pas agréable, qu'ils pensent sans cesse à leurs péchés et entrent ainsi dans une mélancolie et un découragement qui les réduit en l'état où était le Lazare dans le tombeau : mais il veut que leurs pénitences et leurs mortifications qui ont quelque ressemblance à ce qu'il a souffert dans sa passion les consolent par la créance d'avoir reçu de lui le pardon dont ils avaient besoin pour oser se promettre d'avoir

part à sa résurrection, afin qu'après avoir baisé et arrosé de leurs larmes ses pieds sacrés, ils se lèvent pour baiser ses divines mains, le remercier des grâces qu'il leur a faites et marcher à l'avenir entre la crainte et l'espérance, ce qui est une voie assurée.

Le dernier avis que je vous donne est qu'encore que quelques-uns par ignorance ou par orgueil s'égarent dans le chemin de l'oraison, gardez-vous bien de l'abandonner, puisqu'au lieu d'imiter les fautes des autres, elles nous doivent rendre plus soigneux à éviter de tomber, et que l'exemple de Jésus-Christ et des Saints qui ont tous marché par ce chemin, nous obligent à le suivre sans nous décourager en voyant que quelques-uns l'ont quitté, puisqu'il n'y a rien de si bon dont on ne puisse faire un mauvais usage.

CHAPITRE LXXXII.

Que Notre-Seigneur nous écoute et nous regarde favorablement lorsque nous lui découvrons nos plaies avec la douleur qu'elles doivent nous donner ; et avec quelle bonté et promptitude il les guérit et répand sur nous ses grâces.

La bonté de Dieu est si grande, qu'après nous avoir donné des lois faciles à observer, il a voulu les rendre encore plus faciles par son exemple en les observant lui-même.

Nous avons vu par le texte que j'ai pris pour sujet de ce traité que l'Époux dit à l'Épouse dans ce Cantique : ÉCOUTEZ, MA FILLE, OUVREZ LES YEUX, ET PRÊTEZ L'OREILLE. Rien n'est plus juste ni plus facile. Car qui ne voudrait pas écouter un tel maître? qui ne voudrait pas ouvrir les yeux à une lumière si agréable? et qui ne voudrait pas prêter l'oreille à des conseils d'une sagesse infinie? Mais pour nous rendre cela encore plus facile, il a voulu accomplir lui-même ponctuellement la loi qu'il nous a imposée. Il nous écoute, il nous voit, et il prête l'oreille à nos soupirs, afin que nous n'ayons pas sujet de dire : Personne ne nous regarde, ne nous écoute, et ne daigne considérer quelles sont nos peines. Qui doute que ce ne nous fût une grande consolation dans nos maux de trouver des personnes qui voulussent bien quitter leurs occupations pour les considérer, sans jamais dire: ils nous font mal au cœur, et nous ne pouvons plus les regarder ? Et quand même ces personnes auraient le cœur si dur que de n'en être point touchées, ne serions-nous pas bien aises qu'ils nous en entendissent toujours parler, et qu'ils les vissent toujours, parce que nous aurions sujet d'espérer que comme l'eau cave enfin la pierre sur laquelle elle ne tombe que goutte à goutte, leurs oreilles et leurs yeux feraient peu à peu le même effet dans leur cœur en l'attendrissant pour le rendre sensible à nos souffrances ? Mais quand même nous saurions que ces personnes ne pourraient y remédier, la compassion qu'ils en auraient ne laisserait pas de nous consoler. Que si donc nous leur saurions beaucoup de gré, quel est celui que nous devons savoir à Notre-Seigneur, et quelle joie ne nous doit-ce point être, d'être assurés qu'il a toujours les yeux ouverts et les oreilles attentives pour nous voir et nous écouter ; que sa miséricorde est extrême, et que son pouvoir n'a point de bornes ?

Béni soyez-vous à jamais, mon Sauveur, de ce que vous n'êtes ni sourd à nos plaintes pour ne pas les entendre, ni aveugle pour ne les pas voir, ni impitoyable pour n'y vouloir pas remédier. Ce qui a fait dire à David : *Le Seigneur est clément et doux : il est lent à punir, il est plein de miséricorde et sa puissance est infinie* (*Ps.* CII, 8).

L'Écriture sainte nous apprend que le roi Ézéchias ayant par l'assistance de Dieu, remporté une signalée victoire et ne lui en ayant pas rendu les actions de grâces qu'il devait, il lui envoya une si grande maladie qu'il n'en pouvait guérir sans miracle : et, pour lui en ôter toute

espérance, il lui manda par le prophète Isaïe de donner ordre aux affaires de sa maison, parce que sa mort était assurée (IV *Reg.* XX). Ce prince, dans un tel effroi, tourna la tête vers la muraille, fondit en pleurs, pria Dieu dans l'amertume de son cœur, de lui faire miséricorde, et avoua que son ingratitude méritait la mort à laquelle il l'avait condamné. En ce terrible et si déplorable état, il ne voyait point de supérieur, à qui il pût appeler de cet arrêt. Quand il y en aurait eu un, il n'aurait point de raisons à alléguer pour le faire révoquer. Il se voyait n'être qu'à la moitié de sa vie, et finir en lui la race royale de David, parce qu'il n'avait point d'enfants. Tous ses péchés qui donnent tant d'épouvante en cette dernière heure, se présentaient devant lui; et ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, il ne trouvait que des sujets d'augmenter le trouble de son esprit. Mais au milieu de tant de maux, ce bon roi ne demeura pas long-temps sans y trouver du remède. Il s'adressa pour guérir sa plaie à celui qui la lui avait faite: il chercha sa sûreté dans la protection de celui qui l'avait si fort épouvanté : il eut recours à celui dont son orgueil l'avait éloigné; il mit son espérance dans son repentir ; il prit son juge pour son avocat ; il appela de ce juge courroucé à ce même juge plein de clémence ; il s'accusa au lieu de s'excuser: et n'employa pour toute défense, que ses larmes et ses soupirs. Ces armes se trouvèrent si fortes devant le trône de la miséricorde de Dieu, qu'avant que le prophète qui venait de prononcer à ce prince l'arrêt de sa mort, fût sorti de sa chambre, Dieu lui dit : Retourne et dis à ce roi de mon peuple : *J'ai écouté ta prière et vu tes larmes; je te rends la santé; je prolongerai ta vie de quinze années*, *et te délivrerai et cette ville de la puissance de tes ennemis*

Qu'est-ce que cela, Seigneur? Remettez-vous donc si promptement votre épée dans le fourreau? Votre colère se change-t-elle sitôt en miséricorde? Un peu de larmes répandues non pas dans le temple, mais dans une chambre et par des yeux qui, au lieu de regarder le ciel, n'étaient tournés que contre un mur, font-ils ainsi révoquer en un moment l'arrêt que vous aviez fait prononcer à un si grand coupable, sans observer aucune de toutes les formalités de la justice? Il paraît bien, mon Dieu, que votre amour pour nous passe par-dessus tout, pour ne penser qu'à nous combler de vos grâces. Vous vous contentez de nous dire: J'ai entendu vos prières, et j'ai vu couler vos larmes. Vous ne pouvez trop à votre gré vous hâter de nous pardonner, parce que vous prenez plus de plaisir à nous faire grâce que nous n'avons de désir de l'obtenir, et que votre joie de nous avoir conservé la vie est plus grande que n'est la nôtre, d'avoir évité la mort. Vous ne différez point à nous secourir : et la seule loi que vous nous imposez est, qu'après avoir violé vos lois, nous en ayons un repentir qui nous brise le cœur de douleur, une ferme résolution de vivre mieux à l'avenir, et de recourir à ce remède salutaire des sacrements que vous avez établis dans votre Eglise. En quelque temps que nous gémissions pour nos péchés, vous les oubliez et nous excitez à vous en demander pardon, comme ce bon roi de Juda à qui vous fîtes plus de faveur qu'il ne vous en demandait. Car vous ne prolongeâtes pas seulement sa vie de quinze années et délivrâtes Jérusalem du siége qui l'avait réduit à l'extrémité ; mais vous fîtes reculer le soleil de dix degrés, pour marque que trois jours après il irait au temple dans une pleine santé ; et y ajoutâtes aussi d'autres grâces. Ainsi il paraît bien, Seigneur, que vous ne permettez qu'il nous arrive des afflictions que pour les faire tourner à notre avantage, et faire connaître votre miséricorde dans notre misère, votre bonté dans le pardon de nos péchés et votre force dans le soutien de notre faiblesse.

Pécheur, qui que vous soyez, encore que vous ayez sujet de trembler

en entendant cette terrible menace que Dieu a faite par un prophète : *L'âme qui pèchera mourra* (*Ezech.*, XVIII), ne perdez pas pour cela courage, quelque grand que soit le nombre de vos péchés, et quelque terrible que soit l'effroi que la colère de Dieu doit vous donner ; mais confiez-vous en sa miséricorde qui, *au lieu de vouloir la mort du pécheur, veut qu'il se convertisse et qu'il vive* (*Ezec.*, XXXIII). Humiliez-vous; pleurez, gémissez, et ayez recours au souverain des souverains, que vous avez méprisé en l'offensant. C'est un si bon père et un si bon maître, qu'il ne se contentera pas de vous pardonner, il vous fera même de plus grandes grâces qu'auparavant, comme il fit à ce roi de son peuple, à qui il rendit non-seulement la santé du corps, mais celle de l'âme, et dites-lui, ainsi que ce prince, pour le remercier de tant de faveurs : *Vous avez, Seigneur, délivré mon âme de la mort et oublié mes péchés* (*Is.*, XXXVIII).

CHAPITRE LXXXIII.

Que les menaces que Dieu nous fait sont ou absolues ou conditionnelles, et de quelle sorte nous les devons recevoir.

Ne trouvez pas étrange, ma chère fille, que ces paroles : *Vous mourrez*, que Dieu fit dire au roi Ezéchias, par le prophète Isaïe, ne furent pas suivies de l'effet ; car vous devez savoir qu'il y a des choses qu'il a résolues en son conseil éternel, avec une volonté déterminée, et celles-là ne manquent jamais d'arriver, comme ce qu'il fit dire au roi Saül : Qu'il l'avait rejeté, et choisi un autre pour mettre en sa place ; comme aussi ce qu'il fit dire au grand sacrificateur Héli, touchant ses enfants, et ce qu'il fit dire à David, que le fils qu'il avait eu de son adultère mourrait, sans que ni les instantes prières, ni les jeûnes, ni les autres pénitences que fit ce grand roi, pour tâcher d'obtenir la conservation de la vie de cet enfant, pussent jamais le fléchir.

Mais il arrive, en d'autres rencontres, que les menaces que Dieu fait ne sont que conditionnelles, et en cas que l'on ne se convertisse point. Ce fut ainsi qu'il fit dire par Jonas, aux habitants de Ninive, qu'il détruirait leur ville dans quarante jours, et qu'ensuite de leur pénitence, il révoqua cet arrêt, parce qu'il n'avait résolu de les châtier, selon que leurs péchés le méritaient, qu'en cas qu'ils ne s'en repentissent point. Ainsi, encore qu'il paraisse de la contradiction entre dire qu'une ville sera détruite et qu'elle ne le soit pas, il n'y a point eu en cela de changement dans la volonté de Dieu, puisqu'il n'avait pas résolu de la détruire, avec une volonté déterminée. Ce qui a fait dire à saint Augustin : *Dieu changea l'arrêt qu'il avait donné; mais il ne changea pas de résolution, parce que sa volonté n'était de détruire cette ville qu'en cas qu'elle ne fît pas la pénitence à laquelle il la voulait porter par cette menace.* Dieu lui-même a dit, par la bouche de Jérémie : *Je suis prêt à prononcer un arrêt contre ces nations et ces royaumes, et à les détruire; mais s'ils se repentent de leurs péchés, je me repentirai aussi d'avoir voulu les détruire. Je les rendrai plus puissants que jamais; et si, après cela, ils me désobéissent et font mal devant mes yeux, je me repentirai aussi de les avoir tant favorisés* (*Jerem.*, XVIII, 7). Ce qui montre que puisque nous ne savons pas si les menaces que Dieu nous fait sont déterminées ou conditionnelles, elles ne doivent point nous porter au désespoir, mais nous faire implorer sans cesse sa miséricorde, pour le prier de révoquer son arrêt, comme il révoqua celui qu'il avait donné contre le roi Ezéchias et les Ninivites; car ils obtinrent par ce moyen ce qu'ils demandaient. Et encore que David ne l'obtînt pas, sa prière ne laissa pas d'être très-louable dans son doute de la volonté absolue de Dieu.

On peut dire de même que lorsqu'il nous promet de nous faire quelque grâce, nous ne devons pas négliger de le servir, sous prétexte qu'il ne trompe jamais personne, puisqu'il a dit aussi que si nous cessons de faire ce qu'il commande, il se repentira de nous avoir voulu faire du bien. Ce n'est pas que Dieu soit capable de repentir, étant certain qu'il ne peut y avoir en lui aucun changement; mais cela veut dire que de même qu'une personne qui se repent de ce qu'elle a fait, change de dessein, Dieu révoque la sentence qu'il a prononcée contre quelqu'un, lorsque cette personne, avant que d'éprouver ce châtiment, fait pénitence de sa faute, et qu'au contraire, lorsqu'elle s'éloigne de lui, il ne lui fait pas le bien qu'il lui avait promis de lui faire.

CHAPITRE LXXXIV

Ce que nous sommes par nous-mêmes et ce que nous sommes par la grâce de Jésus-Christ.

Pour revenir à mon sujet, vous voyez clairement, ma chère fille, par ce que je vous ai dit, que Dieu lui-même fait ce qu'il commande par ces paroles : *Ecoutez, ma fille, et ouvrez les yeux*, puisqu'il écouta la prière, et considéra les larmes du roi Ezéchias; qu'il le consola, et qu'il en a consolé tant d'autres, selon ce que dit David : *Les yeux du Seigneur sont arrêtés sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs cris. Il délivrera leurs âmes de la mort, et il les nourrira dans le temps de la famine* (*Ps.* XXXIII, 15). Je ne doute point que ces paroles ne vous soient fort agréables. Mais ne vous donneront-elles pas en même temps de la crainte, lorsque vous considérerez que c'est des justes dont il parle, et que vous êtes une pécheresse? en quoi vous direz la vérité, n'y ayant personne qui soit exempt de péché; car, s'il y en avait, ç'aurait dû être les apôtres, par l'avantage qu'ils avaient d'être en la compagnie de Jésus-Christ, ce qui les a rendus plus saints que nuls autres, excepté sa bienheureuse mère, qui ne surpasse pas seulement tous les hommes en sainteté, mais aussi tous les anges. Néanmoins quoique saint Paul ait dit, en parlant d'eux et de lui-même, qu'ils avaient reçu les prémices du Saint-Esprit, c'est-à-dire une plus grande grâce et de plus grands dons que nuls autres, notre Seigneur n'a pas laissé de les obliger à dire l'oraison qu'il leur a enseignée, dans laquelle sont ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses.* Or, comme il n'y a point de jour où nous ne soyons obligés de faire cette prière, il n'y en a point aussi où nous ne commettions des fautes, ce qui a fait dire à saint Jean: *Si nous disons que nous n'avons point péché, nous faisons Dieu menteur et sa parole n'est point en nous* (*I Joan.*, I, 10). Que si vous me dites : Puisque généralement tous les hommes, excepté un Dieu fait homme et sa sainte Mère, commettent des péchés qui les obligent de dire à Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses*, pourquoi a-t-on dit qu'il arrête ses yeux sur les justes, et que ses oreilles sont attentives à leurs prières? Je réponds que les paroles de Dieu sont toujours suivies des effets, comme on l'a vu en la personne du roi Ezéchias et d'infinis autres qu'il a regardés d'un œil favorable, et exaucé leurs prières. Mais vous devez savoir que c'est être juste, que de ne commettre point de péchés mortels, puisqu'on ne laisse pas d'être en grâce et ami de Dieu, encore que l'on en commette de véniels, qui font que l'on ne saurait dire avec vérité que l'on soit sans péché.

Or, pour vous faire connaître que la justice de l'homme est une grâce de Dieu, que Jésus-Christ a acquise par ses mérites à ceux qui se préparent humblement à la recevoir, et que vous lui en rendiez les remerciements qui lui sont dus, sachez qu'il y a deux sortes de biens dans les justes, les uns qu'ils ont reçus de la nature, et les autres qu'ils ne tiennent que de la grâce, quoique Pélage n'en puisse de-

meurer d'accord, mais ose soutenir que l'homme est juste par les bonnes œuvres qu'il fait par sa propre nature, sans avoir besoin de la grâce et de la vertu que nous recevons de Dieu, ce qui est condamné par l'Eglise catholique. Elle nous oblige de croire que nous sommes tous nés pécheurs et coupables, à cause du péché originel; que nous commettons d'autres péchés par notre propre volonté, et que la véritable justice ne se rencontre pas dans les bonnes œuvres morales que nous faisons par la seule force de notre nature; ce qui a fait dire à saint Paul, que *nul n'est juste* (*Rom.*, III), c'est-à-dire juste par soi-même; car, sans la grâce, nous sommes tous pécheurs. Il faut que la justice nous soit donnée : nous ne la tenons point de nous-mêmes, et ce privilége n'appartient qu'à Jésus-Christ. Lui seul est par lui-même le véritable juste, et c'est dans toutes ses œuvres et dans sa mort que la véritable justice se rencontre. Que si elle se pouvait trouver aussi dans les bonnes œuvres qui nous sont propres, et que nous pussions être justifiés par elle, *Jésus-Christ serait mort en vain* (*Gal.*, III), comme dit ce même apôtre, puisque nous aurions pu, sans sa mort, obtenir ce que nous n'avons acquis que par elle. Et ce saint dit aussi que ce *divin Sauveur s'est fait notre justice*, à cause que ç'a été par ses travaux et par sa mort que nous sommes justifiés; car c'est, comme je l'ai déjà dit, par la foi, par l'amour qui est la vie de la foi, et par les sacrements de l'Eglise, que Jésus-Christ nous communique ses mérites. Et ainsi, nous sommes incorporés en lui; il nous donne le Saint-Esprit, et nous devenons, par la grâce qu'il répand dans nos âmes, enfants adoptifs de Dieu, et lui sommes agréables. Nous recevons de même les vertus et les autres dons qui nous rendent capables d'agir conformément à un état aussi élevé qu'est celui de la grâce, et nous nous trouvons être véritablement justes aux yeux de Dieu, par une sorte de justice qui nous est propre, mais différente de celle par laquelle Jésus-Christ est juste. D'où il arrive qu'encore que les bonnes œuvres que nous faisions auparavant fussent fort imparfaites, parce qu'elles ne procédaient point d'une véritable justice, et ne nous la pouvaient faire mériter, à cause qu'elles ne venaient que de nous, celles que nous faisons, lorsque nous sommes en état de grâce, sont d'une telle valeur, qu'elles sont véritablement justes, et nous font mériter l'accroissement de la justice qui nous est propre, selon ce que dit l'Ecriture : *Que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore* (*Apoc.*, XXII, 11), et nous rendent dignes d'obtenir le royaume du ciel, selon ces paroles de saint Paul : *Dieu nous réserve la couronne de justice* (II *Tim.*, IV). C'est donc à Jésus-Christ que nous sommes redevables d'une faveur si merveilleuse. Et elle n'est pas seule, parce que Dieu ayant ordonné, de toute éternité, que nous ne puissions recevoir la grâce et la justice que par les mérites de ce divin Rédempteur, il veut aussi que nous ne la puissions conserver ni augmenter que par son assistance, et en demeurant unis à lui, comme les membres le sont à la tête, le sarment au cep qui le produit, et l'édifice au fondement qui en est la base; car encore que Jésus-Christ nous ayant acquis la grâce et la justice, nous ait donné droit de prétendre au royaume de Dieu, et d'obtenir, par l'oraison, ce que nous lui demandons, c'est à condition de bien user de ces faveurs, sans prétendre pouvoir agir de nous-mêmes, et marcher sans aide.

Il faut donc mettre toute notre confiance et tout notre appui en ce divin Rédempteur que nous avons pour chef, afin de conserver la grâce qu'il nous a donnée, et en tirer une force et une vertu spirituelle, qui précèdent, accompagnent et suivent toutes nos bonnes œuvres, sans quoi le concile de Trente déclare qu'elles ne peuvent être méritoires.

Mais en cette manière les prières que les justes qui sont en cet état adressent à Dieu sont dignes d'être écoutées de lui.

Salomon demanda à Dieu de vouloir entendre du ciel et exaucer les prières qui lui seraient faites dans le temple qu'il lui avait consacré (II *Par.*, VI). Et *Jésus-Christ en tant qu'homme est le véritable et admirable temple de Dieu*, *dans lequel*, comme dit saint Paul, *toute la plénitude de la divinité habite corporellement* (*Colos.*, II, 9) : ce qui montre que la divinité n'habite pas seulement en Jésus-Christ par la voie de la grâce, comme dans les saints et dans les anges, mais par une manière incomparablement plus excellente qui est l'union personnelle par laquelle son humanité est élevée à cette suprême dignité, d'être unie à la personne du Verbe. C'est donc là ce temple dont David dit : *Dieu a écouté ma voix de son temple* (*Ps.* XVII, 8); et les prières de ceux qui, dans ce saint temple, ne sont animés que de l'Esprit de Jésus-Christ, ne s'appuient que sur ses mérites, et implorent son assistance comme étant leur chef, ne manquent jamais d'être exaucées de Dieu, comme il exauça David et a exaucé tous les saints. Mais qu'elles que puissent être les prières qui se font hors de ce temple, elles ne sauraient passer que pour profanes et indignes d'être écoutées de Dieu, puisque, n'étant pas inspirées par Jésus-Christ, elles ne portent point le caractère de ce sceau royal qui montre qu'elles sont justes et méritent d'obtenir ce qu'elles demandent. Ainsi, pour faire que Jésus Christ intercède pour nous dans le ciel, il faut que nous soyons ici-bas ses membres vivants, et que ce soit lui-même qui anime nos prières. Car, encore que sa miséricorde soit si grande, qu'elle fait souvent que les prières de ces membres morts, qui sont ceux qui ayant la foi de l'Eglise ne sont pas dans la charité, sont écoutées, je n'entends parler ici que de celles qui, étant faites par son esprit, méritent d'obtenir ce qu'elles demandent. C'est pourquoi, comme l'Eglise, notre sainte Mère, connaît le besoin que nous avons dans nos prières de l'assistance de Jésus-Christ, elle finit par ces mots presque toutes les oraisons qu'elle adresse à Dieu : *Accordez-nous, s'il vous plaît, ces grâces, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* Elle l'a appris de son céleste Epoux, lorsqu'il a dit : *Mon Père vous donnera tout ce que vous lui demanderez en mon nom* (*Joan.*, XVI, 23)

Que votre saint nom soit donc béni à jamais, mon Sauveur, puisqu'il est cause que nos prières sont écoutées, et que ne vous contentant pas d'être notre intercesseur pour nous faire obtenir grâce, et notre tête, afin de nous donner le mouvement nécessaire pour prier par votre esprit, vous voulez bien aussi faire la fonction de Souverain Pontife dans le ciel, afin qu'après avoir représenté à votre Père ce que vous avez souffert pour nous dans votre sacrée humanité, vous obteniez de lui ce que nous lui demandons par l'invocation de votre nom. Ainsi, comme l'Evangile nous apprend que les cieux s'étant ouverts après que ce Sauveur du monde fut baptisé, et tous ceux qui y sont entrés depuis, n'y étant entrés que par la vertu de ce baptême, on peut dire de même que les entrailles de la miséricorde du Père éternel ne s'ouvrent pour entendre nos prières que par le moyen de Jésus-Christ, puisque c'est par lui-même que nous recevons les grâces et les faveurs qui font que nous sommes écoutés. Car nul de nous n'étant juste par lui-même, comment sans cela Dieu nous écouterait-il? Mais cet amour inconcevable de Jésus-Christ pour nous, l'ayant porté à se charger de nos péchés, et d'y satisfaire par les travaux de sa vie mortelle et par les douleurs de sa mort, il continue de telle sorte dans le ciel d'avoir pour nous ce même amour que l'on ne saurait revêtir le moindre pauvre, ou donner à manger à aucun de ceux qui sont à lui, qu'il ne le répute comme fait à lui-même, parce qu'*il est en nous*, dit

saint Augustin *Marc.*, XXV); et lorsque Dieu exauce nos prières, ce même amour fait aussi dire à cet adorable Rédempteur qu'il a été exaucé à cause de cette union ineffable qui est entre lui et nous, et que l'Écriture marque par ces noms d'Époux et d'Épouse, de tête et de membres d'un même corps. Il a tant aimé le sien, qui est l'Église, qu'au lieu que les hommes exposent leurs bras pour sauver leur tête en recevant les coups qu'on lui porte, lui qui est notre tête, s'est exposé aux coups de la justice de Dieu, et est mort sur une croix pour sauver la vie à son corps lequel nous sommes : et après qu'il nous a comme redonné une nouvelle vie par la pénitence et les sacrements, il nous défend, il nous soutient, il nous favorise comme étant tellement à lui, qu'il ne se contente pas de nous nommer ses serviteurs, ses amis, ses frères et ses enfants ; mais pour nous témoigner encore davantage son amour, il nous honore de son nom par le moyen de cette union admirable de lui qui est notre tête, et de l'Église qui est son corps, et fait qu'ainsi nous ne sommes tous ensemble avec lui qu'un même Christ (*Coloss.*, I, 18; I *Cor.*, XII, 12). Saint Paul explique par ces paroles ce mystère si plein de consolation : *Dieu qui est riche en miséricorde, étant poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres* (*Ephes.*, II, 4). Et il a dit, en écrivant aux Corinthiens : *Vous êtes en Jésus-Christ* ; ce qui marque l'union de Jésus-Christ avec son Église, de même que saint Jean rapporte que ce divin Sauveur a dit : *Celui qui est en moi, et moi en lui, comme le sarment est en la vigne, porte beaucoup de fruit ; mais sans moi vous ne sauriez rien faire* (*Joan.*, XV, 5).

Quelles assez grandes actions de grâces pouvons-nous donc, Seigneur, rendre à votre amour et à votre bonté de nous avoir par votre mort donné la vie, de nous la conserver dans cet exil de la terre, et de vouloir, si nous continuons à vous servir, nous élever dans le ciel pour y être à jamais avec vous selon ce que vous avez dit : *Mes serviteurs seront où je serai.*

CHAPITRE LXXXV.

De quelle sorte Jésus-Christ a crié et continue de crier pour nous vers son Père d'une voix si forte qu'il est toujours prêt pour l'amour de lui à nous écouter et à nous faire des grâces.

Vous pouvez, ma chère fille, voir par ce que j'ai dit le besoin que nous avons tous de l'assistance de Jésus-Christ, afin que nos prières soient écoutées et bien reçues de Dieu son Père ; au lieu que lui n'a aucun besoin de nous. Il est le seul dont la voix mérite par elle-même d'être entendue, parce que, comme dit saint Paul, *Il est le souverain Pontife* qui a droit de s'approcher de Dieu. A quoi cet Apôtre ajoute que, *durant les jours de sa chair, ayant offert avec un grand cri et avec larmes, ses prières à celui qui le pouvait tirer de la mort, et ayant été écouté selon son humble respect pour son Père, il exauça sa prière en le ressuscitant et en lui donnant une vie immortelle* (*Hebr.*, V, 5). Mais cet adorable Fils ne lui offrit pas seulement pour lui-même ses prières et ses larmes, il les lui offrit aussi pour nous ; et à cause qu'elles partaient d'un cœur tout brûlant d'amour, l'Apôtre leur donne le nom de cris et de grands cris. Mais quoiqu'il n'ait rien diminué de cet amour pour nous qui lui faisait jeter des cris, il y a autant de différence, quant à l'extérieur, lorsqu'il offrit son très-saint corps pour être crucifié pour l'amour de nous, et les prières qu'il fait maintenant en notre faveur, qu'il y en a entre les souffrances et les paroles.

Souvenez-vous, ma fille, de ce que Dieu dit à Caïn : *La voix du sang d'Abel, votre frère, s'élève de la terre jusqu'au ciel, pour me demander vengeance* (*Gen.*, IV), comme aussi de ce que dit saint Paul aux chrétiens : *Le sang que Jésus-Christ a répandu pour nous crie plus fortement que celui d'Abel* (*Hebr.*, XII, 24), parce qu'au lieu que le sang d'Abel demandait à la justice de Dieu la vengeance de sa mort, le sang de Jésus-Christ demande à sa miséricorde le pardon de nos offenses. Le sang d'Abel irritait la colère de Dieu, et le sang de Jésus-Christ l'adoucit ; le sang d'Abel demandait la punition du crime de Caïn, et le sang de Jésus-Christ demande le pardon de tous les hommes qui ont été et qui seront jamais, sans en excepter même ceux qui ont répandu ce sang, pourvu qu'ils se préparent à le recevoir dignement. Le sang d'Abel ne pouvait être utile à personne, parce qu'il était incapable de satisfaire pour les autres, et le sang de Jésus-Christ a lavé tous les péchés du monde, comme l'Eglise le chante, et a tiré des lieux profonds, selon l'expression du prophète Zacharie, ceux qui y étaient renfermés.

Que la clameur du sang de Jésus-Christ est donc grande lorsqu'il demande miséricorde, puisqu'elle étouffe la voix qui demande la vengeance des péchés des hommes. Car, considérez, ma fille, que si un seul péché de Caïn faisait que le sang d'Abel poussait des cris pour en demander la vengeance, quels cris et quel bruit épouvantable doivent faire les péchés de tous les hommes ensemble pour demander vengeance à la justice de Dieu ? Mais quelque grands que puissent être ces cris, ceux du sang de Jésus-Christ qui implorent pour nous sa miséricorde le sont incomparablement davantage : et ainsi ils les étouffent et empêchent Dieu de les entendre, parce que la voix de Jésus-Christ, sa passion et sa mort qui lui demandent pardon pour nous, lui sont beaucoup plus agréables que tous les péchés du monde, qui lui demandent justice contre nous, ne lui sont désagréables.

Que pensez-vous, ma fille, que signifie ce silence de Jésus-Christ qui, lorsqu'on l'accusait, le faisait paraître comme un sourd qui n'entendait point et un muet qui ne parlait point? Il signifie que, puisqu'il ne répondit point à cette voix des péchés qui l'accusait, quoiqu'il l'eût pu faire avec tant de justice, il est raisonnable que pour punir la hardiesse qu'eut cette voix de s'adresser à lui, elle n'ose accuser les autres hommes quoique coupables, et que ce même silence de Jésus-Christ rende la justice de Dieu sourde à la voix de ces péchés, puisque Jésus-Christ s'est offert à lui pour en porter la punition que nous méritions.

Réjouissez-vous donc, servante de Jésus-Christ, et que tous les pécheurs se réjouissent de ce que, s'ils ont un véritable repentir d'avoir offensé Dieu, et veulent se servir des moyens d'y remédier qu'il a mis dans l'Eglise catholique, il sera sourd à la voix de leurs péchés et attentif à leurs prières pour les favoriser de ses grâces. Ainsi, quoique nous soyons coupables, cette voix de nos péchés ne doit point nous faire peur, puisque Jésus-Christ l'a étouffée par son silence quand il a été accusé. Isaïe l'avait prophétisé, en disant *qu'il serait comme un agneau qui, lorsqu'on le tond, n'ouvre pas la bouche pour se plaindre* (*Isa.*, XXXV). Mais plus ce divin Sauveur se taisait devant les hommes, et plus était forte la voix qu'il poussait en notre faveur jusqu'au trône de la justice de Dieu en y satisfaisant pour nous : et *cette voix*, comme nous l'apprenons de saint Paul, *a été entendue à cause de son humble respect pour son Père* (*Hebr.*, V, 5); c'est-à-dire, que ce respect et cette profonde humilité qui l'ont fait s'abaisser jusqu'à la mort, et la mort de la croix, devant son Père éternel, en révérant en tant qu'homme cette suprême majesté, et en perdant la vie pour lui rendre l'honneur qui lui

est dû et à sa justice, l'a fait écouter de ce divin Père dont il est écrit : *Il tourne ses regards vers l'oraison des humbles, et ne méprise point leurs prières* (*Psal.* CXI, 18). Et quelle humilité a jamais égalé celle de Jésus-Christ, lui qui a dit de sa propre bouche : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29) ? Et ainsi sa voix a été entendue selon que David l'avait prédit par ces paroles : *Le Seigneur n'a point détourné de moi son visage : il m'a exaucé lorsque j'ai imploré son assistance* (*Ps.* XXI, 26). Et Jesus-Christ lui-même a dit dans l'Évangile : *Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous m'exaucez toujours* (*Joan.*, XI, 42).

Puis donc, ma fille, que les prieres que notre Sauveur fait pour nous sont toujours exaucées de son Père, et qu'il lui a coûté si cher pour obtenir la grâce qui, en nous justifiant, nous a mis en état d'être écoutés de Dieu, travaillez de tout votre pouvoir pour obtenir cette grâce, si vous ne l'avez pas ; et si vous l'avez, servez-vous en pour offrir vos prières à Dieu, dans l'assurance que vous devez avoir qu'il les écoutera favorablement, puisqu'ainsi que le prophète Samuel dit à Dieu : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute* (1 *Reg.*, III), Dieu vous dit : Parlez, ma servante, car votre Seigneur vous écoute.

Or, comme j'ai dit aussi qu'écouter Dieu n'est pas seulement entendre le son de ses paroles, mais c'est d'y ajouter foi, les recevoir avec plaisir et exécuter ce qu'elles nous ordonnent : de même ce que Dieu écoute nos prières par le moyen de Jesus-Christ ne consiste pas seulement a nous les entendre prononcer, puisqu'il entend aussi en cette sorte les blasphèmes que l'on profère contre lui : mais c'est qu'il écoute nos prières avec dessein de les exaucer. Et, pour vous faire voir qu'il les écoute en cette manière, voici ce qu'il a dit par la bouche d'Isaïe : *J'ai écouté leurs prières avant qu'ils me les eussent adressées* (*Isa.*, LXV).

Que beni soit donc à jamais, Seigneur, ce double silence que vous avez gardé dans votre passion : l'un extérieur, en ne répondant point à ce que l'on disait contre vous ; et l'autre intérieur, en supportant avec une patience inconcevable, outre les fausses accusations, les tourments que l'on vous faisait souffrir ; au lieu qu'au contraire, vous avez tant parlé à Dieu en notre faveur, qu'il a écouté nos prières avant que nous les lui eussions adressées. Mais y a-t-il sujet de s'en étonner, puisque vous nous avez tirés du néant en nous creant ; que vous nous avez conservés dans le sein de nos mères ; qu'après être venus au monde et n'étant pas encore capables d'implorer votre assistance, vous nous avez procuré l'adoption d'enfants de Dieu et la grâce du Saint-Esprit par le baptême ; que vous nous avez préservés des péchés dans lesquels nous ne sommes pas tombés ; que vous nous avez relevés de nos chutes ; que vous nous avez cherchés lorsque nous ne vous cherchions pas ; et, ce qui surpasse tout le reste, que vous avez souffert la mort pour l'amour de nous et vous prépariez à nous recevoir dans le ciel avant même que nous fussions nés ?

Y a-t-il donc, mon Rédempteur, sujet de s'étonner qu'ayant pris tant de soin de nous avant que nous eussions recours à vous, vous nous donniez encore de telles marques de votre bonté ? Y a-t-il sujet de s'étonner que vous nous assistiez dans nos besoins, sans attendre que nous vous le demandions, puisque vous ne vous êtes jamais lassé de travailler en notre faveur ?

Comment pouvons-nous donc, Seigneur, jamais assez reconnaître l'obligation que nous vous avons de cet admirable silence que vous avez gardé au milieu de tant d'opprobres et de tourments ? Comment pouvons-nous jamais assez reconnaitre ces cris si pleins d'amour et de tendresse, que vous avez poussés en notre faveur jusqu'au trône de votre Père éternel ? Nous vous conjurons, Seigneur, par votre infinie bonté,

de nous faire la grâce d'imiter votre adorable silence dans tous les maux que vous permettez qui nous arrivent, et de ne cesser jamais de publier avec le ciel, la terre, et généralement toutes vos créatures vos éternelles louanges par des cantiques également pleins d'amour et de joie.

Mais ne vous contentez pas, Seigneur, d'avoir les oreilles attentives à nos prières; écoutez-les, s'il vous plaît, avec plaisir, et daignez dire à notre âme, rachetée par votre sang, ce que vous avez dit à l'Epouse dans le Cantique : *Montrez-moi votre visage et faites entendre votre voix à mes oreilles, parce que votre voix me paraît douce et votre visage plein de beauté* (*Cant.*, II, 14). Comment se peut-il faire, Seigneur, que notre voix vous paraisse douce et que vous preniez plaisir à l'entendre? Comment se peut-il faire que notre visage vous paraisse beau, après que nous l'avons défiguré par tant de péchés que nous avons commis en votre présence et dont la confusion qu'ils nous donnent nous empêche de lever les yeux vers vous? Il faut, pour l'oser, ou que vous trouviez en nous beaucoup de mérites, ou que votre amour pour nous soit extrême. Mais ne permettez pas, s'il vous plaît, que vos faveurs produisent en nous un tel orgueil que de nous persuader d'avoir des mérites. S'il y a en nous quelque chose qui vous puisse plaire, c'est à votre grâce que nous en sommes redevables, et au plaisir que vous prenez à nous faire beaucoup plus de bien que nous ne le méritons. Ainsi, mon Sauveur, comme tout ce que nous avons de bon vient de vous et que tout notre bien est en vous, c'est à vous seul que nous devons en donner toute la gloire, et ne réserver pour nous que la confusion que notre malice et notre indignité méritent. Vous serez donc toute notre joie et toute notre gloire, puisque rien ne nous doit donner tant de joie et nous rendre glorieux que d'être si chèrement aimés de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, souffrir sur la croix des tourments qui sont la source de tous nos biens.

QUE JESUS-CHRIST NOUS ÉCOUTE ET NOUS REGARDE.

CHAPITRE LXXXVI.

Avec quel amour Jésus-Christ regarde les justes. Du plaisir qu'il prend à nous faire du bien et à détruire nos péchés. Et avec quelle horreur nous les devons regarder afin qu'il les regarde d'un œil de miséricorde.

Vous avez vu, ma chère fille, avec quelle attention Dieu écoute les prières des justes. Il faut maintenant vous dire avec quelle bonté il les considère et accomplit lui-même parfaitement ce qu'il nous commande d'écouter et de voir. David dit, comme je l'ai déjà rapporté, que *les yeux du Seigneur sont arrêtés sur les justes ; que ses oreilles sont attentives à leurs cris, et qu'il les délivre de toutes leurs peines ; mais qu'il tourne sa colère contre les méchants, pour exterminer leur mémoire de dessus la terre* (*Ps.* XXXIII, 15). Ce qui montre qu'il ne regarde les justes que du même œil que le pasteur regarde ses brebis pour les empêcher de se perdre, et qu'il n'arrête ses yeux sur les méchants, que pour les punir comme ils le méritent. Notre âme et notre corps sont son ouvrage. Tout le bien que nous faisons procède de lui ; mais le péché est notre ouvrage. Ainsi, si nous n'abusions point de ce que Dieu a mis de bon en nous, au lieu de nous regarder avec des yeux de colère, il ne nous regarderait qu'avec des yeux pleins d'amour, parce que la cause est naturellement portée à aimer l'effet qu'elle produit. Mais, encore que nous ayons défiguré la beauté qu'il nous avait donnée et détruit le bien qu'il nous avait fait, notre malice ne saurait empêcher que son extrême bonté, pour conserver ce qu'il avait mis de bon en nous, ne détruise le mal par lequel nous l'avons corrompu ; de même que le

soleil communique si libéralement sa lumière, qu'il n'y a que ceux qui refusent de la recevoir qui n'aient pas le bonheur d'en jouir, puisqu'il prend tant de plaisir à la leur donner que, malgré les obstacles qu'ils y apportent, pour peu qu'il reste quelque ouverture par où elle puisse entrer, ils s'en trouvent aussitôt éclairés. Que dirons-nous donc de cette ineffable bonté de Dieu et de cet ardent amour qui le presse de se donner à nous pour nous animer d'une vie céleste et nous rendre resplendissants d'une clarté toute divine? De quels moyens ne se sert-il point pour nous faire du bien? De quelles faveurs ne récompense-t-il point de petits services? Que ne fait-il point pour nous convier de revenir à lui lorsque nous nous sommes éloignés de lui? Avec quelle tendresse ne nous reçoit-il pas lorsque nous revenons à lui? Quel soin ne prend-il point de nous remettre dans le bon chemin, quand nous sommes égarés, et de chercher ceux qui sont perdus? Que de péchés ne nous pardonne-t-il point, sans nous couvrir de confusion? et quel désir ne témoigne-t-il point avoir de notre salut et de faire connaître qu'il prend plus de plaisir à nous pardonner que nous n'en avons à recevoir le pardon? Ce qui lui a fait dire par un prophète : *Pourquoi travaillez-vous à vous donner la mort à vous-même? Apprenez que je ne veux pas celle du pécheur; mais qu'il se convertisse, qu'il revienne à moi et qu'il vive* (*Ezech.*, XXXIII).

Comme notre mort est de nous séparer de Dieu, notre vie est de retourner à lui. Et c'est à quoi il nous convie, parce qu'étant son ouvrage, ce n'est pas nous, mais nos péchés, qu'il regarde d'un œil de colère. Ainsi il veut les détruire et les détruit en effet, pourvu que nous ne nous y opposions pas; mais nous nous y opposons lorsque nous les aimons, tant qu'encore qu'ils nous donnent la mort, nous leur conservons la vie en ne cessant point de les commettre. Cette infinie bonté de Dieu le porte de telle sorte à surmonter notre malice, que quelques maux que nous ayons faits, quelque fréquentes qu'aient été nos rechutes, pourvu que nous en fassions pénitence et lui en demandions pardon, il est toujours prêt de nous l'accorder, de guérir les maladies de nos âmes, de nous remettre dans la bonne voie, et de nous donner de l'horreur pour les choses dont l'amour cause notre perte. Ces effets merveilleux de sa bonté ont fait dire à David : *Autant que le levant est éloigné du couchant, autant Dieu a éloigné nos péchés de nous* (*Psal.* CII), parce, comme je l'ai dit, que ce n'est pas contre nous, qui sommes ses créatures, qu'il est irrité, mais contre les péchés; et ce qu'il regarde les hommes pour les perdre, c'est parce qu'ils ne le laissent pas exercer sa colère contre les péchés qu'il veut détruire, mais veulent continuer à faire vivre ce qui leur donne la mort et lui est désagréable. Ainsi il est juste qu'ils demeurent dans un état si mortel, et que leur vie ne soit considérée que comme une mort, puisqu'ils refusent d'ouvrir la porte de leur cœur à celui qui, par son amour pour eux, voulait et pouvait les garantir de la mort et leur conserver la vie.

Mais quelqu'un dira : Que pouvons-nous faire afin d'empêcher que Dieu ne regarde nos péchés pour nous punir, et nous regarde pour nous sauver comme étant ses créatures? Saint Augustin répond à cette question par ces deux mots : *Regardez-les*, c'est-à-dire, demeurez d'accord que vous avez commis ces péchés : *Faites-en pénitence, et Dieu ne les regardera pas. Mais si vous les mettez derrière vous pour les oublier, Dieu les mettra devant lui pour les punir.* David lui disait : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de votre miséricorde et détournez votre visage de mes péchés* (*Psal.* L, 1). Mais, en le priant de la sorte, quelle raison lui alléguait-il pour obtenir ce pardon? Était-ce les services qu'il lui avait rendus? nullement. Car il savait bien que si un serviteur, après plusieurs années de services, trahit son maître par quelque action digne

de mort, on ne considère plus ces services qu'il était obligé de rendre, mais cette trahison qui est criminelle ; et qu'ainsi des services passés ne sauraient effacer le crime d'une trahison présente. Ce saint roi ne pouvait non plus alléguer ses sacrifices, puisqu'il n'ignorait pas que ce ne sont pas les victimes que l'on offre à Dieu en holocauste qui lui sont agréables. Mais ce prince trouva dans l'humiliation et la contrition de son cœur, le remède qu'il ne pouvait attendre, ni de ses services passés, ni de ses mérites présents, et demanda pardon à Dieu en disant : *Pardonnez-moi, Seigneur, car je reconnais mes crimes, et mon peché est toujours présent devant moi* (*Psal.* L, 4). Qu'admirable est le pouvoir de cette vue et de ce repentir de nos péchés, puisque ne les regardant plus qu'avec douleur de les avoir commis, Dieu ne les regarde plus que pour les détruire et arrête ses yeux sur nous pour nous consoler et nous sauver.

CHAPITRE LXXXVII

Des extrêmes avantages que nous recevons de ce que le Père éternel regarde Jésus-Christ son Fils.

Si quelqu'un dit : D'où vient que ce regard de nous sur nous-mêmes joint à notre repentir et à nos larmes a tant de force que Dieu jette les yeux sur nous pour nous pardonner; je réponds qu'un tel effet ne procède pas de nous-mêmes, puisqu'il ne suffit pas qu'un voleur avoue son larcin pour en obtenir le pardon quoiqu'il le demande avec larmes; mais que cela vient d'un autre regard si puissant et qui nous est si favorable qu'il est la cause et la source de tout notre bien. David l'exprime par ces paroles : *Mon Dieu qui êtes notre bouclier, favorisez-nous d'un de vos regards, et jetez les yeux sur le visage de votre Christ* (*Psal.* LXXXIII, 9). Et ce que ce saint roi prie Dieu deux différentes fois dans ce peu de paroles de regarder Jesus-Christ, est pour nous faire connaître combien il nous importe qu'il le regarde, parce que c'est en le regardant qu'il nous comble de ses grâces. Mais ne vous imaginez pas, ma fille, que ces regards de Dieu, qui nous sont si favorables, viennent directement de lui à nous quand il nous reçoit en sa grâce, ou que lorsque nous y sommes, ils y viennent sans passer par Jésus-Christ, vous vous tromperiez beaucoup; car ils s'adressent premièrement à ce divin Sauveur, et viennent après à nous par lui et en lui. Nul de nous ne saurait donc que par son moyen recevoir aucune marque de l'amour de Dieu ; ce n'est que par Jésus-Christ qu'il regarde tous ceux qui, quelque méchants qu'ils soient, pleurent leurs péchés, et les leur pardonne ; et ainsi ce n'est que par lui qu'il les assiste et leur augmente ses grâces. Vous voyez par là qu'il suffit, pour être agréables à Dieu, d'être aimés de Jésus-Christ, et que sans lui on ne peut lui plaire.

Reconnaissez donc, ma chère fille, le besoin continuel que vous avez de cet adorable Sauveur, et travaillez de tout votre pouvoir à le contenter, puisque tout le bien qui est en vous vient de lui, et qu'il ne saurait être augmenté et conservé que par lui. On en a vu une figure dès le commencement du monde, dans le sacrifice d'Abel le juste, qui offrit à Dieu des premiers nés de ses troupeaux. Et *Dieu*, dit l'Ecriture, *eut ce sacrifice si agréable qu'il regarda Abel et ses dons* (*Gen.*, IV, 4) ; c'est à dire que ce qu'Abel lui fut agréable fit que ses dons le lui furent aussi. Et pour donner une marque visible de cet agrément invisible, il fit descendre le feu du ciel qui consuma ce sacrifice. C'est donc là une figure de ce souverain Pasteur qui a dit en parlant de lui-même : *Je suis le bon Pasteur* (*Joan.*, X , et qui étant aussi le souverain Prêtre, a, comme dit saint Paul, offert des dons et des sacrifices à Dieu (*Hebr.*, V). Mais que lui offre-t-il qui soit digne de lui ? Ce n'est pas des bêtes, et encore

moins des hommes pécheurs, puisqu'ils seraient plus propres à augmenter la colère de Dieu qu'à le porter à faire miséricorde; et que ce qu'il commandait dans l'ancienne loi que les animaux qu'on lui offrait fussent sans aucun défaut, fait assez connaître que ce qu'on lui offre pour obtenir le pardon des péchés doit être exempt de péché. Or, parce que tous les hommes sont pécheurs, ce grand Sacrificateur n'a pu s'offrir à Dieu son Père pour racheter tous les péchés du monde, qu'en se rendant victime sans cesser d'être sacrificateur, et en s'offrant ainsi lui-même exempt de tout péché pour purifier ceux qui en sont souillés, juste pour justifier les pécheurs, et agréable à son Père et aimé de lui pour lui faire agréer et aimer ceux qui lui étaient désagréables et haïs de lui. Ce grand sacrifice a eu tant de force par soi-même et par le mérite de celui qui l'a offert, le Sacrificateur et la victime n'étant en cela qu'une même chose, que de séparés de Dieu que nous étions et comme des brebis égarées nous avons été ramenés à lui, purifiés de nos taches, sanctifiés et rendus dignes de lui être offerts sans qu'il y eût rien en nous capable d'y contribuer. Le sang de ce divin Pasteur dont nos âmes sont arrosées, et les ornements qu'elles reçoivent de sa grâce qui les rend belles à ses yeux les justifient, les incorporent en lui, effacent toutes les taches de nos péchés, et font qu'il ne manque rien à ce sacrifice offert par ce souverain Pasteur et Grand Sacrificateur tout ensemble, dont saint Pierre parle en ces termes : *Jésus-Christ a souffert une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous offrît à Dieu étant mort en sa chair, mais étant ressuscité par l'esprit* (I *Petr.*, III, 18). Ainsi Dieu, après avoir regardé son Fils qui est notre divin Abel, il a regardé et agréé son sacrifice; et comme il fit descendre visiblement le feu du ciel pour consumer celui d'Abel, il l'a fait descendre sous la figure de langues de feu sur ce sacrifice de Jésus-Christ, ce second Abel, au jour de la Pentecôte, quand après être monté dans le ciel, il s'est présenté à lui en notre faveur. Car ce Père éternel, en regardant son Fils bien-aimé dont le visage, comme celui d'Esther, est plein de beautés et de charmes, ce regard enflammé d'amour, lança, par le feu du Saint-Esprit, de si vives étincelles sur ce grand sacrifice, qu'il consuma les dons offerts par ce Pontife et Pasteur tout ensemble, en embrasant les cœurs de tous les disciples qu'il avait alors et de tous ceux qu'il aura jusqu'à la fin du monde.

Comme Dieu promit à Noé après le déluge que lorsque les pluies et les débordements des eaux lui donneraient encore sujet de craindre, il n'aurait qu'à regarder cet arc qu'il avait mis dans le ciel pour marque de son affection envers les hommes, et pour les assurer qu'ils ne devaient plus appréhender un second déluge; ainsi lorsque Dieu est irrité par nos péchés, et que son arc déjà tendu est prêt à tirer contre nous les flèches de sa colère, il n'a pas plutôt regardé Jésus-Christ attaché à la croix les bras étendus en forme d'arc, que, désarmé et vaincu par les prières qu'il lui fait en notre faveur, au lieu de nous punir il nous tend les bras et nous fait sentir des effets de sa miséricorde. Quand même nous serions si malheureux dans notre égarement que, ne daignant regarder la lumière qui est Jésus-Christ, nous voudrions toujours demeurer dans les ténèbres de nos péchés, cet admirable et divin Pasteur nous chargerait sur ses épaules pour nous remettre dans le bon chemin en nous regardant et en nous portant par ses regards à le regarder; car il prend un tel soin de nous, et notre conservation lui est si chère, qu'il a sans cesse les yeux arrêtés sur nous; et c'est ce qui lui a fait dire ces paroles si pleines d'amour qu'il adresse aux pécheurs qui se repentent : *Je vous ferai entendre tout ce que vous devez faire; je vous enseignerai le chemin par lequel vous devez marcher, et j'aurai sans cesse l'œil sur vous pour vous conduire* (*Psal.* XXXI, 10). Car ne sont-ce

pas là les effets de ce regard plein d'amour par lequel Dieu regarde Jésus-Christ qui est la sagesse éternelle qui nous conduit dans le bon chemin, qui est le véritable Pasteur que nous regardons en tant qu'homme, qui en tant que Dieu nous regarde aussi pour nous garantir des périls où il nous voit près de tomber; qui nous délivre de ceux où nous tombons, qui a plus de soin de nous que nous n'en avons nous-mêmes, quoique nous ne pensions point à le servir, qui veille pour nous lorsque nous dormons, qui nous arrête auprès de lui lorsque nous voulons nous en éloigner, qui nous appelle lorsque nous le fuyons, qui nous embrasse lorsque nous revenons à lui, qui ne manque jamais à l'amitié qu'il nous a promise; qui, lorsque nous y manquons et même que nous l'offensons, nous convie à la renouveler, et qui enfin travaille avec une vigilance continuelle et pleine d'amour à tout ce qui nous peut être avantageux?

Quelles assez grandes actions de grâces pouvons-nous rendre a ce véritable Pasteur qui, pour empêcher que ses brebis ne fussent plus éloignées des yeux de Dieu, a bien voulu souffrir tant d'outrages et tant de tourments, afin que son Père, le voyant aussi affligé qu'innocent, regardât pour l'amour de lui les coupables avec un œil de miséricorde, et que nous eussions toujours en la bouche et gravées dans le cœur ces paroles : *Favorisez-nous, Seigneur, d'un de vos regards, et jetez les yeux sur le visage de votre Christ* (*Psal.* LXXXIII, 9), en reconnaissant, par expérience, que Dieu nous écoute et nous regarde plus que nous ne le regardons?

CHAPITRE LXXXVIII

De quelle manière il faut entendre que Jésus-Christ est notre justice; et qu'il ne faut pas croire que la justice des hommes justes ne soit point différente de la sienne.

La zizanie que l'ennemi de notre salut a semée parmi le bon grain de la parole de Dieu dans l'esprit de ceux qu'il trompe leur en fait tirer des conséquences toutes contraires au véritable sens de ce mystère tout d'amour, dont Jésus-Christ se sert pour nous procurer les avantages que nous en recevons par lui et en lui. Et c'est de quoi je me trouve obligé, ma chère fille, de vous informer pour vous garantir de ce péril.

Ne vous imaginez donc pas que ce que Jésus-Christ a dit que c'est lui qui est notre justice, ou ce que je dis que c'est en lui que nous sommes agréables à Dieu, ou autres semblables manières de parler, vous doivent faire croire que ceux qui sont en grâce n'aient pas une justice qui leur soit propre et qui les rend justes et agréables à Dieu, mais distincte et différente de celle par laquelle Jésus-Christ est juste. Ce serait une grande erreur, et elle vient faute de connaître la grandeur de l'amour que notre Seigneur porte à ceux qui sont en grâce; car quelle apparence que son amour pour les justes étant si grand il leur voulût dire : Contentez-vous de ma justice, de mon bonheur et de mes richesses comme si vous les aviez, quoique vous demeuriez toujours injustes, malheureux et pauvres? La tête voudrait-elle parler de la sorte aux autres membres du corps, et l'époux à son épouse qu'il aime? Comment donc, à plus forte raison, cet Epoux céleste, qui est l'exemple de la manière dont tous les autres doivent aimer et traiter leurs épouses, voudrait-il tenir ce langage? N'a-t-il pas dit, au contraire, par la bouche de saint Paul : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime l'Eglise, et s'est livré lui-même à la mort pour elle afin de la sanctifier après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie* (*Ephes.*, V, 25)? Que si Jésus-Christ lave, purifie et sanctifie les âmes avec son propre sang dont tous les sacrements tirent leur

vertu par la grâce qu'il leur confère, comment peuvent-elles demeurer injustes, souillées et impures après avoir été sanctifiées par des moyens si efficaces? Dieu avait promis par le prophète Ezéchiel d'accorder ce bonheur aux hommes après la venue du Messie, en disant : *Je répandrai sur eux cette eau si pure qui effacera toutes leurs taches.* Et Jésus-Christ déclara le jour de la Cène que les onze apôtres qui lui étaient demeurés fidèles étaient entièrement purifiés, parce que, les fautes vénielles qui procèdent de quelques affections mal réglées n'étant que comme de la poussière qui s'attache aux pieds, les sacrements reçus avec la disposition que l'on doit y apporter les lavent comme on lave les pieds avec de l'eau ainsi que Notre-Seigneur fit alors, et lava en même temps leurs âmes pour les purifier de tous leurs péchés, comme saint Jean le témoigne par ces paroles : *Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tous nos péchés* (I *Joan.*, I). Et longtemps auparavant le prophète Michée avait prédit : *Il arrivera un déluge de sang dans lequel tous les péchés du monde seront noyés* (*Mich.*, VII, 19).

Si ces passages de l'Ecriture et plusieurs autres semblables font voir que Dieu nous pardonne et nous purifie de tous nos péchés, qui osera après cela dire qu'il n'y a point d'homme qui soit par ce sang purifié de tous ses péchés? Car serait-ce une chose conforme à l'Ecriture et honorable à Jésus-Christ, de croire que Dieu aurait pour l'amour de lui remis seulement aux hommes la peine due au péché, mais que le péché serait demeuré en eux, puisque la peine due au péché étant un beaucoup moindre mal que la coulpe du péché et l'impureté dont elle souille l'âme, on ne pourrait dire que Jésus-Christ eût délivré son peuple de ses péchés, si ses mérites et sa grâce n'avaient point fait d'autre effet que de les délivrer de la peine sans les délivrer de la coulpe, et leur faire tellement abhorrer le péché qu'ils gardassent à l'avenir la loi de Dieu? Aussi ne saurait-on lire avec quelque soin l'Ecriture sainte, sans voir que l'homme en recevant de Dieu le pardon de ses péchés, reçoit aussi de lui un cœur nouveau pour mener une vie toute nouvelle, comme David le lui demandait par ces paroles : *Mon Dieu, créez un cœur pur en moi, et renouvelez l'esprit de justice et de vertu au fond de mon âme* (*Psal.* L, 11); et selon ce que Dieu a dit aussi par Ezéchiel : *Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau. Je serai au milieu de vous: j'arracherai votre cœur de pierre pour mettre en sa place un cœur de chair. Mon esprit sera au milieu de vous : je vous ferai marcher dans la voie de mes commandements, et vous les ferai garder et observer* (*Ezech.*, XI). Il avait dit auparavant qu'il les purifierait de toutes leurs souillures, et il dit ensuite la même chose. Ce qui montre clairement que pardonner les péchés n'est pas seulement remettre la peine qu'ils méritent; mais c'est aussi donner une pureté de cœur, une grâce et un esprit capables de faire observer les commandements de Dieu. Jésus-Christ a dit de même au rapport de saint Jean dans l'Apocalypse : *Je suis à la porte : j'y frappe; et si on me l'ouvre, j'entrerai et mangerai avec eux et eux avec moi* (*Apoc.*, III). Il a dit aussi par la bouche de saint Paul : *Séparez-vous des méchants : ne touchez à rien de souillé, et je vous recevrai : je serai votre père et vous serez mes fils et mes filles* (II *Cor.*, VI, 17). Isaïe conformément à cela convie de la part de Dieu ceux qui ont faim d'aller manger, et ceux qui ont soif d'aller boire (*Isa.*, LV). Il paraît par ces passages et par plusieurs autres que les avantages que nous recevons par la justification, vont à beaucoup plus qu'à nous délivrer de la peine du péché, puisque Dieu nous donne la grâce, la pureté de cœur, les vertus et l'esprit qui nous sont nécessaires pour pouvoir accomplir sa loi, et en qualité de ses enfants et par nos bonnes œuvres le posséder à jamais lui-même. Or, parce que c'est Jésus-Christ qui, outre ce qu'il nous obtient le pardon de la peine, nous

procure tous ces avantages, on le nomme avec très-grande raison le Sauveur des hommes, à cause que c'est par lui que nos péchés nous sont pardonnés, et il mérite encore plus ce nom, parce qu'il nous délivre de la coulpe, puisqu'il nous fait par ce moyen avoir de l'horreur du péché, jouir dès à présent de Dieu, et nous donne droit d'espérer de le posséder à jamais dans le ciel, ce qui est nous délivrer d'un beaucoup plus grand mal et nous procurer un beaucoup plus grand bien que de nous exempter seulement de la peine.

CHAPITRE LXXXIX.

Que le péché ne demeure point dans les justes, parce que la coulpe est effacée en eux, et qu'ainsi étant purifiés ils sont agréables à Dieu.

L'aveuglement de quelques-uns pourrait être si grand que de s'imaginer que la grâce de Jésus-Christ suffit dans ceux en qui ils disent que le péché demeure pour leur faire non-seulement remettre la peine, mais pour faire qu'étant incorporés en lui, ils soient purs et aimés de son Père, quoique le péché demeure encore en eux. Ces personnes peuvent même se persuader que c'est fort honorer Jésus-Christ que d'avoir une si haute opinion de l'amour que son Père lui porte, que de croire que cet amour surmonte l'horreur que lui donne le péché qui demeure encore dans ces personnes. Mais un tel honneur serait entièrement contraire au véritable honneur qui est dû à Dieu et à la vérité de ses saintes Ecritures. Car un juge mériterait-il d'être loué de ne vouloir pas condamner un coupable, parce qu'il serait aimé de son fils? et ne ferait-il pas voir au contraire que comme il paraît que son fils n'est guère vertueux, puisqu'il aime les méchants, il n'est lui-même guère juste, puisqu'il absout ceux qu'il doit condamner sans faire aucune acception de personnes?

On ne peut lorsqu'on est en péché mortel, être agréable à Jésus-Christ, puisqu'étant notre chef et nous ses membres vivants, sa grâce qu'il influe en nous, doit, pour nous faire vivre conformément à lui, nous éloigner du péché. Car comme dans la nature un animal qui n'aurait que la tête d'un homme, et dont tout le reste du corps serait d'une bête, passerait pour un monstre horrible; ce n'en serait pas un moindre dans la grâce de voir que la tête d'un Dieu, qui est la justice et la pureté même, eût pour membres des hommes injustes, corrompus et souillés de toute sorte de vices. Jésus-Christ nous a appris par ce qu'il a dit de la quantité de raisins que porte le sarment de la vigne, lorsqu'il n'est point séparé de sa tige, qu'il en est de même de ceux qui sont incorporés en lui par sa grâce. Et c'est ainsi que s'accomplit ce qu'a dit saint Paul : *Ceux que Dieu a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (*Rom.*, VIII, 29). Or, quelle ressemblance peut-il y avoir entre ce divin chef, qui a toujours observé les commandements de son Père, et des membres qui, quelque justifiés qu'ils soient et quelque pardon qu'ils aient obtenu, contreviennent sans cesse au premier et au neuvième de ces commandements? Quelle conformité peut-il y avoir entre la bonté et la malice, entre Jésus-Christ et ceux qui n'obéissent point à son Père? N'a-t-il pas dit : *Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume du ciel; mais ceux-là seulement y entreront qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel* (*Matth.*, VII, 21). Il n'y a donc rien de plus éloigné de la vérité, que de croire que la grâce de Jésus-Christ s'étende jusqu'à lui rendre agréables ceux qui ignorent ses commandements, puisqu'il a dit de sa propre bouche : ***Si vous gardez mes commandements, demeurez dans mon amour comme j'ai aussi gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son***

amour (*Joan.*, XV, 10). Qui osera donc s'imaginer qu'en violant les commandements de Dieu, il ne laissera pas de nous aimer à cause de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ déclare que son Père l'aime à cause qu'il garde ses commandements? L'esclave peut-il prétendre d'être aimé de Dieu, en prenant une autre voie que celle que son propre Fils a tenue, qui est de garder ses commandements? Non, certes. Et afin que personne ne s'y trompe, lorsque notre Sauveur, après avoir dit : *Soyez en mon amour* (*Joan.*, XV), n'avait-il pas dit auparavant : *Soyez en moi?* Mais afin que vous sachiez, ma fille, ce que c'est que d'être en lui et en son amour, n'a-t-il pas dit aussi : *Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé* (*Joan.*, XV, 7). Ainsi celui qui contrevient aux paroles de Jésus-Christ, ne doit pas se persuader d'être en son amour et incorporé en lui comme un membre vivant, puisque cet oracle de l'Ecriture sainte est immuable. *Dieu a en horreur le méchant et la méchanceté* (*Sap.*, IV). Et Jésus-Christ, pour montrer que ceux qui sont à lui sont aimés et non pas haïs de son Père, a dit : *Je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de lui* (*Joan.*, XVI, 26) ; comme s'il disait : Je vous avais dit que je prierais mon Père de vous donner son Esprit consolateur. Mais ne vous imaginez pas que je le prie pour vous en la manière que l'on prie pour ses amis, qui est que celui que l'on prie ne les oblige qu'en considération de celui qui le prie pour eux, et ne les aime pas plus qu'auparavant, encore qu'il leur accorde ce qu'ils désirent. Cela ne se passe pas ici de la sorte. Car ce que vous m'avez aimé et cru en moi fait que mon Père vous aime, et qu'ainsi vous pouvez recourir à lui en mon nom dans vos besoins avec confiance en l'amour qu'il vous porte, en la grâce qu'il vous a donnée et à ce qu'il vous a justifiés en mon nom. C'est pourquoi ce que je lui demande maintenant pour vous, je ne le lui demande pas seulement comme pour des personnes que j'aime, mais comme pour des personnes sur qui il prend plaisir de répandre ses faveurs, non-seulement parce que je l'en prie, mais parce que c'est pour vous que je le prie.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ incorpore en lui comme ses membres vivants ceux dont il a obtenu la grâce qui les a rendus agréables à son Père, et qui, étant dans cet heureux état, agissent d'une manière qui leur fait mériter la vie éternelle pour récompense de leurs bonnes œuvres, et comme un héritage auquel ils ont droit de prétendre en qualité d'enfants de Dieu. Que s'il vous semble qu'il y a une trop grande disproportion entre la bassesse de la nature humaine, et la grandeur de ce royaume éternel, considérez qu'il ne faut pas en cela regarder l'homme selon ce qu'il est en soi-même, mais comme ayant été honoré par Jésus-Christ du don de cette grâce céleste qu'il a répandue dans son âme, et qui l'a rendue, comme dit saint Pierre, participant de la nature divine, et par ce moyen un membre vivant de Jésus-Christ, incorporé en lui et agissant par l'influence de son esprit qui lui donne part à ses mérites. Toutes ces choses sont si grandes et si élevées qu'elles égalent celles dont nous esperons de jouir dans une autre vie, et suffisent pour rendre ceux qui sont en cet état capables d'accomplir la loi de Dieu. C'est ce que saint Paul exhorte les Colossiens et les Thessaloniciens de faire, lorsqu'il leur recommande de *mener une vie digne de Dieu* (*Coloss.*, I ; *Thess.*, I). Et il n'aurait pas désiré d'eux une chose si élevée au-dessus de notre nature, s'il n'eût su qu'ils le pouvaient faire par le moyen des grâces dont je viens de parler, et que c'était plutôt une œuvre de Dieu que non pas d'eux. Mais il paraît bien que c'était ainsi qu'il l'entendait, puisqu'il ajoute aussitôt après, qu'*il remercie Dieu de la lumière qu'il leur avait donnée pour les rendre dignes d'agir selon la raison*

des saints. Que si vous voulez savoir quelle est cette raison, demandez-le à Jérémie, et il vous dira : *Ma raison est le Seigneur, et ainsi j'espérerai en lui* (*Thren.*, III). Et David dit en parlant à Dieu : *Vous êtes, Seigneur, mon éternelle raison* (*Ps.* CXLI). Ceux qui accomplissent par leurs bonnes œuvres la loi de Dieu et lui demeurent fidèles lorsqu'il les éprouve, sont dignes d'être éclairés par la lumière de cette raison, selon qu'il est écrit : *Le Seigneur les a tentés* ; c'est-à-dire les a éprouvés, et les ayant trouvés dignes de lui, il leur donnera la récompense qui est due aux travaux des saints.

CHAPITRE XC.

Que ce que les péchés sont entièrement effacés dans les justes par les mérites de Jésus-Christ, au lieu d'obscurcir sa gloire la fait éclater encore davantage.

Il ne faut point craindre de trop estimer et de trop louer les richesses spirituelles, l'entier effacement des péchés, et les autres grâces dont Dieu favorise ceux qu'il justifie par les mérites de Jésus-Christ, ni s'imaginer qu'elles diminuent quelque chose de l'honneur qui est dû à ce Rédempteur du monde ; car au contraire, elles l'augmentent, puisqu'ils n'ont rien dont ils ne lui soient entièrement redevables, et que plus ils sont justes, plus la pureté de leurs âmes relève la grandeur des mérites de Jésus-Christ qui leur a procuré tant de bonheur, quoiqu'ils en fussent si indignes. L'Écriture dit : *Où il n'y a point de bœufs la grange est vide, mais la force du bœuf paraît clairement où l'on recueille beaucoup de blé* (*Prov.*, XIV, 4). Saint Paul dit aussi en parlant aux Thessaloniciens, à qui il avait prêché la foi, *qu'ils étaient devant Jésus-Christ sa gloire et sa couronne* (I *Thess.*, II). A combien plus forte raison ceux que ce divin Sauveur regarde comme ses enfants et qu'il comble de richesses spirituelles, sont-ils son honneur et sa couronne? Car ils ne ressemblent pas à ceux qui croient que ce qu'on loue dans les autres leur fait tort. *Sa charité qui*, comme dit saint Paul, *va au delà de tout ce que nous saurions nous en imaginer*, lui fait considérer tout ce qui nous est avantageux comme lui étant propre. C'est ce qui l'a porté à souffrir la mort sur une croix, à faire que Dieu nous ait adoptés pour ses enfants, et qu'encore qu'il soit son Fils unique, il ne dédaigne pas de nous reconnaître pour ses frères, en nous donnant son Dieu pour notre Dieu et son Père pour notre Père, selon ce qu'il a dit : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* (*Joan.*, XX, 17). Saint Jean dit aussi en parlant de lui : *Nous avons vu sa gloire comme du Fils unique du Père* (*Joan.*, I, 14). Et ce même apôtre a écrit ailleurs : *Il est plein de grâce et de vérité.* Ainsi l'honneur et les richesses spirituelles des enfants adoptifs doivent avoir du rapport à celles de leur Père qui est Dieu, et ce que la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ, comme dit cet apôtre, n'a pas été pour demeurer en lui seul, mais aussi pour en répandre une partie sur nous et nous en faire jouir avec cet abondance que saint Paul dit être *un don qui ne se peut exprimer* (II *Cor.*, IX, 15). Et ce grand Apôtre, pour nous faire connaître l'extrême valeur de cet héritage éternel dont nous espérons de jouir avec Jésus-Christ, prie Dieu de lui donner le don de sagesse et de révélation, parce que ce bonheur va au delà de ce que notre raison est capable de comprendre (*Ephes.*, I).

Que soyez-vous, Seigneur, glorifié à jamais, et que l'on vous rende de continuelles actions de grâces de nous enrichir, dès maintenant, par de si grands dons, et de nous remplir de joie par l'espérance d'être héritiers de Dieu conjointement avec vous, et de ce que votre extrême amour pour nous vous a porté à dire avec encore plus de vérité que Job : *Qu'il ne se pouvait résoudre à manger seul son pain, mais qu'il le*

partageait avec l'orphelin et avec le pauvre (*Job*, XLI). Ainsi, comme cet amour que vous nous portez, étant un amour de père, ne saurait être stérile, il est fécond par le plaisir que vous prenez à nous en donner des marques, ce qui vous a fait dire à votre Père : *Je leur ai fait connaître votre nom, afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé* (*Joan.*, XVII, 26). Et cet amour est accompagné de tant de sortes de grâces et si grandes, qu'elles ont fait dire à un prophète : *Je me réjouis au Seigneur, et mon âme est transportée de joie, parce qu'il m'a revêtu de salut et de justice et paré comme l'Epoux l'est d'une couronne et que l'Epouse l'est de tant de divers ornements* (*Isa.*, LXI).

Ces paroles et autres semblables qui se trouvent dans l'Ecriture et qui témoignent la reconnaissance des bienfaits dont nous sommes redevables à Jésus-Christ, ne lui sont-elles pas plus honorables, que de dire que ni le mérite de son sang, ni l'efficace de sa grâce, ni l'effusion de son Saint-Esprit, ni la vertu des sacrements, ni ce qu'il nous a incorporés en lui, n'ont pas le pouvoir d'effacer nos péchés et de nous en faire obtenir le pardon ? Car ne serait-ce pas accuser Dieu d'avoir manqué à la promesse qu'il a faite d'envoyer son Fils unique pour détruire le péché, si, après que ce Rédempteur est venu au monde, le péché subsistait encore en ceux qu'il a incorporés en lui ? Et comment auraient donc été accomplies ces paroles de Dieu dans Ezéchiel : *Je répandrai sur vous une eau pure qui effacera toutes vos taches* (*Ezech.*, XXXVI), s'il se trouvait qu'elles ne fussent pas véritablement effacées ? Que si l'on répondait que la justice et la pureté de Jésus-Christ nous sont imputées, ne serait-ce pas comme prétendre qu'en couvrant d'un linceul blanc un homme tout plein de fange, il ne lui en resterait plus aucune marque ? Et ne serait-ce pas aussi soutenir en même temps que Jésus-Christ n'est pas le Messie promis de Dieu, et que l'on doit en attendre un autre qui nous délivre non-seulement de la condamnation que mérite le péché, mais aussi du péché, puisqu'il est évident que celui qui délivre de l'un et de l'autre mérite beaucoup mieux de porter le nom de Sauveur ? Et voilà dans quel précipice l'orgueil fait tomber ceux qu'il aveugle.

CHAPITRE XCI.

De quelle sorte se doivent entendre quelques endroits de l'Ecriture qui disent que Jésus-Christ est notre justice, afin d'éclaircir encore davantage le chapitre précédent.

La manière dont l'Ecriture sainte dit que Jésus-Christ a été fait notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, ne doit pas nous faire croire que les justes n'aient point une justice qui leur soit propre. Car si nous ne sommes justes que parce que Jésus-Christ est juste, et non pas par une justice qui nous soit propre, on peut dire de même que nous ne sommes ni sages, ni justifiés, ni rachetés ; et néanmoins saint Jean dit en parlant aux justes : *Vous avez reçu l'onction du Saint-Esprit et vous connaissez toutes choses* (*I Joan.* II, 20). Saint Paul dit aussi : *Vous avez été lavés et sanctifiés* (*I Cor.*, VI, 11). Et saint Pierre dit : *Que ce n'a point été par des choses corruptibles, comme de l'or ou de l'argent que vous avez été rachetés de la vanité paternelle et héréditaire de votre première vie* (*I Petr.*, I, 18). Ainsi comme Jésus-Christ n'a point été racheté, puisqu'il n'avait point péché, il faut nécessairement que ce soit nous qui ayons été rachetés, quoique l'Ecriture dise que Jésus-Christ a été fait notre rédemption, et que cette sagesse, cette justice et cette sanctification, dont nous venons de parler, ne signifient autre chose, sinon que c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elles nous sont données. De même quand saint Paul dit que Jésus-Christ est notre vie, il ne s'ensuit pas de là que les justes ne vivent pas, puisque Notre-Seigneur a dit lui-même :

Celui qui me mange vit par moi (*Joan.*, VI, 58). C'est comme si l'on disait que la beauté de Dieu surpasse celle des plus belles fleurs, et sa force celle des lions, ou autres choses semblables. Car pourrait-on inférer de là que les créatures n'eussent nulle beauté et nulle force distinctes de celles de Dieu? L'Ecriture dit aussi: *Dieu est la vie et la longueur de vos jours* (*Deut.*, XXX). Ce qui est une manière de parler qui ne signifie autre chose, sinon que Dieu est la cause efficiente de notre vie, puisqu'il nous la donne, et de sa durée puisqu'il nous la conserve. On ne doit donc pas, parce que l'Ecriture dit que nous sommes faits la justice de Dieu en Jésus-Christ, que le Père nous chérit en son Fils bien-aimé, et autres semblables expressions, nous en servir pour tomber dans l'erreur, parce que ces manières de parler ne vont qu'à nous faire comprendre ce grand mystère qui nous apprend que Jésus-Christ est la tête, et que les justes sont ses membres vivants, qui n'ont autre appui que lui; que c'est lui qui les conserve, et que ce n'est que de lui qu'ils peuvent attendre l'augmentation des grâces qu'ils ne tiennent que de lui. Que si l'on pouvait entendre par ces manières de parler de l'Ecriture que les justes n'ont pas en eux-mêmes ces avantages, mais les ont seulement en Jésus-Christ, que pourrait-on répondre à ce que saint Paul dit: *Vous avez été justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui vous a été acquise par Jésus-Christ* (*Rom.*, III, 24)? Car Jésus-Christ n'avait pas besoin d'être racheté, puisqu'il n'était point dans la captivité du péché; et ainsi l'effet de cette rédemption qu'il a méritée par sa mort ne regarde que ceux qui, parce qu'il la leur a acquise, ont été justifiés. Le même apôtre dit aussi : *Qui nous séparera de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ* (*Rom.*, VIII, 38)? Mais il ne s'ensuit pas de là que, parce qu'il dit que cet amour est en Jésus-Christ, il ne soit pas aussi en nous. Ce grand apôtre dit aussi ailleurs : *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* (*Rom.*, V). Ce qui est la même manière de parler que lorsqu'il dit dans les Actes : *C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (*Act.*, XVII, 28). Car peut-on inférer de là que nous n'avons en nous-mêmes ni vie, ni mouvement, ni être, ni des opérations distinctes de celles de Dieu? Mais l'Ecriture se sert de ces manières de parler pour faire connaître que nous n'avons pas tous ces biens de nous-mêmes, ni ne les pouvons conserver par nous-mêmes. Et ce grand apôtre dit en d'autres endroits que ces sortes d'avantages ne sont pas nôtres, et que nous ne pouvons nous les procurer, selon ce que Notre-Seigneur a dit à ses disciples : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisis* (*Joan.*, XV, 16). Et ailleurs : *Ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous* (*Matth.*, X, 20). Et afin que l'on ne pût entendre par ces passages que l'homme n'opère pas le bien et qu'il ne l'opère pas librement, l'Ecriture dit ailleurs *que c'est l'homme qui opère le bien* (*Ezech.*, XXXVI, 26), sans dire que c'est Dieu qui le fait. Et ailleurs : *Faites-vous un cœur nouveau* (*Ezech.*, XVIII, 31). Et saint Paul dit: *Que cela ne dépend point ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde* (*Rom.*, IX, 16). Et ailleurs encore: *Pour moi je cours; et je ne cours pas au hasard* (*I Cor.*, IX). Cet apôtre parle de la même sorte en plusieurs autres endroits, pour faire voir que c'est de Dieu que nous tenons le bien que nous faisons, et que nous concourons avec lui dans nos bonnes œuvres ; mais que toute la gloire lui en est due, parce que tout ce qui est bon vient de lui. Jésus-Christ lui-même en a parlé en cette manière lorsqu'il a dit : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé* (*Joan.*, VII, 16). Et il aurait pu dire de même : *Mes œuvres ne sont pas mes œuvres, ni ma justice n'est pas ma justice, mais ce sont les œuvres et la justice de celui qui m'a envoyé.*

Il paraît clairement par là que ceux qui voudraient inférer de ces manières de parler que Notre-Seigneur n'aurait pas eu en lui-même et par lui-même cette sagesse, cette doctrine et tous ces autres avantages se tromperaient extrêmement. Ces mots : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine* ne signifient donc autre chose, sinon : je n'ai pas de moi-même cette doctrine, mais je la tiens de mon Père.

Ainsi ce que l'on doit conclure de ces sortes d'expressions n'est pas que les justes n'ont point de justice qui leur soit propre; mais que c'est qu'ils tiennent de Dieu celle qu'ils ont; et ce sens est conforme à ce que le concile de Trente a décidé dans sa sixième session touchant la justification, et à ce que Notre-Seigneur a dit lui-même : *La parole que vous avez entendue n'est pas ma parole, mais c'est la parole de mon Père qui m'a envoyé* (*Joan.*, XIV, 24). Tellement que l'on peut dire de même, qu'encore que nous ayons en nous la justice, cette justice ne vient pas de nous, mais nous est donnée de Dieu; ce qui fait qu'on la nomme justice de Dieu.

CHAPITRE XCII.

Qu'il faut extrêmement fuir la vanité que les bonnes œuvres donnent d'ordinaire, et se servir pour cela d'un avis de Jésus-Christ.

Il y a une grande différence entre connaître une grande vérité ou en faire l'usage que l'on doit : l'un sans l'autre n'est pas seulement inutile, mais dommageable, puis, comme dit saint Paul, que *celui qui se flatte de savoir quelque chose ne sait rien, s'il ne le sait en la manière qu'on doit le savoir* (I *Cor.*, VIII, 2). Et ce qui faisait parler ainsi ce grand apôtre, c'est qu'il y avait quelques chrétiens qui, sachant que l'on pouvait manger des viandes sacrifiées aux idoles, abusaient de cette connaissance en en mangeant en présence de ceux qui s'en scandalisaient. Ce que je vous dis, ma fille, afin que vous ne vous contentiez pas de savoir que ceux qui sont en grâce sont justes et agréables à Dieu par leur propre grâce et justice, et que leurs bonnes œuvres sont d'un tel prix qu'elles leur font mériter l'augmentation de la grâce, et que la gloire leur soit donnée; mais que vous devez prendre un grand soin de bien user de cette vérité, puisqu'il y en a qui en usent mal, les uns plus et les autres moins, dont les premiers se mettent en péril de tomber dans l'orgueil, et les autres dans la paresse et la lâcheté. J'en ai vu plusieurs qui, ayant été, par la grâce de Dieu, promptement délivrés des grands péchés où ils avaient demeuré longtemps, ne l'ont pas été en plusieurs années de ce péril où leurs bonnes œuvres les ont mis. Souvenez-vous de ce que dit David : *Que les méchants lui avaient tendu des piéges, non-seulement auprès de son chemin, mais même dans son chemin* (*Psal.* CXXXIX), parce que les démons ne travaillent pas seulement à nous empêcher d'entrer dans la bonne voie, mais il n'y a rien qu'ils ne fassent, quand nous y sommes, pour traverser et corrompre nos bonnes œuvres. Le Sage exprime cela par ces paroles : *Je vis un autre mal sous le soleil qui est des richesses assemblées pour le malheur de celui qui les possède* (*Eccl.*, V), parce qu'il serait utile à ceux qui usent mal des avantages qu'ils ont, de ne les avoir pas. Il arrive à ces personnes que considérant leurs bonnes œuvres et les louanges qu'on leur en donne, la complaisance qu'ils en ont et la vanité qu'ils en tirent leur fait tourner la tête, au lieu qu'ils ne devraient penser qu'à leurs fautes, qu'à reconnaître l'obligation qu'ils ont à Dieu, et à tâcher de s'avancer de plus en plus dans son service. La légèreté de leur cœur les rend faciles à se contenter du peu qu'ils font, quoique *bien loin*, dit saint Bernard, *de devenir négligents à cause des grâces que nous recevons de Dieu, il n'y a rien que nous ne devions faire pour acquérir cleles qui nous manquent.*

Il y en a d'autres dont l'orgueil va jusqu'à s'imaginer, bien qu'ils disent le contraire, que leurs mérites obligent Dieu à leur accorder par justice, ce qu'ils désirent, et ils croient qu'il leur fait tort, s'il le le leur refuse. Prenez bien garde, ma fille, de ne pas tomber dans cette faute dont il s'est plaint par Isaïe, en disant : *Ils me demandent que je leur fasse justice, et prétendent de s'approcher de moi, en disant : Pourquoi le Seigneur n'a-t-il point d'égard à nos jeûnes et à notre humilité* (*Isa.*, LVIII) ? Vous devez, pour empêcher qu'un poison si dangereux et qui a des suites si périlleuses, n'infecte votre âme, peser bien cette excellente parole de l'Évangile : *Qui est celui de vous qui, ayant un serviteur occupé à labourer ou à paître les troupeaux, lui dise aussitôt qu'il est revenu des champs : Venez vous mettre à table? Ne lui dira-t-il pas plutôt : Préparez-moi à souper, ceignez-vous et me servez jusqu'à ce que j'aie bu et mangé, et après cela vous mangerez et vous boirez? Et quand ce serviteur aura fait tout ce qu'il lui aura ordonné, lui en aura-t-il de l'obligation? Je ne le crois pas. Dites donc aussi, lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire* (*Luc.*, XVII, 7).

Vous devez apprendre, par ces paroles, quel avantange c'est à un chrétien de se regarder comme un esclave de Dieu, puisque le Seigneur nous ordonne de nous considérer en cette qualité, et de ne le pas servir comme font d'ordinaire les esclaves, par un esprit de crainte et non pas d'amour ; ce qui a fait dire à saint Paul : *Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vivre encore dans la crainte; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants de Dieu par lequel nous crions : Mon Père, mon Père* (*Rom.*, VIII, 15) ; à cause, dit saint Augustin, que *l'amour et la crainte font la différence qui se rencontre entre l'ancienne et la nouvelle loi.* Ainsi il faut renoncer à l'esprit de servitude, parce qu'il est indigne des enfants de Dieu, et à l'esprit de crainte, parce qu'encore qu'elle ne soit pas mauvaise, puisque c'est un don de Dieu de le craindre, il faut se considérer comme étant assujetti à Dieu par des raisons plus fortes et plus justes que nul esclave ne le peut être à son maître. Et ainsi nous ne devons rien faire qui n'ait pour objet la satisfaction et la gloire de Dieu, de même qu'un fidèle esclave agit à l'égard de celui à qui il est assujetti.

Il faut aussi n'être ni lâche ni négligent à servir Dieu, quoiqu'il y ait longtemps qu'on le serve; mais avoir, comme dit l'Évangile, *une faim et une soif continuelles de la justice* (*Luc.*, XVII), c'est-à-dire de s'acquitter de son devoir et compter pour peu tout ce que l'on a fait par le passé, en considérant les extrêmes obligations que l'on a à Dieu, et combien il mérite d'être servi. C'est ainsi que l'on exécute ce que dit saint Paul : *Oubliant tout ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière* (*Phil.*, III, 14).

Il faut aussi se représenter que quelque bien que nous puissions faire, Dieu n'en tire aucun avantage et n'est point obligé à nous en savoir gré, s'il ne regarde en cela que ce qui procède de nous, puisque nous ne saurions seulement lui payer ce que nous lui devons, suivant ce que nous venons de rapporter que dit l'Évangile : *Après que vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles* (*Luc.*, II ; ce qui s'entend au regard de Dieu; car, quant à nous, nos bonnes œuvres nous sont très-utiles, puisqu'elles nous font gagner la vie éternelle, comme je dirai dans le chapitre suivant.

Vous voyez, ma fille, que le nom d'esclave, entendu en cette manière, est un nom d'humilité, d'amour et d'obéissance. Et ce furent les dispositions dans lesquelles se trouva la sainte Vierge, lorsque instruite par

le Saint-Esprit, elle répondit à l'ange qui lui annonça la nouvelle qu'elle serait la mère d'un Dieu : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole* (*Luc.*, I, 38, 39). Car pouvait-elle mieux reconnaître sa bassesse et témoigner son zèle pour la gloire de Dieu et sa promptitude à se soumettre, comme une esclave, à tout ce qu'il lui plairait de lui commander ? Saint Paul ne se glorifie-t-il pas aussi de porter le nom d'esclave de Jésus-Christ, et tous les saints ne sont-ils pas dans ces mêmes sentiments (*Rom.*, I) ?

Profitez donc, ma fille, de cette vérité, et vous en tirerez un grand avantage pour vous garantir des périls que les bonnes œuvres peuvent vous causer, non par elles-mêmes, mais par votre faute. Accoutumez-vous à dire souvent autant du cœur que de la bouche : je suis l'esclave de Dieu, tant parce qu'il est Dieu que par les obligations infinies dont je lui suis redevable ; et, quoi que je puisse faire, je ne saurais payer le moindre des pas qu'il a faits pour moi dans cette vie mortelle, le moindre des tourments qu'il a soufferts, le moindre des péchés qu'il m'a pardonnés, le moindre de ceux dont il m'a préservée, la moindre des bonnes inspirations qu'il m'a données, ni un seul moment du bonheur dont j'espère de jouir dans le ciel. Je suis indigne, comme disait Jacob, de la moindre des miséricordes que Dieu m'a faites ; et Notre-Seigneur a dit : qu'un serviteur, après avoir fait tout ce qu'il a pu, est obligé de reconnaître qu'il est un serviteur inutile ; à combien plus forte raison me dois-je humilier d'avoir commis tant de fautes, soit par ignorance, ou par faiblesse, ou par malice ? Je ne suis donc qu'une misérable esclave, puisque je ne sers pas Dieu comme je le devrais et le pourrais, et s'il m'avait traitée comme je le mérite, il y a longtemps qu'il m'aurait précipitée dans l'enfer pour punition des péchés que j'ai commis, et de tant d'autres qu'il aurait pu avec justice me laisser commettre.

C'est là, ma fille, le sentiment que vous devez avoir de vous-même ; c'est la disposition où vous devez être. Il n'y a rien que vous ne deviez faire pour vous occuper sans cesse à servir Dieu, sans penser qu'il vous en doive savoir quelque gré, ni de pouvoir, comme disait Job, répondre par toutes vos bonnes actions jointes ensemble, à la millième partie de ce que vous lui devez. Ainsi, lorsque vous entendrez relever le mérite de vos bonnes œuvres, gardez bien que votre cœur ne s'en élève ; mais dites : Ce sont vos faveurs, mon Sauveur, et c'est à vous que l'on doit rendre grâces du prix qu'il vous plaît de donner à nos indignes services. Par ce moyen, vous demeurerez toujours dans l'état où vous devez être, qui est de vous considérer comme une lâche et indigne esclave.

CHAPITRE XCIII.

Que l'humilité nous peut faire jouir avec assurance et action de grâces du mérite qu'il plaît à Dieu de donner aux bonnes œuvres des justes.

Après que vous aurez mis votre âme en assurance par l'humble sentiment que Notre-Seigneur nous a appris que nous devons avoir de notre bassesse, vous pourrez jouir, sans crainte, des grands avantages dont il favorise ceux qui sont à lui, et le remercier de ce qu'étant nés esclaves, l'infusion de sa grâce nous a rendus enfants adoptifs de Dieu, et par conséquent ses héritiers avec lui, comme dit saint Paul. Mais parce qu'une qualité si éminente nous oblige de vivre et d'agir d'une manière conforme à la dignité si sublime d'un tel Père, ce divin Fils, qui ne dédaigne pas de nous reconnaître pour ses frères, et qui nous a rendus tels par le mérite de sa mort, nous donne le Saint-Esprit avec les vertus et les dons qui nous sont nécessaires pour servir son Père éternel, observer ses commandements, et ainsi lui être agréables. Car ces

services qui, quelque grands qu'ils pussent être, étaient si secs, considérés en eux-mêmes, n'ont pas plutôt été arrosés des eaux de la grâce qu'elle les rend une source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, dont le pouvoir est tel qu'il y fait monter avec elle, nos bonnes œuvres quelque petites qu'elles soient.

Considérez, ma fille, combien il vous importe de vous regarder en vous-même, et de vous regarder en Dieu et en sa grâce. Car par vous-même vous vous trouverez tellement redevable à Dieu, que quoi que vous fassiez pour vous acquitter envers lui, bien loin de mériter la vie éternelle, vous ne sauriez pas même lui payer ce que vous lui devez. Mais en vous regardant en Dieu et en sa grâce, les services que vous êtes obligée de lui rendre, lui sont si agreables qu'il les reçoit comme s'ils méritaient d'être récompensés par une vie éternelle, sans y être porté par aucune autre considération que celle de sa volonté, qui ne pouvant être que juste et étant ce qu'il est, ne saurait manquer d'être entièrement accomplie; louez-le donc; remerciez-le de tant de faveurs, et considérez que si ce Père des miséricordes n'avait rendu la vie de saint Paul féconde en mérites et en bonnes œuvres, ce grand apôtre n'aurait osé dire, lorsqu'il était proche de sa mort, qu'il recevrait de la main de ce juste juge la couronne de justice. Dieu l'a donc couronné avec justice; mais il l'avait auparavant fait mériter par sa grâce; et ainsi l'un et l'autre tournent à la gloire de Dieu, soit que l'on considère la justice par laquelle il récompense le bien que l'on a fait, ou la miséricorde par laquelle il a fait faire le bien; et n'en demeurer pas d'accord, c'est vouloir lui dérober la gloire qui lui est due.

Ainsi, pour être dans les sentiments que vous devez avoir, considérez-vous d'un côté, comme incapable de faire le moindre bien, capable de faire toutes sortes de maux, et digne de l'enfer; et d'un autre côté, au lieu de vous décourager par cette vue de votre misère, marchez hardiment dans le chemin où Dieu vous a mise, et espérez de sa miséricorde qu'il vous fera la grâce de vous avancer jusqu'à ce que vous recueilliez dans le ciel le fruit des bonnes œuvres que vous aurez faites ici-bas par son assistance.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

CHAPITRE XCIV.

Que nous devons juger par l'amour que nous avons pour nous-mêmes de celui que nous devons avoir pour notre prochain.

Après avoir vu, ma chère fille, de quelle sorte vous devez vous regarder vous-même et Jésus-Christ, il faut vous expliquer ces paroles de notre texte : *Ouvrez les yeux*, afin de vous apprendre de quelle sorte vous devez regarder votre prochain, et qu'ainsi vous soyez entièrement éclaircie de la conduite que vous devez tenir dans une chose si importante. Sachez donc que le moyen de regarder le prochain comme l'on doit, est de le regarder des mêmes yeux que nous nous sommes regardés nous-mêmes et que nous avons regardé Jésus-Christ; ce qui se peut en cette manière.

Comme dans tant d'infirmités corporelles et spirituelles auxquelles nous sommes sujets, nous désirons qu'au lieu de nous mépriser on nous plaigne et on nous soulage; nous devons agir de la même sorte envers notre prochain par une véritable compassion de ses faiblesses et de ses peines, afin de le traiter comme nous voudrions que l'on nous traitât, si nous étions en sa place, et accomplir par ce moyen cette parole de l'Ecriture : *Apprenez par ce qui se passe en vous ce qui se passe dans votre prochain* (*Eccl.*, XXXI). Car autrement qu'y aurait-il de

plus horrible que de prétendre que l'on doive excuser tous nos défauts et nous pardonner toutes nos fautes, et n'avoir nulle indulgence pour celles des autres? Ce n'est pas agir en homme que d'agir ainsi envers ceux qui sont d'une même nature que nous et que nous devons regarder avec des yeux humains, c'est-à-dire de compassion, selon ces paroles de l'Ecriture : *Deux différents poids et deux différentes mesures sont en abomination devant Dieu* (*Prov.*, XX, 10), c'est-à-dire que Dieu ne peut souffrir que l'on se serve d'une grande mesure pour recevoir, et d'une petite pour donner ; et qu'il traitera sans miséricorde celui qui traite les autres sans miséricorde, en le mesurant avec la même mesure dont il aura mesuré les autres, comme l'Evangile le dit dans saint Mathieu.

Regardez donc, ma fille, tout ce que vous verrez arriver à votre prochain de la même manière, dont vous voudriez que l'on regardât ce qui vous arrive. Ayez-en la même compassion que vous voudriez que l'on eût de vous; et tâchez de l'en soulager avec la même bonté que vous voudriez qu'on vous soulageât. Par ce moyen Dieu vous mesurera avec cette mesure charitable dont vous aurez mesuré les autres, et l'on verra s'accomplir en vous cette parole de l'Ecriture : *Bienheureux ceux qui sont compatissants et charitables, parce qu'ils seront traités avec miséricorde* (*Matth.*, V, 7) : et ayant appris par la connaissance de vous-même de quelle sorte vous devez agir envers votre prochain, vous serez compatissante et charitable envers tout le monde.

CHAPITRE XCV.

Que la connaissance de l'amour que Jésus-Christ nous a porté doit nous apprendre à aimer notre prochain.

Après avoir vu, ma chère fille, que la connaissance de nous-mêmes, nous doit apprendre à aimer notre prochain, il faut maintenant vous faire voir combien la connaissance de Jésus-Christ doit nous y porter. Représentez-vous donc l'extrême miséricorde par laquelle ce Fils unique de Dieu s'est fait homme pour l'amour des hommes, les travaux infatigables dans lesquels il a passé toute sa vie pour procurer nos avantages, et cet excès d'amour qui l'a fait mourir sur une croix par des tourments et des douleurs inconcevables, afin de nous faire vivre à jamais. Ainsi comme en vous regardant, vous aurez regardé votre prochain avec des yeux pleins d'humanité, vous regarderez Jésus-Christ avec des yeux de chrétienne, c'est-à-dire en la manière qu'il vous regarde. Car, si Jésus-Christ habite en vous, vous jugerez des choses comme il en juge, et connaîtrez combien vous êtes obligée d'aimer votre prochain, puisqu'il l'a aimé et considéré comme la tête aime et considère les parties du corps dont elle est le chef, un père ses enfants, un mari sa femme, et un frère ses frères. Priez-le de vous faire connaître quel a été le feu de l'amour dont son cœur était embrasé, lorsqu'il souffrit qu'on l'attachât à la croix pour le bien de tous les hommes grands et petits, bons et méchants, présents et à venir, et pour ceux mêmes qui le crucifiaient. Admirez que cet amour, au lieu de se refroidir, continue de telle sorte d'être toujours le même, que, si la mort que Jésus-Christ a endurée ne suffisait pas pour procurer notre salut, il serait prêt à mourir une seconde fois, et s'offre pour cela à toute heure à son Père, avec ce même amour qu'il s'y offrit réellement le jour de sa passion. Qui peut après cela être inhumain envers ceux pour qui Jésus-Christ a tant de tendresse? qui peut vouloir du mal à ceux à qui il prend tant de plaisir de faire du bien?

C'est une chose incroyable que l'affection que ces pensées impriment dans le cœur d'un chrétien qui considère son prochain non pas comme

l'on considère les richesses, ou la proximité, ou autres choses semblables qui ne sont qu'extérieures; mais comme étant un des membres du corps dont Jésus-Christ est la tête. Et celui qui aime véritablement ce Sauveur du monde, peut-il croire faire beaucoup, que d'aimer ceux qui sont son corps mystique, et dont il a dit *qu'il reputerait comme fait à lui-même le bien ou le mal qu'on leur ferait* (*Matth.*, XXV)? Un véritable chrétien ne saurait considérer attentivement ces paroles sans qu'elles lui donnent un respect, un amour et une douceur pour son prochain qui lui font souffrir ses défauts; et au lieu de le fâcher ou de lui nuire, tâcher de le servir et le consoler, parce que regardant Jésus-Christ en sa personne, il se considère comme étant plus véritablement son esclave que s'il l'etait devenu par un grand prix qu'il aurait donné pour l'acheter, en se souvenant que lui-même ayant été acheté par Jésus-Christ au prix de tout son sang, il n'y a rien qu'il ne doive faire pour lui en témoigner sa reconnaissance. Ajoutez à cela ce que ce divin Rédempteur a dit, en parlant à saint Pierre: *Si vous m'aimez paissez mes agneaux* (*Joan.*, XXI, 15). Et ailleurs: *Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit* (*Marc.*, IX, 36). Et encore ailleurs: *Celui qui exerce la miséricorde envers l'un de ceux-ci l'exerce envers moi.*

Pouvons-nous donc trop remercier notre Sauveur d'une aussi grande grâce qu'est celle qu'il nous fait de pouvoir si facilement lui témoigner en la personne de notre prochain, qui est toujours proche de nous, quel est l'amour que nous lui portons à lui-même? Pouvons-nous trop considérer comme légères les peines que nous prenons pour l'assister, quand nous les comparons à un aussi grand amour qu'est celui que Jésus-Christ lui-même lui a témoigné, et nous a commandé d'avoir pour lui par ces paroles si pleines d'affection: *Je vous ordonne de vous aimer les uns les autres comme je vous aime* (*Joan.*, XIII, 34).

CHAPITRE XCVI.

Autre considération qui nous apprend de quelle sorte nous devons nous conduire avec notre prochain.

Voici, ma chère fille, une autre considération qui peut nous apprendre de quelle manière nous devons regarder notre prochain. C'est qu'encore qu'il soit très-vrai que Notre-Seigneur ne demande point de récompense du bien qu'il nous fait, parce que ses richesses étant infinies, il n'a besoin de rien et donne libéralement et par un pur amour tout ce qu'il donne, il ne laisse pas néanmoins de désirer que notre prochain profite des faveurs qu'il nous fait dans le besoin qu'il a d'être considéré, aimé et secouru. Car, il agit en cela comme ferait un homme qui, après avoir prêté à un autre une grande somme, et lui avoir donné plusieurs autres grandes preuves d'amitié, lui dirait: je vous quitte à mon égard de tout ce que vous me devez, parce que je n'en ai point de besoin, mais je désire que pour reconnaître l'obligation que vous m'avez, vous assistiez un tel de mes parents, ou de mes amis, ou de mes serviteurs. C'est donc là la manière dont un chrétien peut reconnaître ce que Jésus-Christ a souffert pour lui, tant durant sa vie qu'en sa mort, les grâces particulières qu'il en a reçues, les péchés qu'il lui a pardonnés, la patience avec laquelle il attend qu'il fasse pénitence, et tant d'autres bienfaits dont il lui est redevable. Une conduite si charitable de Jésus-Christ envers nous, nous oblige d'en user de même envers notre prochain, puisqu'encore qu'il ne le mérite pas, cet adorable Rédempteur nous en tiendra compte, comme si nous l'avions assisté lui-même. Ainsi ceux qui sont dans le besoin et que nous avons moyen de secourir, ont droit de nous dire: Usez envers nous de la même miséricorde dont Dieu a usé envers vous. Et nous ne saurions y manquer sans avoir beaucoup de sujet de craindre que

Dieu, pour nous punir d'une si grande dureté envers eux, et de notre ingratitude envers lui, nous traite comme il traita ce mauvais serviteur qui, après que son maître lui eut remis les dix mille talents qu'il lui devait, s'était rendu inexorable aux prières de ceux qui lui étaient redevables (*Marc.*, XVIII). Ce n'est pas que Dieu punisse une seconde fois les péchés qu'il a pardonnés; mais c'est qu'il punit l'ingratitude de ceux à qui ils ont été pardonnés, et qui est d'autant plus grande que leurs péchés étaient plus grands. Que si ce mauvais serviteur demanda pardon à son maître, comme il y a sujet de le croire, il lui aura sans doute fait cette réponse que nous lisons dans l'Ecriture: *Celui qui ferme l'oreille aux cris du pauvre, criera lui-même et ne sera point écouté* (*Prov.*, XXI, 13).

Vous pouvez juger, ma fille, par ce que je viens de dire, combien après vous être bien considérée vous-même, avoir bien considéré quelle est l'extrême bonté de Jésus-Christ, et rappelé dans votre esprit toutes les grâces qu'il vous a faites, vous êtes obligée de concevoir une estime et un amour pour votre prochain, que rien ne soit capable d'effacer de votre cœur. Et quand ces pensées que la corruption de la nature inspire, vous viendront dans l'esprit: Quelle obligation ai-je d'assister et d'aimer celui qui m'a fait du mal? répondez à cela: il est vrai que rien ne m'y obligerait, si je ne regardais que lui; mais regardant en lui Jésus-Christ, qui recevra comme fait à lui-même le bien que je lui ferai et le pardon que je lui accorderai, quelque indigne qu'il soit que je l'assiste, je ne puis m'en dispenser, puisque ce n'est pas lui que je considère, mais Jésus-Christ en lui. C'est là, ma fille, le moyen d'allumer dans votre cœur le feu d'une charité si ardente, que les eaux de vos imperfections ne pourront l'éteindre, tant ses flammes seront vives et s'élèveront au-dessus de tout ce qui pourrait les amortir. Ainsi quelques sujets de mécontentements que votre prochain vous donne, et quelque injustement qu'il agisse envers vous, votre vertu victorieuse de ses défauts vous fera agir de telle sorte envers lui, que vous pourrez dire avec David: *Ceux qui aiment votre loi, jouissent d'une paix profonde; et ils ne trouvent rien qui les puisse faire tomber* (*Ps.* CXVIII, 165). Or, cette loi est la loi de la charité par laquelle on accomplit toute la loi, selon ces paroles de saint Paul: *Celui qui aime son prochain accomplit la loi* (*Rom.*, XIII, 8). Et ailleurs: *Toute la loi est renfermée dans ce seul précepte: Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes* (*Gal.*, V, 14). Ce respect que nous rendons à notre prochain, comme étant un enfant adoptif de Dieu et frère de Jésus-Christ, et cet amour que nous lui portons à cause qu'il est aimé de lui, est ce que saint Paul recommande aux Philippiens et à nous en leur personne par ces paroles: *Que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi et n'ait pas seulement soin de ce qui le regarde, mais aussi de ce qui regarde les autres. Soyez dans la même disposition et dans les mêmes sentiments où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût à lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors, il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusques à la mort, et jusques à la mort de la croix* (*Phil.*, XXI, 3). Ce divin Sauveur nous a montré encore quelle doit être cette humilité et cet amour pour notre prochain, et nous l'a particulièrement recommandé par ce grand abaissement qui lui fit, la veille de sa mort, laver les pieds à ses disciples.

Apprenez, ma fille, par un tel exemple à considérer dans votre prochain, les enfants adoptifs de Dieu pour qui Jésus-Christ est mort en la croix; rendez-leur de l'honneur, puisqu'il leur en a tant fait, et aimez-

les, puisqu'ils ne sont pas moins unis d'affection avec lui qu'un époux l'est à son épouse, et les membres du corps à leur chef. Ainsi votre amour sera ferme et durable; au lieu que celui qui ne tire pas son origine de cette source ressemble à une maison fondée sur le sable qui, ne pouvant résister au moindre effort dont elle est attaquée, tombe bientôt par terre.

QU'IL FAUT RENONCER A NOTRE VOLONTÉ.

CHAPITRE XCVII.

Explication de ces paroles du premier des versets pris pour sujet de ce traité : *Oubliez notre nation et la maison de votre père.*

Je viens maintenant à ces paroles du premier des versets que j'ai pris pour sujet de ce traité : *Oubliez votre nation et la maison de votre père.* Pour bien entendre ces paroles, il faut remarquer que tous les hommes sont séparés en deux classes et composent comme deux cités différentes. L'une des bons, et l'autre des méchants. Mais ce n'est pas la différence des lieux qui les distingue. Car ces divers citoyens ne vivent pas seulement ensemble dans une même cité, mais aussi dans une même maison, et il n'y a que la diversité de leurs affections qui les distingue. *Deux amours différents*, dit saint Augustin, *composent ces deux différentes cités : l'amour de soi-même, qui va jusqu'à mépriser Dieu, compose celle qui est terrestre. Et l'amour de Dieu qui nous donne du mépris pour nous-mêmes compose celle qui est céleste.* La première ne s'élève qu'en elle-même : la seconde ne s'élève qu'en Dieu. La première recherche l'honneur des hommes; la seconde ne met son honneur qu'à être pure aux yeux de Dieu. La première n'a pour objet que sa propre gloire ; la seconde dit à Dieu qu'il est toute sa gloire et qu'elle tire tous ses avantages de lui seul. La première désire de commander; la seconde est toujours prête à servir les autres par charité, et fait que les supérieurs prennent soin des inférieurs, et que les inférieurs obéissent avec joie à leurs supérieurs. La première s'attribue à elle-même toute sa force et s'en glorifie ; et la seconde dit à Dieu : Seigneur, qui êtes toute ma force, faites-moi la grâce de vous aimer.

Ceux qui passent pour sages dans la première de ces deux cités ne cherchent leur satisfaction que dans les créatures, ou, s'ils connaissent le Créateur, ils ne l'honorent pas comme il le doit être, mais s'égarent dans la vanité de leurs pensées , et, se croyant sages, se trouvent n'être que des insensés. Mais les citoyens de la seconde de ces deux cités mettent toute leur sagesse à servir Dieu véritablement, et à espérer d'en recevoir la récompense par le bonheur de le glorifier à jamais avec tous les saints et tous les anges, comme étant tout en tous et en toutes choses. Les pécheurs sont les citoyens de la première de ces deux cités ; les justes sont les citoyens de la seconde ; et comme excepté Jésus-Christ et sa sainte Mère, toute la postérité d'Adam a été conçue dans le péché, nous naissons tous citoyens de cette malheureuse cité. Mais Jésus-Christ nous en retire par sa grâce pour nous faire passer dans la sienne.

On donne divers noms à cette malheureuse cité qui n'est composée que d'hommes présomptueux et qui n'aiment qu'eux mêmes. Les uns la nomment l'Egypte, c'est-à-dire ténébreuse, parce que ses citoyens ne sont point éclairés de la lumière qui procède de la connaissance de Dieu, ou que, s'ils ont la foi, ce n'est qu'une foi morte, à cause qu'elle n'est pas accompagnée de la charité qui pourrait la rendre vivante, parce, comme dit saint Jean, que *celui qui n'aime point Dieu ne connaît point Dieu* (*I Joan.*, IV, 8) ; car Dieu est amour, c'est-à-dire que

celui-là n'a point cette connaissance pleine d'amour nécessaire pour le salut. Ainsi les uns vivant dans les ténèbres de l'infidélité, et les autres dans les ténèbres du péché, au lieu d'être dans la joie ils passent une vie triste et ennuyeuse et peuvent dire comme Tobie : *Ne voyant point la lumière du jour, quelle joie puis-je avoir en ce monde* (*Tob.*, V).

On donne aussi à cette malheureuse cité le nom de Babylone qui signifie confusion, et qui fut appelée ainsi lorsque ces orgueilleux géants voulurent édifier une tour qui allât jusqu'au ciel pour se défendre de la colère de Dieu, et rendre leur réputation immortelle, s'il voulait par un second déluge noyer encore la terre. Mais Dieu, pour les punir de leur folie, confondit leurs langages de telle sorte qu'ils ne s'entendaient plus les uns les autres, ce qui causa entre eux un désordre qui fit donner avec raison à cette folle entreprise le nom de division et de confusion ; et ce nom convient très-bien à cette cité des méchants qui veulent pécher et n'en être point punis, et ne veulent pas se garder de pécher pour éviter le châtiment, quoiqu'il n'y ait rien hors cela qu'ils ne voulussent faire pour ne point souffrir. Ils sont si superbes qu'ils ne pensent qu'à se rendre célèbres dans le monde. Leurs pensées sont comme autant de tours chimériques qu'ils bâtissent et élèvent dans leur esprit n'en pouvant élever de véritable comme ils le désireraient ; et Dieu les détruit lorsqu'ils en sont les plus satisfaits, selon qu'il est écrit : *Dieu résiste aux superbes :* et comme ils ne veulent pas vivre dans l'unité d'un même langage, c'est-à-dire dans l'obéissance qu'ils doivent à Dieu, il les châtie de telle sorte qu'ils ne s'entendent point les uns les autres ni quoi que ce soit, parce que la sagesse de Dieu leur manquant, ils ne sauraient rien entendre qui leur soit utile. Ainsi combien se passe-t-il de choses dans le cœur des méchants qui leur donnent de la peine et les confondent sans pouvoir y remédier ? Ils forment aujourd'hui un dessein, demain un autre. Ils veulent en même temps des choses qui se contrarient ; ils s'affligent de ce dont ils s'étaient réjouis, et se réjouissent de ce dont ils s'étaient affligés. Tantôt ils se laissent aller au désespoir, et tantôt ils s'enflent de vanité. Ils désirent avec ardeur des choses qu'ils sont après fâchés d'avoir obtenues, et ils résolvent une chose et font le contraire, à cause qu'ils n'agissent pas par raison, mais par passion. Tellement que comme l'homme est un animal raisonnable, dont l'âme, qui est la principale partie, doit se conduire par la raison, et que ceux-là au contraire, ne vivent que comme des bêtes brutes en suivant seulement leur appétit sensuel ; de là vient que Dieu qui étant un pur esprit, veut être servi en esprit, ils n'ont garde de le servir. Et comme l'union des chrétiens consiste à être unis avec lui et entre eux ; les citoyens de cette malheureuse cité étant séparés de Dieu, ils n'ont garde de vivre en paix les uns avec les autres, mais sont toujours divisés chacun ne voulant faire que sa propre volonté sans se soucier de plaire aux autres, parce qu'ils ne sont sensibles qu'à ce qui les touche. Ainsi, au lieu de faire l'usage qu'ils devraient d'eux-mêmes et des créatures selon la fin pour laquelle Dieu les a créés, ils sont eux-mêmes la fin qu'ils se proposent : ce qui fait qu'on leur donne avec raison le nom de Babylone, puisqu'ils agissent en toutes choses contre l'intention de leur Créateur.

On leur donne aussi le nom de Chaldéens, de Sodome, de Hedom, et plusieurs autres qui montrent quelle est leur méchanceté que l'on ne saurait marquer aussi grande qu'elle est.

Et enfin on donne à ce malheureux peuple le nom de monde, non pas de ce monde que Dieu a créé et qui ne saurait être que bon, puisqu'il est l'ouvrage d'un Dieu parfaitement bon, mais parce que ces hommes tout sensuels n'ont de sentiment et de l'amour que pour

ce qui est visible. Ce qui a fait dire à saint Jean, que *tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. Or, le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* (I *Joan.*, II, 16). Saint Paul dit aussi, que *si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui* (*Rom*, VIII, 9), et par conséquent il est au monde. Saint Jacques dit aussi : *Ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu* (*Jacob.*, IV, 4)? Et par conséquent quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu.

CHAPITRE XCVIII.

Que nous devons fuir le monde qui est la cité des méchants. Combien il traite mal ses citoyens. Et qu'épouvantable sera leur fin.

Vous pouvez juger, ma chère fille, par ce que je viens de dire quelle est la haine que l'on doit avoir pour le monde qui est cette malheureuse cité, et qu'il n'y a point d'efforts que ceux qui s'y trouvent engagés ne doivent faire pour le quitter, s'ils désirent de se sauver. Il est l'image de l'Egypte d'où Dieu commanda aux Israelites de se hâter de sortir et de marcher quoiqu'à travers des déserts pour arriver à l'heureuse terre qu'il leur promettait. C'est ce peuple que Dieu ordonna à Abraham d'abandonner lorsqu'il lui dit : *Quittez votre pays, votre parenté, et la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai* (*Heb.*, XI). Ce que ce grand patriarche exécuta avec une humble et parfaite obéissance sans savoir où il allait comme dit saint Paul. Dieu commanda aussi à Loth de sortir d'avec ce même peuple pour ne se trouver point envelóppé dans le châtiment épouvantable qu'il en voulait faire, et de se sauver sur la montagne qui représente l'éminence de la foi et de la bonne vie. Enfin c'est ce même peuple dont saint Paul dit : *Quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle? Et quelle conformité entre le temple de Dieu et les idoles? Car vous êtes le temple du Dieu vivant selon ce qu'il dit lui-même dans l'Ecriture : J'habiterai en eux, et je m'y promènerai : je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est pourquoi sortez du milieu de ces personnes, dit le Seigneur, séparez-vous d'eux : Ne touchez point à ce qui est impur, et je vous recevrai, je serai votre Père et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant* (II *Cor.*, VI, 14).

Quelles paroles! Et quels efforts ne doivent-elles point, ma fille, vous faire faire pour vous séparer de ce malheureux peuple, afin de jouir du bonheur qu'elles vous promettent, et vous garantir du malheur que vous auriez autrement sujet de craindre? Peut-on demeurer en assurance dans une maison près de tomber et d'accabler sous ses ruines ceux qui l'habitent; et quel gré ne saurions-nous point à ceux qui, par l'avis qu'ils nous en donneraient, nous feraient éviter un si grand péril? Puis donc que je vous assure de la part de Dieu qu'un jour viendra que s'accomplira la vision qu'eut saint Jean touchant ce malheureux peuple lorsqu'il dit : *Je vis un ange descendre du ciel qui avait une grande puissance : La terre fut tout éclairée de sa gloire et il cria à haute voix : Elle est tombée cette grande Babylone; elle est tombée et devenue la demeure des démons, la prison de tous les esprits impurs, et la prison de tous les oiseaux impurs et hais des hommes* (*Apoc.*, XVIII, 1). A quoi il ajoute : *Alors un ange puissant leva en haut une grande pierre comme une meule et la jeta dans la mer en disant : C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec violence et on ne la trou-*

vera plus (*Apoc.*, XVIII, 21). Et afin que ceux qui désirent de se sauver ne se relâchent point en se persuadant qu'encore qu'ils soient dans la compagnie des méchants, ils ne participeront point à leurs châtiments ; ce même saint avait dit auparavant qu'il entendit une voix du ciel qui dit : *Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités* (*Apoc.*, XVIII, 4).

Mais encore qu'il soit fort avantageux d'éviter réellement la compagnie des méchants et que cela soit même presque nécessaire à ceux qui commencent d'entrer dans le chemin de la vertu, s'ils ne veulent s'égarer ; néanmoins saint Augustin dit que cette sortie de Babylone signifie sortir par affection de la compagnie des méchants, et qu'il faut pour en sortir avoir de l'amour pour ce qu'ils haïssent et de la haine pour ce qu'ils aiment, parce que ne considérant les choses que selon les sens, les bons et les méchants se trouvent demeurer non-seulement dans une même cité, mais dans une même maison, Jérusalem et Babylone étant ainsi jointes ensemble quant aux corps ; au lieu qu'à en juger spirituellement, elles sont tellement séparées, qu'il est facile de connaître que l'une est la cité de Dieu, et l'autre la cité du diable.

Oubliez donc, ma fille, votre nation pour aller chercher le peuple de Dieu et la cité de Jésus-Christ, puisque vous ne pouvez commencer une vie nouvelle, sans renoncer avec douleur à celle que vous meniez auparavant. Souvenez-vous de ce que dit saint Paul, que *Jésus-Christ voulant sanctifier son peuple par son propre sang, il a été crucifié hors les portes de Jérusalem* (*Hebr.*, XIII, 12), pour faire connaître qu'il faut, si nous le voulons suivre, sortir de la compagnie de ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comme Jésus-Christ sortit de Bethsaïde pour rendre la vue à un aveugle (*Marc*, VIII), afin de nous apprendre que pour recevoir la guérison de nos âmes, il faut renoncer à la vie commune pour marcher dans ce chemin étroit dans lequel il nous a dit lui-même, qu'il y en a si peu qui marchent. C'est se tromper de croire que l'on puisse s'accorder avec Jésus-Christ et avec le monde, après avoir appris de sa propre bouche, que l'on ne saurait servir à deux maîtres (*Matth.*, VII) et qu'il a dit aussi que *ceux qui sont à lui ne sont pas de ce monde* (*Matt.*, VI), et que son royaume n'était point de ce monde. Vous ne sauriez donc vouloir en être, sans être punie de votre désobéissance, comme Absalon dont les cheveux, qui représentent les vaines affections, l'ayant arrêté dans sa fuite et fait demeurer suspendu à un arbre (II *Reg.*, XVIII), donnèrent moyen à Joab de le percer de trois dards, qui sont l'image de cette concupiscence de la chair, de cette concupiscence des yeux et de cet orgueil de la vie, dont parle saint Jean et dont le diable, qui est le prince de ce monde, se sert pour régner sur les méchants. Or, comme cet arbre auquel Absalon était suspendu, était un chêne dont le fruit n'est propre que pour des pourceaux, ce prince du monde ne repaît ceux qui lui sont malheureusement assujettis, que de vaines pensées et d'affections brutales, ne les nourrit, comme un autre Adonibézec, que des miettes qui tombent de sa table (*Judic.*, I, 7), et les laisse dans une faim continuelle des biens de cette vie, jusqu'à ce qu'il les entraîne avec lui dans les enfers où leur faim et leurs tourments seront éternels.

Ce que je viens de dire ne devrait-il pas faire ouvrir les yeux aux gens du monde, pour les porter à fuir le monde et le démon, et à imiter l'enfant prodigue, en retournant à Dieu comme il fit, lorsque s'étant vu dans une si extrême misère, qu'il ne pouvait pas seulement se rassasier de glands, et ayant connu la différence qu'il y avait entre être

dans le monde ou dans la maison de son père, il retourna le trouver, lui demanda pardon et l'obtint. Faites-en de même, ma fille, oubliez votre nation, si vous voulez que Dieu vous reçoive ; oubliez votre peuple si vous voulez qu'il se souvienne de vous ; ne vous aimez point trop vous-même si vous voulez qu'il vous aime ; ne vous confiez point en vos propres forces si vous voulez qu'il vous assiste ; n'ayez point de complaisance pour vous si vous voulez paraître belle à ses yeux ; ne désirez point de plaire au monde si vous désirez de lui plaire ; et ne craignez point d'abandonner pour l'amour de lui, père, mère, frères, sœurs, maison et votre propre vie, si vous voulez le trouver, non qu'il faille avoir de l'aversion pour toutes ces choses, mais parce que vous devez de telle sorte vous donner tout entière à Jésus-Christ, que vous ne voulussiez pas seulement pour plaire à qui que ce soit et à vous-même, tordre un seul de vos cheveux si cela lui était désagréable.

Saint Paul dit : *Que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant point ; ceux qui pleurent comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point ; et ceux qui achètent comme ne possédant point.* Et la raison qu'il en rend est *parce que la figure de ce monde passe* (I *Cor.*, VII, 29). Je vous dis de même, ma fille, que, tant parce que tout passe si vite, que parce que vous n'êtes plus à vous-même, vous ne devez désormais considérer père, mère, frères, parents, amis et toute votre famille, que comme s'ils n'étaient point, non qu'il faille manquer au respect, à l'amour et à l'obéissance que vous leur devez, puisque la grâce ne détruit point l'ordre de la nature, et que, même dans le ciel, les enfants auront du respect pour leurs pères; mais je prétends dire seulement que votre affection pour eux ne doit rien diminuer de votre amour pour Dieu. Aimez-les donc, non pas en eux-mêmes, mais en Jésus-Christ, qui ne vous les a pas donnés afin de vous être un obstacle à le servir comme vous y êtes obligée.

Saint Jérôme rapporte d'une demoiselle qui avait tellement mortifié son amour pour ses parents, qu'au lieu de voir sa propre sœur, elle se contentait de l'aimer pour Dieu, parce que de même que pour pouvoir écrire sur du parchemin, il faut ôter toute la chair et tout le poil de la peau dont il est fait, notre âme ne saurait être bien préparée à recevoir des faveurs particulières de Dieu, qu'après être purifiée de la trop grande affection que donnent la chair et le sang.

Nous lisons dans l'Ecriture que deux vaches nouvellement vêlées, ayant été attelées au char dans lequel les Philistins renvoyèrent l'arche de Dieu (I *Reg.*, VI), quoique la douleur d'avoir été séparées de leurs petits les fît gémir, elles ne se détournèrent point du droit chemin jusqu'à ce qu'elles furent arrivées dans la terre d'Israël, au lieu où il était particulièrement adoré : ce qui montre que ceux qui ont chargé sur leurs épaules la croix de Jésus-Christ, qui est l'arche véritable de notre alliance avec lui, ne doivent point se détourner et se ralentir dans leur chemin par ces affections naturelles ou autres choses semblables, ni se laisser emporter à la joie dans la prospérité, non plus qu'à la tristesse dans l'adversité ; l'un étant se détourner du chemin du côté de la médiocrité, et l'autre s'en détourner du côté de la main gauche, mais continuer toujours de marcher en priant Dieu de faire réussir toutes nos actions à sa gloire, sans nous laisser vaincre à ces sentiments de joie ou de tristesse que nous ne saurions éviter d'avoir.

Ces vaches, dont je viens de parler, sont aussi la figure de la manière dont les pères et les mères doivent agir en ces occasions, lorsqu'ils voient que leurs enfants ne sont portés à se conduire de la sorte, que par le désir de servir Dieu. Car encore que par leur amour pour eux, ils ne puissent souffrir sans peine de s'en voir ainsi séparés en quelque manière, ils doivent les offrir à Dieu, comme Abraham lui offrit son

fils unique pour lui obéir, malgré les sentiments de la nature, et espérer que Dieu ne laissera pas sans récompense cette espèce de martyre qu'ils auront souffert patiemment pour l'amour de lui.

Oubliez donc, ma fille, votre peuple : soyez comme un autre Melchisédech que l'Ecriture dit n'avoir eu ni père, ni mère, ni parents, et que saint Bernard propose pour exemple aux serviteurs de Dieu, afin d'oublier de telle sorte leurs proches, qu'ils soient dans leur cœur comme un autre Melchisédech, sans que rien puisse ralentir leur ardeur à marcher dans le chemin qui les conduit à Dieu.

CHAPITRE XCIX.

Que l'avantage de la naissance n'est que vanité, et que la véritable noblesse dont on doit seulement se glorifier est d'appartenir à Jésus-Christ.

Comme je serais fort fâché, ma chère fille, que la vanité que donne une noblesse qui n'est que charnelle, vous aveuglât ainsi qu'elle en aveugle tant d'autres, je me trouve obligé de vous dire ce que saint Jérôme dit à une fille de qualité : *Je ne désire pas que vous soyez du nombre de ces filles qui sont des demoiselles du monde et non pas des demoiselles de Jésus-Christ. Elles ne se souviennent plus des bonnes résolutions qu'elles avaient faites. Les divertissements leur deviennent agréables ; elles se plaisent dans leur vanité ; elles se glorifient des avantages dont la nature les favorise, tant en ce qui regarde le corps que la noblesse de leur race ; au lieu qu'elles devraient les mépriser si elles considéraient que leur véritable noblesse est d'avoir Dieu pour père. Il ne créa au commencement qu'un homme et qu'une femme dont tous les hommes sont descendus. Ce n'a donc pas été la nature qui a mis de l'inégalité entre eux, puisqu'ils n'ont tous qu'une même origine ; mais ç'a été l'orgueil et l'ambition. Et quant à la seconde naissance qu'ils ont reçue par Jésus-Christ, il ne doit non plus y avoir aucune différence entre eux, puisque le riche et le pauvre, le libre et l'esclave sont devenus par ce moyen également enfants de Dieu, et que la splendeur de cette seconde naissance, comme étant toute céleste, doit entièrement obscurcir l'éclat que l'orgueil avait donné à cette noblesse qui n'était que terrestre et corporelle. Quel sujet y a-t-il de se glorifier de la grandeur de la naissance, puisqu'il n'y a un seul de ceux que l'on méprise comme n'en ayant qu'une beaucoup inférieure, qui ne puisse se vanter d'en tirer une de Dieu par les mérites de Jésus-Christ, qui la rend égale à celle des plus grands princes qui soient dans le monde ? Ainsi s'il y a de la différence, elle n'est que dans la pensée de ceux qui ne considèrent non plus les choses divines que les choses humaines. Car s'ils les considéraient, comment pourraient-ils, pour des avantages si peu importants, se préférer à ceux qu'ils savent leur être égaux dans ce qui importe de tout, et regarder, comme étant à leurs pieds, ceux qui ont le même droit qu'eux de prétendre au royaume du ciel ? Ainsi quelque illustre que puisse être la noblesse d'où l'on tire sa naissance, il faut, pour être noble, selon Jésus-Christ, mépriser la gloire du siècle présent pour arriver à celle qu'il nous a promise dans le siècle à venir.*

Vous pouvez, ma chère fille, juger par ces paroles de l'un des plus célèbres docteurs de l'Eglise, combien il vous importe d'oublier votre peuple et la maison de votre père, sachant, comme vous le savez, que ceux de qui vous tenez cette vie mortelle, pleine de tant de misères, ont été conçus dans le péché qui a passé de notre premier père dans toute sa postérité, que ce corps, que nous avons reçu d'eux, a été formé d'une manière qui donne tant de dégoût, que l'on n'oserait y penser, et qu'encore que l'âme que Dieu a créée pour l'animer fût toute pure, elle n'a pas plutôt été unie à lui, qu'elle s'est trouvée toute souillée. Il est sujet à tant d'infirmités, à tant de maladies et même à la mort, qu'il n'est

propre que pour faire pénitence en les souffrant patiemment. Il n'y en a point de si beau qui ne devînt horrible, si on lui avait seulement ôté la moindre des peaux qui le couvre ; et autant qu'il est agréable à ne le considérer que par le dehors, il est au dedans si difforme, qu'on le peut comparer à un fumier couvert de neige. Mais, plût à Dieu que ce fussent là les moindres de ses imperfections, il ne serait pas comme il est notre plus grand ennemi, il ne nous trahirait pas comme il fait, sans craindre de nous donner la mort, et une mort éternelle en offensant Dieu pour satisfaire à ses plaisirs. Il est lâche et paresseux dans tout ce qui regarde ses devoirs, opiniâtre dans sa malice, et pour peu qu'on lui lâche la bride, il n'y a point d'excès dans lesquels il ne se porte.

Que ridicule est donc la vanité de ceux qui se glorifient de leur noblesse, puisque les âmes étant créées de Dieu, on ne les peut considérer comme un bien que l'on hérite de ses parents ; et que quant au corps que nous tenons d'eux, il est si imparfait et si misérable, que l'on ne saurait y penser sans en avoir de la honte. *Criez à haute voix*, dit Dieu à Isaïe : Et que dirai-je, Seigneur ? lui demanda ce prophète. *Dites*, lui répondit Dieu, *que toute chair n'est que du foin, et que toute la gloire du monde n'est que comme la moindre fleur des champs* (*Isa.*, IV). Quoi ! Dieu commande de crier cela à haute voix : et néanmoins il y en a de si sourds à ces paroles, qu'au lieu de se glorifier des grands avantages qu'ils peuvent recevoir par le Saint-Esprit, ils se glorifient des impuretés dans lesquelles ils se plongent par la corruption de la chair. Gardez-vous bien, Epouse de Jésus-Christ, d'être si aveugle et si ingrate. Ce n'est pas à cause de la noblesse de votre race que Dieu vous considère ; mais c'est parce que vous êtes chrétienne. Ce n'est pas parce que vous êtes née dans une maison parée ; mais c'est parce que vous avez reçu dans le baptême les ornements dont une seconde naissance embellit l'âme. La première déshonore ; la seconde est très-honorable. La première est vile et basse ; la seconde est noble et élevée. La première est souillée par le péché ; la seconde justifie par la grâce. La première est charnelle ; la seconde est spirituelle et vivifie. La première nous rend enfants des hommes ; la seconde nous rend enfants de Dieu. La première, en nous faisant héritiers des biens temporels de nos pères, nous fait héritiers aussi de leurs péchés et de leurs peines ; et la seconde, en nous rendant frères de Jésus-Christ, nous rend ses cohéritiers dans le ciel et nous fait, par la réception du Saint-Esprit, espérer de voir un jour Dieu face à face.

Après cela, que pensez-vous que Dieu dira à ceux qui se glorifient davantage d'avoir tiré leur naissance des hommes pour n'être ensuite que des pécheurs et des misérables, que d'avoir reçu de lui une seconde naissance pour être justes et bienheureux ? On peut les comparer à un homme qui, étant fils d'un roi et d'une esclave, ne se vanterait que de la naissance qu'il aurait tirée de sa mère, sans se souvenir de l'honneur que ce lui est d'avoir un roi pour son père.

Oubliez donc, ma fille, votre peuple pour être désormais du peuple de Dieu, puisque vous ne seriez autrement qu'une vile pécheresse ; au lieu que si vous abandonnez votre peuple, Dieu vous recevra pour être à lui, ennoblira votre âme, vous justifiera, vous aimera et quelque pauvre que vous soyez, il vous aura bientôt enrichie. Oubliez donc votre peuple, je le répète encore, cessez d'être une pécheresse en vivant selon le monde ; oubliez votre peuple, ne tenez plus de compte de votre noblesse ; demeurez dans une grande tranquillité en vous considérant comme seule avec Dieu dans un désert ; et enfin oubliez votre peuple puisque tant de raisons vous y obligent.

CHAPITRE C.

Explication de ces paroles : *Oubliez la maison de votre père*, qui montrent que nous devons renoncer à notre volonté pour imiter *Jésus-Christ*.

Il faut maintenant, ma chère fille, vous expliquer les paroles suivantes de notre texte : *Oubliez la maison de votre père*. Saint Jean nous apprend que ce père est le démon, en disant : *Celui qui commet le péché est enfant du diable, parce que le diable a péché dès le commencement* (*Joan.*, III, 8) ; non qu'en effet il soit le père des méchants, mais parce qu'ils l'imitent, et que l'Evangile donne le nom d'enfants de Satan à ceux qui imitent sa malice. Ce malheureux père vit dans le monde, c'est-à-dire parmi les méchants, comme Job l'exprime par ces paroles : *Il dort à l'ombre et dans les lieux marécageux et humides* (*Job*, IV). Cette ombre signifie les richesses, parce qu'encore qu'elles donnent du plaisir et de la satisfaction, cette satisfaction est traversée par tant de déplaisirs qui piquent le cœur comme par autant d'épines, que l'on reconnaît à la fin qu'au lieu d'être de véritables richesses, elles n'en sont que l'ombre et une véritable misère. Ces roseaux des marécages représentent la gloire du monde qui, autant qu'elle a d'éclat au dehors, est vide et creuse au dedans, et si fragile et si changeante, que l'on ne peut mieux la comparer qu'à un roseau agité des vents. Et ces lieux marécageux et humides signifient ces âmes déréglées qui courent après des plaisirs charnels contraires à ceux dont l'Evangile dit : Que cet esprit immonde dont Jésus-Christ avait délivré un possédé étant allé chercher du repos dans les lieux secs et arides, il n'y en trouva point (*Matth.*, XII), et il ne peut de même rien trouver dans les âmes exemptes de ces plaisirs charnels qui soit capable de le satisfaire, mais seulement dans celles qui aiment les biens, les honneurs et les délices. Ce qui fait qu'on lui donne le nom de prince du monde et du siècle, non qu'il ait créé le monde, mais parce que les méchants qui appartiennent à Dieu par leur création, deviennent sujets du démon par imitation, et se rendent conformes à lui par leur volonté pour être condamnés avec lui à des peines éternelles, lorsque, dans le dernier jour, Jésus-Christ leur prononcera cet épouvantable arrêt : *Allez, maudits, au feu éternel préparé au diable et à ses anges* (*Matth.*, XXV).

Que si vous voulez savoir quelle est cette demeure du démon, c'est la maudite volonté propre des méchants dans laquelle il se repose comme un roi sur son trône, et d'où il commande à tous ses sujets. Ainsi oublier la maison de votre père n'est autre chose que de renoncer à votre propre volonté dans laquelle ce malheureux père avait établi sa demeure, et d'embrasser de tout votre cœur la volonté de Dieu en disant : Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. On ne saurait, ma fille, vous donner un avis plus important, puisqu'en renonçant à notre propre volonté, nous renonçons aux péchés qui sont comme des branches dont elle est la racine. Saint Paul nous l'apprend lorsqu'en nous racontant cette multitude de péchés qui règneront dans les derniers temps, il commence par dire que les hommes seront alors amoureux d'eux-mêmes, ce que le commentaire explique se devoir entendre de l'amour-propre ; et comme il est l'origine de tous les péchés, nous n'en sommes pas plutôt délivrés, que nous nous trouvons soumis à Dieu qui est la source de tous les biens. Cette même volonté propre est aussi la cause de nos peines, de nos tristesses et de nos inquiétudes, parce que nous voudrions qu'elle s'accomplît en tout, et ne pouvons souffrir sans peine que cela ne soit pas ; au lieu que quand nous nous sommes dépouillés de cette propre volonté, rien ne saurait plus nous fâcher, parce que ce n'est pas du travail que vient la tristesse, mais c'est de ce que nous ne voudrions pas nous trouver engagés

dans ce travail. Et ce renoncement à notre propre volonté ne nous délivre pas seulement des peines de cette vie, il nous délivre aussi des peines de l'autre, selon cette parole de saint Bernard : *Otez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer.* Mais comme rien ne nous peut être plus avantageux, rien n'est aussi plus difficile à exécuter. C'est pourquoi nous y travaillerons en vain si, comme Jésus-Christ commanda d'ôter la pierre qui fermait le sépulcre du Lazare, il n'amollit la dureté de la pierre de cette propre volonté qui donne la mort à ceux qu'elle accable de son poids, s'il ne tue ce Goliath que lui seul, comme étant invincible, est capable de vaincre.

Nous ne devons pas manquer néanmoins à nous servir de toutes les forces que Dieu nous donne pour tâcher de rompre nos chaînes et implorer de tout notre cœur son assistance, en considérant combien grands sont les maux qui nous arrivent de suivre cette volonté propre; et combien grands sont les biens que nous recevons d'y renoncer. Rien ne peut tant aussi nous y aider que ce merveilleux exemple de Jésus-Christ qui a dit, en parlant de lui-même : *Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (*Joan.*, VI, 38), et cela non pas en des choses légères, mais dans tout ce qui se peut imaginer de plus difficile à souffrir, comme on l'a vu dans sa passion, lorsqu'en renonçant à sa volonté pour accomplir celle de son Père, il nous a appris par son exemple qu'il faut, pour obéir à Dieu, renoncer à ce qui nous est de plus cher et embrasser ce qui nous est de plus pénible.

CHAPITRE CI.

De ce que l'on doit faire pour renoncer à sa propre volonté. De l'obéissance que les inférieurs doivent rendre à leurs supérieurs, et de quelle sorte les supérieurs doivent se conduire envers leurs inférieurs.

Comme l'on ne saurait monter en haut qu'en commençant par les premiers et les plus bas degrés, je dois vous dire, ma chère fille, que pour pouvoir arriver jusqu'à ce haut degré de vertu, de renoncer à votre propre volonté dans les choses les plus importantes, vous devez vous accoutumer à y renoncer dans les moindres, non pour vous y arrêter, mais pour passer plus avant. Ne pensez donc rien, ne dites rien et ne faites rien qui ait pour but de faire votre propre volonté. Et si vous vous sentez pressée de la suivre, au lieu de vous laisser captiver par elle, agissez avec une liberté de chrétienne pour la captiver elle-même. Par exemple, lorsque vous vous mettez à table, proposez-vous de vous mortifier en ne mangeant que pour obéir à Dieu et autant que vous en avez besoin pour soutenir votre vie. Lorsque vous travaillerez à vos affaires domestiques, mortifiez-vous de même en n'y agissant pas par l'amour du bien, mais parce que Dieu vous ordonne d'en prendre soin pour satisfaire à vos besoins et à ceux du prochain. Et ainsi du reste. C'est la manière dont les saints Pères des déserts conduisaient leurs disciples. Ils les empêchaient de s'employer aux choses où leur inclination les portait, et les occupaient à celles où elle ne les portait pas, afin de leur apprendre à renoncer entièrement à leur propre volonté, et ils jugeaient du sujet qu'il y avait de peu ou beaucoup espérer de leur avancement dans la vertu, selon le profit qu'ils faisaient de cette conduite, parce que l'on passe peu à peu des petites choses aux grandes.

Humiliez-vous donc, ma fille, et considérez-vous comme sujette à toute créature, selon ce que dit saint Pierre. Au lieu de vous offenser des mauvais traitements que l'on vous fera et des contradictions que l'on apportera à ce que vous désireriez, sachez-en gré et aimez ceux

qui vivront avec vous de la sorte, puisqu'ils vous aideront par ce moyen à vaincre vos ennemis qui sont vos sentiments et votre propre volonté. Considerez votre mère comme si elle était votre abbesse, à qui vous devez obeir avec une profonde humilité sans jamais vous lasser de satisfaire à ce devoir. Ne faites pas comme quelques-unes qui cherchent des prétextes pour ne rendre pas à leurs pères et à leurs mères l'obéissance qu'elles leur doivent, soit dans la maison, soit en sortant de la maison, sans leur en demander congé, en disant que c'est pour aller servir Dieu. Car rien n'est plus contraire à sa volonté que de ne pas obéir à son père et à sa mère. Jésus-Christ nous en a lui-même montré l'exemple en obéissant à son Père éternel durant toute sa vie et à sa mort, et aussi à sa très-sainte Mère et à saint Joseph, selon que saint Luc le rapporte (*Luc.*, II). Que personne ne s'imagine donc de pouvoir plaire à Jésus-Christ s'il manque à l'obéissance, puisqu'il l'a tant aimée, qu'il a mieux aimé mourir sur une croix que d'y manquer, et ne vous étonnez pas si j'insiste tant à vous la recommander à cause que rien ne vous importe davantage, parce que n'étant pas retirée dans une religion, vous serez toujours dans un double péril si vous ne renoncez à votre propre volonté pour l'assujettir à celle d'autrui. Vous ne sauriez trouver de la sûreté qu'en ne désirant point d'être dans la liberté de faire tout ce que vous voudrez, et ainsi vous ne devez pas vous contenter d'obéir à vos parents, il faut obéir aussi à ceux qui ont la principale autorité dans la maison et même aux inférieurs, pourvu que cela ne trouble point l'ordre que l'on doit garder en tout. Que s'il est besoin que vous leur commandiez dans les choses extérieures, considérez-vous au moins dans votre cœur comme leur étant soumise, et pour le faire plus volontiers, souvenez-vous de l'humilité avec laquelle Notre-Seigneur mit les genoux en terre pour laver les pieds à ses apôtres, et même à ce traître qui au sortir de là le livra entre les mains de ses ennemis pour le faire mourir. Repassez souvent dans votre esprit une si prodigieuse humilité, et ces paroles qu'il leur dit : *Si étant comme je le suis, votre Seigneur et votre Maître, je vous ai lavé les pieds, à combien plus forte raison devez-vous vous les laver les uns aux autres* (*Joan.*, XIII) ?

Aimez donc jusqu'aux moindres de vos domestiques, comme si vous étiez leur mère, et assistez-les dans tous leurs besoins, comme si vous étiez leur servante. Souffrez avec patience leurs mauvaises humeurs, leurs extravagances et même leurs injures. Ne vous contentez pas d'être humble à leur égard, soyez-le aussi à l'égard de ceux du dehors ; et que la vertu que vous pratiquerez envers eux vous serve à la pratiquer envers les étrangers. Souvenez-vous de sainte Catherine de Sienne, cette sainte femme instruite de Dieu même, et lisez sa vie, non pour désirer d'avoir comme elle des révélations, mais pour vous porter à imiter ses vertus. Vous y verrez que les obstacles que ses parents apportèrent pour l'empêcher de s'avancer dans le service de Dieu ne le lui firent point abandonner. Ils la firent sortir de sa cellule où elle s'occupait en de si saints exercices, et l'obligèrent de servir à la cuisine ; mais parce qu'elle s'humilia et obéit, elle y trouva Dieu avec encore plus d'avantage qu'auparavant.

Que si dans le temps que vous désirez de vous employer à l'oraison, vos parents ou votre directeur vous commandent de faire quelque autre chose, offrez votre désir à Dieu, et obéissez-leur humblement et tranquillement avec une entière confiance qu'en en usant de la sorte, c'est à lui-même que vous obéissez, puisque vous exécutez son commandement ; mais cela ne doit pas empêcher qu'après avoir imploré son assistance, vous ne les priiez avec humilité de vous donner quelque temps pour vous employer, dans un lieu retiré, à vos exercices spirituels ; et

soit qu'ils vous l'accordent ou vous le refusent, ne doutez point que ce ne soit pour votre avantage, si vous recevez ce refus avec soumission et tranquillité d'esprit comme venant de la part de Dieu. Quant à eux, ils lui en rendront un sévère compte, puisque, comme dit saint Ambroise, *c'est une grande faveur que Dieu fait à un père ou à une mère de leur donner des enfants qui veulent lui consacrer leur virginité et répondre fidèlement à sa vocation par une vie spirituelle et un grand mépris du monde.* Ce n'est pas néanmoins à vous à envisager ce châtiment de leur faute.

CHAPITRE CII.

Que l'on doit donner le nom de volonté propre à tout ce que nous désirons et que nous demandons, et comment nous pouvons le connaître.

Si vous considérez bien, ma chère fille, ce que je viens de vous dire, vous trouverez qu'il comprend deux choses : l'une, de renoncer à notre volonté, et l'autre d'accomplir celle de Dieu. Néanmoins, pour vous le mieux expliquer, je dois encore vous dire que désirer et demander à Dieu de nous délivrer de quelque péril ou de nous accorder quelque vertu ne doit pas passer pour une volonté blâmable, mais pour un moyen louable d'accomplir sa volonté, afin de nous garantir du mal et nous faire faire le bien, parce que si vous y faites attention, le désir d'être délivré de quelque péril pressant nous fait demander à Dieu avec plus d'ardeur et de plus profonds gémissements, ce qui le rend plus facile à nous l'accorder que si nous ne le lui demandions qu'en général et avec tiédeur. Cette doctrine est conforme à l'Ecriture sainte, puisque dans l'oraison que Notre-Seigneur lui-même nous a enseignée, il nous oblige à demander les choses en particulier. David agissait ainsi dans tous ses besoins, et les autres saints l'ont pratiqué : or, encore que l'on puisse se conduire de la sorte dans les choses temporelles, comme nous voyons dans l'Evangile que l'aveugle pria Jésus-Christ de lui rendre la vue (*Marc.*, X), et qu'il y en a tant d'autres exemples : néanmoins, comme ce qui n'est que temporel est moins considérable que ce qui regarde le spirituel, et que l'attachement que l'on y a est périlleux, au lieu que le mépris que l'on en fait est souvent louable, on ne doit pas le désirer et le demander avec trop d'affection : je dis avec trop d'affection, parce qu'on peut le demander, pourvu que ce soit sans inquiétude et à condition que Dieu l'ait agréable.

Quant à ce qui regarde l'accomplissement de la volonté, de Dieu en quoi consiste tout notre bonheur, si vous me demandez qui pourra nous la faire connaître, je réponds qu'il n'y a pas lieu de faire cette question dans tout ce que l'Ecriture sainte et l'Eglise nous ordonnent, puisque l'on ne saurait douter que ce ne soit la volonté de Dieu; mais quand cela n'est pas, vous devez considérer comme telle ce que la personne qui a de l'autorité sur vous vous ordonne, pourvu qu'il ne soit pas évidemment contraire à la loi de Dieu, ou à celle de l'Eglise, ou à la raison naturelle, puisque saint Paul dit qu'encore qu'un maître soit infidèle, un chrétien doit lui obéir, non-seulement pour éviter le châtiment, mais parce que sa conscience l'y oblige (*Rom.*, XIII) ; à combien plus forte raison faut-il l'observer envers les supérieurs chrétiens que nous devons croire que Dieu assiste pour ne nous commander rien que de juste ?

Au défaut de ce que je viens de dire, vous devez prendre pour la volonté de Dieu les avis de quelque personne qui mérite que l'on suive son conseil; mais rien ne doit vous empêcher de prier le Saint-Esprit de vous donner la lumière nécessaire pour ne rien faire qui soit désagréable à Dieu, parce que nos besoins sont si grands, que vous ne sauriez,

sans l'avoir pour guide, faire rien de bon ni qui porte le Roi du ciel à concevoir de l'amour pour votre beauté.

QUE L'AME A RECOUVRÉ SA BEAUTÉ PAR JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE CIII.

Explication de ces paroles : *Et le roi concevra de l'amour pour votre beauté.* Que l'on ne saurait trop admirer que Dieu aime l'homme. Que ce n'est pas la beauté du corps qu'il aime, et combien elle est dangereuse.

Il n'y a pas sujet de s'étonner que l'âme, que le péché de nos premiers parents a rendue difforme, aime la souveraine beauté de Dieu à qui elle est redevable de son être, et de qui elle attend une éternelle récompense de l'amour qu'elle lui porte ; mais que Dieu trouve en l'âme une beauté capable de lui donner de l'amour, c'est ce que l'on ne saurait trop admirer, trop l'en remercier, et trop s'en glorifier et s'en réjouir (*Ephes.*, III). Car si lorsque saint Paul avait les fers aux pieds et que son âme était enchaînée par des liens de son amour pour Jésus-Christ, il le tenait à si grand honneur, qu'il se vantait d'être son captif (*Phil.*, I), quelle gloire ne nous est-ce point que Dieu veuille bien être le nôtre par l'amour qu'il nous porte ? Si ce nous est un très-grand bonheur de donner notre cœur à Dieu, quel bonheur ne nous est-ce point que Dieu nous donne le sien, et qu'en nous aimant, il se donne tout entier à nous ? car quelque grandes que soient les autres obligations que nous lui avons, qu'est-ce en comparaison de celle-là ? C'est ce qui faisait dire à Job : *Seigneur, qu'y a-t-il dans l'homme qui puisse vous porter à le combler de tant de faveurs et à lui donner votre cœur* (*Job.*, VII) ? témoignant par ces paroles que puisque Dieu, en donnant son cœur, se donne lui-même, il n'y a pas moins de différence entre le don qu'il nous fait de son cœur par son amour et les autres biens qu'il nous fait, qu'il y en a entre lui et ses créatures. Ce n'est donc pas tant des dons que nous recevons de Dieu que nous devons le remercier, que c'est de ce qu'il nous les fait par le mouvement de son amour, et nous devons beaucoup plus nous réjouir de ce qu'ils peuvent nous rendre agréables à ses yeux, que non pas de les posséder. C'est donc en cela que consiste notre véritable honneur ; c'est de cela que nous pouvons nous glorifier, et non pas de ce que nous aimons Dieu, puisque celui-là est maudit qui se glorifie plutôt de ce qu'il fait de bon que de ce qu'un si grand Roi, et que tous les anges adorent, daigne par un tel excès de bonté s'abaisser jusqu'à aimer de viles créatures telles que nous sommes.

Considérez donc, ma chère fille, s'il est juste que vous écoutiez, que vous regardiez et que vous soyez attentive à entendre ce que Dieu vous dira, puisque votre âme peut espérer par ce moyen qu'il concevra de l'amour pour sa beauté. Quand il désirerait de vous des choses fort difficiles, elles vous devraient paraître faciles par l'espérance d'en être si bien récompensée ; à combien plus forte raison donc ce qu'il demande en cela de vous, doit-il vous paraître aisé à accomplir avec l'assistance de sa grâce ?

Mais, me direz-vous : Comment une âme peut-elle avoir de la beauté, puisqu'elle est pécheresse et que l'Ecriture dit que *la noirceur du péché surpasse celle des charbons* (*Thren.*, IV). Je réponds que cela ne s'entend pas d'une beauté corporelle, laquelle si Dieu considérait, il lui serait facile de la trouver dans ses créatures, puisqu'étant lui-même la parfaite et souveraine beauté, il en a imprimé en elles une image; mais lorsque David parle de la beauté de l'épouse de ce grand Roi, il dit qu'elle est toute intérieure, c'est-à-dire dans l'âme (*Psal.* XLI), la beauté du corps

ne méritant pas d'être considérée, puisqu'elle se peut rencontrer avec une âme très-difforme. Ainsi de quoi peut servir d'avoir de la beauté dans ce qui importe si peu, lorsqu'il n'y a que de la laideur dans ce qui importe de tout, d'être un ange au dehors et un démon au dedans, et non-seulement de ne nous rendre pas plus aimables à Dieu, mais de lui donner souvent des sujets de nous haïr? Car autant que la beauté spirituelle contribue à nous rendre sages, la corporelle y nuit d'ordinaire par la guerre qu'elle fait à la chasteté, à l'humilité et au recueillement: combien aurait-il donc été plus avantageux à plusieurs femmes de n'avoir point eu une beauté qui les a engagées dans des combats auxquels elles n'ont pas eu la force de résister? N'est-ce pas à ces personnes que Dieu a dit par la bouche d'un prophète : *Votre beauté vous a fait perdre votre sagesse* (*Ezech.*, XVIII); et ailleurs : *Votre beauté vous a rendue abominable devant mes yeux* (*Ezech.*, XVI), parce que la beauté du corps jointe à la laideur de l'âme peut passer pour un monstre horrible : que si l'on regardait la beauté des créatures avec des yeux si purs que ce ne fût que pour admirer davantage en elles comme dans un clair miroir quelle est la beauté de Dieu, il n'y aurait rien à craindre; mais qui sont ceux qui n'ont pas sujet d'appréhender ce que l'Écriture dit qu'elles sont un piége dans lequel tombent ceux à qui elles font offenser Dieu en s'arrêtant en elles (*Sap.*, XIV), au lieu qu'il ne les a créées qu'afin de servir comme de degrés pour nous élever vers lui? Saint Augustin qui avait été du nombre de ces insensés, et dont le regret qu'il en a eu lui a fait répandre tant de larmes, dit sur ce sujet : *Mon amour, Seigneur, pour ces beautés que vous avez créées avait rendu mon âme difforme.* Plus une femme est belle, et plus elle doit prendre soin de conserver son âme pure, comme plus on est propre, et plus on craint de se salir; mais plusieurs font le contraire. Elles prennent occasion de pécher de ce qui devrait les en empêcher, et elles seraient plus heureuses, si elles n'étaient pas belles. C'est ce que l'Écriture exprime par ces paroles : *Une belle femme qui n'est pas chaste est comme un anneau au museau d'une truie que cet anneau, quelque beau qu'il fût, n'empêcherait pas de se vautrer dans la fange* (*Prov.*, XI, 22). Car une femme impudique n'a point de honte de ternir l'éclat de sa beauté par les impuretés dont elle souille son corps et son âme.

Que si la beauté nuit ainsi plutôt que de servir à conserver la pureté des femmes qui ont reçu ce don de la nature, quel mal ne fait-elle point aussi dans l'esprit de ceux qui la voient, et combien serait-il avantageux aux hommes de n'avoir point d'yeux pour les regarder, et à elles de n'avoir point de mains pour se parer, ni d'envie de voir et d'être vues, puisque de là viennent ces mauvais désirs qui font tant de mortelles blessures dans les âmes? Que répondront ces hommes perdus et ces misérables femmes aussi laides selon la vérité qu'elles sont belles en apparence, lorsque leurs corps étant dans le tombeau aussi corrompus que leurs âmes par cette funeste beauté dont elles étaient idolâtres, elles comparaîtront dénuées de tout devant le tribunal de ce juste juge à qui elles ne se sont point souciées de paraître belles? Dans quelle confusion ne seront-elles point, lorsque leur conscience leur reprochant leurs fautes les plus secrètes, elles trouveront que ce jour est venu dans lequel Dieu a dit qu'il *exterminera les noms des idoles de la terre?* Car des femmes belles et vaines ne doivent-elles pas passer pour des idoles, puisqu'il n'y a rien qu'elles ne fassent et ne désirent de faire pour réformer en elles par toute sorte d'artifices l'ouvrage de Dieu, en ajoutant tout ce qu'elles peuvent à leur beauté afin de porter les hommes à les adorer? Mais il détruira leur nom de dessus la terre pour leur apprendre qu'il leur est inutile qu'il soit loué par la bouche des hommes, s'il est effacé du livre de vie.

Je vous exhorte donc, servante de Jésus-Christ, à faire si peu de cas de cette beauté corporelle que vous ne vous souveniez pas seulement qu'il y en ait. Car si les femmes vaines se négligent lorsque personne ne les voit, et se réservent à faire montre de leur beauté dans les grandes assemblées ou lorsque des personnes de qualité ou quelques grands princes les verront, que ne devez-vous point faire pour être belle et parée dans ce grand jour où vous paraîtrez non-seulement devant les anges, mais devant le Seigneur de tous les anges et de tous les hommes? Ce sera alors que les pleurs seront préférés au ris, la simplicité à la curiosité, et la vertu à la beauté. Ne vous imaginez pas néanmoins qu'il vous doive suffire d'être exempte de vanité; il faut aussi prendre garde à n'être pas cause que ceux qui vous verront s'éloignent pour peu que ce soit de ce qu'ils doivent à Dieu. Autant que les filles du monde qui sont vaines désirent de paraître belles aux yeux des hommes, autant celles qui font profession d'être à Jésus-Christ doivent l'apprehender, parce qu'il n'y a point de plus grande folie que de désirer ce qui peut nous causer du péril ou à d'autres. Souvenez-vous de ces belles paroles de saint Jérôme sur ce sujet à des filles de qualité : *Gardez-vous bien de donner aucune occasion à de mauvais désirs. Car votre divin Epoux est jaloux; et commettre un adultère contre la fidélité qu'on lui doit est un plus grand crime que d'en commettre un contre celle que l'on doit à un mari.* Ce saint dit aussi ailleurs : *Comme vous vous êtes offertes à Dieu en sacrifice, et que le sacrifice sanctifie ceux qui y participent dignement, vous devez désirer de toucher de telle sorte par vos actions et par vos paroles le cœur de ceux qui vous verront ou entendront parler de vous, qu'ils sentent en eux l'effet de cette sanctification, et qu'ils ne désirent de vous voir que pour se rendre dignes de participer à votre sacrifice.*

CHAPITRE CIV.

Que l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ demande une grande circonspection en toutes choses, et qu'il est l'exemple sur lequel elle doit se régler tant pour ce qui regarde l'extérieur que l'intérieur.

Vous voyez, ma chère fille, par ce que je viens de dire avec quel soin il faut s'efforcer d'acquérir et de conserver un tel honneur qu'est celui d'être épouse de Jésus-Christ, puisque, n'y en ayant point de plus grand, il demande une plus grande application que nul autre. Ne vous imaginez donc pas que, parce que vous n'avez pas pour mari un homme mortel, vous soyez dans la liberté de vivre comme bon vous semble. Sachez qu'au contraire vous êtes d'autant plus obligée à veiller sur votre conduite, que la dignité de votre Epoux surpasse infiniment tout ce qu'il y a de plus élevé dans le monde, et qu'il désire plus de vous. Il suffit à une femme, pour satisfaire son mari, de n'avoir pas de grands défauts; mais votre céleste Epoux ne s'en contente pas, il veut que vous l'aimiez de tout votre cœur et de toutes vos forces, il vous demandera compte des paroles et du temps que vous aurez employés inutilement; et cela ne doit pas vous paraître rude, puisque vous voyez que dans le monde, plus la dignité d'un mari est grande, et plus la femme est obligée de s'efforcer de lui plaire. Considérez donc la grandeur de celui que vous avez pris pour Epoux, ou pour mieux dire qui vous a choisie pour son Epouse, et vous trouverez, comme dit saint Jérôme, qu'il ne peut y avoir rien que de grand dans ce qu'il vous commande, non plus que dans le péché que vous commettriez, si vous ne l'exécutiez pas. Ainsi pour n'être pas indigne de l'honneur que ce vous est d'être son Epouse, proposez-vous pour exemple une sainte vierge nommée Azelle dont le même saint Jérôme a dit : *Rien n'était plus gai que sa gravité, ni rien plus grave que sa gaîté. Rien plus doux que son air*

mortifié, ni rien plus mortifié que sa douceur. La pâleur de son visage faisait connaître son austérité, et elle n'oubliait rien pour tâcher de la cacher. Sa parole pouvait passer pour un silence, et son silence parlait. Elle ne marchait ni trop vite ni trop lentement. Elle s'habillait toujours d'une même sorte. Sa propreté était sans affectation, et son vêtement sans curiosité. Ses ornements consistaient à n'en point avoir; et au milieu des pompes de Rome où l'humilité passe pour une bassesse, la pureté de sa vie la faisait estimer des gens de bien, et les méchants n'osaient la blâmer. Voilà l'exemple que vous devez vous proposer pour l'extérieur. Car quant à l'intérieur, vous ne devez point en avoir d'autre que Jésus-Christ crucifié. Et vous y êtes d'autant plus obligée, que votre union avec lui doit être plus grande, puisque vous l'avez pris pour votre Epoux.

CHAPITRE CV.

Qu'un état aussi élevé qu'est celui de la virginité ne doit pas être un sujet de crainte aux épouses de Jésus-Christ parce qu'il les assiste; et qu'après ne s'y être engagées que par conseil, il faut qu'elles y demeurent avec joie.

Mais il ne faut pas, ma fille, que la sainteté que demande la vie que vous avez résolu de suivre, vous décourage en vous donnant plus de crainte que de joie de l'avoir entreprise. Ainsi au lieu de vous étonner des dispositions si élevées où elle vous oblige d'être, vous devez vous efforcer de les acquérir. Car de même que dans le mariage les principaux soins de la subsistance de la famille regardent le mari, et que la femme n'a qu'à faire de son côté tout ce qu'elle peut pour en conserver le bien, Jésus-Christ, en vous faisant l'honneur de vous prendre pour son épouse, n'a pas voulu vous charger de tous les travaux qui concernent la perfection de l'état de votre âme, parce qu'il sait que vous n'auriez pas la force de les supporter, et que l'honneur de tout ce que vous ferez de bon lui est dû. Ce vous sera une assez grande grâce et que je le prie de vous accorder, de lui donner entièrement votre cœur, de répondre fidèlement à ses inspirations, et de ne point corrompre par tiédeur, ou par orgueil, ou par négligence, ou par des ferveurs indiscrètes l'eau si pure de la grâce dont il arrose votre âme; mais que vous demeuriez en repos par votre confiance, non pas en vous-même, mais en lui qui sait, qui veut et qui peut vous donner tout ce qui vous est nécessaire, pourvu que vous ne vous éloigniez pas volontairement de lui. N'attendez point aussi de vos propres forces de pouvoir accomplir les choses que j'ai dit que vous étiez obligée de faire. Implorez pour cela son assistance, et vous éprouverez qu'il a pour vous tous les sentiments d'un fidèle Epoux et d'un véritable Père.

L'état de la virginité dans lequel vous vivez ne se doit pas embrasser légèrement, soit par une dévotion peu solide, ou par le déplaisir de ne rencontrer pas un parti tel qu'on le désirerait. Comme c'est une résolution très-importante, il n'y faut agir qu'avec conseil; qu'après s'y être fort préparé, et avoir recommandé cette affaire à Dieu durant des années entières, afin de ne pas observer négligemment ce que l'on aurait entrepris inconsidérément. Mais lorsque l'on y est engagé, il faut y demeurer avec grande joie, parce que cet état est un état de pureté et de fécondité tout ensemble, comme la très-sainte Vierge l'a fait voir. Car étant par sa parfaite pureté la Vierge par excellence et la reine des vierges, elle n'a pas laissé d'être mère. Les véritables vierges doivent à son imitation joindre à une entière pureté de corps une pureté d'âme qui les rende fécondes en bonnes œuvres. Leur céleste Epoux ne ressemble pas à ceux de la terre. Il ne conserve pas seulement leur virginité; il en rehausse encore le prix par les grâces

dont il l'accompagne, tant il aime la virginité. Ce qui a fait dire à sainte Agnès en parlant de lui : *Il est le protecteur de ma foi; je n'ai recours qu'à lui; je n'ai qu'à l'aimer pour être chaste; plus je m'approcherai de lui, plus je serai pure, plus je demeurerai vierge; et ces noces toutes célestes ne sont pas stériles, elles produisent continuellement par une heureuse fécondité et sans douleur des enfants qui peuplent la cité de Dieu.* C'est ainsi que cette sainte parlait au milieu des tourments que son amour pour son divin Epoux lui faisait trouver agréables, parce que rien n'aurait tant pu l'affliger que de ne pas participer à ses souffrances.

Oh! de combien de maux, de travaux et de soucis qui se rencontrent dans le mariage sont exemptes celles qui consacrent à Dieu leur virginité! *Ce dernier état ne produit*, comme dit saint Paul, *que la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foi, la douceur, la tempérance* (*Gal.*, V, 22). Et l'Epouse ajoute dans le Cantique : *Et enfin tout ce qui est désirable* (*Cant.*, V).

Que direz-vous après cela, ma chère fille, de la faveur que Jésus-Christ fait à une âme de la prendre non-seulement pour sa servante et pour son esclave, mais pour son Epouse, et d'un échange aussi avantageux qu'est celui d'un enfantement sans douleur, et d'enfants qui ne donnent que de la satisfaction et du plaisir contre des enfants qui ne donnent que mille soins et mille peines? Saint Jérôme n'avait-il donc pas raison de dire à une mère : *Je ne comprends pas comment vous pouvez être fâchée de ce que votre fille refuse d'être la femme d'un gentilhomme pour épouser un roi et vous rendre belle-mère de Jésus-Christ.*

Ce qui vous reste donc à faire, ma fille, est de vous réjouir de l'état dans lequel il a plu à Dieu par sa bonté de vous mettre, de le servir comme vous le devez, et d'espérer que, nonobstant votre faiblesse, il achèvera en vous ce qu'il y a commencé. Ainsi la grâce qu'il vous a faite ne vous donnera point de vanité, et l'appréhension de ne pouvoir satisfaire à d'aussi grandes obligations que celles que vous lui avez ne vous étonnera point; mais vous marcherez entre la crainte et l'espérance jusqu'à ce que le parfait amour dont vous jouirez dans le ciel vous délivrera de cette crainte, et que l'espérance cessera lorsque vous jouirez du bonheur que vous avez espéré sans pouvoir jamais le perdre.

CHAPITRE CVI.

Des quatre conditions qui peuvent rendre une chose belle, et qu'elles manquent toutes à une âme qui est dans le péché.

Je me suis beaucoup éloigné, ma chère fille, de la raison que je voulais vous rendre d'où vient cette beauté d'une âme qui fait concevoir à Jésus-Christ de l'amour pour elle. Mais cela est arrivé parce que j'ai voulu montrer que l'on ne doit pas attribuer la cause de cet amour à une beauté corporelle; et je reviens maintenant à mon sujet.

Sachez donc qu'une chose, pour être entièrement belle, a besoin comme un tableau que quatre conditions s'y rencontrent. La première, qu'il ne manque d'aucune de ses parties, comme l'on ne pourrait dire qu'un corps fût beau s'il manquait d'un œil, ou d'un pied, ou d'une main. La seconde, qu'il y ait de la proportion entre toutes ses parties, et qu'il représente exactement son original. La troisième, un juste mélange des couleurs. Et la quatrième, qu'il soit d'une grandeur raisonnable.

Que si nous considérons bien une âme qui est dans le péché, nous trouverons qu'elle n'a une seule de toutes ces conditions. Car pour ce qui est de la première, elle manque des qualités qu'elle devrait avoir, puisqu'elle n'a ni la foi, ni la charité, ni les autres dons du Saint-Esprit. Quant à la seconde, il n'y a point de proportion entre ses parties,

puisque ses sens n'obéissent pas à sa raison, ni sa raison à Dieu, quoique cette âme ayant été créée à son image, sa beauté, consiste à lui ressembler, ce qu'elle n'a garde de faire, vu qu'autant que Dieu est bon, pur et doux, elle est mauvaise, impure et violente. Quant à la troisième de ces conditions qui est une lumière spirituelle de grâce et de connaissance qui anime la beauté de l'âme comme les couleurs font paraître un corps vivant, elle n'a garde de l'avoir, puisque le péché la rend ténébreuse et plus noire qu'un charbon, selon l'expression de Jérémie. Et pour le regard de la quatrième de ces conditions, qui est une grandeur raisonnable, comment l'aurait-elle puisque le péché n'étant qu'un néant, il ne la rend pas seulement petite, mais moindre que rien; et ainsi toutes ces quatre conditions lui manquant, non-seulement elle ne saurait être belle, mais elle est très-laide et très-difforme.

CHAPITRE CVII

Que la difformité du péché est si grande, que n'ayant pu être réparée ni dans la loi de nature, ni dans la loi écrite, il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu y remédier dans la loi de grâce.

Il est si difficile ou, pour mieux dire, tellement impossible de remédier à cette difformité du péché, que toutes les forces des créatures jointes ensemble ne sauraient rendre la beauté à une âme à qui il l'a fait perdre, selon ces paroles que Dieu a dites : *Quand vous vous laveriez le visage avec du nitre et du savon, vous n'en pourriez effacer les taches* (*Jerem.*, II), c'est-à-dire que ni les menaces des prophètes et la rigueur des châtiments de l'ancienne loi, ni la douceur des promesses que Dieu faisait alors n'étaient pas capables d'effacer les taches du péché, parce, comme dit saint Paul, que *nul ne pouvait être justifié devant Dieu par les œuvres de l'ancienne loi* (*Gal.*, III), et qu'ainsi il ne pouvait concevoir de l'amour pour la beauté d'aucune âme, puisqu'il n'y a que la justification qui la rende belle. Que si les sacrifices ordonnés de Dieu dans l'ancienne loi n'avaient pas le pouvoir d'embellir les âmes en les justifiant, il est évident qu'elles pouvaient encore moins l'être dans la loi de nature, parce qu'elle n'avait pas les remèdes contre le péché qu'eut depuis la loi écrite, et nuls n'ont été justifiés dans l'une et dans l'autre de ces deux lois que par l'effusion du sang de Jésus-Christ, cet Agneau sans tache, que saint Jean dit avoir été répandu dès le commencement du monde (*Apoc.*, XIII), parce qu'encore qu'il ne soit mort sur la croix que dans la suite des siècles, les apôtres donnent à sa naissance le nom de commencement du monde (I *Cor.*, XIX), à cause qu'elle commença dès lors, par un effet rétroactif, d'opérer le pardon et la grâce en faveur de ceux qui l'ont reçue avant son incarnation. C'est ainsi que Dieu, par son adorable conduite, a voulu que, comme Adam a, par son péché, causé la mort à toute sa postérité, Jésus-Christ a, par la sienne, rendu la vie à tous ceux qui veulent être délivrés du malheur où le péché de cet auteur de la race des hommes et les leurs propres les ont plongés, selon ces paroles de saint Paul : *Comme c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification et la vie. Car, comme plusieurs sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul* (*Rom.*, V, 8).

On voit par là que l'obéissance que Jésus-Christ a rendue à son Père jusqu'à la mort, et la mort de la croix, nous rend justes, non-seulement par imitation, mais en nous donnant une véritable justice, de même que le péché d'Adam ne nous avait pas seulement donné l'exemple de pécher, mais nous avait rendus véritablement pécheurs. C'est pourquoi ces paroles de saint Pierre : *Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux*

hommes par lequel nous devions être sauvés (*Act.*, IV, 12), ne se doivent pas seulement entendre depuis que Jésus-Christ est venu au monde, mais depuis le commencement du monde, nuls n'étant rentrés dans la grâce de Dieu que par les mérites de ce divin Rédempteur, et leur foi et leur pénitence. Ainsi, dans l'ancienne loi, la circoncision rendait les enfants justes en leur obtenant le pardon du péché originel, sans néanmoins leur donner la grâce ; elle était reservée aux sacrements de la nouvelle loi. Et cette circoncision n'était qu'une protestation de la foi qu'ils avaient que Dieu leur enverrait le Messie ; tellement que lorsque ces enfants devenant grands perdaient par quelque péché mortel cette justification qu'ils avaient acquise par la circoncision, ils étaient obligés, pour obéir à la loi, d'offrir en sacrifice des animaux dont le sang était répandu dans le temple, non pour les justifier, car il n'avait pas pour cela assez de vertu, mais pour protester, comme je l'ai dit, la foi qu'ils avaient que le Messie viendrait. Et cette foi que Dieu leur inspirait, jointe à leur pénitence intérieure, les rendant participants aux mérites du sang de Jésus-Christ qui devait être un jour répandu, leur faisait obtenir le pardon de leurs péchés.

Mais ce n'était pas seulement dans la loi écrite que la foi jointe à la pénitence intérieure était un remède pour le péché ; elle l'était aussi dans la loi naturelle, quoique ce ne fût pas avec une foi si précise en la venue de Notre-Seigneur. Il y avait aussi des protestations extérieures de cette foi telles qu'il plaisait à Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, de les inspirer.

Or, quoiqu'il y ait diverses nations et diverses cérémonies extérieures dans leurs diverses religions, il n'y a, comme dit saint Paul, qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, qui est Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble.

CHAPITRE CVIII.

Que Jésus-Christ efface par son sang la difformité du péché dans l'âme et lui communique sa beauté. Qu'il a été plus convenable que ce fût lui qui s'incarnât que non pas le Père ni le Saint Esprit ; et combien grande est l'efficace de son Incarnation.

Considérez donc combien horrible est la tache que cause le péché, puisqu'elle n'a pu être effacée par l'effusion de tant de sang répandu par le commandement de Dieu dans son temple, ni par tous les efforts que les hommes ont pu faire. Si le Verbe de Dieu, qui est la suprême beauté, ne fût point venu dans le monde pour rendre la beauté à l'âme, elle serait toujours demeurée dans cette effroyable laideur. Mais cet agneau sans tache a su, a pu et a voulu la faire cesser en lui communiquant sa beauté. Et pour vous faire voir que ce devait plutôt être lui que le Père ou le Saint-Esprit qui répandit son sang pour nous faire cette grâce, considérez que, comme l'on attribue l'éternité au Père et l'amour au Saint-Esprit, on attribue au Fils la beauté, parce qu'il est très-parfait, sans aucun défaut et, comme dit saint Paul, l'image de son Père, qui l'engendre par la voie de l'entendement, si semblable à lui, et lui communique si pleinement son essence, que saint Jean dit que *qui le voit voit son Père* (*Joan.*, XIV, 9). Ainsi il y a une telle égalité et une telle proportion entre eux, que c'est avec raison qu'on lui attribue la beauté, parce que ce divin Fils représente si admirablement son Père.

On donne aussi avec sujet à ce Verbe éternel le nom de lumière, parce qu'il est engendré, comme je l'ai dit, par la voie de l'entendement et en l'entendement, selon ce que dit saint Jean, qu'*il est la lumière véritable* (*Joan.*, I). Rien ne se peut ajouter aussi à sa grandeur, puisque son immensité est infinie, et qu'il fallait, pour recouvrer la beauté

dans laquelle nous avions été créés et que nous avions perdue, que ce Rédempteur qui est parfaitement beau, en se revêtant de notre chair pour prendre la ressemblance de notre laideur, fît rejaillir l'éclat de sa beauté sur nos âmes, et que ni les châtiments ni les faveurs n'ayant pu effacer nos taches, ce qu'il a souffert pour nous et fait tomber sur lui toute l'acrimonie de ce nitre dont Jérémie a parlé, nous ait blanchis avec ce savon dont ce prophète parle aussi. Ainsi, comme Dieu avait dit par lui aux pécheurs : Quoique vous vous laviez avec du nitre et du savon, vous ne serez pas purs devant mes yeux, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'ait point voulu employer un autre remède pour effacer nos taches, puisqu'il dit ailleurs : *Quand vos péchés seraient de la couleur de l'écarlate, je les rendrais blancs comme de la neige; et quand ils seraient rouges comme le sang dont on se sert pour teindre en cramoisi, je les rendrais blancs comme la laine la plus blanche* (*Jerem.*, II). David témoignait être bien persuadé de cette vérité lorsqu'il disait : *Purifiez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et alors je serai pur; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige* (*Psal.* L, 8). L'hysope est une petite herbe ; on attachait cette herbe qui est un peu chaude et propre pour les poumons, à une baguette de cèdre qu'on liait à un bâton qu'on liait aussi avec une petite corde d'écarlate deux fois teinte; on trempait ensuite tout cela dans du sang et dans de l'eau, et quelquefois seulement dans de l'eau et de la cendre, et puis on en arrosait les lépreux et ceux qui avaient touché quelque corps mort ; après quoi ils passaient pour être purifiés. David, ce saint roi, n'ignorait pas que ni l'hysope, ni le cèdre, ni le sang des animaux, ni l'eau, ni la cendre ne pouvaient pas rendre la pureté à une âme, encore qu'elles en fussent la figure. C'est pourquoi il ne demande pas à Dieu de prendre lui-même cette hysope pour nous en arroser; mais il entend parler seulement de l'humanité de Jésus-Christ qu'il compare à cette herbe, parce qu'elle a comme tiré sa naissance de la terre en la tirant de la très-sainte Vierge sans que nul homme y ait eu part, de même que la terre sans être cultivée produit des fleurs ; ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Je suis la fleur du champ* (*Cant.*, II). Et ce que cette herbe est si petite marque la bassesse dans laquelle Jésus-Christ a vécu en ce monde, qui l'a porté jusqu'à dire : *Je suis un ver de terre et non pas un homme : je suis l'opprobre des hommes et le mépris des peuples* (*Ps.* XXI, 6). Cette prodigieuse humilité est le remède contre l'orgueil; et il faudrait avoir perdu le sens pour n'en guérir pas, puisqu'il est sans apparence qu'un ver de terre ose s'élever en voyant le Roi des rois s'être abaissé de la sorte. Il ne faut pas aussi oublier à remarquer que, comme l'hysope est chaude par sa nature, le feu de l'amour dont Jésus-Christ brûle pour nous l'a fait s'abaisser pour nous faire connaître que si le Très-Haut s'est abaissé, l'homme ne doit pas s'élever, et que si un Dieu s'est humilié, il est bien juste que l'homme s'humilie aussi. Quant à sa chair qui devrait nous purifier, ne peut-on pas dire qu'elle a été attachée à du bois de cèdre, lorsqu'elle a été attachée à la croix et liée avec une corde de laine deux fois teinte, parce que les clous avec lesquels il y a été attaché par les mains et par les pieds n'auraient pas été capables de l'y retenir si son amour ne l'y avait retenu par son désir de donner sa vie pour nous racheter de la mort? Et comme cette corde dont je viens de parler a été deux fois teinte, il a eu besoin aussi d'un double amour, l'un pour satisfaire à la réparation due à l'honneur de son Père à cause de nos offenses, et l'autre au besoin que nous avions qu'il souffrît pour nous, puisque sans cela nous étions perdus.

CHAPITRE CIX.

Que l'humanité sainte de Jésus-Christ a été figurée par les vêtements du grand-prêtre. Que le voile du temple que Dieu commanda à Moyse de faire en était une figure, et ce que c'était que David demandait à Dieu lorsqu'il lui demandait d'être arrosé avec de l'hysope.

Le vêtement du grand-prêtre de l'ancienne loi était d'écarlate deux fois teinte, pour montrer que la sacrée humanité de Jésus-Christ, qui a été son vêtement dans le monde, devait être teinte en son sang par un double amour envers Dieu et le prochain ; et sa chair attachée à la croix a été figurée par le voile d'écarlate de couleur d'hyacinthe et de pourpre deux fois teinte que Dieu commanda à Moïse de faire pour le temple, et de l'enrichir de broderie de diverses couleurs, parce que cette sainte humanité a été comme teinte en cramoisi par son sang, et que le feu de son amour a du rapport avec la couleur si vive de l'écarlate, comme sa pureté et son innocence en ont avec la blancheur ; et que cette broderie, qui rend un ouvrage si durable, en a aussi à la constance avec laquelle Jésus-Christ a souffert tant de travaux, ce que la couleur d'hyacinthe, qui est la couleur du ciel, représente bien, parce que cette sainte humanité est une œuvre surnaturelle opérée par le Saint-Esprit, et à qui l'on peut par conséquent donner le nom de céleste par tant de perfections et de vertus dont la sagesse infinie de Dieu l'a enrichie. Quant à ce que Dieu commanda que ce voile fût soutenu par quatre colonnes, cela représentait les quatre bras de la croix de Jésus-Christ et l'Evangile prêché dans toutes les quatre parties du monde.

Comme nul prophète n'a été plus éclairé que David en la connaissance du mystère de l'incarnation de Jésus-Christ, lorsqu'ensuite de cet adultère qui lui avait fait ravir la brebis et tuer le pasteur, les menaces que lui fit le prophète Nathan de la part de Dieu lui firent connaître la grandeur de son péché, ce ne fut pas avec de l'hysope matérielle ni avec des sacrifices d'animaux qu'il implora la clémence de cette suprême majesté, puisqu'il dit ailleurs que ce n'étaient pas ces sortes de victimes qui lui étaient agréables ; mais il le pria de le vouloir purifier par le sang de Jésus-Christ attaché à la croix par des nœuds d'amour, s'assurant que quelque horribles que fussent ces taches qui avaient souillé et défiguré son âme, il la rendrait plus blanche que la neige. C'est ainsi que ce divin Rédempteur, que ce saint Roi dit être le plus beau de tous les hommes, en se revêtant d'un corps mortel et de la ressemblance du péché qui avait rendu nos âmes difformes, a changé leur laideur en beauté avec la même facilité qu'un très-grand feu consume un peu de paille.

CHAPITRE CX.

Que Jésus-Christ, pour embellir nos âmes, a caché en sa personne les quatre conditions qu'a la beauté.

Si nous considérons bien, ma chère fille, ces quatre conditions que je vous ai dit être nécessaires pour rendre une beauté parfaite, nous trouverons qu'elles se rencontrent excellemment dans Jésus-Christ en tant que Verbe. La première est qu'il ne lui manque rien. Or, autant que cette condition se trouve en Jésus-Christ en tant que Verbe, elle lui a manqué en tant que homme, comme il a paru par l'extrême pauvreté dans laquelle il est né, a passé sa vie et est mort, n'ayant pas seulement un lieu où il pût reposer sa tête, et n'y ayant point d'autres incommodités et de douleurs qu'il n'ait souffertes. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Vous savez, mes frères, quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de*

vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté (II *Cor.*, VIII, 9). Ce qui montre que Notre-Seigneur a tellement caché cette première condition de la beauté, qu'il était aussi pauvre sur la terre qu'il était riche dans le ciel.

Quant à la seconde condition de la parfaite beauté, qui est qu'il y ait de la proportion entre toutes ses parties, et, si c'est un tableau, qu'il représente exactement son original, ne voyez-vous pas que Jésus-Christ en tant que Verbe de Dieu, étant une très-parfaite image de la parfaite beauté de son Père égale et proportionnée à lui, il a caché cette seconde condition de la beauté comme il a caché la première. Car si nous considérons d'un côté quelle est la puissance, la gloire, la beauté et les autres perfections infinies de son Père, qui le font adorer des anges, et que nous le regardions d'un autre côté bafoué, couvert de crachats, flagellé, couronné d'épines, revêtu de pourpre par moquerie, avec un roseau à la main, au lieu de sceptre, tout couvert de son sang, et tellement défiguré, qu'il n'avait plus aucune ressemblance d'homme, quel rapport trouverons-nous entre cette image et son original ? Et quand Pilate le présenta en cet état à tout le peuple, en leur disant : *Voici l'homme* ! pour les toucher de compassion, peut-on sans horreur voir que leur rage s'allumant encore davantage par un tel spectacle contre celui qui se sacrifiait pour leur salut, et à qui leur perte était plus sensible que ses douleurs quoiqu'elles fussent inconcevables, ils redoublèrent leurs cris pour le faire condamner à la mort ?

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ! quelle attention ne devez-vous point faire à ces paroles : *Voici l'homme* ! si vous ne voulez renoncer au salut que Jésus-Christ vous a acquis, en ne daignant pas considérer quelles ont ont été ses douleurs, et en avoir la connaissance que vous devez ? Lorsqu'on veut exposer une chose à la vue de tout le monde afin de la faire admirer, on l'embellit de tous les ornements qui en peuvent rehausser l'éclat : lorsque l'on veut par quelque autre chose donner de la crainte, on n'oublie rien de tout ce qui peut la rendre terrible, et lorsque l'on veut par quelque autre, exciter de la douleur, on la représente de la manière la plus triste que l'on se peut imaginer. Ainsi, quand Pilate montra Jésus-Christ aux Juifs dans un état si pitoyable, non pour le leur faire aimer, ni pour le leur faire craindre, ni même parce qu'il crut pouvoir faire cesser une haine aussi furieuse que celle qu'ils avaient conçue contre lui, ce fut pour tâcher d'amollir la dureté de leur cœur par la vue de tant de tourments. Isaïe l'avait prédit plusieurs siècles auparavant, par ces paroles : *Il n'a ni grâce ni beauté : nous l'avons vu si défiguré, qu'il était méconnaissable. Il était l'opprobre et le mépris des hommes ; c'était un homme de douleurs : il n'y a point de misères qu'il n'eût éprouvées. Il était dans un état si déplorable, que nous avons couvert nos visages pour ne le pas voir, et nous n'en avons point fait d'état. Mais c'est lui vraiment qui s'est chargé de nos maux et de nos infirmités. Nous l'avons pris pour un pauvre lépreux, pour un homme frappé de la main de Dieu et humilié* (*Isa.*, LIII). Que si vous considérez attentivement, ma fille, chacune des paroles de ce prophète, vous trouverez que la beauté de Jésus-Christ ne pouvait être plus cachée qu'elle l'a été dans ce triste jour qu'il a bien voulu paraître si difforme pour rendre la beauté à nos âmes ; car au lieu que l'Epouse dit dans le Cantique, que rien n'est si beau que ce divin Epoux, vous voyez qu'Isaïe dit au contraire, qu'il n'a ni grâce ni beauté ; qu'au lieu que les anges arrêtent incessamment leurs regards sur lui dans le ciel, et qu'ils l'adorèrent aussitôt qu'il fut né dans le monde (*Hebr.*, IX), Isaïe dit qu'il est méprisé par les plus méprisables des hommes : qu'au lieu que David dit que c'est le plus grand de tous les ouvrages de Dieu (*Psal.* LXXXVIII), Isaïe dit qu'il est l'opprobre

des hommes, dont il ne faut point de meilleure preuve que ce qu'on préféra à lui, en lui préférant Barabbas, un homicide, un séditieux et un voleur, quoiqu'il fût venu au contraire, pour nous rendre la vie, nous donner la paix, et payer, comme dit David, ce qu'il ne devait point : qu'au lieu qu'il aurait dû être incapable de souffrir de la douleur, puisque la douleur n'est entrée dans le monde que par le péché, Isaïe le nomme l'homme de douleurs parce qu'il n'y en a jamais eu d'approchantes des siennes ; et enfin, qu'au lieu qu'il est nommé par saint Jean la lumière du monde, à cause que son admirable doctrine et ses œuvres miraculeuses ont dissipé les ténèbres répandues sur la terre, Isaïe dit que cette lumière était si cachée, qu'il était méconnaissable ; et qu'il y a sujet de croire que si sa très-sainte Mère ne l'eût regardé qu'avec des yeux du corps, elle aurait eu de la peine à le reconnaître. Que si ceux qui le voyaient tant souffrir avaient reconnu que ce n'était pas qu'il l'eût mérité, mais pour l'amour d'eux, ce lui aurait été quelque soulagement dans ses douleurs. Mais que dit Isaïe ? Il dit qu'ils le regardaient comme un lépreux, comme un homme frappé de la main de Dieu pour le châtiment de ses péchés, et qui méritait ainsi d'en être puni par le supplice de la croix. Peut-on donc se rien imaginer de plus déplorable et de plus outrageux tout ensemble ?

CHAPITRE CXI.

Des biens admirables que Dieu a tirés du plus grand de tous les crimes qui se pouvait commettre dans le monde, qui était de faire mourir Jésus-Christ, et des admirables effets qu'a produits cette parole de Pilate : Voici l'homme.

Pouvons-nous trop admirer et louer Dieu de ce qu'il lui a plu par sa sagesse infinie se servir, pour racheter le monde, d'un aussi étrange moyen qu'a été celui de tirer le plus grand de tous les biens du plus horrible de tous les crimes ? Car quel autre pouvait égaler celui d'outrager, de défigurer et de crucifier le Fils de Dieu ? et quel avantage pouvait être plus grand pour le monde que sa sa sacrée passion ?

Après que Jésus-Christ eut été mis en l'état qui l'a fait nommer, avec tant de raison, par Isaïe, l'homme de douleurs, puisque nulles paroles ne sont capables d'exprimer quel a été l'excès des siennes, Pilate dit aux Juifs : *Voici l'Homme.* Il croyait en parlant ainsi ne l'exposer qu'aux yeux de ce peuple, et ne savait pas que sans y penser il l'exposait aux yeux de tout l'univers, selon que Dieu l'avait prédit tant de siècles auparavant, par ces paroles d'un prophète : *Tout homme verra le salut de Dieu* (*Isa.*, LII). Car cet adorable Sauveur est notre salut : et c'est de lui que le Père éternel a dit : *Je ne me soucie pas que vous réveilliez les tribus de Jacob, de leur assoupissement pour les porter à me servir, ni que vous purifiiez la lie d'Israël ; mais je vous rendrai la lumière des nations, afin que vous soyez mon salut jusqu'aux extrémités de la terre* (*Isa.*, XLIX). Car, suivant cette prédiction, Jésus-Christ a annoncé l'Évangile aux brebis de la maison d'Israël qui étaient perdues, et ses apôtres après lui l'ont prêché premièrement aux Juifs dont ils n'ont converti qu'une partie, le reste étant cette lie dont parlait le prophète, et l'ont ensuite prêché à diverses nations. Et la foi a continué de telle sorte à se répandre dans tout le monde, que l'on peut dire qu'elle est connue jusque dans les pays les plus éloignés, et qu'ainsi Jésus-Christ est non seulement la lumière des Juifs qu'il a convertis ; mais aussi celle des gentils qui, par leur éloignement de Dieu, se trouvaient ensevelis dans l'idolâtrie. En quoi l'on a vu accomplir ces paroles que dit le saint vieillard Siméon avant que de rendre l'esprit : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur*

que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël (*Luc.*, II, 29).

Or, encore que Pilate ait hors de son tribunal et sur le mont Calvaire exposé Jésus-Christ à la vue d'un si grand nombre de peuple de toute sorte de conditions, tant de la Judée que de diverses provinces qui s'étaient rendues en Jérusalem pour célébrer la fête de Pâque, on peut dire néanmoins qu'il ne fut pas alors exposé à la vue de tous les peuples, selon cette prédiction de saint Siméon ; mais elle a été accomplie quand l'Evangile a été prêché dans tout le monde par les apôtres et leurs successeurs, selon ces paroles de David : *Le bruit de leurs voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde* (*Ps.* XVIII, 4). Ainsi ce divin Redempteur est la lumière des nations qui ajoutent foi à sa parole ; et il est non-seulement la lumière, mais aussi la gloire des Juifs qui veulent croire en lui, selon ce que saint Paul a dit : *L'adoption des enfants de Dieu, sa gloire, son alliance, sa loi, son culte et ses promesses appartiennent aux Israélites de qui les patriarches sont les pères, et desquels est sorti selon la chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu élevé au-dessus de tout et béni dans tous les siècles* (*Rom.*, IX, 4).

Considérons maintenant de quelle sorte Dieu a fait que ces paroles de Pilate : *Voici l'homme*, ont eu un effet tout contraire à celui qu'il prétendait, qui était de délivrer Jésus-Christ, les Juifs s'étant encore plus opiniâtrés à le faire crucifier, ce qui lui donna sujet de croire que l'on n'entendrait jamais plus parler de lui. Mais le Père éternel, voyant qu'il n'était pas juste qu'un tel spectacle que celui de l'état où était alors son Fils unique, qui est la parfaite image de sa beauté, ne fût connu que par des yeux si indignes de le regarder et des cœurs si endurcis, il ne voulut pas que ces paroles : *Voici l'homme*, fussent seulement proférées par ce timide juge qui, croyant Jésus-Christ innocent, n'avait pas le courage de l'absoudre parce qu'il n'était qu'un infidèle et qu'un pécheur, il a choisi des personnes saintes pour publier si hautement et si généreusement sa gloire dans tout le monde, qu'ils n'ont point craint de s'exposer à la mort pour le faire connaître. C'est de ces généreux héros de la foi chrétienne qu'Isaïe a dit, par un esprit de prophétie : *Que beaux sont les pieds de ceux qui nous apportent de dessus les montagnes les bonnes nouvelles de la paix, qui nous annoncent toute sorte de bonheur, qui nous promettent le salut et qui nous disent : Sion, votre Dieu régnera* (*Isa.*, LII, 7 ; car le Dieu de Sion, c'est Jesus-Christ, dont David dit : *J'ai été choisi de Dieu pour régner sur la sainte montagne de Sion et publier ses ordonnances* (*Psalm.* II, 6. Il est ce roi qui a publié les ordonnances de son Père, qui sont le saint Evangile ; et il commença de régner en Sion le dimanche des Rameaux, lorsqu'il fut reconnu pour roi d'Israël dans le temple bâti sur la montagne de Sion : et ç'a été pour montrer que ce royaume doit être spirituel que David a dit qu'il a été établi roi sur la montagne de Sion, où est le temple dans lequel Dieu a été honoré. Ce royaume s'accrut lorsque Dieu fit descendre sur cette sainte montagne le Saint-Esprit sur les apôtres, et que sa grandeur fut connue dans tout Jérusalem sans que les prêtres et les pharisiens pussent l'empêcher. Ce même royaume continua de s'accroître, lorsqu'une seule prédication de saint Pierre convertit trois mille personnes, une autre cinq mille, et que celle des autres apôtres en convertit aussi un si grand nombre. Cela a toujours été de même en augmentant, et continuera jusqu'à la fin du monde, que Dieu régnera sur les bons par sa miséricorde et sur les méchants par sa justice, en récompensant les uns et en punissant les autres.

Voilà ce qu'opère la voix des prédicateurs de Jésus-Christ et ce que

signifient ces paroles : *Votre Dieu régnera.* Mais, parce que Jésus-Christ n'a garde de régner dans le cœur des méchants, puisque c'est le péché qui y règne, il ne leur appartient pas de prêcher le royaume de ce Roi de gloire qu'ils ne veulent pas qu'il règne en eux. C'est ce qui a fait dire à Isaïe, que les pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux, ces pieds signifiant nos désirs, qui doivent être beaux, c'est-à-dire purs. Et Jésus-Christ veut que les pieds, c'est-à-dire les désirs de ses prédicateurs soient découverts, afin que leur beauté soit connue de tout le monde. Mais ne croyez pas, ma fille, que ces prédicateurs puissent rendre eux-mêmes leurs pieds si nets et si purs ; il n'y a que la grâce de celui qui lava avec une eau matérielle les pieds de ses apôtres, qui le puisse faire en lavant nos âmes par son sang : il ne fallait donc pas que la grandeur d'un roi tel que Jésus-Christ, qui est l'innocence et la pureté même, fût publiée par une bouche impure telle qu'était celle de Pilate, ni qu'un spectacle plein de tant de merveilles que celles que l'on pouvait remarquer en ce Rédempteur du monde, lorsqu'il fut exposé à la vue de ce peuple, fût rendu célèbre par ceux qui étaient si indignes de le voir.

Ainsi, quoique Pilate crût que la mémoire de Jésus-Christ serait bientôt entièrement éteinte, et quoique personne n'eût alors compassion de ses douleurs, Dieu a permis qu'au lieu des outrages qu'on lui fit, il y a tant de nations qui ne le révèrent pas seulement, mais qui l'adorent ; qu'au lieu qu'on lui crachait au visage, on ne peut se lasser de regarder son bienheureux visage, tout défiguré qu'il est en la croix ; qu'au lieu qu'on croyait qu'il souffrait justement, on confesse qu'il n'a souffert que pour nos péchés ; et qu'au lieu que ces méchants, bien loin d'avoir compassion de lui, demandèrent sa mort avec tant d'ardeur, il y en a maintenant plusieurs qui s'estimeraient heureux de mourir pour lui, et lui diraient de tout leur cœur : nous nous estimerions heureux de souffrir pour vous les douleurs que vous avez souffertes pour nous. Tellement, qu'encore que l'état où Pilate avait mis Jésus-Christ n'ait pu émouvoir les Juifs de compassion, il n'a pas été inutile, puisque tant de personnes en ont depuis été si touchées, qu'ils ont été, dans leur cœur, comme saint Paul, crucifiés avec lui.

CHAPITRE CXII.

Que pour recouvrer la beauté de nos âmes nous devons regarder Jésus-Christ défiguré par tant de douleurs lorsque Pilate dit : Voici l'homme, en la manière que l'ont regardé depuis un si grand nombre de ceux à qui les Apôtres ont prêché l'Évangile. Et que c'est par sa grâce, et non pas par nos mérites, que nous pouvons recouvrer cette beauté.

Des raisons si fortes et des exemples si puissants doivent vous porter, ma chère fille, à renoncer à toute tiédeur pour graver si fortement dans votre cœur l'amour de ce divin Sauveur qui a souffert pour vous en la croix de si cruelles douleurs, que vous ne soyez pas du nombre de ceux qui ont été sourds à la voix de son Évangile, mais de ceux qui ont été sauvés parce qu'ils l'ont écoutée et en ont été persuadés, selon ces paroles d'Isaïe : *Nous désirons de voir le visage et d'entendre la voix du Christ comme plusieurs rois et plusieurs prophètes l'ont désiré* (*Isa.*, LII). Considérez ce Dieu-Homme si indignement traité pour l'amour de vous ; écoutez les paroles de ce divin Maître que son Père vous a donné pour vous instruire ; remarquez ses actions afin de les imiter ; regardez attentivement ce qu'il souffre afin d'en avoir compassion ; regardez-le pour pleurer vos péchés, qui l'ont réduit en cet état ; regardez-le pour l'aimer, puisque c'est pour l'amour de vous qu'il souffre ; et enfin regardez-le pour recouvrer la beauté de votre âme par ce qu'a mérité la patience qui lui a fait souffrir tant d'outrages et tant de tourments, qui l'ont tout défiguré, selon ce qu'a dit Isaïe en parlant de lui :

J'ai présenté mes joues à ceux qui les ont voulu meurtrir de coups, et tout mon corps à ceux qui l'ont voulu couvrir de plaies (*Isa.*, L).

Quels moyens ces souffrances ne vous fourniront-elles point pour embellir votre âme si vous voulez vous en servir comme du seul remède qui peut vous garantir de la mort, que l'on ne saurait éviter si l'on ne regarde cet Homme-Dieu ! car, de même que Moïse éleva dans le désert un serpent d'airain qui guérissait ceux qui avaient été mordus par des serpents lorsqu'ils le regardaient, et qui, à moins que de le regarder, ne pouvaient éviter la mort, ainsi, si l'on ne regarde avec foi et avec amour Jésus-Christ élevé sur la croix, on ne saurait se garantir d'une mort éternelle; c'est pourquoi, comme j'ai dit que nous devons prier Dieu de nous regarder en la face de son Christ, ce Père éternel nous commande de regarder ce même Christ, si nous voulons que lui-même nous regarde pour nous pardonner à cause de lui. C'est dans cette divine face de notre Médiateur que se joignent les regards de son Père et les nôtres, et c'est là que se terminent, comme autant de rayons, notre foi, notre amour et l'espérance d'obtenir, outre le pardon de nos péchés, d'autres grâces de Dieu.

Jésus est nommé le Christ du Père, parce que son Père l'a engendré et lui a donné toutes ses perfections; et il est nommé notre Christ, parce qu'il s'est offert pour nous à la mort et nous a donné tous ses mérites. Regardez donc, ma fille, la face de votre Christ par votre foi en lui, par votre confiance en lui, par votre amour pour lui et par votre charité pour tout le monde à cause de lui; regardez la face de votre Christ en pensant à lui et en comparant votre vie à la sienne, afin qu'y voyant, comme dans un miroir, toutes vos imperfections et tous vos péchés, et connaissant par là combien vous vous êtes éloignée de l'imiter et avez rendu votre âme difforme, vous recueilliez quelqu'une des larmes qui coulent de ses yeux et quelque goutte du sang qui sort de ses plaies, pour laver, avec un cœur percé de douleur, les taches qui la défigurent. Car, de même que les Juifs, voyant Jésus-Christ dans un état qui leur donnait de l'horreur, détournaient leur vue de lui, il détourne sa vue d'une âme que le péché rend hideuse et comme toute couverte de lèpre. Mais, après qu'il l'a embellie par la grâce que ses souffrances lui ont acquise, il arrête avec plaisir ses yeux sur elle, et lui dit ces paroles, que nous lisons dans le Cantique : *Que vous êtes belle, ma chère épouse, que vous êtes belle ; vos yeux n'ont pas moins d'éclat et de douceur que ceux d'une tourterelle : et quelle n'est point la beauté intérieure de votre âme* (*Cant.*, IV) ! Vous voyez qu'il répète ces mots : *Que vous êtes belle*, parce qu'il faut que cette chaste épouse, pour être aimée de lui, soit belle dans le corps et dans l'âme : dans l'âme, par ses bons désirs ; et dans le corps, par ses bonnes œuvres. Mais, à cause que l'intérieur doit exceller par-dessus l'extérieur, c'est ce qui lui a fait ajouter ces mots : *Et quelle n'est point la beauté intérieure de votre âme!*

Or, parce que cette beauté intérieure de l'âme consiste, comme dit saint Augustin, à aimer Dieu, il avait dit auparavant : *Vos yeux n'ont pas moins d'éclat et de douceur que ceux d'une tourterelle*, ce qui montre quelle doit être l'affection chaste, sincère et pleine d'amour d'une âme qui ne pense qu'à se rendre agréable à Dieu sans aucun mélange d'amour-propre. Regardez donc Jésus-Christ, ma chère fille, afin qu'il vous regarde; et comme vous savez qu'il n'a rien fait qui ait pu mériter qu'on l'ait défiguré de la sorte par tant de tourments, croyez aussi que vous n'avez rien fait qui vous ait fait mériter la beauté dont il vous a favorisée par sa grâce; croyez que comme cette difformité dans laquelle on l'a vu ne lui était point due, cette beauté dont il pare votre âme ne vous était point due aussi. C'est ce qui lui a fait dire par la bouche d'Ezéchiel, en parlant à l'âme de ceux qui s'imaginent tenir d'eux-mêmes

cette beauté : *Vous étiez belle parce que je vous avais rendue belle; mais, en vous confiant en votre beauté, vous avez commis une fornication dans vous-même, et cette fornication s'est étendue à tout* (*Ezech.*, XVI). Ce qui a fait parler Dieu de la sorte, c'est que lorsqu'une âme s'attribue la beauté, qu'elle ne tient que de sa grâce comme si elle lui était due par justice, c'est commettre une fornication en elle-même, en ne voulant pas reconnaître qu'elle est obligée de cette faveur à Jésus-Christ, son véritable époux. Et il ne faut pas s'étonner si, se glorifiant ainsi de ce qui ne lui appartient pas, Dieu la prive de la beauté qu'il lui avait donnée. Or, comme cette vaine complaisance en soi-même et cet orgueil produisent toute sorte de maux, c'est ce qui faisait dire à Dieu : *Et cette fornication s'est étendue à tout*, parce que celui qui est superbe, ne s'appuyant que sur lui-même, est comme un roseau agité des vents, et ainsi sujet à tomber dans toutes sortes de péchés par une juste punition de ne s'être pas humilié pour demeurer inébranlable en ne s'appuyant que sur Dieu. Considérez donc cet Homme-Dieu tant en lui-même qu'en vous : en lui, pour connaître qui vous êtes; en vous, pour connaître quel il est. Ainsi vous verrez que tous les outrages et les tourments qu'il a soufferts vous appartiennent, parce que vous les avez mérités, et que tout ce qu'il y a de bon en vous lui appartient, parce que vous l'avez reçu de lui sans l'avoir mérité.

CHAPITRE CXIII.

Il continue à montrer de quelle manière nous devons regarder Jésus-Christ. Qu'il n'y a rien en lui que de beau, et que ce que les tourments qu'il a soufferts y ont fait paraître de difforme aux yeux de la chair est une grande beauté.

Pour profiter, ma chère fille, de ce que je vous ai dit, considérez très-attentivement Jésus-Christ avec les yeux de l'âme. Ils vous le feront beaucoup mieux connaître que ceux du corps; et autant qu'il paraît défiguré à ces derniers, ceux de la foi vous le feront trouver beau. Car au lieu qu'Isaïe dit : *Que son visage était comme caché;* il n'y a rien qui le puisse cacher aux yeux de la foi. Ses regards aussi perçants que ceux des lynx, pénètrent ce voile de son humanité qui couvrait sa divinité. Ils voient quelle est sa force cachée sous une faiblesse humaine, et son incomparable beauté sous une difformité apparente. Tellement que lorsque Isaïe a dit : *Il n'y avait en lui ni grâce, ni beauté*, il entendait parler de ceux qui ne le regardent qu'avec les yeux du corps. Mais si vous le considérez avec ceux de la foi, et passez plus avant que ces apparences extérieures, vous trouverez qu'encore qu'il ait la ressemblance d'un pécheur, il n'est pas seulement juste, mais il justifie les pécheurs; qu'encore qu'on le fasse mourir comme un criminel, il est cet Agneau sans tache qui est l'innocence même; et qu'encore qu'il paraisse si difforme, il n'est pas seulement beau, mais capable d'embellir les autres. Ajoutez à cela que plus un époux a souffert pour son épouse, et revient tout couvert de sueur et de sang des combats où il s'est exposé pour l'amour d'elle, plus elle doit redoubler son estime, son respect et son amour pour lui. Ainsi plus vous considérerez la cause des tourments qui ont défiguré la beauté de Jésus-Christ, plus vous le trouverez beau. Car étant infiniment riche, qui l'a fait embrasser une si extrême pauvreté, sinon pour nous enrichir de ses grâces? Etant parfaitement beau, comme étant l'image de son Père, qui l'a fait paraître lui être en cela si dissemblable, sinon pour obéir au dessein qu'avait son Père de nous rendre, par cette difformité apparente, la beauté que nous avions perdue? Etant la lumière du monde, qui l'a porté à vouloir bien que la lumière de ses yeux fût éteinte et tout son corps enseveli dans les ténèbres de la mort, sinon pour dissiper les

ténèbres de nos péchés et nous faire voir la clarté d'un jour éternel par la lumière de sa grâce? Et enfin sa grandeur étant infinie, qui l'a fait s'abaisser jusqu'à vouloir être homme et le plus méprisé de tous les hommes, sinon pour se rendre semblable à nous, comme le prophète Elisée en fut une figure, lorsque, pour ressusciter l'enfant de cette mère affligée, il se raccourcit en s'étendant sur le corps mort de son fils (IV *Reg.*, IV).

Puisque, comme dit saint Augustin, *en aimant Dieu nous devenons beaux*, il est évident que plus nous l'aimons, et plus notre beauté est grande. Or, en quoi Jésus-Christ pouvait-il davantage témoigner la grandeur de son amour pour son Père, qu'en souffrant ce qu'il a souffert pour lui rendre l'honneur qui lui est dû, selon ces paroles sorties de sa bouche : *Levons-nous et nous en allons, afin que le monde connaisse que j'aime mon Père* (*Joan.*, XIV, 31)? Et où allait-il, lorsqu'il parlait de la sorte, sinon à la croix? Ainsi puisque plus une action est bonne et plus elle est belle, parce que sa bonté augmente sa beauté, comme sa malice augmente sa laideur, il est certain que plus Jésus-Christ a souffert, a été méprisé et défiguré, et plus sa beauté a été grande au jugement de ceux qui savent qu'il ne l'avait point mérité, et que ce n'a été que pour la gloire de son Père et pour nous procurer notre salut qu'il s'est exposé à tant de souffrances.

C'est là, ma fille, la manière dont vous devez toujours regarder cet Homme-Dieu pour vous rendre capable de comprendre quelle est sa parfaite beauté; et Pilate connaît maintenant dans l'enfer que Dieu donne des yeux aux chrétiens qui leur font voir ce Rédempteur du monde aussi beau qu'il l'avait rendu difforme. Ecoutez de quelle sorte saint Augustin parle sur ce sujet : *Aimons*, dit-il, *Jésus-Christ sans aimer ce qui le rend difforme, quoiqu'il n'ait pas laissé de nous aimer lorsque nous étions véritablement difformes. Mais comment y aurait-il réellement quelque chose de difforme en lui, puisque si nous considérons que ce n'a été que par un effet de sa miséricorde qu'il s'est revêtu de cette chair mortelle qu'Isaïe a dit n'avoir ni grâce ni beauté, nous trouverons qu'elle en a, et qu'ainsi ce prophète, en parlant de la sorte, n'a parlé qu'en la personne des Juifs? Et pourquoi ne voyaient-ils point en lui de beauté? C'est parce qu'ils ne le regardaient qu'avec des yeux corporels. Car ceux qui regardent avec les yeux de la foi ce Verbe fait homme le trouvent si beau, que saint Paul a dit, en parlant de lui, sur ce sujet : Je ne me glorifie qu'en la croix de Jésus-Christ, mon Sauveur* (*Gal.*, VI). *Vous étiez donc bien éloigné, ô grand apôtre! d'avoir honte des opprobres dont on a couvert Jésus-Christ, puisque vous osez même vous en glorifier. Mais pourquoi est-ce donc qu'Isaïe a dit qu'il n'avait ni grâce, ni beauté? C'est parce qu'étant en la croix, il était un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils* (I *Cor.*, I, 23). *Et pourquoi est-ce qu'au contraire, nous lisons que Jésus-Christ en cet état avait de la beauté* (I *Cor.*, I, 24)? *C'est parce que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et que ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes. Cela étant, comment est-ce que Jésus-Christ ne nous semblerait pas beau? Il est beau puisqu'il est Dieu, il est beau puisqu'il est la parole éternelle de son Père, il est beau dans les flancs de sa mère, puisqu'en se revêtant de notre humanité il n'a pas perdu sa divinité; il est beau dans sa naissance, puisque les anges chantent ses louanges; il est beau entre les bras de la sainte Vierge et dans une étable, lorsqu'il ne parle point encore, puisque les rois viennent l'y adorer; il est beau par l'éclat de ses miracles; il est beau au milieu même de ses tourments; il est beau dans le mépris qu'il fait de la mort pour nous donner la vie; il est beau lorsqu'il rend l'esprit; il est beau dans le sépulcre; il est beau dans sa résurrection; il est beau dans le ciel où il règne en sa gloire; et enfin*

il est beau partout, et non-seulement beau, mais la parfaite et souveraine beauté, parce qu'il est la parfaite et souveraine justice.

Voilà, ma fille, de quelle sorte parle saint Augustin, et si vous regardez comme lui Jésus-Christ avec les yeux de la foi, et comme les apôtres le regardèrent sur le Thabor, au lieu de vous sembler difforme, ainsi qu'à ces hommes charnels qui le méprisèrent dans sa passion, il vous paraîtra plus resplendissant de lumière que le soleil, et ses vêtements plus blancs que la neige (*Luc.*, IX). Or, nous sommes ces vêtements, parce qu'il considère notre foi en lui, notre amour pour lui, et le plaisir que nous prenons à publier ses louanges comme des ornements que nous tâchons d'ajouter à sa gloire; et il embellit tellement nos âmes par la grâce et la justice dont il les pare, qu'elles sont plus brillantes de lumière que le soleil, et plus blanches que la neige, lorsque par la rédemption qu'il leur a acquise, elles reconnaissent leur difformité, et que pour être purifiées de toutes leurs taches, elles ont recours à cette piscine du sang qu'il a répandu pour notre salut. C'est de cette sainte piscine qu'elles sortent si blanches, si justes et si riches des grâces et des dons qu'elles reçoivent de leur divin Epoux, qu'elles sont capables de donner de l'amour à Dieu, et qu'ainsi nous pouvons chanter avec autant de vérité que de joie ces paroles du Cantique : *Et le roi concevra de l'amour pour votre beauté.*

MÉDITATIONS

SUR LES VERTUS DE SAINTE THERESE,

POUR LA NEUVAINE QUI PRÉCEDE SA FÊTE,

PAR SON EMINENCE LE CARDINAL LAMBRUSCHINI,

TRADUITES DE L'ITALIEN.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION PREMIÈRE

De la foi de sainte Thérèse.

I. Réfléchissez sur la simplicité de la foi de sainte Thérèse. Cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres et qui doit être considérée comme le principe élémentaire de la vie spirituelle, est appelée, par saint Paul *la substance des choses que l'on doit espérer, la preuve des choses qui ne sont point sensibles* (*Hebr.*, XI, 1) (1). Il suit de là que, pour avoir une véritable foi, il ne faut pas espérer comprendre les objets de notre croyance, laquelle étant fondée sur le témoignage infaillible de Dieu, rend inutiles et dangereux l'examen et l'esprit de curiosité touchant les articles de foi. Ce fut ainsi que cette sainte pratiqua cette vertu. Elle éprouvait une vive satisfaction, soit qu'on lui parlât des vérités surnaturelles, soit qu'elle les méditât, même quand elle les comprenait peu, ou qu'elle n'en avait aucune idée. Elle était ravie d'admiration en considérant que la suprême intelligence a su exprimer en un seul mot les plus profonds mystères; et, tout habituée qu'elle était à s'entretenir avec de savants personnages, de qui elle aurait pu apprendre l'exposition (2) des plus grands mystères de la religion, elle ne

(1) C'est plutôt ici une description qu'une définition de la foi : l'Apôtre fait mention de l'objet final de cette vertu, et non de son objet matériel; il en fait connaître le motif et non la nature, ce qui suffisait pour son sujet.

(2) Nous avons cru devoir traduire ainsi, attendu que les plus grands savants ne pourront et ne devront jamais donner d'autre explication d'un mystère qu'une exposition claire de la signification des termes, d'après les décisions de l'Église ou le sentiment des docteurs catholiques.

semble pas les avoir jamais interrogés, ou même avoir souhaité s'instruire sur la manière d'être, ou le mode de production de telle ou telle merveille. Elle écrit dans sa Vie : *Je m'informais à la vérité si telle ou telle action était peccamineuse, mais j'étais satisfaite de connaître que Dieu avait ainsi ordonné les choses; j'étais alors moins surprise que portée à l'admiration; ainsi, ma dévotion naissait des difficultés et s'accroissait comme elles* (Vie de sainte Thérèse, VI, 28). Elle dit ailleurs : On ne doit pas vouloir comprendre les secrets de Dieu : *Si nous avons foi en sa toute-puissance, nous devons avoir l'assurance que des vermisseaux comme nous ne peuvent s'élever jusqu'à sa grandeur* (*Mans.*, VI, 4). Voilà ce que pensait et ce que disait sincèrement notre sainte touchant la foi, bien que très-éclairée dans les voies de Dieu, et que très-versée dans la science des mystères les plus sublimes. Or, est-ce là notre foi? Notre croyance est-elle d'une simplicité aussi aimable, aussi évangélique? Au contraire, ne prétendons-nous pas soumettre à des recherches inutiles, et avec de misérables arguties, les vérités révélées par Dieu même, au lieu de les croire sans chercher à les comprendre? Nous devons être entièrement satisfaits de savoir que Dieu nous les a fait connaître et que l'Eglise nous les enseigne. Ah ! travaillons à anéantir notre orgueil, imitons sainte Thérèse dans la simplicité de sa foi et, si notre esprit est inquiété par des doutes, qui sont des tentations contre cette vertu, loin de nous livrer à des recherches et à des discussions, disons : « Je crois, Seigneur, oui, je crois tout ce que vous m'avez révélé et tout ce que l'Eglise propose à ma croyance. Mais fortifiez ma faiblesse par votre toute-puissance. » *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* (*Marc*, IX, 23).

II. Méditez sur l'humilité de la foi de sainte Thérèse. La manière dont elle croyait avait été approuvée par les personnages les plus recommandables par leur science et par leur sainteté, tels que les saint François Borgia, les saint Pierre d'Alcantara, les Juagnez, les Bagnez et tant d'autres grands maîtres dans la doctrine de l'Eglise; cependant son humilité la porta à soumettre de nouveau ses écrits et ses idées au fameux Salazar, alors inquisiteur général du saint-office en Espagne, et ensuite évêque de Salamanque; son but était de s'assurer qu'elle n'errait pas sur des matières aussi graves. Aussi, le trouble ne la saisit point quand elle se vit accuser à Tolède et à Séville au tribunal de l'inquisition (1), et lorsque, résidant à Véas, elle sut que l'histoire de sa Vie allait être examinée par des juges vertueux et incorruptibles, elle fut au contraire très-satisfaite et proclama que ce serait pour elle une occasion d'être éclairée sur l'erreur et de chercher à en sortir si elle y était tombée par mégarde. Elle mettait sa jouissance à être humble enfant de l'Eglise catholique, et aimait à répeter *que quand bien même tous les anges lui manifesteraient un secret qui fût de nature à l'éloigner d'une manière quelconque des maximes de la foi, tout en révérant leur dignité, elle ne les croirait pas; que dans ce cas elle n'interrogerait aucun savant et ne s'embarrasserait d'aucun raisonnement, persuadée qu'elle serait qu'ils sont plutôt des démons que des anges.* Elle eut donc une véritable humilité qui la portait à soumettre sans hésitation son intelligence à l'Eglise, pour obéir à Jésus-Christ, selon la maxime de saint Paul (II *Cor.*, X, 5). Que notre manière d'agir diffère de la sienne, bien que nous en sachions moins qu'elle dans la science de Dieu! Nous tenons opiniâtrément à nos idées en matière de religion, nous résistons même, dans le tribunal de la réconciliation, aux conseils d'un directeur éclairé, nous sommes mécontents s'il improuve nos opinions. Nous trouvons ses avis trop simples, nous en rions, il n'en sait pas assez à nos yeux, comme si nous avions le droit de juger ceux que Dieu a érigés en docteurs dans Israël. Jésus-Christ cependant commande l'obéissance à ses

(1) On verra plus bas ce qu'est ce tribunal, et l'époque de son érection en Espagne.

ministres. Avouons donc nos torts, rougissons de voir combien notre foi est dépourvue de l'indispensable esprit d'humilité qui animait sainte Thérèse. Ayons désormais plus de soumission aux enseignements de la foi, soyons plus humbles, et n'oublions pas que celui qui croira sera sauvé en le jour du Seigneur, et que celui qui ne croira point sera condamné. *Qui crediderit... salvus erit : qui vero non crediderit, condemnabitur* (*Marc.*, XVI, 16).

III. Considérez maintenant l'activité de la foi de sainte Thérèse. La foi sans les œuvres, dit saint Jacques, est une foi morte (*Jac.*, II, 26). Elle est la reine des autres vertus, et, comme une bonne plante, lorsqu'elle s'est enracinée dans une terre choisie, elle produit abondamment d'excellents fruits. Or, notre sainte montra par ses œuvres la vivacité de sa foi. Aussi professait-elle un grand respect, non-seulement pour le clergé et les sacrements, mais encore pour les rits de l'Église, les reliques, les chapelets, les saintes images et l'office divin, qu'elle récitait avec beaucoup de piété et de recueillement. C'était sa foi vive qui excitait en elle un zèle si ardent et si extraordinaire pour l'exaltation de l'Église, zèle qui lui faisait proclamer *combien serait heureux celui qui mépriserait mille royaumes pour propager la foi, quand il ne convertirait qu'une seule âme! Que cette fonction lui serait avantageuse! il y conquerrait un royaume impérissable.* De là aussi le grand intérêt qu'elle portait à la conversion des hérétiques, lequel lui aurait fait tenter tout ce qu'elle aurait pu; son courage, au dessus de la délicatesse de son sexe, aurait tout risqué pour leur découvrir leurs égarements ou pour les instruire. De là enfin la sollicitude qui la porta à doter l'Église d'un nouvel ordre religieux en réformant le Mont-Carmel, dont la mission fut de s'occuper à la défense et à la propagation de la foi. Comment se persuader qu'on est animé d'une foi vive, si l'on n'en pratique les œuvres, si l'on ne professe pas pour l'Église un amour filial, si l'on n'observe pas ses lois, si l'on ne fréquente pas ses sacrements, qui sont la vraie source de la vie de l'âme, et si l'on ne respecte pas ses ministres? Cependant qu'il est peu de fidèles qui manifestent leur croyance par leurs œuvres! il est vrai, du plus grand nombre, que leur foi est plus théorique que pratique. Saint Jacques dit pourtant que c'est là la foi des démons (*Jac.*, II, 19). Si telle était la nôtre, elle ne contribuerait pas à notre justification. Humilions-nous de nos négligences passées, qu'à l'avenir notre foi soit plus active, afin que, pratiquant des œuvres de la foi comme notre sainte, comme elle nous parvenions, par cette vertu, au salut éternel. Ainsi soit-il.

Prière. Comment ai-je pu, après avoir reçu de Dieu le don de la foi sans l'avoir mérité, faire jusqu'à présent assez peu de cas de cette vertu pour ne pas m'être mis en peine de la rendre active? Comment n'a-t-elle produit en moi aucun des fruits pour lesquels Dieu m'en avait gratifié dans sa bonté? Il m'a fait naître dans le sein de l'Église; il m'a, dans la vue de mon salut, éclairé du flambeau de sa parole, et moi, faisant peu de cas du trésor de la foi, j'ai fermé les yeux à la lumière divine. Je ne me suis pas mis en peine d'apprécier ce don, ou je n'y ai pensé que légèrement: je n'ai pas rempli exactement les obligations qu'il m'imposait. O négligence! ô ingratitude! Intercédez pour moi, grande sainte, vous qui fûtes animée d'une foi si simple, si humble, si active; obtenez-moi de notre Dieu une foi semblable à la vôtre. Seigneur, j'ai erré, j'ai quitté le sentier de la vérité : *Erravi a via veritatis* (*Sap.*, V, 6); je le reconnais et j'en gémis. Que mon repentir, qui me détermine à solliciter de vous le pardon de mes égarements, témoigne de la ferme détermination que je prends de vivre selon l'esprit de la foi. Ne me privez pas, ô mon Dieu, de votre grâce, de votre lumière et des autres fruits de votre miséricorde; faites que, agissant à

l'avenir en vrai fidèle, comme sainte Thérèse, je me dispose à contempler avec elle dans le ciel ce qui fait maintenant l'objet de ma croyance. Ainsi soit-il.

Pratique. Rendez votre foi active par l'exercice. 1° Récitez-en souvent les actes avec dévotion et humilité. 2° Bannissez promptement tout doute sur la foi. 3° Si vous avez de mauvais livres, brûlez-les et fuyez ceux qui parlent contre la religion. 4° Enfin, remplissez les devoirs commandés par la foi. Saint Bernard dit que l'Evangile est le miroir de la vérité; que chacun s'y voie tel qu'il est en effet, pourvu qu'il souhaite ne pas se tromper : *Evangelium, speculum veritatis, nemini blanditur, nullum seducit, talem in eo se quisque reperierit qualis fuerit* (Serm. I, de quinque pan.). Faites donc disparaître les taches que l'Evangile vous découvre, et vous vivrez selon la foi. Prononcez souvent cette fructueuse oraison jaculatoire : « Je crois, Seigneur, mais fortifiez ma foi. »

DEUXIÈME JOUR.

MÉDITATION II.

De la pénitence de sainte Thérèse.

I. Méditez sur l'empressement que montra sainte Thérèse à embrasser la pénitence. Aussitôt qu'elle eut remarqué la frivolité et le danger des choses de ce monde, et qu'elle eut connaissance de cette effrayante sentence du Sauveur : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus,* elle se résolut à embrasser la vie pénitente dans un cloître. Elle n'avait que seize ans, et assurément elle n'avait jamais péché mortellement. Sommes-nous aussi innocents? Ne nous sommes-nous jamais entendu inviter à la pénitence par la voix d'un prêtre, par celle d'un confesseur, et surtout par la voix intérieure et toute miséricordieuse du Seigneur lui-même? Souvent, en assistant à des prédications, ou en pratiquant des exercices de piété, ou dans notre conscience troublée, nous avons entendu ces paroles : « O pécheur! rentre dans la bonne voie; retournez à la vertu, vous tous qui suivez l'erreur et la vanité. » *Redite prævaricatores ad cor* (*Isaï.*, XLVI, 8). Pourquoi cette lenteur à nous convertir? Pourquoi ne pas nous écrier promptement, avec l'enfant prodigue : *Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi* (*Luc*, XV, 18)? Oui, je romprai mes fers, je secouerai le joug honteux du péché, j'irai à mon Père céleste : je lui dirai, profondément humilié : « J'ai péché, je le confesse; j'ai eu le malheur de pécher contre vous. » *Pater, peccavi!* Hâtons notre retour : c'est peut-être pour la dernière fois que nous sommes appelés. O Dieu miséricordieux! couvrez-moi de toute votre compassion; je suis déterminé à me donner à vous sans aucun retard. *Domine Deus, converte nos!*

II. Considérez que la pénitence de sainte Thérèse non-seulement fut empressée, mais qu'elle fut entière. Sa conscience lui reprochait un penchant trop vif qu'elle eut, jeune encore, pour la recherche du maintien, des ajustements et de la parure, un peu d'abandon avec un gentilhomme qui aimait sa conversation et l'agrément de son esprit, quoique ni la modestie, ni les convenances n'en eussent point souffert. Quel serait notre bonheur, si nous n'étions coupables que de telles fautes! Les sectateurs du monde les traitent de bagatelles; mais ceux qui sont dirigés par la lumière surnaturelle apprécient la grandeur de leurs fautes au point de vue de la stricte justice divine, sachant que celui qui voit des imperfections même dans les étoiles, et qui doit peser nos bonnes actions dans la balance de la justice, nous fera rendre un compte rigoureux de celles que nous aurons viciées. Le regret qu'eut

notre sainte des fautes les plus légères lui fit prendre un cilice de fer couvert d'aspérités, qui meurtrit toute sa chair innocente. Elle prenait souvent une sévère discipline, au moyen soit de faisceaux d'orties, soit de trousseaux de clés; elle s'en frappait avec tant de vigueur, qu'elle ouvrait de nouvelles plaies dans celles qu'elle s'était déjà faites. Quel spectacle attendrissant! Pour déchirer sans ménagement son corps innocent, elle se couchait à demi-nue sur des fagots d'épines rassemblés dans ce but. Que penser de ces actes de mortification? comment y comparer notre sensualité? Cependant nos iniquités ne sont pas légères; peut-être nous sommes-nous rendus coupables de grands crimes! *Delicta quis intelligit* (*Ps.* XVIII, 13)? Peut-être avons-nous commis une multitude innombrable de péchés : *Peccavimus super numerum arenæ maris*. Or, nous sommes dans l'obligation de satisfaire pour nos péchés par une pénitence salutaire, ou bien nous les expierons par le feu. Que voulons-nous faire? à quoi nous déterminons-nous? Puisque nous avons péché si facilement, que notre pénitence soit entière : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus* (*Deut.* XXV, 2).

III. Considérez enfin que la pénitence de sainte Thérèse fut continuelle. Si l'exemple de saint Paul, qui portait toujours sur son corps la mortification de Jésus, a été imité, c'est sans contredit par notre sainte. Elle se considérait comme la plus grande pécheresse et désirait toujours de nouveaux tourments jusqu'à la fin de sa vie; elle s'en serait infligé davantage si l'obéissance ne l'eût quelquefois empêchée de le faire. Elle ne buvait jamais de vin; jamais, se portant bien, elle ne mangeait de viande; jamais en rien elle ne satisfaisait complètement à son appétit, et, ce qui est prodigieux, c'est que des infirmités presque continuelles et de pénibles voyages entrepris pour la réforme du Carmel n'interrompirent pas ses austérités. Voilà comment agissait sainte Thérèse. Faisons-nous de même? Ne pensons pas qu'il nous suffise d'avoir goûté une seule fois le calice amer de Notre-Seigneur. Le danger est continuel comme le combat, il doit en être de même de la mortification. *Castigo corpus meum*, dit saint Paul, *et in servitutem redigo* (I *Cor.*, IX, 27). Observons que l'Apôtre ne dit pas avoir châtié son corps pour expier le passé, mais il dit qu'il le châtie pour assurer le présent et l'avenir : *Castigo, redigo*. Exerçons sans cesse la mortification chrétienne à l'exemple de sainte Thérèse, et nous serons heureux.

Prière. O mon Dieu et mon père! il n'existe pas une créature aussi insensée que moi. Depuis que votre sang précieux a levé la sentence dont la justice divine m'avait frappé, des chutes sans nombre l'ont fait renouveler. Je n'ignorais pas que pour la lever vous vouliez des œuvres d'une humble pénitence; cependant, qui a moins pratiqué cette vertu, qui l'a plus redoutée que moi? Loin de gémir sur mes iniquités, et d'en subir l'expiation par la mortification continuelle, j'y suis retombé sans retenue, j'ai eu de l'aversion pour le remède que j'aurais dû employer. Votre miséricorde seule vous a déterminé à me supporter avec patience jusqu'aujourd'hui. Quand je réfléchis sur la vie pénitente qu'a menée sainte Thérèse, malgré son innocence, je vois clairement combien ma délicatesse m'a rendu coupable sous le poids accablant de tant d'iniquités. Elles crient vengeance contre moi; mais, Seigneur, je me prosterne devant vous, humilié et contrit, pour vous adresser, avec le plus innocent de vos prophètes, ces paroles : *Dimitte me ut plangam, antequam vadam, et non revertar* (*Job.*, X, 10). Vous m'avez toléré jusqu'à présent, vous me faites comprendre, par cette méditation, la nécessité indispensable de faire pénitence pour arriver au salut; accordez-moi donc encore un peu de temps pour que, par mes gémissements, je puisse expier le passé, remédier au présent et

me précautionner contre l'avenir. Grande sainte, obtenez-moi cette grâce, afin qu'après avoir imité votre pénitence dans le temps, je partage votre gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Pratique. Exercez la pénitence intérieure, 1° en excitant souvent en vous la douleur sur vos iniquités; 2° en abhorrant l'apparence même du péché; 3° en cherchant, par votre bon exemple, à réparer le mal que peut-être vous avez occasionné. Livrez-vous encore à la pénitence extérieure en soumettant constamment le corps à l'esprit; imposez-vous aujourd'hui une privation de quelque chose d'innocent qui pourrait vous être agréable ou commode. Adressez-vous souvent ces paroles : « Point de milieu ; ou la pénitence, ou l'enfer. »

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION III.

De l'obéissance de sainte Thérèse.

I. Considérez que, selon l'Apôtre, ceux-là sont de vrais enfants de Dieu, qui n'ont en vue, dans ce qu'ils font, que la volonté de Dieu, laquelle on ne peut observer que par obéissance. *Quicumque spiritu Dei aguntur sunt filii Dei* (*Rom.*, VIII, 14). Sainte Thérèse comprit bientôt cette vérité qu'elle pratiqua si affectueusement, qu'elle a pu s'appliquer ces paroles du Sauveur : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (*Joan.*, IV, 34). Il est nécessaire, pour plaire à Dieu, que nous obéissions sans esprit de recherche et de curiosité, quand sa volonté nous est manifestée par des supérieurs légitimes. Une telle obéissance est dite aveugle, parce que, excluant tout examen, elle détermine la soumission à Dieu en tout ce qui est prescrit, pourvu qu'il soit honnête de sa nature. C'est ainsi que l'obéissance de sainte Thérèse fut aveugle; elle était peinée quand ses confesseurs lui motivaient leurs avis, et comme c'était assez pour elle de connaître ce qu'elle avait à faire, elle les priait de ne pas prendre la peine de lui déduire les motifs de leurs prescriptions. Chose admirable ! elle pratiquait ce genre d'obéissance non-seulement dans les choses faciles, mais encore dans les entreprises les plus laborieuses et même dans celles qui étaient contre ses idées et ses inclinations. On remarquait surtout sa joie quand elle avait à exercer des actes difficiles ou désagréables. Il n'est donc point surprenant que, vu le rapport qui existait entre ses paroles et ses sentiments, elle ait écrit que *pour tous les biens du monde elle n'aurait pas négligé une seule des choses ordonnées par son confesseur, et qu'elle aurait cru s'être étrangement égarée s'il lui fût arrivé de ne point faire tout et de la manière prescrite.* Elle dit aussi que *quand tous les anges se réuniraient pour lui donner un avis contraire à celui de ses supérieurs et de ses confesseurs, elle ne les écouterait pas, bien que persuadée de leur présence, n'étant décidée à obéir qu'à ceux qui sur la terre tiennent la place de Dieu.* Elle donna une preuve insigne de son obéissance au P. Alvarez, son confesseur. Elle l'avait consulté par écrit sur une affaire qui concernait l'œuvre de la réforme, la décision était urgente ; le P. Alvarez, qui répondit sur-le-champ, lui défendit sur le revers de la lettre de l'ouvrir avant deux mois. Notre sainte obéit sans raisonner ni sur la singularité de l'ordre, ni sur les entraves qu'un tel délai pouvait apporter à ses desseins. Bref, elle obéissait avec la simplicité d'un enfant; et nous, nous ne pouvons soumettre notre volonté quand un supérieur, soit ecclésiastique, soit séculier, nous intime la sienne. Nous exigeons qu'il nous découvre son but et ses intentions; s'il nous dissimule ce qu'il n'est pas tenu de nous dire, et ce que souvent il est de notre intérêt d'ignorer, que de murmures ! Ne perdons point de vue ces paroles sacrées : *Quasi peccatum ariolandi est repugnare* (I *Reg.*, XV,

23. Quiconque n'obéit pas en aveugle, surtout à ses confesseurs, se rend coupable du péché des devins, puisqu'il prétend connaître ce qu'il doit ignorer pour son bien ; il est donc clair qu'il résiste à la volonté de Dieu. Ne désirons connaître, à l'exemple de notre sainte, que cette volonté suprême, souhaitons de l'accomplir aveuglément sans en rechercher les motifs : *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX, 6)? Demandons sans cesse : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

II. Méditez sur la prompte obéissance de sainte Thérèse. On obéit avec promptitude, selon saint Léon, quand ce qui est commandé nous agrée. Une obéissance de ce genre n'est pas rare, et si notre sainte n'en eût eu qu'une semblable, il n'y aurait pas matière à éloge. Mais elle obéissait avec autant de courage que de promptitude, même contrairement à ses inclinations et à son amour-propre; ce fut en immolant ce dernier que son obéissance remporta tant de victoires. Elle avait écrit, pour obéir à un de ses confesseurs, un commentaire des cantiques de Salomon, qu'un de ses directeurs voulut lui faire brûler, elle obéit sans mot dire. Elle ne considéra ni ses peines perdues, ni les beaux sentiments renfermés dans cet ouvrage, ni les lumières qui lui avaient été données pour le faire, ni son utilité réelle. Le pieux P. Crasset dit à ce sujet : « On doit bénir Dieu de cet événement qui a sans doute privé l'Église d'un savant ouvrage, mais qui lui a procuré la gloire d'un exemple d'obéissance aussi héroïque. » Elle aurait également brûlé l'histoire de sa Vie, si Bagnez par sa vigilance ne l'en eût empêchée. Celui-ci voulant un jour éprouver de nouveau la prompte obéissance de notre sainte, lui insinua qu'il conviendrait de brûler ce volume; elle répondit tranquillement et sans hésiter qu'il suffisait qu'il en donnât l'ordre pour que la chose fût faite sur-le-champ. La véritable obéissance ne connaît pas de retard. Est-ce ainsi que nous avons toujours obéi? l'avons-nous fait aussi promptement dans les choses désagréables que dans celles de notre goût? Combien de fois n'avons-nous pas dit à nos supérieurs : *Loquimini nobis placentia* (*Isaï.*, XXX, 12). Nous ne désirons que d'agréables commandements, auxquels l'obéissance est facile, mais une telle obéissance n'est ni suffisante ni agréable à Dieu. Cherchons donc, comme notre sainte, à nous vaincre promptement et en toutes choses, disant à Dieu avec abnégation : *Non mea voluntas, sed tua fiat* (*Luc*, XXII, 42).

III. Considérez que sainte Thérèse en toute circonstance obéit sans se plaindre. On rencontre quelquefois, dans les personnes qui s'appliquent à la perfection, une soumission assez prompte de leur propre volonté à celle d'un autre en vue de Dieu, même dans les circonstances difficiles; mais quand dans les choses qui déplaisent on obéit sans se plaindre, il y a de l'héroïsme, et c'est le fait d'une âme parvenue au point culminant de la perfection : cette obéissance parfaite ne se rencontre que dans ceux qui, morts à eux-mêmes, sont animés de la vie de Jésus-Christ. Mais on appréciera dans notre sainte cette sublime obéissance, si on la considère tantôt renonçant promptement, sur l'ordre de son provincial, à la réforme du Carmel, sans laisser échapper aucune plainte et avec une sorte de gaieté; tantôt quittant sans murmure le monastère qu'elle avait péniblement érigé, et cela le jour même où elle y avait fait son entrée avec quelques jeunes religieuses de son choix, pour obéir à la prieure de l'Incarnation, qui voulait la fixer auprès d'elle. Enfin, pour taire beaucoup d'actes aussi admirables, elle s'éloigna de Médina sur une mauvaise monture, aussitôt qu'on le lui ordonna, malgré les rigueurs de l'hiver et des douleurs de paralysie. Elle agissait en tout cela sans se plaindre et comme si les choses eussent été dans ses goûts. Quand la Providence, soit par ses dispositions, soit par l'organe de nos supérieurs ou de nos directeurs, nous enjoint

des choses désagréables ou pénibles, que nous plairions à Dieu, si, au lieu de nous plaindre de la difficulté, nous regardions le ciel en disant: « Me voici, Seigneur, faites de moi ce que vous voulez; à l'exemple de mon Sauveur, je vous obéirai jusqu'à la mort. *Factus est obediens usque ad mortem* (*Philip.*, II, 8). Il mourut pour nous sans proférer une plainte : *Et non aperuit os suum* (*Isai.*, LIII, 7). Si ce n'est point ainsi que nous nous sommes conduits jusqu'à présent, imitons à l'avenir notre sainte, et que chacun dise en toute sincérité : « Non, je ne me plaindrai plus, ô mon Dieu! je ne résisterai plus à votre volonté. » *Non contradicam sermonibus sanctis; fiat, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Prière. O Roi du ciel et de la terre! qui dominez toutes choses, quand exécuterai-je votre sainte volonté avec simplicité, promptitude et empressement, ainsi que vous l'exigez si justement? Misérable! je n'ai été jusqu'ici qu'un enfant indocile, je me suis trop souvent soustrait criminellement à l'autorité de votre aimable loi : *Abii vagus in via cordis mei* (*Isai.*, LVII, 17). Mon unique ressource est d'expier mes rébellions par des sanglots. Dans votre bonté, Seigneur, vous m'invitez malgré mes offenses à revenir à vous : *Revertere, revertere, filia vaga.* Je me soumets enfin à toutes vos volontés; car, outre le devoir, c'est pour mon bonheur, puisque celui qui vous obéit sera sauvé : *Verbum patris custodiens filius extra perditionem erit* (*Prov.*, XXIX, 27). Grande sainte, modèle accompli de soumission, priez Dieu pour moi, afin que je ne méconnaisse plus l'obligation de la sainte obéissance.

Pratique. Cultivez la pratique de l'obéissance : 1° en acceptant humblement les afflictions que Dieu vous enverra; 2° en suivant avec promptitude et docilité les avis de votre directeur; 3° en observant avec joie les ordres de vos supérieurs. Cherchez à vous persuader que ce que vous avez à faire est ce qu'il y a de plus favorable, et répétez souvent : « Seigneur, je suis votre serviteur et l'enfant de votre sainte volonté. »

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION IV.

De l'amour que sainte Thérèse avait pour Dieu.

I. Méditez ces paroles de l'épouse des Cantiques : *L'amour est fort comme la mort* (Cant. VIII, 6); aucune difficulté ne l'arrête et il les surmonte toutes. Quiconque aime véritablement Dieu doit l'aimer par-dessus tout, avec une force irrésistible qu'aucune opposition, qu'aucun amour créé ne puisse dominer. Tel fut l'amour divin dans sainte Thérèse : son frère, Lorenzo di Cepeda, formé à son école, nous apprend sa prodigieuse abnégation. Elle allait si loin, que notre sainte avait pris la détermination de quitter son disciple, et qu'elle l'aurait fait en effet en partant de Séville, sans une défense expresse de Dieu. Son amour pour Dieu se manifesta aussi, quand elle se vit contrainte de suspendre l'oraison à cause de ses graves infirmités : cette cruelle privation lui fit répandre des larmes abondantes. Enfin cet amour l'avait détachée de toutes les choses terrestres, de tout bien créé, dont aucune n'a été capable de l'affaiblir en elle. Aussi écrit-elle : *A moins que Dieu ne m'ôte, pour me punir, la pensée de lui-même, il me semble qu'il n'est pas possible qu'aucune créature captive tellement mon cœur, que je ne m'en dégage dès l'instant où je dirigerais de nouveau mes souvenirs vers lui.* Tous les objets dont elle était entourée lui rappelaient son bien-aimé : les fleurs, les plantes, les eaux, les anges, la terre, le ciel, la portaient vers lui, elle ne vivait que pour lui. Tel fut l'amour de notre sainte pour Dieu.

Les marques de cet amour invincible sont de se tenir, autant que l'on peut, en présence de Dieu, de le rechercher promptement quand il s'éloigne de nous, de goûter la suavité de sa conversation, de souhaiter qu'il soit connu et aimé de tous, de s'entretenir avec plaisir de ses bienfaits, et de chercher à y répondre en lui faisant l'offre de tout ce que, par sa grâce, nous avons fait, dit ou pensé. Actuellement, conférons nos sentiments avec l'amour de sainte Thérèse. Avons-nous, jusqu'à présent, aimé Dieu exclusivement? l'avons-nous fait persévéramment? Faisons-y bien attention. Hélas! si l'amour déréglé des créatures a corrompu notre cœur au détriment de ce pur amour, comme cela n'arrive que trop souvent, avouons que nous sommes loin d'aimer Dieu comme nous le devons, souhaitons ardemment de le faire à l'avenir, demandons vivement cette grâce en disant avec les saints : « O feu qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, mon Dieu, qui êtes la charité même, embrasez mon cœur! » *O ignis, qui semper ardes et nunquam extingueris, charitas, Deus meus, accende me.*

II. Considérez que l'amour de sainte Thérèse fut continuel. Elle ne sépara jamais de Dieu ni son cœur, ni ses affections. L'assiduité près de l'objet que l'on aime est la preuve du plus sincère amour. Notre sainte était continuellement si intimement unie à son Dieu, à l'Eglise, au parloir, à la sacristie, dans sa cellule, sur les voies publiques, soit qu'elle fût recueillie, soit qu'elle parlât, que les extases dont elle était gratifiée paraissaient à l'extérieur. Elle demeurait immobile quand elle entendait prononcer le nom de Dieu, tant elle l'affectionnait. Il lui fallait tant de contention pour s'occuper de choses qui ne se rapportaient pas immédiatement à Dieu, que, s'adressant à une personne qui avait sa confiance, elle ne fit pas difficulté de s'exprimer ainsi : *Si Dieu me tient dans cet état, il ne me sera guère possible de rendre compte des opérations dont il m'a chargée; car il me faut tant d'efforts pour écrire ou penser relativement aux choses que j'ai à traiter, qu'il semble que je sois entraînée violemment à m'unir à Dieu.* Ce qui prouve que l'intensité de l'amour divin était extrême en elle, c'est que Dieu, en récompense, lui fit au cœur, par le ministère d'un ange, une marque visible : il manifestait par là la blessure mystique qui attirait sa servante vers lui, comme une fontaine d'eau vive dirige les pas du cerf altéré. Notre amour a-t-il cette constance, cette force? nos pensées nous portent-elles sans cesse vers Dieu, comme celles de sainte Thérèse? qui peut se dire constamment uni à son bien-aimé? qui est-ce qui est assidûment occupé à le chercher? qui est-ce qui marche toujours en sa présence? L'Apôtre cependant exige que le chrétien pense constamment à Dieu : « Soit que vous mangiez, dit-il, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I *Cor.* X, 31). Mon Dieu, puisque c'est ainsi que je dois agir, je reconnais que jusqu'à présent je ne vous ai point aimé. Que votre miséricorde crée en moi un cœur nouveau et un esprit droit, afin que désormais je n'aime que vous et pour toujours. *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (*Ps.* L, 12).

III. Considérez que l'amour de sainte Thérèse fut exclusif. Elle n'y cherchait aucun plaisir personnel, aucune consolation, Dieu seul en était l'objet. Sa belle âme en ressentait un calme, une satisfaction inexprimables; cependant elle fut éprouvée plusieurs années par des sécheresses et des troubles intérieurs qui l'affligeaient beaucoup; mais au milieu de ces cruelles anxiétés, elle aimait toujours Dieu avec la même ardeur qu'elle le faisait, lorsqu'elle était inondée de consolations. Quoique son amour fût tendre, elle n'y cherchait point sa propre satisfaction, mais Dieu seul. Aussi, souvent elle s'écriait : *Seigneur, il*

faut que je souffre, puisque vous avez tant souffert, faites en moi votre volonté, et puisse votre majesté ne point gratifier de votre amour si précieux ceux qui ne se proposent à votre service que leur propre satisfaction. Souvent elle entendait Dieu lui dire : « Vous êtes à moi et je suis à vous. » Elle répondait aussitôt: *Je ne songe pas à moi, mais uniquement à vous.* Elle s'exprimait ainsi du plus profond de son cœur, elle n'aspirait qu'à aimer Dieu de plus en plus. Que nous devons nous confondre à la vue de notre faiblesse, quand le Seigneur, dans sa miséricorde, nous visite par des tribulations et qu'il nous offre de partager les souffrances du Calvaire! Quelquefois nous nous plaignons; tantôt nous nous troublons, même en sa compagnie, s'il ne nous comble pas de consolations non méritées; tantôt nous suspendons nos pratiques de piété, si nos inclinations et nos vues ne sont point satisfaites. En tout cela, on n'aime pas Dieu pour lui-même, mais uniquement pour soi. La croix est le seul point de mire des vrais amis de Jésus; c'est en terminant sa carrière mortelle sur cet instrument douloureux, par tant de souffrances et une agonie si déchirante, qu'il nous donna les dernières preuves de son amour extrême. Ceux donc qui ne se portent pas vers la croix ne peuvent prétendre qu'ils aiment le Sauveur : ceux-là seulement l'aiment, qui l'aiment sur la croix. Désabusons-nous, si nous voulons plaire à Dieu et n'aimer que lui à l'exemple de sainte Thérèse; comme elle, n'accordons nos affections qu'à Dieu seul.

Prière. O mon Seigneur et mon roi! que votre bonté, que votre douceur sont adorables! Vous exigez que nous vous aimions, et vous réservez des peines sévères à ceux qui ne vous aiment pas. Mais, Seigneur, quelle peine, soit en ce monde, soit en l'autre, est assez cruelle pour être comparable à la privation de votre amour! Cependant, dans mon aveuglement, je me suis infligé cette peine quand, me laissant aller à la vanité des choses terrestres, j'ai cessé de vous aimer. Daigne votre miséricorde me pardonner mes égarements, je ferai en sorte que maintenant mon amour répare mes torts passés. O mon Dieu! je vous aime par-dessus tout, vous êtes le souverain bien; il est juste que je vous aime, puisque vous êtes l'unique rémunérateur. Mon intérêt me commande aussi de vous aimer; je suis donc profondément contristé d'avoir commencé trop tard à le faire. *Sero te cognovi, sero te amavi, o bonitas tam antiqua et tam nova (S. Aug. Confess.).* Mais, comme vous ne repoussez pas mon faible amour, et que vous me mettez sous les yeux l'exemple d'une sainte qui n'a vécu que pour vous aimer, je veux le faire moi-même de tout mon pouvoir et sans relâche, afin qu'au sortir de cette vie je vous aime d'un amour éternel. J'ai recours à vous, par l'intercession de sainte Thérèse, ô Marie, mère du pur amour! Obtenez-moi la grâce d'aimer de toute mon âme mon souverain bien, que mon cœur vive en Jésus, de Jésus, et soit tout entier pour votre Jésus et le mien. *Fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum, ut sibi complaceam.* Amen.

Pratique. Montrez votre amour pour Dieu, 1° en tenant votre cœur éloigné de tout péché, par l'observance exacte de la loi de Dieu. Jésus-Christ a dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* (Joan., XIV, 15); 2° en vous privant des conversations de pur agrément, comme détournant votre cœur de l'amour de Jésus, et comme étant dangereuses; 3° en vous familiarisant avec la pratique de la présence de Dieu. Le Psalmiste nous invite à chercher le Seigneur, à persévérer dans cette recherche, et à toujours chercher sa face. Dieu a dit à Abraham : *Marchez en ma présence et soyez parfait.* Afin de ne point vous distraire de cette divine présence, dites souvent quand vous serez à l'église : « Seigneur, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. »

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION V.

De l'excellent esprit d'oraison de sainte Thérèse.

I. Considérez que l'oraison de sainte Thérèse fut humble. *L'humilité*, dit-elle, *opère toujours, comme l'abeille qui fait le miel dans sa ruche. Tout est perdu sans cette vertu, qui sert de fondement à l'oraison; mais plus l'âme s'humilie dans la prière, plus Dieu l'élève* (Mans. I, c. II). Et ailleurs : *Ceux qui se livrent à la contemplation doivent élever l'étendard de l'humilité, et supporter les coups sans jamais en rendre. Leur devoir est de souffrir comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de porter la croix sans jamais s'en dessaisir, sans montrer la moindre faiblesse; ils ont reçu à cette condition une charge aussi honorable* (Ibid.). La prière serait infructueuse et déplairait à Dieu si elle n'était jointe à l'humilité, puisque le Saint-Esprit nous déclare que la grâce n'est donnée qu'aux humbles de cœur. Notre sainte, convaincue de cette vérité importante, entreprit généreusement de la mettre en pratique, et elle y réussit d'une manière si éclatante qu'on lui donna généralement le titre glorieux de *maître de l'oraison*. Aussi, quoique très-éclairée dans les voies de Dieu, elle était pénétrée de sentiments si humbles lorsqu'elle se mettait en sa présence, qu'il était facile de voir qu'elle se jugeait indigne de ses entretiens, comme étant la plus grande de toutes les pécheresses. Elle parvint, par une telle humilité qu'elle apporta constamment dans la prière, à s'établir dans une abnégation absolue d'elle-même et dans une indifférence complète à toutes les dispositions de la volonté de Dieu, laquelle l'éloignait de toute recherche d'elle-même et de ses propres consolations, et ne lui laissait avoir en vue que la gloire de son Créateur. Son humilité et son ardeur ne l'abandonnaient point dans l'oraison, malgré ses aridités et les tentations du démon; quand elle n'était point exaucée, elle ne cessait point de prier, dans la persuasion que le refus lui serait plus profitable. Sommes-nous animés de telles dispositions? Sommes-nous humbles dans la prière? Quand Dieu nous éprouve par des sécheresses, pourquoi cet ennui, ce chagrin? Pourquoi perdre le goût de l'oraison dès que nous n'y éprouvons plus de sensibilité? Enfin, pourquoi se plaindre de Dieu quand, pour des raisons cachées, il ne nous exauce pas? Ces défauts, dans lesquels nous tombons si souvent, révèlent notre peu d'humilité dans la prière. Changeons de manière d'agir en ce point, prions avec humilité à l'exemple de sainte Thérèse, pour que notre prière glorifie Dieu et nous soit salutaire. Car il est écrit : *La prière de celui qui s'humilie pénétrera le ciel... et en fera descendre les grâces du Très-Haut* (Ecclésiastique, XXXV, 21).

II. Considérez que l'oraison de sainte Thérèse fut fervente. La ferveur est le feu de la charité dont les effets ne se concentrent point dans l'intérieur de l'âme, mais qui réagit au dehors. Tels furent les résultats qu'elle produisit dans sainte Thérèse. Lorsqu'elle psalmodiait, elle tenait, à l'exemple du prophète royal, son âme toujours unie à Dieu. La contemplation des vérités divines l'absorbait tellement dans l'oraison qu'elle ne se sentait plus elle-même; elle ne s'occupait plus du monde et des créatures, mais de Dieu seul, ce qui n'est pas surprenant, si l'on considère que son union étroite avec Dieu était l'aliment de sa ferveur dans la méditation. Aussi, écrit-elle : *Je ne comprends pas que l'on puisse connaître Dieu et agir pour sa gloire, si l'on n'envisage son Rédempteur en songeant à tout ce qu'il a fait pour nous, et surtout à la mort qu'il a soufferte pour notre salut. Ces réflexions*

fécondées des mérites de Jésus-Christ sont seules propres à fertiliser la foi. Sans la méditation il nous est impossible de rendre agissant en nous l'amour divin. Puisse donc notre Sauveur nous faire apprécier le mérite de notre rédemption, la condition du serviteur relativement à celle du maître, la nécessité des œuvres pour le salut, et de la prière contre les tentations (Mans. II, c. 1). C'était avec de tels sentiments qu'elle faisait oraison, ils la portaient continuellement vers son Sauveur, et elle pouvait dire avec le Psalmiste : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis* (Ps. XXXVIII, 4.) *Mon cœur s'est embrasé en moi, mes sentiments y ont produit du feu.* Si nous méditions avec de semblables sentiments, pourquoi n'obtiendrions-nous pas de tels effets ? Si nous ne les éprouvons pas, c'est en nous-mêmes, hélas! que nous devons en chercher la cause. Nous nous dissipons sans cesse, nous nous préoccupons dans la prière de mille pensées futiles, nous ne nous présentons pas à Dieu suffisamment recueillis, et c'est ce qui fait que nous manquons de ferveur. Réformons-nous à cet égard, tenons, à l'exemple de sainte Thérèse, nos cœurs unis à Dieu, si nous désirons véritablement méditer avec ferveur.

III. Considérez que la prière de sainte Thérèse fut continuelle. Comme elle désirait sans cesse aimer Dieu de plus en plus, elle demandait que ce sentiment fût en elle de plus en plus actif. L'amour divin était son mobile dans la prière, à laquelle elle s'adonnait pour y trouver Dieu. Son esprit et son cœur étaient fixés en lui, et ses pensées y étaient tellement absorbées qu'il lui en coûtait beaucoup pour prendre de la nourriture ou se livrer au sommeil. Il nous est ordonné de prier sans cesse et sans aucune interruption : *Oportet semper orare et non deficere* (Luc, XVIII, 1) : *Sine intermissione orate* (Thess., V, 17). Saint Thomas commentant ces paroles dit : « L'homme ne peut être dans un état continuel d'oraison, mais celle-ci dérive du désir continuel de voir Dieu. » Apportons-nous dans la prière ce désir de voir Dieu ? Avons-nous habituellement celui de lui être unis par l'amour ? Comme de la cause dépend l'effet, est-il surprenant que la ferveur manque quand la prière se fait rarement et sans attention ? Une telle négligence prouve que Dieu seul n'est pas l'objet de nos désirs, et que nous nous portons vers les biens terrestres et non vers les biens éternels. Humilions-nous de notre négligence, et rappelons-nous ces paroles d'un saint Père : « L'homme qui ne prie point manque de raison; sans l'assiduité à la prière, nous serions très-malheureux en cette vie et en l'autre. » Appliquons-nous y donc souvent, à l'exemple de sainte Thérèse, si nous voulons plaire à Dieu et faire notre salut.

PRIÈRE. Puisque j'ai, ô mon Dieu ! tant de motifs pour m'unir à vous, est-il possible que j'aie pu jusqu'à présent négliger de le faire? Ai-je pu rejeter les moyens si utiles commandés par la religion? De vous dérive tout bien, et je sais que l'oraison est le canal qui nous transmet vos grâces bienfaisantes ; je n'ignore pas non plus qu'elle allume dans nos cœurs le feu divin de votre amour. Nous devons prier sans cesse, car nous devons vous aimer constamment. Puisque vous êtes le principe de notre vie et de notre bonheur, vous devez être l'unique objet de nos désirs. Hélas ! cependant, que j'ai vécu d'une manière peu conforme à des règles si utiles et si recommandables ! j'ai presque abandonné la prière, dont je devrais faire mon aliment le plus délicieux. O vous qui nous avez enseigné la vraie méthode d'oraison, grande sainte, obtenez-moi de Dieu, du sein de votre béatitude, la grâce d'une prière fervente et continuelle. Seigneur, quoique indigne de vos miséricordes, je vous offre mon cœur comme un autel, allumez-y le feu d'une oraison continuelle. J'espère obtenir cette grâce par l'intercession de sainte Thérèse.

Enseignez-nous vous-même à bien prier : *Domine, doce nos orare* (*Luc.*, XI, 1). *Amen.*

Pratique. Exercez-vous à l'oraison mentale, livrez-vous-y tous les jours pendant une demi-heure. N'oubliez pas que la prière est l'aliment de l'âme, comme le pain est celui du corps, et que l'un et l'autre ont besoin de soutien pour remplir leurs fonctions. Préparez votre âme à la prière, répétez souvent avec humilité : Mon Dieu, qui êtes-vous et qui suis-je? faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même : vous êtes mon Dieu et mon tout.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION VI.

De la dévotion de sainte Thérèse envers la sainte Vierge.

I. Considérez que la sainte Vierge est digne d'un honneur proportionné à sa sublime exaltation et à l'union étroite qu'elle eut avec le Sauveur. Il convient donc de l'honorer comme mère de Dieu, comme reine des anges et des saints, comme instrument principal de la rédemption, comme la première des prédestinés après Jésus-Christ, chef des elus. Or, notre sainte fit preuve dès son enfance d'une grande dévotion pour la sainte Vierge. Elle récitait le rosaire et observait d'autres pratiques de piété qui tenaient de la même dévotion. Elle lui consacra l'ordre du Mont-Carmel, et la choisit pour supérieure du couvent de l'Incarnation, lorsque la direction lui en eut été confiée par le visiteur apostolique, préférant le titre de fille de Marie à celui de supérieure de ses religieuses. Elle établit le jeudi saint une procession en l'honneur de la sainte Vierge, consacra des antiennes pour le jour de la Conception, et régla dans les constitutions de son ordre des prières pour les samedis après complies. Enfin cette dévotion se manifesta en elle par tout ce que lui inspira le désir d'honorer la Mère de Dieu. Il n'est donc point surprenant que Marie, si bienveillante à l'égard de ses serviteurs, ait souvent apparu à notre sainte pour lui promettre sa protection maternelle. La dévotion à la Mère de Dieu est nécessaire à tous les chrétiens, elle est inséparable de celle que l'on doit à Jésus-Christ son Fils. L'Eglise, qui use toujours de discrétion dans les éloges qu'elle donne aux saints, confesse qu'elle ne peut trouver aucunes louanges dignes de cette auguste Vierge, qui eut le privilége de posséder dans son sein celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir : *Quibus te laudibus efferam nescio, quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti !* Une dignité aussi éminente qui lui a valu le titre de bienheureuse dans tous les siècles et qui la fera à jamais vénérer des anges et des hommes, devrait nous déterminer à lui rendre tous les honneurs dont nous sommes capables. Tous les saints ont cultivé cette dévotion, et sainte Thérèse a manifesté singulièrement son respect filial pour Marie. Voyons maintenant comment nous nous sommes comportés à cet égard, et considérons quel a été jusqu'à présent notre zèle pour cette dévotion. Craignons de l'avoir offensée ainsi que son divin Fils, loin de l'avoir convenablement honorée. Humilions-nous de notre tiédeur passée, imitons la ferveur de notre sainte à honorer la Mère de Dieu. Elle ne se conduira en bonne mère envers nous qu'autant que nous agirons envers elle comme des enfants remplis de dévouement (1).

II. Considérez maintenant que nous devons aussi invoquer la sainte Vierge dans tous nos besoins : que ne devons-nous pas espérer de la

(1) Cela ne veut pas dire qu'elle n'a aucun égard pour les pécheurs, qui ne se mettent point en peine d'imiter ses vertus, comme semble l'indiquer le texte, et comme, pour l'ordinaire, l'avancent faussement les prédicateurs.

tendresse de la Mère d'un Dieu fait homme pour le salut des pécheurs ? Les saints Pères disent qu'elle nous fut donnée pour seconde mère, et ils ajoutent qu'Ève, notre première, fut pour nous un principe de mort, tandis que Marie est un principe de vie : les entrailles d'Ève furent cruelles, celles de Marie sont miséricordieuses. « Comment douter, dit saint Bernard, que les entrailles de Marie ne soient devenues toute charité, après avoir renfermé pendant neuf mois la divine Charité ? » *Quis dubitet in affectum charitatis transiisse viscera Mariæ, in quibus ipsa, quæ est a Deo, Charitas novem mensibus requievit !* Sainte Thérèse donna une preuve de sa confiance sans bornes dans la protection de la sainte Vierge, vers l'âge de douze ans, après la perte douloureuse de sa mère Béatrice, quand, prosternée devant une image de cette Mère de Dieu, pour implorer avec larmes son assistance, elle la supplia ardemment de lui servir de mère. Cette prière fut exaucée, et l'offrande qu'elle fit d'elle-même fut agréée ; car, pendant toute sa vie, au milieu de toutes ses difficultés et de ses épreuves, à peine avait-elle invoqué Marie qu'elle en était exaucée. Comme elle avait recueilli les plus grands avantages d'une telle invocation, elle ne négligeait rien pour la rendre familière à ses religieuses, afin de leur faire obtenir une protection aussi précieuse. *La divine Majesté*, leur disait-elle, *sait bien que je compte uniquement sur sa miséricorde, et comme le passé ne m'appartient plus, ma seule ressource est de me reposer entièrement sur les mérites de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, dont, tout indigne que j'en suis, je porte l'habit ainsi que vous. Mes chères filles, remerciez-le, vous êtes ses enfants ; vous n'avez donc point à rougir de moi, malgré mes iniquités, puisque vous avez une aussi tendre mère. Voyez quelle doit être sa grandeur et votre bonheur d'être sous une protection assez puissante pour avoir empêché que mes fautes aient terni l'éclat de ce saint ordre* (*Mans.* III, c. 1). Après sa mort, ses religieuses connurent mieux encore la nécessité d'une telle dévotion ; car la sœur Antoine du Saint-Esprit, cousine à notre sainte, l'ayant priée de la recommander à Dieu, la vit apparaître et entendit qu'elle lui disait, en lui frappant doucement sur l'épaule : *Au ciel il n'y a d'autre mère que la Mère de Dieu.* A l'exemple de sainte Thérèse, invoquons souvent Marie avec une affectueuse confiance. Réclamons-la toujours avec confiance dans nos tentations. Si notre faiblesse laisse s'accroître la force de nos ennemis, tournons-nous vers Marie qui les a si souvent vaincus ; supplions-la de briser la tête du serpent qui menace de nous dévorer ; adressons-nous à elle dans nos dangers, elle peut nous secourir ; conjurons-la d'être notre étoile directrice au milieu des ténèbres et des écueils qui nous environnent. Cherchons, à l'imitation de notre sainte, un rempart dans la protection de Marie, elle nous garantira si nous nous montrons dignes d'être ses enfants ; son intercession nous fera obtenir le pardon du passé et la persévérance pour l'avenir. *Advocatam habere vis*, dit saint Bernard, *ad Mariam recurre..... Exaudiet utique matrem filius, et exaudiet filium pater. Hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ.*

III. Considérez que l'imitation de la sainte Vierge est la meilleure preuve de la dévotion que l'on a pour elle. Ce ne serait point assez de réciter tous les jours le chapelet ou d'autres prières en son honneur, si l'on ne se mettait point en peine de pratiquer les vertus dont elle nous a donné des exemples aussi éclatants. *Cæteras quoque virtutes*, dit saint Bernard, *singulares prorsus invenies in Maria, quæ videbantur esse communes.* Il ne suffisait point à sainte Thérèse de s'adonner à l'imitation de cette pure créature, à laquelle elle ressemblait, pour ainsi dire, tant par le désir des souffrances que par les autres vertus héroïques, sur lesquelles nous avons médité ou méditerons, elle encourageait ses

filles à le faire. *Cherchons à imiter*, leur disait-elle, *l'humilité de Marie dont nous portons l'habit, car il serait honteux pour des religieuses, filles d'une telle mère et épouses d'un tel époux, de ne point imiter de leur mieux son humilité.* Appliquons-nous ce précieux avis. Puisque le culte de Marie a principalement pour objet l'imitation de ses vertus, et qu'on ne peut l'honorer véritablement qu'en marchant sur ses traces, faisons l'appréciation de notre dévotion. Nous connaissons nos transgressions sans nombre, nos désobéissances à la loi de Dieu, nos habitudes perverses et nos imperfections. Que de motifs n'avons-nous pas de déplorer le passé! faisons donc tous nos efforts pour nous corriger. Donnons en toute occasion l'exemple de la vraie dévotion à la sainte Vierge, ce sera le moyen de réparer nos négligences passées. Que notre piété ne se contente pas de pratiques extérieures, établissons-la sur la réforme de notre conduite et sur l'observance de la loi divine. Quel ne sera pas notre bonheur si nous réglons notre vie sur celle de Marie, qui fut si parfaite! nous y puiserons tout ce dont nous avons besoin pour devenir de parfaits chrétiens. *Talis enim fuit Maria*, dit saint Ambroise, *ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

Prière. O Marie, mère de miséricorde, refuge et avocate des pécheurs, je me confonds de connaître si tard la dévotion que vous exigez! Je confesse que jusqu'à présent je ne vous ai convenablement ni honorée ni invoquée, faute d'avoir cherché à imiter vos vertus; c'est pourquoi je me suis trompé en comptant sur votre protection, dont je ne cessais de me rendre indigne. Grâces soient rendues à notre grande sainte, en qui j'ai rencontré aujourd'hui un modèle de dévotion envers vous. Je ferai tous mes efforts pour l'imiter; et s'il n'est pas vrai de moi, comme de sainte Thérèse, que ma dévotion a crû avec moi dès mon enfance, et qu'elle est sortie avec moi du sein de ma mère : *Ab infantia mea crevit mecum... et de utero matris meæ egressa est mecum* (*Job*, XXXI, 18), j'espère ne plus m'en séparer à l'avenir. Je sollicite le pardon du passé, protégez-moi de tout votre pouvoir, ô très-sainte Vierge, je me détermine à pratiquer constamment une véritable dévotion envers vous.

Pratique. Livrez-vous à une sincère dévotion envers Marie, ne cessez de l'invoquer, appliquez-vous assidûment à la lecture des livres qui traitent de ses grandeurs et de sa gloire. Récitez tous les jours le chapelet et les litanies de la sainte Vierge, terminez la journée en produisant quelque acte de piété en son honneur. Répétez souvent : Refuge des pécheurs, priez pour moi.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION VII.

De l'humilité de sainte Thérèse.

I. Considérez que sainte Thérèse prouva son humilité par la basse opinion qu'elle avait d'elle-même. Issue d'une famille illustre, comme descendante d'un Sanchez, roi de Castille ou de Léon, et bien plus illustre elle-même par les admirables qualités de son cœur, par les dons extraordinaires que Dieu lui avait faits pour l'instruire dans ses voies, elle redoutait l'apparence même des louanges et s'estimait la plus grande pécheresse du monde. Nous avons déjà vu que dans sa jeunesse elle laissa se refroidir pendant quelque temps cette ferveur qui, par la suite, devait embraser son cœur. Cette faute et quelques autres aussi légères, la contristaient extraordinairement; elle ne concevait pas que Dieu, après de si grands péchés, pût encore la gratifier de ses faveurs. Elle se reconnaissait indigne de sa miséricorde; persuadée que le démon la séduisait, et, troublée à la pensée de péchés qui n'en étaient que

des fantômes, elle disait *que la divine miséricorde est comparable aux débordements d'un torrent impétueux qui entraîne tout, et qu'ainsi elle avait entraîné ses propres iniquités dont l'infection souillait son âme.* Ailleurs, elle s'exprimait ainsi avec une profonde humilité : *Seigneur, à quoi songent ceux qui ne se sacrifient pas entièrement à votre amour? Je ne dois cesser de redire que je ne vous ai point assez aimé, ce qui devrait me détacher de la vie, et cela d'autant plus que je la passe sans accomplir mes devoirs. Que d'imperfections et de lenteur dans votre service! Puissé-je être insensible pour ne pas voir en moi tant de mal! Daignez, ô mon Dieu! y apporter remède.* Elle disait souvent à ses religieuses : *Votre simplicité à me prendre pour une sainte peut me faire un véritable tort; car elle vous empêcherait après ma mort de prier pour une infortunée qui, privée de vos secours, aurait longtemps à souffrir dans le purgatoire.* Un tel langage décèle une profonde humilité. « Par cette vertu, dit saint Bernard, le chrétien éclairé de la grâce reconnaît son néant, et n'a pour lui-même que du mépris. » *Humilitas est virtus qua quis verissima sui cognitione sibi ipsi vilescit.* Si une âme d'une sainteté aussi solide concevait d'elle-même une aussi basse opinion, de quoi pouvons-nous nous glorifier? quel peut être l'objet de notre vanité? à quel titre souhaiterions-nous des éloges? Serait-ce pour nos péchés sans nombre? pour nos misères spirituelles et corporelles? Cependant, malgré notre indignité, nous osons nous produire; nous sommes remplis de suffisance vis-à-vis de nos semblables, et peut-être devant Dieu. Quel orgueil extravagant! *Quid superbit, terra et cinis?* (*Ecclésiastique*, X, 9.) Faites, ô mon Dieu! que je me connaisse enfin, *noverim me*, que je m'anéantisse à la vue de mes iniquités. N'étant qu'un roseau fragile, pourquoi me comparerais-je aux plus grands cèdres du Liban? ma chute pourrait être terrible. Faites-moi la grâce, Seigneur, de ne point oublier ces paroles : Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. *Qui... se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur* (*Matth.*, XIII, 12).

II. Considérez que beaucoup de personnes se croient de l'humilité, tandis qu'elles n'en ont que l'apparence : *Multi humilitatis umbram, pauci veritatem sectantur*, dit saint Jérôme. Celui qui est doué d'une véritable humilité ne s'en tient pas à l'admiration de cette vertu, mais il cherche à la pratiquer et ne néglige aucune occasion de le faire. Or, c'est ce que fit notre sainte : les fonctions les plus basses du couvent étaient les siennes; elle occupait la chambre la plus désagréable; s'il lui arrivait de se tromper, même involontairement, lorsqu'elle psalmodiait au chœur, elle se prosternait sur-le-champ sans être avertie, en reconnaissant sa négligence. Souvent elle s'agenouillait dans le réfectoire pour demander pardon des fautes qu'elle se reconnaissait, et plus d'une fois elle a pris ses repas par terre. L'humilité la plus sincère était l'âme de toutes ses actions, et ce qui dénotait combien cette vertu était grande en elle, c'était l'ardeur qu'elle mettait à persuader à tout le monde qu'elle n'était qu'une ingrate et une grande pécheresse. Si l'on paraissait convaincu du contraire, elle s'en plaignait à Dieu en ces termes : *Seigneur, comment se fait-il qu'on ne veuille pas le croire malgré mes assertions? Daignez désabuser ceux qui ont des idées contraires, car je ne sais plus comment m'y prendre.* D'autres fois, elle s'anéantissait profondément devant Dieu, en le conjurant de ne pas inonder de tant de faveurs un cœur qu'elle jugeait indigne de ses miséricordes. *Seigneur*, disait-elle, *pourquoi en usez-vous ainsi? N'oubliez pas si vite mes nombreuses prévarications, et si vous l'avez fait pour me pardonner, souvenez-vous-en pour mettre des bornes à vos grâces. Ne confiez pas à un vase corrompu une liqueur aussi précieuse que j'ai déjà dissipée; ne placez pas dans un tel lieu un trésor aussi inestimable que ruineraient*

bientôt les désirs frivoles et les satisfactions mondaines. Ce serait ne pas faire apprécier convenablement des grâces aussi abondantes que de les verser sur une créature aussi misérable que moi. C'est ainsi que notre sainte cherchait à cacher son mérite et à s'anéantir de plus en plus. Soyons tout confus si nous n'avons de l'humilité qu'une ombre trompeuse, qui ne peut abuser que les hommes, et si la vanité est l'unique principe de nos actions. Sainte Thérèse, avec tant de vertus, usait de ruse pour se faire juger défavorablement et indigne de l'habit religieux; nous, au contraire, avec tant de misères, nous recherchons l'approbation à tout prix, nous voulons que l'on croie à nos vertus, et cependant peut-être la seule ostentation nous fait pratiquer quelques bonnes œuvres que nous ne nous mettrions pas en peine de produire sans la considération de l'estime des hommes. Malheureux! quoique nous paraissions humbles aux yeux des hommes, Dieu nous condamne comme des orgueilleux. *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (*Ps.* IV, 3.) Enfants des hommes, s'écrie le Psalmiste, jusqu'à quand vous appesantirez-vous le cœur? Pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge? Désabusons-nous enfin sur une matière d'une telle importance. Pour être véritablement humble, il faut s'humilier sincèrement. Sans l'humilité, on n'obtient point de grâces (1), il n'y a point de salut à espérer. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (*Jacques*, IV, 6). *Nisi... efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Mathieu*, XVIII, 3).

III. Considérez que sainte Thérèse non-seulement désirait s'humilier, mais saisissait avec empressement les occasions de l'être, malgré les calomnies, les accusations des hommes et le danger que courait sa réputation. Soit qu'elle fût menacée de la prison ou de quelque autre peine, elle ne cherchait nullement à se justifier. Elle manifesta clairement combien elle aimait d'être méprisée des hommes, quand, au couvent de l'Incarnation, elle se vit accuser devant le provincial par presque toutes les religieuses. Elle s'agenouilla comme un coupable, et, au lieu de se justifier des fausses inculpations dont elle était chargée, elle garda le silence malgré son innocence, et elle l'eût toujours fait, si le supérieur ne lui eût enjoint de rendre compte de sa conduite en produisant sa défense. Se trouvant un jour traitée avec dureté par un visiteur, elle en fut si satisfaite qu'elle en rendit compte de la sorte à dona Maria di Mendoza : *Ce père visiteur me rend la vie : je ne pense pas qu'il se trompe sur mon compte comme les autres, Dieu permettra sans doute qu'il découvre toutes mes imperfections, car il me trouve très-souvent en défaut; j'en suis ravie et je tâche qu'il m'en avertisse. Il est heureux de pouvoir traiter franchement avec ceux qui nous tiennent la place de Dieu, j'aurai cet avantage tant qu'il sera ici.* Si l'obéissance à ses confesseurs lui faisait écrire les faveurs extraordinaires dont Dieu l'avait gratifiée, elle faisait tous ses efforts pour dissimuler sa haute vertu. Elle s'exprime ainsi dans sa préface : *On m'a ordonné de décrire ma méthode d'oraison et de parler des grâces que Dieu m'a faites; je souhaiterais qu'on me permît de révéler en détail mes nombreuses négligences et mes égarements, mais on m'a refusé cette consolation, ce qui m'a beaucoup embarrassée. Je supplie ceux qui liront ce récit, de croire que j'ai tant péché que l'histoire de la conversion d'aucun pécheur ne peut servir à me consoler.* Elle dit ailleurs : *Je souhaiterais que ceux qui liront l'histoire de ma vie fussent indignés contre moi, en découvrant tant d'in-*

(1) On veut dire par là qu'on se prive de l'accroissement des grâces, qui est proportionné à la fidélité avec laquelle on coopère aux premières reçues, lesquelles nous sont accordées par un don purement gratuit, c'est-à-dire sans la considération d'aucun mérite préalable, autre que celui de Jésus-Christ.

gratitude et d'indifférence dans une âme que Dieu a tant favorisée. C'est ainsi que s'exprimait sainte Thérèse, cette humble servante de Jésus-Christ, à l'imitation de qui elle désirait d'être abreuvée d'humiliations : loin de s'offenser des outrages et des calomnies, elle recherchait les mépris et s'en glorifiait. Est-ce véritablement là l'esprit dont nous sommes animés ? Comment prenons-nous les médisances ou les mépris dont nous sommes l'objet ? Nous bornons-nous à vouloir nous justifier ? ce qu'il est au moins permis de faire. Ne cherchons-nous pas à nous venger ? ce qui est toujours illicite. S'il en était ainsi, nous manquerions essentiellement d'humilité. Pratiquons cette vertu à l'exemple de notre sainte, et n'oublions pas que l'humble fidèle qui a la conscience de sa misère fuit les louanges des hommes, dont il supporte facilement les mépris, ne désirant d'être approuvé que de Dieu. *Qui bene se ipsum cognoscit sibi ipsi vilescit, nec laudibus delectatur humanis* (*Imitation de Jésus-Christ*, liv. I, c. 2).

PRIÈRE. Hélas ! combien peu j'ai pratiqué l'humilité jusqu'à présent ! L'orgueil m'a aveuglé, je me suis abusé sur mon mérite, j'ai recherché la fausse gloire qui m'a trompé ; j'ai eu de l'éloignement pour ceux qui me méprisaient, et ma ruine spirituelle s'en est suivie. Jusqu'à quand, Seigneur, me glorifierai-je dans mon péché ? *Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur* (XCIII, 3) ? J'avoue mon orgueil et je le déteste, mon arrogance me confond. Je n'oserais plus me présenter devant vous, si je ne savais que vous ne méprisez point un cœur contrit et humilié. Prosterné à vos pieds, je confesse mes infidélités. Je m'adresserai au Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. Créature coupable et insensée, j'ai outragé une Majesté infinie. J'en conçois un vif déplaisir, ô mon Dieu ! et de la profondeur de l'abîme du péché je crie vers votre incomparable miséricorde. Désormais je pratiquerai l'humilité, mes iniquités me seront toujours présentes et je serai méprisable à mes propres yeux. Pour vous, ô ma puissante protectrice, faites que je cultive cette vertu et que j'y trouve le remède à l'orgueil qui en a pris la place, afin que je puisse dire avec le saint roi pénitent : *Humiliatus sum, et liberavit me* (*Ps.* CXIV, 6).

PRATIQUE. Appliquez-vous à l'humilité, 1° par l'intelligence, en concevant de vous de bas sentiments et en méditant fréquemment sur vos misères ; 2° par la volonté, en vous réjouissant des outrages, en souhaitant que l'on ne fasse nul cas de vous et que l'on agisse envers vous conformément à cette disposition ; 3° par les œuvres, renonçant à toute parole qui serait de nature à vous attirer des louanges, et traitant avec douceur ceux qui ont été vos détracteurs. Répétez souvent avec le roi prophète : *Je ne suis qu'un ver de terre, l'opprobre des hommes et le mépris du peuple* (*Ps.* XXI, 7).

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION VIII.

De la pureté angélique de sainte Thérèse.

I. Considérez que la pureté d'esprit de sainte Thérèse ressembla toujours à celle des lis. Elle ignorait, par un rare privilége, tout ce qui est de nature à souiller l'imagination, et, chose aussi surprenante, la pureté de ses sentiments égala celle de son esprit. Ses religieuses ont attesté que quand elles avaient recours à ses avis, en sa qualité de supérieure, pour apprendre la manière de s'abriter contre les tentations de l'esprit immonde, elle rompait le discours en alléguant qu'elle ne comprenait point ce langage, et que les personnes éprouvées devaient

s'adresser à d'autres ; qu'elle se reconnaissait incapable de leur donner soit conseils, soit remèdes, n'ayant jamais éprouvé de semblables tentations. Lorsque ses filles ressentaient d'autres malaises intérieurs, elle y prenait part, et toujours elle les aidait de ses avis. Elle faisait connaître très-exactement l'état de sa conscience à ses confesseurs, dont les uns disaient qu'elle était un trésor de pureté, et d'autres qu'elle avait été singulièrement favorisée de Dieu sur cette vertu ; tous la proclamaient un ange vivant de ce monde, exempt de toutes les faiblesses de la chair. La pureté était si parfaite chez elle, que jamais elle ne fut obsédée par aucune pensée impure, que jamais le vice contraire ne l'avait altérée. On peut donc lui appliquer ces paroles du prophète Osée : Le Seigneur a brisé l'arc et l'épée, il a éloigné d'elle la guerre, et ses ennemis l'ont laissée en paix : *Arcum et gladium et bellum conteram de terra, et dormire eos faciam fiducialiter* (*Osée*, II, 18). Il est vrai que c'était là une grâce des plus extraordinaires, à laquelle tous ne peuvent prétendre, car Dieu ne l'accorde qu'à un très-petit nombre ; mais nous devons faire tous nos efforts pour conserver toute la pureté de nos pensées. Cherchons-nous cependant à veiller sur nos yeux, qui sont comme les portes par lesquelles le démon s'introduit dans notre imagination, qu'il salit par les images obscènes dont il la remplit ? Mettons-nous tous nos soins à en détourner notre attention aussitôt que nous les remarquons ? Fuyons-nous la compagnie de ceux qui tiennent des propos impurs ? Évitons-nous les assemblées dangereuses et les spectacles corrupteurs qui amolliraient même les cœurs les plus mortifiés ? *Inter tantas illecebras voluptatum*, dit saint Jérôme, *etiam ferreas mentes libido movet.* Si nous ne prenons pas à tâche d'écarter toutes les occasions, comment trouverions-nous étrange d'être tourmentés par le poison des pensées impures ? Appliquons-nous à la modestie chrétienne, que nous devons tous pratiquer fidèlement selon la condition où la Providence nous a placés. Efforçons-nous donc de conserver nos pensées pures, et, pour cet effet, veillons sur notre esprit. *Te ipsum castum custodi* (I *Tim.*, V, 22).

II. Considérez que notre sainte fut aussi pure de cœur. Elle possédait cette divine liberté d'esprit, dont parle saint François de Sales, qui fait que l'âme se détache entièrement des choses créées pour ne désirer que le repos en Dieu, véritable centre du bonheur. Elle dirigeait si fortement ses affections vers Dieu, qu'il lui semblait ne pouvoir aimer que cet unique bien et n'éprouver pour les créatures que des sentiments d'indulgence. Voilà comment elle s'exprime sur ce sujet : *Depuis que j'ai admiré la beauté de mon Dieu, je n'ai rien trouvé qui lui soit comparable, rien qui me plaise. En considérant l'image qui est toujours empreinte dans mon âme, je suis tellement libre de toute affection étrangère que tout ce que je vois me semble hideux en comparaison des charmes que j'ai rencontrés dans mon Dieu.* Elle ajoute : *Cette liberté de cœur m'a permis d'agir avec simplicité envers quelques-uns de mes confesseurs, et a fait naître en moi une joie toute naturelle. Ces fidèles serviteurs de Dieu craignant que je ne m'attachasse à eux, même d'une manière toute sainte, prenaient avec moi un air sévère, tandis que je riais intérieurement de leur vaine sollicitude. Plus tard ils sont revenus de leur méprise, m'ont parlé du peu d'attachement que j'ai pour qui que ce soit, et m'ont fait remarquer les obligations extraordinaires que j'ai à Dieu pour une telle faveur.* Telle fut la liberté, la pureté du cœur de notre sainte. Est-il surprenant que des affections dont Dieu était l'unique objet aient été aussi pures ? Est-ce là l'état de pureté de notre cœur ? Dieu est-il l'objet principal de nos affections ? Les soumettons-nous à ses adorables volontés ? Sommes-nous résolus de sacrifier toutes les créatures, plutôt que de déplaire au Créateur ? Voilà quelle est notre

obligation, y sommes-nous fidèles? Combien de fois la pureté de nos affections n'a point été altérée, soit par des attachements trop sensibles pour être toujours innocents; soit par des correspondances auxquelles la bienséance sert de prétexte, mais qu'entretiennent des motifs coupables; soit par des conversations qui, sous un air de gaieté, renferment des allusions indécentes; soit par des paroles trop légères! Tout cela mérite de sérieuses réflexions. Changeons donc nos habitudes sur ce point, et n'oublions pas qu'il n'y aura que ceux qui auront le cœur pur qui verront Dieu. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (*Matth.*, V, 8).

III. Considérez que sainte Thérèse conserva toujours la pureté de son corps. « Telle était sa modestie, soit dans ses regards, soit dans son maintien, dit un prélat, qu'elle excitait l'amour de la pureté en ceux qui s'entretenaient avec elle; et la seule vue de sa physionomie angélique était une exhortation à cette vertu. » Si les livres saints comparent aux lis odoriférants, soit l'époux des vierges, soit le fils d'une vierge qui est dit se nourrissant au milieu d'eux, quelle ne devait point être la pureté du corps de sainte Thérèse, qui, tout exténué qu'il était par les mortifications et les souffrances, exhalait un parfum si suave qu'on en était ravi d'admiration! Les nombreux miracles qui furent opérés près de ce corps après la mort de notre sainte, ne sont-ils pas une preuve de la vigilance avec laquelle elle conserva une pureté sans tache dans une chair sur laquelle le temps, qui dévore tout, n'eut aucun pouvoir? Ainsi s'exprima sur ce sujet le tribunal de la *Rote* (1) : *Perpetuam castitatem et virginitatem istius beatæ virginis Theresiæ eumdem Dominum nostrum dignatum fuisse comprobare non dubitamus mirabili illius corporis integritate, et incorruptione mirificoque odore, et liquore suavissimo, cum quibus hodie conservatur et colitur.* Est-il surprenant que Dieu, en récompense de la vertu angélique de notre sainte, l'ait favorisée dans le ciel du privilége de protéger ceux qui sont en proie aux tentations impures, ainsi que l'assure Philippe Lopès? Ce qui prouve cette allégation, c'est qu'il suffit de lire les ouvrages de sainte Thérèse, ou même de l'invoquer pour être délivré des assauts de l'esprit immonde. Que cette vertu est agréable à Dieu, puisqu'il a voulu récompenser de la sorte ceux qui l'ont pratiquée! Quoi de plus admirable? dit saint Bernard, elle purifie ce que la corruption a engendré, elle fait d'un ennemi de Dieu un ami intime, elle transforme l'homme en ange. Les saints, par amour pour Dieu, mirent tous leurs soins à conserver cette vertu. Plût à Dieu que nous eussions eu une telle vigilance! Mais, hélas! si nous examinons notre conduite passée, nous verrons combien notre conscience nous reproche. A l'avenir, veillons sur nous pour réparer nos négligences passées. Ne soyons, à l'exemple de notre sainte, occupés que de Jésus, renonçons aux liaisons sensibles qui insensiblement corrompent l'esprit, le cœur et le corps. Ne comptons pas sur notre vertu passée, dit saint Jérôme; quelle que soit notre confiance à cet égard, nous ne sommes ni plus forts que Samson, ni plus saints que David, ni plus sages que Salomon, et si ces personnages extraordinaires sont tombés, ne devons-nous pas craindre de tomber aussi? Appliquons-nous à la mortification, au jeûne, à la retraite, à la prière; cultivons, à l'exemple de sainte Thérèse, la dévotion à la sainte Vierge et l'humilité, que les saints ont appelée la gardienne de la pureté. *Per humilitatis custodiam*, dit saint Grégoire le Grand, *servanda est munditia castitatis.* Alors nous serons purs, et, conformément à l'avis de l'Apôtre, nous agirons selon l'es-

(1) Le tribunal de la *Rote* à Rome est composé de douze conseillers, qui sont nommés *auditeurs de Rote*, et dont les fonctions sont de donner leur avis dans des affaires qui, sans être consistoriales, se traitent devant le pape et ses chapelains.

prit, c'est-à-dire que nous ferons toujours ce que prescrit l'Esprit de Dieu et non ce que la chair désire, comme l'expose saint Augustin : *Quid est duci spiritu? spiritui Dei consentire jubenti, non carni concupiscenti.* Heureux sont ceux qui suivent cette règle salutaire !

Prière. Combien j'ai été ingrat et insensé! Mon Sauveur voulut s'incarner pour me racheter, et il le fit dans le sein d'une vierge toute pure, qui ne contracta point la souillure originelle commune à tous les enfants d'Adam, déclarant par là qu'il fait sa demeure parmi les lis. Je n'ignore pas le motif de ce choix, je sais aussi que la pureté doit être l'ornement de l'âme qui désire être unie à Dieu; néanmoins, quelle n'a point été ma négligence dans la pratique de cette vertu! Au contraire, avec quelle activité et quels efforts n'ai-je pas recherché les satisfactions sensuelles! Toujours mes penchants m'ont trahi, et toujours j'ai cherché à les favoriser. Pourquoi n'ai-je point renoncé à cette correspondance que réprouve la religion? Pourquoi cet attachement si vif pour les créatures? pour goûter un peu de miel qui devait me donner la mort : *Gustavi... paululum mellis, et ecce ego morior* (I *Reg.*, XIV, 43). Comment ai-je été assez insensé pour goûter ce qui devait donner la mort à mon âme? *Potest aliquis gustare quod gustatum affert mortem* (*Job*, VI, 6)? Oui, je l'ai été assez pour cela, et je le reconnais trop tard. Prosterné à vos pieds, ô mon Dieu! je sollicite mon pardon de votre miséricorde. Je veux maintenant vivre pur d'esprit, renonçant à toute mauvaise pensée; pur de cœur, dirigeant vers vous seul toutes mes affections; pur de corps, m'éloignant de tout ce qui est contraire à la modestie. Mais quelle stabilité auront mes résolutions, si votre grâce ne les consolide? Puisque vous exigez une pureté si parfaite, ô mon Dieu, mettez vous-même en moi, par l'intercession de sainte Thérèse, la vertu dont vous exigez la pratique : *Da quod jubes, et jube quod vis* (*S. Aug. Confess.*).

Pratique. Recherchez la pureté et mettez tous vos soins à la conserver, gardant vos sens qui servent de portes aux tentations. Que votre vigilance s'exerce sur vos yeux, qui sont le canal par où le mal arrive au cœur : David, par suite d'un regard, devint un homicide et un adultère. Soyez dévots envers la sainte Vierge, méditez souvent sur la passion de Jésus-Christ, dont les plaies vous fourniront un remède contre l'esprit d'impureté. Répétez souvent avec le roi pénitent : *Mon Dieu, détournez mes yeux des objets vains et dangereux, donnez-moi une direction sûre dans la voie de vos commandements.*

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION IX.

De la patience admirable de sainte Thérèse.

I. Considérez que sainte Thérèse a fait preuve d'une douce patience dans ses travaux et ses infirmités. Cette vertu, dit saint Augustin, consiste à faire endurer volontairement et avec calme les maux de cette vie, pour ne pas perdre les biens qui nous sont réservés dans l'autre : *Patientia hominis, quæ recta est atque laudabilis, et vocabulo digna virtutis, ea perhibetur qua æquo animo mala toleramus, ne animo iniquo bona deseramus per quæ ad bona meliora perveniamus* (*Lib. de Past.*). Celui qui est doué d'une véritable patience maîtrise si bien la tristesse et les autres passions dont l'âme est naturellement agitée en présence du mal, que, malgré les luttes intérieures, son cœur demeure paisible : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit* (*Prov.*, XII, 21). Sans parler des graves infirmités dont notre sainte fut affligée, sa patience se

manifestait dans les longs voyages qu'elle faisait toujours avec une douceur admirable, nonobstant la rigueur des saisons, la difficulté des chemins et la pénurie de ses ressources. Souvent elle avait à voyager une journée entière par la pluie et la neige, sans rencontrer ni une chaumière pour s'abriter, ni feu pour sécher ses vêtements, ni aliments pour soutenir ses forces, ni lit pour se reposer. Elle se vit contrainte de passer une nuit dans une misérable auberge dont le toit était si mauvais qu'il ne put l'abriter contre une forte pluie qui tomba vers le matin, et la pénétra comme si elle eût passé la nuit au dehors. Dans une autre circonstance, après avoir fait la visite d'une maison nouvellement fondée où tout s'était passé d'une manière désagréable pour elle, c'est-à-dire sans opposition ni peine, elle fit une chute très-grave qui lui meurtrit le corps. *Béni soit le Seigneur,* dit-elle alors en se relevant, *si tout va bien dans la nouvelle fondation, je suis du moins contente d'y être tombée.* Il ne serait pas possible de relater ici toutes les traverses que rencontra notre sainte, rapportons seulement le témoignage de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, son inséparable compagne. « Ce serait une tâche prodigieuse, dit-elle, que de raconter tous les désagréments et toutes les souffrances qu'éprouva notre sainte mère dans ses voyages pendant tout le temps que je l'ai accompagnée, l'énumération n'en serait pas possible, et ce qu'elle en a écrit n'en est que l'ombre. » Elle souffrit tout cela sans jamais ni s'attrister, ni se plaindre, ni demander à Dieu du soulagement dans ses peines. A l'exemple du saint homme Tobie, non-seulement elle ne manifestait ni souffrance, ni impatience dans ses afflictions, mais encore elle montrait un calme et une amabilité tels qu'on eût dit qu'elle était environnée des plus douces jouissances. Il est du devoir du chrétien d'endurer ses maux avec patience, comme il est de celui du soldat de combattre avec courage. La sainte Ecriture nous apprend que nous ne devons entrer dans le royaume de Dieu que par la voie des tribulations : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (*Actes*, XIV, 21). Dieu, dans sa miséricorde paternelle, nous éprouve par des tribulations ; cependant, quelles résistances de notre part et quelles impatiences avant même que d'en ressentir les effets! Confondons-nous de ce peu de courage, et supportons, à l'exemple de notre sainte, avec une douce patience les maux passagers de cette vie, afin de pouvoir prétendre aux joies inaltérables de la vie éternelle.

II. Considérez que sainte Thérèse fit preuve dans toutes les rencontres d'une patience invincible, et principalement lorsqu'on la couvrait de mépris. Souvent en butte aux railleries des libertins, accueillie avec froideur par ceux qui lui devaient le plus, lorsque dans ses voyages elle leur demandait un abri, renversée dans la boue par une misérable servante sur la route de Burgos, traitée ignominieusement et même frappée à Tolède dans l'église de Saint-Clément par une femme audacieuse, poursuivie à coups de pieds par des individus de la lie du peuple, jusque dans une église où elle se rendait pour satisfaire sa dévotion pendant la semaine sainte, jamais elle n'en manifesta de ressentiment, elle endurait tous les outrages avec une patience invincible. Elle ne permettait même pas que ses compagnes défendissent sa cause; enfin sa patience fut inébranlable aux outrages les plus sanglants, docile à la voix de l'Apôtre qui nous exhorte à être patients à l'égard de tous : *Patientes estote ad omnes* (I *Thess.*, V, 14). Nous nous imaginons avoir de la patience parce qu'on ne nous tracasse pas et que nous ne tracassons pas les autres; mais malheur à quiconque nous adresse une parole d'insolence ; malheur à qui ne nous fait point une prévenance qui, selon nos injustes prétentions, nous est due ; malheur à celui qui nous fait connaître le peu d'estime qu'il a pour nous, alors notre res-

sentiment ne connaît plus de limites, nous imitons la vipère qui pique dès qu'on la touche ; notre impatience, notre haine éclatent en paroles et en actions. Cependant, nous occasionnons ces mépris dont nous sommes l'objet, soit par la légèreté de nos paroles, soit par nos procédés malicieux, soit par nos manières arrogantes; et nous nous lamentons, nous laissons échapper des plaintes, tandis qu'alors nous devrions attribuer à nos péchés ce qui nous arrive : *Nos quidem juste, nam digna factis recipimus* (*Luc*, XXIII, 41). Où est donc notre patience? Apprenons de sainte Thérèse à la pratiquer, et si nous n'avons pas comme elle le courage de nous réjouir au milieu des humiliations, fermons, comme David, les oreilles aux injures; comme ce saint roi, ne nous laissons aller à aucune parole de vengeance : *Factus sum, sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones* (*Ps.* XXXVII, 15).

III. Considérez que la patience de sainte Thérèse se soutint dans les circonstances les plus difficiles, c'est-à-dire dans les cas même où sa réputation était attaquée. De combien de calomnies ne fut-elle pas l'objet? Deux fois on la dénonça à l'inquisition (1) comme une femme perverse, qui cherchait à faire tomber les autres dans ses erreurs. Quelques-uns la comparaient à l'infâme Madeleine de la Croix, qui avait fait un pacte avec le diable ; d'autres attaquaient sa moralité en lui attribuant des désordres de tous genres. On la traitait de religieuse scandaleuse, et on lui reprochait d'oser s'asseoir à la sainte table. Ses supérieurs la firent incarcérer, et elle se soumit à cette peine avec une joie comparable à celle qui transporta le roi David lorsqu'il dansa devant l'arche sainte. On la condamna comme perturbatrice du repos public. Quelques prédicateurs déclamèrent contre elle, même en sa présence. Toutes ces attaques n'altérèrent en rien sa patience héroïque. Nous connaîtrons sa manière d'agir en de telles circonstances, si nous considérons ce qu'elle écrivit par ordre de son supérieur. *Les nombreuses calomnies dont je suis l'objet*, disait-elle, *contribuent à mon amendement, et quelquefois je me persuade que mes ennemis ont raison ; je suis d'autant plus portée à croire qu'ils me sont très-utiles, qu'ils travaillent à mon avancement spirituel, ainsi que l'expérience me le prouve.* Elle écrit ailleurs : *Je ris intérieurement d'entendre quelques personnes me plaindre, toutes les humiliations de cette vie me font si peu d'effet que je n'y vois aucun sujet d'affliction. Tout cela me semble un songe après lequel tout disparaît.* Quelle persévérance! quel héroïsme de patience ! Chez nous, au contraire, quel trouble dans les souffrances ! Mille fois nous prenons la détermination de demeurer calmes au milieu des contradictions, et mille fois nous manquons de résolution. Mettons tout en œuvre pour persévérer dans la patience, et qu'un instant d'impatience ne nous fasse pas perdre les mérites de plusieurs années de souffrance. Accueillons en vrais chrétiens les persécutions et les calomnies, supportons-les avec patience, et prions pour nos ennemis. Enfin, pratiquons la patience avec tout le monde, non par dissimulation, ou par inclination, ou par nécessité ou par pure indulgence, mais par des motifs surnaturels, parce que Dieu l'exige et que c'est le devoir des chrétiens. Si c'est ainsi que nous cultivons cette vertu, elle ne nous abandonnera pas dans nos travaux et dans les peines inséparables de la vie, elle sera inaltérable au milieu des outrages, au milieu même des attaques dirigées contre notre réputation : *Non omnes qui patiuntur*, dit saint Augustin, *participes sunt patientiæ, sed qui passione recte*

(1) L'inquisition est un tribunal établi dans quelques pays de la chrétienté par le concours des deux autorités ecclésiastique et civile, pour la recherche et la répression des actes contraires à la religion. Elle fut érigée en Espagne en 1483 par le pape Sixte IV, à la sollicitation du roi Ferdinand Ier.

utuntur, hi patientiæ veritate laudantur, hi patientiæ munere coronantur (*Lib. de Past.*).

Prière. O Jésus, mon Sauveur! source de la paix, parfait modèle de douceur, puisque la patience vous est agréable et caractérise vos vrais disciples, quel sujet de confusion pour moi de ressembler si peu à sainte Thérèse, dont l'insigne patience fut une imitation de la vôtre! Depuis longtemps mes impatiences sans nombre, l'empressement que je mets à repousser les injustices dont je crois être l'objet, mes emportements continuels auraient dû vous lasser si vous n'étiez infiniment patient. Combien de fois mes interprétations malicieuses ne m'ont-elles point fait manquer à la charité! Que mes péchés sont nombreux! Cependant, vous prononcez une menace terrible contre ceux qui auront perdu la patience : *Væ eis qui perdiderunt sustinentiam* (*Eccli.*, II, 16). A quels malheurs ne me suis-je donc pas exposé! O Dieu tout miséricordieux! pardonnez-moi le passé, par l'intercession de sainte Thérèse, qui fut un modèle accompli de patience, *quod fui ignosce;* secondez mes efforts dans la réforme du présent, *quod sum corrige;* apprenez-moi à pratiquer désormais la patience, *quod ero dirige.* O Jésus! véritable maître de la patience, vos exemples nous l'ont enseignée et vous-même en serez la récompense. Déterminez-moi donc vous-même à vous imiter : *Utrumque est mihi, Domine Deus, et speculum patiendi et præmium patiendi. Utrumque fortiter provocat ac vehementer accendit* (*Saint Bernard*).

Pratique. Exercez-vous à la patience, 1° en acceptant avec plaisir les peines de la vie par amour pour notre Sauveur, qui, par l'effet de celui dont son cœur fut embrasé pour nous, embrassa une vie de souffrances qu'il termina par la mort de la croix; 2° en faisant vos efforts pour vaincre des antipathies qui vous portent à l'impatience; 3° en regardant comme ne s'adressant point à vous les mépris dont vous êtes quelquefois l'objet, à l'exemple de David qui se rendait sourd et muet au milieu des outrages dont il était accablé. Répétez souvent après saint Augustin : *Seigneur, augmentez mes souffrances, mais augmentez aussi et soutenez ma patience.*

JOUR DE LA FÊTE.

MÉDITATION X.

De la mort de sainte Thérèse.

I. Considérez que l'Écriture préconise le bonheur de ceux qui meurent dans le Seigneur, et qu'elle promet à ceux qui le craignent des bénédictions pour le jour de leur mort : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (*Apoc.*, XIV, 13); *timenti Dominum bene erit in extremis* (*Eccli.*, I, 13). Comment la mort de sainte Thérèse n'aurait-elle pas été heureuse, puisqu'elle ne cessa de vivre de la vie de Jésus-Christ. Notre mort ressemblera à notre vie, et si nous vivons en union avec notre Sauveur, nous mourrons en union avec lui. Or, pour vivre de la vie de Jésus-Christ, il faut mourir à soi-même : *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum... adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (*Luc*, XIV, 26). Notre sainte mourut à elle-même sur la terre par son renoncement au monde, soit par le sacrifice qu'elle fit de sa fortune et des plaisirs qu'elle goûtait dans la maison paternelle, soit par l'abnégation de sa volonté propre pour ne suivre que celle de Dieu et de ses supérieurs, soit par le mépris qu'elle fit d'elle-même et de sa réputation, se réjouissant à l'exemple des apôtres, *pro nomine Jesu contumeliam pati*, c'est-à-dire d'être trouvée digne de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. Pour vivre de la vie de Jésus-Christ, il

faut faire tous ses efforts pour procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain. Or, tel fut l'unique but que se proposa constamment notre sainte, et elle l'atteignit par la grande entreprise de sa réforme pour laquelle elle eut à vaincre tant d'obstacles et de contradictions; elle l'atteignit par tant de lettres qui ne sont que des exhortations à l'amour divin, à la prière et à la vertu ; elle l'atteignit par sa rare modestie et par ses autres vertus sublimes dont le spectacle était pour le prochain un entraînement au bien ; elle l'atteignit par les larmes qu'elle versa pour la conversion de tant de pécheurs endurcis, par la fondation de tant de couvents où des bouches pures ne sont employées qu'à célébrer les louanges de Dieu. On peut donc appliquer à cette sainte ce que saint Jean Chrysostome dit de saint Paul : *Divina illa anima universum terræ orbem circumplexa erat, et in seipsa circumferebat omnes, omnes amabat ac si genuisset.* La charité de cette grande âme s'étendait sur le monde entier, elle avait pour le prochain une tendresse vraiment maternelle. Enfin, pour vivre de la vie de Jésus, il faut s'appliquer sans relâche à s'unir à lui par une véritable transformation qui donne le droit de dire avec l'Apôtre : *Vivo autem, jam non ego: vivit vero in me Christus*, je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (*Gal.*, II, 20). Sainte Thérèse s'établit dans cette union par l'exercice assidu de la présence de Dieu et une parfaite conformité à sa volonté, par un esprit d'oraison qui la mettait constamment en rapport avec Dieu. C'est parce qu'elle vécut toujours de la sorte avec Jésus, qu'elle fut trouvée digne de mourir avec lui. Jésus vivait dans son cœur, et il la consola dans ses derniers moments. *O mon Dieu*, disait-elle, *il est donc enfin arrivé ce moment si désiré où je vais vous voir; que votre volonté s'accomplisse, et que je sorte enfin de ce monde. La voici enfin l'heure où je vais sortir de l'exil et où mon âme va posséder ce qu'elle a si vivement désiré.* Elle n'ouvrait la bouche que pour prononcer le nom de Jésus et pour adresser à Dieu d'ardentes oraisons jaculatoires renfermées dans le psaume L : *L'esprit affligé est à vos yeux un sacrifice, ô mon Dieu! vous ne dédaignerez point un cœur contrit et humilié; ne me repoussez pas loin de votre face et ne me retirez pas votre Esprit saint; créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu! et renouvelez l'esprit de justice dans mes entrailles.* Elle mourut enfin tenant en main un crucifix sur lequel étaient fixés sans interruption ses yeux, son esprit et son cœur; elle disait avec une joie toute céleste, en y contemplant le consolant symbole de notre rédemption : *Eh bien! oui, Seigneur, au moins je suis enfant de votre Église*; puis, baisant tendrement et pressant contre son cœur l'image de Jésus crucifié en s'excitant à la foi, à l'espérance et à l'amour, elle rendit sa belle âme à son Sauveur. O mort pleine de suavité et digne d'envie! C'est une mort précieuse, puisque c'est celle d'une juste, d'une amie de Dieu. Esprits célestes, ministres de l'Agneau sans tache, empressez-vous de venir recevoir l'âme bienheureuse de cet ange de la terre dont le monde n'était pas digne, elle s'envole au ciel, conduisez-la à l'unique objet de son chaste amour, et que le cœur de Jésus, qui a concentré toutes ses affections sur la terre, soit aussi le centre de son repos dans le ciel : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* (*Ps.* CXXI, 1), s'écria notre sainte brûlée du désir du bonheur céleste, et en prononçant ces paroles elle expira. Cette mort fut la fin de courtes souffrances et le commencement de joies éternelles. O mort véritablement précieuse! ô sainte mort! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Mais telle sera-t-elle ma mort? Elle le sera si ma vie en a été digne. O Dieu! combien de motifs n'ai-je pas pour trembler! Bienveillante protectrice, *moriatur anima mea morte justorum*, mais pour que j'obtienne cette grâce, *vivat anima mea vita justorum.*

II. Considérez que tous les justes, mourant dans la grâce du Seigneur, meurent avec Jésus-Christ. L'Écriture dit que la mort ne leur fera point sentir ses souffrances : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis* (*Sap.*, III, 1) : mais il n'appartient qu'aux fidèles privilégiés, qui meurent martyrs, de mourir pour Jésus. Or, telle fut sainte Thérèse, qui eut le mérite du martyre, martyre d'amour, intérieur et prolongé suivant toute la durée de sa vie. C'est ce que prouvent, soit les profonds soupirs, les gémissements et les cris qu'elle laissait échapper pour diminuer l'ardeur de la flamme qui la consumait intérieurement; soit les nombreuses défaillances qui la laissaient sans mouvement et presque sans vie; soit enfin les accablants évanouissements qui la rendaient insensible pendant un temps considérable. Voici comment elle traçait ses souffrances : *Oh! qu'il est douloureux pour l'âme de se trouver de nouveau dans la nécessité de vaquer à tout, de considérer la comédie de la vie présente, de passer le temps à soigner son corps, à manger, à dormir. Tout cela lui est désagréable, et cependant elle ne peut s'enfuir, car elle est captive; elle est convaincue qu'il est indispensable de demander à Dieu, comme saint Paul, l'affranchissement des servitudes de cette vie, avec cet apôtre elle réclame énergiquement la liberté; son impétuosité la porte quelquefois à vouloir s'élancer de la prison corporelle, mais ne rencontrant personne qui la délivre, elle se reconnaît misérable esclave dans une terre étrangère et éloignée. Ce qui lui est plus douloureux encore, c'est de ne rencontrer personne qui partage ses sentiments et compatisse à ses souffrances, c'est de voir la presque universalité des hommes désirer de vivre. Tout fatigue, tout accable, et il me semble que je vais mourir; je me persuade que seule je ne rencontre point de consolation, et que tous les autres peuvent appliquer des remèdes à leurs maux.* Voilà une vie de souffrances, parce que son amour extrême ne pouvait l'unir à l'objet pour lequel seul elle soupirait : c'est là un nouveau genre de martyre. Pour en apprécier la douleur, il faudrait mesurer l'amour que notre sainte avait pour son Dieu. Aussi, comme elle n'avait vécu que pour Jésus, elle mourut pour Jésus, par l'amour excessif qui fit d'elle un véritable martyr. Quant à nous, pour qui vivons-nous? Pour les richesses, la vaine gloire, la sensualité, peut-être pour le démon. Si nous avons le malheur de vivre pour le péché, ah! quand cesserons-nous d'abuser de la vie d'une manière aussi déplorable? Il faut désormais, dit saint Paul, que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui a souffert la mort pour eux. *Reliquum est ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed illi qui pro ipsis mortuus est* (II *Cor.*, V, 15). Quiconque vit pour Jésus meurt pour Jésus, et trouve en lui la ressource la plus consolante dans sa dernière heure, ce que fit notre héroïne, qui pouvait s'appliquer avec vérité ces paroles de l'Apôtre : Soit que je vive, soit que je meure, je suis au Seigneur, *sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* (*Rom.*, XIV, 8); puisque j'ai vécu pour lui, que je meure pour lui. Quel sera notre bonheur si nous vivons pour Jésus-Christ, nous mourrons aussi pour lui : *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus invenerit ita facientem.* Heureux le serviteur que le maître à son arrivée trouvera dans la vigilance (*Luc.* XII, 43).

III. Considérez que sainte Thérèse mourut non-seulement avec Jésus et pour Jésus, mais aussi en conformité avec Jésus. On peut faire l'appréciation de cette conformité d'après ces paroles d'Isaïe : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta*, mon peuple se reposera dans la beauté de la paix, dans des tentes où il jouira de la sécurité, il goûtera un repos parfait (*Isa.*, XXXII, 18). C'est-à-dire que ce genre de mort procure un repos délicieux, en faisant naître l'espoir assuré d'une récompense surabondante. La mort de Jésus-Christ fut en effet un doux repos après de laborieux combats, d'incomparables souffrances, ce qui lui a fait prononcer ces paroles : Tout est accompli, *consummatum est.* Elle fut précédée de l'espoir certain d'une récompense, ce que fait voir cet Homme-Dieu en remettant son âme entre les mains du Père éternel : Mon Père, s'écria-t-il, je remets mon esprit entre vos mains, *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Elle fut suivie d'une copieuse récompense dont il assura le partage au bon larron qui mourut à son côté, et à laquelle il ne tarda point à associer les âmes des patriarches qui soupiraient dans les limbes après ce moment heureux. Voyons maintenant comment la mort de notre sainte fut conforme à celle de Jésus-Christ. Elle le fut en ce que la mort fut pour elle un agréable repos après les rudes combats qu'elle soutint contre les révoltes de la chair, l'injustice des hommes et la malice des démons. Lorsqu'elle vit la grande et si difficile œuvre de sa réforme achevée, et qu'elle considéra tout ce qu'elle avait souffert pour la gloire de Dieu, elle put dire avec le Sauveur : Tout est consommé, *consummatum est.* Elle le fut par l'espoir certain d'une récompense prochaine, et cet espoir était si bien fondé chez elle qu'elle désirait ardemment quitter au plus tôt son corps pour aller goûter à jamais les délices inséparables de la contemplation de son Dieu. Elle le fut enfin par la récompense immense qui lui fut accordée non-seulement dans le ciel, où elle fut investie d'une gloire éminente, mais encore sur la terre, soit par les nombreuses apparitions qu'il lui fut donné de faire après sa mort, soit par l'incorruptibilité de son corps, soit par les miracles sans nombre qui furent le panégyrique éloquent de sa sainteté consommée. Telle fut la mort glorieuse de notre ange terrestre, qui mourut non-seulement avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, mais encore pour ainsi dire comme Jésus-Christ. On n'en sera point surpris si l'on considère que cette âme si aimante n'avait soupiré qu'en son Sauveur, pour son Sauveur, après les mêmes objets que son Sauveur, dont le nom fut continuellement dans son cœur, dans son esprit et dans sa bouche. Mais ne nous en tenons point ici à une stérile admiration de cet éclatant triomphe, et cherchons à nous le rendre profitable au moyen de quelques réflexions pratiques. Puisque notre sainte a mérité de mourir d'une certaine manière comme Jésus-Christ, pour avoir concentré invariablement toutes ses affections en lui, nous voyons ce que nous avons à faire pour obtenir une mort semblable. Si nous craignons qu'au moment de la

dissolution de notre corps notre âme ne soit frappée d'une mort éternelle, exerçons-nous, à l'imitation de sainte Thérèse, à nous abriter dans les plaies de Jésus, et à réunir dans ce lieu sûr toutes nos pensées et toutes nos affections, ce sera le moyen de nous délivrer de toutes nos craintes. Quel sera notre bonheur, si un avertissement aussi salutaire nous devient profitable! Notre salut sera en sûreté. *Certa atque secura est*, dit le pape saint Léon, *exspectatio promissæ beatitudinis, ubi est participatio dominicæ passionis.*

Prière. La mort est inévitable pour tous ceux qui vivent, il faut mourir une fois, *statutum est hominibus semel mori.* Qu'elle est consolante cette vérité pour ceux dont la vie a été avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, conforme à celle de Jésus-Christ? Ils sont fondés à répéter dans leur dernière heure ces paroles de sainte Thérèse : *Le moment est donc enfin arrivé de quitter cet exil, ô mon Dieu! pour posséder en vous ce que j'ai si vivement désiré!* Au contraire, quels regrets, quelle affliction pour ceux qui touchent à leurs derniers moments après avoir passé leur vie avec le monde, pour le monde, en conformité avec le monde. Vous m'avez averti à propos, ô doux Jésus! de ne point vivre selon les maximes de ce siècle : *Nolite conformari huic sæculo* (*Rom.*, XII, 2), parce que la figure de ce monde passe, *præterit enim figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 31). O paroles paternelles! ô avertissement digne du Dieu des miséricordes! si j'en eusse profité comme mon intérêt même m'en faisait un devoir, je ne me serais pas rendu coupable d'autant d'infractions à votre loi sainte, et, par suite, je n'aurais point tant à redouter la profonde pensée de la mort. Mais, hélas! je me suis laissé aller aux plaisirs des sens, j'ai perdu de vue la nécessité de mourir, et j'ai méconnu vos admonitions salutaires. Quelle autre chose ai-je à faire maintenant que de déplorer avec amertume mon inconcevable ingratitude et la perte d'un temps si précieux! *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte* (*Jerem.*, IX, 1)? Comme l'irréflexion a été jusqu'ici la grande cause de mes désordres, à l'avenir je fixerai mon attention sur la mort si désirable de votre si fidèle servante, pour découvrir la manière de bien vivre, afin de pouvoir faire une sainte mort. Daignez m'assister à ma dernière heure et dans mon agonie, ô ma sainte protectrice! ne m'abandonnez pas quand je le serai de mes plus proches parents et de mes plus chers amis : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me* (*Ps.* LXX, 9). C'est la dernière grâce que je vous demande, et je le fais avec toute l'ardeur dont mon cœur est capable, espérant que votre charité ne me la refusera pas. Réalisez mon espérance, ô grande sainte, ma reconnaissance sera sans bornes dans le temps et dans l'éternité. Qu'à votre exemple je vive avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. *Fiat, fiat!*

Pratique. Disposez-vous à faire une bonne mort, 1° en vous persuadant qu'elle n'est pas éloignée : mettez à profit le présent, dit l'Écriture, car vous ignorez si l'avenir sera pour vous; 2° en produisant au moins une fois tous les jours les actes que vous voudriez faire au moment de la mort, et que vous n'aurez peut-être pas alors le loisir de faire; 3° en désirant la mort et même en la demandant, comme devant nous soustraire à toutes les occasions d'offenser Dieu. Répétez souvent : O Jésus, mon bien-aimé! qui me donnera de mourir pour vous? *Jesu dilecte mi, quis mihi det ut moriar pro te?*

TABLE DES MATIÈRES

RENFERMÉES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

FIN.